

1926

Volume 91: 1926

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended CitationVolume 91: 1926, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/91>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

*Annales de la
Mission.*

Vol. 91.

DE LA MISSION

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 91 — ANNÉE 1926, N° 1

N° 360



45740

A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1926

ROMAE ANNO SACRO MCMXXV

FELICITER EXEVNTE

TIBI

HONORATISSIME PATER

FRANCISCE XAV. VERDIER

GEN. SVPERIOR CONGR. MISSIONIS

HVNC RHYTHMVM IN LAVDEM

SANCTI VINCENTII A PAVLO

LEGIFERI PATRIS

LIBENTISSIME DEDICO

TVO NOMINALI DIE

CVI POST LVSTRA DECEM POST VITAM PVRIOR ACTAM

SORS BONA CONCESSIT SACRA LITARE DEO

PARVVM MVNVS HABE INTEREA BONVS ACCIPE VOTVM

NVPTIAE VT ADVENIANT EX ADAMANTE PRECOR

Bläsius VERGHETTI

SS. RR. Congr. Hymnographus

Via Cicerone, 44, Roma (33)

RHYTHMVS IN LAVDEM
SANCTI VINCENTII A PAVLO

Sidus Galliae, lux Cleri,
Sensus animi sinceri,
O Vincenti, suscipe.
Tibi canticum devotum
Canit agmen Sacerdotum,
Missioni deditum.
Dux, Magister, o Vincenti,
Tuo nomini potenti
Dignos plausus exprimit.
Adhuc puer exarsisti
Caritate Jesu Christi,
Salvatoris hominum.
Te captivus et egenus
Valde laudat : omne genus
Miserorum adjuvas.
Tibi Virginum devota
Cohors dicat preces, vota,
Atque matres sociae.
Dei famule fidelis,
Cunctos respice de caelis,
Pacem cunctis impetrans.
Petri Navem tu defende :
Potens brachium ostende
Sacris Seminariis.
Cultor Virginis Mariae,
Doce nos Hanc omni die
Excruare floribus.
Sancta Trinitas laudetur :
Deus Unus adoretur
In aeterna saecula. *ñ*. Amen.

Blasius VERGHETTI,
SS. RR. Congr. Hymnographus scripsit.

ANCIENNES ANNALES DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

A l'occasion du troisième centenaire de la Congrégation de la Mission, nous avons publié l'histoire composée par M. Allou; on nous a demandé à ce propos de continuer l'œuvre commencée par notre vénéré prédécesseur M. Milon, sous le titre d' « Anciennes Annales » et qui est une histoire de la Congrégation, année par année. Nous avions depuis longtemps ce dessein, mais la guerre et d'autres travaux nous avaient jusqu'ici empêché de le réaliser. Le temps nous semble venu de mettre ce projet à exécution. M. Milon s'était arrêté à 1628. Nous reprendrons à 1625, date de la fondation de la Congrégation.

†

1625

Nous avons donné dans le dernier numéro le contrat de fondation signé le 17 avril 1625; nous ne le transcrirons pas de nouveau; nous nous contenterons de rappeler les réflexions que ce contrat suggérait à M. Maynard.

On peut remarquer comment ce contrat¹ est admi-

1. L'original de ce contrat est aux Archives nationales. M. 167. La minute de ce contrat, portant les signatures de « P. E. de Gondy », de « Françoise-Marguerite de Silly » et de « Vincent Depaul », est conservée dans l'étude de M^e de Meaux, successeur actuel de Nicolas le Boucher, notaire au Châtelet, qui rédigea cet acte. — La rue Pavée de la paroisse Saint-Sauveur, où demeura parfois saint Vincent, pendant son séjour de douze ans dans la famille de Gondy, et où fut signé le contrat de fondation de la Congrégation, est actuellement la partie de la rue Tiquetonne, comprise entre la rue Montorgueil et la rue Dussoubs (II^e arrondissement).

blement empreint de la piété générale du temps et de la piété désintéressée des illustres fondateurs. Aucune charge, aucune obligation, en dehors de leurs travaux apostoliques et de leur propre sanctification, n'est imposée aux missionnaires, pas même de messes et de prières applicables aux fondateurs vivants ou morts. Sur ce point, M. et Mme de Gondi se contentaient de la part qui leur reviendrait nécessairement dans les mérites de la Compagnie; et, du reste, ils s'en reposaient sur la reconnaissance, à eux bien connue, de Vincent, reconnaissance qu'il ne manquerait pas de communiquer à ses enfants et de transmettre à ses successeurs, comme la portion à la fois la plus obligatoire et la plus douce de leur héritage.

En second lieu, ce contrat est remarquable en ce qu'il est non seulement l'acte de naissance de la Mission, mais déjà presque la forme définitive que Vincent lui donnera après de longues années de réflexion, d'expérience et de prière. C'est que, bien qu'il dût attendre si longtemps avant de lui tracer des règles, il l'avait déjà profondément méditée devant Dieu. Tout est là, en effet, prévu et ordonné quant à l'esprit et aux moyens propres à assurer la fin de l'œuvre. M. et Mme de Gondi ont évidemment pris son inspiration, et les notaires du Châtelet écrit sous sa dictée. (MAYNARD.)

Cet acte avait été comme le couronnement de la vie charitable de Mme de Gondi. En effet, deux mois à peine s'étaient écoulés que sa santé déjà chancelante déclina tout à fait. Vincent de Paul, qu'elle avait si souvent prié d'être son ange consolateur au jour de son trépas, l'assista à ses derniers moments et, le 23 juin 1625, mourut doucement et paisiblement, dans la quarante-cinquième année de son âge, haute et puissante dame Françoise-Marguerite de Silly, comtesse de

Joigny, marquise des Iles-d'Or, générale des galères de France, etc., moins illustre par ses titres et dignités que par ses vertus.

Elle était née en 1580, en Picardie, d'Antoine de Silly, comte de la Rochepot, baron de Montmirail,



gouverneur d'Anjou, ambassadeur d'Espagne, et de Marie de Lannoy, dame de Folleville et de Paillart. On lui donna les prénoms de Françoise-Marguerite. Elle épousa, en 1604, Philippe Emmanuel de Gondi, général des galères, comte de Joigny, commandeur des ordres du roi, marquis des îles d'Hyères, et en eut

plusieurs fils dont l'un fut archevêque de Paris et cardinal. C'est pour assurer la bonne éducation de ses enfants qu'elle demanda à M. de Bérulle un prêtre revêtu de toutes les qualités requises pour un ministre si important; celui-ci choisit Vincent pour leur précepteur : « Je souhaite bien plus, disait Mme de Gondi, faire de mes enfants des saints dans le ciel que de grands seigneurs sur la terre. » Ce fut vers 1613 que saint Vincent entra dans cette famille qui devait l'aider si puissamment dans ses œuvres. Les enfants étaient encore tout jeunes puisque le dernier, le futur cardinal, naquit en 1613. Bien vite, Mme de Gondi subit l'influence du nouvel aumônier de sa maison et, dit Collet, il n'y avait pas un an qu'il était dans la famille de Gondi qu'elle résolut de le prendre pour directeur. Craignant un refus, elle s'adressa au P. de Bérulle et le pria d'imposer à M. Vincent de se charger de son âme. Sous la direction de Vincent, elle s'appliqua aux œuvres de charité, faisant de grandes aumônes, visitant les malades, faisant rendre la justice, nommant aux emplois des hommes probes et honnêtes.

En 1617, il arriva un événement qui devait avoir une grande importance dans sa vie et dans celle de Vincent. Elle était à Folleville avec son aumônier, lorsqu'on vint lui dire qu'un de ses vassaux de Gannes, âgé de quatre-vingts ans, était gravement malade. Elle alla le voir et, d'après ce que dit M. Portail dans une conférence aux sœurs, elle lui conseilla de faire une confession générale; cet homme suivit son conseil et se confessa à Vincent de Paul. Après sa confession, revoyant Mme de Gondi, il lui dit : « Madame, j'étais damné si je n'avais pas fait une confession générale, à cause de quelques gros péchés que je n'avais osé confesser. » Et il répétait la même chose à

tous ceux qui allaient le voir. Mme de Gondi fut frappée de cet aveu : « Ah ! Monsieur ! dit-elle à saint Vincent, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Si cet homme qui passait pour homme de bien était en état de damnation, que sera-ce des autres qui vivent plus mal ? Ah ! M. Vincent ! que d'âmes se perdent ! Quel remède à cela ? » Elle pria saint Vincent de faire une prédication à l'église de Folleville pour exhorter les habitants à la confession générale. Saint Vincent le fit et, ajoute-t-il : « Dieu eut tant d'égards à la confiance et bonne foi de cette dame que tous furent touchés et qu'ils venaient faire confession générale. » Il y eut tant de monde que Madame fut obligée d'envoyer prier les jésuites d'Amiens de venir au secours de Vincent. On fit de même dans les autres villages qui appartenaient à Mme de Gondi.

Le bien opéré dans ses terres par les prédications de saint Vincent ne fit qu'attacher de plus en plus Mme de Gondi à son saint directeur. Il y avait même, semble-t-il, un peu d'excès dans ce sentiment. Aussi saint Vincent cherchait-il à la détacher de lui. Un jour qu'il partait en voyage à cinquante lieues : « Eh ! Monsieur, lui dit-elle, vous vous en allez, à qui aurai-je recours en mes peines ? » Il lui répondit : « Madame, Dieu y pourvoira. Vous pourrez vous adresser à Monsieur tel et à un tel, celui-ci pour vos confessions ordinaires, et celui-là pour votre conseil, si l'autre ne vous suffit ; et si l'un et l'autre ne mettent pas votre esprit en repos, je vous conseille, Madame, de le chercher au pied de la croix. Là vous découvrirez amoureusement vos peines au Fils de Dieu, vous ferez des actes de confiance et de résignation à son bon plaisir, honorant le délaissement où lui-même s'est trouvé en cet état, étant abandonné de ceux qui lui avaient le plus d'obligation, et privé de toute conso-

lation sensible jusqu'à se croire abandonné de son Père éternel. Vous y étudierez, Madame, l'usage qu'il a fait de ses souffrances et vous y aurez, avec l'aide de sa grâce, un plus heureux succès que je ne vous puis dire. » Cette bonne dame le pratiqua de la sorte, et, quelques jours après, elle écrivait à saint Vincent : « Monsieur, j'ai expérimenté les moyens que vous m'avez donnés pour apaiser mon esprit dans ses peines; mais je n'en ai point trouvé de tels que celui de me jeter au pied d'un crucifix. Ce que les hommes m'ont dit n'était point ce que je cherchais; je l'ai trouvé là avec toute la consolation que les créatures ne me pouvaient donner. »

Il faut dire pour excuser Mme de Gondi qu'à cette époque les directeurs étaient rares, puisque saint François de Sales conseillait de le choisir entre mille, et que les confesseurs eux-mêmes n'étaient pas toujours aptes, même à donner l'absolution : témoin le curé à qui Mme de Gondi se confessait lorsqu'elle était encore jeune fille et qui ne disait même pas la formule de l'absolution, marmottant seulement quelques paroles. La jeune fille l'ayant remarqué se fit copier par un religieux la formule de l'absolution et chaque fois qu'elle allait à confesse, elle présentait le papier au prêtre, le priant de réciter la formule. On comprend que cette bonne dame dût être frappée toute sa vie de cette circonstance et qu'elle n'accordât pas facilement sa confiance au premier venu. Aussi quand saint Vincent quitta secrètement sa maison pour aller s'enfermer dans la paroisse de Châtillon, elle éprouva les peines les plus grandes.

Voici ce qu'elle fit connaître de ses sentiments à une personne de confiance, en lui déchargeant un jour son cœur sur ce sujet :

« Je ne l'aurais jamais pensé, dit-elle; M. Vincent

s'était montré trop charitable envers mon âme pour m'abandonner de la sorte. Mais Dieu soit loué ! Je ne l'accuse de rien, tant s'en faut : je crois qu'il n'a rien fait que par une spéciale providence de Dieu, et touché de son saint amour. Mais, de vérité, son éloignement est bien étrange ; je confesse de n'y voir goutte. Il sait le besoin que j'ai de sa conduite, et les affaires que j'ai à lui communiquer ; les peines d'esprit et de corps que j'ai souffertes, manque d'assistance ; le bien que je désire faire en mes villages, qu'il m'est impossible d'entreprendre sans son conseil. Bref, je vois mon âme en un très pitoyable état. Vous voyez avec quel ressentiment M. le général m'a écrit : que mes enfants dépérissent tous les jours ; que le bien qu'il faisait en ma maison et à sept ou huit mille âmes qui sont en mes terres ne se fera plus. Quoi ! ces âmes ne sont-elles pas aussi bien rachetées du sang précieux de Notre-Seigneur que celles de Bresse ? Ne lui sont-elles pas aussi chères ? De vrai, je ne sais comme M. Vincent l'entend ; mais cela me semble assez considérable pour faire mon possible de le ravoir. Il ne cherche que la plus grande gloire de Dieu, et je ne le désire pas contre sa sainte volonté. Mais je le supplie de tout mon cœur de me le redonner ; j'en prie sa sainte Mère, et je l'en prierais encore plus fortement, si mon intérêt particulier n'était pas mêlé avec celui de M. le général, de mes enfants, de ma famille et de mes sujets. »

Voilà quels étaient les sentiments de cette vertueuse dame, laquelle, voulant employer les moyens les plus efficaces pour parvenir à ce qu'elle prétendait, pria beaucoup Dieu et le fit prier à cette même fin par toutes les bonnes âmes qu'elle connaissait. Elle recommandait aussi cette affaire aux prières des principales communautés religieuses de Paris. Elle alla trouver

plusieurs fois tout éplorée le Révérend Père de Bérulle; elle lui ouvrit son cœur, et lui déclara la grande peine et affliction où elle se trouvait. Ses larmes et ses raisons pressantes firent assez connaître à ce grand serviteur de Dieu le besoin qu'elle avait de la présence et du conseil de M. Vincent; de sorte que, répondant à la demande qu'elle lui avait faite, il lui dit qu'elle pouvait en sûreté de conscience faire tout son possible pour obliger M. Vincent de revenir en sa maison; car il voyait qu'au milieu de ses plus fortes angoisses, elle conservait toujours dans son cœur une résignation absolue au bon plaisir de Dieu, ne voulant pour quoi que ce fût aller en aucune façon contre ses ordres. Et pour la consoler davantage, il lui fit espérer de s'employer lui-même envers M. Vincent, pour lui persuader de revenir : ce qui soulagea beaucoup son esprit et lui fit dire ensuite que M. de Bérulle était l'homme du monde le plus consolant. Elle ne pouvait pourtant ôter de son esprit la crainte de perdre M. Vincent; car, disait-elle, il n'est pas homme à avoir fait le coup à demi, il a prévu tout ce que je pourrais dire ou faire, et s'est résolu avant que de partir. Cela néanmoins n'empêcha pas qu'elle n'employât tous les moyens dont elle put s'aviser pour convier et obliger M. Vincent à revenir : elle lui écrivit sur ce sujet plusieurs lettres qu'elle faisait voir au Révérend Père de Bérulle; elle lui envoya celle de M. le général et le pria de bien peser le grand désir qu'il témoignait avoir de son retour, en telle condition qu'il lui plairait; et se plaignant à lui en l'une de ses lettres, elle dit ces paroles, qui font encore particulièrement connaître les dispositions de son esprit à son égard. (Abelly.)

« Je n'avais pas tort, lui dit-elle, de craindre de perdre votre assistance, comme je vous ai témoigné

tant de fois, puisqu'en effet je l'ai perdue : l'angoisse où j'en suis m'est insupportable sans une grâce de Dieu tout extraordinaire que je ne mérite pas. Si ce n'était que pour un temps, je n'aurais pas tant de peine; mais quand je regarde toutes les occasions où j'aurai besoin d'être assistée, par direction et par conseil, soit en la mort, soit en la vie, mes douleurs se renouvellent. Jugez donc si mon esprit et mon corps peuvent longtemps porter ces peines. Je suis en état de ne rechercher ni recevoir assistance d'ailleurs, parce que vous savez bien que je n'ai pas la liberté pour les besoins de mon âme avec beaucoup de gens. M. de Bérulle m'a promis de vous écrire, et j'invoque Dieu et la sainte Vierge de vous redonner à notre maison, pour le salut de toute notre famille et de beaucoup d'autres, vers qui vous pourrez exercer votre charité. Je vous supplie encore une fois : pratiquez-la envers nous, pour l'amour que vous portez à Notre-Seigneur, à la bonté duquel je me remets en cette occasion, bien qu'avec grande crainte de ne pouvoir pas persévérer. Si après cela vous me refusez, je vous chargerai devant Dieu de tout ce qui m'arrivera et de tout le bien que je manquerai à faire, faute d'être aidée. Vous me mettrez en hasard d'être en des lieux bien souvent privée des sacrements, pour les grandes peines qui m'y arrivent, et le peu de gens qui sont capables de m'y assister. Vous voyez que M. le général a le même désir que moi, que Dieu seul lui donne par sa miséricorde. Ne résistez pas au bien que vous pourrez faire, aidant à son salut, puisqu'il est pour aider à celui de beaucoup d'autres. Je sais que ma vie ne servant qu'à offenser Dieu, il n'est pas dangereux de la mettre en hasard; mais mon âme doit être assistée à la mort. Souvenez-vous de l'appréhension où vous m'avez vue en ma dernière maladie en

un village; je suis pour arriver en un pire état, et la seule peur de cela me ferait tant de mal, que je ne sais si sans grande disposition précédente elle ne me ferait pas mourir. »

Mme de Gondi fit si bien qu'elle réussit enfin à faire revenir Vincent à la fin de décembre 1617.

Pendant son séjour à Châtillon, Vincent avait érigé une confrérie de la charité en faveur des pauvres malades; de retour chez Mme de Gondi, il orienta cette sainte femme vers cette œuvre de charité. Aussi, dès septembre 1618, nous voyons Mme de Gondi s'adresser à l'archevêque de Sens pour obtenir l'établissement de cette confrérie dans la ville de Joigny; l'archevêque permit l'érection et l'acte d'établissement eut lieu le 9 septembre, sous la présidence de Jean Maurice, curé de Villecien, qui s'y prêta volontiers, dit l'acte officiel, tant pour le désir du bien des pauvres que pour satisfaire à la dévotion et charité de Mme la comtesse de Joigny. Celle-ci se fit inscrire comme membre de la confrérie et fut élue prieure. Il est à remarquer qu'elle signa toujours Françoise-Marguerite de Silly, comme Mlle Le Gras signa toujours Louise de Marillac, de son nom de jeune fille. Mme de Gondi, au témoignage de ses historiens, fut fidèle à visiter les pauvres malades, donnant l'exemple par sa charité et sa piété aux autres dames de charité, servantes des pauvres. Nous voyons par un acte de 1621 que l'association de charité de Joigny était en pleine prospérité, qu'il en était arrivé et qu'il en arrivait journellement de grands biens, ce qui donnait la pensée d'établir une semblable confrérie pour les hommes.

Mme de Gondi, animée d'un grand désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes, procura l'établissement de la confrérie de charité dans toutes ses

terres. En 1618, elle demanda cette autorisation pour Montmirail et autres lieux lui appartenant et étant dans le diocèse de Soissons. L'établissement fut fait par saint Vincent de Paul. On procéda aux élections; celle qui avait été élue première assistante ou trésorière se récusait à cause de ses affaires et Mme la comtesse de Joigny s'offrit à être première assistante; ce dont les servantes des pauvres l'ont remerciée et ce qu'elles ont accepté; mais parce que la comtesse était contrainte d'aller à Paris et d'y passer un long séjour, il a été convenu que Mme de Gondi pourvoira d'une autre à sa place; ce qu'elle fit aussitôt.

En 1620, Mme de Gondi fait établir la charité dans ses terres de Picardie, à Folleville, Paillart et Sérévillers, etc., etc.

Mme de Gondi se montrait vraie dame de la charité, non seulement par l'exercice des œuvres de miséricorde, mais encore par la pratique des trois vertus que saint Vincent devait donner comme vertus fondamentales des dames servantes des pauvres malades : l'humilité, la simplicité, la charité.

On en jugera d'après les extraits suivants que nous empruntons aux conférences que saint Vincent adressait soit aux Filles de la Charité, soit aux missionnaires.

Il disait, le 14 mars 1659 : « La pauvre feuë Mme la générale des galères m'a demandé plus de cent fois ce que c'était que la simplicité et c'était la personne la plus simple que j'aie jamais vue; elle ne pouvait ouvrir la bouche, ni faire aucune action qu'en simplicité de cœur; mais elle avait l'adresse de séparer de la nature des choses les circonstances nuisibles et inutiles, car elle était aussi des plus prudentes. Elle avait la simplicité et la prudence en un haut degré et néanmoins elle ne les connaissait pas. »

Si Mme de Gondi était simple, elle savait aussi s'humilier.

Le 25 avril 1652, saint Vincent disait aux sœurs : « Mme la générale des galères était sujette à une grande promptitude; sitôt qu'elle s'apercevait d'une impatience, elle se mettait à genoux devant sa fille de chambre et lui demandait pardon. »

La charité de Mme de Gondi était aussi remarquable que sa simplicité et son humilité.

Le 7 juin 1642, saint Vincent parlait ainsi aux missionnaires : « O Messieurs, qui nous donnera l'esprit de notre pauvre fondatrice! Je puis rendre ce témoignage que non seulement elle ne disait jamais rien en mal de personne, mais ne trouvait à redire à quoi que ce soit et trouvait tout bien. O Messieurs! qui nous donnera cette charité de trouver tout bien? qui nous donnera cette vertu? Feu Mme la générale des galères avait cette pratique de ne jamais parler mal des absents. M. Portail le sait; il l'a vue comme moi. Jamais je ne lui ai rien entendu dire au désavantage des absents; au contraire, elle en était l'avocat, elle détournait avec adresse les discours qui tendaient à la médisance. »

Le 5 juillet 1658, Vincent disait aux missionnaires : « Oh! que notre bonne défunte Mme la générale des galères, notre fondatrice, excellait en cette pratique du support! Car elle supportait tout le monde quel qu'il fût. Il n'y avait personne qu'elle n'excusât tantôt alléguant la faiblesse humaine puis d'autres fois la ruse du malin esprit, la promptitude de l'esprit, l'emportement et ainsi des autres; et l'on pouvait s'assurer, oui, toutes les personnes qui étaient en la terre pouvaient s'assurer qu'elles avaient en cette bonne dame une personne qui les supportait et défendait. »

Il restait à Mme de Gondi de faire avant de mourir une œuvre qui lui tenait à cœur depuis longtemps : la fondation des missions dans ses terres. La confession du paysan de Gannes, le sermon de Folleville, lui avaient ouvert les yeux sur la misère spirituelle de ses vassaux et elle voulait y subvenir par des missions perpétuelles comme elle avait subvenu à leurs misères temporelles par l'établissement des confréries de la charité. Mais les communautés sollicitées de prendre cette œuvre en main se récusèrent l'une après l'autre ; elle comprit que le dessein de Dieu était de confier cette œuvre à saint Vincent, et elle songea dès lors à lui assurer les moyens d'établir cette bonne œuvre. Elle lui procura le collège des Bons-Enfants, et par le contrat de fondation du 17 avril 1625, elle mérita le beau nom que saint Vincent se plaisait à lui donner de fondatrice de la Congrégation de la Mission. C'est à ce titre que nous nous sommes étendu sur la biographie de cette sainte femme pour laquelle saint Vincent a toujours eu un grand respect, l'honorant comme la sainte Vierge, et pour laquelle il eut toujours une grande reconnaissance.

Madame rendit son âme à Dieu le 23 juin 1625, assistée et consolée par son charitable père. Elle fut enterrée en l'église des Carmélites de la rue Chapon, dans le caveau de la chapelle Saint-Joseph, et son cœur fut placé dans le cloître du même monastère.

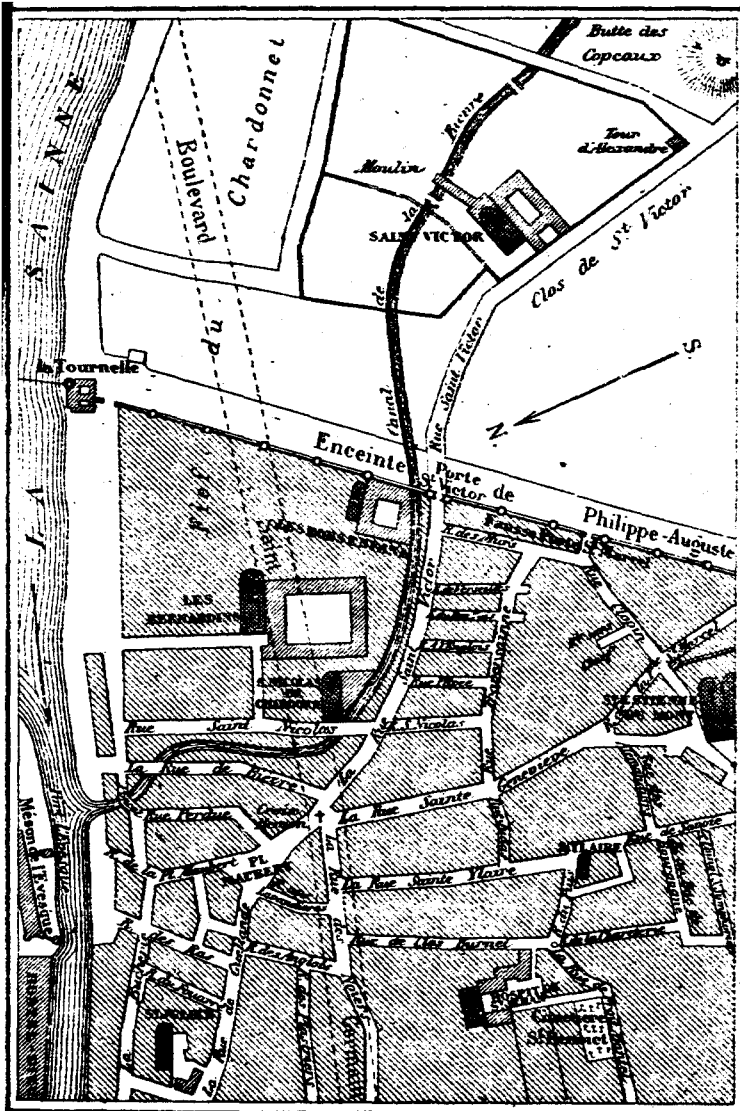
Après la mort de Mme de Gondi, saint Vincent se rendit à Marseille où se trouvait M. le général des galères, pour l'avertir et le consoler du malheur qui venait de le frapper.

On comprend la douleur de M. de Gondi. Celui-ci conjura Vincent de rester dans sa famille. Mais le rôle de l'homme de Dieu était achevé dans la maison

de Gondî : une autre famille l'attendait, celle que Dieu allait former autour de lui, sa Compagnie naissante. Il exposa ces raisons au général des galères qui avait des sentiments trop religieux pour ne pas les comprendre.



Vincent de Paul se retira donc au collège des Bons-Enfants, « dont le principalat lui avait été cédé le 1^{er} mars 1624 par Jean-François de Gondî, archevêque de Paris, afin qu'il eût un local pour loger les prêtres désireux de se joindre à lui en vue de donner des missions dans les campagnes. Ce collège, un des plus



PLAN ALBERT LENOIR
(Auquel on a ajouté le boulevard actuel de Saint-Germain)

anciens de l'Université, était presque abandonné; ses murs tombaient en ruines.» (S. V., t. I, p. 24, note 2.) On jugera de l'état des bâtiments par la supplique suivante adressée le 25 juillet 1625 à Nicolas de Bailleul, prévôt des marchands :

« Supplie humblement Vincent de Paul, principal du collège des Bons-Enfants, proche la porte Saint-Victor, disant que les bâtiments dudit collège sont grandement ruinés par leur ancienneté; et pour éviter la chute entière d'iceux, il est nécessaire d'y remédier promptement à la chapelle et bâtiment dudit collège, où il y a quantité de grandes réparations à faire; ce considéré, mondit sieur, il vous plaise, afin d'être plus certiore des réparations nécessaires audit collège, ordonner qu'il sera vu et visité par deux maîtres jurés maçons ou tels autres qu'il vous plaira nommer, lesquels en feront leur rapport pour ce faire et ordonner ce que de raison; et ferez justice. »

Le rapport des experts, daté du 27 juillet, nous donne une idée de l'état des bâtiments : « On y voit que le corps de logis en aile, à gauche en entrant, le plus considérable de tous, était inhabité pour sa trop grande caducité et qu'il fut jugé nécessaire de l'abattre pour le reconstruire de fond en comble; que les autres avaient tous besoin de réparations considérables, non seulement relativement aux couvertures, lambris, cloisons, portes et croisées, dont la plupart ne valaient rien, mais aussi par rapport aux gros murs, aux fosses d'aisance, aux planchers et aux escaliers. »

Vincent de Paul reçut l'autorisation de faire les réparations jugées urgentes par les experts et d'emprunter pour cela, au besoin en hypothéquant les biens du collège. Il se contenta, faute de ressources, des travaux absolument indispensables; le reste fut remis à plus tard. (S. V., t. I, p. 24, notes 4 et 6.)

C'est dans ce bâtiment délabré que Vincent vint habiter avec deux auxiliaires : M. Portail Antoine et un autre prêtre, dans l'intervalle des missions qu'ils donnaient sur les terres des Gondi.

A la fin de cette même année 1625 se passa un événement qui devait avoir des répercussions dans la vie de saint Vincent ; nous voulons parler de la mort de M. Le Gras, époux de la bienheureuse Louise de Marillac. Voici comment celle-ci raconte cette mort au R. P. Hilarion Rebours, chartreux, cousin germain de son mari :

« Mon très révérend Père, puisque vous voulez savoir les grâces que notre bon Dieu a faites à feu mon mari, après vous avoir dit qu'il m'est impossible de les faire toutes connaître, je vous dirai que, dès il y a longtemps, par la miséricorde de Dieu, il n'avait plus aucune affection pour les sujets qui peuvent porter au péché mortel, et avait un très grand désir de vivre dévotement. Six semaines avant sa mort, il eut une fièvre chaude qui mit son esprit en grand danger ; mais Dieu faisant paraître sa puissance au-dessus de la nature, y mit le calme ; et en reconnaissance de cette grâce, il se résolut entièrement de servir Dieu toute sa vie. Il ne dormait presque point toutes les nuits ; mais il avait une telle patience que les personnes qui étaient auprès de lui n'en recevaient point d'incommodité. Je crois qu'en cette dernière maladie, Dieu l'a voulu faire participant de l'imitation des peines de sa mort ; car il a souffert en tout son corps et a entièrement perdu son sang, et son esprit a été presque toujours occupé dans la méditation de sa passion. Il répandit sept fois du sang abondamment par la bouche, et la septième lui ôta la vie à l'instant. J'étais seule avec lui pour l'assister, en ce passage si important, et il témoigna tant de dévotion qu'il fit connaître jus-

qu'au dernier soupir que son esprit était attaché à Dieu. Il ne put jamais me rien dire, sinon : « Priez Dieu pour moi, je n'en puis plus », paroles qui seront à jamais gravées dans mon cœur. Je vous prie de vous souvenir de lui quand vous direz complies ; il y avait une si particulière dévotion qu'il ne manquait guère à les dire tous les jours. »

M. Le Gras mourut le 21 décembre 1625. Lorsqu'elle eut donné pieusement les premiers soins à la dépouille de son époux, Mlle Le Gras vint trouver le curé de sa paroisse, M. Jean Hollandre de Montdidier, plus tard recteur de l'Université de Paris, lequel avait assisté charitablement le mourant et avait été pour elle-même un véritable pasteur. Elle se confessa, elle communia, et se consacra de nouveau pour appartenir désormais tout entière à l'Époux éternel. Fin décembre, le corps de M. Antoine Le Gras fut porté à l'église Saint-Sauveur, pour de là être transporté en celle de Saint-Paul, dans le caveau de la chapelle Saint-Amable où reposait déjà M. Louis de Marillac, son beau-père.

Il est à remarquer qu'en cette année 1625, Dieu permit la mort de Mme de Gondi pour donner pleine liberté à la charité de saint Vincent, et la mort de M. Le Gras pour laisser à la bienheureuse Louise de Marillac toute facilité de s'adonner aux œuvres de la charité.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 A 1918

CHAPITRE PREMIER

M. MELLIER, VICAIRE GÉNÉRAL (1874)

M. Étienne mourut le 12 mars 1874, à onze heures et demie du soir. Le lendemain matin, à huit heures, les prêtres de la Maison-Mère se réunirent pour l'ouverture de la cassette renfermant le nom du vicaire général. L'assemblée était présidée par M. Peyrac, premier assistant. Il fut reconnu que M. Mellier avait été légitimement nommé vicaire général par M. Étienne, le 17 octobre 1873, et il fut proclamé tel par le président.

M. Mellier Jean-Louis, qui devait prendre la direction de la double famille de saint Vincent jusqu'à la prochaine assemblée générale, était né à Orléans le 30 octobre 1813. Après de brillantes études au petit séminaire de cette ville où il se fit remarquer par son travail, ses succès, un rare bon sens, une facilité incomparable de parler en public, une tendre piété et des talents précoces d'organiste (puisqu'à treize ans il pouvait déjà remplacer son père aux orgues de la cathédrale), Louis Mellier était entré au grand séminaire d'Orléans. Il y fut un élève modèle, ange de bon conseil, maintenant le bon esprit, dévoué à l'excès dans son office d'infirmier; c'était de plus un orateur

déjà presque parfait et l'on raconte qu'il n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il prêchait au réfectoire au milieu du bruit des plats et des assiettes qu'il dominait de sa voix sonore, prenante et convaincue. Il fut ordonné prêtre le 20 mai 1837 par Mgr de Beauregard, alors évêque d'Orléans. Mgr de Morlot, qui succéda à Mgr de Beauregard, appréciait tellement M. Mellier que plus tard lorsqu'il fut transféré au siège de Tours il lui fit les offres les plus flatteuses et que plus tard encore, lorsqu'il devint le cardinal Morlot, il invita M. Mellier à l'accompagner avec le P. Étienne au repas que l'empereur Napoléon III donnait à cette occasion.

Le jeune prêtre fut placé comme vicaire à Montargis ; il s'occupa avec dévouement des malades de l'hospice, des catéchismes et il commença à prêcher des retraites qui le rendirent célèbre. On raconte qu'étant allé à Paris dans une communauté de religieuses, pendant qu'il parlait à la Supérieure, un télégramme annonça à celle-ci que le Révérend Père Jésuite qui devait leur prêcher la retraite le soir même venait de tomber malade. M. Mellier, voyant l'embarras de la Supérieure, s'offrit à prêcher lui-même. Mais celle-ci lui avoua que toutes leurs retraites étaient prêchées par des Révérends Pères et que les sœurs n'accepteraient pas d'autre prédicateur. « Qu'à cela ne tienne, dit alors M. Mellier ; je suis le Rév. P. de Montargis. » Les sœurs bénissent la Providence qui leur envoie à point nommé un Père Jésuite ; M. Mellier prêcha donc la retraite ; ce fut un succès inouï. Jamais les sœurs n'avaient entendu un Jésuite aussi éloquent. Le dernier sermon fut sur les illusions et le prédicateur rangea parmi les illusions la persuasion que les sœurs avaient qu'il était Jésuite, car il n'était qu'un simple vicaire, vicaire de Montargis ; il s'est appelé Révérend Père sans doute, car tous les prêtres méritent ce nom.

on leur dit à la messe : *Benedicite Pater Reuerende* ; il s'est dit Rév. P. de Montargis et c'est vrai puisqu'il exerce le ministère à Montargis ; il est donc bien Rév. P. de Montargis, mais nullement Jésuite comme elles le croyaient par illusion. Ce trait dénote un côté du caractère de M. Mellier.

Après sept années de vicariat à Montargis, il fut nommé curé de Saint-Brisson. Il y resta peu de temps. Mgr Dupanloup venait d'être nommé évêque d'Orléans. Il voulait établir dans sa cathédrale de Sainte-Croix les catéchismes, comme il les avait érigés à la Madeleine, à Paris ; il lui fallait un prêtre éloquent ; M. Mellier fut choisi pour ce poste de confiance qu'il remplit pendant cinq ans à l'admiration de tous et en premier lieu de Mgr Dupanloup qui se faisait une joie d'assister aux catéchismes du jeune vicaire de la cathédrale. M. Mellier fut nommé chanoine honoraire et peu de temps après, quand les catéchismes furent bien lancés, il fut nommé curé archiprêtre de Pithiviers.

M. Mellier prodigue les instructions ; il prêche souvent, il prêche d'une façon solide ; il prêche avec toute son âme ; il prêche d'une façon intéressante ; on vient l'écouter ; les hommes sont pris ; la paroisse se transforme ; les œuvres fleurissent ; il y a en particulier une œuvre de jeunes trésorières qui obtient un grand succès ; c'est une œuvre dans le genre de celle dite « Louise de Marillac », ce sont des jeunes filles qui viennent au secours des pauvres.

Tout allait bien ; M. Mellier était aimé, vénéré de ses paroissiens ; il semblait qu'il était attaché pour jamais au ministère paroissial et cependant il songeait dès lors à se faire enfant de saint Vincent de Paul. Comment lui était venue sa vocation ? Les voies de Dieu sont mystérieuses. Une Fille de la Charité de Pithi-

viers qu'il avait assistée dans sa maladie avec un grand dévouement, venant lui porter la sainte communion aux heures les plus matinales, lui avait dit en mourant : « Dans le ciel, je prierai saint Vincent de vous prendre pour son enfant. » D'autre part il avait été à même de connaître la famille de saint Vincent ; car par un privilège rare, quoiqu'il ne fût pas Lazariste, M. Étienne lui avait confié plusieurs fois des retraites de Filles de la Charité à prêcher. Enfin l'humilité profonde de M. Mellier redoutait l'épiscopat qu'on lui avait déjà proposé plusieurs fois. Il résolut de couper court à tous ces projets en quittant le monde et en allant frapper à la porte de Saint-Lazare. Il eut bien de la peine à obtenir le consentement de Mgr Dupanloup, qui disait de M. Mellier que c'était le prêtre le plus complet de son diocèse. M. Mellier ne se découragea pas ; il revint à la charge ; et enfin, pendant la retraite pastorale de septembre 1857, il se jeta aux pieds de son évêque et le supplia de le laisser suivre sa vocation. Mgr Dupanloup l'embrassa en pleurant et lui accorda la permission tant désirée. M. Mellier était déjà admis en principe à Saint-Lazare ; il partit aussitôt sans dire au revoir à ses paroissiens, sans avertir personne et il fut reçu par M. Chinchon, le 29 septembre 1857.

Quand le cardinal Morlot, pour lors archevêque de Paris, apprit que M. Mellier était au séminaire de Saint-Lazare, il vint le voir et il félicita le P. Étienne de cette acquisition. Le nouveau séminariste avait quarante-quatre ans ; il se plia avec courage aux exercices de sa nouvelle vie. « Il fut admirable de régularité et de piété », a dit le P. Chinchon, directeur du séminaire ; il fut de plus un boute-en-train de gaieté et d'amabilité. Ses lettres débordent de reconnaissance et de joie spirituelle. Il se sent dans son élément au

milieu de ses nouveaux confrères si bons, avec un directeur de séminaire si tendre, si affectueux, si surnaturel, comme l'était le P. Chinchon. Il pensait passer son noviciat dans le silence et la solitude. Mais ses supérieurs en jugèrent autrement et, quoique novice encore, il fut appliqué à la confession des petites sœurs du Séminaire, aux conférences et prônes de la Communauté; il devint l'auxiliaire du Père directeur, M. Aladel.

Quand il eut fini ses deux ans d'épreuve, il prononça les saints vœux, le 8 octobre 1859, devant le P. Étienne qui avait tenu à être présent à cette cérémonie, quoiqu'il fût le jour précédent en tournée, assez éloigné de Paris.

M. Mellier fut placé en 1860 dans la nouvelle maison d'Angers comme supérieur, avec M. Campan comme confrère et un frère coadjuteur. Les déboires ne manquèrent pas au début de cette fondation. On avait fait miroiter 1 500 francs de rente qui ne purent être donnés; une autre personne avait promis 1 000 francs tous les ans; elle donna la somme une année; en sorte que l'on commença avec un actif de 0 franc et un passif de 1 000 francs de loyer. D'autre part on voulait obliger les missionnaires à desservir la chapelle du Champ-des-Martyrs et à faire fonction de vicaire à Arvillé; c'était tuer dans son germe l'œuvre des missions; le P. Étienne menaça de retirer les missionnaires si on exigeait ce service; on n'insista pas.

La pauvreté fut le partage des missionnaires; mais bientôt les sœurs d'Angers vinrent à leur aide; les missions, retraites, appréciées, estimées, procurèrent quelques honoraires; on put vivre un peu moins à l'étroit; une bonne personne offrit 25 000 francs; on put construire une petite chapelle, pour la bénédiction de laquelle le P. Étienne fut présent avec la Mère

Moncellet. En 1865 on put commencer une autre chapelle plus grande, plus commode et elle fut aussi bénite par le P. Étienne, en 1866, en présence de la Mère Lequette et d'un grand nombre de confrères et de sœurs.

C'est dans cette petite maison que M. Mellier passa quatorze années délicieuses, mêlant la vie de chartreux à celle d'apôtre. Il fut en effet vrai chartreux à la maison : il aimait à venir se retremper dans la solitude, dans le silence; la rue qui longeait la maison s'appelait la rue du Silence et ce nom convenait bien à la maison; car M. Mellier faisait observer fidèlement les règles et les décrets concernant les visites actives et passives; il avait même, conformément aux décrets, défendu les confessions des externes dans la chapelle de la maison; cela ne plaisait pas à tous et M. Mellier avoue lui-même dans une lettre au P. Étienne qu'un de ses confrères disait plaisamment : « La maison d'Angers est un joli sépulcre où l'on est agréablement enseveli et enterré et où l'on n'a pour toute consolation extérieure que le douteux plaisir d'entendre les vivants passer au-dessus de sa tête sans pouvoir communiquer avec eux. » Le digne supérieur souffre de voir quelques-uns de ses confrères s'ennuyer de cet isolement; mais les décrets sont formels; cependant il craint de les appliquer peut-être trop rigoureusement et il demande au P. Étienne une ligne de conduite à ce sujet. Il est remarquable que dans tous les écrits que nous avons conservés de lui, il est toujours d'une charité exquise pour ses confrères, et qu'il s'accuse toujours sans jamais accuser les autres.

S'il fut chartreux à la maison, il fut surtout grand apôtre, grand missionnaire au dehors. On peut bien dire de lui : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*. Le

nombre des missions et retraites qu'il a prêchées est très grand. Il aime surtout les missions, les missions aux gens de la campagne; là, il est à son aise; il parle de l'abondance du cœur; il se dépense sans compter; il passe des jours entiers et une partie des nuits à confesser; il note après chaque mission les réflexions que lui a suggérées telle série de prédications; il caractérise la mentalité des différentes provinces; il indique les cérémonies qui ont fait du bien, celles qu'il convient d'employer; il remarque que les grandes multitudes qui se pressent autour de la chaire ne sont pas toujours un indice de dispositions parfaites; il prévient ses jeunes confrères contre l'entraînement que pourrait produire la vue d'une foule attentive; il veut que la mission ne soit pas un simple feu de paille, mais quelque chose qui dure: il vise au solide plutôt qu'au brillant; il n'aime pas, d'accord en cela avec saint Liguori, qu'on fasse grand état du chiffre des conversions, des retours; il vise surtout à la simplicité, à l'humilité, à la charité. Il aime les âmes et il dit que c'est la grande qualité du missionnaire; il est simple et tous le comprennent; c'est le véritable orateur populaire dans le bon sens du mot, émaillant ses discours d'anecdotes, de comparaisons; il est humble; il ne craint pas dans les missions d'aller se confesser ostensiblement tous les huit jours, même devant les fidèles. Il a des succès merveilleux. On a remarqué qu'après certains de ses sermons, tous, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, rentrent chez eux dans le silence le plus complet, tellement ils sont frappés par sa parole qui ressemble à celle d'un Bridaine ou mieux à celle d'un saint Vincent Ferrier. Aussi est-il demandé partout et gémit-il en secret de ne pouvoir répondre à toutes les demandes. « Le cœur souffre, dit-il, de voir tout le bien qu'on pourrait

faire. » Il aime les pauvres, les malades; il va les voir; il s'occupe des vieillards, des infirmes, des délaissés, il aime l'association des Dames de la Charité; il leur adresse souvent des exhortations pour les encourager dans leur belle œuvre si conforme à l'esprit de saint Vincent; il n'est pas délicat; il ne cherche pas ses aises; il vit en apôtre. Il aime les gens de la campagne : « Là, dit-il, nous sommes dans notre élément »; il ne va dans les grandes villes où l'appellent les évêques que lorsque le P. Étienne lui en donne l'ordre et encore trouve-t-il qu'il y a beaucoup d'exceptions à la règle. Dans les missions, il aime le catéchisme pour les petits et pour les grands; il explique le catéchisme d'une façon si claire, si saisissante que tous sont ravis. Il n'y a qu'une chose qui pourrait paraître un peu moins juste dans tout ce que nous avons lu de lui par rapport aux missions, c'est qu'il regrette que dans certains pays on admette trop tôt les enfants à la sainte table.

S'il aime les pauvres, il n'aime pas moins les prêtres et il se livre avec ardeur au ministère des retraites pastorales. A lire le compte rendu de ses travaux, il semble qu'il ait prêché dans la plupart des diocèses de France; il est demandé par les plus grands évêques; il est goûté par les prêtres qui pourraient paraître les plus difficiles et, à Paris, où l'appelle la confiance du cardinal Morlot, le vénérable curé de la Madeleine, l'abbé Deguerry, l'embrasse avec effusion pour le remercier au nom de tous les curés du bien qu'il leur a fait. Dans ses notes, nous voyons qu'il regarde ce ministère auprès des prêtres comme une grande gloire, un indicible bonheur; il s'humilie de ce que Dieu ait choisi ce qu'il y a de plus infirme, sa manifeste incapacité, sa profonde indignité pour un ministère aussi sublime; il rêve de recevoir les prêtres

dans sa maison d'Angers pour des retraites individuelles afin de continuer toute l'année le bien immense



Portrait de M. Mellier.

qui ne se fait que dans les mois d'août et septembre par les retraites collectives.

Enfin, en vrai fils de saint Vincent, il a une dévotion particulière pour le ministère auprès des Filles de la

Charité. Il est rempli de vénération pour cette communauté. Il déclare que s'il réussit dans ses missions, dans ses retraites pastorales, il le doit aux prières, aux travaux, aux mortifications des bonnes filles de saint Vincent. « Nous n'avons pas, déclare-t-il, d'auxiliaires plus puissantes qu'elles pour nos travaux. » Aussi est-il toujours prêt à les confesser, à leur prêcher; il le fait d'une façon désintéressée, car il ne veut aucun honoraire; il déclare qu'il laisse l'argent à la Maison-Mère et que c'est une grande consolation pour lui de venir ainsi en aide à cette maison principale qui a de lourdes charges et à laquelle nous devons tant d'obligations et de reconnaissance.

M. Mellier était donc un vrai fils de saint Vincent; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à la mort de M. Vicart, le P. Étienne l'ait appelé à prendre la lourde charge qu'avaient si bien remplie MM. Aladel et Vicart, celle de directeur des Filles de la Charité. Évidemment, c'était une vie différente. Adieu désormais les courses d'apôtre et de missionnaire. Il va lui falloir, comme il dit, mener une vie « de correspondance et de direction assise ». Mais il ne compte pour rien les sacrifices, il s'immole pour la Communauté et toutes les sœurs admirent sa fidélité, son abnégation de tous les instants; il ne s'appartient plus; il est à ses Filles; il est toujours à leur disposition pour leur donner un conseil, une consolation; c'est une satisfaction universelle; les sœurs ont retrouvé M. Aladel, M. Vicart.

Le P. Étienne le nomme aussi assistant substitut et admoniteur du Supérieur général, et cette nomination est ratifiée par tous les visiteurs. Il est installé dans ce poste le 21 octobre 1873. Il s'initie au gouvernement de la Compagnie. Il édifie la Maison-Mère; il fait le charme des récréations par son esprit étince-

tant, merveilleux; et l'on remarque qu'il ne blesse jamais personne dans ses paroles, qu'il détourne adroitement les petites médisances qui pourraient se glisser dans le cours de la conversation et qu'il le fait gentiment, aimablement, par un bon mot, par une saillie qui fait rire, qui oriente les esprits dans une autre voie. M. Mellier aime aussi beaucoup la jeunesse de Saint-Lazare; il avait reçu pendant la guerre de 1870 un certain nombre d'étudiants dans sa maison d'Angers et tous avaient gardé un souvenir ému de ses bontés, de son dévouement à leur égard. Il leur avait fait différents cours; il avait été leur professeur de morale, de prédication; il les revoit avec joie, se mêle quelquefois à leurs récréations. Bref, M. Mellier est aimé, estimé de tous et nul ne s'étonne que le P. Étienne ait pensé à lui pour remplir la charge de Vicaire général jusqu'à l'assemblée.

Lui seul en est surpris, confus, ému; la première fois qu'il prononce le *Veni Sancte Spiritus*, il ne peut retenir ses sanglots : « Pardonnez-moi, Messieurs et mes frères, dit-il; mais vous devez comprendre mon émotion. » Le premier soin du Vicaire général fut d'annoncer à la Compagnie la mort du P. Étienne; il le fit en termes simples, touchants, qui témoignaient de la grande affection qu'il avait pour le défunt; il raconta les derniers moments, il publia les dernières paroles du Supérieur général et il termina ainsi sa circulaire : « O bien-aimé Père, vous partagez maintenant avec saint Vincent de Paul la gloire réservée aux bons ouvriers de l'Évangile, aux zélés et courageux ministres du Seigneur. Vous avez, comme notre saint Fondateur, combattu le bon combat, consommé noblement et fructueusement votre course et quoique achevées bien trop tôt à notre gré, vos nombreuses années de vocation et de généralat ont été bien pleines de

travaux, de mérites et de vertus. Pussions-nous, formés par vos leçons, édifiés par vos exemples, aimer ce que vous avez aimé et mettre en œuvre ce que vous nous avez enseigné! »

M. Mellier ne se borna pas à ce juste tribut de louanges; il recommanda vivement le défunt aux prières de la Compagnie, et dans sa grande affection pour le P. Étienne, bien que les Constitutions n'imposassent que quatre messes par prêtre à la Maison-Mère et deux pour les autres, il demanda huit messes aux premiers, quatre aux seconds.

Il commença à recueillir les matériaux qui devaient servir longtemps après à composer la vie du P. Étienne; il fit faire son portrait en grand pour rappeler aux générations à venir la physionomie et le souvenir du second fondateur de la Congrégation; enfin il voulut quelque chose de plus: il eut la pensée de ramener dans notre chapelle les restes vénérés de celui qui avait tant travaillé pour la Maison-Mère; ses démarches eurent un plein succès, grâce aux Dames de la Charité qu'il sut intéresser à cette translation, et le retour du corps précieux put se faire pendant l'assemblée de 1874.

Le principal travail du Vicaire général est de préparer l'assemblée qui doit élire un Supérieur. M. Mellier commença par demander à Rome la permission de convoquer cette assemblée, car un décret de la Congrégation des Évêques et Réguliers de 1873 avait suspendu jusqu'à nouvel ordre tous les chapitres et toutes les assemblées générales quelles qu'elles fussent. Il fit valoir que cette assemblée devait se tenir à Paris et non à Rome; que les inconvénients que l'on craignait pour la tenue d'un chapitre n'existaient pas; aussi la permission fut-elle accordée aussitôt. M. Mellier envoie immédiatement la lettre de convocation, fixant

l'assemblée pour le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge. Pour faciliter le travail des députés il fait reproduire un petit opusculé qui condense tous les décrets et ordonnances concernant la tenue de l'Assemblée générale. Il consulte aussi notre confrère M. Buroni, célèbre théologien d'Italie, sur certains points de la législation canonique par rapport à notre Congrégation.

Dans la circulaire qui annonce l'assemblée, M. Mellier rappelle qu'il doit maintenir les règles et décrets. Il n'a pas failli à ce devoir : d'abord par ses exemples. On constate dans la biographie écrite après sa mort qu'il fut pendant son vicariat d'une régularité exemplaire; on le voyait se rendre à tous les exercices, présider les conférences, les chapitres, assister aux récréations, malgré ses occupations absorbantes. Il maintint les règles et décrets avec une fermeté qui a pu paraître excessive à quelques-uns; il se montra rigide pour refuser les permissions d'aller dans la famille; il fit établir à Gentilly entre les missionnaires et les sœurs une clôture plus stricte que celle qui existait; au frère Genin qui recevait pour les Missions des sommes énormes et qui les dépensait sans contrôle, il imposa un règlement, il fit des défenses et il nomma une commission chargée de surveiller l'emploi de ces fonds; il eut soin que les finances de la Congrégation fussent sagement administrées pendant la vacance du siège et il désigna un assistant et un autre confrère pour vérifier les comptes. Ces mesures, d'autres encore comme la suspension du conseil de la maison, l'imposition ou du moins la demande de suffrages doubles de ceux imposés par les Constitutions, un autre fait dont nous parlerons à propos de l'Assemblée générale, tout cela joint à une franchise peut-être pas assez prudente, lui indisposèrent quelques esprits et il faut

voir sans doute dans ces causes les raisons pour lesquelles il ne fut élu ni Supérieur ni même Assistant. L'auteur de sa vie, qui écrivait trop tôt après sa mort pour parler explicitement, a cependant ce sous-entendu : « Nous n'avons pas à rechercher si les moyens qu'il adopta répondirent pleinement à la droiture de ses intentions et à la fermeté de ses vues. »

Quoi qu'il en soit, aux yeux des externes, M. Mellier jouissait de plus en plus d'un grand prestige. Le cardinal archevêque de Paris, le Nonce apostolique l'honoraient de leur amitié; le ministre de l'Instruction publique le remercia vivement de tout ce qu'il avait fait pour son département et la Société de géographie le fit nommer un de ses membres.

Il fit, paraît-il, plusieurs réformes chez les Filles de la Charité, mais nous n'avons pu savoir si cette assertion était vraie.

Le 8 septembre, l'assemblée s'ouvrait sous les auspices de la sainte Vierge, à dix heures du matin. Trente provinces étaient représentées; il y avait quatre-vingt-quatre confrères. Un fait extraordinaire s'y passa au début. On vit arriver le Cardinal archevêque de Paris, Mgr Guibert, qui exposa ce qui suit : M. Mellier, Vicaire général, avait écrit au Saint-Siège pour lui dire que M. Étienne avait érigé pendant son généralat beaucoup de provinces; que les instruments officiels de ces érections n'étaient plus entre nos mains; que cela pourrait créer quelques difficultés à la prochaine assemblée et qu'en conséquence il demandait au Souverain Pontife de déclarer que, nonobstant ce qui précède, les visiteurs et députés des provinces en question pourraient valablement prendre part à l'élection et aux décisions. Le Saint-Père répondit en chargeant l'archevêque de Paris de faire la sanation demandée. Et le cardinal Guibert

venait pour exécuter cette commission du Souverain Pontife. Le vénéré prélat termina par une petite allocution simple et affectueuse et donna sa bénédiction que tous reçurent avec dévotion.

Quand le cardinal fut sorti, l'assemblée manifesta son étonnement de ce que l'on avait fait à Rome pareille démarche qui paraissait tout à fait inutile; mais l'étonnement fut à son comble quand M. Stella, assistant, se leva et déclara, en son nom et au nom de M. Chinchon, qu'ils ignoraient absolument cette démarche, que le Vicaire général n'en avait pas consultés.

M. Mellier fit preuve d'une grande sincérité et d'une profonde humilité. Il déclara qu'il prenait seul la responsabilité de cet acte et que si des conséquences en devaient résulter, il voulait les subir seul, *se ultro libentissime exhibuit victimam*. Il expliqua qu'il avait fait cela uniquement par amour du bien commun; que des rumeurs circulaient dans la Compagnie, particulièrement au sujet de la présence à l'assemblée des visiteurs qui étaient vicaires apostoliques, comme c'était le cas pour les quatre provinces de Chine, pour celles de Perse et d'Abyssinie; que cela pouvait engendrer des discussions, du trouble, de la perte de temps et que pour parer à tout cela il n'avait cru rien de mieux que de recourir au Saint-Siège.

On procéda aux formalités et aux élections préparatoires et le 11 septembre, au second tour de scrutin, par 46 voix sur 85 électeurs, M. Eugène Boré fut élu Supérieur général.

Comme nous n'aurons plus occasion de parler de M. Mellier dans le courant de cette histoire, disons qu'il accepta les événements avec grand esprit de foi et qu'il retourna simplement et humblement à sa petite maison d'Angers, où il mourut le 3 mai 1879.

(A suivre.)

EUROPE

FRANCE

PARIS

3 novembre 1925. — Nous empruntons à l'*Écho de Paris* l'article suivant :

« Une sœur de Saint-Vincent-de-Paul a créé, au centre de Paris, à la Madeleine, une maison de couture où les jeunes ouvrières peuvent travailler dans une atmosphère douce et trouver, aux heures de repos, des distractions saines. N'est-ce pas une belle œuvre de formation professionnelle et morale de la jeunesse, et n'est-ce pas une œuvre infiniment originale et neuve que cette maison de haute couture dirigée par une sœur de Charité ? Car ce n'est pas un ouvroir ordinaire : il y a là une modeliste, une première, sortie d'une grande maison de la rue de la Paix, des vendeuses, des mannequins. Tout révèle un sens artistique affiné, un souci de la mode sans affectation ni outrance. On y crée des modèles de la dernière élégance, susceptibles de plaire à la société la plus parisienne et la plus exigeante.

« Au numéro 10 de la rue de la Ville-l'Évêque, j'ai trouvé, dans son modeste petit bureau, sœur Odile, l'âme de l'œuvre. Douce, courtoise et souriante sous ses grandes ailes blanches, elle m'a montré d'abord la salle des vendeuses, puis nous voici dans un salon

d'essayage : deux dames sont assises et regardent évoluer un mannequin vêtu d'une robe d'après-midi rouge ornée de parements à carreaux blancs et noirs, modèle charmant de fraîcheur et de grâce dans la coupe. Voici une autre robe d'après-midi, de teinte paille, aux manches très longues, curieuse de ligne.

« — Voyez-vous, Monsieur, me dit sœur Odile, notre salon est simple.

« Elle me guide vers un second salon sobrement décoré.

« — Tous nos efforts portent sur notre travail : ce que nous faisons est parfait, nous n'employons que des étoffes très belles; nos broderies sont faites à la main. Notre modeliste et notre première viennent d'une maison en vogue, et cependant nos prix sont modestes.

« A nos côtés, le mannequin passe, en robe du soir : dentelles noires, sur un fourreau de soie noire, avec une rose rouge à l'épaule. Une autre robe du soir passe : dentelles blanches sur fond d'or.

« — Certains me reprocheront peut-être d'avoir créé une maison de haute couture, reprend sœur Odile. Je veux essayer de gagner de l'argent pour mon œuvre, que je vais vous exposer tout à l'heure. Cette maison de couture est un moyen, non une fin. Aussi, pour satisfaire la clientèle, je suis forcée de suivre la mode, avec mesure, s'entend. D'ailleurs, si l'on me critiquait, j'ai pour m'encourager la bénédiction du Saint-Père.

« Et sœur Odile me montre un portrait de Benoît XV, pieusement apposé au mur. Presque rougissante, elle ajoute :

« — Un cœur pur, une âme simple peuvent aimer les belles choses; le bon Dieu ne le défend pas, au contraire. Je dis à mes ouvrières elles-mêmes :

« Habillez-vous avec goût, et saint François de Sales est là pour me défendre. N'a-t-il pas dit : « Pour moi, je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la compagnie, mais le moins pompeux et affectés, comme il est dit au proverbe, qu'ils fussent parés de grâce, de bienséance et de dignité. »

« Après m'avoir fait visiter les ateliers clairs et vastes, ainsi que toute sa maison parfaitement ordonnée, sœur Odile, avec un doux enthousiasme, m'a confié son apostolat :

« Recevoir de jeunes ouvrières, les éloigner du danger de la rue, les préserver de la vie difficile, leur créer un foyer où elles peuvent suivre des cours de diction, de chant, d'anglais, de piano. Donner de la vigueur et de l'ornement à leur esprit, de la force à leur âme.

« Et la bonne sœur me montre la salle de récréation, la salle d'étude ; tout cela propre, mais simple et gai.

« Et voilà comment les *ateliers de la Madeleine* offrent cette particularité piquante d'être à la fois, en plein bruit, un calme reposoir pour les jeunes ouvrières et une maison où se crée la mode la plus inédite. N'est-ce pas habilement se servir des fantaisies de la vie mondaine et les ennoblir en les mettant au service de la bonté chrétienne ?

« Aussi, Mesdames, passez un instant chez sœur Odile, vous y verrez de ravissantes toilettes et vous pourrez, en cédant à vos désirs de coquetterie, remplir votre devoir de femme chrétienne — aider à l'accomplissement du rêve d'une humble servante de Dieu.

« Jean DELAGE. »

4 novembre. — On craint beaucoup de nos jours les

microbes qui s'attaquent aux corps; on ne craint pas ceux qui tuent les âmes; aussi pendant qu'on laisse ces derniers exercer leurs terribles ravages, on pourchasse les premiers sans merci; voilà pourquoi, aujourd'hui, par ordre supérieur, nous avons tous été vaccinés contre les microbes matériels.

12 novembre. — M. Fr. Caussanel est renversé dans la rue de Sèvres par une auto qui ne marchait pas dans la direction voulue. La chose pouvait être grave, mais notre cher confrère est encore vigoureux comme un jeune homme quoiqu'il ait quatre-vingt-six ans et, son ange gardien aidant, il est rentré à Saint-Lazare comme si de rien n'était.

17 novembre. — Premier cas de conscience.

24 novembre. — On se demandait pourquoi le corps de la bienheureuse Louise de Marillac n'était plus sous l'autel où il se trouve d'ordinaire; il paraît que des infiltrations d'eau avaient endommagé la châsse et les vêtements qui recouvrent le corps de la Bienheureuse; on a, ces jours-ci, fait quelques travaux pour détourner les eaux, cause du malheur, et le corps de la Bienheureuse a été de nouveau exposé à la dévotion des fidèles.

25 novembre. — Clôture des fêtes magnifiques du cinquantenaire de l'Institut catholique de Paris. La réunion finale a lieu dans la grande salle du Trocadéro. On voit sur l'estrade le cardinal légat, Mgr Luçon, archevêque de Reims, les cardinaux Mercier, Dubois, Touchet, le nonce apostolique, un grand nombre d'évêques, les représentants des Universités de Cambridge, Cracovie, Louvain, Saragosse, Strasbourg, Université grégorienne de Rome, Santiago, Varsovie,

Liège, Indiana (E.-U.), Québec, Angers, Lille, Lyon, Beyrouth, Toulouse, Fribourg, Washington, collège angélique de Rome, Montréal, Milan, Nimègue, Deusto Bilbao. On lit d'abord une belle lettre de S. S. Pie XI dans laquelle le Souverain Pontife rappelle que le cardinal Gasparri a été professeur à l'Institut de Paris et félicite élèves et maîtres d'avoir toujours été dociles aux enseignements du Saint-Siège et à la doctrine de saint Thomas d'Aquin. On lit des lettres élogieuses du cardinal Bisleti, préfet de la Sacrée Congrégation des Universités et des adresses de trente universités du monde entier. Mgr Bau-drillart fait l'histoire de l'Institut catholique qui continue la vieille Université où saint Thomas et le bienheureux Albert le Grand ont professé; il salue les illustrations du jeune Institut : dans le droit canon, le cardinal Gasparri; dans les sciences, les Broglie, les Lapparent, les Branly, les Rousselot, ces deux derniers si célèbres par leurs découvertes, l'un de la télégraphie sans fil, l'autre de la phonétique expérimentale; dans la philosophie, le P. Peillaube, etc. Le cardinal Mercier se lève ensuite pour prendre la parole. L'immense assemblée se lève et acclame de longs applaudissements le cardinal aussi ferme dans la doctrine que dans l'action, le défenseur de la vérité religieuse et du droit civil. Chaque phrase de l'éminent orateur est acclamée. Mais il se fait déjà tard et si nous voulons trouver les portes de Saint-Lazare encore ouvertes, il nous faut à notre grand regret quitter la salle pendant que se poursuivent les discours.

26 novembre. — Saint-Lazare accueille pour quelques jours beaucoup de supérieurs de séminaires qui viennent assister au Congrès du recrutement sacerdotal.

27 novembre. — Le cardinal Dubois pontifie à la Communauté à sept heures du matin. Le soir, M. Man-telet fait la conférence d'usage.

29 novembre. — Le cardinal Charost est chez nous pour quelques jours; il vient clôturer à Notre-Dame les fêtes en l'honneur du cardinal Lavigerie.

Le grand cardinal a été en relation avec un certain nombre de nos confrères en Algérie; aussi, dans les discours prononcés en différentes villes de France, il a été fait quelquefois mention de la collaboration fournie par M. Girard (celui qu'on appelait le Père éternel) et par d'autres missionnaires; cette collaboration a été quelquefois difficile, car le cardinal Lavigerie, comme les grands hommes, voyait loin et voulait fort; il voulait arriver et il imposait sa volonté avec l'énergie d'un homme qui n'a pas l'éternité devant lui; il voyait loin, il voyait l'Afrique immense et il voulait la convertir; on l'a comparé au lion qui a besoin de l'immensité des déserts, à l'aigle qui cherche l'immensité des airs; on a rappelé sa croisade antiesclavagiste, son toast d'Alger, etc.

Le soir, à Notre-Dame, devant un auditoire considérable où se mêlent les représentants de l'État et les personnages ecclésiastiques, Son Ém. le cardinal Charost, qui avait été envoyé en Afrique comme légat du Saint-Siège, glorifia le cardinal Lavigerie, le grand missionnaire de l'Afrique et le grand conquérant, le père des Arabes et des noirs, l'homme aux grandes vues, au cœur tendre, à la volonté impérieuse, celui que le Saint-Père Pie XI exalte dans une belle lettre comme le fondateur des Pères Blancs, le pionnier qui ne s'est jamais reposé, le constructeur de l'église Notre-Dame d'Afrique, le continuateur par son concile provincial des conciles célèbres d'Afrique interrompus depuis

douze siècles, le restaurateur du siège de Carthage, le primat d'Afrique, le défenseur des privilèges des papes au concile du Vatican, l'exécuteur courageux non tant d'un ordre que d'un conseil de Léon XIII au sujet des affaires de France, en un mot, dit le Souverain Pontife, le serviteur bon et fidèle qui a fait régner le Christ en Afrique.

En même temps que l'Église, l'État glorifiait à la Sorbonne celui qui a bien mérité de la France.

Il nous plaisait d'entendre ces éloges et d'y associer nos vénérables confrères qui ont vécu avec le cardinal Lavigerie et ceux qui continuent actuellement son œuvre.

1^{er} décembre. — Réunion à Saint-Lazare de l'œuvre du prêt des couvertures. Le président montre dans la femme forte de nos saints Livres le modèle des dames qui se consacrent à cette œuvre de charité. On dit en effet de la femme forte qu'elle faisait des couvertures, *Stragulatam vestem fecit*; que ses domestiques étaient bien couverts, *vestiti sunt duplicibus*; que l'on ne craignait pas dans sa maison les rigueurs du froid, *non timebit domui suae a frigoribus nivis*; qu'elle était bonne, large, miséricordieuse pour les pauvres, donnant sans compter, *manum suam aperuit inopi*, etc., traits que les dames de l'œuvre ont la noble ambition de réaliser.

10 décembre. — Conférence sur notre confrère M. Blanchet, décédé le 26 novembre. On a loué sa piété, sa charité, sa délicatesse. Jeune encore, il hésitait entre saint François et saint Vincent et ne pouvant se décider, il fit comme les apôtres au Cénacle, il tira au sort et le sort tomba sur saint Vincent et il se fit lazariste. Au séminaire sa belle

âme en fit le privilégié de M. Chinchon, directeur. Ce dernier le prit avec lui pendant la guerre de 1870 et pendant la Commune; cela faillit tourner à la perte de M. Blanchet, car alors qu'il était aux Invalides avec M. Chinchon, les communards firent irruption; M. Chinchon pouvait n'être pas molesté en passant comme aumônier des sœurs; mais qu'allait-il advenir du petit frère Blanchet? Aussitôt on lui mit une cornette, une robe de sœur, on l'installa à la cuisine et M. Blanchet (sœur Julie) éplucha des pommes de terre; notre confrère avait une figure rose comme celle d'une jeune fille, les communards ne soupçonnèrent rien et quand ils furent partis sœur Julie redevint M. Blanchet.

M. Blanchet resta en relations épistolaires avec son vénéré directeur, M. Chinchon, et nous avons, dans le *Petit pré spirituel*, des lettres de ce dernier adressées à M. Blanchet, en particulier celle du t. II, p. 241 : comment on peut aimer Dieu plus peut-être que ne le fait un ange sous certains rapports.

M. Blanchet a rempli toutes les fonctions de la Compagnie; il a été dans les écoles apostoliques et petits séminaires, au Berceau et à Nice, et son talent musical lui a permis de relever l'éclat des fêtes par les sons des fanfares qu'il dirigeait; il a été dans les grands séminaires à Albi, à Tours, à Kouba, à Châlons, à Cahors, à Carcassonne, à Dax, remplissant tour à tour les fonctions de professeur de philosophie, de dogme, de morale; il s'est occupé des sœurs à Smyrne, à Alexandrie, à Toursainte, à la Maison-Mère, à Alger, à Constantinople; c'est dans cette dernière ville qu'il se trouvait pendant la guerre et il eut l'honneur d'être emprisonné et il faillit être exécuté; il s'est adonné aux missions et jusque dans les derniers mois de sa vie il n'a cessé de prêcher la parole de

Dieu : à l'âge de soixante-seize ans il prêchait encore le carême en Corse.

Après la guerre, il fut placé à Bucarest où il se fit de grandes amitiés par ses manières affables, par sa parole distinguée; il était le confesseur du roi et des grands personnages ecclésiastiques. Mais la solitude de Bucarest où il était seul confrère lui pesait; il voulait mourir en communauté et il supplia instamment M. le Supérieur général de lui permettre de se préparer à la mort dans une maison de la Congrégation, au milieu de ses confrères. Cette grâce lui fut accordée en 1924 à sa grande joie et il fut placé à la Maison-Mère où il nous a tous édifiés par sa tendre piété, sa délicate charité et sa patience dans les souffrances. Il a fait une mort douce et tout à fait sacerdotale, la mort d'un artiste chrétien qui meurt en chantant ici-bas la gloire de Dieu avant de la chanter éternellement dans les cieux avec les chœurs des anges.

11 décembre. — Assemblée générale des Dames de la Charité. On reçoit cent quinze dames et cent cinquante demoiselles. Mgr Fabrègues, coadjuteur de Pékin, dit la messe et prononce l'allocution. Il rappelle tout ce que les dames ont fait pour lui, il y a cinq ans et les fruits de salut que ces dons ont produit dans son vicariat, qui était alors celui de Pao-Ting-Fou. M. le Supérieur Général est présent à la cérémonie ainsi que ma sœur officière et un grand nombre de sœurs de Paris.

17 décembre. — Grande réunion des Académies de France, pour la distribution des prix littéraires et moraux. Voici quelques coupures faites, par-ci par-là, dans le discours de M. Robert de Flers :

« Comme chaque année, l'Académie française a accordé une partie de ses prix à des œuvres collectives

de patronages, d'assistance et de relèvement. Parmi elles, les unes sont, en quelque manière, les œuvres de l'arrière, prévoyantes et sagement ordonnées; les autres, plus audacieuses, vont s'installer dans les faubourgs, en première ligne, au front du malheur.

« Nous avons accordé sur la fondation de Sussy un prix de 4000 francs à l'*Association Marie-Thérèse*. Un jour, en 1912, une Sœur de Saint-Vincent de Paul, de l'hôpital Saint-Joseph, entendit raconter que là-bas, de l'autre côté des fortifications, dans la commune de Malakoff, l'indigence et sa complice, la maladie, faisaient des ravages. Après avoir obtenu l'autorisation de la Supérieure, un matin d'hiver, la Sœur partit à la découverte et se trouva bientôt au milieu d'une agglomération de maisons et de cabanes insalubres et surpeuplées. Dans chaque abri, des vieillards gémissaient sur des paillasses, des enfants malingres se traînaient sur les seuils. La religieuse n'avait ni ressources ni appui. Il lui fallait tout inventer, tout créer. Elle repartit bien vite, afin d'être plus tôt de retour. Le soir même, elle était là de nouveau; elle apportait sous un bras une chaise et sous l'autre un panier rempli de médicaments. Elle posa la chaise sur le chemin, s'installa et se mit à soigner les vieux et les petits, accourus, pas bien vite, autour d'elle. Le lendemain, elle revint. Mais que pouvait-elle, toute seule, pour adoucir le sort du village, que déjà elle appelait tendrement et gaiement aussi « sa petite Chine », car la petite Sœur est très gaie. Quand on fait autant de bien, le moyen d'être mélancolique? La mélancolie, c'est une affaire de riches, — de riches qui ignorent la charité. La petite Sœur résolut d'en égayer quelques-uns. Elle leur demanda l'aumône, de quoi louer une petite chambre pour y recevoir les malheureux et leur donner ses soins. La chambre fut

bien vite insuffisante. Alors on loua une petite maison, qui bientôt fut, elle aussi, trop petite. Alors on prit à bail une vieille ferme qui devint le centre de l'œuvre. La religieuse avait eu le bonheur, en effet, d'obtenir la grâce qu'elle implorait chaque jour dans ses prières, celle de rencontrer une femme d'un grand cœur qui lui apportât les ressources nécessaires. Aujourd'hui, cette œuvre a fondé une garderie pour les tout petits, un patronage pour recueillir les plus grands au sortir de l'école, un dispensaire antituberculeux, un autre de médecine générale, une consultation de nourrissons, un magasin pour prêt de couvertures, un fond destiné à aider, au moment du terme, ceux qui ne peuvent pas payer leur loyer, car les pauvres, eux aussi, ont beaucoup de peine à payer leur loyer; enfin, une organisation de visites à domicile qui ont atteint, au cours du dernier exercice, le chiffre de 10344. L'humble cellule du début est devenue une ruche en pleine activité. Sept religieuses secondent l'ouvrière de la première heure. La besogne croît chaque jour. La petite Sœur le sait et ne s'en effraye pas. J'ai remarqué, tandis qu'elle me faisait parcourir les salles claires et les cours nettes de sa maison, qu'elle regardait, avec l'œil chargé de convoitise du candidat propriétaire, un terrain mitoyen qui est à vendre et, un peu plus loin, un baraquement qui le sera bientôt. Ah! que cette petite Sœur m'a paru ambitieuse! Elle voudrait tout avoir pour tout donner. Elle ne conçoit pas que l'on puisse s'enrichir autrement. Et si vous saviez comme elle est contente! Enfin, l'Association Marie-Thérèse est en pleine prospérité, mais, veuillez y réfléchir, qu'est-ce que c'est qu'une œuvre prospère? C'est une œuvre qui a plus besoin d'argent que les autres.

« Nous avons également attribué un prix de

4 000 francs à l'*Association d'hygiène sociale du VI^e arrondissement* qui est, précisément, celui de l'Institut. Nous n'avons point songé, en prenant cette décision, à assurer cette réputation de bons voisins, car nous habitons bourgeoisement et nul ne se plaint de nous, mais nous avons entendu honorer une œuvre ingénieuse et active. Elle comporte deux sections : d'abord, une œuvre d'assistance aux tuberculeux, soignés au dispensaire de la rue Saint-André-des-Arts ; ensuite, le préventorium du château de Beaujeu, dans la Haute-Saône, qui reçoit quatre-vingts fillettes pré-tuberculeuses. C'est une religieuse de Saint-Vincent de Paul, Sœur Marie-Vincent Petiet, qui a eu l'idée première de l'Association. Elle est assistée dans son dévouement de chaque jour par un excellent personnel d'infirmières laïques. Née pendant la guerre, cette union sacrée devant l'ennemi est devenue l'union sacrée devant le mal. C'est un état d'esprit qui résiste mieux dans le monde de la charité que dans celui de la politique.

« Un prix de 2 000 francs au *Foyer universitaire des clercs étrangers* qui, à Strasbourg, s'est donné pour mission de faire connaître aux nations amies de la France ce que la vie du catholicisme doit à notre pays.

« Nous avons encore inscrit à notre palmarès la *Maison du missionnaire* où les apôtres de la foi et de la France viennent à Vichy réparer leurs forces souvent ébranlées par des climats redoutables. »

20 décembre. — A l'occasion du 16^e centenaire du Concile de Nicée, il s'est déroulé dans Paris une série de cérémonies célébrées chaque jour dans une église différente et dans un rite particulier. Aujourd'hui a lieu à Notre-Dame la procession de tous ces rites et

l'on entend tour à tour les chants liturgiques dans les différentes langues approuvées et l'on admire dans le défilé la variété et la richesse des costumes liturgiques. Nous logeons à Saint-Lazare quelques-uns des personnages venus pour la circonstance.

21 décembre. — On nous a demandé (missionnaires et sœurs qui sont à l'étranger) s'il était vrai que l'ambassade du Saint-Siège près la France avait été supprimée et que le nonce apostolique avait reçu ses lettres de renvoi ; le petit article suivant de *la Croix*, rassurera ceux qui nous ont interrogé :

« S. Exc. Mgr Cerretti, nonce du Saint-Siège apostolique près le président de la République, ayant été promu à la pourpre romaine dans le Consistoire du 14 décembre 1925, a reçu aujourd'hui, à midi, la barrette cardinalice, par le ministère de S. Ém. le cardinal Dubois, au palais de l'Élysée, en présence du chef de l'État.

« A onze heures trente du matin, M. de Fouquières, introducteur des ambassadeurs, est allé prendre, à la nonciature, avenue du Président-Wilson, le nouveau cardinal ainsi que Mgr Valerio Valeri, ablégat apostolique ; don Enzo Napoli Rampolla, prince de Monte-Leone, garde-noble pontifical ; Mgr Evreinoff, Mgr Fidecicchi, secrétaire de l'ablégat ; et le cortège, auquel s'était joint S. Ém. le cardinal Dubois, qui était accompagné par Mgr Mério, s'est rendu à l'Élysée, où les honneurs militaires ont été rendus par un bataillon du 5^e de ligne, avec drapeau et musique, qui joua la *Marseillaise*.

« A midi, le président de la République, ayant auprès de lui M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères ; M. Ph. Berthelot, ambassadeur de France, secrétaire général du ministère des

Affaires étrangères; M. Laroche, ministre plénipotentiaire, directeur des affaires politiques; M. Canet, conseiller pour les affaires religieuses au ministère des Affaires étrangères; M. Jules Michel, secrétaire général civil, et M. le général Lasson, secrétaire général militaire de la présidence de la République, ainsi que les membres de ses maisons civile et militaire, a reçu en audience publique Mgr Valerio Valeri, auditeur de la nonciature, qui lui a remis les lettres pontificales l'accréditant auprès de lui en qualité d'ablégat apostolique.

« A l'issue de cette audience, l'ablégat ayant donné lecture du bref pontifical, le cardinal Dubois, en présence du chef de l'État, a imposé la barrette au cardinal Cerretti, qui était, en même temps, revêtu du manteau de pourpre par l'introducteur des ambassadeurs.

« Le cardinal Cerretti a été reçu ensuite en audience publique par le chef de l'État, assisté du président du Conseil et entouré des membres de ses maisons civile et militaire.

« Cette audience ayant pris fin, les cardinaux ont été retenus à déjeuner par M. le président de la République, avec le président du Conseil et les autres personnages ayant pris part à la cérémonie.

« Au départ de l'Elysée, les mêmes honneurs qu'à l'arrivée ont été rendus. »

23 décembre. — Aujourd'hui est né un nouveau bulletin nommé *Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité*.

Il renferme : une explication des évangiles des dimanches de janvier par un prêtre de la Mission; le mot des Supérieurs (aujourd'hui de M. le Supérieur général qui bénit la revue); une méditation sur la

présence de Dieu par la Très Honorée Mère; des nouvelles de la Maison-Mère; le compte rendu des réunions sur les œuvres de bonne garde et sur les patronages; enfin des réponses à des questions par M. Cazot; la couverture donne le calendrier de famille de janvier 1926.

Le nouveau-né est un gentil petit poupon; il a de belles joues; il n'a pas froid aux yeux; il remue ses jambes à la façon de quelqu'un qui veut marcher longtemps! Les vieilles *Annales*, qui ont près de cent ans (elles remontent à 1834), souhaitent à la nouvelle publication longue vie, travail fécond! Que l'*Echo de la Maison-Mère* contribue à développer l'esprit de simplicité, d'humilité et de charité, en sorte que les Filles de la Charité aiment toujours Dieu et les pauvres de plus en plus, à la sueur de leur visage et aux dépens de leurs bras!

28 décembre. — Les sœurs servantes ont pénétré aujourd'hui dans un local qui leur était jusqu'ici interdit; elles ont offert leurs vœux à M. le Supérieur général dans la salle de récréation des étudiants; la raison pour laquelle on a reculé momentanément la clôture que les femmes ne peuvent franchir, c'est que la salle des prêtres, où les sœurs servantes se réunissaient à pareille époque et pour pareille circonstance, doit servir aujourd'hui pour un grand dîner auquel prendront part le cardinal Dubois et le maréchal Foch.

31 décembre. — M. Drillon, directeur des retraits, nous communique la statistique des retraits venus à la Maison-Mère cette année 1925 et les précédentes :

1921 = 242
1922 = 636
1923 = 630

1924 = 465
1925 = 664

Nous avons omis cette même année 1925 de mentionner la participation de M. le Supérieur général ou de son représentant ou quelquefois de nos jeunes gens, aux nombreuses fêtes organisées dans Paris à l'occasion des nouveaux saints : le curé d'Ars : Jean Eudes, Madeleine Postel, Sophie Barat, Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou des nouveaux bienheureux : Julien Eymard, les martyrs du Canada, les martyrs de Corée, etc., qui nous ont prouvé que nous pouvons devenir des saints puisque des hommes et des femmes de notre pays en si grand nombre ont été glorifiés à Rome et à Paris.
Quod isti et istae cur non ego?

1926

L'année 1926 nous ramène un centenaire qui nous intéresse : c'est l'acquisition du n° 93 de la rue de Sèvres, lequel est devenu en partie notre chapelle, dont la première pierre a été posée le 16 août 1826. Cela ne put se faire que par la générosité du roi Charles X et de Mgr Frayssinous, dont on verra la manifestation dans l'acte suivant :

14 juin 1826. — *Ordonnance de Charles X autorisant le préfet de la Seine à acquérir la maison située rue de Sèvres, 93, pour la Congrégation de la Mission.*

Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,
A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Vu l'ordonnance royale du 3 février 1816 qui autorise définitivement la Congrégation des missionnaires de Saint-Lazare;

Vu l'ordonnance du 3 décembre 1817, qui affecte à l'établissement de cette Congrégation l'ancien hôtel de Lorges, rue de Sèvres, n° 95, à Paris;

Vu l'avis du préfet de la Seine du 13 mars 1826;

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État au

département des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique,

Notre Conseil d'État entendu,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Le Préfet du département de la Seine est autorisé à acquérir du sieur Thierry, et pour le compte de l'État, une maison située rue de Sèvres, n° 93, à Paris, moyennant le prix capital de deux cent mille francs, les glaces exceptées.

Cette maison sera remise à la Congrégation des Missionnaires de Saint-Lazare, pour être affectée à compléter l'établissement de cette Congrégation.

ART. 2. — Le prix de cette acquisition sera payé, savoir : moitié par le ministre de notre Maison, un quart par le ministre de la Marine et des Colonies, et l'autre quart par le ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique.

ART. 3. — Le ministre de notre Maison et nos ministres secrétaires d'État de la Marine et des Colonies et des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château de Saint-Cloud, le quatorzième jour du mois de juin de l'an de grâce 1826, et de notre règne le deuxième.

Signé : CHARLES.

Par le roi, le ministre secrétaire d'État au département des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique,

Signé : † D. Ev. d'Hermopolis.

En vertu de cette ordonnance, l'achat du n° 93. se fit comme il est relaté ci-dessous :

L'an 1826, le 5 juillet, à l'Hôtel de Ville de Paris, devant nous : Gilbert, Joseph, Gaspard, comte de Chabrol-Volvic, préfet de la Seine, agissant comme étant autorisé par une ordonnance royale du 14 juin dernier, laquelle est demeurée annexée à la minute du présent acte de vente, à acquérir pour le compte de l'État la maison dont va être ci-après parlé.

Se sont présentés : M. Pierre Thierry, docteur en médecine, chirurgien du roi, et son épouse, lesquels ont déclaré qu'ils vendent, cèdent, etc. à l'État représenté par nous, préfet de la Seine, une maison avec cour et jardin, situé à Paris, rue de Sèvres, n° 93, avec toutes ses dépendances, d'une superficie de 1844 mètres 8 centimètres carrés, tenant sur le devant à la maison n° 91, vers le couchant à celle numérotée 95, appartenant à la Ville de Paris et occupée par les Lazaristes, au fond vers le sud à la propriété de M. Duchateau, et par le devant, vers le nord, à la rue de Sèvres où est son entrée.

Ainsi que ladite maison, cour, jardin et dépendances, se poursuivent et comportent, sans en rien excepter et tels qu'ils sont désignés dans le procès-verbal d'estimation et sur un plan dressé par le sieur Louis Avril, architecte, lesquels procès-verbal et plan ont été signés par les parties et annexés à la minute de la présente vente.

Suivent :

Réserves de glaces, poêles, etc.

Enregistré à Paris, ce 8 juillet 1826.

Folio 138, recto, case deuxième.

Le bâtiment qui a numéro 93 a donc été acheté il y a cent ans; il n'avait pas l'importance qu'il a eue depuis; c'était une petite maison bourgeoise avec cour; on établit d'abord une galerie à la place du petit réfectoire actuel et c'est là que pendant de longues années le fameux frère François travailla aux toiles qui ornent les principales salles de Saint-Lazare. Ce frère François, comme chacun sait, s'appelait Casimir Carbonnier; il était né à Beauvais en 1787, avait étudié la peinture d'abord à l'école de David puis à celle d'Ingres; il s'était marié à une jeune orpheline, mais après quelques années, d'un mutuel consentement, les deux époux se séparèrent. Mme Carbonnier entra dans une communauté de femmes à Marseille, M. Carbonnier entra à Saint-Lazare comme frère coadjuteur et prit le nom de frère François. C'était en 1839; il

avait cinquante-deux ans. M. Étienne, qui était alors procureur général, lui affecta la petite galerie dont nous avons parlé plus haut, transforma cette galerie en atelier et de là sortirent les tableaux que frère François *pinxit*. Nous devons être bien reconnaissants à ce bon frère, car il a orné d'une façon très convenable un certain nombre de nos salles. Mentionnons quelques-uns de ses tableaux. La chapelle contient ses plus grands (je parle de grandeur matérielle); nous voyons à la tribune : *la Présentation de Marie, l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Mages, Jésus au milieu des docteurs, le Sermon sur la Montagne, l'Ascension de Notre-Seigneur*, tableaux mesurant 3 m. 25 sur 2 m. 60; ils demanderaient à être vus d'une certaine distance; comme l'étroitesse de la tribune ne permet pas le recul nécessaire pour bien apprécier ces tableaux, ils ne font pas l'effet qu'ils pourraient faire; on dit qu'ils étaient autrefois en bas, dans la chapelle proprement dite, derrière les stalles, là où s'ouvrent maintenant les baies qui donnent vue sur les bas côtés; évidemment ils étaient mieux placés là et ils devaient contribuer à rehausser l'ornementation du chœur. La sacristie contient la série des portraits des Supérieurs généraux défunts : sept de ces tableaux ont été copiés par le frère François; ce sont ceux de MM. Jolly, Pierron, Watel, Bonnet, Couty, de Bras, Cayla. La chapelle de la Passion renferme trois tableaux du frère François : *le Christ en croix*, derrière l'autel; *Notre-Seigneur au jardin des Olives* et *le Prétoire de Pilate*; plus certaines peintures représentant les instruments de la Passion. La salle d'oraison contient *saint Pierre délivré de prison* et *saint François de Sales*. Le petit oratoire de la salle d'oraison *Notre-Dame de la Médaille miraculeuse*. On admire dans le grand réfectoire *la Multiplication des pains*,

Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse, Jésus révélant l'Eucharistie à saint Joseph, saint Vincent, la bienheureuse Louise de Marillac. Ces deux sujets ont été peints plusieurs fois par le frère François et on en retrouve des tableaux dans différentes salles.

La salle des prêtres contenait autrefois un certain nombre de tableaux de notre artiste frère. Les deux salons des évêques au rez-de-chaussée contiennent plusieurs tableaux de notre frère ainsi que la salle des Reliques, la salle du conseil et d'autres chambres.

Le frère François eut d'autant plus de mérite à peindre ses tableaux que son atelier n'était pas des plus commodes pour la peinture, la température étant glaciale, le soleil n'y paraissant jamais et d'autre part, comme le constate sa notice, tous les frères de cette époque n'appréciaient pas comme le P. Étienne les travaux de leur confrère et ce dernier eut à subir, de ce chef, de petits ennuis, de petites contradictions qui faillirent amener de graves conséquences.

Puisque le centenaire du n° 93 nous a rappelé incidemment le souvenir de ce bon frère, il est juste que nous profitons de cette occasion pour témoigner publiquement la reconnaissance que nous lui devons.

En 1854, M. Étienne fit construire le bâtiment qui se voit encore; il le destinait aux retraitants; il a surtout servi aux jeunes gens ainsi qu'aux offices de la pharmacie, de la couture, de la cordonnerie:

Nous avons dit que 1926 ramenait aussi le centenaire de la pose de la première pierre de notre chapelle; nous pourrions à cette occasion faire l'historique de ce monument, mais nous en avons déjà parlé autrefois assez longuement; nous ne pouvons que renvoyer aux volumes précédents ceux qui seraient désireux de se documenter à ce sujet.

Ayant achevé la série des anniversaires que nous

remémore 1926, continuons maintenant le journal de la Maison-Mère.

1^{er} janvier 1926. — On nous lit, le soir, la circulaire accoutumée qui parle surtout de la dernière assemblée sexennale; voici les nouvelles qu'elle donne de la Compagnie :

« La province d'Allemagne a perdu son visiteur, M. Philippe Jansen. M. Guillaume Bausch a recueilli sa succession et, avec elle, l'esprit de piété, la sagesse de jugement et l'amour de la régularité de son prédécesseur. Il s'efforce, par la création d'une école apostolique, de pourvoir au recrutement de sa province et aux besoins de ses missions de Costa Rica et du Honduras, auxquelles président avec un zèle tout apostolique Mgr Hombach et Mgr Blessing.

« Démembrées de l'ancienne province d'Autriche, la Yougo-Slavie et la Hongrie demandent à être érigées en provinces indépendantes. Satisfaction leur sera donnée si Rome accorde son assentiment. Puissent-elles se développer et prospérer!

« Quant à l'Autriche elle-même, elle maintient ses œuvres et le nombre de ses établissements, comme celui de ses sujets.

« La Belgique a envoyé ses premiers missionnaires au Congo belge; d'autres les suivront, s'il plaît à Dieu bénir leur dévouement et susciter de bons apôtres. Les Filles de la Charité belges s'apprêtent, elles aussi, à se rendre dans cette Mission, où un vaste champ est ouvert à leur activité charitable.

« En Espagne, les deux provinces de Madrid et de Barcelone maintiennent leur prospérité. La Mission des Indes britanniques offre un consolant développement, dont nous a entretenus le Supérieur, M. Fernandez José Maria. Trois maisons y sont établies, qui

forment une vice-province, ayant à sa tête M. Fernandez. La Mission de San Pedro Sula, dans le Honduras, prendra de nouveaux accroissements sous la direction de son Supérieur, nommé vicaire apostolique, Mgr Sastre Juan.

« La Hollande suffit, sans trop de difficultés, aux besoins de ses Missions de Chine et de Java. Dans cette dernière, les conditions du pays et du climat éprouvent les ouvriers; question de temps, d'acclimatation et aussi d'un point salubre et de repos pour les missionnaires fatigués.

« La province d'Irlande ne nous offre aucune particularité remarquable.

« L'Italie déplore, à Turin, la mort du très bon M. Damé, qui rendit de si grands services tant à la maison qu'à la province de Turin. Les trois provinces italiennes : Rome, Turin et Naples, demandent à Dieu les nombreux et apostoliques ouvriers que réclame Mgr Ciceri pour son vicariat de Kianfu.

« La Pologne a changé de visiteur. M. Slominski Gaspard, sur ses instantes et répétées demandes, a été déchargé de la direction de la province. Il est remplacé par M. Kriska Joseph, précédemment supérieur de la Maison centrale de Cracovie. Sous sa direction, la province de Pologne verra se continuer le progrès dans le nombre des sujets et dans celui des établissements.

« Le Portugal aurait besoin de la plénitude de paix politique et de liberté religieuse, afin de pouvoir travailler efficacement à son recrutement et, par là, à l'accroissement de ses œuvres.

« Constantinople, après avoir grandement craint pour ses maisons d'enseignement, est, pour le moment, dans le calme et, par suite, dans le travail.

« En Asie, la Chine nous offre le consolant spec-

tacle du nombre toujours croissant de ses catéchumènes, de ses baptisés, de ses chrétiens. De temps à autre, des mouvements de nature diverse : politique ou sociale, viennent jeter l'inquiétude ; mais on se confie à Dieu, pour qui et avec qui on travaille. La province du Sud a fait une grande perte par la mort de son père le regretté M. Guilloux. M. Legris, son successeur, apportera à cette province une juste et légitime consolation.

« La Perse connaît encore de nombreuses difficultés ; toutefois les conditions améliorées permettront bientôt de reprendre les positions que les massacres et les agitations avaient fait abandonner.

« En Syrie, rien à signaler.

« Le nord de l'Afrique, province d'Alger, n'offre rien non plus à signaler.

« L'Abyssinie, où quelques nouveaux ouvriers viennent d'arriver, pourra mettre en plus grande valeur le champ si bien préparé par le saint Mgr de Jacobis.

« Madagascar a reçu quelque renfort, qui permettra un progrès dans l'évangélisation, facile et consolante, dans cette île aimée de saint Vincent.

« Les États-Unis d'Amérique se trouvent toujours dans une très convenable prospérité et leurs Missions de Chine, ayant surmonté les inévitables difficultés du début, se développent, grâce à Dieu.

« Les trois provinces qui tirent, du moins en partie, leur personnel de Madrid, à savoir : le Mexique, les Antilles et les Philippines, ne nous présentent rien de saillant, si ce n'est que nous avons accepté la démission que nous a présentée M. Alvarez, visiteur des Antilles. Son successeur n'est pas encore désigné.

« Même remarque à faire pour les provinces de l'Amérique centrale et méridionale. Les œuvres s'y

maintiennent et se multiplieraient si les ouvriers s'y faisaient plus nombreux.

« A la Maison-Mère et dans nos maisons de France, on vit dans la paix et on travaille de son mieux aux œuvres de la Compagnie, implorant et attendant de Dieu les recrues abondantes qui nous sont nécessaires. Mais, d'ailleurs, n'est-elle pas toujours vraie la parole évangélique : *Messis multa, operarii autem pauci*? Prions donc le Maître de la moisson de nous envoyer nombreux et bons, surtout bons, les ouvriers. Un vraiment bon vaudra mieux que plusieurs médiocrités ou non-valeurs.

« Prions Dieu; mais aussi aidons-le.

« A propos de la Maison-Mère, je me reprocherais de ne pas dire la commune reconnaissance que la Congrégation doit à notre cher confrère M. Coste, pour avoir mené à bonne fin, en ces derniers mois, la publication, en quatorze beaux volumes, de tout ce qui nous reste de saint Vincent, ses lettres, ses entretiens et les documents qui se rapportent au saint et à son œuvre.

« Saint Vincent pourra être mieux connu et, par une suite toute naturelle, il sera mieux aimé. La connaissance de pareils saints amène à les aimer; qu'elle nous amène aussi à le bien imiter. »

VERDIER.

Il est d'usage de nous distribuer à cette époque un petit catalogue du personnel de la Congrégation; on en a restreint le tirage depuis quelque temps. Qu'on nous permette cependant d'en signaler les grandes lignes en le comparant avec les catalogues des dernières années. Nous verrons par là la vie de la Compagnie.

TABLEAU.

	Prêtres en maison	Prêtres hors maison	Étu- diants.	Sémi- naristes.	Coadju- teurs.	Total.
1926. . .	2 507	51	425	276	687	3 946
1925. . .	2 455	65	514	285	661	3 980
1924. . .	2 418	77	505	249	659	3 908
1923. . .	2 383	60	463	232	652	3 790
1922. . .	2 351	82	470	238	656	3 797
1921. . .	2 334	78	451	266	688	3 817

Rappelons qu'en 1903, avant les fermetures, il y avait 2 637 prêtres dans la Compagnie et que nous ne sommes pas encore remontés à ce chiffre, puisque actuellement nous ne sommes que 2 558. Espérons que nous y reviendrons bientôt, Dieu aidant.

3 janvier. — On trouve mort dans son lit le frère Michel, notre tailleur. Il était des plus grands et des plus forts, et il a suffi d'un souffle de Dieu pour éteindre cette flamme de vie qui paraissait puissante.

10 janvier. — Fête des Missions à la paroisse Saint-François-Xavier. Ce sont nos jeunes gens qui chantent à la grand'messe; Mgr Faveau officie pontificalement. M. Thoor prêche à toutes les messes.

11 janvier. — Réunion des Dames de la Charité. Mgr Faveau leur dit qu'elles sont, comme l'ange de Bethléem, les messagères de la bonne nouvelle; il leur montre comment en Chine comme partout, c'est la charité des sœurs qui amène, Dieu aidant, à la foi.

A la réunion qui suit la conférence de Mgr Faveau et qui est présidée par M. le Supérieur général, on donne la statistique ci-jointe des Dames de la Charité du monde entier, telle qu'elle résulte des comptes rendus reçus; il est à remarquer que tous les ans, un grand nombre de rapports ne nous sont pas envoyés;

cette statistique indique seulement les chiffres des rapports que nous avons reçus :

France	16 549	Egypte	308
Angleterre.	1 038	Natal	43
Belgique.	1 708	Etats-Unis.	5 113
Danemark	50	Mexique	47 956
Hongrie	2 747	Costa-Rica.	2 000
Italie	28 750	Guatemala.	244
Lettonie	121	Brésil.	9 040
Pologne	10 798	Colombie.	1 122
Portugal	1 060	Equateur.	137
Suisse	182	Pérou.	486
Turquie	230		

ce qui fait un total de 129 782.

Voici maintenant la statistique de tous les rapports qui nous ont été envoyés dans les dernières années. Encore une fois, on ne donne que les chiffres qui nous ont été communiqués. Il y avait donc :

En 1919. . .	29 682 dames.	En 1922. . .	99 977 dames.
En 1920. . .	57 464 —	En 1923. . .	108 532 —
En 1921. . .	94 265 —	En 1924. . .	129 782 —

24 janvier. — Ouverture de la retraite de la Sainte-Agonie, prêchée par Mgr Henry, directeur de l'Œuvre Saint-François-de-Sales.

25 janvier. — La conférence d'usage est faite par M. Fontaine, supérieur de la maison internationale d'études de Rome. M. le Supérieur général nous invite à la reconnaissance pour le bien opéré et à l'imitation de saint Vincent.

31 janvier. — Mgr Izart, archevêque de Bourges, venu pour la Semaine catholique, est notre hôte pour un jour. Cette Semaine catholique a pour but de com-

menter la magnifique Encyclique de Pie XI sur la royauté du Christ.

2 février. — La clôture de la neuvaine de la Sainte Agonie tombe le jour de la Purification. M. le Supérieur général dit la messe de huit heures. Mgr Henry dîne aujourd'hui avec nous.

7 février. — M. Mac Hale officie pour la solennité de la Purification, renvoyée à ce jour dans le diocèse de Paris.

8 février. — A la réunion des Dames de la Charité, présidée par M. le Supérieur général, M. Fliche, président des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Paris, expose les œuvres principales des membres des conférences et indique comment on pourrait arriver à une union plus étroite entre hommes des Conférences et Dames de la Charité. Il rappelle que c'est à l'initiative de M. le Supérieur général qu'est due l'introduction de la cause d'Ozanam. M. le Supérieur général engage les Dames et les Sœurs qui remplissent la salle des prêtres à former avec les membres des Conférences ce *funiculus triplex* dont parle l'Écriture, ce triple lien de la Charité qui sera difficilement rompu.

12 février. — Anniversaire du couronnement de S. S. Pie XI. Il y a le matin une grandiose cérémonie religieuse à Notre-Dame. Tout le corps diplomatique est présent ainsi que les représentants des corps constitués. Nos jeunes gens y chantent avec les autres maîtrises de Paris. Le soir, une magnifique réception voit défiler dans les salons de la Nonciature le grand monde de Paris. La Congrégation est représentée à ces cérémonies par M. le Supérieur général et deux de ses assistants.

14 février. — On a suspendu dans la salle des prêtres un magnifique diplôme de *Benemerenza* par lequel le Cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, atteste et certifie que la Congrégation de la Mission a bien mérité du Saint-Siège par sa participation à l'exposition vaticane des Missions. Voici, d'après *La Croix*, le compte rendu de la cérémonie pendant laquelle fut donné ce diplôme :

« Le 10 décembre, la cérémonie de clôture de l'Exposition missionnaire eut lieu, comme l'inauguration de décembre 1924, dans le magnifique Braccio Nuovo du Musée de sculpture, construit sous Pie VII ; quand Pie XI, à 10 h. 20, arriva souriant et d'un pas alerte monta sur le trône préparé à la rotonde centrale, il put embrasser du regard la brillante assemblée : vingt cardinaux assis en demi-cercle face à lui, le corps diplomatique aux premiers rangs de la galerie droite, les représentants des missions rangés dans la galerie de gauche ; dans la tribune élevée derrière le groupe des missionnaires, le chœur puissant de la Société polyphonique romaine entonna, sous la direction du maestro Casimir, les acclamations au Pape merveilleusement harmonisées à six voix ; puis le cardinal Van Rossum approcha du trône.

Dans une adresse sobre et précise, il constata le succès de l'Exposition voulue par Pie XI et où défilerent un million de visiteurs. Le préfet de la Propagande remercia le Pontife de la magnificence qui avait réalisé la grande œuvre et aussi des précieux encouragements qu'il ne cesse point de donner aux missions.

Pie XI dit d'abord sa reconnaissance envers Dieu qui lui avait accordé d'inaugurer, voici un peu plus d'un an, l'Exposition et en avait assuré le succès, reconnaissance envers les hommes aussi qui avaient

donné une si efficace collaboration. Le succès évident de l'Exposition avait été consacré par l'admiration de tant de centaines de milliers de fidèles, de gens venus de toutes contrées et même d'hommes de toutes croyances. Grâce à l'Exposition qui, pour la première fois, étalait pareille documentation, des multitudes ont pu reconnaître l'immensité mondiale de l'œuvre missionnaire ; les générosités en faveur des missions se sont accrues et les vocations aux missions se sont multipliées.

Le Pontife voulait insister sur deux précieux résultats de l'Exposition : elle a premièrement manifesté l'universalité vivante de l'Église de Dieu, car ce fut un vrai triomphe de discipline affectueuse. A un simple signe du Père commun, on répondit de toutes parts avec un élan, une générosité et une abnégation incomparables. En second lieu, l'Exposition a été et reste comme un livre immense dont chaque objet est une page, une phrase ou une ligne et qui demande, pour être lu, une étude approfondie. « Il est bien vrai, remarqua l'auguste orateur, que certains de ces enseignements frappent immédiatement l'esprit. L'Évangile montre le divin missionnaire Jésus guérissant les malades et attirant à lui la jeunesse. A ces deux leçons, toute la littérature apostolique joint une troisième, en faisant voir les apôtres constituant des évêques et des diacres pour l'assistance religieuse des futurs fidèles, et leur exemple met en lumière la nécessité, bien comprise par les missionnaires, du clergé indigène.

« Mais, poursuivit le Pontife, outre ces enseignements, d'évidence immédiate, l'Exposition qui est un livre immense contient d'innombrables indications sur les moyens à prendre et les défauts à éviter. Elle fournit, en un mot, la méthode qui est le secret de tout succès. Aussi le désir a surgi de tous côtés que les

pages de ce livre ne soient point dispersées à tous les vents. » Le Pape était heureux d'annoncer que ce vœu serait exaucé et que le précieux ensemble des objets rassemblés dans l'Exposition subsisterait sous la forme de Musée des missions. « Ouvert ici au centre d'où rayonne la Propagation de la Foi, ce livre pourra toujours être lu par tous, spécialement par ceux qui sont destinés à diriger les missions et qui pourront ainsi prendre un contact plus immédiat avec les pays et les peuples qu'ils sont appelés à évangéliser. »

Le Saint-Père se plaisait à voir en cette réalisation une gracieuse disposition de la divine Providence et, faisant allusion à l'installation du Musée des missions dans le palais du Latran : « Le Musée des missions formera, dit-il, avec le musée profane et le musée chrétien, une synthèse magnifique qui rapprochera et permettra de comparer l'aube actuelle de la foi et l'aube qui se leva autrefois sur Rome païenne. Notre gratitude, ajouta le Pontife, va du fond du cœur à toutes les généreuses volontés qui nous rendent possible une institution si utile pour le bien des âmes, pour la gloire de Dieu, pour l'extension du règne de Jésus-Christ. » En termes délicats, le Pape dit alors qu'il voulait remettre de ses propres mains des diplômes à tant de personnalités qui avaient si bien mérité les témoignages de sa satisfaction et de sa reconnaissance.

Puis, se tournant en esprit vers les missionnaires, les premiers auteurs de toutes ces joies magnifiques : « Que l'Esprit-Saint, dit-il, sur tous les rivages où se déroule leur labeur apostolique, leur accorde de se sentir unis à nous, comme nous nous sentons unis à eux. »

Le Pontife développa d'une façon émouvante cette pensée et termina en ces termes : « Ils se joignent ici

à nous, eux qui portent les étendards du Roi divin jusqu'aux extrémités de l'univers et reculent les frontières de son royaume bienfaisant ; et nous nous joignons à eux pour chanter à l'adorable Roi divin : *Regi saeculorum immortalis ipsi honor et gloria.* »

Mgr Marchetti, secrétaire de la Propagande, lut ensuite une longue liste de titulaires de diplômes qui vinrent les recevoir de la main du Pape, tandis que la Polyphonie romaine chantait entre autres morceaux sur le mode palestinien l'*Hymne à la Vierge, Reine des missions*, de Jocquin des Prés. La distribution terminée, Pie XI prit de nouveau la parole pour adresser un touchant hommage aux femmes qui se consacrent à l'œuvre des missions et n'ont point pu participer à cette cérémonie, pareilles aux saintes femmes qui se dévouaient au service du Christ et ne sortirent de l'ombre qu'au jour des épreuves et du martyre. A elles et à tous les amis des missions il allait donner la bénédiction apostolique. La Polyphonie entonna un dernier chant, tandis que le Pape se retirait, portant sur le visage une expression de satisfaction profonde. »

(*La Croix*).

Revenons à la Maison-Mère.

15 février. — Examens oraux des jeunes gens.

16 février. — Adoration perpétuelle. M. Misermont a commenté, ces trois jours, le texte : *Ego sum via, veritas et vita*. Aujourd'hui, il nous montre que Jésus-Christ est la voie qui conduit au ciel. Il y a différentes voies qui conduisent au royaume des cieux ; elles sont indiquées dans les béatitudes du sermon sur la montagne ; les dispositions et moyens à prendre pour suivre ces voies, pour suivre Jésus-Christ qui est la voie, sont l'énergie, la foi, la charité.

17 février. — Mgr Reynaud est revenu très fatigué de Rome. Il ne peut plus garder la nourriture qu'il prend. Aussi a-t-on cru sage de l'administrer aujourd'hui. C'est M. le Supérieur général qui donne le viatique et l'Extrême-Onction. Mgr Faveau lit la profession de foi en usage à pareille cérémonie.

Le soir, le prédicateur de l'adoration perpétuelle nous montre que Jésus-Christ est la vérité; Notre-Seigneur nous a donné la vérité sur Dieu, sur le royaume de Dieu, sur l'homme.

18 février. — Service solennel pour le Cardinal Mercier à Notre-Dame. Nous avons vu à Paris, il y a deux mois, le vénéré primat de Belgique. Les journaux avaient annoncé que sa santé était très affaiblie. M. Portal, notre confrère, était allé le saluer avec Lord Halifax et il a raconté dans *la Croix* ses dernières conversations avec le Cardinal Mercier.

« Le mercredi, Son Éminence me fit dire que, s'il était agréable à Lord Halifax d'assister à la messe qui se célébrait dans sa chambre, il pourrait venir le lendemain, vers 7 heures. La proposition fut acceptée avec une très vive reconnaissance. La messe fut dite par le chanoine Dessain, secrétaire de l'archevêque. Y assistaient : le Fr. Hubert, deux Sœurs de la clinique, l'abbé Van den Hout, Lord Halifax et moi. Le cardinal fit la communion, ce fut sa dernière. Dans quelle intention il la fit ? Il est facile de le présumer. Après la messe, nous saluions en silence le cardinal pour nous retirer, lorsque tout d'un coup il ouvrit ses grands bras vers Lord Halifax et ils s'embrassèrent longuement.

Vers 10 heures, le cardinal nous reçut une première fois. L'entretien fut assez long, et tout naturellement on traita des *Conversations de Malines*. Une demi-

heure après, nous eûmes un deuxième entretien, où on revint sur quelques questions agitées dans le premier. Enfin, Son Éminence nous demanda de revenir une troisième fois avant la séparation. Vers la fin de cet entretien suprême, le cardinal eut un geste d'une délicatesse infinie. Il tira l'anneau pastoral de son doigt et il dit à Lord Halifax :

— Vous voyez cet anneau, il porte gravés saint Désiré et saint Joseph, mes patrons; saint Rombaut, patron de notre cathédrale. Il m'a été donné par ma famille quand j'ai été nommé évêque. Je l'ai toujours porté, bien que j'en eusse d'autres. Eh bien ! si je viens à disparaître, je vous prie de le recevoir...

Notre émotion était à son comble. Lui gardait toujours sa belle sérénité. Il bénit Lord Halifax et sa famille. Il me bénit et ajouta : « Mes amitiés à nos amis de Paris, à Mgr Batiffol, à l'abbé Hemmer et à votre Supérieur général. »

(*La Croix.*)

Le cardinal Mercier était très estimé dans Paris. Aussi le service fait pour lui à Notre-Dame a-t-il été très solennel. En voici un compte rendu d'après *la Croix*.

« Le président de la République, le président du Conseil, le président de la Chambre, le président du Sénat, le chancelier de la Légion d'honneur, les maréchaux de France, le gouverneur militaire de Paris, de hauts fonctionnaires étaient là en personne ou par leurs représentants. Derrière eux avaient pris place les membres du Parlement, de l'Institut de France, de l'Institut catholique de Paris, du Conseil municipal, des officiers, des marins de tout grade, de hautes personnalités catholiques... A côté d'eux se trouvait le corps diplomatique, au premier rang duquel était assis

S. Ém. le cardinal Cerretti, pro-nonce apostolique.

Dans le chœur, cinq cardinaux, y compris S. Ém. le cardinal Dubois qui célébra le Saint Sacrifice : LL. EEm. les cardinaux Luçon, Maurin, Charost et Touchet, ainsi que de nombreux archevêques et évêques, et d'abord Mgr Legraive, vicaire capitulaire de Malines; Mgr de Guébriant, Mgr Roland-Gosselin, Mgr Chaptal, Mgr Baudrillart, Mgr Gaillard, Mgr Neveux, etc., les représentants des évêques de Bourges et de Liège, des prélats, le chapitre métropolitain, un innombrable clergé... Une foule pressée d'hommes et de femmes de toutes conditions remplissait la nef.

La maîtrise de Notre-Dame et le Séminaire accompagnèrent de leurs chants la messe qui fut célébrée par le cardinal archevêque de Paris. Après le dernier évangile, les prélats s'acheminèrent vers le banc d'œuvre, tandis que Mgr Baudrillart montait en chaire.

En un discours d'une haute éloquence et d'une ordonnance splendide il montra comment S. Ém. le cardinal Mercier, tout au long de sa vie, réalisa la parole de l'Écriture : « La loi de vérité était dans sa bouche. »

Après avoir retracé le noble et douloureux spectacle des funérailles admirables que la Belgique lui fit le 28 janvier dernier, à Bruxelles, il évoqua les grandes époques de sa vie et les providentielles interventions qui en décidèrent l'orientation. En particulier, il rappela l'intervention de Léon XIII et la fondation de l'Institut de philosophie de Louvain, ce qui lui fut une occasion de célébrer le renouveau thomiste, dont avec le grand Pape l'abbé Mercier fut le principal instrument; l'intervention de Pie X et la prestigieuse façon dont le cardinal Mercier administra, dirigea, évangélisa surtout son diocèse de Malines; l'invasion de la Belgique et l'héroïque attitude du cardinal; le

merveilleux courage avec lequel il lança chaque fois qu'il le fallut la vérité, avec lequel il soutint le moral de son peuple. Enfin, il conta les dernières années de la vie du primat de Belgique, qui, entouré d'hommages et de vénération, mêlé aux plus hautes affaires de l'État et de l'Église, n'en resta pas moins d'une extraordinaire humilité, tout pénétré d'esprit de prière, de pénitence et de pauvreté.

L'orateur en concluant montra comment, par une grâce suprême, la Providence permit que cette noble existence s'achevât en une harmonieuse symphonie, où reparurent, dans le raccourci de quelques semaines, afin qu'il pût les bénir encore, toutes les causes pour lesquelles Mgr Mercier avait vécu : son voyage à Reims pour y remettre au cardinal Luçon une relique insigne de saint Albert, sa participation aux fêtes de l'Institut catholique de Paris, la messe qu'il célébra à l'occasion des noces d'argent du roi et de la reine de Belgique, sa dernière entrevue avec lord Halifax et ses supplications pour l'union des Églises.

Puis, ayant dit la mort admirable et si humble du cardinal, Mgr Baudrillart l'invoqua en ces termes :

« O grand homme ! O saint évêque ! Dans la bienheureuse éternité où Dieu vous reçoit, intercédez pour nous et gardez-nous ! Gardez ce peuple et ce roi que vous avez tant aimés ! Gardez ces Alliés qui combattirent ensemble pour la plus noble des causes. Gardez cette France que vous aviez si parfaitement comprise et que vous vouliez digne de servir de modèle à toutes les nations ! Gardez la civilisation chrétienne ! Gardez l'Église catholique, temple de la vérité, qui fut l'objet de votre culte et que vous souhaitiez voir reconnue par tous les hommes de bonne volonté ! O grand homme ! O saint évêque ! Gardez-nous encore ! Gardez-nous toujours ! »

Après quoi, S. Ém. le cardinal Luçon donna l'absoute. »

(*La Croix.*)

Ajoutons un détail qui n'est pas dans le compte rendu que nous venons de donner. Nos jeunes gens ont chanté avec ceux des Missions étrangères, du Saint-Esprit, et de Saint-Sulpice; ils sont rentrés de la cérémonie à une heure et demie.

Le soir, clôture de l'Adoration perpétuelle. Le prédicateur montre que Jésus-Christ est la vie, la vie sur-naturelle de nos âmes.

23 février. — Mgr Reynaud rend son âme à Dieu. On l'expose à la salle des Reliques.

Mgr Reynaud Paul-Marie était né le 12 avril 1854, à Sainte-Croix de Pavézin, Rive-de-Gier (Loire), au diocèse de Lyon. Entré dans la Congrégation de la Mission à Paris, le 19 mai 1873, il y faisait les vœux le 20 mai 1875, en présence de M. Chinchon et recevait successivement la tonsure et les ordres mineurs le 26 mai 1877, le sous-diaconat le 15 juin 1878, le diaconat le 21 décembre de la même année et enfin le sacerdoce le 7 juin 1879. Dès le mois de juillet suivant, il se mettait en route pour la Chine et débarquait au Tché-kiang qui allait devenir son unique, mais fécond champ d'apostolat pendant plus de quarante ans.

Il n'avait pas terminé la cinquième année de séjour qu'il était nommé vicaire apostolique (13 mars 1884) et recevait la consécration épiscopale le 29 juin 1884. C'est à cette occasion qu'il écrivait à la veille de son sacre pour demander des prières : « ... être évêque à trente ans !... assumer sur ma conscience la responsabilité de 23 à 25 millions de païens à convertir, avec

une poignée de missionnaires ! Je vous en parle pour vous engager à prier pour moi afin que je ne gâte point l'œuvre du Bon Dieu... Les saints fuyaient (ces honneurs et ces fardeaux) en tremblant et moi qui ne suis pas saint, comment pourrais-je ne pas me déconcerter?... »

Sous son administration, le nombre des chrétiens a décuplé, les missionnaires sont quatre fois plus nombreux qu'en 1884, les religieuses sont plus de deux cents et l'on a installé 600 catéchistes et maîtres d'école. La grande charité de Mgr Reynaud a été soulignée par plusieurs distinctions honorifiques : Épi d'or du gouvernement chinois en 1919, Légion d'honneur du gouvernement français en 1923, félicitations du Saint-Siège, en 1924, qui se plaisait à rappeler le geste qu'il fit un jour alors qu'ayant tout distribué en aumônes, il envoya encore sa pelisse pour qu'elle fût vendue au profit des infortunées victimes de l'inondation.

M. Canet, conseiller au ministère des Affaires étrangères pour les choses religieuses, écrit à M. le Supérieur général la lettre suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Direction des Affaires politiques et commerciales

Paris, le 23 février 1926.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que M. le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, vient de me désigner pour le représenter, vendredi prochain, à 8 heures, aux obsèques de S. Gr.

Mgr Reynaud, évêque de Fussola, vicaire apostolique de Ning-po.

M. Briand tient à associer le gouvernement au deuil de votre Compagnie et à lui témoigner la reconnaissance qui est due à l'œuvre de civilisation qu'accomplissent en Chine les vicaires apostoliques et les missionnaires lazaristes français.

Agréez, M. le Supérieur général, les assurances de ma haute considération.

Louis CANET.

M. le Supérieur général a reçu également la lettre suivante de M. le contre-amiral Frochot.

Paris, le 24 février 1926
8, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie.
Tél. Passy 85-88

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

J'ai appris ce matin la mort de Mgr Reynaud. La France, votre Société et la mission du Tche-kiang oriental, à laquelle il avait dévoué sa vie et dont il a eu la douleur de mourir éloigné, viennent de faire une grande perte.

Rien de ce que j'ai vu en Chine n'a augmenté ma fierté d'être Français plus que cette admirable mission si vivante, si active, si bienfaisante et si respectée des Chinois. Elle a tellement grandi pendant l'épiscopat de Mgr Reynaud qu'on peut dire qu'elle était son œuvre. Sous sa direction énergique et bienveillante, missionnaires et Filles de saint Vincent de Paul accomplissaient des prodiges de zèle et de charité. Il inspirait à tous ceux au milieu desquels il vivait un si grand respect que, dans les circonstances graves, dès que la cité de Ning-po se sentait menacée, les

notables chinois venaient lui demander ses avis et parfois solliciter son arbitrage pour aplanir leurs différends. C'est à vos sœurs qu'ils confient, à Ning-po et à Wenchow leurs propres orphelinats.

Vous savez tout cela aussi bien et mieux que moi, M. le Supérieur, mais je veux apporter aussi mon témoignage à celui qui n'est plus et exprimer ma gratitude de Français pour ce grand évêque qui nous a tant honorés, qui a tant fait, non seulement pour notre religion, mais aussi pour le prestige de la France en Extrême-Orient.

Je n'ai pas besoin de vous dire après cela, M. le Supérieur, combien je prends part au deuil de votre Société et de la mission de Ning-po dont je me représente la douleur d'avoir perdu son évêque.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments de respectueuse considération.

H. FROCHOT,
Contre-Amiral.

26 février. — Funérailles de Mgr Reynaud. M. le Supérieur général fait la levée du corps. Mgr Faveau chante la grand'messe. Les cinq absoutes sont données par Mgr Chaptal, Mgr Faveau, Mgr Fabrègues, Mgr de Guébriant, le Cardinal Dubois. Il y a en plus dans le sanctuaire Mgr de Cormont, évêque d'Aire et de Dax, et plusieurs prélats et représentants des congrégations religieuses. Derrière le catafalque se trouvent M. Canet, représentant M. Briand, président du Conseil; M. le contre-amiral Frochot, les délégués des ministères des Affaires étrangères et de la Marine. On aurait pu avoir une représentation de l'armée si on l'avait demandée, car le défunt était chevalier de la Légion d'honneur; mais on a préféré agir simplement pour entrer dans l'esprit de saint

Vincent et, au lieu de la troupe terrestre, c'était la troupe céleste, *turma Angelorum*, qui rendait les honneurs funèbres. *Deducant te Angeli*. Le corps de Mgr Reynaud a été conduit provisoirement au cimetière de Montparnasse, car les chrétiens de Ning-Po ayant réclamé sa dépouille mortelle, Mgr Reynaud retournera mort en Chine où il pensait retourner vivant avec Mgr Faveau.

Le soir, conférence sur les vertus de Mgr Reynaud. Le frère Brion, de l'infirmerie, parle de sa patience, sa piété, son humilité. Mgr Faveau nous entretient de ses vertus apostoliques, sa bonté vis-à-vis de tous, son zèle ardent pour la gloire de Dieu, son souci de se sanctifier et de sanctifier ses prêtres par la régularité. M. le Supérieur général rappelle ce que Mgr Reynaud était aux études et il exhorte les jeunes gens à avoir la piété simple et solide, la bonté et la serviabilité du défunt.

2 mars. — Nous avons en ce moment les cardinaux Maurin et Charost, les archevêques de Cambrai, d'Albi venus pour l'Assemblée annuelle. A cette occasion, le R. P. Janvier, le célèbre conférencier de Notre-Dame, nous fait l'honneur de souper ou plutôt, puisque nous sommes en carême, de collationner avec nous.

3 mars. — M. Milon, ancien secrétaire général de la Congrégation de la Mission, est administré aujourd'hui. Il meurt dans la soirée, après une agonie pénible pendant laquelle il garda toute sa connaissance.

5 mars. — Funérailles de M. Milon. Plusieurs sœurs du secrétariat y assistent, ainsi que M. Dumoulin, imprimeur des *Annales* de la Congrégation. Comme

le numéro présent des *Annales* est sous presse, il ne nous est pas possible d'en dire davantage pour le moment. Nous le ferons plus longuement, s'il plaît à Dieu, au numéro prochain; sans doute M. Milon a demandé qu'on ne parle pas de lui après sa mort mais c'est un devoir de rappeler dans les *Annales* tout ce que M. Milon a fait pour celles-ci durant les vingt-deux années qu'il a été secrétaire général de la Congrégation de la Mission.

UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ : L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE DE LA FRANCE. CONFÉRENCES DONNÉES A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS (1924-1925). Paris, Pierre Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte. 1926.

On trouvera dans ce volume dix conférences sur les Missions du monde entier : Origines de la Société des Missions étrangères; Relèvement de la femme païenne aux Indes; l'Émulation missionnaire à travers le monde; Madagascar religieux; les Missions maristes en Océanie; l'Institut missionnaire des Frères des Écoles chrétiennes; la Mission des Gallas en Abyssinie; l'Apostolat par l'éducation au Japon; les Étudiants chinois à l'étranger; Ce que j'ai vu en Afrique occidentale française.

Une introduction de Mgr Beaupin signale l'importance de ces conférences en montrant le réveil de l'Islam, la propagande communiste dans le monde, le problème de la civilisation et les nouvelles tâches des missionnaires.

LA VISITE DES PAUVRES DANS UNE PAROISSE
DE LA BANLIEUE

Nous avons trouvé un homme de soixante-cinq ans,

socialiste très zélé, qui a travaillé toute sa vie dans la plus mauvaise usine de l'endroit. Il était veuf, père de quatre enfants, tous non baptisés d'abord. La mère a été enterrée civilement. La fille aînée a été baptisée pour être mariée à l'église, suivant le désir du jeune homme qui appartenait à une famille chrétienne ; mais elle n'a pas fait de première communion. Une jeune fille de dix-neuf ans est morte à Villepinte où elle a demandé et reçu le baptême et la sainte Communion avant de mourir. Une troisième fille qui a aujourd'hui vingt-cinq ans, faisait partie d'une œuvre de midinettes dirigée par Mlle Morel d'Arleux, elle a été baptisée à seize ans et vit en fervente chrétienne. Elle a été à même de voir les Sœurs de près et désire se donner au bon Dieu. C'est elle surtout par ses sacrifices et ses prières qui a aidé au retour de son père. Il y a encore un fils aîné, toujours ouvertement préféré du père et dont la conduite jusqu'à la mort de celui-ci laissait beaucoup à désirer. Le père et le fils étaient du même parti socialiste, chefs de groupes et ils étaient entraîneurs dans leur milieu, beaux parleurs tous deux. Le pauvre homme se croyait d'une essence supérieure et toujours en admiration devant sa propre éloquence. Il avait tout un bagage de mots sonores, de phrases toutes faites qu'il débitait à tort et à travers, et qui souvent avaient un sens contraire à ce qu'il croyait dire. Ainsi il affirmait : « L'Être suprême ne demande pas qu'on fasse des *bondieuseries* à l'église, il suffit d'avoir des *pensées agglomérées* (?). Le communisme est un mot brutal qui traverse le cerveau du peuple et qui n'a pas d'autre signification. »

La Sœur l'a visité, assisté, suivi durant onze mois sans obtenir autre chose que la promesse de porter une petite médaille de Lourdes apportée par une Enfant de Marie à son intention. Il souffrait beaucoup

d'un ulcère à l'estomac; mais avec un grand courage et une grande confiance dans les petits conseils donnés par la sœur, il les suivait à la lettre bien mieux que ceux du médecin qui n'entendait rien à son *cas*, disait-il. Le dernier mois de sa maladie fut très pénible à cause de la faiblesse, des vomissements, des hémorragies qui se répétaient et se rapprochaient de plus en plus. On lui mit le scapulaire vert sous son oreiller, et de tous côtés on demanda des prières. Un jour qu'il s'extasiait sur de beaux fruits que la sœur lui avait apportés, il lui dit : « Quelle *invocation* pourrai-je faire pour vous qui êtes si bonne pour moi ? » La sœur lui répondit : « Vous allez dire tous les jours : — Mon Dieu, ayez pitié de moi et de cette pauvre sœur qui voudrait bien me convertir ! — Ah ! reprit-il, un peu interloqué, ah ! bien, je le ferai. » Le fils détenait un papier signé du malade qui demandait un enterrement civil, et il espérait s'en servir au moment voulu. Cependant la mort semblait approcher à grands pas, la jeune fille n'osait rien dire, le fils avait déclaré que jamais un prêtre n'entrerait chez lui; le malade ne semblait pas changé. La sœur essaya tout de même en parlant d'abord au malade de sa fille, si bonne, si dévouée, si affectueuse pour lui et qui serait si heureuse de le voir penser à son âme; puis elle lui dit : « Oh ! si vous lui faisiez cette surprise de recevoir le prêtre et de faire la paix avec le bon Dieu, comme nous serions heureux, tous, et vous aussi, vous verrez ! » ...Le pauvre homme hésita un instant, puis il répondit tout ému : « Je veux bien faire plaisir à ma fille, mais surtout à vous, car j'ai beaucoup d'amitié pour vous, et je ne peux rien vous refuser. » Le soir même, le prêtre vint; le malade fut confessé, administré dans les plus édifiantes dispositions. (Il ne put recevoir la sainte Communion à cause des vomisse-

ments.) Devant son fils, son gendre, ses deux filles, la sœur, il rétracta son acte impie en disant : « Je regrette ce que j'ai fait, et je demande à être enterré avec les cérémonies de l'Église. » C'était touchant de l'entendre ensuite; il se confessait tout haut à la sœur, et il disait : « Vous croyez vraiment que Dieu me pardonnera, que je n'irai pas en enfer? Je suis content et je vous remercie de m'avoir aidé. » L'enterrement à l'église fut un événement sensationnel, surtout dans les cabarets où se tenaient les réunions des sociétaires : « Le père G... à l'église? C'est la sœur et les calotins qui l'ont ensorcelé! » disaient-ils.

Une autre grande consolation nous a été donnée par la conversion et la mort vraiment édifiante d'une pauvre femme âgée de quarante-huit ans que nous avons visitée et assistée durant plusieurs mois. C'était une marchande des quatre-saisons, connue dans tout le quartier qu'elle parcourait en tous sens avec sa petite voiture, vociférant pour débiter sa marchandise; un grand corps aux membres agiles, une figure anguleuse, taillée à coups de hache, des yeux vifs et malins : on aurait dit un homme habillé en femme... Et une langue, un vocabulaire! Pour la force et les apéritifs, elle rendait des points aux *forts* de la halle. Elle chargeait et portait des sacs de 100 kilogrammes sans aide, et elle avoue elle-même avoir absorbé jusqu'à trente-sept apéritifs à la file. Il est arrivé plusieurs fois aux habitants du quartier de la ramasser ivre-morte dans la rue et de la transporter chez elle. Son mari, un invalide de guerre, buvait aussi beaucoup; mais ils faisaient bon ménage quand même. En tombant de voiture, il y a une douzaine d'années, elle se fit une contusion à la poitrine qui dégénéra en cancer et la maladie fut horrible. Elle fut opérée il y a deux ans, traîna d'hôpital en hôpital; subit dix-huit

fois l'application du radium; toutes ses petites économies s'en allèrent en médecins et en médecines, et elle revint chez elle, aigrie, révoltée contre Dieu, contre son mal, dans un état pitoyable. Son pauvre corps n'était qu'une plaie hideuse, infecte; par une ouverture au *sacrum* on voyait toutes ses vertèbres. Son bras droit démesurément enflé, durci, douloureux, mesurait 80 centimètres de tour à l'épaule. Elle ne pouvait ni s'asseoir, ni se tourner, ni se mouvoir en aucune façon; les jambes paralysées ne la soutenaient pas. Sa poitrine était littéralement calcinée; c'était comme une chaudière de *tomates pourries* en ébullition, et il sortait de là des cuvettes de pus. Personne n'osait la toucher ni même l'approcher. Elle n'avait pas d'enfant, mais des sœurs, des neveux et nièces qui ne la voyaient plus. C'est à ce moment que la sœur fut appelée; elle fit de son mieux: donna d'abord la médaille reçue avec plaisir; elle fit les piqûres, on en faisait de cinq à huit par jour; les pansements duraient des heures et au début, c'étaient des imprécations, des ordures, des cris de sauvage qu'il fallait entendre. Peu à peu, le calme se fit, le loup fut changé en agneau. La pauvre femme se prit d'une grande affection pour la sœur qui la soignait et bientôt après elle lui demanda de la préparer à recevoir le prêtre et les sacrements. La transformation fut rapide et complète. Le jour où elle fut enfin confessée, administrée et où Notre-Seigneur entra chez elle, toute rayonnante encore de la grâce recouvrée, elle dit le soir à la sœur: « Jusqu'à présent je n'ai pas osé, mais maintenant que j'ai l'âme blanche, que le bon Dieu est avec moi, j'ose: je voudrais bien vous embrasser! » Et la sœur l'embrassa de tout son cœur. Elle lui dit encore: « Quand je pense qu'une personne comme vous n'est pas dégoûtée de moi qui sens si mauvais! Qu'est-ce que j'aurais fait sans vous? Comme

le bon Dieu est bon de vous avoir envoyée vers moi ! » Le prêtre qui l'a assistée, suivie jusqu'au bout, était ému jusqu'aux larmes et dans l'admiration du travail de la grâce dans cette âme. Tous les jours, on la sentait plus près de Dieu. Dans les derniers jours, les imprécations, les violences s'étaient changées en prières, en oraisons jaculatoires : « Mon Dieu, donnez-moi du courage ! Mon Dieu, pardonnez-moi, gardez-moi ma *bonne sœur*, mon bon ange ! » L'odeur qui sortait de sa bouche et de ses plaies était tellement infecte que personne n'y résistait ; il fallait s'en aller ou ouvrir la fenêtre ; la malade elle-même s'évanouissait durant les pansements, même seulement à la découvrir pour les piqûres. La sœur en était arrivée à la panser non seulement sans répugnance, mais avec joie ; jamais elle n'a senti, comme dans ces moments, le bonheur de la Vocation et n'aurait pas donné sa place à une reine. La pauvre femme l'a attendue pour mourir. Toute la nuit, elle l'avait appelée avec instance ; on vint la chercher vers cinq heures. Son agonie fut très douce et très courte ; elle baisa le Crucifix, sa médaille plusieurs fois avec transport ; ses dernières paroles intelligibles ont été : « Jésus, Marie, Joseph, je veux vivre avec vous. » Vers huit heures, elle expira doucement. La mort lui laissa un sourire céleste ; elle était transfigurée, toute trace de souffrance disparut... Personne ne voulait reconnaître la *yaya* des jours anciens. Nous espérons que cette âme purifiée, transformée par la charité et d'atroces souffrances, aura été bien accueillie là-haut par saint Vincent et qu'elle sera au nombre de celles qui nous recevront avec lui à la porte du ciel.

Sœur N...

DÉPARTEMENTS

FÊTES DU TRICENTENAIRE A DAX (NOTRE-DAME DU POUY)

A dix heures, grand'messe très solennelle. M. le Visiteur est là, ainsi que tous les Messieurs délégués à l'Assemblée provinciale, et d'autres confrères venus des environs. Le fond de la chapelle est occupé par plus de cinquante Filles de la Charité qui représentent les diverses maisons des Landes, des Basses-Pyrénées et de la Gironde. Le maître-autel a revêtu sa parure des grands jours.

C'est M. Vergès, supérieur du Berceau, qui officie à la grand'messe. Soutenus par l'orgue, sous les doigts habiles de M. Praneuf, les chants très beaux et très pieux sont d'une exécution parfaite. Les cérémonies se déroulent, comme toujours, sans heurt ni hésitation, dignes, recueillies, majestueuses, dans un chœur si bien fait pour en rehausser l'éclat. Il en est de même le soir pour les vêpres pontificales : car Monseigneur de Cormont, évêque d'Aire et de Dax, qui se glorifie d'être l'évêque de saint Vincent et ne manque aucune occasion d'en donner de toujours nouvelles preuves à ses enfants, a tenu à les présider. Toutes les personnalités du clergé dacquois sont venues avec lui, ainsi qu'un grand nombre de fidèles, désireux de témoigner une fois de plus vénération et sympathie à ceux de qui ils ne reçoivent que du bien.

Le discours de la fête a été prononcé par M. Tardieu, professeur de théologie au grand séminaire de Périgueux. « *Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem...*, etc. » Sans fatigue aucune, écouté jusqu'au bout avec la plus grande attention,

parce qu'il instruit et intéresse toujours, l'orateur termine par la prière de Notre-Seigneur avant la Cène, demandant au Père que tous les siens ne fassent qu'un....

Le salut du Saint-Sacrement est donné ensuite : sentiments de reconnaissance pour les trois siècles écoulés, supplications ardentes et confiantes pour l'avenir : les versets du *Te Deum* chantés par toute l'assistance le disent à Notre-Seigneur sur l'autel embrasé. *In te Domine speravi : non confundar in æternum!* » Merveilleuse clôture d'une pieuse, bonne et reconfortante journée, dont la maison de Notre-Dame du Pouy gardera longtemps le souvenir.

NOTICE SUR M. DELANGHE (*fin*)

Nous avons dit comment dès son entrée au Grand Séminaire, M. Delanghe avait pris à cœur de travailler de tout son être à l'acquisition des vertus. La perfection du lévite était grande déjà, quelle fut donc celle du prêtre? Pour l'ordinaire très replié sur lui-même, M. Delanghe n'aimait pas révéler ce qui se passait dans sa belle âme, comme s'il eût voulu cacher aux yeux du monde les merveilles que la grâce de Dieu opérait en elle. Les circonstances qui ont accompagné ses derniers moments ne lui permirent pas de détruire tout ce qu'il avait écrit pendant sa vie et ainsi dans ses lettres, ses carnets de notes, nous trouvons comme réunies dans un admirable tableau toutes les vertus qu'il aimait à pratiquer; et en compulsant avec soin les témoignages de ses intimes les mieux renseignés et aussi toutes ses pieuses reliques qui nous restent de lui, nous n'avons pu résister au désir de dire à tous l'éminente sainteté de cet homme de Dieu.

Parmi ces écrits, quelques pages jaunies par les

ans, usées et comme imprégnées par ses larmes, nous ont frappé plus particulièrement. Écrites au lendemain de son ordination sacerdotale, il a dû les relire bien souvent, elles lui rappellent ses résolutions, tout un programme de vie. Il lisait ces pages tous les dimanches comme lecture spirituelle, les jours de retraite du mois, et encore dans les moments plus difficiles, plus pénibles, qu'il eut à traverser.

Trop longues pour être citées en entier, nous nous bornerons à en donner la substance.

L'union à Notre-Seigneur, l'amour de l'oraison, la sainte indifférence et la mortification, voilà les vertus qu'il s'était promis de pratiquer entre toutes lorsqu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce.

Son union à Notre-Seigneur était arrivée à un haut degré. Il n'eut jamais qu'un désir : celui d'appartenir à Jésus, à lui seul, à lui tout entier. « Peu m'importe, disait-il, d'être traité comme le dernier de tous, d'être tiré de droite et de gauche, d'être appliqué à un travail attrayant ou non, de voir mes intentions quelque parfaites qu'elles soient, mes actions que je crois avoir bien faites mal interprétées et dénaturées, pourvu que je puisse vous trouver, vous, mon Jésus ! qui êtes mon unique bien. Ah ! laissons faire les hommes, qu'ils s'agitent comme ils l'entendent pourvu que vous soyez glorifié, mon Jésus ! Pour moi, mon affaire est très simple, c'est de ne vouloir que vous, de ne chercher que vous, de ne trouver que vous, et avec vous je suis assez riche. Vous seul, Jésus, mon Sauveur, et que tout le reste ne me soit rien ! » Cette pensée de l'union intime avec Notre-Seigneur deviendra l'âme de son ministère sacerdotal ; elle sera l'idée maîtresse de ses pensées, de ses paroles et de ses actions. Revenir sur cette idée, la méditer, se l'assimiler de plus en plus, c'était pour lui un véritable besoin. Quand l'épreuve

vient le visiter, quand les difficultés viennent entraver sa marche vers l'idéal proposé, il s'unit à Jésus souffrant et humilié. A qui irait-il donc ? N'est-ce pas lui et lui seul qui a les paroles de vie, ces paroles qui consolent et donnent la force et le courage de tenir dans la lutte, toujours et malgré tout ? Il écrit en 1895 : « Ma pratique ordinaire est l'union à Notre-Seigneur, surtout l'union à Notre-Seigneur souffrant et humilié. Je l'ai fait consister dans l'habitude de rapporter à Notre-Seigneur non seulement les exercices de piété, mais aussi l'accomplissement des plus petits points de la règle, tâchant de considérer en tout le bon plaisir de Notre-Seigneur et d'y ajuster ma volonté. Sans doute, il m'en coûte assez souvent et j'ai à m'imposer quelque petit sacrifice d'une manière continue, mais alors la pensée que Notre-Seigneur par ses souffrances m'a mérité les grâces nécessaires, m'encourage à la vertu et les exemples de mortification qu'il a donnés, surtout dans sa passion, m'excitent à me mortifier moi-même. Les jours où j'ai rencontré quelque peine ou quelque contrariété ont été les meilleurs pour l'accomplissement de ma pratique. » *Christo confixus sum Cruci!* c'est son mot d'ordre et il aime à faire toujours la volonté de ce Jésus qui a tant souffert pour lui. Bien des fois, au cours d'une journée, il arrête son regard sur le crucifix de ses Saints Vœux, qu'il a là devant lui, sur sa table de travail. Il lui confie ses projets, ses peines, il lui demande conseil, comme le faisait son bienheureux Père au pied du très Saint-Sacrement.

Par suite de cette union intime qu'il essayait de réaliser entre lui et Notre-Seigneur, il s'est appliqué avec un zèle spécial à la pratique de la sainte indifférence, que saint Vincent recommande tant à ses missionnaires. Il renonce à sa volonté propre afin de

s'unir ainsi plus étroitement à l'hôte divin de son âme. « Oh ! gardez mon âme en paix par cette sainte indifférence, voilà une grâce qui m'est bien nécessaire », dit-il à Notre-Seigneur dans une prière ardente.

Pendant toute sa vie, M. Delanghe a pratiqué cette vertu ; on peut dire qu'il n'a jamais fait sa propre volonté. Les divers offices qui lui furent confiés, il s'en est acquitté par obéissance, et uniquement pour plaire à Dieu, car lui-même n'y trouvait aucun goût ni attrait ; tout au contraire, chaque nouvel emploi était une nouvelle croix que Dieu lui imposait par l'intermédiaire de ses supérieurs.

S'il avait pu choisir son champ d'action, c'est vers la Chine que le zèle dévorant qui l'embrasait l'aurait porté. Jusqu'à onze fois il demande à l'autorité de l'envoyer en pays de mission. Et la dernière fois qu'il faisait cette supplique, il était âgé de quarante-six ans, supérieur de la maison de Dax, et à la veille d'être nommé visiteur de la province d'Aquitaine ! Quel exemple pour ses frères plus jeunes !

Le bon Dieu avait sur lui d'autres vues. Il s'abandonne donc pleinement, avec une confiance illimitée, à sa divine volonté. Dieu saura bien tout arranger pour le mieux : « Que je sois ici ou là, dans telle maison ou dans telle autre, occupé à ceci ou à cela, pourvu, mon Dieu, que je fasse toujours votre bon plaisir, je serai heureux, car ainsi, je servirai la petite Compagnie... Sans doute, il y aura encore beaucoup de travail, de peines, de misères, de croix à porter, mais avec Jésus je n'ai rien à craindre : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Pour être assuré de sa grâce toujours surabondante, je n'ai qu'à me donner à Jésus, conformer mes intentions, mes aspirations, mes résolutions aux siennes, subordonner toutes les bagatelles

de cette misérable et courte vie au bon plaisir du Bon Jésus. O mon Sauveur ! je me donne à vous de mon mieux, pardonnez à mon indignité, soutenez ma faiblesse et faites que toujours j'embrasse cette devise si sanctifiante qui était la vôtre : *Quae placita sunt ei facio semper*. Tout ce que Notre-Seigneur ordonne à mon sujet et le bien qu'il désire faire jaillir même du mal qu'il permet, tout cela est bien selon son bon plaisir, je dois m'y attacher avec une pleine confiance et une générosité inaltérable. Faites, ô Jésus, qu'il en soit ainsi. Sans m'inquiéter des hommes, ni suivre les inclinations traîtresses de mon amour-propre, puissé-je chercher toute lumière, toute force, toute paix, toute joie en votre bon plaisir ! »

Dans l'ordinaire de la vie, il faisait consister cette pratique « dans la générosité à accomplir le bon plaisir de Notre-Seigneur dans les petits points commandés par la règle ou par les Supérieurs, en esprit d'humilité et de pénitence et avec pleine confiance en Jésus crucifié ». Dans les circonstances plus solennelles, changement de maison ou d'office, il accepte tout avec une grande simplicité et une parfaite indifférence. C'est ainsi que nous le voyons poursuivre sa retraite de Pontchevron, en 1918, dans le plus grand calme, après avoir reçu la nouvelle de son prochain départ pour Paris, où il devait faire fonction de substitut-assistant.

Et après l'Assemblée générale, revenant à Dax, il écrit : « Retraite calme et dans la paix intérieure, joie intime d'avoir fait mon devoir et d'avoir obéi jusqu'au bout. » Néanmoins, deux fois il est prêt à succomber à la tentation d'exposer ses idées, de justifier sa manière de voir ; mais le démon ne réussira pas à le faire tomber. Dans le premier cas, il déchire résolument le brouillon qu'il se dispose à transcrire, pour en

envoyer la copie à ses Supérieurs, et dans le second cas, c'est une simple pensée, dont il n'écrira rien. Son journal porte ces simples mots : « Notre-Seigneur sait la vérité et si dans l'intérêt d'une œuvre ou de personnes chères il désire que je parle, il saura bien me faire connaître sa volonté et je lui demande la grâce nécessaire pour reconnaître son bon plaisir et m'y conformer. »

Cette réflexion n'est pas d'une âme ordinaire. Les médiocres en sont incapables; la noblesse et la grandeur peuvent seules en dicter de pareilles.

Pour demeurer ainsi dans l'union intime et continue avec Notre-Seigneur par la pratique héroïque de la sainte indifférence, M. Delanghe demande à son Divin Maître, pendant sa retraite de 1885, quels moyens il doit prendre afin de ne jamais déchoir : « Que me conseillez-vous, ô mon Dieu, pour n'adhérer qu'à vous seul ? Le premier moyen et le principal dont déjà vous m'avez fait sentir le besoin, c'est l'oraison bien faite et toujours complétée et parachevée par une résolution pratique pour la journée, que j'écrirai fidèlement tous les matins. »

C'est surtout dans l'oraison que l'âme s'unit à Dieu; elle parle à Dieu et Dieu s'entretient avec elle dans un intime cœur à cœur. De ces entretiens sublimes entre le Créateur et l'œuvre de ses mains, on a vu jaillir les plus généreuses résolutions, celles qui font les héros et les saints. Saint Vincent le savait bien, aussi ne craint-il pas d'affirmer hautement que l'homme d'oraison est capable de tout. M. Delanghe en est convaincu. Il s'appliquera donc pendant toute sa vie à cet exercice important. Il ne s'en dispense jamais : ni en voyage, ni à la maison, ni même à l'infirmerie, quand la maladie l'aura terrassé sur un lit de souffrances. Il sait trop bien que « l'oraison est à ceux qui

sont près de l'autel ce que l'épée est au soldat ». Un soldat sans épée n'est plus un soldat; à quoi bon le conserver plus longtemps dans la milice? Il n'est plus désormais qu'un point de mire pour l'ennemi, et le prêtre qui ne fait plus oraison tombera bien vite sous les flèches de l'esprit mauvais, qui rôde sans cesse autour de lui comme un lion dévorant et cherche à le précipiter dans les ténèbres.

L'oraison est donc indispensable pour maintenir l'âme toujours unie à Dieu.

Un des fruits de l'oraison, c'est la mortification, sans laquelle il est impossible à l'homme d'éloigner tous les obstacles soit intérieurs, soit extérieurs, qui s'opposent à cette union. En nous, il faut le reconnaître avec l'apôtre, il y a des impulsions dangereuses qui ne peuvent être enrayées que si l'on a eu soin de réduire auparavant les obscures poussées qui perpétuent les tristes effets du péché originel. C'est pourquoi M. Delanghe implore la grâce de la mortification avec autant d'ardeur que d'autres mettent à rechercher ce qui plaît à la nature : « Un dernier moyen, bon Sauveur, enseignez-le-moi. Oh! vous le dites si bien; c'est la mortification. Oui, mourir à moi-même, mourir intérieurement sans doute, bon Jésus; mais à ce feu intérieur il faut du bois sec, un aliment extérieur, il me faut de petites pratiques de mortification. Indiquez-les-moi; avec votre grâce miséricordieuse, je les embrasserai de bon cœur! »

Il sera mortifié intérieurement en acceptant sans jamais se plaindre, et même joyeusement, toutes les privations imposées par le devoir ou nos saintes règles; en luttant continuellement contre les penchants mauvais de la nature toujours prête à se révolter; il sera mortifié extérieurement en embrassant les austérités corporelles qui sont si agréables à Dieu parce qu'elles

nous arrachent à cette vie de mollesse et de facile contentement de ceux qui ne sont pas conduits par l'esprit du Christ.

« O bonnes petites mortifications, s'écrie-t-il, qui tendent à me rendre plus régulier, surtout pour les exercices de piété, pour la ponctualité au son de la cloche, c'est le bon Jésus qui m'appelle; oh! qu'il sera content de me voir tout quitter pour lui plaire davantage! »

En lisant ces lignes tout imprégnées d'esprit de sacrifice, on croirait entendre les échos des cris brûlants d'amour qui s'échappaient du cœur d'un saint François d'Assise et d'un Vincent de Paul.

« Mon défunt directeur, M. Rouvelet, disait-il, n'est au ciel que parce qu'il s'est rudement mortifié. Moi qui suis trop lâche pour entreprendre de grandes mortifications, je sollicite humblement la grâce d'être fidèle à pratiquer toutes les petites qui se présentent, surtout par l'exactitude et la ponctualité dans tous les points de la règle. Le tout, bonnement, suavement, mais fortement. »

Nous verrons bientôt qu'il ne s'est jamais comporté comme un lâche en face des grandes mortifications. Sans entrer dans tous les détails auxquels il fait allusion dans ses écrits, nous en choisissons un qui montre bien comment il savait se mortifier continuellement. Il prenait toutes ses récréations avec les étudiants, et afin d'être toujours pour eux intéressant, agréable et utile, il se trace une ligne de conduite sur ce point délicat; écoutons-le : « Dans les conversations, je dois donner Notre-Seigneur à mes frères et me donner à eux avec Notre-Seigneur. Je dois sanctifier les récréations par la vigilance sur moi-même en me faisant tout à tous dans l'accomplissement de mon devoir, et pour cela revenir toujours à l'humilité aux

pieds de Notre-Seigneur humble et doux de cœur. Je dois veiller sur ma langue, afin d'être toujours patient et plein de charité et de savoir, quand cela est nécessaire, garder le silence. »

Ainsi que déjà on le faisait remarquer plus haut, M. Delanghe ne jouissait pas de l'heureux privilège d'être doux et patient par nature; au contraire, il était plutôt porté à la violence; mais avec de la volonté et le secours de Dieu, il était arrivé à se maîtriser pleinement.

Nous le voyons, par exemple, faire cette prière pour demeurer calme dans les contradictions imprévues : « Dans ces occasions, bon Jésus, fermez ma bouche, liez et garrottez ma mauvaise nature, afin qu'elle ne m'empêche pas de réfléchir. » Voilà donc son secret : se renfermer dans le silence afin de se réserver le temps de réfléchir et par conséquent de reprendre la maîtrise sur toutes les passions.

A la mortification intérieure il ajoutait les pénitences extérieures. Dans ses repas il se surveillait afin de ne point donner satisfaction à la nature. Il savait, à table, faire la part du bon ange, comme il le disait fort gracieusement.

Parfois, il avait recours aux instruments de pénitence quand il voulait obtenir de Dieu une grâce particulière; il le confia lui-même à son journal : « Dans mes difficultés j'ai la dévotion de dire la sainte messe à l'intention des besoins du moment et aussi de me donner quelques coups de discipline pour l'intérêt spirituel des inférieurs que je trouve en peine et que je voudrais aider. » Ces quelques coups de discipline devaient être plus fréquents et plus nombreux qu'il semble le dire; car nous savons qu'une fois au moins il fit une neuvaine de cent coups de discipline par jour.

Mais arrêtons-nous ici. Point n'est besoin de continuer l'énumération des autres vertus pratiquées par M. Delanghe. Celles qui viennent d'être mentionnées suffisent pour nous faire entrevoir ce qui se passait dans l'intérieur de ce saint prêtre et jusqu'à quel degré de perfection il était arrivé dans sa chère vocation. Comment est-il parvenu à ces sommets? Oh ! bien simplement : en s'appliquant avec générosité à tous ses devoirs d'état, n'en négligeant aucun de propos délibéré, s'acquittant aussi de tous ses offices avec un abandon filial à la divine Providence qui règle et gouverne toutes choses.

Il a passé au milieu de nous, faisant le bien, comme l'un d'entre nous sans doute, ainsi qu'autrefois son bienheureux Père, mais le faisant discrètement, cherchant à se dérober le plus possible aux regards des hommes; il aimait rester caché et être compté pour rien. Il a bien rempli le programme qu'il s'était tracé dès les premières années de sa formation : caché aux yeux du monde, il est resté toute sa vie cette humble petite fleur qu'on ignore, qui répand partout son parfum exquis et délicat, mais qui jamais ne s'épanouit.

LES NOCES D'OR DE L'HOSPICE SAINT-GEORGES DE L'ISLE

Le 20 octobre, l'Hospice Saint-Georges de l'Isle, installé dans l'ancienne demeure de la famille d'Héliand, fêtait le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Dès le 19 au soir, les vieilles pierres grises du château de Lisle avaient commencé leur toilette, se parant, les coquettes, d'oriflammes et de drapeaux. Mais le lendemain matin, quand elles s'éveillèrent

joyeuses à la pensée du grand jour qu'elles allaient vivre, elles aperçurent un temps maussade et menaçant. Une petite pluie fine, « le crachin » de la Bretagne toute proche, commençait de noyer impitoyablement la pelouse fraîchement rasée et le sable, couleur de pelure d'orange, étendu la veille dans les allées, les pierres se firent plus grises et tristes... Tout s'endeuillait. L'eau jaunie de la Mayenne emportait des feuilles mortes. D'autres se détachaient des arbres rouillés, hésitaient quelques secondes, immobiles entre ciel et terre, puis, lentement, comme à regret, descendaient en tourbillonnant. Les oriflammes et les drapeaux se recoquillaient le long des mâts, et c'était d'une douloureuse ironie cette parure de fête en ce décor pluvieux d'automne.

Dans une chambre qui s'enfonce au premier étage de la plus vieille partie du château comme un nid frileux sous l'auvent d'un toit, une malade clouée sur son lit, et qui ne devait rien voir de la fête, suppliait inlassablement la Vierge d'envoyer du soleil.

La pluie cessa, comme pour saluer le sourire encore triste du ciel (le sourire d'un malade auquel on demande s'il va mieux), des musiciens se groupèrent. Un air de marche éclata. Sous la voûte basse de l'étroite porte centrale, Mgr Grellier parut. De partout des enfants, des adolescents, des vieillards s'étaient approchés. Une longue procession s'organisa pour conduire Sa Grandeur à la chapelle. Attentifs aux moindres détails, « les grands papillons blancs aux ailes palpitantes » des Filles de la Charité (comme dira joliment une fillette l'après-midi) volaient ici ou là, silencieux et prestes...

Le saint sacrifice de la messe fut célébré par M. l'abbé Mautaint, curé de Saint-Frambault-de-Prières, qu'entouraient comme diacre et sous-diacre

MM. les curés de la Haie-Traversaine et de Saint-Loup-du-Gast; Monseigneur assistait au trône, ayant à ses côtés M. le vicaire général Bossuet et M. le chanoine Houllière, curé archiprêtre de Saint-Martin de Mayenne. Devant le sanctuaire avaient pris place M. l'abbé Boulay, aumônier de l'hospice; le R. P. Cazot, assistant général de la Congrégation de la Mission; le R. P. Robert, secrétaire général; Dom Ch. Lecoq, bénédictin de Solesmes et neveu de M. Pivert, le premier aumônier de l'Isle; le R. P. Agnius; MM. les abbés Houllière, ancien curé de Sainte-Suzanne; Guillemeau, ancien curé de Villiers-Charlemagne; Davoust, aumônier de la Roche-Gaudon; Bouglé, curé de Houssay; Gigaut, curé de Champéon; Gagné, aumônier de l'Hôtel-Dieu de Mayenne; Hubert, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur à Mayenne; Dilis, vicaire à Saint-Martin de Mayenne, et Sévin, professeur au collège Saint-Paul de Mamers.

Une nombreuse assistance emplissait la nef trop étroite et les chapelles latérales. On remarquait notamment M. le marquis de Quatrebarbes, MM. les comtes de Quatrebarbes, M. le comte et Mme la comtesse du Pontavice, Mme la comtesse Hyacinthe de Quatrebarbes et de nombreux amis de l'établissement.

Les chants qu'avait préparés l'infatigable sœur Agathe, appartenant elle-même à la famille d'Héliand, étaient exécutés par les jeunes filles de l'établissement, sous l'habile direction de M. l'abbé Guillet, curé de Grenoux.

Après l'Évangile, M. Boulay, l'aumônier, prit la parole. Il salua d'abord en termes délicats Mgr Grelhier et le remercia d'avoir bien voulu, si généreusement, consacrer toute une journée à Lisle, afin que la fête de famille qu'on y célébrait ne fût pas attristée.

par l'absence du Père. Puis, à grands traits, mais d'une façon singulièrement précise et émouvante, il retraça les cinquante années écoulées, la naissance de l'hospice sur le tombeau d'un martyr, Georges d'Héliand, mort à vingt ans d'une balle au front, pour la défense des droits de l'Église; l'absolu désintéressement de la comtesse d'Héliand, abandonnant aux pauvres et aux orphelins, de son vivant, le château où elle finit ses jours, volontairement pauvre elle-même; le zèle sacerdotal de l'abbé Pivert, le premier aumônier; le dévouement de sœur Catherine d'Héliand, et plus discrètement, pour ménager une modestie prête à se défendre, celui de la seconde Supérieure qui réalise ce prodige de charité qu'un hospice destiné, d'après les actes de fondation, à n'abriter que huit orphelins et quatre vieillards abrite aujourd'hui — aujourd'hui c'est-à-dire malgré la vie chère et les charges fiscales — plus de deux cents enfants et près de soixante vieillards... Rapidement peut-être, pour insister, — M. Boulay se trouvait-il mêlé trop étroitement à cette partie de l'histoire de la maison? — l'aumônier montra la magnifique vitalité chrétienne de Saint-Georges de Lisle. Ses mots ne faisaient guère qu'indiquer, mais à travers eux, on devinait les merveilles d'ordre surnaturel qui s'opèrent en ce lieu, les semences fécondes jetées en des âmes d'adolescents, avant leur envol vers les mille sollicitations malsaines du monde, les réconciliations silencieuses et fortes avec le Dieu de la Première Communion, de tant de vieillards qui viennent là terminer leur vie... Cinquante ans plus tôt, à cette même place, le premier aumônier, M. l'abbé Pivert, avait offert le Sacrifice de la Messe, pour demander au ciel de bénir l'hospice naissant. M. Boulay venait de nous redire la merveilleuse réponse du Ciel à cette

demande. Et c'était une messe d'actions de grâce que l'on célébrait cette fois. Tous les assistants comprenaient l'impérieux devoir de remercier. Des yeux se mouillaient de larmes, tout à l'heure, à l'évocation de certains souvenirs. Des mains se joignaient maintenant pour la prière. Les petits garçons, serrés dans l'allée centrale et si gentils dans leur costume marin, levèrent leurs yeux avides vers l'Hostie que le prêtre tendait de ses deux bras allongés, parmi les lumières et les fleurs de l'autel...

A midi, un déjeuner réunit les hôtes de Saint-Georges dans le grand réfectoire des jeunes gens. Mgr Grellier présida la table avec cette simplicité, cette affabilité délicate que vantent tous ceux qui l'ont approché. Au dessert M. Boulay se lève. S'emparant d'un mot adressé naguère à Mgr Rousseau, le nouvel évêque du Puy, il dit pourquoi l'évêque, à Saint-Georges, « c'est tout ». Puis il salue M. le vicaire général Bossuet, lui rappelant avec « l'éloquence du cœur » qui se moque de l'éloquence, dit Pascal, parce qu'elle est la vraie éloquence, cette amitié qui les unit l'un à l'autre, vieille de quarante-sept années. Tour à tour émouvant et spirituel, il sut trouver pour chacun ce qu'il fallait dire, notamment pour les si dignes représentants de la famille d'Héliand.

Le R. P. Cazot apportait, lui, le salut de la Congrégation de la Mission à Monseigneur; il présente les hommages du Père Général, retenu à l'étranger. Il remercie M. Boulay du dévouement qu'il témoigne aux Filles de Saint-Vincent-de-Paul, et fait des vœux pour que longtemps encore Saint-Georges continue de faire du bien sous la sage direction de son aumônier et la haute autorité d'un évêque vénéré.

Mgr Grellier ne voulait pas garder pour lui tous

les remerciements qui lui avaient été adressés. A son tour il remercie M. Boulay dont il sait le zèle et dont il avait apprécié l'émouvante prédication et le toast délicat. Il remercia le R. P. Cazot qu'il chargea de ses hommages pour le Supérieur général de la Mission. Il remercia les membres de la famille d'Héliand, spécialement M. le marquis de Quatrebarbes, dont il rappela les opportunes et efficaces interventions en faveur de la cause catholique au Conseil général, il remercia les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul du bien qu'elles font dans son diocèse; puis, livrant toute son âme, il dit sa joie très grande de se trouver au milieu de prêtres, ses prêtres...

Pendant le repas, de jeunes musiciens, dont l'âge oscillait entre sept et treize ans, jouèrent plusieurs morceaux, un peu rapidement peut-être, mais avec un parfait ensemble et des nuances très fines. Les bugles et les pistons surtout s'étaient fait remarquer par la souplesse et l'harmonieuse limpidité de leurs sons.

Le ciel s'était définitivement déridé, le soleil restait un peu timide, mais il y avait du soleil.

A deux heures et demie, nous nous retrouvions à la chapelle pour les vêpres. Le lent déroulement de l'impeccable psalmodie eut tôt fait de créer une atmosphère intensément pieuse. L'un après l'autre, comme des vagues qui déferlent, lançaient vers Dieu des cris de détresse ou d'exultation. Il y avait comme une grande paix de toutes choses. Les mille soucis quotidiens semblaient très loin. Une trêve complète pacifiait les âmes. Le magnifique esprit de famille de Saint-Georges de l'Isle paraissait s'épurer encore, tous les cœurs se retrouvaient dans le cœur du Maître; une harmonie supra-terrestre fondait tous nos vœux dans le vouloir divin... Ensemble nous présen-

tions au Ciel nos actions de grâce et lui demandions de faire l'avenir aussi beau que le passé. Cette prière se fit plus pressante encore lorsque, sur les têtes penchées, l'Hostie dessina lentement la Croix Rédemptrice...

Quelques minutes plus tard, dans le réfectoire des jeunes filles habilement transformé en salle de spectacle, le rideau se levait sur une pièce historique : *le Martyre du Bienheureux Gabriel Perboyre*. Enfants et jeunes gens ne réussirent pas seulement à intéresser leurs auditeurs, cinq actes durant; ils surent les émouvoir. Les différents rôles, — celui du Bienheureux, celui du vice-roi et celui de Tchou, son confident notamment, — furent tenus avec un art très réel, beaucoup d'âme et de naturel. C'est une « réussite » d'autant plus remarquable que rien ne semblait préparer les jeunes acteurs à interpréter une pièce aussi difficile. Monseigneur avait été salué, dès le début de la séance, par l'un d'eux, costumé en zouave pontifical, pour évoquer le souvenir de Georges d'Héliand. Entre temps, cinq ou six bambins, joliment habillés, avaient prêté le charme de leurs frais minois et de leurs voix d'argent à quelques couplets qui retraçaient l'histoire de la maison. Quand le spectacle eut pris fin, Monseigneur se leva, désireux de féliciter les jeunes artistes, et ceux ou celles qui les avaient si merveilleusement initiés à l'art difficile de la scène. Il n'eut garde d'oublier les musiciens de Lilliput qui nous avaient émerveillés pendant le déjeuner.

Les jeunes filles eurent leur tour, après dîner. Avec cette hardiesse féminine qui ne veut connaître aucun obstacle, elles nous emmenèrent du premier coup en plein ciel et nous montrèrent, dans *le Livre où lisent les Anges*, la page où s'étaient inscrites les vies si belles de la comtesse d'Héliand, de sœur Catherine

et de l'abbé Pivert. *Le billet de la loterie de Jocrisse* nous ramena sur la terre. Et il n'y avait pas à douter que nous étions sur terre; Jocrisse se montrait si parfaitement niaise! Mais Jocrisse était une brave fille, et nous lui pardonnons de grand cœur toutes ses bévues! elle nous faisait rire si franchement!

Il était tard déjà, Monseigneur dut partir. Il dit encore quelques mots de remerciements; et comme il quittait la salle, enfants, adultes, vieillards lui crièrent spontanément : merci! Sa présence avait créé toute la journée une telle joie, une telle piété! puis il s'était si charitablement prodigué que sa bonté rayonnante lui avait conquis tous les cœurs.

Après son départ, les jeunes filles interprétèrent *Hors les Chaines*, longue pièce en vers, plus lyrique que scénique, mais d'une belle tenue littéraire, et, par endroits, vraiment émouvante. Elles montrèrent un sens très sûr du rythme et de la diction; comme pour les jeunes gens, le naturel de leur jeu frappa les spectateurs un peu avertis, non moins que leur aisance et leur distinction. Les ballets d'enfants avaient occupé les entr'actes. Et ce ne fut pas la moins gracieuse chose d'une aussi gracieuse séance que ces fillettes évoluant si légèrement, vêtues de blanc, des roses dans leurs cheveux frisés... Le spectacle terminé, le R. P. Agnius traduisit fort spirituellement les sentiments de tous, sentiments très complets d'admiration, d'émotion, de joie, de mélancolie aussi, la mélancolie du soir, après un jour splendide...

Car c'était fini, les heures avaient glissé si rapides et si belles qu'il nous semblait que nous venions de faire un rêve et que brusquement nous allions nous réveiller.

La barque de songe est passée...

Entre les cygnes endormis...

Demain Saint-Georges reprendrait sa physionomie laborieuse. Les aiguilles, à l'ouvrage, recommenceraient de courir. Garçons et fillettes rouvriraient leur grammaire ou leur géographie. Les jeunes gens auraient dépouillé les costumes splendides qu'ils portaient tantôt et retourneraient, par les chemins boueux, vers les travaux rudes des labours. Il semblait pourtant que tout ne serait pas fini, qu'une ardeur nouvelle, après cette halte, emplirait les cœurs, et que l'Isle reprendrait dans la joie son ascension vers l'avenir merveilleux que Dieu semble lui préparer.

A. SÉVIN.

Voici le discours qui a été prononcé par M. Boulay, aumônier :

Bienheureux ceux qui savent comprendre
les besoins des pauvres. (Ps. 40.)

I. — Comme toutes les œuvres de Dieu, l'œuvre de bienfaisance dont nous fêtons aujourd'hui le cinquantenaire, fut le fruit de l'épreuve, de la souffrance, du sacrifice.

Le 5 septembre 1845, mourait en cette maison de l'Isle, à l'âge de trente-quatre ans, M. le comte Pierre d'Héliand. Sa mort brisa le cœur de sa jeune épouse, Mlle Pauline de Quatrebarbes. Mais Mme la comtesse d'Héliand était une vaillante, une de ces chrétiennes que l'épreuve peut atteindre, mais qu'elle ne saurait abattre. N'appartenait elle pas à la noble famille dont le blason porte cette fière devise : *In altis non deficio*, des hauteurs où il plane, mon cœur ne saurait déchoir, il habite trop haut pour connaître la défaillance? Aussi, lorsque quinze ans plus tard, son fils Georges d'Héliand vient lui dire son désir de s'enrôler sous la bannière des zouaves pontificaux pour voler à la

défense de l'Eglise et du Saint-Siège : « Va, mon enfant, lui répondra-t-elle, va sous le regard de Pie IX, et avec ses bénédictions, sacrifier à Dieu la force de ton bras et le cœur de ta mère. » Trente-deux jours après son enrôlement, le 18 septembre 1860, Georges d'Héliand tombait à Castelfidardo, frappé d'une balle au front. Il avait dix-neuf ans. En apprenant cette nouvelle qu'elle avait lue sur le visage attristé d'une parente, la pauvre mère se tournant vers ses deux filles : « Venez, mes enfants, leur dit-elle, allons à l'église de la paroisse faire un chemin de Croix pour votre frère. » Le lendemain elle écrivait au Père de Beuvron : « Bénissez avec moi le bon Dieu ; une balle dans la tête a ouvert le ciel à mon Georges, la mort a été instantanée. »

Il n'y a que la foi qui puisse inspirer de telles paroles, une telle résignation. Et n'est-ce pas cette même foi, vive, ardente, qui lui faisait accepter, sans murmurer, deux ans plus tard, la mort de sa fille aînée, Marie Clotilde, emportée à vingt ans par une maladie dont sa bonne constitution semblait devoir triompher ?

Par la mort si prompte, si inattendue de ces trois membres de la famille d'Héliand, Dieu voulait, sans doute, suivant l'heureuse pensée de M. l'abbé Pivert, couronner la bonté, le dévouement et l'innocence, mais il voulait aussi et surtout imprimer le sceau du sacrifice sur le front et dans l'âme des deux admirables chrétiennes, à la charité desquelles nous devons cet hospice.

La mort de ses deux aînés faisait Mlle Catherine d'Héliand unique héritière de la propriété de l'Isle et de ses dépendances. Ces biens, elle les sacrifiera de bon cœur, ou plutôt elle les fera passer entre les mains des pauvres. Elle se fera servante des pauvres, Fille de

la Charité, et avec l'assentiment de sa mère les vieillards, les orphelins viendront habiter l'antique maison où vécurent ses ancêtres; ils seront désormais les véritables châtelains de l'Isle.

Le 12 octobre 1875, arrivait à Saint-Georges de l'Isle, envoyé par Mgr Wicart, premier évêque de Laval, un jeune prêtre, aussi distingué par son talent et sa vertu que par son zèle et son aimable modestie, M. l'abbé Pivert : c'était le futur aumônier de l'hospice. Quelques jours plus tard, le 18 octobre, arrivaient à leur tour trois religieuses, Filles de la Charité, sœur Julie Colombat, la première supérieure de l'établissement, sœur Marie Meillandon et sœur Vincent Millot. Elles venaient travailler à l'appropriation du futur hospice dont elles devaient être les premières servantes.

Enfin, le 2 novembre de la même année, se présentaient les premiers bénéficiaires de l'hospice, deux vieillards et quatre orphelins, dont l'une a la joie d'être présente à cette fête du cinquantenaire, la Providence l'y ayant ramenée pour terminer ses jours dans cet asile tranquille qui abrita son enfance.

Et maintenant, asile béni de la Charité, grandis, prospère, sous les auspices de la Vierge Marie Immaculée, sous le patronage du glorieux saint Georges, en souvenir du jeune héros tombé à Castelfidardo, et dont le tombeau devint pour ainsi dire ton propre berceau; grandis, prospère, sous l'habile et sage direction du saint prêtre que fut M. l'abbé Pivert, de la dévouée et sainte religieuse que fut sœur Catherine d'Héliand!

II. — Et, de fait, il grandit et prospéra rapidement, comme par enchantement, grâce à la baguette magique de la charité, l'antique manoir de l'Isle devint bientôt un hospice confortable dont on pou-

vait admirer les beaux et vastes dortoirs et la superbe salle destinée à servir d'ouvroir aux jeunes filles, pendant que tout près du manoir sortait de terre un immense bâtiment qui devait abriter les hommes et les petits garçons. La vieille chapelle disparaissait, elle aussi, pour faire place à celle que nous occupons aujourd'hui et dont le seul défaut est d'être trop petite pour contenir le personnel actuel de l'Isle. Pour compléter et couronner le tout, quelques maisonnettes d'ouvriers vinrent encadrer ce pieux asile de la Charité qui, pendant les quarante premières années, abrita sous son toit, chaque jour, environ trente à quarante vieillards et une soixantaine d'orphelins.

Puis ce fut l'horrible guerre dont le souvenir fait encore courir dans nos veines le frisson de l'horreur, de l'épouvante. Alors les portes de l'hospice s'ouvrirent bien grandes pour recueillir les pauvres soldats blessés, malades, ainsi que l'hospice de Montdidier. Vers la fin de la guerre, Dieu rappelait à Lui les deux fondateurs, les deux insignes bienfaiteurs de cêt hospice : M. l'abbé Pivert mourait le 15 octobre 1916, et sœur Catherine d'Héliand, le 24 janvier 1917. Tous les deux allaient, à quelques mois d'intervalle, recevoir au ciel la récompense de leur dévouement et de leur charité.

Depuis ce temps, l'hospice a suivi sa marche ascensionnelle bienfaisante, sous une direction nouvelle, soutenu par un égal dévouement. De plus en plus grandes se sont ouvertes ses portes pour recevoir enfants et vieillards. Aux œuvres déjà établies est venue s'adjoindre une œuvre nouvelle : l'Œuvre agricole. Au sortir de l'école, les garçons, au lieu d'être placés comme domestiques ou apprentis, abandonnés à eux-mêmes, sans direction ni surveillance, peuvent

entrer dans ce groupe et y rester jusqu'à leur service militaire, ce qui leur permet de profiter pendant cette période si difficile de leur vie des secours religieux et des conseils nécessaires à leur formation morale et chrétienne. Telle est, Monseigneur, mes Frères, dans ses plus grandes lignes, la physionomie que j'appellerai matérielle de notre hospice de l'Isle, depuis son origine jusqu'à l'heure actuelle. Jetons maintenant un coup d'œil sur sa physionomie morale et considérons-le au point de vue du bien qui en est résulté et qui en résulte encore aujourd'hui pour tous ceux qui en sont les heureux bénéficiaires.

III. — Indépendamment de l'assistance corporelle qui consiste dans la nourriture, le logement, le vêtement, les soins les plus dévoués en cas de maladie ou d'infirmité, il est un bien mille fois plus précieux qu'ont trouvé dans cet hospice les centaines de vieillards et d'enfants qui y ont été admis depuis cinquante ans. Ce bien, c'est le bien qui a été fait à leur âme. L'hospice de l'Isle est, en effet, avant tout, un établissement chrétien, où l'on apprend à mieux connaître Dieu, à le mieux servir, à l'aimer davantage. Il est vraiment, comme on se plaît souvent à l'appeler, la maison du bon Dieu, et j'en ai la douce conviction, il est pour tous ceux qui ont le bonheur d'y mourir comme le vestibule du Paradis. Combien de pauvres vieillards, après une vie d'indifférence religieuse, ont retrouvé ici la foi et les pratiques religieuses de leur enfance et sont morts dans la paix et l'amour de Dieu !

Mais si les vieillards apprennent ici à bien mourir, les enfants, les jeunes gens y apprennent à bien vivre. Éducation chrétienne, instruction religieuse, catéchismes de persévérance, associations pieuses d'Enfants de Marie, des Saints-Anges, pour stimuler

la piété des uns et des autres, bons conseils, reproches, justes sanctions, rien n'est épargné pour enseigner à tous le chemin de la vertu qui seul peut être pour tous, également, le chemin du bonheur. Est-ce à dire pour cela que tous les enfants ou jeunes gens élevés dans cette maison se montrent toujours, dans la suite, des chrétiens irréprochables? Je n'oserais l'affirmer. Il a pu se produire parfois, chez quelques-uns d'entre eux, des oublis, des faiblesses, des écarts momentanés; mais la bonne semence jetée dans leur âme ne saurait être perdue. Tôt ou tard elle se réveillera et portera ses fruits de résurrection et de retour à une vie plus vertueuse, plus chrétienne. En revanche, quelle reconfortante compensation n'avons-nous pas dans cette magnifique floraison de vocations religieuses, écloses depuis cinquante ans sur ce sol béni de Saint-Georges! On en compte plus de quatre-vingts de ces vocations religieuses qui sont allées enrichir les Congrégations des Filles de la Charité, des Trappistines, des Clarisses, des Carmélites, des Augustines, des Visitandines, des Petites Sœurs de l'Assomption, et qui ont alimenté cette admirable phalange des agrégées, institution due au zèle de M. l'abbé Pivert et dont le dévouement est si précieux, je dirais presque si indispensable à cette maison. Et aujourd'hui, plus que jamais, s'accroît cet envol des âmes vers la vie religieuse et, nous avons bon espoir, vers le sacerdoce. Elles éclosent tout naturellement ces vocations religieuses dans un milieu où, de bonne heure, les âmes des enfants sont orientées vers le Dieu de l'Eucharistie et vers la Vierge Immaculée. La Communion fréquente, est-il besoin de le dire? est en honneur dans cet hospice, et c'est un bien beau spectacle qu'il nous est donné de contempler encore souvent au cours de l'année, que celui de tous les

membres de la grande famille de l'Isle, depuis les tout petits de six à sept ans jusqu'aux vieillards de soixante à soixante-dix ans, venant tour à tour s'agenouiller à la Table Sainte pour y recevoir le Dieu de l'Eucharistie, et par cette commune union à la Divine Hostie, affermir et cimenter entre eux les liens d'une fraternelle charité, gage de paix et de bonheur pour tous. Car ce qui caractérise notre hospice de Saint-Georges, c'est l'esprit de famille qui y règne. Malgré les petits nuages qui se rencontrent inévitablement même dans les familles les plus unies, on y trouve cette fraternité chrétienne, cette mutuelle sympathie qui fait que les peines des uns deviennent les peines des autres, les joies des uns deviennent les joies des autres, et que se réalise ainsi pour tous les habitants de Saint-Georges de l'Isle la parole de la sainte Écriture : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Qu'il est bon, qu'il est agréable de vivre ensemble, unis par les liens d'une sainte et fraternelle dilection !

IV. — En retraçant l'origine et les diverses phases de l'existence de l'hospice de l'Isle, je n'ai fait que retracer les bienfaits de la charité, je n'ai fait que redire un hymne de louanges à cette divine charité, qui prend sa source dans le cœur même de Dieu, charité que le Sauveur Jésus est venu apporter à la terre et qu'il voudrait voir embraser et consumer tous les cœurs : *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur*. Charité qui devrait être la marque distinctive de tous les vrais chrétiens. « C'est à cette marque, disait le Sauveur à ses apôtres, que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples... que vous vous aimez les uns les autres ; charité, si chère au cœur de Dieu qu'il regarde comme fait à lui-même tout ce qu'on fait au plus petit d'entre les

siens, au nom de cette sublime vertu; charité, enfin, qui, suivant la parole du psalmiste, donne droit au souverain bonheur, à la souveraine béatitude : *Beatus qui intelligit sup̄er egenum et pauperem*. Bienheureux qui savent comprendre et soulager les pauvres, ces princes de la Cité de Dieu, comme les appelle Bossuet !

Oh ! comme elle avait bien compris cette grande loi de la charité chrétienne, la généreuse fondatrice de cet établissement, sœur Catherine d'Héliand ! Comme elle avait bien compris et pratiqué l'enseignement du divin Maître : « Si tu veux vraiment être mon disciple et arriver à la perfection, quitte tout pour me suivre, dépouille-toi de tes biens et abandonne-les aux pauvres. » Après avoir tout quitté pour suivre Jésus, elle goûta les saintes joies de son sacrifice. Quelques jours après sa première visite à son cher hospice de l'Isle, alors qu'elle était attachée, comme religieuse, à une maison charitable de Rome, elle écrivait à sa mère : « A part la joie que m'apporte mon nom de Fille de la Charité et le bonheur de mes saints engagements, j'ignorais qu'il me fût possible, ici-bas, d'avoir autant de consolations que j'en éprouve en pensant à tout ce qui se fait à l'Isle et en voyant combien le bon Dieu y est servi et aimé. »

Ne l'avait-il pas comprise, lui aussi, cette grande loi de la Charité, le bon et pieux abbé Pivert, qui, pendant quarante et un ans, se dévoua, cœur et bourse, à cet hospice ? Et n'est-ce pas parce que vous l'avez comprise, vous aussi, chères religieuses et chères agrégées, ainsi que toutes vos chères sœurs qui vous ont précédées dans cet hospice, parce que vous l'avez puisée, pour ainsi dire, au cœur de vos deux saints Fondateurs, saint Vincent de Paul, l'apôtre par excellence de la Charité, et la bienheureuse Louise de Marillac, que vous avez quitté vos familles et renoncé

à toutes les joies du monde, pour vous faire les servantes des pauvres, n'ayant pas de plus ardent désir que de consumer vos forces, votre santé, votre vie au service de Jésus-Christ dans la personne des pauvres de cet hospice? Qu'elle est belle votre récompense! Qu'elles seront douces à entendre ces paroles que vous adressera le divin Maître, au seuil de la bienheureuse éternité : « Venez, vous, les bénies, les privilégiées de mon Père, venez, venez posséder le royaume qui vous a été préparé en récompense des bons offices que vous m'avez rendus. Alors que j'étais sans abri, sans nourriture, sans vêtement, vous m'avez recueilli, vêtu et nourri dans la personne de ces vieillards et orphelins hospitalisés dans la maison de Saint-Georges de l'Isle. En retour de tout ce que vous avez fait pour eux, c'est-à-dire pour moi, venez vous revêtir du vêtement de gloire et d'immortalité des élus, venez vous nourrir des joies indicibles du Paradis! Et ainsi se réalisera pour vous la parole du Psalmiste : « Bienheureux ceux et celles qui ont su com-
« prendre les besoins des pauvres, y compatir et y
« porter secours. »

Il y a cinquante ans, exactement, jour pour jour, le 20 octobre 1875, en la fête de saint Jean de Kenty, avait lieu ici, dans la première chapelle de la maison, une cérémonie analogue, dans un sens, à celle qui nous réunit aujourd'hui. M. l'abbé Pivert célébrait la sainte Messe à laquelle assistaient MM. les curés de Saint-Fraimbault, de Saint-Loup-du-Gast, de Montreuil, de Javron, une délégation de l'orphelinat de Javron, les trois premières religieuses de l'hospice et Mme d'Héliand, pour demander à Dieu de bénir le futur hospice. N'est-ce pas la réponse à cette prière que nous venons apporter aujourd'hui? Nous venons remercier Dieu de toutes les bénédictions et faveurs qu'il a

accordées depuis cinquante ans à l'hospice de Saint-Georges de l'Isle. Oh ! oui, en cette fête du cinquanteaire, réjouissons-nous et bénissons Dieu, *Exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro.*

BOULAY.

M. DILLIES

M. Dillies arriva comme directeur au séminaire académique de Lille en octobre 1920; il y est mort le 13 janvier 1925. En ces quatre brèves années, il réussit à pénétrer la maison de son esprit, à marquer tous ceux qui l'approchèrent de son empreinte. Et c'est pour que cet esprit reste toujours vivant, que cette empreinte demeure ineffaçable, qu'on a voulu ici évoquer sa figure, redire quelle fut son influence, marquer quelle place il a tenue dans nos vies.

Son humilité aurait souffert à la pensée qu'il eût pu être l'objet d'un travail de ce genre. Mais pour le bien des âmes qui attendent, il aurait su refouler les répugnances de sa modestie, et, suivant son expression, « aller de l'avant ». Ce n'est donc pas faire violence à sa mémoire que réunir aujourd'hui tout ce que nous avons pu recueillir de lui, et présenter son image à ceux qui, au Séminaire, l'ont connu, l'ont aimé, ont écouté ses conseils et admiré ses vertus. Puisse cet image rester debout, au seuil de nos vies, comme une grande leçon et un magnifique exemple !

Le directeur de conscience. — Tous ceux — et ils furent nombreux — qui confièrent à M. Dillies le soin de leur âme ont reçu de ce contact intime et prolongé une empreinte qu'ils veulent garder ineffaçable. Chacun aimera à retrouver ici un écho de ses propres souvenirs.

Après avoir défini ce qu'on pourrait appeler — d'un

mot fort inexact — la méthode de M. Dillies, on essayera de grouper les idées maîtresses de sa direction.

Ce que tous ont d'abord remarqué, c'est la pénétration de son coup d'œil. Celui qui, nouveau venu, se présentait à lui, se sentait enveloppé et scruté jusqu'au plus intime par ce clair regard, si lumineux, si doux et en même temps si perçant. Sa longue expérience des âmes, son sens avisé des nuances et aussi — pourquoi ne pas le dire ? — les lumières surnaturelles qu'il devait recevoir en abondance, rendaient inutiles de longues explications. Psychologue très averti, et en même temps prêtre qui savait ce que c'est qu'une âme, il avait vite pénétré celle qui se confiait à lui. D'un mot, il le faisait sentir : « Je vois quel est votre état ; je vois ce qu'il vous faut... » Profondément respectueux des personnalités, persuadé que son rôle était surtout de révéler et de stimuler les énergies propres de chacun, il savait merveilleusement s'adapter aux âmes les plus diverses. Il a eu entre les mains les caractères et les tempéraments les plus opposés ; nul n'a jamais pu dire que M. Dillies ne l'avait pas compris.

Cette âme qu'il avait ainsi pénétrée, bien vite il l'aimait d'une affection tendre, profonde, surnaturelle et telle que chacun pouvait se croire le seul à être aimé de lui. Cette affection le faisait s'intéresser aux moindres détails de notre vie : études, famille, projets d'avenir. Il s'inquiétait quand les visites — ou les lettres — devenaient plus rares : « Ne soyez pas trop longtemps à m'écrire : je pense beaucoup à vous... » Il se réjouissait des bonnes nouvelles : « Enfin, vous voilà, et avec d'excellentes nouvelles, ce dont je remercie le bon Dieu... » et il fermait ses lettres sur ces formules, où l'on sentait battre tout son

cœur de père, tendre et aimant : « Au revoir, très cher ami, je vous embrasse et vous bénis du plus profond de mon cœur... Je vous assure que je suis toujours avec vous, et si vôtre qu'il m'est impossible de l'être davantage, tout en Notre-Seigneur. »

De telles phrases, il pouvait les redire à chacun de nous : fatigué, épuisé, mourant, jamais on ne l'a vu fermer sa porte, refuser un conseil, un encouragement. Toujours il était prêt à nous recevoir, à nous entendre. Quand nous nous présentions chez lui, son aimable sourire, si lumineux, si fin, nous accueillait ; il posait sa plume, écartait la lettre commencée, ou fermait son livre ; et c'était la longue causerie intime, affectueuse, qui se prolongeait, sans que jamais on vit passer sur ses traits le moindre signe de lassitude ou d'impatience ; et la conversation n'était interrompue que par le son de la cloche, ou par l'arrivée d'un nouveau visiteur. Aussi pouvait-il un jour terminer une lettre par ces lignes : « Excusez-moi, il m'a fallu une journée pour écrire ces mots, maintes fois interrompus. »

Telle est l'atmosphère où s'établissent les rapports entre M. Dillies et ses pénitents, atmosphère toute de confiance, où l'âme s'ouvre et se livre d'elle-même. Ici comme ailleurs, il est fermement et malgré tout optimiste. Optimisme de tempérament et d'éducation sans doute, mais aussi optimisme raisonné et fondé sur une foi vivace en la toute-puissance de la grâce. Inspirer confiance à ceux qui s'adressent à lui, faire confiance aux bonnes volontés, aux ressources infinies que recèlent les âmes, et surtout à l'action incessante de l'Esprit-Saint, telle est sa méthode. C'est elle que l'on retrouve dans son sourire accueillant, dans sa parole bienveillante, encourageante, persuasive ; c'est elle qui lui inspire ces mots d'espoir et de réconfort :

« Ayez toute confiance; tout ira bien; n'ayez pas l'ombre d'une hésitation. Je n'ai pas à votre sujet la moindre inquiétude... Notre-Seigneur vous a si bien gardé depuis votre baptême!... »

Cet optimisme va jusqu'à l'audace. Sachant que toujours l'homme reste en deçà de ses désirs et de ses résolutions, il veut que nous mettions très haut notre idéal, afin qu'il y ait au moins en nous une modeste ascension. Là où ne s'ébauche encore qu'un désir ou qu'une vague bonne volonté, il voit une réalisation; là où les dispositions ne sont que médiocres, il les suppose excellentes. Ce qu'il veut que nous soyons, il nous persuade presque que nous le sommes déjà. Aucun but n'est trop élevé pour nous, aucune ambition trop haute; nous sommes faits pour de grandes choses; c'est son intime et tenace conviction : « Marchez, allez de l'avant. » Cet homme si frêle, si effacé, qui semble presque timide, craintif, nous apprend à oser.

Aussi n'a-t-il pas peur de nous montrer, d'emblée, les cimes. Sa direction était très haute, et partant, très simple. M. Dillies ramenait tous les détails et tous les exercices de la vie spirituelle à cette grande idée : réaliser le plan de Dieu sur nous, tel que saint Paul l'exposa dans l'Épître aux Éphésiens, dont il aimait à conseiller la lecture et la méditation. Cette « vocation surnaturelle » consiste à nous incorporer au Christ pour qu'il vive en nous. Tout son enseignement tient en ces lignes de saint Paul : ...*in aedificationem corporis Christi... in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi... crescamus in illo per omnia, qui caput est, Christus* (Éph., IV, 12-13, 15). Cette croissance surnaturelle de l'âme, toute grande ouverte à l'action du Saint-Esprit, n'a qu'un but : accroître notre union, notre « identifica-

tion » progressive au Christ, pour nous unir au culte que le Souverain Prêtre rend aux trois Personnes divines. De ce culte, le sacerdoce fera de nous les prêtres; le baptême nous en a faits les temples : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I Cor., VI, 20). *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Dei habitat in vobis?* (I Cor., III, 16). *Vos enim estis templum Dei vivi.* (II Cor., VI, 16). Tous les exercices de la journée, prière, oraison, bréviaire, saint sacrifice, doivent être pour nous autant de moyens de participer à cette « Unique Liturgie ».

Cette conception si haute, qu'on pourrait trouver un peu austère et tout intellectuelle, de la vie spirituelle, n'empêchait pas M. Dillies de nous exciter à nous établir, à travers le détail des multiples occupations de la journée, dans une intimité de tous les instants, très douce, avec Notre-Seigneur. Il aimait à répéter et à commenter les mots, si tendres et si forts, de l'Imitation : *Familiaritas stupenda nimis... tu solus mihi loquaris, et ego tibi... tu in me et ego in te.* Je ne vous dis qu'un mot de Notre-Seigneur : *Manete in dilectione mea.* Quelques passages de ses lettres montreront mieux cette « tendresse » :

« ...Tâchez, comme la colombe, de revenir souvent, au cours de la journée, dans le creux du rocher. C'est la seconde délicieuse dans sa brièveté pour l'Ami qui attend. Que d'instantanés perdus dans notre existence à des riens ! Prenez l'habitude de les donner à Celui qui est tout et qui vous a fait son sanctuaire privilégié. Lourdes, Paray, Montmartre, Lisieux, ne sont rien à côté. Et le pèlerinage est vite achevé. Achevé ? Non, il est sans fin. Vivons jusqu'au bout l'Épître aux Éphésiens. »

« ...Soyez jaloux d'adorer, d'aimer, de consoler, de réjouir vos Hôtes intérieurs ! N'oubliez jamais que la

Sainte-Trinité n'a fait si beau le Temple saint que vous êtes que pour l'habiter, pour vivre avec vous, vous unir à elle, et créer le ciel en vous... *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*. A quoi donc, quand on pense et qu'on sent, peut-on faire servir la pensée, le sentiment, l'âme tout entière, à chaque respiration, si ce n'est pour vouloir réaliser en nous, dans l'amour, le magnifique dessein du bon Dieu, l'« Unique Liturgie » ?

« ...J'avais repris ici, dans ma solitude, le sixième livre de la République de Platon et Démosthène. Mais j'ai le regret et la honte de vous avouer que je n'en lis guère. On dirait que j'ai perdu le peu de grec que je savais. J'aime mieux revenir au texte primitif de saint Jean et de saint Paul. Le vrai génie est là, tout plein de l'Infini. Le bon Dieu pourtant est là et ici : il suffit de le trouver partout. Faites-le... vivez avec Lui, en Lui ; Il est l'union et la suite de tous les actes parce qu'Il est un. Ah ! la bonne et sainte habitude de la jeunesse ! Prenez-la tout de suite, pour n'en jamais changer, et vous pratiquerez sans cesse le *crescamus in illo per omnia*. »

C'est dans cette intimité avec « nos Hôtes Intérieurs » (suivant le mot, qu'il aimait à citer, de sœur Élisabeth de la Trinité) que M. Dillies voyait la source de toute la fidélité aux devoirs multiples de la vie sacerdotale. Toute sa doctrine n'était que le commentaire de ce mot de saint Augustin : *Dilige, et quod vis fac*. Pour lui, une âme capable de se maintenir à ces hauteurs ne pouvait pas déchoir par ailleurs. Au reste, loin de négliger les « exercices de piété », il voyait en eux des moyens de réveiller et d'alimenter cette vie intérieure, de nous renouveler dans le recueillement et de rallumer cette ardeur, cette ferveur sans laquelle elle ne peut vivre. Aussi recom-

mandait-il avec une spéciale insistance les deux « examens particuliers », moments d'arrêt, minutes de silence dans l'agitation de nos journées, qui permettent de faire le point et de raffermir, avant de reprendre la marche, notre résolution de vie intérieure. On n'a pas oublié que dans la dernière instruction qu'il nous fit (décembre 1924), parlant des « craintes » que doit avoir le prêtre, il mettait au premier rang celle d'en arriver à ne plus faire qu'un quart d'heure d'oraison par jour.

« Tâchez de vous former de plus en plus à votre pratique de vie intérieure. Rien n'y peut être un obstacle. Vous portez partout votre tabernacle avec vous ; vivez-y avec l'hôte divin qui l'habite : prévoyance le matin, examens particuliers renouvelés. Tout en dépend. Quand cette pratique est assurée, une infidélité notable ailleurs est impossible : *Quae placita sunt ei facio semper*.

Tout doit donc concourir à cette œuvre « d'édification ». Ce programme divin ne repousse rien d'humain. Sur cette base surnaturelle, M. Dillies veut élever un édifice humainement parfait. Autant que par ses vertus, le prêtre doit s'imposer par ses qualités humaines de science, de distinction, de bonté. Tout le monde a remarqué le caractère si profondément humain de la direction de ce prêtre, pour lui-même cependant si austère, si détaché, si dépouillé. Il cherchait à stimuler et à exalter beaucoup plus qu'à comprimer et à arracher. L'imagination et la sensibilité sont des forces vives qu'il voulait, bien loin de les brider, utiliser pour l'épanouissement complet de l'âme. Ici encore, il citait l'Imitation : *Dilata me in amore*. C'est cette piété joyeuse, épanouie, dilatée, telle que la décrit le chapitre V du III^e Livre de l'Imitation, qu'il voulait que nous fissions encore. Que de

fois n'avons-nous pas entendu ses appels à l'amour, dans la joie et dans la paix !

« La plénitude du Christ dans une humanité parfaite », voici le but qu'il montrait à nos efforts. C'était transposer le mot de saint Paul : *Crescamus in illo per omnia*. Toutes les circonstances, tous les événements deviennent alors des moyens de s'élever, de grandir, *in virum perfectum*, pourvu que toujours l'on sache garder son âme grande ouverte à l'action du Saint-Esprit, aux « missions invisibles ».

C'est toujours le moment, quand les circonstances semblent ne pas nous convenir, de nous rappeler le mot de saint Paul : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. Je le crois. Les plus petits incidents servent, à ceux qui sont de la catégorie *diligentibus*... C'est un mot très consolant quand on le médite, et qui permet de nouvelles ascensions très belles, très bienfaisantes, quand on y ajoute l'intelligence d'un autre mot de saint Paul : *Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus*... « J'ai dû vous rappeler déjà ces magnifiques paroles : elles disent tant de choses. Toutes vos facultés doivent grandir et par toutes les occasions, tous les moyens permis par la Providence... Mettez-y toute votre ardeur. *Per ipsum et cum ipso et in ipso*. Avec lui, il ne pourra pas vous arriver de déchoir. »

Cette « piété confiante », qui s'épanouit dans l'exaltation de tout l'être, n'est pas une piété facile, paresseuse. Elle est énergique, volontaire, et tout entière fondée sur l'esprit de sacrifice. Négliger cet aspect de la pensée de M. Dillies serait le méconnaître totalement.

« ...Rien n'est meilleur que l'expérience surnaturelle de soi-même, le souci de dissiper les dernières illusions (dernières?) sur nos forces morales... et la

conviction profondément sentie que le refuge du chrétien, du prêtre surtout, c'est l'humilité véritable. »

« ...Il est nécessaire de remplacer l'attrait par la volonté, qui est la clef de tout. Peu importe l'impression ou le sentiment. Ayez seulement le courage de vouloir, de toujours vouloir, et le problème est résolu... méprisez vos répugnances ; soyez fidèle, *parce que vous le voulez.* »

C'est par cette volonté que nous saurons utiliser les circonstances, qu'un séminariste soldat, par exemple, saura trouver dans la privation de la sainte communion un moyen d'exciter sa ferveur.

« Je gémissais autant que vous de cette privation de la communion quotidienne. Mais elle n'est pas de votre fait : il y faut voir une permission de la Providence, qui veut votre sanctification en dehors des grands moyens. Le regret est d'ailleurs un vrai désir, c'est-à-dire un véritable amour. » — « ...La privation étant fortement ressentie par vous est réellement une source indirecte de féconde réaction. Le désir de Dieu à posséder est, par la grâce de Dieu, presque un équivalent de la possession. Et votre temple avec tout le ciel est toujours là où vous vous trouvez, c'est votre incomparable privilège, vous en jouissez comme de la plus magnifique cathédrale : un souvenir, un regard, un recueillement intérieur, et vous êtes à genoux dans l'intime sanctuaire, plus riche que l'autre, devant l'Hôte aimé, à jamais adoré. Quand êtes-vous empêché de vous livrer à ces actes répétés, si simples, si faciles, si doux, de la vraie vie ? En aucun cas. Tout s'y accommode, et plus les événements paraissent vous tirer en sens contraire, plus l'âme, qui a compris sa richesse, se réfugie dans cet intime tabernacle. »

C'est cette volonté enfin qui sera la condition essentielle de la fidélité aux exercices journaliers, qui

triomphera, dans une lutte incessante, des répugnances, des faiblesses, des défaillances de la nature. C'est elle aussi qui perpétuellement s'efforcera de maintenir la piété à ce degré de ferveur que réclame notre vocation surnaturelle. Se forcer à demeurer toujours fidèle, toujours fervent, par volonté plus que par sentiment, malgré les sécheresses, les dégoûts, la fatigue, c'est une dure mortification. Et c'est cette « mortification de la ferveur » que M. Dillies aimait à recommander avant toute autre.

Car il ne concevait pas la piété sans sacrifice. Le sacrifice dont il nous donnait l'exemple chaque jour plus frappant, dans sa vie toute de mortification et d'abnégation, il l'exigeait de nous. Sacrifice qui nous fait renoncer à tout pour suivre jusqu'au bout l'appel d'en haut, sacrifice qui refoule peu à peu tout amour-propre et toute satisfaction personnelle pour nous identifier davantage au Christ, sacrifice joyeux de tous les instants, de toute la vie, « à petit feu ». C'est là son dernier mot, en spiritualité comme en pédagogie, comme ailleurs; c'est sur ce mot qu'il faut clore ce chapitre : « Aimer, c'est se donner..., c'est souffrir..., c'est mourir... »

(*A suivre.*)

NILVANCE. — PATRONAGE LOUISE DE MARILLAC

Il a été fondé en 1922; il compte soixante-quinze grandes jeunes filles de quinze à dix-huit ans, cinquante-trois moyennes de treize à quinze ans; quarante-huit petites de onze à treize ans, et quatre-vingt-trois toutes petites au-dessous de onze ans.

On y fait avant tout œuvre religieuse : célébration solennelle de la fête du 15 mars; bénédiction de la bannière par le chanoine Louis, député; arbre de

Noël; fête de la Sainte Enfance, cercle d'études religieuses où l'on explique la Sainte Écriture; la chorale pour les chants d'église; l'œuvre des tabernacles, la décoration des autels, l'aide aux processions, reposoirs, premières communions.

On y fait aussi œuvre pratique : conférence par Mlle Lacroix, sur les qualités d'une bonne mère de famille; ventes de charité; cercles d'études sociales; cours de français et d'arithmétique; cours de musique, cours de dessin; atelier de couture; œuvres du trousseau, conférences ménagères.

Enfin il y a aussi des soirées, des récréations; on a joué *Antigone*, de Sophocle, et la représentation a été préparée par une conférence sur ce sujet de Mlle Ory, professeur au lycée de Metz; promenades à différents endroits; assistance aux concerts catholiques.

On constate dans le rapport que la gymnastique n'est pas aimée et que les grandes promenades ont peu d'adhérentes.

A part cela, tout va bien, sous la direction du curé, de la sœur Joséphine et de Mlles Wetzel.

ALLEMAGNE

SANCT VINZENZ. — Nouvelle revue illustrée qui contient différents articles sur saint Vincent, sur les travaux de nos confrères et de nos sœurs de la province allemande. Les rédacteurs des articles sont M. Bausch, le visiteur; MM. Thomas, Pawels, Hotze et Sonnen.

AUTRICHE

Nous avons reçu une petite plaquette illustrée de soixante-six pages, rédigée par M. Rudolf Koza, à l'occasion du troisième centenaire de la Congrégation de la Mission. C'est un précis de l'histoire de la compagnie, surtout en Autriche.

BELGIQUE

LIÈGE

Des inondations ont couvert d'eau une bonne partie de la ville de Liège; les Sœurs de la Limère ont dû quitter leur maison en barquette et se réfugier à la maison centrale. A la maison de la place Saint-Jean on se croyait en sûreté; mais, écrit la sœur Grillet, vers onze heures de la nuit, deux grands coups se firent entendre; une heure après on sonnait à coups redoublés; mais nous songions si peu au danger que la chère sœur Marie s'écriait indignée : « Comment peut-on, en ces temps d'épreuves, faire le réveillon et agacer les braves gens ! » Mais, comme nous approchions de la rue... c'était un veilleur de nuit qui venait nous avertir que deux égouts venaient de sauter et que l'eau nous arrivait à flots. En cinq minutes, les sœurs et une dizaine d'enfants de la Bonne-Garde qui n'avaient pu regagner leur demeure étaient sur pied pour sauver vivres, charbon, etc., au moins de quoi se ravitailler durant quelques jours. J'avais reçu la con-

signe de garder le lit au deuxième étage et de là j'entendais l'eau tomber dans les caves avec un fracas comme lorsqu'on ouvre les écluses au moment d'une tempête. J'eus vite fait de rejoindre les vaillantes et de m'assurer si le bon Maître n'était pas menacé, et voyant l'eau gagner toutes les places avec la rapidité des vagues pendant la marée haute, tremblante d'émotion, de crainte et de bonheur de pouvoir sauvegarder la Réserve, j'ai enveloppé le saint Ciboire et l'ai porté respectueusement à la chapelle du Patronage. Au premier étage, sœurs et enfants se prosternaient dans l'eau avec une foi confiante qui a dû toucher Notre-Seigneur. Nous avons commencé le travail à minuit et à deux heures l'eau montait à 0 m. 80 centimètres.

Quel triste jour de l'an! Pas de messe! Pas de communion! Heureusement, toutefois, Dieu avec nous! Nous avons prié, chanté même, avec une ferveur inaccoutumée.

Sœur GRILLET.

TILLEUR

Les sœurs de Tilleur écrivent qu'on n'a jamais vu inondation semblable; beaucoup de maisons ont été inondées jusqu'à l'étage, jusqu'au toit même; dans l'église, l'eau atteint la hauteur du chemin de croix. On a recueilli les évacués dans les maisons plus élevées. Le roi Albert est venu en personne, contribuer au sauvetage et au ravitaillement. Voici ce qu'écrivit la sœur Potier : « A partir de ce même jour, les pauvres commencèrent à affluer en notre maison, comme si saint Vincent, souriant là-haut, nous les envoyait pour

être nourris et vêtus, à commencer sans doute par ses préférés : les plus pauvres d'entre les pauvres, n'ayant littéralement *plus rien* ! De pauvres vieux, de pauvres enfants, des hommes, des femmes, des tout petits ; tout ce monde nous arrive trois fois par jour pour être ravitaillé, et en profite naturellement pour exposer sa misère et demander du linge, des vêtements, des sabots... Et tout cela est si nécessaire ! Beaucoup, qui n'ont que ce qu'ils avaient sur eux il y a dix jours, vont retourner dans leur pauvre mesure qui sera, ou bien détruite, ou bien entièrement vide ! Et il faut voir avec quel appétit ils dévorent soupe et tartines que nous leur servons ! Ce ne sont pas, pour la plupart, des figures connues... elles ont un singulier aspect, assez farouche, sauvage. Aussi ces malheureux se glissent-ils le long du mur et se font-ils le plus petits possible... Dans la grande salle, faiblement éclairée par quelques bougies, ils cherchent le coin le plus obscur... Sans doute pour ne pas être trop reconnus des « gens d'église » qui sont là... Pourtant, après avoir mangé leur première assiette de soupe, sans le moindre respect humain, ils la tendent vers ma Sœur, en demandant bien humblement s'il n'y a pas moyen d'en avoir une seconde.

« Voilà déjà dix jours que cette eau jaune, infecte, stationne dans la plupart des maisons de Tilleur. A l'église, impossible encore d'entrer ; les statues des saints, paraît-il, et saint Vincent est du nombre, se promènent sur l'eau. Le tabernacle même a été envahi. Linge d'église, ornements, objets de procession, tout a disparu : ou sera bien endommagé ! Ce mercredi matin, plainte générale des pauvres évacués à l'hôtel de ville. « La commune, nous disent-ils, nous force à partir pour neuf heures. Il nous faut donc rentrer chez nous ! et qu'allons-nous trouver !... Une maison,

s'il y en a encore, pleine d'eau, plus de linge, ni de vêtements, ni de chaussures, ni de meubles! » Beaucoup vont nous revenir dans l'après-midi, voir s'il n'y a plus, selon leur expression originale, « quelque chose à mettre dans leurs pieds », et de la bonne soupe à mettre dans leur cruche, pour reporter au mari qui retravaille à l'usine et va rentrer le soir.

« Avec mes compagnes, j'adressais à « Jésus, Père des pauvres », des prières désespérées. Et le secours est venu, si grand, si généreux, que pendant quinze jours nous avons distribué à quatre cent vingt-deux familles, linge, vêtements, chaussures, pour une somme évaluée à vingt-deux mille francs, plus un camion de vivres, qui nous permet de nourrir, trois fois par jour au moins deux cent vingt-cinq personnes, sans compter les cruches apportées par les enfants, et qui demandent : « Pour mon papa, pour mon grand frère qui travaille, pour ma grand'mère malade, etc., etc. »

Sœur POTIER.

ESPAGNE

ANALEs

Septembre 1925. — Assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, sous la présidence de M. Diaz, prêtre de la Mission (il y a cinq cent soixante-dix-sept Conférences en Espagne, cent soixante-dix-sept n'ont pas envoyé de statistique). — La fête de saint Vincent au noviciat royal. (Le panégyrique a été prononcé par un père Capucin, qui a montré comment saint Vincent avait été le restaurateur de la doctrine

et de la pratique du christianisme à l'égard des pauvres.) — On explique, à l'usage des Filles de la Charité, occupées dans les asiles d'aliénés, les projets du gouvernement concernant l'assistance de ces pauvres gens. — A Valladolid, on a célébré le centenaire de la venue des Filles de la Charité. — Sur la demande de l'évêque de Cuenca, nos confrères ont accepté de recevoir les prêtres du diocèse pour la retraite annuelle. On a observé pour cette retraite les vieux règlements des premiers missionnaires de Barcelone. Il y avait un préfet des exercices, M. Quintas, chargé avec les étudiants du matériel de la retraite; le directeur des exercices était M. Escribano, qui donnait les avis et les sermons; le Supérieur de la maison, M. Tobar, faisait les méditations; les étudiants chantaient le salut tous les soirs. L'évêque est venu le dernier jour dire la messe et donner la communion aux prêtres. — Notice sur M. Cecilio Nuño, né en 1870, entré en 1886, appliqué aux missions en différentes maisons, supérieur de Santa Cruz de la Palma, mort pieusement dans les sentiments les plus humbles; il se fit remarquer toute sa vie par un bon caractère, un dévouement inlassable pour confesser, demeurant quelquefois quinze heures au confessionnal, une grande simplicité et clarté dans l'exposition de la doctrine. — Missions de la maison de Las Palmas. A Villaseco, du 25 février au 9 mars, il y eut beaucoup de monde, malgré le mauvais temps. Au sermon sur le péché, on apporta tout à coup un grand crucifix et on invita la foule à venir baiser ses pieds en signe de réparation. Tous le firent avec de grosses larmes. A la fin, les personnages de l'endroit accompagnèrent les missionnaires jusqu'à Las Palmas. A Arrecife, personne n'attendait les missionnaires; la foule vint petit à petit, sans être jamais très considérable ni très enthousiaste;

il y eut mille quarante communions pour six mille habitants. A Teguisse, paroisse dont plus de la moitié des habitants sont à de grandes distances de l'église, il y eut treize cent cinquante communions sur quatre mille cinq cents habitants. — A Haria, les missionnaires ont logé à l'auberge; les gens vinrent écouter la mission, mais peu se confessèrent. Il y eut neuf cents communions pour cinq mille trois cent-soixante habitants. A Tias, les missionnaires sont reçus par une pluie de fleurs que leur jettent les enfants. — La nouvelle maison de Saragosse, ouverte le 1^{er} août 1924, a prêché des missions, des sermons particuliers dans Saragosse et des retraites à plusieurs communautés d'hommes et de femmes.

Octobre 1925. — Notice sur M. Florencio Jaso, qui fut seize ans aux Philippines, trois à Oviedo et vingt-cinq à la Laguna de Ténérife, toujours occupé à la formation scientifique et religieuse des clercs. C'était un prêtre exemplaire, un religieux régulier et pieux, un homme bon. Il ne pouvait souffrir le moindre manque de respect envers Dieu. Un jour qu'il entendait à la table du restaurant, sur le bateau, quelques passagers parlant contre la religion, il se mit à crier : « Vive Dieu, vive Jésus-Christ. » Il était ingénu et simple comme un enfant, ne disant jamais la moindre chose contre la vérité, même pour rire, et ne comprenant pas que d'autres pussent le faire. Il était assidu au confessionnal. Il a vu venir la mort sans aucune crainte, s'y étant préparé toute sa vie, soit par sa piété, soit par sa patience dans les infirmités. — A Badajoz, il y a une petite association, les Tarsicius, petits enfants qui ont pour but d'honorer l'Eucharistie; on décrit une de leurs fêtes organisée par nos confrères. — Dans la maison de campagne de la Guindalera, un grand

nombre de Filles de la Charité, appliquées à l'enseignement, ont employé le temps des vacances à suivre un cours de mathématiques et de comptabilité qui leur a été fait par M. Mendivil. — A l'hospice de Pontevedra, on a remis solennellement les insignes de la grande croix de bienfaisance à la sœur Raphaëla Echarte, supérieure de la maison. — A Orense, on a célébré par une neuvaine la fête de la Médaille Miraculeuse. Deux confrères ont prêché; il y a eu huit mille communions et plus de cinquante mille personnes aux offices. — M. Ponciano Nieto raconte comment Notre-Seigneur crucifié fit une grâce singulière à une Fille de la Charité : cette sœur s'appelait Manuela Lucina; elle fut une des six Espagnoles qui, en 1782, passèrent en France pour entrer dans l'institut des Filles de la Charité; elle revint en Espagne en 1790; peu après, quelques sœurs firent schisme et se mirent sous la dépendance de l'autorité diocésaine; la sœur Manuela Lucina demeura fidèle à ses supérieurs naturels et elle et ses compagnes souffrirent beaucoup de ce schisme; un jour qu'elle pleurait aux pieds de son crucifix, elle crut entendre ces paroles : « Aie courage, ma fille; cette petite plante si tendre et qui paraît morte, se changera en arbre et étendra ses rameaux dans les deux mondes. » Le schisme cessa, sœur Manuela Lucina fut la première visitatrice de la province espagnole. Ses infirmités l'obligèrent à renoncer à sa charge.

Novembre 1925. — Visites canoniques faites par le visiteur, M. Atienza : il a visité les maisons de Londres, de Ramales, de Limpas, de Marin où s'est donnée la retraite aux sœurs servantes, prêchée par M. Horcajada; de Orense, de Los Milagros, de Villafranca del Bierzo où sont maintenant les philosophes et à qui le visiteur laissa mille pesetas pour l'ameuble-

ment de la maison; d'Astorga où sont les apostoliques jeunes filles aspirantes Filles de la Charité; d'Oviedo, de Lorca, Miranda, et enfin Madrid, pour la retraite des sœurs servantes, que prêcha M. Sierra.

Le roi a visité l'hôpital de la Croix-Rouge de Saint-Sébastien, dirigé par les sœurs; il en a emporté la meilleure impression. Les sœurs vont être chargées du nouvel hôpital militaire de Logroño. On fait observer que la guerre du Maroc et les nouveaux hôpitaux militaires ont absorbé beaucoup de sœurs et qu'on ne peut en donner comme on veut aux autres maisons. On ajoute qu'il est inutile de se contenter de déplorer cette nécessité, mais qu'il faut y remédier en ayant recours à un personnel plus nombreux d'infirmiers, d'infirmières, de sous-maîtresses pour suppléer les sœurs qui manquent. — L'école apostolique de Tardajos a célébré le troisième centenaire de la Congrégation par une fête solennelle, honorée de la présence de l'évêque du diocèse. — Compte rendu des Missions dans le diocèse de Madrid : elles ont été prêchées par MM. Villanueva, Bravo et Marcos; elles ont servi de préparation à la visite pastorale; l'assistance aux sermons et la réception des sacrements ont varié avec les peuples; chez quelques-uns on a pu montrer du doigt ceux qui ne se confessaient pas; chez d'autres, ceux qui se confessaient. A Guadarrama, la merveille du monde, les habitants se sont montrés les dignes successeurs de ceux qui construisirent le superbe monastère : il y eut de très nombreuses communions, les associations sont florissantes; à Saint-Laurent de l'Escorial, il y a beaucoup de foi; il y a aussi beaucoup de patriotisme, grande affection pour le roi, incarnation de la patrie, respect et admiration pour le monastère et ses grandeurs. L'évêque fut reçu par des vivats enthousiastes; dans son sermon, il

évoqua les grandeurs de l'Espagne, grande en sa religion, grande en son pouvoir, grande en ses arts; il exhorta le peuple à être toujours bon chrétien, bon Espagnol; il demanda des prières à la Vierge pour le triomphe de l'Espagne au Maroc; l'évêque fit ensuite la visite de l'église et on lui offrit un refresco; le lendemain il confirma huit cents enfants. Il se rendit ensuite à l'Escorial où se trouve une église remarquable. A côté, l'on voit la maison historique qui fut habitée par Philippe II pendant que l'on construisait le monastère et où furent exécutés les plans des entreprises de l'Invincible et de Lépante. Cette maison est au pouvoir des protestants luthériens d'Allemagne qui y ont installé une école. Ils y ont peu d'élèves à présent, mais ils ont fait du mal, en produisant dans le peuple de l'indifférence. Aussi la mission a été peu suivie, surtout par les hommes. La nouvelle génération, qui n'a pas été élevée par les protestants, offre de meilleures espérances. On travaille à faire enlever aux protestants leur maison pour en faire un monument national. On a fait dans ces missions des conférences dialoguées qui ont beaucoup plu; on a soigné particulièrement la fête des enfants; on a répandu à profusion la Médaille Miraculeuse et on a établi l'Association de la visite domiciliaire les visites au domicile des habitants ont donné d'excellents résultats. La communion des malades a été très solennelle à San Lorenzo, à Carabanchel Alto et à Vicalvaro; sans doute sa préparation est une source de peines pour le missionnaire, car pour dix malades qu'il visite, six refusent les sacrements; mais la communion des autres le console des ennuis de la veille. — Les Filles de la Charité en Afrique : saint Vincent avait annoncé qu'elles iraient; les premières qui réalisèrent cette prophétie furent celles envoyées à Alger en 1842; en

1844, elles s'établirent en Égypte; en 1878, elles parurent en Abyssinie, mais furent obligées d'en partir en 1894; en 1860, on en envoya à l'île de la Réunion; en 1897, à Madagascar; elles ont quitté l'île de la Réunion en 1922; en 1926, elles s'établissent au Congo belge. Les sœurs espagnoles parurent au Maroc en 1860, mais ce ne fut que pour un temps; elles y sont revenues en 1921.

Décembre 1925. — Le visiteur de Madrid est parti faire la visite des Antilles et du Mexique; M. Sierra le remplace pendant son voyage. M. Jean Zamora a fait paraître un livre de poésies. Les dames de l'Action catholique de la femme ont fait la communion chez les sœurs le jour de la Toussaint. M. Ignace Martin explique le nouveau règlement pour le recrutement militaire et en particulier les articles qui affectent les missionnaires et les dispositions qu'ils contiennent. A la Vierge de los Milagros a eu lieu, comme tous les ans depuis 1869, la neuvaine-mission; on estime à quatre-vingt mille le nombre des personnes qui sont venues cette année au sanctuaire depuis le 30 août jusqu'au 9 septembre.

Janvier 1926. — M. Pampliega est nommé supérieur de la maison centrale. Voici les associations qui sont établies dans la basilique de la Vierge Miraculeuse à Madrid: Veillée perpétuelle de la Miraculeuse (dames); garde d'honneur de la Miraculeuse (hommes); enfants de la Miraculeuse; jeudis eucharistiques avec communion, sermon, heure sainte; communion réparatrice du premier vendredi avec heure sainte; archiconfrérie de la Sainte-Agonie, etc. Le 22 novembre a paru le premier numéro du *Bulletin de la Basilique*. Du 25 au 27 novembre, triduum à la Miraculeuse

prêché par l'évêque de Salamanque; le 27, il y eut office pontifical par l'archevêque de Santiago avec assistance de S. A. l'infante Isabelle et de S. Exc. le Nonce apostolique. Deux nouvelles maisons de confrères ont été ouvertes : l'une à Baracaldo, l'autre à Saint-Sébastien. Les étudiants de Cuenca ont donné une séance musicale en l'honneur de Leurs Altesses Royales Dona Paz de Borbon et Dona Pilar de Baviera. Communions générales des Enfants de Marie et des Dames de la Charité avec leurs pauvres dans l'église des sœurs. On a fait tirer à un certain nombre d'exemplaires le tableau qui représente la manifestation de Jésus Crucifié à la sœur Manuela, dont nous avons parlé plus haut.

La Mission des Indes a été convertie en sous-province : vice-visiteur, M. Fernandez ; supérieur de Surada, M. Guernes ; supérieur de Cuttack, M. Coello Rey. Sont partis pour cette Mission, le 20 novembre, de Marseille, cinq prêtres et trois frères ; deux autres sont passés par Rome et les rejoindront en route.

LA INMACULADA DE LA MEDALLA MILAGROSA.

Les derniers numéros de cette *Revue Mariale*, tout à fait mariale, contiennent une série d'articles sur Marie, médiatrice universelle, corédemptrice, intercesseur, distributrice ; sur le symbolisme de la Médaille ; des récits de fêtes de la Miraculeuse qui montrent la grande dévotion des Espagnols pour la sainte Vierge et enfin des grâces innombrables obtenues par la Miraculeuse qui prouvent que la sainte Vierge aime bien les Espagnols.

LA MILAGROSA Y LOS NINOS.

La *Revue Mariale* pour enfants vient d'atteindre sa seconde année ; les numéros parus sont bien illustrés,

très intéressants et de nature à faire beaucoup de bien à leurs petites lectrices.

PALMA DE MALLORCA.

Les confrères ont célébré solennellement le troisième centenaire de la Congrégation. Il a été imprimé à ce propos une petite plaquette de vingt pages qui résume la vie de saint Vincent, expose l'état actuel de la Congrégation, raconte l'histoire de la maison de Palma fondée en 1736. Un triduum a eu lieu les 17, 18 et 19 juillet 1925.

GERMANOR.

Les étudiants de la province de Barcelone racontent d'une façon intéressante leur vie de prière, de travail; on les voit célébrer avec ferveur les fêtes de l'Eglise et de la Congrégation; donner des thèses ardemment défendues et non moins ardemment attaquées sur la philosophie, le dogme, la morale; établir des installations de télégraphie sans fil; faire de grandes promenades, etc.

La même revue raconte les Missions données par les confrères en Espagne, aux États-Unis, au Pérou. Dans ce dernier pays, on leur a confié, à Tarma, un territoire immense; une lettre de M. Salvado raconte comment des jeunes gens catholiques ont ruiné un cinéma qui était venu s'installer chez eux; ils ont joué de belles pièces pendant que devaient avoir lieu les représentations cinématographiques; tout le monde est venu à la représentation théâtrale et le cinéma a dû aller ailleurs, M. Ramis des États-Unis raconte comment il a vécu avec ses boy-scouts sous la tente à Hyde Park.

CARIDAD.

Nouvelle revue fondée par M. Ballester pour les

Enfants de Marie, les associées de l'œuvre Louise de-Marillac, les anciennes et actuelles élèves des maisons de Filles de la Charité dont la maison centrale est à Madrid, Paseo Martinez Campos, 18.

Il y a de belles illustrations; les articles parlent soit de l'apparition de la Vierge à sœur Catherine, soit de la dévotion au *Cristo Pobre*; soit d'une excursion faite par les anciennes élèves du collège de Marie Immaculée; soit de ce que font les Filles de la Charité au Maroc où elles soignent les blessés; le numéro se termine par quelques-uns des meilleurs devoirs d'élèves. *Crescat, floreat, fructifcet!*

HOLLANDE

SINT VINCENTIUS A PAULO.

Les sacrements chez les schismatiques d'Abyssinie. — Le baptême est administré aux garçons quarante jours, aux filles quatre-vingts jours après leur naissance. Il y a un second baptême que tous reçoivent le jour de l'Épiphanie où l'on célèbre l'anniversaire du baptême de Notre-Seigneur. La confirmation n'existe guère plus. Pour l'Eucharistie, on se sert de pain fermenté, sauf le Jeudi-Saint; il n'y a jamais d'exposition du Saint-Sacrement; la messe est toujours chantée; on présente au célébrant à l'offertoire treize pains, il en choisit trois et en consacre un; les autres sont mangés à la sacristie après l'office; la communion est distribuée sous les deux espèces; à la consécration les fidèles se prosternent et disent: « Je crois que ceci est vraiment le corps, le sang du Christ. » Tout le

monde a un confesseur, le père de son âme, qui est le garant de l'éternité; il n'y a guère que trois péchés, le vol, le meurtre, la violation du jeûne; les pénitences sont cinq cents genuflexions par jour, pendant un mois, dire quarante fois le livre des psaumes, s'abstenir un an ou davantage de beurre, d'œufs, de lait. L'extrême-onction ne se trouve que dans les livres. Le mariage se fait par le contrat, la fixation de la dot, un dîner auquel assiste le père de l'âme et où il prononce une bénédiction; plusieurs années après, les époux se rendent chez le curé, font leur confession; le prêtre dit un *Pater*, les bénit, et alors le mariage est considéré comme indissoluble; avant cette cérémonie, on peut divorcer.

Une ordination sacerdotale à Yung Ping-Fou. — C'est le fils d'un martyr des Boxeurs; quinze prêtres y assistaient; on fit un grand dîner, plus de quatre cents invités; on servit soixante-deux plats; pendant le repas, la mère du prêtre exprima la joie qui inondait son cœur.

Soerabaia (Java). — Les Lazaristes ont succédé aux Jésuites et récoltent ce que ceux-ci ont semé. Nous sommes très occupés par l'administration des sacrements, les visites de malades, les visites à domicile. Le jour le plus solennel est le 31 décembre, plus solennel que Pâques; nous avons beaucoup de communions et beaucoup de confessions.

Églises schismatiques en Abyssinie. — Elles sont entourées d'un bois sacré; elles sont sur le modèle du temple de Jérusalem (un *parvis* où se tiennent les étrangers et les chantres; le *Saint* pour les fidèles; le *Saint des saints* caché par un voile, pour les prêtres qui y disent la messe); sur les murailles, des peintures aux couleurs vives, pas de bancs ni de chaises, mais de la paille qu'on ne change qu'à Pâques; on n'est pas obligé d'entrer à l'église; il suffit de baiser les

murailles; ceux qui entrent doivent déposer leurs armes et leurs sandales; la visite à l'église est obligatoire le dimanche, le samedi, les fêtes de Notre-Seigneur, trente-trois fêtes de la Sainte-Vierge, les fêtes des anges (Michel, Gabriel, Raphaël, Phanuel, Uriel, etc.), les fêtes des apôtres, la fête des quatre animaux symboliques, les fêtes des patriarches, des prophètes; les jours de fête, il est défendu de travailler, de chasser, de pêcher, de voyager, d'écrire, de flageller; on va en pèlerinage à Axoum, vénérer les tables de la loi de Moïse (?).

San Salvador. — La plaie des Indiens est l'alcool pour lequel ils vendent leurs habits, leur chemise, leur sabre.

Che Koo en Chine. — Inondations, quinze villages sont dans l'eau, cinq mille chrétiens sont sans pain et sans habitation.

Shaolinkoo en Chine. — Trente-deux centres sont inondés, trois mille morts.

Perse, conversion d'un village nestorien. M. Fransen avait appris qu'il se trouvait deux familles catholiques dans ce village; il leur envoya un prêtre pour leur administrer les sacrements et il donna à ce prêtre une image de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Or, voici que tout le village, chef en tête, est venu demander à ce prêtre de rentrer dans le giron de l'Église catholique; tous les habitants assistèrent à la messe catholique, offrirent un repas au prêtre catholique; le chef est venu à Ourmiah pour traiter de la réconciliation. Deux autres villages veulent faire de même.

Jubilé épiscopal de Mgr Geurts. — Il y a vingt-cinq ans, le vicariat ne comptait que deux paroisses; plus de cent chrétiens ont été martyrs; il y a une trentaine de petits séminaristes, presque tous fils de martyrs; il y a une congrégation de sœurs indigènes, comptant

trente-deux membres; un collège de cent élèves, un pensionnat de jeunes filles, quatre-vingts écoles, neuf paroisses; dix-sept mille chrétiens.

Perse. — Les chrétiens sont répartis dans soixante-sept villages; il n'y a que sept prêtres; le petit séminaire compte vingt-neuf élèves.

Chine. — Mgr Schraven a célébré ses vingt-cinq ans de sacerdoce.

La guerre civile continue; les missionnaires doivent faire de grands détours pour éviter les armées; ils creusent de grandes caves pour s'abriter.

Soerabaia. — Par suite de l'arrivée de trois nouveaux missionnaires, on a pu ouvrir une nouvelle résidence.

ITALIE

ANNALI DELLA MISSIONE.

— *Septembre 1925.*

Un document concernant l'approbation de la Congrégation de la Mission. — Le docteur Giovanni Mazzini, de la Bibliothèque vaticane, a trouvé un document extrêmement intéressant dans les archives de la Congrégation des Religieux. C'est une demande présentée au Pape par saint Vincent pour obtenir l'approbation de sa Congrégation. On voit par les documents du treizième volume de M. Coste que pareille demande avait été adressée en 1628 à la Propagande, mais qu'elle n'avait pas abouti. En 1631, saint Vincent envoya M. du Coudray à Rome pour traiter de nouveau cette affaire. On s'adressa non plus à la Propagande, mais

à la Congrégation des Évêques et Réguliers; le document qui vient d'être retrouvé fut examiné le 13 février 1632, et l'on chargea un consulteur de faire un rapport à ce sujet; le consulteur lut son rapport à la séance du 30 avril 1632; on y décida de recourir au Nonce et à l'archevêque de Paris, pour savoir s'il était expédient que la confirmation apostolique fût donnée; une lettre de saint Vincent du 12 juillet 1632 fait allusion à ces demandes. La réponse dut être favorable, car le pape Urbain VIII approuva solennellement la Congrégation par sa bulle *Salvatoris Nostri*. Mais ici se pose une difficulté chronologique; les pourparlers, nous venons de le voir, duraient encore en juillet 1632; or, la bulle *Salvatoris Nostri* est dite avoir été promulguée en janvier 1632; c'est l'avis de tous ceux qui ont écrit sur saint Vincent depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes; comment expliquer cette difficulté? L'auteur de l'article que nous analysons montre que dans les bulles, l'an de l'Incarnation commence, non au 1^{er} janvier, mais au 25 mars, et que, par conséquent, la veille des ides de janvier de l'an de l'Incarnation 1632 ne peut pas être notre année civile 1632, mais doit être 1633; par conséquent la date exacte de la Bulle est le 12 janvier 1633. Avec cette date toute difficulté cesse.

Le document comprend un mémoire en latin, le même en italien et une demande au Souverain Pontife en italien. Nous donnons le mémoire en latin; si on le compare à la Bulle *Salvatoris Nostri*, on verra que celle-ci l'a reproduit presque mot à mot.

« Aliquot ab hinc annis nobilis vir Emanuel de Gondy Comes de Joigny considerans pro sua pietate et charitate multis in locis Galliae praesertim rucolas indigere spiritali consolatione, plerosque praecipuos fidei articulos qui Sanctissimam Trinitatem et sacrum

Incarnationis mysterium spectant, et sine quibus nulla est salus ignorare, aut in illos sicut oportet non credere, peccata sua Rectoribus suis prae verecundia aut propter nimiam quam cum ipsis habent familiaritatem detegere et confiteri non audere, multosque in eo errore esse ut se rite confessos putent quamvis suae etiam graviora peccata celent, insumpsit summam quadraginta quinque millium librarum Turonensium pro erectione unius Congregationis presbyterorum saecularium missionariorum nuncupatorum qui dictos ruricolos, doctrinae christianae rudimentis informare, eorum Confessiones audire, eisque Sacramenta ecclesiastica administrare, apud eos conciones habere, eosque cetera omnia quae ad salutem spectant edocere deberent ubi et quando ad spiritualia exercitia huiusmodi obeunda ab ordinariis locorum missi fuerint : jamque nonnulli presbyteri saeculares insimul in quadam domo in civitate Parisiensi existente congregati spiritualibus exercitiis huiusmodi cum summa populi aedificatione sub directione Vincentii de Paul presbyteri Aquen. dioecesis provinciae Auxitan. dictae Congregationis institutoris ac praedictae domus superioris vacantes instituto huiusmodi foelix principium dederunt infrascripta observantes.

« 1. Inprimis praecipuus dictae Congregationis finis est honorare Sanctissimam Trinitatem ac sacrum Incarnationis mysterium.

« 2. Presbyteri dictae Congregationis ad urbes et oppida aliaque loca Regni Franciae et Regis Christianissimi dominio subiecta exceptis illis quae Parliamentorum aut Ballivatum titulo insignita sunt quibus non desunt presbyteri tam saeculares quam regulares aliique ministri ecclesiastici per ordinarios locorum, quibus in hoc tantum Congregatio se submittit et perpetuo se summa cum obedientia submissam esse vult

et intendit, mittuntur ut ignorantes Dei praecepta doceant eosque doctrinae christianae rudimentis informant, eorum confessiones audiant ac eis Sacramenta ecclesiastica ministrent et apud eos Catechismi et praedicationis munus exerceant, obtenta tamen prius a parochis licentia sine qua ad dicta exercitia obeunda se numquam intromittunt nec se intromittere posse volunt.

« 3. In locis ubi concionati sunt Confraternitates (quas vocant Charitatis) auctoritate ordinariorum institui procurant pro locorum necessitate, quibus subveniri possit egenis morbo laborantibus, et in hoc pium opus aliquid de suis bonis contribuunt.

« 4. Lites et discordias quibus potissimum rusticulae totam interdum vitam involvuntur componere et sedare nituntur quam maxima possunt charitate.

« 5. Parochialium Ecclesiarum rectores ad spiritualia exercitia et parochias suas regendas instrui volentes in domibus suis recipiunt et operam dant ut ipsi rectores de casibus conscientiae et sacramentorum administratione tractaturi se invicem singulis mensibus conveniant quando id pro locorum vicinitate commode et absque suarum ecclesiarum detrimento fieri potest.

« 6. Singulis temporibus celebrationis Ordinum volentes se promoveri facere ad Ordines in domibus suis etiam recipiunt ut ipsos doceant quomodo se ad dictos Ordines gerere illosque digne suscipere debeant.

« 7. Congregatio supradicta omnia gratuito et absque ulla spe praemii perficit et perpetuo obire promittit.

« Modo vero animos ad caelestia magis magisque erigentes presbyteri praedicti infrascriptas ordinationes deliberaverunt :

« 1. Quod Congregatio constabit laicis, clericis, et presbyteris omnia communia habentibus.

« 2. Laici Marthae officio contenti domesticas res curabunt.

« 3. Clerici 17. vel 18. annum habere debebunt antequam in Congregationem admitti queant, et exacto probationis anno corpori Congregationis inserentur.

« 4. Vincentius de Paul praedictus manebit superior dictae Domus Parisiensis, et postquam aliae dictae Congregationis domus institutae fuerint in Superiorem Generalem et perpetuum dictae Congregationis eligetur.

« 5. Post dicti Vincentii de Paul obitum Superior Generalis pro tempore existens dictae Congregationis de triennio in triennium eligetur et poterit ad aliud triennium dumtaxat continuari.

« 6. Superior generalis, superiores aliosque ministros inferiores instituet et ad nutum amovebit, singulas dictae Congregationis domus, res et personas visitabit et corriget, omnemque aliam auctoritatem et superioritatem habebit quam similium vel aliarum Congregationum Superiores generales habent aut habere possunt vel poterunt in futurum.

« Cum autem ex hoc pio instituto maximos fructus provenisse experientia docuerit, et speretur adeo feliciora initia feliciores progressus in dies habitura ac firmitus consistant ea quae Sedis Apostolicae munimine roborantur, supplicant humiliter Vincentius superior dictae domus ac alii dictae Congregationis presbyteri quatenus dictam Congregationem specialis gratiae favore prosequendo Congregationem praedictam, ac per eam et singulas illius personas hactenus facta quaecunque, apostolica auctoritate approbare et confirmare, eisque apostolicae firmitatis robur adiacere, ac Superiori generali dictae Congregationis pro tem-

pore existenti ut pro feliciori progressu dictae Congregationis ultra supradictas ordinationes quaecunque alia statuta licita et honesta ac sacris canonibus et sacri Concilii Tridentini decretis minime contraria concedere ac pro rerum ac temporum qualitate et quoties expediens videbitur, mutare, alterare, modificare, limitare, corrigerere et alia de novo edere libere et licite valeat, dummodo praedicta statuta, illorumque mutationes, alterationes, modificationes, limitationes, correctiones, aliaque de novo edenda prius ab Ordinario approbentur; ipsique Congregationi et singulis personis in ea nunc et pro tempore existentibus ut omnibus et singulis privilegiis, immunitatibus, libertatibus, exemptionibus, facultatibus, favoribus et gratiis, indultis, indulgentiis ac aliis gratiis quibus aliae Congregationes utuntur potiuntur et gaudent ac uti, potiri et gaudere possunt vel poterunt in futurum pariter ac pariformiter et absque ulla prorsus differentia uti, potiri et gaudere possint periunde ac si dictae Congregationi illiusque superioribus aliisque personis specialiter et expresse concessa fuissent concedere et indulgere irritumque et decernere dignemini. »

A *Pregiato*, province de Naples, le tonnerre est tombé sur une classe dirigée par une sœur, a tout brisé sauf la statue de l'Immaculée ; heureusement la sœur et les enfants venaient de sortir de la classe. — A *Udine* on a célébré le mieux possible le tricentenaire ; c'est Mgr Bartolomasi qui a prêché successivement sur la vie, l'esprit et les œuvres de saint Vincent ; le premier jour fut pour les Dames de la Charité, le second pour les communautés religieuses, le troisième pour tout le peuple ; on distribua une petite vie de saint Vincent. — A *Catane*, grande solennités les 17, 18 et 19 juillet : toutes les communautés religieuses,

tous les instituts de bienfaisance, le clergé, le chapitre, l'évêque auxiliaire, le cardinal archevêque vinrent s'associer à la joie des missionnaires. — A *Plaisance*, une conversion a été opérée par une Fille de la Charité visitant les malades. — A *Catane*, un père ne voulait pas faire baptiser son enfant ; une sœur mit une médaille miraculeuse au petit ; le père consentit au baptême.

Fêtes du tricentenaire à Rome. — Le 19 juillet, la fête de saint Vincent fut célébrée à Saint-Sylvestre : le cardinal Bisleti dit la messe de communion ; Mgr Pescini chanta la messe et les vêpres ; le professeur Ruffini donna le panégyrique et le cardinal Lucidi la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le *iridium* des fêtes centenaires eut lieu au Léonien les 24, 25 et 26 juillet. Le 24, le cardinal Galli dit la messe de communion ; Mgr Zampini chanta la messe ; M. Lotteri, chanoine de Plaisance, parla de ce que saint Vincent a fait pour le clergé ; il loua en passant les Éphémérides liturgiques, le *Divus Thomas* ; la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par le cardinal Lega, préfet de la Congrégation des Sacrements. Le 25 juillet, messe de communion par le cardinal Lucidi ; Mgr Cherubini chanta la messe et Mgr Dubrowski les vêpres ; l'orateur parla des œuvres de charité de saint Vincent, particulièrement des Dames et des Filles de la Charité ; la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par le cardinal Benzano. — Le 26 juillet, le cardinal Fruhwirt, grand Pénitencier, dit la messe de communion ; la grand'messe fut chantée par le cardinal Pompili, vicaire de Sa Sainteté ; les séminaristes du collège de Plaisance étaient présents ; il y eut plusieurs dignitaires des Congrégations romaines, plusieurs évêques et préfets apostoliques. Les vêpres pontificales furent chantées par

— *Octobre 1925.*

La nature de la passion d'après saint Thomas, par le P. Noble, O. P.; Einstein et saint Thomas, par le P. Urbano, O. P.; L'idéalisme de saint Thomas, par le P. Guinassi, O. P.; L'origine et le caractère du quatrième Évangile selon la doctrine de saint Thomas, par le P. Sales, O. P.; L'évolution homogène des dogmes, par le P. Schultes, O. P.; Remarques sur la motion divine, par Zigon.; Réponse au docteur Zigon, par Pétrone, C. M.

LE MISSIONI ESTERE VINCENZIANE.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les articles de cette revue qui sont vraiment intéressants; la partie Correspondance, qui rapporte ce qui se fait dans les maisons de Sœurs en faveur des Missions, nous montre une heureuse initiative qui ne complique pas la dévotion des enfants mais qui la surnaturalise, la rend véritable par l'exercice de la charité. On voit par ces articles que les Sœurs profitent de toutes les occasions pour donner une intention missionnaire aux prières de leurs enfants et pour leur faire pratiquer le grand devoir de la charité à l'égard des Missions. Il y a aussi des articles sur saint Vincent qui le présentent aux lecteurs sous tous ses aspects. On y parle aussi avec émotion de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a été proclamée par un pape comme le plus grand et le plus fameux missionnaire des temps modernes.

VITA CRISTIANA. Sarzane.

La revue de nos confrères parle beaucoup de l'œuvre de la Propagation de la Foi et de la fête des Missions. Les étudiants de Turin et de Chieri sont venus passer leurs vacances à Sarzane. Le collège de la Mission de Sarzane n'a jamais voulu faire de réclame par répu-

gnance instinctive, et voici que Dieu lui envoie tant d'élèves qu'il a fallu agrandir les bâtiments pour recevoir tous ceux qui se présentent.

PASTOR BONUS. Sassari.

Les clercs de la Sardaigne sont allés en pèlerinage à Rome. Le pape Pie XI va doter la Sardaigne d'un séminaire régional; le cardinal Bisleti est venu le 5 août en poser la première pierre. Les séminaristes sont rentrés au séminaire de Sassari, soixante-quinze au grand Séminaire; en rentrant, ils ont appris que leur supérieur, M. Borgna, était devenu directeur des sœurs à Turin; un nouveau supérieur a été nommé. Les personnes changent, l'esprit demeure. L'œuvre des vocations compte toujours beaucoup de zélatrices. On présente saint Vincent comme le modèle et le sanctificateur des prêtres.

Sassari a payé à saint Vincent un tribut d'hommage à l'occasion du tricentenaire de la Congrégation. Il y a eu un *triduum* solennel; on a fait la veillée sainte, la nuit du samedi au dimanche; il y a eu messe pontificale solennelle par l'archevêque; les trois discours ont été donnés par M. Filici. Dans le premier, il a fait le portrait de saint Vincent : cœur plus tendre que celui d'une vierge, plus généreux que celui d'une mère, plus ardent que celui d'un apôtre; dans le second il a montré saint Vincent vivant dans ses fils et dans leurs ministères de bienfaisance matérielle et spirituelle; il a loué en particulier le populaire M. Manzella, missionnaire en Sardaigne depuis vingt-cinq ans; dans le troisième, l'orateur a parlé du second ordre de saint Vincent, les Filles de la Charité. et du troisième ordre, les Dames et les Demoiselles de la Charité. Une magnifique procession s'est déroulée le troisième jour dans les rues de Sassari. L'archevêque



CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

audience du Souverain Pontife; on revient par
Florence.

théologie au onzième siècle, par Castagnole, C. M.;
Julien d'Halicarnasse, par Dom Staelen, O. S. B.;
La recension des revues et des ouvrages donne une
idée du mouvement des études religieuses contemporaines.

Mgr Palica, vice-gérant de Rome. L'orateur parla de saint Vincent et des Missions; il indiqua les trois armes des missionnaires : la croix, la médaille miraculeuse, le sang des martyrs. Le cardinal Vico, préfet de la Congrégation des Rites, donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Le supérieur général des Jésuites, celui des Barnabites, beaucoup d'autres personnages étaient présents. — Le lundi 27 juillet, par une pensée touchante, on chanta un office funèbre pour les bienfaiteurs défunts. Mgr Dubrowski chanta la messe et le cardinal de Lai, secrétaire de la Consistoriale, donna l'absoute.

Missions données par la maison de Cagliari. — Onze missions ont été données en 1925. Partout nos confrères établissent ou consolident l'association des Dames et des Demoiselles de la Charité.

VITA FRATERNA, n° 32.

Piacenza, Collegio Alberoni, 1925.

Ce numéro raconte le pèlerinage de Rome fait par les étudiants du collège Alberoni de Plaisance, du 24 juillet au 5 août 1925. On visite d'abord Lorette; on arrive à Rome pour les fêtes du tricentenaire de la Congrégation; visites jubilaires à Saint-Pierre, le 28 juillet; à Saint-Paul-hors-les-Murs, le 29 juillet; à Saint-Jean-de-Latran, le 30 juillet; à Sainte-Marie-Majeure le 31 juillet; dans l'intervalle de ces visites, on va voir l'exposition missionnaire, l'école pontificale de musique sacrée; le 1^{er} août, excursion à Frascati; le 2 août, visites aux Catacombes; le 3 août, audience du Souverain Pontife; on revient par Florence.

EPHEMERIDES LITURGICAE.

Août 1925.

La gèneuflexion dans l'ancien Testament, dans le Saint-Évangile, dans l'histoire de l'Église; il y a des liturgies soit catholiques, soit hérétiques, qui n'emploient jamais la gèneuflexion, mais seulement l'inclination profonde; la gèneuflexion faite devant le Saint-Sacrement signifie adoration; devant le Pape ou les évêques, vénération.

Il nous est impossible de résumer ou d'indiquer tous les articles, variés, intéressants, savants de cette revue célèbre. Il faut les lire en entier.

Chapelet. Si l'on a un chapelet auquel sont attachées les indulgences du Rosaire et celles des Pères Croisiers, on peut cumuler les indulgences; on peut gagner les indulgences du Rosaire, même en séparant chaque dizaine; mais on ne peut rien ajouter dans l'intervalle de la dizaine, sous peine de perdre les indulgences du Rosaire.

DIVUS THOMAS.

— *Juillet 1925.*

Voici les dissertations de ce numéro : La médiation universelle de la Vierge Marie dans la distribution de la grâce, par le P. Sales, O. P.; Controverse sur la matière et la forme du Sacrement de l'Ordre, par le P. Hugon, O. P.; Saint Thomas d'Aquin et la philosophie italienne, par Sestili. Le dualisme transcendantal dans la philosophie de saint Thomas, par le P. Pirotta, O. P.; Contribution à l'histoire de la théologie au onzième siècle, par Castagnole, C. M.; Julien d'Halicarnasse, par Dom Staelen, O. S. B.; La recension des revues et des ouvrages donne une idée du mouvement des études religieuses contemporaines.

— *Octobre 1925.*

La nature de la passion d'après saint Thomas, par le P. Noble, O. P.; Einstein et saint Thomas, par le P. Urbano, O. P.; L'idéalisme de saint Thomas, par le P. Guinassi, O. P.; L'origine et le caractère du quatrième Évangile selon la doctrine de saint Thomas, par le P. Sales, O. P.; L'évolution homogène des dogmes, par le P. Schultes, O. P.; Remarques sur la motion divine, par Zigon.; Réponse au docteur Zigon, par Pétrone, C. M.

LE MISSIONI ESTERE VINCENZIANE.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les articles de cette revue qui sont vraiment intéressants; la partie Correspondance, qui rapporte ce qui se fait dans les maisons de Sœurs en faveur des Missions, nous montre une heureuse initiative qui ne complique pas la dévotion des enfants mais qui la surnaturalise, la rend véritable par l'exercice de la charité. On voit par ces articles que les Sœurs profitent de toutes les occasions pour donner une intention missionnaire aux prières de leurs enfants et pour leur faire pratiquer le grand devoir de la charité à l'égard des Missions. Il y a aussi des articles sur saint Vincent qui le présentent aux lecteurs sous tous ses aspects. On y parle aussi avec émotion de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a été proclamée par un pape comme le plus grand et le plus fameux missionnaire des temps modernes.

VITA CRISTIANA. Sarzane.

La revue de nos confrères parle beaucoup de l'œuvre de la Propagation de la Foi et de la fête des Missions. Les étudiants de Turin et de Chieri sont venus passer leurs vacances à Sarzane. Le collège de la Mission de Sarzane n'a jamais voulu faire de réclame par répu-

gnance instinctive, et voici que Dieu lui envoie tant d'élèves qu'il a fallu agrandir les bâtiments pour recevoir tous ceux qui se présentent.

PASTOR BONUS. Sassari.

Les clercs de la Sardaigne sont allés en pèlerinage à Rome. Le pape Pie XI va doter la Sardaigne d'un séminaire régional; le cardinal Bisleti est venu le 5 août en poser la première pierre. Les séminaristes sont rentrés au séminaire de Sassari, soixante-quinze au grand Séminaire; en rentrant, ils ont appris que leur supérieur, M. Borgna, était devenu directeur des sœurs à Turin; un nouveau supérieur a été nommé. Les personnes changent, l'esprit demeure. L'œuvre des vocations compte toujours beaucoup de zélatrices. On présente saint Vincent comme le modèle et le sanctificateur des prêtres.

Sassari a payé à saint Vincent un tribut d'hommage à l'occasion du tricentenaire de la Congrégation. Il y a eu un *triduum* solennel; on a fait la veillée sainte, la nuit du samedi au dimanche; il y a eu messe pontificale solennelle par l'archevêque; les trois discours ont été donnés par M. Filici. Dans le premier, il a fait le portrait de saint Vincent : cœur plus tendre que celui d'une vierge, plus généreux que celui d'une mère, plus ardent que celui d'un apôtre; dans le second il a montré saint Vincent vivant dans ses fils et dans leurs ministères de bienfaisance matérielle et spirituelle; il a loué en particulier le populaire M. Manzella, missionnaire en Sardaigne depuis vingt-cinq ans; dans le troisième, l'orateur a parlé du second ordre de saint Vincent, les Filles de la Charité. et du troisième ordre, les Dames et les Demoiselles de la Charité. Une magnifique procession s'est déroulée le troisième jour dans les rues de Sassari. L'archevêque

a pris la parole pour remercier les prêtres de la Mission, les Filles de la Charité, les Dames et les Demoiselles de la Charité. On a servi aux pauvres un grand repas : cela convenait dans une fête de saint Vincent, apôtre de la Charité. Notre bienheureux père a dû être content de cette manière de célébrer le troisième centenaire de sa Congrégation.

MANUALINO DE PIETA, par David Landi, prêtre de la Mission.

Ce petit manuel est destiné à la jeunesse ; il rappelle d'abord ce que la jeunesse catholique doit savoir ; il signale les périls de la jeunesse : passion dominante, langue, respect humain, mauvaises compagnies, lectures ou représentations ; il donne les remèdes à ces dangers ; il indique les pratiques de piété de la jeunesse catholique. Il y a pour tous les jours de l'année un thème de méditation emprunté à saint Vincent, à la bienheureuse Marillac, à Frédéric Ozanam, à saint François de Sales. Excellent manuel empreint d'une piété solide.

LA MÉDIATION UNIVERSELLE DE MARIE ET SON VÉRITABLE CULTE DANS LE MYSTÈRE DE LA VISITATION, par Angelo Campanale, prêtre de la Mission.

Notre confrère montre que le christianisme a toujours honoré Marie parce que Dieu a fait en elle de grandes choses ; il fait le récit évangélique de la Visitation ; il en donne un bref commentaire et il en tire les enseignements suivants : Marie est mère de Dieu et des hommes, nous lui devons un culte d'honneur ; Marie est notre médiatrice secondaire auprès de Dieu, nous lui devons un culte d'intercession. Quelle est la nature de cette médiation de Marie ? Elle est universelle et efficace : on le voit par la sanctification de

saint Jean Baptiste; plus tard par les noces de Cana, plus tard encore par les sanctuaires innombrables qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont été dédiés à Marie. Ce discours fut prononcé, le 2 juillet 1925, dans l'église de la Visitation à Turin. L'auteur y a ajouté un appendice pour montrer les progrès de la dévotion à Marie, médiatrice, dans l'univers. Discours substantiel, d'une doctrine sûre et d'une onction touchante.

POLOGNE

La sœur Kruzer écrit que, n'ayant plus d'argent pour nourrir ses vieillards et ses enfants, elle avait promis de donner, pour faire dire des messes pour les âmes du Purgatoire, tant pour cent du produit du travail qu'on lui ferait faire. Aussitôt on lui propose la confection de bonnets d'uniforme et ce travail rémunérateur suffit à nourrir, habiller, chausser, chauffer les enfants et les vieux.

GRÈCE

*Lettre de M. SALIBA, Prêtre de la Misson,
à M. VERDIER, Supérieur général.*

Santorin, le 24 décembre 1925,

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Depuis ma dernière, lettre rien de nouveau n'est survenu; notre volcan continue toujours ses éruptions.

Au cours du mois dernier, les géologues ont fait des observations intéressantes. Ils ont ainsi constaté que la radioactivité de l'eau de mer au contact de la lave, et celle de l'eau qui reste dans la baie obstruée en partie par la lave, sont insignifiantes. Le déplacement du cône d'éruption est arrêté et il ne s'échappe plus de vapeurs de soufre du cône de Ghéorghios. La nouvelle lave s'écoule en partie sur la lave ancienne provenant des éruptions de 1866 et 1707. De l'avis toujours des géologues, l'activité du volcan était entrée graduellement, depuis le 13 octobre, dans la phase du paroxysme violent. Les projections de vapeur d'eau et de gaz, et les détonations étaient en effet très puissantes et très fréquentes. Il y avait, et il y a encore des projections de grandes quantités de cendres qui retombent à une distance horizontale, d'environ 800 mètres. Les nuages de vapeur d'eau et de cendres, atteignent une hauteur de 600 mètres, d'aucuns disent 2 000 et 3 000 (?), et sont portés par le vent au-dessus de l'île. De temps en temps, nous avons à Thira des pluies de cendres et de sable, et même une fois nous avons eu une pluie d'eau chaude qui a

brûlé toutes les plantes des jardins. La nouvelle île continue d'avancer toujours dans les directions sud-est et nord-est. Jusqu'à ce moment, assurent toujours les géologues, la vie des habitants ne court aucun danger. Somme toute, le volcan n'a fait de mal, jusqu'à ce jour, qu'à notre école qui a vu ses élèves tomber de quatre-vingts à vingt ; les parents, en effet, effrayés de cette éruption, ne nous ont pas envoyé leurs enfants ; l'école fonctionne quand même normalement avec ses vingt élèves. Que Dieu ait pitié de nous !

SALIBA.

ASIE

CHINE

TABLEAU GÉNÉRAL
DE L'ÉTAT DES MISSIONS DES LAZARISTES
du 1^{er} juillet 1924 au 30 juin 1925
dans les vicariats du nord et du sud de la Chine.

	Sud.	Nord.
Catholiques.	173 263	548 121
Hérétiques	50 000	»
Païens	47 000 000	19 000 000
Chrétientés	2 137	4 859
Districts.	31	19
Résidences.	140	165
Vicaires apostoliques	6	6
Préfet.	»	1
Missionnaires prêtres européens.	72	84
— — américains.	15	»
— — indigènes.	46	59
— Étudiants	29	»
— Séminaristes.	15	»
— Frères européens.	4	10
— — indigènes	13	11
Séculiers prêtres européens.	4	4
— — indigènes	95	179
— aspirants séminaristes.	57	373
— petits —	187	457
— grands —	103	91
Trappistes.	»	96
Maristes.	»	74
Paulistes.	»	37

	Sud.	Nord.
Filles de la Charité européennes.	72	51
— américaines . .	11	»
— indigènes . .	116	81
Franciscaines Missionnaires de		
Marie	»	42
Religieuses indigènes	179	306
Catéchistes hommes	555	1 062
— femmes	171	855
Maitres d'école	517	1 819
Maitresses —	213	1 410
Baptiseurs	102	1 124
Baptiseuses	79	1 538
Églises	135	223
Chapelles	967	2 038
Écoles primaires de garçons	390	1 905
Écoliers	10 002	29 882
Écoles primaires de filles	153	1 201
Écolières	4 764	24 421
Écoles secondaires de garçons . . .	14	143
Élèves	1 093	3 106
Écoles secondaires de filles	5	14
Élèves	292	1 178
Collèges de garçons	1	14
Élèves	204	1 129
Collèges de filles	»	10
Élèves	»	520
Écoles mixtes	25	162
Élèves catholiques	566	2 013
— païens	1 187	2 978
Écoles normales de garçons	»	1
Élèves	»	71
Écoles normales de filles	1	4
Élèves	10	110
Écoles de catéchistes	»	25
Étudiants	»	662
Étudiantes	»	391
Catéchuménats d'hommes	165	1 016
Élèves	5 374	22 473
Catéchuménats de femmes	133	829
Élèves	3 494	15 751

	Sud.	Nord.
Ateliers	3	10
Ouvriers.	211	190
Ouvroirs.	28	20
Ouvrières	1 953	1 703
Imprimeurs.	8	54
Livres édités.	"	223 020
Hôpitaux pour hommes.	13	11
Malades.	14 553	5 066
Hôpitaux pour femmes.	11	"
Malades.	4 633	"
Hospices pour hommes	12	6
Vieillards.	964	631
Hospices pour femmes.	14	"
Vieilles.	312	"
Dispensaires.	43	21
Remèdes distribués.	1 482 522	753 601
Enfants reçus.	2 267	980
— à la crèche.	428	"
— en nourrice.	2 190	927
— confiés à des familles.	114	1 434
Orphelinats de garçons	7	7
Orphelins.	409	290
Orphelinats de filles.	28	16
Orphelines	2 538	1 743
Conversions d'hérétiques.	155	124
Baptêmes d'adultes	6 595	18 908
— d'adultes <i>in articulo</i>		
<i>mortis</i>	2 589	871
— d'enfants.	5 532	10 954
— d'enfants <i>in periculo</i>		
<i>mortis</i>	20 799	27 760
Confirmations.	5 255	4 819
Confessions de précepte.	86 644	269 920
— de dévotion.	384 785	641 943
Communions de précepte	81 856	171 706
— de dévotion.	1 035 105	1 829 837
Extrêmes-Onctions	1 869	3 999
Prêtres ordonnés	19	11
Mariages entre fidèles.	965	2 044
— avec des infidèles.	335	229

	Sud.	Nord.
Retraites : hommes	1 866	»
— femmes.	2 098	2 147
Défunts adultes.	1 906	7 251
— enfants.	2 068	4 438
Associations.	43	43
Admissions dans l'année. . . .	3 454	6 152

ACTE DE PIRATERIE A BORD DU « TUNG CHOW »

Le navire qui ramenait notre confrère M. Lefaki a été piraté par des Chinois embarqués comme passagers à 200 milles au sud de Weihaiwei.

Les pirates blessèrent le capitaine à la figure d'un coup de revolver et maintinrent en respect le reste de l'équipage ainsi que les passagers. Les pirates changèrent la route du navire en disant vouloir le diriger sur Shanghai, ensuite ils le dirigèrent sur Swatow, et enfin sur la baie de Bias. Le navire était piloté par le second et le troisième officier sous la surveillance des pirates et les mécaniciens manœvraient sous la menace des revolvers.

Les pirates s'établirent dans le salon des premières, mais ne gênèrent pas les passagers qui prirent leurs repas aux heures réglementaires et purent occuper leurs cabines. Les pirates prévinrent qu'en cas de révolte ils tueraient les passagers et l'équipage; ils tinrent le navire le plus éloigné possible de la terre et renouvelèrent leur menace d'un massacre général chaque fois qu'un navire fut en vue.

Le 22 courant, le *Tung-Chow* arriva en face du repaire des pirates.

Sur le conseil des officiers, les passagers restèrent dans leurs cabines pendant que des sampans se détachaient de la côte pour venir prendre possession du

butin qui comprenait une somme considérable en espèces, une partie du chargement et tous les bagages des passagers chinois. Personne ne fut molesté.

Le vapeur leva l'ancre à deux heures dix minutes, et se dirigea vers Hong-Kong.

Personne n'est blessé, mais les passagers sont fatigués par les émotions.

A PROPOS DE PILLAGES

Nous empruntons à *l'Écho de Tien-Tsin* du 7 janvier 1926, l'article suivant :

On a enfin tous les détails d'une série d'attentats, au cours des récentes hostilités, contre un prêtre qui a absolument tout perdu, même sa santé rudement éprouvée par les avanies de toutes sortes et les traitements brutaux, inhumains que lui ont infligés ses agresseurs, nous devrions dire ses bourreaux. Voici un résumé de cette lamentable histoire :

« Il s'agit du Rév. P. Marynen, Lazariste hollandais, chargé d'un groupe de chrétientés dont le principal est Kwan-poo teou, à 45 lys environ au sud-ouest de Tien-tsin.

« Il eut affaire d'abord avec les soldats en déroute de Ly-Tsin-lin, puis à leurs poursuivants, ceux des deuxième et troisième armées populaires.

« A l'annonce de l'arrivée des premiers, trois cents chrétiens et sept cents païens environ se réfugient en hâte avec leurs bagages dans l'enclos de la résidence du Père et de l'église.

« Le 24 décembre, à une heure du matin, l'enclos est envahi par une bande de soldats avec un capitaine à leur tête. Pensant les satisfaire en calmant leur faim, le Père obtient d'eux qu'ils aillent en dehors de la résidence prendre un repas dont il fera les frais. La

faim calmée, restait toujours aussi vive la soif du pillage. Toutes les entrées de la résidence ayant été fermées, les soldats escaladèrent les murs de l'enclos. Le Père alla alors à leur rencontre, mais ils l'écartèrent rudement et envahirent tous les locaux : église, école, chambres privées, faisant main basse sur tout ce qui pouvait s'emporter facilement des biens du Père et de ceux des réfugiés et saccageant tout le reste avec rage. Le butin comprenait entre autres une somme en argent de 237 dollars, tout l'avoir du Père pour l'entretien de ses œuvres.

« Ces soldats partis, continuant leur fuite, étaient suivis d'autres bandes tout aussi assoiffées de pillage.

« Le 25 décembre, toujours à une heure du matin, nouvel envahissement. Heureusement quelques sacs de grain trouvés trop encombrants par les premiers pillards pourvurent au repas des seconds qui, une fois repus, se mirent à exiger du Père une somme de 1 000 dollars. Cette somme, pour cause, ne pouvant leur être livrée, nouvelle fouille des locaux et des gens réfugiés, sans excepter les femmes. Fouille stérile, bien entendu. Pris de rage, les soldats massèrent les quinze élèves internes de l'école vers l'entrée de la chambre du Père, et apportèrent devant celui-ci un gros fagot de paille. Le malheureux Père fut alors dépouillé de ses vêtements, sauf de ses pantalons qu'il dut retenir de ses mains, car sa ceinture même lui fut arrachée. Il fut alors poussé et bousculé vers le feu déjà allumé lorsque les enfants, à genoux, supplièrent d'épargner la vie de leur missionnaire et offrirent d'aller, accompagnés de soldats, demander de l'argent de porte en porte dans le village. Hélas ! la tournée ne rapporta que 2 dollars, les maisons du village, pour la plupart, étant évacuées par les habitants ou déjà pillées par les fuyards. Entre temps, on décou-

vrait la cave de la résidence qui recélait les objets du culte et les habits du Père et ceux de son vicaire indigène. Se rendant compte enfin que le Père n'avait vraiment pas d'argent, les pillards se contentèrent de leur trouvaille et des 2 dollars rapportés par les enfants et décampèrent.

« Mais les épreuves du Père n'étaient pas encore à leur fin.

« Dans la journée du 25, nouveaux envahisseurs. L'un d'eux, d'une main saisissant le Père par le poignet et de l'autre appuyant sur sa cuisse le canon de son fusil, exigea de l'argent. Instinctivement, le Père fit un brusque mouvement de côté. Surprise ou non de la part du brigand, le fait est que le coup de feu partit et la balle enfonça dans le pavé à deux pas devant le Père. Elle lui restera comme triste souvenir de ces jours d'horreur. Les soldats alors renversèrent le Père à terre et l'un d'eux, dans le geste de l'étrangler, lui laissa sur le cou la profonde trace de ses cinq ongles ! Quels ongles ! On le devine. Leur saleté et celle des haillons revêtus par le Père après son dépouillement n'expliquent que trop que les plaies faites par de telles griffes se soient, depuis, hideusement envenimées.

« Les 26 et 27 décembre virent l'entrée des troupes populaires qui fouillèrent dans les débris sans nom des précédents pillages bien peu faits pour les satisfaire. A ce moment, le Père ayant voulu rassurer quelques-uns de ses gens pris de frayeur reçut, des soldats, sur le bras, plusieurs coups de plat de baïonnettes qui ne s'arrêtèrent que lorsque le Père put exhiber son passeport. Deux coups de feu, cependant tirés en l'air, terminèrent enfin l'agression.

« Les pertes matérielles, seulement pour le Père et les gens directement à son service, s'élèvent à plus de

2000 dollars, pour les objets du culte, les vêtements, literies, bicyclettes, chevaux, instruments, dégâts aux immeubles et argent en espèce.

« Mais les pertes du Père lui sont bien moins sensibles que celles de ses réfugiés. Si seulement il pouvait un peu dédommager ceux-ci, il se consoleraient volontiers de l'extrémité où sa pauvreté ordinaire est descendue. »

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PÉKIN

État de la Mission du 1^{er} juillet 1924 au 30 juin 1925.
In-4 de 190 pages, donnant une notice historique du vicariat de Pékin, le personnel actuel avec la photographie de tous les missionnaires, les œuvres et les fruits spirituels, la photographie de toutes les églises du vicariat, des écoles et des collèges.

LE BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN

Lettre de S. Exc. Mgr le délégué apostolique à M. VERDIER, Supérieur général de la Congrégation de la Mission.

RÉVÉRENDISSIME MONSIEUR LE SUPÉRIEUR
GÉNÉRAL,

Puisque l'un des principaux devoirs de la charité fraternelle est, selon l'Apôtre, *de se réjouir avec ceux qui se réjouissent*, c'est pour moi un devoir bien agréable de prendre ma part aux joies du Tricentenaire de la fondation de la Mission.

C'est un devoir de justice aussi.

Au représentant du Souverain Pontife, dans cette immense contrée d'évangélisation, l'occasion n'est que trop favorable pour rendre hommage aux travaux apostoliques de la Compagnie des Prêtres de la Mission.

Quand saint Vincent institua sa Congrégation, lorsqu'il se réjouissait de la voir prendre pied aux îles Hébrides, en Barbarie, à Madagascar, eut-il la vision prophétique, l'intuition, le pressentiment de la participation qu'elle devait avoir dans la conversion de la Chine? Il est permis de le croire, car, sur la foi de la *Vie des Saints*, nous savons que Dieu s'est souvent plu à révéler aux fondateurs d'ordres les destinées futures de leur famille naissante.

Après et avec tant d'excellents ouvriers, au cours de ces trois siècles, les fils de saint Vincent ont joué un grand rôle dans l'évangélisation de la Chine. Sans parler des premiers pionniers, MM. Appiani et Pedrini, ni des glorieux martyrs François Clet et J. Gabriel Perboyre, qu'il me soit permis de signaler seulement deux faits qui sont tout à l'honneur de leur zèle apostolique, à savoir : d'abord la multiplication et l'épanouissement de nouvelles Missions que le Saint-Siège a pu constituer dans les territoires primitivement confiés aux Lazaristes; ensuite, la bonne formation d'un nombreux clergé indigène.

Et, n'est-ce pas là l'esprit, la méthode de saint Vincent : convertir les peuples et leur donner de bons et saints pasteurs?

L'institution d'un clergé indigène est la condition primordiale et préalable du succès définitif des Missions; l'état de mission, en effet, n'est pas en lui-même une fin, un terme sans au-delà; les Missions sont un moyen transitoire d'établir l'Église là où la foi n'a pas encore pris racine.

La création de la préfecture apostolique indigène de Lihsien atteste l'heureuse issue des efforts de votre Congrégation en cette région.

La Chine, longtemps immuable, se transforme soudain, et nous voici vraiment en présence d'une autre

Chine ; mais la charité chrétienne est perpétuellement jeune et, elle aussi, transforme son apostolat et trouve toujours les moyens de conversion en harmonie avec la direction du Saint-Siège et les légitimes aspirations des peuples qu'elle évangélise, *dum omni modo Christus annuncietur*. (Phil., 1.18.)

Je vous prie, Monsieur le Supérieur général, d'agréer, avec mes respectueuses félicitations et mes vœux sincères, ce témoignage qu'il me plaît de rendre à vos missionnaires. Puisse-t-il unir sa note au concert de congratulations dont vous serez l'objet à l'occasion de cette solennelle commémoration !

Car je sais qu'avec les fêtes du Tricentenaire, vos fils et disciples doivent célébrer le cinquantenaire de votre vocation religieuse.

Fils et disciples, je l'ai bien dit, les Prêtres de la Mission en Chine s'efforceront de suivre vos pas, vous, qui donnez exemple d'un attachement inébranlable au vicaire du Christ. Plus elle adhère au Siège apostolique, plus l'âme du missionnaire s'affermir dans la foi et dans la charité et assure ses succès.

C'est en union des mêmes sentiments de vénération que je demeure,

Monsieur le Supérieur général, de votre paternité révérendissime, le très dévoué en J.-C.

† CELSUS COSTANTINI,
*Archevêque de Théodosie,
Délégué apostolique.*

OUVRAGES DU P. HUC

On annonçait, dans un catalogue, que, « pour son livre si loyal et si courageux, le missionnaire Huc avait obtenu les honneurs de l'Index ». M. Planchet montre qu'il n'y a rien de vrai dans cette mise à l'index ; que

c'est un propos malveillant, recueilli je ne sais où, qui n'a aucun fondement.

PETIT ÉCHO DE SAINT-MICHEL

M. Clément va faire mettre dans l'église des Légations de Pékin une statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus; il en expose les raisons et cite, en particulier, ce passage de l'*Histoire d'une âme* composée par celle qu'on a nommée la Vierge apostolique :

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, mon Bien-aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. »

L'AMI DES MISSIONNAIRES DU KIANG-SI

Lettre officielle de la Chambre de commerce de Tsin-Shien, à S. G. Mgr FATIGUET, vicaire apostolique de Nan Chang (Kiang-Si.)

MONSEIGNEUR,

Nous vous adressons respectueusement la présente lettre. L'année dernière, le 12 de la onzième lune et le 14 de la douzième lune, une foule de soldats en déroute a précipitamment envahi notre ville de Tsin-shien. Alors tous les habitants et commerçants, saisis de frayeur, se réfugièrent dans la résidence de votre

noble religion. Le nombre de réfugiés fut à peu près de deux mille. Le prêtre, Hiu, compatissant à l'égard de tant de malheureux, hommes et femmes, vieillards et enfants, souffrant de faim et de froid, donna ordre à ses deux compagnons, Hou-i-sing et Ngai-seu-yuen, de leur procurer de la paille pour coucher et du riz à manger.

Quoique les biens de ces deux mille malheureux aient été pillés par les brigands, leur vie, cependant, a été sauvée par le prêtre Hiu de la Mission catholique. Car, en ce moment-là, le sous-préfet et le chef de police de ville s'étaient enfuis et aucun des membres de la Chambre de commerce, en cette circonstance, n'osait prendre en main l'administration.

Quelques jours après arrivait le général Ngo, avec ses troupes régulières, pour s'installer en cette ville. C'est encore le prêtre Hiu, de la Mission catholique, qui se dévoua et prêta son secours : il avança son argent et consentit à entrer en pourparlers avec les chefs militaires pour maintenir la paix.

C'est à M. Hiu que nous devons de la reconnaissance ; c'est aussi à vous, Monseigneur, que nous devons des remerciements pour le service de la charité. C'est vraiment un acte de générosité ! il mérite toutes les louanges ! Nous, Tsinshiennais, notables, commerçants, étudiants et laboureurs, nous ne savons vraiment pas comment nous pourrions rendre grâce pour ce bienfait !

Nous venons d'entendre dire qu'à cause de la mort de M. Yeou certains chrétiens de Tsi-pi-san sont venus à Tsin-shien inviter M. Hiu d'aller succéder à M. Yeou et qu'ils vont prier l'évêque d'envoyer M. Hiu habiter à Tsi-pi-san et de désigner un autre missionnaire, à sa place, à Tsin-shien. Voilà pourquoi, nous, étant inquiets de ce changement, nous avons convoqué les

habitants de la ville de Tsin-shien, pour délibérer et vous adresser une supplique, vous priant de maintenir M. Hiu à Tsin-shien. C'est le 24 de la présente lune qu'a eu lieu cette réunion dans la Chambre de commerce : il y a 420 voix qui demandent de maintenir M. Hiu dans la ville de Tsin-shien.

Nous vous adressons donc, Monseigneur, cette supplique afin que vous daigniez exaucer la prière du peuple de Tsin-shien.

Maintenant, nous vous souhaitons une haute paix et vous prions d'examiner la chose.

Les chefs de la Chambre de commerce : avec les noms de 420 personnes qui ont signé la présente supplique.

24 de la troisième lune de la quatorzième année de la République.

PETIT MESSENGER DE NINGPO.

— *Juillet 1925.*

Où en sommes-nous ? — Lorsque, au milieu de juin, nous essayions de donner à nos amis lointains un aperçu sommaire de la situation troublée du pays, le ciel de Chine était bien noir et l'atmosphère chargée d'orage. Partout l'excitation était intense, soigneusement entretenue par les agissements des écoles, les récits exagérés de la presse, qui fournissaient à la crédulité publique les histoires les plus fantastiques et les fanfaronnades les plus ridicules. La grève battait son plein, mettant sur le pavé des milliers de travailleurs qu'il fallait payer et nourrir ; ce à quoi pourvoaient les quêtes organisées dans la rue et dans les boutiques, et fournissant aux meneurs une armée toute prête de désordres. A ce moment, on pouvait s'attendre au pire...

Grâce à Dieu, depuis lors la situation s'est quelque

peu détendue; le travail reprend, l'ordre renaît, mais le temps reste lourd, l'avenir incertain. De-ci de-là, partout où la tension était trop forte, des orages locaux ont éclaté qui facilement auraient pu dégénérer en désastres irréparables. C'est ainsi qu'à Kiukiang, presque au lendemain des échauffourées sanglantes de Hankow que nous signalions dans notre dernier numéro, la populace excitée par les jeunes se lançait à l'assaut de la concession, attaquant le Consulat et la Banque japonaise, la Compagnie de navigation anglaise, démolissant en moins de rien, pillant, brûlant tout ce qui lui tombait sous la main, avant même que les canonnières étrangères aient pu débarquer leurs troupes de secours.

A Canton, le 23 juin, ce fut autrement sérieux. Au cours d'une parade à laquelle prenaient part, en dehors des éléments ordinaires, des écoles et des marchands, les cadets de l'école militaire et les soldats en armes, tout à coup, sans provocation d'aucune sorte, au moment où le cortège passait devant les concessions étrangères, la fusillade éclate, tuant du premier coup un Français et blessant d'autres spectateurs, tandis que les vociférations redoublent de violence. Heureusement que, averties dès la veille de ce qui se préparait, les autorités avaient pris leurs mesures. Sachant bien qu'elles ne pouvaient compter sur les magistrats chinois qu'elles avaient avisés aussitôt, elles étaient prêtes à toute éventualité. Aussi la riposte ne se fit pas attendre; les volontaires, la garde, les navires de guerre français, anglais, japonais se mirent de la partie. En vingt minutes les mitrailleuses avaient nettoyé la place et plus de cent manifestants restaient sans vie sur le carreau, tandis que deux cents autres, plus ou moins blessés, allaient se faire soigner par la ville. La leçon fut dure, mais

depuis lors, les meneurs se le tiennent pour dit; ils ont protesté et protesteront longtemps encore; par menaces, par promesses ils ont fait la grève autour des concessions, mais prudemment ils se tiennent à l'écart, et malgré leurs rodomontades ils ne semblent pas prêts de venir s'y frotter de nouveau.

A Ningpo. nous avons eu nous-mêmes notre tour d'émotion, quand par deux fois, le 21 et le 22 juin, la jeunesse des écoles s'est lancée à l'assaut, peu dangereux d'ailleurs, puisque la police présente laissait faire, d'une maison chinoise qui fournissait les Anglais de l'endroit et d'une maison de la douane qui abritait un employé japonais. Encore faut-il dire, pour réduire l'incident à sa juste valeur, que les choses n'en seraient sans doute pas venues là si d'une part, pour le premier cas, il n'y avait pas eu quelques paroles imprudentes à l'adresse d'une jeunesse déjà surexcitée, si de l'autre le boy chinois du Japonais n'avait pas maltraité un tireur de pousse, brutalité dont son patron bien à tort fut rendu responsable. Quoi qu'il en soit des motifs, les jeunes, ces deux soirs-là, ont fait belle besogne : le travail d'anarchie et de destruction ne laissa rien à désirer. Dans le magasin tout fut brisé, portes, fenêtres, comptoirs, vitrines, étagères, et leur contenu de bouteilles, conserves, bref un sac véritable. Dans la maison du douanier, même chose : au matin il ne restait plus que les murs, et encore, avec quelques cendres fumantes. Heureusement les deux locataires eurent-ils la bonne fortune de n'être pas découverts, l'un dans une grosse jarre d'eau, l'autre derrière la même jarre : sans quoi, à en juger par l'ardeur de destruction, par les vociférations qui s'entendaient de tout le faubourg, ils auraient bien pu y laisser la vie. Peut-être alors la police, souriante jusque-là, n'aurait pas laissé faire.

Plus d'un, dit-on, de ces jeunes patriotes fut blessé par la chute des verres ou des pierres, et s'en fut se faire soigner à l'hôpital; blessures glorieuses, c'était pour la cause.

Mais, dès le lendemain, apparaissait dans nos eaux un torpilleur américain, aussitôt suivi d'une canonnière japonaise. Du coup tout rentrait dans le calme. L'approche des vacances d'ailleurs, les chaleurs de la canicule particulièrement vives cette année, firent songer à plus d'un, je pense, qu'il ne serait pas sage d'aller d'un coup jusqu'au bout de ses forces et que peut-être il serait mieux de garder pour des temps plus propices aux beaux gestes les forces et les ardeurs dont la patrie aurait encore besoin.

Le fait est qu'à partir de cette date l'élément féminin a complètement disparu de la rue. Les étudiants se sont faits plus rares; plus d'orateurs aux carrefours, plus de quêteurs pour le soutien de la grève. Quelques rares groupes en permanence sur les quais d'arrivée des bateaux de Shanghai, aux abords du bureau de la poste pour surveiller la provenance ou le contenu du cargo et décider de bonne prise toute marchandise de mauvaise nature : entendez toute marchandise anglaise ou japonaise. Car il est à remarquer que, du début, la France et les Français ont été mis hors de cause et ne sont que tout à fait indirectement englobés dans la haine qui en veut à l'impérialisme étranger. La France n'est-elle pas une république comme la Chine? Ce qui n'empêcha pas toutefois que nous n'ayons eu affaire un beau jour à ce zèle intempestif. Un colis postal du Bon Marché de Paris, je vous prie, fut déclaré d'origine japonaise, arraché des mains de notre domestique et confisqué contre reçu signé de l'Association des Y. M. C. A. Plainte fut portée à la police qui nous retourna bien

vite le paquet et les jeunes patriotes reconnurent, de fort bonne grâce d'ailleurs, qu'ils s'étaient trompés. Ce n'était pas tout à fait leur faute. Ignorant toute langue étrangère, ils n'avaient pas su lire le mot Paris d'où venait le paquet. Sans quoi, probablement, ils n'auraient pas fait confusion.

Le 30 juin avait été fixé comme jour de deuil national dans la Chine entière et de protestation contre les événements du 30 mai. Nous n'étions donc pas sans inquiétude et redoutions pour ce jour quelque violence; il n'en fut rien heureusement. Le défilé se fit sans tumulte ni désordre aucun; la chaleur, la fatigue, l'habitude produisaient leur effet. Quelques groupes de bambins et bambines des écoles, des formations de jeunes gens bien moins denses d'ailleurs que dans les parades du début, quelques ouvriers, quelques commerçants, puisqu'il fallait représenter toutes les classes, déambulèrent par les rues de huit heures à midi, brandissant au bout de leur petit drapeau blanc ou clamant sans enthousiasme les revendications de la Chine : « A bas l'impérialisme étranger ! La Chine aux Chinois ! A bas les traités injustes ! N'achetez pas les mauvaises marchandises ! » Et ce fut tout : un peu platonique, n'est-ce pas ?

Or, voilà que le même jour, au soir, une autre manifestation organisait aussi une procession qui ne fut pas sans pittoresque, ni surtout sans effet, puisqu'elle remporta la victoire. De cent à deux cents paysans, coiffés d'un chapeau de feuilles de bambou, défilèrent en silence, tenant en main un drapeau réclame où vous auriez pu lire en gros caractères : *A bas le monopole !* C'était l'honorable corporation des... vidangeurs, innocentes victimes de deux maisons de gros de la ville qui, fortes d'une licence mandarinale, accaparaient tous les produits, haussaient les prix à

leur gré, — car en Chine ça se paye et très cher, — trichaient sur la marchandise (!), au grand détriment des pauvres travailleurs et de leurs légumes. Forts de leurs droits et prêts à tout, nos paysans auraient tout démolé si le mandarin bien avisé ne leur avait donné gain de cause. Ils sont contents; ils pourront désormais traiter directement leurs affaires avec le producteur.

Huit jours auparavant, le 24 juin, les jonques de pêche nous avaient semblablement démontré de quelle puissance est la solidarité dans la défense des intérêts communs. Revenant de leur campagne, les jonques, selon l'usage, apportaient avec elles cinq cents livres de sel pour l'usage familial. La gabelle crut pouvoir ignorer la coutume et, comme elle avait la force, fit une saisie et blessa même un homme. Les barques arrivaient devant notre résidence vers les onze heures du matin, quand soudain nous entendons retentir la conque marine, battre du tam-tam et aussitôt les voilà de redescendre quelque 300 ou 400 mètres plus bas, jetant l'ancre côte à côte sur toute la largeur du fleuve. En moins de rien, tout le passage était bloqué, et la ligne de barrage s'épaississait à mesure que les jonques rentraient du large. A deux heures du soir, ce n'était plus une rangée, c'étaient, séparées seulement par un espace de quelques mètres, quatre lignes successives de jonques, se tenant amarrées fortement l'une contre l'autre et rendant impossible toute navigation. Les vapeurs qui venaient de la mer s'arrêtaient nécessairement au-dessus; ceux de Shanghai emprisonnés ne pouvaient partir; car nos pêcheurs, têtes dures, comme d'ailleurs partout, se seraient fait plutôt couler que d'ouvrir un passage. Or, pour couler une jonque, pour risquer des vies humaines, il faut partout, mais

en Chine surtout, y regarder à deux fois. Pendant ce temps, les tractations avaient lieu. Le mandarin reconnaissant le bien-fondé de leurs plaintes, faisait droit à leurs réclamations et accordait, avec la restitution du sel confisqué, une indemnité pour les blessures et une reconnaissance officielle de leur privilège. Ce jour-là la gabelle a perdu la face en grand.

A Taichowfu, vers la même époque toujours, les choses ne se passaient pas aussi simplement ni doucement. A cause de la sécheresse persistante, la moisson, qui s'annonçait belle, commençait à dépérir. Le peuple décida de recourir au ciel pour obtenir la pluie. Une procession fut décrétée où, selon l'usage, devait être portée solennellement une grenouille vivante, moyen infailible d'obtenir l'effet désiré. Voilà donc la foule des paysans escortant respectueusement la grenouille sacrée jusqu'au tribunal, où le grand homme (le mandarin) est prié de se joindre au cortège et d'unir ses supplications à celles de son bon peuple. N'est-il pas, en effet, le père et la mère de ce peuple désolé ? Mais le mandarin est de son temps ; il fait répondre que son tribunal n'est pas un lieu de prières, qu'il ira tout à l'heure à la pagode, et qu'en attendant on le laisse en paix. Mais, c'est que la foule, à son tour ne veut rien savoir. Elle murmure, vocifère, elle fait du tapage et puisque le grand homme se dérobe, on ira bien jusqu'à lui. Mais les gardes barrent le passage ; on se bouscule et dans la bousculade le bocal tombe à terre et la grenouille sainte est foulée aux pieds et écrasée. Pour le coup, les paysans sont devenus furieux, et, s'emparant de tout ce qui leur tombe sous la main, commencent un sac en règle. Mais alors, craignant pour sa vie, le mandarin fait marcher ses hommes et ordonne de tirer. La foule a disparu, mais il y a des victimes, le bonze, dit-on, qui

présidait la cérémonie. Vous pensez si la presse et la gent étudiante ont poussé les hauts cris. Mais le côté inattendu de l'affaire, c'est le bruit répandu aussitôt que si le mandarin a fait tirer sur le peuple, c'est à l'instigation des étrangers, des Anglais naturellement, qui se trouvent dans la ville de Taichowfu.

Aussitôt la fureur populaire s'est tournée contre eux et, dès le lendemain, nous dit-on, tous les missionnaires protestants de l'endroit ont pris la fuite; mais, ajoute quelqu'un, je crois bien que ce sont les pasteurs chinois eux-mêmes qui ont lancé la nouvelle, afin de se libérer ainsi au point de vue religieux de l'emprise étrangère et de... l'impérialisme étranger.

Grâce à Dieu, nos missionnaires de l'endroit, pas plus d'ailleurs que ceux des autres postes du Vicariat, n'ont eu à se mettre en lieu sûr; ce qui malheureusement ne fut pas le cas dans bien d'autres missions, celles du Sud surtout, des environs de Canton, où tous les étrangers ont dû se réfugier à Hongkong.

Il semble bien que chez nous pour l'instant tout est calme. Tandis qu'à Pékin les ministres des Puissances travaillent à régler pour le mieux les incidents du 30 mai, Shanghai se reprend peu à peu, et malgré les agissements des meneurs qui ont intérêt à prolonger les grèves, on serait presque sans inquiétude, n'était la concentration de troupes par trop nombreuses dans les environs de cette ville et sur les confins du Chekiang. Car, en Chine, trop de soldats, même pour maintenir l'ordre, c'est dangereux.

A Ningpo rien d'anormal, sinon que le *Hsin Peking* de la Compagnie anglaise n'a pas encore repris son service interrompu depuis plus d'un mois, et que nous voyons toujours amarré sur ses ancres au milieu du fleuve un cargo-boat anglais abandonné de son équipage et qui attend en patience des jours meilleurs.

Et vous avez vu maintenant à peu près où nous en sommes.

La crèche de Ningpo. — Une nouvelle maison de Sœurs vient de s'ouvrir, bien petite il est vrai, mais qui promet d'être un moyen de salut pour nombre de petits enfants malades. On vient, en effet, de confier aux Filles de la Charité la crèche de la sous-préfecture de Ningpo.

Il y a six ans, M. Wang, tao-ying de Ningpo, avait témoigné à M. Lepers le désir de voir les sœurs venir s'occuper des enfants élevés à la crèche de la ville. Déjà à Wentcheou précédemment il avait pu réaliser ce projet, malgré de fortes oppositions de la part des notables, et ce qu'il avait vu, avec les bons renseignements qu'il continuait à recevoir de là-bas, le poussait à procurer le même bienfait aux pauvres petits Ningponais abandonnés par leurs parents. M. Lepers répondit qu'au retour de Monseigneur, qui était alors en France, on pourrait s'occuper de cette affaire et que tout faisait espérer qu'elle aboutirait, car le soin des enfants abandonnés était une des œuvres de prédilection des Filles de la Charité.

Mais l'affaire en resta là et elle semblait définitivement écartée quand, l'an dernier, le tao-ying demanda à M. Defebvre de transmettre de nouveau son désir aux supérieurs. Les négociations commencèrent, mais le départ de Ningpo de notre charitable tao-ying fut cause d'un nouveau retard.

Enfin, le 1^{er} octobre, les administrateurs de la crèche remettaient l'établissement entre les mains de la sœur Visitatrice et des sœurs qui commençaient aussitôt leur travail bien humblement et sans cérémonies extérieures. Cependant les éloges et les remerciements ne manquèrent pas de la part des administrateurs et ils étaient sincères, car plusieurs de ces messieurs

connaissent les deux orphelinats de nos sœurs et ils savent avec quelle charité les pauvres enfants y sont soignés et élevés.

Le lendemain, fête des saints Anges Gardiens, M. Lepers bénit la maison et y dit la première messe qui fut suivie d'une autre d'actions de grâces dite par M. Defebvre. Pour moi je ne pouvais m'empêcher de remercier le bon Dieu de tout mon cœur et d'admirer les voies de sa Providence. C'est, en effet, ici comme à Wentcheou, un mandarin païen qui appelle les Sœurs et leur ouvre ainsi une maison où tant de petites âmes pourront prendre le chemin du ciel. C'est, de plus, au milieu de toutes les agitations causées par les événements de Shanghai que le contrat fut signé entre la sœur Visitatrice et le président de la Chambre de Commerce de Ningpo, directeur de la crèche. Saint Vincent, du haut du ciel, doit bénir cette œuvre qu'il aimait tant et qui a commencé dans les conditions qu'il désirait : nous avons côtoyé la Providence sans la prévenir et c'est Elle qui a tout dirigé.

SYRIE

*Lettre de M. HEUDRE, Visiteur,
à M. VERDIER, Supérieur général*

Beyrouth, 6 novembre 1925.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction s'il vous plaît!

Les journaux vous ont rapporté qu'une effervescence, issue d'un mécontentement général de la population

musulmane, régnait à Damas depuis quelques mois déjà, lorsque l'insurrection du Djebel Druse vint accentuer encore le malaise en ville. Une espèce d'accord secret entre les Druses et les musulmans fut conclu, une insurrection à Damas fut décidée. Heureusement, par un hasard tout providentiel, elle ne put avoir lieu au moment où la ville était dégarnie de troupes. Dieu seul sait ce qui fût arrivé sans ce retard !

L'insurrection fut déclanchée le dimanche 18 octobre. Mais alors tout était prêt pour la maîtriser. Vers quinze heures, une bande de Druses et de musulmans attaqua un campement d'Arméniens et en massacra une trentaine : tous ceux qui n'avaient pu fuir à temps. En même temps les autres insurgés qui remplissaient déjà les quartiers musulmans se mirent à fusiller et à piller. Ils voulurent même prendre le général Sarrail qui venait de rentrer à Damas : le palais Ashem, qu'il habitait et d'où il n'eut que tout juste le temps de fuir, fut pillé, puis incendié. Les coups de feu tirés de tous côtés servirent de tocsin. Des chars d'assaut, des auto-mitrailleuses pénétrèrent dans les quartiers en insurrection. A l'arrivée en ville des chars d'assaut, presque à l'extrémité de l'ancienne *Via recta* de saint Paul, les insurgés s'attaquèrent à l'un de ces chars d'un genre inconnu pour eux. L'un d'eux grimpa même dessus pour essayer par les fentes de tuer les défenseurs à l'intérieur. Lorsque ceux-ci aperçurent cet imprudent, ils eurent tôt fait de pointer le canon du tank sur le malheureux qui fut littéralement volatilisé ; ses restes allèrent éclabousser les murailles voisines et les assaillants qui s'enfuirent sans plus attendre le reste. Toutefois, dans les rues par trop étroites et tortueuses de Damas, ces chars ne purent manœuvrer assez facilement. Ce que voyant le général Gamelin décida le retrait des troupes vers la résidence

de l'État-Major et du Gouvernement, puis l'on commença par avions et par canon le bombardement de trois quartiers musulmans insurgés. Ce bombardement dura depuis le dimanche 18 dans la soirée jusqu'au lundi soir 19, pour reprendre le mardi 20 dans la matinée jusqu'au moment où les chefs des insurgés vinrent demander l'*aman*. Il leur fut accordé à condition de verser le samedi suivant, à dix heures du matin, 100 000 livres turques or et 3 000 fusils de guerre.

Pendant ces journées effrayantes, les chrétiens, en grand nombre, s'étaient cherché un refuge : les hommes chez les confrères au collège, les femmes à la Miséricorde, chez les Sœurs et chez les Franciscains. M. Gayraud et ses confrères, ainsi que les Filles de la Charité, firent le possible et l'impossible pour aider, ravitailler et rassurer ces pauvres gens qui s'attendaient à chaque instant à être égorgés. Lorsque le retrait des troupes françaises vers l'État-Major fut connu, la terreur dans le quartier chrétien fut à son comble. M. Gayraud partit alors à l'État-Major. Le général remit à M. Gayraud des fusils de guerre et des munitions pour se défendre en cas d'attaque. La défense fut organisée avec l'aide d'Arméniens, anciens soldats de Cilicie ; M. Gayraud commandait le groupe qui défendait la Miséricorde et ses dépendances, et M. Artis, à la tête de trois cent quatre-vingt-trois Arméniens, réfugiés au collège, assumait la défense de l'établissement. Cette attitude rassura les chrétiens qui ne furent du reste pas attaqués. Il n'y eut parmi eux que deux victimes, tuées accidentellement par des balles d'autos blindées qui avaient ricoché sur les murailles.

Les jours qui suivirent le bombardement furent très pénibles à cause de la panique qui était en l'air ;

lorsque j'arrivai à Damas, la frayeur dominait encore tout ce monde, les musulmans encore plus que les chrétiens, personne n'était rassuré. Les confrères et les autres religieux passaient leur temps à rassurer ces pauvres gens; M. Gayraud, plusieurs fois par jour, faisait la navette entre le quartier général et le quartier chrétien, et put ainsi arriver à éviter un exode qui eût été universel parmi les chrétiens, si les confrères n'eussent pas été si fermes à leur poste.

Jusqu'au 4 novembre la présence de bandes de Druses aux environs immédiats de la ville rendait pourtant la situation inquiétante : les forces militaires n'étaient pas suffisantes pour les pourchasser. Enfin, le 3 novembre, un groupement plus considérable d'insurgés s'étant formé à l'ouest, hors de la ville, fut attaqué par les troupes et par les avions, et dispersé. Il y a encore, plus loin, des groupes de Druses et des bandes de brigands à éloigner et à anéantir, l'important est que Damas soit dégagé de leur voisinage immédiat. D'ailleurs les musulmans de la ville, instruits par leur récente et cruelle expérience, ont envoyé aux Druses, le 3 novembre, quatre de leurs représentants pour leur signifier qu'ils n'avaient plus à espérer être reçus à Damas.

J'ai donc pu quitter Damas jeudi dernier, mon Très Honoré Père, tranquilisé sur le sort de nos confrères et des Filles de la Charité, qui ont repris toutes leurs classes dès le lundi 26 octobre, ce qui n'a pas peu contribué à tranquilliser les esprits.

L'hôpital Saint-Louis, situé plus en dehors de la ville et partant plus en danger, a été également préservé, je puis bien le dire, par les seuls bons Anges. Les sœurs furent sans défenseurs les premiers jours; on leur enleva même, par précaution, les officiers malades qui étaient chez elles. Deux confrères,

MM. Aoun et Vial, allèrent leur tenir compagnie et partager leur danger jusqu'au 21 octobre, où un poste de soldats fut envoyé à l'hôpital pour la garde de l'établissement et des environs. Aujourd'hui, les blessés musulmans, qui s'étaient cachés jusque-là, viennent se faire soigner chez elles, conjointement avec les malades que leur envoie l'État-Major.

Ma sœur Visitatrice se trouvant en Égypte pour la visite des maisons, ma sœur Assistante étant empêchée par la maladie d'une de ses maîtresses de classe, furent remplacées par ma sœur Boulanger et ma sœur Delporte, qui m'accompagnèrent pour aller porter à leurs compagnes de Damas la sympathie et les encouragements des Supérieures.

Comme moi elles ont été touchées du récit qu'on leur a fait du dévouement, du courage de nos confrères et de nos sœurs, comme elles aussi je ne sais comment exprimer ma reconnaissance à l'égard de la Providence qui les a si admirablement protégés. Nous avons entendu les habitants du quartier chrétien de Bâb Touma, ainsi que les autorités civiles et militaires, les généraux Gamelin et Soulet en particulier, tous m'ont témoigné avoir la plus grande confiance dans le savoir-faire, l'expérience et le dévouement de nos confrères, principalement de leur Supérieur, qui s'est beaucoup dépensé pour ces pauvres chrétiens et a servi, même en pleine émeute, d'agent de liaison très entendu entre eux et l'État-Major français.

J'ai félicité nos confrères en votre nom, Très Honoré Père, j'ai encouragé nos vaillantes sœurs dans leur abnégation et leur dévouement, et vous demande pour eux tous, Très Honoré Père, votre paternelle bénédiction. Après ces angoissantes journées, ce sera pour leurs cœurs un merci du ciel et un sourire de saint Vincent.

HEUDRE.

AFRIQUE

ABYSSINIE

*Lettre de M. BRINGER, prêtre de la Mission,
à M. VERDIER, Supérieur général*

Gouala, le 20 décembre 1925.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Enfin! nous arrivions à Alitiéna, cité d'une « beauté affreuse », comme dit M. Baeteman, mais sanctifiée par les sueurs du vénérable de Jacobis et de ses successeurs.

Notre entrée fut des plus triomphales. Vous auriez dû venir y assister. Les Irobs étaient venus en grand nombre à notre rencontre. Ceux qui avaient des habits s'en étaient revêtus. Les petits enfants, qui n'ont d'autre vêtement qu'une peau de mouton, la portaient comme une chape avec la gravité de sénateurs romains. Nos élèves avaient couru en avant, comme de bons Abyssins que les souliers ne gênent pas. Les religieuses « café au lait » venaient ensuite, à distance respectueuse, faisant retentir les échos de leurs « you! you! » d'allégresse. C'était dans le programme et tout à fait conforme au rituel abyssin.

A l'arrière-garde, arrivaient nos confrères, entourés des prêtres indigènes. « Enfin! enfin! » c'est le cri de toutes les bouches et de tous les cœurs.

Nous mettons pied à terre... c'est le moment des embrassades des confrères et des prêtres indigènes. Puis, les élèves et les Irobs nous baissent les mains, les genoux et les pieds. Ils n'en finissaient plus !

Après cette touchante cérémonie, nous nous dirigeons vers l'église pour y saluer le Maître de la maison et de la mission. Les chants, qui avaient commencé au fond du torrent, continuent de plus belle. Ils sont accompagnés de battements de mains et du mugissement des longs tambours abyssins recouverts de peau de vache. Pour que le tapage fût complet, on y ajouta les feux de salve !

Après avoir bien remercié le bon Dieu et Marie Immaculée, nous nous rendons à la résidence. On devine la joie de tous.

BRINGER.

ALGÉRIE

VOYAGE DE M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL (*octobre-novembre 1925*).

Le mardi 27 octobre 1925, à dix-neuf heures quarante-cinq minutes, le Très Honoré Père Verdier prenait à la gare du P.-L.-M. le train 5 pour Marseille : wagon confortable bien que sur roues ; deux compagnons de voyage, l'un à destination de Toulon et l'autre pour Nice. Bréviaire, prière du soir et en route pour... le pays des rêves ; d'un œil entr'ouvert, on soupçonne le passage à Laroche et à Dijon ; puis à vingt-trois heures, réconfortant liquide « thermosé ».

Le mercredi matin, toilette sommaire, prières : /am

lucis orto sidere, et arrivée en gare de Marseille à huit heures quarante minutes : M. Deiber hèle un taxi et le guide rue Vincent-Leblanc. Là, célébration de la messe avec chants, petit déjeuner et causerie, visite à Monseigneur, et grimpette jusqu'à Tour-sainte : M. le Visiteur nous attend de pied ferme au milieu de l'allée et nous accompagne à l'orphelinat. Puis nous nous rendons à la *Mission* où a lieu « le petit extra » des jours de fête : toute la Communauté est présente, ce qui est plutôt rare dans une maison de missionnaires missionnants. Dès quatorze heures, retour rue Vincent-Leblanc pour une double allocution que doit faire le Très Honoré Père : l'une aux Filles de la Charité de la maison, l'autre à toutes les sœurs servantes des vingt-deux ou vingt-trois maisons de la ville et des environs. M. le Supérieur général parle de « l'influence irrésistible du bon exemple et de l'amour de la Communauté dont l'esprit est fait de simplicité, d'humilité et de charité ». A seize heures trente minutes — nous sommes à bord du *Gouverneur-Général-Grévy* — qui lève l'ancre à dix-sept heures ; installation de chaises sur le pont, repas alléchant dans la luxueuse salle à manger en compagnie de quelques Anglais et... *Good night!*...

Le jeudi 29 octobre, prière et lever « matutinaux », sans messe ; la journée se passe sans incidents ni accidents : la mer est calme, les passagers tranquilles, la chaise longue confortable et le farniente agréable.

Le lendemain, dès trois heures trente minutes (heure de l'Europe centrale), nous sommes en vue des phares de Tunis ; mais on ne se trouve à quai et l'on ne débarque que vers les sept heures. M. Frasse, visiteur de la province, qui accompagnera le Très Honoré Père dans tous ses déplacements, est au débarcadère avec M. Guichard, supérieur des séminaires de Tunisie,

ainsi qu'un nombre respectable de blanches cornettes. Après la célébration de la sainte messe, visite chez les Filles de la Charité qui ont deux maisons : le Fourneau et la Crèche, deux pépinières d'œuvres que le zèle, malgré la pénurie du personnel, projette toujours d'agrandir. A la maison des missionnaires, grand déjeuner en famille auquel dix confrères peuvent assister, les autres ont été dans l'impossibilité d'interrompre leurs occupations ou doivent garder la maison. En allant rendre visite à l'archevêque, Mgr Alexis Lemaître, on se plaît à rappeler les anciens souvenirs « vincentiens » : c'est en effet à Tunis que saint Vincent de Paul fut vendu à un pêcheur, il a donc travaillé, peiné, souffert de mille manières dans cette baie où « la mer lui était si contraire » ; il a franchi cette Porte de France sous laquelle nous passons ; en ville, voici la modeste chapelle des Frères des écoles chrétiennes, elle remonte, dit-on, à Jean Le Vacher qui réunissait en cet endroit les pauvres chrétiens esclaves et les reconfortait en leur administrant les secours de la religion. A la sortie de l'archevêché, le tram de la Corniche nous conduit au grand séminaire de La Marsa : les directeurs, avec M. Branchard, père de notre jeune confrère étudiant, nous reçoivent sur le seuil et les séminaristes font entendre leurs plus beaux chants. Puis le moins barbu, le benjamin, fait, au nom de tous, le compliment : il remercie chaleureusement le Très Honoré Père de les avoir associés au troisième centenaire de la Congrégation et au cinquantième de sa vocation ; il termine en souhaitant qu'à l'exemple de saint Vincent, il rencontre quelque Stagyrte qui lui fasse part d'un élixir de longue vie afin qu'il revienne à Tunis non seulement pour les fêtes de la béatification de Jean Le Vacher, mais encore à l'occasion de ses noces de diamant...

Le Très Honoré Père remercie brièvement, car la nuit approche et la jeunesse a besoin de repos.

Samedi 30 octobre, M. Verdier célèbre la sainte messe au grand séminaire : les petits séminaristes se sont fait une fête de quitter leur logis de bon matin pour venir assister au banquet sacré. Le Très Honoré Père ne tarde pas, du reste, à leur rendre visite vers les neuf heures, leur séminaire n'étant éloigné que de quelque 500 mètres; on y est encore en plein aménagement. C'est l'ancien palais du cardinal Lavignerie dont les armes surmontent encore l'entrée principale. Nous nous trouvons aussi à deux pas de la demeure du Bey où sera reçu dans quelques jours le cardinal Charost. Le compliment a lieu à la salle d'études : d'où M. le Supérieur général prend occasion de recommander le travail : *laboremus*, leur dit-il, bien qu'en ce jour ce soit vacances; mais, ajoute-t-il, le repos, lui aussi, doit tendre au même but, selon l'exemple que donnaient autrefois nos vieilles grammaires latines : *Otiare quo melius labores* ! Il reste encore quelques instants : nous allons voir les caves de Monseigneur : l'intendant nous pilote aimablement au milieu des énormes foudres et, comme apéritif, un petit « muscat ». Mais il faut revenir au grand séminaire pour le dîner et l'après-midi est consacrée à la visite des ruines : c'est d'abord une basilique du cinquième siècle, dite de saint Cyprien ou sainte Monique; puis c'est Damous-el-Karita, autre basilique dont on a déblayé une grande partie et dressé le plan complet; c'est enfin l'amphithéâtre des saintes Perpétue et Félicité, qui rappelle le Colisée et où l'on peut lire l'émouvante inscription : « Ici furent martyrisées le 7 mars de l'an 203 sainte Perpétue et sainte Félicité exposées à la dent des bêtes avec saint Révo-catus, saint Saturus et saint Saturninus. » De là,

nous nous rendons à Carthage pour jeter un coup d'œil à la basilique et au musée, coup d'œil bien trop rapide à notre gré et au gré de l'aimable P. Delattre, mais la nuit vient et, ici, il n'y a pas encore l'électricité : il faut rentrer à Tunis.

1^{er} novembre 1925, dimanche, fête de tous les saints : le Très Honoré Père dit la messe chez les sœurs, et les Enfants de Marie lui présentent brièvement leurs vœux.

Le Supérieur général remercie vivement : il rappelle que les « vieux » aiment la jeunesse et que « depuis quarante-cinq ans » qu'il a commencé ses prédications aux Enfants de Marie, il en a bien vu et encouragé « des milliers dont les lèvres et le cœur chantent leur Mère du ciel par leurs paroles, ce qui est bien ; et par leurs œuvres, ce qui est mieux encore » ; puis il les félicite de prier en particulier pour les vocations sacerdotales, et, comme l'égoïsme en cette matière semble bien excusable, il leur demande de faire une place dans leurs prières pour les vocations à la Mission, « non pas uniquement sans doute, mais un peu » !

Il est dix heures déjà, il faut manger, car l'auto ne va pas tarder à venir pour nous conduire à Bône : les 325 kilomètres sont franchis en moins de six heures. A la crèche, « trois anges sont venus » accueillir le Très Honoré Père dès son arrivée, lui souhaiter la bienvenue et lui dire, avant de remonter au ciel, au revoir pour le lendemain.

Lundi 2 novembre, jour des Morts, on célèbre trois messes ; puis c'est la visite de la maison : les berceaux sont vides, car les mamans sont libres aujourd'hui, la crèche est donc déserte, mais non la Bonne Garde,

ni le dispensaire ophtalmologique. Ici encore, il faut songer à agrandir ou mieux à bâtir ailleurs; à onze heures, séance : chants savants et pourtant bien exécutés; compliment qui retrace en passant l'historique de l'œuvre: « ... La crèche de Bône a été créée en 1878 par une femme de bien, Mlle Favre, qui y appela les Filles de la Charité dès l'année suivante. Les commencements furent modestes et difficiles, mais la maison se développa d'année en année. Les œuvres s'y sont multipliées pour le bien des corps et des âmes. Aujourd'hui, en dehors de la crèche proprement dite, la maison comprend une pharmacie, un dispensaire, une clinique ophtalmologique, un fourneau économique, une double distribution par semaine de pain et de légumes, un vestiaire pour les pauvres, un ouvroir des Dames de la Crèche pour la confection des layettes, la visite des pauvres et des malades à domicile, un ouvroir externe de jeunes filles pour la broderie et la lingerie, la Bonne Garde pour donner un foyer aux jeunes personnes vivant loin de leurs parents; une association des mères chrétiennes pour leur rappeler sans cesse leurs devoirs et les aider à les bien remplir; l'Association des Enfants de Marie pour entretenir la piété chez les jeunes filles, de l'Enfant-Jésus et des saints Anges pour inculquer au plus tôt aux enfants l'amour de Dieu et de la religion; de la bienheureuse Louise de Marillac pour grouper les jeunes filles de bonne famille et les maintenir dans la pratique du bien et du dévouement. Il y a aussi un cours quotidien de catéchisme aux filles et aux garçons dont un bon nombre sont empêchés d'assister aux cours de la paroisse. Il y a enfin (la dernière par ordre de création) l'Œuvre des Enfants à la montagne pour le rétablissement des faibles santés... »

Touchant cette dernière œuvre, on remet au Très

Honoré Père un exemplaire des statuts et du règlement avec un compte rendu du dernier exercice 1924 qui accuse « un résultat magnifique : cent vingt-six pensionnaires ont profité de ce séjour curatif et ont éprouvé, avec une augmentation de poids considérable, une étonnante amélioration de santé »... Mais ayant dû, faute de place, « refuser beaucoup de pensionnaires », le comité se propose certains agrandissements qui permettront de « recevoir environ cent filles et cent garçons, en deux bâtiments contigus, mais séparés, avec tous les détails de service et d'installation que réclame l'importance d'un tel projet ». Nous assistons ensuite au récit parlé, chanté, mimé, dansé et... extrêmement pathétique du petit Couffin et de sa sœur aînée Gargoulette. Le Très Honoré Père fait, selon son expression, « le dernier numéro » en disant : « Merci!... » « Merci à la dévouée présidente... aux chanteuses,... à l'oratrice,... etc... »

Puis nous faisons une courte promenade à la basilique moderne de Saint-Augustin, à Hippone; elle rappelle le Sacré-Cœur de Montmartre, plus sobre de mosaïques, mais enrichie de tous les plus beaux marbres de la contrée : à la sacristie, nous vénérons la relique insigne du patron de ces lieux. Sur le même plateau se trouve l'hospice des vieillards construit par Mgr Lavigerie et confié aux Petites Sœurs des pauvres : le Très Honoré Père leur fait une visite ainsi qu'à la supérieure qui est encore retenue au lit. En redescendant, à mi-côte, nous voyons une statuette de bronze représentant saint Augustin dominant un autel en plein air et entourée d'une large grille à laquelle on accède par quelques degrés : on appelle encore ce monument « le tombeau de saint Augustin. » Enfin, au pied du monticule, on voit des réservoirs alimentés par un aqueduc antique et qui servent encore

à ravitailler la ville moderne; dans la plaine, nous avons encore l'occasion d'admirer de vieux pans de murailles antérieures aux Romains, des mosaïques merveilleuses de fraîcheur malgré leurs seize ou dix-sept cents ans d'existence; on nous montre en dernier lieu une basilique primitive baptisée par quelques-uns du nom de « Temple de la Paix ». Cependant le temps fuit, il nous faut revenir, faire nos adieux aux bonnes sœurs et, dès seize heures, prendre l'auto qui, par une route pleine de fondrières, aux trois quarts inondée, longue de 165 kilomètres, nous déposera à Constantine : en fait, nous arrivons sains et saufs à vingt et une heures. Le bon supérieur est allé nous attendre à la gare, il y est encore alors que nous sommes déjà installés chez lui et que nous nous abandonnons aux soins dévoués de M. l'économe.

Mardi 3 novembre, messe au séminaire de Constantine, à laquelle viennent assister plusieurs Filles de la Charité; à sept heures, le Très Honoré Père bénit solennellement et selon les toutes dernières formules liturgiques la bibliothèque nouvellement installée; à huit heures, compliments, chants, séance littéraire qui nous retrace, avec la « quasi » sainteté d'Horace, l'historique du séminaire : « C'était par un soir de novembre que, réunis dans la chapelle de sainte Jeanne d'Arc qui n'était alors que bienheureuse, une poignée de jeunes gens étaient venus ressusciter le séminaire. Celui de Sainte-Hélène était dans l'ombre depuis douze ans, mais l'on connaît cette belle phalange qu'il avait donnée à la terre d'Afrique.

Une maison, on l'appelait la maison Berraud, telle qu'on en rencontre dans nos campagnes françaises, surmontée d'un nouvel étage, de piètre apparence,

perdue derrière l'église, pouvait certes déconcerter les recherches des curieux venus exprès pour voir la nouvelle école, le séminaire.

L'an 1918 venait de s'écouler. La bâtisse était vraiment trop étroite pour recevoir de nouvelles recrues.

Notre bon Père, Mgr Bessièrès, plaida si bien la cause de son séminaire qu'à la rentrée de 1919 un nouveau bâtiment s'élevait attenant à l'ancien qui en était devenu l'aile gauche. Un peu plus tard, la croix de guerre devait le couronner...

Nous étions plus nombreux. « Avec l'aide de Dieu, aimait à dire Mgr Bessièrès dans une de ses lettres pastorales, nous voulons restaurer l'édifice spirituel où s'élève, avec les vocations sacerdotales, la vie d'un diocèse. » Nous étions plus nombreux, mais aussi plus bruyants. Et il arrivait de temps à l'autre au bon P. Garant, alors curé de la paroisse, de sortir en chasuble pour chasser tous ces diables.

Dans notre nouvelle cour, qui s'étendait devant le nouveau bâtiment, un poirier, un néflier, un prunier, un jujubier croissaient; vers le milieu, un superbe mûrier rayonnait. Avec une aisance un peu singulière, que le Français a toujours reprochée à l'Algérien, la tentation l'emportait sur les observations. Les fruits disparaissaient... « Ah ! cette notion de propriété n'est pas encore bien nette dans vos esprits », nous répétait M. l'économe. Et nous humblement de nous redire : « La notion de propriété chez nous a fait place à un peu plus de fraternité ! »

Un beau jour, le poirier, le figuier, le mûrier, le jujubier disparurent. Des murs s'élevèrent. Plus tard de fragiles tilleuls reprendront sur leurs tombes...

Vers ce temps, 1920, le séminaire de Constantine avait sans doute fait sensation en France, car de tous les points de la mère patrie et même de la gracieuse

île de Malte de vaillants ouvriers, gagnés par le désir d'apostolat, étaient crânement venus s'offrir au Dieu des Africains. L'île de Beauté, un peu plus tard, conquerra vite le temps perdu.

Le grand séminaire s'était un peu peuplé, une dizaine environ, la terrasse surmontée d'un étage avait fourni cinq chambres.

Trois années passèrent jetant sans compter abondance et prospérité, si bien qu'un jour, Mgr Bessière, au lendemain de l'ordination de ses deux premiers prêtres, nous menait dans notre nouvelle maison de campagne, sise à Sidi-Mabrouck qui devait devenir le futur séminaire. Le plan s'élevait à 800 000 francs : véritable palais. D'ailleurs très belle propriété... surtout un carré de belles fraises, j'allais omettre un carré de gras oignons d'Égypte enchantaient nos yeux.

Nous avions fait de trop beaux rêves. Par un matin d'octobre 1923, Mgr Bessière s'en était allé mourir sur la route d'Aix à Marseille, sans revoir son diocèse, son séminaire, ses chers enfants. Notre évêque n'était plus : et ici, je ne puis que répéter ces paroles de l'Ecclésiastique : « La bonté de son cœur, l'élévation de son esprit, la loyauté de son caractère lui concilièrent l'estime et l'affection de tous. » Quelques mois passèrent et, tout en priant notre regretté prélat, on lui demandait d'intercéder pour avoir un digne continuateur...

L'an 1924 apparut sur un linceul de neige : nous étions alors dix abbés, trente petits séminaristes ; le local trop étroit rendait un peu pénible la vie de deux séminaires ; notre chapelle avait été transformée en dortoir et pendant un an nous courions les églises.

A l'exemple de saint Vincent de Paul et du saint curé d'Ars, nous comptions sur la Providence. Notre espérance ne fut pas déçue, car au mois d'avril 1925,

montait sur le trône épiscopal de Constantine, Mgr Thiénard.

Avec le même zèle et le même amour, Mgr Thiénard s'occupa du séminaire, comme l'atteste le nouveau bâtiment.

La propriété de Sidi-Mabrouck revenait fort cher. A côté du séminaire un terrain nous appartenait, acquis en 1919. Après mûres réflexions, la propriété de Sidi-Mabrouck abandonnée, on décida de construire le petit séminaire à côté du grand.

Et c'est au milieu des plans les plus magnifiques que le séminaire s'éleva.

Une vieille maison fut démolie... ruines où nous allions nous reposer des fatigues intellectuelles et goûter quelques instants le soleil du printemps...

Cependant quelques volontaires sous la conduite d'un directeur entreprenaient l'arrangement de la colline : soutane relevée, une pioche en main, qu'il était dur d'avancer ! Heureusement que le goûter de 4 heures et les encouragements d'experts en la matière ne manquaient pas. Une allée, puis deux, puis trois se dégagèrent ; les escaliers ne furent qu'un jeu, puis ce superbe belvédère insensible aux rafales et d'où l'on peut contempler Cirta semblant hausser son rocher pour mieux le faire admirer.

A la rentrée d'octobre 1925, la bâtisse s'élevait majestueuse avec ses classes, son étude, son dortoir, son parloir mystérieux et ses gracieux cyprès.

La chapelle, belle dans sa simplicité, ne trouve-t-elle pas son plus bel ornement lorsque nous y sommes tous réunis ? D'ailleurs un chemin de croix est offert, on rêve d'un autel magnifique... Mais l'homme, poussé par ses désirs inassouvis, ne se contente pas de ce qu'il a : on espère encore une chaire de théologie plus grande, une salle de philosophie plus belle... C'est là

un besoin de la nature humaine : nous tendons à la perfection.

Pour moi, je crois que le Paradis terrestre a bien disparu après la chute d'Adam.

M. le Supérieur général répond qu'il sera « court », mais qu'il fera la critique du compliment, du premier compliment ; dans toute « critique », on fait des éloges, mais aussi des reproches : eh bien ! à ce compliment il fera le reproche d'attribuer aux « jeunes » (du reste où est la limite en cela ?) des applaudissements « intéressés » ; et, en donnant un congé, il l'accorde aux « jeunes », à tous les jeunes, aux « moins » jeunes comme aux « plus » jeunes...

Visite de Mgr Thiénard qui vient dîner au séminaire avec son vicaire général, divers prélats et M. le Curé : le festin a lieu dans la bibliothèque. Puis, dès 15 heures, le Très Honoré Père prend le chemin de l'hôpital où il va donner une conférence aux vingt Filles de la Charité qui s'y dévouent ; à 18 heures, il est à la Crèche, pour bonjourer la demi-douzaine de Sœurs et les enfants de la maison... Pendant ce temps, les grands séminaristes, aux applaudissements « désintéressés », prennent leurs ébats dans les gorges si pittoresques du Roumel par le nouveau chemin des Touristes.

Mercredi, 4 novembre, messe au petit séminaire ; dans le bâtiment neuf, dont les cours ne sont pas encore complètement aménagés ; puis le Très Honoré Père se rend à l'orphelinat d'Alsace-Lorraine et des colons, où fillettes et garçons le complimentent, le fêtent, lui chantent leur plus beau répertoire, lui souhaitant de tout leur petit cœur : « Qu'elles vous soient douces ces heures qui nous permettent de prononcer ce doux mot de Père ! »

On se hâte, il est 10 heures, on se met à table en compagnie de Mgr Saint-Amand ; et lorsqu'on a ter-

miné, on espère partir, mais l'auto se fait attendre jusqu'à 13 heures, hélas !... Enfin nous partons : nous nous éloignons donc de Constantine et aussi de Tébessa, la fameuse Théveste de Septime Sévère et dont l'arc de triomphe est dédié à la famille de cet empereur ; nous nous écartons de Djémila dont on vante tant les ruines : théâtre romain du troisième siècle, arc de Caracalla, temple Septimien, églises du cinquième siècle ; nous passons à quelques kilomètres de Timgad dont les guides célèbrent à l'envi l'arc de Trajan, le temple de Jupiter, les thermes, le théâtre et les sept basiliques chrétiennes, notamment celle du patrice Grégoire. Le Très Honoré Père est venu pour visiter non des ruines, des pierres mortes, mais les établissements de la Charité de saint Vincent, lesquels *de vivis et electis lapidibus aeternum majestati divinae praeparant habitaculum*. Quelques minutes avant 19 heures, nous avons franchi les 160 kilomètres qui nous séparaient de Djidjelli : la maison des Sœurs est une agréable villa à proximité de l'église ; il est tard et, de plus, il y a panne d'électricité : les enfants vont au lit et, après un léger repas, nous en faisons autant.

Le 5 novembre est un jeudi, les enfants sont doublement en vacances ; elles chantent à la messe du Père et, après le petit déjeuner, lui offrent leurs vœux : « ... Très Honoré Père, vous êtes dans une gracieuse cité qui a l'insigne faveur de posséder des Filles de saint Vincent de Paul depuis tantôt soixante ans. C'est exactement le 8 novembre 1868 que ces admirables Sœurs y furent accueillies pour y exercer la charité de leur illustre Fondateur... Installées depuis peu dans cette nouvelle demeure, grâce à un homme de cœur, à un bon Français (dont il faut taire le nom, car sa modestie en serait certainement blessée), elles y ont installé

comme un centre de ravitaillement pour une croisade merveilleuse contre toutes les misères..... Daignez agréer la très vive reconnaissance des enfants de la Maison, des Enfants de Marie, de l'école libre récemment ouverte, du patronage, des pauvres et des malades visités, secourus, consolés, comme aussi les très respectueux hommages de nos bienfaiteurs, à qui des circonstances imprévues n'ont pas permis de venir saluer votre auguste personne... »

A 10 heures et demie, l'auto nous fait franchir les 96 kilomètres qui nous séparent de Bougie où nous devons prendre le train de midi : la route, comme le temps, est splendide, elle côtoie une mer azurée incomparable, les rochers descendent à pic comme sur le chemin de Beyrouth à Tripoli, et nous franchissons ici aussi maints tunnels creusés dans le flanc de la montagne; des singes en liberté s'enfuient dans les bois à notre approche, et c'est en vain que les gardiens de la Grotte merveilleuse nous invitent à nous arrêter.

Le train va mettre 8 heures à nous faire franchir les 230 kilomètres qui nous séparent d'Alger : nos compagnons de route, un jeune ménage sans doute, se taquinent avec une pointe de malice à notre adresse : « Veux-tu te convertir? c'est le moment ! » et comme ils descendent à Thiers, nous nous moquons du tiers et du quart; voici Ménerville, nous approchons; puis c'est Maison-Carrée, Hussein-dey et l'Agha : nous descendons, la rue Edmond-Adam est à deux pas, mais il est 22 heures, on est vite au lit.

LUCIEN BOUCLET.

(A suivre.)

CONGO BELGE

*Lettre de M. DEKEMPENER, prêtre de la Mission,
à M. VERDIER, Supérieur général.*

Nouvelle-Anvers, le 5 décembre 1925.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

J'ai été fort bien accueilli par tous, à mon arrivée ici; et, une fois les travaux de la maison des Sœurs en train, j'ai pu répondre à l'invitation de Mgr de Boeck, Vicaire apostolique de Nouvelle-Anvers, qui manifestait le désir de me voir. J'ai été content de cette invitation qui m'a permis de visiter en détail les belles œuvres que les Pères de Scheut ont dans cette partie de l'Afrique Equatoriale et de m'initier aux travaux que demande une mission à ses débuts. J'ai eu là de parfaites leçons de choses, un certain nombre de ces œuvres étant encore à leur début, et j'ai admiré comment, avec si peu de ressources, on avait fait de si grandes choses. C'est un voyage qui ne demanderait pas plus d'un bon mois, mais Monseigneur étant en tournée, il m'a fallu aller le joindre, et Sa Grandeur n'a pas voulu que je rentre à Coquilhatville avant d'avoir vu les principales missions. J'espère avoir un bateau pour rentrer à mon poste d'ici un jour ou deux. Les travaux de la maison des Sœurs ont beaucoup avancé, et, d'ici deux mois, elle sera habitable. On avait failli les suspendre, sur un ordre général d'avoir à arrêter tous les travaux en cours, mais un télégramme que j'ai envoyé a fait obtenir du ministère des Colonies un contre-ordre pour la maison des Sœurs, ce

dont le gouverneur a été fort content. Les Sœurs seront certainement très bien accueillies, et je ne doute pas qu'elles ne fassent du très bon travail. Quant à nous, je n'ai pu encore aller me rendre compte sur place des conditions dans lesquelles nous aurons à travailler ; mais mon voyage n'a pas été perdu à ce point de vue non plus. J'ai trouvé ici les missionnaires qui, périodiquement, allaient administrer les sacrements dans ces régions, et j'ai pu prendre auprès d'eux, comme auprès de Sa Grandeur, tous les renseignements dont nous avons besoin. Dès ma rentrée, si l'arrivée des Sœurs m'en laisse le loisir, j'irai faire une tournée et choisir l'emplacement que nous devons demander à l'État pour y établir notre mission. Je crois que nous pourrons occuper un poste que le gouvernement va abandonner, ce qui serait une grosse facilité pour les débuts. Mais, dès le commencement, il nous faudra songer à construire : un poste d'État n'est jamais que provisoirement utilisable comme mission. C'est un coin de la forêt vierge que nous aurons à débrousser et à transformer, comme l'ont fait les religieux de toutes les communautés établies ici. Les matériaux se trouvent sur place, terre à briques et à tuiles, arbres de la forêt. Pour les travailler et les élever en constructions, il y a, sans doute, les nègres qui nous réclament avec instance depuis des années et qui nous donneront certainement leur bonne volonté, mais cette bonne volonté doit être aidée et dirigée par les missionnaires, prêtres ou frères. J'espère que M. Bettembourg vous aura exposé cette situation et que vous pourrez donner le personnel strictement nécessaire pour commencer : un bon frère et deux prêtres. Il est d'autant plus nécessaire que nous soyons trois prêtres que le service des sœurs demandera parfois le déplacement de l'un d'entre nous, et il ne serait pas souhai-

table qu'un prêtre reste seul. Aucune des communautés qui ont des œuvres dans la colonie n'a accepté de travailler dans ces conditions. Dans toutes les maisons que j'ai visitées, il y a au moins trois prêtres, et quelques communautés, les Pères Blancs en particulier, en ont même fait un point de règle. J'ai lu les rapports adressés par les missionnaires chargés du Lac au sujet de la situation des chrétiens : elle est peu brillante actuellement, mais elle donne beaucoup d'espoir pour l'avenir, surtout si, comme je l'espère, nous pouvons avoir dans quelque temps des sœurs. Les protestants ont travaillé par là, mais ils n'ont guère fait que nous faciliter la besogne.

Il y a pour moi la grosse difficulté de la langue : il est difficile, à cinquante-cinq ans, d'apprendre, non seulement une, mais deux et trois langues qui n'ont aucune ressemblance avec celles que vous connaissez ; aussi ne pourra-t-on pas beaucoup compter sur moi pour la besogne d'évangélisation proprement dite ; elle sera le lot de plus jeunes que vous enverrez, et je vous avoue que je les envie, car le ministère auprès des noirs ici est réellement consolant. A en juger par ce que je vois, depuis bientôt six mois, si on ne fait pas des chrétiens parfaits, on fait, dans tous les cas, des groupements de chrétiens fort édifiants, et qui en remontreraient à des groupements pourtant très catholiques de nos pays. Les missions au Congo sont peut-être plus consolantes que partout ailleurs.

Félix DEKEMPENER.

Le 8 décembre, cinq Filles de la Charité, un lazariste, M. Léon Sieben, deux demoiselles infirmières et un jeune homme se sont embarqués au port d'Anvers, à destination du Congo belge.

MADAGASCAR

FORT DAUPHIN

par M. CANITROT

CHAPITRE IV. — ESSAI DE COLONISATION ET D'ÉVANGÉLISATION PAR LES PORTUGAIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE (*suite*)

9 avril 1616-*fin* avril 1617. — Au cours de l'année 1615, Dom Jérôme d'Azevedo, vice-roi des Indes, qui « s'intéressait à la conversion des infidèles et surtout à celle des indigènes de l'île Saint-Laurent, organisa une mission composée de quatre Pères de la Société de Jésus, qu'il envoya accompagner son filleul, Dom André d'Azevedo, fils de Tsiambany, roi de Matacassi ».

Le P. Manuel d'Almeida, supérieur de la Mission, et le P. Custodio da Costa prirent place avec Dom André sur la caravelle *Notre-Dame-de-l'Espérance* commandée par Peiro d'Almeida Cabral, capitaine-major de cette expédition; les PP. Luis Mariano et Antonio d'Azevedo s'installèrent sur la patache dont le capitaine était Joao Cardoso de Pina.

« Pour montrer à tous la grande importance de cette entreprise, le vice-roi remorqua avec son brigantin la caravelle en dehors des récifs, le 6 février 1616. » Les deux navires mirent à la voile dans la matinée du dimanche 7 février. Ils touchèrent à l'île de Cerné ou Maurice, y séjournèrent pour faire de l'eau et du bois, puis repartirent le 26 mars; passèrent devant Mascareigne ou Bourbon et, le 8 avril, aperçurent l'île Saint-Laurent. Poussés par un vent violent, ils vinrent mouiller à l'est de l'embouchure de la rivière de Fanjahira, entre Sainte-Luce et Ranofotsy,

à Taolanara sans doute, et le 9 avril, dimanche *in albis*, à l'heure des vêpres, ils jetèrent l'ancre dans la baie de Ranofotsy.

Le lendemain, Randriamanana, le chef des Antatsimo, un ami, montait à bord et annonçait l'arrivée de Tsiambany. Dès que l'arrivée des bateaux avait été signalée à Fanjahira, le roi s'était mis en route vers Ranofotsy; aussi le mardi, aux premières lueurs du jour, débouchait-il sur la plage au son prolongé des « antsiva ».

Les Portugais avaient occasion fort belle de se faire pardonner.... Prudents à l'excès, au lieu de jeter le fils entre les bras du père et de montrer qu'ils n'avaient eu d'autre pensée, en enlevant le fils du roi, que de le lui rendre grandi et savant, et qu'ils revenaient dans le pays selon leurs promesses, ils crièrent à Tsiambany de venir à bord signer un traité de paix et d'amitié.

Leur séjour passé ne leur avait rien appris de la méfiance naturelle des Tanosy à l'endroit des étrangers, et ils paraissaient prendre allégrement leur parti du ressentiment que leur coup de main avait laissé dans le pays. Ces appels à l'amitié, jetés par-dessus bord, ne disaient rien qui vaille à notre roitelet; il se contenta de dépêcher quelques jeunes gens auprès de son fils, tandis qu'il s'assurait de la personne du P. Luis Mariano qui seul était descendu à terre pour parlementer.

Aussitôt à bord, les jeunes Tanosy, amis d'André, le hissèrent sur leurs épaules en « poussant mille cris en son honneur ». Andrian Fatema, l'amour maternel l'emportant sur la crainte, vint, elle aussi, embrasser son fils. Sans retard l'artillerie de la caravelle tira une salve en son honneur.

Ces détonations d'allégresse, la vue de son fils pro-

mené en canot avec sa mère sur le bord du rivage, eurent raison des craintes du père.

Tsiambany monta donc à bord de la chaloupe, mais bientôt l'insistance des Portugais à signer un traité l'importuna à tel point que, faisant signe à sa femme et à son fils de le suivre, il voulut se jeter à la mer et regagner la terre à la nage. A la fin, inquiets sur le sort de leur chef, les indigènes qui retenaient le P. Mariano, le laissèrent s'embarquer. Tsiambany et sa femme furent déposés en retour sur le rivage. Cette promenade en mer qui aurait pu finir par une visite forcée aux batteries de la caravelle, n'était pas du goût de notre roitelet qui, pour prendre de l'air et du large, se retira sur-le-champ à Enamañona. Là, les pourparlers recommencèrent, car « Dom André » était toujours retenu à bord. Après bien des discussions, le P. Mariano parvint enfin à traiter des otages : Tsiambany, les sikidy consultés, consentait à livrer deux siens parents, Andrian-Sambo et Andrian-Lambo.

Ce ne fut que dans l'après-midi du 19 avril, dix jours après leur arrivée, que les PP. d'Almeyda et Mariano, escortés de six soldats, purent partir à Fanzahira en compagnie d'André.

Ils rencontrèrent le roi à Enamañona, couchèrent à Loharano et, après avoir traversé Manambaro, village d'une cinquantaine de cases où 200 bœufs et vaches de Tsiambany étaient enfermés en deux parcs, à l'entrée et à la sortie du village, ils arrivèrent en vue de Fanzahira vers midi. Fanzahira, la capitale de l'Anosy, était formé d'environ 200 paillotes. Les cases du roi et celles de sept ou huit de ses parents étaient construites en planches larges et plates. La rivière traversée, avant d'entrer dans le village, on fit fête au fils du roi, comme de nos jours encore les

parents et amis fêtent les prisonniers dès qu'ils rentrent chez eux après la levée d'écrou.

Des jeunes hommes armés de la sagaie exécutèrent des passes brillantes, tandis qu'un cortège d'une soixantaine de personnes portaient, en des corbeilles, des offrandes variées et les déposaient aux pieds du prince assis sur une natte à l'ombre d'un parasol. Les femmes Roandriana, suivies de neuf takona sur lesquels étaient portées Itema et ses filles, vinrent approcher leur visage de celui d'André. Puis ces dames de qualité exécutèrent, par l'entremise de leurs porteurs, des courses mouvementées, que leurs mains accentuaient en agitant des étoffes aux couleurs éclatantes. Du riz, des bœufs furent distribués aux 300 ou 400 assistants et on festoya.

Tout, pourtant, a une fin, même les ripailles en Anosy... Quand, au 5^e jour, la digestion faite, les Portugais voulurent reparler des otages, Tsiambany répondit que ses parents refusaient d'aller à Goa et qu'il ne pouvait les y contraindre, que les deux otages restés sur le bateau avaient été livrés simplement pour leur garantir toute sécurité en son pays. Cette réponse insolente faillit mettre le feu aux poudres... des mousquets. Les six soldats de l'escorte s'opiniâtraient à ne vouloir regagner la côte qu'après avoir repris le jeune André; non sans peine, les Pères parvinrent à leur faire entendre raison et les décidèrent à descendre sans esclandre à Trano-Vato, où le roi Tsiambany leur promettait de les accompagner et de les installer.

Pendant que les Pères se rendaient en pirogue à Trano-Vato, Tsiambany, au lieu de les accompagner selon sa promesse, s'arrêtait à Nosy-Avaratra, sur l'autre rive, auprès des tombes de ses ancêtres, et, pendant la nuit, regagnait Fanzahira. En même temps, toutes les pirogues disparaissaient sur la rivière aux

alentours de Trano-Vato... Secrètement conseillés, les deux otages gardés à bord des vaisseaux tentaient une évasion et Andrian-Lambo réussissait à prendre la fuite. De tels actes ne témoignaient pas d'un attachement profond... Le capitaine-major, craignant qu'on attentât à la vie de ses gens, arma aussitôt ses hommes et se porta au secours des Pères à Trano-Vato. Là on tint conseil et on ne décida rien moins que de brûler Fanzahira... On se prépara donc à la guerre. Tsiambany qui était aux écoutes — les cloisons ont des oreilles et la brousse a des yeux en Anosy plus qu'ailleurs — fit dire qu'il consentait « à laisser partir pour Goa Andrian-Sambo, et qu'en conséquence, deux Pères pourraient rester en toute sécurité dans son pays ».

Avec les jours qui s'écoulaient aussi paisibles que les eaux du fleuve, les premiers feux de la colère portugaise s'éteignaient. On fit réflexion à Trano-Vato que, si la guerre avait une issue favorable, elle n'amènerait d'autres résultats que l'incendie de quelques mauvaises paillotes et le massacre de quelques bœufs, car il était certain que Brouto Tsiambany se réfugierait au fond des bois où il trouverait avec André et les siens une retraite sûre. D'autre part, toute possibilité de convertir les habitants de l'Anosy serait perdue, et il faudrait retourner à Goa sans espoir de jamais revenir dans l'île Saint-Laurent. (P. 134.)

Les deux capitaines approuvèrent ces déductions fort raisonnables. Ils envoyèrent des propositions plus pacifiques à Fanzahira. Tsiambany y accéda facilement et fit serment de paix et d'amitié. La formule du traité écrit en caractères arabes sur lequel il prêta serment était conçue en ces termes :

« Moi, Brouto Tsiambany, roi de Matacasy, je jure et promets d'observer fidèlement envers les Portugais

tout ce qui a été stipulé dans les négociations de paix conclues avec le capitaine Paolo Rodrigues de Costa, excepté en ce qui concerne l'envoi à Goa de mon fils Andriantsirivahy. En conséquence, je jure et promets de donner aux Pères de la compagnie de Jésus l'île de Santa Cruz pour y vivre et y mourir, et de leur permettre de parcourir tout mon royaume aux fins d'y prêcher la religion du Christ et la doctrine de la sainte Croix; et je veux et trouve bon que le prince Andrian Sambo aille à Goa visiter le vice-roi des Indes et y soit instruit comme l'a été mon fils André. Je promets en outre d'être l'ami des amis et l'ennemi des ennemis du roi du Portugal. (P. 137.)

De son côté Peiro d'Almeida Cabral jura et signa devant l'envoyé de Tsiambany les mêmes conditions d'un même traité.

Entre temps, les Portugais éprouvaient quelques malheurs. Ils perdaient deux embarcations, l'une qui se rendait de Ranofotsy à Trano-Vato pour porter des vivres et l'autre qui voulait regagner le bord malgré le mauvais temps. Enfin, en relevant les amarres, le canot de la caravelle chavira près des navires et deux hommes furent noyés; de plus un matelot fut dévoré par un crocodile dans l'îlot de Trano-Vato.

Les deux capitaines pouvaient espérer, après la signature du traité, que Tsiambany, qui l'avait accepté sans contrainte, en observerait la teneur avec bonne foi. C'est pourquoi, pleins de confiance en l'avenir et jugeant désormais inutile l'appui des canons des navires et les mousquets des soldats, ils s'apprêtèrent à quitter Ranofotsy. Le 31 mai 1616, les deux bateaux prirent la mer, ne laissant dans l'Anosy que les deux Pères d'Almeida et Custodia da Costa avec quelques serviteurs¹.

1. Le P. Luis Mariano qui semblait, par sa souplesse et par

A peine les Portugais partis, Tsiambany oubliait tout sentiment de sympathie envers les missionnaires. Le P. da Costa étant tombé gravement malade le 19 juin, Tsiambany, Itema et André, qui descendaient le fleuve jusqu'à son embouchure pour y faire quelques cérémonies ou sortilèges, non seulement ne s'arrêtèrent pas à Trano-Vato, mais donnèrent l'ordre aux piroguiers de pagayer très vite de peur de recevoir des coups de fusil... Le 3 juillet, deux coups de canon, qui se répercutèrent dans tout le pays environnant, ayant été tirés par un navire de passage, les indigènes ne manquèrent pas de dire que ces coups de canon étaient un signal donné aux Portugais pour s'emparer d'André et le conduire à bord de ce navire. Si les domestiques ou esclaves s'échappaient de Trano-Vato, Tsiambany se refusait à les renvoyer; s'il fallait construire chapelle ou maison d'habitation dans l'îlot, les indigènes témoignaient le plus mauvais vouloir à travailler.

Le P. d'Almeida entreprit néanmoins d'enseigner les premiers principes de la religion catholique aux habitants de Fanzahira, et s'installa pauvrement dans leur village.

Tsiambany, cédant parfois aux instances de son fils André, permettait au Père d'entrer dans l'enceinte du « lonaka » et d'arriver jusqu'à la porte de la case sur le seuil de laquelle il était assis. Il regarda un jour avec intérêt une image de la sainte Vierge, mais, dès que le Père commença à lui exposer quelques-uns

l'intelligence qu'il avait du pays, plus apte à l'évangélisation de l'Anosy que ses confrères portugais, céda la place à son supérieur Manoel d'Almeida. Ses réflexions pleines de bon sens, ses vues exactes sur les indigènes, sur l'inutilité des otages, sur l'existence des métis portugais, etc., révèlent à la fois un observateur fort judicieux et un missionnaire prudent.

des mystères de notre religion, il le congédia¹. Itema elle-même répondait au Père qu'elle était trop vieille pour apprendre les prières, que, du reste, elle connaissait l'histoire du déluge de Noé et de ses trois fils nés de trois furoncles que leur père avait à la jambe entre le genou et le pied, et que c'est en grattant successivement ces trois furoncles qu'il leur avait donné le jour...

Un soir, pendant une éclipse de lune, d'Almeida entendit tout le village crier à tue-tête : « Alao ! alao ! — anie volamena, vola fotsy, an'omby mào, vary..., etc. » — Laisse-la ! laisse-la ! Veuille nous donner de l'or, de l'argent, beaucoup de bœufs, du riz, etc.

Ces braves sublunaires de Fanzahira pensaient qu'un énorme serpent commençait à décrocher la lune et que s'ils n'avaient pas bien crié : « Laisse-la, va-t'en ! » ce reptile l'aurait avalée tout entière, d'autant que son corps était plus gros que la terre, car c'était sur lui que celle-ci reposait. Et, toujours utilitaires, ils demandaient en retour à la lune, comme cadeaux les plus prisés, des bœufs nombreux, etc. Le roi, lui, réclamait journellement au Père beaucoup d'argent, de verroteries, de grains de corail que les esclaves transfuges lui assuraient être entassés dans la maison de Trano-Vato et destinés à lui et à André par volonté du vice-roi des Indes.

Si le jeune André, qui n'avait pas encore tout oublié des attentions paternelles que les missionnaires avaient eues pour lui à Goa et sur la caravelle, s'arrêtait à souper chez le P. d'Almeida, aussitôt Tsiambany le rappelait auprès de lui, le réprimandant et lui deman-

1. Tsiambany répondait au P. d'Almeida que lui et les siens, « s'ils devenaient chrétiens, seraient obligés de manger du porc, de se couper les cheveux, etc., coutumes qu'ils ne pouvaient en aucune façon accepter. » (P. 189).

dant ce qu'il avait à faire si souvent chez l'étranger...

Quand, par extraordinaire prodigalité, Tsiambany offrait un veau au missionnaire, le veau royal se détachait pendant la nuit et, au petit jour, les Tanosy partis à sa recherche ne voulaient point le retrouver, « parce qu'il était retourné dans le parc du roi... »

A Trano-Vato, le P. da Costa était toujours en proie à la fièvre, et le P. d'Almeida ne rentrait que pour tomber malade. Le seul Portugais qui fût resté avec eux, Simon Cardozo, mourut de la fièvre... Un jour que, quoique malade, il préparait à la mort le P. d'Almeida et lui avait apporté le saint viatique, le P. da Costa s'affaissa et on crut qu'il allait rendre le dernier soupir; d'Almeida dut quitter le lit pour lui administrer les derniers sacrements...

*
* *

En quittant Ranofotsy, le 31 mai 1616, la caravelle s'était séparée de la patache; elle devait explorer la côte orientale tandis que la patache longerait la côte occidentale. La patache prenait ce chemin plus abrité des vents, parce qu'elle ne disposait d'aucune embarcation en bon état et qu'elle devait, d'après les instructions du vice-roi, aller à Sahadia ou Manambolo; l'un ou l'autre de ces navires devait embarquer l'artillerie qui se trouvait à Monbaza.

Le samedi 17 décembre 1616, sept mois et neuf jours après avoir mis à la voile pour l'île Saint-Laurent, la patache arrivait à Goa. Le capitaine Joao Cardoza da Pina fit habiller Andrian Sambo à la portugaise et le présenta au vice-roi, qui l'accueillit avec une grande affabilité, « l'adoptant comme son filleul et lui donnant ses nom et prénom, de sorte que, même avant d'avoir reçu le baptême, il était désigné sous le

nom de dom Jeronimo d'Azevedo. Sa Seigneurie lui fit cadeau de 300 xerafins (510 fr.) pour acheter des vêtements et le confia avec son petit domestique malgache aux Pères Jésuites qui le placèrent au collège de Sainte-Foi. Quand il eut reçu l'enseignement religieux suffisant, il fut renvoyé dans son pays superbement vêtu à la mode portugaise ».

Le navire — une patache — à bord duquel Andrian Sambo fit le voyage de retour était commandé par Manoel Freyre de Andrade. Il mit à la voile au commencement de février 1617. Il portait, pour le roi Tsiambany et pour son fils André, de magnifiques cadeaux d'une valeur de 4000 ducats. Il y avait à bord cent soldats, deux Pères jésuites, Paulo Jovio et Pedro Carreiro. Arrivé à l'île Saint-Laurent, le capitaine Freyre de Andrade mouilla entre le « Nouveau port » (Taolanara) et celui de San-Lucas (Ranofotsy) — probablement devant le Vinany-be, et tira le canon. Ne voyant venir personne, il alla à la baie de San-Lucas (Ranofotsy). « Les PP. Manoel de Almeyda et Custodio da Costa accoururent; ils étaient malades et dirent qu'il n'était pas possible de vivre dans ce pays. Le capitaine envoya au roi Tsiambany les lettres qu'il apportait pour lui et quelques présents pour les gens de son neveu don Jeronimo. Le roi lui donna en retour cent beaux bœufs, beaucoup de volailles, du miel, et six esclaves, mais il ne voulut pas venir lui-même. » (P. 277.) Tsiambany se souvenait trop de la canonnade de la *Nossa Senhora* pour venir affronter sur cette plage désormais odieuse les batteries d'un navire qui ne lui amenait qu'un lointain parent. Il laissa à d'autres une telle témérité, et attendit l'issue des événements derrière la palissade de son « lonaka ». « Obéissant aux suggestions d'un Cinghalais, — nommé Paul, ancien esclave du commissaire de la caravelle

et domestique des Pères, — qui, ayant renié la religion chrétienne, s'était enfui chez Tsiambany et lui avait persuadé que les Portugais voulaient s'emparer de son royaume, le roi tanosy tenta de faire périr Freyre de Andrade. Le Cinghalais s'était engagé à couper le cou aux Portugais. Pour arriver à ces fins, un grand nombre de Tanosy vinrent sur la plage en amis. Peu après, l'un d'eux ayant donné un soufflet au P. d'Almeida, la bataille commença. Ils jetèrent des javelots et des pierres; les Portugais tirèrent des coups de mousquets qui en tuèrent plusieurs, et ils pendirent leurs corps aux arbres du bord de la mer, puis ils mirent le feu à leur village, les punissant ainsi de leur trahison. Le capitaine avait reçu l'ordre, au cas où il aurait à se plaindre de Tsiambany, de ne pas lui rendre son neveu don Jeronimo et de le ramener aux Indes. C'est ce qu'il fit. Il emmena aussi un de ses frères qui avait été fait prisonnier dans le combat. Ce prince, qui s'appelait Andrian-Masy, fut instruit dans la religion chrétienne à Goa où il fut baptisé sous le nom de dom Francisco-Xavier. » (P. 278.)

Et c'est ainsi que se termina cette deuxième expédition. La première avait fini par des coups de canon, celle-ci finit par des feux de mousqueterie!

Cette évangélisation de courte durée, appuyée par les canons et les mousquets, ne valut aux missionnaires, zélés, mais inexpérimentés des choses et des gens de l'Anosy, que des fatigues et des reproches. A Goa, bien des gens — ils sont toujours et partout légion, ceux dont la langue travaille plus que les bras — « les accusèrent d'avoir déserté une œuvre grande et utile¹ ».

1. Le capitaine M. Freyre de Andrade, de retour à Goa, fut un de leurs plus violents détracteurs: il aurait voulu s'ap-

Le P. Mariano, un Italien, esprit fort judicieux et plus averti que ses confrères de Portugal, avait pourtant entrevu assez clairement ce qu'il aurait fallu exécuter d'abord pour implanter ensuite la religion en terre malgache : « A moins de disposer dans ce pays de forces importantes portugaises et d'y organiser un commerce de vente plusieurs années, ce qui est vraiment bien difficile, il n'y a (disait-il), humainement et prudemment parlant, rien à faire avec les habitants. »

A son tour, le P. Custodio da Costa exposait, avec une vivacité capable d'être entendue par les esprits les plus chagrins, les raisons de l'abandon de l'Anosy :

« Durant mon séjour à Santa-Cruz, je n'ai été en bonne santé que pendant une vingtaine de jours, et deux fois je me suis trouvé à l'article de la mort.

« Nous sommes partis, parce que le roi, nous haïssant à mort, ne voulait pas que nous demeurions dans son pays, pas plus que ses sujets, qui l'imitent en tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il fait.

« Nous sommes partis parce qu'il voulait nous tuer, non pas à cause de notre religion, mais à cause du mauvais renom que nous avions auprès d'eux, car ils nous considéraient comme des voleurs nous emparant des pays où nous nous installions.

« Nous sommes partis parce que nous n'avions aucun espoir de convertir les habitants de ce pays, tous, nobles, esclaves, nous tournant le dos et rentrant chez eux dès que nous commençons à leur parler de

proprier les « bagages » d'André que le P. d'Almeida avait gardés à Trano-Vato et qui revinrent à Mozambique.

En rade de Ranofotsy, les quatre Pères discutèrent sur l'abandon de l'Anosy. Les deux nouveaux venus, Paulo Jovio et surtout Pedro Carreiro, étaient d'avis de continuer la mission. Le P. d'Almeida jugea plus raisonnable de ne pas exposer ses confrères aux ennuis qu'il venait de subir et dont son âme était saturée.

l'évangile; et si quelques-uns d'entre eux restaient auprès de nous, c'était uniquement pour que nous leur donnions des perles de verre, etc. » (P. 169.)

Et le P. d'Almeida ajoutait :

« Notre isolement a duré du 20 décembre 1616 jusqu'à la fin d'avril 1617, époque à laquelle on est arrivé de Goa. Pendant tout ce temps, Tsiambany faisait jeter des sorts auprès de notre maison, croyant par ce moyen nous faire périr. Et comme, au commencement de janvier, nous sommes tombés presque tous gravement malades, Brouto a été très content, attribuant notre maladie aux maléfices de ses sorciers, persuadé que nous ne tarderions pas à mourir. De temps en temps il s'informait si nous étions morts. Non seulement il n'avait jamais favorisé nos efforts pour convertir son peuple qu'il empêchait, au contraire, de nous écouter et auquel il défendait sous des peines sévères de se faire chrétien, mais il a été jusqu'à interdire sous peine de mort à ses sujets de venir nous voir dans l'îlot de Santa-Cruz et de nous vendre des vivres... »

Et il terminait, en bon missionnaire qu'il était :

« Nous ne sommes pas partis pour des causes de maladie, car nous eussions tous deux préféré y mourir plutôt que d'aller chercher ailleurs un meilleur pays. Quand j'étais mourant, je m'estimais en quelque sorte heureux de mourir en un pareil lieu » (P. 162)

Sans cet ascendant que donne une autorité incontestée et sans des « cadeaux » souvent renouvelés, pouvait-on exercer alors une influence durable sur l'esprit indifférent et volage de ces grands enfants de l'Anosy ?

Mozambique était depuis un siècle l'escale de Goa la dorée... Les caravelles du Portugal ne déployèrent plus leurs voiles sur la côte orientale de l'île Saint-Laurent; elles oublièrent volontiers le chemin de l'Anosy rebelle trop souvent battu par les tempêtes...

(*A suivre.*)

CANITROT.

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

ŒUVRES DE CHARITÉ, *Richmond*. — Une autre fois, notre curé me demanda de visiter une famille dans une certaine rue, mais il ne donna pas le numéro. Il nous dit simplement que le garçon allait à l'école publique et que la mère, soi-disant catholique, ne pratiquait pas. Si nous pouvions obtenir l'enfant, il nous serait plus facile de ramener la mère à ses devoirs. J'allai la visiter et, en causant avec elle, je découvris qu'elle ne s'était pas approchée des sacrements depuis trois ans. Le père était protestant. Les parents consentirent à envoyer l'enfant à notre école paroissiale; il devint alors un vrai petit missionnaire chez lui. Le vendredi, quand la viande était placée devant lui sur la table, il ne voulut pas y toucher; le dimanche, il était si fidèle à aller à la messe et si fervent dans ses prières que sa mère, édifiée à la vue de ce bon exemple, revint à la pratique de sa religion; elle se décida à s'approcher des sacrements et devint très fervente. Je donnai au père quelques livres sur notre sainte religion; après les avoir lus, il fut convaincu et se fit catholique. Il appartient à la Société du Saint Nom de Jésus.

J'ai découvert aussi quelques pauvres honteux qui

nous fournissent l'occasion d'exercer envers eux la charité délicate recommandée par saint Vincent.

Syracuse. — Il y a quatre ou cinq ans, en visitant les malades d'un hôpital de notre ville, nos sœurs rencontrèrent une juive. Elle sembla enchantée d'avoir été remarquée par « les dames à la cornette blanche », comme elle nous appelait, et à chaque visite des sœurs son visage s'épanouissait. Elle parla peu d'elle-même sauf pour nous dire qu'elle avait épousé un catholique qui ne pratiquait pas. Au bout de quelque temps, elle quitta l'hôpital et nous pensions que c'était la fin de nos relations avec cette juive.

Deux ans plus tard, les sœurs furent surprises de la revoir dans le même hôpital. Elle leur parla très intimement, leur dit qu'elle portait toujours la Médaille miraculeuse que les sœurs lui avaient donnée et exprima le désir de se faire catholique, donnant comme raison que notre religion doit être vraie puisqu'elle enseigne à ses membres d'être charitables envers tous, quelle que soit leur croyance. On l'instruisit dans les vérités de la religion, et après peu de temps elle reçut le baptême. Son mari, touché de repentir d'avoir abandonné sa foi et voyant la ferveur de sa femme, retourna au vrai bercail. Leur mariage fut réglé selon les lois de l'Église. Leur enfant unique est maintenant un de nos élèves et les parents communient régulièrement.

Quand une mère qui ne confie pas facilement ses secrets sent qu'elle peut parler librement aux sœurs, on peut lui faire un bien immense.

Nous avons visité une famille de huit enfants dont les deux aînés, âgés de dix-huit et de vingt ans, étaient victimes de la tuberculose. Quand le prêtre vint les voir, la mère se tint à distance. Les sœurs, à leur deuxième visite, apprirent que le père et la mère

avaient été mariés par un ministre protestant. Il n'était pas facile de faire entrer le mari, qui était non-catholique, dans les dispositions que nous désirions. Pendant très longtemps, il ne voulut pas entendre parler de se remarier devant le prêtre. Comme excuse finale, il dit que ses vêtements n'étaient pas assez bons, obstacle insurmontable à ses yeux, mais que nous avons facilement renversé en lui envoyant un complet. Il nous le renvoya disant que les manches étaient trop courtes. Nous fîmes donc le changement désiré, n'ayant aucun égard à notre surcroît de travail et espérant réussir dans notre entreprise. Nous ne nous étions pas trompées dans notre attente, car sous peu notre homme eut le courage de faire rectifier le mariage et nous eûmes la consolation de voir le mari et la femme aller ensemble à la sainte messe.

HOPITAL DE LA CHARITÉ DE NEW-ORLEANS.

Il a été fondé en 1786. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul y exercent leur dévouement. Un grand nombre de malades ont été soignés pendant l'année. Souvent il y a beaucoup plus de malades que de lits. On a fait un nouvel office pour les sœurs. Cette amélioration leur donne un espace convenable, et les délivre des locaux mal arrangés où elles étaient. L'hôpital est redevable aux sœurs pour leur loyal appui, et pour l'excellent travail qu'elles ont fait pendant l'année. Leur service apprécié en dollars monterait à une somme considérable. L'hôpital a perdu en juillet sœur Marie Vincent qui avait servi *la Charité* pendant plus de cinquante ans. Elle ne pensait qu'aux pauvres. Le rapporteur termine par un grand éloge de la supérieure et constate que le service social, c'est-à-dire la visite à domicile dans les familles, a fait un travail splendide.

THE VINCENTIAN.

Les fêtes du Tricentenaire de la Congrégation au séminaire Sainte-Marie-des-Barrens. — Le 14 octobre, Mgr Glass officia pontificalement; M. Corcoran prêcha. Il montra en saint Vincent un architecte de génie. L'après-midi, une séance littéraire et musicale fut donnée par les séminaristes. Le soir, on chanta les vêpres et on donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Rappelons que le séminaire Sainte-Marie (ou du moins l'église adjacente) renferme le tombeau de M. de Andréis, qui a introduit la Congrégation de la Mission dans cette contrée.

Visite de Mgr Clerc Renaud à Perryville. — Monseigneur constate qu'il y a un mouvement très généreux, en Amérique, en faveur des missions chinoises; il se réjouit de ce que la jeune et énergique nation des États-Unis vient en aide aux vieux pionniers avec des ressources merveilleuses en hommes et en argent. Il parle de son vicariat qui a trois spécialités : 1° « J'ai dans mon district le chef de la religion taoïste; c'est un personnage très important, une espèce de pape qui reconnaît avoir des relations personnelles avec le diable. Il dit qu'il ne peut que prier sa majesté satanique, mais que les catholiques peuvent lui commander; 2° j'ai dans mon vicariat la meilleure et la plus belle porcelaine de Chine; j'ai eu l'honneur d'en exposer cinq ou six cents échantillons à l'Exposition missionnaire du Vatican; 3° j'ai dans mon vicariat du thé, le meilleur thé du monde.

« Voilà pour les spécialités de mon vicariat, quant à ma spécialité, à moi, elle est naturellement de sauver les âmes. »

La même revue annonce une traduction en anglais du livre de M. Boudignon : *Saint Vincent de Paul, modèle des hommes d'action.*

NIAGARA INDEX.

On constate que la prohibition, loin de diminuer les crimes, les augmente. La croisade missionnaire des étudiants catholiques a offert une séance en faveur des missionnaires qui partent pour la Chine.

On a choisi les officiers de la croisade missionnaire. Le jour de sainte Catherine, les philosophes ont fait tous les offices, ont chanté une grand'messe, ont donné une séance.

MEXIQUE

BOLETIN DE LAS HIJAS DE MARIA INMACULADA.

Félicitations à M. Verdier pour ses noces d'or. Photographie du calice qui lui a été offert à cette occasion par M. de las Heras, au nom des associations d'Enfants de Marie du Mexique. On explique le fonctionnement des confréries de la Charité établies parmi les Enfants de Marie; c'est à peu près le même que pour l'œuvre Louise-de-Marillac.

Les Enfants de Marie de Guadalajara ont fait une grande fête à l'occasion de la canonisation de la petite sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Janvier 1926. — Le bulletin parlera désormais non seulement des Enfants de Marie et des associations de la Médaille, mais aussi des dames de la Charité. Il donnera toujours des articles sur la sainte Vierge, sur saint Vincent. — Le numéro actuel contient les articles suivants : Jésus-Christ roi, par Pampliega. — Nais-sance surnaturelle de Jésus-Christ ou virginité de Marie, par Saiz. — Circulaire aux dames de la Charité

(M. de las Heras rappelle que saint Vincent envoyait visiter les confréries par ses missionnaires et il annonce qu'il visitera les confréries du Mexique, par une petite circulaire mensuelle). — Action politique de saint Vincent de Paul, par Segura. — La Vierge Miraculeuse et le plan divin, par Castilla. — Chronique : neuvaine très solennelle, à Mexico, en l'honneur de la Miraculeuse, du 18 au 27 novembre; il y a eu 8000 communions dans l'église de la Conception; les plus célèbres prédicateurs de la capitale ont prêché pendant cette neuvaine; le 27 novembre, la communion à la grand'messe a duré 45 minutes.

MISSIONS AU MEXIQUE.

Nous empruntons aux *Anales*, de Madrid, les détails suivants :

M. Fernandez Juan Maria a accompagné l'évêque de San Luis Potosi dans sa tournée de confirmation et il a prêché aux Enfants de Marie et aux dames de la Charité.

Missions de la *maison de Lagos* en 1925. Les missionnaires se rendent d'abord à *El Crespo* : les pauvres paysans accourent en foule aux instructions; il y en a qui doivent faire une, deux, trois heures à pied; on voit des femmes portant leurs enfants, apportant un sac de maïs pour se nourrir pendant la mission; les missionnaires prêchent trois fois le jour à ces pauvres gens, avides de la parole de Dieu; ils font le catéchisme, confessent toute la journée. La communion des enfants est la cérémonie la plus émotionnante : les petits et petites ont bien lavé leurs pieds, leurs mains, leur visage, bien raccommode leurs pauvres habits; on leur explique les cérémonies; ils renouvellent le soir les promesses du baptême, cérémonie que les parents contemplent avec grande émotion, car

ils n'ont jamais rien vu de pareil; on impose la Médaille miraculeuse; communion générale, grande procession, bénédiction papale; départ au milieu des larmes de la population : les hommes sont à cheval, les femmes sur les ânes pour accompagner les missionnaires; les jeunes gens veulent traîner la voiture des saints Pères missionnaires; il faut s'arracher avec violence et les renvoyer avec la bénédiction.

A *El Ahito*, l'église est pleine, ainsi que la sacristie, le presbytère, le parvis, les lieux adjacents; les cantiques émerveillent les paysans, ils les chantent avec enthousiasme; parmi les cérémonies de la mission, il faut noter la bénédiction des animaux.

A *Santa Barbara*, mêmes consolations. Il y avait des socialistes, de ceux qu'on appelle *agraristas*; ils ont fait la mission, à part trois ou quatre. Il est édifiant de voir les paysans rentrer chez eux tard dans la soirée et revenir le lendemain dès quatre heures du matin; quelques-uns restent près de l'église et couchent sur le sol, etc.

ANTILLES

CULTURA, 1925.

Cette revue paraît tous les dimanches; le directeur-administrateur est M. Chaurrondo; les rédacteurs sont MM. Sainz, Zamora, Castillo, Sorgo, Cabrera, Martinez, Romero; la revue paraît depuis dix ans.

Le premier numéro résume une interview donné par M. Verdier au journal *El Debate*. Le numéro du 19 juillet est consacré à la Congrégation de la Mission (Saint Vincent. — Histoire de la Congrégation. —

Accroissements. — Épreuves. — Restauration. — Les Lazaristes à Cuba et Porto-Rico.) — Les Filles de saint Vincent dans l'île de Pinos.

LA MILAGROSA, 1925.

Cette revue paraît tous les mois; le directeur est M. Chaurrondo; l'administrateur est M. Tobar; les principaux rédacteurs sont MM. Chaurrondo, Sainz, Tobar, Zamora, Castillo, Rodriguez, Saiz, Mlle Mercédès de Arza.

Parmi les œuvres les plus florissantes, il faut citer l'Association de la visite domiciliaire de la Vierge Miraculeuse. Le 19 juillet, les Lazaristes de la Havane ont célébré le 3^e centenaire de la Congrégation. A 7 h. 30, messe de communion pour les conférences de Saint-Vincent-de-Paul et autres associations qui ont leur siège dans l'église de nos confrères; à 9 heures, messe solennelle à grand orchestre. Le prédicateur présenta saint Vincent comme l'ange de la charité, le réformateur du sanctuaire, le marteau des hérétiques.

La revue adresse à son fondateur, M. Alvarez, le salut le plus sincère, en même temps que le regret le plus profond de se voir privée de sa direction sage et prudente. Que Dieu bénisse M. Alvarez dans sa nouvelle charge! — Fêtes de Notre-Dame de la Charité dans l'église de la Merced, à La Havane, du 8 au 24 septembre. — Les jeunes filles de l'académie José Martí visitent le sanatorium des catholiques cubaines. — M. Atienza, visiteur de Madrid, a été nommé commissaire extraordinaire des Antilles. — La fête du 29 septembre a été célébrée à l'église de la Merced, non seulement par des offices et des chants, mais aussi, ce qui a dû réjouir la Vierge et saint Vincent, par des œuvres de charité: on a donné d'abondantes aumônes aux pauvres; toutes les associations de la

visite domiciliaire se sont réunies et ont distribué des vêtements aux enfants pauvres. Le visiteur des Lazaristes a fait un magnifique discours pour louer cette manière de célébrer la fête; les Filles de la Charité, les dames de la Charité, les jeunes filles des associations ont pris contact avec les pauvres; les Filles de la Charité qui dirigent la maison « Saint François de Sales », ont grande dévotion à la Médaille; elles célèbrent sa fête non seulement en distribuant des vêtements aux pauvres, mais encore en amenant les pauvres à l'église et en leur servant un déjeuner après l'office. Les dames Isabelinas, qui correspondent aux chevaliers de Colomb, exercent une œuvre charitable et apostolique.

Janvier, 1926.

Les Filles de la Charité et la préparation technique pour l'exercice de la bienfaisance. — Les anciennes élèves du collège des Sœurs « La Inmaculada » ont fait une fête, en l'honneur des pauvres, présidée par l'archevêque.

ILE DE PORTO-RICO

LA MILAGROSA, 1925.

Articles d'actualité sur l'éducation. — Récit des fêtes de la Médaille Miraculeuse en différentes villes. — Le collège Saint-Ildefonse, dirigé par les Filles de la Charité, vient d'être incorporé au département de l'instruction publique.

LOS PADRES PAULES EN LAS ANTILLAS, 1863-1925.

Après un rapide résumé de l'histoire de la Congrégation en général, M. Chaurrondo raconte l'histoire

de la Congrégation aux Antilles. C'est le P. Claret, fondateur des Fils du Cœur de Marie, qui introduisit la famille de saint Vincent dans l'île de Cuba dont il était archevêque. M. Viladas, premier supérieur, travailla à restaurer matériellement et moralement l'église de la Merced qui lui avait été confiée; les différents supérieurs qui suivirent MM. Santonja, Garcia, Guel, Gomez et Alvarez travaillèrent tous à embellir l'église. Les missionnaires s'appliquèrent à donner des missions parmi le peuple. Le séminaire de La Havane fut confié aux Lazaristes de 1879 à 1892. M. Chaurrondo donne un petit historique de chacune des associations établies dans l'église de la Merced : archiconfrérie de l'esclavage de Notre-Dame de la Merced; archiconfrérie de la garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus; la Sainte Enfance; association de la Miraculeuse et visite à domicile; congrégation de Notre-Dame de Lourdes; la milice Joséphine; fédération des Enfants de Marie; œuvre des catéchismes; dames et demoiselles de la Charité établies en 1915; catholiques cubaines — le bien se fait aussi par différentes publications et par la bibliothèque. — Les Lazaristes vinrent à Saint-Jean de Porto-Rico en l'année 1873; ils se chargèrent de la Ermita de Santa Ana, puis se transférèrent à l'asile de Beneficencia; le personnel augmenta et l'évêque nous confia l'église de San José et mit le séminaire Saint-Ildefonso sous la direction de la Congrégation; plus tard la Congrégation se chargea de la paroisse de Ponce. — A Santiago de Cuba, il y a un couvent de Saint-François qui fut confié aux Lazaristes en 1884; les confrères y établirent les associations de l'Apostolat de la prière, des Enfants de Marie, du Rosaire, de la Vierge Miraculeuse, de la jeunesse de Saint-Antoine, de l'Enfant Jésus de Prague et de la Sainte Enfance, les dames de la Charité. Nous fûmes chargés de la

paroisse de Ponce en 1892; les dames de la Charité y sont florissantes; il y eut un petit schisme chez les paroissiens, de 1915 à 1917 : un certain nombre de paroissiens étaient pour M. Janices qui avait été changé, les autres pour M. Pena qui demeurait; en 1918 un tremblement de terre démolit l'église. A Matanzas il y a un collège fondé en 1892. En 1907 on nous confia la paroisse de Guantanamo; en 1911, celle de Baracoa où sont les dames de la Charité et autres associations. Nous avons encore San Luis de Oriente, Manati, Yaguajay et le séminaire de Saint-Ildefonse de Porto-Rico.

BRÉSIL.

Recife. — M. José Venancio de Mello, Prêtre de la Mission, ayant vu des mendiants dans la ville leur fit un peu de catéchisme avant qu'on leur donnât l'aumône; il songea à organiser quelque chose : on fonda un dispensaire, appelé Saint-Sébastien : l'œuvre surpasse les espérances; on distribue régulièrement toutes les semaines des aliments, des vêtements aux indigents; on supprime la mendicité; on instruit les pauvres; on les confesse; on les fait communier. Sur deux mille pauvres les trois quarts sont des femmes. On a fondé une association de charité destinée à secourir, éduquer et moraliser les pauvres mendiants. Cela se fit en 1917. — Bientôt on ajouta trois classes pour les enfants des mendiants; on commença à loger quelques pauvres la nuit; on leur procura des jardins pour travailler; on ouvrit une école d'agriculture pour leur apprendre ce métier. Pendant la grande épidémie de

1918 beaucoup moururent; les dames de la charité se dépensèrent héroïquement. L'année 1919 fut une année de grand progrès pour l'œuvre. On prêcha une retraite de trois jours aux pauvres pour les préparer à la communion; on fit l'acquisition d'un grand terrain pour y établir une école d'éducation domestique. L'association, chargée de diriger toutes ces œuvres, fut fondée le 8 décembre. En 1920, existaient : le dispensaire Saint-Sébastien, distribuant à mille indigents, trois fois par semaine, les aliments matériels et l'instruction religieuse; l'école Domestique D.-Maria-Borba donnant l'éducation professionnelle à cent jeunes filles; l'hôtellerie Pinto-Alves pour les indigents de passage; l'école Saint-Antoine pour l'instruction gratuite des enfants pauvres; la maison de travail des pauvres; l'école professionnelle. En 1922, centenaire de l'indépendance, il y eut la fête des pauvres organisée par les Dames de la Charité, la Société de Saint-Vincent-de-Paul et la Compagnie de la Charité : il y eut messe chantée, dîner servi par les dames, pose de la première pierre d'un pavillon de l'Université professionnelle de Saint-Joseph, ouverture de l'exposition des travaux faits par les jeunes filles de l'école professionnelle, grand bazar de la charité. Voilà certes de belles œuvres, tout à fait dans l'esprit de saint Vincent.

BAHIA

O BOLETIM DA OBRA DAS VOCAÇÕES SACERDOTAIS.

Rapport lu le 20 septembre 1925.

On y présente sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comme protectrice du clergé et modèle des zélatrices de l'Œuvre des vocations. Tricentenaire de la fondation de la Congrégation de la Mission. On y parle des

Missionnaires Lazaristes au Brésil, et, en particulier, du P. Rocha, figure d'apôtre, esprit d'évangélisateur, âme embrasée de l'amour du prochain; des évêques Viçoso et Silva, nos confrères décédés.

CHILI

ANNALES DE LA PROPAGACION DE LA FE, 1925.

Ces *Annales* sont publiées d'après les ordres reçus de la Propagande qui veut que les *Annales* aient un caractère national et local. Saint Vincent de Paul et la propagation de la foi dans les campagnes, chez les protestants, à Madagascar, dans les États barbaresques; — deux guérisons obtenues par la sœur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, d'après le récit fait par Mgr Ciceri, notre confrère, et par M. Legris, visiteur des Lazaristes en Chine.

COLOMBIE

CONGRÈS ET EXPOSITION MISSIONNAIRES A BOGOTA, août 1924.

M. Péhan, notre confrère, nous envoie un beau volume illustré qui contient les rapports lus à ce congrès; voici le résumé de la conférence faite par Mgr Potier, notre confrère, sur la préfecture apostolique d'Arauca.

La préfecture a deux parties : montagnes couvertes de forêts, peu explorées; plaines traversées par des

rivières et renfermant quatre groupes de sauvages, les Macaguanes, les Chiricoas, les Guahivos, les Guarataros.

Les centres d'action sont : 1° *Chita*, paroisse de treize mille habitants, bonne église, maison paroissiale, maison des Sœurs de Saint-Vincent chargées de l'éducation des petites filles ; il y a quinze écoles et huit cents élèves ; 2° *La Salina de Chita*, trois mille habitants, église, maison paroissiale, quatre écoles et cent vingt-sept élèves ; 3° *San Lope*, deux cent cinquante habitants, pauvre chapelle, une école et seize élèves ; 4° *San Salvador*, cinq cents habitants, une chapelle, pas d'école ; 5° *El Banco*, chapelle, école mixte de douze enfants ; 6° *Tame*, deux mille sept cent soixante-quatorze habitants, église, maison des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; la première supérieure fit une chute avant d'arriver à Tame et mourut quinze jours après ; trois écoles, cent treize élèves ; 7° *Macaguan*, petite chapelle pour Indiens ; 8° *Araquita*, deux mille Chiricoas, petite chapelle, deux écoles ; 9° *Arauca*, trois mille habitants, quatre écoles, trois cent sept élèves ; Associations de l'Adoration et des Enfants de Marie ; une église, deux chapelles ; on construit un hôpital pour soixante-cinq malades ; maison de sœurs ; 10° *El Viento*, église ; 11° *Cravo Norte*, huit cents habitants, deux écoles.

Le rapport de Mgr Potier parle ensuite de la tribu des Tunebos qui se trouve entre deux montagnes. Ils sont de taille moyenne, d'aspect décrépit, mélancoliques. Ils adorent un esprit qui récompense les bons dans le ciel et punit les méchants dans les eaux ; ils pratiquent à certaines époques un jeûne très rigoureux, précédé d'une cérémonie spéciale pendant trois nuits ; ce jeûne chasse les mauvais esprits et préserve les Tunebos de la morsure des serpents ; on dit que ces

Indiens ont perdu le sentiment du beau, car ni la musique, ni les bijoux, ni les anneaux ne leur disent rien ; ils aiment cependant les miroirs ; le seul ornement qu'ils portent est un collier de coquilles ou de dents d'animaux ; leurs habitations sont en palmier et en roseau, circulaires et sans murailles, élevées au-dessus du sol ; les mariages se célèbrent par la demande au père de la jeune fille, et le consentement de celle-ci, et la présence d'un ministre ; la polygamie n'est pas admise ; le divorce est permis ; le ministre souffle sur les femmes qui ont mis au monde et sur l'enfant nouveau-né, dans la bouche duquel il verse quelques gouttes d'eau. Les disputes des Tunebos se réduisent à des soufflets, mais ne dégénèrent jamais en meurtres, car ils ont horreur du sang humain. Entre eux il n'y a pas de vols, et si quelqu'un commet quelque faute, on le punit en le mettant dans un trou pendant quelques heures ou quelques jours. Ils sont très jaloux et ils cachent leurs femmes, ne permettant de les voir que quand ils sont présents ; de même les Indiennes fuient si elles voient un homme étranger. Leur unique commerce consiste dans l'échange avec les blancs de cire pour du sel, etc.

Le même volume contient une conférence de notre confrère, M. Diaz, sur la préfecture apostolique de Tierra Dentro ; mais nous en avons donné la substance dans le dernier numéro des *Annales* en citant le rapport de Mgr Larquère ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

ÉQUATEUR

RELACIÓN HISTÓRICA ACERCA DE LA ASOCIACION DE LAS SEÑORAS DE LA CARIDAD, POR EL R. P. ABEL DEVRIÈRE.

Ce volume se divise en six chapitres. Le premier parle de saint Vincent, fondateur de l'Association, et de son esprit. Le deuxième de l'humilité de saint Vincent. Le troisième de l'Association des Dames à Paris et de son extension mondiale. Le quatrième de l'Association des Dames à Quito. Nous allons résumer ce chapitre.

Les Lazaristes et les Filles de la Charité se sont établis dans l'Équateur, en 1870, appelés par une sainte dame Virginia Klinger de Aguërre Montefar. L'Association des Dames fut fondée le 21 mai 1885. La première présidente fut dona Dolores Jijou de Gangosena; elle se dévoua à l'œuvre, avec toute son âme et tout son cœur. Elle aimait l'Association comme sa vie. Elle n'a rien omis pour procurer son progrès et sa prospérité. Grâce à la noblesse de sa famille, à ses relations étendues, à l'aménité de son caractère, à sa grande piété et à son amour des pauvres, elle attira autour d'elle un grand nombre de dames. Elle avait un cœur magnanime et compatissant; elle s'inquiétait des petits, des vieux; elle visitait les malheureux; elle pénétrait dans leur pauvre demeure; elle les écoutait avec attention; elle répandait ses aumônes d'une façon pratique et intelligente. Elle avait une grande dévotion pour saint Vincent de Paul.

La seconde présidente fut doña Natalia Acevedo de Espinosa, dame très distinguée par ses qualités exceptionnelles et par ses belles vertus; elle fut pré-

sidente de 1915 à 1921. C'était une âme grande, animée de l'esprit de Dieu, marchant avec fermeté et circonspection au milieu des contretemps. Elle voulait connaître tous les pauvres que secourait l'association, et, en compagnie de la trésorière Señora Cornelia Espinosa (toutes deux dignes de figurer parmi les premières dames de la Charité), elle allait visiter personnellement, une par une, toutes les familles pour se rendre compte de leurs nécessités matérielles et morales. Sa seule présence rendait la réunion extrêmement agréable. Sa douceur, sa modestie, son tact exquis, sa discrétion, sa profonde humilité charmaient tout le monde. Elle aimait cette phrase de saint Vincent : « Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien ! » Son activité incessante n'était jamais précipitée, mais toujours réfléchie et était égale à la discrétion avec laquelle elle travaillait en la présence de Dieu. Elle était vraiment l'âme de l'association. Pendant sa présidence, elle fut obligée de soutenir un procès contre le gouvernement de la République pour défendre les droits de l'association.

La troisième présidente, l'actuelle, est doña Maria de Larrea; nous ne ferons pas son éloge pour ne pas blesser sa modestie, mais nous pouvons dire qu'aidée par les conseils de M. Penaherra, elle a réussi à triompher dans le procès commencé sous la présidente précédente.

Parmi les dames qui ont brillé d'un plus grand éclat pendant ces quarante dernières années, on signale doña Ignacia Mateus de Gonzalez et doña Carmen Guerrero de Bustamante, toutes deux vice-présidentes, et l'une et l'autre douées d'un grand zèle et d'une tendre charité, vrais modèles de ce que doit être une dame de la Charité. Doña Eudocia Tinajero de Daula, première secrétaire de l'association, qui mourut

en 1917, d'une pneumonie contractée en veillant nuit et jour une pauvre malade. Doña Dolores Ponce Borja, deuxième secrétaire, qui a rempli son office à la satisfaction de tous. Elle avait de grandes qualités naturelles : une vive intelligence, un jugement droit, une activité expéditive et de grandes qualités surnaturelles, comme une foi inébranlable, une piété éclairée, un zèle sans limite. Avec quel amour, quelle sollicitude elle s'occupait des pauvres ! Fleur délicate qui vivait dans l'appréhension de tout souffle moins pur, son arôme céleste embaumait la délicieuse atmosphère de nos réunions. Señorita Zoila Rosa Salvador Gonzalez, qui fut vice-présidente et secrétaire, dame exemplaire, douée de qualités exquis, âme souverainement belle, d'une activité débordante, d'une tendre sollicitude. Elle est morte d'un accident de voiture en allant visiter les pauvres, etc.

Après l'histoire de l'association, vient le compte rendu de l'état actuel. On indique ce qui se fait au point de vue matériel et au point de vue moral. Plus de mille cinq cents pauvres ont été secourus. Le chapitre V du volume que nous analysons parle de l'action pratique de l'association et le chapitre VI et dernier montre en la bienheureuse Louise de Marillac le modèle des Dames de la Charité.

PHILIPPINES

Nous empruntons aux *Anales*, de Madrid, les détails, suivants :

Fêtes du troisième centenaire de la Congrégation à *Nueva Caceres*. Le premier jour, le R. P. Luis Dema-

rumba parla de l'influence de la Congrégation de la Mission sur l'œuvre merveilleuse des Filles de la Charité, et le P. Mariano Arizmendi prit pour sujet : la Congrégation de la Mission et les missions dans les pays infidèles. Le second jour, le P. Antonio Bayona disserta sur la Congrégation et les séminaires et le R. P. Casimir Ladoc sur le prêtre catholique et la Congrégation de la Mission. Le troisième jour, le P. Benito Romero prit pour thème de son discours : la Congrégation et les missions dans les pays catholiques. Les trois jours, il y eut des offices solennels.

Discours de M. Aurelio Fernandez à l'ouverture des cours du *séminaire Saint-Charles de Manille*, le 15 juin. Messe du Saint-Esprit. Discours de M. Gonzalez sur saint Thomas et la science chrétienne. Les séminaristes sont au nombre de 139. Profession de foi des professeurs. Visite de l'évêque qui interroge dans toutes les classes et donne une demi-journée de congé. On a dû renvoyer dans l'année huit petits séminaristes et deux grands. La discipline a été bonne. Les examens ont donné de bons résultats, sauf pour onze jeunes gens qui n'ont pas atteint la note requise. Beaucoup ont eu d'excellentes notes. On sera peut-être obligé de séparer le petit du grand séminaire. On a dépensé 30400 pesos.

A l'occasion de la consécration épiscopale de l'évêque de Nueva Caceres, on a fait de brillantes fêtes chez nos confrères et nos sœurs.

VARIÉTÉS

DEUX LETTRES INÉDITES DE SAINT VINCENT

M. Lemasle, marchand d'autographes à Paris, a mis récemment en vente deux lettres de saint Vincent qui avaient jusqu'ici échappé à toutes les recherches. Il est naturel que les lecteurs des *Annales* en aient la primeur. On n'y trouvera pas du nouveau; mais elles sortent de la plume de notre Bienheureux Père, et cela suffit pour nous les faire lire avec un pieux intérêt. Elles contiennent, d'ailleurs, quelques conseils pratiques dont tout le monde peut tirer profit.

P. C.

« *A Bernard Codoing.*

« De Paris, ce 13 novembre 1643.

« MONSIEUR,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !*

« Je serais plus en peine de votre maladie si l'on ne me mandait en même temps que vous vous en portez mieux. Je prie Notre-Seigneur et le ferai prier qu'il vous redonne une parfaite santé. Je vous prie, Monsieur, de la ménager quand sa bonté la vous aura redonnée, et de modérer, à cet effet, l'austérité de la vie, à l'égard du manger et du dormir, que vous avez augmentée depuis vos exercices, et de suivre, à cet effet, le conseil de M. Blatiron. *Rationabile enim debet esse obsequium vestrum*; et l'excès dans la pratique des vertus n'est pas moins vicieux que le défaut.

« Je pense que vous aurez déjà arrêté le marché de la maison de 2000 livres. Votre affaire des coches, qu'on vous voulait ôter, est terminée à votre avantage en Conseil du roi; et la fondation des 2000 livres est

faite, par la grâce de Dieu. Il ne reste plus à rien que vous ne fassiez les ordinands et le séminaire des prêtres.

« Les Pères de l'Oratoire font ici instance pour avoir Saint-Louis tout à fait, et, à cet effet, il a été ordonné au Conseil qu'ils en parleront avec M. l'ambassadeur à Rome. Je vous prie de n'en pas parler à qui que ce soit.

« M. de Brienne m'a fait la même réponse à l'égard de Saint-Yves.

« Monsieur de Saint-Chamont part dans deux jours pour l'ambassade de Rome. Il m'a fait l'honneur de me venir voir et de me faire espérer protection.

« Et Mgr le cardinal Grimaldi partira dans le mois prochain. C'est un prélat de grande vertu, conduite et fermeté. Je reçus hier sa bénédiction. Il me fit espérer aussi sa protection pour vous, quoique je l'aie un peu choqué, sans y penser, à l'égard du grand vicaire de Pignerol¹, pour quelque difficulté que je lui ai faite en quelque chose qu'il demandait. Mais, cela n'est rien. Il me parlait hier avec notable application de notre bonheur de nous donner à l'assistance du pauvre peuple des champs.

« Voilà tout ce que l'embarras auquel je suis me permet de vous dire pour le présent, sinon que j'embrasse votre petite compagnie, prosterné à genoux à ses pieds et aux vôtres, qui suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« Vincent DEPAUL,

« Indigne prêtre de la Mission.

« *Suscription* : A Monsieur Monsieur Codoing, Supérieur des prêtres de la Mission de Rome, à Rome.

1. Pignerol, ville du Piémont, dépendait alors de la France. Elle ne fut érigée en évêché qu'en 1748.

« *A Boniface Nouelly.*

« De Paris, ce 7 septembre 1646.

« MONSIEUR,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!*

« Je prie Notre-Seigneur, qu'il vous fasse connaître la consolation incomparable que vos lettres m'ont apportée. Je prie sa divine bonté, qui vous a choisi de toute éternité pour un œuvre de cette importance, qu'il vous donne l'esprit qu'il a eu en sa dévotion intérieure dans la soumission externe qu'il rendait à saint Joseph.

« O Monsieur, que de démons que le prince des démons a députés pour vous tenter dans cet état. L'emploi de notre cher frère¹, la diversité des sentiments, le désapprobement mutuel et réciproque et la naturelle inclination que nous avons que toutes choses nous fassent jour², que toutes ces choses ont chacune un esprit malin, qui travaille incessamment pour rompre le lien de la charité dont Dieu a uni vos cœurs! Mais tenez bon, Monsieur; humiliez-vous très bien pour tous deux; produisez quantité d'actes intérieurs vers cette chère moitié de vous-même, et vous renverserez ces spectres malins, et les précipiterez au fin fond des enfers, en sorte qu'ils ne vous tenteront jamais plus. Imaginez-vous, Monsieur, que la sainteté de votre emploi et l'état de votre manière fait enrager les démons.

« Travaillez cependant à votre ouvrage capital, Monsieur, visitez, consolez, fortifiez et animez de l'esprit de Dieu vos pauvres esclaves. C'est là le principal et

1. Le frère Barreau, clerc de la Mission, consul de France à Alger.

2. *Faire jour, céder.*

l'unique sujet de vos emplois ; le reste est subalterne à celui-là.

« O Monsieur, que M. Chrétien en fait bien au gré d'un chacun ! Chacun reconnaît que l'esprit de Dieu anime et conduit le sien. Pouvez-vous pas vous entr'écrire l'un à l'autre ? S'il y a moyen, j'en serai consolé, afin que la mutuelle communication vous entr'anime l'un l'autre et vous entr'aide. Si vous le faites, il faut que cela se fasse avec tant de discrétion que personne ne trouve à redire à vos lettres quand elles seront interceptées.

« J'écris à M. le consul nos petits avis sur deux sujets. La communication de sa lettre, que vous préviendrez par la vôtre, vous informera de ce que je vous dis. Aussi bien suis-je extrêmement pressé.

« Voici une nouvelle que je m'en vas vous dire, qui vous fera part de la grande affliction en laquelle nous sommes de l'emprisonnement, au Parlement de Rennes, de M. de Beaumont, où il court risque de sa vie. Voici le sujet. Monsieur de Saint-Malo nous a établis à Saint-Méen dans son diocèse, où il a fait un séminaire d'ecclésiastiques, auquel il a uni, du consentement du roi, la mense des religieux de l'abbaye, de leur consentement aussi, conformément au concile de Trente et aux ordonnances de nos rois. Les religieux réformés de Saint-Benoît se sont plaints au Parlement et l'ont animé, de sorte qu'ils nous ont chassés de ce lieu-là ; et y ayant été rétablis par l'autorité du roi, ils ont pris prisonnier ledit sieur de Beaumont et ordonné que nous serons chassés de la province, contre les arrêts du roi, qui nous y maintiennent.

« Voilà, Monsieur, comme nous avons sujet d'honorer le déchassement de Notre-Seigneur de quelques provinces et celui des apôtres, et comme notre petite Compagnie a commencé à souffrir en prison sans avoir mal

fait, ainsi Dieu ayant béni ses travaux d'une manière particulière et notamment ceux de M. de Beaumont, qui est des plus hommes de bien que j'aie jamais connus, et des meilleurs ouvriers de la Compagnie. Nous souffrons en cela, selon ce qui paraît par la haine qu'ils ont contre mondit sieur l'évêque de Saint-Malo, à cause qu'il s'est retiré au grand Conseil, au lieu de se retirer à eux pour l'enregistrement de nos lettres d'établissement au Parlement.

« Je vous fais part de ma douleur, afin que vous voyiez que vous trouvez votre sûreté en travaillant parmi les infidèles, tandis que nous souffrons toutes ces choses parmi les fidèles.

« Je suis pressé de finir en me recommandant à vos prières, qui suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« Vincent DEPAUL,

« Indigne prêtre de la Mission.

« *Suscription* : A Monsieur Monsieur Nouvel, prêtre de la Mission; à Alger.

CORRESPONDANCE DE JEAN LE VACHER

PAR M. GLEIZES

(Suite.)

L'ordre de réclamer aux Algériens leurs injustes captures que Gabaret n'avait pas, Tourville le reçut en 1679. Il se présenta devant Alger avec neuf vaisseaux de guerre. On pensait que cette démonstration importante en imposerait aux Algériens, mais ceux-ci auraient préféré en venir à une rupture plutôt que rendre leurs captifs. On va voir comment Jean Le

Vacher fit tourner cette difficulté à l'honneur de la France. Il écrit ainsi à Colbert :

« D'Alger, 30^e mai 1679.

« Monseigneur,

« Le sieur de Tourville arriva ici le 12^e de ce mois, environ midi, avec neuf vaisseaux du roi. Ayant mouillé, il salua la ville de sept pièces de canon; toutes les forteresses d'icelle de la marine lui répondirent en même temps de neuf à la balle, ce qui ne s'était pas encore vu pratiquer en Alger pour aucun prince ou monarque chrétien. Environ les deux heures, ledit sieur de Tourville envoya à terre le sieur Chaumont, son major, accompagné de deux personnes. Ils furent reçus à la Marine par mon truchement et par lui directement conduits au Divan, qui, à leur considération, était assemblé, auquel présidait le très illustre seigneur Baba Hassan, le gendre du seigneur Dey, son lieutenant, et le gouverneur de cette ville et royaume, qui voulut que je m'y trouvasse, quoique très incommodé.

« Le sieur Chaumont étant arrivé, s'approcha de moi et me dit qu'il aurait bien désiré me parler en particulier, ce qu'il fit. Il me dit qu'il venait expressément de la part du sieur de Tourville pour demander aux Puissances de ce pays, de l'ordre du roi, tous les Français pris depuis la paix au préjudice des traités, et (il) me fit voir cet ordre en un article de l'instruction dudit sieur de Tourville.

« J'en informai aussitôt le truchement et lui dis de le témoigner au Divan, ce qu'il fit. Le susdit Seigneur Baba Hassan, l'ayant entendu, répondit que, depuis la paix, on n'avait pris que les Français qui s'étaient trouvés sur les bâtiments étrangers leurs ennemis, que le roi, à cette considération, leur avait permis de faire

esclaves, par des lettres expresses de Sa Majesté qu'il assurait leur avoir été rendues par le sieur Arvieux, pour lors consul de cette ville.

« Voyant, Monseigneur, que cette réponse était sans réplique, et qu'elle n'était qu'un prétexte pour honnêtement refuser de satisfaire aux ordres du roi, bien que ledit sieur de Tourville ne m'ait rendu aucune lettre de Votre Grandeur, ni ordre positif du roi, néanmoins, pour pouvoir obtenir des Puissances de ce pays tout le bon effet des volontés du roi, et de vos intentions touchant l'envoi du sieur de Tourville en cette ville, je représentai au Divan que le principal motif pour lequel il avait plu au roi envoyer ledit sieur de Tourville en cette ville était d'obtenir la confirmation et ratification de la paix, selon la teneur entière des traités sans y rien diminuer ni augmenter. Cet avis surprit ledit seigneur Baba Hassan et tout le Divan. Ils apportèrent beaucoup d'oppositions et de difficultés, la plupart à cause des Turcs de ce pays traduits nouvellement en France et mis sur les galères, lesquels ils prétendent pour le change d'autant de Français esclaves en cette ville.

« Enfin, voyant que je persistais à demander de la part du roi cette ratification et confirmation de la paix, elle m'a été accordée par l'imposition nouvellement faite des sceaux ou tapes des très illustres seigneurs le Pacha, le Dey et l'Agha de la milice aux traités de la paix, qu'a produits le sieur de Tourville et à ceux que je conserve. Le sieur de Tourville s'est retiré ensuite le 13^e, environ les quatre heures après-midi.

« Voilà, Monseigneur, ce qui s'est passé ici touchant l'envoi du sieur de Tourville, et ce que j'ai cru devoir représenter à Votre Grandeur, que je supplie

Notre-Seigneur Jésus-Christ vouloir conserver en sa grâce et toute votre très illustre famille.

« Je suis avec respect, en son amour et en celui de sa très sainte Mère, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« J. LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

(*Loco citato.*)

Celui-ci disait de même dans une lettre écrite, ce même jour, 30 mai, aux cardinaux de la Propagande :

« J'ai, depuis quelques jours, obtenu, par la bonté du Seigneur, de ceux qui commandent en ce pays, la confirmation de la paix avec la France, de sorte qu'à l'avenir les corsaires de cette ville ne captureront plus les Français, même sur les bâtiments ou navires ennemis. La guerre continue toujours entre les Turcs de ce pays et les Anglais. »

La lettre adressée à Colbert était accompagnée du billet suivant :

« D'Alger, ce 30^e mai 1679.

« Monseigneur,

« La continuation de mes infirmités m'ayant réduit à ne pouvoir sortir du logis pour satisfaire auprès des Puissances de ce pays aux fonctions du consulat, m'a porté à le représenter à Votre Grandeur et la supplier très humblement (de) vouloir faire passer en ce pays quelque personne pour l'exercice de cette charge, ou d'agréer que M. Jolly, Supérieur général de notre Congrégation, y envoie quelqu'un sous le bon plaisir et agrément du roi. C'est la grâce que souhaite de votre piété et bonté celui qui est en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« J. LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

Cette demande, le missionnaire la réitérera plusieurs fois, avec instance, parce que ses jambes ulcérées par suite de la peste rendaient sa marche difficile et parfois impossible. Mais il conservait une telle activité d'esprit, une si grande entente des affaires et une si singulière prudence que jamais le ministre ne songea à le décharger du consulat. Il le laissa à Alger, même après la déclaration de guerre, convaincu, au reste, que sa vertu le ferait respecter des Turcs.

(A suivre.)

HISTOIRE DES SŒURS DE CHARITÉ

DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

OU

FILLES DE LA CHARITÉ

PAR

Alfred MILON

prêtre de la Congrégation de la Mission.

PARIS (1920).

PRÉFACE

Qui donc, parmi ceux qui s'intéressent aux institutions charitables, n'a pas entendu citer, au sujet des Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, soit une anecdote gracieuse, soit un trait héroïque de dévouement? Mais pour placer ces traits épars dans le cadre général qui leur convient, on souhaite naturellement d'avoir une histoire d'ensemble de cette charitable et célèbre institution, fondée il y a environ trois cents ans par saint Vincent de Paul.

C'est cette vue d'ensemble, ce tableau général de l'Institut des Filles de la Charité que nous nous proposons de tracer ici. De la sorte, comme on a déjà sous la main, par exemple, l'Histoire des Petites Sœurs des Pauvres, ou celle de telle ou telle autre communauté, on aura l'Histoire de la Société bien connue des Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Certes, une communauté comme celle-là, qui a pour

fondateur le saint illustre qui est, dans l'esprit public, comme une incarnation du dévouement et de la charité ; une société qui a près de trois siècles d'existence et d'œuvres bienfaisantes ; qui est répandue, on pourrait dire dans le monde entier, fournirait facilement matière à des récits très étendus. Nous avons dû nous tenir aux limites du présent volume.

Plus d'une fois, peut-être, le lecteur qui connaît personnellement l'une des belles œuvres des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ou qui a sous les yeux l'un de leurs charitables établissements, regrettera que nous n'ayons pas désigné plus expressément cette œuvre particulière ou cet établissement ; mais il faut ne pas oublier que dans une histoire générale on est contraint d'omettre bien des détails ; souvent un trait ou une anecdote qui nous plaisaient à nous-même se sont présentés sous notre plume, et nous avons dû les écarter. Notre but principal a été de donner une idée générale, sommaire au besoin, mais exacte de ce qu'ont été et de ce que sont les Sœurs de Charité.

Nous montrerons d'abord l'origine, en 1633, de cette blanche cohorte de femmes charitables dont la corvette bien connue flotte sur les champs de bataille et dans les salles des hôpitaux. C'est Vincent de Paul et Louise de Marillac qui en réunissent et en façonnent les premiers éléments.

Leur nombre s'accroît lentement au dix-septième siècle. Le dix-huitième siècle lui-même, peu religieux, leur rend hommage. Elles traversent la grande Révolution, modestes, et non sans donner des martyres. Après l'orage, quand le pape Pie VII vient en France, en une circonstance célèbre (le couronnement de l'empereur Napoléon), il va bénir dans leur maison de Paris, la communauté des Sœurs de Charité qui se reconstitue. Elle transportait avec elle, comme un pal-

ladium, les ossements sacrés de ses fondateurs, les reliques de saint Vincent de Paul et de la bienheureuse Louise de Marillac.

Après que la paix, troublée en Europe au commencement du dix-neuvième siècle par les grandes guerres de l'Empire, eut été rétablie, nous indiquerons la merveilleuse diffusion avec laquelle le charitable Institut envoya dans tous les pays et sous tous les climats ces messagères de paix et de fraternité, les Filles de la Charité. Elles sont accueillies dans l'Europe : en Angleterre, en Autriche, en Espagne, en Turquie même où on les vénère. Dans le Levant, en Perse et en Chine, elles s'établissent ; puis elles passent sur le continent noir en Abyssinie et à Madagascar, et dans la vaste Amérique, Amérique du Nord et Amérique du Sud.

Le récit instructif de cette charitable émigration se termine par un consolant couronnement. Comme saint Vincent de Paul avait été déjà placé au nombre des saints, de même, en ces derniers temps, en 1920, Louise de Marillac fut, à Rome, proclamée par le pape, Bienheureuse, et placée par lui sur les autels.

Tel est l'ensemble que nous nous proposons de présenter au lecteur. La première partie de cet ouvrage montrera les origines et les œuvres de l'Institut des Filles de la Charité ; la deuxième partie racontera l'extension de cette communauté en différentes contrées.

PREMIÈRE PARTIE

L'ORIGINE ET LES ŒUVRES

CHAPITRE I^{er}

LES ORIGINES (XVII^e SIÈCLE)

SOMMAIRE : 1. Le temps et le milieu où furent fondées les Sœurs de Charité. Vue générale. — 2. Les fondateurs : saint Vincent de Paul. — 3. La bienheureuse Louise de Marillac (Mlle Le Gras). — 4. Un essai d'organisation par les « Confréries de charité ». — 5. Un dernier pas vers l'institution des Filles de Charité par l'organisation des « Dames de la Charité ». — 6. Utilité de créer une communauté de « Sœurs de Charité ».

C'est un peu avant le règne de Louis XIV, sous le règne de son prédécesseur immédiat, Louis XIII, que furent fondées en France, par saint Vincent de Paul, les Sœurs de Charité. On peut donner pour date de leur institution l'année 1633, où Vincent de Paul, à Paris, plaça sous la conduite de Louise de Marillac, veuve de M. Le Gras, quelques jeunes filles qui acceptaient de se laisser former à la piété et au ministère de la charité.

Cette période historique n'avait pas la splendeur du grand règne de Louis XIV qui allait venir ; elle était belle cependant. La France venait de sortir des temps malheureux des guerres de religion ; et, alors que des nations voisines s'étaient séparées de l'unité religieuse, elle restait catholique. Au point de vue politique, sous Louis XIII, à qui l'on a donné le surnom de « juste », puis, sous la régente, la pieuse Anne d'Autriche, la France, par l'action de deux grands ministres, Richelieu et Mazarin, prospéra. Au point de vue religieux,

c'était le temps où vivaient l'exemplaire cardinal de Bérulle et le vertueux M. Olier, préludant, on peut le dire, à l'époque plus brillante encore qui allait être celle de Fénelon et de Bossuet.

*C'est dans ce milieu-là qu'apparut saint Vincent de Paul, protégé par Bérulle et ami intime d'Olier; il symbolisait en quelque sorte les œuvres de la charité. L'Église s'honore du nom de Vincent de Paul et du rôle qu'il a rempli. Une civilisation serait bien imparfaite, en effet, si l'on ne pouvait constater en sa faveur que l'éclat de l'éloquence et des lettres, ou celui des victoires sur les champs de bataille. Des peuples civilisés doivent se préoccuper des moyens par lesquels les membres de la société, au milieu des inévitables inégalités sociales, ou au milieu des douleurs que les circonstances imprévues de la vie amènent, pourront mutuellement s'aider. Ce sont là des œuvres de charité, ou, comme d'autres s'expriment, les œuvres de solidarité; sous des noms différents, c'est la même entreprise qu'il s'agit de réaliser : s'aider les uns les autres.

Parmi les institutions charitables dont l'Église catholique s'honore, sont les Congrégations religieuses. C'est l'histoire de l'une de ces communautés que nous nous proposons de retracer ici, celle des Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, dont le nom juridique, conformément à la manière de parler usitée à l'époque de leur fondation, est celui de « Filles de la Charité ».

Elles ont été, lorsque leur Institut fut créé, un essai d'adaptation des communautés de femmes aux besoins nouveaux de la société.

Certes, le ministère charitable exercé par les saintes femmes autour de Jésus-Christ fut imité souvent dans l'Église; mais à partir du moyen âge, il fut pour longtemps restreint par la loi de la clôture.

Un auteur très érudit sur le Droit ecclésiastique,

ayant rappelé que, pendant plusieurs siècles, l'Eglise n'avait autorisé que l'institution de religieuses cloîtrées, s'arrêtait dans sa savante dissertation et s'écriait : « Eh ! que deviendrions-nous aujourd'hui, dans l'Eglise et parmi les œuvres catholiques, si nous n'avions le concours des Communautés qui vont au dehors des cloîtres, de ces pieuses Sœurs qui sont répandues, au service des malades et des enfants, dans nos hôpitaux et dans nos écoles, et qui, jusque dans les missions étrangères, vont aujourd'hui soigner les lépreux et les sauvages, en Afrique, en Chine et même dans les missions de l'Océanie ! » (Bouix, *de Regularibus*, t. I.)

Certes, il y a bien des siècles que, du fond des sanctuaires, s'élèvent les voix des religieuses chantant des psaumes, même pendant la nuit, et pratiquant dans leurs maisons solitaires des pénitences, et disant des prières : ainsi sainte Claire autrefois, sainte Radegonde, sainte Thérèse.

Des femmes zélées essayèrent à diverses reprises de sortir des monastères pour aller exercer des ministères de charité ; mais ce n'était pas reçu.

Plus près de notre époque, saint François de Sales, observateur attentif de ce que la société moderne pouvait avoir à désirer, rêva de placer une Communauté religieuse dans des conditions telles que les pieuses personnes qui la composaient pussent aller porter leurs secours charitables hors de leur couvent ; c'était la Communauté de la Visitation. Mais cette audacieuse pensée rencontra de telles oppositions et de telles contradictions que, par amour de la paix, il dut y renoncer ; et il dit aux Sœurs qu'il avait déjà réunies : « Il n'y a pas moyen : il faut comme les autres vous résigner à vivre cloîtrées. » Et elles s'y résignèrent.

Cela se passait au dix-septième siècle. Sur ce terrain-là, on n'avait presque rien gagné depuis le moyen âge.

Les Sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul sont le premier bataillon qu'on vit, dédaignant la protection mystérieuse des cloîtres, s'avancer audacieusement et paisiblement au dehors, pour tâcher de rendre service. Elles apparurent au milieu du monde, se penchant sur les infirmités et les faiblesses qui s'y rencontraient, afin de panser les plaies pour les guérir et afin de consoler les âmes découragées.

C'est saint Vincent de Paul qui les guidait. Homme pourtant modeste, et qui ne paraissait point avoir les tendances d'un novateur, mais qui avait un ferme bon sens, il se dit qu'il fallait mettre la main aux réalisations utiles; il forma sa cohorte de Sœurs de charité, et sans faire de lointaines considérations, il leur traça ce programme qu'aujourd'hui encore on admire, mais qui, alors, était comme une innovation :

« Elles auront pour monastère les maisons de malades; pour cloître les rues de la ville ou les salles des hôpitaux. Elles auront pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie. » (*Règles des Filles de la Charité*, chap. I.)

C'est sur ce cadre nouveau que saint Vincent de Paul réalisa son œuvre. Et cette œuvre est devenue le type des congrégations nombreuses de femmes qui, depuis ce temps se sont formées, et qui, selon les besoins qu'elles rencontraient, se sont adaptées aux circonstances où leur ministère paraissait être le plus utile.

Nous donnerons donc, d'abord, quelques renseignements se rapportant aux origines de la Communauté des Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Ensuite, nous montrerons brièvement quelle est leur

organisation générale, en transcrivant ce qui est dit de leurs règles dans les biographies de saint Vincent de Paul, leur fondateur. Enfin, nous esquisserons le mouvement de diffusion de cet Institut charitable qui est aujourd'hui répandu dans les principales parties du monde.

Nous suivrons à peu près l'ordre chronologique. Nous indiquerons, quoique ce soit d'une manière sommaire seulement, la marche des événements qui, depuis son origine au dix-septième siècle, jusqu'au moment présent, 1920, constituent l'histoire de cette Communauté.



Puisque c'est, en quelque sorte, des mains de Vincent de Paul et de celles de Louise de Marillac, sa zélée coopératrice, qu'est sorti l'Institut des Filles de la Charité, nous donnons d'abord les renseignements biographiques concernant saint Vincent de Paul et Louise de Marillac.

Vincent de Paul naquit à Pouy, « localité des Landes de Bordeaux », comme s'exprime son premier biographe. Le hameau de Pouy est près de la ville de Dax; c'est dans la région sud-ouest de la France qui s'étend de Bordeaux jusqu'aux Pyrénées. Vincent fut ordonné prêtre en 1600.

Lorsque, à Rome, on entre dans l'immense et somptueuse église de Saint-Pierre au Vatican, après un moment d'éblouissement, on remarque parmi les ornements de ce temple grandiose, une série de statues, en marbre blanc, plus grandes que nature, qui se déroule le long de la grande nef. Ce sont les statues des fondateurs d'Ordres: saint Benoît, saint François, saint Dominique, sainte Thérèse et les autres. Parmi

eux se trouve saint Vincent de Paul ; sa statue a été sculptée par Bracci, et sur le socle on lit cette inscription : *Sanctus Vincentius a Paulo, fundator Congregationis Missionis et Puellarum Charitatis*, c'est-à-dire « Saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité ».

Ce sont, en effet, des deux titres principaux aux hommages et aux honneurs que lui rend l'Église : il a fondé un Institut de Missionnaires qui évangélisent les peuples, et, en Europe et dans les pays lointains, c'est la Congrégation de la Mission ou des Lazaristes ; et il a fondé aussi cet Institut de femmes dont le nom symbolise aujourd'hui le dévouement charitable et qui porte son nom, ce sont les Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul ou Filles de la Charité.

La vie de Vincent de Paul fut mouvementée. Peu de temps après qu'il avait été ordonné prêtre, il tomba dans l'esclavage. Un jour qu'il allait de Marseille à Narbonne, à l'occasion d'un petit héritage, la barque où il se trouvait fut prise par des pirates turcs ou barbaresques qui infestaient alors la Méditerranée et venaient piller jusque sur les côtes de l'Italie et de la France. Emmené comme esclave, Vincent de Paul fut vendu. Le dernier maître à qui il appartint, dans la région de Tunis, était un renégat ; la femme de celui-ci prenait plaisir à s'entretenir de religion avec Vincent de Paul, l'esclave français, et finit par dire un jour à son mari qu'il avait eu bien tort de changer de religion. Celui-ci, peu après, s'embarqua et revint en France y retrouver la liberté religieuse et la sécurité, ramenant avec lui Vincent de Paul délivré.

D'heureuses circonstances permirent à Vincent de rendre alors sa vie utile. Ses relations avec le cardinal de Bérulle lui donnèrent l'occasion d'accepter la cure de Clichy, puis celle de Châtillon-les-Dombes ; elles

le mirent en contact avec la puissante famille de Gondi dont l'un des chefs était chargé des hautes fonctions de général des Galères, et dont un autre était *évêque* de Paris. Vincent de Paul était fort estimé du cardinal de Richelieu. Il assista Louis XIII mourant; et, après la mort du roi, la régente Anne d'Autriche le nomma membre du Conseil de Conscience. Ce Conseil était celui où se réglaient les affaires ecclésiastiques.

Ses relations avec la famille de Gondi rendirent à Vincent le service de lui faciliter la création de ses deux principales œuvres : sa Congrégation de prêtres Missionnaires et sa Communauté de Sœurs de Charité.

C'est en évangélisant sur les terres de Mme de Gondi qu'il constata la nécessité d'organiser les secours religieux dont les populations de la campagne étaient alors dépourvues. Les prêtres abondaient dans les villes et les moines dans les couvents; mais ils étaient rares dans les campagnes dont La Bruyère et Massillon ont décrit la navrante situation au point de vue social¹; au point de vue religieux, elle était aussi misérable. Vincent organisa sa Congrégation de la Mission dont les prêtres portaient leurs prédications dans les villages et facilitaient aux pauvres habitants les pratiques religieuses. Il se préoccupa aussi d'organiser ces maisons pour la formation du clergé qu'on appelle les séminaires; les séminaires nous paraissent aujourd'hui une institution naturelle et nécessaire, mais à cette époque il n'en existait pas encore. Il envoya aussi les prêtres de sa Congrégation porter la foi jusque dans les pays lointains.

Ses relations avec la famille de Gondi furent, de même, d'un grand secours à Vincent de Paul pour

1. Voyez Taine, *La France contemporaine*.

établir son Institution des Sœurs de Charité. Pour ne pas faire une œuvre inévitablement transitoire et périssable, il lui fallait le concours de l'autorité ecclésiastique. Un Gondi, alors archevêque de Paris, l'appuya et encouragea la Communauté naissante des Sœurs ; un autre Gondi, neveu du précédent et connu sous le nom de cardinal de Retz, archevêque lui aussi de Paris, donna, nous le verrons, son approbation aux statuts de la même association des Sœurs ou Filles de la Charité.

Homme d'un zèle très apostolique et animé d'une charité qui n'était insensible à aucune des misères sociales ou individuelles dont il était témoin, tel était saint Vincent de Paul.

Lorsque, en 1660, il mourut, le clergé de France en témoigna sa douleur ; et l'évêque d'Evreux, qui prononça quelques semaines après son éloge funèbre à Paris, ne craignit pas de donner pour texte à son discours ces paroles : *Cujus laus est in Ecclesia*, empruntées à l'Ecriture, et qui signifient : « La louange de celui que nous pleurons ici est répandue déjà dans toute l'Eglise. »

Tel fut saint Vincent de Paul, le fondateur des Sœurs de Charité dont nous traçons ici l'histoire. Il importait de mettre sa vie abrégée sous les yeux du lecteur.

Il eut pour collaboratrice principale en créant cette institution une femme d'une grande sagesse et d'une éminente vertu, Louise de Marillac, dont il est nécessaire de tracer aussi, brièvement, le portrait.

*
**

Née à Paris, le 12 août 1591, de Louis de Marillac, seigneur de Ferrières, et de Marguerite Le Camus,

Louise de Marillac, que la Providence destinait à être particulièrement la mère des orphelins et la servante des pauvres, eut, dès le bas-âge, le malheur de perdre sa mère. Confiée à une de ses tantes, religieuse dominicaine au monastère royal de Poissy, elle fut ensuite rappelée à Paris par son père qui entendait diriger lui-même son éducation. Louise étudia avec succès la littérature, les arts et même la philosophie. Elle apprit le latin. M. de Marillac imprimait ainsi à l'éducation de sa fille un caractère de virilité qui devait contribuer à la rendre apte à concevoir des entreprises importantes, et à les conduire avec intelligence et avec courage.

Louise se livrait à l'oraison avec une ferveur extraordinaire, y puisant un mépris profond pour le monde et le désir ardent de se consacrer à Dieu. Sa santé délicate ne lui permit pas d'embrasser, comme elle le voulait, la règle de saint François.

De bonne heure, d'ailleurs, elle perdit son père, et le conseil de famille, pour ne pas la laisser sans appui, décida de la marier. Le 5 février 1613, en l'église de Saint-Gervais, à Paris, elle épousa Antoine Le Gras, secrétaire de la reine Marie de Médicis. Il mourut douze ans après, lui laissant un fils.

Mariée, Mlle Le Gras (ce titre de Mademoiselle était alors donné aux femmes mariées de sa condition, celui de Madame étant réservé aux femmes des classes nobles), reproduisit tous les traits et toutes les vertus de la femme forte. Elle menait une existence sérieuse et toute consacrée au service de Dieu, aux soins de sa famille et au soulagement des pauvres. Elle eut pour guide dans la direction de son âme Mgr Camus, évêque de Belley, le disciple et l'ami de saint François de Sales. Elle reçut la visite de l'évêque de Genève pendant sa maladie. Mgr Camus, tenu loin de Paris,

confia plus tard la direction de sa fille spirituelle à un jeune prêtre que saint François de Sales venait aussi de choisir pour supérieur de ses Filles de la Visitation à Paris, parce qu'il « n'en connaissait pas, disait-il, de plus digne et de plus saint ». C'était saint Vincent de Paul.

C'est ainsi que Louise de Marillac — ses biographes modernes ont pris l'habitude de la nommer ainsi — qui était depuis son mariage, Mlle Le Gras, connut saint Vincent de Paul et devint pour toujours son auxiliaire.

En 1629, après quatre années de probation, son saint directeur lui permit de se donner particulièrement à Notre-Seigneur « pour honorer, comme il s'exprimait, sa charité envers les pauvres, et pour l'imiter autant qu'elle pourrait dans les fatigues, lassitudes et contradictions qu'il avait souffertes pour leur sujet ».

De la collaboration étroite de ces deux nobles âmes naquit, en 1633, l'Institut des Filles de la Charité, couramment appelé Sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. C'est le 25 mars 1634, en la fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge, que Louise de Marillac s'engagea par vœu à sa mission charitable.

De 1634 à 1660, année où moururent Vincent de Paul et aussi sa collaboratrice Louise de Marillac, on vit l'Institut prendre un développement merveilleux dans toute la France et jusqu'en Pologne.

Le 15 mars 1660, lundi de la Passion, Louise de Marillac, après une vie admirable de charité, mourait pieusement, au reçu de ce mot que, de sa chambre, lui faisait dire Vincent de Paul, son saint directeur : « Allez devant, je vous rejoindrai bientôt au ciel. »

Il expirait en effet, à son tour, le 27 septembre de la même année, après avoir fait ses adieux à ses Filles

et leur avoir fait un admirable éloge des vertus et des mérites de leur regrettée mère.

C'est le 10 juin 1895, sous Léon XIII, que fut ouvert le procès canonique de béatification de Louise de Marillac; et le 9 mai 1920 eut lieu la proclamation solennelle de cette béatification dans l'église Saint-Pierre du Vatican, à Rome.

*
* *

Montrons maintenant comment eut lieu, providentiellement, un essai d'organisation de la charité. Ce fut par la création des Confréries de la Charité.

C'est pendant qu'il était curé à Châtillon-les-Dombes, en 1617, qu'un événement fortuit amena sur les lèvres de Vincent de Paul cette parole qui allait devenir un programme : « Voilà une chose qui est très louable, mais elle n'est pas organisée ; elle ne durera pas et ne donnera pas les fruits qu'il serait désirable d'en obtenir. Cherchons le remède. » — Ce remède devait être pour lui la création de l'Institut durable que sont aujourd'hui les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; mais le saint se mettait seulement sur la voie.

Voici l'événement dont nous parlons. Abelly, dans la « Vie de saint Vincent de Paul », le raconte ainsi (Livre I, chap. X) :

« Pendant le séjour que M. Vincent fit à Châtillon, il arriva qu'un jour de fête, comme il montait en chaire pour faire une exhortation au peuple, la dame d'une maison de noblesse voisine, qui était venue pour l'entendre, l'arrêta pour le prier de recommander aux charités de la paroisse une famille, dont la plupart des enfants et serviteurs étaient tombés malades, dans une ferme, à demi-lieue de Châtillon, où ils avaient grand besoin d'assistance; ce qui l'obligea de parler,

en son sermon, de l'assistance et du secours qu'on devait donner aux pauvres, et particulièrement à ceux qui étaient malades, tels qu'étaient ceux qu'il leur recommandait.

« Il plut à Dieu donner une telle efficace à ses paroles, qu'après la prédication un grand nombre de personnes sortirent pour aller visiter ces pauvres malades, leur portant du pain, du vin, de la viande et plusieurs autres commodités semblables ; et lui-même après l'office de vêpres s'y étant acheminé avec quelques habitants du lieu, et ne sachant pas que tant d'autres y fussent déjà allés, il fut fort étonné de les rencontrer dans le chemin qui en revenaient par troupes, et d'en voir même plusieurs qui se reposaient sous des arbres, à cause de la grande chaleur qu'il faisait : au sujet de quoi, ces paroles de l'Évangile lui vinrent en la pensée, *que ces bonnes gens étaient comme des brebis, qui n'étaient conduites par aucun pasteur* : « Voilà, dit-il, une grande charité qu'ils exercent, « mais elle n'est pas bien réglée ; ces pauvres malades « auront trop de provisions tout à la fois, dont une « partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retom-
« beront en leur première nécessité. »

« Cela l'obligea les jours suivants de conférer avec quelques femmes des plus zélées, et des mieux accom-
modées de la paroisse, des moyens de mettre quelque ordre dans l'assistance qu'on rendait à ces pauvres malades, et aux autres qui à l'avenir se trouveraient dans une semblable nécessité, en telle sorte qu'ils pussent être secourus pendant tout le temps de leurs maladies. Les ayant donc disposées à cette charitable entreprise, et étant convenu avec elles de la manière qu'il y faudrait agir, il dressa un projet de quelques règlements qu'elles essaieraient d'observer, pour les faire ensuite arrêter et établir par l'autorité des supé-

rieurs, et convia ces vertueuses femmes de se donner à Dieu pour les mettre en pratique ; et ainsi commença la confrérie de la Charité pour l'assistance spirituelle et corporelle des pauvres malades ; et ayant fait choix entre elles de quelques officières, elles s'assemblaient tous les mois devant lui, et rapportaient tout ce qui s'était passé.

« C'est ce que lui-même a dit en diverses rencontres, pour montrer par cet exemple qu'il n'y avait rien du sien dans l'institution des divers exercices de sa Congrégation, le tout s'étant fait sans aucun dessein de sa part, et sans penser que ces petits commencements imprévus dussent avoir les grandes suites et les succès avantageux qu'il a plu à Dieu de leur donner. »

Les grandes suites qu'avait en vue le biographe Abelly, en écrivant ces lignes, c'était le grand nombre de confréries de Charité qui allaient surgir de divers côtés en France, en Savoie, en Italie. Les suites plus grandes que l'histoire constate, c'est que de ces essais déjà bienfaisants de l'organisation de la charité, allait naître une association bien plus vaste encore, celle de la Compagnie des Filles de la Charité.

*
**

Un dernier pas vers cette institution des Filles de la Charité fut amené par les circonstances suivantes. A côté des « Confréries de la Charité » se créa une autre association semblable pour le fond, mais un peu différente par le milieu élevé où elle se recrutait : celle des « Dames de la Charité ».

Les confréries de charité, conçues et établies par saint Vincent de Paul, d'après les constatations faites par lui à Châtillon, se multipliaient sous son action ; partout où les prêtres de sa Congrégation donnaient

des missions, ils créaient cette organisation. Mais ce n'était là que des associations populaires; on pourrait les appeler des sociétés chrétiennes de secours mutuel; les paroissiens de toutes classes et souvent ceux qui n'avaient qu'une modeste aisance étaient zélés pour s'y enrôler.

Sur ces confréries populaires de charité vint se greffer une organisation spéciale, celle des Dames de Charité; et c'est là qu'allait apparaître ce qui manquait à ce dévouement très honorable sans doute, mais insuffisant parce qu'il est instable. C'est de là que Vincent allait conclure la nécessité de créer une société de personnes dévouées et s'engageant pour la vie au ministère de la bienfaisance : les Sœurs de Charité.

Maynard s'exprime ainsi¹ :

« Tant que les Confréries de la Charité s'étaient renfermées dans les villages, elles étaient, en général, composées de femmes qui, vouées par leur naissance et leurs habitudes à toutes sortes de travaux, servaient elles-mêmes les malades et faisaient auprès d'eux toutes les offices de miséricorde.

« Mais quand elles entrèrent dans les villes, et surtout qu'elles s'établirent à Paris, elles se remplirent de dames de condition qui avaient cédé soit à l'entraînement de la mode, soit à des motifs plus purs. Au commencement, suivant les règles de l'association, toutes servirent les pauvres en personne. Mais bientôt, les unes et les autres, quelle qu'eût été la cause première de leur enrôlement, cessèrent de contribuer à leur assistance autrement que de leurs deniers. Tantôt c'étaient les maris qui, craignant l'introduction chez eux du mauvais air et de la maladie, s'opposaient au

1. *Saint Vincent de Paul*, édit. de 1860. t. III, p. 196. C'est à l'édition de 1860 que nous renverrons dans notre ouvrage.

commerce de leurs femmes avec les malades; tantôt c'étaient les femmes elles-mêmes qui, élevées dans la délicatesse, dans l'horreur du mal et de la mort, ne voulaient pas s'exposer à la contagion.

« Elles songèrent donc à se faire remplacer auprès des malades. D'abord elles envoyèrent leurs domestiques. Mais les domestiques ne pouvaient-ils pas rapporter eux-mêmes la contagion? Puis, âmes vénales pour la plupart, personnages grossiers, ils n'avaient ni l'affection, ni l'habileté, ni la délicatesse nécessaires à cet emploi chrétien. Faute de serviteurs, cet admirable service des pauvres, organisé dans les Confréries de la Charité, souffrait déjà, bientôt allait disparaître.

« On jugea alors qu'il fallait des servantes consacrées par profession au soin des pauvres malades. Mais, ces servantes, où les prendre? Et une fois trouvées, comment les former à des fonctions qui demandent tant de capacité et de vertu?

« Consulté sur cette affaire, saint Vincent y pensa devant Dieu. Alors il se rappela que, dans le cours de ses missions, il avait rencontré quelquefois de bonnes filles pleines de dévouement, une entre autres, dont il a parlé à plusieurs reprises dans ses conférences. Cette pauvre fille avait appris à lire presque toute seule en gardant les vaches : elle priait les passants de lui montrer ses lettres et de l'aider à les assembler; puis, en même temps que son troupeau paissait l'herbe de la prairie, elle ruminait sa leçon. Quand elle sut lire, elle se donna à Dieu pour instruire à son tour les enfants du village. C'était à Villepreux. Vincent y vint faire la Mission. La bonne fille lui raconta son histoire et lui demanda si elle plairait à Dieu en continuant à instruire les petites villageoises. Le saint prêtre la confirma dans son dessein. Mais

la confrérie de la Charité s'établit dans les paroisses de Paris. Cette fille l'apprend, et que les dames associées cherchent des servantes pour remplir auprès des malades les plus grossiers emplois. Elle désire en être une et trouve moyen de le faire savoir à Vincent. Celui-ci la fait venir et la donne à Mlle Le Gras, qui lui enseigne vite le plus nécessaire et la met dans la paroisse Saint-Sauveur sous la conduite des Dames de la Confrérie. Elle y fait merveille. De là elle est à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Elle y pousse la charité jusqu'à partager son lit avec une pauvre pestiférée. La contagion la gagne, et elle meurt à l'hôpital Saint-Louis.

« Telle fut la première Fille de la Charité, fille de village comme presque toutes, surtout dans les commencements de la Compagnie, fille héroïque comme presque toutes encore, et qui inaugura par une sorte de martyre le saint apostolat du service des pauvres. Ici, une fois de plus, Dieu choisissait ce qu'il y avait de plus faible pour arriver à des miracles de force. Vincent se rappela quelques autres filles qui, n'ayant ni attrait pour le mariage, ni assez de bien pour entrer en religion, lui avaient paru disposées à se consacrer, pour l'amour de Dieu, au service des pauvres malades. Il n'était plus temps peut-être de les retrouver. Mais les Missions qui suivirent immédiatement en procurèrent d'autres remplies de bonne volonté. Elles furent placées quelque temps sous la conduite de Mlle Le Gras et elles furent distribuées soit à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, soit en différentes paroisses.

« Mais, sans liaison, sans correspondance entre elles, sans noviciat préalable, sans supérieure qui dirigeât leur conduite, munies seulement de quelques avis passagers de Vincent ou de Mlle Le Gras, ces filles manquaient et de capacité et de piété. Ni règle,

ni uniformité, ni recrutement possibles. Tout allait au hasard, et, quand il fallait en changer quelques-unes, on n'en avait plus sous la main à leur substituer pour le service des pauvres. Un nombre suffisant de filles, formées d'abord au soin des malades et aux exercices de la vie spirituelle, puis liées à leur œuvre et entre elles par l'élément religieux, sans cesse surveillées et conduites, voilà ce que l'on reconnut bientôt nécessaire. »

Ce que l'on reconnaissait comme nécessaire allait se réaliser par l'institution de la Communauté des Filles de la Charité.

(A suivre.)

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

1. Blanchet (Jules), prêtre, décédé le 25 novembre 1925, à Paris, 76 ans d'âge et 56 de vocation.
2. Saive (Eugène), prêtre, 25 novembre 1925, Cologne; 59, 38.
3. Ahern (Guillaume), prêtre, 29 novembre 1925, Dallas; 44, 21.
4. Dunkel (Adolphe), prêtre, 9 décembre 1925, Cologne; 56, 40.
5. Mas (Ernest), prêtre, 16 décembre 1925, Beyrouth; 52, 31.
6. Lohmar (Henri), prêtre, 21 décembre 1925, Bocholtz; 59, 41.

7. Kozuk (Michel), coadjuteur, 3 janvier 1926, Paris;
59, 38,
8. Bélot (Pons), prêtre, 11 janvier 1926, Montolieu;
90, 66.
9. Poti (Ange), coadjuteur, 12 janvier 1926, Naples;
64, 30.
10. Juanmarti (Joachim), prêtre, 12 janvier 1926,
Philadelphie; 33, 14.
11. Glass (Joseph), évêque, 26 janvier 1926, Salt-Lake;
51, 34.
12. Weber (Mathias), coadjuteur, 21 janvier 1926,
Schwarzach; 67, 42,
13. Debruyne (Jean-Baptiste), prêtre, 8 février 1926,
Dax; 87, 62.
14. Debernardi (Raymond), clerc, 13 février 1926,
Turin; 22, 5.
15. Soula (Pierre), prêtre, 17 février 1926, Chieri;
67, 45.
16. Fasanari (Louis), prêtre, 22 février 1926, Naples;
91, 73.
17. Reynaud (Paul), évêque, 23 février 1926, Paris;
71, 52.
18. Francia (Cyr), prêtre, 21 fév. 1926, Turin; 66,
12.
19. Virgili (Joseph), prêtre, 22 février 1926, Palma;
41, 25.
20. Frankenberg (Rodolphe), coadjuteur, 23 fé-
vrier 1926, Niederprum; 68, 36.
21. Milon (Alfred), prêtre, 3 mars 1926, Paris;
81, 59.
22. Devisse (Georges), prêtre, 6 mars 1926, Amiens;
59, 35.
23. Meugniot (Philippe), prêtre, 6 mars 1926, Paris;
81, 62.

24. Slattery (Thomas), coadjuteur, 22 février 1926;
Germantown; 53, 28.
25. Baratelli (Alphonse), prêtre, 10 mars 1926, Fer-
rare; 76, 55.

NOS CHÈRES SŒURS

Yvonne Dubois, à St-Germain-en-Laye, 31 ans d'âge, 3 de vo-
cation.

Marie Pironti, à Montolieu; 66, 44.

Adrienne Albrand, à Montolieu; 29, 7.

Adèle Honnet, à Libourne; 82, 61.

Marie Calviac, à Flores (Argent.); 61, 41.

Anastasie Petit, à Troyes; 49, 28.

Vincenza d'Amata, à Bitonto (Italie); 90, 66.

Anne Wilmsi, à Dusseldorf; 70, 48.

Marie Petot, à Clarens; 26, 4.

Mélanie Briend, à El-Biar (Alg.); 79, 61.

Marie Masson, à Abbeville; 91, 67.

Mélanie Desgranges, à Clichy; 71, 45.

Jeanne Gelard, à Rennes; 62, 39.

Adèle Brusadelli, à Carrara (Italie); 41, 19.

Annonciate Bianchi, à Turin; 81, 55.

Anne Orlando, à Naples; 68, 41.

Élisabeth Muller, à Tavel (Suisse); 34, 11.

Maria Cuadrado, à St-Sébastien (Esp.); 72, 52.

Anastasia Moradillo, à Valdemoro (Esp.); 22, 2.

Teresa Pascual, à Sevilla (Esp.); 43, 18.

Celsa Hagen, à Lengyeloti (Hongrie); 71, 54.

Marianne Duffoure, à Clichy; 88, 62.

Lucie Gallois, à Clichy; 85, 60.

Marie Delbos, à Madrid; 51, 27.

Estelle Leconte, à Martel; 86, 66.

Louise Mancini, à Turin; 26, 3.

Maria Bagnoli, à Sienne; 78, 52.

Rosina Tambelli, à Sienne; 77, 46.

Agathe Losito, à Bitonto (Italie); 53, 34.

Marie Steinocher, à Oradea-Mare (Roum.); 62, 43.

Maria Hernandez, à Valdemoro (Esp.); 65, 45.

Maria Picayo, à Madrid; 65, 45.

- Rita Luna, à Cali (Colomb.); 44, 9.
Marie Horsten, à Montolieu; 76, 41.
Françoise Leger, à Villepreux; 73, 48.
Clémentine Craislheim, à Beyrouth; 77, 50.
Anne Delfour, à Marseille; 62, 42.
Joséphine Puntigam, à Graz; 68, 42.
Augusta Matzenauer, à Vienne (Autr.); 71, 38.
Clémentine Goglia, à Naples; 81, 55.
Vicenta Perez, à Badajos (Esp.); 29, 4.
Stanislas Wleklinska, à Chelmno (Pol.); 43, 18.
Marie Vernhes, à Paris; 82, 60.
Marie Jubin, à Bordeaux; 41, 20.
Marie Flez, à Clichy; 72, 45.
Louise de Boudemange, à Montolieu; 78, 53.
Amalia Sagues, à Madrid; 42, 21.
Joseph Scalia, à Naples; 47, 24.
Joséphine Lanzarini, à Sienne; 87, 60.
Blanche Majoni, à Sarzana (Italie); 56, 35.
Margaret Burke, à Dundee (Écosse); 41, 14.
Marie Horvat, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 31, 12.
Jeanne Hocevar, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 39, 19.
Catherine Rupar, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 63, 42.
Mathilde Medved, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 24, 4.
Louise Herle, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 62, 43.
Marie Vertacnik, à Celju (Yougo-Slavie); 37, 15.
Hélène Lohans, à Graz (Autriche); 22, 2.
Anne Ferwein, à Schwarzach (Autriche); 36, 13 mois.
Hedéige Koberle, à Schwarzach (Autriche); 63, 41.
Crescencia Kapfer, à Salzburg (Autriche); 59, 31.
Thérèse Embacher, à Salzburg (Autriche); 37, 15.
Ernestine Hardy, à Ault; 64, 42.
Irène Devos, à Rio de Janeiro; 60, 38.
Marie Boisson, à Buenos-Ayres; 79, 59.
Marie Lapierre, à Bordeaux; 76, 49.
Marie Massip, à Lyon; 87, 66.
Françoise Marillier, à Lima; 65, 31.
Julie Skuratcwick, à Gora Kalwarja (Pol.); 61, 35.
Thérèse Divizio, à Grugliasco (Italie); 72, 47.
Maria Salvemini, à Naples; 68, 40.
Mary Bauer, à St-Louis (États-Unis); 81, 61.
Marie Wollny, à Budapest Lipotméro; 46, 26.
Pauline Nemetskay, à Vienne (Autriche); 45, 20.

- Dolores Reyes, à Trujillo (Pérou); 81, 60.
Élisabeth Forrest, à Middlesborough (Angl.); 54, 31.
Adèle Mest, à Vitré; 60, 25.
Louise Lepine, à Rennes; 73, 40.
Virginie Gillet, à Paris; 71, 48.
Jeanne Laffon, à Amboise; 79, 43.
Léonie Duchatelez, à Ans (Belgique); 89, 69.
Pauline Laplace, à Paris; 73, 52.
Françoise Ynurria, à Beniganim (Espagne); 63, 40.
Françoise Llausas, à Gerona (Espagne); 52, 13.
Maria De Tapia, à Andoann (Espagne); 42, 24.
Julia Hollanda, à Cascadura (Brésil); 24, 3.
Mary Huberty, à St-Louis (États-Unis); 84, 66.
Thérèse Carbois, à Paris; 48, 23.
Claire Renard, à Castres; 73, 48.
Victorine Chapelet, à Paris; 68, 45.
Hélène Farvaque, à Paris; 59, 33.
Jeanne Coupeau, à Naples; 76, 54.
Louise Oneto, à Turin; 60, 38.
Marie Foraita, à Rottenmann (Autriche); 67, 39.
Barbe Steimvender, à Dult (Autriche); 65, 41.
Marie Cabassol, à Montpellier; 83, 62.
Marie Lagarrigue, à Montpellier; 79, 56.
Marie Roux, à Champelauson; 73, 49.
Mary Belton, à Warley (Anglet.); 40, 15.
Marie Lebon, à Bordeaux; 78, 55.
Amélie Bourguignon, à Ans (Belgique); 58, 32.
Louise Daniel, à Paris; 71, 48.
Marie Gallet, à Montpellier; 92, 71.
Élisabeth Moriset, à Rouen; 74, 56.
Jeanne Duquesnay, à Roquefort Reveil; 50, 27.
Rose Cabanes, à Barcelone; 57, 32.
Annie Murphy, à Lynchburg (États-Unis); 60, 40.
Mary M. Carren, à Boston (États-Unis); 47, 25.
Léocadie Kneba, à Tschef (Pologne); 32, 9.
Aquilina Larramendi, à Nicolas Valdemoro (Espagne); 44, 19.
Gregoria Iceta, à Benavente (Espagne); 61, 36.
Joaquina Perez, à Zaragoza (Espagne); 61, 43.
Joaquina Salas, à Jerez (Espagne); 61, 39.
Tiburcia Quintana, à Carabanchel (Espagne); 26, 4.
Aurea Palenzuela, à Saldana (Espagne); 74, 51.
Françoise Fallacara, à Naples; 83, 42.

Louise Smeriglio, à Turin ; 72, 51.
Marie Cherel, à Luçon ; 64, 43.
Eugénie Derbre, à Troyes ; 85, 60.
Joséphine Baudoin, à Anzio (Italie) ; 89, 67.
Louise Dauverchain, à Naples ; 90, 69.
Rose Pellier, à Paris ; 67, 40.
Marie Bonnefont, à Narbonne ; 76, 42.
Marie Bolay, à Vertus ; 73, 44.
Ernestine Pottier, à La Rochelle ; 63, 42.
Sophie Cambre, à Santona (Espagne) ; 79, 59.
Marie Lestrade, à Fontenay-le-Comte ; 79, 53.
Julie Mondon, à Montolieu ; 73, 51.
Félicie Versingre, à Saint-Maur-Paris ; 78, 53.
Marie Duchnowska, à Varsovie ; 78, 53.
Ida Niederhofer, à Kirchstetten (Autriche) ; 45, 26.
Vilma Foth, à Budapest (Hongrie) ; 42, 20.
Thérèse Kosir, à Nagykanizsa (Hongrie) ; 42, 22.
Marie Szecskar, à Gyula (Hongrie) ; 32, 14.
Marie Abrukta, à Budapest (Hongrie) ; 49, 20.
Sophie Paine, à Tollicross (Angleterre) ; 77, 47.
Marie Riboullet, à Rambouillet ; 59, 42.
Léontine L'Hôte, à Cette ; 73, 52.
Marie Girard, à Bellême ; 57, 33.
Jeanne Cartal, à Gigny ; 70, 43.
Marie Poujade, à Auch ; 70, 46.
Marguerite Menat, à Cusset ; 68, 45.
Marie Mendioudou, à Montpellier ; 79, 44.
Françoise Llamas, à Carthagène (Espagne) ; 79, 53.
Juana Echavarri, à Laredo (Espagne) ; 74, 53.
Barbara Alfonso, à San Fernando (Espagne) ; 50, 27.
Anastasia Brett, à York (Angleterre) ; 50, 26.
Emmanuela Sicoli, à Naples ; 65, 40.
Gioconda Tesei, à Migliarino (Italie) ; 76, 48.
Victoire Emberger, à Salzburg (Autriche) ; 70, 43.
Élisabeth Klier, à Schwarzach (Autriche) ; 46, 26.
Thérèse Ceglarek, à Moszczany (Pologne) ; 28, 8.
Angèle Tokarska, à Cracovie (Pologne) ; 60, 35.
Carolino Coelho, à Barbacena (Brésil) ; 60, 41.
Marie Barres, à Clichy ; 70, 48.
Marthe Brager, à Fresnes ; 62, 42.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

ENCYCLIQUE DE SA SAINTETÉ PIE XI SUR LES MISSIONS

Nous empruntons cette traduction à la *Semaine Religieuse de Paris* :

A Nos Vénérables Frères, Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires des lieux en paix et communion avec le Siège apostolique.

PIE XI, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Salut et bénédiction apostolique

Il est un fait qui ne peut échapper à une étude attentive de l'histoire ecclésiastique : depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, le principal souci et la pensée des Pontifes romains furent d'apporter aux peuples assis « dans les ténèbres et l'ombre de la mort » la lumière de la doctrine évangélique et de la civilisation chrétienne, sans jamais se laisser effrayer par les difficultés, ni par les obstacles. L'Eglise n'a pas, en effet, d'autre mission que d'étendre dans tout l'univers le règne du Christ et de faire participer tous les hommes au bienfait de la Rédemption. Quel que soit l'homme que le choix divin ait établi ici-bas Vicaire de Jésus, le Prince des pasteurs, il ne peut nullement se contenter de protéger et de garder le troupeau du Seigneur dont il a reçu la direction ; il manquerait à son devoir principal, s'il ne mettait tous ses efforts à

gagner au Christ et à lui adjoindre les âmes étrangères ou éloignées de lui.

Le commandement divin qui les obligeait d'enseigner et de baptiser toutes les nations, à toute époque, nos prédécesseurs l'ont manifestement exécuté. Les missionnaires qu'ils envoyèrent et dont un grand nombre reçoit la vénération publique de l'Église soit pour leur éminente sainteté, soit pour leur courageux martyre, ces missionnaires ont mis leur zèle avec un succès variable à éclairer de notre foi l'Europe et des contrées à peine découvertes et explorées ou même complètement ignorées. Le succès fut variable, disons-Nous; parfois, en effet, lorsque les missionnaires travaillaient presque en vain ou subissaient soit la mort, soit l'expulsion, le champ qu'ils commençaient à cultiver perdait à peine son aspect sauvage ou bien, après avoir été changé en jardin tout fleuri, il était laissé sans culture et peu à peu envahi par les ronces et les broussailles.

Il faut se réjouir qu'en ces dernières années, les Congrégations qui se consacrent aux missions près des peuples infidèles aient, avec un zèle renouvelé, doublé leurs soins et leurs succès; aux travaux accrus des missionnaires a répondu de la part des fidèles un surcroît de secours et de largesses. Sans aucun doute, il faut attribuer une grande efficacité à la Lettre apostolique que notre prédécesseur immédiat, d'heureuse mémoire, envoya le 30 novembre 1919 à tous les évêques sur « la propagation de la foi catholique dans l'univers ». Le Pontife excitait, en effet, leur zèle industriel en vue de réunir des secours, et en même temps de très sages avertissements signalaient aux vicaires et préfets apostoliques les inconvénients à éviter et les services à obtenir de leurs subordonnés pour exercer avec fruit leur sainte légation.

En ce qui Nous concerne, vous connaissez clairement, vénérables Frères, notre décision, prise dès le début de notre pontificat, de ne rien omettre pour ouvrir aux nations païennes l'unique voie de salut, en portant chaque jour plus loin par les hérauts apostoliques la lumière de la vérité évangélique. A ce sujet, deux choses nous semblaient surtout à souhaiter, choses bien plus qu'opportunes, nécessaires, l'une et l'autre intimement unies : l'envoi d'ouvriers bien plus nombreux et instruits de connaissances variées, dans ces régions immenses et sans limites encore privées du culte chrétien, puis la vraie intelligence chez les fidèles de la ferveur, des prières instantes à Dieu et de la générosité avec lesquelles il leur faut coopérer à cette œuvre si sainte et si fructueuse. N'était-ce pas là Notre intention quand Nous avons ordonné d'ouvrir dans notre palais même l'Exposition missionnaire ? Grâce à la bonté divine, comme nous l'avons appris, des âmes juvéniles ont, à cette vue et comme à ce spectacle de la grâce divine ainsi que de la magnanimité et de la noblesse humaine, senti jaillir en elles les premières étincelles de l'apostolat catholique ; et une admiration profonde a frappé les multitudes de visiteurs à l'égard des ouvriers apostoliques : Nous avons l'espoir fondé qu'elle ne sera ni vaine ni infructueuse.

Mais pour que les documents et les enseignements du plus grand intérêt que donnait le témoignage muet de l'Exposition ne disparaissent un jour, Nous avons décidé — peut-être ne l'ignorez-vous pas — d'en faire un choix, de les disposer d'une manière plus heureuse et de constituer un musée dans Notre palais du Latran. C'est de ce lieu, en effet, que, la paix ayant été donnée à l'Église, Nos prédécesseurs envoyèrent tant d'hommes apostoliques, admirables par leur sainteté de vie et leur zèle pour la religion,

vers les contrées qui paraissent déjà mûres pour la moisson. Les chefs des missions surtout et leurs subordonnés qui visiteront ce musée compareront entre elles les méthodes de chacune et s'y ouvriront des vues plus justes et plus larges; quant au peuple chrétien, cette visite ne le touchera pas moins que ne le fit celle de l'Exposition missionnaire. Afin que la bonne volonté déjà réelle des fidèles à l'égard des missions les enflamme davantage à l'action, Vénérables Frères, Nous appelons avec force votre aide et voulons l'employer; si jamais votre concours fut convenable et nécessaire, ne refusez pas de l'apporter avec zèle et assiduité en cette circonstance; la grandeur de votre dignité ne le permet pas, votre piété filiale envers Nous le défend. Aussi longtemps que la volonté divine. Nous laissera en ce monde, cette partie de Notre charge apostolique Nous causera des inquiétudes et des sollicitudes continuelles. Souvent à la pensée que les païens sont au nombre d'un milliard, Notre esprit ne peut goûter de repos (*II Cor.*, XIII, 5) et Nous croyons aussi entendre une voix disant : « Crie, ne te repose pas; élève ta voix comme la trompette. » (*Isaïe*, LVIII, 1.)

De la part de ceux qui appartiennent au bercail du Christ, il répugne absolument à la charité qui doit les unir à Dieu et au prochain de ne pas se soucier des autres hommes qui errent misérablement hors de la bergerie; il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur ce point. Notre devoir de charité envers Dieu exige, en effet, non seulement que Nous augmentions de toutes Nos forces le nombre de ceux qui le connaissent et l'adorent « en esprit et en vérité » (*Jean*, IV, 24), mais aussi que Nous soumettions le plus d'âmes possible à l'empire de Notre très aimant Sauveur, afin que son sang ait une utilité plus grande (*Ps.* XXIX, 10) et que Nous plaisions à celui à qui rien n'est plus

agréable que le salut des âmes et leur accession à la connaissance de la vérité. (*I Tim.* II, 4.) Si le Christ a proclamé que la marque très particulière de ses disciples serait leur amour mutuel (*Jean*, XIII, 35), pouvons-nous témoigner à Notre prochain un amour plus grand et plus significatif que de le tirer des ténèbres de la superstition et de veiller à l'instruire de la vraie foi du Christ ? Cet acte dépasse toutes les autres œuvres et marques de charité, comme l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre et l'éternité sur le temps ; tous ceux qui, autant qu'il est en eux, exercent cette œuvre de charité manifestent une estime vraiment juste du don de la foi et leur reconnaissance envers la Bonté divine, en communiquant aux malheureux païens ce don de tous le plus précieux et les biens qui l'accompagnent.

Si aucun fidèle ne peut refuser ce devoir, le clergé le pourrait-il, lui qui, par le choix et le bienfait surprenant du Christ Seigneur, participe à son sacerdoce et à son apostolat ? Le pourriez-vous, Vénérables Frères, vous qui, ornés de la plénitude du sacerdoce, commandez au nom de Dieu, chacun pour votre part, au clergé et au peuple chrétien ? Nous lisons que Jésus-Christ a prescrit, non pas seulement à Pierre dont Nous occupons la chaire, mais à tous les apôtres dont vous êtes les successeurs : Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature (*Marc*, XVI, 15). La propagation de la foi est donc une charge qui Nous concerne de telle manière que vous devez, sans aucun doute, vous joindre à Nos travaux et Nous aider, autant que l'exercice de votre propre charge vous le permet. Qu'il ne vous soit donc point pénible de suivre avec piété Nos paternelles exhortations : un jour, Dieu Nous en demandera un compte très sévère.

Tout d'abord, par vos discours et vos écrits, faites

en sorte d'introduire chez les vôtres peu à peu et de rendre plus fréquente la sainte habitude de prier le Seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson (*Matth.*, IX, 38) et de demander pour les infidèles les secours de la lumière et de la grâce divines. Cette habitude, disons-Nous, cet usage stable et continu aura évidemment bien plus de pouvoir auprès de la miséricorde divine que des prières prescrites une fois ou de temps en temps. Les hérauts de l'Évangile ont beau travailler à amener les païens à la religion catholique, verser leurs sueurs et même leur sang; ils ont beau employer toute l'industrie, toute l'habileté, tous les moyens humains; ils n'aboutiront à rien, tout tombera dans le vide, si la grâce de Dieu ne touche le cœur des infidèles, ne l'amollit et ne l'attire à lui. Comme il est aisé de le comprendre, s'il n'est personne qui n'ait la faculté de prier, il est au pouvoir de chacun de donner aux missions ce secours et cet aliment. Aussi feriez-vous un acte conforme à Nos désirs en même temps qu'à l'esprit et au sentiment du peuple, en ordonnant par exemple d'ajouter au rosaire et aux autres exercices de ce genre qui ont lieu dans les paroisses et les autres églises une prière particulière pour les missions et pour la conversion des païens. C'est à cette œuvre, Vénérables Frères, qu'il faut appeler et exhorter les enfants surtout et les religieuses; c'est Notre désir que dans les asiles, les orphelinats, les patronages et les collèges, de même dans toutes les maisons et dans tous les couvents des religieuses, s'élève chaque jour cette prière et que la miséricorde divine descende sur tant de malheureux, sur des foules si nombreuses de païens; car aux âmes innocentes et aux cœurs chastes, que pourrait refuser le Père céleste? Par ailleurs, sans aucun doute, les tendres âmes d'enfants, habitués à prier, dès que point la fleur de la

charité, pour le salut éternel des infidèles, pourront y gagner avec la grâce de Dieu le désir de l'apostolat; cette aspiration cultivée avec soin en fera peut-être avec le temps des ouvriers égaux à la tâche apostolique.

Nous touchons maintenant, Vénérables Frères, une question très grave qui doit attirer toute votre attention. Nul n'ignore, croyons-Nous, les sérieux dommages que la récente guerre a causés à la propagation de la foi. Une partie des missionnaires rappelés dans leur pays ont succombé au cours du cruel conflit; d'autres, chassés du champ de leurs labeurs, ont laissé longtemps leur territoire inculte; ces pertes et ces dommages, il ne fallait pas, et aujourd'hui il ne faut pas seulement les réparer, il faut surtout rétablir les choses dans leur état antérieur, bien plus, leur assurer extension et progrès. En outre que Nous considérons soit les étendues infinies qui ne se sont pas encore ouvertes à la civilisation chrétienne, soit l'énorme multitude de ceux à qui le bienfait de la Rédemption manque jusqu'à ce jour, soit les besoins et les difficultés dans lesquels leur petit nombre jette et embarrasse les missionnaires il faut que les efforts de tous les évêques catholiques soient unanimes pour accroître et multiplier la troupe de ces saints envoyés.

Si donc chacun dans votre diocèse vous trouvez des jeunes gens, des clercs ou des prêtres qui paraissent appelés par Dieu à cet apostolat suréminent, loin de résister, de quelque façon que ce soit, favorisez de votre bienveillance et de votre autorité leur dessein et leur désir réfléchi. Il vous est certes permis d'éprouver en toute liberté de conscience, d'examiner si les esprits viennent de Dieu (*1 Jean*, IV, 1); mais si vous jugez que Dieu inspira et fit mûrir en eux ce dessein excellent, que rien ne vous décourage et ne vous détourne d'y consentir, ni la rareté du clergé ni les

besoins du diocèse, puisque vos fidèles, ayant les moyens de salut comme sous la main, sont bien moins éloignés du salut que les païens, surtout ceux qui végètent dans un état sauvage et barbare. A l'occasion, de grand cœur, pour l'amour du Christ et des âmes, acceptez de perdre un clerc, s'il faut appeler cela une perte; car, à votre aide et au compagnon de vos labeurs que vous avez perdu, le divin Fondateur de l'Église suppléera certainement en répandant de plus abondantes grâces sur le diocèse ou en suscitant d'autres aspirants au sacerdoce.

Afin de concilier ce soin avec tous les autres devoirs de votre charge, veuillez constituer auprès de vous l'Union missionnaire du clergé, ou, si elle est déjà constituée, l'exciter par vos conseils, vos exhortations et votre autorité à une action toujours plus intense. Cette association, dont la très opportune institution date d'il y a sept ans passés, reçut de Notre prédécesseur immédiat de nombreuses indulgences et fut par lui mise sous la juridiction de la Sacrée Congrégation de la Propagande; elle s'est répandue en ces dernières années dans de très nombreux diocèses de l'univers catholique et Nous l'avons Nous-même honorée de plus d'un témoignage de bienveillance.

Tous les prêtres qui en font partie, — et les étudiants en sciences sacrées, comme il convient à leur genre de vie, — se proposent d'implorer, surtout durant la messe, le don de la foi pour l'innombrable multitude des païens et de pousser les autres à cette prière, chaque fois et partout où les circonstances s'y prêtent; de prêcher devant le peuple, sur l'apostolat des infidèles ou de provoquer de temps en temps des réunions fixes où l'on traite utilement ce sujet en commun; de répandre des brochures de propagande; lorsqu'ils découvrent des vocations de missionnaire, de leur

faciliter les moyens de se former et de s'instruire; de favoriser de toute manière dans les limites de leur diocèse l'œuvre de la Propagation de la Foi et ses deux œuvres subsidiaires.

Si l'Union missionnaire du clergé a recueilli jusqu'ici d'abondants secours pour ces œuvres, combien plus n'en laisse-t-elle pas espérer, grâce à la générosité croissante des fidèles! Vous ne l'ignorez pas, Vénérables Frères, qui le plus souvent, chacun dans votre territoire, en êtes les protecteurs et les entraîneurs; il est toutefois à souhaiter qu'il n'y ait aucun clerc que n'embrase le feu de cette charité.

L'œuvre de la Propagation de la Foi, la principale de celles qui concernent les missions, Nous l'avons, tout en sauvegardant la gloire de la très pieuse femme qui la fonda et de la ville de Lyon, transférée ici en la réorganisant et lui avons donné le droit de cité romaine; il faut que le peuple chrétien l'assiste avec une libéralité qui réponde totalement aux multiples besoins des missions existantes et à fonder. Ces besoins, leur étendue et leur nombre, la misère souvent des hérauts de l'Évangile, tout cela paraissait nettement dans le tableau de l'Exposition vaticane, mais peut-être beaucoup ne le virent-ils pas, laissant charmer leurs yeux par l'abondance, la nouveauté et la beauté des objets exposés. Aussi, Vénérables Frères, n'ayez ni honte ni ennui à vous présenter comme des mendiants pour le Christ et le salut des âmes et à insister auprès des fidèles en des écrits ou en des discours sortis du fond de votre âme, afin que leur munificence et leur bienveillance multiplient largement la moisson que recueille chaque année l'œuvre de la Propagation de la Foi. Il n'est pas de pauvres ni de miséreux, il n'est pas d'infirmes, d'affamés ou d'assoiffés aussi éprouvés que les hommes privés de la connaissance et de la

grâce de Dieu; aussi, de toute évidence, ceux qui se montreront miséricordieux envers les plus malheureux de tous les hommes auront droit à la miséricorde et aux récompenses divines.

A l'œuvre principale de la Propagation de la Foi sont adjointes, comme il a été dit, deux autres œuvres que le Siège apostolique a faites siennes et que, pour cette raison, les fidèles sont invités à soutenir et à aider de leurs aumônes collectives avant toutes les autres œuvres qui se proposent un but particulier : celles de la Sainte-Enfance et de Saint-Pierre Apôtre. L'une a pour but universellement connu de recruter nos enfants et de les habituer à déposer leur obole, surtout pour le rachat et l'éducation catholique des enfants infidèles, dans les pays où l'on abandonne et tue ces petits; la seconde offre prières et aumônes pour permettre de former des catholiques indigènes dans les Séminaires et de les élever aux saints ordres, afin que leurs compatriotes puissent plus facilement et avec le temps passer au Christ ou s'affermir dans la foi.

A l'œuvre de Saint-Pierre, Nous venons, comme vous le savez, de donner comme protectrice céleste sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Menant ici-bas sa vie cloîtrée, elle avait, en effet, pris sur elle d'adopter tel ou tel missionnaire, offrant pour lui à son divin Époux prières, mortifications volontaires ou de règle et surtout les violentes souffrances de la maladie qui la tourmentait. Sous les auspices de la vierge de Lisieux, Nous Nous promettons de cette œuvre les fruits les plus abondants; à ce sujet, Nous disons Notre vive joie de voir qu'il a plu à de nombreux évêques de s'inscrire parmi les associés perpétuels de l'œuvre et que des Séminaires, ainsi que d'autres Sociétés de jeunes catholiques, ont pris à leur compte

commun la charge de nourrir et d'élever un clerc indigène.

Ces deux œuvres que l'on appelle à juste titre subsidiaires de la Propagation de la Foi ont été recommandées à la bienveillance des évêques par Benoît XV, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, dans la Lettre apostolique que Nous avons rappelée; Nous ne cessons pas non plus de vous les recommander; Nous avons confiance que, grâce à vos exhortations, les fidèles ne supporteront pas d'être vaincus et surpassés en libéralité par les non-catholiques, qui soutiennent si largement la diffusion de leurs erreurs.

C'est à vous, Vénérables Frères, Fils aimés, que Nous adressons la parole, à vous qui, en remplissant auprès des païens une légation longue, laborieuse et prudente, vous êtes rendus dignes de diriger au nom de l'autorité apostolique des vicariats et des préfectures. Tout d'abord, Nous vous félicitons vivement, vous et les annonciateurs de l'Évangile que vous dirigez et commandez, des accroissements que prirent partout les missions en ces dernières années, grâce à votre dévouement et à votre habileté. Les principaux devoirs qui vous incombent, les écueils à éviter dans l'exercice de votre charge, Notre prédécesseur immédiat les a signalés avec tant de sagesse et d'éloquence qu'on ne pourrait mieux le faire; il Nous plaît toutefois, Vénérables Frères, Fils aimés, de vous communiquer Notre sentiment sur certaines questions.

Nous attirons d'abord votre pensée sur l'importance qu'il y a de faire entrer des indigènes dans le clergé; si vous n'y apportez pas tous vos efforts, non seulement Nous estimons que votre apostolat sera incomplet, mais l'établissement et l'organisation de l'Église en subiront dans ces régions de longs retards. Nous reconnaissons volontiers que çà et là on a commencé

de pourvoir à ce besoin en créant des Séminaires où de jeunes indigènes, donnant le meilleur espoir, se forment avec soin à recevoir la dignité du sacerdoce et à instruire de la foi chrétienne les hommes de leur race ; mais nous sommes bien loin des progrès qu'il faut réaliser. Vous vous souvenez des plaintes qu'élevait à ce sujet Benoît XV, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire : « Il est à déplorer qu'il y ait des régions où depuis plusieurs siècles déjà la foi a été portée et où cependant l'on ne trouve qu'un clergé indigène tout à fait inférieur ; il y a même des peuples, éclairés dès le début de la lumière de l'Évangile, qui se sont élevés de la barbarie à un tel degré de civilisation qu'ils ont des hommes remarquables dans toute la gamme des arts civilisés, et qui, après avoir été imprégnés depuis de longs siècles de la vertu salutaire de l'Évangile et de l'Église, n'ont pu produire ni des évêques qui les dirigeraient ni des prêtres qui commanderaient à leurs citoyens. » (Lettre apostolique *Maximum illud.*)

On n'a peut-être jamais assez réfléchi à la manière dont l'Évangile commença d'être propagé et l'Église de Dieu d'être constituée dans tout l'univers ; effleurant cette question à la clôture de l'Exposition missionnaire, Nous rappelions que les premiers monuments de la littérature chrétienne antique montrent ce fait : le clergé placé par les apôtres à la tête d'une nouvelle communauté de fidèles n'était pas importé de l'extérieur, mais élu parmi les habitants de la région. De ce que le Pontife romain vous a confié, à vous et à vos collaborateurs, la charge apostolique de prêcher la vérité chrétienne aux nations païennes, il ne faut pas conclure que les prêtres indigènes n'ont d'autre raison d'être que d'assister les missionnaires dans les fonctions de moindre importance et de com-

pléter en quelque sorte leur action. A quoi tendent les missions, Nous vous le demandons, si ce n'est à établir stablement l'Église du Christ dans cette immensité de contrées? Et en quoi consistera-t-elle aujourd'hui chez les païens, si ce n'est dans tous les éléments qui la constituèrent autrefois chez nous? C'est dans le clergé et le peuple propre à chaque région, dans ses religieux de l'un et de l'autre sexe. Pourquoi le clergé indigène serait-il empêché de cultiver le champ qui lui est propre et naturel, c'est-à-dire de gouverner son propre peuple? Déjà, pour qu'il vous soit possible de vous avancer toujours plus facilement vers des régions païennes toujours nouvelles à gagner au Christ, ne serait-ce pas un immense avantage de laisser les résidences à la garde et aux soins des prêtres indigènes? Bien plus, même pour l'extension du royaume du Christ, ils apporteront le plus sérieux concours au delà de toute espérance. « En effet, le prêtre indigène, pour employer les termes de Notre prédécesseur, ayant la même origine, la même mentalité, les mêmes sentiments et les mêmes goûts que ses compatriotes, a une merveilleuse puissance pour insinuer la foi dans leur esprit ; bien mieux que personne d'autre, il connaît les méthodes de persuasion. C'est ainsi que souvent il a un facile accès dans les maisons où le prêtre étranger ne pourrait mettre les pieds. » (Lettre apostolique *Maximum illud*.) Que dire de ce que les missionnaires étrangers, à cause de leur connaissance rudimentaire de la langue, ne peuvent point parfois exprimer clairement leur pensée, de sorte que la prédication y perd beaucoup de sa force et de son efficacité? A cela s'ajoutent d'autres causes de malaises dont il faut tenir juste compte, bien que rares ou faciles à éviter.

Supposons que la guerre ou d'autres événements

politiques substituent dans un territoire de mission un régime à un autre et que l'on demande ou décide le départ de missionnaires étrangers de telle ou telle nation; supposons de même, chose plus rare, que les indigènes, arrivés à un degré supérieur de civilisation et atteignant une certaine maturité politique, veuillent, pour obtenir leur indépendance, éloigner de leur territoire : fonctionnaires, troupes et missionnaires de la métropole, et qu'ils ne puissent l'obtenir autrement que par la force. Quelle calamité, Nous vous le demandons, menacerait alors l'Église dans toutes ces régions s'il n'y avait pas un réseau de prêtres indigènes disposés surtout le territoire, et si l'on n'avait pas veillé pleinement aux besoins de la population conquise au Christ ! De plus, la parole du Christ n'est pas moins vraie dans la situation actuelle : *La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers !* (Matth., IX, 37.) L'Europe elle-même, d'où partent la plupart des missionnaires, manque aujourd'hui de prêtres, et elle en manque d'autant plus que plus pressante devient avec l'aide de Dieu la nécessité de rendre nos frères dissidents à l'unité de l'Église et d'arracher les non-catholiques à leurs erreurs; et nul n'ignore que si Dieu n'appelle pas moins de jeunes gens que jadis à la vie sacerdotale ou religieuse, le nombre est cependant bien moins grand de ceux qui obéissent au mouvement du souffle divin.

De tout ce que Nous avons rappelé, Vénérables Frères, Fils aimés, voici ce qui ressort : il faut donner à vos territoires un nombre de missionnaires indigènes tel que, sans tenir compte du clergé étranger, ils suffisent par eux-mêmes à étendre les frontières de la société chrétienne et à diriger la communauté des fidèles de leur nation. Ça et là, comme Nous l'avons dit un peu plus haut, on a commencé à fonder des

Séminaires pour les élèves indigènes, situés le plus souvent à mi-chemin entre les missions limitrophes confiés au même Ordre et à la même Congrégation ; les vicaires et préfets apostoliques y envoient chacun des jeunes gens d'élite, pour les y élever à leurs frais et les recevoir un jour revêtus du sacerdoce et à la hauteur du ministère sacré. Ce que plusieurs ont commencé en dernier lieu, Nous ne désirons pas seulement, Nous voulons et Nous ordonnons que tous les supérieurs de mission le fassent de la même manière, de sorte qu'il n'y ait aucun indigène donnant de réelles espérances, poussé et appelé par Dieu, que vous écartiez du sacerdoce et de l'apostolat. Certes, plus vous choisirez d'élèves à former, — et il est absolument nécessaire d'en choisir un très grand nombre, — plus vous serez contraints à faire de dépenses ; mais ne perdez pas courage, confiez-vous au très aimant Rédempteur des hommes, dont la Providence fera que la générosité de l'univers catholique croîtra et que le Siège apostolique ne manquera pas de ressources pour vous aider plus largement à l'exécution de vos salutaires desseins.

S'il faut veiller à réunir chacun le plus possible d'élèves indigènes, prenez aussi grand soin de les former à la sainteté qui convient à la vie sacerdotale et à un esprit d'apostolat qui s'inspire du zèle pour le salut de leurs frères, de sorte qu'ils soient prêts à donner leur vie pour les membres de leur tribu ou de leur nation. Il est de la plus haute importance qu'ils reçoivent en même temps une connaissance claire et méthodique des sciences profanes et sacrées, que les études ne soient pas trop rapides et comme sommaires, mais qu'en suivant le cours ordinaire des classes ils s'enrichissent d'une abondante doctrine. Les prêtres indigènes dont vous aurez fait à l'intérieur du Sémi-

naire des hommes remarquables par la piété et l'intégrité de leur vie, tout à fait aptes au saint ministère et des maîtres versés dans les lois divines seront non seulement honorés par leurs compatriotes nobles ou lettrés, mais rien ne s'opposera plus à ce qu'ils soient mis aussi à la tête des paroisses et enfin des diocèses à constituer, dès qu'il plaira à Dieu.

C'est un tort de considérer les indigènes comme des êtres inférieurs et d'esprit obtus. Une longue expérience a prouvé que les peuples habitant les régions lointaines de l'Orient et de l'Afrique ne le cèdent parfois nullement à ceux de nos régions et que la vivacité de leur esprit leur permet de lutter avec ces derniers ; si l'on trouve des hommes venus d'une profonde barbarie, qui sont d'une lenteur d'esprit presque extrême, cela vient nécessairement de ce que l'exercice de leur esprit s'est borné aux nécessités vraiment étroites de la vie quotidienne. S'il vous est permis d'apporter votre témoignage, Vénérables Frères, Fils aimés, Nous pouvons, Nous aussi, en faire foi : presque sous nos yeux, tous les élèves indigènes qui apprennent dans les collèges de la Ville toutes sortes de sciences, égalent les autres étudiants par la vivacité de leur intelligence et le succès de leurs études et souvent même ils les dépassent. Il y a une autre raison de ne pas supporter que les prêtres indigènes tiennent comme un rang inférieur et soient consacrés à un plus humble ministère : comme vous et vos missionnaires, ils ont la dignité sacerdotale, ils participent absolument au même apostolat ; bien plus, regardez-les comme les chefs à venir de ces Églises fondées par vos sueurs et vos travaux ainsi que des communautés futures de catholiques. Aussi, qu'il n'y ait aucune distinction entre les missionnaires européens et indigènes, qu'il n'y ait aucune borne de séparation ; mais

que les uns et les autres s'unissent dans un échange réciproque de respect et d'amour.

Comme Nous en avons parlé plus haut, il importe, pour organiser l'Église du Christ, de réunir tous les éléments qui, par la volonté divine, la constituent; aussi devez-vous compter comme l'une des parties principales de votre charge le soin d'instituer des Congrégations indigènes de l'un et l'autre sexe. Les nouveaux disciples du Christ que Dieu a touchés d'un souffle d'en haut et en qui s'élèvent de plus hautes aspirations, pourquoi ne professeraient-ils pas les conseils évangéliques? Que les missionnaires ou les religieuses travaillant dans votre champ veillent à ce que, l'amour de leur Institut, sentiment respectable et juste, ne les entraîne trop et ne les écarte d'une plus large compréhension des choses. Si des indigènes désirent entrer dans des Congrégations anciennes, pourvu qu'ils soient aptes à en acquérir l'esprit et ne risquent pas de leur donner dans ces contrées des rejetons dégénérés ou dissemblables, il serait mal de les détourner de ce dessein et de les en empêcher; toutefois considérez en toute droiture et religion, s'il ne convient pas plutôt de fonder de nouvelles Congrégations qui conviennent mieux au génie et aux goûts des indigènes ainsi qu'aux circonstances et à la contrée.

Il ne faut point passer sous silence un autre point très important pour la propagation de l'Évangile : l'extrême utilité qu'il y a de multiplier le nombre des catéchistes, — choisis parmi les Européens ou plutôt parmi les indigènes, — qui fassent l'œuvre des missionnaires, surtout en instruisant les catéchumènes et en les préparant au baptême; quant aux qualités obligatoires de ces catéchistes, afin qu'ils attirent les infidèles au Christ plus par l'exemple de leur vie que

par leurs paroles, il est à peine nécessaire de les exposer. Mais vous, Vénérables Frères, Fils aimés, ayez la ferme résolution de les instruire avec soin, de sorte qu'ils possèdent la doctrine catholique, et que, lorsqu'ils l'enseigneront et l'expliqueront, ils sachent s'accommoder à l'intelligence et à la mentalité des auditeurs; ils le feront d'autant mieux qu'ils pénétreront plus intimement le caractère des indigènes.

Nous avons parlé jusqu'ici des compagnons de vos labeurs, de ceux qui vous sont adjoints et de ceux à accueillir. Il Nous reste encore à ce sujet une initiative à proposer à votre bienveillance et à votre zèle; si vous la réalisez, Nous estimons qu'elle profitera grandement à la rapide diffusion de la foi. Toute l'estime que Nous avons pour la vie contemplative, Nous l'avons abondamment témoignée dans la Constitution apostolique par laquelle, il y a deux ans, après correction d'après les canons du Code, Nous avons très volontiers donné la force de la confirmation apostolique à la règle particulière de l'Ordre des Chartreux, déjà dès le début approuvée par l'autorité pontificale. Nous exhortons vivement les Supérieurs généraux de ces Ordres à introduire et à étendre cette règle plus austère de la vie contemplative dans les territoires de missions en y fondant des monastères; vous aussi, Vénérables Frères, Fils aimés, veillez-y en multipliant les demandes opportunes ou importunes; ces solitaires attireront sur vous et sur vos travaux une merveilleuse abondance de grâces célestes. Il n'est pas douteux que ces moines ne trouvent chez vous un terrain propice, puisque, dans certaines contrées surtout, les habitants, bien qu'en grande partie païens, tiennent de leur naturel une disposition à l'amour de la solitude, à la prière et à la contemplation. A ce sujet, Nous revoyons en esprit le grand monastère que

les Cisterciens Réformés de la Trappe ont fondé dans le vicariat apostolique de Pékin. Là, une centaine de moines environ, la plupart Chinois, gagnent des mérites par l'exercice des plus parfaites vertus, par l'assiduité de leurs prières, par leur vie rude et le support de la souffrance et, en même temps qu'ils attirent la bienveillance et le pardon de Dieu sur eux et sur les infidèles, ils gagnent ces derniers au Christ par l'efficacité de leur exemple. C'est donc une vérité plus claire que le jour que nos anachorètes peuvent, sans offenser en rien la règle et l'esprit de leur fondateur et sans exercer aucun acte de vie extérieure, contribuer grandement et chaque jour à la prospérité des missions. Que si les supérieurs d'Ordres contemplatifs acquiescent à vos prières et qu'ils établissent des résidences, partout où après commune entente la chose leur plaira, ils feront un acte des plus utiles pour cette grande multitude de païens, et ils nous causeront une joie plus vive qu'on ne saurait croire.

Passons maintenant, Vénérables Frères, Fils aimés, à certaines recommandations qui concernent la meilleure marche des missions ; si Notre prédécesseur immédiat a donné sur ce sujet des enseignements et des avertissements semblables, il Nous plaît de les répéter, parce qu'ils seront, comme Nous l'estimons à juste titre, d'un grand secours pour l'exercice fructueux de l'apostolat.

Comme le succès de l'apostolat catholique auprès des païens repose en grande partie sur vous, Nous voulons que vous organisiez les choses de manière que la doctrine chrétienne puisse se répandre plus facilement, et qu'augmente le nombre de ceux devant lesquels elle brille sans peine. Ayez à cœur de disperser les prédicateurs sacrés de telle sorte qu'aucune partie du territoire ne soit privée de la prédication de l'Evan-

gile et ne soit réservée pour un autre temps. Avancez le plus loin possible par vos résidences, en établissant vos missionnaires dans un lieu central qu'entoureront de toutes parts des stations moindres, confiées à un catéchiste au moins et dotées d'une chapelle; du siège central, les missionnaires viendront de temps en temps, à une date fixée, visiter ces stations pour les soins du ministère.

Que les prédicateurs de l'Évangile se souviennent qu'il leur faut s'approcher des indigènes de la même manière que le divin Maître en agissait sur terre avec le peuple. « Il guérit tous les malades. » (*Matth.*, VIII, 16.) « Et beaucoup le suivirent et il les guérit tous. » (*Matth.*, XII, 15.) « Il eut pitié d'eux et il guérit leurs malades. » (*Matth.*, XIV, 14.) Et, en leur donnant autorité, il prescrivit la même chose aux apôtres : « Et dans quelque cité que vous entriez... guérissez les malades qui s'y trouvent et dites-leur : Le règne de Dieu s'approche pour vous. » (*Luc.*, x, 8-9.) « Sortant, ils parcouraient les bourgades, évangélisant et guérissant partout. » (*Luc.*, IX, 6.) Que les missionnaires n'oublient pas comment Jésus se montra bienveillant et aimable pour les enfants; comme les disciples les réprimandaient, il leur ordonna de ne pas les empêcher de venir à lui (*Matth.*, XIX, 13-14.) Nous aimons à rappeler ici ce que Nous avons dit ailleurs : les missionnaires qui annoncent Dieu aux infidèles savent bien que, dans ces régions aussi, — car le cœur humain se laisse toucher par les bons offices de la charité, — c'est se concilier la bienveillance des hommes que de prendre intérêt à leur santé, de soigner les malades et de caresser les enfants.

Pour en revenir au sujet traité plus haut, si, dans les lieux où vous établissez votre siège, Vénérables Frères, Fils aimés, et dans les résidences plus grandes

que requiert le nombre d'habitants il faut donner de plus vastes proportions à la maison de Dieu et aux autres édifices somptueux ou de grand prix, comme des cathédrales et des palais épiscopaux préparés pour les futurs diocèses, ces choses se feront plus commodément en leur temps. Vous n'ignorez pas que, dans certains diocèses, déjà canoniquement érigés, ces temples et ces palais furent élevés il y a peu de temps ou sont actuellement en construction. Il n'est ni bon ni prudent de réunir et d'agglomérer dans la station principale ou dans le lieu que vous habitez toutes les œuvres et institutions qui ont en vue le bien des corps ou des âmes ; car, si elles ont une grande importance, elles peuvent exiger votre présence et vos soins ou ceux des missionnaires, à tel point que les courses salutaires à travers tout le territoire pour l'évangéliser se ralentissent peu à peu et cessent tout à fait. Puisque Nous mentionnons au passage ces œuvres, en dehors des hospices et des salles pour les soins des malades, la distribution des remèdes et les écoles élémentaires, — institutions que vous ne laisserez manquer nulle part, — il importe, par le moyen d'écoles fondées par vous, d'ouvrir aux jeunes gens, dès leur sortie de l'enfance, à moins qu'ils ne se consacrent aux travaux des champs, l'accès de l'enseignement supérieur et surtout des arts et métiers. Et Nous vous exhortons ici à ne pas négliger les personnages principaux de la région et leurs enfants. Il est vrai que les plus humbles personnes du peuple accueillent plus facilement la parole de Dieu et ses hérauts ; il est vrai aussi que Jésus-Christ a porté sur lui-même ce témoignage : « L'Esprit de Dieu m'a envoyé annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. » (*Luc.*, IV, 18.) Mais, en dehors de la parole de saint Paul, que nous devons toujours avoir à l'esprit : « Je me dois aux sages et aux sim-

ples... » (*Rom.*, I, 14), l'expérience enseigne que la conversion des chefs de la cité à la religion du Christ entraîne aisément sur leurs traces le simple peuple.

Enfin, un dernier avertissement, Vénérables Frères, Fils aimés; comme il est très grave, en vertu du zèle bien connu dont vous brûlez pour la religion et le salut des âmes, accueillez-le avec piété, prêts à obéir promptement. Les territoires dont le Siège apostolique a confié le soin à votre activité pour les gagner au Christ Seigneur sont le plus souvent très vastes, et quelquefois le nombre des missionnaires de vos différents Instituts est de beaucoup inférieur à ce que la nécessité exigerait. De même que dans un diocèse complètement constitué, des religieux appartenant à diverses Congrégations cléricales ou laïques, ainsi que des religieux de divers Instituts, prêtent d'ordinaire leur concours à l'évêque, ne craignez pas, pour répandre la foi chrétienne, pour instruire la jeunesse indigène et pour promouvoir d'autres œuvres de ce genre, de faire appel à des compagnons de labeur et de vous attacher des religieux et des missionnaires qui ne soient pas de votre Société, qu'ils soient prêtres ou qu'ils appartiennent à des Instituts laïques. Que les Ordres et les Congrégations religieuses conçoivent certes une sainte gloire de la mission qui leur est donnée auprès des peuples païens et des conquêtes remportées jusqu'à ce jour pour le royaume du Christ; mais qu'ils s'en souviennent, les territoires de missions ne leur ont pas été donnés en droit propre et perpétuel, ils les détiennent d'après la volonté du Siège apostolique qui a, par conséquent, le droit et le devoir de veiller à leur bonne et complète culture. Le Pontife romain ne satisferait donc pas à sa charge apostolique s'il se contentait de distribuer entre les Instituts des territoires de plus ou moins grande dimension; mais,

ce qui importe davantage, il doit mettre tous ses soins en tout temps à ce que les instituts envoient dans les régions à eux confiées, des missionnaires en nombre tel et surtout doués des qualités telles, qu'ils suffisent abondamment à les inonder de la lumière de la vérité chrétienne qui leur manque et qu'ils s'y consacrent efficacement. Le divin Pasteur Nous demandera compte de son troupeau; aussi chaque fois qu'il Nous paraîtra nécessaire, plus opportun ou plus utile, pour étendre les frontières de l'Eglise, de transférer les territoires de missions d'une Congrégation à une autre, de les diviser et de les subdiviser, de confier de nouveaux vicariats ou préfectures au clergé indigène ou à d'autres Congrégations, Nous n'hésiterons nullement.

Il ne Nous reste plus qu'à vous exhorter tous de nouveau, Vénérables Frères, qui, par tout l'univers catholique, participez avec Nous aux sollicitudes et aux consolations de la charge pastorale, à vouloir bien aider les missions par les moyens et les secours que Nous avons exposés; de sorte qu'un renouveau de force leur fasse produire à l'avenir une moisson plus abondante. Que Marie, la très sainte Reine des apôtres, sourie à nos communes entreprises et les protège, elle qui, sur le Calvaire, recommanda dans son cœur maternel tous les hommes et ne chérit pas moins ceux qui ignorent leur Rédemption par Jésus-Christ que les heureux bénéficiaires des grâces de la Rédemption.

Comme gage des dons célestes et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons affectueusement à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à votre peuple la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 28 février de l'an 1926, de Notre pontificat le cinquième.

PIE XI, *Pape.*

FACULTÉS DE LA S. PÉNITENCERIE

Nous ne signalons le renouvellement des facultés temporaires que lorsqu'il y a quelque modification. Or, cette année la S. Pénitencerie a bien voulu ajouter aux sept facultés précédemment accordées une huitième que nous indiquons en lettres italiques.

M. le Supérieur général, conformément à ce qui a été dit en 1920, accorde ces pouvoirs aux visiteurs, aux supérieurs et à ceux des confrères qui sont désignés par le visiteur ou le supérieur.

Sacra Pœnitentiaria, Tibi, dilecto in Christo Superiori generali Congregationis Missionis, facultates quæ in adnexo folio typis edito enumerantur, concedit ad triennium a data præsentium computandum, cum potestate eas communicandi etiam habitualiter, non tamen ultra præfinitum terminum, tantum cum Rectoribus singularum domorum Tuæ Congregationis, necnon ob peculiare causas cum aliquot eiusdem Congregationis religiosi, scientia ac prudentia conspicuis, dummodo tum Ipse, tum omnes prædicti fueritis ab Ordinario loci, ad excipiendas fidelium confessiones, legitime adprobati; eaque lege, ut iisdem facultatibus, in actu sacramentalis confessionis et pro foro conscientiae dumtaxat, uti valeatis.

Datum Romæ, in Sacra Pœnitentiaria, die 11 maii 1926.

S. LUZIO, S. P. R.

(L. S.)

A. ANELLI, S. P., *Substit.*

ANDREAS

TITULI S. S. COSMAE ET DAMIANI

S. R. E. PRESBYTER CARDINALIS FRUHWIRTH

SS. DD. NOSTRI PAPAE ET S. SEDIS APOSTOLICAE

MAIOR POENITENTIARIUS

I. Absolvendi quoscumque poenitentes (exceptis haereticis haeresim inter fideles e proposito disseminantibus) a quibusve censuris et poenis ecclesiasticis ob haereses tam nemine audiente vel advertente quam coram aliis externatas incursis; postquam tamen poenitens magistros ex professo haereticalis doctrinae, si quos noverit, ac personas ecclesiasticas et religiosas, si quas in hac re complices habuerit, Supremae S. Congregationi S. Officii per se vel, de eius venia, per te ipsum denunciaverit; et quatenus ob iustas causas huiusmodi denunciatio ante absolutionem peragi nequeat, facta ab eo seria promissione denunciationem ipsam peragendi cum primum et quo meliori modo, iudicio tuo, fieri poterit; et postquam in singulis casibus haereses coram te secreto abiuraverit; iniuncta, pro modo excessuum gravi poenitentia salutari cum frequentia Sacramentorum et obligatione se, prudenti iudicio tuo, retractandi apud personas coram quibus haereses manifestavit, atque illata scandala reparandi.

II. Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui libros apostatarum, haeticorum aut schismaticorum, apostasiam, haeresim aut schisma propugnantes, aliosve per Apostolicas Litteras nominatim prohibitos, scienter sine debita licentia legerint vel retinuerint; iniuncta congrua poenitentia salutari ac

firma obligatione supradictos libros, quantum fieri poterit, ante absolutionem destruendi vel tibi tradendi.

III. Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui nomen dederint sectae massonicae aliisque eiusdem generis associationibus quae contra Ecclesiam vel legitimas civiles potestates machinantur; ita tamen ut a respectiva secta vel associatione omnino se separent eamque abiurent; denuncient, ut supra, personas ecclesiasticas et religiosas, si quas eidem adscriptas noverint; libros, manuscripta ac signa eandem respicientia, si qua retineant, in manus tuas tradant, ad S. Officium quamprimum caute transmittenda aut saltem, si iustae gravesque causae id postulent, destruenda; iniuncta pro modo culparum gravi poenitentia salutari cum frequentatione sacramentalis confessionis et obligatione illata scandala reparandi.

IV. Absolvendi a censuris et poenis ecclesiasticis eos qui clausuram Regularium utriusque sexus sine legitima licentia ingressi fuerint, necnon qui eos introduxerint vel admiserint; dummodo tamen id factum non fuerit ad finem utcumque graviter criminis, etiam effectu non secuto, nec ad externum Ordinarii forum deductum; congrua pro modo culpae poenitentia salutari iniuncta.

V. Dispensandi commutando, consideratis causis, in alia poenitentiae vel pietatis opera, omnia vota privata; exceptis votis perfectae ac perpetuae castitatis et ingrediendi Religionem votorum solemnum, quae emissa fuerint absolute et post completum decimum octavum aetatis annum, nec non votis in quibus agitur de praeiudicio vel de iure tertii.

VI. Dispensandi in matrimoniis iam contractis super impedimento occulto criminis ex adulterio cum fide

data, absque ulla tamen machinatione; monitis coniugibus de necessaria secreta inter sese tantum, id est sine interventu parochi seu testium, renovatione consensus, atque iniuncta gravi et diuturna poenitentia salutari.

VII. *Dispensandi super occulta irregularitate contracta ex violatione censurarum tantum cum clericis tam saecularibus quam regularibus, in Sacris Ordinibus constitutis, sed ad hoc dumtaxat ut poenitens ordines iam susceptos licite exercere valeat.*

VIII. *Dispensandi ab irregularitate ex homicidio voluntario aut abortus, de qua in can. 985 n° 4, sed ad hoc unice ut poenitens Ordines iam susceptos sine infamiae vel scandali periculo exercere queat; iniuncto eidem poenitenti onere, intra mensem saltem per epistolam per alium vel per se, reticito nomine, docendo de omnibus casus circumstantiis et praesertim quoties delictum patriverit, ad S. Poenitentiarium recurrendi et sciendi eius mandatis.*

Volumus autem ut supradictis facultatibus uti valeas tantummodo per triennium a data praesentium computandum. Meminerit confessarius, si forte ex oblivione vel inadvertentia ultra praedictum terminum his facultatibus uti contingat, absolutiones, seu dispensationes exinde impertitas ratas esse et validas iuxta can. 207, paragrapho 2°, C. I. C.

ANCIENNES ANNALES

1626

L'année 1625 avait été l'année de la naissance de la Congrégation de la Mission, l'année 1626 peut être appelée celle de son baptême; car jusqu'ici, la petite fondation n'avait pas été reconnue officiellement par l'autorité ecclésiastique; elle était encore purement laïque, si l'on peut parler ainsi, dans ce sens que l'Eglise ne lui avait pas encore imprimé le cachet de fondation religieuse, l'estampille d'association approuvée. Il manquait à la fondation, faite par M. et Mme de Gondy, l'érection canonique provenant d'un décret formel du Supérieur ecclésiastique. Saint Vincent s'empessa de faire les démarches nécessaires pour obtenir cette approbation. Il n'eut pas de peine en cela; car, d'une part, l'archevêque de Paris était animé de l'esprit de Dieu et il comprenait que cette association ne pouvait que contribuer au salut des âmes; d'autre part, le fondateur était le frère de l'archevêque de Paris, et cette raison facilitait singulièrement les démarches. Aussi, dès le 24 avril 1626, l'acte d'approbation est-il signé et contresigné. Le voici textuellement :

« Jean-François de Gondy, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique archevêque de Paris, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, et grand maître de sa chapelle, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut!

« Savoir faisons que, vu par nous le contrat de

fondation passé par-devant Jean Dupuy et Nicolas Le Boucher, notaires garde-notes du roi en son Châtelet de Paris, le 17 avril 1625, par notre très cher frère Philippe-Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, marquis des Iles-d'Or, chevalier des ordres du roi, conseiller en ses conseils, lieutenant général ès mers de Levant et général des galères de France, et feu notre très chère sœur dame Françoise-Marguerite de Silly, baronne de Montmirail, etc., son épouse, fait de quelques ecclésiastiques qui s'emploient aux missions, à catéchiser, prêcher et faire faire confessions générales au pauvre peuple des champs, nous, archevêque de Paris susdit, avons reçu, loué et approuvé ledit contrat de fondation, comme, par ces présentes, nous le recevons, louons et approuvons, consentant que lesdits ecclésiastiques s'établissent et demeurent en cette ville de Paris, à la charge qu'ils n'iront en mission, en notre diocèse, qu'aux lieux que nous leur assignerons, et après avoir reçu notre bénédiction, ou celle d'un de nos grands vicaires, et qu'ils nous rendront compte, à leur retour, de ce qu'ils auront fait auxdites missions.

« Donné à Paris, sous le scel de notre chambre et seing du secrétaire ordinaire de notre archevêché, 1626, le 24 avril.

« Signé par mondit seigneur archevêque de Paris.

« BAUDOUIN. »

Rappelons à cette occasion que Jean-François de Gondi est le premier archevêque de Paris, et qu'il avait succédé à son frère, Henri de Gondi, évêque de Paris et premier cardinal de Retz. Ce fut un des grands bienfaiteurs de saint Vincent : il lui avait déjà donné, en 1624, la principalité du collège des Bons-Enfants; il lui donnera, plus tard, le prieuré de Saint-Lazare; il l'autorisera à établir les confréries de cha-

rité dans les paroisses de son diocèse; il ordonnera que tous les clercs de Paris fassent les exercices des ordinands chez les prêtres de la Mission; il approuvera les conférences ecclésiastiques ou assemblées des mardis; il exhortera saint Vincent à établir la Compagnie des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu; il donnera son approbation aux vœux de la Congrégation, à la Compagnie et aux statuts des Filles de la Charité, etc., etc.; en un mot, il sera le soutien le plus puissant des œuvres de notre saint fondateur.

Dans l'acte de l'archevêque de Paris, on ne spécifie pas la nature de cette société de missionnaires; on ne fait aucune allusion aux règles; on se contente d'indiquer les travaux des ecclésiastiques : missions, catéchisme, prédication, entendre les confessions générales, et on autorise les dits ecclésiastiques à s'établir en la ville de Paris à deux conditions : 1° qu'ils n'iront dans le diocèse qu'aux lieux assignés par l'archevêque et après avoir reçu la bénédiction; 2° qu'ils rendront compte de la mission à leur retour. Mais comme l'archevêque reçoit, loue et approuve le contrat de fondation tel qu'il a été passé, et que ce contrat spécifie que ladite société sera la Compagnie, la Congrégation ou confrérie des Pères ou prêtres de la Mission, il s'ensuit qu'il l'approuve comme telle; on voit par là que notre nature spécifique est tout à fait à l'état embryonnaire et qu'on ne peut encore déclarer avec assurance ce que sera cette société. Sera-t-elle une simple confrérie? Deviendra-t-elle une congrégation proprement dite? Nul ne le sait, pas même saint Vincent, comme il l'a déclaré plusieurs fois. Dieu seul sait ce que deviendra ce petit grain planté en terre. On a toujours vécu, dès le commencement et plus tard, à l'enseigne de la Providence, sans se remuer ni s'agiter, laissant le bon Dieu donner à la petite Compagnie la

croissance qu'il jugeait utile pour le bien de son Église. Et Dieu bénit le grain jeté en terre et voici que les ouvriers accourent pour former la Compagnie de la Mission. Aussi, dès le 4 septembre suivant, saint Vincent était en mesure de faire ce qu'il appelle l'acte d'association dont voici la teneur :

« Nous, Vincent de Paul, prêtre et principal du collège des Bons-Enfants, fondé à Paris, joignant la porte Saint-Victor, faisons foi à tous qu'il appartiendra que, selon la fondation faite par Monseigneur Philippe-Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, général des galères de France, et de feu dame Françoise-Marguerite de Silly, baronne de Montmirail et d'autres lieux, son épouse, pour l'entretien de quelques ecclésiastiques, qui se lient et unissent ensemble pour s'employer, en manière de mission, à catéchiser, prêcher et faire faire confession générale au pauvre peuple des champs, selon qu'il est porté par le contrat de fondation passé devant Jean Dupuys et Nicolas Le Boucher, notaires et garde-notes du roi au Châtelet de Paris, le dix-septième avril mil six cent vingt-cinq; ladite fondation approuvée et autorisée par Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Jean-François, de Gondy, archevêque de Paris, du vingt-quatrième dudit mois mil six cent vingt-six; par lequel contrat il nous est donné de pouvoir faire choix de tels ecclésiastiques que nous trouverons propres à l'emploi de ce bon œuvre;

« Nous, en vertu de ce que dessus, après avoir fait preuve, un temps assez notable, de la vertu et suffisance de François du Coudray, prêtre, du diocèse d'Amiens, de Messire Antoine Portail, prêtre du diocèse d'Arles, et de Messire Jean de la Salle, aussi prêtre dudit diocèse d'Amiens, avons iceux choisis, élus, agrégés et associés, choisissons, élisons, agréons et associons à nous et audit œuvre, pour ensem-

blement vivre en manière de congrégation, compagnie ou confrérie, et nous employer au salut dudit pauvre peuple des champs, conformément à ladite fondation, le tout selon la prière que lesdits du Coudray, Portail et La Salle nous en ont faite, avec promesse d'observer ladite fondation et le règlement particulier qui selon icelui sera dressé, et d'obéir tant à nous qu'à nos successeurs supérieurs, comme étant sous notre direction, conduite et juridiction. Ce que nous susnommés, du Coudray, Portail et de La Salle, agréons, promettons et nous soumettons garder inviolablement.

« En foi de quoi nous avons réciproquement signé la présente de notre propre main et fait mettre le certificat des notaires.

« Fait à Paris, au collège des Bons-Enfants, ce quatrième jour de septembre mil six cent vingt-six.

« VINCENT DEPAUL, F. DU COUDRAY,

A. PORTAIL, J. DE LA S

« Aujourd'hui, date des présentes, sont comparus par devant les notaires et garde-notes du roi notre sire au Châtelet de Paris soussignés, Messire Vincent de Paul, aumônier royal des galères de France et principal du collège des Bons-Enfants, fondé en l'Université de Paris, y demeurant, proche la porte Saint-Victor, d'une part; Messires François du Coudray, prêtre au diocèse d'Amiens, Antoine Portail, aussi prêtre du diocèse d'Arles et Jean de la Salle, aussi prêtre du diocèse d'Amiens, d'autre part; lesquelles parties ont reconnu et confessé avoir écrit, savoir ledit du Coudray, et lui avec eux, signé de leur seing manuel duquel ils ont coutume d'user en leurs affaires, la convention ci-dessus écrite, laquelle ils promettent, chacun de leur part, entretenir et accomplir de point en point, selon sa

forme et teneur, sans y contrevenir en aucune sorte et manière que ce soit, promettant et obligeant et renonçant.

« Fait et passé ès études l'an mil six cent vingt-six, le quatrième jour de septembre, avant midi; et ont signé

« VINCENT DEPAUL, DU COUDRAY,

PORTAIL, DE LA SALLE, SAULNIER, CHARLES. »

On remarquera, en passant, le souci que saint Vincent a toujours eu de bien faire les choses, de les faire en règle; la plupart des actes de sa Congrégation seront passés par-devant notaires.

Disons un mot des trois premiers compagnons de saint Vincent dont il est fait mention dans l'acte qu'on vient de lire.

Le premier est François du Coudray; il signe après saint Vincent et c'est lui qui a écrit de sa main l'acte d'association. Il était né à Amiens en 1586 et avait été ordonné prêtre en 1618.

Le second est Antoine Portail; il était né à Beaucaire, diocèse d'Arles, le 22 novembre 1590. Dès son arrivée à Paris, il connut saint Vincent et s'attacha à lui. « Il avait beaucoup de rapports avec saint Vincent, dit Collet, et il l'imitait principalement dans son humilité. Il fit de si grands progrès dans cette vertu que, quoiqu'il eût beaucoup de mérite, qu'il eût fait de fort bonnes études en Sorbonne et qu'il écrivit parfaitement bien, il ne cherchait qu'à être inconnu et méprisé. » Il fut ordonné prêtre en 1622 et consacra aux galériens du faubourg Saint-Honoré les prémices de son ministère; il habitait toujours au milieu d'eux, ne cessant de leur prodiguer ses soins les plus assidus

jusqu'au jour où il dut se retirer au collège des Bons-Enfants, en 1624.

Le troisième compagnon de saint Vincent est Jean de la Salle ; il était né à Seux, diocèse d'Amiens, le 10 septembre 1598, et avait été ordonné prêtre en 1622.

Dans l'acte d'association, saint Vincent dit « qu'il a fait preuve, un temps assez notable, de la vertu et suffisance » desdits prêtres. Quel est ce temps notable ? Quatorze ou seize ans pour M. Portail, quelques mois pour les autres.

Remarquons que, s'il n'y a pas encore de vœux dans la petite congrégation, compagnie ou confrérie, il y a déjà des engagements, « promesse d'observer ladite fondation et le règlement... et d'obéir tant à nous qu'à nos successeurs supérieurs ». Il n'y avait pas encore sans doute de règlement écrit, puisque saint Vincent parle au futur du « règlement qui selon icelui sera dressé ». Saint Vincent, en effet, comme Notre-Seigneur, a commencé par agir et il expliquera plus tard que les règles de la Compagnie se sont introduites « peu à peu, l'une après l'autre ; chacun travaillait à la vertu et les bonnes pratiques s'introduisaient insensiblement afin de vivre dans une union parfaite et d'agir avec uniformité » (17 mai 1658).

Vincent venait de constituer une famille spirituelle, de se consacrer à Dieu pour les missions, de se proposer de vivre en communauté, il n'est pas étonnant que le même jour, 4 septembre 1626, il ait abandonné à ses parents les biens dont il est parlé dans l'acte que nous allons citer. Il devait dire plus tard que la pauvreté était le fondement de la Congrégation ; admirons comment il la pratique, dès le début, en se dépouillant des biens dont il est question ci-dessous. Pour l'intelligence de cet acte, rappelons que saint Vincent était le troisième fils de Jean (ou Guillaume d'après

Collet) de Paul et de Bertrande de Moras, qui avaient eu quatre garçons : Bernard et Gayon de Paul dont il est question dans l'acte dont nous allons donner la teneur ; Jean de Paul, pour lors décédé, et Vincent de Paul et deux filles, Marie de Paul, qui épousa Grégoire et une autre Marie de Paul, qui épousa Jean de Paillole.

Le père de saint Vincent était mort en 1598 ; nous ne savons pas quand mourut la mère de notre saint ; mais peut-être que cette donation a été provoquée par la mort de Bertrande de Moras, les arrangements entre frères et sœurs ayant lieu ordinairement au décès de leurs parents. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, voici l'acte en question :

« Fut présent Messire Vincent de Paul, conseiller et aumônier royal, principal du collège des Bons-Enfants, fondé en l'Université de Paris, y demeurant, paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, natif de la paroisse de Poy, diocèse d'Acqs, en Gascogne, lequel, de son bon gré et bonne volonté, sans aucune contrainte, si comme il disait, a reconnu et confessé avoir donné, cédé, quitté, transporté et délaissé, et par ces présentes donne, cède, quitte, transporte et délaisse par donation irrévocable faite entre vifs, sans aucun espoir ni volonté de la pouvoir révoquer ni rappeler en aucune sorte ni manière que ce soit, du tout, dès maintenant à toujours, et pour plus grande sûreté a promis et promet garantir de tous troubles et empêchements généralement quelconques à Bernard et Gayon de Paul, frères dudit Vincent de Paul, demeurants en ladite paroisse de Poy, audit pays, absents, les notaires stipulés soussignés stipulant et acceptant pour eux, leurs hoirs et ayants cause à l'avenir, tous et chacuns ses biens, tant meubles et immeubles paternels, audit sieur Vincent de Paul, donataire, appartenants,

sis en icelle paroisse de Poy, et tout ce qu'il peut donner selon la coutume dudit pays de Gascogne, et qu'en particulier il donne à chacun d'eux les sommes qu'il se trouvera que M. de Saint-Martin, conseiller au siège présidial d'Acqs, aura employées de sa part et en son nom pour le payement des dettes de la somme de 900 livres tournois que ledit sieur Vincent de Paul a avancées en cette ville, selon son ordre, à M. de Saint-Martin, fils dudit sieur de Saint-Martin, et lesquelles il a mandé avoir employées à l'acquit des dettes desdits Bernard et Gayon de Paul et à l'achat d'une métairie sise en la paroisse de Saint-Paul, consistant en une maison et environ trente ou quarante saisons de terre des héritiers de feu Messire Pierre de La Maignère, quand il vivait maître maçon de la ville d'Acqs, et laquelle métairie ledit Maignère avait ci-devant achetée de Grégoire, mari de Marie de Paul, sœur dudit sieur Vincent de Paul; à laquelle Marie de Paul, sa sœur, icelui sieur Vincent de Paul donne, comme dessus et aux sieurs ladite métairie, à la charge de payer par chacun an, quinze années durant, la quantité de deux conques de seigle à Gayon de Paul, son frère second, d'autant que ledit sieur donataire a déclaré qu'il n'a pas tant eu de lui que son aîné, et aussi donne, comme dit est, à ses neveu et nièce de Paillole, enfants de feu Jean de Paillole, et autre Marie de Paul, sa sœur, autres deux conques de seigle pendant ledit temps de quinze années seulement; et cas advenant que ladite Marie de Paul, femme de Grégoire, meure sans enfants de ses enfants, ou les enfants de ses enfants venant à manquer sans hoirs, ledit sieur donataire veut et entend que ladite métairie retourne et revienne aux enfants et héritiers de sesdits frères, leurs hoirs et ayants cause, pour desdites choses ci-dessus données jouir par les dessusdits, leurs hoirs

et ayants cause, et en faire et disposer à leur plaisir et volonté comme de chose à eux appartenante par le moyen des présentes. Cette donation ainsi faite pour la bonne amitié qu'il porte aux dessusdits, joint que son plaisir et volonté a été et est de leur faire icelle, transportant, dessaisissant, voulant procureur le porteur, donnant pouvoir, etc.

« Et pour faire insinuer ces présentes au Châtelet de Paris et partout ailleurs où il appartiendra, l'edit sieur Vincent de Paul a fait et constitué son procureur irrévocable et perpétuel le porteur des présentes, auquel il donne pouvoir de ce faire et en requérir lettres, promettant, obligeant, renonçant, etc.

« Fait et passé ès études, l'an 1626, le quatrième jour de septembre, avant midi, et ont signé :

« VINCENT DE PAUL. CHARLES. SAULNIER. »

Cette pièce est intéressante à plus d'un titre. D'abord elle est une attestation officielle que saint Vincent de Paul est bien né à Pouy, près Dax, ce qui s'accorde avec les leçons du Bréviaire et la Bulle de canonisation et les historiens (Abelly, etc.). Elle nous donne ensuite les noms des frères et sœurs de saint Vincent comme nous l'avons dit plus haut. Elle nous montre l'affection que saint Vincent avait pour ses parents; les termes qu'il emploie sont touchants malgré la sécheresse habituelle aux actes notariés; il y déclare que cette donation est faite pour la bonne amitié qu'il porte à ses frères et sœurs, que c'est son plaisir de leur faire cette donation. Voilà bien le cœur de saint Vincent qui racontera plus tard (2 mai 1659) qu'après une visite faite à sa famille, en l'année 1623 ou 1624, il avait eu tant de douleur de quitter sa famille qu'il n'avait fait que pleurer tout le long du chemin, qu'à

ces larmes avait succédé la pensée de les aider, de les mettre en meilleur état, de donner à tel ceci, à tel cela, « mon esprit attendri leur partageant ainsi ce que j'avais ». On voit que saint Vincent réalise aujourd'hui ce qu'il se proposait alors.

Saint Vincent dans cette pièce se nomme « conseiller et aumônier royal » ; il s'agit évidemment de sa charge d'aumônier royal des galères dont il était pourvu depuis le 8 février 1619 ; à cela correspond probablement le titre de conseiller qu'il prend dans le même acte — conseiller du conseil des galères.

On a remarqué la mention de deux messieurs de Saint-Martin, l'un conseiller au siège présidial de Dax et l'autre son fils ; c'est par eux que nous avons conservé les lettres concernant la captivité de saint Vincent ; ils ont été les amis de notre saint et les bien-faiteurs de sa famille.

Par ces deux actes passés le 4 septembre, Vincent se consacrait entièrement à l'œuvre des missions ; aussi le voyons-nous le mois suivant appliqué à ces exercices. Il écrit le 30 octobre : « J'ai reçu la vôtre en ce lieu de Loisy-en-Brie qui est à vingt-huit lieues de Paris où nous sommes en mission... Nous sommes ici en un lieu où le tiers des habitants est hérétique. » Et dans une autre lettre de la même époque, il dit qu'il est à « Loisy-en-Brie, où nous tâchons à travailler parmi quantité de gens de la religion où nous avons besoin de prières pour la confirmation des catholiques qui restent, n'espérant rien sur les autres parce qu'ils ne se trouvent es lieux où ils pussent profiter. »

C'est en cette même année 1626 que commence pour nous la correspondance de saint Vincent avec la bienheureuse Louise de Marillac. La première lettre en effet que nous ayons conservée de saint Vincent à sa fille spirituelle est du 30 octobre 1626. Louise de

Marillac avait alors trente-cinq ans; elle était veuve depuis le mois de décembre 1625; elle avait un fils, Michel le Gras, qui était né en 1613; un de ses oncles, Louis de Marillac, était maréchal de France; un autre, Michel de Marillac, était garde des Sceaux; le roi Louis XIII disait alors qu'il aurait voulu pouvoir composer son conseil tout entier de Marillacs: « Quant à Michel, ajoutait-il, c'est, entre moi et lui, à la vie, à la mort. S'il était aux Indes, je l'y enverrais quérir. » A cette époque, la bienheureuse Louise de Marillac aurait donc pu sourire au monde qui semblait sourire à sa famille; mais Louise voulait être toute à Dieu et se mettre uniquement sous la conduite de saint Vincent de Paul; aussi quitte-t-elle cette année la rive droite rue Courteau-Villain ou Cours au Villain (paroisse Saint-Sauveur), où elle avait résidé jusqu'ici, et vient-elle prendre logis sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Char-donnet, rive gauche, près du collège des Bons-Enfants où demeurait saint Vincent. En quel endroit exactement? Probablement rue Saint-Victor, puis rue de Versailles. Le fils de Louise de Marillac, Michel le Gras, avait alors treize ans, étant né fin 1613; il fallait songer à le placer dans quelque une des écoles qui abondaient en ce quartier.

On voit, par la lettre que saint Vincent écrit le 30 octobre 1626, comment la direction qu'il exerçait à l'égard de la bienheureuse était à la fois délicate et ferme: « Je ne vous ai point donné avis de mon départ parce qu'il a été un peu plus prompt que je n'avais pensé et que j'avais peine de vous en faire en vous en donnant avis. Or sus, Notre-Seigneur trouvera son compte en cette petite mortification, s'il lui plaît, et fera lui-même l'office de directeur; oui certes il le fera et de façon qu'il vous fera voir que c'est lui-même. Soyez donc sa chère fille, toute humble, toute soumise

et toute pleine de confiance et attendez toujours avec patience l'évidence de sa sainte et adorable volonté. » On remarquera l'esprit de foi qui préside aux relations de saint Vincent avec sa fille spirituelle et le souci qu'il a de l'attacher à Notre-Seigneur, grand directeur des âmes.

Quelle est la chose pour laquelle Louise de Marillac doit attendre avec patience l'évidence de la volonté de Dieu ?

Louise de Marillac dit, dans ses *Pensées* (II, p. 127), que le jour de sainte Monique, 4 mai 1623, elle avait fait vœu de virginité ; que le jour de l'Ascension suivant (25 mai), elle entra dans un grand abattement d'esprit se demandant si elle devait quitter son mari, « pour réparer mon premier vœu et avoir plus de liberté de servir Dieu et le prochain. Mais, continue-t-elle, le jour de la Pentecôte, je fus avertie que je devais demeurer avec mon mari et qu'un temps viendrait où je serais en état de faire vœu de pauvreté, chasteté et obéissance et que ce serait avec des personnes dont quelques-unes feraient le semblable. J'entendais alors être en un lieu pour secourir le prochain, mais je ne pouvais comprendre comment cela se pourrait faire à cause qu'il devait y en avoir allant et venant ». Elle fut avertie pour lors que Dieu lui donnerait un autre directeur (saint Vincent), « qu'il me fit voir alors, ce me semble et je sentis répugnance de l'accepter. Néanmoins j'acquiesçai ».

D'après ce que nous venons de lire, il semble que la chose pour laquelle saint Vincent recommande à Louise de Marillac d'attendre avec patience l'évidence de la volonté de Dieu, c'était la réalisation de cette consécration : vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, avec des personnes qui feraient le semblable, secours au prochain. Tout cela nous paraît clair après la réa-

lisation, après la fondation des Filles de la Charité; mais tout cela était bien vague alors; il n'y avait à Paris ni Filles de la Charité, ni Dames de la Charité; la première confrérie établie dans la capitale ne date que de 1629 et les premières dont nous connaissons l'établissement dans la banlieue sont de 1627 (Montreuil).

S'agissait-il des Augustines de l'Hôtel-Dieu où l'on faisait les vœux et où l'on secourait le prochain? S'agissait-il de l'une de ces multiples communautés comme celles dont parle Mme Goussault dans une lettre du 16 avril 1633 à saint Vincent, communautés qui s'occupaient des malades, ou des passants estropiés, ou des orphelins, ou de faire l'école aux enfants, etc. Si saint Vincent s'était pressé de satisfaire l'impatience de sa fille spirituelle, celle-ci se serait peut-être consacrée à Dieu dans quelque'une de ces communautés et alors elle n'aurait pas été la fondatrice des Filles de la Charité. Quelques historiens ont blâmé la lenteur de saint Vincent et semblé dire qu'il avait empêché pendant plusieurs années la réalisation du grand dessein de Louise de Marillac; c'est mal connaître les faits, c'est supposer possible en 1626 ce qui ne le fut que quelques années plus tard, c'est s'imaginer à tort qu'à cette époque les « charités » étaient constituées dans Paris; c'est surtout penser faussement que les membres des confréries pouvaient devenir ces personnes faisant vœux de pauvreté, chasteté, obéissance entrevues par Louise, ce qui était impossible, la plupart pour lors étant des épouses, des mères de famille, des veuves; en fait la vision prophétique de Louise ne fut réalisable que lorsque, les membres des confréries de la Charité de Paris ne pouvant remplir leurs obligations à cause de l'opposition de leurs pères ou maris, on se vit obligé de prendre des jeunes filles de la campagne,

d'abord comme servantes des dames, puis de les grouper en communauté distincte des dames.

Saint Vincent a su attendre l'heure de Dieu et c'est pour cela qu'il a réussi. Il dira lui-même dans une lettre du 7 décembre 1641 : « Je n'ai jamais vu encore aucune affaire gâtée pour mon retardement, mais que tout s'est fait en son temps et avec les vues et les précautions nécessaires... Oserai-je vous dire sans rougir ? Il n'y a remède ; il faut que je le fasse ; c'est que repassant par-dessus toutes les choses principales qui se sont passées en cette Compagnie, il me semble, et c'est très démonstratif que si elles se fussent faites avant qu'elles l'ont été, qu'elles n'auraient pas été bien. Je dis cela de toutes sans en excepter pas une seule. C'est pourquoi j'ai une dévotion toute particulière de suivre pas à pas l'adorable providence de Dieu. Et l'unique consolation que j'ai, c'est qu'il me semble que c'est Notre-Seigneur seul qui a fait et fait incessamment les choses de cette petite Compagnie. »

Louise de Marillac avait donc bien raison d'acquiescer à son directeur, « quoiqu'elle ait senti répugnance de l'accepter ». Cette obéissance aveugle procura la réalisation de ce qu'elle avait pressenti, en 1623, à Saint-Nicolas-des-Champs, « sans comprendre comment cela se pourrait faire ».

En attendant, Louise de Marillac avait pris domicile, en 1626, sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Char-donnet et voici quel était son règlement de vie à cette époque :

« Au nom de Dieu, puissé-je vivre ainsi, s'il m'est permis. »

« Que toujours soit dans mon cœur le désir de la sainte pauvreté pour, libre de tout, suivre Jésus-Christ et servir en toute humilité et douceur mon prochain, vivant en obéissance et chasteté toute ma vie, hono-

rant la pauvreté de Jésus-Christ qu'il a parfaitement gardée.

« Que ma première pensée, après le repos de la nuit, soit occupée en Dieu; faisant un acte d'adoration, de reconnaissance et d'abandon de ma volonté à la sienne, très sainte; et, avec vue de ma bassesse et impuissance, j'invoquerai la grâce du Saint-Esprit, en laquelle j'aurai une grande confiance pour l'accomplissement en moi de sa très sainte volonté, qui sera le seul désir de mon cœur.

« Que tant que je pourrai, depuis Pâques jusqu'à la fête de tous les Saints, je me lèverai à cinq heures et demie, et depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Pâques, à six.

« Étant levée je ferai, incontinent après, l'oraison d'une heure ou trois quarts; je prendrai la matière des saints Évangiles et Épîtres une heure entière et prendrai avec les Épîtres et Évangiles la vie du saint du jour, pour passer en (nous) l'instruction par l'exemple du mérite du saint.

« L'oraison étant achevée, je dirai Prime et Tierce de Notre-Dame posément, conservant les sentiments de l'oraison. Puis, s'il y a quelque ordre à donner dans le ménage, j'y pourvoirai en m'habillant.

« A huit heures et demie en été, et à neuf en hiver, j'irai entendre la sainte messe; quelquefois avec la seule intention de l'église et quelquefois me servant des points à méditer durant celle dans Philotée ou en un autre livre nommé Dosithée.

« La sainte messe étant dite, je dirai le reste de l'office de la Vierge, conservant en mon cœur le sentiment du grand amour que Dieu a eu pour nous en l'institution de ce saint sacrifice.

« Étant de retour, à neuf heures et demie en été, et à dix en hiver, je travaillerai jusqu'à onze heures,

auquel temps je dinerai, ayant fait lecture auparavant d'un chapitre du...

« A midi précisément, demi-quart d'heure d'oraison pour honorer l'instant de l'Incarnation du Verbe, au ventre sacré de la sainte Vierge.

« J'essayerai de n'être plus oisive, c'est pourquoi après ce demi-quart d'heure, je me mettrai à l'ouvrage, travaillant gaiement soit pour l'église, soit pour les pauvres, ou bien pour l'utilité du ménage, et le travail durera jusqu'à quatre heures. Si je suis obligée de rendre quelques visites ou d'en recevoir, ces heures-là y seront employées.

« Quatre heures étant venues, soit que je sois en ville, pourvu que je ne sois pas trop engagée pour la charité ou quelque bienséance fort apparente, je me retirerai à l'église plus prochaine pour dire vêpres de la sainte Vierge, et durant icelles recueillir mon esprit pour après faire demi-heure d'oraison et puis me retirer au logis, m'y tenant le plus que je pourrai. Si j'ai du temps, depuis l'oraison jusqu'à six heures, je travaillerai.

« Je souperai à six heures et demie, avant lequel repas je ferai un bon quart d'heure ou demi-heure de lecture, au souvenir de laquelle j'entreprendrai mon esprit, ou les personnes avec qui je serai sans...

« Après le souper, je prendrai demi-heure de récréation et puis je travaillerai encore demi-heure.

« A huit heures, je me retirerai, pour faire l'examen de ma conscience, m'humiliant profondément tant pour les grâces que j'aurai reçues de Dieu la journée, que des fautes que j'aurai commises, me confiant néanmoins toujours en sa miséricorde et bonté qui sera toute mon espérance. Après mon examen, je dirai Matines de la Vierge pour le lendemain. Quelquefois m'examinant comme je vis, chrétienne et catholique, et

comme femme désirant être dévote et comme dans l'observance des commandements de Dieu.

« Je dirai tous les jours la troisième partie de Rosaire; en méditant un des mystères.

« J'essayerai me mettre chaque heure, sans nombre, le plus souvent que je pourrai et pour le moins quatre fois, au souvenir de la présence de Dieu, émouvant tant que je pourrai le désir de son amour par de fréquents élancements et prières jaculatoires.

« Je lirai toutes les semaines une fois les points que, il y a environ cinq ans, j'écrivis pour me servir de mémoire à l'obligation que j'avais de servir Dieu toute ma vie.

« Tous les premiers samedis des mois, je renouvellerai mes vœux et bonnes résolutions, faisant lecture de ma protestation devant ou après la sainte communion, et ce, le samedi en témoignage que j'ai pris la sainte Vierge, à cause de ma faiblesse et inconstance, pour être ma protectrice; afin aussi que par son intercession je puisse, le reste de mes jours, honorer en elle l'estime que Dieu a faite de la virginité par-dessus le mariage.

« J'aurai donc une particulière dévotion à la sainte Vierge, à mon bon Ange, aux saints Apôtres, avec désir d'imiter leur vie, autant que je pourrai à cause qu'ils sont imitateurs de Notre-Seigneur.

« Le jour auquel la fête de la Nativité arrivera, je dirai à pareil jour, chaque année, l'hymne : *Jesu nostri Redemptor*; et celui auquel arrive la Pentecôte, la prose : *Veni Sancte Spiritus*.

(Le manuscrit a ici plusieurs lignes déchirées.)

« La sainte communion..... les jours de dimanche, mardi..... n'était qu'il vint des fêtes en la semaine qui m'obligeassent à prendre les autres jours et ce pour

me faire connaître que je n'aurai le désir de servir Dieu que tant que son saint amour m'attirera.

« Je travaillerai tant que je pourrai à la mortification de mes passions et principalement à celle de la vanité et trop grande promptitude; pour à quoi parvenir et pour honorer les souffrances de Jésus-Christ, je ferai en esprit de pénitence deux ou trois fois la discipline, un *Pater* honorant Jésus-Christ, un *Ave* honorant la sainte Vierge et le *De Profundis* pour les âmes du Purgatoire, et tous les jours de la sainte communion je porterai la matinée la ceinture de pénitence et je la porterai le vendredi tout le jour.

« Je jeûnerai tous les vendredis de l'année; les Avents et le Carême; toutes les veilles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Vierge, des Apôtres et tous les autres jeûnes commandés par l'Église; et les autres jours qui ne sont point jeûne, je ne ferai que deux repas, n'était que j'eusse besoin de faire autrement ou que la condescendance au prochain m'y obligeât.

« Je désirerais bien huit ou dix jours de retraite deux fois l'année, à savoir : les jours entre l'Ascension et la Pentecôte, pour honorer la grâce que Dieu a faite à son Église, lui donnant son Saint-Esprit pour la conduire et l'élection des Apôtres pour annoncer son saint Évangile pour lequel pratiquer j'aurai une particulière attention à l'entendre et dévotion à la loi de Dieu qui sont ses commandements.

« Les autres jours de retraite seront dans les Avents...

(Ici plusieurs lignes déchirées.)

« Je vous adore, ô mon bon Dieu, et reconnais tenir de vous ma conservation; et, pour l'amour que je vous dois, je m'abandonne entièrement à la disposition de votre sainte volonté. Quoique remplie d'impuissance et de sujet d'abaissement par mes péchés, je me confie

en votre miséricorde, et vous demande, par l'amour que vous avez pour vos créatures, l'assistance de votre Saint-Esprit, pour l'entier effet du dessein que de toute éternité votre sainte volonté a eu sur mon âme et sur toutes celles qui ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ notre unique... »

On voit que ce règlement se réfère à d'autres notes ou points que Mlle Le Gras avait écrits « il y a cinq ans, dit-elle, pour lui servir de mémoire en l'obligation qu'elle avait de servir Dieu toute sa vie ». Ces points ont dû être écrits soit lors de sa maladie en 1618-1619, soit lors de la grave maladie de son mari en 1623, lorsqu'elle fit vœu de viduité ; cela nous donne pour ce document une date approximative de 1624-1628. Si l'on pensait que ces notes datent de 1625 (mort de M. Le Gras), la date du règlement devrait être reportée à 1631-1632.

Mais alors on s'expliquerait difficilement la part si petite consacrée au service des pauvres.

Cette année 1626, qui est la première année dont nous ayons gardé trace de correspondance entre saint Vincent et la bienheureuse Marillac, est aussi la première année que nous ayons conservé quelques vestiges d'une correspondance entre notre saint et Mlle du Fay. Cette dernière correspondance paraît plus affectueuse que celle avec la bienheureuse : « Je ne vous ai point donné avis de mon départ. Me le pardonnerez-vous pas bien ? Mais je vous en prie, comment votre cœur a-t-il reçu cela ? N'a-t-il point tancé le mien de rudesse ? Or sus j'espère qu'ils s'accorderont bien ensemble en celui qui les contient qui est celui de Notre-Seigneur. »

Isabelle du Fay était une dame d'une grande piété, toute dévouée à saint Vincent, qu'elle aidait de sa fortune, lui donnant pour ses missions, pour sa cha-

pelle, pour sa santé. Elle avait une pénible infirmité : « une cuisse une fois aussi grosse que l'autre (conf. 1^{er} novembre 1657), deux ou trois fois plus grosse que l'autre (1643) » ; mais, continue saint Vincent, « cette dame était si unie à Dieu que je ne sais si jamais j'ai vu une âme si unie à Dieu que celle-là. Elle avait coutume d'appeler sa cuisse sa bénite cuisse, car elle l'avait détournée des compagnies et du mariage où peut-être elle se serait perdue (21 octobre 1643). Ne pouvant aller comme les autres dans le monde, au bal, elle se retira pour vivre en solitude, et, depuis, elle disait souvent : « O ma bénite jambe, qui avez été cause « que je me suis retirée du monde ! O confusion aimable « qui m'avez procuré un si grand bien ! »

Elle était un peu parente de la bienheureuse, car son oncle paternel, René Hennequin, avait épousé Marie de Marillac, tante de Louise. Le frère de Mlle du Fay, Antoine Hennequin, entra dans la Congrégation de la Mission et y mourut en 1645.

On a dit que saint Vincent avait exercé une grande influence sur les femmes et que, par elles, il avait fait de grandes choses. Ce que nous savons de saint Vincent, à l'époque de sa vie où nous sommes, 1626, confirme cette parole. Par Mme de Gondi, il a fait la Congrégation de la Mission ; par Mme de la Chassaigne, à Châtillon, il a fait les Dames de la Charité, et par la bienheureuse Louise de Marillac il fera les Filles de la Charité : trois grandes choses issues de la tête et du cœur de saint Vincent et rendues possibles par le cœur et le dévouement des femmes.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 A 1918

CHAPITRE II

M. Boré élu supérieur général. — Son éducation. — Étude des langues. — Ses rapports avec Lamennais. — Son voyage en Orient. — Origines de sa vocation.

M. Eugène Boré, que l'Assemblée générale de 1874 venait d'élire supérieur général, était d'une figure régulière, d'une attitude digne, mais sans affectation, d'une grande taille et celui qui proclama le résultat de l'élection aurait pu dire comme Samuel de Saül : « Vous voyez que le Seigneur n'a pas choisi un homme ordinaire. » Ordinaire, M. Boré ne l'était pas, surtout par l'esprit, par l'étendue de ses connaissances, par la droiture de sa volonté, par la loyauté de son caractère, par un ensemble de vertus remarquables et par la grande notoriété de son nom.

Il était né à Angers, le jour de l'Assomption 1809; il gardera toute sa vie une grande dévotion à la sainte Vierge, sous les auspices de laquelle il était venu au monde. Il appartenait à une famille où la foi, l'honneur, la loyauté, l'énergie étaient héréditaires; sa mère était, au témoignage de l'évêque d'Angers, la meilleure chrétienne de son diocèse; elle se consacra tout entière à l'éducation de ses cinq enfants; Eugène Boré fut placé en pension, successivement à Château-Gontier, à Combrée, à Montmorillon et, enfin, au collège d'An-

gers; partout, il se fit remarquer par sa piété sincère, son grand amour du travail, ses succès; on ne lui reprochait qu'une chose, c'est qu'il aimait tellement sa mère, qu'il s'échappait souvent du collège pour aller l'embrasser; ce qui lui valait quelques punitions. Il passait les vacances en famille dans une petite propriété, appelée l'Arceau, en compagnie de ses frères et sœurs, et il se montrait le plus habile coureur et le plus intrépide destructeur d'oiseaux. Sa sœur aînée, qui avait du talent pour la peinture et qui aimait beaucoup son jeune frère, fit son portrait; Eugène semble un petit chérubin descendu sur la terre.

Mais les ressources de la mère étaient modiques; c'est avec peine qu'elle pouvait payer les frais d'éducation et Eugène se sentait un grand désir d'étudier. Il eut l'audace de s'adresser directement au grand maître de l'Université, Mgr Frayssinous, et de lui exposer en vers latins irréprochables et son amour de la science et la pauvreté de sa famille. Cette épître frappa le destinataire et il envoya par retour du courrier une bourse pour le collège Stanislas. Eugène Boré y entra en 1826, dans la classe de rhétorique; il y était à peine depuis un mois que sa supériorité incontestable s'était manifestée aux yeux de tous, élèves et professeurs, et que le supérieur du collège l'invita à monter dans la classe de philosophie.

Il se mit au travail avec son ardeur accoutumée et sa mère est obligée de le modérer. « Je crains que tu n'en prennes au-dessus de tes forces. Tu ne te consultes pas assez. L'amour des sciences te dévore. Il faut user de la joie que tu y ressens comme de tout le reste, avec modération. » A la fin de l'année scolaire eut lieu le concours général de tous les lycées et collèges de France. Le sujet proposé pour les étudiants en philosophie était : *Quaenam sint judiciorum motiva? an*

cuncta ad unum possint reduci? Deux dissertations l'emportèrent sur les autres : celle d'Alfred de Musset, élève du collège Henri-IV et celle d'Eugène Boré, élève du collège Stanislas, mais les examinateurs estimèrent



M. Eugène BORÉ, Supérieur général.

cette dernière plus solide, plus nourrie, plus ample et lui décernèrent le premier prix. La première pensée d'Eugène Boré fut pour sa Mère du ciel, sur l'autel de laquelle il déposa sa couronne et sa seconde pensée pour sa mère de la terre à qui il écrivit son succès,

bien persuadé que cette nouvelle devait la combler de joie.

On l'engagea à se lancer dans l'étude du droit et, à la rentrée de 1827, il reprit le chemin du collège Stanislas. Ce fut pendant cette année scolaire, qu'il eut la grande douleur de perdre sa mère, enlevée presque subitement. Il ne se consola jamais de cette perte et il est touchant de voir dans son journal intime le culte qu'il garda toute sa vie pour ses père et mère, pour l'anniversaire de leur mort ainsi que l'affection tendre et surnaturelle qu'il témoigna toujours pour ses frères et sœurs.

L'étude du droit n'allait pas à son tempérament; il l'abandonna pour l'étude des langues, suivant au Collège de France les cours professés par les maîtres les plus savants. Nous voyons, par une lettre qu'il écrit à Lamennais, en 1832, qu'il mène de front l'étude d'un grand nombre de langues anciennes. Trois fois la semaine, il étudie l'arabe avec M. de Saci, « aussi bon professeur, dit-il, que détestable politique; il nous explique un jour le Coran, un autre jour Hariri qui est comme le Shakespeare arabe et le troisième jour l'Hasnaza ou recueil de poèmes antérieurs à l'Hégire »; Eugène Boré assiste aux cours de persan; « nous sommes deux élèves, dit-il, et le vendredi, je suis seul; mais notre professeur fait le cours comme si la salle était pleine »; notre intrépide étudiant écoute les leçons de chinois professées par Julien, successeur de Remusat; il va fidèlement aux classes de sanscrit dont Burnouf est le professeur; entre temps, il fréquente la bibliothèque royale, et, le soir, il va au cours d'arménien, « comme à un but de promenade, dit-il, pour faire la digestion ». Dans une autre lettre, nous voyons qu'il a ajouté à ces études celles de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque.

C'est à Lamennais qu'il rend compte de ses travaux, car, dès 1829, il l'a pris comme guide de ses études et comme directeur de sa conscience. et une correspondance suivie va s'échanger entre le jeune linguiste et l'illustre Félicité de Lamennais, alors dans toute sa gloire. On dirait que le grand polémiste a une affection particulière pour Eugène Boré; les termes les plus tendres se pressent sous sa plume quand il lui écrit : « Je t'embrasse tendrement; tout à toi du fond de mon cœur; mon Eugène bien-aimé; je t'embrasse avec un amour de père, etc. »; il est à remarquer que, même dans les circonstances les plus pénibles de la vie de Lamennais et lorsque la révolte contre l'Eglise sera déjà presque consommée, il ne cessera d'écrire à son cher Eugène, avec une plume calme, paisible, sereine, prodiguant toujours les recommandations les plus sages, les plus élevées; c'est une des raisons, sans doute, pour laquelle Eugène Boré lui demeura obstinément fidèle alors même que le grand homme aura été abandonné de ses meilleurs amis.

Eugène Boré va passer les vacances à la Chenaie en Bretagne, dans la propriété de Félicité, dans la compagnie de Rohrbacher, Gerbet, Salinis, Combalot, Lacordaire, Montalembert, Maurice de Guérin, etc. On se lève à cinq heures; on fait la méditation en commun, on assiste à la sainte messe dans la petite chapelle qui se trouve à l'extrémité de la propriété; puis chacun se livre à ses études favorites sous la direction du maître, qui est habile à discerner ce qu'il faut à chacun; Lamennais a vite compris qu'Eugène n'est pas fait pour les hautes spéculations théologiques et il le lance dans l'étude des langues anciennes. Après le dîner, il y a une heure et demie de récréation pendant laquelle cette joyeuse jeunesse prend ses ébats dans le parc. Félicité est comme la poule qui suit ses poussins;

on aime surtout le lac qui se trouve dans la propriété et on y fait de bonnes parties de canotage. Après la récréation, visite au saint Sacrement, récitation du chapelet et on reprend ses études jusqu'à la lecture spirituelle qui précède le souper. Après celui-ci, tout le monde se réunit dans le grand salon; c'est le moment le plus intéressant de la journée; Félicité de Lamennais est éblouissant de verve, d'idées profondes, séduisantes; tous, Eugène Boré, en particulier, sont sous le charme de cet homme qui ne pose pas, qui est simple, tendre, aimable, gai, qui a des allures de prophète, qui semble voir l'avenir. On se retire avec peine à neuf heures et demie pour la prière du soir et le coucher.

A Paris, pendant l'année scolaire, Eugène Boré est fidèle aux recommandations de son Père spirituel; il suit le règlement de la Chenaie; il fuit les compagnies dangereuses; il ne fréquente que les salons de Montalembert où se trouvent Ozanam, de Coux, de Mérode; il est des premiers à faire partie de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul fondée par Ozanam et nous voyons qu'il en est un membre actif et dévoué, puisqu'en 1832, il est pris par le choléra à la suite de visites qu'il a faites aux pauvres malades. Il fait fidèlement sa retraite et il envoie à Lamennais les résolutions et les pensées que Dieu lui a inspirées. Il songe dès lors à entrer dans la communauté de Saint-Pierre que Lamennais veut fonder et, le 7 décembre 1831, nous voyons que le pieux jeune homme se considère déjà comme une espèce de religieux puisque ses trois résolutions de retraite de cette année portent sur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. En 1831, nous le trouvons au collège de Juilly, où il lit assidûment la Bible et les Saints Pères; en 1832, il demeure à Paris, dans un petit appartement du quartier Saint-Germain-des-Prés,

où dans la compagnie de plusieurs jeunes gens, il forme comme une succursale de la Chenaie. Il est en correspondance fréquente avec Félicité. Il s'adresse à lui comme à un père; il lui ouvre son cœur; il lui parle de ses intérêts matériels, de ses travaux intellectuels, des aspirations de son âme. Lamennais le met en garde contre l'orgueil. « La science est dangereuse, lui dit-il, pour l'amour-propre; elle est la plus grande des vanités, si on ne la dirige pas vers Dieu. Suivez toujours la voie sainte de l'humilité. » Il le prépare à ses destinées futures, à sa vocation. « Il faut être prêt à tout quitter pour Dieu, au premier signe de sa volonté, tout sans exception, même ce en quoi nous n'avons d'autre but que sa gloire. » Il le prémunit souvent contre l'excès du travail et lui recommande fréquemment de ménager sa santé et sa vie.

En 1833, le 1^{er} mai, Eugène Boré est reçu membre de la Société asiatique, présenté par ses deux maîtres de Saci et Burnouf; en septembre-octobre 1833, il fait un voyage en Allemagne; Lamennais le félicite, l'encourage, lui donne les conseils les plus pratiques; à cette époque, il l'engage à écrire. « Etudier, dit-il, c'est recevoir; mais écrire, c'est donner ou plutôt rendre ce qu'on a reçu; ce qui ne sert qu'à nous, nuit le plus souvent. » En conséquence, Eugène Boré se met à écrire des articles dans le journal asiatique; à cette même époque, il est nommé professeur suppléant du cours d'arménien pendant que le professeur titulaire est chargé d'une mission en Orient; dès lors, sa réputation s'étend à Paris et dans la France; il est accueilli un peu partout, choyé à cause de sa jeunesse, de sa belle taille, de sa tenue irréprochable, de l'élégance de ses manières, de son humilité, de sa charité, de sa piété. En 1835, le gouvernement le charge d'une mission littéraire à Venise; il loge au couvent des Pères Méchitaristes; il y

publie le travail qu'on lui avait demandé et il revient à Paris.

Pendant tout ce temps sa correspondance avec Lamennais ne chôme pas. Cette correspondance prolongée a été l'occasion de plus d'un reproche adressé à M. Boré. On a dit qu'il était resté trop longtemps en relation avec son ancien maître et qu'il n'avait pas eu le courage de rompre avec lui, alors que Lamennais était révolté contre l'Eglise; on lui a reproché des paroles imprudentes, des réflexions malheureuses, par exemple, les suivantes : il écrit à Lamennais le lendemain de la censure adressée par les évêques de France contre le système de son maître : « Heureusement que je pourrai continuer mes études sans crainte d'hérésie, l'épiscopat n'ayant pas encore mis le chinois ni le sanscrit à la censure; je vous suis attaché à la vie, à la mort »; quand Lacordaire quitte Lamennais, après que le pape a promulgué l'encyclique *Mirari vos*, Boré écrit : « Lacordaire n'emporte pas la vérité en s'en allant; nous sommes assurés qu'elle nous reste »; il dit à Lamennais quand Gerbet, séparé de Lamennais, veut entraîner Boré à collaborer au nouveau journal qu'il va fonder. « Je vous serai fidèle et dévoué jusqu'au dernier soupir; je me regarderai toujours comme votre enfant; je ne veux pas m'associer à des hommes qui ont sans doute le but secret de vous combattre »; quand parut le fameux livre de Lamennais, *Paroles d'un croyant*, qu'on pourrait plutôt appeler, paroles d'un incroyant et qui consumma la rupture avec Rome : « J'espère, écrit Boré, que ce grand coup, frappé au milieu du silence et de l'abatement universel où la France est plongée, réveillera beaucoup d'âmes assoupies et fera naître la notion de la vraie liberté chez celles qui ne la connaissaient pas aussi belle et aussi pure que vous nous la présentez » et le malheureux jeune homme parle même avec joie des tra-

ductions que l'on veut faire de ce livre dans les langues étrangères. On lui a reproché encore cette phrase écrite de Munich, en 1833, alors qu'Eugène Boré se trouvait avec Doellinger, Goerres, etc. « Vous êtes toujours pour nous l'élu de Dieu, qui peut n'être pas compris par les hommes de son temps, comme les prophètes, mais qui n'en montre pas moins à la société les seules voies de bonheur et de salut où elle puisse marcher. »

Nous l'avouons sans peine; Montalembert avait raison de dire : « Ce jeune homme pense bien mal aujourd'hui »; ces phrases sont regrettables; mais nous devons dire pour la défense d'Eugène Boré que, spécialisé dans les études des langues anciennes, il vivait dans le monde antique plutôt que dans le monde présent; d'autre part, Lamennais, était surtout pour lui un directeur de conscience, ne lui donnant, en réalité, que d'excellents conseils moraux dans sa correspondance, et d'autre part, l'induisait en erreur pour le dogme, en lui disant plusieurs choses que le jeune homme, dépourvu de théologie, ne pouvait contrôler : Lamennais, par exemple, avant sa condamnation, lui citait des propos de cardinaux, d'évêques, de théologiens qui lui affirmaient que sa doctrine n'ayant pas été condamnée, malgré la demande d'examen qu'il avait présentée, n'était point, par conséquent, condamnable; après sa condamnation, Lamennais parut se soumettre et se soumit, en réalité, pendant quelque temps; cependant, il disait à Boré que de bons théologiens lui affirmaient qu'il n'y avait rien de dogmatique dans l'encyclique, qu'elle exprimait seulement les opinions personnelles du pape; d'autre part, il ouvrait son cœur à Boré, il lui disait que la vie lui devenait pesante et le cœur du jeune Boré était touché de la peine de son père; Lamennais avait aussi à se débattre contre des adversaires qui ne gar-

daient pas toujours la discrétion qu'on doit observer en pareille rencontre; il était en proie à des difficultés financières; il racontait tout cela au cœur tendre de son enfant et il terminait toujours ses lettres par de belles pensées : « La volonté de Dieu ! Il n'y a de paix que dans un parfait abandon. Quoi qu'il arrive, bénissons la Providence. » Toutes ces causes illusionnaient Boré, et comme l'a dit justement un des historiens de cette époque « le faisaient passer au milieu de ces questions brûlantes, comme un aveugle sur un chemin bordé de précipices ! il ne voyait rien, il ne comprenait rien, sinon qu'on attaquait le maître, qu'il aimait de tout son cœur, le père de son âme ».

Cependant Boré était humble et pieux et Dieu éclaire les humbles; il a été trompé quelque temps comme le sont les saints, mais il n'a pas péché contre la lumière; il ne s'est pas obstiné comme l'orgueilleux Lamennais et il a échappé aux ténèbres. Le premier éclair de lumière que nous trouvons dans sa correspondance remonte à la fin de 1834. Lamennais lui a demandé de corriger les épreuves de la préface d'un de ses livres : Boré, sans voir clairement l'erreur, est choqué de certains passages; il dit franchement à Lamennais que cette préface n'est pas de son goût; plus tard, un article de Lamennais dans un Dictionnaire lui ouvre les yeux; Boré prend aussitôt la plume et dit avec franchise : « Mon étonnement, mon mécompte ont été grands. Il me semble que vous rentrez dans la voie des rationalistes. » A cette époque, comme nous allons le voir, la Providence arrache brusquement Boré à Lamennais en l'envoyant en Orient; l'âge, l'expérience, la vue de l'état lamentable dans lequel sont tombées les Eglises séparées de Rome, tout cela va dissiper le brouillard épais qu'avaient accumulé l'affection, l'inexpérience, le manque d'esprit philosophique de Boré. Un jour, c'était le 15 novem-

bre 1838, Boré était en Perse, tout occupé de ses projets d'apostolat; voici qu'un des ouvrages de Lamennais, *le Livre du peuple*, lui tombe entre les mains; écoutons ce qu'il en dit dans son journal intime, ce sera la justification de M. Boré. « *Le Livre du peuple* me tombe par hasard entre les mains à 800 lieues de la France. Je le lis avec empressement; c'est l'ouvrage de celui que j'appellerai toujours mon maître. Pendant sept ans, j'ai grandi sous ses ailes et c'est lui qui, par son enseignement, m'a appris à connaître toute la grandeur et la sainteté de la religion catholique. Que sa doctrine était belle alors! Ses paroles coulaient de ses lèvres pleines d'onction et d'éloquence et elles saisissaient vivement l'âme du disciple. Depuis, cette vérité qui lui apparaissait si resplendissante et si pure, s'est voilée à ses regards et par un profond jugement de Dieu, il s'est fait le sectaire qu'il attaquait et qu'il plaignait d'une manière si touchante dans ses premiers ouvrages, c'est-à-dire qu'il s'est séparé du centre unique de la foi. Cette dernière œuvre porte, comme toutes les autres, l'empreinte du génie; et qui ne partagerait sa compassion pour le sort du peuple, si misérable partout et néanmoins capable de bonheur. Je pense et j'espère comme lui qu'une grande régénération sociale doit s'opérer et nous devons tous mettre la main à l'œuvre pour en hâter l'accomplissement. Mais pourquoi lui proposer un autre symbolé aussi froid et aussi incomplet que celui qui compose le chapitre relatif à la religion? « Croyez « ce que croit l'humanité. » Cela suffit-il aux gens que l'on doit instruire? Comment dévoileront-ils à travers les ténèbres générales la vérité nue et simple? Cette vérité ne se trouve, comme le disait autrefois l'auteur, que dans le catholicisme, pourquoi donc en proposer une autre et juger témérairement celle-ci comme imparfaite? Jusque-là, je ne puis suivre le maître et je m'en

sépare, trop heureux de voir et de comprendre encore la même vérité qu'il m'a fait connaître. »

Si Boré a rompu avec les erreurs du maître, son amour pour Lamennais le portera encore de temps en temps à essayer de le ramener; il le fera avec les ménagements que nécessite la susceptibilité de ce dernier, mais avec la franchise que requiert la confession de la vérité. Dans une lettre du 26 juin 1839, écrite au beau-frère de Lamennais, on saisit ce double sentiment. Ce sont des pages graves, austères, pleines d'affection. Il montre qu'il ne peut y avoir de régénération que par l'Eglise catholique; il indique que le meilleur moyen de faire progresser les autres est de progresser soi-même; il veut qu'on assure M. Féli de son filial attachement. Le 31 décembre 1840, il adresse une de ses dernières lettres au solitaire de La Chenaie. Elle serait à citer en entier, mais elle est trop longue. Donnons-en deux ou trois passages : « La vérité ne peut changer; vous-même l'avez crue et proclamée telle et elle ne changera pas à cause de la transformation de vos idées. Pourquoi vouloir être plus sage que la multitude de ces docteurs que vous avez admirés?... Pourquoi préférer votre raison à cette raison générale que vous avez dit être la règle du vrai? Pourquoi vous isoler de l'unique société réunie par la charité ou l'amour de l'Esprit Saint? Oh! par l'amour que je vous porte, par l'admiration que vous m'inspirez, par la tendresse que vous me témoignez, daignez réfléchir sur ces paroles que vous dit avec humilité un ami que vous avez honoré du nom d'enfant. » Après d'autres considérations, la lettre se termine par ces paroles : « Je vous aime toujours, cher Monsieur Féli, et, chaque jour, vous êtes présent dans ma prière, comme dans mon souvenir. Recevez, avec mes souhaits de nouvelle année, l'assurance de mon attachement filial. Votre enfant reconnaissant, Eugène Boré. »

Quand Boré revint d'Orient, quelques années plus tard, il chercha à voir Lamennais à Paris. Celui-ci l'écarta poliment. M. Boré fut toujours, dans la suite, d'une extrême réserve au sujet de Lamennais et l'on a remarqué qu'il n'en parlait jamais dans les conversations.

Nous avons dit, plus haut, que la Providence avait écarté Boré de Lamennais par un voyage en Orient. Disons quelques mots de cette mission; elle va lui découvrir sa vocation, et la grande notoriété qu'il va en retirer sera une des causes de sa nomination à la charge de Supérieur général.

En 1837, le ministre de l'Instruction publique et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le chargèrent d'une mission scientifique dans l'Asie Mineure, la Perse et la Syrie. Il part animé des intentions les plus pures, en chevalier du Christ, en croisé du dix-neuvième siècle pour la gloire de Dieu et de la France. Il a raconté son voyage dans le livre intitulé : *Correspondance d'un voyageur en Orient*; nous allons résumer très rapidement ce volume, nous réservant d'en donner, après ce chapitre, un certain nombre d'extraits qui n'ont jamais été publiés dans les *Annales*. Il va d'abord à Vienne, consulter quelques bibliothèques, puis à Trieste, à Syra et il arrive à Constantinople, le 6 décembre 1837. Il séjourne dans une famille arménienne pour s'y perfectionner dans la connaissance de la langue; le père, la mère, les jeunes filles qu'il appelle dans sa correspondance « les trois grâces arméniennes », le traitent comme un fils et un frère et, à son départ, ce sera une désolation; il fait connaissance avec les Lazaristes, surtout avec M. Leleu, sous-directeur; il fait ses dévotions dans leur chapelle et il entrera si bien dans leur intimité qu'il obtiendra un Lazariste pour l'accompagner dans sa mission; il continue à se perfectionner dans les

langues dont la connaissance va lui être nécessaire, l'arménien, le turc, l'arabe, le persan, sans négliger, pour déchiffrer les inscriptions, le phénicien, le samaritain, l'hébreu; il y ajoute, en vue de ses longues pérégrinations futures, l'étude de la botanique, de l'histoire naturelle, de la médecine, de la physique, des mathématiques, de l'astronomie, de la minéralogie, etc. On l'appelle un nouveau Pic de la Mirandole; il ne néglige pas non plus l'escrime, ni le maniement des armes, car les pays qu'il va traverser sont infestés de brigands et le savant qui l'a précédé dans son expédition a été massacré par les Kurdes.

Le 2 mai 1838, il quitte Constantinople en compagnie de M. Scafi, Lazariste, d'un Turc nommé Ali, d'un Arménien appelé Abraham, de deux postillons, de quatre chevaux et de tout un train d'équipages. Il est muni d'un firman du Grand Turc. Pendant six mois, il parcourt l'Asie Mineure voyageant à cheval, couchant sur la dure, souvent à la belle étoile, manquant quelquefois de nourriture, traversant des forêts inextricables, des déserts, gravissant, descendant des montagnes au milieu de toutes sortes de péripéties et d'accidents, recevant des pluies torrentielles, exposé à des orages qui glacent d'effroi, luttant contre des troupes de chiens, allant, guidé par la boussole, dans un pays sans routes, sans ponts, étudiant partout les restes de l'ancienne civilisation, constatant la décadence profonde des chrétiens schismatiques, s'arrêtant avec bonheur aux lieux illustrés par saint Basile, saint Chrysostome, saint Grégoire l'Illuminateur, les quarante martyrs de Sébaste, évitant les Kurdes féroces qui ont pour capitaine une femme de quatre-vingts ans qui galope sur son cheval comme un homme de trente ans; il arrive enfin à Tauris, le 6 novembre 1838.

Il fait aussitôt des démarches pour obtenir la per-

mission d'ouvrir une école. Le shah de Perse accorde le firman demandé « à l'honorable Eugène Boré, Français, d'un savoir et d'une capacité reconnus, colonne de l'Eglise du Messie, fleur du jardin des enfants du Messie »; Boré ouvre son école, fin mars 1839. Bientôt elle est pleine et il est obligé de refuser des élèves; le prince héritier est un de ses disciples; Boré enseigne le français et les autres branches; c'est une lourde charge, car il est seul; M. Scafi est retourné en France pour obtenir des Lazaristes; Boré fait tout dans son école; classes et promenades, il aime beaucoup ces dernières, car il secoue l'apathie orientale par des courses, des exercices du corps, de la gymnastique, des sauts.

Pendant les vacances de 1839, au lieu de se reposer, il va à Ourmiah pour relever les écoles catholiques; il doit soutenir une lutte acharnée contre les Nestoriens et les protestants; il triomphe par sa ténacité et il revient à Tauris, ayant fondé quatre écoles catholiques à Ourmiah. Il a écrit au jour le jour les événements de sa vie en Perse et surtout les impressions que ces événements produisaient dans son âme. Une partie de ce journal a été imprimée dans les *Annales*, en 1878. La lecture de ces notes montre en Boré une âme grande, noble, pieuse, délicate, humble, mortifiée, animée du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et la propagation de l'Eglise, vivant étroitement uni à Dieu par la méditation, la lecture spirituelle, la prière.

A la fin de cette année 1839, il eut une grande joie. Des officiers français vinrent le surprendre dans son petit réduit; ils annonçaient la venue d'une grande ambassade française; celle-ci fit son entrée solennelle, à Tauris, en janvier 1840, et Boré servit d'introducteur; il fut à la place d'honneur partout et son prestige auprès des Persans s'en accrut considérablement. M. Scafi,

Lazariste, était avec l'ambassade et l'on célébra solennellement les offices religieux au grand étonnement de toute la population.

L'ambassade devant aller à Téhéran où se trouvait le shah, l'ambassadeur voulut que Boré fût de la partie. A Téhéran, on apprit que le shah venait de partir pour Ispahan. L'ambassadeur décida de se rendre dans cette ville et y dépêcha, en avant-coureurs, M. Boré et M. de Lavalette. Ils arrivèrent à Ispahan, le 1^{er} avril 1840 et préparèrent la réception solennelle de l'envoyé de France. L'ambassade fut couronnée de succès. On obtint un firman d'émancipation pour les chrétiens, avec faculté de bâtir des églises et des écoles.

M. Boré résolut de profiter aussitôt de ce firman et il ouvrit une école à Djulfa près d'Ispahan. Il eut aussitôt trente et un élèves, musulmans, schismatiques, catholiques. Une persécution lui fut suscitée par l'archevêque schismatique et la vie de Boré fut en péril pendant trois jours; Boré tint tête à l'orage avec sa vaillance accoutumée, n'ayant, comme il l'écrit au ministre Villemain, pour arme et bouclier, que la cocarde tricolore et le drapeau français.

Une grande consolation suivit cette épreuve. M. Etienne, procureur général, lui annonçait la venue de deux missionnaires Lazaristes, MM. Darnis et Cluzel et quelques jours après M. Fournier, Lazariste, préfet apostolique arrivait à Djulfa, annonçant que les deux Lazaristes étaient à Tauris et Ourmiah. Tous les bonheurs vont affluer pour Boré. Le 12 décembre 1841, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le gouvernement persan exile l'évêque schismatique qui a comploté contre Boré et confère à ce dernier l'ordre du Lion et Soleil de Perse. La Sacrée Congrégation de la Propagande lui adresse une lettre de félicitation pour son zèle et sa piété et lui

demande quelle faveur lui serait agréable. Boré répond qu'il lui serait agréable d'obtenir pour sa mission la faveur spirituelle qu'on accordait autrefois aux croisés de la Terre Sainte : une indulgence plénière à l'heure de la mort, l'autorisation d'avoir un chemin de croix et d'établir une Congrégation de la Sainte Vierge. Le pape Grégoire XVI répond à cette demande par un bref très élogieux où il loue le talent, les mœurs, la probité, le zèle de Boré, son attachement à la chaire de Saint-Pierre, son zèle pour la propagation de la foi et le nomme chevalier de la Milice dorée. Boré se rend à Mossoul au début de 1842; il y apprend qu'il est nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et il reçoit une lettre de Guizot, président du Conseil, qui lui offre le poste de consul à Jérusalem. Il hésite à accepter ce dernier honneur : d'une part, il est au comble de la joie d'être le défenseur des Lieux Saints, le mandataire du protectorat de la France; mais, d'autre part, il se demande si accepter n'est pas trop présumer de ses forces; sur les conseils, sur les injonctions de ses guides spirituels, il accepte pour la plus grande gloire de Dieu et il se dispose à revenir en France pour se préparer à remplir ses nouvelles fonctions.

Il traverse de nouveau l'Asie Mineure, en 1842, s'arrête à Césarée, à Angora, à Constantinople (octobre), où M. Leleu, préfet apostolique et supérieur des Lazaristes, le confirme dans l'obligation d'accepter le poste de consul à Jérusalem. Il arrive en France, est reçu triomphalement dans les collèges d'Anjou où il a été élevé. Quand il se présente à Paris, devant M. Guizot, celui-ci lui apprend que l'affaire du consulat est tombée à l'eau. Les Russes qui sont les adversaires de la politique de la France aux Saints Lieux trouvent que M. Boré est trop ferme, trop énergique; d'autre part,

les rationalistes de France le trouvent trop clérICAL, trop franchement catholique.

Boré voit une manifestation de la Providence dans cet événement; du reste, il reconnaît lui-même qu'il n'est pas fait pour être consul, qu'il n'est pas assez diplomate, qu'il est trop entier dans ses idées et qu'il ne serait pas resté consul plus de deux jours à cause de son caractère. Il va donc reprendre sa mission en Orient.

Mais il profite de son séjour en Europe pour se rendre à Rome (1843); il loge chez Théodore de Bussière, protestant converti, et qui a contribué à la conversion de Ratisbonne en lui donnant une Médaille miraculeuse; il est en relation avec les principaux personnages de Rome; le pape Grégoire XVI le reçoit plusieurs fois en de longues audiences et il l'appelle toujours *mio caro Boré*, mon cher Boré, il est fait chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand et il part, après la fête de Saint-Pierre ayant juré, sur la tombe du chef des apôtres, de se consacrer à la défense et à la propagation de l'Eglise.

Il arrive à Constantinople en juillet 1843; il s'entretient avec M. Leleu, supérieur des Lazaristes et sur les conseils de celui-ci il décide de rester à Constantinople. Il s'installe au collège de Bébek, remplaçant souvent les professeurs, et même le supérieur; il se rend fréquemment à la Ferme Saint-Vincent-d'Asie où se trouve une colonie agricole; il a une imprimerie et il publie des livres de controverse; il est correspondant du journal *l'Univers* que dirige son ami Taconet; il fait partie de la conférence Saint-Vincent-de-Paul de Constantinople; il participe aux œuvres de charité des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, il est le grand ami de M. Leleu et il l'accompagne lorsque celui-ci va ouvrir le collège de Smyrne en 1846; aussi éprouve-t-il une grande peine lorsque au retour de ce voyage, M. Leleu meurt de la

petite vérole ; il compose une petite biographie de son ami ; il est toujours le bienvenu à l'ambassade de France et lorsque le duc de Montpensier est reçu solennellement à Constantinople, Boré est de toutes les réceptions ; le gouvernement français a élevé sa subvention de 6 000 à 18 000 francs et en 1847, il le charge d'une nouvelle mission dans les îles de l'Archipel et en Syrie.

Il part avec M. Doumerq, Lazariste, nouveau préfet apostolique et il parcourt les îles de l'Archipel ; il séjourne quelque temps à Athènes, ne s'occupant pas des ruines matérielles si grandioses, mais s'appliquant à relever les ruines morales des catholiques, entreprenant pour cela la fondation d'un collège ; il arrive à Beyrouth, le 26 octobre 1847 ; il part pour le Liban avec M. Leroy, Lazariste ; il parcourt la contrée dans tous les sens et il envoie mémoires sur mémoires soit au gouvernement soit à l'Académie.

Il arrive à Bethléem le 24 décembre 1847, il loge dans le couvent des Franciscains et il peut satisfaire sa dévotion tout à son aise ; en janvier 1848, il est à Jérusalem et il y reste jusqu'au mois de juin ; il s'emploie à faire restituer les objets et sanctuaires volés par les Grecs, profitant de toutes les occasions pour défendre les droits de la France et de l'Eglise catholique. Il envoie un Mémoire sur les Lieux saints et sur la Syrie qui renferme des considérations profondes ; beaucoup de catholiques seraient étonnés de le voir sur certains points soutenir les idées contraires à celles qui ont cours actuellement dans les journaux dits bien pensants.

Mais la Révolution de 1848 l'oblige à rentrer à Constantinople où l'appelle le nouvel ambassadeur. Il écrit le 4 août : « Je me réinstalle dans la capitale de la Turquie. Je trouve beaucoup de besogne, principalement dans la réorganisation de certaines de nos écoles qui ne marchent pas comme elles devraient. Il n'y a rien de

tel qu'une absence prolongée pour nous faire juger du nombre, de la sincérité et de l'attachement de vos amis. » Il s'attriste de l'insuccès du cardinal Ferrieri qui était venu à Constantinople pour traiter de la réunion des schismatiques avec l'Eglise catholique et, en octobre 1848, il reprend ses classes à Bébek avec l'impression de ses ouvrages de controverse.

Mais ses relations de plus en plus étroites avec les Lazaristes l'ont rempli d'admiration pour eux; il les aime, il les estime; il se sent porté à devenir un des leurs; depuis longtemps la pensée de se consacrer à Dieu le poursuivait, nous en trouvons de fréquents échos dans son journal intime, dans ses lettres; *le Moniteur* avait même annoncé, dès 1846, son entrée dans l'état ecclésiastique et le ministre des Affaires étrangères avait, dans cette éventualité, ouvert des démarches pour le faire nommer vicaire apostolique. Boré s'était ouvert de ses projets d'être prêtre à M. Leleu et au Souverain Pontife Grégoire XVI et tous les deux avaient jugé que Boré ferait plus de bien à l'Eglise en restant dans l'état laïque qu'en prenant les ordres. Il s'était soumis à cette décision. Mais à la mort de M. Leleu et de Grégoire XVI, il se sentit poussé plus fortement à se faire prêtre; il étudia la théologie avec M. Gamba, Lazariste; il consulta ses nouveaux directeurs et ceux-ci jugèrent que c'était la volonté de Dieu qu'il devînt prêtre. Mais il n'était pas question dans leurs décisions qu'il entrât dans la Congrégation de la Mission et M. Boré s'étonnait qu'on ne lui proposait pas de se faire Lazariste. Après quelque temps il s'en ouvrit à son directeur : « Savez-vous, lui dit-il, que je suis fâché contre les Lazaristes? — Eh pourquoi donc? lui répondit son directeur. Est-ce que quelqu'un d'entre nous vous aurait fait de la peine? — Non, répondit M. Boré; mais vous savez que je veux me faire prêtre; vous voyez combien j'aime

saint Vincent et votre Congrégation, que je vis au milieu de vous comme un confrère et jamais personne d'entre vous ne m'a proposé de me faire Lazariste. — Ah! répondit en souriant le missionnaire, c'est que saint Vincent nous défend d'attirer les vocations; il veut que, pour les sujets aussi bien que pour les œuvres et les maisons, nous dépendions entièrement de la Providence. — Oh! reprit M. Boré, cela me touche profondément, je vois que vous avez l'esprit de Dieu; je veux me faire Lazariste. »

(A suivre.)

Comme nous l'avons indiqué dans le cours du chapitre précédent, nous donnons ici quelques extraits du journal de voyage de M. Boré en Asie Mineure (1838).

JOURNAL DE VOYAGE DE M. EUGÈNE BORÉ

En remontant les eaux du Bosphore, qui de la mer Noire descendent à Constantinople, comme un large fleuve, vous distinguez sur la colline à gauche, entre tous les villages qui forment le prolongement et les faubourgs de Galata, le village de Bébek. Les Turcs lui ont donné ce nom, parce qu'il orne aussi gracieusement leur canal, que la *prunelle* orne l'œil et le visage de l'homme. Là, les regards sont attirés de loin par les contrevents verts, les jardins et les terrasses d'une maison sise à mi-côte, et tournée vers l'Orient. Elle est l'habitation d'été des Lazaristes français, qu'étranger et voyageur dans la cité ottomane, nous devons naturellement aimer, puisqu'ils y sont les gardiens de la foi catholique et les seuls propagateurs de la science. Depuis longtemps, ils désiraient s'enquérir de l'état religieux des populations chrétiennes de l'Asie, et lorsqu'ils surent que nous voulions explorer ces contrées, ils ne

nous jugèrent point indignes d'être associés à leur pieux dessein.

Donc, après les longs et minutieux préparatifs d'un voyage aussi lointain, le 2 mai 1838 fut enfin choisi pour le jour du départ. Consacré à la mémoire de saint Athanase, la lumière de l'Eglise orientale et le sauveur de l'orthodoxie, il était d'un heureux augure. Dès l'aube, plusieurs des membres de la Mission assistaient à la messe célébrée pour les pèlerins; et avant de nous donner le triste et peut-être le dernier adieu, arrêté sur le seuil de la maison, l'un d'eux récitait d'une voix émue la prière du bréviaire romain pour les voyageurs. Notre religion divine ayant prévu tous les accidents de la vie où l'homme a besoin de l'assistance de Dieu, n'a point oublié celui où le cœur fait un violent effort pour s'arracher à ce qu'il a de cher. Les bénédictions que le récitant nous souhaitait, à l'égal d'Abraham, quittant Ur, ville de la Chaldée, furent aussi acceptées comme un présage propice, puisque nous dirigions nos pas vers la nation, fille de Nachor, frère du patriarche.

Pensifs et soupirant, nous laissâmes nos amis et la terre d'Europe, pour aller à Kandili, situé de l'autre côté du détroit, prendre les chevaux qui nous attendaient. Bientôt la petite caravane se mit en marche dans l'ordre suivant : M. Scafi, prêtre lazarisite, notre estimable compagnon de voyage, marchait en tête, animé d'un zèle qui défiait les fatigues et les dangers; Ali, Turc et musulman, qui avait quitté le service du sérasker, ou ministre de la Guerre, pour partager nos aventures, était chargé de réclamer les chevaux et le logement, qu'un ordre officiel, nommé firman, nous donnait droit d'exiger. Sans cette espèce de passeport, l'étranger ne trouverait sur sa route ni protection, ni sécurité; et, s'il n'était présenté aux musulmans par un de leurs frères, ils n'y auraient pas toujours égard, tant

est encore naturel chez eux le mépris intolérant qu'ils ont pour les chrétiens. Ali avait le regard fier, la voix haute; il répétait souvent qu'il avait vécu près des grands personnages de l'Empire; et, avec ses inférieurs, il prenait volontiers l'air grave et solennel d'un pacha. L'autre serviteur était un Arménien du Diarbekre, dévoué et loyal, mais timide, comme toute la classe chrétienne, que les Turcs ont énervée dans l'esclavage. Abraham avait une taille double de celle d'Ali et une force triple; néanmoins il tremblait devant lui comme un enfant, et le servait comme un maître. Deux surudji, espèce de postillons, conduisaient les quatre chevaux chargés de nos bagages, dont la moitié se composait de quatre coffres, qui étaient à la fois la cuisine, le garde-meuble et la bibliothèque. D'une forme allongée, égale et cubique, ils nous servaient dans les haltes, de sièges pour manger ou écrire; rapprochés parallèlement, ils étaient notre couchette durant la nuit; et, lorsque M. Scafi célébrait la messe, il suffisait d'en superposer un sur les autres pour improviser un autel.

Lorsque nous gravissions la colline, Constantinople apparut un instant sur la droite, et, comme pour exciter de plus vifs regrets, elle nous montrait de loin ses mosquées, ses minarets, ses bois funèbres et la forêt de ses navires. Bientôt cette image eut disparu, et l'œil ne rencontre vers le midi que la baie et le village de Kati-Kewi. Cette vue inopinée de Chalcée, nous rappela naturellement que les infortunes sociales des peuples de ces deux contrées avaient pour principe le rejet du concile œcuménique, qui s'y tenait l'an 451; et nous sentîmes se fortifier en nous le vague espoir de préparer la réconciliation de ces frères désunis.

Nous foulions donc le sol d'Asie, et une de ses provinces qui avait été sous les Nicomèdes un royaume. Son territoire avait pour limites les mers du Pont-Euxin

et de la Propontide, le mont Olympe, la Galatie et le Parthénus. Ses premiers habitants, venus de la Thrace et désignés sous les noms de Mysiens, de Thyniens et de Bithyniens, étaient braves, ainsi que l'observe Xénophon, qui faillit enfin être arrêté par eux dans sa fuite victorieuse. Devenue la conquête définitive des Romains après la journée de Zéla, la Bithynie eut la gloire d'être un des premiers pays chrétiens de l'empire; et le nom de Nicée, une de ses capitales, est associé, dans la bouche et la mémoire de chaque fidèle, au nom du symbole, formule de sa foi. Lorsque Constantinople eut un patriarche, sa juridiction s'étendit sur l'immense diocèse du Pont, qui avait pour métropole Césarée, et dont la Bithynie formait un des onze exarchats.

Jusqu'au village de Doudolou, où les familles turques et arméniennes viennent dans leurs arabas, ou voitures, respirer l'air de la campagne, le terrain est sec, maigre et peu cultivé. A une lieue au delà, une forêt, domaine du Grand-Seigneur, étend sur la gauche son épais rideau, que bordent des prairies. De la lisière, garnie d'aubépines en fleur, s'exhalaient, avec les parfums du printemps, les chants du rossignol et du merle siffleur. Nous fûmes frappés des progrès de la végétation encore naissante sur les rives du Bosphore. Les feuilles tardives du chêne étaient largement développées; et les chevaux regardaient, avec envie, en passant, l'herbe des pâturages.

La plaine cessa bientôt; et nous errâmes, sans chemin sûrement tracé, au milieu de collines peu élevées et de forme conique, séparées par des ravins, qui semblaient alors autant de ruisseaux murmurants. A chaque pas, les bêtes de charge bronchaient; Abraham et Ali se précipitaient à terre pour relever les bagages ou en établir l'équilibre: accidents qui mirent journellement notre patience à l'épreuve. La précaution d'éviter les

routes fréquentées a ajouté à tout le voyage des difficultés, inconnues même dans nos cantons dénués de voies vicinales. Les Turcs craindraient la peine d'ouvrir un chemin ; et ils en laissent le soin et les frais à la nature.

Au détour d'un monticule, dominant tous les autres et boisé de coudriers, nous trouvâmes un village, situé à l'entrée de la fertile vallée d'Umerli, dont il porte le nom. De ses maisons de bois sortirent des chiens, vivant en troupe, comme à Constantinople, mais plus intraitables. Nous eûmes un véritable combat à livrer pour défendre de leurs morsures le chien qui nous suivait. Leurs aboiements et notre costume franc attirèrent tous les enfants. Les femmes s'enfuirent, en se couvrant de leurs voiles ; et les hommes restèrent impassibles, fumant aux portes : spectacle qui se renouvelait à toutes les villes et bourgades où nous entrions.

Ali appela le *kiaïa*. C'est l'homme que son aisance, sa probité et sa barbe blanche font choisir comme le représentant et l'administrateur civil de la communauté. Le vieillard nous céda de bonne grâce sa maison. Le beurre, le lait de ses vaches, les légumes de son verger, les poules de sa basse-cour, tout nous était offert par ses serviteurs, empressés ; et, le lendemain, il n'acceptait que de vive force le témoignage de notre reconnaissance. Voici l'hospitalité turque et orientale, que nous avons admirée dans toutes ces régions de l'Anatolie, et que n'a point encore rendue vénale l'or de l'étranger. Cette vertu, abolie par la civilisation, embellissait à nos yeux les plus pauvres chaumières ; et la joie d'un hôte qui semblait remplir un devoir en nous servant empêchait de regretter l'invention des hôtelleries.

Le 3 mai, nous partîmes, par une matinée brumeuse, pour faire comme la veille environ 6 lieues, distance

ordinaire et moyenne de nos stations. Les chevaux pesamment chargés ne pourraient prolonger la marche au delà de ce terme, qui suffit aussi au voyageur observant les lieux et les hommes, et devant résister plusieurs mois aux fatigues de la vie nomade.

Le sentier traversait de riantes prairies, resserrées entre des collines couvertes de chênes, de châtaigniers et de hêtres. Des colonnes de fumée indiquaient çà et là l'occupation et l'industrie des gens du pays, qui fournissent à la capitale une partie de ses approvisionnements de charbon. A quelque distance, nous vîmes toute une portion de forêt incendiée ; et, comme nous en demandions la cause au guide : « Voilà, répondit-il, le moyen de venger ici ses inimitiés. »

Derrière la colline, limite de la vallée d'Umerli, s'offrit un vaste bassin, dont les bruyères et les jeunes taillis de chêne s'étendaient indéfiniment à l'horizon. Deux heures après, toute végétation cessait au Nord, près des grèves blanches de la mer Noire. Nous côtoyions ce Pont-Euxin, dont les bords, jonchés de mâts, de carènes et d'autres débris, prouvent la constante inhospitalité. Les anciens espéraient se rendre cette mer favorable, en la déclarant, par déprécation, l'amie des étrangers. Quelque spéculateur pourrait, ce nous semble, retirer avec profit des sables ces bois de construction, tristes restes des vaisseaux que la tempête ou des brouillards trompeurs ont perdus, pendant qu'ils cherchaient la bouche étroite du Bosphore.

Bientôt nous apparut la petite ville de Chilé, gracieusement assise sur un promontoire, dont les flancs sont des jardins plantés de vignes. Ce côté, plus gai et mieux aéré, est le quartier des Turcs, qui ont relégué près du port la centaine de familles grecques échappées aux massacres des conquérants. Ces premiers possesseurs du sol ont été systématiquement exterminés, dans l'in-

térieur des terres, et à peine trouve-t-on dispersés sur la côte quelques-uns de leurs descendants, qui y végètent dans l'oppression et la misère. On nous assigna pour logement la maison de l'évêque schismatique, qui, trouvant plus agréable le séjour de Constantinople, vient passer seulement quelques semaines dans l'année au milieu de son troupeau. Nous y fûmes reçus par le vicaire schismatique, espèce d'homme marié, qu'abrutit l'ivresse perpétuelle dans laquelle il vit. Il nous conduisit à deux chapelles, si l'on peut appeler de ce nom deux chambres obscures et humides, où des peintures défigurent un autel. Il nous vendit la légende du patron, que l'auteur nomme Euthymes, et qu'il fait évêque de Sardes et martyr, au temps de la persécution des iconoclastes. En traversant la rue, nous vîmes un autre homme portant la barbe et les cheveux d'une longueur démesurée; il se leva de la porte de la taverne, où il était assis et fumant, pour nous saluer. « Voici mon confrère », dit le guide, et nous rougîmes de ce second ministre du Seigneur. Pauvres chrétiens schismatiques, sous de semblables chefs spirituels, vous avez du mérite à conserver quelques principes de morale; et le mépris des infidèles, qu'ils attirent sur vos têtes, est l'expiation et la conséquence de leur propre infidélité. Depuis Photius, ils ont parjuré la foi sciemment et pour la satisfaction d'un pitoyable orgueil. Mais ceux qui s'élèvent sont abaissés; et le cimetière vous a effacés de la liste des nations.

Le lendemain, en descendant au port, nous observâmes la tour qui en défendait l'entrée du temps des Génois. Elle occupe sans doute l'emplacement de Vénus, qu'Arrien remarqua devant Chilé, et dont on découvre les débris au fond des eaux, dans les jours de calme. Une chaloupe nous était préparée, pour passer au promontoire opposé de Calpé. Six Grecs en étaient les

rameurs, et ils avaient un Turc pour reis ou patron. Le vieillard, assis au gouvernail, avait bien l'air d'un maître entouré de ses esclaves; et ceux-ci, dont les ris, les discours et les disputes interminables contrastaient avec sa gravité, se vengeaient de son despotisme, en l'injuriant, dans une langue qu'il ne comprenait pas.

Après avoir atteint l'ancien Psyllis, nos yeux, qui cherchaient avidement sur la côte quelques vestiges de son passé, crurent distinguer les murailles, les tours et les aqueducs d'une ville. Nous abordâmes, malgré la lame qui battait rudement la plage; et, perçant avec peine l'épaisseur d'un bois, où une végétation vigoureuse entrelaçait les ronces, les lierres et le laurier, dit *laurus pontica*, nous arrivâmes, les mains, le visage et les habits déchirés, à la cité inconnue. Mais la nature, en copiant, dans le jeu de ses rocs stratiformes, l'architecture de l'homme avec une perfection inimitable, nous avait traitreusement déçus; et nous regagnâmes la barque, honteux et plus défiants de nos préoccupations pour les antiquités.

La nuit nous couvrait de ses ombres, et nos matelots, que le vent ne secondait point, ramaient encore. Enfin, une lumière, brillant à la proue, indiqua au pilote sa direction; et bientôt nous entrâmes dans la maison qui avait été notre phare, et où étaient réunis quelques pêcheurs turcs. Ils nous cédèrent obligeamment un petit réduit, qui fut notre chambre à coucher.

L'idée d'être dans un lieu consacré par des souvenirs historiques nous éveilla de bonne heure; et nous cherchâmes l'ancienne Calpé. Trois cabanes de bois occupent l'emplacement de la ville, où Xénophon, venant d'Héraclée, aborda avec une partie de ses troupes, et où il recueillit le dernier soupir de son cher Chéirosophus, le compagnon de sa gloire, mourant de la fièvre sur ce rivage, sans revoir sa patrie. De Cunaxa à ce lieu, la

route est longue et la retraite du capitaine grec est plus surprenante que les plus hauts faits des conquérants. Mille autres ont bien poussé sur la même route leur marche victorieuse; mais aucun n'a su reculer comme lui.

Tenant à la main le récit qui le place parmi les premiers historiens, nous comparâmes ce que nous voyions avec ce qu'il avait vu. Quelle différence! Les collines ne sont plus tapissées de vignes donnant un vin délicieux; les figuiers n'ombragent plus la maison des laboureurs; et la source perpétuellement jaillissante coule inutile à la mer. Le cap, qui protège la baie contre la furie des vents du Nord, n'offre, à son extrémité, que les fondations d'une tour. Ni sa forme, ni son élévation ne sont comparables à celles du rocher de Gibraltar, auquel il a été faussement assimilé, comme portant l'ancien nom de colonnes d'Hercule. La vague s'est creusé dans son roc calcaire des cavernes profondes, et, s'y engouffrant, elle jette un cri plaintif. On dirait un soupir arraché aux entrailles de cette terre, en signe du deuil où l'a plongée la barbarie.

Ali, qui était allé au bourg de Kanderli, distant de 2 lieues, chercher les chevaux de poste, n'était point encore revenu, et nous eûmes le temps de faire connaissance avec les hôtes du café, auxquels s'étaient réunis des paysans, attirés par la curiosité de nous voir. Au lieu de témoigner aux Francs l'aversion et le mépris qu'ils ont pour leurs raïas, les Turcs manifestent pour eux, surtout pour ceux qui portent le nom de Français et d'Anglais, de la considération et de la déférence. Ils recherchent leur conversation; et notre costume n'a plus rien qui leur répugne, depuis que le sultan et les grands de son empire ont adopté le pantalon et la redingote.

Après mille questions sur l'état social et l'industrie des peuples européens, dont ils commencent à sentir et à envier la supériorité, M. Scafî leur demanda s'ils vou-

laient entendre quelque chose de beau et d'inconnu. « Oh ! oui », reprirent-ils unanimement ; et ils nous entourèrent avec un nouvel intérêt. Alors le missionnaire, prenant la traduction turque du livre de *l'Imitation*, leur lut un de ses chapitres, admirable par son onction et sa simplicité. En les voyant le cou tendu, la bouche béante et les yeux humectés de larmes, j'admirais l'efficacité de la parole chrétienne, agissant sur une nature brute. Je pensais aux premiers néophytes de la Bithynie. écoutant la lecture de la première épître de saint Pierre, et j'espérais qu'un jour la doctrine évangélique soumettrait derechef les âmes de ces contrées. Toutefois, cet avenir n'est point encore venu. Il faut que les Turcs sortent de l'ignorance où la loi musulmane les retient, et qu'ils conçoivent qu'en dehors de leur religion il en existe une autre, sainte et raisonnable. D'ailleurs, ils sont trop habitués à dominer les chrétiens et à les traiter en inférieurs, pour descendre jusqu'à leur foi. Il faut encore qu'ils perdent la puissance politique que Dieu leur a concédée, pendant quelques siècles, pour l'accomplissement de ses conseils ; et qu'après avoir commandé, ils servent leurs serviteurs. Sous la puissance chrétienne, qui leur sera imposée, ils ouvriront les yeux ; et ils comprendront la fausseté des promesses du prophète, lorsque ceux qu'ils devaient anéantir seront enfin devenus leurs maîtres.

Ali arriva ; et nous saluâmes ces braves gens, qui parurent nous regretter. Au delà d'un bois coupé de marais, nous entrâmes dans des champs semés de froment et de lin ; et, après avoir laissé sur la droite le village d'Irzéva, nous aperçûmes, à la gauche, celui de Douratlu. A peine avions-nous dépassé un autre bourg, nommé Eusbi, que mon cheval s'arrêta devant une énorme pierre, gisante sur le bord du chemin. Sa largeur était de 6 pieds et sa hauteur de 10. Aux quatre

coins, étaient des renflements, polis au ciseau ; et une de ses faces latérales portait l'empreinte d'une figure humaine, dont la tête était un soleil. Comme je demandais au kiaïa de Kanderli, qui nous accompagnait, quelle était la destination de ce bloc : « Dieu le sait, répondit-il en retirant sa pipe de ses lèvres ; elle est là depuis le commencement du monde : et elle y restera jusqu'à la fin. » Répartie tout à fait dans le goût turc ! Cependant, en regardant derrière une haie épaisse, je découvris un tumulus, dominant un bel horizon. Cette pierre évidemment lui appartenait. A la porte d'Héraclée, dans le cimetière de Tium et sur le chemin d'Amassie, j'en ai trouvé plusieurs d'une forme analogue, mais avec des proportions moins colossales. Aucune n'offrait de traces d'inscription. Le même soir, plusieurs lieux de sépulture antique, fixèrent encore notre attention ; ce qui, joint au nom du village de Cheherler, signifiant les villes, qu'on nous dit être peu éloigné, prouverait peut-être l'existence de quelque cité ancienne dans les environs.

La clarté de la lune nous guidait déjà depuis une heure, à travers des pâturages remplis de troupeaux, lorsque nous arrivâmes au bourg d'Hodja. La longueur du chemin équivalait à 3 lieues ; et nous avions constamment marché vers le midi. Le pays étant riche et cultivé, tous les gens du lieu avaient un air d'aisance ; et il nous fut donné une maison fort propre.

Le lendemain, 6 mai, jour du dimanche, M. Scafî ne put célébrer la sainte messe, faute de vin, que nous avions oublié, et qu'Ali ne trouva point à Hodja, malgré toutes ses perquisitions. Sans doute les musulmans étaient retenus par le respect humain de présenter à des incroyants la liqueur interdite par la loi.

Le bey, nommé Izza, vint nous visiter de bonne heure avec son fils, jeune homme richement vêtu, comme lui,

à la mode des janissaires. La réforme des habits pénétra lentement dans les campagnes ; et dans les villes, elle n'a généralement gagné que la classe militaire et celle des fonctionnaires publics. Izza-bey était un homme de cinquante ans, d'un visage ouvert et de manières aimables. Il nous apportait un mouton, fraîchement égorgé en notre honneur ; et il nous conduisit à son jardin, orné d'un plant de jeunes mûriers. Les serviteurs portaient les pipes, le café et des tapis, qu'ils étendirent dans une espèce de kiosque, où nous entrâmes, en observant l'usage incommode d'ôter nos chaussures, et de nous asseoir les jambes croisées, à l'orientale. Le bey nous parla de la politique de l'Europe ; et il ne paraissait point ignorer que le sort de son sultan fût désormais entre les mains des puissances chrétiennes. Il nous fit donner ses propres chevaux, et ne nous retint pas plus longtemps, sachant que nous avions encore une route de neuf heures et une rivière à traverser.

Tournés vers le nord-est, nous avançâmes, par de riantes campagnes, jusqu'au village de Quoulaqlu, d'où sortait une fiancée, que deux bœufs traînaient dans un char couvert, et que suivaient des femmes en voile blanc. L'époux marchait en tête, au milieu de jeunes gens qui tiraient des coups de fusil, et sautaient au son de la cornemuse. Derrière Buiou-Kieui, nous entrâmes dans une forêt, plantée de chênes à fruit pédonculé, de hêtres, de poiriers et de pommiers sauvages ; et elle ne cessa qu'au bord de la mer, dont la grève était limitée par des prairies. A leur extrémité, nous fûmes arrêtés par le Sangaruis, que chanta Homère, et qui porte encore le nom de Sakariah. Son eau jaunâtre roulait rapidement, et sa largeur égalait, à son embouchure, celle de la Seine à Paris. Quelques petits navires russes y chargeaient, en échange des blés de la Crimée, les bois de construction des montagnes, charriés par le cou-

rant sur de longs radeaux. Après un passage long et périlleux, dans un canot de 6 pieds, où il ne pouvait tenir qu'un cheval, un homme et le vieux cocher, nous fûmes surpris par la nuit sur l'autre rive. Alors, prenant la direction du midi, nous parvinmes, à la lueur douteuse de la lune et des étoiles, au village de Darikeui, dont l'aïan ou maire, nous céda sa propre maison. Nous y fûmes retenus le jour suivant faute de chevaux, dispersés au loin dans les prés.

Le pays qui n'est qu'un vaste bocage tire sa ressource principale des troupeaux de vaches et de moutons parqués dans des étables, construites comme les chalets de la Suisse. La peste avait emporté l'année précédente le tiers de la population.

Nous reçûmes la visite d'un Turc, qui demanda avec curiosité des nouvelles d'Alger. « Depuis dix ans, dit-il, j'étais au service du dey, lorsque vos soldats arrivèrent ; nous croyions les repousser ; mais ils se battent bien. » Quand je lui appris la prise récente de Constantine, son regard s'alluma ; et un soupir étouffé révéla sa douleur. Néanmoins il fut poli, et accepta notre tabac et notre café. Le soir, le fils du maître, jeune homme candide et complaisant, qui nous priait avec instance de rester chez lui plusieurs jours, dans la crainte, disait-il, de ne plus nous revoir jamais, me mena promener. Il me montra dans la forêt voisine les clairières, témoins de ses prouesses contre les sangliers et les loups. Ceux-ci marchent par bandes, et s'avancent la nuit jusqu'à la porte des étables. Le cri du chacal retentissait déjà dans la profondeur des bois ; et l'on distinguait aussi le glapissement du renard poursuivant le lièvre qui abonde en ces lieux. Mon chien m'en apporta un qu'il avait arraché des serres d'un milan. Comme nous entendions le chant du coucou, le jeune homme me désigna l'oiseau par cette belle expression : « Voici, dit-il, celui qui

tient suspendues à son bec les clefs du printemps. »

Le lendemain, 8 mai, nous partîmes, enveloppés d'une brume épaisse, que le vent de mer chassait sur les campagnes, et qui se résout fréquemment en pluie, durant cette saison. A la fin de juin seulement, les chaleurs commencent, et elles amènent, avec la sécheresse, des maladies épidémiques, comme la fièvre et la dysenterie. Jusqu'à midi, nous côtoyâmes la mer, qui restait à gauche, en passant par les villages d'Ingerlu et de Quarasou. La quantité d'oiseaux de proie que nous remarquâmes, et leur audace à nous approcher, prouvent l'état sauvage de la contrée.

Une petite rivière dite Melansou ou eau noire, d'après la singulière alliance d'un mot grec et turc, nous ferma le passage. Avant de la traverser sur un batelet, nous entrâmes dans la cabane d'un Grec, occupé à cuire un mauvais pain noir pour les marins et les voyageurs. Notre appétit lui communiqua un goût délicieux. Cet homme, Macédonien d'origine, parlait élégamment sa langue; et, lorsqu'il sut que nous cherchions des ruines, il nous parla d'une ville ancienne qu'il nommait Héliopolis, et qu'il plaçait à 12 lieues environ dans les terres. Comme il ne l'avait pas vue, et qu'il n'en connaissait pas exactement la position, nous pensions qu'il désignait la ville de Prusias-ad-Hippium, que nous visitâmes deux jours après, à la même distance.

La montagne de Kourkoun, située 3 lieues plus à l'est, nous réservait de pénibles fatigues pour la soirée. Sa pente rapide et détrempée par les pluies de la veille n'offrait aucune prise au fer des chevaux. Des branches et des troncs d'arbres obstruaient la voie, et le jour nous manqua avant de parvenir à son sommet. Pour comble de malheur, un des chevaux de charge glissa et il roula dans l'abîme avec nos caisses, lorsqu'une souche l'arrêta dans sa chute. Il se releva sans blessures, et en

même temps la lune sortit radieuse du sein de la mer Noire. Ses clartés nous tirèrent de ce pas dangereux ; et nous arrivâmes, vers les dix heures du soir, à la petite ville d'Aktché-Tcharchou, en remerciant la Providence.

Aktché-Tcharchou, situé au bord de la mer, a une mosquée, un marché dont il porte le nom et de vastes ateliers destinés à la fabrication des agrès de la marine ottomane. Une multitude d'ouvriers y était activement employée sous la surveillance d'un aga, qui vint cordialement partager notre repas : sympathie honorable pour la nation française, car, il avait été, plusieurs semaines, le captif des vainqueurs d'Alger. Chargé de l'inspection des forêts voisines qui fournissent à l'arsenal du Grand-Seigneur une partie de ses bois de construction, il connaissait parfaitement le pays ; et les renseignements qu'il nous donna sur Uskoub, distant de six heures de la côte, nous convinrent que là se trouvaient les restes de l'ancienne Prusias.

Curieux de les voir, nous partîmes aussitôt avec M. Scafi, suivi d'Ali et d'un guide ; et, remontant le cours d'une petite rivière, nous cheminâmes au midi. Une vive lumière colorait les bois et les prés, et sa nuance azurée enveloppait vaguement à l'horizon la cime des forêts posées sur un triple rang de montagnes. En pénétrant dans ces solitudes, que les Turcs nomment élégamment la mer des arbres, nous fûmes frappés d'admiration pour cette nature vierge, étalant partout le luxe d'une inépuisable fécondité. Des chênes gigantesques étendaient sur nous leurs rameaux noueux, et nous cachaient le ciel. A côté, s'élançaient des pins et des hêtres plus élevés, bien qu'ils sortissent d'un vallon inférieur. Aux endroits où la cognée avait fait quelque vide, la vue plus libre ne distinguait encore, à droite et à gauche, en face et derrière, en bas ou en haut,

qu'un bocage varié, épais et immense. Le silence de ce verdoyant désert n'était interrompu que par le chant des oiseaux et le cri de l'essieu des arabas qui transportaient le bois au port. Ils tenaient une route tortueuse, difficile et souvent impraticable, au lieu de suivre l'ancienne voie romaine, dont nous retrouvâmes des lambeaux pavés en granit. Mais ce serait trop exiger de l'indolence ignorante des Turcs.

Au revers de la dernière montagne, commençait un vallon, terminé par la colline sur laquelle repose la petite ville d'Uskoub. Son premier aspect nous charma; et nous reconnûmes le bon goût du peuple qui l'avait habitée. Quant à celui qui campe aujourd'hui sur ses ruines, il est incapable de deviner seul l'avantage d'une telle position. Par toute l'Asie Mineure, il n'a fait qu'occuper la place des Grecs et des Romains, ou des autres peuples vaincus; encore n'a-t-il pas su la conserver et l'entretenir.

Pour entrer dans Uskoub, il fallait tourner le pied de cette même colline, que son escarpement avait fait choisir pour l'Acropole. Le premier quartier que nous traversâmes fut le cimetière, dont quelques fosses étaient ornées de fragments de colonnes et de chapiteaux corinthiens. Les murs d'assise, qui portent la charpente des maisons turques, nous présentèrent, du côté de la rue, d'autres restes précieux, mutilés et confondus avec de simples briques. La rue avait conservé ses larges dalles de pierre, qui formaient le pavé des villes romaines.

Arrêtés à la porte d'un petit café, nous attendions Ali, qui avait été présenter le firman au seigneur du lieu. Il revint bientôt avec la nouvelle que le bey nous invitait à monter au château. Contents et embarrassés tout à la fois de cette politesse, nous suivîmes le messager qu'il avait envoyé avec Ali; et, grimpant par quelques ruelles, nous entrâmes dans la cour d'une mai-

son massive et moderne, dont l'unique ornement était sa salle de réception. Qu'on se figure une longue chambre, peinte en arabesques, décorée de tapis et d'un rang circulaire de sofas, ayant pour cheminée un âtre féodal et recevant la lumière par des fenêtres en ogive, garnies de vitraux de couleur. A la porte se tenaient respectueusement debout une vingtaine de serviteurs, dont quelques-uns étaient encore parés de l'imposant costume osmanli. Le bey, vêtu proprement, mais sans luxe, était assis, les jambes croisées, fumant un narguilé persan; tandis que, à une certaine distance, étaient placés hiérarchiquement les docteurs de la loi spirituelle et civile, graves et dignes, avec leur barbe, leurs manteaux et leurs turbans. Il se leva poliment pour nous faire asseoir à sa gauche, et les serviteurs apportèrent les pipes, le café et les sorbets rafraîchissants.

Ibrahim-Bey, homme d'une quarantaine d'années, avait la figure franche, le son de voix engageant et les manières affables. Son titre de noblesse était d'être le fils du canonnier Topchi-Oglou, son père s'étant distingué par son courage dans l'ancienne guerre contre les Russes. Quand il eut entendu le motif de notre venue, il sourit, et parut stupéfait d'une curiosité qu'il ne comprenait pas. « Du reste, dit-il avec bienveillance, chacun naît en ce monde avec des goûts différents : je cherche mon plaisir à la chasse, vous dans les pierres et les antiquités. Eh bien, soit, je veux vous contenter. » En disant ces mots, il se leva, et nous descendîmes, suivis de la foule des serviteurs. Il se dirigea par une rue où il avait remarqué des pierres écrites, nom qu'il donnait aux inscriptions, et effectivement il m'en indiqua deux. Plus loin, devant la mosquée, il s'arrêta près d'une stèle demi-cachée en terre; et, à l'extrémité occidentale de la ville, il nous montra une épitaphe sur l'entrée d'un caveau pratiqué dans le rempart. Ce côté des

murs d'enceinte parfaitement conservés à la hauteur de 15 et même 30 pieds, donne une grande idée de leur structure. Les pierres, qui sont des blocs de granit lisses comme le marbre, posés les uns sur les autres sans ciment, unis qu'ils étaient autrefois par des liens de fer, présentent un assez grand nombre d'inscriptions tumulaires que nous y découvrîmes le lendemain. Les noms, les titres et les dignités des défunts indiquaient une époque et une société gréco-romaine, remarque qui peut nous fixer sur la date de la fondation de la ville. En effet, les murs de défense étaient toujours la première construction d'une cité ancienne; et il ne s'élevait point à l'intérieur de monuments, qu'ils ne fussent déjà protégés par un rempart. Strabon, bien instruit de l'état de ces contrées qui l'avoisinaient, ne cite point cette ville. Et certes il l'eût énumérée parmi celles de la Bithynie, si elle eût existé de son temps. Pline la mentionne; et, pour la distinguer de la célèbre capitale qui subsiste encore sous le nom de Brousse, au pied de l'Olympe, il l'appelle Prusias-ad-Hippium.

Le bey peu versé dans l'histoire ancienne, ainsi que tous les musulmans, dont les écrivains ont dénaturé les traditions antérieures à leur prophète, me répétait sans cesse : « Tout giaours ou infidèles qu'ils étaient, avouons-le, les Génois, auteurs de ces constructions, bâtissaient mieux que nous. » Il fallait une certaine dose de gravité pour ne pas rire de telles bévues. Du reste, tous les Turcs de ces contrées nous ont habitués journellement à de pareils anachronismes; et, pour être compris dans nos informations, il fallait leur demander s'ils ne connaissaient point dans le voisinage quelque ruine *génoise*. Ce nom était à peine proféré, qu'on nous montrait toutes les antiquités du lieu, eussent-elles remonté au Déluge. Les Génois, selon l'idée de ces gens, sont un peuple dont l'origine se perd dans les

ténèbres du passé, qui était infidèle, fort et violent et qui n'a cédé qu'à leurs armes.

Effectivement les Turcs trouvèrent ces habiles marchands établis sur les bords de la mer Noire, dans les possessions coloniales des premières républiques grecques. La population grecque leur était soumise en ces lieux; d'ailleurs elle se montrait aussi faible et surtout aussi dégénérée, ce qui éloigna de l'esprit des vainqueurs toute pensée qu'elle eût pu être autrefois industrielle et puissante. D'un autre côté, les Génois sont réellement les architectes de plusieurs monuments. Ils ont bâti les remparts et la haute tour de Galata. A Héraclee, à Amastris, à Sinope et à Amisus, des redoutes et des bastions ont été élevés par eux sur les ruines qu'ils avaient conquises. Mais cette architecture de pièces et de morceaux est mesquine, et il ne faut pas grand discernement pour la distinguer des ouvrages qui portent l'empreinte ineffaçable du génie grec et romain.

Le bey nous reconduisit à son palais, au milieu de la foule des hommes et des enfants qui n'avaient jamais vu d'étranger dans leurs murs. « Demain, nous dit-il, visitez la ville, examinez et copiez ce qui mérite votre curiosité; seulement, n'approchez pas de la mosquée. » Le souper fut servi, et il se retira avec sa suite, selon l'usage des musulmans qui fuient la table des chrétiens, de peur d'être tentés par la vue des boissons que réprouve Mahomet. Toutefois ils ne sont pas tous aussi scrupuleux, et souvent ils étaient nos gais convives.

Restés seuls dans notre vaste appartement, d'où l'œil embrassait toute la vallée d'Uskoub, nous jouîmes d'un spectacle délicieux. La lune, qui avait atteint son plein accroissement, éclairait les bois, les landes, les champs et les fermes. Çà et là ses rayons étaient renvoyés plus brillants par un ruisseau ou un étang d'où s'élevait le concert printanier de mille grenouilles coassantes. A

5 lieues vers le midi, apparaissait dans l'ombre la montagne d'Hippias, dite aujourd'hui Qardouz, pic blanchi par les neiges, aux flancs rougeâtres et dépouillés, comme les hautes chaînes du Taurus. Elle sert de limite à ce beau bassin, que termine à l'ouest un lac de plusieurs lieues d'étendue, abondant en poissons. Sous nos fenêtres, se groupaient en cercle les maisons de la ville, avec leurs bosquets de lilas, où le rossignol soupirait des chants interminables. Encore toute novice dans la vie errante, notre âme s'ouvrait plus sensible aux impressions extérieures. Par cette porte serait accourue la foule des vagues souvenirs, des regrets et des pensées tristes, si l'idée grave et dominante d'un devoir religieux, d'une mission scientifique n'eût été là, pour soutenir la volonté contre les faiblesses de la nature.

Le matin nous fûmes diligents, et toutes les inscriptions lisibles eurent bientôt été relevées. Il est à croire que, si le sanctuaire des maisons musulmanes nous eût été ouvert, nombre d'autres inscriptions seraient sorties de l'oubli où les retiennent l'ignorance et une crainte superstitieuse. Mais l'appartement des femmes reste mystérieusement fermé, surtout pour l'étranger; et l'amour des sciences n'est point encore assez fort chez les habitants d'Uskoub, pour leur faire transgresser cette première loi domestique. Cependant des enfants nous appelèrent dans un jardin, pour nous montrer, disaient-ils, une idole. Tel est le nom donné par les Mahométans à toute figure et image représentant l'homme ou les animaux. L'Alcoran les réprouve, et ordonne de les briser : précepte que les Turcs et les autres Sunnis ont toujours observé avec intolérance. Nous trouvâmes en effet une statue de marbre, dont la tête et les bras étaient mutilés. On reconnaissait une femme assise sur un trône; et nous pensâmes d'abord à quelque divinité de la fable, comme Minerve ou Pallas. Mais la dé-

cence toute chrétienne de sa robe ondulante, la gravité de la pose et principalement le témoignage d'un vieillard, qui m'assura l'avoir vue portant à son bras droit un enfant, me persuadèrent que c'était une statue de la sainte Vierge. L'exécution en était pure, et digne du ciseau classique des anciens. On pourrait donc en conclure que Prusias, converti dès le principe au christianisme, éleva quelque beau temple au vrai Dieu.

Les restes de l'amphithéâtre annoncent d'ailleurs que les arts florissaient dans cette ville populeuse. Comme nous traversions son enceinte, un jeune Turc, qui nous accompagnait, se mit tout à coup à proférer d'obscènes malédictions contre les Génois; et en même temps il nous montrait des souterrains, recélant, ajoutait-il, des trésors introuvables. Un talisman magique aurait mis en danger la vie de quiconque eût tenté leur recherche; et même il fallait éviter l'approche de ces lieux funestes. Tels sont les préjugés qui remplissent universellement l'esprit des Orientaux, à l'égard des ruines dont le style ne ressemble point à celui des constructions modernes, et dont la destination est inconnue. Nous cherchâmes à calmer le courroux et les frayeurs de notre cicérone, en lui expliquant que c'était autrefois un édifice destiné aux divertissements du peuple, et que dans l'arène, présentement un verger, des hommes et des animaux donnaient le spectacle de leur force ou de leur adresse. Ces paroles frappèrent son bon sens; et l'heureuse idée qu'il conçut de notre savoir changea ses dispositions, au point qu'il répétait le soir aux vieillards ce qu'il avait appris, comme une chose indubitable et faisant honte à leur ignorance. Quelques années plus tôt, le langage de la raison n'eût pas eu le moindre effet sur ces esprits superstitieux et défiants. Le jeune homme resta donc à nos côtés, et nous aida même à mesurer le monument. L'arène a près de 100 mètres de long, sur 60 de large.

Du côté nord sont huit gradins noirs, ornés de pattes de lion, pour la libre circulation de la foule. Plusieurs caveaux voûtés, qui servaient probablement de loges aux bêtes féroces, étonnent par leur structure simple et massive. Un pan de la façade tournée vers le midi existe encore, avec quelques lettres de son inscription frontale.

A l'ouest de la ville, la petite rivière, qui sort du grand lac, coule sous un pont aussi ancien que l'amphithéâtre. Il est formé de longs blocs de marbre blanc, ainsi que les trois arches égales qui le soutiennent, sur une longueur de 30 pieds : aucun ciment ne les lie ; néanmoins, elles se tiennent en équilibre parfait, et résistent depuis nombre de siècles au poids des charrettes et à la force du courant.

Une visite exacte et complète d'Uskoub eût exigé un séjour plus long que le nôtre ; des fouilles habilement dirigées conduiraient indubitablement à la découverte d'autres antiquités précieuses. Les médailles d'airain sont abondantes. Quant à celles, beaucoup plus rares, d'or et d'argent, elles sont détruites dans le creuset de l'orfèvre, qui en tire un anneau ou un pendant d'oreille. Que de pertes irréparables pour la science historique ! Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce sont les derniers Grecs de l'Anatolie qui contribuent ainsi à abolir ces derniers souvenirs de leurs ancêtres. Ayant le monopole de la vente et de la fonte des métaux, ils emploient tout ce qui tombe sous leurs mains. Quant à ceux qui ont ouï dire ailleurs que les vieilles monnaies sont recherchées en Europe, ils les accaparent ; et, s'imaginant posséder un trésor, ils demandent même pour les plus communes un prix exorbitant.

Le bey nous avait parlé d'un puits merveilleux en marbre, auquel conduisait un chemin souterrain. Lorsque nous le pressâmes de le montrer, il s'excusa

d'abord, puis, en nia l'existence : soit qu'il se fût amusé à exciter notre curiosité par un conte, soit qu'il craignît plutôt d'être frustré des richesses qu'il supposait y être enfouies. Du reste, il fut aimable jusqu'à la fin ; et lorsque nous le quittâmes, le 11 mai, au matin, il exigea la promesse d'une seconde visite.

Nous retournâmes à toute bride à Aktché-Tcharchou, l'*emporium* de Prusias ; et, vers midi, nous montâmes sur une chaloupe, qui devait nous transporter à Héraclée. Huit lieues marines séparent ces deux points ; et, comme la brise était propice, le patron de la barque nous promettait d'être au port avant la nuit. Nous ne crûmes point à sa parole : les coups de rames faibles et désunis de nos quatre hommes d'équipage annonçaient assez qu'ils commençaient, en ce jour et avec nous, le métier de matelots. C'étaient de jeunes Turcs sans travail, que le reis avait engagés à le suivre, à des conditions plus avantageuses pour lui que s'ils eussent été des marins de profession. Tant que le vent gonfla la voile, tout alla bien ; mais la moitié du trajet n'était point encore accomplie, que le ciel s'obscurcit au nord. Les nuages s'abaissent, se noircissent, et accourent menaçants vers la proue. Le passage du calme à l'orage fut aussi rapide que l'éclair qui sillonnait la nue ; et, comme la lame grossissante nous poussait à la côte, le vieux nocher et les matelots tout tremblants s'abandonnèrent à son caprice. Le moindre délai eût été fatal ; car les dernières vagues qui nous jetèrent sur la plage menaçaient d'engloutir l'esquif. Il fut sauvé avec les bagages, grâce au dévouement de quelques pauvres bûcherons, venus à notre secours. Une sandale turque, attardée d'un quart d'heure, se brisa sous nos yeux, au même endroit. Les hommes échappèrent au naufrage, et leur résignation nous toucha. Pas une plainte contre le coup qui les frappait ; pas une parole outrageant la

volonté suprême qui nous épargnait et qui les avait perdus. Néanmoins, ils étaient demi-nus et transis de froid sur le sable, où le flot insultant lançait les planches brisées de leur embarcation. Quelle leçon de patience et de résignation pour beaucoup de chrétiens !

Notre tente et quelques planches de sapin dressées autour d'un feu pétillant furent notre gîte pour la nuit. Les naufragés vinrent partager notre souper : ils fumèrent ensuite et dormirent paisiblement. Après un sommeil que ne troubla pas non plus le tumulte de la tempête, nous pliâmes la tente, et prîmes la résolution de côtoyer le golfe, pour gagner Héraclée. La route était incomparablement plus longue et plus difficile ; mais la mer était toujours courroucée, et le retour du calme pouvait être long. Nous laissâmes donc la chaloupe et les matelots ; et, montant des chevaux, pris au village voisin, nous longeâmes la rive. La vague venait expirer aux pieds de nos chevaux, et les mouiller de son écume. A un endroit, où un rocher proéminent l'empêchait de s'étendre, elle avait tellement envahi le passage qu'elle s'élevait jusqu'à leur poitrail, et menaçait de les entraîner dans son reflux. Sauvés de cet autre naufrage inattendu sur la terre ferme, nous entrâmes dans une vallée qui s'enfuyait entre les flancs de deux montagnes. Les guides, craignant les dangers d'un rivage qui allait toujours se resserrant, préférèrent prendre une autre route.

Le paysan turc est peu voyageur. Il ne quitte guère sa ferme et son village ; et, lorsqu'il en dépasse les limites, il ne connaît plus les chemins. Souvent, après nous avoir égarés, ils finissaient par avouer naïvement qu'il leur fallait à eux-mêmes un conducteur : c'est ce qui arriva dans le cas actuel. Nous étions à chercher la trace du sentier, sans pouvoir la reconnaître, lorsque Ali aperçoit un pâtre, qui s'enfuyait effrayé de

notre approche. La crainte est toujours le premier sentiment que communique la vue de l'étranger à l'habitant des campagnes qu'oppriment impunément ses chefs exacteurs. Ali l'appelle; et le malheureux redouble de vitesse pour se cacher dans les bois. Alors, nous fûmes témoins de la prompte justice que les hommes investis de quelque autorité en Turquie sont portés à se rendre arbitrairement. Ali saisit un pistolet et fond sur le fuyard. Il était mort, s'il ne se fût arrêté. Nous le vîmes revenir, avec son prisonnier, qui, content de savoir qu'il ne serait pas tué, marcha devant nous dans la montagne. Elle était couverte d'une forêt épaisse, qu'un orage dormant sur les hauteurs rendait encore plus sombre. Après deux heures d'ascension, nous atteignions à peine son sommet. Les nuages que nous fendions se fondirent bientôt en des torrents de pluie. La foudre éclatait sur nos têtes; et son étincelle électrique brillant à nos pieds déchirait le voile nébuleux qui recouvrait des vallées profondes. Un instant, le coup frappa un arbre si voisin du guide qu'il s'arrêta court, en invoquant le nom de Mahomet. Mais l'orage avait disparu; et, lorsque nous descendîmes le revers opposé, le soleil se montra complaisamment sur l'horizon, pour sécher nos vêtements.

Un seul village, nommé Varaqlu, se rencontra sur le passage. Les ruisseaux débordés et la terre glaise du sol retardèrent la marche de la caravane. Nous n'arrivâmes qu'à la nuit à Alaplu, gros bourg situé sur le bord de la mer, ayant une mosquée et un chantier, où se construisaient des barques de pêcheurs et des sandales. On nous dit que, depuis quelques années, ce lieu était beaucoup déchu de sa prospérité : témoignage que confirmaient la solitude du bazar et ses échoppes en ruines. Du reste, tel est, comparativement du petit au grand, l'état des villes de l'Anatolie, où le

commerce et la fortune publique décroissent avec une rapidité effrayante.

Le bey, jeune homme plus honnête qu'instruit, nous reçut la nuit dans sa maison qu'on peut appeler un château, eu égard au pays. Il n'avait jamais été à Constantinople; et il ne manifestait aucun désir de visiter cette cité, trop progressive dans la voie de la réforme, au gré de l'aristocratie de province. Le costume osmanli, qu'il portait avec le luxe de l'ancienne étiquette, prouvait assez qu'il était, par instinct, sinon par considération du parti conservateur. Ce signe extérieur nous servait tout d'abord à deviner l'esprit politique et religieux des personnages dont nous étions les hôtes et les visiteurs. Rarement, nos jugements ont été téméraires.

Le 13 mai, nous partîmes, dans l'espoir d'arriver promptement à Héraclée, située à l'extrémité du cap. Mais, la route étant très inégale et nos bêtes fatiguées, nous cheminâmes plus de cinq heures. La contrée est délicieuse. Les collines ombragées de pins, de hêtres et de platanes sont réparties avec grâce dans les vallées, où croissent le noyer, le tilleul et le châtaignier, qu'enlacent des vignes sauvages. Sur les bords du Lycus, qui se verse à la mer, peu au-dessous de la ville, les frênes, les bouleaux et les peupliers s'élevaient confusément et dessinaient ses vagues et capricieux détours. Le blé, l'avoine et le lin prospéraient, dans une terre légèrement remuée et vide d'engrais. La fraîcheur du vent, la pureté de l'air, et l'azur de la mer apaisée communiquaient à cette nature heureuse la teinte des beaux paysages de l'Italie. On concevait alors comment le peuple qui colonisa la Grande Grèce vint fonder sur ces rivages une cité florissante.

(A suivre.)

Eugène BORÉ.

EUROPE

FRANCE

PARIS

6 mars. — Décès de M. Meugniot, ancien assistant de la Congrégation et ancien directeur des sœurs.

7 mars. — On fait en France le recensement de la population. Nous nous soumettons à cet ordre comme Marie et Joseph se soumirent à l'édit de l'empereur Auguste, avec cette différence que nous ne sommes pas obligés de nous rendre au lieu d'origine de notre famille.

8 mars. — Le matin, funérailles de M. Meugniot. Y assistent la Mère Marie Maurice, les sœurs offcières et les sœurs Fenon, Froidefond, Cronenberger, malgré la retraite à laquelle elles prennent part.

Le soir, réunion des Dames de la Charité. On y montre saint Pierre apôtre prêchant la charité dans ses discours et ses épîtres et exerçant la charité par ses actes. L'exemple du centurion Corneille, baptisé par Pierre, nous montre combien Dieu aime la charité, puisque un ange vient annoncer à ce centurion que ses charités sont montées jusqu'à Dieu.

12 mars. — Conférence sur M. Alfred Milon. Notre cher confère naquit à Rochefort (Charente), le 9 mai 1844 ; il fit ses études secondaires au petit séminaire de Montlieu, de 1857 à 1862 ; les Sœurs de Saint-

Vincent-de-Paul avaient été quelque temps dans cet établissement pour les offices de la cuisine, de la lingerie, mais elles l'avaient quitté en 1854. Le Supérieur du petit séminaire était M. Rainguet, homme d'une grande valeur intellectuelle et morale et qui exerça une influence sérieuse sur la piété et le travail des séminaristes. Il était dévot au cœur de Jésus et au cœur de Marie ; sa devise était : *ad Jesum per Mariam* ; il profitait de toutes les occasions pour développer dans le cœur de ses disciples une tendre piété, et ceux qui ont connu M. Milon dans les grands séminaires où il a été professeur et supérieur, nous ont attesté qu'il avait beaucoup de dévotion pour la sainte Vierge et que cette dévotion avait frappé les séminaristes avec lesquels il vivait.

Le Supérieur de Montlieu était un grand travailleur et il voulait que tous, professeurs et élèves, travaillassent beaucoup. Il avait fondé une Académie littéraire, composée de douze académiciens. Pour être reçu académicien il fallait présenter trois travaux : sur le latin, la littérature, les sciences ; le choix des académiciens se faisait au scrutin secret ; il devait être ratifié par le Supérieur ; on recevait solennellement le nouvel académicien et à cette séance il y avait, comme à l'Académie française, deux discours, celui du reçu, celui du recevant. Les comptes rendus de ces séances publiques forment douze volumes ; ceux des réunions mensuelles, quarante-six. En dehors de ces moyens d'émulation, le Supérieur contrôlait fréquemment la marche des études par des examens qu'il faisait passer lui-même et qui duraient un temps assez considérable. C'est à cette forte discipline intellectuelle que M. Milon a dû sa valeur, son originalité, sa tournure personnelle, ses qualités d'imagination contenue, d'intelligence précise, de diction nette et concise, qu'il a

manifestées toute sa vie, soit dans ses sermons, soit dans la rédaction des *Annales*.

Le Supérieur de Montlieu avait soin de développer dans ses élèves non seulement le cœur par la piété, l'intelligence par l'étude, mais encore la volonté par la fermeté à faire observer la règle et par l'exercice de la charité qu'il encourageait par une sorte de petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui s'appelait petite et grande aumônerie.

Alfred Milon, ayant achevé ses études secondaires en 1862, demanda à entrer au Grand Séminaire de La Rochelle. Celui-ci était dirigé par les Prêtres de la Mission et c'était M. Flagel qui en était alors le Supérieur. Mgr Landriot était évêque de La Rochelle. M. Milon a conservé un excellent souvenir de ces deux hommes : le premier, M. Flagel, symbolisant la bonté, la paternité ; le second, Mgr Landriot, étant un des représentants les plus célèbres de l'épiscopat.

M. Milon était depuis quatre ans au Grand Séminaire, lorsqu'il se produisit de grands changements dans la direction (1866). Mgr François Landriot fut remplacé par Mgr Thomas, ultramontain ; M. Flagel, au régime paternel, par M. Souchon, au régime sévère, au début du moins. Ce fut pendant cette année 1866 que M. Milon entra dans les ordres sacrés, le 10 juin, et reçut le diaconat le 22 décembre.

Comment se fait-il que nous le trouvons deux mois après, le 19 février 1867, reçu à Saint-Lazare ? Quel est le motif qui a déterminé sa vocation ? Il a déclaré lui-même que la lecture des *Annales* faite au réfectoire du Grand Séminaire avait été, après la grâce de Dieu, ce qui l'avait poussé à solliciter son entrée dans la petite Compagnie.

Il eut comme directeur du séminaire M. Chinchon ; il paraît qu'il s'ennuya beaucoup pendant son année

de probation et que, pour dissiper cet ennui qui pouvait lui être fatal, il s'appliqua à ses moments libres à traduire en latin les trois volumes de la *Perfection religieuse* de Rodriguez. Ce qui le frappa pendant son année de séminaire, ce fut la haute silhouette et la science linguistique de M. Boré, qui, secrétaire général, faisait une classe au séminaire, et la grande dignité du P. Étienne, pour lors Supérieur général. M. Milon fut ordonné prêtre le 6 juin 1868 et placé aussitôt au grand séminaire de Saint-Flour.

Pendant quatorze ans, de 1868 à 1882, M. Milon professa successivement l'histoire ecclésiastique, le dogme et la morale. Son supérieur était M. Pereymond. Il disait de M. Milon que c'était un confrère qui promettait, capable de bien faire tout ce qu'on lui confierait, prêchant avec aisance et simplicité, enseignant avec clarté, gouvernant parfaitement ses séminaristes, remarquable surtout par une grande piété et une régularité exemplaire. Pendant cette période, M. Milon commença à prêcher quelques retraites de sœurs; en 1877, à Saint-Flour; en 1878, à Riom; en 1879, à Saint-Flour et à Riom; en 1880, à Clermont-Ferrand et à Saint-Flour; en 1882, à La Rochelle et à la Maison-Mère. Pendant que M. Milon était à Saint-Flour, il eut une petite crise de découragement, en l'année 1880; mais il se ressaisit à la retraite suivante. Il garda toujours bon souvenir de Saint-Flour et des confrères qu'il y avait connus. En 1899, il revint prêcher dans cette ville pour la consécration de la chapelle du Grand Séminaire; il a imprimé son discours dans les *Annales*. C'est une belle page d'histoire locale, et M. Milon y manifeste tout son amour pour sa première maison : « Oh ! cité de Saint-Flour, ne te plains pas de tes arides rochers, etc. » M. Milon avait également le culte du souvenir des confrères, en

particulier du vénérable M. Nicolaux, qui fut recueilli avec tant d'affection par M. Meuffels Hubert de Panningen, lorsque le Grand Séminaire de Saint-Flour fut fermé pour les confrères. Pendant que M. Milon était professeur à Saint-Flour, il fut question de le nommer Supérieur du petit Séminaire de la même ville, et M. Pereymond, consulté, répondit que certainement il aurait bien fait, mais, comme c'était le troisième professeur changé dans l'année, M. Pereymond suppliait qu'on lui laissât M. Milon; il fut fait ainsi. M. Milon continua donc son cours, à la grande satisfaction de ses élèves. Nous n'avons trouvé presque aucun souvenir du passé dans ses papiers fort rares; cependant, une lettre avait échappé à la destruction, c'était celle de ses anciens élèves qui, à l'occasion de leurs noces d'argent, lui renouvelaient leur profonde affection.

En 1882, on eut besoin d'un Supérieur au Grand Séminaire de La Rochelle. La discipline avait baissé; il fallait une main plus ferme pour réorganiser le Grand Séminaire. Mgr Thomas, qui avait autorisé M. Milon à quitter le diocèse pour entrer dans la Congrégation, le demanda comme supérieur au P. Fiat et M. Milon fut nommé. Il revenait chez lui, et le saint Évangile déclare que nul n'est prophète en son pays. Quoi qu'il en soit du sens et de l'étendue de cette parole de Notre-Seigneur, on a dit que M. Milon n'avait pas réussi à gagner les sympathies de tout le monde; mais chacun sait qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. « Il avait, écrit l'historien du Grand Séminaire de La Rochelle, un extrême désir de voir les séminaristes aller très loin dans la perfection : supportant difficilement leurs imperfections, voulant les former à une vie rude et austère. » Pour bien comprendre cette appréciation, il faut se rappeler que

M. Milon avait été nommé dans le but de rétablir une exacte régularité. Quoi qu'il en soit, les changements dans la direction du diocèse obligèrent M. Milon à dire comme saint Grégoire : « Jetez-moi à la mer » et notre cher confrère fut rappelé à Paris en 1885. Pendant son court séjour à La Rochelle, il avait recueilli des notes précieuses et abondantes qui lui servirent plus tard à faire une histoire manuscrite du Grand Séminaire de La Rochelle.

Pendant que M. Milon s'occupait à la Maison-Mère, le P. Fiat songea à envoyer des jeunes gens à Rome pour prendre leurs grades. M. Milon fut chargé de les accompagner et de les diriger (1886). La première bande se composait des frères Bouat, Chavannes, Dalbera et Laux. Ils logèrent chez nos confrères italiens à Monte-Citorio. Dès janvier 1887, M. Milon insista auprès du P. Fiat pour obtenir que les Français soient séparés des Italiens ; le grand Conseil fut d'un avis négatif ; M. Milon ne se découragea pas ; il renouvela son rapport et le Conseil fut frappé de la valeur des motifs mis en avant ; on décida en principe qu'il y aurait une maison séparée, mais la chose ne fut exécutée que lorsque M. Milon eut quitté Rome. M. Milon avait profité de son séjour dans la Ville Éternelle pour se faire recevoir docteur en théologie à l'Apollinaire.

Pendant les vacances (1887), il fut placé à Cambrai. Il y séjourna cinq années, pendant lesquelles, au témoignage de l'historien du Grand Séminaire de Cambrai, « M. Milon eut l'estime de tous ses élèves qui le trouvaient clair, méthodique, précis, pratique ». Il enseigna d'abord toute la morale pendant trois ans, mais en 1890, par suite de la division des matières en morale générale et morale spéciale, il fut chargé de ce dernier cours. Entre temps, à ses moments perdus,

il composa la table des œuvres de Saint Vincent.

Il eut quelques difficultés cependant; aussi songea-t-on à le nommer Supérieur du Séminaire de philosophie de Solesmes; mais M. Milon déclara qu'il avait une profonde répugnance pour l'office de Supérieur et que n'importe quelle situation lui serait bonne, pourvu que ce ne fût pas la situation au premier rang. C'est alors (1892) que, M. Terrasson, malade et menacé de cécité, ayant demandé à être déchargé de son office de secrétaire général de la Congrégation de la Mission, on nomma M. Milon à sa place, le 21 juillet 1892.

M. Milon venait de trouver sa voie, et pendant vingt-deux ans, de 1892 à 1914, il allait remplir d'une façon vraiment supérieure l'office qui lui était confié.

Le secrétaire général assiste au Conseil de la Congrégation et rédige le compte rendu des séances. On peut distinguer dans ce compte rendu la matière et la forme. La matière, ce sont les choses traitées; la forme, c'est la manière dont ces choses sont présentées; cette manière peut être plus ou moins claire, plus ou moins nette, plus ou moins concise. M. Milon n'est jamais prolix dans ses comptes rendus; on peut dire cependant que, sauf pour les comptes rendus rédigés par M. Étienne, M. Milon est moins sec que ses prédécesseurs. Quant à l'écriture matérielle, M. Milon est sur ce point d'une supériorité incontestable; on lit facilement ses comptes rendus comme ceux de M. Étienne; ceux de M. Boré se lisent également sans trop de peine; ceux de MM. Wagnier, Devin, Terrasson, Salvayre, exigent beaucoup d'efforts; quant à ceux de M. Pémartin, ils sont illisibles. Il faudra dans la revision des *Regulae officiorum* ajouter un article obligeant le secrétaire général à savoir écrire lisiblement.

Le secrétaire général est également archiviste de la

Congrégation; c'est lui qui doit conserver les pièces secrètes, les lettres importantes, les documents. Il est aidé pour cela par un certain nombre de confrères. Parmi ceux qui ont aidé efficacement M. Milon dans ce travail de classement, de recherche dans les bibliothèques, etc., sans parler des vivants, ce qui serait contraire à la modestie prônée par saint Vincent, il faut nommer M. Bréteau, archiviste dans l'âme, ayant suivi les cours de l'École des chartes, bourreau de travail; il a rendu d'immenses services à M. Milon et à la Congrégation. M. Milon a opéré le classement des archives autant que l'exiguïté du local le permet.

Le secrétaire général est chargé de la rédaction des *Annales*. Avant M. Milon, les *Annales* étaient simplement un recueil de quelques lettres édifiantes; le travail de composition n'était pas considérable; M. Milon a renouvelé véritablement les *Annales*; il leur a donné une allure plus moderne, une tournure plus scientifique; il a voulu en faire une histoire de la Congrégation, aussi bien dans le présent que dans le passé, un exposé de ses œuvres diverses. Il n'aimait pas beaucoup les récits de voyages, les aventures émotionnantes; il préférait les détails historiques, géographiques, qu'il avait soin d'illustrer par des photographies et des cartes. Il a publié l'histoire de la Congrégation par M. Lacour et par M. Perboyre; il a donné les principaux panégyriques de saint Vincent prononcés soit avant, soit après la Révolution; il aimait les aperçus généraux, la philosophie de l'histoire; un des spécimens les plus caractéristiques de son genre se trouve dans la série d'articles intitulés : *A travers les tempêtes*. C'est écrit et pensé à la manière de Bossuet. Il a inauguré les notes bibliographiques et il a rendu compte, pendant ces vingt-deux ans, de 488 livres concernant saint Vincent ou la Congrégation.

Évidemment, ses appréciations n'avaient pas le don de l'infailibilité et ne pouvaient plaire à tous, la chose étant absolument impossible; peut-être, à la fin surtout, a-t-il mis dans quelques-unes de ses notes bibliographiques une certaine vivacité; M. Milon sentait fortement et disait fortement ce qu'il pensait; quoi qu'il en soit, ses appréciations étaient toujours originales, et dans l'ensemble, dans la très grande majorité, on peut dire qu'elles sont parfaites de netteté, de concision, de justesse.

M. Milon aimait à parler des œuvres, et l'on peut dire qu'il a été un précurseur sur plusieurs points. Quand les syndicats professionnels ont été commencés, bien peu de personnes, même dans le clergé, goûtaient ce genre d'œuvres; M. Milon est entré résolument dans le mouvement et il a poussé fortement à la roue; il a parlé fréquemment, avec insistance, de la naissance et des progrès des syndicats de l'Abbaye.

M. Milon a également parlé souvent des écoles ménagères, des ateliers professionnels et, sur ce point encore, quelle influence n'a-t-il pas exercée! On peut dire que, par ces invitations répétées, par ces gouttes d'eau qui tombaient périodiquement dans chaque numéro des *Annales*, il a transformé l'état parfois regrettable de quelques orphelinats où les notions de travail vraiment pratique et utile pour les enfants, travail rémunérateur, étaient, sinon totalement inconnues, du moins un peu obliérées, ce qui a provoqué dans les Parlements et les assemblées des récriminations très fortes (et pas toujours injustes), contre certains orphelinats de religieuses.

M. Milon publiait aussi les documents intéressant la double famille de saint Vincent; il donnait des renseignements pratiques, des réponses utiles; en un mot, il avait fait des *Annales*, en même temps qu'une histoire

de la double famille, une petite chaire, non pas officielle, mais officieuse, d'où il distribuait les vérités... sociales.

De tous ces travaux sont sortis un grand nombre d'ouvrages, soit imprimés, soit encore manuscrits, dont il faut dire quelques mots :

1° *Répertoire historique*. — Cet ouvrage contient la liste des Supérieurs de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, le tableau des assemblées générales et sexennales de la Congrégation de la Mission, la liste des établissements de la Congrégation de la Mission depuis saint Vincent jusqu'à 1900; la table des notices des prêtres et frères de la Congrégation de la Mission avec l'indication des livres où elles se trouvent; la liste chronologique (avec l'indication de leur objet) des principaux actes du Saint-Siège, concernant la double famille de saint Vincent; enfin, une table analytique et chronologique des *Annales* de la Congrégation depuis leur origine jusqu'à 1900, vrai travail de bénédictin qui n'est point sec du tout et qui se lit avec plaisir. Cet ouvrage a été imprimé en 1900;

2° *Petit Atlas de la Congrégation de la Mission*, contenant les cartes des pays où sont situées les Missions de cette Congrégation, avec des renseignements historiques et l'indication des monnaies, mesures de distance, etc., usitées dans ces pays. Ouvrage imprimé en 1906;

3° Ce livre est le résumé d'un grand ouvrage manuscrit, qui comprend dix-neuf in-folio, dans lequel M. Milon a réuni, auprès des cartes de chaque pays, des photographies de maisons de confrères et de sœurs, avec quelques renseignements sommaires;

4° Il existait déjà des recueils de *notices* sur prêtres, clercs et frères de la Congrégation; M. Milon les a

complétés par trois volumes. M. Milon n'entendait pas les notices dans le même sens que ses prédécesseurs; il a publié un certain nombre de notices manuscrites dont il a élagué beaucoup de détails édifiants pour y laisser surtout les détails historiques; ses notices sont beaucoup plus abrégées que celles de ses prédécesseurs; on peut regretter qu'il n'ait pas publié intégralement ces vieilles notices avec leur parfum particulier et qu'au lieu d'en faire un « Pré spirituel », il en ait fait plutôt une Histoire; peut-être publierons-nous quelque jour ces vieilles notices savoureuses; mais l'homme propose et Dieu dispose.

5° Les prédécesseurs de M. Milon avaient publié une série de *Mémoires* sur les différents pays, notamment des *Mémoires* sur la Chine, en cinq volumes; ces derniers avaient soulevé bien des difficultés de la part d'un ordre religieux, à cause des détails sur les rites chinois; pratiquement, ces cinq volumes n'existaient guère plus qu'à la Bibliothèque nationale et dans quelques rares bibliothèques; M. Milon les a réédités, en les abrégeant, en supprimant les détails qui auraient pu provoquer une nouvelle levée de boucliers de la part de cet ordre religieux, et il les a complétés en les conduisant jusqu'à nos jours; ce travail comprend trois volumes in-octavo;

6° *Anciennes Annales*. — M. Milon avait commencé à publier les matériaux qu'il avait recueillis. Ces matériaux forment actuellement vingt-sept volumes. Ils contiennent toute l'histoire de la Congrégation et de saint Vincent, année par année, depuis la naissance de notre saint fondateur jusqu'en 1878. Nous avons déjà commencé à publier; nous continuerons, s'il plaît à Dieu, dans chacun des numéros des *Annales*; ces matériaux seront de M. Milon; nous nous contenterons de les expliquer, de les comparer entre eux, le

tout sans prétention littéraire ni savante, mais dans un but d'édification.

7° *Répertoire de jurisprudence et d'administration*, 6 volumes, gros in-8°. — C'est un dictionnaire du Droit canon de la Congrégation. On y trouve, dans l'ordre alphabétique, tous les sujets pouvant intéresser la jurisprudence et l'administration de la Compagnie : pour chacun de ces sujets, on indique ce que disent les Papes, les Assemblées générales, les Supérieurs généraux, les Constitutions, les règles des offices, les directoires, les auteurs de Droit canon ou de morale. C'est le développement d'un travail semblable qui avait été fait beaucoup plus succinctement par M. Aladel. La forme dictionnaire, ordre alphabétique, rend faciles les recherches, mais expose à des répétitions. On a demandé à la dernière Assemblée générale de faire un travail, sinon semblable à celui-ci, au moins se rapprochant de lui. Quand la prochaine Assemblée aura modifié pour les conformer au Codex les livres de la Congrégation, les six volumes de M. Milon pourront être utiles pour composer le *compendium* demandé.

Nous devons ajouter que M. Milon s'est toujours grandement préoccupé, mais particulièrement depuis dix ans, du Droit canon de la Congrégation. Il avait sur ce point des idées opposées à celles de la dernière Assemblée. Il aurait voulu que nous fussions déclarés religieux proprement dits et il avait entrepris un autre travail canonique qui est resté inachevé ou dont nous n'avons trouvé dans ses papiers que quelques feuilles. Ces feuilles traitent particulièrement de nos vœux ; la grande difficulté que fait M. Milon pour ne pas admettre que nos vœux soient des vœux non publics, c'est qu'il craint que les Supérieurs aient tout droit sur les inférieurs et que ceux-ci soient entièrement à la merci des supérieurs, lesquels pourraient sans motif chasser les

confrères en leur disant : « Vos vœux, je ne les ai pas acceptés. » Toute la thèse de M. Milon est une confusion du mot *acceptation* ; si nos vœux ne sont pas acceptés *canoniquement*, il craint qu'ils ne soient pas acceptés *réellement* ; il craint que la Congrégation puisse nous mettre à la porte comme elle veut, sans rime ni raison, ce qui est manifestement erroné ; la réponse est simple : nos vœux ne sont pas acceptés au sens canonique, de manière à faire de nous des religieux, mais ils sont acceptés au sens usuel du mot : nos vœux sont un contrat ; nous nous engageons à servir la Congrégation et la Congrégation s'oblige à nous garder, à nous fournir tout ce dont nous pouvons avoir besoin physiquement, intellectuellement, moralement, surnaturellement ; elle nous accepte, mais cette acceptation n'étant pas l'acceptation canonique proprement dite, ne fait pas de nos vœux des vœux de religion, ni de nous des religieux. C'est donc à juste titre que la dernière Assemblée générale a déclaré que nos vœux n'étant pas publics au sens canonique, c'est-à-dire acceptés au sens canonique, de manière à faire de nous des religieux, nous rentrions dans le titre XVII.

Le bon M. Milon était animé d'excellentes intentions ; ses difficultés portaient d'un souci légitime ; mais elles étaient chimériques et reposaient sur un malentendu. Toutefois cette imperfection, glissée dans les travaux canoniques de M. Milon, ne doit pas nous faire oublier la valeur de l'ensemble de son ouvrage. M. Milon était certainement un esprit puissant, une intelligence claire ; il connaissait parfaitement les grands canonistes et moralistes, et s'il n'avait pas fait la confusion initiale, qui malheureusement a de très grandes conséquences parce qu'elle est initiale, il nous aurait donné, presque parfait, le Droit canon de la Congrè-

gation. C'est le cas de répéter : *Magni passus extra viam.*

M. Milon avait projeté un répertoire ascétique de saint Vincent et de la Congrégation. Il est fait mention de ce projet dans la préface de l'ouvrage précédent. Nous n'avons rien trouvé à ce sujet dans ses papiers.

Un dernier travail, simplement ébauché, comprend seize volumes, mais où abondent les pages blanches; il a pour titre : *Répertoire des maisons de sœurs.* M. Milon avait disposé par ordre alphabétique toutes les maisons des sœurs et il avait commencé à recueillir des matériaux pour faire l'histoire de chacune de ces maisons; grand travail qui pourrait, aussi bien que celui des maisons de confrères, être avancé rapidement, si chaque maison de missionnaires ou de sœurs nous envoyait les travaux, photographies, cartes, qui concernent leur maison. Nous continuerons ce travail au fur et à mesure que les documents nous tomberont entre les mains.

On voit, par cette énumération rapide, que M. Milon a bien travaillé pour la Congrégation et que, semblable à la femme forte, il n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté : *Panem otiosa non comedit.*

M. Milon ne s'est pas borné à ces travaux de congrégation; il en a fait d'autres, particulièrement sur les questions sociales. *L'Ami du clergé* a fait paraître sur ce sujet une série d'articles, dus à la plume de M. Milon. M. Milon y parle des bases de l'économie sociale; il étudie les doctrines économiques de la Bible, d'Athènes, de Rome, de l'Évangile, des Apôtres, des Pères de l'Église, du moyen âge; il montre l'influence de la crise religieuse du seizième siècle sur la question économique; il étudie le rôle social de l'Église, la doctrine des théologiens sur les questions sociales; il expose les idées des différentes écoles sociales du dix-neu-

vième siècle; il commente enfin l'encyclique *Rerum novarum* avec toute son intelligence et tout son cœur. Ces leçons, avant d'être imprimées, avaient été données soit aux étudiants de la Maison-Mère, soit aux syndicats de l'Abbaye. La bibliographie de ce beau travail est vraiment étonnante.

M. Milon n'était pas seulement secrétaire général de la Congrégation, il était aussi bibliothécaire de la Maison-Mère. Il a beaucoup aimé sa chère bibliothèque et jusqu'à la fin de sa vie il n'a jamais manqué d'y monter tous les jours. Il avait entrepris le travail colossal d'un catalogue des 27 000 volumes que la Bibliothèque contenait en 1900; cela suppose non pas 27 000 fiches mais le double, le triple, quelquefois le quadruple, car la plupart des noms sont recensés à trois ou quatre endroits : nom de l'auteur, nom principal de l'ouvrage, nom secondaire de l'ouvrage, catégorie à laquelle appartient l'ouvrage. En 1902, M. Milon termina ce catalogue qui est double : un général en trois grands in-folio pour tous les livres de la Bibliothèque et autant de catalogues spéciaux qu'il y a de matières différentes : Écriture sainte, liturgie, conciles, patrologie, théologie, apologétique, ascétisme, prédication, Droit canon et Droit civil, philosophie, sciences, histoire générale, histoire de France, histoire des autres peuples, biographies, géographie, littérature, archéologie, mélanges, revues, ouvrages concernant la Congrégation de la Mission.

M. Milon a fait paraître dans les *Annales* une série de *Lettres d'un Bibliothécaire* dans lesquelles il donne des conseils très précieux et qui débutent par ces mots : « Je ne suis plus de la catégorie des honnêtes bibliothécaires qui pensent à faire leur catalogue, ni de celle des courageux bibliothécaires qui ont commencé leur catalogue; mais je suis de la catégorie des

heureux bibliothécaires qui ont fini leur catalogue. »

M. Milon a passé la plus grande partie de sa vie dans le petit cabinet du secrétaire général, sans cependant s'abstenir de tout ministère : d'abord tous les trois mois il allait aux Andelys pour confesser extraordinairement les sœurs de la Soierie ; tous les ans il prêchait une ou deux retraites de sœurs : en 1892, à Mill Hill (Angleterre), plus la retraite pastorale à Saint-Walfroy ; en 1893, à Naples, plus la retraite aux Missionnaires de Binson, la retraite pastorale de Nice, la retraite d'ordination de Saint-Flour, la retraite aux séminaristes de Troyes ; en 1894, à Ans (Belgique) ; en 1895, la retraite pastorale d'Oran et la retraite aux séminaristes d'Alger ; en 1896, à Naples, à Palerme ; en 1897, de nouveau à Naples, à Palerme, à la Maison-Mère ; en 1898, à Ans, plus la retraite aux séminaristes d'Angoulême et de Lille ; en 1899, à Montolieu, à Naples, à Palerme, plus les retraites aux séminaristes de Cahors et au séminaire Saint-Vincent de la rue du Cherche-Midi ; en 1900, la maladie l'empêcha de prêcher ; en 1901, nous le trouvons donnant les exercices à Montolieu et prêchant la retraite au séminaire de Nice ; en 1902, à Ans, au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul ; c'est là que nous avons eu l'avantage de le connaître particulièrement et d'apprécier son genre, ayant suivi intégralement la retraite qu'il donna aux Sœurs et ayant admiré sa clarté, son originalité, sa manière saisissante de présenter les sujets ; il parlait lentement ; rien n'échappait de ce qu'il disait ; il parlait simplement, sans phrase ronflante ou à effet ; n'exagérant rien, soit dans la doctrine, soit dans le ton ; il parlait pratiquement ; il parlait brièvement ; ses discours n'étaient pas bourrés de doctrine ; ils contenaient deux ou trois idées qu'on retenait facilement et qui étaient présentées, retournées, diluées de plusieurs

façons, de manière à les graver profondément dans les esprits et les cœurs; cette même année 1902, il prêcha aux sœurs de Rome et aux prêtres de Constantine; en 1902, il prêcha à Fribourg (Suisse), aux séminaristes de Saint-Flour et de Vannes; en 1904 à Château-l'Évêque; en 1905, à Châtillon-sur-Chalaronne, à Madère, à Madrid; en 1906, à Montpellier; en 1907, à Fribourg, Montolieu, Pen-Bron; en 1908, à Lisbonne, Madère et aux syndicats de l'Abbaye; en 1909, à Casale-Borgone près Turin, à Montolieu; en 1910, à Metz et à Madère; en 1911, à Montolieu et au Berceau de Saint-Vincent où il fut témoin de la mort de M. Serpette, à qui il rendit un juste hommage, témoignant de la grande reconnaissance qu'il devait à ce confrère pour la charité, les soins délicats et empressés que le Supérieur du Berceau lui avait rendus pendant que lui-même, M. Milon, était malade et était venu se soigner au Berceau; sa dernière retraite de sœurs fut prêchée à Monaco.

En dehors de ces sorties pour retraites, il représenta plusieurs fois M. le Supérieur général à quelques grandes solennités, comme aux fêtes en l'honneur de saint Anselme, à Aoste; il fit quelques visites comme commissaire extraordinaire; il faut ajouter également le petit voyage qu'il faisait tous les ans à Wernhout pour présider la distribution des prix. M. Dillies, supérieur, et M. Milon, secrétaire général, avaient de grandes affinités d'esprit; tous les deux aimaient le vrai, le beau, le bien; tous les deux étaient classiques dans le fond de l'âme; tous les deux révéraient l'antiquité; mais tous les deux étaient modernes, très modernes, dans le bon sens du mot; ils comprenaient la mentalité de leurs concitoyens et ils les prenaient tels qu'ils étaient pour les amener, si possible, à devenir ce qu'ils devaient être; tous les deux accep-

taient sans crainte les réformes pédagogiques ou sociales que l'époque semblait réclamer; aussi M. Milon faisait-il avec une joie qu'il ne cachait pas ce petit voyage annuel de Wernhout; on le recevait solennellement; il se prêtait simplement à ces honneurs; le clou de son séjour était un discours original, bien frappé, qui venait confirmer, appuyer par sa grande autorité de secrétaire général et de personnage venu de Paris ce que M. Dillies avait enseigné dans l'année aux professeurs et aux élèves. M. Milon était le confirmateur, le garant, venu du centre de la Congrégation et corroborant ce qui parfois pouvait paraître trop avancé dans les idées pédagogiques de M. Dillies.

Si nous ajoutons à ces grandes sorties les petites qu'il faisait de temps en temps pour donner à la rue du Bac les prônes ou les conférences à son tour, nous aurons à peu près épuisé la carrière active de M. Milon.

Vint 1914, la démission du P. Fiat, la nomination du P. Villette; M. Milon souffrait depuis quelque temps d'une surdité qui le gênait au Conseil de la Congrégation, ayant parfois difficulté pour saisir les nuances des différents avis.

Il sentit que c'était le moment de se décharger de son office de secrétaire général; il le fit peu après l'Assemblée générale et il vécut dès lors dans sa modeste chambre, non pas oisif, mais séparé des autres. Il continua ses travaux; il fit un petit résumé de l'*Histoire de la Congrégation* de 1874 à 1918, qui fut lu au réfectoire pendant l'Assemblée de 1919; ce n'est qu'un résumé très rapide; nous le donnerons par chapitre dans les *Annales* en le complétant et le développant. Il fit aussi une *Histoire des Filles de la Charité* qu'il destinait aux gens du monde; c'est l'Histoire que nous avons commencé à publier dans

les *Annales* ; M. Milon a passé plusieurs détails intimes et intéressants qu'il n'a pas jugé devoir être signalés au public ; comme son histoire ne paraîtra que dans les *Annales*, nous donnerons à l'occasion ces détails édifiants et propres à la famille, soit dans des notes, soit dans des appendices. Cette histoire a été lue au réfectoire de Saint-Lazare il y a deux ou trois ans et a été trouvée bien intéressante. M. Milon s'occupait également des travaux canoniques, dont nous avons parlé plus haut. De plus, il relisait les vieux auteurs classiques, en particulier Cicéron et Bossuet.

Bientôt les infirmités s'accrurent ; on le mit à l'infirmerie ; il eut deux attaques qui le conduisirent aux portes du tombeau ; le poids de la vieillesse se fit de plus en plus sentir ; sa surdité était devenue complète ; cependant c'était toujours le même homme, poli, aimable, recevant avec respect, bonne manière, ceux qui allaient le voir. Et puis, la maladie s'abattit lourdement sur ce corps usé ; ce fut un coup de massue ; il en souffrit terriblement dans ses nerfs irrités et agacés ; bientôt ce fut la fin ; elle fut terrible ; son agonie fut pénible ; l'administration des derniers sacrements fut un supplice ; Dieu purifiait par ces souffrances le fidèle et vaillant serviteur qu'il se préparait à couronner ; enfin, ce fut la mort attendue, désirée, impatiemment souhaitée ; elle arriva le 3 mars, 1^{er} mercredi du mois de saint Joseph ; quelques années auparavant, M. Milon exhortant la Mère Kieffer sur son lit de mort, avait dit : « Un mercredi de mars, c'est un beau jour pour mourir. »

Et l'on mit ce corps qui s'était tué pour la Congrégation dans l'humble réduit de Cherche-Midi ; les funérailles furent simples ; en dehors des prêtres, des clercs et des frères de la Maison-Mère, quelques rares

personnes, cinq ou six seulement, assistèrent à la cérémonie.

M. Milon a bien et beaucoup travaillé pour la Congrégation ; il était juste que les *Annales*, où il a tant et si bien écrit, fissent une longue mention de lui. La Congrégation lui doit beaucoup et l'on peut mettre M. Milon à côté des personnages qui ont le plus travaillé pour elle, avec les Abelly, les Alméras, les Jolly, les Collet, les Étienne, les Pémartin.

Après la mort de M. Milon, nous avons reçu les deux hommages suivants que nous nous faisons un pieux devoir d'insérer entièrement :

M. MILON ET LES SYNDICATS PROFESSIONNELS FÉMININS DE L'ABBAYE

« Quand nous nous reportons par la pensée à l'origine des Syndicats de l'Abbaye, l'action de grâce monte de nos cœurs vers Dieu dont la Providence a si merveilleusement réuni autour de leur berceau des dévouements éclairés les plus capables de les affermir, de les développer et de les pénétrer de la doctrine catholique.

« M. Milon, alors secrétaire général de la Congrégation de la Mission et membre du « Comité consultatif des Associations professionnelles de l'Abbaye », a été de fait leur premier « conseiller moral », et avec le comte Jean Oursel, leur « éducateur » principal dans l'étude et l'application de la doctrine sociale catholique, base de *l'organisation chrétienne du travail*, le but unique des organisations et des efforts des syndicats de l'Abbaye.

« Les explications et les développements de l'Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers sont restés inoubliables dans le cœur et la mémoire des

dirigeantes de l'Abbaye et ont été le phare de la petite barque qui, depuis bientôt vingt-cinq ans, ne cesse d'avancer à travers les vents et les tempêtes.

« M. Milon voyait avec consolation les fils et les filles de saint Vincent marchant sur les traces de leur bienheureux Père, imitant Notre-Seigneur, la source et le modèle de toute charité, contribuant à alléger les durs labeurs des travailleuses, pressant les employeurs à la pratique de la justice, de la charité à leur égard, surtout dans les institutions annexées aux syndicats où elles *servent* les classes laborieuses dont Léon XIII a signalé les maux et les souffrances.

« Loin de penser que les œuvres ouvrières détournent les Filles de la Charité de l'esprit de saint Vincent, il y voyait l'application de leur dévouement à des misères nouvelles que saint Vincent aurait été le premier à soulager, comme toutes celles de son époque.

« Il pensait que si les lois scolaires avaient enlevé en France aux Sœurs l'instruction chrétienne de l'enfance, elles devenaient dans les Cours professionnels, dans les Centres ménagers, « les éducatrices » de la jeunesse, des femmes et des mères de demain, afin de ramener à sa vraie et grande mission la femme lancée dans les usines, le commerce, etc., de la garder au sein de la famille chrétienne que tant de lois impies ont si profondément ébranlée...

« M. Milon n'a pas cessé d'encourager, d'ofier, avec la Mère Kieffer, les Filles de la Charité dans la voie des organisations *professionnelles, ménagères et familiales*, moyens pour lui de ramener l'esprit et la pratique du Christianisme dans le monde du travail.

C'est à M. Milon que les organisations ouvrières (syndicats et écoles ménagères) de l'Abbaye doivent leur meilleur protecteur à Rome, Mgr Vaneufville,

chanoine de Saint-Jean-de-Latran, son ancien élève au Séminaire de Cambrai et son admirateur, lequel leur a rendu auprès du Saint-Siège de précieux services. Comme M. Milon, dévoué serviteur de la Vierge puissante, Reine et Maitresse de l'univers et particulièrement des associations syndicales de l'Abbaye qui se sont consacrées à Marie Immaculée dès leur fondation, Mgr Vaneufville, chaque fois qu'il vient à Paris, vient célébrer la sainte messe à l'autel de l'apparition, dans la chapelle de la rue du Bac.

« Que la Vierge puissante reste toujours la Reine, l'Organisatrice, la Réformatrice des Syndicats de l'Abbaye! Nous demandons à M. Milon de nous obtenir cette grâce. » P. V.

« Nous avons appris avec une vraie peine la mort du vénérable M. Milon. Il fut l'un des protecteurs et des amis les plus dévoués des syndicats de l'Abbaye. Il les aima et eut confiance en eux.

« Nulle de nous n'a oublié l'excellente retraite que, malgré toutes ses occupations, M. Milon voulut bien nous prêcher à Saint-Germain-des-Prés. Sa parole pénétrante nous a si vivement et si profondément fait sentir la nécessité d'une vie surnaturelle intense, si nous voulions nous occuper fructueusement des associations professionnelles, que nous n'avons jamais oublié cette paternelle leçon.

« Dans une autre circonstance, nous reçûmes encore de lui de précieux enseignements : se rendant aimablement à l'invitation du Syndicat des Institutrices, M. Milon vint nous expliquer l'encyclique *Rerum novarum*. Avec sa bonté habituelle, il témoigna une grande satisfaction en voyant que chacune de nous s'était munie d'un exemplaire de l'Encyclique, dans lequel nous suivions les commentaires qu'il faisait, et

nous notions les passages les plus remarquables qu'il mettait en lumière et qu'il gravait dans nos esprits.

« Après nous avoir exposé dans quelles circonstances parut l'Encyclique, l'acuité de la crise qui sévissait dans le monde du travail, crise véritablement née de la « misère imméritée » des travailleurs dont parle Léon XIII, mais qu'aggravaient les faux remèdes proposés par les utopistes et les agitateurs, M. Milon nous fit remarquer avec quelle force le grand Pape condamnait le socialisme, et indiquait ensuite les moyens pratiques de remédier aux maux de la société, mais en insistant sur la nécessité première de travailler à ramener Dieu et sa loi dans les rapports entre les hommes. — Et pour conclure, M. Milon disait tout ému : « En achevant cette lecture, je me suis écrié : « C'est bien cela ! Toute la question ouvrière est ici « résolue !... » Ce qui nous a toujours fait regarder l'Encyclique comme notre charte, où nous avons puisé nos principes, notre plan d'organisation et d'action.

« Enfin, au moment où l'on célébrait le centenaire d'Ozanam, ce qui amena à Paris le cardinal Vannutelli, M. Milon se fit notre introducteur auprès de Son Éminence et lui présenta les dirigeants des syndicats, lui dit ce que nous étions, ce que nous désirions faire, ce qui était commencé... Et le cardinal nous bénit, nous accorda sa bienveillance, et parla de nous à Rome, fut-il dit plus tard.

« Et toujours, quand nous allions lui offrir nos vœux de bonne année, le bon M. Milon s'informait longuement de nos progrès, se faisait expliquer nos services, nous recommandait telle démarche, telle innovation, en un mot, nous témoignait un intérêt très vif et persistant.

« Nous sommes persuadées que cet intérêt persistant l'accompagne dans l'autre vie, et que tout près du bon

Dieu M. Milon pense encore aux syndicats féminins, et les recommande au Seigneur. — Gardons une profonde reconnaissance à ce guide et ami de nos premières années, prions pour lui et prions-le. » P. V.

Terminons ces témoignages à l'honneur de M. Milon par le télégramme suivant envoyé par Sa Grandeur Mgr Lecomte, évêque d'Amiens : « Cœur profondément affligé, partage deuil chère Congrégation. Ai célébré messe pour inoubliable et tant aimé maître Milon; inexprimables regrets. LECOMTE. »

14 mars. — Nous empruntons à la *Ruche syndicale* l'article suivant, en y ajoutant un détail qui n'est pas signalé, c'est que M. Cazot, directeur des sœurs, assistait à la clôture de ce congrès à côté de Mgr Crépin.

CONGRÈS DE L'UNION CENTRALE DES SYNDICATS PROFESSIONNELS FÉMININS DE L'ABBAYE

« Le septième Congrès des syndicats de l'Abbaye s'est tenu en leur siège social, du 11 au 14 mars. Pendant trois journées d'étude, les principales mesures législatives existant déjà ou souhaitables en faveur du repos et de la sécurité des travailleuses, ont fait l'objet des travaux du Congrès.

« Les questions suivantes furent étudiées : Journée de huit heures. — Repos hebdomadaire. — Repos annuel rétribué. — Statut légal des employés. — Chômage. — Accidents du travail. — Assurances sociales.

« M. le chanoine Gerlier voulut bien célébrer la messe d'ouverture et nous adresser quelques paroles vibrantes et profondes. Il nous montra que l'action syndicale doit être vraiment professionnelle, mais que sur ce terrain nous devons faire pénétrer les idées, les principes catholiques ; que pour avoir le dévouement, la persévérance, la confiance qui permettent de sur-

monter les obstacles, il faut orienter son action vers un idéal qui la dépasse, puiser dans l'esprit de charité et dans la vie intérieure la force qui rend apôtres.

« Les syndicats de Bordeaux, de Marseille, d'Angers, de Lille, de Nantes, de Toulouse, de Tours, du Mans, de Rennes, de Saint-Brieuc, de Rouen, de Vierzon, du Havre, de Chalon-sur-Saône, d'Albi, de Bourges, de Versailles avaient envoyé des déléguées.

« Les renseignements qu'elles ajoutèrent aux communications des syndiquées de Paris et les directives données par les présidents et présidentes des séances rendirent très intéressants les échanges de vues qui suivirent la lecture des rapports.

« Plusieurs inspectrices du travail nous firent l'honneur d'assister à quelques séances et l'une d'elles, en particulier, prit une part très active aux discussions et donna des précisions utiles au sujet des règlements ou décrets concernant le travail.

« Les syndicats de province ont donné la preuve, pendant ce Congrès, du soin avec lequel ils étudient la législation ouvrière et de l'activité qu'ils déploient en vue d'obtenir l'application des lois ou les améliorations qu'il est nécessaire de leur apporter.

« De très heureuses initiatives prises par les syndicats de province furent également mises en relief. Paris fit part des travaux accomplis dans le cours de l'année dernière. Enfin ces trois journées d'études en commun furent profitables à toutes, car elles apportèrent le fruit de nouvelles expériences et de nouvelles réalisations, et se déroulant dans une atmosphère de franche cordialité, resserrèrent encore les liens qui unissent toutes les syndiquées de Paris à leurs sœurs de province.

« Une très nombreuse assistance prit part à la clôture du Congrès.

« Après la lecture des rapports que vous trouverez dans cette Ruche : rapport de Mlle Patarin, d'Angers, sur la Vie syndicale en province; de Mlle Graff, sur l'Activité syndicale dans la région parisienne et sur les travaux et les vœux du Congrès, M. Jean Lerolle prononça un éloquent discours. Il montra que, pour être une force sociale, il faut s'appuyer sur une doctrine que l'on a fait pénétrer dans son esprit et dans son cœur. Il nous félicita d'ajouter, à l'étude des questions sociales et syndicales, celle des questions économiques et particulièrement celles qui sont propres aux professions auxquelles nous appartenons. Il faut que notre programme d'action ne soit pas un rêve qui échoue devant les réalités économiques, que nous puissions discuter en toute connaissance de cause dans les commissions où nous nous rencontrons avec les patrons.

« Et enfin, avec sa conviction si prenante, M. Lerolle montra que nous réaliserons un redressement dans la société si nous restons attachées à la doctrine sociale catholique, et fidèles à l'esprit de l'Évangile.

« Mgr Crépin nous adressa ensuite une très paternelle allocution; nous félicitant de l'action accomplie, action très vaste, comparable en un sens à celle qu'exerçait saint Vincent de Paul au dix-septième siècle lorsqu'il trouvait un remède pour toutes les misères, il nous encouragea à faire une propagande de plus en plus active pour procurer aux travailleuses les bienfaits du syndicalisme chrétien, de ce syndicalisme qui parle aux travailleuses de leurs droits, mais aussi de leurs devoirs, qui s'occupe de leurs intérêts matériels sans négliger leurs intérêts spirituels et moraux.

« Puis l'on se rendit à la chapelle, trop petite malheureusement pour contenir tous les assistants, et le salut du saint Sacrement termina cette journée dont le

souvenir sera pour chacune, nous l'espérons, un stimulant en vue d'un apostolat social plus intense, d'un dévouement plus absolu à la grande cause syndicale. »

J. G.

15 mars. — Fête de la bienheureuse Louise de Marillac. Office pontifical : le matin, par Mgr Roland-Gosselin ; le soir, par Mgr Fabrègues. M. Misermont nous a montré comment la bienheureuse a été préparée à ses œuvres et comment elle les a accomplies.

19 mars. — Fête de saint Joseph. Célébrant : M. Castelin, directeur du Séminaire ; prédicateur : M. Joppin, sous-directeur, qui a parlé de la foi de saint Joseph, de ses qualités.

21 mars. — Réunion de l'œuvre Louise de Marillac. Le prédicateur applique aux jeunes filles qui sont présentes la parabole du Bon Samaritain : il y a beaucoup de blessés de la vie dans Paris ; beaucoup de personnes passent indifférentes devant ces malheureux ; on voit même, comme dans la parabole, des personnes-soi-disant religieuses qui ne se soucient que de piété et négligent la charité, comme si le grand commandement n'était pas la charité ; les jeunes filles de l'œuvre, comme le Bon Samaritain, s'approchent des pauvres, des vieux, des malades ; elles vont les visiter ; elles leur rendent des services matériels semblables à ceux du Bon Samaritain qui lave les plaies du blessé avec de l'huile et du vin, le bande, le place le malheureux sur sa monture et le transporte à l'hôtellerie ; elles donnent de leur argent comme le Bon Samaritain a donné deux deniers, etc., etc. Le prédicateur constate que l'association est croissante. Voici les chiffres des trois dernières années rien que pour Paris

1 425 membres, 1 534, 1 707; les dépenses croissent dans la même proportion 37 207, 48 581, 50 574 francs. Dans le monde entier même augmentation, 5 294 jeunes filles au lieu de 4 187; 203 650 francs dépensés au lieu de 201 887. Prions la bienheureuse Louise de Marillac, qui a été comme le Bon Samaritain pendant sa vie, de nous rendre semblables à elle.

25 mars. — Fête de l'Annonciation. Conférence de M. le Supérieur général sur la prière de Marie pour nous : invoquons Marie dans les moments d'épreuve, invoquons-la dans les grandes circonstances de notre vie : le séminaire, la prise d'habit, les saints vœux, le jour de la rénovation annuelle.

26 mars. — Conférence sur M. Meugniot. Pour ne pas trop allonger ce numéro, nous donnerons cette conférence dans les prochaines *Annales*.

27 mars. — Mort de M. Raffy.

M. Raffy, Alexandre, était né le 18 mars 1840, à Crayssac (Lot); il fut reçu dans la Congrégation le 7 septembre 1863. Ordonné prêtre en 1866, il fut placé cette année même à Soissons, au Grand Séminaire, où il resta jusqu'à la fermeture de la maison (1886). Il fut alors envoyé à La Rochelle, où il devait rester près de trente ans.

M. Raffy n'a pas fait beaucoup de bruit. Aussi n'avons-nous pas grand'chose à dire de lui, mais le peu que nous en dirons vaut les plus longs panégyriques.

En 1901, il fut question de l'enlever du Grand Séminaire de La Rochelle, à cause de son état maladif; son Supérieur écrivit aussitôt au Père Fiat : « Si vous saviez comme M. Raffy est aimé et estimé du clergé, quels regrets son départ soulèverait ! Il est très entendu

aux finances, d'une sagesse et d'une prudence remarquables. »

En 1903, lorsque nos confrères durent quitter le Grand Séminaire de La Rochelle, le nouveau Supérieur, M. de Laage, parla ainsi, en présence du clergé réuni pour la retraite pastorale : « Vous me permettrez bien d'offrir un souvenir particulier à ce vénérable économe, le Père Raffy. Depuis quinze ou vingt ans, pour ne parler que des retraites, que de générations sacerdotales reçues dans ce Séminaire par lui, hébergées, casées au mieux possible ! Avec quelle bonté, quel calme, quelle douceur, quelles attentions et au prix de quelles fatigues ! Nous nous étions habitués à ces services, à cette bonté si commode ; au moment de la séparation, nous en comprenons tout le prix. Nos cœurs rediront souvent, pour se consoler, comme jadis : Oh ! le Père Raffy ! ce bon Père Raffy ! »

Et Mgr Le Camus, dans son discours d'adieu, parla ainsi : « Longtemps on saluera l'ombre si avenante dans sa modestie et sa charité de M. Raffy, ce véritable héritier des suaves vertus de saint Vincent de Paul. »

M. Raffy fut maintenu à La Rochelle à la demande des prêtres et des Sœurs, non plus au Séminaire, puisque M. Combes s'y opposait, mais dans une maison de sœurs. Il y continua son ministère, tranquille et calme, jusqu'en 1915, où son état de santé l'obligea de venir à l'infirmerie de la Maison-Mère. Il y est mort doucement et pieusement, laissant après lui un parfum de douceur, de simplicité, d'humilité, qui est le vrai parfum d'un enfant de saint Vincent.

31 mars. — M. Thoor clôture les prédications de carême dans notre chapelle. Les jeunes gens de la Maison internationale de Strasbourg logent à Saint-Lazare pendant les vacances de Pâques.

1^{er} avril (Jeudi saint). — M. le Supérieur général officie pour la Grand'Messe.

2 avril (Vendredi saint). — Officiant : M. Crombette. Une panne d'électricité nous plonge dans les ténèbres, au moment où le célébrant entonne : *Ecce lignum*.

3 avril (Samedi saint). — Officiant : M. Castelin. Il y a une messe à 5 heures 1/2, à laquelle plusieurs communient avant la Grand'Messe.

4 avril (dimanche de Pâques). — Célébrant : M. le Supérieur général.

16 avril. — On nous lit la petite circulaire suivante de M. le Supérieur général :

« MESSIEURS ET MES BIEN CHERS FRÈRES,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!*

« Les *Acta Apostolicae Sedis* du 15 janvier 1926 vous ont apporté, comme à nous, le rôle des congrégations qui seront tenues, au cours de l'année 1926, pour l'examen des Causes introduites devant la Sacrée Congrégation des Rites.

« Vous avez pu y voir indiquée, pour le 23 février 1926, une congrégation préparatoire sur le martyr et les miracles du Serviteur de Dieu, Abba Ghebra Michael, notre martyr abyssin. La congrégation générale est fixée au 27 avril suivant.

« De sorte que tout nous donne l'espérance, pour ne pas dire l'assurance, de voir béatifié ce généreux disciple du Vénérable Mgr de Jacobis, par lui converti, par lui ordonné prêtre, par lui préparé au grand témoignage du sang.

« Son martyre, dont vous avez lu le récit dans la

brochure qui relate sa vie, ses travaux et sa mort, fut un honneur et une consolation pour la Mission d'Abysinie en même temps qu'une gloire pour la Congrégation.

« Sa prochaine béatification, en couronnant ses mérites, marquera un nouveau fleuron pour la couronne de gloire qui, au ciel, orne le chef béni de saint Vincent, tandis qu'elle hâtera, s'il plaît à Dieu, la glorification du saint missionnaire et du saint évêque qui fut son père dans la foi, dans le sacerdoce et dans la vocation religieuse.

« Le même numéro des *Acta* nous permet également d'espérer, pour la présente année, la béatification de deux autres enfants de la Mission, MM. Louis-Joseph François et Jean-Henri Gruyer, mis à mort en haine de la foi dans notre maison de Saint-Firmin, à Paris, lors des massacres de septembre 1792.

« Le 16 mars 1926, en effet, aura lieu la congrégation générale sur le martyre et les miracles de Mgr Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles, et de ses compagnons, également réputés martyrs. C'est parmi ces compagnons de Mgr du Lau que figurent en bonne place nos deux confrères, MM. François et Gruyer.

« M. François est très connu de tous ceux qui ont étudié l'histoire religieuse de la Révolution. Supérieur de Saint-Firmin, il fut l'ardent champion de la pureté de la foi et de l'attachement au Siège Apostolique, et c'est de son sang qu'il paya sa fidélité. Il en mourut victime, le 3 septembre 1792, dans sa propre maison de Saint-Firmin.

« Moins connu, mais non moins héroïque, était M. Gruyer. Attaché à notre maison de Saint-Louis de Versailles et obligé de se soustraire aux troubles révolutionnaires, il se réfugia à Saint-Firmin, dans la

maison de M. François, et eut l'honneur de témoigner, comme lui et avec lui, de son attachement indéfectible à la sainte Église catholique.

« Voilà donc trois Causes qui sont sur le point d'aboutir au gré de nos espérances, et, dans quelques mois, il nous sera donné d'invoquer publiquement nos trois nouveaux Bienheureux.

« F. VERDIER,

« Supérieur général. »

18 avril. — Fête de la Translation des Reliques de saint Vincent : officiant à la Grand'messe et aux vêpres : Son Éminence le cardinal Dubois. Plusieurs évêques et prélats assistent aux offices et au diner. Mgr Jullien, évêque d'Arras, donne le panégyrique et montre comment saint Vincent a été préparé par la Providence à son ministère de charité.

21 avril. — Assemblée générale des Dames de la Charité présidée par Mgr Crépin, auxiliaire du cardinal de Paris. Le sous-directeur montre en Mme de Gondi le modèle des Dames de la Charité.

25 avril. — Pèlerinage des P. T. T. M. Mott leur parle de la charité et de l'apostolat de saint Vincent. Un bon nombre d'Enfants de Marie assistent à la messe de 9 heures 1/2 et entendent une allocution de M. Mantelet.

27 avril. — Les sœurs servantes viennent communier dans notre chapelle pour la clôture de leur retraite.

RAPPORT GÉNÉRAL DES DAMES DE LA CHARITÉ (1925).
— Voici un extrait du rapport lu devant le cardinal Dubois :

« Ce n'est pas, il est vrai, un archevêque de Paris qui a donné naissance canonique à votre première confrérie en 1617 ; ce soin était réservé à un archevêque de Lyon, Mgr de Marquemont, celui-là même qui détourna saint François de Sales d'appliquer ses Visitationnaires à la visite des pauvres malades et que la Providence, par un merveilleux retour des choses, allait constituer le parrain d'une autre œuvre de visitation, celle des Dames de la Charité d'où sortit la Compagnie des Filles de la Charité.

« Mais saint Vincent n'est resté que quelques mois le diocésain de Mgr de Marquemont ; le voici qui revient se mettre sous la houlette du cardinal Henri de Gondî, mort évêque de Paris en 1622. C'est ce dernier qui approuve, en 1618, la première confrérie de charité du diocèse de Paris, celle de Villepreux.

« Le successeur du cardinal est Mgr Jean-François de Gondî ; avec lui commence l'archevêché de Paris ; le nouveau prélat approuve, le 24 avril 1626, il y a deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, le contrat de fondation de la Congrégation de la Mission et il reçoit, loue, approuve toutes ses institutions dont l'une est l'établissement des confréries de la charité. Le 8 juin 1627, pour permettre à la nouvelle congrégation de développer ses œuvres de charité, il lui unit le collège des Bons-Enfants. Les confréries de charité s'établissent : dans la banlieue, en 1627, à Montreuil-sous-Bois ; dans la ville de Paris, à la paroisse Saint-Sauveur, en 1629 ; le nombre des confréries se développe, toujours en vertu du pouvoir donné par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Jean-François de Gondî, archevêque de Paris, conseiller du roi en son Conseil d'État et privé et grand maître de sa chapelle. Le 8 janvier 1632, le grand prieuré de Saint-Lazare est uni à la Mission par le même prélat et l'un

des motifs qu'il allègue pour justifier cette incorporation, c'est que la lèpre n'existant presque plus, il semble que la destination la plus conforme au dessein des fondateurs de la léproserie est de la donner aux hommes apostoliques qui guérissent la lèpre du péché et qui établissent la confrérie de la charité dans chacune des paroisses de notre diocèse pour le soulagement des pauvres malades. L'archevêque concède quarante jours d'indulgence à ceux qui entrent dans cette confrérie et tous lui en sont reconnaissants; les affiliés promettent à l'archevêque de Paris, de prier Dieu pour son heureuse et longue vie. Saint Vincent avait donc raison d'écrire, le 3 septembre 1647, à Mgr de Gondî : « Nous sommes vos pauvres petites créatures; vous nous avez donné l'être et en unissant le prieuré à notre compagnie, vous nous avez donné le moyen de mieux être. »

« Il serait trop long d'énumérer tous les actes de bienveillance que les archevêques de Paris ont prodigués à votre confrérie avant la Révolution. Disons seulement quelques mots des prélats qui ont vécu aux dix-neuvième et vingtième siècles.

« Mgr de Quélen mourut l'année même où l'Œuvre des Dames fut rétablie; mais il avait donné l'exemple de la visite des malades à domicile, lors du choléra de 1832 et il avait offert aux victimes de l'épidémie son château de Conflans, leur prodiguant lui-même les soins les plus empressés.

« Un si bel exemple ne devait pas rester sans imitateurs et ce fut son successeur, Mgr Affre, qui organisa l'œuvre de la visite des pauvres malades en association constituée sous le nom de Dames de la Charité. Non seulement il l'approuva, mais il l'encouragea, il lui porta toujours le plus vif intérêt; plusieurs de ses mandements la signalent comme l'une des plus utiles

de son diocèse; il la soutint contre les difficultés du début; il lui consacra la moitié des offrandes dites lait et beurre; il lui affecta le produit de la quête du Vendredi Saint; il promulgua les indulgences accordées par le Souverain Pontife; il lui procura d'illustres conférenciers et, après avoir encouragé ses diocésains à se dévouer corps et âme pour les malheureux, il leur donna l'exemple, il s'immola glorieusement pour son troupeau, sur les barricades du faubourg Saint-Antoine.

« Le sang des martyrs est une semence de chrétiens; « le sang des saints Pontifes, ajoutait le P. Etienne, « est une semence d'âmes dévouées, généreuses, héroïques. » Les Dames de la Charité, après la mort du bon pasteur, Mgr Affre, voient leur action grandir, leurs rangs se grossir, leur influence s'étendre. Le nouvel archevêque, Mgr Sibour, a hérité de la charité de Mgr Affre. Dans sa pastorale du 24 novembre 1848, il parle de la charité; il se réjouit à la pensée que nulle part, en dehors de Paris, la charité privée ne se montre aussi large, aussi intelligente, aussi dévouée; « notre désir le plus ardent, dit-il, est de favoriser, de « fortifier ce mouvement »; il jette les regards par-dessus les murs de la ville, il aperçoit la banlieue qui était alors, dit le rapporteur, une terre d'infidèles et où, dans les villages de 1 800 à 2 000 âmes, 25 personnes faisaient leurs Pâques. Mais ces gens avaient encore un culte pour sainte Geneviève; Mgr Sibour ajoute donc au patronage de saint Vincent de Paul celui de la bergère de Nanterre et il approuve, en 1851, l'Œuvre des Pauvres Malades dans la banlieue, œuvre qui devait, en quarante ans, constituer plus de 40 maisons de Filles de la Charité. Et voici, par une singulière coïncidence (les desseins de Dieu ne sont pas les nôtres), que ce prélat, qui avait tant aimé sainte Geneviève, est

frappé, le jour même de la fête de sainte Geneviève, par une main sacrilège. Le rapport qui suit sa mort respire la plus vive émotion et la plus grande douleur : « Nous avons perdu un père, un protecteur sincère et « dévoué. Avec quel empressement il venait chaque « année présider l'Assemblée générale ! Avec quel pieux « intérêt il écoutait le détail de vos travaux ! Quel saint « enthousiasme s'emparait de son âme ! Qu'elle était tou- « chante l'effusion de ses sentiments ! » Le rapporteur concluait ainsi : « Nous avons lieu d'espérer que les sang « de Mgr Sibour n'aura pas moins de vertu que celui de « Mgr Affre. »

« Quand le P. Etienne prononçait ces paroles, il connaissait déjà le nom du successeur de Mgr Sibour ; il savait les hautes qualités de l'éminent et vertueux Pontife qui montait sur le siège archiepiscopal de Paris ; le cardinal Morlot avait établi l'Œuvre des Pauvres malades à Tours, où il avait été archevêque, de 1842 à 1857. Transféré à Paris, il put donner libre essor à sa charité dans un champ plus vaste. Comme son prédécesseur, il témoigna une affection particulière pour les populations de la banlieue et, dit le rapporteur dans un langage enthousiaste, « ce que Paris n'avait jamais « vu, ce qui n'a jamais eu d'exemple dans l'histoire du « monde catholique, il allait, lui, cardinal de la sainte « Église ! il allait, en personne, installer les Dames et les « Filles de la Charité dans les bourgades qui entourent « Paris et bénir les modestes demeures d'où rayonnait leur zèle ». Le cardinal Morlot unit votre Œuvre, par des liens et des faveurs spirituels, à l'Institut de Sainte- Geneviève, dont il avait établi le siège à la basilique aujourd'hui désaffectée et les chapelains de Sainte- Geneviève et les porteurs de la châsse consacraient généreusement à votre Œuvre une partie de leurs ressources.

« Le Père Etienne disait du cardinal Morlot, à la réunion qui suivit sa mort, en 1863 : « Il aimait votre « Œuvre de toutes les tendresses de son âme ; il se plai-
« sait à l'entourer de sa haute bienveillance ; il disait
« qu'une de ses plus douces jouissances était de venir
« chaque année entendre le récit de vos travaux. »

« L'année de la mort du cardinal Morlot, vous étiez
1195 Dames dans le diocèse de Paris, vous aviez fait
160258 visites aux pauvres et dépensé pour eux
139755 francs. Mgr Darboy, qui succéda au cardinal
Morlot, était venu dans cette chapelle pour accompa-
gner soit Mgr Sibour, soit le cardinal Morlot ; et après
la mort de Mgr Sibour, qui survint peu de jours avant
votre Assemblée, Mgr Darboy vint présider cette réu-
nion comme vicaire capitulaire. Quelques jours après,
dans la lettre qui annonçait le douloureux événement,
Mgr Darboy s'écriait : « O Paris ! Paris ! puisses-tu ne
« pas porter le poids du crime qui vient de se commettre
« dans ton sein ! Puissent tes bonnes œuvres si multi-
« pliées et si généreuses fléchir le cœur de Dieu et désar-
« mer sa colère ! Que votre mort, ô saint archevêque,
« nous affermisse dans la charité que vous avez prêchée
« par toute votre vie ! » Mgr Darboy, que l'on connaît
surtout par sa raison si haute, devait égaler ses prédé-
cesseurs pour la charité. Il avait tenu à recevoir le
pallium d'archevêque de Paris dans la chapelle qui
renferme le corps de saint Vincent ; une des premières
paroles qu'il dit à son clergé dans la retraite sacerdo-
tale qui suivit son installation, fut de recommander à
ses prêtres les œuvres de charité. « Acceptez, leur
« disait-il, le concours des laïques, soyez reconnaissants
« de leurs services, encouragez leurs efforts. » Il fut,
pendant son épiscopat, l'avocat éloquent des pauvres ;
et celui qui avait composé *Les Femmes de la Bible* et
Les Saintes Femmes savait animer les Dames de la Cha-

rité des ardeurs du saint amour de Dieu et du prochain. Il devait laisser un monument plus éloquent que ses livres et ses mandements, il devait laisser le souvenir d'une mort héroïque qui, nous l'espérons et nous le désirons, nous permettra de l'honorer bientôt, grâce à vous, Éminence, sous le titre de martyr de la charité. Mgr Darboy, en effet, avait ordonné à ses prêtres de rester à leur poste pendant la Commune; il y resta lui-même et, victime du devoir pastoral, il devait payer de sa vie l'honneur d'avoir donné à ses diocésains l'exemple d'une fermeté invincible.

« Les malheureux qui avaient tué Mgr Darboy étaient descendus des hauteurs de Belleville, étaient venus des faubourgs de Paris; par une sainte vengeance, lorsque les assemblées générales des Dames de la Charité, interrompues par la guerre et par la Commune, reprirent en 1872, sous la présidence du cardinal Guibert, on résolut la croisade dans les faubourgs, on décida l'expiation par la charité dans le quartier flétri par les massacres des otages. Le cardinal Guibert donna l'exemple et il se consacra de préférence à la population des faubourgs, « plus ignorants que
« coupables, abîmes de misère qui entourent le luxe de
« Paris d'une ceinture honteuse, où le désordre matériel
« et moral dépasse tout ce que l'imagination peut rêver
« de plus hideux », disait le rapporteur. Le Pierre l'Ermite de cette croisade fut M. l'abbé Langénieux, qui était alors vicaire général du cardinal Guibert et qui eut souvent l'occasion de prendre la parole en faveur de votre Œuvre, même quand il fut devenu cardinal-archevêque de Reims. Il disait, le 21 mai 1872 :
« L'Association des Pauvres malades est vraiment
« l'œuvre de Dieu; c'est une œuvre catholique, sociale;
« vous accomplissez un ministère sacerdotal; vous êtes
« les introductrices du Roi des rois dans le cœur des

« pauvres ; notre arme pour attaquer les faubourgs, notre
« seule ressource est la charité. Dieu vous appelle, Mes-
« dames ; en avant ! » Et le cardinal Guibert confirmait
les paroles de son vicaire général : « La charité, disait-il,
« est la grande et la première prédication de notre
« époque. » Il appelait les Dames de la Charité « ses
« auxiliaires dévouées pour faire régner Jésus-Christ
« dans les âmes ». Dans ses mandements, il prévoyait
l'ascension des classes ouvrières, il avait de lugubres
pressentiments sur l'avenir, mais il croyait fermement
que « la victoire resterait à la charité chrétienne ». C'est lui qui fit les démarches nécessaires pour que saint Vincent fût proclamé patron des œuvres de charité. « Pendant quinze ans, dira le rapporteur en 1887,
« votre Assemblée générale a été présidée par le vénéra-
« ble cardinal que nous pleurons. Il aimait votre Œuvre
« parce qu'il aimait les pauvres ; il venait encourager
« votre zèle et, dans ses éloquents plaidoyers pour pro-
« mouvoir la charité, il mentionnait l'Œuvre des Dames
« et il louait le zèle qui animait les associées. » A sa mort, votre Œuvre comptait, à Paris, 1 625 membres ; elle visitait 49 908 pauvres malades ; le budget de ce ministère de la guerre, pacifique et charitable, se montait à 265 000 francs.

« Le grand cardinal était mort, celui dont la sagesse consommée, la parole magistrale étaient la vie de votre Association, et voici que la Providence, qui gâte Paris, qui a un faible pour Paris, lui donne un saint archevêque en la personne du cardinal Richard, *gemma sacerdotum*, la perle des prêtres et des évêques, un homme à la foi vive, à la piété profonde, au recueillement continu, à l'esprit totalement surnaturel, à la charité sans borne. A vos réunions il ne parlait pas comme le cardinal Guibert, mais sa personne, mais ses exemples étaient une prédication. « Il a toujours été

« si bon pour nous », telle est l'exclamation du rapporteur à la réunion qui suit la mort du cardinal Richard; il est venu dix-neuf fois honorer l'Assemblée de sa présence; il a toujours témoigné la haute estime qu'il portait à vos œuvres; il a souvent proposé, soit ici, soit dans ses mandements, saint Vincent comme le modèle de l'apostolat actuel; en 1891, le rapporteur pouvait lui dire : « Nous savons que ce qui touche le plus votre cœur de pasteur et de père, c'est l'assistance des pauvres et des malades. » Pendant son long épiscopat de vingt-deux ans, votre Œuvre s'est accrue dans des proportions remarquables. Mgr Richard a vécu plein de charité, il a vécu de charité et il est mort de charité, car c'est en allant porter ses condoléances aux Augustines, que l'on venait de chasser de l'Hôtel-Dieu, qu'il a pris froid et contracté le mal qui l'a enlevé rapidement, le jour de saint François de Sales. C'est bien le cas de rappeler le mot que saint Vincent disait de l'évêque de Genève et de l'appliquer au cardinal Richard : « Si Monseigneur de Paris est si bon, que doit être le bon Dieu ! »

« Le bon Dieu a été bien bon de nous avoir donné, dans la personne du cardinal Amette, un digne successeur au saint cardinal Richard. Vous savez tout ce qu'il a fait pour vous. Non seulement il venait fréquemment, mais même il prévenait quelquefois les invitations et il avait la très délicate et très gracieuse amabilité de s'inviter lui-même; il vous parlait avec l'abandon d'un père; il a tenu à consacrer deux congrès diocésains au développement de votre Œuvre; il a fondé l'Association Louise de Marillac, qui enrôle les jeunes filles du peuple et les demoiselles de la société, et qui compte actuellement dans Paris 56 groupes avec 1 534 membres; il suivait avec une affection tendre et éclairée les progrès de cette Œuvre. Il était pour ces jeunes et

ardentes « Louise » un père très aimant et très aimé. Dieu nous l'avait donné ! Dieu nous l'a enlevé ! Que son saint nom soit béni ! »

LA RÉPARATION SACERDOTALE

Avril 1926. — M. Jean-Baptiste Debruyne, prêtre de la Mission, mort dans notre maison d'études de Dax, le 8 février 1926.

Notre vénérable doyen, le bon M. Debruyne, nous a quittés, le 8 février, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge et la soixante et unième de son sacerdoce. Il était venu à Dax en octobre 1922 pour se reposer et pour achever, dans la paix et la tranquillité de notre solitude, une vie sacerdotale bien remplie et bien méritante.

Pendant les soixante-deux années de sa vie de communauté, M. Debruyne a été d'abord professeur au Grand Séminaire de Saint-Flour jusqu'en 1872, époque à laquelle il fut envoyé à l'île de la Réunion pour prendre la direction du collège Saint-Charles. Après la fermeture de cet établissement, en 1875, il remplit pendant quelque temps auprès de M. Eugène Boré, Supérieur général, les délicates fonctions de secrétaire particulier. En 1876, il fut nommé directeur du collège de Saint-Benoit, à Constantinople, puis, en 1880, Supérieur au collège dit de la Propagande à Smyrne. En 1883, il revint en France et fut envoyé à la maison de Loos-lez-Lille pour organiser les missions flamandes dans le Nord. Une année après il fut nommé au Grand Séminaire d'Évreux, et pendant les quinze années qu'il y resta, il exerça, sur le clergé et les communautés religieuses de la ville et du diocèse, une telle impression que les vingt-six ans écoulés depuis son départ n'ont pu y effacer son souvenir tou-

jours aussi vivant. Aussi la nouvelle de sa mort y produisit une peine bien profonde.

En 1899, on lui confia la direction de notre maison internationale d'études à Rome, charge qu'il remplit avec beaucoup de tact et de prudence. En 1907, il quitta Rome où il laissa les plus grands regrets, et il fut placé à Lille, où pendant quatre ans il se dévoua au service des Filles de la Charité, très nombreuses dans cette ville. Il revint une deuxième fois à Rome en 1911, non plus pour s'occuper des étudiants de la Mission, mais pour se consacrer uniquement au soin des Filles de la Charité qui avaient instamment sollicité son retour. En 1922, l'obéissance l'obligea à quitter Rome une deuxième fois, et c'est alors qu'il vint ici, à Dax, nous édifier par le spectacle de ses rares vertus et le rayonnement de son esprit éminemment sacerdotal.

M. Debruyne, en effet, était surtout prêtre. C'est la pensée qui domine dans toutes les lettres reçues à l'occasion de son décès; c'est aussi le résumé de la conférence dans laquelle, suivant l'usage, nous nous sommes ici entretenus de notre cher défunt, après sa mort. Un de nos confrères qui l'avait particulièrement connu à Rome pendant les deux ans qu'il avait passés sous sa direction, nous dit que lorsqu'il vit pour la première fois le bon M. Debruyne, il pensa de suite au texte de nos saints livres : *Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo*, tellement était profonde l'impression sacerdotale que notre cher défunt produisit sur ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Ce même confrère nous a dit comment M. Debruyne s'est montré toujours prêtre dans sa tenue toujours si digne, prêtre dans les instructions adressées aux prêtres nouvellement ordonnés ou aspirants au sacerdoce, prêtre dans la direction des âmes

qui venaient si nombreuses chercher auprès de lui lumière, conseil et direction ; car il semblait avoir reçu du bon Dieu un don particulier pour la direction des âmes. C'était un modèle vivant du prêtre pour tous les jeunes étudiants ecclésiastiques confiés à ses soins.

C'est la même impression qu'il laisse dans notre maison de Dax. M. Debruyne édifiait beaucoup par la piété avec laquelle il célébrait la sainte messe, par sa dignité pendant la récitation de l'office divin, par ses longues et nombreuses visites au Très Saint Sacrement, par sa particulière dévotion envers la sainte Vierge et saint Joseph, patron de la bonne mort.

Son grand sacrifice pendant sa dernière maladie fut de ne plus pouvoir célébrer la sainte messe, qu'il dut abandonner à partir du 27 décembre. Il fit d'abord de grands efforts pour pouvoir y assister au moins et recevoir la sainte communion ; mais cela ne le consolait pas tout à fait de ne pouvoir lui-même célébrer le saint sacrifice. Du reste, bientôt, il fut privé même du bonheur d'y assister. Heureux encore de pouvoir communier tous les jours ; et cette grâce lui a été accordée jusqu'à l'avant-veille de sa mort. Il gémissait cependant de n'avoir plus la force de dire des choses aimables au divin Maître qui venait ainsi le visiter si fidèlement.

Notre vénérable malade s'est éteint tout doucement, et il ne semble pas avoir souffert beaucoup. En tout cas, jamais on n'a surpris sur ses lèvres une parole de plainte, ni dans ses gestes un signe d'impatience. Il reçut les derniers sacrements en pleine connaissance, voulant suivre sur le rituel les paroles liturgiques. Pendant son agonie, commencée le dimanche 7 février et qui se prolongea jusqu'au lundi matin à six heures

et demie, le vénérable malade faisait souvent sur lui-même le signe de la croix et baisait avec respect et amour sa croix de Réparation. Le prêtre qui l'avait assisté pendant la nuit, ayant célébré à son intention la sainte messe à cinq heures et demie, revint achever son action de grâces auprès de lui, récita une dernière fois les prières des agonisants et renouvela la sainte absolution au moment même où le bon M. Debruyne quittait la terre pour aller recevoir au ciel la récompense réservée au bon et saint prêtre. N.

M. DILLIES (*suite*)

Sa prédication. — Tous ceux qui ont entendu la parole si vivante de M. Dillies, qui gardent encore dans les oreilles ses accents si personnels, si pénétrants, si pressants, savent que son éloquence est tellement « de l'homme même », qu'il est impossible de la définir. Elle est extrêmement originale, inimitable, libérée de toutes les conventions oratoires. Le geste, le plus souvent discret, sait être au besoin ample, passionné même; le ton très mobile, très varié; il lui arrive parfois de jeter un cri, parfois de pleurer: peu lui importe, s'il le faut: il a dépouillé tout respect humain, il n'a pas honte de sa flamme ou de son émotion; il se donne, il s'épuise.

Ses auditeurs aimeront à retrouver ici un écho de sa parole: puissent-ils n'être pas trop déçus dans leurs espérances; puisse cet écho n'être pas trop affaibli, trop dénaturé! Qu'on veuille bien nous excuser: il est si difficile de reproduire des conférences données d'abondance, dont on ne possède pas le texte écrit; on est obligé de travailler en se servant de notes prises après coup, où l'on cherche, sans être sûr de la trouver jamais, la parole même du père qui nous a quittés.

Ces pages « arriveront au lecteur froides et décolorées ; mais quand, au soir de l'automne, les feuilles tombent et gisent par terre, plus d'un regard et plus d'une main les cherchent encore, et, fussent-elles dédaignées de tous, le vent peut les emporter et en préparer une couche à quelque pauvre dont la Providence se souvient au haut du ciel ». (LACORDAIRE.)

Essayons de grouper, d'abord, une série de conférences ou d'entretiens concernant la vie spirituelle : conférences de retraites du début de l'année, ou de retraites d'ordination, entretiens du dimanche matin, ce sont les plus nombreuses. Les idées qu'elles développent ne sont pas neuves, c'est l'Évangile, c'est saint Paul. Ce qu'on voudrait retrouver, c'est l'accent profondément personnel qu'y mettait M. Dillies, le cri parti du fond de l'âme pour atteindre nos âmes.

Tout lui était une occasion de s'élever et de nous élever. En juillet 1924, il prend texte de la réception à l'Académie française de l'abbé Bremond, pour admirer le renouveau de la littérature spirituelle, mise à la portée du grand public, appréciée, goûtée, pratiquée par une foule chaque jour plus grande de fidèles, dans tous les rangs de la société : « Pénétrons dans l'humble chambre d'une couturière ; pour se délasser, cette jeune fille lit la « Montée du Carmel »... Certains romanciers s'occupent volontiers de mystique. L'un d'eux a bien compris saint François de Sales : il va recevoir l'abbé Bremond à l'Académie française... Or, l'« Histoire littéraire du Sentiment religieux », « L'Anneau d'or des grands mystiques », qu'est-ce autre chose que l'histoire des merveilles de la Vie divine dans les âmes, l'histoire de la sainteté? »

A cette sainteté, toutes les âmes sont appelées ; « mais s'il est une âme appelée à la sainteté, c'est l'âme du prêtre... en raison de son sacerdoce ». Cette

sainteté, harmonieux résultat de trois éléments, qualités naturelles, vertus infuses, dons du Saint-Esprit, « c'est-à-dire union dans la perfection, de la vie intellectuelle et de la vie intérieure, de la vie naturelle et de la vie surnaturelle », n'est-elle pas notre toute spéciale vocation ? Sachons nous faire une « conviction ardente ». Faisons fructifier tous nos talents. « Jusques à quand laisserons-nous aux autres l'apanage de la raison naturelle ? » Les intelligences ne veulent pas se passer de ce quasi-sacrement : elles rejettent le Verbe divin quand il n'est pas bien traduit par le verbe humain : pour être plus apôtres, ayons le culte de la raison, de la beauté, de la perfection... Développons en nous tous les dons du Bon Dieu : la raison, la foi, les dons du Saint-Esprit : nous n'avons pas le droit de développer les uns au détriment des autres ». Pour lutter contre le mal, pour « changer le monde », soyons des savants, certes, mais ayant tout, soyons des saints. « Demandons les grâces qui font les saints ! »

Cette sainteté, M. Dillies la conçoit de la façon la plus haute et la plus simple : c'est l'union à Dieu, union la plus intime qui soit, celle des épousailles. Un commentaire de l'Évangile des Noces de Cana lui sert à développer cette idée. Les Noces de Cana figurent les noces mystiques si nombreuses :

Noces mystiques du Verbe et de la nature humaine, de Jésus-Christ et de son Église, annoncées et chantées d'avance dans le *Cantique des cantiques* ;

Noces mystiques du Verbe avec une nature humaine, dans le sein de la Vierge Marie ;

Noces mystiques de Marie, épouse de Joseph selon la loi, épouse du Saint-Esprit dans le mystère de l'Annonciation, et, au cours de sa longue vie, plus que toute autre, *Sponsa Verbi*. Fécondité de ces épousailles : elle obtient le premier miracle de Jésus ; elle

le décide à faire son premier acte d'apostolat parmi les hommes, à mettre un terme à sa vie cachée. Grandeur de ces épousailles : Marie est « celle qui se tait », son secret est trop grand !

« Depuis, que d'âmes ont eu leur secret ! elles ont fait un vœu, elles se sont données dans le silence et l'amour. »

« Nous nous donnerons un jour au sous-diaconat, avant les grandes épousailles qui nous mèneront sur les cimes de l'union divine, au sacerdoce qui nous unira pour jamais au Prêtre Éternel. »

S'appuyant sur saint Paul (*Rom.*, VI, 9-10. *I Cor.*, III, 16. VI, 16), et sur saint Jean (XIV, 24), il nous montre les merveilles de l'habitation divine dans les âmes, s'épanouissant dans la vie des saints. « S'il fallait leur dire qu'ils se sont trompés, que la Sainte Trinité n'était pas en eux comme ils l'ont cru pendant toute une vie de souffrance et de renoncement, oh ! alors, on entendrait s'élever des cris de désespoir : *Vox audita est in Rama, ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos, quia non sunt!*... Non, il est impossible que les Carmels soient à ce point désolés, et nul n'y entendra jamais de tels accents de douleur. »

« Imaginations ? » — Non, « célestes vérités », que nous devons réaliser dans nos vies. *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Nous sommes donc les temples de Dieu. *Templum Dei sanctum, quod estis vos...* Dans ce temple, consacré par l'Esprit Saint, demeure en permanence la Sainte Trinité. Le Christ, notre Prêtre, notre Chef, notre Modèle, y adore perpétuellement les Trois Personnes divines. Toute la vie du prêtre, « prolongement sacerdotal du Christ », sera donc de s'unir à cette oraison, à ce sacrifice du Christ.

C'est autour de cette idée concrète que M. Dillies groupe tous les éléments de la vie spirituelle que les circonstances l'amènent à exposer successivement au cours de ses entretiens.

Cette vie se développera et s'épanouira à la flamme d'un grand amour. M. Dillies n'avait pas peur de ce mot, et par deux fois, en 1920 et 1924, il en fit le thème général de ses conférences durant la retraite de rentrée. Ayant à traiter ce sujet devenu banal, « la fin de l'homme », il commença : « La fin de l'homme, c'est l'amour. » Tous ceux qui alors l'entendirent pour la première fois se souviennent de l'impression qu'ils ont ressentie à cette voix : étonnement, stupeur même devant la hardiesse de la pensée et l'audace des conclusions ; émerveillement devant ces splendeurs jusqu'alors ignorées et révélées pour la première fois ; admiration devant cette éloquence si originale, si persuasive, et surtout devant cette âme si pleinement sacerdotale, qui s'est dépouillée de tout l'humain, qui se livre entièrement à nous, et qui, par le spectacle qu'elle nous donne d'elle-même, mieux que par le discours, nous montre ce que c'est véritablement qu'aimer.

« La fin de l'homme, c'est l'amour. » Hélas ! l'homme fait pour aimer ne sait pas aimer : le monde aime, mais il aime mal... « Je suis trop vieux pour changer de conviction. » Saint François de Sales n'a-t-il pas dit lui-même que le terme de la vie dévote, c'est l'amour de Dieu ?

I. — La fin de l'homme, c'est d'aimer. — Comme preuve, on apporte deux textes évangéliques : le premier, qui est de saint Luc (XII, 49), révèle la vocation de Jésus : *Ignem veni mittere in terram*, sur la terre tout entière. L'amour, vie de la Trinité, feu consumant (*Hébr.*, XII, 29). La seconde personne de

la Sainte Trinité est venue pour mettre le feu à la terre; Jésus, l'Enfant Jésus, a ravi le feu du ciel pour nous le donner : *Et quid volo, nisi ut accendatur?* « Volonté, désir ardent de Jésus; désir manifesté lors de sa vie sur la terre, et plus récemment à Marguerite-Marie; entre ces deux manifestations, pas de solution de continuité... Jésus veut notre amour : à l'aurore d'un siècle où la raison allait étouffer l'amour, Notre-Seigneur se plaint à l'avance : Il a tant aimé... il ne reçoit que des ingrattitudes... il est si peu aimé dans le monde... et parfois de ceux qui lui sont consacrés... Oh ! allumer des feux, la sublime mission : ce fut celle de Jésus, ce sera la nôtre.

Ce premier texte s'adresse à tous; le second s'adresse plus particulièrement aux prêtres. « Pierre, me chéristu plus que ceux-ci? » (Jean, XXI, 15) — *diligis* — il y a une différence dans le grec, comme aussi dans le latin, *agapân philein, diligere et amare*. — Une troisième fois : Pierre, m'aimes-tu? (XXI, 17). *Amas me?* — Pourquoi cette question posée à Pierre? Sans doute, il a été choisi pour gouverner l'Église; mais pourquoi cette question ne fut-elle pas posée à Jean? Parce que Jean est le type des âmes candides, qui ont toujours aimé, qui considèrent l'amour comme un devoir... Pierre, lui, a commis une faute grave, il a nié, il est repentant. Aussi, en sa personne, Jésus nous interroge-t-il tous, nous qui avons péché. Pour moi, je n'aurais pas osé répondre, je me serais contenté de pleurer : les larmes sont une réponse; mais Pierre a répondu pour nous.

Jésus veut que le feu s'allume partout, mais surtout dans l'âme des prêtres, à l'Université, au Séminaire académique.

II. — Aimer, c'est se donner, c'est souffrir, c'est mourir, Mots qui font peur...

1° Se donner, comment? Remarquer d'abord que « la pensée est la mesure de l'amour ». Il semble que cette formule exprime une réalité profonde. Saint Augustin l'avait compris : *Qui amat, intendit illi qui intendit sibi*.

« Deux personnes s'aiment, elles sont séparées ; pas de joie plus grande que celle de penser à l'absent ; mais cette joie ne va pas sans une appréhension : « Je pense à lui ; pense-t-il à moi ? » L'amour s'accompagne toujours de cette souffrance.

Or, Notre-Seigneur pense à nous toujours comme si nous étions seuls au monde. Il le peut, soyons en paix de ce côté-là. Jésus nous a tant aimés, et maintenant, et toujours.

Mais si nous pouvons être sûrs de Jésus, Jésus peut-il être aussi sûr de nous? On peut — disons le mot bien bas — trahir l'amour. Gardons-nous d'une telle trahison. Au contraire, pensons toujours à Jésus, puisqu'il pense toujours à nous ; toujours... vivre avec lui, à longueur de journée, par la pensée... ; que de pensées inutiles au cours d'une journée!... Au moins, que chaque fois que notre pensée s'occupe à autre chose qu'à Jésus, ce soit par sa volonté, pour Lui, en Lui, avec Lui ; alors, à la bonne heure !

2° Impossible de vivre ainsi sans rencontrer la souffrance : alors ne pas choisir parmi les actes ceux qui nous plaisent le mieux : Jésus n'a choisi ni sa crèche, ni sa croix, ni ses épines, ni l'heure à laquelle il accomplira de nouveau, dans nos églises, son sacrifice. Prendre tout, accepter tout ce qui coûte, tous les jours, du matin au soir, en pensant à Jésus, par amour pour Jésus.

3° Ainsi nous mourrons, et suivant une expression inventée dans nos pays catholiques du Nord, « nous mourrons à petit feu ». Il en est qui peuvent tout

donner d'un coup, les heureux !... aux autres, il est donné de semer sur tous les sentiers de leur vie, quelque chose de leur amour-propre, de faire mourir à chaque heure quelque tendance vitale mauvaise.

III. — Voilà comment nous nous appliquerons à remplir notre fin qui est l'amour, et nous le ferons :

1° Passionnément... Jésus a aimé ainsi : sa « Passion »... mot défiguré par le monde : tout amour, même mauvais, implique une souffrance : la passion, c'est la souffrance de l'amour.

Les saints ont aimé à la folie : Marie-Madeleine, le jour de la Résurrection, ne trouve plus le corps du Maître ; son cri de désespoir : « Ils l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis. » Que de fois, au cours de sa vie sacerdotale, le prêtre peut se répéter ces paroles !... Les saints ont été des excessifs ; Notre-Seigneur l'a été lui-même : *In finem dilexit*, il a aimé « jusqu'au bout ».

2° Virilement... « De toute la force de nos bras, à la sueur de notre front » : aimer ainsi, c'est aimer en hommes.

3° Joyeusement... On conquiert par un sourire ; la joie qui illumine le visage, la joie, le ressort de l'apôtre. L'amour est notre fin, notre tout : *Ambulate in dilectione. Da mihi amorem, et sufficit.*

Disciple en cela de saint François de Sales, M. Dillies voit dans l'amour le résumé de la théologie. C'est en fonction de cette idée maîtresse qu'il nous montre, par exemple, le péché : le péché mortel, qui tue l'amour : le péché véniel, « blessure de l'amour » ; l'innocence du prêtre, nécessaire pour répondre à l'appel de Dieu : *Ego quaero cor purum*, et qui ne peut se réaliser que par un double mouvement : nous vider de tout ce qu'il y a d'humain en nous, et nous recueillir en notre « centre intérieur », pour nous remplir de Dieu.

De la sorte, nous édifierons en nous la maison de Dieu, le temple de la Sainte Trinité ; nous nous remplirons « de toute la plénitude de Dieu » ; « la vie pleine », le beau mot !

Qu'est-ce que cette plénitude ? En quoi consiste-t-elle ? Pour l'homme naturel, la « plénitude » consiste à ramener toujours la pensée et le cœur en face de son objet... c'est le mot de Malebranche : « C'est à la sueur de son front, par l'attention, qu'on reçoit la paix de l'esprit et qu'on obtient pour récompense la lumière. » On peut être un génie, et cependant être vide, parce que pour les baptisés, il n'y a qu'une seule plénitude, la « plénitude de Dieu » : le mot est de saint Paul (*Eph.*, III, 19).

Notre but : avoir l'âme pleine de Dieu. Avons-nous l'âme « remplie de la plénitude de Dieu »?... Ce matin, je me suis levé : mon esprit n'a-t-il pas été un carrefour ? ma pensée vide, vide de Dieu ? mon cœur vide, vide de Dieu ?

L'exemple du frère convers dont la vie est vraiment « pleine » : levé à deux heures... *Praeoccupemus faciem ejus in confessione*... en faisant sa modeste toilette, en refaisant sa couche où ont reposé des saints... l'humble frère qui, toute la journée, dans ses allées et venues, s'entretient avec Dieu en lui...

Lutte du surnaturel contre l'envahissement perpétuel du naturel... dompter son corps, se détacher... pour passer des ténèbres à la lumière et posséder son âme dans la paix. Se remplir de Jésus : *ut impleamini in illo... qui est caput*... pour donner, plus tard, de sa plénitude...

Cette vie pleine, croissant chaque jour dans le Christ, *in illo* — ou mieux *in illum*, comme porte le grec, — cette vie toute sous l'influence de l'Esprit-Saint, fera à chaque instant monter vers le Père sa prière :

« La prière n'est que la forme extérieure que prend la piété. » Y a-t-il pour prier une méthode doctrinale ? Je n'oserais pas l'exposer aux fidèles, mais à vous... Oui, il y a une méthode doctrinale : saint Paul l'a exposée (*Rom.*, VIII).

Saint Paul commence par rappeler que nous avons en nous un esprit naturel, un esprit de mort, qui a été crucifié lors de notre baptême, grâce à la toute-puissance de la résurrection de Jésus-Christ.

Cet esprit de servitude — nous étions des esclaves — a été remplacé par un esprit nouveau, l'esprit d'adoption. Tous ceux qui se laissent guider par cet esprit sont fils de Dieu : *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (VIII, 14), et puisqu'ils sont fils, ils peuvent dire à Dieu : Abba... Père.

Comment donc faut-il prier ? (versets 26 et 27).

1° Nous sommes faibles : nous ne sommes que misères : nous ne pouvons même pas, sans une grâce spéciale, prononcer avec mérite le nom de Jésus ; nous ne sommes pas des hommes, mais de petits enfants. L'Esprit-Saint, qui est en nous, nous aide.

2° Nous ne savons ni ce que nous devons demander, ni comment il faut le demander... nous sommes des ignorants, et l'ignorance est la plus grande des faiblesses : aux biens véritables nous préférons les faux biens, aux biens supérieurs des biens qui sont loin de les valoir.

L'Esprit-Saint demande pour nous, et comment demande-t-il ? Il pousse des gémissements : pourquoi sa prière revêt-elle cette forme ? Ah ! parce que nous sommes des enfants, de tout petits enfants... Les petits enfants ne savent encore que pousser des vagissements, des sons inarticulés : le petit enfant se plaint ; ses demandes sont des plaintes : mais comme sa mère comprend !... Elle reconnaît sa voix, et lui accorde,

non pas les faux biens qu'il pourrait désirer, mais le bien véritable qui correspond à ses besoins... Gémissements inénarrables, tellement ils sont pleins de sens, pleins de choses qui sont intraduisibles, ineffables dans le langage créé...

3° Alors Dieu, qui scrute les reins et les cœurs, sait ce que demande et désire l'Esprit : leurs âmes, si l'on peut ainsi parler, sont unanimes ; car l'Esprit connaît Dieu, et il prie pour nous, les baptisés, les saints...

Oh ! le spectacle, beau entre tous, que celui de l'arrivée d'une telle épître dans le milieu romain... Ne laissons pas cette doctrine aux chrétiens de la primitive Église. A propos de ces deux versets (VIII, 26 et 27), un pieux commentateur nous dit : *Disce hanc fuisse apostolicam praxim...* la méthode des apôtres, à qui la donner, sinon à vous ?

Vous avez tous entendu parler de la harpe éolienne : on la suspendait à un arbre, le vent en faisait vibrer les cordes, et le chant en était d'autant plus beau qu'il était plus mystérieux. Nous avons mieux que la harpe éolienne : abandonnons notre âme au Chantre divin... *Confitebor tibi in cithara* (Ps. XLII)... *Laudate eum in psalterio et cithara* (Ps. CL)... *in psalterio decem chordarum psallam ei* (Ps. XXXII). La louange, que l'Esprit-Saint l'exhale de nos cœurs dans l'exultation de l'amour!...

Et c'est au ciel enfin que s'épanouira cette vie : comme il avait commencé par un commentaire de l'Évangile des Noces de Cana, cet exposé s'achève par une paraphrase de l'invitation au festin nuptial. *Venite ad nuptias. Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus...* Pour répondre à l'invitation, il faut suivre Jésus : il est la voie : et celui qui veut venir après lui doit se renoncer, porter sa croix, tous les jours, et le suivre. On ne va pas au

ciel sans l'amour du sacrifice, des grands, mais surtout des petits sacrifices. Il est la vie, et nul n'a la vie en lui s'il ne mange la chair du Fils de l'Homme. On ne va pas au ciel sans l'Eucharistie.

« Vivre de ces deux amours, la Croix et l'Eucharistie : l'une aide à porter l'autre... Enseignez aux enfants qui vous seront confiés l'amour de la Croix, l'amour de l'Eucharistie, et leur éducation sera faite : tout le reste n'est qu'expédients... »

L'Eucharistie et le sacerdoce avaient à ses yeux une telle importance qu'il a paru intéressant de recueillir à part ses enseignements sur ces matières : ces instructions forment à elles seules un tout complet, et on voudra bien excuser ce qu'il peut y avoir de factice dans un tel groupement.

L'Eucharistie, c'est avant tout la Messe, le Sacrifice qui renouvelle tous les jours pour nous le sacrifice du Calvaire. M. Dillies n'a pas manqué de nous le rappeler, nous enseignant toute la richesse cachée dans le symbolisme de la liturgie de la messe, dont tous les détails rappellent les circonstances du sacrifice de Jésus, nous montrant dans la messe le centre où converge toute la vie du monde, où devrait tendre aussi toute notre vie, la reproduction du sacrifice éternel du Christ, auquel nous devons unir notre sacrifice, celui qu'offre dans le temple de nos âmes, le divin Prêtre.

L'Eucharistie, c'est aussi la Communion, et c'est de la Sainte Communion surtout que nous parla M. Dillies dans les dernières instructions qu'il nous fit. Il le fit d'après un passage de Louis de Blois, le vieux bénédictin de Liessies, dont il aimait la doctrine si simple et si austère :

« O Sacrement infiniment digne et infiniment suave, où, sous les espèces du pain et du vin, nous recevons

le Christ tout entier, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, et la Trinité tout entière, Père, Fils et Saint-Esprit ! Car les trois Personnes étant un seul et même Dieu, une seule et même essence, ne peuvent être séparées l'une et l'autre, et puisque le Christ est Dieu, dans son corps habite la Trinité tout entière. Celui qui reçoit le corps du Christ avec la dévotion qui lui est due est purifié de tous ses péchés, même des péchés mortels qu'il aurait commis sans le savoir ou qu'il aurait oubliés, pourvu toutefois qu'il soit dans la disposition de les confesser et d'en faire pénitence, au cas où il les connaîtrait. En second lieu, il entre en participation de tous les biens que le Christ nous a mérités par sa vie, sa passion et sa mort, et, qui plus est, de tous les mérites acquis ou à acquérir depuis Adam jusqu'au dernier des élus. Enfin, il est uni, incorporé au Christ, qui lui communique le courage et la force de résister aux vices et de s'appliquer aux vertus : il est orné d'une vie plus pure et plus excellente, transformé et converti en Dieu et rempli de toute la grâce de la très glorieuse Trinité. »

À toutes les richesses de ce « don de l'amour substantiel » : « Gratification, justification, incorporation, participation », M. Dillies ajoute deux autres caractères, la « consommation », c'est-à-dire l'union permanente à Notre-Seigneur, devenu l'aliment de notre vie, et la « fructification ». Parmi tous les fruits que produit en nous l'Eucharistie, il insiste surtout sur le « zèle ardent de la gloire de Dieu », le « sens profond de l'unité » et « l'amour du sacrifice », ayant mangé l'Hostie, nous devons nous-mêmes devenir « Hostie ».

Et c'est à distribuer la Sainte Eucharistie que le prêtre est appelé, comme le serviteur de l'Évangile, chargé par son Maître de réunir les convives pour le festin des Noces. M. Dillies insista sur ce rôle du

prêtre ; la place qu'il tient dans le monde, c'est celle de Jésus-Christ lui-même, dont il continue la mission, « homme de prière, homme des âmes, homme de sacrifice ». Il nous montra les merveilles de la vocation : œuvre de la Trinité tout entière, penchée sur une âme de jeune homme pour en faire un instrument parfait ; vocation qui exige de la part du prêtre une innocence incomparable, un renoncement absolu, un effort de tous les instants pour rester sans cesse ouvert à l'action de l'Esprit Saint, pour « tenir, grandir, agir ».

Enfin, dans une instruction qui devait être la dernière, l'adieu suprême du père à ses enfants, il nous parla « des craintes et des joies du sacerdoce ». Ces paroles, qui furent pour nous son testament, semblent le résumer tout entier : craintes devant notre faiblesse, l'immensité de notre tâche, nos lâchetés toujours possibles ; tristesses qui parfois étreignent le prêtre à la vue de certaines ruines, de certaines déchéances ; joies aussi : joies de la messe chaque matin, joie de l'apostolat, joie du sacrifice. Humilité profonde, abnégation totale, zèle ardent pour l'Eucharistie, c'était lui-même que, sans le savoir, M. Dillies nous donnait en exemple ce soir-là.

(A suivre.)

ESPAGNE

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à un autre numéro le compte rendu des revues de langue espagnole.

HOLLANDE

ST VINCENTIUS A PAULO.

Saint Vincent et ses œuvres en Hollande. — En 1881, la maison de Looz-les-Lille, étant menacée par le gouvernement français, fut transportée à Wernhout, en Hollande, terre hospitalière. Déjà la Hollande avait donné de ses fils à la Congrégation. A Wernhout, avant la guerre, il y avait deux cent cinquante élèves. On avait établi à Panningen, en 1903, une maison de la Congrégation. Cent trois prêtres en sont sortis. Deux chapelles de secours confiées à la Province érigée en 1921. Les Filles de la Charité ont commencé leurs œuvres d'enseignement et de visite des malades en 1902.

Saint Vincent et les missions. — En 1640, saint Vincent accepta les missions de Babylone; il envoya des missionnaires à Alger et Tunis en 1645, à Madagascar en 1648; on rappelle la tendresse de saint Vincent pour les missionnaires envoyés à l'étranger.

Échos des montagnes de Java. — M. de Backere a fait une tournée apostolique dans les montagnes. Les habitants sont robustes, intelligents; les forêts sont nombreuses; il y a des écoles où les enfants apprennent le Coran; superstition; on vénère les esprits de la forêt, de l'air.

L'été au Brésil. — M. Gussenhoven écrit de Fortaleza, la veille de Noël: chaleur torride; il confesse les femmes au confessionnal, les hommes à la sacristie; il communie les hommes à l'autel, les femmes à la table de communion. La pluie est une bénédiction; s'il pleut, c'est l'abondance; s'il ne pleut pas, c'est la sécheresse, la misère.

M. Dillies. — Ancien supérieur de Wernhout. Haute intelligence, sentiments délicats, âme élevée, vertus sacerdotales. Il possédait une connaissance approfondie des langues anciennes ; il l'a montré en composant un dictionnaire français-latin-grec ; il s'appliqua à communiquer à ses élèves ce qu'il savait et sentait, afin, comme il aimait à le répéter, qu'en faisant sentir le beau aux âmes, il les rapprochât de Dieu qui est la beauté même. Ceux qui l'ont vu en classe, où il aimait à remplacer les professeurs, peuvent rendre le témoignage qu'il avait le don de se faire comprendre de ses élèves et de les émouvoir. Mais point de science sans peine ; un prêtre qui n'est pas zélé n'est prêtre qu'à demi. C'est pour ce motif qu'il exhortait constamment à travailler avec ardeur, avec amour. Parlait-il du travail quotidien de plus tard, le mot qui venait fréquemment sur ses lèvres était celui de feu sacré qui doit animer, d'esprit de sacrifice qui donne la force de persévérer. Personnellement, il suivait les progrès des élèves, il visitait les classes, interrogeait les enfants, pour se rendre compte si l'on travaillait et comment. On travaillait beaucoup et bien. Il voulait avant tout que ses enfants devinssent de saints prêtres. La compréhension de leur dignité d'élus au sacerdoce, il cherchait à l'imprimer dans leur âme, dès les premières années de leur formation ; il s'appliquait à leur donner une âme sacerdotale. Il voulait leur donner l'élévation morale. Cette élévation devait aller le plus haut possible jusqu'à la sainteté. Devenez de saints prêtres, aimait-il à répéter. La meilleure voie qu'il indiquait était la Sainte Eucharistie. C'est la dévotion du prêtre, la dévotion par excellence. Plus encore par son exemple que par ses paroles, il forma les âmes ; c'était un prêtre saint et modeste, il était prêtre en tout et toujours. Il n'a pas eu d'autre vue que de

donner à l'âme de ses élèves un grand amour pour Dieu et le plus grand développement possible du cœur et de l'esprit *in virum perfectum*. Son désir de travailler jusqu'à la mort à Wernhout n'a pas été exaucé. Au mois de mai 1918, il fut, comme il l'écrivit alors, arraché à Wernhout. Il ne l'a jamais oublié. Dans toutes ses lettres, il parlait de sa maison tant aimée qui était devenue une partie de lui-même. Il y a fait un bien immense.

ITALIE

ANNALI DELLA MISSIONE.

Le numéro du 31 décembre 1925 est un numéro exceptionnel; il a XVI-428 pages; il a pour objet la *Congrégation de la Mission en Italie de 1642 à 1925*. Il fait l'histoire de chacune des maisons fondées depuis 1642. Il donne ensuite la liste des assistants italiens, des procureurs généraux près le Saint-Siège, des députés italiens aux assemblées générales, des visiteurs des provinces d'Italie, des supérieurs des maisons italiennes. Le volume est bien illustré.

28 février 1926. — *Les fêtes centenaires à San Giralamo de Sienne*. Le 27 septembre 1925, l'archevêque célébra la messe et adressa un *fervorino* plein d'affection et de piété; la grand'messe fut chantée par Mgr Barbieri, vicaire général; l'après-midi, après les vêpres, Mgr Corbini, évêque de Foligno, prononça le discours.

Le crucifix des vœux du bienheureux Perboyre. — Il l'avait remis avant de mourir à une vierge chinoise;

celle-ci, à sa mort, le confia au prêtre qui l'assistait; c'était un Père des Missions étrangères de Milan. Ce Père le donna au P. Sylvestre, franciscain, lequel étant venu à Rome pour la Semaine missionnaire qui s'est tenue chez nos confrères, du 27 septembre au 10 octobre 1925, en a fait cadeau à la maison du collège Léonin.

Les fêtes du troisième centenaire à Plaisance. — Un comité avait préparé les fêtes. Y assistèrent M. Veneziani, représentant M. le Supérieur général, M. Fugazza, visiteur, et un grand nombre de confrères. Les cérémonies religieuses se déroulèrent dans l'église paroissiale de Saint-Lazare. Le dimanche 11 octobre, messe pontificale par Mgr Menzani, évêque de Plaisance; le panégyrique fut donné par Don Francesco Gregori, qui parla de l'action de saint Vincent et de ses missionnaires dans le champ de la charité. Le lundi 12 octobre, Mgr Calchi-Novati, évêque de Bobbio, chanta la grand'messe et Mgr Fabbrucci, évêque de Borgo S. Donnino, les vêpres. Don Paolo Poggi montra l'œuvre de saint Vincent et de sa Congrégation par rapport au peuple. Le mardi 13, la messe pontificale fut chantée par S. Ém. le cardinal Nasalli-Rocca archevêque de Bologne. A midi, dans le grand réfectoire, se pressaient trois cents invités. A trois heures, séance musicale et littéraire. A la fonction religieuse qui clôtura le *triduum*, Don Lazzaro Chiappa montra l'action de saint Vincent par rapport au clergé.

Pèlerinage national italien des Dames de la Charité. — Il y eut *triduum* à l'église de nos confrères, Saint-Sylvestre du Quirinal, les 5, 6, 7 décembre 1925. Don Pino Scavizzi fut l'orateur de ces trois jours. L'église était insuffisante à contenir la foule des dames. Les cérémonies furent assurées par les clercs de la Mission

et les chants par eux et par les Enfants de Marie de plusieurs maisons de sœurs. Les visites aux basiliques se faisaient avant midi, plus de six cents dames les firent à pied, récitant le Rosaire et conduites par M. Alpi. C'était un beau spectacle de voir toutes ces dames, la fleur de l'aristocratie romaine, ayant à leur tête la présidente générale, duchesse Caffarelli, les vice-présidentes générales, princesse Rospigliosi, comtesse de Campello, la secrétaire générale Signora Mingazzini, la vice-secrétaire générale Signora Grandiaquet. Le 9 décembre, les Dames de la Charité furent reçues en audience, au nombre de deux mille, par le Souverain Pontife. M. Alpi, directeur du conseil central, les accompagnait avec les curés de la ville. Le Pape déclara que c'était un beau pèlerinage, une audience qui lui était très agréable : Dames de la Charité cela veut dire milice de la Charité. La Charité est la reine des vertus, c'est la marque distinctive des disciples de Jésus. Le Souverain Pontife parla ensuite des Filles de la Charité, vrais anges de la Charité. Il félicita les dames pour les 300 000 livres qu'elles avaient dépensés et pour les fruits spirituels obtenus : mariages régularisés, baptêmes, premières communions, saintes morts. La charité cherche les âmes dans les taudis, les hôpitaux. Le Pape félicita les dames de la contribution personnelle qu'elles apportent à l'œuvre, des visites qu'elles font, tout cela favorisant le rapprochement des classes. Le Pape souhaita que l'œuvre des Dames se développât toujours plus. *Dilatentur spatia charitatis*; il manifesta le désir que l'œuvre fût établie dans toutes les paroisses. Il parla de Frédéric Ozanam, le génie de la charité moderné.

Fêtes du troisième centenaire à Gênes. — Elles eurent lieu les 17, 18 et 19 juillet 1925. La foule fut consi-

dérable. Il y eut des discours prononcés matin et soir par Mgr Podestà, chanoine pénitencier, par Mgr Canessa, vicaire général, par Mgr Casabona, évêque de Chiavari, par Mgr Cambiaso, évêque d'Albenga, par l'archevêque de Gênes.

Un pays vincentien dans le canton Tiano en Suisse. — C'est un village qui a pour patron saint Vincent de Paul. On raconte les fêtes en son honneur; on parle des embellissements projetés à l'église.

Fête de la Médaille miraculeuse à la Maison centrale des Filles de la Charité de Naples. — Messe pontificale par le cardinal Ascalesi. Réception des sœurs à l'habit et des sœurs du séminaire ainsi que des enfants de la maison.

Audience accordée par le Pape aux sœurs chinoises, le 16 juin 1925. — Le Souverain Pontife déclara qu'il avait un faible pour la Chine, qu'on ne pouvait procurer davantage la gloire de Dieu et le salut des âmes qu'en travaillant à la conversion de ce vaste pays. Le pape admira les présents qu'on lui offrait et donna sa bénédiction.

EPHEMERIDES LITURGICAE.

Janvier-février 1926. — Le 1^{er} juillet 1925, après la dernière assemblée académique en l'honneur de saint Vincent de Paul, patron de l'Académie liturgique, a eu lieu, dans la maison de nos confrères, la réunion du conseil de l'Académie. Le 28 novembre 1925, dans la même maison, s'est tenue la réunion des censeurs et, en présence du cardinal Pompili, on a examiné les questions qui devaient être proposées dans les assemblées de 1926.

Mars 1926. — *Le drapeau mortuaire.* — Selon les rubriques générales du Missel romain, à tous les offices et

à toutes les messes des défunts, les ornements de l'autel, du célébrant et des ministres doivent être de couleur noire. De la même couleur doit être le drap étendu pour l'absoute. D'après un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 21 juillet 1855, le cercueil doit être couvert d'un drap noir et on ne peut pas le couvrir d'un drap blanc en signe de virginité, si les funérailles se font pour une jeune fille non mariée. D'après un autre décret de la même congrégation, du 4 août 1905, la couleur du drap mortuaire doit être noire et ses ornements sobres. C'est pourquoi on doit considérer comme un abus la pratique d'employer un drap funèbre blanc pour une personne non mariée, en signe de virginité; ainsi vient encore de le rappeler la Congrégation des Rites, le 6 novembre 1925. / —

Chapelets en verre. — On peut leur appliquer les indulgences, même les indulgences apostoliques, à condition que ce soit du verre solide et compact. (Pénitencerie, 21 déc. 1925.)

LE MISSIONI ESTERE VINCENZIANE.

On invite toutes les enfants de Marie d'Italie à travailler par leurs prières, leurs aumônes, leurs sacrifices à la conversion des infidèles et des hérétiques. On cite des exemples consolants empruntés à différentes maisons d'Italie. Voilà, certes, de la bonne spiritualité, tout à fait conforme à l'esprit de saint Vincent et aux désirs du Souverain Pontife. — La première sœur missionnaire italienne, sœur Rognoni, autrefois à l'hôpital Saint-Jean, de Turin, vient d'arriver à Kian et donne ses premières impressions. — L'archevêque de Cagliari félicite les rédacteurs de la Revue et déclare que ce Bulletin laisse dans les cœurs un parfum de vertu qui provoque l'admiration et l'imitation. Le

commissaire Bardanzellu loue la Revue, contenant et contenu, typographie et récits, couverture, images, détails.

PASTOR BONUS.

Éloge de M. Borgna, ancien recteur du Séminaire. Son départ a laissé dans tous les cœurs la plus profonde douleur. Pendant qu'il a été au Séminaire de Sassari, il a exercé une influence considérable sur les clercs. Il est resté, pour eux, le type idéal du saint prêtre et du digne père et éducateur des ministres de Jésus. Homme sage et fort, d'une austérité qui s'imposait à tous et conquérait tout le monde, il connaissait bien à fond l'âme des jeunes gens et, sans faiblesse, il poursuivait pendant douze ans, au milieu d'innombrables épreuves et douleurs, cet idéal de discipline et de sainteté qui, s'il ne fut pas pratiqué par tous, fut estimé par tous. Son souvenir revient fréquemment.

DIVUS THOMAS.

Janvier 1926. — Le Christ, Dieu et homme, prototype de la beauté, par Ferretti, O. P. — La nation et l'État, par Woroniecki, O. P. — La nature de la passion, par Noble, O. P. — Fondement métaphysique de l'analogie, par Le Rohellec, Sp. S. — Le congrès thomistique de Rome, par Petrone, C. M. — Compte rendu d'un grand nombre de livres.

Avril 1926. — Lecture de saint Thomas, tirée de la *Somme contre les Gentils*, par le cardinal Nasalli-Rocca. — De la volonté de Dieu, par Bersani, C. M. — Du dualisme transcendantal dans la philosophie de saint Thomas, par Pirotta, O. R. — Les diverses passions, par Noble, O. P. — Comment faut-il poser le problème critique, par Boyer, S. I. — Les scolastiques du

treizième siècle et du début du quatorzième, par Castagnoli, C. M.

L'ARRIVÉE DES FILLES DE LA CHARITÉ A ROME
(1850).

C'est en 1850, appelées par le prince don Alexandre Torlonia, que les premières Filles de la Charité arrivèrent à Rome, sous la direction de la vénérée sœur Chevrolat.

C'était une chose absolument nouvelle, pour la Ville Éternelle, de voir des sœurs aller et venir dans les rues; il n'y avait que des religieuses cloîtrées, et toutes les innombrables communautés qui circulent maintenant et se dévouent aux œuvres, sont venues après nous. De là, on peut conclure les difficultés multiples que rencontrèrent nos sœurs au début; la sagesse patiente et la prudence de la digne sœur Chevrolat préparèrent lentement aux Filles de la Charité la belle place qu'elles occupent.

Les œuvres du Conservatoire prenaient, d'année en année, de l'extension; à l'orphelinat de 1850 s'ajoutèrent successivement les classes externes, la pharmacie pour les pauvres du quartier et pour les enfants fréquentant la maison, un hospice pour les vieilles femmes, un ouvrage externe très fréquenté (c'était une nouveauté), les patronages du dimanche, la clinique ophtalmique avec dispensaire, l'asile qui s'ouvrit avec 400 enfants présents; tout cela attirait l'attention de la ville de Rome! Enfin, la maison de Saint-Onofrio était une vaste ruche très animée, très vivante, où il n'y avait que des pauvres, tout était gratuit! La bonne marche des œuvres donnait toute satisfaction à S. E. Don Alexandre, et pour les petites fêtes données par les enfants, il invitait les princes romains, ses amis, qui intéressés à leur tour, voulurent des sœurs pour leurs

œuvres; c'est ainsi que les Filles de la Charité entrèrent dans toutes les familles princières de Rome : Sacchetti, Salviati, Aldobrandini, Doria Pamphili, Massimo, Orsini, Patrizzi, etc. Les supérieures étaient choisies parmi les compagnes de ma sœur Chevrolat, et le Conservatoire était comme la petite maison centrale où se donnaient les retraites.

Quand il fut question d'appeler les sœurs pour soigner les zouaves pontificaux, Pie IX leva les bras au ciel : « Les sœurs au milieu des soldats!... » Mgr de Mérode dut persuader le Saint-Père que saint Vincent avait fait l'épreuve, il y a trois cents ans, et les sœurs entrèrent à l'hôpital du Saint-Esprit; et quand le Pape venait visiter ses braves défenseurs, Sa Sainteté s'appuyait au bras de la Mère Louise Lequette, pour faire le tour des salles. Les temps étaient bien changés ! Au début, on disait aux sœurs : « Votre pape, c'est M. Étienne... » L'humble sagesse de ma sœur Chevrolat avait fait son chemin, Pie IX n'avait que des paroles de bienveillance pour elle. Quand le Saint-Père avait besoin d'une potion, il disait que celles qu'on lui préparait au Conservatoire étaient les seules qui lui fissent du bien; ma sœur Chevrolat cachetait soigneusement les bouteilles, qu'un gendarme à cheval attendait à la porte de la pharmacie. Pendant le Concile du Vatican, en 1869-1870, les évêques français et étrangers venaient, eux aussi, frapper à cette porte hospitalière, au grand bénéfice des pauvres.

Trois fois le Saint-Père Pie IX vint au Conservatoire et une fois, entre autres, sans avoir fait avertir de l'auguste visite; quand on vit les voitures pontificales à travers les allées du jardin, ce fut un grand émoi, et la bonne sœur Chevrolat : « Nos sœurs, sonnez les cloches ! Nos sœurs, allumez toute la chapelle ! Nos sœurs, descendez le fauteuil!... » Tout le monde cou-

rait, et le Saint-Père se divertissait beaucoup de voir ce branle-bas général! Ce jour-là, il n'y eut pas de compliment... et le lendemain Sa Sainteté envoya un grand panier de fraises pour les enfants. Nous conservons précieusement le fauteuil qui servit à S. S. Pie IX en ces différentes visites.

L'année sainte 1925 marquait les soixante-quinze ans de sa fondation. Il y a peu ou point d'œuvre privée dans Rome qui puisse se flatter d'un passé de soixante-quinze ans et, malgré les énormes difficultés actuelles, montrer des œuvres, un peu réduites il est vrai, mais encore florissantes et reposant uniquement sur la munificence d'une famille. Il semblait juste de ne pas laisser passer cette date inaperçue, et, avec l'autorisation des princes D. Giovanni et Don Carlo, qui continuent généreusement l'œuvre de leur aïeul, Don Alexandre, nous avons préparé une fête de famille, une journée de reconnaissance.

S. B.

FILIPPO TRUCCO.

Le « Dies Irae » traduit en vers latins, avec introduction et commentaire. — L'auteur parle d'abord des séquences en général, puis du *Dies Irae*: son auteur est Thomas de Celano, franciscain; son concept général: c'est le gémissement de l'âme chrétienne aux pieds de Jésus, juge de l'univers; son analyse: un prélude de deux strophes; la scène du jugement, en quatre strophes; la prière de l'âme chrétienne, en onze strophes; la conclusion.

ASIE

CHINE

BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN.

Février 1926. — Une lettre inédite de saint Vincent de Paul, trouvée en Mongolie :

La Mongolie fut, en ces dernières années, le théâtre de curieuses trouvailles : des œufs de dinosaures datant, disent les explorateurs américains, de plusieurs millions d'années; des restes de cuisines des tout premiers représentants de l'espèce humaine..., et la série, en cet ordre, les chercheurs l'espèrent bien, n'est pas encore finie.

Toutefois, il faut l'avouer, la Mongolie est bien un des pays du monde où l'on pouvait le moins s'attendre à trouver une lettre inédite de saint Vincent de Paul. C'est cependant la bonne et curieuse nouvelle qu'apportait, un des jours de ce mois de janvier, l'aimable lettre suivante, adressée à S. G. Mgr Jarlin, vicaire apostolique de Pékin, à l'occasion du 70^e anniversaire de sa naissance, par S. G. Mgr ter Laak, vicaire apostolique de Si-wan-tze.

VICARIAT APOSTOLIQUE
DE TCHAGAR-CHINE

*Kalgan, Si-wan-tze,
le 16 janvier 1926*

« MONSEIGNEUR,

« A l'occasion du 70^e anniversaire de Votre Gran-

deur, je suis heureux de Lui offrir mes félicitations les plus respectueuses et les plus cordiales !

« Il se fait donc, Monseigneur, que vous avez heureusement brisé avec certaine tradition ; qu'il Vous soit donné d'inaugurer celle des octogénaires, chez qui le don de sagesse reste jusqu'au dernier jour, comme saint Jérôme l'augure aux vieillards !

« Il m'est agréable, Monseigneur, de vous offrir en même temps la relique ci-incluse, qu'on vient de trouver à Nan hao ts'ien et qui Vous revient à plus d'un titre.

« Veuillez agréer, Monseigneur, le respectueux hommage de mes sentiments affectueux et de mon pieux souvenir.

« † EV. J. TER LAAK

« *Vic. Ap.* »

La *relique* dont il s'agit et qui mérite bien ce nom est le texte original d'une lettre inédite de saint Vincent de Paul, écrite à Mlle de Villers, dame d'honneur de la reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague. La comparaison minutieuse de ce texte avec la photographie d'autres lettres de saint Vincent de Paul ne laisse aucun doute sur l'authenticité de ce vénérable document, que nous reproduisons ci-contre, avec ses exactes dimensions ; le papier en est bien conservé : ce qui ne peut guère s'expliquer que par le séjour habituel dans un livre qui l'a protégé assez efficacement contre les injures du temps. On a pu, sans trop de peine, déchiffrer cette lettre, et nous reproduisons ci-dessous la lecture qui en a été faite, en respectant exactement l'orthographe du temps :

De Paris ce 16 Juing 1656

« MADAMOISELLE

« Je me donne l'honneur de vous faire ici un renouvellement des offres de mon obeissance perpetuelle.

Je vous supplie tres humblement Mademoiselle de lavoïr agreable.

« Lon a faict courir en nostre ville des bruicts qui nous afligent. Beni soict Dieu de ce que Mr Ozenne nous a soulagé par les bones nouvelles qu'il nous a escript. O mon Dieu Mademoiselle que mō cœur est attendri, toutes les fois que je pense au Roy & a la Royne, qui est plus souvent que tous les jours. Je les offre incessamment à nostre Seigneur, tout chetif que je suis, & vostre chere persone bien souvent. Pleut a Dieu Mademoiselle que jeusse le bon heur qu'a Mr Ozenne destre au [mot biffé] pres de la Royne pour admirer la force & la bonne conduite de nostre incomparable princesse comme vous faictes; je ne puis vous exprimer les merveilles quon nous en dict, ny a quel pointc ãre Seig^r ma faict

« Vre tres humble & tres obeissant serviteur

« VINCENT DEPAUL

« i. p. cgr. de la Mission. »

Mad^{lle} de VILERS

Du côté de l'adresse

A Mademoiselle

Mademoiselle de VILLERS

L † S

près la Reyne de Pologne

Ceste lettre est dun

St gñal dordre Vincent de Paul

canonisé

Resp. le 28 Juillet

La première question qui se pose est évidemment celle-ci : Comment une lettre de saint Vincent de Paul peut-elle se trouver en Mongolie?

L'hypothèse la plus probable est qu'elle vient de Pékin, où elle aurait été apportée par quelqu'un des

prêtres de la Mission fondée par saint Vincent de Paul, en 1625, et qui furent chargés de la Mission de Pékin par le Saint-Siège en 1783. Siwantze, le chef-lieu actuel et le nom officiel de l'ancien vicariat de Tchagar ou Mongolie centrale, était déjà en 1827 un grand village chrétien, et le très digne M. Sué, lazariste chinois, s'y retira alors, de Pékin, à cause de la persécution et dirigea de là la Mission de Pékin. Mgr Mouly y arrivait en 1835 comme supérieur de la mission de Mongolie.

Lors de l'arrivée des Missionnaires belges de Scheut en Mongolie en 1866, il est très possible que cette lettre ait été oubliée par mégarde dans les archives laissées aux nouveaux missionnaires; et de Siwantze elle a pu facilement être transportée à Nan-hao-tsien, qui en dépend, dans quelque livre où elle se trouvait inconnue et oubliée. Du moins l'explication apparaît vraisemblable. Au reste, Nan-hao-tsien fut, pendant longtemps, tout autant que Siwantze, la résidence du vicaire apostolique.

La destinataire de la lettre trouvée à Nan-hao-tsien était Mlle de Villers.

Mlle de Villers était dame d'honneur de Marie-Louise de Gonzague, princesse de Nevers, reine de Pologne, qui l'avait en grande estime. Saint Vincent de Paul fait plusieurs fois mention de cette dame dans ses lettres; par exemple, le 9 juin 1656, écrivant à M. Ozenne en Pologne, il met en post-scriptum : « Je m'avise trop tard à penser si j'ai fait réponse à Mlle de Villers. Je vous prie de le savoir. Si j'avais les temps, je lui écrirais. Dans le doute, renouvelez-lui les offres de mon obéissance. »

La lettre que nous publions prouve que saint Vincent a trouvé, sept jours après cette note, le temps d'écrire la lettre projetée. Mlle de Villers, on le

voit par le ton de la lettre de saint Vincent, assistait la très pieuse et très charitable reine de Pologne dans ses bonnes œuvres. La reine Marie-Louise de Gonzague a eu le très grand honneur d'être louée par saint Vincent de Paul, avec la plus tendre et la plus touchante émotion. Dans une lettre du 22 août 1659, le bon M. Vincent écrit à la reine qu'il a proposé ses exemples de charité aux Filles de la Charité à Paris et qu'elles en ont été fort *touchées*. « Nous savons bien, écrit-il, lui qui fut toujours fort éloigné de la flatterie, mais extrêmement habile et insinuant pour encourager les grands à la charité, nous savons bien que l'histoire nous fait voir une princesse qui filait le fil qui devait servir à couvrir son corps; mais je ne me ressouviens d'aucune qui ait porté la piété au point que Votre Majesté l'a fait en employant l'ouvrage de ses mains au service des pauvres. »

Ayant ces sentiments pour la reine de Pologne, on s'explique facilement cette parole de la lettre de saint Vincent à Mlle de Villers : « O mon Dieu, Mademoiselle, que mon cœur est attendri toutes les fois que je pense au roi et à la reine... »

Au moment même où saint Vincent écrivait cette lettre, de grandes épreuves désolaient le royaume de Pologne. Une lettre de saint Vincent du 16 septembre 1656 disait : « ... La religion ne s'y peut maintenir que par la conservation du roi, et l'Église va tomber aux mains de ses ennemis en ce royaume; le Moscovite en tient déjà plus de cent ou six-vingt lieues d'étendue, et voilà le reste en danger d'être envahi par les Suédois. »

La reine Marie de Gonzague avait demandé et obtenu des prêtres de la Mission, des filles de la Charité et des religieuses de la Visitation. M. Ozenne, le prêtre de la Mission nommé dans la lettre, avait

conduit en Pologne, en 1653, un groupe de ces dernières. Notons même cette particularité, qui nous fait songer à la récente aventure du « Tongtcheou ». La colonie traversa les Pays-Bas pour aller s'embarquer sur un vaisseau à Hambourg ; mais ce vaisseau fut pris par les pirates anglais. Quoique le Parlement anglais l'eût déclaré de mauvaise prise, M. Ozenne et sa colonie furent longtemps retenus à Douvres.

Il arriva à Varsovie vers la fin de janvier 1654. Il a réalisé la parole que saint Vincent disait de lui : « C'est un homme de Dieu pour la conduite et pour gagner les cœurs du dedans et du dehors. » Il mourut à Varsovie le 14 août 1658. Originaire du diocèse d'Amiens, il avait été reçu dans la Congrégation de la Mission le 10 juin 1638.

N'est-il pas curieux et remarquable qu'une lettre, du bon M. Vincent, écrite en 1656 et trouvée dans une résidence de Mongolie en 1926, vienne nous rappeler, par les circonstances qu'elle évoque, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que de son temps déjà il y avait des pirates et des brigandages, en Pologne, en Angleterre et en France, qu'on y souffrait de la guerre, qu'on y redoutait « les Moscovites », et que la seule chose importante, au milieu de ces contingences, est, à l'exemple et selon la doctrine de saint Vincent, de prier Dieu, de chercher à désarmer sa justice, de travailler patiemment et courageusement, et de se livrer aux œuvres de charité pour chercher à adoucir quelque peu les misères accumulées par les calamités publiques...

LA MISSION DE PÉKING, 1^{re} année, n° 1, 1^{er} semestre 1926.

Lettre de M. Verdier, Supérieur général des Lazaristes, à S. G. Mgr Fabrègues.

MONSEIGNEUR,

Vous avez eu l'extrême obligeance de me communiquer le projet de publier, avec Mgr Jarlin, votre vénéré vicaire apostolique, un *Bulletin* du vicariat apostolique de Pékin.

L'idée me paraît excellente et je lui souhaite de tout cœur le plus heureux succès. Sans aller jusqu'à dire que le besoin s'en faisait sentir et que son apparition va combler un vide regrettable, je vous dirai bien simplement que je lui trouve une sérieuse utilité.

Depuis longtemps, nos deux provinces de Chine publient annuellement le consolant tableau des fruits spirituels recueillis par le groupe des vicariats qui les composent. On y voit le mouvement ascensionnel des baptêmes d'enfants et d'adultes, de confessions et communions. On y admire la floraison des œuvres de charité spirituelle et corporelle : écoles, catéchuménats, dispensaires, hôpitaux, orphelinats et crèches, séminaires grands et petits. On y constate aussi et surtout avec quel docile et intelligent dévouement les chefs de nos missions travaillent au recrutement du clergé indigène ainsi que le montrent leurs centaines de prêtres chinois, obéissant en cela aux prescriptions réitérées du Saint-Siège et aux plus antiques traditions de notre apostolat en Chine. Mgr Mullener, un de nos premiers missionnaires dans le Céleste Empire, qui fondait au dix-huitième siècle un séminaire pour le clergé chinois et cela au plus fort des persécutions, nous a été toujours un modèle admirable qu'on s'est efforcé d'imiter du mieux qu'il a été possible.

Mais ce tableau des fruits spirituels dont je fais mention n'est pas destiné à la publicité; il reste pour nous un précieux document, à peu près complètement ignoré de quiconque n'appartient pas à notre famille spirituelle. En outre, il se réduit à une série de chiffres qui ont certes leur éloquence, mais qui forment une statistique un peu aride, malgré les consolations qu'ils donnent à qui les étudie avec attention. Surtout il est muet sur les diverses conditions du milieu dans lequel s'opère le bien qu'il nous retrace; on n'y sent pas la vie des divers vicariats avec leurs difficultés et leurs facilités respectives, avec la variété de leurs succès ou de leurs tentatives. Ce n'est pas un tableau qui reproduise, au vif et au complet, la vie religieuse du vicariat, de ses œuvres, de ses paroisses, de ses centres de mission, de son clergé et de ses fidèles.

C'est pourquoi, sous la direction de votre vénéré vicaire apostolique, vétéran parmi les missionnaires de Chine, vous désirez faire paraître un *Bulletin* spécialement destiné au vicariat apostolique de la capitale du vaste Empire. Vous avez l'intention de présenter votre mission telle qu'elle est dans toutes les manifestations de son activité religieuse, charitable et sociale; vous vous proposez de rendre hommage et reconnaissance aux auxiliaires qui avec vous travaillent à la sanctification des âmes et à la propagation de l'évangile de Jésus-Christ; à vos confrères : européens ou chinois, à vos prêtres nombreux et zélés, aux communautés religieuses d'hommes et de femmes dont le nombre va incessamment s'accroître; vous voulez nous dire ce que sont vos fidèles, quelle est leur piété, la solidité de leur foi, leur fidélité aux pratiques chrétiennes, leur zèle pour entretenir dans leur vie personnelle ou familiale la vérité généreusement conquise ou pieusement reçue.

Vous ne comptez pas vous limiter et nous montrer, au cours de chaque numéro du *Bulletin*, ce qui est, ce qui se fait présentement; vous prétendez, et vous avez grandement raison, nous raconter le passé de la belle mission, soit dans son ensemble, soit aussi dans chacune des stations maintenant évangélisées. L'histoire de ce passé, qui est loin d'être sans gloire, aidera à faire mieux connaître et mieux apprécier l'état présent. Vous nous direz aussi vos espérances d'avenir et nous montrerez les moissons blanchissantes qui appellent et attendent les vaillants moissonneurs.

Que Dieu bénisse le *Bulletin* et puisse-t-il susciter des imitateurs dans d'autres vicariats. Sans nul doute, c'est vers Pékin que se portent naturellement regards et pensées lorsqu'il est question de l'évangélisation de la Chine; mais que de bien ne se fait-il pas dans les autres parties!

Que les fidèles lecteurs de votre *Bulletin* et de ses frères à venir voient les bonnes œuvres qui se font là-bas et qu'ils en glorifient le Père qui est aux cieux.

Votre œuvre apostolique a reçu et recevra de précieux encouragements; je suis heureux de constater qu'elle a reçu le plus désirable dans la dernière encyclique de notre très Saint Père le pape Pie XI, glorieusement régnant, puisque, par anticipation, Mgr Jarlin et vous-même, Monseigneur, avez répondu à deux grands désirs de Sa Sainteté : le recrutement intensif et prudent toutefois du clergé indigène et l'appel à la collaboration d'autres communautés religieuses.

Je bénis donc et de tout cœur votre *Bulletin*, espérant qu'il suscitera des bonnes volontés et peut-être des vocations en faveur de cette nouvelle Chine qui semble vouloir marcher à des destinées glorieuses jusque-là inconnues et par des voies rarement frayées jusqu'à nos jours.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon religieux respect et croyez-moi toujours en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Votre dévoué confrère,

F. VERDIER,
Supérieur général.

LE PETIT MESSENGER DE NING PO.

Mgr Reynaud

Né en 1854, à Sainte-Croix, près de Rive-de-Gier, Mgr Reynaud entrait dans la Congrégation de la Mission en 1873, était ordonné prêtre en 1879, arrivait à Ningpo en septembre de la même année. En 1884, il devenait vicaire apostolique du Chekiang : c'est donc cinquante-trois ans de vie religieuse, quarante-sept ans de prêtrise et de mission, quarante-deux ans d'épiscopat, et de quel épiscopat !

Mgr Guerry, en 1884, lui laissait 5000 chrétiens : ils sont maintenant 73 000 dans les deux vicariats formés du vicariat primitif, dont 48 000 et plus dans son vicariat actuel de Ningpo et 25 000 dans le vicariat de Hangchow.

Sans compter les ordinations faites au dehors, Monseigneur eut la consolation d'élever au sacerdoce cinquante-neuf de ses séminaristes. Il y a loin déjà de ce nombre aux quarante prêtres indigènes qui, en 1920, excitaient l'admiration du Pape Benoît XV : « Quoi ! quarante prêtres ! vous avez ordonné quarante prêtres indigènes ! des prêtres chinois ! » — « Eh oui ! Saint-Père, quarante, de vrais Chinois, des Chinois de Chine ! » Et les postes de missionnaires se sont fondés, et les églises et chapelles se sont multipliées en une proportion toujours croissante.

Ces dates, ces chiffres, ces faits, n'est-ce pas ? ont bien leur éloquence. Mais ce qu'ils ne disent pas, ce

qu'ils ne sauraient dire, ce qu'il sera difficile d'exprimer, c'est le travail, la souffrance, l'énergie de l'effort, la constance du caractère qui ont préparé cette moisson, qui en ont assuré le succès. Ce que les chiffres ne sauraient dire, ce qu'il est impossible d'exprimer, c'est la beauté de son intelligence si profonde, si claire, de son jugement si droit, si sûr, ce sont surtout ces trésors de bonté, de dévouement, d'affection vraie qu'il y avait dans ce cœur d'apôtre et de père, qui le rendaient si jeune d'entrain, si simple, si aimable et délicat avec les siens, avec ses prêtres dans l'intimité de la vie de famille, si bon avec les petits et les humbles, si familièrement condescendant avec les chrétiens, si débordant de compassion pour toutes les infortunes. Oh ! comme il a vibré, ce cœur, à l'unisson du cœur de Jésus, de toutes les pitiés : « Misereor super turbam. » Lui si timide (oui, timide avec ceux qu'il ne connaissait pas), il allait de l'avant, il prenait des initiatives hardies en face des grandes détresses. Pour Shaohing en 1913, pour le Nord en 1917, pour les victimes des typhons en 1921, il quêtait en Amérique, il quêtait en Chine auprès des évêques qui, pauvres eux-mêmes, répondirent admirablement à l'appel chaleureux de leur doyen charitable ; il quêtait en France auprès de ses nombreux amis et admirateurs, à Rome même, auprès du Saint-Père, qui donna 40 000 francs, premier don officiel de l'Église catholique à la République chinoise. On connaît l'histoire de son manteau, qui fit ouvrir bien des bourses païennes ; on connaît moins l'histoire de sa chaîne pastorale, chaîne d'or qu'il mit en vente pour les inondés.

Mais à la base de tout, une foi profonde, une vie surnaturelle intense, et pour Dieu, pour les âmes, une charité ardente. *Da mihi animas!* Ce fut sa devise, le résumé de son épiscopat.

C'est pour cela qu'il aimait tant ses prêtres, sans distinction, Européens ou indigènes, ses religieuses, Filles de la Charité et Sœurs du Purgatoire; ne sont-ils pas ses auxiliaires dévoués dans l'œuvre première de l'évangélisation? Comme il aima ses chrétiens, la Chine! Au départ, en mai dernier, tout le long de la route, en France, à Rome, partout enfin, ses lettres en font foi, ce souvenir l'accompagna toujours, douloureux, obsédant. Ce fut bien sûr sa grande tristesse, aux derniers jours, de mourir loin de nous, loin de la Chine aimée.

Son œuvre reste, qui continuera de parler de lui, « Et laudent eum in portis opera ejus », et ses exemples et les mérites de son sacrifice. De là-haut, bien sûr, il continuera de nous aimer et nous continuerons, nous, en priant pour lui, les traditions qu'il nous a léguées.

R. I. P.

L'AMI DES MISSIONNAIRES DU KIANG-SI.

M. And. Yeou C. M.

La mort vient d'enlever au clergé indigène du Kiangsi son prêtre le plus âgé et à la Congrégation son confrère le plus ancien. M. Yeou venait d'entrer dans sa soixante-dixième année.

Originaire de Kiou tou, près de Kientchang, il appartenait à l'une de ces familles dont l'origine chrétienne remonte au dix-septième siècle. Aussi eut-il l'avantage d'être, dès son berceau, régénéré par les eaux du baptême. L'enfant naquit dans la localité même où se trouvait le séminaire de la province, heureuse circonstance qui favorisa sa vocation cléricale.

Si nous avions le loisir de parcourir le registre de l'établissement, où étaient consignées les notes des

élèves, nous constaterions que le jeune André, pendant le cours de ses études, se maintint à la tête de ses condisciples. C'est là qu'il acquit cette science supérieure de la littérature chinoise, qui lui permit de prêter son pinceau à l'auteur d'un catéchisme en langue indigène.

Dès la fin de sa rhétorique, M. Yeou demandait et obtenait son admission dans la Congrégation de la Mission.

Le succès qu'il avait obtenu, au cours de ses études littéraires, il le conserva, au cours de ses études philosophiques et théologiques. Il ne faut donc pas s'étonner si les évêques du Vicariat qui se succédèrent entre 1881 et 1924 choisirent ce confrère pour théologien : Mgr Bray au synode de Hankow en 1887; Mgr Ferrant, au synode de Han-kow, en 1909; Mgr Fatiguet, aux conférences de Shanghai, en 1923.

Nous avons dit que le jeune rhétoricien fut admis dans la Congrégation de la Mission. Mais, à cette époque, le séminaire interne, c'est-à-dire le noviciat, ne se distinguait pas du séminaire diocésain. Dans le même établissement, les lévites congréganistes croissaient en sagesse et en science, à côté des lévites séculiers, sauf à pratiquer certains exercices particuliers et à modifier quelques points du règlement.

Cependant, une telle juxtaposition ne pouvait favoriser cette formation spéciale et austère, qu'exige la pratique des vœux de religion. Aussi, plus tard, se résolut-on à fonder, dans la ville de Kiashing, un établissement destiné aux novices et aux étudiants indigènes de la Congrégation de la Mission.

M. Yeou, depuis son ordination sacerdotale, exerça au séminaire de la province les fonctions de professeur, jusqu'au jour de la suppression du séminaire. L'abandon de cet office où il se complaisait et la dispersion de

ses disciples, qui l'entouraient de leur affection, furent pour lui l'occasion d'une cruelle épreuve. Quand survint le partage de la Mission, en Orientale et Septentrionale, il fut agrégé à cette dernière, en 1889.

A partir de ce jour, pendant les trente-huit ans qu'il travailla au service de notre Vicariat, jamais ce confrère ne donna la plus petite cause de mécontentement aux trois Vicaires apostoliques qui furent ses évêques et ses supérieurs.

Non seulement il donnait en toute circonstance l'exemple de l'obéissance, mais de plus il la favorisait chez les autres, à l'aide de ses conseils et de ses observations. De ce fait, on pourrait signaler de nouvelles preuves.

Qui ne sait avec quel entrain son attachement pour ses paroissiens le portait à prendre à sa charge le règlement de leurs litiges? C'était chez lui une habitude de prêter l'oreille à leurs plaintes et d'y apporter une solution, fallût-il recourir à l'intervention des mandarins. Cependant ce confrère changea de coutume et renonça aux avantages des procès, à partir du jour où son Directeur de district lui intima la défense de s'occuper d'affaires séculières.

Dans notre Mission, on n'a pas encore jugé opportune l'érection canonique de paroisses, ni de quasi-paroisses. Néanmoins, cette lacune n'empêche pas nos postes résidentiels de passer pour des paroisses de fait et d'attribuer à leurs recteurs le titre de curé.

M. Yeou, en 1888, commença par être curé de Tsi pi san, grand village dépendant de l'arrondissement de Tsinshien, dont il se trouve séparé par une distance de 60 lys. Nous n'y avions alors qu'une modeste maison chinoise, dont le milieu servait au culte et les deux côtés au logement du missionnaire, pendant les

exercices de la mission annuelle. Un prêtre indigène, originaire du Honan, M. J. Wang, aimait à s'y retirer de temps en temps pour prendre un peu de repos et pour y jouir des avantages de la solitude. Je me rappelle m'y être rendu, en 1887, envoyé par Mgr Bray, afin d'acheter les rizières sur lesquelles s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la Mission. Dans les projets de Sa Grandeur, j'étais déjà désigné comme curé et comme constructeur, quand l'arrivée inattendue de M. Yeou dans notre Vicariat détermina Mgr Bray à le substituer à ma place.

Le nouveau résident commença par se faire architecte. Alors, on vit surgir peu à peu une église, une école et son habitation. Puis, ce fut le tour de l'organisation paroissiale dans le village même, dont une moitié seulement des habitants était chrétienne. Déjà, cette nouvelle paroisse donnait de belles espérances, par le nombre de conversions d'infidèles et aussi des consolations, par les bonnes dispositions des paroissiens, quand, au mois de mai 1891, la persécution vint chasser le pasteur, disperser le troupeau et anéantir par le feu tous les bâtiments de la Mission.

L'année suivante, M. Yeou était désigné comme curé de Sié pou. Sa juridiction spirituelle s'étendait autour d'un vaste territoire, avec cette particularité d'englober le village de Tsi pi san, privé de son édifice religieux en état de ruine et de son titre paroissial.

Ce que le nouveau curé avait fait pour créer sa première paroisse, il dut le recommencer, pour créer celle de Sié pou, c'est-à-dire bâtir l'église, un catéchuménat ainsi que sa résidence. Comme si un sinistre destin s'acharnait contre les entreprises de M. Yeou, voici qu'au bout d'un an, une nouvelle persécution mettait en fuite l'infortuné pasteur et renversait les constructions à peine achevées.

L'administration du Vicariat décida alors de relever les ruines de Tsi pi san et de remettre M. Yeou à la tête de sa paroisse primitive. C'était en 1894. Quand les nouveaux bâtiments furent terminés, le curé, loin de se laisser décourager par ses précédentes épreuves, entreprit, avec un zèle peu ordinaire, la restauration spirituelle. Dieu bénit ses efforts et lui permit de jeter les fondements d'une paroisse modèle. Mais ces merveilleux résultats, à peine réalisés, étaient déjà menacés d'un nouvel anéantissement.

Aux premiers jours de l'année 1900, l'horizon, du côté de Pékin, s'enveloppait de sinistres présages. Qui ne se rappelle le soulèvement des Boxeurs? Il eut sa répercussion jusque dans la province du Kiangsi, dont deux Vicariats se couvrirent de ruines. Seul, le nôtre échappa à la catastrophe générale. Un cependant de nos établissements fut anéanti : celui de Tsi pi san.

N'y avait-il pas de quoi plonger M. Yeou dans un irrémédiable désespoir? Cependant cet intrépide apôtre accepta, avec le zèle d'antan, la direction d'une troisième paroisse : celle de Ou tcheng, en 1901. Ici encore, le passage de ce prêtre indigène a laissé, dans la mémoire des paroissiens, un souvenir qui se conserve et qui fait, encore aujourd'hui, l'édification des fidèles. On en eut la preuve, à l'émotion causée par la nouvelle de sa mort et à l'empressement de la foule au service funèbre célébré, à cette occasion, dans l'église locale.

M. Yeou fut le premier qui reçut de Mgr Bray la charge de procéder à une enquête sur les vertus et le martyre du catéchiste Sie Kin to, mission qu'il remplit à l'entière satisfaction de son évêque.

Deux ans après, nous retrouvons M. Yeou curé de Tsi pi san pour la troisième fois, aussi courageux qu'auparavant, pour relever les ruines de la troisième.

catastrophe. Sans doute, des indemnités pécuniaires favorisèrent la restauration matérielle; mais que dire des dispositions morales du troupeau, si cruellement démoralisé par le feu d'une triple persécution? En tout cas, le moral du curé resta parfait. Car, à peine rentré dans ses anciennes fonctions, il se fixa un double but : multiplier les conversions d'infidèles et, des chrétiens du village, faire une élite de fidèles fervents.

Pour constater son succès de convertisseur, nous n'avons qu'à jeter nos regards sur le prédicateur et sur le dernier tableau des résultats spirituels de notre Vicariat. Tsi pi san y figure honorablement avec ses 2 320 paroissiens. Ces chiffres, comparés aux 400 chrétiens du début, nous donnent une idée du zèle et des succès de cet incomparable apôtre. En arrivant à Tsi pi san, il avait trouvé la population de cette localité partagée en parties presque égales, entre infidèles et fidèles. Aujourd'hui, il meurt après avoir converti à la religion catholique toutes les familles du village. Mais il ne lui suffit pas d'amener à la vraie foi des païens disséminés çà et là sur le vaste territoire de sa juridiction; son second but fut de grouper, autour de l'église paroissiale, une élite de chrétiens, adonnés aux pratiques de piété et à la fréquentation des sacrements. Qui veut la fin, dit le proverbe, veut les moyens. C'était l'avis de M. Yeou, qui commença par l'organisation, parmi ses néophytes, de diverses sociétés dont les buts, quoique différents, tendaient unanimement à la propagation de l'Évangile et à la sanctification des âmes : Société pour subvenir aux dépenses de la Mission annuelle; Société de secours pour l'administration des agonisants; Société pour héberger les pèlerins des quatre grandes fêtes; Société de contribution aux frais du catéchuménat; Société pour le soulagement des âmes du Purgatoire; Société pour distribuer des aumônes;

Société pour favoriser la vocation des garçons au sacerdoce ; Société pour favoriser la vocation des filles à la Communauté des Vierges du Bon-Conseil : chacune de ces sociétés ayant des fonds placés et son avenir assuré.

Signalons, en passant, l'usage des chrétiens de Tsi pi san agrégés à nos Confréries, de se réunir dans le lieu saint à époques périodiques, pour y vaquer à des exercices spéciaux.

Pas une fête, si modeste soit-elle, qui n'ait ici sa célébration et ses dévots. La messe du premier vendredi du mois réunit une belle assistance. Chaque semaine a son exercice du Chemin de la Croix. Bien loin qu'on oublie les âmes des défunts, il y a ici une pieuse émulation, en vue de les secourir par l'offrande de messes noires ou de messes chantées.

Pendant plusieurs mois de l'année, un catéchuménat pour les hommes et une école pour les garçons fonctionnent auprès de la résidence, tandis que les filles et les femmes sont instruites dans l'établissement des sœurs du Bon-Conseil, création récente due à l'initiative de notre confrère. Aussi suffit-il de passer quelques jours à Tsi pi san pour se croire dans quelque une des bonnes paroisses de France : belle assistance à la messe quotidienne ; communions nombreuses et fréquentes ; récitation, chaque soir et en commun, du chapelet et des prières vespérales. Voilà les résultats obtenus par un prêtre indigène animé de zèle et de piété.

Mais devant Dieu, que servirait à un missionnaire de vaquer à la sanctification des autres, s'il négligeait le soin de sa propre sanctification ? Dieu préserva notre cher confrère de cette funeste erreur.

Comme Lazariste, M. Yeou fut fidèle à l'observation des règles de sa Congrégation. C'est un témoignage

que lui rendent unanimement les confrères qui eurent l'occasion de le fréquenter. J'ai pu moi-même m'en rendre compte à chacune de mes visites pastorales dans cette paroisse. D'ailleurs, son exactitude à faire régulièrement, tous les trois mois, sa communication intérieure, dénotait chez lui une habitude de régularité à tous ses autres devoirs de congréganiste. Or jamais, pendant ces quinze dernières années qu'il suivit ma direction, il ne manqua un tour de sa communication trimestrielle.

Voulez-vous savoir son degré d'humilité ? Rappelez-vous la simplicité — pour ne pas dire la rusticité — de ses vêtements. Rappelez-vous ses conversations, où il ne parlait jamais de lui-même. Les vierges de son établissement déclaraient, le jour de ses funérailles, que le défunt n'avait jamais accepté un compliment ni une manifestation quelconque à l'occasion de sa fête patronymique. Il exigea, et cela chaque année, que cette circonstance passât sous silence. Au jour de son entrée dans ses soixante-dix ans, sa réponse à ma lettre de compliment peut se résumer en cette phrase : « Au lieu de félicitations, ce sont des prières que je réclame, pour que Dieu me pardonne mes péchés passés et m'aide à passer saintement le temps qui me reste à vivre. »

Sa charité pour les pauvres égala son amour de la pauvreté. Pas mal de miséreux, habitant autour de sa résidence, lui donnaient de fréquentes occasions d'exercer sa charité. Par ses soins, il y avait et il y a encore une société, chargée de leur distribuer des aumônes régulières. Arrivait-il à Tsi pi san quelque visiteur important ? Aussitôt la table du salon s'entourait de pauvres à genoux, dont l'importunité lassait la patience du nouveau venu, l'indisposait, et finissait par lui faire remettre en poche sa bourse déjà prête à

s'ouvrir. Mais le curé la faisait bientôt ressortir et délier de nouveau, par sa manière d'excuser l'inconscience des quémandeurs et par son éloquence en faveur de leur misère. Si vous êtes entré dans la résidence de M. Yeou, n'avez-vous pas été surpris par la simplicité de son ameublement ? Si vous l'avez habitée, n'avez-vous pas été incommodé par l'absence d'objets d'utilité courante ? Quel contraste entre l'habitation du missionnaire et les greniers à riz qui l'entourent ! Là c'est le vide et presque la misère ; ici c'est l'abondance du riz, mais une abondance destinée aux catéchuménats, aux écoles, aux distributions d'aumônes et aux autres œuvres de propagande, en faveur de la religion catholique.

Une remarque résumera tout ce que nous pourrions citer sur la mortification de M. Yeou. Par esprit d'économie, il se passait de cuisinier et faisait préparer ses aliments par les vierges de l'établissement voisin. Le menu quotidien avait été fixé par lui-même et réduit au strict nécessaire. Ainsi, il ne prenait jamais deux œufs au même repas et renvoyait l'excédent quand on l'y avait ajouté. Chaque fois que les vierges, étonnées de tant de sobriété, essayèrent de glisser un mets supplémentaire, ce mets retourna aux cuisinières sans avoir atteint la table du missionnaire.

Cependant le poids des années devenait de plus en plus lourd pour M. Yeou. Il y a longtemps qu'il se plaignait d'éprouver des difficultés pour marcher et même pour faire la gèneuflexion. On attribuait le mal à un excès d'embonpoint : c'était l'effet du diabète, maladie dont on n'avait aucun soupçon, mais qui suivait lentement son cours. Il y a quinze ans, notre confrère dut passer un mois à l'hôpital de Kiu-kiang, pour guérir d'un anthrax. Le docteur ne parut pas soupçonner, ou du moins ne nous signala pas la

présence du diabète. Le malade, soigné pour son anthrax, après des alternatives de danger et d'amélioration, finit par recouvrer assez de santé pour pouvoir reprendre le chemin de Tsi pi san.

Cependant l'été de l'année dernière avait apporté à M. Yeou un malaise général. Voici qu'au mois de février dernier, se forma un nouvel anthrax, qui exigea le transport de notre confrère à l'hôpital de Nanchang. Là, le docteur Robin reconnut aussitôt la présence du diabète et sa manifestation par l'éruption de cet anthrax. Le malade était déjà déclaré en danger : bientôt il commença à s'affaiblir peu à peu ; enfin, au bout de quelques jours, il rendit son âme à Dieu.

MGR FATIGUET.

AFRIQUE

ALGÉRIE

VOYAGE DE M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

(Suite)

Le 6 novembre, vendredi de bon matin, une auto digne de tous les légats, nous conduit au séminaire Saint-Eugène : le Très Honoré Père y célèbre la sainte messe à sept heures, les séminaristes (grands et petits) chantent de tout cœur notre Père saint Vincent. La matinée se poursuit par la visite de la maison du haut en bas, puis par la réunion où l'on nous charme par l'audition d'une cantate de circonstance et d'éloquents souhaits de bienvenue, enfin, nous allons voir S. G. Mgr Leynaud qui déjeune au séminaire avec Mgr Thié-nard, évêque de Constantine; Mgr Halle, archevêque de Cabassa, ancien auxiliaire de Montpellier; Mgr Dreyer, vicaire apostolique du Maroc, et Mgr Simorre, protonotaire apostolique. L'archevêque d'Alger, sur la fin du repas, se lève et dit : « Monsieur le Supérieur général, je ne puis en cette circonstance m'empêcher de vous adresser quelques mots pour vous remercier et laisser dans l'esprit de cette chère jeunesse l'impression qu'il convient à l'occasion de l'honneur que vous nous faites... », puis il poursuit en comparant, dans un ma-

gnifique parallèle, la visite du successeur de saint Vincent de Paul à celle du représentant du pape, le cardinal Charost qui va venir en qualité de légat du Saint Siège présider les fêtes du centenaire de la naissance du cardinal Lavigerie. Le Très Honoré Père remercie Monseigneur de sa bienveillance et, dès quatorze heures, monte en auto pour se rendre chez les sœurs de Bab-el-Oued qui font les honneurs de leur maison, mais rapidement, car le programme de la soirée est très chargé : visite à la Miséricorde, rue Salluste, au dispensaire de l'Agha, etc. Cependant, le paquebot *Gouverneur-général-de-Gueydon* arrive au port et amène les personnages qui viennent assister aux fêtes du cardinal Lavigerie, à Alger et à Tunis. C'est d'abord S. Em. le cardinal Charost, archevêque de Rennes, légat du Saint-Siège, accompagné de Mgr Du Bois de la Villelabel, archevêque de Rouen; puis Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et Mgr de Durfort, évêque de Poitiers.

Samedi, 7 novembre, fête du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre :

Le Très Honoré Père célèbre la messe à la maison (rue Salluste); puis vient le compliment où l'on rappelle le précédent passage de M. Verdier, en 1915 : « Le souvenir de votre visite est encore vivant dans le cœur de celles qui vous ont vu et entendu. Vous étiez alors l'envoyé du Très Honoré Père, aujourd'hui, vous êtes... le Très Honoré Père... Nous espérons vous revoir bientôt, mon Très Honoré Père, chanter avec nous le triomphe et la gloire d'un nouveau bienheureux, notre frère, Jean Le Vacher. » Suit l'historique : « Les œuvres interrompues quelques années après la conquête, refleurirent plus belles encore, en 1842. A cette époque, de nouveau, les missionnaires et les Filles de la Charité arrosèrent de leurs sueurs, parfois de leurs larmes (ce sang du cœur) cette terre devenue française. Dieu seul

a compté leurs souffrances, leurs sacrifices héroïques accomplis dans le silence pour planter la croix du Christ-Jésus sur les ruines de la barbarie musulmane. » Et l'état actuel des œuvres :

« Aujourd'hui, nous récoltons les fruits de leurs pénibles travaux. Nous voulons devant vous, mon Très Honoré Père, chanter avec admiration, bénir dans l'élan de notre reconnaissance Celui dont la miséricorde se répand de génération en génération sur ceux qui font bénir son Saint Nom. Car c'est bien Lui, le Tout-Puissant, qui toujours a renversé les obstacles que l'ennemi du salut des hommes semait sous les pas de vos enfants pour détruire le bien si glorieusement commencé. Voyez plutôt, mon Très Honoré Père, la belle moisson qui germe et grandit partout en ces lieux. Pour ne parler que de cette maison centrale, toutes les œuvres de saint Vincent y fleurissent, semblables à une gerbe magnifique montée pour réjouir le cœur du Père de famille et enrichir un jour ses célestes greniers. C'est d'abord l'enfance, depuis le délicieux bébé de la crèche jusqu'à l'école enfantine, les classes où les enfants apprennent à connaître et à aimer le bon Jésus de l'Eucharistie. C'est aussi les patronages grands et petits, les petites fleuristes, l'ouvrier externe, les enfants de Marie, la Bonne-Garde où les jeunes filles trouvent une protection sérieuse contre les dangers si nombreux de la grande ville. L'œuvre de la bienheureuse Louise de Marillac se forme de l'élite de cette ardente jeunesse qui se dévoue sans compter pour les œuvres paroissiales. « Et les pauvres ? » pensez-vous peut-être, mon Très Honoré Père. Les pauvres, si chers au cœur de notre saint Fondateur, sont, par vos filles de la maison centrale, secourus et visités dans les cinq grandes paroisses de la ville, les affligés consolés, les malades soignés. Tous les jours, le dispensaire ouvre ses portes à plus de cent

indigènes, qui, confiants en la sorella, portent toutes leurs infortunes, leurs plaies, surtout leurs petits enfants souvent moribonds qui trouvent dans l'eau du Saint Baptême la grâce de la régénération. Le fourneau économique aide l'ouvrier, lui facilite la vie si chère de nos jours, et offre aux vieillards une bonne soupe très appréciée des estomacs débiles. Combien de malheureux encore qui, pour cacher leurs misères morales ou physiques, viennent ici chercher une aide, un conseil, un bon mot qu'ils emportent comme un baume consolateur pour oublier leurs ennuis, une force pour rompre les obstacles qui les éloignent du chemin du ciel et entrer avec bonheur dans une voie plus sûre où ils trouvent enfin la lumière et la paix. »

Au sortir de cette réunion, nous passons devant la crèche (notre ancienne maison de l'impasse Saint-Vincent-de-Paul) en oubliant de nous y arrêter et nous nous rendons à l'orphelinat de Mustapha supérieur : l'auto a devancé les trams et la bonne Sœur Supérieure nous suit en courant ; les enfants endimanchés et bien sages entourent le Supérieur général et lui lisent une belle poésie.

De là, nous descendons à Saint-Bonaventure visiter les classes et l'ouvroir des Filles de la Charité ; puis visite à l'église Saint-Charles de l'Agha où, dans la crypte-presbytère, nous saluons le curé de notre paroisse, M. Woirôt, ainsi que M. Dubuquois au milieu de sa volière et Carcanico entouré des enfants en récréation. Le dîner, rue Edmond-Adam, réunit dix-sept confrères : le menu est soigné ; les cartons qui nous le décrivent sont eux-mêmes artistiquement enluminés ; enfin, c'est un chef-d'œuvre d'union sacrée.

On n'a pas le loisir de s'attarder au sortir de table : à quatorze heures, le Très Honoré Père est déjà à la Miséricorde où une bonne centaine de Filles de la Cha-

rité sont groupées pour entendre la conférence qu'il doit leur faire. Ensuite, l'auto nous fait grimper jusqu'à la Sainte-Enfance de Kouba où les bonnes sœurs viennent d'avoir la surprise d'une visite du cardinal Charost.

Le dimanche 8 novembre est le grand jour consacré au centenaire du cardinal Lavigerie; néanmoins le Très Honoré Père va célébrer la messe à l'hôpital. Son petit déjeuner est agrémenté d'un compliment aussi court que bien senti.

Les quelques minutes qui nous restent sont employées à causer de choses et d'autres; le Très Honoré Père rencontre, en particulier, une bonne sœur guérie à Lourdes, et qu'il dit deux fois miraculée, car l'ayant vue avant son départ pour le pèlerinage, il disait: « Ce sera déjà un fameux miracle si elle y arrive vivante! » Puis il se rend à la chapelle nouvellement édifiée, y admire la mosaïque du frontispice et bénit à l'intérieur un crucifix monumental. Mais il faut partir à la cathédrale où le Très Honoré Père doit assister à l'office à la gauche du cardinal Charost, tandis que le Vicaire général des Pères Blancs, le P. Voillard, se tiendra à la droite. En face, sur le trône qui se dresse vis-à-vis, on voit: Mgr Leynaud, archevêque d'Alger; Mgr du Bois de la Villerabel, archevêque de Rouen; Mgr Rumeau, évêque d'Angers; Mgr Hallé, archevêque de Cabasa; Mgr de Durfort des Loges, évêque de Poitiers; Mgr Durand, évêque d'Oran; Mgr Thiénard, évêque de Constantine; Mgr Dreyer, vicaire apostolique du Maroc; Mgr Nouet, préfet apostolique du Sahara. C'est Mgr Lemaire, archevêque de Carthage, qui officie de sa voix grave. Le cardinal Charost prit la parole, de son trône même, après l'évangile; voici le résumé qu'en a donné la presse (*Dépêche algérienne* du 9 novembre 1925):

« Le cardinal Lavigerie servit d'un même cœur Dieu et la Patrie. Certes, quelques circonstances purent le favoriser, mais il fut surtout porté par son génie, un merveilleux génie politique qui sut prévoir et décider. C'était un conquérant; grand serviteur de l'Eglise et de la France, né missionnaire, apôtre. Cette terre d'Afrique, dès qu'il la vit du rivage, elle fut à lui; mais il comprit vite que la conquête d'un peuple n'est pas celle du sol. Trois civilisations y avaient sombré : punique, romaine et musulmane; depuis 1830, la France avait eu beau ouvrir des ports au commerce, la pensée française n'avait pas pénétré le vaincu. Il se tenait hostile, patient et fataliste, attendant l'heure d'Allah, l'heure de la revanche... Le grand cardinal comprend que l'heure qui va sonner est celle de l'Eglise... » Ici, Mgr Charost magnifie l'idée de jadis : l'abandon de la terre aux antiques possesseurs du sol; mais l'idée, comme le grain de l'Evangile, tombait sur une terre mal préparée. Le cardinal Lavigerie, luttant contre l'empereur et deux maréchaux, la reprend dans sa racine. Il va faire connaître au peuple musulman la divine tradition du travail qui n'est pas un instinct naturel et qui n'est entrée dans le monde qu'à la suite d'un Dieu qui a voulu travailler pour participer à toutes nos misères. « Lavigerie colonisera, plantera, créera des villages, redressera les cœurs et les volontés. A ces gens qui ne rêvent que guerre sainte, il prêche la fraternité humaine. Ses fils et ses filles, les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, prennent les habits de ceux qu'ils veulent conquérir, les mêmes habitudes, le même langage. C'est la pénétration par l'amour. Ils s'élancent dans le continent mystérieux. Plus que les Arabes, les noirs leur répondent et sur les bûchers et dans les tortures, avec eux, confessent leur foi nouvelle. » Ici, s'adressant au P. Voillard, Mgr Charost s'écrie : « Jamais la France ne saura assez

vous être reconnaissante des services que vous et vos Pères Blancs lui aurez rendus. »

En terminant, Mgr Charost voit dans l'aide de l'Afrique, dans sa contribution à la Grande Guerre une résultante de la politique du grand cardinal. Il fait un récit émouvant de la bataille qui fit rage entre Lille et Tournai et dont le sort fut changé par l'arrivée des troupes indigènes...

Un banquet réunit à Notre-Dame d'Afrique tous les prélats, un grand nombre d'ecclésiastiques et quelques laïcs de marque.

La cérémonie du soir doit avoir lieu à quinze heures, sur le terre-plein de la basilique de Notre-Dame d'Afrique. Un peu avant l'heure, M. Viollette, gouverneur général de l'Algérie, arrive avec sa suite. Au même moment, paraît S. Em. le cardinal Charost, accompagné des archevêques et des évêques. Tandis que les personnalités gagnent la tribune officielle, la musique joue *la Marseillaise*; on applaudit; les orateurs, tandis que la pluie commence malheureusement à gâter la fête, prennent la parole : c'est d'abord Mgr Leynaud, puis M. le Maire de Saint-Eugène et enfin, M. le gouverneur général Viollette. Aussitôt après le discours de l'archevêque, le voile qui recouvrait la statue de bronze est enlevé et la statue du grand cardinal apparaît aux yeux de la foule qui applaudit. Sur un socle de pierre, Mgr Lavigerie est debout, ses deux bras sont tendus vers la ville d'Alger : il tient dans la main droite une grande croix et, dans la main gauche l'évangile. On lit sur le socle les inscriptions suivantes : sur la façade de devant : « L'Algérie au cardinal Lavigerie, premier archevêque d'Alger, apôtre de l'Afrique. Centenaire, 31 octobre 1825-31 octobre 1925 »; à droite : « Ce monument a été élevé par souscription publique, sous le patronage de Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, et béni

par S. Em. le cardinal Charost, archevêque de Rennes, légat du Saint-Siège »; sur la façade arrière : « Charles, cardinal Lavigerie recommande à la très sainte Vierge Marie « son » Afrique »; enfin à gauche : « Les services signalés que vous avez rendus à l'Afrique vous recommandent si hautement que vous paraissez comparable aux hommes qui ont le mieux mérité du catholicisme et de la civilisation. — Léon XIII. »

Renonçant au vin d'honneur et aux nouveaux toasts qui y seront prononcés, notre Très Honoré Père monte en auto pour se rendre à Hussein-dey, puis à Maison-Carrée visiter les bonnes sœurs qui s'y dévouent; enfin, on va demander le gîte et le couvert à Saint-Michel d'El-Biar.

Lundi, 9 novembre 1925, jour de l'ouverture du Concile algérien : à Notre-Dame d'Afrique, c'est Mgr Rivière, archevêque d'Aix, arrivé hier par le transatlantique *Timgad*, qui célèbre la messe pontificale; Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, fait le discours initial; le Très Honoré Père va recevoir les compliments des enfants de Saint-Michel et leur prouve qu'en effet ils ne se sont pas trompés en croyant « qu'à l'exemple de Jésus et de saint Vincent de Paul », il aime beaucoup les petits enfants; il va encore voir ceux de l'ouvroir Saint-Vincent; puis il faut de nouveau rouler en auto jusqu'à l'hospice de Douéra où nous arrivons vers onze heures et demie : on cause longuement, on fait le tour de l'hôpital, on rend visite à l'administrateur, on dîne en compagnie de M. le Curé et l'on repart pour aller égayer les trois bonnes Filles de la Charité qui se dévouent à l'ouvroir de Rouyba où l'on a le secret de faire une excellente « soupe à 4 sous »... En revenant sur Alger, nous avons encore le temps de passer dire bonsoir aux Pères Blancs de Maison-Carrée, qui nous reçoivent cordialement, et au curé de l'endroit, M. l'abbé

Repeticci, qui, absent, nous enverra, le lendemain, l'expression de ses regrets.

Mardi, 10 novembre 1925. — De la résidence (rue Edmond-Adam), où nous avons célébré la messe de bon matin, nous partons à sept heures, toujours en auto, pour Marengo : à neuf heures, nous y sommes ; les sœurs, leurs cinquante internes et les jeunes filles de leur ouvroir souhaitent la bienvenue au Supérieur général à l'aide de la poésie et de l'histoire.

Le Très Honoré Père donne la bénédiction de saint Vincent non seulement aux sœurs et aux anges qui jettent des fleurs sous ses pas, mais à toute la maisonnée. Il est onze heures, il faut se mettre en route pour Novi. En une demi-heure, nous sommes arrivés à destination après avoir traversé Cherchell sans en admirer l'église, ni les thermes, pas plus que nous n'avions daigné faire un crochet de 7 kilomètres pour visiter Tipaza : nous ne sommes vraiment pas des touristes, bien que nous fassions beaucoup de chemin... Que dire de Novi ? Tout le monde sait que c'est la perle des paroisses de l'Algérie et peut-être du monde entier, puisqu'on prétend qu'ici les hommes sont tous de fervents chrétiens ; c'est aussi l'ancien fief du bon évêque de Constantine, Mgr Thié-nard, qui, dit-on, y a laissé une belle partie de son cœur ; enfin, il y a cinq filles de la Charité qui se dévouent au dispensaire, à l'école, à la visite des pauvres. C'est chez elles que nous nous arrêtons après avoir fait une courte adoration à l'église paroissiale. Les deux heures que nous y passons nous donnent de fait l'impression d'une vraie vie de famille dans toute la petite ville.

Dès quatorze heures, nous repartons en auto pour Ténès où nous arrivons à dix-sept heures trente et où l'on nous attendait depuis longtemps malgré notre diligence. Le Très Honoré Père, toujours infatigable, re-

çoit les vœux des enfants de Marie dont « l'association, fondée à Ténès en 1885, a été réorganisée en 1919 » ; puis, les mères chrétiennes lui font l'historique de leur groupement : « A cette même date — le 11 novembre, l'an 1851 — (nous ne sommes que le 10), la Mère générale Montoellet nous envoyait définitivement trois sœurs, dont ma sœur Joséphine d'Andigné, Supérieure : la petite maison de Ténès était fondée. Mais avant, dès le début de la conquête, les sœurs s'étaient dévouées à Ténès, à Montenotte, aux environs, appelées par les généraux pour les besoins de leurs soldats. Puis, survint la famine avec ses horreurs, le choléra qui fit de nombreuses victimes : le zèle charitable de notre bonne Mère Gouazé, que Ténès posséda cinquante ans, s'y déploya avec tant d'ardeur que le gouvernement la décora d'une médaille d'or. Ensuite, nos sœurs se donnèrent aux varioleux. Enfin, on les appela pour les classes : elles ont élevé ici trois générations jusqu'au pénible jour où nos enfants leur furent enlevés. Mais, Européens et Arabes, reconnaissants des services rendus, voulurent les garder quand même ; on réussit, grâce à plusieurs pétitions. Dispensaires, ouvriers des pauvres, catéchismes, œuvres indigènes de travail, d'hygiène et de morale, notre Association de Dames de la Charité, autant de créations qui font du bien à tous... » Cette réunion fut encore rehaussée par le débit de poésies sur saint Tarcisius et le chant de beaux morceaux comme certains passages des chœurs d'Athalie. « D'un cœur qui t'aime, mon Dieu, qui peut troubler la paix?... » Nous couchons à Ténès pour y fêter demain matin l'anniversaire de l'armistice.

Mercrédi, 11 novembre 1925, fête de l'armistice, le Très Honoré Père est invité à aller voir le vieux Ténès-arabe, situé à 2 kilomètres. La « nouba » nous accueille bruyamment, les autorités indigènes religieuses offrent

leurs hommages et nous entrons dans la maisonnette où les Filles de la Charité guident les petites Arabes dans leurs travaux de confection des tapis; toutes bien lavées, proprement parées, elles lisent leur petit compliment. Et elles tiennent à faire accepter au Très Honoré Père un spécimen de leur travail. Mais il va être neuf heures, l'heure de l'office en mémoire des morts de la guerre, et il nous faut revenir dans la ville européenne, car c'est M. Verdier qui est invité à prendre la parole à la grand'messe : il développe la parole de nos saints livres, que c'est une pieuse pensée de prier pour les morts afin que Dieu leur donne le repos éternel et ce qui doit nous consoler d'en être séparés, c'est de penser qu'ils sont tombés en héros pour une noble cause, qu'ils sont, en quelque sorte, des martyrs et qu'ils vivent d'une vie meilleure dans le séjour céleste... Vite, l'office terminé, nous invitons le clergé paroissial à partager notre repas chez les sœurs et, à dix heures, l'auto nous emmène à Orléansville où nous prenons le train d'Oran. Nous y débarquons à dix-huit heures trente et nous sommes au grand séminaire d'Eckmühl, vers dix-neuf heures.

Jeudi, 12 novembre 1925. — Dans la modeste chapelle en bois, mais ornée d'un magnifique vitrail représentant la très sainte Vierge Marie entre saint Louis et saint Irenée, le Très Honoré Père célèbre la sainte messe à laquelle tous les séminaristes, grands et petits, assistent et chantent de tout cœur avant et après la sainte communion. Nous employons la matinée à nous reposer de tant de courses en visitant le séminaire, spécialement le nouveau bâtiment de gauche; à onze heures, réunion : au nom de ses camarades, un séminariste lit le compliment au Très Honoré Père où, après l'avoir remercié de sa venue, il rappelle les liens qui rattachent l'Algérie en général et l'Oranie en particulier aux fils

de saint Vincent de Paul; c'est que, « dès le début de la conquête, en 1842, ajoute-t-il, sur cette terre arrosée du sang de vos martyrs et de la sueur de vos Pères, Mgr Dupuch faisait appel à votre infatigable dévouement et à celui des Filles de la Charité. Aussitôt, dans un modeste réduit, vous preniez la direction du séminaire naissant. Mgr Pavy, plus tard, vous confiait encore le soin de ses lévites du grand séminaire de Kouba et la tâche d'évangéliser et de conserver la foi dans la population européenne. Lors du partage de l'Algérie en trois diocèses, chacun d'eux eut son séminaire confié également à vos soins. Depuis 1869, mon Révérend Père, et, d'une façon continue, vos fils travaillent dans ce diocèse. On peut dire que les prêtres de ce diocèse sont le grain de sénévé que les fils de saint Vincent ont semé dans les sillons de l'Oranie. Depuis, bien des événements se sont succédé, bien des changements se sont opérés. Les lois de 1907 expulsaient maîtres et élèves de leur séminaire de Gambetta et, depuis 1909, les locaux actuels les ont abrités. Cinq ans après, une plus grande calamité, la guerre, vint encore entraver la prospérité du séminaire. Il se vida; de la ruche où butinaient tant d'abeilles, le dernier essaim s'envolait et bientôt dans le silence et dans la solitude, les tout jeunes et les anciens priaient pour les absents qui se battaient au loin. Seul, le petit séminaire vécut pendant la guerre et encore avec un effectif réduit! Cependant, vous n'avez pas hésité à maintenir vos missionnaires dans ce diocèse, de leur présence dépendait la résurrection à la vie du séminaire. Cette résurrection s'opéra... et bientôt le nombre augmentant et chez les petits et chez les grands, les locaux devinrent trop étroits. Il fallut songer à la construction d'un nouveau bâtiment. Ce fut l'œuvre de S. G. Mgr Durand : depuis, la prospérité règne... » Le soir, sous la pluie, nous visitons la

maison de campagne Sainte-Anne et la propriété des Pères du Saint-Esprit à Miserghin.

Le *vendredi 13 novembre*, n'étant pas superstitieux, nous prenons le train pour Alger où nous arrivons à dix-neuf heures : nous avons mis onze heures pour faire 400 kilomètres!...

Le *samedi 14*, messe à la maison centrale et à midi, le *Gouverneur-général-de-Guesdon* lève l'ancre : la mer est un tantinet « moutonneuse » et l'on nous promet une traversée plutôt désagréable, surtout, disent les experts, lors de notre passage en face des îles Baléares... Or, la nuit fut excellente bien que les couchettes nous aient rappelé sensiblement les bercelonnettes de notre prime jeunesse.

Le *15 novembre*, dimanche, le Très Honoré Père célèbre la messe au salon, sur le pont-promenade : la mer est d'un calme parfait ; la T. S. F. nous sert à prévenir de notre prochain retour... Arrivés à Marseille, à seize heures, nous mangeons à la Procure, rue d'Oran, et à dix-huit heures, nous sommes dans le rapide qui nous conduit à Paris, le lundi 16 novembre : à la gare du P.-L.-M. l'auto nous prend à sept heures trente et nous célébrons la messe, à Saint-Lazare, vers huit heures.

Ainsi se termina cette randonnée dont le Très Honoré Père croyait pouvoir dire à Ténès, en remerciant les enfants de leur compliment, qu'elle lui faisait l'effet d'un de ces spectacles de cinéma où les images passent avec rapidité et dont le souvenir renverse un peu l'ordre de telle façon que les dernières sont les premières à revivre dans la mémoire.

Lucien BOUCLET.

MADAGASCAR

FORT-DAUPHIN

(par M. CANITROT)

CHAPITRE V. — Les Français s'établissent sur la côte orientale, à Sainte-Luce, et fondent Fort-Dauphin.

« La nation française, qui est naturellement pourvue d'un esprit vif et d'un courage redoutable, a languì longtemps dans le sommeil de l'oisiveté, laissant les Espagnols et les Portugais s'enrichir des trésors des Indes Orientales. Ce sont des marchands de Saint-Malo, de Vitré et de Laval qui se sont éveillés les premiers et ont effacé cette honte; ils ont formé une Compagnie désireuse d'enrichir le public des singularités de l'Orient... », etc.

En écrivant ces deux phrases liminaires du *Premier voyage fait aux Indes Orientales par des Français*, le bon Martin de Vitré, quoiqu'il n'eût bu dans sa jeunesse que les eaux de la Vilaine ou de la Rance, exagérerait...

Bien des années avant que ces Malouins « eussent exposé leurs vies aux hasards de mille morts dont la mer est remplie », de courageux Dieppois avaient doublé le cap de Bonne-Espérance. Trois navires français, armés pour la course, étaient partis, en effet, de Dieppe, en 1527, pour aller aux Indes Orientales. S'étant séparés en mer; l'un d'eux atterrit à Diu avec quarante matelots; un autre, porté par la tempête sur la côte sud-est de l'île Saint-Laurent, entra dans une baie de cette île pour s'y mettre à l'abri.

Les Français échangèrent avec les indigènes ce qu'ils avaient à bord : haches, coutelas, etc., contre les marchandises du pays, mais la cargaison de ces

diverses denrées se trouva n'avoir aucune valeur en France.

Un matelot de ce navire resta à terre, et fut recueilli plusieurs années après, en 1531, dans la baie de Ranofotdy ou celle de Taolanara, par Diégo de Fonseca, avec quatre autres naufragés portugais, derniers survivants de Trano-Vato.

Les Dieppois furent, vraisemblablement, les premiers Français qui naviguèrent sur les côtes malgaches — après Binot Paulmier de Gonneville — si ce Normand a relâché jamais à Madagascar.

D'autres vinrent ensuite. Les deux frères dieppois, Jean et Raoul Parmentier, à bord du *Sacre* et de la *Pensée*, aperçurent Madagascar un samedi 24 juillet 1529 et, quelques jours après, descendirent sur la côte du Monabo. Les habitants, moins hospitaliers que les Tanosy, leur tuèrent trois hommes : Bréant, Jacques l'Écossais et Vassé, dont ils retrouvèrent le cadavre, « tout nu, couché à dents (la face contre terre), percé tout au travers par les reins, si qu'on lui voyait les entrailles... et fut retourné; les tripes lui sortaient du ventre et avait plusieurs coups de dards au col et à la gorge. En ce lieu on fit leur fosse, en priant Dieu qu'il lui plût d'avoir pitié de leur âme. »

A la fin du règne de François I^{er}, le célèbre capitaine pilote, Jean Fonteneau, dit Alphonse le Saintongeais, après son voyage à Madagascar, en 1547, écrivait, dans ses *Voyages aventureux* : « La côte de l'île est fort dangereuse, même du côté du sud-est... Et tout à l'entour de l'île il y a force barres, et il te faut aller coyement avec la sonde... Il est au sud-est et à l'est-sud-est, force îles peuplées de gens blancs. » C'est de l'Anosy qu'il s'agit.

Faut-il mentionner un de ces Montluc, qui n'étaient pas « si lasches de cœur qu'ils ne veuillent demeurer

simples cadets de Gascogne, et se contenter de manger la soupe grasse auprès de leur père... mais voulaient libéralement hasarder leurs personnes et vies » ; Peyrot de Montluc, qui arma six navires à Bordeaux et « appresta un équipage de tous les plus mauvais garçons de la Guyenne » ?

A Madère, attaqué traîtreusement par les Portugais qu'il battit, « il trouva la mort en pleine victoire, avant d'avoir commencé sa visite à la côte sud-est de l'Afrique », en l'année 1566.

Donc... les marchands de Saint-Malo, de Vitré et de Laval, en l'an 1601, équipèrent deux navires, l'un de 400 tonneaux, le *Croissant* ; l'autre de 200 tonneaux, le *Corbin*. Le chef était Michel Frotet, sieur de la Barde-lière, de Saint-Malo ; le lieutenant-général, François Crout, sieur du Clos-Neuf, de Saint-Malo, et le principal marchand, Christophe Moreau, sieur du Poiscant, de Vitré.

Ils quittèrent Saint-Malo le 18 mai 1601 et jetèrent l'ancre dans la baie de Saint-Augustin, le 19 février 1602... non sans émotion, car le *Corbin*, déjà ancré, voyant arriver sur lui le *Croissant*, qu'il prenait pour un navire portugais, avait commencé à se parer et à tendre ses bastingues pour se défendre.

De la foule des petits poissons qu'ils capturaient dans leurs filets, nos Malouins s'amuserent fort du *botana* (*botanaka ventra*), qui, « une fois mis hors de l'eau, s'enflait fort gros » ; ceux qui en mangèrent eurent l'esprit troublé pendant vingt-quatre heures.

Lors de son second voyage aux Indes Orientales, le Rouennais, Augustin de Beaulieu, partit de Honfleur le 2 octobre 1619, sur le *Montmorency*, comme « général » d'une flotte composée de deux navires et d'une patache. Il mouilla, le 21 mai 1620, à l'entrée de l'Onilahy, dans la baie de Saint-Augustin.

En homme prudent, il ne s'était engagé le 22 mai, à l'entrée de l'Onilahy, qu'après avoir équipé ses deux petits bateaux, dont il arma le plus grand de deux espoirs (petits canons) de bronze et d'une quinzaine de mousquetaires. Le sifflet d'argent, et surtout la chaîne du contremaitre Beruile, eurent le plus grand succès auprès des indigènes, qui ne voulurent troquer leurs bœufs que contre des chaînes de ce métal si apprécié, ou de la rasade rouge (perles).

Pour conserver l'amitié et rendre les transactions plus aisées, « Beaulieu faisait sonner les trompettes et battre de la caisse » ; cette fanfare adoucissait les cœurs, au point que les indigènes offraient un bœuf pour une trompette ou un tambour... Le 28 mai, jour de l'Ascension, les deux prêtres et un religieux jacobin, embarqués sur la patache, célébrèrent la messe sur un islet, à l'embouchure de l'Onilahy et, le 3 juin, la flotte repartit, « ayant bien de la peine à tirer l'ancre du fond pour être terre potière (argileuse), couverte de vase ».

Si les rares Français aventurés sur l'Indien débarquaient fort rarement sur les rivages de l'Anosy, par contre, les Hollandais paraissaient avoir choisi Sainte-Luce comme escale, au commencement du dix-septième siècle.

Les relations avec les Portugais manquaient de cordialité. Déjà les compétitions de nationalité et de religion se mêlaient aux intérêts commerciaux, lorsque la *Nova Senhora* arriva à Ranofotsy, les Portugais apprirent sans aucune joie que le roi Tsiambany était à Sainte-Luce auprès des Hollandais, et lorsqu'ils allèrent à Fanzahira, ils purent lire avec déplaisir sur l'écorce des arbres des inscriptions gravées par les Bataves hérétiques.

L'année précédente, en effet, l'amiral Pierre Guil-

laume Verhuff, parti de Java, avait relâché à Maurice, et, le 5 janvier 1612, était entré de grand matin dans le bois de Sainte-Luce. En 1494, par sa bulle *Inter cetera*, le pape Alexandre VI avait voulu mettre un terme aux conflits incessants qui s'élevaient entre Portugais et Espagnols dans leur course à la conquête du monde jusque-là inconnu ou peu visité. Il avait divisé par une ligne imaginaire « qui passait à 376 milles à l'est des Açores et allait rejoindre les deux pôles », l'univers en deux parties... accordant la possession des terres orientales à découvrir aux Portugais, les terres occidentales aux Espagnols. Forts de cette décision, les Portugais faisaient une chasse sans merci aux navires étrangers qui osaient s'aventurer au delà du cap de Bonne-Espérance... Et comme à la fin du seizième siècle, les marins hollandais affluaient dans les mers des Indes, les vaisseaux portugais couraient sus à ces navires rivaux. Pour éviter de telles rencontres dans le canal de Mozambique, les navires néerlandais suivaient la côte orientale du Saint-Laurent ou bien passaient de l'île Maurice à Antoaquil et à Sainte-Luce. Souvent aussi les gros temps favorisaient trop, contre leur gré, ces relâches... lorsqu'ils ne les jetaient pas sur la côte... Ainsi, « environ l'an 1618, un grand navire hollandais, revenant des Indes, périt en mer non loin de la côte des Karimboly. Il ne se sauva du naufrage qu'un jeune homme nommé Pitre (Pierre), fils du capitaine du navire, sur une futaille vide, et fut trois jours à flotter en mer, jusqu'à ce qu'enfin la vague le jeta sur le rivage. Il était si faible qu'à peine se put-il traîner hors de l'eau, et comme il vit des nègres à l'entour de lui, il leur fit signe avec les deux mains comme s'il eût voulu boire, mais eux, ne l'entendant point, considéraient une carabine qu'il avait pendue à son côté et de l'autre son épée.

Andrian-Mamory, averti, fit conduire Pitre dans son village et le logea chez lui. Pitre n'avait pour toute marchandise que deux diamants enchâssés que son père lui avait donnés à garder lors du naufrage, ayant espérance que son fils, qui était jeune et vigoureux, se sauverait plutôt que lui qui était vieux... Pitre donna à Andrian-Mamory une de ces pierres, enchâssée dans un anneau d'or.

Tsiambany, ayant appris qu'il y avait un chrétien au pays de Karimboly, envoya à Andrian-Mamory treize bœufs et le pria de le lui céder, ce qu'il fit. Ainsi Pitre s'en vint en Anosy, où il passa cinq années. Il apprit parfaitement la langue, et comme il était quelquefois le soir à se divertir, il mettait son anneau à son doigt et faisait couvrir et cacher le feu et sa pierre jetait une si vive clarté qu'elle éclairait la case. Andrin-Masikory disait que « cette pierre était transparente comme un cristal et qu'elle était grosse comme le pouce d'un homme et fort haute, élevée sur le châton; il fallait que ce fût un diamant ».

Un navire hollandais était arrivé à Sainte-Luce; Pitre porta, de la part de Tsiambany, des présents au capitaine, soit : 50 bœufs, 50 paniers de riz, volailles, etc. Et ainsi, Pitre s'en retourna en Hollande.

Guillaume Isbrantz Bentekoe, maître d'équipage à bord de la *Nieu Hoorn*, était passé devant Sainte-Luce en 1619. Il n'y trouva pas de mouillage sûr pour le vaisseau, quoiqu'il eût gagné le rivage avec sa chaloupe bien armée, et qu'il eût besoin de débarquer de nouveaux malades.

Il y revint en 1625, à bord de la *Hollandaise*, à son retour de Batavia. Ses compagnons, le *Middelborch* ou *Middelborg* et le *Gonda*, avaient été séparés de lui par les ouragans. Cette fois, l'ayant sondée de tous les

côtés, il trouva que la baie était fort propre à recevoir son vaisseau.

On dépêcha deux matelots, dont l'un parlait portugais, auprès du roi Tsiambany ou Andrin-Ramaka, qui vint à bord. Il fit présent de quatre bœufs, mais il ne put fournir du riz, car il avait été ravagé par les sauterelles cette année-là.

Le commandant du navire, Cornelis Reyertsz, vint à mourir, et « fut enterré dans une île toute couverte d'arbres, à l'entrée de la baie, et on le mit au pied d'un des plus beaux et des plus verts de ces arbres, avec cette épitaphe : « La mort suit les hommes partout... », etc.

La *Hollandaise* avait des avaries, et l'équipage ne les réparait pas avec toute la diligence nécessaire. Pour remettre un mât, tresser des cordes avec des fibres, mettre en état les pompes, « il fallut à la fin en venir aux gros mots et même aux coups ». Ainsi, le 23 août, veille du départ, deux matelots qui faisaient sentinelles désertèrent. Ces fugitifs furent recueillis, l'année suivante, par l'*Amsterdam*, parti du Cap.

En 1628 le *Der Veer* vint, lui aussi, faire des provisions à Sainte-Luce.

« Une vieille femme, écrit Charles Nacquart, dit qu'elle a entendu, il y a longtemps, un capitaine de vaisseau flamand, nommé Alibartan (Albert) qui, en devisant avec eux, leur disait la même chose que moi sur les commandements de Dieu. »

« Cet Albert demeura six ans dans le pays avec quatorze soldats, mais ce n'était qu'en attendant un autre vaisseau, ayant perdu le sien à la côte. »

Et Flacourt ajoute : « Un navire flamand, qui était chargé d'argent, se trouvant endommagé par une tempête, il y a trente ou quarante ans, fut dégradé à

Manafafy, et du débris le capitaine, qui se nommait Albertus, fit bâtir une barque, laquelle il envoya aux Indes pour donner avis de sa perte... Après deux ans, il arriva un navire qui l'emmena avec tout ce qu'il avait. »

Enfin, pour ne point clore la série des naufrages, un navire hollandais se mit à la côte des Karimboly, vers 1635. Des cinq cents hommes d'équipage, une centaine construisirent une barque et reprirent la mer; les autres, harcelés par les Tandroy, moururent de misère ou furent tués, à l'exception de deux Français qui vinrent à Fanzahira. L'un d'eux y mourut et l'autre repassa en France sur le navire de régiment.

Quelques marins, sur quelques vaisseaux hollandais, c'était donc à peu près tout ce que la France comptait de nationaux sur les routes des Indes, à cette époque où la Compagnie hollandaise des Indes, constituée en 1602, pour tenir tête, par le nombre et la force, aux Portugais, distribuait à ses intéressés, bon an mal an, de 30 à 40 p. 100 de revenu. Et la même Compagnie « entretenait quinze mille hommes de troupes pour la défense de ses places fortes aux Indes; elle comptait sur ses vaisseaux, dans ses comptoirs, dans ses docks, quatre-vingt mille employés ou matelots... ».

Les Bataves avaient si bien accaparé le commerce international, qu'on les appelait couramment « portitores mundi » — les facteurs du monde!

Émerveillés et rendus envieux par une telle prospérité, tous les peuples européens du bassin de l'Atlantique avaient, dès les premières années du dix-septième siècle, un commerce plus ou moins développé avec la Chine ou les Indes. Il n'y avait que la France seule qui fit exception.

Pourtant l'opinion française s'était émue de ce trafic qui se faisait sans elle et dont elle payait les frais à la

Hollande, cette nation qui, de la sorte enrichie, « prétendait alors régenter l'Europe et avec laquelle, d'un instant à l'autre, la France pouvait être appelée à se mesurer ».

De leur côté, Henri IV et Louis XIII ne pouvaient rester indifférents devant ce mouvement du pays.

La lettre patente du 26 octobre 1626, nommant le cardinal de Richelieu « grand maistre, chef et superintendant de la navigation et commerce de France », nous en est un garant. — « Nous avons cru que, l'ouverture nous étant faite par plusieurs marchands des principales villes de ce royaume, de remettre la navigation et le commerce entre les mains de nos sujets par établissements de compagnies et sociétés, nous ne devons pas davantage différer d'embrasser les occasions qui s'en offrent, cela étant un dessein qui peut autant apporter de gloire et de réputation à nos affaires et mieux que nul autre occuper et enrichir nos sujets. »

Quel effort pourtant avait été le sien ! « Le Sénégal, les Antilles, l'Acadie, le Canada, et bientôt Madagascar, tel était l'empire colonial dont la France lui était redevable. » (Ch. de la Roncière, tome V, *Histoire de la Marine française*.)

Mais Richelieu, qui se plaisait à proclamer que la nature semblait avoir donné à la France l'empire des mers en la plaçant sur la Manche, l'Atlantique et la Méditerranée, ne put point assurer lui-même à la France cet empire, malgré ses efforts pour soutenir ses colonies de peuplement des « îles d'Amérique ».

Du moins, en 1642, l'année même de sa mort, il délivra au sieur Rigault, « capitaine au service de sa Majesté dans la Marine », des lettres patentes « portant pouvoir et permission à lui et à ses associés d'envoyer à Madagascar et autres îles adjacentes et

côtes de Mozambique, tel nombre de vaisseaux armés en guerre, et marchandises que bon leur semblera... et y faire le commerce et trafic durant le temps de dix ans, sans qu'aucuns autres, — et cette clause était d'importance, on le verra, — sans qu'aucuns autres que le sieur Rigault et ses associés puissent faire habitations, traités, trafic et commerce ni en tirer aucune marchandise, si ce n'est de leur consentement par écrit, à peine de confiscation des vaisseaux et marchandises au profit dudit sieur Rigault et de ses associés... »

Ces lettres patentes, octroyées le 29 janvier, furent confirmées par arrêt du Conseil d'État, le 15 février 1642. Le 20 septembre 1643, Louis XIV, âgé de cinq ans, ratifia cet arrêt, — l'affaire avait été expédiée en très grande diligence. Les paperasses administratives de l'ancien régime n'encombraient probablement pas les bureaux comme elles le font de nos jours... à Madagascar et ailleurs...

Sans attendre cette ratification, avant même que la société ne fût définitivement constituée sous le nom de « Compagnie d'Orient », ou « Compagnie Française des Indes Orientales », Rigault avait profité du départ du capitaine Cocquet, de Dieppe, sur le *Saint-Louis*, pour faire passer en l'île Saint-Laurent quelques hommes et marchandises... pour prendre possession desdits pays... y habiter et travailler à la traite...

La société était composée de vingt-quatre parts, « tellement que celui qui y entrait pour une part, fournissait la vingt-quatrième partie de la dépense ; et, si quelqu'un y prenait deux parts, il devait fournir à proportion ». Elle fut formée par quelques particuliers en petit nombre, tels que Fouquet, Rigault, de Loynes, secrétaire général de la marine ; Le Vasseur, conseiller au Parlement ; d'Alique, trésorier des menus ; de Creil, trésorier à Limoges ; Berruyer,

Cazet, Desmartins, Gillot, de Beausse, Le Bourg et Gilles de Régimon.

Ce dernier, en bon Dieppois naturalisé, — il était de Liège, — connaissait déjà la route des Indes.

Les Dieppois, en effet, « exclus des îles Moluques, envoyaient tous les ans deux ou trois navires sur les côtes de Malabar et de Coromandel.

Le capitaine de Régimon fut un de ceux qui y allèrent en 1630. Il montait un vaisseau de 300 tonneaux et de 16 pièces de canon. Il en revint en 1632, non point uniquement chargé de bois d'ébène, qu'il devait couper à l'île Maurice, mais encombré des plus riches marchandises. Lorsqu'on lui demanda comment il avait pu faire pour rapporter une telle cargaison, plus de cinquante fois supérieure à celle dont il avait été chargé, il répondit qu'il avait rencontré dans le golfe Persique trois vaisseaux persans qui avaient exigé le salut et que, sur son refus, ces vaisseaux lui avaient livré combat, et qu'il avait eu le bonheur d'en prendre deux.

Richelieu n'accorda aucune créance au rapport de Régimon et le fit enfermer à la Bastille durant trois mois. Cette courte halte à l'ombre des murailles ne refroidit point l'humeur aventurière de notre demi-corsaire.

Au retour d'un autre voyage à la mer Rouge, en 1636 ou 1637, il rapatria un matelot hollandais qu'il avait trouvé sur la côte sud-est de Madagascar, matelot naufragé une vingtaine d'années auparavant sur la côte des Karimboly.

Gilles de Régimon était donc tout désigné pour commander les premiers vaisseaux que la Compagnie enverrait à l'île Saint-Laurent.

(A suivre.)

CANITROT.

AMÉRIQUE

MEXIQUE

BOLETIN DE LAS HIJAS DE MARIA INMACULADA,
SENORAS DE LA CARIDAD, MEDALLA MILAGROSA.

Février 1926. — Assemblée de la Confrérie de la Charité 19 décembre : Mgr Crespi y assista. Le directeur général lut une étude complète sur la condition de l'enfant et ses misères dans le premier âge et le remède apporté par l'institution moderne de la Goutte de Lait. Mgr Crespi prit la parole pour orienter comme délégué pontifical l'institution des dames dans la voie sociale : « Il ne faut pas donner un crédit infail-
lible aux procédés sociaux ; c'est le péché de notre jeunesse. La charité ! la charité ! voilà l'unique procédé antique et qui convient à tout chrétien. Que le riche connaisse le pauvre ! Que le pauvre connaisse le riche ! et ainsi se réalisera la compénétration demandée par le Christ et son Église et si fortement exprimée par saint Paul en ses épîtres. » La cérémonie se termina par la bénédiction du Saint Sacrement. Un nouveau champ d'action s'ouvre pour les confréries et aujourd'hui comme au dix-septième siècle, il faut répéter la fameuse exhortation de saint Vincent pour les enfants.

Mars 1926. — Origines historiques de la Confrérie de

la Charité. D'après le notaire royal Blanchard, ce fut le 1^{er} août 1617 que saint Vincent prit possession de la cure de Saint-Martin de Buenens et de son annexe Châtillon-les-Dombes; d'après les recherches faites par Charles Demia en 1665 pour la béatification du saint, saint Vincent serait arrivé à Châtillon vers le carême 1617; mais l'acte de renonciation de la cure fait par Jean Lourdelot est du 19 avril 1617 et il ignore le nom de son successeur; l'acte de nomination de saint Vincent a été expédié le 29 juillet 1617; peut-être saint Vincent a-t-il fait vers le carême une visite à sa future paroisse. C'est le 23 août 1617 que fut rédigé le premier acte de fondation de la confrérie. Elle devait exister depuis quelques jours et probablement le sermon de saint Vincent qui donna naissance à cette confrérie eut lieu le deuxième dimanche d'août. La confrérie fut approuvée le 24 novembre 1617 en l'absence de l'archevêque Marquemont, par le vicaire général Mechetin Lafaye et saint Vincent fit l'érection canonique le 8 décembre. Françoise Bachet, dame de la Chassaigne, fut nommée présidente; Charlotte de Brie, trésorière; Gaspard Pujet, secrétaire. Le nouveau règlement fit quelques modifications à celui du 23 août.

VARIÉTÉS

LETTRE INÉDITE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Voici une nouvelle lettre de notre saint fondateur, autographe. Elle est fort probablement du 9 avril 1634, et a été donnée à M. le Supérieur général par une Fille de la Charité.

« A la sœur Hélène-Angélique Lhuillier, religieuse du premier monastère de la Visitation de Paris.

« De Saint-Lazare, ce jour des Rameaux, à neuf heures.

« MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

« J'ai reçu votre lettre d'hier avec consolation, et celle de notre digne Mère pour le Visiteur, que je tiens aussi très chère, et espère participer au profit que vous faites de la lecture de ces lettres. Je vous remercie de tout cela et vous prie, ma chère sœur, de dire à la bonne fille destinée pour Le Mans de votre grâce ce qu'elle a à faire. Son frère me vient de dire qu'elle est dans une sainte impatience de son bonheur, et moi je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et du cœur qu'il sait, ma très chère Sœur, votre très humble et obéissant serviteur.

« VINCENT DEPAUL,
« prêtre indigne de la Mission. »

CORRESPONDANCE DE JEAN LE VACHER

PAR M. GLEIZES (*Suite.*)

Il a été fait mention, dans une lettre précédente du gouverneur du Bastion, Jacob La Font de la Tour, et du mauvais état de ses affaires. On appelait Bastion de France le centre d'un ensemble de concessions sur la côte orientale algérienne pour la pêche du corail et les transactions avec les Maures de l'intérieur. On en tirait en particulier des approvisionnements assez considérables en céréales. Ces concessions allaient à leur ruine et le vicaire apostolique avait plusieurs fois représenté à Colbert combien il était important de les conserver. Ce ministre lui écrivit le 28 mars 1678 :

« Pour réponse à beaucoup de lettres que j'ai reçues de vous sur tout ce qui concernait la conduite des employés du Bastion de France, le roi avait enjoint, il y a déjà longtemps, à la Compagnie qui faisait le commerce du Bastion de rappeler le nommé La Font. Mais cette Compagnie n'ayant pas réussi, pour beaucoup de raisons qu'il n'est pas nécessaire de vous dire, Sa Majesté l'a obligée de céder son droit à une autre Compagnie qui sera plus forte et qui fera assurément réussir tout ce qui est nécessaire pour le bien et l'avantage de ce commerce. » (*Archives de la Marine*, B⁷, 50, f^o 145.)

De fait, la nouvelle Compagnie allait relever le Bastion et faire fleurir son commerce. Jean Le Vacher va dire à Colbert comment Denis Dusault, son principal agent, fut reçu à Alger.

« D'Alger, le 13^e mars 1679.

« MONSEIGNEUR,

« Le sieur du Sault que les Puissances de ce pays ont envoyé prendre au Bastion, pour être agréé par elles au gouvernement de cette place et de ses dépendances, comme par ma dernière lettre j'ai représenté à Votre Grandeur, arriva ici le 28^e du mois précédent, après avoir évité beaucoup de périls, tant de mer que de terre, dans son passage du Bastion en cette ville. Il fut, à son arrivée, saluer les Seigneurs Dey et Baba Hassan, son gendre, qui étaient au Divan, et le lendemain leur paya tout ce que le Bastion devait des lismes (impôts) échues jusqu'au dernier janvier de la présente année.

« Ledit sieur du Sault accommoda ensuite les prétentions du sieur Estelle, celles de la veuve de feu sieur Arnaud et toutes celles des autres personnes, tant Maures, Gerbins que Juifs, auxquels le sieur de la

Font, ci-devant intéressé et gouverneur du Bastion, était redevable et auxquels il avait fait quelques billets les années précédentes, ledit sieur du Sault ayant retiré ces billets et donné d'autres signés de sa main, payables dans l'espace de trois mois.

« Le seigneur Baba Hassan, gendre du seigneur Dey, a fait beaucoup d'instances au sieur du Sault de vouloir continuer audit sieur Estelle la charge qu'il a exercée d'agent du Bastion depuis plusieurs années en cette ville. Mais, après avoir reconnu la fermeté dudit sieur du Sault à lui représenter qu'il n'y pouvait consentir en aucune manière, parce que ce serait agir contre les volontés du roi et vos intentions, Monseigneur, et que, plutôt, il abandonnerait le Bastion et que moi repasserais en France, ledit seigneur a désisté de faire ses instances, de sorte que ledit sieur Estelle s'est démis de la susdite charge, et repassera en France sitôt que ledit sieur du Sault lui aura fait payer en cette ville et à Marseille la somme dont ils sont convenus.

« Le sieur du Sault, moyennant l'accommodement qu'il a fait des prétentions du sieur Estelle, de la veuve du sieur Arnaud et des personnes auxquelles les ci-devant intéressés du Bastion étaient redevables, a retiré de l'oppression un bon gentilhomme calviniste, de la ville d'Orange, nommé de Champlain, que les sieurs Parfait et Lalo avaient établi gouverneur au Bastion, au mois de juillet de l'année précédente, 1677, et qui, le mois d'octobre de la même année, fut envoyé prendre expressément par une galère par les Puissances de ce pays, qui l'ont retenu ici depuis jusqu'à l'arrivée du sieur du Sault qui l'a délivré de son engagement et détention.

« Samedi dernier, le Divan étant assemblé, on nous y a fait appeler le sieur du Sault et moi, où étaient les

seigneurs Dey et son gendre, lesquels nous ont représenté ne pouvoir souffrir qu'ayant la paix avec la France, comme ils la désirent conserver, qu'on achetât des Turcs et Maures de ce pays, pour les mettre sur les galères de France ; qu'ils en avaient ci-devant écrit leur ressentiment au roi et n'avaient reçu aucune réponse de Sa Majesté ; qu'ils lui écriraient de nouveau et donneraient leur lettre audit sieur du Sault pour leur en procurer la réponse et la leur faire tenir au plus tôt, ce que ledit sieur du Sault a promis.

« Ledit sieur du Sault a obtenu des susdites Puissances toute la satisfaction qu'il pouvait désirer. L'ottoman (traité) du Bastion a été renouvelé en sa faveur. Le seigneur Baba Hassan a témoigné audit sieur du Sault quelques particularités pour vous être secrètement communiquées et lui en faire tenir ensuite la résolution.

« Je suis avec respect, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« J. LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

(*Affaires étrangères*, loc. cit.)

Les particularités que Dusault devait secrètement communiquer à Colbert étaient, de la part de Baba Hassan, une demande à la France de secours par mer pour qu'il pût s'emparer d'Oran qui appartenait à l'Espagne, d'autant que la France se trouvait en guerre avec cette nation. Cette place serait ensuite remise aux Français pour en faire un lieu de trafic comme au Bastion. En France on ne fit aucune réponse à ces propositions.

Dusault avait obtenu du roi, contre Estelle dont il vient d'être question, un ordre de revenir en France que

Jean Le Vacher signifia à ce dernier. C'était l'homme de l'ancienne Compagnie avec laquelle on ne voulait avoir rien de commun. Mais Estelle était habile. Il sut si bien faire qu'il fut confirmé, comme agent du Bastion à Alger pour la nouvelle Compagnie.

Les Turcs et Maures que l'on mettait, comme il vient d'être dit, sur les galères de France, étaient achetés aux Anglais ou autres ennemis des Algériens qui les avaient capturés. C'est ce qu'on voyait à Alger avec peine parce que généralement les Turcs des galères n'étaient pas rachetés. Ce trafic se faisait principalement à Livourne par l'intermédiaire du consul de France. Cela donna lieu à un incident que raconte Jean le Vacher dans une lettre adressée, le 30 août 1680, à M. Amirault, Supérieur des Prêtres de la Mission à Marseille, dont nous ne donnons que cet extrait :

« Le mois précédent six vaisseaux corsaires d'ici furent mouiller devant Livourne avec bannières blanches. M. le Consul de France les fut reconnaître, accompagné de plusieurs personnes, les croyant de France. Tous ceux qui furent à bord furent retenus et ont été apportés ici avec beaucoup de pauvres pêcheurs et de deux vaisseaux anglais très riches, tous lesquels ont été faits esclaves. Mondit sieur consul et un sien fils ont été heureux de n'avoir pas été du nombre, le chef d'escadre de ces vaisseaux corsaires les ayant rendus civilement, ne les ayant voulu apporter. Le Dey et son gendre m'ont dit plusieurs fois depuis qu'ils auraient désiré qu'on les eût apportés, irrités contre ledit sieur consul de ce que les années précédentes il acheta, des Anglais, quelques Turcs et Maures de cette ville à Livourne, d'où ensuite ils furent traduits à Marseille et mis sur les galères, d'où incessamment ces pauvres gens écrivent au Divan et à leurs

parents, se plaignant du susdit consul. » (*Affaires étrangères, loco citato.*)

On emmena en particulier à Alger les matelots, des Italiens, qui avaient conduit le vice-consul de France aux vaisseaux.

C'est à leur sujet que Jean Le Vacher écrivit à M. Cotelendy, le consul de Livourne, la lettre suivante :

« D'Alger ce 14^e août 1680.

« MONSIEUR,

« Votre lettre du 21^e juin me fut rendue le 2 du présent mois à l'arrivée d'une barque de Marseille. Elle m'a été envoyée par le sieur Pierre Natte, de la même ville de Marseille, auquel j'envoie la présente pour vous la faire tenir. Si maintenant vous avez reçu celles que je me suis donné l'honneur de vous écrire par le retour à Livourne des patrons Claude Masson, de La Ciotat, Pierre Vidal, de Frontignan, et du dernier, le capitaine Jean Planouse, de La Ciotat, vous aurez été informé des mauvais traitements que souffrent les pauvres gens que les vaisseaux corsaires de cette ville ont pris devant Livourne avec bannière blanche. Les Puissances d'ici me dirent, lorsque je fus leur répéter ces pauvres gens, que le chef d'escadre desdits vaisseaux avait très mal fait de ne vous avoir pas pris et apporté ici avec eux, ce qu'ils m'ont dit plusieurs fois depuis, irrités de l'achat que vous avez fait, il y a quelques années, de Turcs et Maures de cette ville qui furent ensuite traduits à Marseille, où ils sont sur les galères du roi, d'où ils ne font qu'incessamment écrire ici à leurs parents contre vous, vous imputant les misères et les rigueurs qu'ils souffrent.

« Je n'ai pas encore exigé des sieurs Philiberto et Alexandro Leone, marchands en cette ville, les quatre

pièces de huit, du billet que vous m'avez envoyé, pour les remettre au sieur Héronimo Morini, auquel je les donnerai sitôt que je les aurai recouvrées, et de plus lui donnerai les six pièces de huit qu'il vous a plu m'ordonner de lui donner. Je l'en ai avisé à ce qu'il s'en puisse servir comme il lui plaira pour ses besoins.

« Depuis que ces pauvres gens, pris par les vaisseaux corsaires d'ici devant Livourne, ont été apportés ici, deux galères de cette ville ont pris une barque de Martigues qui était partie de Marseille pour aller à Tunis, et l'ont ensuite envoyée en cette ville. Sitôt qu'elle fut arrivée et que j'en eus l'avis, je la fus répéter aux Puissances, (avec) le patron, toutes les personnes et le fond d'icelle. Le tout, à la vérité, me fut rendu, mais lesdites Puissances firent esclaves huit personnes qui étaient de passage sur ladite barque, quatre hommes et autant de femmes et filles, savoir trois Siciliens, trois Siciliennes, un Génois, qui se dit être marié depuis peu à Marseille, et une jeune juive, d'environ dix-sept ans, nouvellement convertie à Marseille, d'où elle passait à Tunis pour y épouser un marchand de Marseille nommé le sieur Lebar. Quelques instances que j'aie faites envers les Puissances de ce pays, je n'ai pu empêcher que ces pauvres gens n'aient été faits esclaves, à cause qu'ils n'étaient pas Français.

« Après cela, Monsieur, voyez l'espérance que je pouvais avoir d'obtenir des susdites Puissances quelque grâce ou faveur pour ces pauvres Italiens pris devant Livourne par les corsaires de ce pays.

« M. le consul de Hollande en cette ville continue et persiste à vouloir rester en sa maison sans en sortir, laquelle lui a été donnée pour prison par les Puissances, et est de très mauvaise intelligence avec son truchement. Il souhaiterait que la paix nouvellement établie entre les Turcs de ce pays et Messieurs des

États de Hollande fût rompue et qu'il fût de retour en Hollande.

« J'ai avis que M. Duquesne, chef d'escadre des vaisseaux de notre invincible monarque, doit, de l'ordre de Sa Majesté, venir devant cette ville avec les vaisseaux qu'il commande sur la fin du mois d'octobre prochain ou au commencement de novembre.

« Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« J. LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

(*Affaires étrangères, Correspondance consulaire, Livourne, tome III.*)

Cette lettre montre combien les Turcs d'Alger étaient peu fidèles à leurs engagements. C'était une grande iniquité que de s'emparer de ces Italiens qui se trouvaient sous la sauvegarde d'un consul de France. D'autre part, on ne pouvait, d'après les traités, faire esclaves les passagers étrangers rencontrés sur des bâtiments français.

GLEIZES.

(*A suivre.*)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Une carrière : Le Missionnaire, par le Rév. P. J. HUGON, s. j., préface de Sa Grandeur Mgr de Guébriant, Supérieur des Missions étrangères. Aux éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (V^e). Prix : 3 francs ; franco : 3 fr. 30.

Tracer, à coups d'exemples empruntés à la vie des plus grands missionnaires, un portrait de ce que doit

être l'apôtre chargé de porter l'Évangile au loin, donner un rapide aperçu de ce que sont à l'heure actuelle dans les diverses parties du monde les œuvres infiniment variées qui s'offrent à l'activité du missionnaire, et fournir en même temps le plus grand nombre possible de renseignements précis aux jeunes gens qu'attire l'idéal ainsi esquissé, tel est le but de ce petit livre, à la fois livre d'or succinct et annuaire de poche des Missions, indispensable compagnon du candidat aux Missions et de ses conseillers.

Deux appendices qui seront particulièrement appréciés fournissent :

1° L'un, la liste de toutes les Congrégations missionnaires (hommes et femmes) avec, pour chacune d'elles, indication de l'effectif total, de l'effectif missionnaire, des pays évangélisés (les régions confiées à des sujets de langue française sont indiquées à part) et des principales adresses d'écoles préparatoires et de procures.

2° L'autre, une liste de livres, classés par ordre de Congrégations ou par ordre géographique suivant les sujets.

Le tout, en cent trente pages, pour un prix minime.

Ce petit livre s'intéresse également à toutes les Congrégations, à toutes les régions évangélisées; il s'adresse à tous les jeunes gens de langue française, qu'ils soient Belges, Canadiens ou Français.

Vous le lirez en une heure, mais vous reviendrez souvent lui demander un exemple héroïque ou une référence précise.

(Communiqué.)

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

par M. MILON (*Suite.*)

CHAPITRE II

INSTITUTION DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ (1633)

SOMMAIRE — 1. Louise de Marillac, à Paris, se met à la disposition de Vincent de Paul pour organiser une association de Filles de la Charité. — 2. Institution des Filles de la Charité (1633). — 3. Statuts et but de la Compagnie. — 4. Approbation. — 5. Séance d'établissement. — 6. Caractère spécial de l'Institut. — 7. Affermissement définitif; les vœux.

Une organisation qui donnât à l'association charitable des garanties de stabilité paraissait nécessaire. Le moment était donc venu de passer à la réalisation et de mettre la main à l'œuvre. Comment allait procéder Vincent de Paul et qui se présenterait pour l'aider?

Mlle Le Gras, écrit Maynard¹, s'offrit aussitôt. Elle voulut même s'y engager par un vœu irrévocable. Mais Vincent, toujours fidèle à la lenteur du Dieu éternel, enchaîna son zèle pendant deux années. « Je vous prie une fois pour toutes, lui écrivait-il, de ne point penser à cet emploi, jusqu'à ce que Notre-Seigneur fasse paraître qu'il le veut; car on désire souvent plusieurs bonnes choses d'un désir qui semble être selon Dieu, et néanmoins il ne l'est pas toujours. Mais Dieu permet ces désirs pour la préparation de l'esprit à être selon ce que sa Providence même désire. Saül cherchait des ânesses, et il trouva un royaume; saint Louis

1. *Saint Vincent de Paul*, t. III, p. 199.

prétendait à la conquête à la Terre-Sainte, et il obtint la conquête de soi-même et de la couronne du ciel. Vous cherchez à devenir la servante de ces pauvres filles, et Dieu veut que vous soyez la sienne, et peut-être de plus de personnes que vous ne seriez en cette façon. Pour Dieu, Mademoiselle, que votre cœur honore la tranquillité de celui de Notre-Seigneur, et il sera en état de le servir. Le royaume de Dieu est la paix au Saint-Esprit : il règnera en vous, si vous êtes en paix. Soyez-y donc, s'il vous plaît, et honorez souverainement le Dieu de paix et de dilection. »

Mlle Le Gras s'était établie, un an après son veuvage, sur la paroisse de Saint-Nicolas à Paris, près du collège des Bons-Enfants, où résidait Vincent de Paul. C'était dans la rue Saint-Victor.

Enfin, en 1633, le 29 novembre, veille de Saint-André, Vincent, parmi un certain nombre de filles qui s'étaient présentées, en choisit trois ou quatre qu'il remit aux mains de Mlle Le Gras. Celle-ci les reçut, les logea, les entretint dans sa maison, et les forma au grand art de la charité, dans lequel elle était maîtresse consommée. Dieu procède lentement pour l'ordinaire; mais quelquefois il fait en un instant son œuvre. Au bout de peu de temps, ces filles, que les besoins pressants des pauvres ne permettaient pas de garder davantage, étaient déjà pourvues de toutes les aptitudes et de toutes les vertus de leur charitable état. Attirées par leur exemple, d'autres filles, plus nombreuses, vinrent les remplacer au noviciat de Saint-Nicolas. Évidemment, Dieu le voulait, et Mlle Le Gras avait enfin trouvé la vocation qui lui avait été depuis si longtemps et tant de fois annoncée. Aussi reprit-elle son premier dessein de s'y engager par un vœu irrévocable et de renouveler en même temps son vœu de viduité. L'heure de Dieu était venue : cette fois,

Vincent, loin de s'opposer, encouragea, et le 25 mars 1634, Mlle Le Gras prononça la formule de sa consécration.

La première conférence de saint Vincent aux Filles de la Charité qui nous ait été conservée est du 31 juillet 1634.

La modeste maison de Mlle Le Gras ne suffit bientôt plus aux nombreuses postulantes qui s'y pressaient. On chercha ailleurs une demeure convenable. C'est au village de La Chapelle, alors dans la banlieue de Paris, qu'on crut avoir trouvé une maison où l'on aurait une installation suffisante.

L'immeuble fut loué. Les sœurs s'y installèrent au mois de mai 1636¹.

Les Filles de la Charité s'accrurent alors en nombre. De ces humbles maisons de la paroisse Saint-Nicolas d'abord, de La Chapelle ensuite, plus tard du faubourg Saint-Denis, elles sortaient comme d'une ruche féconde.

Le transfert au faubourg Saint-Denis était devenu une nécessité. En effet, le séjour de La Chapelle ne fut pas favorable à la santé de Mlle Le Gras. « Je vous supplie, lui écrivait Vincent le 4 juillet 1639, d'en prendre l'avis du médecin, et, si cela est, d'en sortir au plus tôt et de prendre une maison dans notre faubourg, s'il y en a à louer, ou dans la ville. »

Une occasion favorable se présenta enfin. Jean Desmarets et Claude Sadot, bourgeois de Paris, ayant eu le dessein de vendre leur maison, située rue du Faubourg-Saint-Denis, presque en face de la maison de Saint-Lazare, Vincent de Paul l'acheta. Il la loua à Mlle Le Gras; celle-ci s'y trouvait en 1642. « L'habi-

1. Voy. *Annales de la Congr. de la Mission*, année 1909, page 592.

tation occupait sur la paroisse Saint-Laurent, en dehors de la ville d'alors, une partie de ces vastes quartiers plébéiens qu'est venue de nos jours couper et transformer la construction du boulevard Magenta. » (BAUNARD, p. 266.)

Les Filles de la Charité devinrent, en 1653, propriétaires de l'immeuble. Nous dirons plus loin que cette maison fut confisquée à l'époque de la Révolution, puis démolie. Ceux qui traversent aujourd'hui la rue de la *Fidélité* passent sur l'emplacement de son jardin.

Les Sœurs réunies dans cette demeure ne paraissaient d'abord destinées qu'à soigner à domicile, au nom des Charités des paroisses, les pauvres à qui le trop-plein ou la répugnance fermait l'entrée des hôpitaux : bientôt, par droit de charitable conquête, elles s'emparèrent des hôpitaux eux-mêmes ; elles servirent de mères aux enfants trouvés, de maîtresses aux pauvres filles, d'anges consolateurs aux forçats et aux prisonniers, de providence à toutes les misères.

Ne fallait-il pas songer à donner une organisation à tout cela ?

Quand Vincent se crut suffisamment instruit et préparé, il attendit encore pour agir un signal extérieur. Il lui vint de Mlle Le Gras qui lui écrivit la lettre suivante (1646) :

« Mon très honoré Père, la manière dont la divine Providence m'a fait vous parler en toutes occasions fait que, en celle-ci où il s'agit des sentiments que je crois que Dieu m'a donnés pour l'accomplissement de sa très sainte volonté, je vous parle tout simplement et véritablement sur les besoins que l'expérience nous a fait connaître pour l'affermissement de la Compagnie des Filles de la Charité. »

Un pressant besoin lui paraissait être la rédaction par écrit de leur manière de vie ; un autre, leur érec-

tion en confrérie sous la direction de Vincent : « Il est à croire, disait-elle, que la faiblesse et légèreté d'esprit des filles aurait besoin d'être aidée par la vue de quelque établissement, pour surmonter les tentations qui leur arrivent contre la vocation à faute de cela. Et le fondement de cet établissement, sans lequel il est impossible qu'il puisse subsister, ni que Dieu en tire la gloire qu'il témoigne en vouloir tirer, est la nécessité que ladite Compagnie a d'être érigée soit sous le titre de Compagnie, ou celui de Confrérie, entièrement soumise et dépendante de la conduite vénérable du très honoré général de Messieurs les prêtres de la Mission, du consentement de la Compagnie, pour, y étant agrégées, être participantes du bien qui s'y fait, à ce que la divine bonté leur faisant part du mérite de leurs actions, sacrifices et prières, unies à celles de son Fils, il leur fasse miséricorde. Voilà, mon très honoré Père, ce que j'avais pensé proposer à nos sœurs avant que de vous le dire; mais je puis assurer que ce serait la très humble requête que fait la plus indigne de toutes les Sœurs de la Charité. »

Telle était précisément la pensée de Vincent lui-même. Aussi il rédigea incontinent un Mémoire pour l'archevêque de Paris, qu'il envoya d'abord à Mlle Le Gras en lui disant : « J'ai supprimé quantité de choses que j'eusse pu dire à votre sujet : réservons à Notre-Seigneur à le dire à tout le monde, et cachons-nous cependant. »

*
* *

C'est ici le lieu de constater ce qu'était cette institution des Filles de la Charité. Les Règles esquissées déjà ne devaient être fixées que plus tard, en profitant de l'expérience que procurent les tâtonnements. Mais il

importait de préciser le but et d'indiquer les lignes générales de l'œuvre. Cela eut lieu en 1646¹.

Dans le Mémoire adressé, en 1646, à Jean-François de Gondi, à l'effet d'obtenir l'érection des Filles de la Charité en confrérie, Vincent rappelle d'abord à l'archevêque les confréries de la Charité si nombreuses, établies, sous son autorité, dans les paroisses soit de Paris, soit des autres lieux de son diocèse. Mais les dames qui les composent, étant la plupart de condition, n'en peuvent faire convenablement les fonctions les plus basses et les plus viles. Elles ont donc pris quelques bonnes filles des champs à qui Dieu a donné le désir d'assister les pauvres malades, et se les sont substituées. Ces filles ont d'abord été dressées à cet emploi par une vertueuse veuve, Mlle Le Gras, qui les a entretenues dans sa maison par les aumônes de dames charitables. Et depuis treize ou quatorze ans que l'œuvre est commencée, Dieu l'a si bien bénie, qu'il y a dans chaque paroisse deux ou trois filles, occupées soit à l'assistance des malades, soit même à l'instruction des filles pauvres. Elles y vivent aux dépens des confréries des paroisses, mais si frugalement, que cent livres, et quelquefois vingt-cinq écus, leur suffisent par an pour leur nourriture et leur vêtement. Trois sont employées par les Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu; dix ou douze à l'hôpital des Enfants trouvés; deux ou trois à l'assistance des forçats; sans compter celles qui ont été envoyées, pour remplir les mêmes fonctions, à Angers, à Richelieu, à Saint-Germain-en-Laye, à Saint-Denis, et en d'autres lieux de la campagne. Et comme on en demande de toutes parts, Mlle Le Gras en élève d'autres chez elle, ordinairement au nombre de plus de trente, qu'elle occupe, en attendant, les unes à ins-

¹ Maynard, t. III, p. 203.

truire les petites filles pauvres qui y viennent à l'école, les autres à l'assistance des malades soit au dedans, soit au dehors; celles-ci à s'instruire elles-mêmes, celles-là aux différents offices de la maison. Elle les entretient sur le gain du travail de leurs loisirs, sur les aumônes des dames et autres personnes charitables, « particulièrement par le revenu notable que le roi et la reine, comme aussi Mme la duchesse d'Aiguillon, leur ont charitablement donné à perpétuité, qui se monte à plus de deux mille livres par an ».

Ce qui recommande encore ces filles, c'est, outre l'assistance corporelle, l'assistance spirituelle qu'elles donnent aux malades et aux mourants; « et Notre-Seigneur bénit tellement ce petit secours qu'elles apportent dans leur simplicité, qu'il y a sujet de le remercier pour les effets qui en réussissent, en sorte qu'on voit évidemment accomplir en elles le dire de l'Écriture, que Dieu se plaît à se communiquer aux simples et humbles, et à se servir des plus petites et basses pour en faire de grandes et de relevées ». C'est lui qui les a appelées, approuvées et inspirées, comme le proclame la voix du peuple qui est la voix de Dieu. D'ailleurs, elles n'ont rien fait qu'en vertu du consentement et de la permission du prélat, « marque la plus certaine d'une vraie vocation et du bon œuvre ».

« Mais parce que les œuvres qui regardent le service de Dieu finissent d'ordinaire en ceux qui les commencent, s'il n'y a quelque liaison spirituelle entre les personnes qui s'y emploient », il est à souhaiter que le prélat érige ces filles en confrérie, et approuve le règlement selon lequel elles ont vécu jusqu'à présent et se proposent de vivre à l'avenir, sous le nom de filles et veuves, servantes des pauvres de la Charité.

Suivait le règlement, que nous ferons tout à l'heure

connaître. Jean-François de Gondi fit droit à cette requête le 20 octobre 1646, et le roi accorda ses lettres patentes. Mais le secrétaire de Méliand, procureur du Parlement, ayant égaré ces pièces constitutives de l'établissement, une requête nouvelle dut être adressée à l'archevêque de Paris, qui était alors Jean-François-de-Paule de Gondi, le fameux cardinal de Retz.

Mlle Le Gras avait réclamé, comme fondement essentiel de la Compagnie, la dépendance et la direction du supérieur général de la Mission.

« Au nom de Dieu, Monsieur, ne permettez pas qu'il se passe rien qui donne tant soit peu de jour de tirer la Compagnie de la direction que Dieu lui a donnée, car vous êtes assuré qu'aussitôt ce ne serait plus ce que c'est, et ainsi je crois que la volonté de Dieu ne serait plus parmi nous. » Ainsi écrivait-elle à Vincent.

Si la nomination du directeur demeurait abandonnée à la volonté de l'archevêque de Paris, celui-ci ne pouvait-il pas, après la mort de Vincent, briser sa famille spirituelle, soustraire les Filles de la Charité à la conduite du Supérieur de la Mission? Et alors, ne finiraient-elles pas, comme un ruisseau séparé de sa source, par se dessécher, ou, du moins, par prendre d'autres eaux et une direction différente, au grand détriment d'elles-mêmes et des pauvres?

Frappé des raisonnements que présentait Louise de Marillac, Vincent avait rédigé en ce sens sa seconde requête.



Voici, dit l'historien Maynard (t. III, p. 214), les statuts et règlements de la Compagnie, tels qu'ils furent approuvés par l'archevêque, le roi et le Saint-Siège; tels encore qu'ils furent reconnus par décret

impérial du 8 novembre 1809, lors de son rétablissement en France :

« La confrérie de la Charité des Servantes des pauvres malades des paroisses a été instituée pour honorer la charité de Notre-Seigneur patron d'icelle, en assistant les pauvres malades des paroisses et des hôpitaux, les forçats et les pauvres enfants trouvés, corporellement et spirituellement : corporellement, en leur administrant la nourriture et les médicaments; et spirituellement, en procurant que les pauvres malades qui tendront à la mort partent de ce monde en bon état, et que ceux qui guérissent fassent résolution de ne jamais offenser Dieu moyennant sa grâce, et que les enfants trouvés soient instruits des choses nécessaires à salut. Elle est composée de filles et de veuves, lesquelles éliront une supérieure d'entre elles de trois ans en trois ans, à la pluralité des voix, le lendemain de la Pentecôte, en la présence du supérieur général de la Mission, ou d'un prêtre de ladite Mission qui sera député de sa part pour leur direction; laquelle pourra être continuée pour autres trois années seulement; elles éliront de plus trois autres officières tous les ans à pareil jour, dont l'une sera assistante, l'autre trésorière et l'autre dépensière..

« La supérieure aura la direction de ladite confrérie avec le supérieur général ou celui qui sera député de sa part; elle sera comme l'âme qui animera le corps, fera observer le présent règlement, recevra en ladite confrérie celles qu'elle trouvera à propos de l'avis dudit directeur et de celui des autres officières, et les dressera en tout ce qui regarde leurs emplois, mais particulièrement en la pratique des vertus chrétiennes et propres à leur état, les instruisant plutôt par son exemple que par ses paroles; les enverra, retiendra, appellera et emploiera en tout ce qui regarde la fin

de ladite confrérie, non seulement en la paroisse où ladite confrérie sera établie, mais encore en tous les lieux où elle les enverra, le tout de l'avis dudit directeur.

« La seconde officière sera assistante de ladite supérieure, lui servira de conseil, et la représentera en son absence; la troisième servira de trésorière, la quatrième fera la dépense et pourvoira aux nécessités communes de la Compagnie. »

Ce qui suit concerne les relations mutuelles et l'admission des membres. Il y est dit :

« Tant les filles que les veuves de ladite confrérie seront soumises et obéiront à ladite supérieure, et en son absence aux autres officières, et à toutes celles qui seront députées de sa part, se représentant qu'elles obéissent à Dieu en leurs personnes.

« Elles rendront aussi obéissance en ce qui regarde leur conduite audit directeur et supérieur.

« Cellès qui désireront être reçues en ladite Compagnie se présenteront à ladite supérieure, laquelle, après avoir éprouvé leur vocation et conféré avec le directeur, et de l'avis des autres officières, les recevra, les dressera en leurs fonctions quelque temps, et puis après, selon qu'elle les jugera capables, elle les emploiera aux exercices que nous avons dits.

« Étant envoyées en quelques paroisses, elles iront prendre la bénédiction de MM. les curés, qu'elles recevront à genoux, et tandis qu'elles seront dans leurs paroisses, elles leur rendront toutes sortes d'honneur, de respect et d'obéissance, à l'égard de l'assistance des malades.

« Elles rendront aussi obéissance entière aux dames officières de la Charité des paroisses, et aux médecins en ce qui concerne le soin des malades. »

Enfin, il était dit, concernant les œuvres :

« Leur principal soin sera de bien servir les pauvres malades, les traitant avec compassion et cordialité, et tâchant de les édifier, les consoler et les disposer à la patience, et surtout à moyenner qu'ils reçoivent leurs sacrements.

« Outre cela, quand elles seront appelées à leurs autres emplois, comme d'assister les pauvres forçats, élever les petits enfants trouvés, instruire les pauvres filles, elles s'y porteront avec une affection et diligence particulières, se représentant qu'en ce faisant elles rendent service à Notre-Seigneur, comme enfant, comme malade, comme pauvre et comme prisonnier.

« Elles s'entrechériront et respecteront comme sœurs que Jésus-Christ a liées par son amour. »

Tels sont les principaux points des statuts qui furent approuvés, nous l'avons dit, par l'autorité ecclésiastique et par le pouvoir civil.

*
*
*

Saint Vincent, dans sa seconde requête¹, demanda au cardinal de Retz une approbation nouvelle de la Compagnie et de ses statuts et règlements.

En conséquence, le 18 janvier 1655, le cardinal de Retz, alors à Rome, « voulant donner moyen aux bonnes Dames de la Charité et aux pauvres veuves et filles servantes des pauvres malades de faire une bonne œuvre qui est à la gloire de Dieu et à l'édification du peuple », érige les Filles de la Charité en confrérie, approuve leurs règlements, à la condition que la confrérie sera et demeurera à perpétuité sous son autorité et dépendance, et de ses successeurs archevêques de

1. On n'a plus cette requête, qui ne nous est connue que par la mention qui en est faite dans l'approbation du cardinal de Retz.

Paris. Mais il ajoute : « Et d'autant que Dieu a béni le soin et travail que notre dit cher et bien aimé Vincent de Paul a pris pour faire réussir ce pieux dessein, nous lui avons derechef confié et commis, et par ces présentes confions et commettons la conduite et direction de la susdite société et confrérie sa vie durant, et après lui à ses successeurs, généraux de ladite congrégation de la Mission. »

Au mois de novembre 1657, le roi, désirant approuver de son autorité toutes les bonnes œuvres et tous les établissements de son royaume pour la gloire de Dieu, « et particulièrement celui de ladite société et confrérie, lequel a eu un commencement si rempli de bénédictions et un progrès si abondant en charité, tant à l'endroit des pauvres malades que des pauvres enfants trouvés, pauvres forçats et petites filles, et même des pauvres filles qui se présentent pour les servir, lesquelles, par ce moyen, ont une belle et sainte occasion de se donner à Dieu et le servir en la personne des pauvres », approuva, dans les mêmes termes, la société, l'autorisa à s'étendre dans tous les États de son obéissance pour y faire les mêmes fonctions qu'à Paris, la prit, elle et ses biens, sous sa sauvegarde et protection spéciale et de ses successeurs rois, lui permit de recevoir tous legs et donations, et enfin lui accorda les exemptions et les privilèges les plus larges.

Ces lettres patentes furent enregistrées en Parlement, le 16 décembre 1658.

Dix ans après, le 8 juin 1668, ajoute l'historien Maynard¹, à la requête de la supérieure, des officières et de toute la communauté, la Congrégation des Filles de la Charité reçut approbation et confirmation de

1. Tome III, p. 210.

l'autorité apostolique en vertu de lettres délivrées par Louis de Vendôme, légat du Saint-Siège en France. Anne d'Autriche, suivant une lettre d'elle qui nous a été conservée¹, était intervenue auprès du Saint-Siège pour faire nommer les supérieurs généraux de la Mission, directeurs perpétuels de la Compagnie des Filles de la Charité.

*
* *

Mentionnons ici ce qu'on a pu appeler justement la séance d'établissement.

Dès le mois d'août 1655, presque immédiatement après l'érection des Filles de la Charité en confrérie et l'approbation par l'Ordinaire de leurs statuts et règlement, Vincent jugea à propos de faire acte d'établissement. En conséquence, il convoqua en assemblée générale toutes les Filles qui se trouvaient à Paris, prit le nom de celles qui avaient été déjà reçues et des postulantes; puis il leur tint à peu près ce discours :

« Mes bonnes filles, la Providence vous a toutes rassemblées ici, et ce semble avec le dessein que vous honoriez la vie humaine de Jésus-Christ sur la terre. Oh! qu'il y a d'avantage d'être en une communauté! Car chaque particulier participe au bien que fait tout le corps, et reçoit, par ce moyen, une plus abondante grâce. Notre-Seigneur nous l'a promis, disant : « Quand vous serez assemblés deux ou trois en mon nom, je « serai au milieu de vous; à plus forte raison, quand « vous serez plusieurs dans un même dessein de servir « Dieu, mon Père et moi viendrons faire notre demeure « en vous. » Les personnes qui ont un même esprit se portent les unes les autres à honorer Dieu, et c'est

1. Archives de la Mission.

pour cela que son Fils a prié en la dernière oraison qu'il a faite avant sa passion, disant : « Mon Père, je « prie pour ceux que vous m'avez donnés; qu'ils « soient un comme vous et moi sommes un. »

« Jusqu'à présent, mes filles, vous avez travaillé par vous-mêmes, et sans autre obligation de la part de Dieu que de satisfaire à l'ordre qui vous était donné. Jusqu'à présent, vous n'avez point été un corps séparé de celui des Dames de la Charité. Mais maintenant, mes filles, Dieu veut que vous soyez un corps particulier qui, sans être séparé de celui des Dames, ne laisse pas d'avoir ses exercices et fonctions particulières.

« Jusques ici vous avez travaillé sans autres obligations que celles-là; et maintenant Dieu veut lier plus étroitement par l'approbation qu'il a permis être faite de votre manière de vie et de vos règles par monseigneur l'illustrissime et révérendissime archevêque de Paris. »

Ici Vincent donna lecture des pièces plus haut analysées, puis il procéda à l'élection des officières :

« Le premier article de vos statuts dit donc que la Compagnie sera composée de veuves et de filles qui éliront une d'entre elles pour être leur supérieure pendant trois ans; que cette même pourra encore être continuée trois autres années consécutives, mais non plus. Cela, bien entendu, n'aura lieu qu'après le décès de Mademoiselle. »

Ici Mlle Le Gras se mit à genoux et supplia Vincent que ce fût dès ce moment. « Non, Mademoiselle, répondit le saint. Vos sœurs et moi devons prier Dieu de vous conserver la vie pendant de longues années. Il conserve ordinairement par des moyens extraordinaires ceux qui sont nécessaires à l'accomplissement de ses œuvres, et si vous y prenez bien garde, Made-

moiselle, il y a plus de dix ans que vous ne vivez plus, au moins de la manière ordinaire. » Sa santé était, en effet, singulièrement affaiblie.

Quant aux trois autres officières, bien qu'en vertu du règlement l'élection dût s'en faire à la pluralité des suffrages, néanmoins, pour la première fois, il crut qu'il appartenait au fondateur de les nommer lui-même. En conséquence, il nomma première assistante Julienne Loret, trésorière Mathurine Guérin, et dépensière Jeanne Gressier. Acte de cette nomination fut aussitôt dressé et signé de tous les membres de l'assemblée. Vincent ne voulut signer que le dernier, et il fit passer avant lui, non seulement Mlle Le Gras et les officières, mais toutes les filles présentes¹.

Ainsi s'était accomplie la séance d'établissement².

*
*
*

Ce en quoi saint Vincent de Paul montra son esprit d'initiative, et à cause de quoi, comme nous l'avons déjà remarqué, il peut être appelé justement novateur, c'est qu'il donna à la Communauté qu'il fondait un caractère nouveau; il voulut qu'elles ne fussent pas religieuses. « Elles se représenteront qu'encore qu'elles ne soient pas dans une religion, cet état n'étant pas convenable aux emplois de leur vocation. » (Règles, I, 2.)

Louise de Marillac s'exprimait de même et pour les mêmes raisons. Elle estimait, dit son biographe, Mgr Baunard (page 276), que « l'exercice des œuvres de miséricorde ne pouvait s'allier librement avec

1. Le manuscrit original du procès-verbal de cette séance se trouve aux Archives nationales (L, 1054). Il a été reproduit intégralement dans les *Petites Annales de saint Vincent de Paul*, décembre 1903, p. 370. On y trouvera reproduite en similigravure une partie du manuscrit, lequel porte la date du 8 août 1655.

2. Maynard, III, 221.

l'état religieux, tel qu'on le concevait exclusivement alors; il fallait donc que la servante de Dieu fit demeurer ses Filles dans la forme séculière, excluant le voile, les grilles, l'office de communauté, en dépit de tous les préjugés contraires, afin que, de la sorte, ses bien-aimés pauvres ne perdissent pas un secours qu'ils ne pouvaient bonnement attendre d'ailleurs ».

Vincent de Paul écartait ensuite cette objection que les Filles de la Charité, alors, ne seraient pas tenues d'être aussi parfaites que les religieuses. La perfection, en effet, ne consiste pas à être dans un cloître. Il ajoutait même, en s'adressant aux sœurs et en les comparant aux religieuses cloîtrées : « Vous devez avoir plus de vertu qu'elles. »

Mais, pouvait-on objecter encore, ne seront-elles pas privées de l'honneur et du mérite des vœux? — Non.

Un jour — c'était en 1640 — Vincent parlait des vœux avec son onction ordinaire. « Quelques-unes de nos sœurs étant vivement touchées, dit le récit de la Conférence, demandèrent si elles ne pourraient pas faire un pareil cas dans la Compagnie. Sa charité nous fit la réponse suivante : « Oui-dà, mes filles; mais celles qui ont ce désir devront le proposer d'abord aux Supérieurs, puis se tenir en repos, que la chose leur soit accordée ou refusée¹. »

Les Filles de la Charité font les vœux pour la première fois après cinq ans d'épreuves. Aux trois vœux ordinaires, elles ajoutent un quatrième vœu de se dévouer au service des pauvres dans la Compagnie à laquelle Dieu les a appelées. Elles les renouvellent chaque année pour un an, le 25 mars, jour où Mlle Le Gras prononça sa consécration.

MILON.

(A suivre.)

1. De Broglie, *Louise de Marillac*, chap. v. p. 148.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

26. Raffy (Alexandre), prêtre, décédé le 27 mars 1926, à Paris; 86 ans d'âge et 62 de vocation.
27. Giers (Henri), coadjuteur, 22 mars 1926, Cologne; 61, 34.
28. Abad (Denis), coadjuteur, 27 février 1926, à La Havane; 68, 42.
29. Mazza (Pierre), clerc, 27 mars 1926, à Plaisance; 22, 2.
30. Nedzynski (François), coadjuteur, en avril 1926, en Pologne; 65, 33.
31. Zurliène (Henri), prêtre, 24 mars 1926, à Banger; 30, 10.
32. Dank (François), prêtre, 22 avril 1926, à Schwarzach; 64, 43.
33. Foley (Jacques), prêtre, 25 avril 1926, Nouvelle-Orléans; 72, 47.
34. Stork (François), coadjuteur, 23 avril 1926, à Schleiden; 50, 20.
35. Taillade (Louis), prêtre, 14 mai 1926, à Nice; 43, 22.
36. Delputte (Emile), prêtre, 16 mai 1926, à Paris; 82, 61.
37. Ducoulombier (Alfred), prêtre, 18 mai 1926, à Isleworth; 56, 37.
38. Santos (Saturnin), prêtre, 13 mai 1926, à Tardajos; 41, 18.
39. Mao (Maur), prêtre, 24 mai 1926, Fountghsien; 29, 8.

NOS CHÈRES SŒURS

- Angélique Cordier, à La Boissière; 93, 66.
Salomé Quiroga, à Cali (Colombie); 39, 17.
Marie Gayral, à Nice; 89, 59.
Marie Ewald, à Wundschuh (Autriche); 65, 41.
Rosalie Roussel, à Arequipa (Pérou); 88, 66.
Célisa De Paiva, à Ault; 43, 22.
Elisa Chosson, à Saint-Michel; 60, 35.
Marie Lesbats, à Château-l'Évêque; 65, 39.
Véronique Dolata, Poznan (Pologne); 46, 25.
Anna Lipinska, à Miechon (Pologne); 74, 54.
Agata Fratepietro, à Taranto (Italie); 55, 23.
Mathilde Loyola, à Los Corrales (Espagne); 60, 44.
Ines Olace, à Bujalance (Espagne); 65, 37.
Teresa Costa, à Granada; 78, 51.
Hélène Cayzac, à Paris; 87, 69.
Victoire Vermeiren, à Smyrne; 54, 31.
Victorine Ouin, à Rio de Janeiro; 95, 77.
Rose Delponte, à Turin; 70, 51.
Christine Viccio, à Turin; 78, 58.
Maria Silva, à Turin; 76, 56.
Anne Weindl, à Schwarzach (Autriche); 68, 51.
Marguerite Walser, à Graz (Autriche); 70, 41.
Madeleine Schweighoffer, à Trnava (Tchécoslovaquie); 82, 61.
Rosalie Puceat, à Saint-Étienne; 57, 29.
Octavie Streel, à Thuin (Belgique); 67, 45.
Guillemine Curers, à Ostende (Belgique); 65, 33.
Mathilde Lilija, à Ljubljana (Youg-Slav.); 26, 6.
Emanuela Maida, à Tripoli (Italie); 55, 36.
Marie Barbier, à Larrey, 76, 52.
Marie Jasinska, à Bitonto (Italie); 90, 70.
Chiara Miglietti, à Bologna (Italie); 99, 79.
Angela Tummolo, à Sienne (Italie); 71, 43.
Adolphine Furgeros, à Clichy; 74, 55.
Julie Mouilleras, à Monaco; 57, 33.
Josefa San Martin, à Alcira (Espagne); 61, 36.
Carmen Alaiz, à Barcelone (Espagne); 77, 59.
Josefa Bengochea, à Avila (Espagne); 76, 55.
Concepcion Puig, à Séville (Espagne); 55, 36.
Maria Pastor, à Valdemoro (Espagne); 28, 7.

- Magdalena Mendiola, à Madrid ; 76, 42.
Ubalдина Baldi, à Camposilone (Italie) ; 47, 25.
Joséphine Strzelinska, à Przasnysz (Pologne) ; 52, 31.
Elisabeth Budge, à Mobile (États-Unis) ; 72, 51.
Marie Boisson, à Gand ; 80, 61.
Marie Bonnet, à Paris ; 65, 42.
Pierrette Lacombe, à Paris ; 83, 60.
Marie Penne, à Bordeaux ; 80, 44.
Santina Mobiglia, à De Adda (Italie) ; 61, 39.
Rosa Léonardi, à Livourne (Italie) ; 83, 53.
Angela Léonardi, à Sienne ; 44, 12.
Marie Ghinelli, à Sienne ; 42, 16.
Françoise Rosty, à Constantinople ; 78, 34.
Rosalie Gabriels, à Châtillon-sous-Bagneux ; 76, 52.
Élise Ayraud, à Paris ; 70, 45.
Virginie Séguier, à Alise-Sainte-Reine ; 83, 56.
Élisabeth Weidmann, à Saint-Germain-en-Laye, 35, 3.
Antoinette Laborieux, à Alger ; 47, 28.
Marie Bourgeon, à Tougin ; 62, 38.
Thérèse Csorba, à Oradea (Roumanie) ; 42, 22.
Jeanne Lenarcic, à Vienne (Autriche) ; 36, 18.
Julienne Scharbert, à Dult (Autriche) ; 28, 5.
Maria Deponti, à Intra (Italie) ; 49, 29.
Maria Abratis, à Campomorone (Italie) ; 84, 59.
Innocente Pisoni, à Turin ; 48, 24.
Rosina Riccobuono, à Naples ; 87, 60.
Anne Markus, à Veszprem (Hongrie) ; 47, 30.
Marguerite Solá, à Vich (Espagne) ; 57, 30.
Francisca Bragulat, à Reus (Espagne) ; 78, 57.
Dolores Ribot, à Barcelone (Espagne) ; 34, 12.
Maria Silveira à Valdemoro (Espagne) ; 39, 9.
Demetria Beltran, à Madrid ; 77, 57.
Florencia Juansaras, à Madrid ; 39, 16.
Marie Milharoux, à Saint-Denis ; 80, 61.
Jeanne Bouchetal, à Naples ; 90, 64.
Marianne Vezolle, à Murat ; 77, 50.
Élisa Salmon, à Paris ; 78, 51.
Claire Sabatier, à Clichy, 89, 64.
Victoire Berezowska, à Cracovie, 79, 55.
Maria Pereira, à Rio de Janeiro ; 53, 32.
Anne Feigl, à Ujpest (Hongrie) ; 62, 45.
Caroline Carabello, à Parme (Italie) ; 66, 46.

- Antonia Ivaldi, à Sassari (Italie); 32, 13.
Sabina Urruisty, à Buenos-Ayres; 59, 35.
Julienne Friller, à Dult (Autriche); 66, 41.
Marie Krajuc, à Graz (Autriche); 59, 42.
Maria Cabre, à Valdemoro (Espagne); 60, 38.
Antonia Tapiol, à Cordoba; (Espagne); 64, 45.
Inocencia Sedano, à Cordoba (Espagne); 64, 42.
Marie Martin, à Périgueux; 67, 43.
Marie Bayle, à Clichy; 72, 46.
Marie Lesgards, à Bordeaux; 72, 48.
Marie Ducasse, à La Seyne; 74, 59.
Marie Perraud, à Paris; 69, 47.
Catherine Jattowczyc, à Varsovie; 73, 53.
Marie Rzemienieska, à Varsovie; 31, 2.
Mary Parker, à Dublin; 82, 56.
Sarah Burns, à Boston (États-Unis); 69, 50.
Honorah Sheehan, à Washington (États-Unis); 79, 56.
Marie Beaugéan, à Lyon; 79, 57.
Marie Ripert, à Nîmes; 86, 64.
Marthe Taany, à Beyrouth; 64, 38.
Aimée Gadelin, à Herve (Belgique); 87, 62.
Marie Leplat, à Douai, 53, 28.
Marie Feiertag, à Vienne (Autriche); 66, 43.
Angèle Vercelloni, à Brescia (Italie); 67, 44.
Eugénie Odent, à Béthune; 77, 53.
Marie Paulet, à Montolieu; 69, 49.
Louise Sirvent, à Montpellier; 80, 62.
Marie Sar, à Cette; 71, 50.
Eugénie Fabre, à Malaga; 78, 59.
Anna Grassia, à Naples; 54, 27.
Caroline Maineri, à Naples; 77, 51.
Maria Bernini, à Sienne; 78, 49.
Catherine Tragesser, à Louwell (États-Unis); 86, 66.
Francisca Castelltot, à La Havane; 77, 54.
Bienvenida Fernandez, à Duranco (Espagne); 52, 32.
Antonia Torrontegui, à Madrid; 83, 56.
Barbara Latasa, à Valdemoro; 53, 34.
Marie Leal, à Nantes; 76, 57.
Honorine Parisot, à Hazebrouck; 75, 53.
Catherine Placencia, à Lorca (Espagne); 67, 46.
Marie Ausan, à Valdemoro (Espagne); 81, 60.
Benita Mediano, à Carabanchel (Espagne); 56, 33.

- Joaquina Garmendia, à Santiago de Galicie (Espagne); 67, 43.
Sotera Larrayoz, à Sangüesa (Espagne); 85, 65.
Secundina Tecson, à Manille; 42, 16.
Quitera Arellano, à Madrid; 86, 61.
Avelina Velez, à Barbastro (Espagne); 56, 40.
Visitacion Lopez, à Segovia (Espagne); 71, 52.
Ida Sergio, à Naples; 49, 23.
Domenica Rizzo, à Catane (Italie); 35, 14.
Jeanne Joos, à Nagykanizsa (Hongrie); 22, 3.
Berthe Vertovsek, à Szekszard (Hongrie); 69, 43.
Gregoria Martinez, à Sonsonate (Amérique centrale); 46, 24.
Mercedes Enriquez, à San Salvador; 42, 15.
Joséphine Sumera, à Cracovie; 35, 16.
Gisela Matzenauer, à Graz; 69, 40.
Maria Royo, à Lorca; 82, 62.
Marie Boutron, à Chambéry; 89, 68.
Marguerite Chassaing, à Belletanche; 76, 58.
Lucie Totatkian, à Constantinople; 62, 42.
Mélanie Rouault, à Zeitenlik; 86, 63.
Marie Fee, à Vitry-le-François; 54, 35.
Marie Grenon, à Lamballe; 79, 56.
Françoise Labeix, à Marseille; 93, 69.
Marie Promegger, à Schwarzach (Autriche); 44, 27.
Catherine Klock, à Schwarzach (Autriche); 75, 46.
Marie Prodingier, à Salzburg (Autriche); 59, 35.
Maria Vrhovec, à Graz (Autriche); 37, 14.
Maria Garcia, à Leganés (Espagne); 66, 40.
Lucia Ayerve, à Valdemoro (Espagne); 31, 12.
Rina Maddedu, à Turin; 20, 4 mois.
Émilie Vialardi, à Turin; 75, 50.
Élisa Barchiesi, à Turin; 68, 44.
Marie Pellegrino, à Grugliasco (Italie); 43, 22.
Jeanne Bedcaria, à Turin; 54, 32.
Marthe Herrmenn, à Aix-la-Chapelle; 35, 12.
Marie Josek, à Ujpest (Hongrie); 56, 33.
Anastasia Gross, à Szekszard (Hongrie); 81, 50.
Élisabeth Medits, à Bonyliad (Hongrie); 70, 49.
Thérèse Miklos, à Tapolca (Hongrie); 31, 6.
Anna Golla, à Piliscsaba (Hongrie); 43, 22.
Guendalina Stefanini, à Foligno (Italie); 44, 19.
Jeanne Fiedler, à Hainburg (Autriche); 57, 29.
Mercedes Sommer, à Graz (Autriche); 31, 9.

Marie Saladich, à Malaga; 40, 15.
Marie Kuckner, à Salzburg (Autriche); 54, 23.
Marie Simmer, à Schwarzach (Autriche); 47, 27.
Ellen Kelly, à Norfolk (États-Unis); 69, 46.
Hortense Gaillard, à Raz-Beyrouth; 77, 54.
Etherida Howard, à Mill-Hill; 77, 58.
Marie Perinot, à Fort-Dauphin; 87, 54.
Thérèse Arnaud, à Paris; 28, 3.
Jeanne Floret, à Albi; 94, 73.
Paula Tamaskovic, à Zilina (Tchéco-Slovaquie); 65, 47.
Marguerite Almer, à Ladce (Tchéco-Slovaquie); 67, 44.
Berthe Szuhrmann, à Cologne; 74, 52.
Honora Leary, à Emmitsburg; 33, 13.
Maria Toro, à Bellavista (Pérou); 54, 29.
Antonio Pierno, à Spongano (Italie); 68, 47.
Teresa Montemiglio, à Giulianova (Italie); 76, 51.
Marguerite Marincic, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 56, 36.
Catherine Lilija, à Vojnik (Yougo-Slavie); 22, 4.
Marguerite Yard, à Châteaudun; 76, 54.
Louise d'Urbal, Cali (Colombie); 54, 35.
Mélanie Parruitte, à Châlons-sur-Marne; 79, 61.
Louise Daumas, à Montolieu; 49, 24.
Marie Cathelain, à Douai; 80, 60.
Virginie Pellegrin, à Dison (Belgique); 73, 53.
Julienne Szedonja, à Dult (Autriche); 41, 17.
Mary Moore, à La Salle (États-Unis); 30, 8.
Sarah Coyne, à Mill-Hill; 29, 1.
Marie Lesec, à Saint-Cloud; 64, 41.
Irma Gabelle, à Paris; 60, 39.
Rose Merza, Damas; 70, 47.
Anne Beziat, à Veurey; 74, 52.
Céline Hocepied, à Hodimont (Belgique); 69, 43.
Marguerite Deladrière, à Dinant (Belgique); 43, 16.
Adélaïde Mollet, à Douai; 88, 63.
Jeanne Miller, à Détroit (États-Unis); 49, 17.
Marianna Santos, à Barbacène; 44, 17.
Madeleine Lupkowska, à Cracovie; 81, 58.
Venceslas Januszewska, à Poznan; 40, 21.
Enrica Ciampichini, à Todi (Italie); 35, 9.
Agata Babbucci, à Livourne (Italie); 70, 49.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

PIUS PP. XI

Ad perpetuam rei memoriam. — Moderator generalis Congregationis Missionis enixis verbis rogat Nos ut Christifidelibus, qui quamlibet ex ecclesiis ad eandem Congregationem pertinentibus, confessi ac Sacra Communionē refecti, die festo Sancti Vincentii a Paulo visitaverint ibique ad mentem Summi Pontificis oraverint, Indulgentiam plenariam concedere dignemur. Nos autem, ad augendam fidelium religionem animorumque salutem procurandam coelestibus Ecclesiae thesauris pia caritate continenter intenti, hisce supplicationibus annuendum ultro libenterque existimavimus. Quapropter, audito etiam Dilecto Filio Nostro Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinali Poenitentiario Majore, omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus, qui ecclesiam vel publicum sacellum cujuslibet Domus Presbyterorum Congregationis Missionis vel etiam Puellarum a Caritate ubique terrarum positae, vere poenitentes et confessi, ac Sacra Eucharistia refecti, die festo Sancti Vincentii a Paulo devote quotannis visitaverint, ibique pro Christianorum principum concordia, heresum exstirpatione, peccatorum conversione, Sanctae Matris Ecclesiae exaltatione necnon ad mentem Summi Pontificis pias ad Deum preces effuderint, toties quoties lucrandam Plenariam omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino in perpetuum concedimus. Decernentes praesentes Litteras

firmas, validas atque efficaces semper exstare ac fore, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere ipsique Congregationi Missionis nunc et in posterum amplissime suffragari : sicque rite iudicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri si quidquam secus super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter vel ignoranter attentari contigerit. Volumus autem ut praesentium Litterarum exemplis, etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis et sigillo personae in ecclesiastica dignitate vel officio constitutae munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quae adhiberetur ipsis praesentibus, si exhibitae vel ostensae forent.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, sub Annulo Piscatoris, die XIV m. Junii an. MCMXXVI, Pontificatus Nostri quinto.

L. S.

P. Card. GASPARRI,
a Secretis Status.

Traduction par L. Bouclet

PIE XI, PAPE

Pour perpétuelle mémoire. — Le Supérieur général de la Congrégation de la Mission Nous prie instamment de daigner accorder une Indulgence plénière à tous les Fidèles qui visiteront quelque église de la même Congrégation au jour de la fête de saint Vincent de Paul, après s'être approchés des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et qui prieront aux intentions du Souverain Pontife. De notre côté, désireux d'augmenter la piété des fidèles et de procurer le salut des âmes en leur ouvrant avec libéralité les trésors célestes de l'Église, Nous avons jugé à propos d'accéder volontiers et de tout cœur à cette supplique. C'est pourquoi, après avoir entendu également Notre Cher

Fils le Grand Pénitencier Cardinal de la Sainte Église Romaine, à tous et à chacun des Fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, après s'être confessés et avoir reçu la Sainte Eucharistie, visiteront avec dévotion, au jour de la fête de saint Vincent de Paul, une église ou une chapelle publique de quelque Maison des Prêtres de la Congrégation de la Mission ou bien aussi des Filles de la Charité dans l'univers entier, y priant Dieu pieusement pour la concorde des Princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs, l'exaltation de notre Mère la Sainte Église ainsi qu'aux intentions du Souverain Pontife, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur à perpétuité l'indulgence et la rémission plénière de tous leurs péchés, indulgence pouvant être gagnée *toties quoties*. Décrétant que la présente Lettre est et demeure toujours ferme, valide et efficace, qu'elle ressortit et obtient ses pleins effets dans leur intégrité, qu'enfin la dite Congrégation de la Mission maintenant et à l'avenir peut en user le plus largement possible : qu'il en soit donc ainsi jugé et établi, que dès à présent soit annulé et sans valeur tout ce qui pourrait être tenté à l'encontre sciemment ou involontairement par qui que ce soit, quelle que soit son autorité. De plus, nous voulons que tous les exemplaires, même imprimés, signés d'un notaire public et munis du sceau d'une personne constituée en quelque office ou dignité ecclésiastique, obtiennent la même créance que celle qui serait accordée à la présente Lettre si elle était présentée ou montrée.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, le 14 Juin de l'année 1926, de Notre Pontificat la cinquième.

L. S.

Card. GASPARRI,
Secrét. d'État.

DÉCRET

ABYSSINIE OU ÉRYTHRÉE

*Béatification ou Déclaration du Martyre du
Vénérable Serviteur de Dieu*

ABBA GHEBRE MICHAEL

*prêtre admis dans la Congrégation de la Mission
de saint Vincent de Paul
mis à mort en haine de la Foi*

SUR LE DOUTE

« Est-ce que, étant donné l'approbation du martyre, de la cause du martyre et la dispense de prodiges ou miracles, selon le Canon 2. 116, § 2 du Code de Droit canonique, on peut procéder sans crainte à la Béatification solennelle du susdit Vénérable Serviteur de Dieu? »

Du très long martyre où trouva la mort le Vénérable Serviteur de Dieu Michaël Ghebre, il ressort avant tout ce que Corneille de Lapierre fait très à propos remarquer : « Nous n'avons guère vu de martyr en dehors de ceux qui s'y étaient préparés auparavant, ou que Dieu avait exercés par des épreuves et comme initiés et habitués au martyre, et qui l'ont mérité. » (*Sur l'Épître aux Hébr.*, XII, 31.) En effet, à peine Michaël Ghebre eut-il abjuré la secte schismatique dans laquelle il était né et avait été élevé en Abyssinie, afin d'embrasser la vérité de la foi catholique qu'il avait approfondie par une recherche soutenue, et à peine eut-il adhéré aux conseils et aux exhortations qu'il recevait fréquemment du Vénérable Serviteur de Dieu, Justin de Jacobis, missionnaire apostolique dans cette même contrée, qu'il ne pouvait en aucune

manière ignorer que la fin de ses labeurs serait couronnée par le martyre. Il connaissait pertinemment la haine dont les schismatiques, surtout les moines, poursuivaient les prêtres et les fidèles de la religion catholique et il était impossible qu'il ne s'aperçût pas de tous les périls qui menaçaient sa vie. Néanmoins, avec une liberté tout apostolique, il entreprit sans crainte d'annoncer les préceptes et les dogmes de la foi, de combattre les erreurs et d'amender les mœurs. Comme il refusait d'adhérer aux doctrines de l'évêque Salama, il fut jeté en prison, et, dans les fers, accablé de tortures et de privations. De nouveau harcelé afin qu'il abandonnât la foi catholique, il se montra plus disposé à souffrir des maux plus grands encore qu'à offenser Dieu même légèrement. Tenace dans cette sainte résolution, au milieu de tourments inhumains, il confessait avec joie la vérité de notre religion, et plus grande était sa force dans la souffrance que celle des satellites dans la barbarie. Affaibli par la faim et broyé par les coups, il fut condamné à mort ; mais alors qu'on allait le mener au supplice, sa peine fut commuée en celle de la détention perpétuelle. Tiré ensuite hors des prisons, chargé de chaînes, il fut contraint de suivre à pied l'infanterie royale. Aux peines et aux fatigues de la route vint s'ajouter la dysenterie, à laquelle il succomba, durant le cours de l'année mil huit cent cinquante-cinq.

Or, l'admirable constance du Vénérable Serviteur de Dieu, plusieurs fois mise à l'épreuve par toutes sortes de tourments, et son remarquable courage dans l'accomplissement de fonctions qui devaient être du plus grand profit pour l'affermissement de la foi chrétienne dans ces régions, fournissent les arguments les plus certains et les plus évidents de sa continuelle préparation au martyre. C'est ce que démontrèrent

trois séances du tribunal, suivies de la publication du décret solennel du 11 des calendes de juin, cette année même; et peu après survenait un autre décret accordant, vu l'évidence du martyre, la dispense des prodiges ou miracles dont jouissent dans l'espèce les Acteurs de la Cause, comme le sanctionne le droit.

Toutefois, la série des actes, pour être intégrale et complète, exigeait qu'un autre point encore fût soumis à la discussion : est-ce que les honneurs des Bienheureux du Ciel, qui conviennent aux martyrs, peuvent être décernés sans hésitation au Vénérable Serviteur de Dieu Michaël Ghebre? C'est ce que fit le Très Révérend Cardinal Gaétan Bisleti, dans l'assemblée générale de la Congrégation des Rites, réunie aux calendes de juin en présence de notre Très Saint Père le Pape Pie XI, la question ayant été posée : « Est-ce que, étant donné l'approbation du martyre, de la cause du martyre et la dispense des prodiges ou miracles selon le Canon 2.116 § 2 du Code de Droit canonique, on peut en toute sécurité procéder à la solennelle Béatification dudit Vénérable Serviteur de Dieu? » Tous les Très Révérends Cardinaux et Pères Consultants réunis donnèrent une réponse affirmative par voie de suffrage; bien qu'intérieurement persuadé, le Très Saint Père fit surseoir, afin d'obtenir par les prières une plus grande sécurité de la part du Père des lumières.

Mais en cette très heureuse journée, où se célèbre l'annuelle solennité en l'honneur du Très Saint Corps du Christ, après avoir célébré très religieusement le saint sacrifice, il fit convoquer les Très Révérends Cardinaux Antoine Vico, évêque de Porto et Sainte Rufine, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Gaétan Bisleti, Ponent de la cause, avec le R. P. Charles Salotti, S. Promoteur Général de la Foi, ainsi

que moi, secrétaire soussigné, et, en notre présence à tous, assis au trône pontifical, il a, dans un décret solennel, déclaré : « On peut procéder sans crainte à la solennelle Béatification du Vénérable Michaël Ghebze. »

Et, le troisième jour des nones de juin, l'an mil neuf cent vingt-six, il a donné ordre de promulguer ce décret et de le classer dans les actes de la sacrée Congrégation des Rites, et d'expédier les Lettres Apostoliques en forme de Bref sur le rite solennel de Béatification qui doit avoir lieu dans la Patriarcale Basilique Vaticane.

L. S.

A. Card. VICO,

évêque de Porto et S. Rufine,

Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

Ange MARIANI,

Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites.

(Traduction par L. Bouclet.)

GHEBRA MICHAËL¹

I. — *A la recherche de la vérité*

En écrivant à M. Étienne, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, le 29 juin 1858, pour le prier de vouloir bien accepter un portrait du martyr Abba Ghebra Michaël, Mgr Justin de Jacobis, vicaire apostolique d'Abyssinie, disait : « A ce portrait... j'ai joint une épitaphe latine, où je l'appelle séminariste de la Mission. Il n'était en réalité que postulant ; car son temps de vocation ne pouvait compter que du moment où il aurait pu commencer son séminaire interne. Or, à ce moment, il se trouvait déjà en prison. Néanmoins il appartenait déjà, par le cœur, à la Congrégation². »

La demande d'admission était faite ; on l'avait agréée ; seules des circonstances indépendantes de la volonté retardaient les formalités ordinaires de la réception. Cela étant, ne peut-on pas appeler Ghebra Michaël, au moins dans un sens large, prêtre de la Mission ?

Le célèbre Abyssin naquit dans la péninsule godjamique, on ne sait si ce fut à Mertoulé-Mariam ou dans une localité voisine, Dibo-Kidané-Meheret³, en 1788, disent les uns, en 1791, assurent les autres, à la suite

1. La biographie de cet héroïque martyr a été écrite par M. Coulbeaux (*Ghebra Michaël : un martyr Abyssin*. Paris, in-12, 1902). Cet ouvrage vient d'être réédité.

2. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XXIII, p. 448.

3. *Histoire de la Mission catholique d'Abyssinie*, par Tecla-Haymanot, ms.

de Mgr de Jacobis, dont la parole fait autorité¹. Tout enfant, il fut atteint d'une grave maladie, qui lui enleva l'usage d'un œil.

En lui s'unissaient les qualités intellectuelles nécessaires pour faire un vrai savant : une intelligence vive et pénétrante, la passion de la vérité, un goût extraordinaire pour l'étude et les recherches ; le tout complété par une grande aptitude pour la controverse².

Avec ces dispositions d'esprit, aucune vie ne lui convenait mieux que la vie monastique. Il entra dans un monastère à l'âge de vingt-cinq ans et ne tarda pas à faire les vœux de pauvreté et de chasteté.

Les biens et les plaisirs du monde avaient peu d'attrait pour lui ; une seule chose l'intéressait : la vérité. Plus il étudiait, plus les nuages s'amoncelaient dans son esprit.

L'Abyssinie schismatique était alors partagée en trois sectes, qui reconnaissaient toutes l'autorité du patriarche copte du Caire : les Kevats, les Tseggalidjs et les Ouelde-kebs. Les divergences d'opinions portaient principalement sur l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Christ. Les subtilités et les arguties apportées dans les discussions rappelaient les controverses théologiques du Bas-Empire. On s'échauffait sur des mots ou des formules dont on ne comprenait pas bien le sens. Les sectes religieuses se confondaient avec les partis politiques et les querelles d'idées se transformaient souvent en luttes sur les champs de bataille.

Ghebra Michaël, qui appartenait à la secte des

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 535. Voir aussi *Positio super Martyrio et Signis* [Romae, 1925], p. 28 ; *Summarium super dubio : an constet de martyrio...* [Romae, 1925], p. 60 ; Tecla-Haïmanot, *op. cit.*, dans le *Summarium*, p. 296.

2. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XXIII, p. 343.

Kevats par tradition de famille, était trop intelligent pour s'attacher à la doctrine d'une secte sans autre motif que des motifs de parenté.

Quand, au monastère où il était entré, il sut tout ce qu'on pouvait lui apprendre, son supérieur lui dit : « Allez au monastère de Débré-Motsà, étudiez-y le livre des Moines, puis revenez pour nous instruire nous-mêmes et nous être utile. »

Ghebra Michaël chercha vainement à Débré-Motsà un moine capable de lui expliquer le directoire monastique.

L'école qui jouissait alors du plus grand renom en Abyssinie était celle de Gondar, où enseignaient deux savants professeurs, Halika Oueldé Sellassié et Azadj Lamièn. Il s'y rendit, apprit du premier le livre des Moines, le comput ecclésiastique, la Bible et l'astronomie; et, sous la direction du second, interpréta divers ouvrages.

La conclusion à laquelle l'amènèrent ses études fut que l'enseignement des livres ne concordait pas avec celui des docteurs des trois écoles. Ces livres, qu'il avait lus et approfondis pour savoir à quelle secte donner la préférence, lui montraient que tous les schismatiques étaient dans l'erreur. Que faire? Chercher encore, interroger, aller de monastère en monastère, d'Abyssinie passer en Palestine, quand l'occasion s'en présenterait, pousser jusqu'à Jérusalem, où les traditions sur le Christ étaient, pensait-il, plus vivaces que partout ailleurs.

Ghebra Michaël voyagea beaucoup. Si, le rencontrant sur les chemins, le bâton à la main, la besace sur le dos, quelqu'un lui avait demandé : que cherchez-vous? Il aurait répondu : la vérité. La vérité, telle était, en effet, son unique préoccupation.

Il la cherchait pour lui; il la cherchait aussi pour

les autres; car il était heureux de communiquer ce qu'il savait. Il se sentait vocation pour enseigner. Ce fut surtout à Gondar qu'il tint école. Des élèves nombreux et illustres vinrent à lui, attirés par sa réputation, entre autres le fils de l'empereur Téklé Gorghis, qui devint plus tard l'empereur Johannès. On l'égalait aux plus grands maîtres de l'Abyssinie; beaucoup disaient même qu'il les dépassait tous. On l'appelait « l'homme aux quatre yeux », voulant indiquer par là que rien ne lui échappait.

Un homme partageait les perplexités de Ghebra Michaël : c'était Oueldé Sellassié. Tous deux firent serment de ne s'affilier à aucune des trois sectes et d'enseigner toujours la double génération de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit en lui. « C'est là, disaient-ils, la doctrine de nos pères; notre devoir est de la suivre. » Ils firent ensemble un pacte, s'engageant à n'embrasser aucune doctrine sans s'être demandé conseil et à suivre fidèlement le conseil reçu.

Des circonstances providentielles allaient bientôt rapprocher Ghebra Michaël de M. de Jacobis, prêtre de la Mission, qui, dans sa résidence d'Adoua, travaillait à implanter le catholicisme sur cette terre d'Abyssinie, d'où les ravages de l'hérésie avaient réussi à le déraciner.

II. — *Voyage au Caire, à Rome et à Jérusalem*

La mort de l'abouna Kyrillos avait laissé l'Église éthiopienne sans chef. Il était d'usage, avant la nomination d'un nouvel évêque, d'établir un impôt spécial, sous le nom de *taxe du rachat de l'abouna*. Chaque fidèle donnait annuellement quatre ou cinq sous, et cela durait jusqu'à ce que la somme fût jugée suffisante

pour satisfaire la convoitise du patriarche copte du Caire, auquel revenait de droit la nomination de l'évêque.

Alors une délégation se formait, composée de trente députés, choisis parmi les personnages les plus éminents, dans les trois provinces de l'empire, et placés sous la direction d'un prince de sang royal. Ces ambassadeurs se rendaient au Caire, accompagnés de moines, de secrétaires et de serviteurs, pour présenter leur supplique au patriarche et lui offrir les présents qui la faisaient agréer.

Quand les impôts eurent produit dix mille talaris, la somme fut jugée suffisante. Apta Salassia, parent du roi de Choa et premier ministre du roi Oubié, fut mis à la tête de la délégation, dont fit partie Abba Ghebra Michaël. Oubié, en quête d'un guide pour diriger et, au besoin, protéger ses ambassadeurs, jeta les yeux sur M. de Jacobis.

Après quelques hésitations, le missionnaire accepta, mais à deux conditions : que la liberté serait assurée au culte catholique dans tout le pays et que ses compagnons de route pourraient aller à Rome, une fois leur mission terminée. S'il ne se dissimulait pas les difficultés qui l'attendaient de la part de ces hommes, remplis de préjugés absurdes contre l'Église Romaine, il espérait que peu à peu, à la vue des réalités, dans la Ville éternelle surtout, leurs préjugés se dissiperaient.

Ce fut le 21 janvier 1841 que M. de Jacobis prit contact pour la première fois, près d'Adoua, avec les ambassadeurs, prêts à partir pour le Caire. Ce qu'il eut à souffrir de la grossièreté, de la méfiance et de la haine des députés dépassa ce qu'il avait prévu. « M. de Jacobis, lisons-nous dans le rapport d'un moine schismatique, témoin des faits¹, ne se montrait

1. *Vie du Vénérable Justin de Jacobis*, par M. Demimuid. Paris, in-8, p. 107.

pas seulement courageux dans ses paroles, mais aussi vraiment héroïque dans ses actions. Durant la traversée, il fit, pour cette troupe d'insolents, qu'il était chargé de conduire, ce que la plus tendre des mères aurait pu faire pour des enfants bien-aimés. Pourvoir à leur nourriture, leur porter de l'eau, leur laver les pieds, préparer leurs lits, se lever, la nuit, quand quelqu'un se plaignait du moindre malaise, s'entremettre auprès des mariniens pour que nous fussions bien traités, qu'on nous donnât les meilleures places, répondre à toutes nos questions, même les plus futiles, telle était son occupation de tous les jours, qui ne lui laissait aucun repos. Et nous, nous nous imaginions et nous répétions qu'il n'agissait ainsi que par peur ou par calcul d'intérêt... On ne saurait dire les injures que nous vomissions contre lui. Malheur à lui surtout si on le voyait s'entretenir en particulier avec quelque musulman ! Plusieurs d'entre nous intervenaient aussitôt et, sur le ton le plus grossier, lui demandaient de quoi il s'agissait et s'il ne faisait pas prix avec son interlocuteur pour nous livrer entre ses mains. A ces vexations et à beaucoup d'autres, il ne répondait que par le silence ou par un sourire qui aurait pu donner à penser qu'il prenait nos insultes pour d'agréables plaisanteries. »

Tant de vertu finit par toucher les cœurs. A Suez, où ils arrivèrent après deux semaines de navigation, les deux tiers des députés promettaient au missionnaire de le suivre jusqu'à Rome. Après cinq autres jours de marche à travers les sables du désert, exposés aux attaques des Bédouins, contre lesquels ils durent, un soir, faire usage de leurs armes, ils parvinrent enfin au terme de leur long voyage.

Malgré les difficultés que faisaient les propriétaires pour donner asile aux étrangers, à cause de la peste

qui ravageait alors le Caire, M. de Jacobis réussit à trouver une maison assez vaste pour loger tous les membres de la délégation.

Le patriarche Abba Pietros les reçut, entouré de deux évêques; c'était là une marque d'honneur. Il se montra familier, offrit des pipes, suivant l'usage oriental, questionna sur les incidents du voyage, s'informa du logement qu'ils avaient pris. Quand il sut qu'un prêtre catholique était venu avec eux, son front se rembrunit. « Venez habiter dans mon palais, leur dit-il; les députés abyssins ont l'habitude de descendre chez le patriarche. — Oubié nous a confiés aux soins de M. de Jacobis, lui fut-il répondu; nous ne pouvons le quitter ainsi. »

Le patriarche avait ses raisons de vouloir soustraire les députés à l'influence du missionnaire. Quatre jours après, au cours d'une nouvelle entrevue, il proféra des menaces. « Vos chambres, leur dit-il, sont prêtes dans ma maison; si vous refusez, tout est rompu entre nous et je vous excommunie. » Les ambassadeurs cédèrent sous l'empire de la crainte.

D'habitude, le patriarche présentait trois candidats. Leurs noms étaient écrits sur autant de billets, que l'on posait sur l'autel, et l'élu était celui que le sort désignait. Abba Pietros préféra modifier les usages. Il fit venir deux prêtres coptes sans instruction et les présenta lui-même aux délégués, disant : « Interrogez-les; voyez celui des deux qui vous convient le mieux. »

Les candidats, embarrassés par les questions qu'on leur posait, montrèrent, par leurs réponses, qu'ils n'étaient pas préparés pour instruire les autres.

Le patriarche s'attendait à ce résultat. Il n'avait proposé ces deux prêtres aux ambassadeurs que pour flatter leur amour-propre en leur laissant croire qu'ils étaient pour quelque chose dans le choix. Son vérita-

ble candidat était un jeune homme de vingt ans, ancien élève du collège méthodiste du Caire, passé du protestantisme au schisme copte, alors simple novice au couvent jacobite de Saint-Antoine, où il scandalisait les moines par ses opinions avancées et le dérèglement de ses mœurs.

Quand ce jeune homme parut devant le groupe des délégués abyssins, ce fut de la stupeur ; et cette stupeur s'accrut quand on sut combien peu le préféré du patriarche méritait la dignité épiscopale. Abba Pietros usa, pour obtenir leur adhésion, de toutes les ressources de sa diplomatie. Ses menaces, ses promesses et ses présents eurent raison de presque toutes les résistances. Abba Ghebra Michaël, resté inflexible dans son opposition, refusa d'assister, le 3 mai 1841, au sacre du nouvel évêque d'Ethiopie, qui choisit le nom d'*Abouna Salama, notre père le pacifique*.

On a vu plus haut que l'Église jacobite d'Abyssinie se partageait en trois sectes. Ils étaient nombreux ceux qui, dans le pays, déploraient cette division et désiraient l'unité doctrinale. Les ambassadeurs pensèrent que le patriarche pourrait, par le prestige qui s'attachait à sa dignité, amener la fusion des écoles rivales. Sur leur initiative, une assemblée se tint sous sa présidence et en présence de l'abouna Salama. La première question embarrassa le président. « Voici votre évêque, dit-il, montrant le nouvel élu, faites de la controverse avec lui », et il se retira.

Ghebra Michaël était présent. Il saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de confondre l'abouna. « Voudriez-vous, lui demanda-t-il, nous donner l'explication de ces paroles de Jésus-Christ : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* ? — Personne, répondit l'évêque, n'est plus capable de vous expliquer ce texte que le patriarche

lui-même ; interrogez-le. — Comment ! riposta Ghebra Michaël, en Abyssinie, quand nous aurons quelque éclaircissement à demander, nous renverrez-vous encore au patriarche ? Serons-nous obligés de revenir au Caire chaque fois qu'un doute surgira dans notre esprit ? »

La riposte porta. Des lèvres du jeune homme, tremblantes de colère, tombèrent ces mots : « Méchant vieux borgne ! » L'injure était grossière ; elle était encore imprudente ; car l'abouna lui-même n'avait qu'un œil en bon état. Quand Ghebra Michaël lui rappela que cette infirmité leur était commune à tous deux et lui fit remarquer que les yeux de l'esprit sont plus utiles, surtout à un évêque, que ceux du corps, l'irascible jeune homme comprit qu'il aurait mieux fait de se taire.

Les choses menaçaient de se gâter. Le patriarche jugea prudent de hâter le départ des délégués. En quittant leur pays, ceux-ci avaient projeté d'aller du Caire à Jérusalem, la ville sainte par excellence, qui exerçait sur eux une véritable fascination. Abba Pietros, qui avait réussi à les séparer de M. de Jacobis et craignait que, pendant le pèlerinage à Jérusalem, l'influence du prêtre catholique ne se fit de nouveau sentir, les conjura de repartir sans retard en Abyssinie.

Sur leur refus et à la vue de leur opiniâtreté, il se fâcha, menaça, parla d'excommunication et, comme les résistances continuaient, il leur dit d'un ton de mauvaise humeur : « Eh bien ! allez à Jérusalem, si vous voulez ; mais que ce soit à vos risques et périls ; je ne vous donnerai personne pour vous accompagner. Au reste, vous avez M. de Jacobis, faites-vous protéger par lui. »

M. de Jacobis ne demandait pas mieux ; mais, dans son plan, Rome devait passer avant Jérusalem. Vingt-trois députés consentirent à le suivre. De ce nombre

étaient Apta Salassia et Ghebra Michaël. Ils quittèrent le Caire au milieu du mois de juin et s'embarquèrent au port d'Alexandrie. « Le voyage de Rome, écrivait M. de Jacobis¹, changera les idées de mes pauvres Abyssins ; il sera, pour eux, le meilleur cours de théologie ; le Seigneur, qui a déjà tant fait en notre faveur, nous continuera sa protection. »

Il ne se trompait pas. Jusque-là, les voyageurs avaient cru que l'Abyssinie l'emportait sur les pays occidentaux autant par la beauté de ses monuments que par la pureté de sa foi et la piété des fidèles. Quel ne fut pas leur enchantement à la vue des magnifiques édifices, profanes et sacrés, qui embellissaient la ville de Rome, des merveilles artistiques qui les remplissaient, de la foule nombreuse qui se pressait dans les églises et de la pompe des cérémonies, qui se déroulaient avec majesté, au milieu des flots d'harmonie que déversaient des tribunes les orgues et les chœurs !

L'Église romaine avait alors à sa tête Grégoire XVI. Il donna audience aux Abyssins le 17 août. « Au pied du trône du Pape, écrit un biographe de Mgr de Jacobis², trois escabeaux avaient été disposés, sur lesquels devaient prendre place le prince Apta Salassia, le moine Ghebra Michaël et un prêtre jacobite, Abba Resedebra, à la fois chef d'une Église et seigneur d'un pays, qui, avec les deux premiers, avait été spécialement chargé par Oubié de présenter, de sa part, à Sa Sainteté la lettre qu'il lui avait écrite. D'abord ces trois personnages furent seuls introduits. Après qu'ils se furent prosternés devant lui et qu'ils eurent baisé sa mule, Grégoire XVI leur fit signe de s'asseoir. Aussitôt la conversation s'engagea sur le

1. Cité par Demimuid, *op. cit.*, p. 130.

2. Demimuid, *op. cit.*, p. 133.

ton de la plus touchante simplicité et du plus cordial abandon, M. de Jacobis et le cardinal Mezzofante, présent à l'entretien, remplissant tour à tour l'office d'interprètes. Au bout de quelques minutes, le Saint-Père donna l'ordre de faire entrer tous les membres de l'ambassade, et tous lui furent présentés; tous furent admis au baisement du pied, depuis les plus distingués d'entre les prêtres et les moines jusqu'au dernier des gens de service. La lettre du dedjaz fut alors remise au Pape, qui en brisa de sa main le triple sceau et la fit lire à haute voix par un des députés. Celui-ci s'interrompait après chaque phrase pour laisser à l'un des deux interprètes le temps de la traduire aussitôt. La lecture finie, les principaux délégués s'approchèrent de nouveau du trône, et, s'excusant sur leur pauvreté de ne pouvoir offrir au Saint-Père des présents de plus grand prix, déposèrent à ses pieds de l'encens et des aromates d'Ethiopie, avec quelques-uns des oiseaux les plus rares de leur pays. »

Le bienveillant accueil du Souverain Pontife, la magnificence déployée pour leur réception impressionnèrent vivement les Abyssins, qui n'avaient jamais rien vu de semblable. « Revenez avant votre départ, leur dit Grégoire XVI; je tiens à vous faire mes adieux. »

Ils revinrent le 29 août et furent introduits dans la salle du Trône, où le Pape, entouré des prélats et des officiers de la Cour pontificale, leur lut la réponse qu'il adressait au roi Oubié, les bénit un à un, leur distribua des médailles d'or ou d'argent, suivant leur dignité, et leur remit des présents pour le roi.

Le lendemain, le prince Apta Salassia, Ghebra Michaël et leurs compagnons recevaient une dernière bénédiction du successeur de Jésus-Christ sur la place du Peuple, au moment où il sortait de la ville pour se rendre à Lorette.

Les préjugés qu'ils avaient nourris jusque-là contre l'Église romaine se dissipaient peu à peu au contact de la réalité. Un jour, pendant la messe du Souverain Pontife, Ghebra Michaël et Amarié Kenfou, son intime ami, se dirent l'un à l'autre en voyant la dévotion des fidèles envers la sainte Eucharistie : « Voyez-vous la foi vive de ces fils du pape Léon, l'objet de notre exécution ! »

S'ils ne se convertirent pas tous deux à Rome, ils approchèrent bien près du but. Chez trois jeunes moines l'effet de la grâce fut plus complet. Ils renoncèrent à leurs erreurs et entrèrent au séminaire de la Propagande, d'où ils sortirent plus tard, revêtus du caractère sacerdotal, pour aller porter les lumières de la foi à leurs compatriotes.

M. de Jacobis voulut revoir Naples, berceau de sa vocation religieuse ; ses compagnons de route le suivirent deux fois dans cette ville, où ils passèrent plusieurs semaines.

Il fallut enfin partir. Ce fut le 5 octobre 1841 que les Abyssins s'embarquèrent pour Alexandrie. Aux approches de Jaffa, l'un d'eux, Amarié Kenfou, tomba gravement malade. La crainte de la mort ou plutôt la pensée du salut de son âme le troublait ; le temps pressait ; il fallait prendre un parti. Perplexe, il consulta Ghebra Michaël. « Faites comme bon vous semblera », lui répondit celui-ci. Le malade abjura, communia pieusement et aurait reçu les derniers sacrements si les forces n'étaient revenues. Il persévéra et fut, dans l'état laïque, un des auxiliaires les plus dévoués de M. de Jacobis dans l'œuvre d'évangélisation de l'Abyssinie.

Les grandes consolations que les ambassadeurs éthiopiens avaient trouvées à Rome ne leur avaient pas fait perdre de vue le pèlerinage projeté aux lieux où

Jésus-Christ avait passé sa vie terrestre. A Jérusalem, leur première visite fut pour le Saint-Sépulcre. Leurs pleurs se mêlèrent à leurs prières à la pensée des souffrances et de la mort du divin Crucifié.

Bethléem ne fut pas oublié ; ils s'y trouvaient le 28 novembre. « Je me dirigeai, escorté de mes compagnons de voyage, écrit M. de Jacobis¹, vers l'autel consacré au Verbe incarné. Ce fut au milieu des larmes de tous les assistants et des Abyssins en particulier, que je commençai, poursuivis et achevai le saint sacrifice. Il n'était pas encore terminé lorsque l'enfant d'une chrétienne, qui priait au pied de l'autel, se mit à pleurer. Ces vagissements émurent visiblement tous les cœurs, en qui s'éveilla aussitôt le souvenir de ces divins vagissements qui ont brisé nos chaînes. Si l'on ne pleure pas dans un pareil moment, quand donc et pourquoi pourra-t-on jamais pleurer ? »

La nouvelle du voyage des vingt-trois Abyssins à Rome était déjà connue en Palestine ; on en avait parlé dans les monastères et ailleurs depuis leur départ d'Alexandrie. Comme il arrive d'ordinaire, les faits étaient dénaturés. Certains prétendaient que les pèlerins avaient renoncé à leur religion pour s'unir aux catholiques, suivre les mêmes dogmes et obéir aux mêmes chefs.

Le patriarche arménien, auquel ils s'adressèrent pour réclamer, en faveur de leurs compatriotes, certains droits tombés depuis longtemps en désuétude, leur répondit avec mauvaise humeur : « Et vous autres, n'êtes-vous pas unis aux catholiques ? Croyez-vous donc n'avoir pas commis en cela un grand péché ? Ces catholiques... » Il ne put en dire plus long. Apta Salassia l'interrompit : « Ne dites pas du mal des

1. Cité par M. Demimuid, *op. cit.*, p. 153.

catholiques, vous mentiriez. Les méchants, ce ne sont pas les Latins, c'est vous. »

A Gaza, le curé de l'Église grecque schismatique s'étant également permis de faire allusion au voyage de Rome au cours d'une conversation avec les délégués, ceux-ci le mirent à la porte de leur demeure.

De passage au Caire, les voyageurs estimèrent qu'il était de leur devoir d'aller faire une visite de politesse au patriarche copte. Ce dernier avait ordonné à l'abouna Salama d'enseigner, sous menace d'interdit, que « le Fils est onction ». Puisque l'occasion se présentait de discuter avec lui ce point de doctrine, Ghebra Michaël ne la laissa pas échapper. Il montra, par quelques textes, que cette croyance était contraire aux saints livres. « C'est pourtant, répliqua le patriarche, ce qu'enseignent toutes les églises orientales, qu'elles soient levantines, arméniennes ou grecques; les protestants eux-mêmes croient ainsi. Au reste, si vous voulez vous en assurer, il vous est facile de vous renseigner pendant votre séjour dans cette ville. »

Ghebra Michaël ne se fit pas prier. Il vit plusieurs personnes de religions différentes, les interrogea sur leurs croyances et constata que le patriarche avait altéré la vérité. Revenu chez celui-ci, il le mit au courant du résultat de son enquête : « J'ai vu des Arméniens, des Grecs et des protestants et tous croient, comme moi, que Jésus-Christ, en tant qu'homme, est oint par le Saint-Esprit et par suite n'est pas sa propre onction. »

« C'est exact, répondit le patriarche; nous-mêmes nous pensons ainsi. Si j'ai prescrit d'enseigner chez vous que le Fils est onction, c'est à cause d'une lettre venue de votre pays au temps où fut nommé le prédécesseur de Salama. Cette lettre, signée des noms de

trois de vos compatriotes, la voici ; on y lit : *Vu qu'il y a neuf partis, si vous prescrivez, sous menace d'interdit, d'admettre que le Fils est onction, tous seront ramenés à un seul.* C'est pour rétablir l'unité de croyance chez vous que j'ai prescrit à l'abouna défunt et à son successeur d'enseigner cette doctrine. »

« Vous avouez donc, riposta Ghebra Michaël, que c'est une fausse croyance. Vous recherchez l'union des partis, dites-vous. Or, c'est dans la vérité, non dans l'erreur, qu'elle doit se faire. »

Sur ces instances, le patriarche écrivit à l'abouna Salama une lettre dans laquelle était affirmée que Jésus-Christ est oint par le Saint-Esprit. Le savant moine accepta de la porter lui-même, car aucun autre délégué n'osait se charger de cette commission.

Après les inoubliables journées de Rome, le spectacle lamentable d'un patriarche mentant effrontément à la face d'hommes venus de loin pour le consulter, et ordonnant d'enseigner ce que lui-même ne croyait pas, acheva de déconcerter les Abyssins, jusque-là si tenaces dans leur foi. Les voyageurs n'étaient pas loin du royaume de Dieu. Deux Français écrivaient du Caire quelque temps après : « Le voyage de M. de Jacobis porte déjà ses fruits. Les Abyssiniens qui l'ont accompagné sont catholiques par conviction... Ils ont pour le Saint-Père la plus grande vénération et ils prétendent qu'ils ont vu en lui quelque chose de surhumain. Autrefois, les Abyssiniens pensaient qu'il n'y avait de véritables chrétiens qu'en Abyssinie, mais ceux qui ont maintenant vu Rome sont entièrement revenus de leur erreur. L'Alaca Aptesellassi nous dit en nous quittant : le soleil brille dans votre pays, mais l'Abyssinie est encore dans les ténèbres ; espérons en Dieu¹. »

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. IX, p. 286.

III. — *Sur la voie de la vérité*

Le 23 avril 1842, après une absence de quinze mois, les pèlerins de Rome et de Jérusalem arrivaient à Massauah. La nouvelle de leur retour se répandit rapidement en Abyssinie. On n'ignorait pas que Ghebra Michaël était porteur d'une lettre du patriarche. Des prêtres de la secte d'Oueld-Kebh, qui redoutaient la communication de ce document, contraire à leur doctrine, tinrent conseil et résolurent de le tuer. Ghebra Michaël, prévenu du complot formé contre lui, quitta ses compagnons au pays d'Eghela et s'enferma au monastère de Débré Betsouh Amlak. Les moines lui firent bon accueil. Mais le jour où, dans une discussion, ils l'entendirent déclarer que Jésus-Christ est prêtre dans son humanité, et non de nature, ils se levèrent pour le frapper.

Ghebra Michaël s'enfuit en toute hâte. Il passa la saison des pluies en Hamassien, puis, de là, à travers le Tigré, se dirigea vers Adoua, où résidait M. de Jacobis, qui le reçut avec affection et lui permit volontiers de prendre, chez lui, quelques jours de repos.

Son intention était, une fois arrivé à Gondar, de remettre à l'abouna, devant une assemblée de prêtres, la lettre du patriarche, espérant réunir par là, dans l'unité d'une même croyance, le peuple d'Ethiopie. L'unité, telle était toujours la préoccupation de son esprit. S'il avait pu la réaliser, peut-être ne serait-il jamais sorti du schisme. Dieu, qui se plaisait à déjouer ses projets, le dirigeait, sans qu'il s'en aperçût, vers l'Église Romaine, au sein de laquelle son esprit trouvera paix et lumière.

Le voyage d'Adoua à Gondar faillit lui être fatal. Les partisans des Oueld-Kebhs surveillaient ses allées et venues, prêts à tout pour l'empêcher de remplir sa

mission auprès de l'abouna. Un de leurs émissaires le rencontra, fit route avec lui et réussit à mêler du poison à sa nourriture. Heureusement, le moine put prendre à temps un remède énergique, qui le sauva de la mort.

Arrivé à Gondar, il mit Oueldé Sellassié et d'autres amis au courant de ses projets. Si les uns l'approuvèrent, d'autres cherchèrent à l'en détourner. On savait que l'abouna était plein de perfidie, porté à la rancune, à la colère et à la vengeance. Si la lettre du patriarche ne lui agréait pas, comme il était facile de le prévoir, qu'est-ce qui l'empêcherait de n'en parler à personne et de n'en tenir aucun compte? Ghebra Michaël pensa qu'en la lui remettant publiquement, devant une assemblée nombreuse de prêtres, cette circonstance l'obligerait à donner, séance tenante, communication du document.

Les choses ne se passèrent pas comme il l'avait prévu. Le jour où l'abouna reçut la lettre des mains du moine, tandis qu'il présidait une réunion de son clergé, il prit le papier, comme s'il s'agissait d'une chose indifférente, et le mit en poche, sans même prendre le temps d'en lire le contenu.

Ghebra Michél fut stupéfait de tant d'audace. « Puisque vous méprisez l'autorité de votre père le patriarche, s'écria-t-il, vous cessez d'être Papas, vous êtes déchu de vos ordres. » — « Par ma mort, répliqua l'abouna furieux, souffletez-le et mettez-le aux fers. »

L'ordre fut de suite exécuté. Par bonheur, le cruel persécuteur apprenait, le même jour, que le prisonnier était dans les bonnes grâces de l'empereur Atsié Johannès et de l'impératrice. De peur d'encourir leur colère, il leva la peine portée contre lui et se contenta d'une sentence d'excommunication, qu'il tint à lui signifier lui-même. Il le fit venir et lui dit d'un ton

courroucé : « Va-t'en loin de moi ; tu es excommunié ; n'aie plus aucun rapport avec tes amis. » — « Ne vous ai-je pas dit, répondit Ghebra Michaël, que, dès aujourd'hui, vous n'avez plus aucun pouvoir ? Comment donc pouvez-vous m'excommunier ? »

Le savant moine se retira près de l'empereur Atsié Johannès, passa près de lui la saison des pluies, puis, désabusé, découragé, ne voyant dans sa religion que contradiction dans le dogme, perfidie dans les personnes, privé de tout moyen de réaliser le plan de sa vie, il alla retrouver M. de Jacobis, et ce grand docteur, la lumière de l'Église d'Éthiopie, se fit l'élève du prêtre catholique.

La grâce agit dans son cœur ; la lumière pénétra dans son âme. La vérité qu'il cherchait depuis si longtemps était là présente devant lui ; il pouvait dire enfin : « J'ai trouvé. »

Cependant, un scrupule le retenait encore : il avait promis autrefois à Oueldé Sellassié, sous la foi du serment, de n'embrasser aucune croyance sans son assentiment. Violer sa promesse répugnait à sa conscience. Il alla voir son ami, qui lui répondit : « Va, si tu veux, vers le prêtre Jacob, mais ne t'aventure pas et ne te rends qu'à l'évidence. »

Ghebra Michaël obéit. Après une nouvelle année de réflexions et d'études, il pouvait enfin dire à M. de Jacobis, qui attendait avec impatience, cette parole : « Je me rends, prenez-moi. »

La nouvelle de cette conversion produisit une impression profonde dans les milieux schismatiques d'Abyssinie. Certains se dirent que, puisque Ghebra Michaël avait embrassé la religion catholique, cette religion devait être vraie, et ils suivirent son exemple ; d'autres, comme Oueldé Sellassié, le félicitèrent, tout en s'excusant de ne pouvoir l'imiter. L'abouna Salamé

ne put retenir sa colère; il attendit patiemment l'heure de la vengeance.

IV. — *Vie d'enseignement et d'apostolat*

Le nouveau converti ne quitta presque plus M. de Jacobis; il le suivit d'Adoua à Entidja, d'Entidja à Gouala et de Gouala au village d'Alitiena. La plus claire partie de son temps était employée à former et instruire le petit groupe de séminaristes que le chef de la Mission avait réunis autour de lui.

Une lettre de ce dernier à Paris nous fait connaître le programme des exercices et des études. « Pour ce qui touche à la partie religieuse de l'éducation, dit-il¹, nous avons dessein de ne suivre d'autre méthode que celle de saint Vincent. Nos élèves seraient donc formés peu à peu à tous les exercices de piété en usage dans la Compagnie, tels que les méditations sur les vérités et maximes de l'Évangile, la lecture spirituelle, les conférences, les répétitions d'oraison, les examens particuliers et généraux, sans oublier même la communication intérieure et le chapitre du vendredi. Toutes ces saintes pratiques, accompagnées de la fréquente réception des sacrements, me semblent très propres à entretenir la foi simple et fervente de nos néophytes.

« Quant à la partie scientifique, comme il est généralement reconnu que l'esprit des Abyssins est propre à cultiver toutes les branches de la science, nous tâcherions d'apprendre à nos élèves les éléments des principales matières qui font l'objet de l'enseignement en Europe, telles que la géographie, l'histoire sacrée et profane, les mathématiques, la physique avec quelques notions de géologie, l'anatomie et la bota-

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XI, p. 69.

nique, la logique, la métaphysique et enfin, pour ceux qui auraient vocation à l'état ecclésiastique, la théologie. La langue ghez étant la langue sacrée et savante de l'Abyssinie, nous l'adopterions pour notre enseignement; on ferait étudier, de plus, à nos élèves quelques-unes des langues les plus répandues de l'Europe. »

Tandis que Ghebra Michaël se dépensait auprès de ses séminaristes, un incident pénible vint mettre sa vertu à l'épreuve.

Le procureur de la maison, abba Oueldé Gabriel, apportait dans son office un souci d'économie par trop exagéré; il aimait la pauvreté et les privations pour lui et pour les autres. Pour n'avoir pas à payer ses domestiques, il les supprimait. Et comme certains travaux manuels, comme ceux du ménage, de la propreté et de la cuisine, étaient indispensables, les séminaristes en étaient chargés; il leur fallait aller chercher l'eau à la fontaine et le bois de chauffage dans la montagne. Le temps employé à ces occupations était enlevé à leurs études.

Ghebra Michaël en souffrait et les élèves s'en plaignaient. Le mécontentement dégénérait en mauvais esprit. La crise parvint à l'état aigu pendant une absence de M. de Jacobis, qui s'était rendu à Massaouah, où Mgr Massaja, vicaire apostolique des Gallas, l'avait appelé pour lui conférer la consécration épiscopale (7 janvier 1849). Elle prit de telles proportions que, sous l'influence de Oueldé Kyrillos, prêtre de la maison, ordonné à Rome après avoir fait ses études au séminaire de la Propagande, l'économe fut mis aux fers.

Mgr de Jacobis, prévenu, accourut en toute hâte et, grâce à lui, tout rentra dans l'ordre. Chacun reconnut ses torts; on se demanda mutuellement pardon à

genoux, on s'embrassa ; on s'efforça d'oublier ce fâcheux incident.

Malheureusement Ghebra Michaël avait mis toute sa confiance en Oueldé Kyrillos. Les désordres dont venait d'être le théâtre la résidence d'Alitiena restaient, malgré lui, toujours présents à sa mémoire. Un certain dégoût l'avait gagné ; il ne se sentait plus aussi attaché à la maison que précédemment. Par ses propos, Oueldé Kyrillos aggravait ce trouble intérieur, qui risquait d'ouvrir la porte à la tentation.

Ghebra Michaël pria Mgr de Jacobis de le laisser partir à Gondar, où, en compagnie des missionnaires qui s'y trouvaient, il travaillerait à la conversion de ses anciens amis et surtout de son ancien élève l'empereur Johannès. Il se proposait de passer ensuite aux Gallas pour se joindre à Mgr Massaja.

Mgr de Jacobis le supplia vainement de rester. Ghebra Michaël partit, amenant avec lui plusieurs catholiques de l'Amhara. Oueldé Kyrillos s'en alla, lui aussi, mais avec d'autres intentions. Il se joignit à l'abouna Salama, apostasia, dénonça le départ de celui dont, la veille encore, il se disait l'ami et se fit fort de le retrouver pour le livrer à l'évêque éthiopien.

Ghebra Michaël et ses compagnons, reconnus à leur entrée dans la ville d'Adoua, furent arrêtés et enfermés, les fers aux pieds, dans les prisons de l'abouna, pendant soixante-dix jours.

Le roi Oubié ne savait rien de ce qui s'était passé, bien qu'on eût prétendu agir en son nom. Dès qu'il fut informé des faits, il donna ordre de libérer les prisonniers. La prison et l'apostasie du misérable Oueldé Kyrillos avait ouvert les yeux de Ghebra Michaël. Il prit la direction d'Alitiena. Aux approches du village, Mgr de Jacobis vint à sa rencontre, suivi de plusieurs prêtres et d'un groupe nombreux de catholiques. Ils

se jetèrent à ses pieds, baisèrent la trace de ses chaînes et remercièrent Dieu de l'avoir rendu digne de souffrir pour Jésus-Christ. Le cortège se mit ensuite en marche, au chant des cantiques, vers la résidence des missionnaires.

Ghebra Michaël reprit sa vie de prières et d'études ; il redevint professeur et controversiste.

Après quelque temps, Mgr de Jacobis estima que le moment était venu de l'élever à la dignité sacerdotale. L'ordination eut lieu en l'année 1851, dans la petite et pauvre église d'Ahtiena, secrètement et sans solennité. C'était le premier prêtre ordonné par le nouveau vicaire apostolique.

Ghebra Michaël comprit l'étendue des devoirs que le titre de ministre de Dieu lui imposait. La diffusion de la foi et la sanctification des âmes restèrent plus que jamais au premier rang de ses préoccupations. Il continua de donner aux jeunes clercs des leçons de théologie, de sciences et de littérature, de recevoir les fidèles qui venaient lui exposer leurs doutes ou désiraient compléter leur instruction religieuse.

Il prit une large part à la préparation des ouvrages édités par la Mission. Il publia, pour ses séminaristes, une grammaire et un dictionnaire en ghez ; aida M. Biancheri, missionnaire, à composer un abrégé de théologie dogmatique, et Mgr de Jacobis à traduire en ghez la théologie morale du Père Gury. Il écrivit, de plus, avec ce dernier, un catéchisme dans les trois dialectes abyssins : le ghez, l'amharique et le tigréen.

L'abouna Salama ne voyait pas sans inquiétude l'activité des missionnaires catholiques. La double nouvelle de la consécration épiscopale de Mgr de Jacobis et de l'ordination sacerdotale de Ghebra Michaël le jeta dans une violente exaspération. Il réussit, par ses intrigues, à s'assurer l'appui d'un

ministre d'Oubié, en le persuadant que, s'il exterminait les catholiques, pasteurs et fidèles, immolait leurs troupeaux, détruisait leurs églises et saccageait leurs propriétés, Dieu lui réserverait une belle place dans le ciel.

Vers la fin de l'année 1851, ce ministre marcha sur Alitiena avec quelques troupes et occupa le village sans résistance. Il mit à sac les habitations des catholiques, entraîna dans l'hérésie quelques néophytes et enferma dans les cachots d'Adoua les prêtres et les fidèles qu'il put saisir. Mgr de Jacobis, Ghebra Michaël et la plupart des chrétiens avaient eu le temps de fuir.

Le vicaire apostolique alla demander justice au roi Oubié, auprès duquel l'abouna avait déjà envoyé des émissaires pour détruire l'effet de ses démarches. Le roi ne se laissa pas tromper. Il réprimanda son ministre, ordonna la mise en liberté de tous les prisonniers, la restitution des objets emportés et conclut son édit par ces mots : « Quand même l'Abyssinie entière partagerait, comme il le prétend, les sentiments de l'abouna Salama, j'entends que nul de mes sujets ne se mêle dorénavant de questions religieuses. L'abouna peut, s'il lui prend fantaisie de faire la guerre aux catholiques, former des bataillons de moines et les lancer contre eux. Quant à moi, je ne serai jamais son esclave ; je ne tirerai jamais l'épée contre le prêtre Jacobis, ni contre tout autre qui ne viendra pas m'attaquer. Que les catholiques prêchent, qu'ils enseignent, qu'ils convertissent qui et où bon leur semblera ; moins ils laisseront de musulmans dans mon royaume, plus ils me feront plaisir¹. »

Le triomphe de Mgr de Jacobis était complet.

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XVII, p. 206.

L'abouna Salama n'osa bouger de quelque temps.

Quand les élèves du séminaire eurent terminé leurs études, Ghebra Michaël, libre de son temps, songea au bien qu'il pourrait faire à Gondar en gagnant à la foi catholique le roi Johannès, son ancien élève et son ami. Cet exemple, pensait-il, entraînerait la Cour, les écoles et peut-être toute la province de l'Amhara.

Le vicaire apostolique le laissa partir. L'enseignement du savant professeur et son rare talent de controversiste portèrent leurs fruits. On vit « un grand élan se manifester dans le catholicisme, dans toutes les classes du pays, jusqu'aux plus fanatiques schismatiques¹ ».

V. — *La prison et le martyre*

Les années 1852 et 1853 se passèrent assez tranquilles. Salama, humilié, attendait, pour se venger, une occasion qui ne se présentait pas encore.

En 1854, Mgr de Jacobis se rendit à Gondar pour une ordination. Sa présence raviva la haine du catholicisme. Il s'était proposé d'aller visiter le royaume de Choa. Obligé de rester sur place pour prévenir les embûches qu'on n'aurait pas manqué de lui tendre pendant le voyage, il attendit patiemment des jours meilleurs. Ces jours ne vinrent pas. L'abouna, redoublant d'activité, réussit à déchaîner une violente persécution.

Les succès militaires d'un aventurier, qui de simple soldat devait s'élever jusqu'au poste de gouverneur de l'Amhara, puis monter sur le trône sous le nom de Théodoros II, favorisèrent ses projets. Kassa, c'était le nom du futur empereur, rêvait une Abyssinie

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 533.

grande et une ; une par l'unité de gouvernement et de croyance. Ce plan flattait l'abouna, qui se voyait déjà le chef unique et suprême de la religion.

Un symbole fut élaboré en quelques jours par des personnes peu préparées à ce genre de travail. Au reste, à quoi bon la science théologique et l'érudition, alors que le but poursuivi était l'unité, non la vérité ?

Une fois en possession du formulaire, Kassa publia son édit d'union. « Si quelqu'un, disait-il, ne croit pas que Jésus-Christ est Dieu dans son humanité et qu'en temps qu'homme il a la même science que le Saint-Esprit, me levant, je lui couperai le cou, et, me baissant, je lui couperai le pied. »

Le clergé, la noblesse, l'armée et le peuple, réunis à Gondar, le 15 juillet 1854, devant le palais impérial, jurèrent d'observer fidèlement la nouvelle profession de foi. Seuls les catholiques de la ville et des faubourgs refusèrent de trahir leur conscience. Ghebra Michaël, les deux frères Tecla Haymanot, tous deux prêtres¹ ; abba Tesfa et abba Secla, tous deux religieux, se trouvèrent à l'Assemblée². A Mgr de Jacobis, qui les avait invités, quelques jours au paravant, à s'éloigner, et à se cacher pour éviter la persécution, ils avaient répondu : « Non, Père, nous ne vous quitterons pas ; c'est maintenant l'heure de souffrir pour Jésus-Christ ; nous devons confesser au prix de notre liberté, de notre vie, s'il le faut, la foi catholique, cette foi tant calomniée et outragée dans notre malheureuse patrie. On verra bien, à la force qu'elle saura donner à des hommes si faibles par eux-mêmes, qu'en elle, et en elle

1. L'un de ces deux frères a écrit en ghez l'*Histoire de la Mission catholique d'Abyssinie* et la *Vie de Monseigneur de Jacobis*. Ce sont principalement ces deux manuscrits qu'a utilisés M. Coulbeaux pour composer la vie de Ghebra Michaël.

2. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 535-536.

seule, réside la vertu du Tout-Puissant. Père, nous ne vous quitterons pas. »

On vit, en effet, que la vertu du Tout-Puissant les animait. « Sommés de réciter à leur tour après tous les autres le nouveau *Credo*, écrit Mgr de Jacobis¹, ils n'ont répondu à ces sacrilèges instances que par une triple confession de leur inviolable fidélité à la foi catholique, apostolique et romaine. »

Ces intrépides chrétiens purent se retirer tranquilles; mais la journée n'était pas finie qu'une troupe de soldats envahissait la résidence de Mgr de Jacobis, l'emmenait dans la prison civile et traînait ses cinq compagnons dans les cachots de l'abouna.

Ghebra Michaël avait tout à craindre de la haine de ce dernier. « A peine eut-il été en prison, écrit Mgr de Jacobis², que les satellites de l'abouna le frappèrent, longtemps et rudement, de coups de poing et de coups de bâton. Il en eut la poitrine comme brisée; ses poumons furent attaqués; une très forte hémorragie s'ensuivit. Enfin, il fut si maltraité que, dès le lendemain, la nouvelle de sa mort se répandit dans toute la ville. »

En châtier ainsi Ghebra Michaël, l'abouna n'avait d'autre but que de l'entraîner dans l'apostasie. Aux mauvais traitements succédèrent les promesses, les menaces et la ruse. Vers le sixième jour, un émissaire venait annoncer aux cinq détenus que Mgr de Jacobis avait demandé de se réconcilier avec Salama. « A quoi vous sert-il donc de vous obstiner davantage dans sa croyance? ajouta-t-il. Faites comme lui, rentrez vous-mêmes en grâce avec votre évêque. »

Les héroïques confesseurs de la foi ne se laissèrent

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 533.

2. *Ibid.*, t. XXIII, p. 345.

pas tromper par ces fallacieuses paroles. « Tel était, répondit simplement Ghebra Michaël, le langage des persécuteurs auprès des martyrs. »

Comme un bon nombre de schismatiques n'avaient pu assister à l'assemblée du 15 juillet, Kassa voulut qu'il y en eût une seconde pour leur permettre d'adhérer solennellement au dernier *Credo* de l'Église schismatique. Les cinq détenus y furent conduits, courbés sous le poids de leurs lourdes chaînes. Comme la première fois, ils se dirent catholiques et répudièrent toute autre croyance que les dogmes de l'Église romaine.

Leur fermeté déplut. Pour les punir, on les soumit à la terrible peine du *ghend*, le treizième jour après leur incarcération. Ce genre de torture rappelait la cangue chinoise, avec cette différence toutefois qu'au lieu de saisir le cou et les épaules du patient, elle immobilisait les deux jambes, les serrant étroitement l'une contre l'autre, en sorte que la pauvre victime devait rester étendue sur le dos, au contact d'un plancher humide, que parcouraient toutes sortes d'insectes. « Figurez-vous, écrivait Mgr de Jacobis à son Supérieur général¹, figurez-vous une grosse pièce de bois, et du plus lourd, l'olivier par exemple, offrant au milieu une ouverture ovale de grandeur suffisante pour laisser passer à la fois les deux jambes serrées que l'on fixe de suite à l'aide d'une cheville² aussi en bois, laquelle descendant par une ouverture percée de chaque côté, est introduite avec effort entre les deux jambes, qu'elle achève d'emprisonner si étroitement que, pour délivrer le patient, il faut scier le tout par le milieu. »

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 534.

2. C'est sans doute par suite d'une mauvaise lecture que les *Annales* ont imprimé « chaîne ».

Le ghend enserrait les jambes du cou-de-pied au genou et ses aspérités intérieures entraient dans la chair comme des épines. La nécessité de rester couché sur le dos imposait aux captifs des souffrances atroces. Après une semaine environ, l'un d'eux trouva le moyen de s'asseoir et de se lever. Il fit part de sa découverte à ses compagnons, qui l'imitèrent. Recouverts d'un simple caleçon, ils souffraient du froid. La pluie qui pénétrait dans la prison rendait leur couche boueuse et répugnante.

Les prisonniers n'avaient à espérer aucune consolation du côté de leurs geôliers. Mgr de Jacobis avouait que les siens étaient de vrais agneaux à côté de cette « espèce de léopards, de la race fameuse de ceux qui rugissaient autour du glorieux martyr saint Ignace d'Antioche¹ ».

La nourriture n'était pas abondante; parfois même elle manquait totalement. « Mon père, dit un jour un jeune prêtre qui partageait la prison de Ghebra Michaël. — Parle, mon fils, je t'écoute, répondit le vieillard. — Mon père, voilà qu'on ne nous donne plus ni pain ni eau, rien absolument; et j'ai entendu dire qu'un jeûne semblable suffit pour faire mourir l'homme en trois jours. Ce temps pourtant doit être écoulé. — Mon fils, dans cet obscur réduit, on ne distingue plus, tu le sais, la nuit du jour; comment veux-tu compter? Je sais néanmoins qu'avec un jeûne comme le nôtre on peut arriver à accomplir l'octave sans avoir rendu le dernier soupir. — Dans tous les cas, mon père, nous ne devons plus être éloignés de ce beau jour où il nous sera donné de voir Jésus à découvert et de nous rassasier de sa bienheureuse présence. » Et Ghebra Michaël, comme ravi en extase

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 531.

par ces derniers mots, ajouta : « Viens donc, ô bon Jésus, ô pain de vie et lumière éternelle, viens donc, ô Jésus¹ ! »

Le long jeûne qu'il venait de subir avait épuisé le saint vieillard. « Un jour, bien qu'assis par terre, il tomba, la tête en bas, sur le plancher incliné et disjoint du cachot. Sa tête passa par une ouverture avec une partie de son corps : puis il fut retenu par une grande poutre en bois. Dans l'impossibilité de se dégager seul, il dut attendre le retour du geôlier, qui vint le revoir un jour et une nuit après sa chute². »

Mgr de Jacobis n'avait pas tant à souffrir. Un serviteur dévoué lui apportait ses repas du dehors. Il put, par son intermédiaire, communiquer avec les autres prisonniers. « Cette correspondance, écrit-il³, riche de tant et de si beaux traits, semblables à ceux qui ont illustré la glorieuse période des martyrs des premiers siècles, formerait peut-être, si on la publiait, une des plus belles pages de l'histoire ecclésiastique contemporaine. »

Trois billets seulement nous sont connus : ils sont tous trois, on le devine, de Ghebra Michaël. Quand on les a lus, on ne peut que s'associer aux paroles de Mgr de Jacobis.

Par le premier de ces billets, les prisonniers compatissent à la peine de leur vicaire apostolique, qui ne pouvait se consoler de l'apostasie de quelques fidèles. « Salut à notre père Justin de la part de ses enfants arrachés par la miséricorde divine aux ténèbres du schisme et de l'apostasie. Puisse croître en lui et en nous l'amour de Marie, mère de Jésus ! Ainsi soit-il ! Nous avons été consolés pour nous-mêmes du

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XXIII, p. 346.

2. *Ibid.*, t. XXIII, p. 347.

3. *Ibid.*, t. XXIII, p. 345.

bonjour envoyé par notre père spirituel. Mais, hélas ! que nous compatissons à son angoisse présente, sachant combien la douleur de l'âme l'emporte sur celle du corps ! Que sont, en effet, les grossières chaînes de la matière comparées aux liens subtils de l'esprit ? Notre épreuve n'est rien à côté de la vôtre. C'est ce crucifiement du cœur qui a couronné la Mère de Jésus, reine des martyrs. Ah ! tout notre tourment à nous aussi, c'est la chute de nos frères ; elle nous empêche de sentir le bois collé à nos pieds. »

Sentiments admirables ! Mais, voici qui ne le cède pas en beauté. Kassa vient d'arriver à Gondar ; les prisonniers l'ont appris ; ils s'en réjouissent, car c'est l'annonce de nouvelles souffrances, de la mort peut-être. Ces souffrances, ils les appellent de leurs vœux et trouvent qu'elles n'arrivent pas assez vite. « Grâce à la divine bonté, écrivent-ils, tout va bien ici. Aujourd'hui, enfin, nous allons boire au calice de notre Maître, nous disions-nous pleins de joie. Nos péchés sans doute nous en ont rendus indignes. Priez, père, priez, dans l'attente du combat, pour que la foi triomphe glorieusement. Quant à présent, rassurez-vous, nous n'avons besoin que d'une chose : vos prières. Quand le malheur fond à l'improviste, on s'afflige ; mais, quand c'est un plaisir de souffrir, est-ce qu'on peut s'affliger ? A la grâce de Dieu ! Ainsi soit-il ! »

Le 2 août, fête de saint Alphonse de Liguori, Mgr de Jacobis avait eu la délicate attention d'envoyer aux confesseurs de la foi un peu d'hydromel pour leur permettre d'ajouter un petit supplément à leur menu ordinaire. Il reçut d'eux cette réponse : « De la part de vos enfants demeurés constants dans la fidélité due à leur Dieu, non par leurs propres forces, mais par la toute-puissante assistance de Marie, conçue sans

péché, merci, grand merci de la petite douceur dont saint Liguori, notre bien-aimé patron, nous a réjouis aujourd'hui par la main de notre père. Le ciel vous le rende au centuple ! En vérité, si merveilleuses sont les industries de la divine sagesse qu'elles échappent à tous les calculs. C'est de l'océan amer et salé que se dégage la fécondité des pluies ; c'est aussi de notre captivité au milieu de nos ennemis, des ténèbres du cachot, que jaillit et rayonne l'éclatante lumière de la foi. Avec ce prédicateur, éloquent par son silence, nous pouvons dire à notre tour : assis nuit et jour sur la pierre d'un cachot, nous prêchons sans rien dire ; notre bouche est muette, mais nos jambes meurtries crient bien haut : *croyez à l'Église catholique*. Prédication incomparable ! Ah ! priez, père, priez sans cesse pour que nous puissions jusqu'à la fin la soutenir à sa divine hauteur¹. »

Les prisonniers comparurent devant leurs juges, le 23 août, pour la quatrième fois. « Renoncez au papisme et vous serez libres », répétaient les persécuteurs. « Si ce n'est pas assez de nos jambes, répondaient les accusés, prenez aussi notre tête. Tout pour notre foi ; nous voulons tout lui donner². »

Quelques jours après, Ghebra Michaël était délivré du ghend. L'état de ses jambes, démesurément enflées, rendait cette mesure nécessaire. La cangue abyssine fut remplacée par des chaînes³.

Les mois de septembre, octobre, novembre et une grande partie de décembre s'écoulèrent sans incidents notables, dans la prière, la souffrance et les privations.

1. Mgr de Jacobis a transcrit lui-même ces trois billets dans une lettre à un de ses confrères.

2. Demimuid, *op. cit.*, p. 359.

3. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XX, p. 535.

Le 20 décembre 1854, à la veille de se rendre au camp de Kassa pour y célébrer avec le roi les fêtes de la Nativité, l'abouna Salama écrivit au monarque : « Aujourd'hui, je soumettrai au supplice du *giraf*¹ les maudits, pervers par les Français et qui sont ici en mon pouvoir ; hâte-toi de faire dresser l'échafaud pour ce détestable vieux corrupteur que je t'envoie². »

L'évêque fit, en effet, comparaître devant lui les cinq confesseurs de la foi. Les injures, les menaces et les coups ne purent rien contre leur constance. Bien que conduit à deux reprises devant le terrible juge, Ghebra Michaël ne fut pas frappé ; son état d'épuisement émut l'entourage de l'évêque, qui demanda grâce pour lui.

En quittant Gondar, Salama ne se sépara pas de sa proie. Ghebra Michaël, obligé de se traîner à sa suite, mit deux jours pour franchir la distance qui le séparait du camp, alors qu'une demi-journée suffisait aux autres. Ses gardiens activaient de leurs cris et de leurs injures sa marche chancelante et le poussaient brutalement. Il tombait, se relevait, s'arrêtait, épuisé de fatigue.

Le 7 janvier, lendemain de Noël, jour où le roi donnait audience publique, Salama lui présenta Ghebra Michaël. « Voici le grand perturbateur de l'empire, lui dit-il ; quatre autres s'obstinent à cause de lui ; c'est pour cela que je vous l'amène. — Vous ne voulez donc pas vous soumettre à mes lois, interrompit Kassa, les yeux fixés sur le prisonnier. Votre obstination vient sans doute de ce que vous craignez d'être privé de l'argent des Romains. Laissez là votre croyance et acceptez la mienne ; je vous donnerai de l'argent, un mulet et une dignité. — Mon maître,

1. La fustigation.

2. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XXIII, p. 347.

répondit le martyr, je ne veux ni de votre foi ni de vos biens. »

Humilié de rencontrer une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, le roi donna ordre à un des siens de le garder avec soin et de lui mettre aux pieds une forte chaîne.

Le mois suivant, Kassa, après une victoire décisive sur son rival Oubié, était sacré empereur d'Éthiopie, sous le nom de Théodoros II. Pour affermir son autorité, il décida que, le 14 mars, le peuple conquis viendrait devant lui prêter serment d'adhérer à la religion de l'empire.

La cérémonie fut grandiose. Théodoros siégeait au milieu des dignitaires de sa Cour, en présence d'une multitude confuse de soldats et de paysans. Ghebra Michaël fut de nouveau convoqué. Sommé de recevoir l'édit d'union, il répondit : « O roi, jamais je ne croirai, jamais je ne proclamerai que le Christ n'a que la nature divine sans la nature humaine. »

Ces paroles lui valurent une condamnation à la peine capitale. La sentence toutefois ne fut pas exécutée; peut-être espérait-on, par de nouveaux tourments, vaincre son obstination. Deux soldats, armés de ces fouets terribles à longs crins, qu'on appelle dans le pays *giraf*, ou queues de girafe, le frappèrent sur le visage. Cent cinquante coups se succédèrent sans interruption. Les bourreaux s'arrêtèrent quand ils le virent tomber inanimé sur le sol. Théodoros les excita : « Les grands fouets des bœuviers d'Abyssinie, s'écriait-il, et tous sur le seul œil qu'il ait, afin qu'il crève ! Que les plus robustes frappent sur les parties les plus sensibles de son corps, pendant que les premiers se reposeront. »

Il devint alors impossible de compter le nombre des bourreaux et moins encore celui des coups. Pendant

ce temps, le martyr répétait tout haut : « Je crois que, dans Jésus-Christ, il y a deux natures en une seule personne ; tel est l'enseignement de saint Léon, pape, et du concile de Chalcédoine. »

Quand, après deux heures d'une horrible flagellation, les bras, fatigués, eurent cessé de frapper, Ghebra Michaël se leva sans efforts, au grand étonnement des assistants, et se mit à marcher, soutenu par une force divine. Son corps ne portait aucune trace des coups et son œil brillait, disent les témoins, « d'une merveilleuse lumière¹ ».

Le peuple, convaincu qu'il échappait à la mort par miracle, se rappela la légende nationale de saint Georges, qui avait, disait-on, perdu sept fois la vie pour la religion et l'avait sept fois recouvrée. Le nom de ce grand saint lui resta. Il devint l'objet d'une vénération superstitieuse. On lui apporta des offrandes, comme on en apportait sur les autels des saints ; il reçut des grains, des pains, des fleurs. L'Abyssin plus particulièrement chargé de le garder lui témoignait les plus grands égards et se recommandait à ses prières.

L'armée de Théodoros reprit sa marche, le 16 mars, pour se porter vers le sud. Ghebra Michaël suivait lentement, les fers aux pieds, à travers des routes impraticables. Quand l'armée s'arrêta dans les plaines de Baba, deux mois et demi après, sa fatigue était extrême.

Théodoros reçut, en ce lieu, la visite de Plawden, envoyé extraordinaire de la reine d'Angleterre. Pour montrer à ce représentant d'une grande nation sa magnificence et sa puissance, il réunit, suivant l'usage

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XXIII, p. 348 ; voir aussi t. XXIV, p. 67.

des monarques éthiopiens, les dignitaires de son empire et devant eux, en présence aussi de ses soldats et d'un grand nombre de paysans accourus des environs, il tint de solennelles assises judiciaires. « Qui donc va-t-on juger ? », se demandait-on avec curiosité. Et sur un ordre de Théodoros, on vit apparaître un vieillard décharné à la marche vacillante. C'était Ghebra Michaël.

« Vous tous, s'écria l'empereur, princes, évêque, et *chéghit*, vous tous dignitaires de l'État, docteurs de la loi, je vous prends à témoin ; j'ai fait tout plier sous mon autorité ; mon peuple s'est soumis à ma loi et à ma croyance. Ce moine seul m'a résisté ; seul il refuse d'obéir encore au pouvoir suprême que Dieu m'a donné. »

Aussitôt la voix du vieillard se fit entendre : « Je ne reconnais d'autre juge de ma croyance que Jésus-Christ et son représentant visible, le Souverain Pontife de Rome. — Comment ! tu ne me reconnais pas pour juge ! reprit le tyran. — Vous pouvez tout sur le corps, je le reconnais, ajouta le martyr, mais vous n'avez aucun pouvoir sur les âmes. Vous n'avez pas le droit de m'imposer votre croyance. Vous êtes un fléau et l'abouna est un démon. »

Théodoros rougit de colère. « Vous tous, princes et docteurs, s'écria-t-il, vous venez d'entendre l'insulte grossière lancée contre ma personne. » Puis, se tournant vers l'accusé, en même temps qu'il montrait du doigt Plawden : « Et cet étranger, venu d'outre-mer, ne le reconnaitras-tu pas pour arbitre ? — Oh ! répondit Ghebra Michaël, comment un anglican pourrait-il juger un catholique romain, lui qui insulte la Vierge Marie et n'observe pas les lois du jeûne ! Vous-même vous valez mieux que lui. — Tais-toi, interrompit l'empereur, tes paroles sont des blasphèmes.

Docteurs, juges, prononcez, quelle peine mérite cet homme? »

Tous d'une voix déclarèrent qu'il méritait la mort. Plawden demanda grâce et plusieurs grands joignirent leur voix à la sienne. Théodoros se laissa fléchir. « A cause de Plawden, dit-il, je consens à ce que tu vives encore; mais tu porteras les fers à perpétuité. »

Le martyr n'échappait à la mort, ce jour-là, dernier jour du mois de mai, que pour succomber sous le poids des souffrances et des fatigues qu'on allait lui imposer. Il continua de suivre les soldats dans leurs marches. Après quelques semaines, il s'arrêta, incapable d'aller plus loin. Son pauvre corps amaigri avait l'aspect d'un squelette. Bien qu'on eût donné l'ordre barbare de le contraindre à faire la route à pied ou de le laisser mourir sur le chemin, ses gardiens, par pitié pour lui, lui procurèrent une monture; et comme il n'avait pas la force de se tenir assis sur le dos de la bête, on l'y attacha pour l'empêcher de tomber.

La contrée que l'on traversait, incendiée par les habitants en fuite, rendait difficile le ravitaillement de l'armée. Les vivres firent défaut; à la famine suivit le choléra. Ghebra Michaël fut atteint. « Le bon Dieu, écrit Mgr de Jacobis¹, semble avoir voulu confirmer ce surnom de *Keddous Ghiorghis* que lui avaient donné les soldats; car ce fut le jour où le calendrier abyssin ramène la fête de cet ancien martyr qu'il appela à lui son serviteur, pendant qu'il était en pleine marche et qu'il portait ses fers pour la gloire de Jésus-Christ. Les troupes impériales avaient transporté leur campement à Thiérétchia-Ghébaba, sur les frontières du pays Ouallo, où Théodoros poursuivait Sadik Danka, le chef des tribus gallas de cette province. C'était la

1. Demimuid, *op. cit.*, p. 372.

dernière étape du martyr. Appuyé sur une pierre, à l'ombre, dans le repos d'une halte, le fidèle serviteur sentit son heure approcher. Il l'annonça à ses compagnons et aux soldats accourus à la première nouvelle de son agonie. Comme inspiré par l'esprit de prophétie, il prédit les malheurs qui allaient fondre sur Théodoros et sur l'empire. »

Ce fut le 29 août 1855 que le bienheureux martyr quitta cette terre de souffrances pour recevoir la belle récompense due à la fermeté de sa foi.

Les soldats, touchés par les vertus de l'héroïque prêtre, le pleurèrent amèrement. Après avoir brisé ses chaînes, ils ensevelirent son corps avec respect près de la maison d'un Galla, sous un genévrier.

Dieu le glorifia par des miracles. « De son tombeau, raconte un schismatique¹, est sortie une source où des malades sont venus se laver et ont recouvré la santé. Dans ce pays-là, ce tombeau est précieux et les gens le gardent pour que personne n'y touche. »

Le persécuteur subit, peu après, le châtement de son crime. L'armée de Théodoros, décimée par la famine et les maladies, recula devant les troupes du roi des Gallas, puis, attaquée par Négoussié, neveu du roi Oubié, subit de sanglantes défaites. Le Tigre reconquit son indépendance et les missionnaires, délivrés pour un temps des entraves qui les empêchaient de prêcher l'Évangile, relevèrent les ruines, édifièrent des églises, établirent des chrétientés et eurent la joie de constater une fois de plus combien était vraie cette parole connue : « Le sang des martyrs est la semence des chrétiens. »

Pierre COSTE.

1. *Posititio super Martyrio et Signis* [Romae, 1925], p. 64; *Animadversiones R. P. Promotoris Fidei super dubio: An constet de Martyrio...* [Romae, 1925], p. 42.

ANCIENNES ANNALES

1627

Saint Vincent poursuit doucement et fermement l'établissement de sa Congrégation. Jusqu'ici, elle n'avait que l'autorisation ecclésiastique, il lui fallait quelque chose de plus, à cette époque où le pouvoir civil était en harmonie avec le pouvoir religieux et où le roi était considéré comme l'évêque du dehors.

Voici un extrait du règlement des communautés religieuses dressé par l'assemblée générale du clergé de France en 1635 et 1645, confirmant des ordonnances semblables portées en 1625.

« ART. 28..... Par la déclaration du Roi... il est défendu de faire aucun établissement de monastère, maison et communauté régulière et religieuse, de l'un ou de l'autre sexe, en quelque ville et lieu du royaume que ce soit, même des ordres ci-devant établis, sans expresse permission de Sa Majesté et sans lettres patentes signées par un des secrétaires d'État et scellées du grand sceau, et qu'au cas que sans icelles il se fit aucun établissement, Sa Majesté veut qu'il soit nul et comme non fait sans aucune espérance d'en obtenir après.

« Un arrêt du règlement du parlement de Rouen du 18 mars 1616, dit encore cette assemblée du clergé, fait les mêmes défenses et ordonne que les statuts des nouveaux ordres ou congrégations soient communi-

qués au procureur général du Roi et vus en ladite cour. Les nouveaux établissements ne peuvent être faits au préjudice des anciens. »

Saint Vincent fit donc des démarches auprès du roi pour obtenir la reconnaissance officielle de son Institut. Le roi était alors Louis XIII.

Il avait succédé à Henri IV en 1610 et il devait régner jusqu'en 1643. C'était lui qui, peu de jours après son avènement, avait pourvu saint Vincent de l'abbaye de Saint-Léonard-de-Chaumes (10 juin 1610). Il avait autorisé la Congrégation de l'Oratoire de Bérulle par lettres patentes de 1611. Il fit de même pour la Congrégation de la Mission en 1627. Voici la teneur de ce document officiel :

« Louis, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, à tous presens et advenir, salut.

« Nostre amé et feal Conseiller en nos Conseils, et Chevalier de nos Ordres, Philippe-Emanuel de Gondy, Comte de Joigny, nostre Lieutenant General ès mers du Levant et General des Galères de France ; Nous a fait dire et remonstrer que la feue Dame Françoise-Marguerite Silly, sa femme, meue de charité vers le pauvre peuple, ayant considéré pendant quelques années que les habitans des villes estoient assistez au spirituel par quantité de personnes de sçavoir et insigne piété, et que ledit pauvre peuple de la campagne demouroit seul privé de ceste consolation et assistance, auroit, pour aulcunement y remedier, donné et aumosné la somme de quarante-cinq mil livres pour estre mise en rente, et le revenu en provenant affecté et destiné par manière de fondation à la nourriture et entretenement de quelques ecclesiastiques de doctrine, piété et capacité congneue ; lesquels associés ensemble et vivant en commung, ayant préalablement renoncé aux conditions et employs desdites villes,

s'appliqueront entièrement et purement à l'instruction spirituelle dudit pauvre peuple, allant, du consentement des Prelats de cestuy nostre Royaume, chacun en l'estendue de son diocèse, prescher, confesser, exorter et catéchiser ses pauvres gens de village, sans en prendre aulcune retribution en quelque sorte ou manière que ce soit; Nous suppliant humblement d'avoir ladite fondation pour agréable.

« A ces causes, n'ayant rien tant en recommandation que les œuvres de semblables piété et charité, et deument informé des grands fruicts que lesdits ecclesiastiques ont jà faicts en tous les lieux esquels ils ont été en mission, tant au diocese de Paris qu'ailleurs, et desirant en ceste occasion gratifier et favorablement traiter ledit sieur General; Sçavoir faisons que nous, de nos graces speciales, plaine puissance et auctorité royale, avons, en agreant, autorisant et confirmant ladite fondation, dont le contract est cy attaché soubz le contrescel de nostre Chancellerie, permis et permettons par ces presentes signées de nostre main, ausdits ecclesiastiques de faire entre eux ladite Congregation et Association pour vivre en communion, et vacquer du consentement desdits sieurs Prelats, ausdits exercices de charité, à la charge qu'ils prieront Dieu pour nous et nos successeurs, ensemble pour la paix et tranquillité de l'Eglise et de cet Estat, défendant à ceste fin à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'apporter aucun trouble et empeschemens ausdits prestres vivans en communion, à l'exercice de leurs fonctions, et à leur habitation en tels lieux de nostre Royaume qu'ils désireront; voulant en outre qu'ils puissent, et leur soit loisible d'accepter et recevoir tous legs et aumosnes qui leur pourroient cy-aprés estre faictes, affin que par le moyen d'icelles ils vacquent d'autant plus faci-

lement à l'instruction gratuite de nosdits pauvres subjects.

« Si donnons en mandement à nos amez et féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Senechaux, Prevosts ou leurs Lieutenans et autres nos Justiciers, Officiers et subjects, faire jouir les Prestres de ladite Société et Congregation de l'effet des presentes et icelles garder et observer inviolablement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens à ce contraires; car tel est nostre plaisir. Et affin que ce soit chose ferme et stable à tous jours, nous avons faict mettre nostre scel à cesdites presentes.

« Donné à Paris au moys de may l'an de grâce mil six cens vingt-sept, et de nostre reigne le dix-septiesme. Signé, Louis. Sur le reply, par le Roy, De Lomenie, et scellé du grand sceau de cire verte en lacs de soye (rouge et verte). »

On remarquera qu'il n'est aucunement question de saint Vincent en cette pièce; on ne parle que de M. de Gondy, général des Galères; évidemment, il fallait un haut patronage comme celui du Lieutenant Général ès mers du Levant, frère de l'archevêque de Paris, pour hâter la reconnaissance officielle de la Congrégation de la Mission; il est à remarquer qu'en mai 1627, M. de Gondy était pour lors Oratorien, car l'annaliste de la maison des Pères de Saint-Honoré marque au 6 avril : « Aujourd'hui, M. Philippe Emmanuel de Gondi, après avoir soutenu avec ferveur les épreuves auxquelles notre R. P. Supérieur général l'a mis, a été reçu parmi nous et a pris la soutane. »

La fin principale de la nouvelle association, d'après l'acte cité plus haut, est l'évangélisation des gens de la campagne, les habitants des villes étant bien

assistés; on voit, par cette expression, que saint Vincent ne veut pas, suivant la recommandation du parlement de Rouen 1616, que sa Congrégation porte préjudice à une autre, particulièrement à celle de l'Oratoire, car si nous relisons les lettres patentes de 1611 concernant les Oratoriens, nous y verrons que « leur principal but est... d'instruire le peuple tant en ladite ville de Paris qu'ès faubourgs d'icelle et autres villes du diocèse en la doctrine de Jésus-Christ ». Saint Vincent laisse donc aux Oratoriens et autres prêtres, soit religieux soit séculiers, le soin des habitants des villes; il ne veut pour son lot que ceux qui sont délaissés, c'est-à-dire les habitants des champs; il paraît, d'après Collet, que cela déplut à quelques ecclésiastiques de voir constaté officiellement par le Roi que ledit pauvre peuple de la campagne était privé de la consolation et assistance spirituelles; cela pouvait n'être pas exact pour les paroisses connues par les ecclésiastiques en question, mais il n'en était pas moins vrai que ce n'était que trop réel pour un grand nombre de paroisses que connaissait saint Vincent.

Le roi Louis XIII parle d'une seconde règle de notre Institut qui est de prêcher gratuitement. Évidemment, d'après saint Paul, le prédicateur a droit de vivre de sa prédication et le grand apôtre nous dit que lorsque la sainte Écriture recommandait de ne pas lier la bouche au bœuf qui triturerait, elle ne visait pas tant les bœufs que les prédicateurs : *non cura est de bobus*; le prédicateur a donc le droit de vivre de ses prédications; il est juste que les fidèles lui donnent ce dont il a besoin matériellement pendant que lui donne aux fidèles ce dont ils ont besoin spirituellement; c'est la loi que celui qui sert à l'autel vit de l'autel. Et cela est reçu partout. Et Notre-Seigneur et les apôtres.

agissaient ainsi et si saint Paul a refusé de recevoir de la part de quelque chrétienté, c'était pour des raisons particulières, et il a accepté de la part d'autres chrétientés.

De même, saint Vincent ne méconnaît pas tous ces principes, qui légitiment le denier du culte, il ne renie pas les exemples honorables en sens contraire, mais ayant pris, lui et sa Congrégation, pour objectif les pauvres, il ne veut pas que la question d'argent soit un obstacle à leur évangélisation. De plus, il devait aller au-devant de certaines craintes justifiées; les curés des campagnes étant déjà pauvres et ne recevant qu'un très maigre casuel, il aurait pu se heurter à des difficultés de leur part s'il avait accepté de l'argent des populations; telles sont les raisons de cette gratuité des missions.

Le roi Louis XIII se dit « dûment informé des grands fruits que les missionnaires ont déjà faits » et son témoignage est corroboré par un grand nombre d'autres; même en 1627, deux ans seulement après la fondation de la Congrégation, les ouvriers apostoliques étaient célèbres dans une grande partie de la France; nous en avons pour garant une lettre, qui nous a été conservée par Abelly, d'un abbé fort célèbre qui écrivait à saint Vincent en décembre 1627: « Je suis de retour d'un grand voyage que j'ai fait en quatre provinces. Je vous ai déjà mandé la bonne odeur que répand dans les provinces où j'ai été l'institution de votre sainte Compagnie qui travaille pour l'instruction et pour l'édification des pauvres de la campagne. En vérité, je ne crois pas qu'il y ait rien en l'Église de Dieu de plus édifiant ni de plus digne de ceux qui portent le caractère et l'ordre de Jésus-Christ. Il faut prier Dieu qu'il donne l'infusion de son esprit de persévérance à un dessein si avantageux ».

pour le bien des âmes, à quoi bien peu de ceux qui sont dédiés au service de Dieu s'appliquent comme il faut. »

C'est pour assurer la continuation de ce bien que le roi Louis XIII agréa, autorise et confirme la fondation faite par M. et Mme de Gondi; les missionnaires pourront vivre en commun, ils pourront vaquer à leurs fonctions du consentement des prélats; ils pourront accepter et recevoir des legs et des aumônes et nul ne pourra leur apporter trouble et empêchement.

Voilà la Congrégation munie de la personnalité civile; c'est une congrégation autorisée; cet acte est souverainement important pour notre histoire, il sera rappelé souvent dans le cours des trois siècles de la vie de notre Compagnie; il expliquera la conduite particulière que nous avons jouée en certaines circonstances à l'encontre d'autres congrégations qui n'avaient pas, comme nous, une semblable reconnaissance.

Cet acte n'a été infirmé qu'une fois, dans ce long espace de temps, et encore ce ne fut que pour quelques années, et même cela ne parut jamais au *Bulletin des Lois*, et dans ces trois siècles, à part l'éclipse dont nous venons de parler, que la France ait été une monarchie, un empire, une république, la Congrégation de la Mission a toujours été et est toujours une Congrégation autorisée.

Le roi Louis XIII n'a pas imposé, en retour de son approbation, des messes ou des offices; il s'est contenté de demander qu'on prie Dieu « pour lui et ses successeurs, ensemble pour la paix et la tranquillité de l'Église et de l'État ».

C'est ce que nous avons toujours fait, en particulier par les trois *De profundis* que nous récitons chaque jour pour les bienfaiteurs défunts et par les deux *Miserere* que nous récitons après les repas pour les

bienfaiteurs vivants. Quant à la paix et tranquillité de l'Église et de l'État, nous n'avons pas de prière spéciale, mais c'est une de nos intentions secondaires dans les messes et bréviaires que nous disons. Nous avons toujours contribué par nos paroles et nos actions à cette paix et tranquillité, nous n'avons jamais été des perturbateurs, mais plutôt des pacifiques et quelques-uns nous l'ont reproché, quelquefois avec acrimonie; laissons dire et continuons la ligne de conduite sagement tracée par Notre-Seigneur : Rendons à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César.

La Congrégation est maintenant un être civil; elle peut posséder et passer des actes notariés, en tant que congrégation; aussi la maison des Bons-Enfants qui, jusqu'ici, n'avait été conférée qu'à M. Vincent de Paul, en tant que simple particulier, va être unie à la Congrégation en tant que congrégation. L'acte d'union est du 8 juin 1627; il est rédigé en latin, nous en donnons le résumé :

« Nous, Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, faisons savoir que :

« Vu une supplique faite par Maître Vincent de Paul tendant à unir à la Société des prêtres de la Mission la primauté et la chapellenie du collège des Bons-Enfants;

« Vu le contrat de fondation de ladite Compagnie;

« Vu l'homologation dudit contrat;

« Vu l'enquête *de commodo et incommodo* faite par Maître Denys Leblanc, chanoine, archidiacre de Bue, vicaire général;

« Vu les témoignages nombreux sur la cessation ancienne des écoles dudit collège et la caducité et les ruines imminentes des bâtiments;

« Vu l'utilité évidente pour l'Église, le diocèse,

l'État, à faire cette union en faveur de ladite Compagnie ;

« Vu l'accroissement spécial et les fruits particuliers opérés les années précédentes par lesdits prêtres de la Mission, tant et de si grands travaux entrepris pour le salut des âmes, le zèle incroyable, le soin assidu qu'ils apportent à soulager et réconforter la république chrétienne, les missions nombreuses qu'ils ont données dans les villages de ce diocèse et de diverses provinces du royaume, tant pour catéchiser les âmes des paysans que pour soulager leurs consciences par la sainte exomologèse et pour remplir à leur égard d'innombrables offices de piété, de charité, de religion ;

« Vu la résignation faite par Maître Vincent de Paul, dernier principal et chapelain dudit collège et possesseur pacifique, résignation faite par Maître Pierre de Glanderon, chanoine de Saint-Denys-au-Pas, procureur dudit Vincent ;

« Nous, François de Gondy, vu tout ce qui précède, avons conféré et accordé, conférons et accordons à ladite Société des prêtres de la Mission tous les droits dudit Vincent, avons uni, annexé et incorporé, unissons, annexons et incorporons par les présentes lesdites principalité et chapellenie des Bons-Enfants ;

« A charge pour lesdits Pères de la Mission de dire ou faire dire les messes et offices de fondation, ainsi que les autres charges établies sur le collège, en particulier ce qui est contenu dans la fondation de deux boursiers et dans le testament de feu Maître Jean Pluyette, ainsi que la pension annuelle de deux cents livres de Tours, créée par autorité apostolique, en faveur de Maître Louis de Guyard, docteur en théologie, protonotaire du Saint-Siège, sa vie durant, et enfin tout ce qui a été institué pour la gloire de Dieu et le bien

de l'Église, lesdits prêtres l'observeront en même temps que les exercices de la Mission, le tout exactement, intégralement, inviolablement, comme il convient à des hommes pratiquant la piété et la religion ;

« C'est pourquoi nous ordonnons au prêtre ou notaire apostolique qui en sera requis de mettre lesdits prêtres en possession corporelle, réelle et actuelle de la primauté et de la chapellenie des Bons-Enfants.

« En foi de quoi, nous avons expédié les lettres présentes par Maître Jean Baudouyn, licencié en droit canon, notaire juré de la curie archiépiscopale, secrétaire ordinaire de notre archevêché.

« Donné à Paris, le 8 juin 1627, en notre conseil, en présence de Maître Pierre Heudebert et de Maître Guillaume Thomas, bénéficiés, témoins appelés *ad hoc*.

« Par mandement de l'archevêque,

« BAUDOUYN. »

Remarquons que, dans cette pièce, de Paul est écrit en deux mots et non pas en un ; quand Vincent signe une pièce il écrit Depaul en un mot ; quand on parle de lui, on écrit De Paul en deux mots.

En vertu de cette pièce, la prise de possession du collège des Bons-Enfants au nom de la Congrégation de la Mission eut lieu le 15 juillet 1627 ; nous en avons l'acte officiel en latin. Ce fut Pierre Legay, notaire juré de la curie archiépiscopale, dûment immatriculé à Paris, demeurant au *vico novo* (bourg neuf, rue neuve) de la Bienheureuse Vierge Marie, qui présida la cérémonie ; y assistaient Vincent de Paul, François du Courday, Jean de la Salle, Jean Bécu, Antoine Lucas, prêtres de la Mission ; Jean Jourdain, laïque, et Jacques Régnier, clerc du diocèse d'Amiens ; on fit toutes les cérémonies en usage dans pareille circonstance : Vincent entra dans la maison et dans la chapelle, reçut

l'eau bénite, pria Dieu devant l'autel, baisa le même autel, sonna la cloche; le notaire lut la mise en possession, la publia, la notifia, personne ne s'y opposant ni la contredisant.

Le collège des Bons-Enfants était donc désormais à la Congrégation de la Mission.

Le 15 septembre de la même année 1627, le roi Louis XIII confirma l'union du collège des Bons-Enfants à la Congrégation de la Mission :

« Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à nos amez et feaux conseillers, les gens tenant notre Cour de parlement à Paris, Prevôt dudit lieu, son lieutenant et autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, salut.

« Nos bien amez, les prêtres de la Mission, fondez le 17 avril 1625, en cettui notre royaume, de notre autorité et consentement, par le sieur comte de Joigny, chevalier de nos ordres, notre lieutenant général ez mers de Levant et général des Galères de France, et feuë dame François-Marguerite de Silly, baronne de Montmirel, son épouse, pour aller de village en village prescher, confesser, instruire et catéchiser gratuitement le pauvre peuple de la campagne, Nous ont fait dire et remontrer que le sieur Archevêque de Paris ayant uni, annexé et incorporé à leur communauté à perpétuité, par acte du 8 juin dernier, le logis, principauté et chapelle du collège des Bons-Enfants, scis en notre bonne Ville de Paris, joignant la porte Saint-Victor, sur la résignation qui en avait été faite en ses mains par Maître Vincent de Paul, prêtre du diocèse d'Acqs, licencié en droit canon, dernier titulaire et paisible possesseur desdits collège et chapelle, ils en auroient pris possession par autre acte du 15 juillet en suivant, Nous requérons pour la sûreté et validité de la chose leur accorder nos lettres à ce nécessaires.

« A ces causes, après avoir fait en notre Conseil lesdits actes d'union et prise de possession cy attachés sous le contrescel de notre chancellerie, et dûment informez de la charité que les prêtres de ladite Mission exercent journellement à la consolation et salut des âmes de nosdits pauvres sujets, Nous, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, avons loué, gréé, confirmé et approuvé, louons, gréons, confirmons et approuvons par ces présentes signées de notre main ladite union de ladite principauté et chapelle dudit collège des Bons-Enfants faite en faveur desdits prêtres de ladite Mission, à condition toutefois que ledit collège demeurera soumis et dépendra du recteur de l'Université dudit lieu en la mesme forme et manière qu'il l'estoit cy devant et tout ainsy que les autres collèges de ladicte Université, et que les prêtres de ladicte Mission seront tenus d'observer et entretenir toutes les charges portées par les fondations desdits collège et chapelle; voulons et nous plaist que lesdits prêtres de ladite Mission et leurs successeurs à perpétuité en jouissent, ensemble des maisons, droicts, honneurs, privilèges, fruicts et revenus y appartenans, et qui en dépendent tant et si longuement qu'ils s'appliqueront à l'œuvre desdictes missions.

« Si vous mandons, et commettons par ces dictes patentes que lesdits actes d'union et prise de possession vous ayez à faire registrer au greffe de nostre dicte cour, et du contenu en iceux jouir, et user plainement, paisiblement, et à tousjours lesdicts prêtres de ladicte Mission sans leur mettre ni souffrir leur estre fait, mis ou donné aucun trouble ou empeschement, au contraire. Car tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose stable à tousjours nous avons fait mettre notre scel à ces dictes patentes.

« Donné à Saint-Germain-en-Laye, le 15 septembre, l'an de grâce mil six cent vingt-sept, et de notre règne le dix-huictiesme. Signé : Louis. »

Et, plus bas : « Par le roy, Le Beauclerc. Signé et scellé du grand sceau. »

La maison des Bons-Enfants avait été donnée aux missionnaires pour leur permettre de se retremper après leurs missions, d'y mener la vie de communauté et de s'y préparer à de nouveaux travaux. Nous voyons dans deux lettres de cette année que saint Vincent et ses compagnons s'adonnaient avec ardeur à cette grande œuvre. Une lettre du 8 octobre 1627 nous montre saint Vincent prêchant à Verneuil. Une autre lettre, qui n'est pas datée et que M. Coste pense être d'octobre 1627, contient cette phrase : *En ces pays de Poitou et des Cévennes*, qui montre qu'on y donnait des missions. Le mois suivant, novembre 1627, saint Vincent se trouvait engagé à travailler dans la province de Lyon. On voit que notre bienheureux Père ne se ménageait pas : « Je vous écris environ la minuit, un peu harassé » (lettre 15), et qu'il parcourait la France, non pour voir du pays mais pour gagner des âmes.

Dans ces missions, nous constatons à cette époque le souci constant qu'a Vincent de soulager les pauvres et d'établir des confréries de la charité. Il en est question dans toutes les lettres datées de cette époque. Louise de Marillac lui écrit le 5 juin : « L'ouvrage que sa charité m'a donné est fait. Si les membres de Jésus en ont besoin et qu'il vous plaise, mon Père, que je vous l'envoie, je n'y manquerai pas. Je n'ai pas voulu le faire sans votre commandement. » (Lettre 14.) La lettre 15 de saint Vincent remercie Louise de Marillac de l'avis qu'elle lui donne de la charité de Mlle du Fay et demande qu'on envoie deux ou trois chemises à Mlle Lamy, à Gentilly, pour la charité de ce lieu-là.

La lettre 16 dit qu'on établit la charité à Verneuil, « où nous trouvons de très grandes nécessités temporelles jointes aux spirituelles, quantité de huguenots qu'il y a, riches, se servant de quelques soulagements qu'ils donnent aux pauvres pour les corrompre » ; la même lettre demande qu'on envoie de plus quatre chemises. La lettre 17 remercie Mlle du Fay du beau et bon présent qu'elle a envoyé et dit que Vincent est rentré la veille, venant de prêcher une mission. La lettre 18 parle de l'argent, de la charité de Mlle du Fay et approuve l'usage que Louise de Marillac désire en faire, « étant, ajoute saint Vincent, bien aise de la résolution que ces bonnes filles ont prise de mettre tout en commun ».

Nous avons sur les Charités de cette époque un document plus explicite, c'est l'acte d'établissement de la confrérie de la Charité de Montreuil. C'est le premier que nous connaissions pour le diocèse de Paris. Aussi mérite-t-il qu'on s'y arrête un peu. En voici d'abord le texte :

« Nous, Vincent de Paul, prêtre, licencié en droit canon, principal du collège des Bons-Enfants, joignant la porte Saint-Victor, en vertu du pouvoir à nous donné par Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, d'ériger et établir la Confrérie de la Charité es lieux de son diocèse que nous jugerons être convenables, avons, de l'autorité susdite et du consentement des habitants de la paroisse de Montreuil, sur le bois de Vincennes, icelle érigée et établie, érigeons et établissons audit Montreuil ; et pour éviter la multiplicité de confréries, avons, du consentement de la Confrérie du Saint-Nom de Jésus, uni et incorporé, unissons et incorporons ladite Confrérie de la Charité à celle du Saint-Nom de Jésus établie audit Montreuil, au moyen que lesdits confrères

ont promis et promettent de pratiquer les saints exercices suivants, qui ont accoutumé de se pratiquer en ladite confrérie de la Charité, qui sont :

« D'assister spirituellement et corporellement tous les pauvres malades de ladite paroisse de Montreuil : spirituellement, en aidant à bien mourir ceux qui tendront à la mort, et faisant faire résolution de ne jamais plus offenser Dieu à ceux qui guériront; et corporellement, en leur administrant toutes les choses nécessaires pour leur nourriture et médicaments, après qu'ils auront été confessés et communies.

« Qu'à cet effet lesdits confrères et sœurs serviront, chacun leur jour, selon l'ordre du pain bénit, lesdits pauvres malades; leur apprêteront à dîner et à souper et leur apporteront à leurs maisons; donneront à chaque malade autant de pain qu'il en pourra manger, demi-chopine de vin, mesure de Paris, par repas, et cinq onces de mouton ou de veau au dîner, autant au souper, ès jours de chair; et ès jours maigres, deux œufs et un peu de beurre, le matin, avec un potage, et le soir autant. Et seront admis lesdits pauvres malades au soin de ladite confrérie et congédiés par M. le curé et les maîtres d'icelle.

« Que pour subvenir à la dépense de la nourriture desdits malades, lesdits confrères et sœurs quêteront chacun tour à tour, les dimanches et fêtes, en ladite église de Montreuil, et bailleront la quête le même jour au trésorier, qui sera l'un des maîtres de ladite confrérie du Saint-Nom de Jésus, en la présence de l'autre, qui tiendra le contre-rôle desdites quêtes.

« Que l'argent de ladite confrérie sera gardé dans un coffre à trois clefs, dont chacun des maîtres gardera la sienne, afin que l'un d'eux ne puisse toucher à l'argent sans l'autre; et que, pour le courant de la dépense, le trésorier, qui sera l'un desdits maîtres,

gardera quatre écus, et non plus, entre ses mains, et sera tenu de rendre compte en la présence des habitants de la paroisse, au jour porté par le règlement de ladite confrérie du Saint-Nom de Jésus. Et afin que chaque confrère sache mieux ce qu'il est obligé de faire, le présent règlement sera lu tout haut à l'église par M. le curé, ou par tel autre qu'il lui plaira, tous les premiers dimanches du mois, après vêpres, un an durant, et après cela, une fois l'an, le jour de la fête de ladite confrérie, après vêpres, le tout sans obligation à péché mortel ni véniel.

« Fait audit Montreuil, l'onzième jour du mois d'avril mil six cent vingt-sept, en présence des sous-signés.

« VINCENT DE PAUL.

« FRANÇOIS, *archev. de Paris.* »

Ce document est intéressant à plus d'un titre. D'abord la Confrérie de la Charité est unie à celle du Saint-Nom de Jésus pour éviter la multiplicité de confréries. Que saint Vincent est donc sage dans sa dévotion ! Voici une confrérie déjà existante, celle du Saint-Nom de Jésus ! Il ne va pas établir la sienne par force, au risque de détruire l'ancienne, comme le font malheureusement plusieurs novateurs en fait de confréries et de dévotions ; ils en établissent de nouvelles qui détruisent les anciennes. Saint Vincent est plus sage. Une confrérie existe. Il greffera la sienne sur celle-là. La confrérie du Saint-Nom de Jésus est une œuvre de piété. Saint Vincent orientera cette piété vers la charité. C'est parfait. Il serait à souhaiter que dans les manuels de piété à l'usage des différentes catégories de personnes, au lieu de multiplier les pratiques de dévotion, on rappelât que la vraie religion, la vraie piété, consistent à faire du bien aux pauvres, *religio immaculata*. Quel bien on ferait aux femmes et

aux jeunes filles si on les orientait dans cette voie, au lieu de leur apprendre mille et une pratiques !

Il n'est pas question dans ce règlement ni des officières ni de leur élection, car ce sont les mêmes que celles de la confrérie du Saint-Nom de Jésus.

On remarquera que cette Confrérie de la Charité est une confrérie mixte, composée d'hommes et de femmes, de confrères et de sœurs. Déjà Vincent avait essayé en plusieurs endroits, à Joigny en 1621, à Mâcon la même année, à Courboin en 1622. Vincent n'a donc pas seulement réuni les femmes pour la charité, il a voulu aussi réunir les hommes ; car la charité n'est pas le devoir spécial des femmes, elle oblige aussi les hommes ; et les conférences d'hommes aussi bien que celles de femmes ont eu raison, au dix-neuvième siècle, de prendre saint Vincent pour leur patron.

Si maintenant nous examinons la correspondance de saint Vincent en cette année 1627, nous retrouvons d'abord deux correspondantes que nous connaissons déjà, Mlles du Fay et Le Gras, et une que nous ne connaissons pas encore, sainte Chantal.

Les lettres à Mlle du Fay sont pleines de tendresse délicate : « Je ne vous ai point donné avis de mon départ. Ne le pardonnerez-vous pas bien ? Mais, je vous en prie, comment votre cœur a-t-il reçu cela ? N'a-t-il point tancé le mien de rudesse ? Or sus, j'espère qu'ils s'accorderont bien ensemble en celui qui les contient qui est celui de Notre-Seigneur. » Remarquons, en passant, la dévotion spéciale de notre saint Fondateur pour le cœur de Notre-Seigneur et en même temps la compréhension exacte qu'il en a, cette dévotion étant destinée à faire de tous les chrétiens un seul cœur, une seule âme. Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs.

Une autre lettre de la même époque, adressée à la

même Mlle du Fay, commence ainsi : « Je rends mille millions d'actions de grâces de ce beau et bon présent que vous nous avez envoyé, Mademoiselle », et se termine par la même mention du cœur de Notre-Seigneur que la lettre précédente, en y ajoutant l'amour de la sainte Vierge. Voici cette finale qui cadre si bien avec les deux cœurs de la Médaille Miraculeuse : « Je vous supplie de me continuer (votre bienveillance), Mademoiselle, et de croire que mon cœur reçoit une consolation que je ne vous puis exprimer en la confiance qu'il est un avec le vôtre et celui de Notre-Seigneur et qu'ils font un même amour en celui du même Seigneur et de sa sainte Mère. »

Les lettres de saint Vincent à Louise de Marillac sont moins tendres que celles adressées à Mlle du Fay. Elles visent surtout à recommander à la bienheureuse la simplicité, l'humilité, la tranquillité; c'est qu'en effet, d'après une lettre que Mlle Le Gras adresse à saint Vincent le 5 juin 1627, elle nous apparaît « impatiente dans son esprit, tant pour le long séjour passé que sur l'appréhension de l'avenir et de ne savoir le lieu où vous allez après celui où vous êtes ». Cependant, elle s'efforce de pratiquer la patience. « Je veux attendre avec tranquillité l'heure de Dieu et reconnaître que mon indignité la retarde. » Ce n'était pas seulement l'absence de saint Vincent qui inquiétait à cette époque Louise de Marillac, c'était encore l'éducation de son fils Michel; elle annonce à saint Vincent, le 5 juin 1627 : « Enfin, mon Très Honoré Père, après un peu d'inquiétude, mon fils est au collège. » La même lettre parle de deux jeunes filles que la bienheureuse était disposée à recevoir : l'une de Bourgogne, l'autre d'Aubervilliers. Pourquoi ces jeunes filles? Était-ce pour servir de femmes de chambre? Était-ce dans un autre but? Y a-t-il dans ces

deux personnes un premier commencement de noviciat médité par Louise? Nous ne pouvons que faire des conjectures.

Une troisième personne, avec laquelle nous voyons saint Vincent en relation, c'est sainte Chantal, fondatrice de la Visitation, alors âgée de cinquante-cinq ans; la lettre que nous a conservée Abelly nous fait pénétrer dans l'intérieur de la sainte beaucoup mieux que ne le ferait un sermon. Nous y voyons une âme tourmentée en sa partie inférieure, calme en sa partie supérieure; consolation pour tant d'âmes religieuses qui expérimentent les mêmes sentiments. En la partie inférieure de son âme, sainte Chantal est tourmentée, son imagination la peine grandement en tous ses exercices; elle éprouve un surcroît d'ennuis dans sa charge qui abattent son corps et son esprit; Notre-Seigneur permet d'autres difficultés, voilà pour la partie inférieure. Mais pour la partie supérieure, la sainte bénit Dieu de tout; « il n'y a rien à redire à ce que Dieu fait »; elle n'a ni désirs, ni intentions; chose « aucune ne me tient que de vouloir laisser faire Dieu; encore je ne le vois pas, mais il me semble que cela est au fond de mon âme. Je n'ai point de vue ni de sentiment pour l'avenir, mais je fais à l'heure présente ce qui me semble être nécessaire à faire sans penser plus loin ». On reconnaît, dans cette ouverture de la sainte, un écho des conseils de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul : ne pas enjamber sur la Providence, la côtoyer.

Tout ce que nous venons de rappeler de cette année 1627 nous montre en Vincent de Paul un homme sage, dévoué, plein de cœur, un fondateur de congrégation et de confréries prudent et avisé, un directeur d'âmes ferme et bon, un prêtre selon le cœur de Dieu, le modèle des prêtres.

HISTOIRE DES SŒURS DE CHARITÉ

DE SAINT VINCENT DE PAUL

par M. MILON (*Suite*)

CHAPITRE III

ORGANISATION

SOMMAIRE. — 1. Les Règles ; Conférences de saint Vincent de Paul sur les Règles. — 2. Le costume des Filles de la Charité. — 3. Ascétisme.

Comme on l'a dit, les Filles de la Charité, d'abord furent, en quelque sorte, logées sous la tente, ainsi que les enfants d'Israël. Elles avaient enfin trouvé une demeure stable, en se transportant au faubourg Saint-Denis, en face de la maison de Saint-Lazare où résidait saint Vincent de Paul. Là, allait se poursuivre l'organisation définitive de la Communauté.

Or, cette organisation réclamait, aussitôt que ce serait possible, la rédaction des règles.

Déjà, dans le statut que nous avons cité, se trouvent fixés le but de l'œuvre et les points essentiels. Mais c'est dans les règles, basées sur l'expérience acquise peu à peu, que seront indiqués d'une manière plus détaillée les moyens d'arriver aussi facilement et aussi sûrement que possible au but que l'on se propose.

Les Filles de la Charité, qui exerçaient depuis de nombreuses années déjà leurs œuvres, n'avaient point encore de règles arrêtées.

Fidèle à la maxime qu'il avait apprise de Jésus-Christ et qu'il avait appliquée à sa Congrégation de

Missionnaires, Vincent voulut faire avant d'enseigner ; avant de formuler des règles par écrit, il voulut qu'elles prissent corps et vie dans la pratique et dans l'expérience. Et ici encore, les faits lui donnèrent raison. Qui pouvait prévoir, au commencement, pour les Filles de la Charité, un tel progrès, une telle multiplicité d'emplois ? et si l'on eût aussitôt donné des règles, ces règles, applicables seulement au service des paroisses, ne l'eussent pas été au service des écoles, des prisons et des hôpitaux. Car bientôt ce n'était plus une congrégation homogène, appliquée à un seul objet, à constituer, mais plusieurs congrégations dans une à ramener vers un centre vital et à faire rayonner aux divers points d'une circonférence vaste comme la charité et la misère humaine : c'est-à-dire qu'à des règles communes destinées à lier tous les membres en un même corps et à les faire vivre d'une même vie, il fallait ajouter, sans rompre le concert, des règles particulières, aussi nombreuses et aussi diverses que leurs occupations. Une longue pratique, des expériences multipliées, pouvaient seules conduire à bonne fin de telles constitutions¹.

Les règles communes des Filles de la Charité sont divisées en une dizaine de chapitres. Le début traite des vertus fondamentales et contient le tableau de la vie hors des cloîtres que nous avons déjà mentionné et des vertus requises dans le nouvel Institut pour s'y sanctifier. On y lit :

De la fin et des vertus fondamentales de l'Institut des Filles de la Charité. Cette fin est d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ comme la source et le modèle de toute charité, le servant corporellement et spirituellement en la personne des pauvres, soit malades,

1. Maynard, t. III, p. 201, 232.

HISTOIRE

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

et sa Congrégation de

Notre-
comme la source et le modèle
de toute charité, le servant corporellement et spiri-
tuellement en la personne des pauvres, soit malades,

HISTOIRE DES SŒURS DE CHARITÉ

DE SAINT VINCENT DE PAUL

par M. MILON (*Suite*)

CHAPITRE III

ORGANISATION

SOMMAIRE. — 1. Les Règles ; Conférences de saint Vincent de Paul sur les Règles. — 2. Le costume des Filles de la Charité. — 3. Ascétisme.

Comme on l'a dit, les Filles de la Charité, d'abord furent, en quelque sorte, logées sous la tente, ainsi que les enfants d'Israël. Elles avaient enfin trouvé une demeure stable, en se transportant au faubourg Saint-Denis, en face de la maison de Saint-Lazare où résidait saint Vincent de Paul. Là, allait se poursuivre l'organisation définitive de la Communauté.

Or, cette organisation réclamait, aussitôt que ce serait possible, la rédaction des règles.

Déjà, dans le statut que nous avons cité, se trouvent fixés le but de l'œuvre et les points essentiels. Mais c'est dans les règles, basées sur l'expérience acquise peu à peu, que seront indiqués d'une manière plus détaillée les moyens d'arriver aussi facilement et aussi sûrement que possible au but que l'on se propose.

Les Filles de la Charité, qui exerçaient depuis de nombreuses années déjà leurs œuvres, n'avaient point encore de règles arrêtées.

Fidèle à la maxime qu'il avait apprise de Jésus-Christ et qu'il avait appliquée à sa Congrégation de

Missionnaires, Vincent voulut faire avant d'enseigner ; avant de formuler des règles par écrit, il voulut qu'elles prissent corps et vie dans la pratique et dans l'expérience. Et ici encore, les faits lui donnèrent raison. Qui pouvait prévoir, au commencement, pour les Filles de la Charité, un tel progrès, une telle multiplicité d'emplois ? et si l'on eût aussitôt donné des règles, ces règles, applicables seulement au service des paroisses, ne l'eussent pas été au service des écoles, des prisons et des hôpitaux. Car bientôt ce n'était plus une congrégation homogène, appliquée à un seul objet, à constituer, mais plusieurs congrégations dans une à ramener vers un centre vital et à faire rayonner aux divers points d'une circonférence vaste comme la charité et la misère humaine : c'est-à-dire qu'à des règles communes destinées à lier tous les membres en un même corps et à les faire vivre d'une même vie, il fallait ajouter, sans rompre le concert, des règles particulières, aussi nombreuses et aussi diverses que leurs occupations. Une longue pratique, des expériences multipliées, pouvaient seules conduire à bonne fin de telles constitutions¹.

Les règles communes des Filles de la Charité sont divisées en une dizaine de chapitres. Le début traite des vertus fondamentales et contient le tableau de la vie hors des cloîtres que nous avons déjà mentionné et des vertus requises dans le nouvel Institut pour s'y sanctifier. On y lit :

De la fin et des vertus fondamentales de l'Institut des Filles de la Charité. Cette fin est d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ comme la source et le modèle de toute charité, le servant corporellement et spirituellement en la personne des pauvres, soit malades,

1. Maynard, t. III, p. 201, 232.

soit enfants, soit prisonniers ou autres, qui, par honte, n'osent faire paraître leur nécessité. Pour correspondre dignement à une si sainte vocation et imiter un exemplaire si parfait, elles doivent tâcher de vivre saintement et travailler avec grand soin à leur propre perfection, joignant les exercices intérieurs de la vie spirituelle aux emplois extérieurs de la charité chrétienne.

Encore qu'elles ne soient pas dans une religion, cet état n'étant pas convenable aux emplois de leur vocation, néanmoins, comme elles sont beaucoup plus exposées au dehors que les religieuses, n'ayant ordinairement pour monastère que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, et pour voile que la sainte modestie, elles sont obligées, par cette considération, de mener, au dehors ou au dedans, une vie aussi vertueuse, aussi pure, aussi édifiante, que de vraies religieuses dans leur monastère.

Avant tout, elles feront plus d'estime du salut de leur âme que de toutes les choses de la terre; elles fuiront le péché mortel plus que la mort, et le péché véniel de toutes leurs forces; et, pour mériter la récompense promise par Notre-Seigneur aux serviteurs des pauvres, elles s'appliqueront à acquérir les trois vertus chrétiennes d'humilité, de simplicité et de charité, qui sont comme les trois facultés de l'âme de tout le corps et de chaque membre, et comme l'esprit propre de leur compagnie.

Le chapitre II contient ces indications :

Servantes des pauvres, elles honoreront la pauvreté de Notre-Seigneur en vivant elles-mêmes pauvrement.

Elles mettront tout en commun à l'exemple des premiers chrétiens, et aucune ne pourra disposer du bien de la communauté, moins encore du bien des pauvres, sans la permission de la supérieure en choses ordinaires, du supérieur en choses exceptionnelles. Elles ne demanderont ni ne refuseront rien pour elles, s'en remettant de leurs besoins à la sollicitude des officières. Au près et au loin, elles vivront, se vêtiront d'une manière uniforme et sur le modèle de la maison principale. Malades, elles se contenteront en tout de l'ordinaire des pauvres ; car les servantes ne doivent pas être mieux traitées que leurs maîtres.

Le dernier chapitre donne l'emploi de la journée et l'indication des exercices de piété, méditation, lecture spirituelle, entretiens édifiants pour la sanctification personnelle.

A ces règles communes, pratiquées longtemps avant d'être codifiées, saint Vincent ajouta des règles particulières pour les sœurs des paroisses, les maîtresses d'école, les sœurs des villages et les sœurs des Hôtels-Dieu et hôpitaux.

Le règlement des sœurs de paroisses ressemble nécessairement beaucoup au règlement des confréries de la Charité. Le saint leur recommande particulièrement le désintéressement et l'humilité. « Elles se donneront bien de garde de penser, dit-il, que les pauvres leur soient obligés pour les services qu'elles leur rendent ; mais, au contraire, elles doivent se persuader qu'elles leur sont fort redevables, puisque, pour une petite aumône qu'elles leur font, non pas de leur bien propre, mais seulement d'un peu de leurs soins, elles se font des amis qui ont droit de leur donner un jour l'entrée dans le ciel ; et même, dès cette vie, elles reçoivent à leur sujet plus d'honneur et de vrai contentement qu'elles n'eussent jamais osé

espérer dans le monde ; de quoi elles ne doivent pas abuser, mais entrer en confusion dans la vue de leur indignité. »

La lecture des règles ayant été achevée, il se passa une scène touchante. Vincent reprit : « Nous avons voulu, mes filles, qu'il fût dit de vous ce qui a été dit de Notre-Seigneur, qu'il commença à faire, et puis à enseigner. Ce que vous venez d'entendre, n'est-ce pas ce que vous faites depuis vingt-cinq ans ?

« Quelle consolation pour vous, mes filles, de voir un tel effet de la conduite de Dieu sur vous ! Rendez-lui grâces d'avoir observé ces règles, et aussi d'être obligées plus étroitement à les observer, puisqu'il a plu à sa divine bonté de vous en faire donner l'ordre, pour vous témoigner et vous assurer qu'il les agréé.

« Quand Moïse eut donné sa loi au peuple d'Israël et vu le désir qu'il avait de la suivre, il lui dit : Peuple, cette loi vous est donnée de Dieu ; si vous l'observez, je vous promets de sa part mille bénédictions en toutes vos œuvres : bénédiction quand vous serez dans vos maisons, bénédiction quand vous en sortirez, bénédiction en votre travail, bénédiction en votre repos, bénédiction en tout ce que vous ferez, bénédiction en ce que vous ne ferez pas ; bref, toutes bénédictions abonderont sur vous et en vous. Si, au lieu de la garder, vous la méprisez, je vous promets tout le contraire de ce que je viens de vous dire : car vous aurez malédiction dans vos maisons, malédiction dehors, malédiction en ce que vous ferez, malédiction en ce que vous ne ferez pas ; bref, toutes malédictions viendront en vous et sur vous.

« Ce que Moïse dit au peuple d'Israël, je vous le dis, mes filles : Voilà des règles qui vous sont envoyées de la part de Dieu. Que si vous les observez fidèlement, toutes bénédictions du ciel se répandront sur vous :

vous aurez bénédiction dans le travail, bénédiction dans le repos, bénédiction en entrant, bénédiction en sortant, bénédiction en ce que vous ferez, bénédiction en ce que vous ne ferez pas, et tout sera rempli de bénédictions pour vous, Que si, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — il y en avait quelqu'une qui ne fût pas dans ce dessein, je lui dis ce que Moïse dit à ceux qui n'accompliraient pas la loi qu'il leur enseignait de la part de Dieu : Vous aurez malédiction dans la maison, malédiction dehors.

« Je vous-ai dit autrefois, mes filles, que celui qui entre dans un vaisseau pour faire un long voyage doit s'assujettir à toutes les lois de la navigation ; autrement il est en grand danger de périr. Il en est de même des personnes qui sont appelées de Dieu pour vivre en communauté : elles courent grand risque de se perdre, si elles n'en observent pas les règles. Par la miséricorde de Dieu, je crois qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit dans le dessein de les pratiquer. Mais cela est-il bien vrai, êtes-vous toutes dans cette disposition ?

« Les sœurs répondirent alors ensemble : — Oui, mon père.

« Quand Moïse donna la loi au peuple d'Israël, ce peuple était à genoux comme je vous y vois à présent. J'espère que sa miséricorde infinie secondera vos désirs en vous donnant la grâce d'accomplir ce qu'il demande de vous. Mes filles, ne vous donnez-vous pas de bon cœur à lui pour vivre dans l'observance des saintes règles qu'il a voulu vous être données ?

« — Oui, mon père.

« Ne voulez-vous pas de tout votre cœur y vivre et y mourir ?

« — Oui, mon père.

« Je prie la souveraine bonté de Dieu qu'il lui

plaise, par son infinie miséricorde, de verser abondamment toutes sortes de grâces et bénédictions sur vous, à ce que vous puissiez accomplir parfaitement en toutes choses le bon plaisir de sa très sainte volonté dans la pratique de vos règles. »

Ici le saint se prosterna et baisa la terre. A ces paroles et à cette vue, Mlle Le Gras et toutes les sœurs, vivement affligées de ce que leur Père se refusait à leur donner sa bénédiction, s'unirent pour la lui arracher par une sainte violence. Après avoir encore persisté dans son refus, Vincent dit enfin : « Vous le voulez, mes filles. Priez donc Dieu qu'il ne regarde point à mon indignité ni aux péchés dont je suis coupable, mais que, me faisant miséricorde, il veuille verser ses saintes bénédictions sur vous, en même temps que j'en prononcerai les paroles : *Benedictio Dei Patris*, etc. »

Cette grande scène, dit le biographe¹, digne pendant de celle qui eut lieu lors de la remise des règles aux prêtres de la Mission, le 17 mai 1658, nous fait assister aux conférences entre saint Vincent et les Filles de la Charité, dans lesquelles l'abandon ne nuisait en rien au respect, la familiarité au sublime, le drame et le dialogue à l'autorité et à la conduite du vénéré directeur. On voit aussi quelle était la nature de ces réunions et l'ordre qui y était observé. Vincent indiquait à l'avance le sujet qu'on y devait traiter. Toutes y pensaient dans l'oraison. Le jour venu, il commençait par en interroger un grand nombre : chacune répondait avec simplicité, quelquefois avec cette élévation de pensées que Dieu se plaît à communiquer aux simples. Vincent louait, commentait les réponses ; puis il prenait la parole en son nom, et dans un dis-

1. Maynard, t. II, p. 356, et t. III, p. 235.

cours suivi il traitait le sujet du jour. Ces filles accouraient de tous les points de Paris pour l'entendre, l'écoutaient avec avidité et recueillaient toutes ses paroles.

Déjà bien des fois, depuis l'année 1634 et surtout depuis 1640, Vincent avait donné des explications sommaires des règles, en attendant de les rédiger dans leur ensemble par écrit. Il reprit ces entretiens d'une manière plus suivie et plus détaillée à partir de l'année 1655. C'est ainsi que nous ont été conservées plus de cent de ces conférences qui sont encore aujourd'hui, après les saintes Écritures, la *Bible* des Filles de la Charité. — MAYNARD.

Conservées et imprimées plus tard en deux forts volumes, ces conférences constituent, avec ses lettres, l'œuvre écrite la plus admirable comme la moins connue de saint Vincent de Paul. — BAUNARD.

Après ces renseignements sur les règles, disons quelques mots du costume.

Sur le costume qui n'acquiescerait à la parole connue et autorisée, que « Ce n'est pas l'habit qui fait le moine » ? C'est fort juste. Et ce qui est juste aussi, c'est que le costume a néanmoins son importance : dans l'armée, dans la magistrature, aussi bien que chez les gens d'Église, il y a un costume.

L'histoire des divers Ordres religieux, anciens et un peu considérables, constate que le costume qui s'y trouve conservé n'est autre que le costume général des gens du peuple, à l'époque où ces Ordres furent fondés. On se réunissait pour s'entretenir sur des sujets de religion ou de charité, tel qu'on était. Or, il arriva ceci : c'est que la manière de se vêtir va constamment en se modifiant pour les gens du monde ; mais pour ceux qui vivaient en pieuses associations, il en était autrement. Par esprit de dédain pour les

choses vaines, ou d'indifférence, on ne s'occupait pas de ces changements. Cette fixité même fit qu'au bout d'un certain temps on avait un costume à part, et il distinguait les membres de l'Ordre ou de l'association.

Il fut ainsi pour les Filles de la Charité. Elles gardèrent leur habit séculier qui, en ne changeant pas ou en changeant peu, est devenu leur costume de communauté¹.

Saint Vincent le constate dans une de ses Conférences aux sœurs. « Qui eût pensé, dit-il, qu'il dût y avoir des Filles de la Charité, quand les premières vinrent pour servir les pauvres en quelques paroisses de Paris? J'y pensais encore aujourd'hui, et je me disais : Est-ce toi qui as pensé à faire une Compagnie de Filles de la Charité? Oh! nenni. Est-ce Mlle Le Gras? aussi peu. Et qui eût pu former ce dessein, ajoutait-il, de procurer à l'Église une Compagnie des Filles de la Charité en habit séculier? Cela n'aurait pas paru possible, encore qu'il soit vrai que Dieu ait bien voulu se servir de nous pour établir les confréries des paroisses. » On avait donc l'habit séculier.

Les premières Filles de la Charité, presque toutes originaires des environs de Paris, avaient conservé les vêtements en usage chez elles parmi les femmes du peuple, c'est-à-dire, habituellement la robe de serge grise, et une petite coiffe ou serre-tête de toile blanche, appelé *toquois*, qui couvrait les cheveux. Ici ou là, notamment dans la Picardie, le Centre ou le Poitou, on portait, en outre, contre les intempéries, en certaines saisons, une coiffure par-dessus, nommée *cornette*, parce qu'elle s'avancait un peu au-dessus du vi-

¹. Par exemple, on lit dans *le Canoniste contemporain*, à propos du costume des bénédictins : « L'habit que saint Benoît a donné à ses moines ne se distinguait en rien du costume séculier, bien entendu, celui des paysans et des pauvres. » — Mars, 1921, p. 191.

sage; c'était à l'usage des classes populaires. La Fontaine dit dans une de ses poésies :

Sans nuls atours qu'une simple cornette.

Les sœurs venues à Paris des villages voisins portaient donc ou bien le toquois, ou bien le toquois et la cornette, coiffure populaire. Mlle Le Gras, qui appartenait à une classe sociale élevée et qui vivait à la ville, portait la coiffure des personnes de sa classe. De là, dans les gravures représentant les premiers groupements des Filles de la Charité, la différence que l'on constate entre la coiffure de Mlle Le Gras et celle des premières Filles de la Charité.

L'uniformité devait pourtant s'établir peu à peu. Disons que pour la cornette, c'est saint Vincent qui, sur l'avis de Mlle Le Gras, au bout de quelque temps, « permit que les sœurs nouvellement coiffées portassent une cornette de toile blanche sur leur tête, dans le besoin¹ ». Un peu plus tard, sous le généralat de M. Jolly, deuxième successeur de saint Vincent de Paul, cette pratique fut généralisée. Le 26 juillet 1685, la sœur Guérin, alors Supérieure, fit une circulaire pour annoncer à toute la communauté « que M. Jolly avait été bien informé de la nécessité que la plupart de nos sœurs ont de porter des cornettes, à cause de l'incommodité qu'elles reçoivent du grand froid en hiver et de l'ardeur du soleil en été, ce qui oblige fort souvent de le leur permettre pour quelque temps, de sorte que cela faisait une désuniformité, les unes s'en pouvant bien passer, les autres non; cela donc ayant été pesé, avec les sentiments de plusieurs personnes de piété, sa charité a permis d'en porter à toutes ». (*Circul.*, II, 150.)

1. *Saint Vincent de Paul, ses écrits*, t. XI, p. 362.

La cornette s'est un peu modifiée avec le temps. On peut voir dans l'*Histoire des Ordres religieux*, publiée par le P. Hélyot au dix-huitième siècle, la gravure représentant exactement le costume des Filles de la Charité à cette époque assez rapprochée des origines¹. Depuis ce temps-là, la cornette des Filles de la Charité, dans les asiles, les hôpitaux et sur les champs de bataille où elle est apparue aussi, est devenue comme le symbole et une apparition du dévouement et de la charité.

*
* *

La rédaction des règles de l'Institut, l'établissement accompli graduellement du costume qui les distinguera, ce sont là des points importants pour l'organisation de la communauté des Filles de la Charité. On ajoutera peut-être : Et au point de vue des pratiques par lesquelles leur âme s'efforcera d'atteindre à la perfection, quelle est leur condition ?

Il est très juste qu'on pose cette interrogation. Tendre à la perfection est le but commun de toute association religieuse : mais les moyens en sont différents selon la nature de l'institut. Autres sont les moyens en un institut voué à la vie contemplative dans le recueillement permanent des cloîtres, autres sont les moyens employés en un institut voué à la vie active, parmi les inévitables soucis des hôpitaux ou des écoles, au milieu du monde.

La perfection est la même pour tous ; elle consiste

1. Cette gravure a été reproduite dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. 78 (1913), pag. 593. — Le peintre Natoire, vers le milieu du dix-huitième siècle, a peint sur les murs de l'église des Enfants-trouvés deux tableaux représentant des Filles de la Charité. Le graveur Fessard a reproduit ces intéressants tableaux : on y voit le costume des sœurs. Ces gravures ont été données dans les *Annales*, t. LXVIII, p. 183.

à aimer Dieu. L'âme qui aime Dieu davantage, que ce soit en psalmodiant dans un monastère, ou en pansant les plaies d'un malade dans une salle d'hôpital, c'est celle-là qui est la plus parfaite. Il n'y a pas de controverse sur ce point. Saint Vincent de Paul enseignait aux Filles de la Charité qu'elles allaient à la perfection par la pratique des vertus charitables de leur état.

« Voyez-vous, mes sœurs, disait-il, c'est bien quelque chose que d'assister les pauvres quant à leur corps, mais en vérité ce n'a jamais été le dessein de Dieu, en faisant votre Compagnie, que vous ayez soin du corps seulement, car il ne manquera pas de personnes pour cela; mais l'intention de Notre-Seigneur est que vous assistiez l'âme des pauvres malades. Voilà votre belle vocation. Quoi! quitter tout ce qu'on a au monde, père, mère, frères, sœurs, parents, amis, les biens, si on en a, ainsi que son pays, et pourquoi? pour servir les pauvres, pour les instruire et les aider à aller en paradis! Y a-t-il rien de plus beau et de plus estimable? Si nous voyons une fille ainsi faite, nous verrions son âme reluire comme un soleil; nous ne pourrions en envisager la beauté sans en être éblouis. Donnez-vous donc à Dieu pour le salut des pauvres que vous servez¹. » Ainsi parlait saint Vincent de Paul.

Et ce ministère charitable conduit tellement à la perfection et, en même temps, il est tellement la vocation principale de la Compagnie que saint Vincent de Paul veut qu'on laisse tout pour le service des malades et des pauvres, même, s'il est nécessaire, tous les points de la règle, même l'oraison et la messe; car, comme il répétait sans cesse, « c'est quitter Dieu pour Dieu ». — « Penseriez-vous donc, disait-il, que Dieu

1. Conférence du 11 novembre 1657.

fût moins raisonnable qu'un maître qui, après avoir commandé à son serviteur de faire telle chose, et avant qu'elle soit faite, lui en commande une autre qu'il exige à l'heure même? Oh! ce maître ne peut trouver mauvais que son valet laisse la première; au contraire, il doit en être plus content. Il en est de même de Dieu : il vous a appelées en une Compagnie pour le service des pauvres, et, pour lui rendre votre service agréable, il vous a fait donner des règles; mais si, au temps de les pratiquer, il vous appelle ailleurs, allez-y à l'heure même, et ne doutez point alors que vous ne fassiez sa très sainte volonté... Oh! quelle consolation pour une bonne Fille de la Charité, de penser et de se dire à elle-même : « Au lieu de faire mon oraison, ma lecture, je vais assister mes pauvres malades qui pressent, et je sais que Dieu aura pour agréable mon action. » Oh! avec cette pensée, une fille va gaiement partout où Dieu l'appelle¹. »

Il pressait les premières sœurs d'avoir un zèle particulier de leur perfection par ces paroles pénétrantes.

« Les premières sœurs sont le commencement d'un grand bien qui s'augmentera et durera à perpétuité, et au contraire déclinera et finira par s'anéantir suivant qu'elles donneront l'exemple et la forme à celles qui viendront après elles. Tel le fondement, tel l'édifice. Lorsque Salomon voulut bâtir le temple de Dieu, il mit dans les fondements des pierres précieuses, pour témoigner que ce qu'il voulait faire était très excellent. La bonté de Dieu veuille vous faire la grâce, à vous qui êtes le fondement de cette Compagnie, d'être éminentes en vertus, car je ne saurais me persuader que vous voulussiez faire tort à celles qui vous suivront; et comme les arbres ne portent des

1. Conférences des 29 janvier 1645 et 30 mai 1647.

fruits que selon leur espèce, il y a toute apparence que celles qui viendront après vous ne prétendront pas à une plus grande vertu que celle que vous aurez pratiquée. S'il plaît donc à Dieu de donner sa bénédiction à ce commencement de bien, soyez aussi plus vertueuses. »

Si donc l'on demande quel est le trait spécial de la méthode ascétique de saint Vincent de Paul et sous quel aspect elle se présente, on peut répondre que c'est sous cet aspect de la discrétion qui était en lui. Voici une de ses maximes : « C'est, écrivait-il à Mlle Le Gras, c'est une ruse du diable, dont il trompe les bonnes âmes, que de les inciter à faire plus qu'elles ne peuvent, afin qu'elles ne puissent rien faire, et l'esprit de Dieu incite doucement à faire le bien que raisonnablement l'on peut faire, afin que l'on le fasse persévéramment et longuement. Faites donc ainsi et vous agirez selon l'esprit de Dieu¹. »

Il ne croyait pas que dans les emplois de la vie active on eût le loisir de rechercher des méthodes subtiles; il recommandait l'élévation du cœur vers Dieu et la sainteté de l'intention accompagnant l'accomplissement zélé des devoirs d'état. Que de mérites sont renfermés en tout cela ! C'est l'intention qui relève et vivifie toutes les œuvres. « On dit, ajoutait saint Vincent, d'une certaine pierre qu'on appelle philosophaie, que tout ce qu'elle touche devient or. Mes chères sœurs, tout ce que vous ferez, si vous l'accompagnez de ces vertus, sera aussi tout changé en or; et partant, toutes vos actions seront agréables à Dieu et aux anges. »

Il insistait ensuite naturellement sur les devoirs d'état et sur le service des pauvres. « Votre principal soin,

¹. Maynard, t. III, p. 194, 236. — Lettre du 4 décembre 1630.

mes filles, disait-il, après l'amour de Dieu et le désir de vous rendre agréables à sa divine majesté, doit être de servir les pauvres malades avec grande douceur et cordialité, compatissant à leur mal et écoutant leurs petites plaintes comme une bonne mère doit faire, car ils vous regardent comme leurs mères nourricières, comme des personnes envoyées pour les assister. Ainsi vous êtes destinées pour représenter la bonté de Dieu à l'égard de ces pauvres malades. Or, comme cette bonté se comporte avec les affligés d'une manière douce et charitable, il faut aussi que vous traitiez les pauvres malades avec douceur, compassion et amour, car ce sont vos seigneurs et vos maîtres, et les miens aussi. Oh ! que ce sont de grands seigneurs au ciel ! Ce sera à eux d'en ouvrir la porte, comme il est dit dans l'Évangile. Voilà ce qui vous oblige à les servir avec respect, comme vos maîtres, et avec dévotion, comme représentant la personne de Notre-Seigneur¹. »

A l'occasion de la béatification de Louise de Marillac, en 1920, un évêque qui les avait sous les yeux, en France, faisait des Filles de la Charité cette peinture qui reflète le caractère simple de leur formation, comme, à son avis, elle reflète en même temps le caractère pratique de leur génie national : « Simples en tout, a-t-il écrit, mais gracieuses, également fières et modestes, actives, promptes, agiles, mais sans agitation, elles sont pieuses d'une piété saine et jamais compliquée, aptes à tous les dévouements, et d'abord à ceux qui exigent initiative et courage aux heures difficiles². »

Nous ajouterons d'ailleurs ceci. Qu'on ne croie pas que, parce que dans ce milieu il n'y a pas une « piété

1. Conférence du 11 novembre 1657.

2. Mgr Du Vauroux, évêque d'Agen.

compliquée », il n'est pas nécessaire d'y pratiquer beaucoup de renoncement. Qu'on lise le chapitre dix-sept du premier livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. On a trouvé une traduction de ce chapitre écrite de la main même de saint Vincent de Paul. Or, l'auteur de *l'Imitation* y dit : « Ce n'est pas une petite affaire de vivre dans des couvents ou dans une Congrégation », *Non est parvum in monasteriis vel in congregatione habitare*. On verra ce que, dans ce chapitre, l'auteur requiert d'abnégation de la part de quiconque veut mener la vie de communauté : on sera ainsi instruit et averti et il n'y aura pas de déception.

(A suivre.)

Alfred MILON.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 A 1918

CHAPITRE III

M. BORÉ, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — Il est reçu dans la Congrégation; il fait son séminaire à Constantinople, à Paris; il prononce les vœux; premiers travaux; il est nommé supérieur à Bébek.

M. Eugène Boré, décidé à entrer dans la Congrégation de la Mission, fit sa demande à M. Étienne, Supérieur général, à la fin de 1848. Le conseil de la Congrégation donna un avis favorable, basé sur les qualités et les travaux antérieurs du postulant. Vu la position qu'il occupait dans le Levant, les fonctions qu'il exerçait de directeur du collège de Bébek, il fut résolu qu'il serait dispensé de venir à Paris faire son séminaire, qu'il le ferait à Constantinople, qu'il serait admis après deux jours de retraite, qu'il continuerait à sortir en habits laïques pour continuer la direction de son collège jusqu'à ce qu'il l'ait confié à d'autres mains et qu'il se préparerait à recevoir les saints ordres.

Eugène Boré commença sa retraite d'entrée le 17 janvier 1849. Il est content d'entrer dans la petite

compagnie de saint Vincent, d'être uni plus intimement aux fils de ce grand saint avec lesquels il vit depuis dix ans, de faire enfin le pas, différé peut-être trop longtemps. Il entre avec grande pureté d'intention. Il veut vivre plus retiré du monde, plus astreint à y rester comme étranger, plus exposé à recueillir des mépris, des humiliations, plus obligé à des actes pour lesquels la mauvaise nature « toujours vivante en moi, sent une forte répugnance, devant avoir l'occasion de mieux briser ma volonté, de faire pour Dieu plus de sacrifices et de pratiquer toutes les vertus exigées d'un bon religieux ».

Mais sa faiblesse l'effraie; il se sent indigne d'une telle vocation; il n'est qu'un enfant prodigue qui ne mérite pas d'être admis dans la famille du glorieux apôtre de la charité. Il se trouve rempli de défauts : il n'a pas d'humilité, il n'est pas détaché de lui-même, il aime ses aises et ses commodités, il est sensible au désir d'être honoré, de voir réussir tout ce qu'il entreprend, il a peu de courage pour se faire violence, il est porté à se croire quelque valeur personnelle, à aimer les attentions, à redouter les mépris, les injures; toutes ces considérations le font passer de l'espérance au découragement, de la consolation aux aridités, d'un sentiment de force et de zèle à la pusillanimité, à la frayeur, au doute sur sa vocation.

Mais il se rappelle que c'est une des tristes conditions de l'humanité d'être ballotté par le vent de l'inconstance, de passer des lumières aux ténèbres, de la consolation à l'abattement et il s'affermir dans la confiance en Dieu, considérant ces épreuves comme une purification qui lui est agréable. « Je l'accepte donc comme telle. »

Il reconnaît en ces doutes des tentations du malin esprit qui n'a pas d'autre but que de l'arrêter à l'en-

trée de la voie. « Le meilleur moyen de vaincre le démon est de lui répondre qu'assurément de moi-même je ne puis rien, que je n'oserai jamais prendre la résolution de me donner plus spécialement à Dieu, de me faire enfant de saint Vincent, d'aspirer au sacerdoce, si j'étais abandonné à mes propres forces ; mais je ne suis pas seul, j'ai pour appui la droite du Tout-Puisant, je puis tout en celui qui me fortifie ».

Comme saint Augustin, il lui semble entendre une voix intérieure qui lui dit : « Ne pourrais-tu donc pas consommer le sacrifice agréable à Dieu que tant d'autres ont offert plus promptement et avec plus de générosité ? » C'est fini ; il est décidé.

Il prend trois résolutions : se rappeler la présence de Dieu, garder le silence, faire fidèlement la retraite du mois.

Il s'apprêtait à passer tranquillement le dernier jour de la retraite dans l'action de grâces, lorsque l'ambassadeur de France à Constantinople, le général Aupack, l'invite à l'accompagner dans une excursion. « Je dois accepter pour vous, mon Dieu, quelque contrariété que l'esprit éprouve de cette circonstance qui vient réveiller en moi des souvenirs et des occasions que je croyais évités à jamais. Je m'y sou mets, adorant votre volonté suprême et me proposant de garder, au fond de mon cœur, le souvenir des bienfaits inestimables de cette retraite. Il faut se faire tout à tous pour l'amour de Dieu. »

M. Boré est admis au Séminaire interne le 28 janvier 1849, veille de Saint François de Sales. Il continue ses fonctions de directeur du collège de Bébek et les épreuves ne lui manquent pas à ce sujet. Il travaille à transporter son collège de Bébek à Péra, ce qui lui procure des soucis matériels et moraux ; aussi dans une retraite mensuelle de cette année, il sent au fond

de son cœur de la tristesse et du dégoût qu'il attribue par humilité à sa malice, à son défaut d'attachement et de plein abandon à Dieu. « Cette disposition intérieure, dit-il, est surtout provoquée par les contrariétés que m'ont causées certaines affaires, celle, par exemple, de prendre une autre maison pour y transporter mon pensionnat. J'ai été trompé et il en résulte une perte pécuniaire pour moi. Le déplaisir que j'en ai éprouvé au premier moment me prouve combien la nature vit encore fortement en moi. » Il s'en humilie, bénit Dieu de l'exercer ainsi au dépouillement de lui-même et se remet au travail de sa sanctification.

Le 20 août de cette année 1849, il entre en retraite avec les confrères de Constantinople. « J'ai grand besoin de la solitude, écrit-il le premier jour, car les devoirs de ma charge de directeur d'une maison d'éducation causent bien des préoccupations et des dissipations. » Il voudrait bien en être débarrassé, mais l'espoir d'être utile à quelques âmes et d'empêcher les maux d'une autre direction, nulle sous le rapport religieux ou même anticatholique, le soutient et l'anime dans cette tâche. « Et maintenant, profitons de cette retraite pour étudier l'état de mon âme. »

D'abord regrette de ne pas encore porter la soutane, d'être encore retenu sous les livrées du monde ; il constate ensuite que le vieil homme est toujours vivant en lui, et il énumère une litanie de défauts qui montre et son humilité et sa connaissance de la nature humaine. Parmi ces défauts, signalons celui sur lequel il reviendra souvent, la curiosité de savoir, d'étudier, qu'il appelle aujourd'hui « un instinct d'esprit académicien ». A cause de cela, il s'estime comme étant un de ceux que saint Vincent juge « peu propres à la mission ». Cependant, il est obligé d'avouer qu'il y a une excuse à cette curiosité, c'est l'enseignement qu'il

professe et l'autorité qu'il doit acquérir. « Au moins, dit-il, sanctifions cette curiosité par le but de faire servir nos connaissances à la gloire de Dieu, au salut des âmes. »

Il est tout confus de se trouver en retraite avec des confrères vénérables par l'ancienneté de leur vocation, la sainteté de leur vie. « Je suis un pauvre séminariste novice, débutant dans une carrière dont je commence à peine à entrevoir la sublimité, ayant encore à acquérir toutes les vertus nécessaires à ceux qui veulent y marcher et ayant d'autant plus à faire pour cela que je suis vieux déjà (quarante ans), formé à des habitudes mondaines et exposé par là à m'écarter de l'esprit de simplicité et de la vie cachée des disciples de saint Vincent. »

Deux choses l'ont touché particulièrement pendant cette grande retraite : c'est d'abord la communication ou direction qu'il fait pour la première fois de sa vie. « J'ai éprouvé le salutaire effet de cette ouverture de cœur, de cette intimité et de cet épanchement qui n'est possible que dans la religion. Combien l'amitié mondaine est éloignée de cette perfection ! » C'est ensuite la répétition d'oraison, chose nouvelle pour lui et pleine de charme. Il est appelé, le 24 août, à faire part de ses pensées, et comme les méditations ont roulé sur l'enfant prodigue, il trouve dans cette parabole bien des traits conformes à sa vie passée ; il termine par une pensée qui montre ce qui a été et ce qui sera le trait dominant de sa vie : favoriser le retour des musulmans, des hérétiques, des schismatiques. Il déclare donc qu'il ne doit pas imiter ce frère aîné de la parabole qui est dur à l'égard de son frère prodigue, mais qu'il doit au contraire favoriser de toutes ses forces le retour à la maison paternelle de ces enfants égarés. Et pour cela, il veut se remplir de

charité; il se propose d'en pratiquer six actes : aimer, conseiller, secourir, souffrir, pardonner, édifier.

Remarquons, parmi tant d'autres considérations que nous ne pouvons reproduire en entier, cet aveu échappé à sa plume : « Je tiens à faire mon oraison ; j'ai lieu de croire que je dois à cette pratique de l'oraison la grâce d'être entré dans la Congrégation. » C'est à cette même pratique qu'il devra de demeurer fidèle à sa vocation, malgré les difficultés qu'il y éprouvera.

Il sort de sa retraite, le jour de Saint Augustin, décidé à imiter ce grand saint dans sa conversion, comme il prétend l'avoir imité dans ses fautes, et il se propose la pureté d'intention comme pratique et la retraite du mois comme moyen de persévérance.

Il recommence sa vie de directeur de collège, mais en même temps il se prépare d'une façon plus immédiate à la réception des saints ordres. C'est le 20 février 1850 que, sur le désir de son supérieur, M. Étienne, il se présente à Mgr Hillereau pour recevoir la tonsure dans l'église consacrée au Saint-Esprit. *Dominus pars hereditatis meae*. Cette consécration de tout son être à Dieu le ravit. Mais il monte rapidement (trop rapidement, gémit-il) les degrés de la hiérarchie. Le 23 février 1850, il reçoit les quatre ordres mineurs, tout heureux de pouvoir *ex officio* vaquer au service de l'Église, assister le prêtre à l'autel, regrettant toujours que ses occupations, ce qu'il appelle la ligne extraordinaire de sa vocation, l'empêchent de se préparer, comme il le voudrait, à la réception de ces dignités. « Les fonctions exercées pour le prochain et surtout pour le bien de la jeunesse m'excuseront, ô mon Dieu, et me vaudront de votre miséricorde quelque grâce en compensation. »

Il reçoit la grâce d'un mot aimable de son Supé-

rieur général. M. Étienne lui écrit à la date du 16 mars 1850 :

« J'ai appris avec grande consolation que vous avez fait le premier pas dans la carrière ecclésiastique. J'attendais cette nouvelle avec impatience. Je bénis le Seigneur d'avoir disposé toutes choses pour vous ouvrir enfin cette carrière qui désormais sera la vôtre. Je désire non moins vivement de vous voir dégagé de tout engagement et de toute sollicitude, et uniquement occupé, au milieu de nous, à étudier les desseins de Dieu sur vous et à vous préparer à les accomplir. Oui, nous aurons beaucoup à parler ensemble de l'Orient. L'époque où nous vivons va ouvrir une voie nouvelle et beaucoup plus large à l'action religieuse et catholique au sein des populations orientales. L'avenir, caché encore dans les nuages, ne tardera pas à se montrer. Il faut nous occuper de l'exploiter pour la gloire de Dieu; et il me semble que vous devez avoir votre bonne part dans ce travail.

« Je prie Notre-Seigneur de vous remplir de son esprit, et je suis en son amour et en l'union de vos prières,

« Monsieur et très cher Confrère,

« Votre tout affectionné,

ÉTIENNE, *Supérieur général.* »

Quand il reçut cette lettre, il était déjà sous-diacre et il se préparait à devenir diacre. Le jour où il reçut l'Esprit-Saint *ad robur*, il note dans son journal intime : « Jusqu'alors, j'avais gardé l'habit séculier d'après l'avis des personnes que je crois avoir mission de me diriger; mais une fois élevé aux fonctions des Étienne, des Laurent, des Vincent, je n'ai plus voulu quitter le vêtement de la milice sainte. Précisément, comme la nature dans les derniers combats qu'elle me

livrait faisait sentir des répugnances, j'ai voulu revenir à Galata avec ce nouvel habit. Si le soldat porte avec fierté et contentement les insignes de son grade, comment celui qui est enrôlé au service de Dieu rougirait-il de sa sainte livrée? Je suis disposé à recevoir les mépris et les humiliations que m'attirera la soutane. Je serai aise de la sorte d'expier ma vanité passée et les complaisances à suivre la mode. »

Le 7 avril 1850, dimanche de Quasimodo, il reçoit l'imposition des mains, il devient prêtre de Jésus-Christ, selon l'ordre de Melchisédech. Les grandes joies sont muettes. Lui qui est prolixe pour manifester ses sentiments en mille circonstances banales, il n'a que deux mots dans son journal intime. « Quel beau jour! *Quasi modo geniti infantes.* »

Le lendemain, 8 avril, il célèbre sa première messe, dans la chapelle de Saint-Benoît, « à ce même autel, note-t-il, où j'ai reçu tant de fois la sainte Eucharistie des mains de M. Leleu », et il prend la résolution de faire de chacune de ses journées une préparation à la messe.

Le 9 avril, il va dire sa seconde messe chez les Sœurs et celles-ci sont édifiées de sa piété. « Jamais, disent-elles, on n'avait vu semblable attendrissement, jamais pareille effusion de larmes. »

Dans le courant de cette même année 1850, on ferme le collège de Péra, et M. Boré part pour Paris afin d'y achever son séminaire à la Maison-Mère.

Il arrive à Paris le 8 juin 1850 et il se met de suite sous la conduite de M. Martin, directeur du séminaire interne. « Me voici dans la Maison-Mère, écrit-il le 22 juin; les vœux et les prières que mon cœur faisait en Perse, il y a bientôt onze années, ont reçu leur accomplissement. »

Les historiens de M. Boré louent sa simplicité, son humilité, sa ferveur, sa générosité à embrasser un genre de vie si nouveau; à voir l'extérieur, il semblerait que M. Boré n'eut aucune difficulté pendant son séminaire; mais quand on lit son journal intime, on assiste avec émotion à la lutte poignante qu'il n'a cessé de soutenir contre sa nature et le démon, et ce spectacle est bien propre à faire comprendre la vertu de notre confrère et à encourager ceux qui passent par de semblables épreuves.

D'abord sa fierté naturelle se révolte du règlement minutieux auquel il est astreint; jusqu'ici il avait été libre de ses mouvements, même depuis son entrée dans la Compagnie à Constantinople; maintenant il est lié, il prie, non plus quand il le veut mais quand un autre veut, et c'est ce qui le choque. « J'ai commencé par sentir mon âme comme se fermer et se durcir et lâchement s'effrayer d'une règle dont je connaissais la plupart des pratiques, laquelle même je me plaisais à observer lorsque je n'y étais pas astreint... » Il trouve dur et gênant, par exemple, d'être recueilli en vertu d'un règlement et non par le seul effet de sa volonté. Il chasse ces manifestations de la superbe en se disant que tout cela c'est l'esprit du monde, c'est l'amour de la vie mondaine et qu'une communauté ne peut subsister sans un règlement auquel tous doivent s'assujettir. Il lutte donc contre les regrets de son indépendance, cette crainte de trouver le joug trop pesant, ces folles imaginations qui traversent son cerveau comme les nuages traversent le ciel et il s'encourage par la pensée de la mort.

D'autres révoltes viennent attaquer l'homme habitué jusque-là à être servi dans les moindres besoins de son corps : il trouve assujettissant, répugnant, d'avoir

à faire son lit, à cirer ses souliers et autres choses semblables ; mais il s'encourage par la pensée des abaissements de Notre-Seigneur à Nazareth et pendant sa vie mortelle. « Nous qui sommes destinés à servir les autres, ne devons-nous pas d'abord commencer par nous servir nous-mêmes ? Est-ce conforme à la pauvreté, à l'humilité que nous devons professer d'avoir des serviteurs et des aides comme les gens du monde ? »

Le tentateur ne cesse de le harceler comme il fit pour Jésus au désert. Il exalte son amour de l'étude ; son avidité à lire, à apprendre, à savoir ; il flatte ses anciens goûts d'étude et il lui montre que la Congrégation de la Mission n'étant pas une congrégation savante, il n'est pas fait pour elle. Mais une conférence de M. Martin, directeur, sur l'esprit pompeux, fournit à M. Boré tous les arguments par lesquels il dissipe la tentation ; le séminariste comprend combien l'humilité, la simplicité, sont infiniment plus agréables à Dieu que les vaines satisfactions de l'intelligence et de la science, et il est convaincu que la Congrégation de la Mission lui offre tous les meilleurs moyens de vivre *sobrie, pie et juste* et par conséquent de sanctifier son âme, de travailler à la gloire de Dieu, au salut des autres.

D'autres imaginations viennent troubler M. Boré. Il se rappelle les honneurs dont il a joui jusqu'ici, les éloges qu'on lui a adressés, les invitations, les propositions flatteuses qui lui ont été faites, même par des personnes ecclésiastiques, et le démon lui suggère qu'il pourra parvenir aux plus hautes distinctions, s'il reste dans le clergé séculier. Il prie Marie, sa bonne Mère, et il se détourne de ces mirages en songeant aux dangers qu'ils feront courir à son âme. « Il est évident, dit-il, qu'un prêtre séculier abandonné à ses seules

forces, mêlé plus ou moins aux affaires, n'ayant pas une retraite aussi bien défendue, tombera plus aisément dans la tiédeur. Et alors qui l'avertira ? Qui le relèvera ? Qui le guidera ? » Encouragé par ces réflexions, il s'affermirait dans sa vocation. Il cherche les biens célestes et non les biens terrestres ; or, la Congrégation de la Mission lui fournit les premiers. « J'ai trouvé, conclut-il, mon but et mon repos dans la Mission. »

Mais tout cela n'enlève pas ce qu'il peut y avoir de pénible dans les exercices du séminaire ; il en est un surtout qui coûte à un homme de son âge, c'est de prendre la récréation avec les jeunes séminaristes, qui n'ont pas vingt ans, des enfants, comprenant, parlant, agissant comme des enfants et cela choque un homme grave et mûr comme M. Boré ; mais nous avons vu plus haut que personne extérieurement ne s'est aperçu de cela ; c'est donc qu'il a lutté, qu'il a triomphé, et voilà le mérite de sa vertu.

Il fait sa communication ou direction à M. Martin, en toute simplicité et humilité et le directeur comprend que le séminaire est rude pour un homme de cette trempe, que cette transition d'une vie affairée, pleine d'actions, à la vie calme du séminaire est peut-être une transition trop brusque et nuisible, comme celle d'un vase passant brusquement du froid au chaud, et que là sans doute, en partie du moins, se trouve la raison de tant d'objections et de tentations ; il essaie un dérivatif, il lui propose de faire des démarches pour ramener à la foi M. de Lamennais et en même temps il lui conseille d'écrire quelques opuscules spirituels sur des sujets qui lui plairont ; ce travail réjouit M. Boré ; il se décide à faire un *Traité de l'Espérance* et il se met à l'œuvre avec ardeur. « Je découvre, dit-il, une mine précieuse et abondante ; j'amasse avec plaisir les maté-

riaux ; je demande à Dieu d'achever la petite tour ; j'ai déjà écrit une petite préface dédicatoire à la Sainte Vierge. »

Cette occupation ramène le calme dans son âme ; toutes les tentations n'ont pas disparu, mais elles sont moins fortes ; dans l'espèce d'alcôve, improvisée par ses rideaux et qui constitue sa cellule, il se représente comme dans un port et il se dit : « Tu n'as rien refusé à Dieu, tant que tu étais balloté et menacé par les vents et les écueils de la haute mer et maintenant que tu es arrivé au port tu n'auras pas l'ingratitude et la sottise de reculer ! Allons ! il faut agrandir mon cœur, ayons un élan de courageuse générosité, pour accomplir l'holocauste de tout moi-même, sans me réserver quoi que ce soit. » Il prend donc la résolution de bien profiter de son temps de séminaire, temps si précieux et qu'il ne retrouvera plus.

Mais le temps s'avance : nous voici au 29 décembre ; dans un mois, il sera appelé à faire les saints vœux ; il a encore quelques répugnances ; il est encore exposé à quelques suggestions de l'ennemi ; mais il veut passer par-dessus et il se décide à se donner à Dieu pour toujours par les saints vœux.

Le 28 janvier 1851, veille du grand jour ! un nuage traverse encore son esprit... « S'il ne devait pas persévérer ! » Mais il invoque la Reine des anges et toute la Cour céleste : « Non, je ne m'arrête point à cette triste pensée, je persévérerai avec le secours divin. O saint Vincent ! recevez à bras ouverts votre pauvre enfant et faites que par une fidélité inviolable aux saintes règles, il soit toujours à édification et qu'il puisse, en sauvant quelques âmes, opérer son salut. »

Le journal intime de M. Boré ne contient rien sur ses sentiments le jour de ses vœux, 29 janvier 1851, fête de saint François de Sales, et nous trouvons une

grande lacune jusqu'au 25 mai de la même année où il est revenu à Constantinople.

Dans cet intervalle, de janvier à mai 1851, nous savons par ses lettres qu'il a d'abord accompagné M. Étienne, Supérieur général, dans le voyage que celui-ci fit alors en Algérie, et des correspondances postérieures nous apprennent que M. Boré profita de ce voyage pour lancer l'idée d'un catéchuménat en faveur des musulmans comme il en avait fait un à Saint-Vincent d'Asie, sur le Bosphore, en faveur des Orientaux. Nous citerons seulement ce passage d'une lettre que M. Martin, assistant de la Congrégation, écrit à M. Boré, le 15 février 1852 : « Dans ma pérégrination d'Alger, j'ai cru que le catéchuménat n'aurait d'avenir qu'à la condition qu'il deviendrait une œuvre diocésaine. Je m'en suis expliqué simplement avec M. Girard et à mon retour ici avec M. le Supérieur. Ma pensée a été agréée et voilà que cette œuvre *fondée par vous* il y a un an, est placée sous le patronage de Mgr l'évêque d'Alger, qui sera seul chargé de pourvoir à la direction et aux dépenses. Du reste le bon Dieu semble bénir ce nouveau système. Les catéchumènes ont été transférés au Grand Séminaire de Kouba; ils y sont pour le moment au nombre de douze; un petit nègre a été baptisé solennellement, en présence de plusieurs autorités et notamment du commissaire général, qui a donné, par écrit, l'autorisation d'admettre un mineur sans le consentement de ses parents. » Nous retrouverons plus tard M. Boré préoccupé de cette question des catéchumènes, soit en Asie, soit en Afrique.

Pour le moment, revenu d'Alger, il est allé s'initier aux œuvres de la Compagnie en prêchant une mission à Bourgueil avec MM. Redon et Peschaud. Il redoutait ce ministère, mais à peine jeté à l'eau il se plaît à ces nouvelles fonctions et il trouve dans cette convenance

une preuve nouvelle de la convenance même de sa vocation. Il est allé inviter l'archevêque de Tours à venir clôturer la mission et l'archevêque l'a conduit faire visite à Abd el Kader. « L'Emir nous a reçus avec joie et reconnaissance et j'ai pu communiquer directement et facilement avec lui au moyen de la langue savante ou littéraire qu'il possède à merveille, et pendant plus de deux heures nous avons discuté amicalement et doucement sur la religion. »

Mais M. Boré n'est pas destiné, dans la pensée des Supérieurs, à rester en France ; il est fait pour l'Orient et c'est en Orient que M. Étienne lui ordonne de se rendre, lui fixant le 1^{er} mai 1851 pour date de son départ à Marseille.

M. Boré trouve la date un peu trop rapprochée ; il a tant de personnages à voir avant de quitter de nouveau la France, peut-être pour jamais, qu'il demande une petite prolongation, afin de ne pas faire ces visites avec certaine précipitation qui pourrait lui causer de la dissipation et altérer la paix de son âme. Il va donc voir ses parents, il se rend à Reichshoffen où se trouve son vieil ami Théodore de Bussière qui lui dédie une vie de saint Vincent de Paul, il s'entretient à Lyon avec les membres du conseil de la Propagation de la Foi et après un voyage de douze jours, rendu pénible par un mal de mer obstiné, il arrive à Constantinople, théâtre de ses exploits pacifiques.

A peine arrivé, il est nommé supérieur du collège de Bébek ; bientôt il sera nommé visiteur de la province, puis directeur des sœurs ; il s'occupera de la question d'Orient, il traitera avec les musulmans, les Grecs, les Bulgares, il se dévouera pendant la guerre de Crimée ; bref il va jouer un rôle prépondérant pendant seize ans. Étudions brièvement cette partie de sa vie : elle fixera les regards du monde civil et ecclésiast-

tique sur sa personne, elle lui fournira l'occasion de faire de grandes choses et de pratiquer de non moins grandes vertus.

M. Boré fut nommé supérieur du collège de Bébek le 4 septembre 1851. Aucun placement, la supériorité à part, ne pouvait lui être plus agréable, car aux yeux de M. Boré, l'œuvre principale en Orient, pour lors, était l'œuvre des collèges ; d'autre part, il était dans l'enseignement depuis de longues années, soit en Perse, soit à Constantinople ; il aimait la jeunesse ; il rêvait de faire à Bébek, pour les Orientaux, ce que Lacordaire faisait à Sorèze pour les Français ; le collège de Bébek sera toujours, au milieu de ses nombreuses occupations son œuvre de prédilection et lorsque, pendant la guerre de Crimée, M. Étienne, Supérieur général, lui permettra de fermer momentanément Bébek pour appliquer les confrères au service des ambulances, il y verra de grandes difficultés et il n'usera pas de la permission, avec quelque remords cependant, car il voit les soldats dépourvus de secours spirituels ; mais d'autre part, il lui semble qu'un bien général supérieur demande qu'on fasse tout pour ne pas laisser tomber l'œuvre des collèges. Aussi tiendra-t-il bon pendant tout le temps de son supériorat, malgré les orages « qui soufflent du dehors et du dedans ».

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique de ce collège de Bébek qui avait passé par tant de tribulations et de translations quand M. Boré vint en reprendre la direction en 1851. Disons seulement ce qu'il fut depuis cette époque jusqu'en 1866, année où M. Boré quitta Constantinople. M. Boré en parlait avec amour. Il vantait sa situation au sommet d'une colline sur le Bosphore, sa fraîcheur relative due aux brises venant de la mer Noire, son air pur et salubre, le panorama dont on jouissait et il voyait dans ces avantages maté-

riels autant de raisons de maintenir le collège en dehors de Constantinople. C'était un collège français, comme l'indiquaient l'inscription gravée sur sa porte d'entrée, le drapeau qui flottait sur ses murs, la composition du personnel enseignant et la prépondérance donnée à l'enseignement de la langue française. Il était destiné à tous les Levantins qui voulaient se perfectionner dans notre langue et notre civilisation, bien qu'on y enseignât aussi plusieurs autres langues ; il se composait d'environ quatre-vingts internes et d'une vingtaine d'externes, plus ou moins. Il y avait parmi les élèves grande variété de nationalités et aussi de religions. Il y avait quatre divisions dans lesquelles on enseignait les matières professées dans les lycées de France. M. Boré s'était réservé l'instruction religieuse, la philosophie, l'histoire et la géographie. Des séances littéraires mensuelles auxquelles étaient invités les parents, stimulaient l'ardeur et l'émulation des jeunes gens. M. Boré tenait surtout aux examens ; il les présidait lui-même ; il revenait souvent de loin pour y assister, et les examens étaient toujours longs, sévères et complets. Il a contribué par là à former un grand nombre d'hommes qui ont joué un rôle prépondérant dans les pays Balkans, et il s'est attiré une grande réputation dans toutes ces contrées. C'est plaisir de voir, dans les nombreux voyages dont il fait le récit, d'anciens élèves de Bébek occupant des situations honorables et le recevant avec les plus grands honneurs.

M. Boré, qui aimait beaucoup les lettres, les langues et les sciences, ne dédaignait ni les arts ni les exercices qui contribuent au développement du corps. L'idéal de sa méthode d'éducation était *Mens sana in corpore sano*. Aussi la gymnastique est-elle en honneur à Bébek ; on y apprend même le maniement des

pompes à incendie, ce qui n'est pas superflu dans un pays où les incendies sont si fréquents et si destructifs. On s'amuse bien en récréation, et M. Boré prend part aux jeux; on fait des promenades militaires, on défile au pas gymnastique devant les Orientaux indolents qui ne comprennent pas pourquoi tant d'ardeur; les jeunes gens ont un uniforme et, tous les dimanches, M. Boré passe en revue sa troupe comme ferait un général.

L'impression produite en haut lieu est excellente et à son médecin qui craignait de lui déplaire en mettant ses fils au collège, le sultan répond qu'il fera bien de faire profiter ses fils d'un enseignement si excellent; et quand viendra la grande fête de la circoncision du fils du sultan, le collège de Bébek sera de la fête. Écoutons le récit que M. Boré en fait au P. Étienne : « Un bateau à vapeur est envoyé pour aller chercher les jeunes gens; au débarcadère, un mollah en turban blanc accueille les invités et les fait reposer sous une tente d'honneur; puis trois voitures et un certain nombre de chevaux les transportent au jardin du sultan. Là, une tente est dressée pour eux; des mets leur sont servis et on a eu la délicatesse de leur donner des cuillers, des fourchettes et des couteaux, ce qui ne se fait pas pour les autres; les cuisiniers et leurs sous-aides, multipliés jusqu'au nombre de neuf cents, avaient vu défiler sans crainte cette petite armée de convives; ils étaient préparés à nous recevoir et, au bout d'une heure, le service commençait sur toute la ligne. L'appétit ne faisait pas défaut, et les cuisiniers ont dû s'apercevoir que toute cette jeunesse savait apprécier l'originalité de leur talent. Le soleil baissait, et nous avons été avertis que S. M. le sultan était sous sa tente. Nous nous dirigeâmes de ce côté-là, toujours dans le même ordre, munis de compliments

français, turc et persan, et avec notre chœur de musiciens rompus à l'air d'une cantate solennelle et adaptée à la circonstance. C'est ici que je dois une mention toute particulière à notre cher et bien-aimé confrère, M. Richou, qui, aux soins de direction, d'enseignement et de surveillance du collège, ne cesse, depuis sept années, d'ajouter toutes les ressources et le dévouement de son talent musical. La matière sur laquelle s'exerce sa patience est bien légère, souvent revêche et ingrate; néanmoins il parvient toujours à tirer de cet instrument des sons parfois assez beaux. C'est ainsi qu'il a réussi à leur seriner plusieurs messes en musique et tous les morceaux les plus difficiles de l'Orphéon militaire ou du P. Lambillotte. Quand il n'est pas à l'orgue, sa main est armée d'un violon qui ne peut manquer de devenir célèbre dans les annales de Constantinople; car, comme la harpe de David, il guide nos processions de la Fête-Dieu, au milieu du concours chaque année croissant de musulmans, d'hérétiques, de schismatiques et de juifs; c'est ce violon qui a charmé les oreilles d'Abd El Kader, excité l'attention du prince Louis-Napoléon et de bien des chefs de l'armée d'Orient; qui résonne dans les séances mensuelles de nos exercices académiques; bref, il ne lui manquait plus que l'honneur d'être entendu du sultan, et ce soir-là il l'a obtenu.

« A peine avons-nous atteint la hauteur de la tente impériale, que le chant harmonieux éclate au milieu du plus profond silence. Le sultan, surpris et comme réjoui par cette musique civilisée, qu'il comprend ainsi que notre langue, s'avance et regarde notre cortège. Ses gardes se tenaient immobiles; les diplomates, assemblés dans une tente voisine, paraissaient tout intrigués, et une curiosité mêlée d'intérêt se manifestait à toutes les portières de la double haie de voi-

tures au milieu desquelles nous avançons. Notre docteur, en turban blanc, placé à notre gauche, et très désireux d'attirer sur lui un des regards de son souverain, ne se possédait pas de joie à la vue de l'effet produit, et s'estimait amplement payé de toutes ses peines.

« Nos enfants reprirent, tout joyeux aussi, la direction du Bosphore et du collège, chassés par les ombres du crépuscule, que combattait déjà la clarté des feux de bois de sapin que les sentinelles allumaient en guise de torches. Je pensais à me retirer pédestrement avec M. Bonmieu, le seul confrère qui restât, pour retourner aux fonctions si extraordinairement interrompues de notre ministère. Mais un nouvel honneur nous était réservé comme bouquet de la fête. Khair-Ullah Effendi nous oblige à remonter dans la voiture de la Cour mise à notre disposition. Nous nous laissons violenter, et nous voici côte à côte, en calèche découverte, que les chevaux emportent au galop. Pour comble de comique, trois officiers couraient en tête à bride abattue, et le cocher et le laquais s'animaient également. Nous couvrons de flots de poussière la foule ébahie qui nous regardait passer, et nous, de rire sans fin, nous regardant, et de nous dire : « Sommes-nous Aman ou Mardochée ? » En quelques minutes nous étions à la porte de notre hôpital de Péra, où nos conducteurs nous déposaient avec un supplément de félicitations et d'honnêtetés. »

M. Boré veille surtout dans son collège à la moralité et à la piété. Pour maintenir la moralité, il exerce une surveillance très active et il ne quitte le dortoir des élèves que lorsque tous sont partis dans le pays des rêves ; il a fondé une petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui initie ses enfants aux utiles et nobles devoirs de la charité ; il aime les cérémonies reli-

gieuses, et deux solennités surtout sont célèbres à Bébek : c'est l'Immaculée-Conception et la Fête-Dieu. Nous aurons occasion de parler de sa dévotion pour Marie; elle fut grande et touchante; son cœur est d'autant plus à l'aise pour honorer Marie que même les musulmans la vénèrent. Aussi, le jour de l'Immaculée, la chapelle revêt tous ses ornements, on se prépare à la fête par un *triduum*, on la célèbre par les chants, les offices, les sermons, les réjouissances. Mais la Fête-Dieu prime tout. M. Boré donnait tous les ans au P. Étienne le récit de cette solennité. Nous mettons ici la lettre qu'il lui envoya le 29 mai 1856 :

« L'année dernière, la Fête-Dieu avait été célébrée au collège de Bébek, par nos enfants, avec une solennité inaccoutumée. La présence des troupes françaises et les événements de la guerre contribuaient à relever l'éclat imposant de la cérémonie. Sur la place du village, en vue du quartier musulman, où la procession n'avait jamais encore paru, et à l'ombre de gigantesques platanes, un reposoir militaire avait été dressé à l'honneur du Dieu des armées. Ce furent nos armuriers, établis dans le village voisin de Kourou-Tchechmé, qui exécutèrent cette œuvre, nouvelle pour le pays, avec autant de goût que de zèle. Les officiers, qui nous prêtèrent complaisamment leurs hommes, reçurent de notre part, comme la plus belle récompense, quelques chapelets de Jérusalem.

« Cette année, l'autel, les trophées et les emblèmes, formés pareillement avec des armes, proclamaient unanimement la paix. Une croix, composée de canons, de fusils et de pistolets, avec une gloire dont les rayons étaient autant de baïonnettes étincelantes, apparaissait comme suspendue dans les airs, au-dessus de la longue devise flottante : « Gloire à Jésus, prince de la paix. » Ce mot paix était aussi inscrit au-dessous

dans un large triangle qui servait de base à la croix. Ces lettres étaient figurées par des cheminées de fusils couronnées de leurs capsules. Quatre écussons, posés sur des colonnes où le laurier s'entrelaçait à l'olivier, reproduisaient ce même mot, écrit de la même façon dans la langue des quatre nations belligérantes et selon l'ordre suivant que vous devinez : à droite, à la place d'honneur, le mot turc-arabe *Souk'h*, ombragé du drapeau ottoman ; à gauche et parallèlement, le mot anglais *Peace* ; puis de nouveau, à droite, un peu plus sur l'avant, le mot *Pace*, avec le drapeau piémontais, et à gauche, enfin, le mot russe *Mire*.

« La curiosité des passants, éveillée par les préparatifs, eut bientôt répandu la nouvelle de la fête dans tous les villages du Bosphore et jusque dans les quartiers les plus éloignés de Constantinople. Dès le dimanche matin, 25 mai, des visiteurs de toute nation et de tout culte accouraient, mêlés aux catholiques, pour assister à la Fête des Roses, nom que les Turcs donnent à la procession, *ab antiquo*, sans doute à cause des fleurs qui sont jetées devant le saint Sacrement.

« Plusieurs personnages musulmans, tels que le premier médecin de S. M. le Sultan, et Ali-Bey, fils de Husséin-Pacha, le destructeur des Janissaires, en reconnaissance des soins donnés à leurs fils, nos élèves, et aussi pour s'associer à la fête, nous envoyèrent de grandes corbeilles de fleurs, les plus belles de leurs jardins, qu'ils avaient cueillies eux-mêmes.

« La cérémonie ne commençait que vers trois heures de l'après-midi. Jusqu'à ce moment la foule alla grossissant, et se porta, successivement autour des trois reposoirs, qui rivalisaient d'élégance et de fraîcheur.

« S. A. Ahmed-Fethi Pacha, grand maître de l'artillerie de l'Empire, sachant par nous qu'un détache-

ment d'artilleurs français servirait de cortège à la procession, envoya un détachement des siens avec la générosité qui lui fit offrir, l'année dernière, sa musique, et qui, pendant le cours de la guerre, a suppléé aux approvisionnements de nos parcs d'artillerie. Le maintien de ces musulmans fut plein de dignité, et, au moment de la bénédiction, il était touchant de les voir présenter respectueusement les armes au Dieu inconnu encore, il est vrai, mais qui, en récompense de cet acte louable, peut avoir déposé un rayon de divine lumière ou un saint désir au fond de plus d'une conscience.

« M. le vice-amiral Pellion était présent avec son état-major, ainsi que plusieurs capitaines de vaisseau, dont l'un demanda, comme une faveur, que dix artilleurs, choisis entre ceux qui s'étaient le plus distingués au siège de Sébastopol, pussent marcher sur les deux côtés du dais. Ils s'y tenaient, en effet, le sabre à l'épaule, et nous ne pouvions nous empêcher d'admirer le recueillement et la noble fierté de ces mâles figures, embellies par de larges cicatrices et bronzées par le soleil. Le vice-amiral n'a pu dissimuler son émotion, que des larmes même trahirent, au grand étonnement d'un de ses sous-officiers, qui lui en fit la remarque. « Mais, comment, reprit le noble marin, « voir sans attendrissement des Turcs confondre leurs « hommages avec les nôtres pour le Dieu des chré-
« tiens ! »

« Les épaulettes et les habits brodés des officiers supérieurs de chaque corps de l'armée et de l'administration brillaient dans la foule du cortège, mêlés aux blanches cornettes de nos Sœurs, qui représentaient, et avec droit, comme la députation d'une arme spéciale aussi, celle de la piété et de la charité.

« Les bannières et les oriflammes, portés par les

petites filles de leur école et par les enfants du collège, étaient pour la foule une prédication muette mais éloquente, en exposant aux regards les titres glorieux du Sauveur, de la Vierge Immaculée, sa Mère, les symboles de l'ancienne Loi, les réalités de la nouvelle, des versets des deux Testaments, la prière du *Pater*, en arabe, et quelques sentences des Livres saints, dont le Coran a fait un plagiat. L'infidélité, l'hérésie et le schisme recevaient de concert une leçon indirecte qui tournait directement à la gloire, à l'affermissement et au progrès de la foi catholique.

« Voilà, très cher Père, quelques-uns des hauts faits de la fête de cette année, pendant qu'à Galata et à l'église du Saint-Esprit de Péra, nos confrères et nos Sœurs avaient aussi leurs processions non moins touchantes. Chaque année, le culte catholique prend une nouvelle expansion; quels nouveaux triomphes lui réserve l'avenir? Le secret de la réponse est dans vos prières et celles de la grande famille, auxquelles je me recommande, restant dans notre petite,

« Votre tout dévoué fils;

E. BORÉ,
i. p. d. l. m.

On voit par ces détails combien M. Boré avait à cœur de laisser dans l'esprit de ses enfants d'excellentes impressions; ceux-ci emportaient surtout le souvenir du dévouement de leur supérieur, d'un dévouement basé sur un amour profond, surnaturel et allant jusqu'au sacrifice de lui-même. On le vit particulièrement quand le choléra s'attaqua au collège et y fit des victimes. M. Boré se fit l'infirmier des malades; et à ses confrères qui voulaient le dissuader de s'exposer ainsi, M. Boré répondit : « Sachez que je suis pour mes enfants comme leur père et leur mère et

que je ne fais que ce que feraient leurs parents s'ils étaient là. »

Ajoutons un dernier détail qui n'est pas à dédaigner dans l'administration d'un collège, bien que ce soit un détail matériel. Quand M. Boré prit la direction du collège de Bébek en 1851, la maison était grevée d'une dette de 49 000 francs; huit ans plus tard, non seulement la dette était payée, mais on avait fait au collège des agrandissements d'une valeur de 25 000 francs, sans compter les grosses réparations aux anciens bâtiments.

Nous avons dit ce que M. Boré a été comme supérieur de Bébek vis-à-vis des enfants; disons un mot de la manière dont il remplit ses devoirs envers Dieu et envers les confrères qui travaillent avec lui au collège.

Vis-à-vis de Dieu, il est animé d'une grande pureté d'intention. Il disait à M. Martin, directeur du séminaire interne : « Je fais ce que j'en puis; je n'attends pas un grand succès; il est entre les mains de Dieu; je n'ai qu'à ne pas y mettre obstacle et à seconder la Providence. »

Il est très uni à Dieu; il faudrait citer toutes les pages de son journal intime qui montre en lui une âme profondément pénétrée du souvenir de la présence de Dieu; c'est Notre-Seigneur et sa sainte Mère qu'il prend pour confidents de ses peines et de ses contrariétés, les leur racontant et se proposant de ne pas s'exhaler en plaintes sur tel et tel; il est à remarquer que dans son journal, chaque fois qu'il raconte une contrariété qui lui est arrivée, il ne nomme jamais la personne, se contentant de mettre N. N. Il lit fidèlement les règles et obligations du supérieur; il se rappelle que le supérieur tient la place de Notre-Seigneur, non pas pour s'en prévaloir et pour exiger de ses inférieurs le respect comme à Notre-Seigneur, mais pour se dire à lui-même qu'il doit être comme

Notre-Seigneur, qu'il n'est que le délégué de Notre-Seigneur et que par conséquent il doit agir dans l'esprit de douceur et d'humilité de Notre-Seigneur. Il relit chaque mois les conseils adressés aux supérieurs; il médite chaque jour une demi-heure sur les obligations de sa charge, les besoins de ses confrères et des offices, la situation de l'œuvre, les abus à corriger. Il renouvelle souvent sa résolution d'élever son cœur à Dieu quand il traite avec ses confrères : « Dans ma position de supérieur, devant tant de fois donner des ordres, si je ne consulte pas Dieu, la nature seule parlera, suivra ses instincts, m'exposera à de graves manquements. » Il fait cette remarque judicieuse : « Ne pas répondre trop vite quand on me consulte, afin de comprendre mieux ce qu'on me dit et de répondre plus convenablement. *Silentium est gymnasium bene loquendi*. Le silence est un bon exercice, une excellente gymnastique pour bien parler. »

Il constitue la sainte Vierge, vraie directrice du collège, et saint Vincent, supérieur de la maison, et il ne veut agir que comme eux et avec eux.

Il a conscience de sa responsabilité. Il revient dans ses notes sur le compte qu'il rendra à Dieu : « *Judicium durissimum his qui praesunt*. Jugement de Dieu très sévère pour ceux qui sont supérieurs; charge périlleuse; saint Paul craignait d'être réprouvé en prêchant aux autres. J'ai à répondre non seulement de mon âme, mais de celle de mes confrères.. »

Aussi quelle humilité! Elle se rapproche sur plus d'un point de celle de saint Vincent. Il gémit sans cesse de ses défauts, de ses fautes, de ses négligences; et déclare qu'il est indigne d'être le supérieur de ses confrères; qu'il est plein d'amour-propre, indigne, mille fois indigne fils de saint Vincent.

Et cependant il fait l'édification de ses confrères par sa régularité. Il est le premier aux exercices ; il n'en manque aucun ; il est surtout fidèle à sa retraite annuelle, qu'il fait ordinairement seul, comme les règles du supérieur le recommandent. Il choisit pour être plus tranquille, plus solitaire, la ferme de Saint-Vincent d'Asie ; nous en reparlerons à l'occasion de cette maison ; mais quelquefois, par condescendance, il a fait la retraite avec ses confrères. Voici ce qu'il écrit dans son journal intime à la date du 20 août 1862 : « Réuni à mes confrères de Bébek, je profite du loisir des vacances pour accomplir le devoir annuel de la retraite. Depuis plusieurs années, j'avais coutume d'attendre le mois de décembre et de me retirer dans la solitude de Saint-Vincent d'Asie ; mais j'ai cédé à l'invitation des confrères du collège, désireux que je partage avec eux le travail et le mérite de ces exercices. Il m'a été doux de céder, croyant voir là une indication de la volonté divine. »

A la date du 26 août de cette même année, il écrit dans son journal : « Toute la maison sans exception fait la retraite. Cette unanimité donne aux exercices plus de régularité et de ferveur. Notre salle commune est au second étage de la maison neuve, fraîchement aérée et séparée de tout bruit et de toute cause de distraction. Nos répétitions se font le soir régulièrement à huit heures, et chacun y apporte une bonne volonté qui se reconnaît à la simplicité, à l'humilité et à l'onction des bonnes pensées. »

Le lendemain, 27 août, il écrit : « Ces jours se sont écoulés dans le calme et chaque confrère a apporté le concours de sa ferveur et de sa bonne volonté. Tous m'ont ouvert leur cœur et accepté avec déférence les observations et les conseils que j'ai cru devoir leur donner. »

Il faut dire que M. Boré lui même donne l'exemple de cette humble déférence ; il accepte les avertissements qui lui sont faits par ses confrères, il les provoque à l'occasion et il signale humblement dans son journal les défauts qui lui sont indiqués : « 27 août 1862. Une âme à qui j'avais demandé la charité sur mes défauts me répondit : je demande pour vous prudence, douceur, amabilité jusque dans la pratique si difficile de la correction fraternelle. Cette personne me connaît et a deviné juste. Voilà les vertus nécessaires à un supérieur. Je n'ai pas su toujours mêler à la correction fraternelle les aromates et les adoucissements de la charité et de l'humilité. » Le 13 décembre 1862, il écrit : « Je veux profiter des salutaires avis que j'ai reçus, entre autres de celui-ci qui concerne ma façon d'agir dans la conduite des autres. Je suis trop porté à subir les impressions fâcheuses d'un rapport, à me laisser prévenir et sans tout peser et mûrir, à prononcer un jugement ou prendre un parti. » Le 15 décembre 1863, il écrit : « Rappeler à mon admoniteur de m'avertir, s'il le négligeait, et l'y encourager. La dernière recommandation de mon admoniteur a été d'être plus paternel avec chaque confrère, moins sensible aux oppositions et contradictions et ne pas conserver comme de la rancune. »

Ce qui est beau dans ce journal intime, c'est de voir M. Boré cherchant à se bien connaître, gémissant continuellement de ses défauts, luttant sans cesse contre eux, réparant les peines qu'il croit avoir faites à ses confrères, leur demandant pardon, craignant qu'ils ne soient gênés avec lui et leur rappelant à l'occasion qu'ils ne sont pas obligés de venir lui ouvrir leur cœur ; témoignant qu'il laisse un chacun libre de s'adresser à qui il veut et qu'il aura plaisir s'ils usent de cette liberté.

Nous aurons occasion de revenir sur plusieurs de ces points, quand nous le montrerons dans son office de visiteur de la province; nous constaterons que M. Boré, pas plus que tout autre, n'a été sans défauts; mais nous verrons que ces défauts étaient surtout des défauts de la nature, du tempérament; que son zèle parfois indiscret, au début du moins, venait de ce qu'il était néophyte dans la vocation, qu'il n'avait pas commencé par être inférieur en maison avant d'être supérieur; mais que toute sa vie il a lutté, il a cherché à triompher de ses ignorances, de ses impatiences; que sa vie, en un mot, a été une ascension continuelle pour se dégager de la nature et n'agir que sous l'impression de la grâce, pour faire régner Dieu de plus en plus en lui autant que dans les autres, pour combattre avec la même ardeur le mal en lui comme dans les autres et même pour le combattre plus en lui que dans ses confrères, suivant cette résolution : « Juge sévère pour mes défauts, mère compatissante pour ceux de mes confrères. »

(A suivre.)

JOURNAL DE VOYAGE DE M. EUGÈNE BORÉ (1838)

(Suite)

Sous l'empereur Trajan, les Romains n'avaient point étendu leurs conquêtes sur les rives du Pont-Euxin, au delà de l'Isler et du Tyras. Le nord de cette mer se perdait toujours dans un éloignement mystérieux : les poètes y avaient reculé le séjour des champs Élysées ; et ils l'avaient célébré comme le théâtre des premiers faits du grand Achille. Néanmoins, Néopto-

lème, fils de ce héros, y avait déjà fondé la ville de Tomis; et Milet, la plus habile des cités grecques dans la science du commerce et de la colonisation, avait bâti, sur la rive droite de l'Hypanis, Olbia, que son négoce dans l'intérieur de terres inconnues, ses caravanes, ses foires et ses pêcheries rendirent un comptoir opulent. Sur la rive méridionale et opposée, ces mêmes Milésiens élevaient Héraclée, sous l'invocation d'Hercule, dont la statue et les attributs en or massif devinrent la proie de Cotta, lieutenant de Lucullus, lorsqu'il emporta d'assaut cette ville et la livra au pillage. Les colons avaient conquis cette position avantageuse sur les Mariandyniens, peuple distinct des Bithyniens, bien qu'on les fasse aussi sortir de la Thrace. Ils furent bientôt assez puissants pour asservir la nation entière et la réduire à l'état d'ilotisme, selon la remarque de Strabon.

La ville était régie par ses propres lois, et l'usurpation des tyrans, qui surprirent sa liberté, ne fut que passagère. Prise par Mithridate, elle tomba peu après aux mains de ses vainqueurs, les Romains, qui y furent tous égorgés plus tard par la trahison d'Adiatorix, fils de Domnèqueios, tétrarque de Galatie, que la faveur d'Antoine avait investi de ce gouvernement. L'empire chrétien d'Orient l'érigea en siège épiscopal; et, après l'invasion des Turcs, elle releva, avec Sinope, Amastris et Castamouni, de l'autorité de l'émir résidant à Boli; jusqu'à ce qu'enfin Osman, l'ayant réunie aux provinces de la Bithynie, de la Mysie et de la Phrygie, forma le noyau de l'empire qui ennoblit son nom.

La colline qui porte Héraclée ou Erégli, selon la prononciation turque, détachée des collines environnantes, a reçu de la nature tout ce qui peut favoriser la situation d'une ville et d'une forteresse. Défendue

au nord, à l'est et au sud par des escarpements d'un difficile accès, elle s'ouvre au soleil couchant et s'abaisse en pente douce jusqu'à la mer. Là était son port, que protégeait contre la lame et les vents le môle dont on découvre les vestiges au pied de la porte septentrionale. Aujourd'hui, les vaisseaux cherchent un asile au fond de la baie, qu'abrite mal la pointe du cap. Vue du rivage, la cité charme le regard par le désordre de ses maisons peintes et perdues dans les bocages de leurs jardins. Elles sont dominées par les ruines de l'Acropole où étaient apportées les eaux de la montagne opposée, au moyen d'un aqueduc gigantesque, qui était lui-même une autre forteresse. Il n'en reste que quelques vestiges. Le temps et les guerres ont creusé d'énormes brèches dans les tours et les remparts ; et un champ de blé croît sur la place d'armes de la citadelle.

Le nombre des temples et des édifices publics était considérable, à en juger par les débris dont chaque rue et chaque mur de maison offre des fragments mutilés. Dans la muraille des portes grossièrement reconstruites par les Turcs sont incrustés des tronçons de colonnes et des marbres élégamment ciselés, dont quelques-uns portent le signe adorable du christianisme.

Un Français, que l'amour de l'antiquité avait poussé à s'ensevelir plusieurs années dans cette solitude, M. Allier de Hauteroche, a étudié ces ruines et en a sauvé plusieurs de la destruction. Telles sont, entre autres, les deux pierres tumulaires ornant les deux fontaines principales, auxquelles les Turcs portent un respect traditionnel depuis le séjour du savant étranger dont ils honorent la mémoire. Leurs inscriptions et celles de l'Acropole sont les seules qui se soient offertes à nos recherches.

Dans une promenade au dehors de la ville, nous visitâmes les restes de deux temples, convertis ensuite en églises. Ils étaient sur la voie qui conduit à la caverne d'Achéruse, à laquelle on arrive par un petit vallon arrosé d'un ruisseau, où nageaient de nombreuses tortues. Le flanc de la colline présente plusieurs excavations naturelles, dont l'une a été achevée régulièrement avec le ciseau, et d'après sa forme devait servir à la célébration des rites païens. Mais la véritable entrée des enfers, selon la fable, celle par laquelle pénétra Hercule pour enchaîner le dragon Cerbère, est une caverne distincte, que les Turcs visitent peu, à cause de l'horreur superstitieuse que leur inspire ce sanctuaire de l'idolâtrie. Sa bouche est une simple ouverture, si étroite qu'on y entre en rampant, et tellement humectée par les sources qui suintent dans le roc que leurs gouttes menacent d'éteindre les torches nécessaires pour y descendre. Après les détours d'un escalier dont les ténèbres épaisses et humides et l'affreux chaos rappellent aisément à l'imagination les avenues du Tartare, on arrive à une espèce de lac qui probablement a envahi les retraites et les profondeurs de ce labyrinthe mystérieux. Le goût de son eau empêche de supposer l'existence de quelque communication souterraine avec la mer. En plusieurs endroits, nous remarquâmes des niches sans doute destinées à recevoir les statues des divinités infernales.

En rentrant à la ville, nous passâmes par le quartier grec, composé d'une quarantaine de maisons toutes fort pauvres. La veille, nous avions reçu la visite d'un jeune prêtre schismatique, qui fut accueilli avec d'autant plus de joie qu'il semblait envoyé providentiellement pour résoudre nos doutes sur les lacunes d'une inscription que nous étudions en ce moment.

Mais il nous déconcerta fort en disant qu'il était élevé depuis peu au sacerdoce ; que son premier état était l'orfèvrerie, et que sa connaissance de la langue de ses pères se bornait à la lire, sans en comprendre le sens. L'autre desservant, à qui nous fûmes présentés, était un vieillard court et replet, dont la barbe extrêmement blanche rehaussait l'éclat rubicond de sa figure, qui, suivant une expression de Shakespeare, ressemblait alors à un charbon allumé sur un plat de crème. Il était préoccupé d'une grave affaire. Un baril d'eau-de-vie venait d'arriver de Constantinople, et il le débitait avec profit à ses ouailles, sur le parvis de l'église. Son premier salut fut de m'en présenter un large verre, car tous les chrétiens et les Turcs pervertis par leur exemple boivent fort peu de vin qu'ils jugent fade et trop faible, mais ils usent à la place des liqueurs les plus alcooliques. Ils réussissent ainsi merveilleusement à entretenir les musulmans dans ce préjugé universellement répandu que, boire pour nous et s'enivrer, c'est un seul et même acte ; que telle est notre habitude, et que le prophète a défendu toute boisson fermentée pour prévenir cet abus.

Ce vice de l'ivrognerie, général et invétéré chez la race grecque, l'a frappée d'un signe visible de dégénérescence, que nous attribuâmes d'abord faussement à son état d'esclavage. Quelle humiliation et quelle douleur pour le vrai chrétien que le spectacle de ces frères en Jésus-Christ, dégradés par le schisme, à un tel point qu'ils légitiment l'ignorance du Turc, préférant à leur foi la foi de Mahomet !

Invités par les ministres du Seigneur à visiter sa maison, nous y entrâmes, pour leur prouver que devant des musulmans nous étions toujours fiers de paraître chrétiens ; mais nous savions que les prières qu'ils murmuraient à notre intention devant l'autel n'entraient

point dans le trésor de prières, d'aspirations et de louanges que l'Église unique présente tous les jours au ciel; et nous ne pouvions croire que des paroles sorties de lèvres avinées s'élevassent devant le Très-Haut, comme un parfum d'agréable odeur.

La population de la ville ne dépasse point sept mille âmes. Son industrie est toute dans des tanneries, où se prépare un maroquin rouge ou jaune. Les Turcs mangeant peu de poisson, ne tirent point parti des ressources de la pêche, dans une mer où abondent le pagel, le rouget, la dorade, la pélamide, la sole et le merlan.

Le 16 mai, nous sortîmes d'Héraclée, suivant au sud-est une voie ancienne qu'indiquaient ses pavés épars et l'égalité du terrain. Elle passe, à une heure de la ville, par un bourg, dit Belin-Keui, qu'avoisine une colline du même nom. La forme élégante de cette colline, l'air religieux de son bois, ressemblant à un *lucus*, la divinité babylonienne que rappelle son nom même : tout semble indiquer qu'elle a été jadis un lieu consacré. Au moins est-il certain qu'il y avait dans cette direction un but de pèlerinage, représenté par un petit monument que nous trouvâmes plus loin et dont la structure tenait à la fois du mausolée et de l'autel. Une fontaine d'une grande limpidité coulait auprès. Les Grecs de la ville lui attribuent des qualités merveilleuses. Ses alentours sont parsemés de pierres et de ruines, au milieu desquelles nous distinguâmes l'emplacement d'un temple.

Des prairies verdoyantes nous conduisirent ensuite au lit du Lycus, que des bancs de rochers obstruent, dès que la contrée commence à devenir montagneuse. Des hommes étaient occupés à pêcher, au moyen d'une barre de branches d'arbres, le poisson qui remonte de la mer à cette saison de l'année. Il ressemble au

mulet et sa chair est d'un goût délicat. Là nous aperçûmes deux villages, appelés Quemudju et Ailak. Nous laissâmes à droite les rives du Lycus pour gravir une petite montagne. Ses arbres et sa pelouse verdoyante contrastaient avantageusement avec d'autres croupes arides que nous découvrîmes de son sommet. Des bois de pins étaient disséminés dans les vallées voisines. Celle par laquelle nous descendîmes nous ramena au Lycus, que nous suivîmes jusqu'au village de Tchâir-Keui. La nuit commençait ; et nous avions marché sept heures. Nous couchâmes dans la maison de l'aïan ou maire, vaste et déserte comme un caravansérail abandonné.

Dès la pointe du jour, nous remontâmes la vallée du Lycus, d'abord tellement rétrécie que le cours de la rivière était notre grand'route, ce qui exposa plusieurs fois les bagages à être submergés. Les restes d'un pont de construction romaine, que nous trouvâmes à cet endroit et qui appartient à la même époque que celui dont nous avions, la veille, remarqué les ruines près de Quemudju, démontrent l'existence de la voie, ouverte anciennement entre Héraclée et le pays limitrophe, formant, sous les empereurs chrétiens, le diocèse d'Honorïade. La rivière s'encaisse ensuite entre des rochers dominés par des montagnes plus boisées, dont les hauteurs étaient couvertes de chalets. Nous la retrouvâmes une dernière fois, faible comme un ruisseau ; et nous passâmes devant ses sources. Elles sortaient d'un plateau, point culminant du territoire d'Héraclée, qui dut être la frontière de l'Honorïade, comprenant les villes de Cratia et de Claudiopolis. Une autre succession de vallées, graduellement descendantes et ombragées d'une forêt, aboutissait à Tcharchembé. Les maisons du village n'étaient point groupées comme ailleurs autour de la

mosquée, mais dispersées à droite et à gauche sur une vaste étendue de terrain.

L'aïan fit tuer un mouton à notre arrivée; et il nous offrit la partie de son logis appelée selamliq et destinée chez les grands à recevoir ceux qui les visitent ou viennent les consulter pour affaires. Le harem, où ils se retirent avec leurs femmes et leur famille, est un bâtiment séparé et renfermant les meubles les plus précieux, les provisions de bouche et tous les ustensiles du ménage. C'était de cette retraite que sortaient les mets qui nous étaient préparés par des mains invisibles, mais actives et prévoyantes.

Cet aïan était un vieux serviteur de l'État, attaché au pachalik de Bagdad. Il avait guerroyé contre Méhemed-Ali; et, depuis peu seulement, il goûtait dans l'héritage de ses pères les douceurs du repos. « C'est à mon fils, disait-il, de me remplacer; et, quoiqu'il soit unique et qu'il ait tout mon amour, je ne laisserai pas de l'envoyer au sultan. » En prononçant ces mots, il appela : « Ibrahim ! » et de la foule des serviteurs qui se tenaient silencieusement debout devant lui, sortit un beau et grand jeune homme de vingt ans. Si le zèle de la loi étouffait dans cette âme les sentiments de l'amour paternel, avec quelle rigueur ne devait-il pas exécuter envers les autres le règlement de la conscription ?

Durant la nuit, nous fûmes réveillés par un bruit de chaînes, agitées dans la chambre voisine; et comme nous en demandions la cause, on nous dit que l'ordre de lever les nouvelles recrues étant venu de Constantinople, les conscrits étaient tenus aux fers, de crainte qu'ils ne s'échappassent. La nécessité de cette mesure humiliante provient de ce que la loi ne s'observe point comme chez nous avec une impartiale universalité. Son application dépendant du chef d'un district,

s'il n'est point intègre, le riche rachète son fils par des présents corrupteurs; et les enfants du pauvre, qui sont injustement sacrifiés, fuient lorsqu'ils le peuvent. C'est ainsi qu'en plusieurs autres endroits, nous avons vu enchaînés, comme des malfaiteurs, des adolescents débiles et estropiés. Les chrétiens, exempts autrefois de tout service militaire, doivent fournir aujourd'hui à la marine et à l'arsenal un certain nombre de manœuvres ou de matelots. Ces victimes sont enlevées par ruse ou par violence à leurs parents, pour un temps illimité. Que de mères nous ont fait à ce sujet de douloureuses confidences!

Ayant appris de la bouche de l'aïan que dans les environs étaient les restes d'un château, bâti par les Génois, nous allâmes vers le nord à l'endroit désigné, distant d'une lieue de son habitation. Nous y vîmes une colline séparée de celles qui l'entourent, et qu'un torrent défendait comme un fossé naturel. Des pierres roulées dans son lit et taillées comme celles de l'escalier encore visible appartenaient aux tours et aux remparts extérieurs. Les briques disséminées sur le sol indiquaient quel peuple en était l'architecte et le fondateur. Le village voisin est bâti tout entier avec les ruines du château; et les habitants n'ont épargné qu'une tombe, dont la façade large de 14 pieds est tournée vers la citadelle, comme pour lui présenter à dessein le nom inscrit dans son épitaphe grecque. Ce monument, dont la porte et la voûte intérieure sont construites avec art, était environné de plusieurs autres dont il ne subsiste que les fondements. C'était autrefois un poste militaire et la clef des défilés des montagnes menant à Héraclée, à Tium ou dans l'intérieur de la Paphlagonie. Sans aller à Bartan, petite ville dont nous parlerons ensuite, placer Claudiopolis, que l'on sait avoir existé dans l'Honorïade, ne pour-

rait-on pas fixer ici sa position? Le nom de Castro-moena, que les auteurs ajoutent à celui de Claudopolis, conviendrait à ce campement romain.

Toute cette contrée est peu connue des géographes et n'est point au midi de Tcharchembé, mais bien à 6 lieues au nord; et ce même village, que l'on place sur les cartes à l'ouest du Falios, est à plus de deux heures de l'autre côté, vers l'orient.

Les deux noms Tcharchembé et Perchembé, d'origine persane, désignent également chez les Turcs le quatrième et le cinquième jour de la semaine, correspondant au mercredi et au jeudi de la nôtre. Deux autres villages dans les environs portent les noms analogues de Djuma et Bazar, c'est-à-dire vendredi et dimanche.

Le 19 mai, nous quittâmes Tcharchembé, et, traversant les deux villages d'Eiélet et d'Uslubey-Oglou, embellis par une végétation variée, nous atteignîmes les rives du Falios, l'ancien Billoeus, la plus large et la plus rapide des rivières de la Bithynie.

Le bac nécessaire pour le passage de ce petit fleuve qu'aucune digue ne contient, et qui, aux premières fontes des neiges, inonde et ravage les vallées, nous montra combien les Turcs avanceront difficilement dans la voie des améliorations publiques. Qu'on se représente pour bateau le tronc d'un gros pin creusé, comme chez les sauvages, mais avec moins d'art, et pour matelots quatre hommes ramant d'une main avec des pieux, tandis que de l'autre ils rejetaient l'eau qui se faisaient jour par les crevasses. Il fallut décharger les chevaux de leurs bagages, et ces animaux, placés en travers, avaient à peine la place pour poser les quatre pieds dans la pirogue. Comme nous énumérions aux bateliers les dangers et les inconvénients d'une navigation aussi imparfaite, le plus âgé

d'entre eux, que sa longue barbe, son front chauve, ses épaules nues et musculeuses me faisaient comparer à l'image du Temps ou du nocher Caron, répondit : « Vous avez raison, Monsieur, mais c'est ainsi que faisaient nos pères. »

Nous rencontrâmes là deux Arméniens, établis dans la petite ville de Devret, qu'ils nous dirent être éloignée, vers le sud, de 7 lieues environ. Le nombre des familles arméniennes y est assez considérable pour que le patriarche de Constantinople ait érigé ce lieu en siège épiscopal ; mais des querelles assez récentes avaient troublé la bonne harmonie de cette église, et poussé le troupeau à chasser son pasteur.

Une bande de jeunes chevaux, dont les formes élégantes et la course agile me rappelèrent l'ancienne réputation de la cavalerie des Bithyniens, galopait dans les pâturages qui s'étendent au pied de la colline de Perchembé. On nous abandonna encore là le quonaq, ou logis de l'aïan. Le maître était absent, et son imam, ou prêtre desservant la mosquée qui était une simple chambre de la maison, nous fit les honneurs à sa place. Le lendemain, jour du dimanche, pendant qu'il appelait d'une voix grave et cadencée les fidèles à la prière du matin, M. Scafi de son côté immolait dans le sacrifice non sanglant la victime de propitiation. Cependant, la chambre était tapissée de sentences de l'Alcoran, dont quelques-unes niaient implicitement la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce contraste se renouvelait périodiquement le jour de la semaine consacré au Seigneur, et quelquefois dans le sanctuaire même du Dieu de Mahomet, en face de la mihrab ou de la niche qui indique au musulman la direction de la Mecque, vers laquelle il doit se tourner dans ses adorations. Alors comme l'avenir religieux de ces peuples nous préoccupait vivement ! Quelles ardentes prières

n'adressions-nous point au ciel pour hâter le règne de la foi chez des hommes qui nous témoignaient déjà, à nous, chrétiens, une charité si hospitalière?

Malgré la pluie, nous montâmes à cheval, sur les dix heures, pour aller à Tium, qu'on nous dit être à 5 lieues au nord. Pendant trois heures, il nous fallut rester couchés sur le cou des chevaux, pour éviter les branches dont le berceau touffu embarrassait l'allée de la forêt qui était notre sentier. Cette précaution ne nous garantissait qu'imparfaitement de leur choc, qui était accompagné d'une ondée de gouttes ruisselant de toutes les feuilles. Les chevaux s'abattirent successivement et comme à tour de rôle dans cet épais fourré, mais sans nous causer aucune disgrâce. Arrivés au village de Qualbazar, nous fûmes introduits près de l'aïan, qui tenait en cet instant conseil avec les notables du canton.

Nous entrions donc à propos pour jouir du piquant spectacle d'une assemblée turque. Une vingtaine d'hommes, la plupart vieillards à barbe blanche, étaient gravement assis sur un modeste sofa; tous tenaient à la main et à la bouche la longue pipe dite tchibouq, compagne inséparable des Orientaux. La bigarrure variée de leurs turbans, de leurs vestes et de leurs larges pantalons ou chalvars, était d'un noble effet, et faisait mieux ressortir ce qu'avait de mesquin le costume européen du président. Cet homme, leur chef et le représentant de l'autorité civile, aussi bien que de l'esprit réformateur de son maître, le sultan, avait pour insigne de sa dignité un fez, rabattu sur les yeux, une redingote bleue à collet droit garnie de boutons ciselés et un pantalon de la même couleur. Du reste, il ne connaissait point encore la mode gênante de la cravate; et il avait les pieds nus, par obéissance à l'article de la loi religieuse qui défend de souiller

les tapis sur lesquels le croyant s'acquitte de la prière obligatoire, aux heures principales de la journée. Avec ce singulier accoutrement, qui le rendait assez semblable à un laquais de gentilhomme ruiné, notre aïan était encore plus fier que les autres. Il avait même l'air de poser devant la société comme modèle de bon goût et d'élégance; hommage, me disais-je, involontairement rendu à la civilisation chrétienne, qui change d'abord l'existence de ces Tartares, en attendant l'opération de l'autre changement interne et spirituel.

Bien qu'il s'agît d'une affaire importante, de l'augmentation de l'impôt communal, il n'y avait ni cri ni dispute ni gestes dans l'assemblée. Tous fumaient en silence et paraissaient plongés dans la réflexion. Quelquefois seulement une bouche s'ouvrait pour laisser échapper avec la fumée du tabac une observation concise. Quand Ali entra, tenant à la main notre firman, tous s'inclinèrent d'un mouvement unanime et spontané devant cet ordre émané du pouvoir suprême; et l'aïan, avant de l'ouvrir, le porta à son front et sur les lèvres. Ce respect religieux du pouvoir est réellement quelque chose de touchant; et sur ce point, avouons-le, nous sommes en arrière de peuples que nous appelons barbares.

A notre apparition dans la salle, la formule de l'hospitalité turque, qui sonne si agréablement aux oreilles de l'étranger, fut répétée par toutes les lèvres : « Soyez le bienvenu, nous disait-on : que votre arrivée soit heureuse! vous êtes tout mouillés; qu'on allume le feu; qu'on apporte la pipe et le café. » Ensuite, chacun selon l'étendue de son érudition, nous donna des renseignements sur les ruines des environs. C'est ainsi que nous apprîmes l'existence d'une forteresse génoise, placée entre les embouchures du Falios et de l'ancien Parthénus. Ils la nommaient Genzeldjé-

Hissar. Un changement imprévu dans notre itinéraire nous empêcha de la visiter.

Nous prîmes congé de l'assemblée et, marchant à l'ouest à travers une forêt peuplée de daims, de cerfs et de sangliers, nous retrouvâmes, au bout de deux heures, le Falios, que bordent des prairies marécageuses et parsemées de quelques habitations. De l'autre côté de la rivière est un groupe de cabanes portant le nom de village de Falios. Elles n'occupent point l'emplacement de la ville ancienne, dont la citadelle couronne la hauteur qui avoisine la mer. Nous nous dirigeâmes vers ces ruines, par un champ où gisaient sans ordre des pierres sépulcrales, d'une forme analogue au monument de Cheherler, dont nous avons parlé précédemment. Leurs proportions étaient moins grandes ; mais la pierre était également d'un granit noir, orné de quelques figures grossières et sans inscription. Plusieurs avaient été retournées et fendues, comme pouvant recouvrir ou renfermer un trésor ignoré. Ce champ mortuaire était convenablement placé près de la grève déserte ; une colline en dérobait l'aspect aux habitants.

Strabon paraît juger sévèrement la ville de Tium, en disant que son unique titre à l'attention de la postérité est d'avoir eu pour maître Philétère, de la race des Attales. Il n'est guère présumable qu'une cité riche, vaste et policée, comme l'indiquent ses restes, n'ait donné le jour à aucun homme illustre, et n'ait pas été le foyer d'un mouvement intellectuel.

La population primitive, désignée sous le nom de Caucones, était distincte des Mariandyniens, soumis à la république d'Héraclée. Les uns les font descendre des Pélasges ; les autres fixent leur origine dans la Scythie ou dans la Macédoine.

La ville était bâtie sur le revers occidental de la

colline et abritée contre le vent du nord par le promontoire qu'occupait la citadelle. Elle formait un arc parfait dont le rivage de la mer était la corde. Le blé et l'orge croissent abondamment dans les maisons, les rues et les places publiques. Quant aux édifices dont les fondations massives n'ont pu être remuées par la bêche ou la charrue, ils sont couverts de halliers et de plantes parasites, signes auquel nous avons reconnu l'enceinte des murailles. Elles commençaient à l'Acropole, que sa position sur un roc escarpé et sa construction cyclopéenne rendaient inexpugnable. En s'étendant du nord au sud, elles allaient rejoindre un autre fort de style romain, qui devait autant servir à contenir dans le devoir la ville subjuguée qu'à la défendre contre les attaques extérieures. Là, les remparts se dirigeaient au couchant, et la mer terminait leur ceinture. Outre les trois arches d'un immense aqueduc en briques de la hauteur de 35 pieds, nous distinguâmes encore deux temples. Le premier avait 20 mètres et demi de long sur 19 de large. Les murs épais de 5 pieds étaient des pierres taillées et jointes sans ciment. La porte principale en plein cintre de 10 pieds d'ouverture, correspondait à une porte parallèle ouverte au fond de l'édifice et, de plus, sur les côtés, quatre autres portes moins élevées servaient à l'écoulement de la foule et au ministère des prêtres. Le pan de la façade, dont le faite est renversé, a encore plus de 40 pieds d'élévation.

De là, on est conduit, par un petit sentier bien pavé et ressemblant à une rue, vers un autre édifice, plus rapproché de la mer, dont l'architecture était aussi riche qu'élégante. Le marbre blanc qui en revêtait l'intérieur a été brisé par le marteau. Un péristyle décorait l'entrée, et trois portes parallèles, de 12 pieds de hauteur, ornées de festons, introduisaient la foule

dans la nef longue de 28 mètres. Puis venait le sanctuaire, de forme carrée, ayant environ 21 mètres. Dans le fond étaient de petites portes de 2 pieds d'ouverture, donnant entrée dans des retraits dérobés, qui servaient à la célébration des mystères. Au milieu des décombres, nous remarquâmes un bloc de marbre, où étaient gravés trois groupes de lettres, tenant à une plus longue inscription. Des tronçons de colonnes corinthiennes, d'un diamètre énorme et d'un marbre fin, étaient gisant aux alentours.

Le soir, chassés par une ondée qui nous trempa jusqu'aux os, nous allâmes coucher au village dans la maison des étrangers, asile récemment bâti aux frais de la commune pour les pauvres et les voyageurs. On s'empressa de la nettoyer et de la garnir le plus convenablement possible.

Quelques-uns des habitants apportaient leurs lits et leurs couvertures, les autres du bois, des œufs et du lait. Il y avait parmi ces braves gens émulation de vertu hospitalière. Ils vinrent tous ensuite se ranger en cercle autour du même foyer avec leur frugal repas, composé de lait caillé, mêlé d'oignons et de galettes de maïs. Ils mangeaient en notre présence, disaient-ils, pour nous faire honneur.

Le pays, bien que très productif, est si mal cultivé que nous manquâmes de pain. Cette disette nous força de le quitter précipitamment et d'aller le lendemain, après huit heures de marche, retrouver, à Bartan, Abraham et nos bagages, dont nous nous étions séparés la veille pour entreprendre l'excursion de Tium.

Bartan tire son nom du Parthénus, rivière qui séparait anciennement la Bithynie de la terre des Paphlagoniens. Les Turcs l'appellent Bartine. Elle est navigable seulement jusqu'à la ville : c'est-à-dire six heures au-dessus de son embouchure. Cette petite cité

turque, la plus considérable que nous eussions rencontrée depuis Constantinople, a un air d'aisance et surtout de propreté fort rare en Orient. Fixer sa population d'une manière exacte serait chose difficile, attendu qu'en Turquie il ne s'opère jamais de recensement, et que les femmes et les enfants n'entrent point en compte des personnes civiles. On ne comprend dans le calcul que les hommes faits, capables de porter les armes et les chefs de famille. Conformément à ce principe qui doit régler toutes les autres estimations de ce genre, Bartan se compose de cinq cents maisons, parmi lesquelles une trentaine sont grecques et arméniennes. Elle est l'entrepôt de quelques marchandises, qui y sont apportées de la capitale, où elle envoie en échange des chanvres, des fruits et des bois de construction.

Le Mutécellim, ou chef de la ville, qui, dans la hiérarchie administrative, occupe le degré correspondant chez nous à celui de sous-préfet, nous assigna pour logement le café le mieux fourni : ce qui donnera une idée des autres, lorsque nous avouerons n'y avoir pu trouver de pain, parce que nous arrivions après le coucher du soleil. Dans ce café se trouvait une petite chambre séparée, garnie d'une natte, où les habitués venaient fumer, boire et bâiller. Plusieurs d'entre eux nous visitèrent; et une bienveillance tolérante se manifestait dans leurs actes et dans leurs sentences. Il n'en était point ainsi des enfants, qui témoignent pour l'étranger chrétien une aversion que nous avons remarquée rarement ailleurs. Cette antipathie est le résultat de leur première éducation, qu'ils reçoivent des femmes. Ce sont elles qui, dans leur ignorance, perpétuent les vieux préjugés contre ceux dont la religion peut seule les tirer de la servitude dégradante où elles languissent. Affectant à l'égard

des Francs un rigorisme de pruderie, plus choquant encore, elles ne se cachent pas seulement à ses yeux dans leurs voiles; mais même elles fuient sa présence, comme celle des bêtes fauves. Sont-elles surprises, au milieu d'un champ ou d'un chemin, elles s'accroupissent, se couchent la face contre terre; et, si elles sont seules à la maison, elles le laisseront mourir de faim et de soif plutôt que de lui porter un morceau de pain ou un verre d'eau. Le christianisme, qui, seul entre toutes les religions, a élevé la femme au rang honorable que lui accorde notre société, pourra seul aussi régénérer sa condition dans les contrées musulmanes. Ce changement, le plus digne d'admiration entre toutes les améliorations sociales qu'il est appelé à opérer, sera le miracle de son action toute-puissante. Combien était donc risible l'illusion de ces jeunes gens, dont le zèle religieux appliqué au vrai eût si glorieusement servi la cause de l'Église, lorsqu'ils venaient chercher la femme libre dans ces régions; et croiser dans la Méditerranée, pour la surprendre à son passage de Constantinople à Alexandrie!

Nous eûmes dans la nuit une alarme sérieuse. Le feu avait éclaté dans un café voisin du nôtre; et les auteurs de l'accident, au lieu d'appeler au secours, avaient pris la fuite, tant le péril avait troublé leur raison! Comme ce quartier faisait partie du bazar, et que les maisons étaient de simples boutiques en bois, abandonnées le soir par les propriétaires qui se retirent dans leurs familles, l'incendie se propagea rapidement. Nous fûmes réveillés par le fracas des toits croulants et par le pétilllement des flammes, qui dévoraient ces frêles habitations de sapin. Déjà le feu nous cernait; et il fallait songer à son salut, en sacrifiant ses bagages; position critique pour le

voyageur, que cette perte irréparable arrêterait tout court dans sa marche. A l'aide du sang-froid d'Ali et de la vigueur d'Abraham, les caisses, les selles des chevaux et les autres effets furent transportés en un lieu sûr, au milieu des torrents d'une pluie soudaine, qui éteignit, comme par enchantement, l'incendie et préserva notre habitation. Nous vîmes alors des choses qui mettent à nu la nature et le caractère des Turcs. Il n'y avait ni pompe ni service organisé pour arrêter les ravages du feu, dont une étincelle suffit pour embraser ces maisons, vermoulues et attenantes les unes aux autres. Ce jour-là, on semblait compter sur l'eau du ciel. Des cris et des sanglots étaient poussés par les femmes et les enfants qui sauvaient les derniers restes de leur petit négoce; mais on n'entendait aucune plainte ni contre les hommes ni contre Dieu. Je vis un marchand immobile et silencieux devant sa boutique qui n'était plus qu'un monceau de cendres; et le lendemain, en buvant le café avec quelques-uns de nos visiteurs, comme la conversation tomba sur l'événement de la nuit, j'entendis l'un d'eux dire, sans changer sa gravité et comme par forme de remarque accessoire : « Quant à moi, j'ai tout perdu hier. »

La superstition est grande parmi le peuple. Plusieurs attribuaient sérieusement ce malheur à la malédiction d'un derviche, qui avait été éconduit sans aumône de quelques-unes des boutiques incendiées. Ce derviche, nommé le Scheik Akmed, jouissait d'une haute réputation de sainteté. Il parcourait la veille, les bazars et les places publiques, en donnant le spectacle de la vertu miraculeuse à laquelle l'a élevé sa vie pénitente. Le corps demi-nu, les épaules couvertes de sa chevelure noire, longue et hérissée comme une crinière, et tenant à la main droite la lame

luisante d'un sabre, il marchait à pas mesurés, en tirant du fond de sa poitrine ces paroles sacrées, qu'il semblait plutôt rugir que prononcer : « Allah Akber! Allah alkber! Dieu est très grand! Dieu est l'être le plus grand! » Un jeune enfant le précédait, chantant avec justesse un cantique à l'honneur des religieux qu'ils ont canonisés. Il présentait à chacun le vase d'étain, où la piété déposait son offrande. Lorsque les dons se multipliaient, le derviche haussait d'un ton sa litanie monotone; et, roulant des yeux convulsifs, il se frappait violemment la ceinture, qui résistait au fil acéré de son sabre : cette merveille excitait les cris d'admiration de la foule. On m'amena l'énergumène. Quelques années auparavant, j'aurais pu craindre que, dans un accès d'illumination, il ne dirigeât contre moi son arme, afin d'offrir au prophète l'holocauste agréable du sang d'un infidèle; mais aujourd'hui la qualité de Franc est une sauvegarde, même contre l'intolérance. Le derviche se contenta de crier plus haut Allah akber! et de se frapper plus fortement le ventre. Par malheur, un de ces coups ayant donné de travers, il se fit une large entaille, d'où le sang ruissela. Autrefois encore, on eût pu imputer cet accident à mon influence sacrilège; mais les uns se contentèrent de sourire en hochant de la tête; les autres remarquèrent que quelquefois son pouvoir magique faiblissait; et moi, je le consolai, en augmentant quelque peu l'aumône qu'il espérait de ma charité.

Le 24 mai, le soleil dissipait les nues pluvieuses qui, depuis une semaine, chargeaient l'horizon; et la sérénité de l'air nous promettait des jours plus beaux. C'était la fête de l'Ascension. Bien qu'en pays infidèle, exilés de l'immense société qu'unissent une foi et une charité commune, nous voulûmes participer

aux bénédictions que le ciel verse sur toute l'Église en cette solennité. M. Scafi officia donc dans notre pauvre réduit, et comme d'ordinaire nous fûmes son acolyte. La commémoration du retour du Fils de l'homme vers son Père attriste, parce qu'elle rappelle le départ de celui qui avait racheté et consolé le monde, en même temps qu'elle réjouit, parce qu'elle est le commencement de sa glorification et le gage futur de la nôtre. Mélange doux et nullement incompatible d'un sentiment d'amertume et de joie, qui se retrouve au fond de toutes les félicités terrestres. L'adoration et la prière communiquent à l'âme une énergie nouvelle, et doublent sa faculté d'aimer. C'est ainsi que notre pensée nous emportait au delà des solitudes de l'Anatolie, à travers la mer Noire et la mer Blanche¹, auprès de nos frères et amis de France dont plusieurs, nous en étions sûrs, murmuraient à la même heure notre nom devant le Seigneur. Nous assistions de loin à l'office, qui se célébrait dans nos églises avec une pompe si joyeuse. Le son des chants liturgiques, le bruit des cloches retentissantes parvenait, pour ainsi dire, à nos oreilles; et nous aspirions comme quelques parfums des nuages d'encens offerts à l'autel.

Absorbés dans ces réflexions, nous quittâmes Bartan, avec Ali et un guide, pour aller à Amassérah, l'ancienne Amastris, et de là jusqu'à l'ombreuse Cytore d'Hombre et d'Apollonius. Deux chemins conduisent à Amassérah : l'un par la plaine, plus long, mais plus égal; l'autre par la montagne, raide et malaisé. Nous le primes, afin de voir la figure de l'oiseau sculptée dans un rocher, dont nous avaient parlé plusieurs Turcs, en nous conseillant avec

1. Tel est le nom que les Turcs donnent à la Méditerranée.

mystère de rechercher le trésor, jadis confié à sa garde. Nous gravîmes pendant deux heures des pentes hérissées de broussailles et de taillis, et nous atteignîmes un rocher énorme, près duquel le chemin serpentait, comme un escalier tournant. Des degrés réguliers et taillés avec soin m'indiquèrent le voisinage du monument, devant lequel le guide s'arrêta soudain. Alors je vis une colonne d'ordre toscan surmontée d'un aigle aux ailes déployées, et tenant dans ses serres une double palme d'olivier. Sa tête a été mutilée, ainsi que celle de la statue voisine, qui est aussi sculptée dans le roc. Les sandales, la toge et la pose sont romaines. Son bras fracassé était étendu en signe de domination vers la mer, qui, à une profondeur effrayante, par delà les vallées, déroulait sa nappe bleue et immense, sous un soleil étincelant. J'admirais le choix du lieu et la patience audacieuse qui avait coupé le roc vif, comme une muraille, à une étonnante hauteur, lorsque j'aperçus sur la tête de la statue l'encadrement d'une inscription, dont une petite mousse verdâtre, entretenue par l'humidité, couvrait les caractères, et les rendait illisibles à l'œil, même aidé de la lunette. A moins d'un échafaudage, construit à dessein, il est impossible d'y atteindre sans péril et nous avons dû laisser à un autre voyageur l'honneur et la satisfaction de connaître le nom du héros triomphateur. Il fallut se contenter d'une autre inscription, non moins illisible, gravée sur le piédestal, dans laquelle nos yeux ont cru distinguer les deux mots d'Amastrie et de Salvatori : ce qui confirmerait du moins l'origine romaine du monument. Nous avons pensé au grand Pompée, premier conquérant de ces régions, où l'on trouve à chaque pas d'importants vestiges de sa gloire. Mais un simple général aurait-il osé éterniser avec tant de faste le souvenir d'une

victoire, et ne vaut-il pas mieux voir ici une œuvre et une invention de la vanité des empereurs? Parmi les noms de ceux-ci, nous hasarderons celui de Sévère, dont les armes furent illustrées dans l'Asie, et qui avait fait ériger près d'Amastrie un temple en son honneur, que nous découvrîmes dans la soirée.

En descendant l'escalier, qui reparaissait par intervalles le long du roc, nous passâmes devant d'antiques fontaines, dont les abreuvoirs de pierre reçoivent encore une eau limpide. Un berceau d'aubépines et de lauriers-roses s'offrit ensuite, comme l'avenue d'un édifice en ruines, ayant la forme d'une grotte, et ouvert vers le septentrion. Sa largeur était de sept pieds et sa hauteur de huit. C'était sans doute un caveau sépulcral, destination que semblaient confirmer plusieurs tombeaux d'un granit noir et poli que nous découvrîmes à ses côtés, à travers l'épais bocage de mille arbustes en fleur. Quelques-unes de ces pierres tumulaires, semblables à celles de Cheherler, d'Héraclée et de Tium, étaient renversées de leurs bases. Les autres, par leur masse inébranlable, défiaient les efforts d'une curiosité cupide.

Une voie pavée, dont la direction est très visible, conduisait à la ville; mais les Turcs, au lieu de prendre la peine de la réparer, préférèrent suivre le lit d'un torrent coupé à pic, comme un précipice, où la prudence commande de mettre pied à terre. Au delà est une esplanade, d'où l'œil embrasse dans toute son étendue la vallée d'Amassérah, que resserre une ceinture de montagnes. Des jardins en tapissaient le fond et s'étendaient jusqu'à la cité, qui, avec ses toits couverts en tuiles, nous apparaissait comme une grappe de corail suspendue au bord de la mer.

A l'entrée du vallon, deux monuments frappèrent nos regards. Le premier était un temple en marbre

blanc, dont le temps et la main des hommes n'ont point effacé les derniers festons qu'y avait prodigués la sculpture. L'autre, beaucoup plus vaste, étendait sur deux lignes parallèles ses murs de briques, que le ciment romain a rendus indestructibles. On aurait dit un palais fortifié; mais la multitude des portes et des fenêtres, laissant circuler la lumière, et les fontaines jaillissantes dans ses salles désertes me firent supposer qu'on avait élevé là des bains somptueux; conjecture approuvée par M. Scafi, qui trouva même dans le plan de l'édifice une ressemblance avec le palais des Thermes de Rome.

Amastris, dont on découvre la muraille d'enceinte au milieu de la vallée, était beaucoup plus étendue qu'Amassérah, réduite à quelques groupes de maisons disséminées entre ses deux ports. La plus grande partie de la ville actuelle est resserrée vers la pointe orientale de la presqu'île qui fut sa citadelle. Ce rocher circulaire et protégé par des brisants est l'emplacement de l'ancienne Sésame, que le docte Rennell éloigne à tort de quatre milles d'Amastris. Strabon dit positivement que Sésame devint l'Acropole de la cité bâtie par la femme de Denys, tyran d'Héraclée, laquelle lui conféra son propre nom. Sésame n'était originairement que le comptoir de la république héracléenne, et sa population se fondit avec les nouveaux colons venus de Tium, de Cytore et de Cromma. Ces deux dernières villes s'associèrent même à sa fortune, pour jeter les fondements d'un petit État fédératif. Il n'est pas inutile de remarquer que cette princesse Amastris était la fille d'Oxyathre, frère de Darius, vaincu par Alexandre le Grand, parce que cette haute extraction nous rend raison de la magnificence orientale d'un monument que nous avons admiré dans sa capitale. Il est situé sur le revers occidental de la

montagne, qui se prolonge jusqu'au port. Là, nous vîmes avec surprise que des constructions, qui de loin nous avaient paru autant de cavernes, étaient des voûtes colossales, au nombre de dix-neuf, ayant chacune dix mètres d'ouverture. Leur fond était percé d'une large porte communiquant à des salles souterraines, actuellement obstruées par les décombres d'autres salles, dont le dédale se prolongeait à une profondeur inconnue. Ces blocs, non cimentés et unis avec une habileté savante, semblaient posés là, comme pour étayer la montagne elle-même.

Nous n'en comprîmes pas la destination jusqu'à ce que, ayant franchi une haie vive qui couronnait leur bord supérieur, nous entrâmes sur une terrasse longue, large et unie, favorablement exposée au nord-est et abritée par la crête de la montagne contre les vents arides ou impétueux du sud et du couchant. Alors nous jugeâmes que c'était un jardin suspendu, ouvrage de la nièce de l'opulent Darius, qui pouvait avoir cédé à la tentation d'imiter la reine de Babylone, dont la mémoire est toujours populaire en Orient. Le labyrinthe qui la supporte devait, en ce cas, servir à préserver des rigueurs du froid les plantes exotiques du parterre; et, durant les ardeurs du solstice, ses salles sans fin étaient tempérées par une fraîcheur agréable. Amastris n'avait point perdu l'habitude des souverains de la Perse et de la Syrie, émigrant de la plaine, aux approches de la saison d'été, et cherchant dans une contrée montagneuse un air pur et moins chaud. C'est ainsi que Sémiramis allait, suivant la tradition, passer la saison des chaleurs dans la ville arménienne de Van, où nous avons retrouvé son palais taillé dans le roc.

À l'extrémité du jardin, une eau exquise s'échappe en murmurant d'une grotte artificielle. En y étanchant

notre soif, nos genoux s'appuyèrent sur un fragment de marbre, orné de lettres grecques, d'une élégance extrême et profondément burinées, sur une longueur de trois pouces. Évidemment, elles faisaient partie d'une inscription monumentale. Pendant que je m'affligeais du vandalisme qui avait arraché et jeté là au hasard un lambeau de quelque page historique, je fus appelé par M. Scafi, arrêté non loin de ce lieu devant un édifice d'une architecture gréco-romaine. Il ressemblait à un pavillon ouvert, couronné d'un entablement carré, qu'embellissait une frise. Sa largeur était de 22 pieds et son élévation de 30. A notre grande joie, nous découvrîmes sur le fronton des lettres grecques, exactement semblables à celles de la pierre posée au bord de la fontaine; et quelque attention nous prouva que ces caractères se liaient à ceux-ci et remplissaient la lacune qui rendait l'inscription incomplète. De l'autre côté, la même inscription était reproduite en caractères latins. L'une et l'autre nous apprenaient que ce temple de la Paix ou de la Victoire avait été élevé à l'honneur de l'empereur Sévère par la quatrième légion gauloise. Un Français ne contemple point sans émotion, aussi loin de la patrie, un signe inattendu de la valeur de ses barbares ancêtres, valeur héréditaire et comme inamissible, qu'ils ont si bien transmise à leurs enfants.

En suivant les traces du rempart qui défendait ce côté de la ville, nous fûmes attirés vers des ruines d'une grandeur imposante. C'était un pan de mur, épais comme celui d'une forteresse, ayant plus de soixante pieds d'élévation, bien que sa partie supérieure ait été renversée. Une porte cintrée, ouvrant sur la façade, devait être, à en juger par sa hauteur et par le large escalier auquel elle conduisait, une des entrées principales du monument. En regardant à tra-

vers le feuillage des arbres, nous distinguâmes à une certaine distance, sur la même ligne, une autre masse de constructions parallèles, qui nous offrirent une porte et un escalier semblables. Là était donc la seconde entrée d'un vaste édifice public, dont les autres parties ont disparu, à l'exception des fondements étendus en demi-cercle vers la colline. L'espace renfermé entre ces différents points était uni et égal, comme le champ d'une arène : ce qui nous conduisait à retrouver le plan entier de l'amphithéâtre. Son diamètre était d'environ 250 pieds.

De là nous regagnâmes la ville en traversant des jardins et des vergers, dont quelques-uns avaient pour bornes des colonnes de marbre rouge d'une grosseur prodigieuse. Des fûts et des chapiteaux jonchaient les alentours d'une basilique, dont le chœur est actuellement l'écurie d'un jardinier turc. Sur le mur extérieur étaient deux épitaphes grecques : l'une à la mémoire de Claudius Lépidus, archiprêtre du Pont et chef spirituel de la ville; l'autre au nom de Claudia Lépida, sa fille.

L'isthme joignant Sésame à Amastris était comme le môle naturel qui séparait les deux ports creusés dans ses flancs à l'est et à l'ouest. C'est ce dernier havre occidental, étroit et mal fermé, que les navires fréquentent exclusivement. Aujourd'hui, sur son chantier, un navire de guerre est perpétuellement en construction. Il est comme le tribut imposé sur la ville par l'État. Quelques jours avant notre venue, une belle frégate de soixante canons avait été heureusement mise à flot. Elle était tout équipée; et, au premier vent favorable, elle devait cingler vers le Bosphore, où l'attendait l'escadre ottomane. Le port oriental, vaste comme une rade, est désert depuis la destruction de la digue qui rompait la vague soulevée par les

ouragans du nord. A son extrémité, en regard de la citadelle, s'élevait sur le penchant de la montagne un château fort, ouvrage véritable des Génois, abandonné à l'époque de la conquête ottomane.

Ali nous attendait dans une petite maison, où fut envoyé le repas du soir par un excellent vieillard turc, nommé Méhémet-Aga, qui, sans aucune arrière-pensée d'intérêt, se prit d'une sympathie soudaine pour nos personnes. Il voulut même nous accompagner dans l'intérieur de la ville et nous montrer ses curiosités. La cause de tant de complaisance était que, durant son séjour à Constantinople, il avait eu occasion d'apprécier le caractère de plusieurs Francs; et il nous faisait l'honneur de nous ranger, sur notre mine, parmi la classe de ces hommes dignes de son estime.

Après avoir franchi la porte de la citadelle, dont l'architecture quasi cyclopéenne remonte aux temps de l'antique Sésame, nous fîmes le tour de ce rocher calcaire que l'art a fortifié plus encore que la nature. Le côté regardant la terre ferme est défendu par la muraille grecque dont les pierres sont des masses de granit défilant toutes les injures du temps. Les hommes même les ont forcément conservées, comme on le voit à plusieurs figures d'oiseaux et à un bas-relief élégant de l'Amour tenant en main la torche de l'Hyménée. En effet, si le zèle iconoclaste des musulmans avait pu atteindre à la hauteur de ces emblèmes et les détruire, leur sculpture ne perpétuerait pas aujourd'hui le souvenir de l'art grec. Chose singulière! leur intolérance a poussé le vandalisme moins loin que celle des réformés et des révolutionnaires dans notre patrie chrétienne. Le signe rédempteur de la croix brille intact sur plusieurs édifices de l'époque génoise et semble attendre le retour triomphal des enfants régénérés par son sceau spirituel.

J'explique ce respect par celui que Mahomet a inspiré à tous les siens, en présentant dans son livre la personne de Jésus-Christ sous un caractère de grandeur si imposant qu'elle flotte vaguement entre la nature humaine et la divinité. Il a rendu involontairement cet hommage à la vérité, que celui dont il venait abolir le culte est figuré dans ses versets d'une inspiration désordonnée, comme plus grand, plus saint et plus miraculeux que lui-même.

A côté de ce symbole religieux, subsistent les écussons et les armoiries de quelques familles patriennes de Gênes. Cette république, rivale de Venise, encore plus étonnante dans sa fortune, parce qu'elle agissait avec des moyens moins étendus, couvrit toute cette mer des établissements de sa domination. Elle s'était adjugé le patrimoine des Grecs devenus impuissants à le gérer. Pour se maintenir dans ces postes, elle avait réparé, ou pour mieux dire, déparé les constructions de leur architecture admirable, pour les accommoder aux règles du nouveau système de défense militaire : entreprise qu'elle a exécutée, en dépit de l'art, avec l'habileté économique qui est le génie des peuples marchands.

Sur le sommet du roc, notre regard fut consolé par l'apparition de plusieurs marbres, sculptés et ciselés avec autant de goût que de délicatesse. La religion avait sans doute élevé là primitivement le temple d'une divinité protectrice des matelots, phare consolateur, signe d'espérance au sein des noires tempêtes qui bouleversent cette mer paisible alors comme un lac et dorée par les rayons du soleil qui se couchait dans toute sa gloire.

Le nombre des maisons d'Amassérah ne s'élève pas au delà de quatre cents ; et à peine peut-on lui accorder le titre de ville, depuis que Bartan l'a dépossédée des

minces bénéfices de son commerce. On n'y trouve aucun sujet chrétien : signe infaillible dans ces contrées de l'absence ou de la ruine de toute industrie.

Le 25 mai, au lieu de suivre la route de terre, plus longue mais plus sûre, pour aller à Cytore, nous montâmes sur une chaloupe, peu corrigés par la leçon des jours précédents, et nous confiant de nouveau à l'impéritie des matelots turcs. La traversée du golfe qui est le prolongement de la rade orientale fut rapide, et nous touchâmes bientôt à Tchakaraz, où, pendant qu'Ali recrutait des matelots parmi les ouvriers constructeurs de deux ou trois sandales, je découvris dans les fondations d'un hangar deux longues tables de marbre blanc ornées de guirlandes de roses et de fleurs d'acanthé dessinées avec une finesse et un art rares parmi les antiques de nos musées. Personne ne put me dire le lieu d'où ces belles ruines étaient sorties. Toutefois, je me convainquis, deux jours après, en traversant les vallons d'alentour, qu'elles n'avaient point été apportées d'Amastris, car nous trouvâmes d'autres restes d'architecture épars sur le sol. On ne peut donc les attribuer à la colonie des Éritriniens que le périple d'Arrien place sur ces lieux. La haute montagne voisine justifie pleinement l'épithète caractérisant, dans Homère, la nature de leur patrie.

Étant repartis avec des rameurs nouveaux, nous aperçûmes au delà des rochers dressés ainsi qu'une muraille gigantesque sur le rivage et percés à leurs bases de cavernes, où les vagues se perdent en gémissant, un roc séparé et s'avancant comme une tour dans la mer. Nos hommes nous dirent qu'à son sommet on voyait les chambres et les souterrains d'une vieille forteresse. Nous y montâmes, avec des peines inouïes, mais pour ne trouver que des pierres informes, décombres de quelque tour élevée par des pirates,

dont le repaire était protégé par des récifs à fleur d'eau.

A deux heures de là, nous entrâmes dans la baie de Teukuny, sur laquelle s'ouvrent des vallées fertiles et couvertes d'habitations. Le village groupé sur la droite est dominé par une maison de plaisance, dont le luxe a absorbé la fortune d'un fils de pacha. Présentement elle est déserte. Nous y montâmes par un escalier construit à grands frais sur la pente de la colline et nous vîmes les arabesques de ses salles flétries par le vent du nord et l'herbe envahissant le bosquet du harem. Quelques fragments de marbre et la position-avantageuse du village nous décideraient à y placer Cromna, qui, avec Cytore et Tium, envoya des colons à Amastris. Entre le pays des Éritriniens et Cytore, nous n'avons pas remarqué d'autre lieu assignable à son emplacement qu'un petit village distant d'une demi-heure vers le levant, où nos rameurs nous abandonnèrent, d'après le droit coutumier qui fixe d'une bourgade à une autre la limite de leur corvée. Quand nous disons corvée, l'expression est juste, bien qu'il n'y ait pas dans la société turque de régime féodal. En effet, la classe des cultivateurs et des hommes vivant de leur travail est à l'égard du riche dans la même sujétion qui déterminait autrefois les rapports du serf avec le seigneur : inégalité sociale d'autant plus surprenante que la religion, parmi les musulmans, et le caractère national, chez les Turcs, établissent entre tous les rangs une égalité extérieure. L'argent crée seul cette aristocratie, toujours prête à corrompre par des présents ses chefs, à partir du simple *kiaïa* jusqu'au pacha suprême. C'est ainsi qu'elle trouve moyen d'exempter ses fils de la conscription, de diminuer sa part de l'impôt et de contribuer le moins possible aux charges exceptionnelles. C'est de cette manière que

sur notre route, au lieu de nous fournir les chevaux exigés par le firman, elle prenait ceux du pauvre, et même exigeait le prix du louage, iniquité révoltante dont les victimes ne se plaignaient encore qu'à voix basse.

La circonstance actuelle nous offrit un exemple du même abus. Les rameurs devaient conduire la chaloupe d'un village à l'autre, comme à autant de relais, sans participer aucunement aux bénéfices, qu'accaparaient les chefs. Aussi voyions-nous une presse de matelots s'opérer à chaque échelle. Cette fois on nous donna deux frères et un vieillard, que l'aïan surprit au moment où ils descendaient de leur barque pleine de fourrages, qu'ils avaient été chercher au loin. Ces malheureux, sans pouvoir avertir leur famille, passèrent, sur l'ordre du maître, dans notre chaloupe, et repartirent aussitôt pour Cytore. Trois lieues nous en séparaient encore ; et le soleil inclinait vers l'horizon. La nuit, qu'un croissant de deux jours ne pouvait retarder, nous surprit à mi-chemin. L'absence du pilote, qui nous avait fui, me força de remplir pour la première fois cette fonction importante et difficile, surtout près d'une côte semée d'écueils. Le rocher blanc d'un promontoire nous servit longtemps de point de mire ; mais les ténèbres l'enveloppèrent bientôt et nous flottions au hasard, sans savoir même consulter le ciel, la boussole des anciens. Le moindre souffle nous eût brisés contre les bancs de rochers, ou emportés vers la pleine mer. Déjà l'angoisse nous saisissait lorsqu'une lumière brilla vers la terre ferme. Les hommes reconnurent alors la position du port de Cytore, où nous débarquâmes heureusement. César attribuait son salut à sa fortune ; pour nous, nous crûmes en être redevables à la Providence.

L'aïan, dont la demeure était voisine, sur la nouvelle

donnée par Ali, envoya aussitôt vers nous ses serviteurs, portant de longs fanaux. Nous gravîmes la colline et arrivâmes à une plate-forme qu'occupait une vaste maison, nouvellement bâtie. Nous fûmes introduits dans la salle des hôtes, espèce de chambre fort simple, dont les poignards damassés, les sabres courbes au fourreau et à la garde d'argent, les pistolets et les carabines incrustés de nacre et d'ivoire, étaient avec les tapis, les seuls meubles et tout l'ornement. Nous comprîmes que le bey, ou seigneur du lieu, était d'une humeur belliqueuse. Sa mine, en effet, s'accordait avec ce caractère. Son turban, ajusté selon l'ancienne mode, et non sans prétention, son large pantalon rouge, sa ceinture de cachemire, sa veste aux manches pendantes toute chamarrée d'or, sa figure régulièrement belle, son teint, dont des moustaches noires relevaient l'éclat, tout le transformait à nos yeux en un noble descendant de ces Osmanlis, jadis l'effroi de la chrétienté. Ahmed Hassan Tchélébi Oglou, jeune homme de vingt-huit ans environ, avait le regard fier, la taille élevée, la poitrine large et la voix rude, mais franche et cordiale. Après nous avoir fait approcher de l'âtre, qui avait l'ample dimension du bon vieux temps, et autour duquel étaient rangées les aiguières servant aux ablutions religieuses, il nous répéta plusieurs fois amicalement la formule de la bienvenue, qui, chez un Turc, part du cœur et non point du bout des lèvres, comme les compliments de notre politesse civilisée. Pendant les apprêts du repas, il nous entretenait avec intérêt sur l'objet de notre voyage. Il parut fort surpris de notre venue pour la recherche d'une ancienne ville, dont il n'avait jamais entendu parler, ni découvert les ruines. « A moins, dit-il, que vous ne donniez ce nom aux pierres d'une vieille tour, que j'ai enlevées pour les fondations de

mon quonaq. » Il nous demanda ensuite des nouvelles de Constantinople et de son sultan, qu'il n'a jamais vu, parce qu'il ne peut s'arracher à ses montagnes, ni aux forêts, où il fait une chasse d'extermination aux biches et aux sangliers. « Toutefois, ajouta-t-il, si Mehmed Ali revient nous attaquer, comme le bruit s'en répand, je serais heureux d'employer plus utilement mon damas et ma carabine. » En prononçant ces dernières paroles, ses yeux brillaient d'un nouvel éclat, sa voix prenait une intonation plus mâle, et son feu se communiquait à la troupe des serviteurs qui composaient sa cour rustique. Ses questions brusques allaient droit au but ; et il les aurait multipliées volontiers si le souper n'avait été servi. Alors il se leva et rentra au harem après s'être assuré que rien ne nous manquait.

Levés avec le soleil, nous allâmes, suivis d'un serviteur du bey, examiner ce qui reste de Cytore, appelée Kydros par les Turcs. Nous trouvâmes les vestiges de la tour récemment démolie ; et, à travers l'épaisse lisière d'un taillis, bordant la colline élevée au-dessus de la mer, nous reconnûmes le prolongement d'un mur qui devait être la muraille d'enceinte. De l'autre côté du port, étroit et mal défendu contre les ouragans du nord, se montrent les ruines d'une forteresse. Une ou deux barques à l'ancre représentaient l'état d'abaissement auquel est tombé le commerce du lieu. Anciennement, des montagnes environnantes, qu'ombrageaient des forêts de pins, de chênes et de hêtres, la marine ottomane tirait les bois de ses flottes ; mais la mine s'est épuisée ; et l'incurie de l'administration, qui n'a percé aucune route, rend inutiles les autres forêts plus éloignées dans l'intérieur des terres. Kydros n'a pas profité de la position maritime de Cytore. Cette bourgade est à une lieue environ du

rivage. Derrière la maison du bey, apparaît une montagne dont le flanc est percé de cavernes. Ces excavations étaient un genre de monument religieux et funéraire, qui se multipliera à nos yeux, sous des formes variées, et quelquefois d'une hardiesse prodigieuse, à mesure que nous pénétrerons dans l'Asie. Peut-être était-ce le pic qui portait autrefois le même nom que la ville, suivant la remarque de Pline.

Pressés de rendre à leurs familles et à leurs travaux les rameurs recrutés la veille, nous saluâmes le bey et rentrâmes dans la chaloupe. En abordant à leur hameau, ces malheureux sautèrent à terre avec la joie de gens sauvés d'un mauvais pas. Alors nouvelle difficulté pour les remplacer, la plupart des gens du village étant occupés au loin par les travaux de l'agriculture, et ceux qui redoutaient les dangers de la presse ayant prudemment pris la fuite. Nous serions restés là sans la fermeté d'Ali, qui pria, menaça et finit par dire à l'aïan qu'il n'était plus musulman, injure qui dans son esprit tenait de la malédiction, et qu'il réservait pour les cas extraordinaires. L'aïan, désarmé par ce reproche, fut contraint d'arracher trois pauvres maçons à la bâtisse qu'ils achevaient. Ils étaient restés à leur poste, se croyant à l'abri de toute crainte. Ces malheureux ne savaient pas manier une rame. Le roulis en rendit un malade ; un autre, sous prétexte d'aller puiser de l'eau douce au fond d'une anse, se fit aborder et se sauva à toutes jambes, au milieu des imprécations d'Ali. Dans son indignation, il pensait encore plus à lui qu'à nous ; car il fut obligé de se mettre à la chiourme et de lutter contre la vague et les vents contraires. Bien plus, devant la forteresse présumée de corsaires qui nous avait attirés la veille, un orage accompagné de bourrasques fondit sur nos têtes, et souleva tellement les flots que notre position

devint critique devant cette côte inabordable. Une heure durant, il nous fallut consumer nos forces seulement pour ne pas reculer, ni échouer sur les brisants. Enfin l'extrémité de l'horizon s'éclaircit un peu et cette lueur devint pour nous un rayon d'espérance ; notre persévérance fut récompensée et la crainte d'une tempête se dissipa avec les nuages. Le soir, nous entrâmes dans une baie fermée par les hautes montagnes de Délíkalsali, à l'instant où le soleil semblait s'éteindre dans les flots. Son disque d'un rouge pourpre resplendissait à travers une immense grotte taillée par la nature dans la montagne, comme l'arche d'un grand pont suspendu. Ce bel effet de lumière eût mérité d'être saisi par le pinceau d'un Claude Lorrain.

Le 27, le vent soufflait avec violence et nous laissâmes la chaloupe pour retourner par terre à Tchakaraz, distant d'une lieue. Nous fîmes ce trajet à pied, le long d'une vallée dont les arbres en fleurs tressaient sur nos têtes leur berceau odoriférant. Le ciel était sans tache et les rayons du soleil, réverbérés par le flanc de la montagne, pénétraient nos membres d'une douce chaleur. C'est là que, sous le gazon de mille fleurs fraîchement écloses, se montrèrent des fûts de colonnes fracassés.

L'aïan de Tchakaraz, homme qui, sous des dehors séduisants, cachait une âme perfide, nous reçut avec une politesse affectée. Son turban de mousseline garni de roses, sa barbe noire parfumée et le petit doigt de sa main blanche orné d'un diamant nous prévinrent d'abord en sa faveur, comme tout ce qui brille aux regards. Mais, lorsque nous l'entendîmes répéter qu'il ne pouvait nous donner de chevaux pour retourner à Bartan, attendu qu'il n'y en avait pas dans le village, et que, si nous voulions des hommes pour porter nos bagages, il en mettrait jusqu'à huit à notre dis-

position, ce mépris orgueilleux des gens confiés à son autorité nous révolta. Nous comprîmes mieux encore sa malice lorsque, ayant chargé nos effets sur la monture qu'un pauvre Turc, meilleur que lui, nous avait procurée, nous nous acheminâmes vers la ville. En passant auprès de sa demeure, le bruit des pas du cheval trahit la fraude de cette espèce de seigneur qui mettait libéralement à notre service le dos de ses sujets. Il excita les hennissements de deux jeunes étalons, gardés avec soin à l'écurie. Ali, déjà fort impatienté, ne se contient plus en découvrant l'imposture de l'aïan, qui, toujours couché sur son divan, s'applaudissait sans doute de nous avoir dupés. Il se précipite vers l'écurie et commande au serviteur de brider et seller les chevaux, ordre qui fut exécuté en un clin d'œil, malgré les réclamations des femmes, dont la voix nous parvenait à travers les fenêtres grillées du harem. Plus loin, ayant trouvé un autre cheval, nous arrivâmes vers la nuit à Bartan, à travers des monts et des vallées que rafraîchissent d'innombrables ruisseaux. Là nous remarquâmes une infinité de petits corps phosphorescents, flottant dans l'air et y décrivant un rayon lumineux, qui s'éteignait soudain dans les ténèbres. C'était la petite luciole, ou ver luisant d'Italie, qui abonde sur les rives du Parthénus.

(A suivre.)

Eugène BORÉ.

EUROPE

FRANCE

PARIS ET LA MAISON-MÈRE

14 *mai*. — Le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas prêche dans notre chapelle la neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte.

24 *mai*. — Les journaux publient la nomination d'un nouveau nonce apostolique à Paris : Mgr Maglione, en remplacement de Mgr Cerretti. C'est avec peine que nous voyons partir le nonce précédent qui fut toujours aimable et bienveillant pour la Congrégation et qui venait fréquemment à notre Maison-Mère. Nous faisons des vœux pour que le nouveau nonce continue avec succès l'œuvre si bien commencée par le cardinal Cerretti.

25 *mai*. — Mgr Crépin, si longtemps supérieur des chapelains de Montmartre et qui nous accueillait toujours avec grande bienveillance quand nous allions faire notre pèlerinage au Sacré-Cœur, est consacré évêque aujourd'hui dans la basilique de Montmartre. Paris lui doit, ainsi qu'au cardinal Amette, d'avoir vu enfin achever ce monument grandiose qui domine son immense étendue, ses quais et ses boulevards, ses monuments et ses maisons, qui offre à Dieu les prières de ses justes, qui expie pour les fautes de ses pécheurs.

1^{er} *juin*. — La Maison-Mère s'est fait un devoir d'assister, en la personne de plusieurs de ses membres,

à la messe jubilaire de S. Ém. le cardinal archevêque de Paris.

Voici ce que dit *la Croix* de cette cérémonie :

« Les catholiques parisiens ont tenu à manifester avec éclat à leur cardinal si bienveillant et si dévoué leur respectueuse affection. Ils remplissaient, mardi matin, les nefs de Notre-Dame, tandis qu'au chœur avaient pris place un très nombreux clergé, et NN. SS. Chollet, de Guébriant, Pichot, Audollent, Chaptal, Baudrillart et Crépin. Mgr Valerio Valeri, auditeur de la nonciature, avait pris place près des évêques, devant lesquels étaient assis plusieurs prélats. Tous les Ordres religieux étaient représentés. Citons encore les représentants des rites catholiques orientaux, les représentants de toutes les grandes œuvres qui ont leur siège dans le diocèse; signalons enfin la présence de hautes notabilités catholiques, parmi lesquelles MM. Duval-Arnould, député de Paris, et Victor Bucaille, conseiller municipal de Paris.

« S. Ém. le cardinal Dubois fut accueilli à la porte de la basilique par le Chapitre et par un groupe imposant de camériers et de dignitaires des Ordres pontificaux en uniforme ou en habit. Quand le prélat eut été conduit au chœur, l'heure de None fut solennellement chantée. Puis le vénérable jubilaire célébra la grand'messe, qui fut accompagnée des chants alternés de deux chœurs. C'était très beau.

« Après le dernier Évangile, l'archevêque de Paris, en chasuble, crosse en main et mitre en tête, gagna l'ambon, d'où il donna, par faveur spéciale, la bénédiction papale. Et, tout aussitôt, il laissa déborder de son cœur un émouvant cantique d'action de grâces. Il dit sa joie de voir la basilique remplie d'une foule si empressée à venir témoigner à son archevêque sa sympathie et sa respectueuse déférence. Il la remercia

d'être venue joindre sa prière à la sienne pour exprimer à Dieu sa gratitude de tant de grâces reçues, de tant d'efforts couronnés de succès, grâce sans doute, ajouta-t-il avec humilité, aux concours zélés que la Providence n'a pas cessé de mettre sur la route de son serviteur.

« Puis, avec reconnaissance, le cardinal rappela les étapes de sa longue carrière : le diocèse du Mans, diocèse de son origine, de son sacerdoce, de son ministère, de sa consécration épiscopale ; le diocèse de Verdun, représenté ce matin par Mgr Chollet, diocèse héroïque, où il reçut un inoubliable accueil ; le diocèse de Bourges, à la population calme et douce, où il vécut des heures si réconfortantes ; le diocèse de Rouen, si riche en hommes remarquables, comme l'archiprêtre de sa cathédrale, présent aussi ce matin ; le diocèse de Paris, enfin, dont le clergé ne cesse de faire l'admiration de son pasteur, par son ardeur, son courage, son esprit apostolique.

« Et le cardinal d'implorer, en terminant, le Sacré Cœur, la Vierge Marie, son ange gardien avant de demander à tous les assistants d'unir leur prière à la sienne afin que Dieu lui permette de continuer sa besogne pour sa gloire, pour le service de l'Église et pour le bien de la patrie.

« Alors le chant du *Te Deum* monta vers les voûtes de Notre-Dame. Après quoi, précédé des curés de Paris, du Chapitre, des prélats, des évêques, le cardinal parcourut la grande nef et le bas-côté droit en bénissant la foule pressée sur son passage pour gagner la sacristie. Là, avec une paternelle bonté, il nomma une vingtaine de chanoines honoraires, accompagnant de quelques mots affectueux la mention de chacun des noms. Puis il reçut longuement les hommages des très nombreux représentants des œuvres du diocèse. A

chacun il distribua un souvenir de cette fête jubilaire et il donna quelques paroles de cœur.

« Redisons-lui ici nos félicitations et nos vœux très respectueux. » A. M. »

Ce même jour, M. Mac Hale, assistant de la Congrégation de la Mission, part pour le Congrès eucharistique de Chicago.

Un certain nombre d'évêques et de prélats se dirigeant vers le même lieu logent à la Maison-Mère.

4 juin. — Fête de M. le Supérieur général. Il y a chants à la messe basse.

Ce même jour, M. le président de la République remet à S. Ém. le cardinal Dubois les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

8 juin. — La Maison-Mère fait son pèlerinage traditionnel à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.

15 juin. — M. le Supérieur général quitte la Maison-Mère pour aller faire sa saison aux eaux de Bourbon-l'Archambault.

19 juin. — Mort de M. Portal, prêtre de la Congrégation de la Mission, en résidence depuis plusieurs années à la rue de Grenelle.

Il était né le 23 août 1855 à La Roque, diocèse de Montpellier. Il fut reçu dans la Congrégation le 14 août 1874 et successivement placé à Tours en 1878, à Oran en 1880, à Nice en 1882, à Cahors en 1884, à Lisbonne en 1887, à Madère où il fit connaissance de Lord Halifax en 1889, à Cahors en 1890, à Paris en 1895 pour s'occuper des anglicans. Il publia à cette époque, sous le pseudonyme de Dalbus, une étude sur les *Ordinations anglicanes* qui suscita de grandes controverses, particulièrement en Angleterre où le car-

dinal Vaughan intervint pour attaquer la thèse de notre confrère. La controverse fut dirimée par le Pape Léon XIII, qui, dans une bulle du 13 septembre 1896, déclara les ordinations anglicanes invalides.

A cette même époque, M. Portal commença la publication de la *Revue anglo-romaine*, laquelle disparut quelques mois après. M. Portal fut alors envoyé à Châlons en 1896, puis à Nice en 1897 comme supérieur du Grand Séminaire. Il revint à Paris en 1899 et il prit la direction du séminaire Saint-Vincent, rue du Cherche-Midi ; il commença alors une nouvelle revue, les *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul*, qui parurent en 1900 et disparurent en 1903. Cette revue contenait un grand nombre de détails fort intéressants sur saint Vincent et ses œuvres. Une autre publication qu'il entreprit en 1904, la *Revue catholique des Églises*, cessa en 1908.

M. Portal dut cesser de diriger le séminaire Saint-Vincent-de-Paul cette même année et il s'installa rue de Grenelle. Il fonda à cette époque une communauté dite des *Dames de l'Union*, communauté sans vœux ni costume spécial et qui possède actuellement deux maisons, un orphelinat en province et une maison d'œuvres dans Paris.

Pendant cette dernière période, M. Portal s'est occupé de quelques jeunes gens de l'École normale, il a écrit quelques opuscules sur les Dames de la Charité, les Filles de la Charité, il a pris part aux conversations de Malines.

Il est mort dans une clinique où il devait être opéré, rue de Lourmel.

Plusieurs journaux et revues ont écrit des articles sur notre regretté confrère.

Voici l'article de *la Croix* :

M. PORTAL

« Nous apprenons avec une douloureuse surprise la mort presque subite, survenue samedi soir, de M. l'abbé Fernand Portal, prêtre de la Mission, et nous recommandons vivement son âme aux prières de nos lecteurs.

« Le 2 février dernier, en termes émouvants, M. Portal faisait dans *la Croix* le récit de la dernière entrevue qu'il eut, à Bruxelles, en compagnie de lord Halifax, avec le cardinal Mercier. En moins de cinq mois disparaissent ces deux grands promoteurs de l'œuvre de l'union des Églises.

« Malgré ses soixante et onze ans, le savant Lazariste était resté jeune de visage, d'allure et surtout de cœur et d'idéal. Les contradictions inévitables qu'il rencontra depuis 1893 dans son désir de rapprocher l'Église anglicane de la Papauté n'avaient entamé en rien son élan et son optimisme surnaturel. Suivant la devise de son village natal : *Adversis duro*, il resta toujours confiant dans l'avenir et serein. Mais aussi quelles joies intimes, ces dernières années, quand il vit avec les *Conversations de Malines* se réaliser ses espérances, quand il entendit le Souverain Pontife multiplier les appels en faveur de nos frères séparés !

« On a cru parfois que, dans son désir de réconcilier l'Angleterre avec l'Église catholique, M. Portal minimisait les difficultés et ne faisait pas suffisamment cas du problème dogmatique. Comme il l'a expliqué à plusieurs reprises, sa préoccupation était avant tout de mettre en contact, à l'occasion, par exemple, des controverses sur les ordinations anglicanes, anglicans et catholiques, convaincu qu'il était — et on ne peut lui donner tort quand on a pratiqué tant soit peu l'âme anglo-saxonne ou même l'âme

salve — que derrière l'objection dogmatique, l'autorité papale, se dresse plus sérieux et plus réel un malentendu psychologique, renforcé par le souvenir de vieux conflits.

« Ayez confiance, jeunes gens, qui abordez la vie à une époque qui verra de grandes choses, dans le « monde religieux surtout » ; M. Portal terminait ainsi, le 11 novembre 1925, une conférence aux étudiants de l'Université catholique de Louvain. Comme le grand cardinal de Malines, le vénéré défunt avait souci d'éviter à notre jeunesse catholique ces sentiments pusillanimes qui caractérisent les vaincus, mais bien plutôt de lui apprendre à saisir l'action constante et triomphante de l'Esprit-Saint dans l'Église catholique.

« La mort de M. Portal sera un deuil irréparable pour plusieurs générations de normaliens. Depuis 1900, il était, en quelque manière, l'aumônier de l'École normale supérieure. Autour de lui s'était formé le groupe des *iala*, c'est-à-dire des catholiques. Que de jeunes intellectuels ont trouvé auprès de lui le sens de la vie intérieure, du travail intellectuel religieux et de l'apostolat laïque dans l'Église !

« Il sut de même donner tout son cœur, avec une direction de vie chrétienne aux milieux populaires, à des jeunes filles de la classe ouvrière.

« En Angleterre, aux États-Unis, dans les pays scandinaves et jusque dans les lointains Dominions, des âmes d'élite, revenues au bercail ou sur le chemin du retour, apprendront avec douleur la disparition de celui qui fut l'inspirateur de leur vie spirituelle, et peut-être le premier de tous, le nouveau vice-roi des Indes. En mars dernier, il se recommandait, avec les deux cent cinquante millions d'hommes qu'il aurait à gouverner, aux prières du vénéré défunt : arrivant

à Bombay le jour du Vendredi saint, Lord Irwin voulut, avant de gagner son palais, témoigner publiquement et officiellement sa foi chrétienne. Ce noble fils de lord Halifax, ce membre éminent du parti conservateur anglais, est une grande espérance : l'avenir seul dira ce qu'il doit à M. Portal. »

23 juin. — Funérailles de M. Portal. Un grand nombre de prêtres y assistent, parmi lesquels nous avons remarqué Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique; Mgr Valeri, secrétaire de la Nonciature apostolique; Mgr Batiffol, M. Hemmer, curé de la Trinité, etc. Beaucoup de laïques sont dans le chœur et aux tribunes : M. Canet, du ministère des Affaires étrangères; M. Goyau, de l'Académie française, et les jeunes gens de l'école normale dont s'occupait M. Portal.

29 juin. — Examens de nos jeunes gens.

1^{er} juillet. — Les philosophes de seconde année vont à Beaucamps jusqu'à la fête de saint Vincent.

12 juillet. — Réunion des Dames de la Charité. On y annonce la mort de M. Bettembourg, survenue à Liège, le jeudi précédent, 8 juillet, et on y rappelle tout ce que notre confrère a fait pour cette œuvre de 1892 à 1903 et de 1918 à 1921. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet dans la notice que nous publierons sur M. Bettembourg.

14 juillet. — M. le Supérieur général revient de Bourbon à onze heures et demie du soir et celui qui va le chercher à la gare jouit en l'attendant des magnifiques feux d'artifice qui sont tirés à l'occasion de la Fête nationale.

19 juillet. — Fête de saint Vincent de Paul. Nous avons failli n'avoir pas d'office pontifical. On a enfin

trouvé un évêque chez les Pères du Saint-Esprit qui ont en ce moment leur chapitre général pour l'élection d'un supérieur général.

Le soir, Mgr Bollon prononce le panégyrique de saint Vincent de Paul par une atmosphère torride rendue plus torride encore par le grand nombre de sœurs qui se pressent dans tous les coins et recoins de la chapelle et de la tribune.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le panégyrique prononcé en ce jour :

Simile est regnum calorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo : quod minimum quidem est omnibus seminibus ; cum autem creverit majus est omnibus olivibus et fil arbor, ita ut volucres cali veniant et habitent in ramis ejus.

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénévé, qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences ; mais lorsqu'il a poussé, il est plus grand que toutes les plantes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses rameaux.

(Saint MATTHIEU, XIII, 31-32.)

MES FRÈRES,

Quand on jette un regard sur la France du dix-septième siècle, on est surpris du nombre extraordinaire des arbres que le divin Jardinier de l'Église a plantés alors, dans cette portion privilégiée de son champ, pour que les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes, puissent y trouver un abri contre les grands orages de cette époque. Et quels arbres que ceux qui s'appellent Vincent de Paul, François de Sales, Jean Eudes, Pierre Fourier, de Bérulle, Olier, de Renty, Michel Le Nobletz, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue !

Dans le même siècle, notre sol national se couvrit, pour élever et alimenter les esprits, d'une autre forêt, qui ne peut pas assurément être mise en parallèle avec la première, mais dont les ramures géantes ont exalté

jusqu'aux nues le génie de notre patrie et dont les fruits nourrissent encore toutes les noblesses intellectuelles de notre époque. Après trois siècles, y a-t-il un seul point du globe où ne soient admirés et savourés Racine, Corneille, Boileau, La Fontaine, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné ?

Tous ceux qui connaissent la multitude innombrable d'âmes qui ont habité et habitent encore en sécurité dans les branches de la première de ces forêts ; la multitude innombrable d'esprits qui se sont nourris et se nourrissent encore des fruits de la seconde, sont remplis d'une telle admiration pour l'époque mère d'une végétation si riche, qu'ils appellent le dix-septième siècle « le grand siècle », le plaçant ainsi au-dessus de tous les autres, même de ceux qui, dans notre histoire, ont été les plus féconds en grandeurs de tout genre. N'est-ce pas ce siècle qui a consacré le prestige de la France et lui a donné son rang de grande nation ?

La forêt, chère aux esprits, qui a poussé surtout dans la seconde moitié du grand siècle, sous les rayons du Roi-Soleil, n'a pas caché la forêt chère aux âmes, qui a poussé surtout dans la première moitié, sous les rayons de Dieu. L'un et l'autre ont fait, de ce siècle, un paysage aux aspects variés, qui ne craint aucune comparaison avec les plus beaux paysages antiques et qui charmera les regards des hommes tant qu'il y aura ici-bas des yeux capables d'admirer.

Cependant, mes Frères, si absorbé que soit votre regard par le coup d'œil d'ensemble, ne voyez-vous pas, dans ce paysage, un arbre qui, sans être plus grand que certains autres, abrite plus d'oiseaux du ciel que tous les autres ? Cet arbre, c'est celui dont Vincent de Paul a été la semence et le tronc, dont ses fils et ses filles sont les rameaux et qui, depuis près de

trois siècles, sert de refuge à des millions et des millions d'âmes, condamnées, sans lui, à être la proie des oiseleurs. Il faut être cultivé pour connaître la plupart des noms cités tout à l'heure ; parmi la foule plus grande des non-cultivés, y en a-t-il beaucoup qui ne connaissent pas saint Vincent de Paul ? Bien peu nombreux sont, de nos jours, ceux qui se laissent convaincre par l'éloquence de Bossuet ; innombrables sont ceux qui se laissent toucher par la charité de saint Vincent de Paul ; car les hommes vont moins à ceux qui leur parlent qu'à ceux qui les servent. Le siècle des philosophes et des révolutionnaires se montra lui-même reconnaissant envers celui qui fut peut-être, après le Christ, le plus grand serviteur du peuple.

En ce jour, où tous les regards de la catholicité sont dirigés vers cet arbre, dont les rameaux couvrent la terre ; où tous les oiseaux du ciel, réfugiés dans ses branches, chantent avec plus de gratitude les louanges de leur Sauveur, voyons d'abord, mes Frères, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, comment la semence de cet arbre, qui a été la plus petite de toutes, *minimum quidem omnibus oleribus*, a grandi, *fit arbor*. Puis nous verrons comment cet arbre a offert ses branches à une multitude incalculable d'oiseaux du ciel, qui y ont construit leurs nids : *Ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis ejus*.

Quelle confusion pour moi de développer ce texte dans une telle maison, en un tel jour, devant un tel auditoire ! Fassent Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère que je ne trouble pas trop les célestes concerts dont le 19 juillet remplit toujours vos cœurs, fils et filles de saint Vincent de Paul ! Je sais que vous serez indulgents, parce que celui que vous allez entendre est un de vos fils, Prêtres de la Mission ; un de vos obligés, Filles de la Charité. En acceptant le

grand honneur que vous m'avez fait, Très Honoré Père, je n'ai eu qu'un but : payer une toute petite partie de la dette que j'ai contractée envers vos deux Congrégations.

PREMIÈRE PARTIE

Minimum quidem est omnibus seminibus.

Quand, le 24 avril 1576, naquit Vincent de Paul à Ranquine, hameau de la paroisse de Pouy, près de Dax, quel homme, autre qu'un prophète, aurait pu entrevoir que cet enfant serait un jour de stature assez haute pour attirer les regards de son siècle et même de tous les siècles à venir? Troisième fils de simples paysans, sans aucune noblesse atavique, malgré la particule accolée à son nom, il garde, dans son enfance, les troupeaux paternels. Qu'y a-t-il, parmi les hommes, de plus humble qu'un pâtre? *Minimum omnibus seminibus.* Mais n'est-ce pas parmi les pâtres que Dieu a choisi David, le plus illustre de tous les rois? et Vincent de Paul ne devait-il pas être, après Notre-Seigneur, le plus illustre de ceux qui ont porté ici-bas le sceptre de la charité? *De post fortantes accepit eum.*

Quand son père, qui avait remarqué la vivacité de son intelligence, place Vincent, pour le faire instruire, chez les Cordeliers de Dax, il n'entrevoit nullement la grandeur future de son fils. Il veut seulement lui procurer une situation, qui lui permette de devenir l'appui de sa famille, secondant ainsi les desseins de la Providence, qui devait faire de ce fils de bénédiction, non l'appui de sa famille, mais le père de deux illustres familles et le nourricier d'une multitude de familles que personne ne pourrait compter, *turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.*

Vincent lui-même, dont l'humilité a été si profonde que Dieu y a fait pénétrer les racines d'un des plus

grands arbres de l'Église, considère le sacerdoce comme bien au-dessus de ses capacités et de ses vertus. Il faut toute l'autorité et toutes les instances de M. de Comet, son bienfaiteur, pour le décider à faire les études préparatoires aux ordres sacrés. Au cours de ses séjours dans les Universités de Saragosse et de Toulouse, rien ne le signale à l'attention, ou du moins la chronique de ce temps n'en garde aucune trace. En 1600, il reçoit l'onction sacerdotale sans que l'évêque consécrateur se doute que, dans la personne de ce jeune homme, que rien ne distingue des autres ordinands, il vient d'oindre celui « qui allait changer la face de l'Église », et Vincent célèbre sa première messe, tout seul avec le prêtre et le clerc exigés par les rubriques, dans une petite chapelle située au milieu des bois. *Minimum omnibus seminibus.*

Cinq ans après, au cours d'une navigation entre Marseille et Narbonne, Vincent¹ est emmené et vendu comme esclave à Tunis, sans penser que cette épreuve fait de lui l'éclaireur d'une phalange qu'il doit créer lui-même, pour aider le Christ à reconquérir l'Afrique du Nord, usurpée, depuis un millénaire, par Mahomet. Qu'y a-t-il, parmi les hommes, de moindre qu'un esclave? *Minimum omnibus seminibus.*

Au retour de sa captivité, Vincent est emmené à Rome par le vice-légat d'Avignon et, peu après, choisi pour remplir une mission secrète auprès de Henri IV. Sa mission remplie, il rentre dans l'obscurité, trop petit encore, bien qu'il ait commencé à croître, pour que la sagacité remarquable du Béarnais l'ait distingué parmi les immenses futaies de son royaume et pour que le Saint-Siège ait vu en lui un nouveau François d'Assise et un nouveau Dominique soutenant

1. Pris par des pirates barbaresques.

de ses épaules les murs ébranlés de la Basilique de Latran.

Pendant quelque temps encore, il resta, aux yeux des hommes et surtout à ses propres yeux, un tout petit arbrisseau, dépassant à peine les plus humbles graminées du royaume. Il songe à demander, dans sa Gascogne, un modeste hénéfice, qui lui permette de faire « une honnête retirade » et de se consacrer au service de Dieu près de sa famille, qu'il se promet d'aider et d'élever. L'avenir devait prouver qu'alors, comme plus tard, chacun de ses mouvements était ordonné par la Providence, qui dirige les pas des hommes aussi bien que les pas des soleils sans être plus grande dans ceux-ci ni plus petite dans ceux-là : *nec major in illis, nec minor in istis* (saint Augustin). Il n'en est que plus facile de constater que, pendant le noviciat de sa sublime mission, Vincent de Paul apparaît bien petit, *minimum*, parmi tous ceux qui donnèrent un lustre incomparable à cette époque. C'est un prestige de la grâce d'En-Haut que cet arbrisseau, qu'on put si longtemps confondre avec les légumes, selon le mot de l'Évangile, *oleribus*, ait pu devenir, dans l'imposante forêt qui couvrait peu à peu la France, un arbre dont les frondaisons dépassèrent la plupart des autres arbres et qui, après trois siècles, est plein d'une vigueur toujours renouvelée, alors que presque tous ceux qui ont fait l'admiration du grand siècle, arbre royal compris, gisent morts à ses pieds.

Regardons, mes Frères, croître cette semence de choix, *cum autem creverit*, et voyons les soins admirables dont le céleste Jardinier l'entoure, sitôt qu'il l'a jetée dans son champ. Issu d'une famille profondément chrétienne, Vincent est placé, dès sa naissance, près de la source catholique, aux eaux claires et incessantes, *quasi platanus, juxta*

aquam in plateis, et nourri, jusqu'à l'âge de douze ans, dans les solitudes du pays natal, par le langage de l'infini, écrit par lui en toutes choses et qu'il retrouve en lui-même, attendant patiemment les germinations providentielles.

A peine instruit par les Cordeliers de Dax, il est choisi par M. de Comet comme précepteur de ses fils, appelé ainsi à vivre près d'un homme habile à discerner les capacités et les mérites et dont l'autorité devait orienter le trop humble professeur vers le sacerdoce¹. Conduit à Rome par Mgr Montorio, Vincent y complète sa science théologique et y puise cet attachement et cette soumission au Saint-Siège dont il a donné tant de preuves et qu'il a transmis comme un héritage à ses deux familles spirituelles.

Aumônier de la reine Marguerite de Valois, dont l'esprit élevé et délicat s'entourait de tout ce qu'il y avait de plus remarquable dans les lettres et dans les arts, Vincent prend un premier contact avec les gens de cour, au milieu desquels Dieu allait lui assigner bientôt un rôle de premier plan.

Curé de Clichy, puis de Châtillon-les-Dombes, il s'initie aux secrets du ministère paroissial, dont ses fils et ses filles devaient être plus tard de si précieux auxiliaires; il apprend surtout à connaître les misères physiques et morales dont il devait être, pour des siècles, le plus grand médecin.

Disciple soumis du P. de Bérulle, il reçut, sans appartenir à l'Oratoire, la forte empreinte du théologien, du mystique, du diplomate, du saint qu'était l'introducteur en France de la Congrégation fondée par saint Philippe de Néri. Vincent fut aussi l'ami du

1. Esclave à Tunis, il comprend la nécessité d'arracher les chrétiens aux souffrances et aux dangers de la captivité chez les infidèles.

P. de Condren, qui devait succéder à l'introducteur des Oratoriens et qui avait assis sa vie sur les plus hauts sommets de la sainteté; — l'ami de M. Olier, le Père des Sulpiciens, toujours baigné dans la pure lumière de l'esprit de Dieu; — l'ami de saint Jean Eudes, qui devait travailler si efficacement, lui aussi, à la réforme du clergé par l'œuvre des séminaires et à la conversion des fidèles par l'œuvre des missions; — l'ami de saint François de Sales, qui discerna en lui « le prêtre le plus saint de ce temps ». Telle fut l'atmosphère lumineuse et chaude dans laquelle devint un arbre, *et fit arbor*, le petit grain de sénévé qu'était le pâtre des Landes.

Peut-on s'étonner qu'auprès de tels maîtres et de tels amis Vincent ait acquis cette science de la vie extérieure, cette ascétique sacerdotale qui le fit rechercher alors par l'élite du clergé français? Peut-on s'étonner qu'il se soit familiarisé avec la sainte Ecriture, la Patrologie, la Scolastique, la Mystique au point que ses écrits, comme ses discours, semblent, dans leur simplicité, une toile où les fils de son inspiration personnelle se distinguent difficilement des fils les plus précieux et les plus solides des sciences sacrées?

Si notre grain de sénévé devint un arbre, *et fit arbor*, il ne le dut pas seulement à la terre dans laquelle il enfonça ses racines, terre profondément creusée par les abaissements et les humiliations, comme toutes les terres où Dieu jette ses semences de choix; il ne le dut pas seulement à l'atmosphère chaude et lumineuse, dans laquelle il se développa; il le dut encore au bon engrais, dont le Maître Jardinier couvrit ses racines. Cet engrais, de quoi se compose-t-il? Notre-Seigneur en fit un jour la révélation à la mystique Marie Desvallées, qu'il choisit quelquefois comme ambassadrice auprès de saint Jean

Eudes, ami de saint Vincent de Paul. Il se compose des travaux, des afflictions, des contradictions, des souffrances, de tout ce qui mortifie, c'est-à-dire de tout ce qui fait mourir en nous la nature pécheresse, incapable sans cela de produire le moindre fruit de vie : « Si le grain de froment ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit. » Il faut que toute semence meure avant de germer et pour germer ; et, même lorsque ses tiges commencent à monter dans la lumière et grâce à la lumière, il faut, pour qu'elle soit vigoureuse et féconde, qu'elle garde sur ses racines de l'engrais, c'est-à-dire des éléments de mort produits par mille mortifications providentielles ou volontaires et destinées à se transformer en éléments de vie.

Le temps ne me permet pas de faire une analyse complète de l'engrais, dont le suprême Jardinier de l'Église couvrit si prodigieusement les racines de l'arbre, objet de notre méditation. Ne peut-on pas dire de saint Vincent ce qui a été dit de Notre-Seigneur : *Tota vita ejus fuit crux et martyrium*, sa vie fut une crucifixion et un martyr continuel ? Qu'il me suffise de vous rappeler, mes Frères, la pauvreté de son enfance, les embarras financiers de sa jeunesse, les épreuves de sa captivité, les tentations de sa maturité, qui lui firent craindre, pendant trois ou quatre ans, d'avoir perdu la foi, l'accusation de vol portée contre lui par le juge de Soure, au moment même où il avait le plus besoin d'un nom sans tache pour trouver l'établissement honnête que si légitimement il cherchait et devant ceux-là mêmes dont le puissant concours lui était indispensable.

A partir du jour où Vincent de Paul fonde l'œuvre des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, ne peut-on pas le comparer au saint homme Job ? A

peine voit-il partir un messenger de malheur qu'un autre accourt lui annoncer un malheur plus grand : tantôt c'est la peste qui emporte, en quelques jours, les meilleurs de ses fils ; tantôt c'est un orage financier qui fond sur une de ses maisons et la menace d'un écoulement total, juste au moment où Vincent est dépourvu des moyens de l'étayer ; tantôt ce sont les puissants qui ruinent ses projets opposés à leurs cupidités ou à leurs ambitions ; tantôt ce sont des infirmités qui rendent héroïque son activité incroyable. La fin de sa vie n'est pas même éclairée par cette lumière tranquille, qui empourpre parfois si magnifiquement les soirs d'orages. Il doit pleurer, dans les derniers jours, sur la mort de M. Portail, le premier et le plus cher de ses disciples ; sur la mort de Mlle Legras, la première Mère des Filles de la Charité, dont il ne peut même consoler l'agonie. Quand Dieu lui présente la coupe de Gethsémani qu'il doit vider avant son *consummatus est*, il peut dire, comme sainte Thérèse de Lisieux : « Elle est pleine jusqu'au bord », et suspendu au cordon attaché à une solive de sa chambre, il absorbe gorgée par gorgée le contenu de son calice, en proférant cette seule plainte : « Ah ! mon Sauveur ! mon bon Sauveur ! »

C'est grâce à ces mystères de mort, mes Frères, que se sont accomplis les mystères de vie, dont il me reste à vous parler, autant qu'une langue humaine peut parler des merveilles ineffables accomplies dans les jardins de Dieu.

SECONDE PARTIE

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ sème un grain de sénévé et en fait sortir un grand arbre, ce n'est pas seulement pour ajouter un décor au jardin de son Église, c'est surtout pour sauver des âmes, comme

quand il a planté l'arbre de la Croix : *Propter nos homines et propter nostram salutem*. Quand il sema dans notre terre de France, appelée naguère par Benoît XV « la Mère des Saints », le petit grain de sénévé que fut Vincent de Paul, et que, de ce grain, il fit sortir, monter si haut et s'étendre si loin l'arbre aux deux branches maîtresses que furent la Congrégation des Prêtres de la Mission et celle des Filles de la Charité, ce fut pour remédier à de grands-maux. Il y avait, à ce moment, dans notre patrie et même dans toute l'Église, une multitude d'oiseaux blessés, qui ne trouvaient à leur portée aucune branche pour les soustraire aux reptiles et aux carnassiers, toujours à l'affût des proies, maintenues au raz du sol par leur imprudence ou leur impuissance.

Dieu n'est pas seulement le Tout-Puissant, sans lequel un passereau ne peut mourir, ni un cheveu tomber de notre tête, il est encore le Père, notre Père, *Pater noster*, qui nous assure, dans Isaïe, que comme une mère il nous allaitera, nous portera sur son sein, nous caressera sur ses genoux » (66, 12). Les branches des arbres ne sont-elles pas comme des genoux sur lesquels Dieu berce les oiseaux et les préserve de leurs ennemis ?

Admirons, mes Frères, les multitudes d'oiseaux qui ont été sauvés, parce qu'ils ont trouvé un asile, les uns sur la branche des *missions*, les autres sur la branche des *séminaires*, d'autres enfin sur la branche des *Filles de la Charité*.

Missions. — Au moment où Dieu suscita saint Vincent de Paul, un immense massacre d'âmes venait d'être perpétré dans l'Église par le protestantisme ; la plupart de celles qui n'avaient pas péri avaient été au moins grièvement blessées. Rares étaient celles qui avaient

échappé aux coups des hérétiques en se réfugiant dans la forteresse inexpugnable, construite sur le rocher de Pierre. L'abomination de la désolation s'était établie à demeure dans presque tous les temples qui couvraient alors le sol de la France. Les eaux pures de la pénitence y avaient été remplacées par les cloaques de la concupiscence, sous toutes ses formes ; les chants sacrés, par les blasphèmes ; les communions, par les sacrilèges ; le saint Sacrifice, par les messes noires ; les bénédictions, par les sortilèges ; la charité, qui est le signe distinctif des disciples de Jésus-Christ, par des haines qui s'assouissaient en multipliant les duels, les assassinats, les empoisonnements. La répression des crimes était devenue impossible, tant leur nombre était grand, tant les témoins étaient coutumiers du parjure.

La colère de Dieu contre de tels crimes s'était manifestée plusieurs fois par la peste, notamment en 1587, onze ans après la naissance de notre Saint ; puis en 1627 et en 1631. Aucun fléau de notre époque ne peut nous donner une idée des fléaux qui sévissaient au dix-septième siècle. Les découvertes de la science, l'organisation des secours, la multiplicité des hôpitaux et surtout les progrès de l'hygiène permettent maintenant, sinon d'empêcher les épidémies, du moins d'en limiter les ravages. Mais alors les préjugés, la malpropreté générale, la rareté et la mauvaise organisation des hôpitaux, l'absence de police sanitaire laissaient tout un peuple sans défense contre les épidémies et, quand la peste paraissait, le désespoir était universel.

Cependant, Dieu aurait pu envoyer aux criminels de cette époque les dix plaies d'Égypte que, plus durs que le Pharaon de Moïse, ils auraient refusé de renoncer à leurs iniquités. Aussi le Père céleste, « qui

ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive », employa-t-il un autre moyen pour attendrir ces cœurs de pierre et les amener à résipiscence. Ce moyen fut celui des Missions, avec Vincent de Paul et ses fils comme missionnaires. Assurément, Vincent de Paul ne fut pas le seul médecin suscité par Dieu pour guérir les âmes. A cette époque lamentable, où la multiplicité des maladies exigeait la multiplicité des soins, les médecins des âmes (je vous ai nommé les principaux) furent plus nombreux que jamais. Toutefois, parmi tous ces grands hommes ou, pour rester dans le symbolisme de mon texte initial, parmi ces grands arbres qui offraient leurs branches à tant d'oiseaux blessés, Vincent fut un des plus grands. Dieu seul a pu supputer le nombre des oiseaux du ciel qui, menacés de périr, trouvaient un refuge dans le grand arbre, sorti de notre petit grain de sénévé.

Les oiseleurs et leurs victimes étant de toutes les époques, il ne fallait pas que l'arbre sauveur n'eût qu'une durée éphémère, mais que, dans les siècles à venir, il fût, comme au dix-septième siècle, un abri pour les oiseaux blessés ou simplement menacés. Voilà pourquoi Vincent a fondé une Congrégation de Prêtres, en lui assignant l'œuvre des Missions comme un de ses buts principaux ; et voilà pourquoi, après plus de deux siècles, malgré la grande Révolution, malgré les persécutions actuelles, vous êtes encore, Prêtres de la Mission, en possession de l'apostolique vaillance de votre Père.

Séminaires. — Je vous ai dit, mes Frères, qu'au moment où parut Vincent de Paul, le protestantisme avait perpétré un immense massacre d'âmes. Hélas ! le protestantisme n'est pas seul responsable de tous les assas-

sinats spirituels qui se commirent alors. Il faut en faire remonter aussi la cause au clergé de cette triste époque. Si la corruption gagnait toutes les âmes, c'est que le sel de la terre s'était affadi ; si la nuit dissimulait les pièges tendus par les suppôts de Satan, c'est que la lumière du monde était cachée sous d'épais boisseaux. Le clergé, au moins autant que le protestantisme, installa dans le lieu saint l'abomination de la désolation. Écoutez comment saint Jean Eudes dépeint le délabrement des églises et la déchéance du culte à cette époque : « Allez dans les églises ; vous en verrez plusieurs, au dehors environnées d'ordures et de puanteurs, au dedans tapissées de toiles d'araignées, pavées de boue et de poudre ; les vitres, les couvertures rompues et ouvertes au vent, à la pluie, à la grêle, à la neige ; les autels dénués d'ornements et couverts de poussière ; les prêtres offrir le redoutable sacrifice avec des aubes et des chasubles déchirées, des corporaux et des purificateurs si sales qu'ils font mal au cœur, des calices d'étain et tout noirs ; le très saint Sacrement dans un ciboire de même métal et rempli de poudre et d'ordures, sans lampe, sans lumière et sans aucune marque de religion. O Dieu ! ô grand Dieu ! où est la foi des chrétiens ? » N'aurait-il pas dû demander surtout : Où est la foi des prêtres ?

Les causes d'un état de choses si lamentable étaient multiples, mais elles peuvent se ramener toutes à deux : 1° les nominations scandaleuses, aux évêchés et aux bénéfices, de quelques sujets qui, lorsqu'ils n'étaient pas notoirement indignes, étaient totalement insoucieux des troupeaux qui leur étaient confiés et qu'ils abandonnaient au premier mercenaire venu et quelquefois au premier loup venu ; 2° l'absence de toute préparation au sacerdoce chez la plupart de ceux qui en assumaient le fardeau.

Ce fut Vincent de Paul que Dieu chargea de porter remède à ces grands maux en les attaquant jusque dans leurs causes. Après avoir assisté Louis XIII à ses derniers moments, Vincent fut introduit par la Reine régente dans le conseil de conscience, où se traitaient les nominations aux évêchés et les collations des bénéfices. Là, sans se soucier « des grandes tempêtes et des violentes secousses » auxquelles, selon ses propres paroles, il s'exposait sur cette mer de la Cour, il ne transigea jamais avec son devoir, et malgré les tentatives de corruption, malgré les injures, malgré les coups mêmes, inspirés par la « tendresse » de certaines mères, selon le mot charmant du Saint, il réussit à empêcher bien des indignes et bien des incapables de s'asseoir sur les plus beaux sièges épiscopaux de notre pays. Son influence, combattue surtout par Mazarin, ne put extirper tout le mal, et Vincent dit lui-même : « Je tremble que ce damnable trafic des évêchés n'attire la malédiction de Dieu sur ce royaume. » Vous savez, mes Frères, comment ces craintes se sont réalisées et comment les monstres de la Terreur et, depuis, bien d'autres messagers, furent chargés par la Providence d'achever *in virgâ ferreâ* la mission du doux Vincent de Paul.

L'homme de Dieu, qui avait vu, sur tous les points du royaume, les ravages que les mauvais bergers faisaient dans le bercail de l'Église, comprit que Dieu lui demandait de fonder des séminaires, où les aspirants au sacerdoce acquerraient la science et les vertus sans lesquelles un prêtre ne peut exercer fructueusement son ministère. Cette œuvre n'était-elle pas la base nécessaire de l'œuvre des Missions ? A quoi bon travailler, pendant quelques semaines, à la régénération des âmes, si les âmes régénérées devaient être, sitôt après, confiées à des loups ?

Après le concile de Trente, qui avait porté sur la nécessité de fonder des séminaires un décret célèbre, bien des évêques avaient tenté des fondations, mais toutes avaient échoué. L'Oratoire lui-même, après quelques essais, y avait à peu près renoncé. Vincent de Paul, en même temps que le P. Eudes et M. Olier, tous trois orientés par le P. de Condren, sut utiliser tous ces échecs pour mettre la question des séminaires au point et, après avoir organisé, en 1637, le séminaire interne de la Mission, qui fut, en fait, le premier grand séminaire de France, il fonda, en 1642, les grands séminaires, en même temps que les petits séminaires, séparant ceux-ci de ceux-là par une initiative qui parut hardie à ses contemporains. Ainsi commença en France cette formation cléricale qui a donné à tant de prêtres la puissance de la vertu, en même temps que le prestige de la science sacrée, et qui a fait du clergé français un des premiers du monde. Le feu de la Révolution purifia ce clergé sans le consumer et ne fit que le grandir aux yeux de ses fidèles comme de ses ennemis. Quand éclata la grande tourmente révolutionnaire, les fils de saint Vincent de Paul dirigeaient en France cinquante-trois grands séminaires et neuf petits séminaires. Malgré la persécution qui s'acharne à l'heure présente contre les religieux, ils poursuivent toujours avec la même vaillance, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, les œuvres de leur illustre Père : *Filii gloria patris*.

Qui pourrait compter, mes Frères, le nombre d'oiseaux du ciel qui ont trouvé, contre les pires dangers, un asile dans la branche des séminaires, sortie du grand arbre que nous fêtons ! J'imagine cette branche, montant très haut, plus haut que toutes les autres, pour aider les prêtres à atteindre les régions supérieures où ils doivent vivre. Je l'imagine pleine, nuit

et jour, des plus suaves mélodies, car le saint Sacrifice et le bréviaire font de la vie du prêtre la louange qui ne finit jamais : *laus perennis*, et j'imagine les multitudes d'oiseaux qui se reposent sur les branches inférieures, écoutant avec ravissement ces chants sacerdotaux pour apprendre à mieux chanter eux-mêmes. O saint Fondateur ! vous voyez et vous entendez tout cela maintenant. Quelle gloire pour vous ! Quel surcroît de félicité dans la vision béatifique ! *De profectu sanctarum ovium fiunt æterna gaudia pastorum.* (Or. S. S. Pontificum.)

Filles de la Charité. — Enfin, il est sorti de l'arbre de Vincent de Paul une troisième branche, qui a donné asile à des oiseaux plus nombreux que ceux auxquels les deux premières ont offert leur abri et les a sauvés pour l'éternité : c'est la branche des Filles de la Charité. Avec quelle complaisance le grand Jardinier de l'Église n'a-t-il pas dû en voir naître les bourgeons et avec quelle tendre sollicitude n'a-t-il pas dû suivre les développements de sa végétation luxuriante !

Un des biographes de saint Vincent commence son livre en ces termes : « Il est des noms qui en disent plus à eux seuls que tous les commentaires et tous les panégyriques : les louer, c'est affaiblir l'impression qu'ils produisent. » Le nom des Filles de la Charité n'est-il pas, aussi bien que celui de leur Père, un de ces noms ?

Comment traduire, en effet, l'impression produite, même par le plus distrait des regards jeté sur cette branche dont les rameaux offrent, depuis des siècles, un abri à toutes les misères humaines ! Si, après avoir fondé les Prêtres de la Mission, Vincent de Paul a pu répéter avec joie cette parole de Notre-Seigneur : *Pauperes evangelizantur*, les pauvres sont évangélisés ;

après avoir fondé les Filles de la Charité, il a pu dire : *Edent pauperes et saturabuntur*, « les pauvres mangeront et seront rassasiés ». A une époque où tant de malheureux étaient torturés par la faim, tant de malades privés de soins, tant d'orphelins abandonnés, tant de petits privés d'instruction, tant d'insensés privés de surveillance, notre Saint, dont le cœur était aussi grand que le monde, trouva le moyen de secourir toutes ces détresses à la fois. Il fit un grand festin : *cum facis convivium*, et il fonda les Filles de la Charité pour aller chercher, selon le conseil de Notre-Seigneur, sur les grandes routes, le long des haïes, *pauperes*, ceux qui manquent du nécessaire ; *debiles*, ceux qui manquent de forces ; *cæcos*, ceux qui ne peuvent plus se diriger ; *claudos*, ceux qui gravissent difficilement leur calvaire, et les inviter à prendre place dans la salle du festin. Alors ces servantes des pauvres, ceinturées de leur éternel tablier, comme notre Père au festin du ciel *præcinget se*, ont fait asseoir toutes ces détresses autour d'une table incommensurable, *faciet illos discumbere*, et, allant et venant, elles se sont mises à les servir : *et transiens ministrabit illis*. Voilà pourquoi leur Père ne leur a pas donné « d'autre cloître que les rues, d'autre clôture que l'obéissance, d'autre grille que la crainte de Dieu, d'autre voile que la sainte modestie ».

Et depuis 1633, la Maison de Vincent de Paul ne désemplit plus. Un quart de siècle après la fondation des Sœurs de Charité, Vincent de Paul, peu prodigue cependant de louanges aux siens, dit à ses Filles : « Y a-t-il quelque chose que vous n'avez pas fait au service des pauvres, c'est-à-dire de Jésus-Christ ? Non, par la miséricorde de Dieu. » Trois siècles après, le monde entier peut leur poser la même question et y faire la même réponse.

A l'heure présente, il y a trente-cinq mille Filles de la Charité qui, sur toutes les routes du monde, le long de toutes les haies, cherchent les détresses humaines et les invitent à prendre part au festin organisé par leur Père. Un des plus grands soucis de leur Mère générale est, depuis quelques années, de ne pas pouvoir décupler le nombre de ses admirables Filles.

Pauvres rameaux ! Vous pliez tous maintenant sous le poids des oiseaux du ciel que vous portez, et vous vous demandez si vous n'allez pas vous briser tous sous un si doux, mais si lourd fardeau. Ayez confiance ! une Toute-Puissance vous soutient. Le saint curé d'Ars n'a-t-il pas dit un jour : « Oh ! comme elle les aime, Marie, les Filles de la Charité ; elle les regarde tout le temps. » Comment pourriez-vous défaillir sous un tel regard ? Celle qui s'est servie de vous pour donner au monde la Médaille miraculeuse saura bien faire les miracles nécessaires pour vous soutenir en attendant de vous multiplier.

PÉRORAISON

Pardonnez-moi, mes Frères, d'avoir retenu si longtemps votre attention. Comment ne pas s'oublier, quand on parle de telles merveilles ? Comment retenir les cantiques d'actions de grâces, qui montent du cœur aux lèvres pour bénir Celui dont la bonté a pu, d'un imperceptible grain de sénévé, tombé dans un coin perdu des Landes, faire sortir un arbre dont les rameaux couvrent aujourd'hui le monde, afin de sauver ces pauvres petits oiseaux du ciel que sont les créatures humaines ? Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu ! pour que vous vous souveniez ainsi de lui : *quid est homo ? quod memor es ejus* ; pour que vous le pressiez ainsi sur votre cœur, et *apponis erga eum cor tuum*.

De cette méditation je veux tirer une conclusion unique, mais, qui renferme toutes les résolutions à prendre en ce grand jour. A chacun de vous, mes Frères, je dis : Vous venez de contempler saint Vincent de Paul ; réalisez autant que possible en vous l'exemplaire qui a été placé sous vos yeux : *inspice et fac secundum exemplar*.

Tous, nous ne sommes que d'imperceptibles grains de sénévé (malheur à qui l'orgueil persuaderait le contraire !) et tous nous devons devenir des arbres, parce qu'il y a tout autour de nous des oiseaux du ciel qui ont besoin de nos rameaux pour s'y abriter : *Mandavit unicuique de proximo suo* (Eccl., XVII, 12). Nous devons même chercher à devenir de grands arbres. La petite fleur de Lisieux n'a-t-elle pas eu, dans son Carmel, l'ambition de devenir un rosier, montant jusqu'au ciel et faisant tomber sur le monde une pluie de roses ? Dieu a réalisé cette ambition et je serais bien surpris si quelques pétales de ce rosier ne tombaient pas de temps en temps sur beaucoup d'entre vous. Pourquoi n'aurions-nous pas la même ambition, sans sortir de l'enfance spirituelle ? Peut-être le grand arbre que nous deviendrons ne sera-t-il pas aperçu des hommes. Quand la petite Thérèse était dans son couvent, ses compagnes elles-mêmes ne virent pas pousser son gigantesque rosier. Dans le jardin de l'Église, il y a tant d'arbres merveilleux que les hommes ne voient pas, qu'ils ne soupçonnent même pas et qui font la joie de Dieu et de sa cour céleste, en même temps qu'ils font le salut d'une multitude d'oiseaux terrestres. Combien de Filles de la Charité, vivant avec sœur Catherine Labouré, ont-elles vu son grand arbre, dont les rameaux devaient faire tomber sur le monde entier une pluie de médailles miraculeuses ?

Puisque les arbres de Dieu ne s'enracinent que dans

les terres profondément creusées, demandons à saint Vincent de nous obtenir l'humilité, et même, si nous en avons le courage, les abaissements et les humiliations. Puisque les arbres de Dieu ne grandissent et ne fructifient que lorsque leurs racines sont couvertes d'éléments de mort, demandons à saint Vincent de nous obtenir au moins la résignation dans les épreuves mortifiantes que Dieu nous envoie pour la fructification de nos œuvres. Puisque les arbres de Dieu ne poussent que pour sauver les âmes, demandons à saint Vincent de multiplier et de fortifier nos rameaux, pour qu'ils supportent le plus grand nombre possible de ces oiseaux célestes, dont les chants reconnaissants retentiront à nos oreilles, non pendant notre vie, sans doute, cela importe si peu ! mais pendant toute l'éternité, et ajouteront d'ineffables délices aux ineffables délices de notre paradis.

26 juillet. — M. le Supérieur général est indisposé et ne peut assister aux offices de la communauté ni entendre le panégyrique que M. Fontaine, supérieur de la Maison internationale de Rome, prononce sur la sanctification croissante de saint Vincent.

Le soir de ce jour, les philosophes de seconde année partent pour Dax et cèdent leurs chambres aux prêtres de Meaux qui commencent leur retraite annuelle. Celle-ci est dirigée par M. Drillon, prêchée par un Dominicain et présidée par Mgr Gaillard.

27 juillet. — Les séminaristes partent pour Beaucamps.

1^{er} août. — Les frères coadjuteurs célèbrent leur patronne, sainte Marthe, et dans la petite réunion intime à laquelle assistent M. le Supérieur général,

Mgr Halle et quelques confrères, le frère Bataille demande à M. le Supérieur général de vouloir bien donner sainte Marthe comme titulaire d'un des nouveaux autels de la Maison-Mère. La chose est accordée de bonne grâce et M. le Supérieur général ajoute qu'il fera le même honneur à la sœur de Marthe, Marie-Madeleine.

BULLETIN DE LA SAINTE-AGONIE, JUILLET-AOUT 1926

L'Image de Jean Le Vacher

On a vu dans de précédents articles du *Bulletin* les nombreuses grâces obtenues par l'intercession de Jean Le Vacher, par l'application de son image si bien nommée : *L'Image qui guérit*.

Nous en signalerons quelques autres. Elles augmenteront notre confiance en ce vénérable serviteur de Dieu, envoyé par saint Vincent de Paul en Barbarie pour y secourir les esclaves chrétiens, devenu vicaire apostolique et consul de France et mort pour la foi à Alger, à la bouche d'un canon, le 26 juillet 1683.

Déclaration d'une dame habitant Paris, du 15 mai 1924 :

Je souffrais depuis trois ou quatre jours, sans cause apparente, d'une douleur à la langue tellement vive que je ne pouvais pas la supporter. J'en aurais pleuré. Je m'adressai à Jean Le Vacher, en qui j'ai tant de confiance ; la douleur disparut aussitôt. Je restai cependant dans les transes pendant deux jours, craignant de la voir reyenir. La douleur n'a pas reparu. En reconnaissance j'envoie 100 francs pour servir à la cause de béatification du serviteur de Dieu.

Une dame écrit de Saint-Tropez, le 9 juin 1924 :

Dans le courant de février, j'avais une bronchite qui me tenait au lit et me faisait beaucoup souffrir. Je mis une image de Jean Le Vacher sous l'oreiller. De suite mon état s'améliora. J'envoie 5 francs pour dire une messe en faveur des âmes du purgatoire les plus délaissées.

D'Aisy-sur-Seine, le 11 juillet 1924 :

Une religieuse souffrait depuis plus d'un an de furoncles dont elle ne pouvait se guérir. On lui conseilla de s'adresser à Jean Le Vacher. Elle mit une image sous son oreiller. Quelques jours après le mal disparut.

De Paris, le 20 septembre 1924 :

Une dame était atteinte depuis trois mois de rhumatismes aigus qui la paralysaient. Elle ne pouvait se servir de ses mains ; il fallait la faire manger. On lui fit mettre sur le mal une image de Jean Le Vacher ; une amélioration graduelle se produisit. Cette dame jouit maintenant d'une parfaite santé ; ses bras et ses mains ont repris leur souplesse.

Hospice de Beaumont, 22 décembre 1924 :

Je vous envoie 100 francs pour la béatification du missionnaire Jean Le Vacher, en actions de grâces pour ma guérison. Je lui avais fait cette promesse au moment où je n'espérais plus rien de la part de la science. Un mieux sensible a commencé et s'est continué jusqu'à complète guérison.

D'une religieuse dominicaine, Sanatorium de Cuers (Var) :

L'année dernière 1924, le missionnaire Jean Le

Vacher m'a arrêtée, du jour au lendemain, sur la pente de la mort. Il m'a laissée dans mon lit. Je lui demande de me guérir pour me permettre de prendre part aux travaux de ma communauté.

De l'hôpital Saint-Michel, à Pékin (Chine), le 1^{er} mars 1925 :

Nous avons eu à l'hôpital un païen, mandarin chinois, malade depuis quatre mois. Tous les quinze jours, il avait de forts accès de fièvre qui l'affaiblissaient complètement. Les médecins pensaient qu'il avait un abcès au foie. Ils voulaient tenter une opération. Nous lui avons donné une médaille miraculeuse qu'il a reçue avec respect. Puis nous avons commencé une neuvaine à Jean Le Vacher, en lui laissant une image du serviteur de Dieu. Chaque jour de la neuvaine, il allait à la chapelle. Depuis il n'a plus de fièvre; il y a deux mois de cela. Il est rentré chez lui et a repris son travail au ministère de la Marine. La veille de son départ, il a donné dix piastres pour faire brûler des bougies à la chapelle. Puisse Jean Le Vacher lui obtenir la grâce de devenir un fervent chrétien!

La supérieure d'une maison de Filles de la Charité à Washington (États-Unis), 6 mars 1925 :

Je fus prise, il y a quatre ou cinq semaines, d'une très vive douleur au côté. Mes compagnes firent tout ce qu'elles purent pour me soulager. Elles finirent par faire venir le docteur qui trouva tous les indices d'une appendicite. Deux spécialistes furent appelés. Ils parlèrent d'une opération. Je leur dis que j'aimais autant mourir d'une appendicite que d'une opération. Je promis au P. Le Vacher que, si j'échappais à cette opération, je donnerais 50 dollars pour servir

aux frais de sa béatification. Il en a été ainsi. Les douleurs sont passées. J'envoie cette somme.

Paris, 5 mai 1925 :

Envoi de 5 francs pour une messe d'actions de grâces en l'honneur du P. Le Vacher, à la suite d'une guérison obtenue par son intercession.

Châtellerault, 28 mai 1925 :

Une dame à qui j'avais donné une image de Jean Le Vacher, est venue me dire merci. Elle a obtenu l'amélioration qu'elle désirait. Elle envoie 50 francs pour les frais de béatification du martyr.

Hôpital de Bernay (Eure), mai 1925 :

Alice Lesueur, jeune fille de vingt ans, malade depuis plusieurs jours, fut portée à l'hôpital dans un état de faiblesse tel et avec une température si élevée que l'on conçut tout de suite pour elle la plus vive inquiétude. Et, en effet, le matin, le docteur, après examen, faisait le diagnostic d'une grippe infectieuse des plus graves et nous laissait peu d'espoir de guérison.

Rien ne fut épargné pourtant, les remèdes les plus énergiques furent appliqués mais sans succès. De jour en jour la maladie s'aggravait, la température montait chaque jour à 40°6 et la pauvre enfant fut prise de délire. Le matin du jour de Pâques, le docteur la déclara perdue. « Faites, dit-il, quelques ventouses scarifiées pour dire que nous tentons encore quelque chose, mais je n'en espère rien. » Nous partagions son sentiment, car la pauvre enfant avait déjà tous les symptômes d'une mort prochaine. Dans l'après-midi, elle reçut les derniers sacrements; nous l'entourions encore de nos soins et de nos prières, quand le bon

Dieu nous donna la pensée de recourir au vénérable Jean Le Vacher. Une neuvaine fut immédiatement commencée près du lit de la mourante et la pieuse image placée sous son oreiller.

La nuit fut très pénible, la pauvre enfant souffrait beaucoup. Quand, par moments, elle reprenait connaissance, pieusement elle baisait le crucifix et redisait les invocations que lui suggérait la Sœur de veille. Sur le matin, elle fut plus calme et s'endormit d'un bon sommeil qui dura plus de deux heures; la température était alors descendue à 36°8.

Le docteur, étonné de retrouver sa malade en vie, le fut plus encore en constatant une très grande amélioration survenue en une nuit. Ignorant notre pieux recours, il crut d'abord que ce mieux n'était que factice et nous recommanda de n'en point parler, ajoutant que nous pourrions avoir une déception.

Notre foi confiante ne fut point déçue, le bon P. Le Vacher avait écouté nos prières, d'heure en heure le mieux s'accrut, la température resta normale : c'était la guérison.

Quelques jours plus tard, édifiante de recueillement et de piété, la chère malade put accomplir son devoir pascal; fervente fut sa prière d'actions de grâces et généreuse la promesse qu'elle fit à Dieu de vivre toujours en bonne chrétienne.

C'est la seconde guérison obtenue ici par l'intercession du missionnaire Jean Le Vacher; qu'après Dieu il en soit remercié et glorifié!

D'Alger, le 12 juillet 1925 :

M. Dio-Meglio Salvator, fabricant de pâtes alimentaires, demeurant au Ruisseau (Alger), avait son jeune fils Louis, âgé de trois ans, atteint d'une pneumonie avec fièvre très élevée. Le matin du dimanche 7 juin,

le docteur Rosso constata l'état grave du malade et recommanda au père une très grande vigilance, une minutieuse observation des médicaments qu'il prescrivait ce jour-là, surtout l'abstention de toute espèce de nourriture, vu que la situation lui paraissait des plus sérieuses.

Après le départ du docteur, le père, qui avait été très alarmé par l'attitude et les paroles de ce dernier, jugea plus prudent d'implorer l'assistance du ciel. Il prit sans tarder une image représentant le P. Le Vacher, la baisa avec piété, et priant de toute la ferveur de son âme, récita la formule d'oraison imprimée au dos de l'image. Il fit ensuite baiser le portrait par le petit malade et installa l'image sous sa tête, en recommandant son cher Louis à la protection du serviteur de Dieu.

Environ deux heures après, en vaquant à ses occupations, il revient près de l'enfant, et, à sa grande surprise, il le voit, assis au milieu du lit, s'amusant, ne donnant plus trace de fièvre ni de maladie quelconque.

Il lui parle ; l'enfant, tout à l'heure abattu et prostré, est maintenant bien éveillé, plein de vie et demande à manger. Le père, constatant que toute fièvre a disparu, est tenté de satisfaire le désir de Louis, mais se rappelant les recommandations si expresses du docteur, il décide d'attendre au lendemain et impose l'accomplissement rigoureux de l'ordonnance.

Le lendemain, lundi 8 juin, le docteur Rosso, mis au courant de ces faits, témoigne un grand étonnement, examine avec soin le malade, certifie que la veille il y avait les signes indéniables de la pneumonie, et reconnaît qu'en ce jour-là il n'en existe plus aucun. Par précaution, il ne permet pour le lundi qu'une alimentation spéciale et réduite, mais il ajoute : « Dès

demain, si l'amélioration persiste, donnez à l'enfant tout ce qu'il voudra. »

Depuis cette date jusqu'à ce moment, 12 juillet, il ne s'est produit aucune rechute et l'état de l'enfant est demeuré parfaitement satisfaisant.

Une dame de Saint-Quentin :

En août dernier, à la suite d'un terrible accident, on me rapporta ma fille dans un état très alarmant. J'invoquai le R. P. Jean Le Vacher pour obtenir sa guérison, avec promesse de la faire annoncer dans le *Bulletin de la Sainte-Agonie de Notre-Seigneur* et de faire dire des messes pour les âmes du purgatoire, puisque ce révérend Père aime à délivrer les captifs. Comme je fus exaucée, j'ai fait dire les messes et c'est avec reconnaissance que je le fais insérer dans ce bulletin.

Avis. — Pour tout ce qui concerne *l'Image qui guérit* et Jean Le Vacher, prière de s'adresser à M. Gleizes, 95, rue de Sèvres, Paris.

DÉPARTEMENTS

Nous empruntons à *la Croix* du 19 août 1926, l'article suivant :

LB BEY DE TUNIS A VICHY

VISITE LA MAISON DU MISSIONNAIRE

Le 15 août, vers cinq heures de l'après-midi, la foule toujours curieuse se pressait rue de l'Établissement, en face de la Maison du Missionnaire, dont notre journal a déjà plusieurs fois parlé.

Dans la verdure, on voyait un groupe compact de missionnaires, réunis pour recevoir la visite que S. A. le bey de Tunis leur avait annoncée. C'était un événement dans la chère famille exotique que le bon P. Watthé, fondateur de cette œuvre touchante, rassemble en permanence autour de lui.

Les vieilles barbes blanches circulaient empressées, chacun était touché de cette marque de sympathie accordée par l'auguste visiteur à l'œuvre inconnue il y a quatre ans, aujourd'hui en pleine activité, et aux missionnaires, ses obligés.

A sa descente de voiture, le bey fut reçu par le R. P. Watthé, dont il serra cordialement les mains, M. Merlé des Isles, entouré des membres du Conseil d'administration de l'œuvre. Puis, suivi de M. Saint, résident à Tunis et de son escorte, il pénétra dans le cercle des missionnaires où une couronne de prêtres et d'évêques l'attendait. Sympathique, souriant, il s'assied; ses deux fils l'encadrent, et c'est avec une réelle aisance qu'il suivit le discours du P. Watthé, montrant par ses signes de tête comme il en saisissait bien le sens et la portée.

Voici le texte de ce discours, simple, mais plein d'à-propos.

« Altesse,

« Nous tous ici présents, évêques, missionnaires et membres du Conseil d'administration de l'œuvre nationale de la Maison du missionnaire, nous sommes extrêmement touchés par votre visite,

« Les missionnaires de Tunisie y seront tout particulièrement sensibles.

« Nous remercions S. Exc. M. Saint, l'éminent résident général, d'avoir bien voulu s'associer à cette démarche.

« Convaincus de la nécessité de conserver à la

France et à nos protectorats amis cette phalange de missionnaires que l'étranger nous envie, nous avons créé cette Maison pour y accueillir gratuitement et soigner tous nos missionnaires malades, généralement victimes des climats tropicaux. L'œuvre est d'hier, et cependant elle a pu déjà accorder ses soins à quatre cent quarante-sept missionnaires venus de tous les points du globe.

« La visite de Votre Altesse est une autre marque de sympathie et un grand honneur pour nous. Elle stimulera notre zèle et notre dévouement.

« Nous avons tenu à laisser cette Maison dans son aspect quotidien, sans y apporter le moindre décor. C'est la manière habituelle des missionnaires qui donnent volontiers leur cœur au peuple et aux souverains dont ils recherchent le bien, et qui donnent ce cœur simplement, sans recherches, avec tout leur dévouement.

« Au nom de tous les missionnaires, permettez-moi, Altesse, et vous aussi, Monsieur le ministre, de vous dire de toute mon âme merci. »

Après cette lecture, le bey chargea son ministre de répondre, et celui-ci le fit avec une courtoisie charmante :

« Je suis vraiment touché, dit-il, de votre réception si cordiale et des choses si belles que vous venez de dire. J'estime beaucoup les missionnaires, particulièrement les missionnaires français qui non seulement savent remplir leur rôle de missionnaire, mais s'entendent aussi superbement à étendre partout les bienfaits de la civilisation ! Je n'ai qu'un regret, c'est que ces missionnaires ne soient pas plus nombreux pour l'œuvre immense et grandiose qui les attend chez nous ! Transmettez mes vœux à S. Gr. Mgr Lemaître, notre archevêque, que nous estimons tous. Et je m'en

voudrais, en cette circonstance, de ne pas évoquer ici le souvenir du grand cardinal Lavigerie, qui a si bien travaillé chez nous! »

Le P. Watthé termine en présentant les missionnaires : le monde entier se trouvait ainsi représenté.

Après quoi, M. Saint, l'éminent résident général, tint à remercier lui aussi le P. Watthé et tous les missionnaires en général de l'œuvre de foi et de charité qu'ils accomplissent à travers le monde. Il eut même le geste délicat de promettre à l'œuvre de la Maison du missionnaire un secours spécial.

Après une visite au Musée des Missions, où Son Altesse s'arrêta longtemps et où elle fut frappée de la vue représentant le martyr de Jean Levacher, lazariste, vicaire apostolique et consul de France à Tunis et à Alger, et qui mourut attaché à la bouche d'un canon, le bey se retira, saluant gracieusement de la main et laissant chacun sous le charme de sa bonhomie souriante.

Chacun, à Vichy, a su apprécier le geste que fut la visite du bey de Tunis à la Maison du missionnaire. Il a vu à l'œuvre son noble fondateur et ces vaillants missionnaires, il fut heureux de les féliciter. Les apôtres sont des humbles; quand un peu de gloire rejaillit jusqu'à eux, ils l'acceptent avec des sourires, comme c'est avec le sourire aussi qu'ils savent mener, là-bas, leur vie d'abnégation et de dévouement, sachant mourir à tout et à tous et à eux-mêmes pour que les autres vivent!

NOTICE SUR M. DILLIES (*Suite et fin.*)

LE SÉMINAIRE

Cette piété, telle que la conçoit M. Dillies, ne doit pas rester une pure théorie, une belle construction en

l'air : elle doit pénétrer et vivifier la vie de tous les jours. Il faut maintenant montrer — et c'est ici la partie la plus délicate et aussi la plus importante de ce travail — comment M. Dillies concevait pour nous la vie de tous les jours, la vie du Séminaire.

Quelle estime, quelle dévotion M. Dillies portait à son cher Séminaire, ceux-là seuls peuvent le dire qui l'ont entendu en parler. C'était une conviction, une ferveur que rien ne pourrait traduire. Il en avait été un des élèves des premières années : il lui devait le meilleur de sa formation ; il y était revenu, pour quelques semaines, en 1902 ; il en conservait, comme une flamme précieuse, l'esprit et les traditions ; il en avait bien compris le rôle, les destinées, l'importance : « École Normale Supérieure Sacerdotale », comme il aimait à dire, portion choisie de l'Université, appelée à donner la culture supérieure aux prêtres qui devraient former l'élite de la jeunesse des trois diocèses. L'idée que se faisait M. Dillies du Séminaire peut se résumer en ces deux mots, qui revenaient bien souvent sur ses lèvres, et qui parfois ont pu étonner quelques-uns d'entre nous : *l'apostolat intellectuel*. L'apostolat intellectuel, auquel nous prépare le Séminaire, c'est, à tous ses degrés, l'action sur les esprits, l'apostolat des intelligences par la science, le « haut savoir ». Il avait, profondément enracinée, la conviction que là est pour nous la volonté de Dieu. Vocation toute spéciale, tâche parfois obscure et pénible, à laquelle nous devons nous donner jusqu'au bout, par amour, quels que soient les sacrifices qu'elle exige de nous. Le mot de Lacordaire à Ozanam est toujours vrai : « Nous devons, nous aussi, « nous crucifier. » Les hommes qui avaient compris ce rôle et lui avaient donné leur vie, Ozanam, Ollé-Laprune, d'Hulst, étaient à ses yeux nos meilleurs modèles :

« Je reste convaincu qu'il y aura pour vous peu de modèles plus véritables d'apostolat que Mgr d'Hulst. Vous savez de quel apostolat je parle : du grand, du complet, de celui qui embrasse tout, *ima summis*, et qui, pour arriver à ses fins magnifiques, se plonge, se perd dans le surnaturel total. Vous ne pouvez en avoir d'autre. Votre vocation, en dehors de ces conditions, resterait à mi-côte, ce qui ne serait pas une vocation réalisée. N'ayez pas peur d'aller au fond de la question, et de tirer toutes les conclusions qu'elle suggère. Vous savez bien que la première est celle de la sainteté. A vocation quasi-infinie dans sa largeur et sa hauteur, sainteté sans limites. Ce qui a fait la solidité et la fécondité de l'apostolat de Mgr d'Hulst, c'est qu'il a toujours eu comme premier souci celui d'alimenter sa vie sacerdotale. Ceci pour cela, à la plus grande et unique gloire de Dieu. C'est là même qu'il puisait la force, disons la hardiesse, d'envisager, pour les résoudre nettement, sainement, pratiquement, les plus hauts problèmes. Vous verrez mieux plus tard quelles lumières l'Église eût perdues, s'il n'avait pas existé.

« L'apostolat intellectuel est nécessaire : *vos estis lux terrae, sal mundi*... L'apostolat des œuvres est indispensable; il est la forme normale de l'apostolat, mais il est la main et le cœur qui travaillent. L'autre est le cœur qui sent et l'esprit qui dirige. Les Universités catholiques ont été voulues par Dieu pour préparer des ouvriers à l'apostolat intellectuel; l'organe le plus important, supérieur à tout, parce qu'il réalise à cette fin la pensée de l'Église, c'est-à-dire celle de Dieu, est le Séminaire académique. Dès lors, ceux qui en font partie ont mission spéciale. Leur « devoir d'état » revêt un caractère particulier dont ils auront à répondre. Quelle forme doit prendre leur préparation ? Jusqu'à quel degré faut-il pousser cette prépara-

tion ? Toutes les formes qui constituent dans un prêtre, vivant dans le monde intellectuel, la primauté intellectuelle; poussées au degré suprême de leur perfection, « en proportion de nos forces », avec un renouvellement incessant jusqu'au dernier souffle. Ne cherchez pas d'autres précisions pour le moment, elles vous échappent. Mais si tous, vous avez cet idéal toujours présent devant les yeux, comme la loi du Devoir — du devoir d'Amour et de Sacrifice — quelles merveilles vous ferez ! Dieu les opère quand l'instrument se met pleinement entre ses mains, dans le coin de la terre le plus ignoré... N'hésitez pas : *Sursum corda !* »

Pratiquement, c'est dans les collèges que nous aurons à exercer cet apostolat. Et c'est à notre ministère d'éducateurs que voulait avant tout nous préparer M. Dillies. Il y aurait tout un cours de pédagogie à tirer de ses lettres et de ses conversations. Longtemps professeur et supérieur de maisons d'enseignement secondaire, il avait pu voyager en Belgique, en Hollande, en Allemagne ; il avait beaucoup vu et beaucoup retenu, et avait accumulé un trésor d'expérience qu'il mettait largement à notre disposition. Trésor qui ne cessait, d'ailleurs, de s'enrichir, car il restait toujours attentif aux choses de l'enseignement : projets de réforme, circulaires du ministre de l'Instruction publique, nouveaux manuels scolaires, tout l'intéressait, et il savait apprécier toute chose à sa juste valeur, avec discernement, tact et mesure.

Ce qu'il avait réalisé lui-même, à Saint-Pons et surtout à Wernhoutsburg, qu'il réorganisa complètement, nous ne le sûmes jamais qu'imparfaitement. Si grande était sa modestie : il ne parlait de lui-même qu'avec peine, et c'est par surprise que nous sûmes qu'il était l'auteur d'un « Vocabulaire grec-latin », et

qu'il avait collaboré au « Nouveau Testament » de M. Bodin. C'est à sa mort surtout, en entendant parler ses anciens élèves ou collaborateurs, que nous comprîmes ce qu'il avait fait : œuvre d'éducation très « classique », et aussi très « moderne », sachant donner aux sports, par exemple, et à la culture physique ce qu'ils réclament, provoquant le développement de toutes les facultés de l'esprit et du cœur, jusqu'à leur complet épanouissement : *in virum perfectum*. Il nous fut agréable d'en trouver le témoignage, assez inattendu, dans une lettre que publia *l'Action française* du 21 mai 1925 : rien ne pouvait mieux montrer quel bon serviteur de son pays avait été ce prêtre exilé, et quel ardent amour de la France et de la culture française il avait su inspirer à des étrangers.

Ce que M. Dillies nous enseignait, c'étaient donc des idées qu'il avait expérimentées lui-même, et qui avaient été soumises à l'épreuve de la réalité. Avant tout, il insistait sur la nécessité de l'union et de l'organisation ; il avait pu les réaliser à Wernhoutsburg et il souhaitait ardemment qu'elles pussent l'être dans nos collèges. L'éducation étant une œuvre collective, résultant de diverses actions particulières, se poursuivant durant plusieurs années, il importe que les divers professeurs ne se contentent pas de collaborer matériellement, mais qu'ils le fassent réellement ; que leurs actions successives se continuent et se complètent, au lieu de se juxtaposer simplement, et parfois même de se contrarier. Aussi M. Dillies attachait-il une grande importance aux « conférences pédagogiques » dans les collèges. Il se réjouit vivement quand elles furent imposées et organisées officiellement dans le diocèse d'Arras. Il voulait ces conférences bien préparées, suivies de discussions animées. Il les jugeait nécessaires pour entretenir le « feu sacré » parmi les pro-

fesseurs, et pour mettre sans cesse au point leurs méthodes et leur enseignement.

Il allait même plus loin et formait parfois le rêve d'une organisation plus étendue, qui aurait son centre à l'Université catholique, et qui grouperait tous les collèges de la région, unifiant les méthodes, mettant en commun les expériences, de façon à réaliser, dans la diversité nécessaire, une unité fort souhaitable. Que de questions il y aurait intérêt à régler en commun, examens de passage, recrutement et formation du personnel enseignant, etc., et de quel profit un organisme de ce genre ne serait-il pas pour le progrès des études et la meilleure marche des maisons ? Et là encore, c'était prêcher l'esprit de sacrifice, le désintéressement, la guerre à l'individualisme, le développement bien compris de la personnalité.

C'est là le but que proposait M. Dillies à chacun des futurs éducateurs qu'il voulait former. Donner aux élèves une large culture, leur ouvrir l'esprit, les intéresser, leur donner la passion du travail intellectuel, c'était ce qu'il recommandait. Et sa personne elle-même était un exemple vivant de ce qu'il prêchait : il avait une vaste culture, une lecture très variée, largement ouverte à tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il savait goûter Aristophane ou Sophocle aussi bien que P. Bourget ou P. Claudel. Il aimait surtout les œuvres où son enthousiasme pouvait trouver un aliment : c'est ainsi qu'il savait oublier les faiblesses de Rostand pour revenir avec plaisir à quelques-unes de ses belles tirades.

C'est de la sorte qu'il voulait nous voir former nos élèves futurs : les rendre capables, le plus tôt possible, de lire les grands auteurs « dans la majesté du texte », utiliser tous les éléments dont nous disposons, archéologie, histoire, beaux-arts, pour arriver à saisir l'âme

de l'auteur et de la civilisation qu'il représente, afin d'en enrichir notre âme et l'âme de nos élèves ; savoir les enthousiasmer, et nous enthousiasmer avec eux, par de beaux passages, lus à haute voix, *con amore* ; savoir les intéresser par des lectures au réfectoire judicieusement choisies (à Wernhoutsburg, il faisait lire du Boissier ou du Croiset, du Bazin ou du Sienkiewicz) ; bref, développer et affiner toutes leurs qualités, leur imagination et leur sensibilité aussi bien que leur intelligence, en un mot, et encore une fois, *in virum perfectum*.

M. Dillies parlait une fois de « l'éducation par le bonheur ». C'était bien cela : il voulait que le cœur de l'enfant se dilatât dans l'affection de ses maîtres, la joie de vivre avec ses camarades et de vrais amis. Là encore, il voulait voir s'établir une atmosphère de confiance, telle que le maître pût viser à ne punir que le moins possible.

Mais ce serait être incomplet, et dénaturer complètement la pensée de M. Dillies que de taire ce qui faisait le caractère profondément surnaturel de cette méthode. S'il voulait faire des hommes parfaits, c'était afin de former des chrétiens, des prêtres plus parfaits. Là encore l'esprit de sacrifice et la dévotion eucharistique sont pour lui le dernier mot. Sans ce ferment de vie divine, l'œuvre de l'éducation reste une œuvre morte : « Le défaut de notre formation surnaturelle vient de l'ignorance où nous avons été laissés, dès l'éveil de notre raison, de l'unique nécessaire. Ah ! si tous les parents, tous les éducateurs, tous les prêtres comprenaient ce qu'il y a à déposer dans une âme qui s'ouvre, comme vite ils auraient changé la terre en ciel ! »

Ces préoccupations d'apostolat « intellectuel », pour dominantes qu'elles fussent chez M. Dillies, étaient

loin d'être exclusives, et ne l'empêchaient pas de s'intéresser vivement aux autres formes de l'apostolat. Ses idées sociales n'étaient ignorées de personne, mais tous ont pu remarquer quelle admirable discrétion et quelle réserve il gardait dans ces questions si délicates. Il acceptait volontiers la discussion, admettait qu'on pût n'être pas de son avis et n'aurait jamais voulu imposer ses vues à personne. En public, c'étaient des conseils que nul ne pouvait récuser, de générosité, de sainte hardiesse, de prudence, de sagesse humaine et divine, de soumission à l'Église. Un long passage d'une de ses lettres sur ce sujet montrera clairement le fond de sa pensée :

« Qu'importe si les résultats sont maigres, ou même nuls ? Notre-Seigneur ne nous demande que l'effort, comme preuve d'amour. N'oublions pas d'ailleurs qu'un peu de mal empêché, une petite barrière renversée, un passage ouvert au bien, une parcelle de vérité déposée, un germe de vie enfoui sous la terre, tous ces riens, aux yeux de l'apôtre, sont d'immenses choses, puisque par elles peuvent s'ouvrir un jour les grandes avenues de la grâce. Que d'âmes seront sauvées par là !... Ces lignes, trop pâles à mon sens, vous indiqueront ce que je pense aussi... de l'apostolat auprès des foules. Il sera terriblement dur — par notre faute, car nous avons laissé passer l'heure. Mais, 1° faut-il les abandonner ? 2° qui les sauvera, si ce n'est pas nous ? Saint Paul disait déjà : *Quomodo audient, sine praedicante* ? 3° Dès lors, comment ? La réponse est double. Oui, certes, avant tout, par l'universel, invariable, unique moyen, la grâce, l'Esprit-Saint, — le surnaturel, la vie intérieure la plus intense. *Sine me, nihil...* Je ne conçois pas qu'un prêtre le puisse jamais oublier, puisque tout, sans cela, n'est que néant... Mais il faut aussi penser que ce moyen divin ne veut pas agir sans

nous, et que nous avons été choisis pour être des instruments *conscients*, des organes *responsables*, des coopérateurs *intelligents*, donc chargés de chercher, de trouver, d'employer, coûte que coûte, les moyens secondaires et passagers d'action apostolique. Votre génération a reçu l'existence pour réaliser ce dessein; et s'il est vrai qu'il y a parfois tendance à regarder trop souvent vers la terre, ce qui est notre ruine, il y a aussi méconnaissance du plan divin quand on ne met pas toutes ses forces, qui sont des dons appropriés de Dieu, au service unique de la grâce, par les moyens opportuns. La grandeur des Semaines sociales, des Secrétariats sociaux, de l'Action populaire, *de l'Église*, est dans la réalisation poursuivie de la double partie de ce plan unique. N'est-ce pas là qu'il faut fixer vos yeux? Faisons-nous une belle conviction et marchons... »

Telle est la tâche, complexe et délicate, qui nous attend; telle est la tâche à laquelle le séminaire doit nous former.

Travail de formation surnaturelle et sacerdotale, avant tout : avec quel soin et quel zèle il nous y guidait, il est inutile de le répéter après ce qui a été dit plus haut.

Travail de formation intellectuelle : nous devons être — M. Dillies nous le répète souvent — l'élite, le « ferment », le « grain de sel », la « lumière ». C'est notre vocation; elle exige que nous soyons des saints, certes; mais elle veut aussi que nous soyons des savants. Nous devons atteindre « le haut savoir »; sans reculer devant aucun sacrifice, sans jamais nous limiter volontairement, sans avoir peur d'aucune ambition; car M. Dillies veut que nous ayons de nobles ambitions, au sens sacerdotal; il voudrait nous voir conquérir des grades, de hauts grades, pour accroître

le prestige de l'Église, élargir son rayonnement intellectuel et acquérir le plus de titres possible à la confiance de ceux qui viendront à nous.

Cette science, ce sera d'abord celle qui constitue notre devoir d'état : la théologie. M. Dillies veut que nous lui donnions la première place dans nos préoccupations, maintenant et pendant toute notre vie ; que nous l'étudions avec amour, en sachant voir et « réaliser » derrière les mots et les concepts abstraits, les divines réalités.

Ce sera aussi la science qui pour chacun de nous constitue la « spécialité » ; science à laquelle nous prédestinent nos tendances et nos aptitudes ; il faut connaître ces dispositions, les travailler, les cultiver, les développer « jusqu'au bout », pour devenir de cette manière aussi des « maîtres ».

Mais il ne faut pas nous borner là : M. Dillies aurait voulu que notre science fût autant que possible « universelle » ; que par delà nos préoccupations professionnelles, nous gardions une « belle curiosité » pour ce qui, dans tous les domaines, sciences, lettres, arts, intéresse l'intelligence humaine. De cette culture générale, qui était la sienne, il aimait à répéter la jolie définition qu'en a donnée un maître humaniste¹ : « Savoir beaucoup d'une chose, et un peu de tout, c'est savoir à la française. »

Mais notre science ne nous appartient pas : nous devons en faire bénéficier tous ceux qui nous entourent ; nous devons faire connaître la vérité, la faire accepter, la faire aimer. C'est pourquoi M. Dillies veut nous voir cultiver les qualités d'imagination, de sensibilité, de style, qui feront que notre science sera « expressive », et que nous pourrons, selon le mot

1. Salomon Reinach.

d'Oillé-Laprune qu'il aimait à citer, « dire des choses qui portent ». Il ne faut pas que nous abandonnions à nos adversaires le prestige de la plume, et que nous renoncions à parer la vérité des charmes qu'ils donnent à l'erreur.

Travail enfin de formation morale, « humaine ». Il s'agit pour nous de « développer tout l'être », pour devenir des « hommes parfaits », à l'image de notre Maître qui, s'il fut Dieu, n'en fut pas moins homme, et homme parfait. Il est indispensable que nous développons toutes nos facultés, que nous acquérions une maîtrise parfaite de notre caractère, de notre tempérament, pour que notre apostolat ne risque pas d'être entravé par notre maladresse ou notre timidité, ni compromis par une saillie d'humeur que nous n'aurons pas su réprimer. Aussi, après ses magnifiques élans sur l'amour, M. Dillies savait redescendre et recommander ces vertus « humaines » de sagesse, de modération, de discrétion, de bon sens, sans lesquelles on ne saurait être un honnête homme. Rien de terre à terre d'ailleurs : il voulait que tout, chez nous, fût distingué ; il souffrait de la moindre vulgarité ; il aimait notre gaieté et savait rire de tout son cœur à nos séances familiales ; mais jusque dans ces récréations, il ne voulait rien qui ne fût de très bon goût.

Pour cette formation morale, quelle meilleure école que le séminaire, avec le perpétuel renoncement qu'il exige de nous ! Obéissant, M. Dillies l'a été d'une façon héroïque, lui qui, après avoir été de longues années supérieur, ne voulait plus être chez nous que « le plus obéissant des séminaristes ». Et son désir était de nous voir obéir jusqu'au bout, jusqu'à l'héroïsme.

« Nous sommes des hommes : l'observation du règlement du séminaire est avant tout affaire de *loyauté* personnelle : on ne nous surveille pas. Plus tard, de-

manderons-nous aux autres de faire ce que nous n'avons pas su faire nous-mêmes ?

« Mais ce motif est tout humain : il en est d'autres plus prenants : pourquoi obéir ?... C'est affaire de perfection, d'amour. L'art consiste dans le fini des détails ; il faut de même obéir dans les plus petits détails... Il faut, à l'image du Christ, obéir tout une vie, obéir jusqu'à la mort, la mort de la Croix... obéir, à l'occasion, à des ordres tyranniques...

« Obéir sans faire de choix : il y en a vis-à-vis des dogmes. Des deux côtés, la faute est de choisir certaines choses, et de rejeter les autres : il faut tout accepter, pas de milieu ¹. »

Cette obéissance, il aimait surtout à la voir, non pas dans le silence, mais dans le *recueillement*. « C'est plus, car le silence peut exister sans le recueillement, tandis que le recueillement suppose le silence. » Combien de fois, avec une inlassable patience, avec une indulgente bonté, mais aussi avec une délicatesse, une discrétion qui n'étaient qu'à lui, ne nous a-t-il pas rappelé cette grande loi du recueillement, condition indispensable pour que puissent éclore les vertus que nous devons acquérir au séminaire.

Voilà ce qu'était pour M. Dillies le séminaire ; tel l'avaient fait les « anciens », ceux des âges héroïques, du temps du bon P. Cornu, dont il restait parmi nous le témoin. Il aimait à nous citer leur exemple, et c'était toujours avec émotion qu'il parlait de certains d'entre eux qu'il avait connus plus intimement. Il ne pouvait pas, disait-il, passer devant une chambre qu'avait jadis occupée l'abbé H. Lestienne, sans « frémir » à la pensée de l'ardeur avec laquelle ce saint prêtre se préparait à la vie qui devait être la sienne.

1. Retraite, octobre 1923.

C'est cet esprit, cette tradition, la plus auguste de toutes, que M. Dillies voulait nous voir garder avec ferveur. *Renovamini spiritu mentis vestrae*, disait-il un jour. Esprit fait de labeur intellectuel intense, travail acharné, mais se conciliant avec la plus aimable liberté d'esprit; vive charité fraternelle, union très intime, source de vraies et solides amitiés, dans la plus franche gaieté; ardeur enfin, entrain, passion pour tout ce qui est beau et grand. C'est ce « feu sacré » que M. Dillies voulait voir brûler chez nous sans défaillance; il nous a passé ce flambeau, puissions-nous ne pas le laisser s'éteindre! Il aimait à citer la devise des « Équipes sociales » : « Il faut croire à ce que l'on fait, et le faire dans l'enthousiasme », et nous croirions volontiers qu'elle est de lui, cette phrase d'un livre d'aujourd'hui qu'il aurait lue avec joie : « Veille au salut de l'enthousiasme¹. » « Parole d'un revenant », non, parole toujours vivante; c'est le dernier mot d'ordre que, de l'autre côté de la tombe, nous laisse M. Dillies².

1. J. d'Arnaux. *Paroles d'un revenant*, p. 196.

2. « Laissez-vous prendre et enlever aux hautes régions. Vous avez besoin d'horizon, d'air pur, de pleine lumière, de chaleur vibrante : vous ne les trouverez que dans la compagnie des grandes âmes, vides d'elles-mêmes, et, dans le sacrifice, ouvertes au seul amour. On appelle tout cela des mots. Plus que jamais, à l'âge où je suis arrivé, j'y vois avec émerveillement la substantielle réalité. »

« ...Oui, tenez-vous bien, encouragez-vous, enhardissez-vous! Ce mot est vilain à écrire : peu importe; il dit ce qui doit être dit et exécuté quand'il s'agit d'une œuvre telle que la nôtre, la vôtre. Ma vieille conviction s'enracine de plus en plus, que jamais l'âme du séminaire ne sera trop haute, trop noble, trop généreuse, trop sainte, pour remplir la mission qui vous a été réservée. »

Enthousiasme certes, mais enthousiasme soutenu des réalités les plus humbles. A la devise des « Equipes Sociales » : *Il faut croire à ce que l'on fait, et le faire dans l'enthousiasme*, M. Dillies aimait à joindre le mot d'ordre d'Ollé-Laprune : *Savoir faire, avec des vues hautes et amples, des choses précises et d'abord petites, c'est le secret de faire grand et de durer.* (Le Prix de la vie, 7^e éd., p. 428.) — Il aurait fallu parler, si l'on n'avait pas craint d'être trop long, du culte qu'il professait pour Ollé-Laprune. Qu'on se rappelle seulement ses lectures spirituelles sur « la Vitalité chrétienne ».

Il est mort... Ses dernières années furent une longue ascension. Dans le silence, dans la maladie, dans la souffrance — car il eut à souffrir beaucoup, — il accroissait chaque jour son union à Jésus. Ceux qui l'ont vu célébrer la sainte messe, ceux qui l'ont observé en face du saint Sacrement et qui sentaient leur dévotion s'exalter et se renouveler à ce spectacle, ceux qui l'ont vu faire son action de grâces et qui ont entendu les soupirs d'amour, les mots entrecoupés qui parfois alors s'échappaient de ses lèvres, tous ceux-là ne doutaient pas qu'il ne fût monté très haut. Il s'était épuisé à force de travail, de dévouement aux âmes ; jamais il ne se ménagea : l'avant-veille de sa mort, il voulut encore, malgré sa faiblesse, célébrer la sainte messe. Ce suprême effort l'acheva : il s'alita, et, trente-six heures plus tard, il s'éteignait brusquement, sans qu'on ait pu prévoir une issue aussi soudaine. Il n'aurait pas désiré d'autre fin : sa mort a été comme sa vie, silencieuse, solitaire, effacée.

Il nous laisse une grande leçon. Le premier sermon que nous avons entendu de lui parlait de l'amour ; un des derniers qu'il nous ait fait y revenait encore. Ce mot résume toute sa vie : c'est cette flamme ardente qui animait ce corps si frêle et si chétif, qu'elle finit par consumer ; c'est cet amour qui lui inspira tant de sacrifice, de renoncement, d'austérité ; c'est cet amour qui lui permit de réaliser cet admirable équilibre qui est pour nous un exemple, entre ses préoccupations intellectuelles et ses préoccupations religieuses ; c'est cet amour qu'il nous laisse. Lors de sa dernière messe, c'était comme un adieu suprême qu'il nous lisait la phrase de saint Paul : *Super omnia autem haec caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.*

Imitons-le, gardons vivace cette flamme précieuse. Et pour finir par un mot de son cher Pascal, souve-

nous-nous « qu'une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire ce qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde ». « Suivons les traces de notre Père » ; soyons de toute notre âme ce qu'il voulait que nous fussions ; qu'il revive dans nos vies. Ce sera notre meilleure manière d'honorer sa mémoire et de garder toujours vivant son souvenir.

BEATI MORTUI
QUI IN DOMINO MORIUNTUR
OPERA ENIM ILLORUM
SEQUUNTUR ILLÔS

ALLEMAGNE

Lettre de M. BAUSCH, visiteur, à M. VERDIER, Supérieur général :

Cologne, le 7 août 1926.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,
Votre bénédiction, s'il vous plaît !

D'abord quelques mots sur notre mission à Berlin. C'est celle qui mérite une mention particulière. Elle eut lieu par nous dans deux paroisses de Berlin, durant trois semaines. Ce fut la première fois qu'une grande mission fut organisée pour les quarante-quatre paroisses de la capitale. Environ cent vingt-cinq missionnaires des différents Ordres de presque toutes les parties de l'Allemagne furent convoqués pour réaliser cette entreprise de grande envergure. Nos confrères qui prirent part à ce travail furent au nombre de six. Trois furent désignés pour la paroisse de Saint-Louis, là même où nos sœurs dirigent le West-Sana-

torium et à proximité de celui-ci l'orphelinat. Aux trois autres fut confiée la paroisse du faubourg Charlottenburg. Comme en général, le succès de nos confrères fut, par la grâce de Dieu, également complet. Cette mission fut un événement pour ce milieu imbu de protestantisme et d'athéisme. Les catholiques qui forment environ un huitième de la population totale de Berlin, et qui se rassemblent d'un peu partout dans la capitale, professent leur foi avec grande vaillance et assiduité. Hommes et femmes prirent part aux exercices de la mission avec une générosité vraiment touchante. Dès le premier sermon qui eut lieu à cinq heures et demie, le matin, l'église était bondée. On entendit les confessions jusqu'après minuit. La mission dura trois semaines, la première semaine fut réservée aux enfants, la seconde aux femmes et jeunes filles, la troisième aux hommes et jeunes gens. Le dernier jour, nos confrères nous revinrent après avoir été au confessionnal jusqu'à l'heure du départ. Le ciel a visiblement béni leurs efforts.

A cette occasion, je me permets de vous donner un aperçu sur les travaux des missionnaires de notre province pendant l'année 1925-1926 (juillet 1925 jusqu'à la fin de juin 1926) : missions, 30 ; octaves et rénovations des missions, 28 ; retraites pour les laïques, 44 ; retraites pour les religieuses, 25 ; retraites pour les prêtres, 3 ; triduums, 18 ; conférences religieuses pour des prêtres, 26 ; travaux de remplacements, environ 300. Ces chiffres vous montrent que l'œuvre des missions est florissante dans notre province et que tous les confrères qui sont désignés pour ces travaux s'y dévouent avec zèle.

Ensuite je voudrais vous communiquer, mon Très Honoré Père, que nous avons fêté — il y a quelques semaines — le 75^e anniversaire de la fondation de notre

province. Sa Sainteté le Pape, le nonce Pacelli, de Berlin, nous ont envoyé des félicitations pour cette fête. Le cardinal de Cologne, le cardinal-archevêque Schulte, nous a écrit la lettre suivante : « Je vous adresse en ce jour mes plus affectueuses et paternelles félicitations. Que Dieu vous récompense mille fois pour tout ce que votre Congrégation de Saint-Vincent — *sibi semper constans* — a fait de grand et de bien pendant les soixante-quinze années écoulées. Je prie le Dieu de toute bonté d'accorder une nouvelle floraison en Allemagne à votre Congrégation. Et alors, bénédictions sur bénédictions vous suivront sur les sentiers de vos travaux apostoliques. En toute affection et estime. Votre très dévoué, CHARLES JOSEPH. »

Qu'il me soit permis, en vous faisant cette communication, de vous demander votre bénédiction, afin que notre province puisse avoir un bel avenir, s'il plaît à Dieu.

La direction des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, en Allemagne, jusque maintenant sans aucune relation avec nous, m'a demandé de prendre part à la direction religieuse de cet institut, croyant que les fils de saint Vincent de Paul étaient les meilleurs et les plus capables de procurer l'esprit de saint Vincent aux membres des conférences de Saint-Vincent.

W. BAUSCH.

BELGIQUE

Nous empruntons au *Lorrain*, de Metz, l'article suivant :

M. NICOLAS BETTEMBOURG

C'est un homme qui a fait grandement honneur à

son pays, la Lorraine, en rendant à la Congrégation de la Mission (Lazaristes), aux Filles de la Charité et à l'Église catholique les plus éminents services, que M. Nicolas Bettembourg, prêtre de la Mission, pieusement décédé à Liège le 8 juillet dernier, dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquantesixième de sa vocation. Des hommes pareils ne devraient jamais mourir, tant leur disparition laisse de vide et cause de chagrin à ceux qui les ont connus et aimés.

M. Bettembourg, malgré ses qualités de cœur et d'intelligence, était un modeste; pour ses compatriotes, il était devenu peu à peu inconnu, se dévouant tous les jours davantage à la seule cause de sa Congrégation qu'il servait dans la plus parfaite obéissance, sachant qu'ainsi il était à son Dieu de la manière qu'il voulait. Rarement homme fut entouré de plus profondes et de plus sincères amitiés, — ne fallait-il pas l'aimer quand on le connaissait? — les grands de la terre l'ont estimé, les honneurs l'ont poursuivi. Léon XIII, de brillante et sainte mémoire, lui portait une particulière affection; le recevant souvent et le tutoyant dans l'intimité, il aurait voulu couvrir ses épaules de la pourpre romaine et en faire un cardinal de Curie. Les plus difficiles missions confiées à M. Bettembourg réussissaient au delà de toutes prévisions; il y a quarante ans, il fut maire de Shanghai et hier encore il créait à Liège une nouvelle organisation de missionnaires pour les colonies belges, et malgré tout, cette personnalité de premier plan restait un humble Lazariste, aimant se souvenir de ses origines lorraines et du modeste orphelinat de la rue-Paixhans à la garde duquel, orphelin de père et de mère, il fut jadis confié. Sa joie et son ambition — il nous l'a dit bien souvent, — était de s'arrêter quelques

heures ou de trop rares journées fugitives dans cette maison qu'il aimait dire la sienne et où tant de dévouements n'ont cessé un seul instant de l'entourer.

Le Lorrain doit un particulier souvenir à ce digne prêtre, d'abord parce que ce journal aime relever le nom de tous ceux qui font honneur à leur pays, mais aussi parce que le cher défunt portait à notre regretté chanoine Collin une très grande affection, qu'il avait reportée en partie, malgré la différence d'âge, sur le signataire de ces lignes.

M. Bettembourg était né à Maison-Rouge, près de Manom, de parents aisés, mais qu'il perdit très jeune. Son tuteur, jugeant que l'orphelinat pourrait seul endiguer les indépendances d'esprit de son pupille, le confia à la maison de la rue Paixhans, où une Supérieure, femme de tête et de caractère, sœur Ouin, découvrit bien vite les ressources de cœur et d'intelligence du petit orphelin ; elle le confia au collège de Montdidier ; le jeune collégien se décide pour Saint-Lazare, où il est ordonné prêtre en 1875. De suite, l'éminent Supérieur général d'alors, le P. Étienne, de Longeville-lès-Metz, fait de son jeune compatriote son secrétaire particulier et le charge de multiples et difficiles missions.

C'est ainsi que nous voyons M. Bettembourg en Chine, puis, rentré à Paris, devenir procureur général de sa Congrégation, directeur de l'œuvre importante des Dames de Charité, réorganisateur de la Congrégation des Filles de la Charité au pays annexé, en union avec M. Bourger, de Bouzonville, auquel le liait une fidèle amitié ; pendant la dure période de la séparation, il est un ange protecteur pour la Congrégation de la Mission. Si une intrigue politique le force à quitter la France, peu importe : M. Bettembourg reprend au Brésil la course triomphale de ses succès

apostoliques. En 1914, il peut enfin rentrer en France, où la guerre le surprend et où, après un dernier voyage en Amérique, il revient pour remplir différentes missions à Paris et en toute l'Europe, jusqu'à ce qu'il soit nommé visiteur de la province de Belgique et directeur des Filles de la Charité.

Mais ce que cette sèche et incomplète énumération, que nous retraçons par à peu près, ne saurait dire, c'est l'esprit de bonté que M. Bettembourg mit à remplir tous ces postes, c'est sa sollicitude pour la dernière des âmes dont il avait pris la charge, c'est le courage qu'il montrait pour défendre les causes justes qu'on lui confiait — et Dieu sait de combien de causes variées, multiples, difficiles, délicates, petites et grandes, sa charité le fit défenseur.

Son zèle ne s'arrêtait pas, parce que sa charité était sans bornes. Il donnait tous les jours de sa bourse et de son cœur. Sa grande arme était une bonté inépuisable mise au service d'une intelligence supérieure. N'aimait-il pas répéter, dans ses substantiels discours, cette parole qui étonnerait de tout autre : « Il faut être bon jusqu'au scandale » ? Cette exclamation d'un cœur généreux caractérise trop bien sa belle nature pour que nous y ajoutions un seul mot.

Très respectueux de l'autorité, M. Bettembourg avait pour Mgr Pelt, son compatriote thionvillois, une profonde estime, que Sa Grandeur lui rendait largement. Apprenant sa maladie, l'évêque voulut de suite envoyer à ce grand serviteur de l'Église, de la Lorraine et de la France, une paternelle bénédiction.

A M. le Supérieur général de la Mission, aux confrères du défunt et aux Filles de la Charité, *le Lorrain* présente l'expression respectueuse de ses chrétiennes condoléances. R. I. P.

C. R.

ESPAGNE

MADRID

Pendant la neuvaine de la Médaille Miraculeuse, le roi et la reine d'Espagne ont été admis dans l'association.

Dans un exposé des relations des confrères avec le vénéré P. Claret, il est parlé de la haute opinion que les premiers missionnaires, tels que M. Codina, plus tard évêque des Canaries, avaient du P. Claret, et combien celui-ci estimait la Congrégation et l'esprit de saint Vincent. C'est en notre maison de Leganitos (Madrid) qu'il se retira et eut pour directeur spirituel notre saint confrère M. Borja.

La dévotion à la Médaille Miraculeuse grandit de jour en jour en Espagne; à Orez Betelu, une chapelle a été dédiée à son culte.

BARCELONE

Germanor annonce la mort de notre confrère Joaquin Juan Marti, à Philadelphia, U. S. (janvier 1926). M. Marti fut regretté par tout ceux qui le connurent. Il s'était fait remarquer par sa simplicité, sa cordialité et son zèle. A cause de lui, la chapelle de nos confrères était le rendez-vous de tous les fidèles de langue espagnole de Philadelphia. On le voyait partout où il y avait du bien à faire et le cœur se laissait gagner par son caractère aimable.

Né à Montavit (diocèse d'Urgel) en 1892, il entra dans la Compagnie en 1911; il partit en 1915 aux États-Unis où il fut ordonné prêtre en 1916.

¶ BALLESTER. — *El ordinario de la Misa, analizado y anotado para uso de los fieles, especialmente para los alumnos de colegios y seminarios.*

Voici le résumé de cet ouvrage. — *Introduction* : Le sacrifice (fondements et nature; le sacerdoce; le sacrifice chez les païens, chez les juifs; le sacrifice de la croix; le sacrifice de l'autel, son institution et notions théologiques); les lieux du culte (le cénacle, les maisons particulières, les catacombes, les basiliques anciennes, les basiliques modernes); les ornements (origine, ornements sacerdotaux, épiscopaux); attitudes religieuses; couleurs liturgiques; objets sacrés; linges; vases; langue liturgique.

Ordinaire de la Messe. — Préparation publique au sacrifice moyennant la purification de l'âme par la prière et quelques sacramentaux (aspersion de l'eau bénite, signe de la croix, *confiteor*, intercession des reliques, encensement de l'autel); messe des catéchumènes (*Kyrie*, *Gloria in excelsis*, collecte, épître, évangile, homélie, *Credo*); messe des fidèles (offertoire, consécration, communion, action de grâces).

Toutes les parties de la messe sont expliquées historiquement et mystiquement.

HOLLANDE

SINT VINCENTIUS A PAULO.

Nos prédécesseurs. M. F. Wynhoven, C. M. 1848-1894.
Par Mgr Geurts. (Traduction par M. Kamerbeck.)

Notre confrère, M. F. Wynhoven, naquit dans le Limbourg, à Broetkhuizemont; il était le plus jeune-

de sept enfants. Comme ses frères, il était servant de messe et faisait chaque matin, — à pied évidemment, la bicyclette n'existant pas encore, — avant le lever du jour, le chemin assez long de sa maison à l'église. A l'âge de treize ans, il commença ses études au collège de Rolduc, où son frère, mort en 1908 curé de Sevensum, l'avait précédé. Ce qui le distingua pendant les trois années qu'il y passa, ce n'était pas seulement son amour pour l'étude et le profond sentiment de son cœur qui s'ouvrait naturellement à tout ce qui est beau et élevé, mais plus particulièrement ses manières agréables et gaies avec ses camarades de classe...

Comment, à la fin de ses études, se sentit-il appelé aux missions et à la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul qu'il ne pouvait pas connaître beaucoup et même point du tout? Était-il attiré par l'exemple d'élèves plus âgés? ou était-ce par pure erreur qu'il aborda chez les Lazaristes, comme c'était arrivé plus d'une fois, alors qu'il cherchait à s'enrôler dans la société des Missions étrangères de Paris, considérée par un grand nombre comme la seule institution ayant pour but de former un missionnaire? En ce temps-là, les étudiants de Rolduc ne connurent guère autre chose que l'héroïsme des missionnaires français qui, en Chine, en Corée, au Siam, semblaient presque habitués à couronner par le martyre leurs labeurs apostoliques. Quoi qu'il en soit, en 1866, François, qui avait terminé ses études, prit congé de sa mère et de sa famille et arriva chez les Lazaristes.

Peu de particularités sur ses années passées par lui à la Maison-Mère. Ses études furent seulement un moment interrompues par le départ de toute la Communauté pour Angers où elle chercha un abri contre les hauts faits de la révolution de 1870 dont les auteurs furent si inhumains vis-à-vis des religieux et des

prêtres. Ordonné prêtre au printemps de 1871, il fut peu après nommé au Vicariat de Pékin. Son vœu fut exaucé, sa famille et ses amis de Hollande l'apprirent avec consternation. Tous les esprits étaient encore sous l'impression de la-cruelle persécution de Tientsin qui, quelques mois auparavant, avait fait douze victimes : deux missionnaires et dix Filles de la Charité. Pour épargner à sa mère déjà âgée la douleur de la séparation, le jeune missionnaire fit un sacrifice généreux et se déclara prêt à partir directement pour la Chine. Le départ, on ne sait pour quel motif, fut retardé et il reçut l'ordre de ses supérieurs d'aller adresser à sa mère un dernier adieu. Dans l'intervalle, cette mère chrétienne avait réuni ses enfants et petits-enfants pour entendre ensemble une messe solennelle, le jour fixé pour le départ, pour obtenir la bénédiction du bon Dieu sur l'entreprise hardie de son François qui, étant le plus jeune, était toujours demeuré son préféré. C'était le deuxième dimanche après Pâques, 1871. Lorsque ce jour-là, après le repas de midi, les membres de la famille petits et grands se promenaient au jardin et s'entretenaient du missionnaire qu'ils ne devaient, sans doute, jamais plus revoir, tout d'un coup un prêtre entra dans le jardin et de loin cria à la mère, assise sur un petit banc : « Mère, bonjour ! » La vieille maman, qui n'avait jamais vu son fils en soutane et le croyait déjà en pleine mer, ne le reconnut pas de suite et salua à son tour par un poli et simple : « Bonjour, monsieur l'abbé. » « Mais..., c'est François », s'écria-t-on ; c'était lui, en effet. Qui dira la joie de la vieille mère retrouvant son enfant à l'improviste, en pareilles circonstances. Après quelques jours passés dans sa famille, le courageux missionnaire partit de Paris pour la Chine d'où il ne devait pas revenir.

A peine débarqué à Tientsin, il voulut, malgré le

peu de sûreté qu'il y avait encore pour les Européens dans la ville chinoise, se rendre en pèlerin à l'endroit où, l'année précédente, les dignes fils et filles de saint Vincent avaient donné leur vie pour le salut des âmes. Profondément ému, il foula le sol encore couvert, devait-il écrire, des ruines fumantes qui furent témoins de la lutte héroïque et du martyre de ses prédécesseurs. Sa vie durant, l'Ancienne-Enfance, nom donné à la place où se trouvait autrefois l'orphelinat de la Sainte-Enfance et l'église Notre-Dame-des-Victoires, devait garder quelque chose d'attrayant pour lui. Dans les longues années qu'il fut chargé de la Procure, jamais il n'a manqué de faire son pèlerinage, au jour anniversaire du martyre, le 21 juin, et cela lui était un bonheur, une réjouissance pour son cœur, d'y accompagner les jeunes missionnaires, ce qui à cette époque n'était pas sans dangers.

Après avoir appris la langue chinoise, qui, dans la suite, ne devait plus avoir de secrets pour lui, il fut bientôt fixé à la tête de la Procure. Mgr Delaplace, qui s'y connaissait en hommes, avait très vite approfondi les qualités du nouveau missionnaire et compris les grands services qu'il pouvait rendre dans ce poste de Tientsin où le missionnaire, alors surtout, devait continuellement être en relation avec les consuls des Puissances étrangères. Mgr Delaplace ne s'était pas trompé. Bien vite le jeune missionnaire et par son caractère digne, et par ses manières sacerdotales, affables et serviables, aussi bien que par la connaissance de plusieurs langues, était hautement considéré non seulement par les autorités, mais aussi par toute la population européenne et indigène. De même que la Procure, la Maison des sœurs avait été transportée dans la possession française; chargé de leur direction spirituelle, le missionnaire sut par sa sagesse et sa

piété gagner tellement leur confiance qu'aujourd'hui, au bout de cinquante ans, les sœurs qui l'ont connu parlent encore de lui avec autant d'admiration que de respect.

C'est ici qu'il faut placer un fait considéré comme miraculeux : la guérison de sœur Tharel, supérieure de l'hôpital de Tientsin, attribuée à l'intercession de la sainte Vierge. La guérison, complètement inattendue, eut lieu pendant que le pieux aumônier, disant la sainte messe, ainsi que l'enfant de chœur, entendaient distinctement une voix douce répéter les prières du prêtre. Il était surprenant combien cette fois il était lent et, de temps en temps, il interrompait tout à coup sa prière. Pendant l'action de grâces prolongée plus que de coutume, on le vit les regards invariablement fixés sur l'autel de la sainte Vierge. Lorsque plus tard, dans la matinée, il alla visiter la malade, celle-ci lui dit : « Vous avez dû bien prier pour moi, car pendant votre messe j'ai compris que je ne mourrai pas encore. » Le prêtre, ne se doutant pas sans doute qu'on était au courant de ce qui s'était passé, répondit sur un ton qui ne put rien laisser deviner : « Toute la nuit, en effet, j'ai dit des chapelets pour vous, et encore ce matin j'ai offert le saint sacrifice pour me purifier dans le sang divin de toutes les fautes que j'ai pu commettre dans la direction de l'hôpital, et pour la punition desquelles je craignais que le bon Dieu voulût vous enlever de cette terre. Pour faire davantage violence au cœur de Jésus, j'ai supplié la sainte Vierge d'offrir avec moi son propre Fils. — C'est cela, s'écria alors la sœur Tharel, c'est cela que nos sœurs ont entendu ce matin : c'était la sainte Vierge elle-même qui adressait ses prières avec vous au ciel. Comme Marie est bonne pour moi ! — Oui, et aussi pour moi », répondit le prêtre fort impres-

sionné; et, plongé dans ses pensées, il écouta doucement les particularités que la malade lui raconta sur ce qui était arrivé. Il insista pour qu'elle n'en parlât point. Le saint prêtre, dans tous les cas, eut une vénération profonde pour l'image de la statue de la sainte Vierge auprès de laquelle il a dû vraisemblablement recevoir des grâces en abondance.

Cependant, à Tientsin où il devait, dans son entourage et par suite des rapports qu'il devait avoir avec toute sorte de monde, voir tant de choses bien peu en harmonie avec la formation et le goût du prêtre catholique, son cœur de missionnaire ne semblait satisfait qu'à demi. Il brûlait du désir de consacrer ses forces et sa vie directement au salut des âmes qu'il avait tant à cœur. Aussi, en 1878, nous le trouvons à la tête du district de Suenhoafu, vaste champ apostolique où il put amplement déployer son zèle et son dévouement pour la conversion des païens et la persévérance des chrétiens.

Malheureusement, il ne devait pas travailler longtemps à Suenhoafu; sa présence à Tientsin semblait indispensable; ses supérieurs le rappelèrent pour le remettre à son premier poste, où, pendant dix ans, il allait rendre les plus grands services et aux missionnaires de la Congrégation et à ceux des autres missions de Chine. C'est surtout dans les années 1885-1886, où la Chine pensa pouvoir supprimer le protectorat français, que l'action pleine de tact de M. Wynhoven obtint les plus heureux résultats.

ITALIE

ANNALI DELLA MISSIONE.

Avril 1926. — Vers les nouvelles béatifications : les martyrs Louis-Joseph François et Jean-Henry Gruyer.

Les fêtes du centenaire à Cagliari. — L'orateur fut M. Tonello, qui, à la fonction principale de dix-sept heures trente, développa la vie de saint Vincent, ses œuvres, ses institutions et leur caractère ; vu le nombre considérable de dames et de demoiselles de la Charité, il y eut pour elles une instruction spéciale, à dix heures ; ce fut le populaire M. Manzella qui leur parla ; le soir, à vingt heures, M. Tonello parla aux hommes ; les cérémonies, les chants furent en rapport avec la solennité ; un repas de charité fut servi à trois cents pauvres par les dames et demoiselles de la Charité. Une procession solennelle eut lieu le dernier jour ; on joua au théâtre de la ville le drame sacré, *l'Esclave de Tunis*.

Les fêtes du centenaire à Sassari. — Elles furent honorées de la présence de tout l'épiscopat de la province. M. Purino prêcha le triduum préparatoire. Une veille sainte précéda la journée triomphale. La grand'messe fut chantée pontificalement par l'archevêque, assisté des quatre évêques suffragants et du chapitre. Mgr Filia prononça le panégyrique. Une procession solennelle, un repas aux pauvres, couronnèrent saintement les fêtes.

Juin 1926. — *Les derniers actes du procès de béatification du vénérable Abba Ghèbrè Michaël.* — On y parle des deux principales difficultés qui furent objectées par le promoteur de la foi. Le 21 mai, on lut publiquement

le décret sur le martyre, et Abba Ghèbrè put être appelé vénérable. Le 3 juin fut publié le décret *de tuto*.

L'association des Dames de la Charité à Ugento. — Elle a été préparée le 30 octobre 1924, érigée canoniquement le 30 juin 1925; elle comprend vingt-huit dames et demoiselles.

DIVUS THOMAS.

Juillet 1926. — *Bersani, C. M.* : De voluntate Dei; *E. Nevent, C. M.* : Études sur la grâce sanctifiante : 1° La déchéance de l'homme par le péché; *Raf. Petrone, C. M.* : Atto e potenza nella processione delle creature da Dio, secondo l'essere soprannaturale; *P. Dulau, C. M.* : Les preuves classiques de l'existence de Dieu et la « Critique de la raison pure »; *H. P. Noble, O. P.* : La passion et la sensation; *E. Hugon, O. P.* : La fête de Jésus-Christ Roi; *A. Rossi, C. M.* : De theoria cognitionis, a M. Sturzo prolata; *P. Castagnoli, C. M.* : Gli scolastici del secolo XIII.

ASIE

CHINE

LE BULLETIN CATHOLIQUE DE PÉKIN.

Les nocés d'or sacerdotales de M. Grégoire Lou. —

Le 19 mars 1926, il y avait cinquante ans que M. Grégoire Lou, C. M., avait été ordonné prêtre par Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Pékin.

Une fête de famille fut organisée au Pé-t'ang pour solenniser cet anniversaire, coïncidant avec la fête de Saint-Joseph. M. Lou célébra la grand'messe avec diacre et sous-diacre à la cathédrale du Pé-t'ang. Après la messe, une réunion eut lieu au grand salon du Pé-t'ang, où, en présence des séminaristes et de tous les prêtres européens et chinois de Pékin, non empêchés par leur ministère, M. Vanherseeke, vicaire général, et M. Kia, vicaire de la paroisse Saint-Michel, exprimèrent au cher jubilaire les vœux et les félicitations de tous.

Il n'est que juste de constater que le bon P. Lou réunit autour de lui la sympathie et l'estime de tous les prêtres européens et chinois du Vicariat de Pékin.

Depuis quinze mois, il a pris sa retraite à la résidence de Tcheng-fou-sen. Auparavant, il était curé de la paroisse du Si-t'ang, à Pékin, où il resta douze ans. Il fut le premier curé de l'église de N.-D. du Carmel,

bâtie pour prendre la succession de l'église de N.-D. des Sept-Douleurs détruite par les Boxeurs.

M. Lou avait également occupé pendant quelques années les fonctions de vicaire, à l'église Saint-Louis de Tientsin, auprès de M. Desrumaux. Durant le reste de ces cinquante ans de prêtrise, il a exercé son ministère dans tous les divers districts de Paoting-fou, de Youngpinhfou, de Tientsin, de Suanhwafu et de Chouentee-fou, dont se composait l'ancien vicariat de Pékin.

M. Grégoire Lou est un lettré. Il a eu son mot à dire à peu près sur tous les ouvrages chinois publiés de son temps par l'imprimerie du Pé-t'ang. Dans le Catalogue de l'Imprimerie du Pé-t'ang, on trouve indiquées une Vie du Bienheureux Perboyre, une Vie du Bienheureux Augustin Tchao, une Vie du Bienheureux Thaddée Leou, Vie du Bienheureux Paul Leou, Vie de la Bienheureuse Louise de Marillac, composées par lui.

M. Lou a traduit en chinois les Vertus de saint Vincent de Paul, de Meynard; en collaboration avec M. Ho, il a également traduit les Instructions sur les Sacrements, en 2 volumes.

C'est la pensée et le souvenir de tout ce bon travail accompli durant cinquante ans qui rendaient tous les confrères du P. Lou si empressés à le féliciter et à lui offrir leurs vœux très respectueux et très affectueux à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, anniversaire jusqu'ici très rare dans la Mission de Pékin.

Le Souverain Pontife nomme trois évêques chinois. — Une dépêche Reuter, datée de Rome, 24 juin, dit : « Le Pape, dans un Consistoire secret, a élevé, pour la première fois, à la dignité épiscopale, trois prélats chinois : Tchao (vicaire apostolique de Suanhwafu) a été nommé évêque titulaire de Vaga; Souen (préfet apostolique de Lyhsien) a été nommé évêque titulaire

d'Esbon; Tch'eng (préfet apostolique de Puchi) a été nommé évêque titulaire de Cotenna. »

Les lecteurs du *Bulletin* connaissent déjà la nomination de Mgr Philippe Tchao, secrétaire de Mgr le Délégué apostolique, comme vicaire apostolique du vicariat nouvellement érigé de Suanhwafu. Nous avons donné, dans notre numéro de juin, la dépêche reçue à Pékin, le 13 mai, qui annonçait cette nouvelle.

Nous avons donné, d'autre part, dans le numéro du *Sacerdos in Sinis* du 15 juin, la dépêche de Rome, arrivée à Pékin, le 1^{er} juin, qui annonçait l'élévation à la dignité épiscopale de Mgr Melchior Souen, lazariste, préfet apostolique de Lyhsien (Tcheli), et de Mgr Odoric Tch'eng, franciscain, préfet apostolique de Puchi (Houpé).

Le télégramme Reuter que nous avons reproduit nous apprend que ces trois nominations épiscopales de prêtres chinois, qui constituent, à bien des titres, un fait très important, qui étaient connues déjà à Pékin depuis quelques semaines, ont été publiées par le Saint-Père en un Consistoire secret.

Nous apprenons aussi les titres épiscopaux donnés aux nouveaux évêques.

Mgr Tchao est nommé évêque titulaire de Vaga ou Vacca (Vagen). Vaga, dans l'Afrique proconsulaire, à l'ouest de Tunis, fut déjà le titre épiscopal d'un vicaire apostolique de Chine, Mgr Schang, franciscain, né au diocèse de Metz, vicaire apostolique du Shantoung oriental, décédé en 1911.

Mgr Melchior Souen est nommé évêque titulaire de Esbon, ou Hésébon (Heshonen, ou Esben, ou Esien) en Arabie, ville dont on voit les ruines à Hesban, au nord de Madaba.

Mgr Odoric Tch'eng est nommé évêque titulaire de Cotena, dit le télégramme Reuter. Ne trouvant pas ce

nom dans les listes de l'*Annuaire pontifical catholique* de Battandier, nous pensons, jusqu'à plus ample renseignement, qu'il y a eu erreur de transmission ou d'impression, et qu'il s'agit de Catenna (Catennen), 11^e Pamphylie, aujourd'hui Godena ou Gudéné.

Après bien des travaux et bien des difficultés supportés dans la grande œuvre de l'évangélisation de la Chine, le Saint-Siège, fidèle à la tradition de l'Église catholique, a entrepris de donner à nouveau à la Chine des évêques sortis de son peuple.

Mgr Tchao, parlant récemment aux élèves du Grand Séminaire de Chala, leur disait que la création d'un évêque chinois était l'aboutissement et le couronnement de tous les efforts faits depuis plusieurs siècles par les missionnaires étrangers. C'est bien, pensons-nous, la façon la plus juste et la plus vraie d'envisager ce grand fait de la nomination des trois évêques chinois.

La Délégation Apostolique nous communique la lettre suivante, adressée à S. Gr. Mgr JARLIN :

DELEGATIO APOSTOLICA

IN SINIS.

N^o 302/16.

« Shanghai, le 24 mai 1926.

« MONSEIGNEUR,

« Permettez-moi de venir Vous présenter mes félicitations au sujet de la promotion de M. Philippe Tchao à la dignité épiscopale et de me réjouir avec Vous et avec les bien méritants fils de saint Vincent, de l'érection du vicariat apostolique de Swanhwafu.

« A Vous, Monseigneur, revient l'honneur de voir le premier évêque chinois élu parmi Vos prêtres : honneur bien mérité, car de grand cœur, *corde magno et animo volenti*, Vous avez offert, secondant ainsi les

désirs du Saint-Siège, la meilleure partie de Votre bercail.

« Voilà donc Votre idéal atteint et Votre zèle apostolique couronné, puisque le moment est venu de remettre à d'autres mains les moissons qui blanchissent la plaine : *Regiones albue sunt iam ad messem* (Joan., IV, 35). Vous avez semé, d'autres récoltent, « mais, dit le divin Maître, une même joie fait tressaillir les semeurs et les moissonneurs : *ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit.* »

« A Vous revient l'honneur d'avoir répondu complètement aux désirs du Souverain Pontife et d'avoir si heureusement exécuté le plan tracé dans l'encyclique *Rerum Ecclesiae*.

« Mes bien sincères félicitations s'adressent aussi au très digne M. Vanhersecke qui, alors directeur du district de Swanhwafu, y construisit, d'après les desins de M. de Moerloose, la belle église, image des destinées futures du nouveau vicariat apostolique.

« Vous avez offert, Monseigneur Tchao a accepté de Votre main la croix pectorale et l'anneau pastoral. Ce double geste est un symbole. A Monseigneur Tchao Vous donnerez part à Votre charge, à Votre croix ; Monseigneur Tchao s'engage à entrer, voiles déployées, dans Votre sillage, *Duc in altum*.

« Il continuera, j'en suis sûr, Votre œuvre avec le même amour pour Jésus-Christ, *Episcopus animarum nostrarum, qui omnes homines vult salvos fieri* (I Pet., II, 24 ; II Tim., II, 4), avec le même dévouement pour les âmes et avec le même attachement au Siège de Pierre, attachement qui garantira et rendra stables les conquêtes futures de la nouvelle église de Swanhwafu.

« Je saisis avec empressement cette occasion pour Vous renouveler, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect, avec lequel je demeure :

« De Votre Grandeur, le très affectionné en Notre-Seigneur,

DELEGATUS APOSTOLICUS
† CELSUS COSTANTINI,
Archiepiscopus tit. Theodosien.

Mort de M. Ducoulombier. — Une simple lettre de faire part nous apprend la mort de M. Ducoulombier, ancien procureur de la mission de Pékin. Nous devons à ce regretté confrère et à ses nombreux amis de Chine un souvenir dans les pages du *Bulletin catholique de Pékin*.

M. Ducoulombier (Alfred-Ferdinand-Joseph) naquit le 6 février 1870, à Tourcoing, d'une riche famille de marchands en laines. Il était le troisième de quinze enfants, dont deux Filles de la Charité : Claire mourut la première, le 1^{er} mai 1900, à Tientsin. La seconde est sœur Anne, supérieure de l'hôpital de Tangshan. Il a encore trois nièces religieuses : la première, également Fille de la Charité, est à Pékin ; les deux autres sont novices chez les Dames du Sacré-Cœur, à Bruxelles.

Sa nièce nous affirme que dès son enfance M. Ducoulombier était très pieux, que sa mère trouva dans sa chambre des instruments de pénitence, et qu'un de ses frères, moins fervent que lui, et qui logeait dans la même chambre, se plaignait de ce qu'Alfred se levait la nuit pour réciter des prières. Il fut vivement sollicité d'entrer chez les Jésuites ; mais on ne sait quel motif le déterminait à préférer l'humble société de Saint-Vincent-de-Paul.

Après ses études secondaires dans un collège ecclésiastique de Tourcoing, il entra au séminaire de philosophie de Solesmes, dirigé alors par M. Villette. Après une année de philosophie, il fut reçu au sémi-

naire de Saint-Lazare, à Paris (6 octobre 1888). Là il fut constamment un objet d'édification pour ses confrères, qui, entre autres choses, n'oublieront jamais la façon admirable avec laquelle il s'humiliait publiquement des moindres manquements. Cet esprit d'humilité, il le gardera toute sa vie; toujours il fut modeste.

Arrivé à Pékin le 27 octobre 1890, il fut placé avec ses deux condisciples au Nantang, pour y terminer ses études sous la direction du vénérable M. d'Addosio, curé de cette paroisse. Ce fut également à Pékin qu'il émit ses vœux, le 21 novembre 1891, et qu'il reçut des mains de Mgr Sarthou son sacerdoce le 27 mai 1893.

M. Ducoulombier débuta comme professeur au petit séminaire. L'année suivante, on lui confia la cure de Chouanchoutze, où il resta deux ans, et s'y fit estimer et aimer de tous ses chrétiens.

Lorsque Mgr Sarthou se trouva dans la nécessité de confier toute l'administration du vicariat à M. Favier, qui était en même temps procureur de la mission, M. Ducoulombier fut rappelé à Pékin pour servir d'aide-procureur, en attendant de prendre la succession de M. Favier (1897). Il occupa ce poste quatorze années consécutives, au point qu'il n'a été connu qu'en qualité de procureur de Pékin. A ce poste il déploya une discrétion que rien ne put surprendre, une patience et une amabilité qui ne se démentirent jamais, avec beaucoup d'ordre et une grande exactitude dans sa comptabilité. Aussi, confrères comme étrangers ont conservé de la gestion de M. Ducoulombier un excellent souvenir.

Mais ce fut surtout pendant le siège du Pétang et pour le règlement des affaires qui suivirent l'échauffourée des Boxeurs que M. Ducoulombier donna toute sa mesure et rendit à la mission de Pékin d'inappré-

ciables services. Le court éloge que fait de lui Mgr Favier dans son *Journal* donne bien la note juste de sa manière de faire : « Notre procureur continuait à remplir son ministère avec un calme étonnant, pourvoyant à tout, et quoique d'une santé délicate, supportant les privations avec une énergie peu commune. »

Ce célèbre *Journal de Mgr Favier* rappelle un acte admirable de modestie de la part de M. Ducoulombier. Sauf la conclusion, ce journal est l'œuvre de ce confrère qui, tous les jours du siège, notait les incidents dignes de remarque. Ce sont des tierces personnes qui ont révélé ce détail; pour M. Ducoulombier, jamais il ne revendiqua, ni en particulier ni en public, le mérite et la gloire de son œuvre.

L'estime dans laquelle il était tenu, malgré sa jeunesse, le fit nommer consulteur du vicariat à trente ans; peu après il recevait la délicate fonction d'admoniteur du Supérieur.

En 1910, le district de Paotingfou était érigé en vicariat; M. Ducoulombier fut agrégé au Tchely Central, en qualité de vicaire général. Élu député à l'Assemblée générale de la Congrégation, il se trouvait au sein de sa famille au moment où la guerre éclata et où les Allemands envahirent la Belgique et le nord de la France. Il fut emmené comme prisonnier civil en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. Sa discrétion et son humilité ont caché le détail des peines physiques et morales qu'il endura. Le fait brutal est qu'il revint de captivité complètement annihilé. Il lui fallut un an ou deux de repos absolu pour lui permettre de remplir un office en France, car il ne pouvait plus être question de le renvoyer en Chine.

Il fut placé à la Procure de Londres, où ses connaissances, son tact et sa discrétion le firent grande-

ment apprécier. C'est là, à Isléworth, que s'est prématurément éteint cet aimable confrère, le 18 mai 1926, d'une crise de cœur. J'ai eu la grande joie de le revoir à Paris, il y a un an; et rien alors ne faisait prévoir une mort si prochaine.

Il n'est point du tout téméraire de supposer que le Souverain Juge aura été accueillant pour ce bon serviteur, ne serait-ce qu'en considération de cet esprit de charité qui lui avait attiré tant de sympathies. Car M. Ducoulombier ne fut ni vindicatif, ni rancunier : il était impossible de lui arracher un mot contre les personnes dont il avait cependant gravement à se plaindre.

J'ajouterai, et c'est par là que je termine, qu'il fut toute sa vie d'une grande sévérité de mœurs et d'une exemplaire prudence dans toutes ses relations : la modestie de ses regards attestait la délicatesse de sa conscience.

J. M. PLANCHET.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. MEYS
SUR LES ÉVÉNEMENTS DE YUNGPINGFU

Jeudi, 4 mars 1926. — La situation devient critique. Défense sévère, pour quelque raison que ce soit, de sortir ou d'entrer en ville. Plus de commerce ni de marché; le collègue a été licencié. Le soir, les soldats tirent sur quiconque se risque dans les rues après le coucher du soleil. Le boy de Monseigneur, en revenant de congé, a été depuis Lanchow jusqu'ici arrêté vingt fois. Enfin, près de Yungpingfu, un colonel qui ne savait ni lire ni écrire le fait arrêter comme espion et, après un interrogatoire serré, le fait déclarer dangereux. Les soldats qui devaient le torturer, plus

humains que le colonel, ne firent que semblant. Enfin, il fut reconnu par un chrétien, et dix notables du village, sans le connaître, se portèrent garants pour lui avec toutes leurs familles et leurs biens, chose tout à fait extraordinaire pour ce pays où la devise est « chacun pour soi », même aux dépens d'autrui.

Vendredi, 5 mars. — Le matin, vers six heures, on entend au loin les coups de fusil et tout à fait au loin le canon. Les troupes de Moukden sont donc en mouvement et marchent sur Yungpingfu. Vers dix heures, nous voyons les premiers soldats de Moukden grimper par-dessus les collines, tandis que les défenseurs en dégringolent de notre côté. Lentement les troupes approchent. Vers le soir, les défenseurs, troupes du gouvernement, commencent à fortifier les murs de la ville. En ville, on se montre fort inquiet, car la ville sera donc bombardée. On va se coucher avec l'espoir que les Chinois, fidèles à leur manière ordinaire, s'enfuiront pendant la nuit au delà de la rivière.

Samedi, 6 mars. — A cinq heures du matin, forte canonnade sur la ville. Tout le monde se précipite dehors. Avant neuf heures, les troupes du gouvernement sont déjà repoussées jusque sur les murs de la ville; bien des bombes tombent déjà sur la ville et les balles de fusil passent en masses au-dessus de nos têtes, parce que nous sommes juste sur la ligne des combattants. Chacun tâche de s'abriter derrière un mur. On prépare les caves et l'on ferme les portes de la Mission, car on voit venir la panique. A onze heures, la bataille devient encore plus intense. La plupart s'enfuient dans les caves. Les soldats sur les murs se défendent vigoureusement. Depuis dix heures, il pleut

des morceaux de bombes qui ont éclaté sur nos têtes. A midi, nous allons dîner et cherchons dans le réfectoire une place à l'abri, contre les murs, car dans les fenêtres il y a de petits trous faits par les balles. Le dîner se prend avec assez de calme. Ensuite nous causons à quatre dans la salle de récréation, au milieu du bruit lugubre de la bataille. Tout à coup, un bruit formidable et un nuage de poussière près de la chambre de Monseigneur. Nous y courons. Une bombe avait éclaté un peu au nord de la résidence, avait tué un vieux maçon qui était catéchumène et était venu se réfugier ici. L'un d'entre nous a eu encore le temps de le baptiser; son fils, qui se trouvait assez près, a été épargné. Toutes les vitres de la chambre de M. Lebouille, du salon, de la chambre de Monseigneur étaient en miettes. De même pour la chambre de M. van Ravesteyn. Une batterie des troupes de Moukden tirait sur la porte du Nord. Quand elle ne tirait pas juste (les artilleurs ici ne s'y entendent guère), les obus tombaient dans la partie sud-ouest de la Mission. C'est ainsi qu'en trois jours nous en reçûmes sept, qui ont fait bien du dégât, mais, grâce à Dieu, il n'y a pas eu de malheurs de personnes, bien que ce fût là plein de femmes. Tandis que la fusillade fait rage, nous allons nous coucher, dans l'espoir toujours que les troupes du gouvernement quitteront la ville pendant la nuit. Je me couche par terre pour être à l'abri des balles. M. Lebouille, M. Lan et le frère Geerts couchent dans la cave, ainsi que plusieurs habitants de la ville. M. Willemen avait aussi cherché une place plus sûre et les séminaristes couchaient par terre protégés par un mur contre les balles de fusil.

Dimanche, 7 mars. — Durant la nuit, les mitrailleuses

ont continué à tirer ; mais nous y étions déjà si habitués que nous ne faisons plus attention aux balles qui passent au-dessus de nous et vont se fixer dans les toits. A trois heures du matin, nous sommes réveillés par les canons des assaillants, mais ils se taisent ensuite. A cinq heures et demi, le jeu recommence. On réunit prestement dans leur chapelle les séminaristes, après les avoir dénichés des différents coins où ils avaient dormi. Tandis que M. Willemen se prépare pour la messe dans la sacristie, un shrapnell éclate juste au-dessus de nos têtes et le revêtement en acier pénètre violemment à travers le toit au-dessus de ma chambre et va rouler dans une classe : 2 mètres plus à gauche ou à droite et M. Willemen était touché ou bien moi, car je venais juste de quitter ma chambre. Nous comptons déjà dix bombes au-dessus ou dans la résidence ; on pouvait ramasser à volonté les balles de fusil, et sur les toits tombaient régulièrement les débris et morceaux d'obus éclatés.

Tout le monde s'était enfui dans les caves, excepté pour les choses nécessaires. Les boulets de canon étaient encore toujours tirés dans la même direction, de sorte que deux vinrent voler contre la Mission, du côté du séminaire, mais sans faire de dommage, car il y a là une terrasse. Un boulet traversa l'écurie à l'ouest de la résidence et tomba entre les deux mulets de Monseigneur, qui s'en tirèrent heureusement sans dommage, rien qu'une couche de poussière sur la tête et le dos.

Vers midi, on décide de faire déménager les séminaristes vers la partie sud de la résidence. Tandis qu'ils étaient occupés à transporter leur literie et que la plupart d'entre eux se trouvaient, avec un jeune fils de notre vacher, sous la véranda, on entend un coup formidable. M. Vonk, qui était dans sa chambre en

observation, accourt : « Où cette bombe-là peut-elle bien être tombée ? » Nous ne voyons rien, mais sûrement c'était dans la résidence, dont les toits étaient surmontés d'un nuage de poussière. Nous y entrons et toute la cour intérieure, un carré de 45 mètres environ de côté, était rempli de poussière et de fumée. Toutes les vitres, sur les quatre côtés, en miettes par terre ; partout dans les murs des trous faits par les éclats, une grande excavation au milieu de la cour ; presque toutes les chambres avaient leurs châssis extérieurs brisés et même à l'intérieur le bois des fenêtres était en beaucoup d'endroits arraché et brisé. De la véranda en verre, près de la chambre de Monseigneur, il ne restait plus grand'chose, et même la chambre de Monseigneur était maintenant, des deux côtés, privée de bien des vitres. Mais la divine Providence avait bien tout disposé. Le boulet avait passé juste au-dessus de la tête de M. Willemen. M. Ortman eut juste le temps, instinctivement, d'éviter un éclat qui, juste à la hauteur de sa tête, s'enfonça dans la porte, et autour de lui quatre éclats avaient fait des trous dans les murs. Les séminaristes avaient été encore plus exposés. Presque tous étaient dans la cour quand la bombe éclata. Avant que la bombe sautât, tous, instinctivement, s'étaient jetés contre terre, et tandis que par-dessus leur tête les fenêtres volaient en éclats et les morceaux de mur étaient lancés de divers côtés, pas un d'entre eux n'eut le moindre dommage. Un reçut quelques éclats dans son pantalon, mais ils ne pénétrèrent pas plus avant, tandis que le jeune fils du vacher, qui cependant avait un pantalon fourré de ouate, reçut trois petites balles dans les jambes, sans cependant que sa vie fût en danger. Une balle encore toute chaude vint se « déposer » sur la main d'un petit séminariste récemment arrivé. Il sentit que la

balle était encore chaude et la jeta immédiatement. A quelques mètres de là, les balles faisaient des trous dans les murs. Ce coup était arrivé vers le soir. Cette fois tout le monde trouva que c'était assez et se réfugia dans la cave.

Au soir, souper rapide dans le réfectoire, où le vent avait beau jeu, car toutes les vitres d'un côté, et la plupart de l'autre côté, avaient été brisées. Sur le parquet on avait déposé de grosses planches pour fortifier la voûte de la cave située en dessous. Moi aussi, je suis allé, ce soir-là, chercher un abri dans une chambre plus sûre, mais j'ai couché comme en plein air ; les vitres étaient brisées, pas de poêle allumé de peur qu'une bombe le brise et mette ainsi le feu ; tous les poêles sont éteints ; heureusement que le thermomètre ne descend pas au-dessous de 5 à 6 degrés. Dans la cave il y en a qui, depuis vendredi, n'ont plus mangé de peur. La nuit on nous laisse relativement tranquilles ; pas de coups de canon.

Lundi, 8 mars. — Enfin, une tentative du mandarin, qui est aussi dans notre cave, et de M. Lebouille, semble réussir : sur notre demande, les troupes du gouvernement ont changé un peu la direction de leurs canons, de sorte que, de ce côté, nous sommes un peu plus tranquilles. Le matin, presque aucun coup de canon, et seulement quelques coups de fusil. Une grande cave remplie de caisses et de paquets apportés là par les habitants de la ville pour les soustraire au pillage, est débarrassée de son contenu. On empile tout dans les salles au-dessus de deux grandes caves, ce qui fait de la place. Tandis que les séminaristes sont occupés à cette besogne, M. Willemen et moi transportons sous terre, dans une cave bien voûtée, sous la cour du séminaire, un peu de poudre et des

cartouches que nous avons en provision. Ensuite nous allons voir ce qui est arrivé. La cathédrale a heureusement peu souffert ; seulement une vingtaine de trous dans les vitraux, causés par les balles ou les éclats de bombes ; le séminaire a reçu deux bombes contre le mur extérieur : un mur très fort que les bombes n'ont pas pu transpercer ; dans les toits, beaucoup de trous de balles et d'éclats : l'un grand comme le poing au-dessus de ma chambre ; chez M. Willemen, deux petits trous au plafond au-dessus de son lit ; puis, partout, des trous de balles dans les fenêtres, de jolis trous ronds ; les balles entrent par une fenêtre et sortent par l'autre ; l'une traversa la salle d'étude pendant qu'une dizaine de séminaristes y étaient réunis, causant : aucun ne fut touché. Une bombe au milieu de la cour du collège ; deux contre le mur du nord de la Mission, où il y a deux grands trous ; une bombe à travers une des salles de classe des sœurs, dans laquelle se trouvaient réunies beaucoup de femmes de la ville, sans qu'aucune ne fût blessée ; une dans l'écurie, etc. En tout, douze bombes tombées, et quatre ou cinq qui ont éclaté au-dessus de la Mission. Le reste de la journée est relativement calme. Nous mangeons dans la cuisine dont les fenêtres sont encore entières.

Dans l'après-midi, avec l'autorisation du pouvoir militaire de la ville, le drapeau français est hissé sur la tour de la cathédrale et sur une autre petite tour plus loin, afin de faire savoir aux troupes assaillantes jusqu'où s'étend le terrain de la Mission.

Pendant la nuit, à neuf heures et demie, bruit infernal de mitrailleuses, avec réponse du dehors par quatre gros coups de canon qui passent par-dessus nos têtes. Le reste de la nuit, calme.

Mardi, 9 mars. — Dans la matinée, de temps en temps, gros coups de canon. Une bombe tombe à une dizaine de mètres de l'ouverture de la cave, juste devant notre cuisine, où elle met tout sens dessus dessous et arrache les châssis des fenêtres. Deux autres tombent à une trentaine de mètres à l'est du séminaire, où pas une fenêtre n'est brisée, parce que je les avais toutes ouvertes. Toute la journée nous recevons des cadeaux analogues et les éclats pleuvent de nouveau sur les toits. Le saint Sacrement est en sûreté dans le tabernacle-coffre-fort de la cathédrale. A midi, nous mangeons, à quatre, dans la chambre de M. Ortman, le dîner que le cuisinier préparait quand la bombe y mit tout en désordre. Cette bombe nous a de nouveau montré visiblement la Providence. Près de la cuisine, on avait bâti un mur qui paraissait parfaitement inutile. Or, il a préservé une quinzaine de séminaristes de la mort ou du moins de blessures graves, car il a retenu plusieurs gros éclats de bombe qui, sans cela, auraient volé droit vers l'escalier d'entrée de la cave, escalier au haut duquel se trouvaient les séminaristes, tandis que M. Lebouille se trouvait en bas. Quand la bombe éclata, tous les séminaristes se jetèrent en bas; le premier tomba sur le premier degré de l'escalier, les autres trébuchèrent sur lui, et M. Lebouille, qui les vit ainsi, roulant tous comme des boules de haut en bas, pensa : Grand Dieu ! tous morts ou blessés ! Mais quelle intense satisfaction quand il les vit tous se relevant, l'un après l'autre, sans même une égratignure, de leur chute !

La chambre de M. Ortman, mieux protégée, est devenue dortoir, salle de récréation et réfectoire pour les quatre confrères qui se risquent encore dehors.

Mercredi, 10 mars. — Ce matin tout est tranquille.

Une douzaine de catéchumènes, complètement ou à moitié instruits, viennent demander le baptême, entre autres la famille du maçon tué samedi. A neuf heures trente, une douzaine de shrapnells, dont les débris tombent sur les toits du séminaire.

A deux heures, cela recommence à chauffer, mais heureusement pas au-dessus de la ville, mais sur une montagne au sud.

Dans l'après-midi, de quatre heures un quart à six heures un quart, gros bombardement. Il semble que cela ne prendra jamais fin et les nerfs commencent à être à bout. Deux gros boulets contre l'église au nord; heureusement les murs sont solidement bâtis, de sorte qu'il n'y a presque pas de dommage. Des briques avaient volé jusque sur les degrés de l'autel; l'église était remplie d'une épaisse fumée et odeur de poudre. Les vitraux n'ont pas trop souffert. Deux bombes sur le collège. Une femme païenne est blessée par des éclats d'un obus qui était tombé sur la cathédrale. Avec elle deux enfants sont blessés, mais personne des trois mortellement. Le soir, calme.

Jeudi, 11 mars. — De cinq heures trente du matin jusqu'à six heures trente, violent bombardement. Des bombes volent pas plus haut que 15 mètres au-dessus de nos têtes. Rien à faire. A quatre nous disons le bréviaire dans une chambre, personne n'ose se risquer au dehors. Trois bombes dans la maison des Sœurs, où le dortoir est mis à l'envers et le faite du toit enlevé au-dessus de la chambre de la mère Supérieure. Trois bombes tombent dans la cour de la résidence, mais vont donner dans une colonne de la véranda, juste devant la chambre de M. Zigenhorn, dans laquelle dormaient encore sept séminaristes. Sans cette colonne nous étions atteints. La sainte Providence nous pro-

tège tous. Une bombe sur la chambre de M. Schmid fait un trou d'un mètre et demi de diamètre, mais la couche d'argile de 15 centimètres au-dessous des tuiles amortit l'élan. Une bombe dans la cour de la résidence près du réfectoire, à 10 mètres au plus de la cave où se trouvaient alors plusieurs missionnaires et beaucoup de séminaristes et autres. Dieu merci, pas d'accident. Encore deux bombes contre l'église, au même endroit qu'hier; mais les murs sont solides : blessures au mur extérieur et quelques vitraux détruits; pas d'autre malheur. Une bombe sur le coin nord-est du séminaire, qui traverse une chambre. Dieu merci, ni morts ni blessés.

A sept heures et quart, nous osons sortir, et à trois nous allons communier. Impossible de dire la messe.

Dans l'après-midi, on nous laisse un peu en repos. M. Lebouille fait un essai pour pouvoir se rendre à Tangshan et faire mettre au courant les puissances étrangères de la manière dont nous sommes bombardés, entièrement contre les droits des gens. La tentative échoue par suite de l'intervention intempestive d'un chrétien et d'un mandarin.

Le soir, pas de bombardement. A dix heures de la nuit, vive canonnade. Nous remarquons nettement que, entre les coups de fusil, on tire force pétards, tandis qu'en même temps les soldats frappent sur des boîtes à pétrole pour imiter le bruit de la mitrailleuse. Nous supposons que les troupes du gouvernement vont se retirer, et nous nous endormons avec cet espoir.

Vendredi, 12 mars. — Quelle désillusion ! Nous sommes réveillés par le bombardement, qui dure de six heures un quart jusqu'à dix heures sans arrêter. Nous n'osons pas sortir pour aller communier. A neuf heures un quart, un avion des troupes de Moukden

passé sur la ville. Il ne jette pas de bombes, mais non plus aucune nouvelle. La mission a de nouveau beaucoup à souffrir, surtout le Séminaire, où une grosse bombe tombe sur le dortoir, sous lequel se trouve la cave où les femmes s'étaient réfugiées. Une grande partie du mur du dortoir, sur une longueur de 5 mètres environ, est enlevée; les plaques de tôle qui couvrent le toit et la véranda sont roulées comme des feuilles de papier; presque toutes les fenêtres sont en miettes; plusieurs châssis et portes sont arrachés; la cave a son plafond partiellement déprimé au-dessus de la tête des femmes. Dieu merci, pas encore d'accident, ce qui est impossible à expliquer sans une intervention spéciale de la Providence. Sur le collège, de nouveau une grosse bombe, mais pas de malheur.

A deux heures, le bombardement continue. Notre cuisinier est un type admirable. Dans une cuisine où les bombes n'ont pas laissé un carreau entier, et autour de laquelle trois bombes sont tombées, il reste à son fourneau, et notre repas est prêt à temps comme s'il n'y avait pas de bombardement. Et cependant, parfois, il tremble de peur. Un autre domestique, ancien soldat, se trouve aussi partout où il y a du travail et du danger. C'est lui qui a hissé le drapeau et a, à cette occasion, reçu une balle dans sa manche, mais heureusement n'a pas été blessé. Faire les commissions en ville auprès du colonel sous les balles, arracher les éclats des blessures, où il y a un travail à faire qui demande du calme et du courage, il y est.

Samedi, 13 mars. — Nous sommes étonnés de n'être pas réveillés par les coups de canon. Le canon près de la porte du Nord tire seul de temps en temps et fait trembler la résidence. A la porte du Sud aussi il y a relativement repos. Ce matin, pas encore de sainte

messe. Onze heures et demie, la femme blessée il y a deux jours dans le collège par un éclat de shrapnell meurt à l'instant. Ce sont deux morts à l'intérieur de la Mission. Un avion qui a survolé la ville ce matin a laissé tomber une bombe sur la partie nord de la Mission; heureusement, la bombe n'a pas éclaté. Un vieux gardien du couvent des sœurs arrive en courant, apportant le projectile sur son dos, sans se douter qu'il peut à chaque instant être écartelé. Immédiatement on fait déposer la bombe dans un coin écarté du jardin, en attendant que des soldats viennent l'emporter. Elle a 20 centimètres de diamètre et 40 de longueur, avec quatre caillettes à l'arrière. Le silence continue.

De cinq heures trente à sept heures, gros bombardement. Les fenêtres nous tombent devant le nez en morceaux. On s'enfuit vers les caves. Encore quatre ou cinq bombes sur le terrain de la Mission.

Dimanche, 14 mars. — Jour de pillage, par les troupes de Moukden qui ont pénétré, à six heures moins le quart, sur le terrain de la Mission et ont pillé jusqu'à une heure de l'après-midi. Affreux. Tout ce qui avait quelque valeur et pouvait être emporté ils l'ont pris; là où ils ne pouvaient pas entrer, ils ont brisé les portes; après quatre heures de travail ils ont forcé le coffre-fort. Ils nous ont plus d'une fois menacé avec leurs fusils ou des couteaux. M. Ortman a reçu une blessure à la cheville. Impossible de décrire comment ils se sont conduits : ils nous menaçaient comme des bêtes féroces. Un désordre indescriptible dans toutes les chambres qui, toutes, ont été pillées quatre ou cinq fois. Ils nous ont fouillés sept à huit fois, toutes les montres ont disparu, plus un centime dans la maison. Dans les sacristies une désolation lamentable; heureu-

sement ils n'ont pas beaucoup emporté; c'était trop grand pour mettre dans leurs poches. Ils ont essayé de forcer la porte du tabernacle; en le faisant tomber, la table d'autel a été brisée, mais ils n'ont pas pu toucher aux saintes Espèces.

Voici à peu près la suite des faits :

A six heures moins le quart, M. Ortmans entend un grand vacarme dans la cour; il sort à moitié habillé pour voir ce qui se passe. A l'entrée de la résidence, il tombe sur une troupe de bandits de Chirin, avant-garde de l'armée de Moukden, qui le menacent de leurs fusils et pistolets pour le forcer à dire où étaient cachés les soldats de l'armée du gouvernement. Comme il maintenait qu'il n'y en avait aucun, ils se mirent à tirer des coups de feu à ses pieds dont l'un lui pénétra dans la jambe, un peu au-dessus de la cheville. M. Vonk et moi, nous nous trouvions chez M. Willemen, dans la chambre de M. Ortmans. Tout à coup, la porte s'ouvre brusquement et trois bandits entrent avec M. Lebouille, M. Lan et un mandarin qui n'avait pu s'enfuir avec les troupes du gouvernement. Il venait ici pour emprunter de l'argent et le donner aux soldats pour sauver la ville du pillage. Les brigands l'avaient saisi et fouillé entièrement; il tremblait pour sa vie.

M. Lebouille dormait encore dans la cave à six heures un quart, avec les séminaristes et un confrère chinois, quand un chrétien vint l'avertir que les troupes de Moukden étaient dans la cour intérieure de la résidence. Il ne le crut qu'à moitié, s'habilla rapidement et voulut aller voir. Tout le monde dans la cave voulait le retenir; quand il arriva à la porte de la cave, sept soldats s'y trouvaient qui braquèrent leurs fusils sur lui, prêts à tirer s'il faisait mine de résister.

Nous nous trouvâmes ainsi réunis dans la chambre

de M. Ortman, qui fut pillée six à sept fois sous nos yeux sans que nous puissions bouger, les fusils étant dirigés sur nous. Ils nous ont fouillés cinq ou six fois.

Pendant ce temps des scènes plus odieuses se passaient dans la cave. Les bandits avaient déjà à plusieurs reprises tiré dans la cave. Ils arrachèrent le frère Geerts de la cave, et, après bien des bourrades et des coups, il était tombé sur les genoux, s'attendant à chaque instant à une balle dans le dos ou dans la tête. Un chrétien, en effet, avait reçu une balle à travers le cou et avait expiré après quelques instants sur l'escalier de la cave, assisté encore par le frère dans ses derniers moments. Ils ont ensuite emmené le frère vers le coffre-fort pour l'ouvrir, mais qu'y pouvait le pauvre frère? Après quelques menaces encore ils le lâchèrent.

Vers neuf heures, ils commencèrent par petits groupes à visiter l'une après l'autre toutes les chambres. De la chambre de M. Ortman nous pouvions entendre comment ils enfonçaient à coups de crosses toutes les portes et forçaient les armoires avec leurs baïonnettes. Pourvu qu'ils ne trouvent pas le coffre-fort! nous disions-nous. La chambre du procureur M. van Ravesteyn, encore à Tientsin, n'avait pas encore été forcée. Mais celle-là eut aussi son tour. Quand le bruit se répandit qu'on avait trouvé le trésor, une foule de soldats accoururent. Pendant deux heures nous les entendîmes travailler à forcer le coffre. Un chrétien, ancien soldat, eut le courage d'aller voir si les officiers, arrivés tout juste en ville, ne pourraient pas nous venir en aide. Il eut la chance d'en rencontrer un, un de ses amis, près de la porte même. Il l'amena aussitôt avec un autre officier encore. Mais il ne put rien faire, et les soldats qui se trouvaient dans la chambre de M. van Ravesteyn, autour du coffre-fort, près d'une centaine, ne bougèrent même pas quand il les menaça

de son revolver. Il vint donc nous dire que le mieux était encore d'ouvrir le coffre. MM. Lebouille et Willemen y allèrent, mais la serrure avait été si malmenée qu'il fut impossible de l'ouvrir. Et ce fut un bonheur, car tous les soldats avaient leurs revolvers en main prêts à tirer sur les autres si on ne leur donnait pas assez à leur gré. Si M. Lebouille avait réussi à ouvrir, il y aurait eu une bataille féroce dans laquelle il aurait probablement laissé la vie. Ce ne fut que bien longtemps après que les soldats réussirent à l'ouvrir et enlevèrent tout l'argent.

Quand, vers onze heures, les soldats avaient presque tous quitté le terrain de la Mission, quelques nouveaux arrivèrent. L'un surtout, en voyant qu'il arrivait trop tard, devint furieux comme une bête féroce. Une grenade d'une main, un couteau de boucher de l'autre, il resta à nous menacer pendant une demi-heure ; de son couteau il donna un coup sur l'épaule de M. Willemen sans le blesser heureusement. A la fin, voyant qu'il n'y avait rien à tirer de nous, il s'en alla.

Nous résolûmes alors d'aller en ville, voir ce qu'il y aurait à faire. Aucun d'entre nous n'avait encore mangé. Près de l'église, nous rencontrâmes de nouveau trois bandits, qui immédiatement dirigèrent leurs fusils sur nous et voulurent nous forcer à donner la clef du tabernacle, ce qui naturellement fut refusé. Pendant ces menaces et explications, un officier vint à passer et avec quelques bons mots il réussit à écarter les bandits et nous proposa de nous mener au colonel qui venait juste d'arriver. Tous les officiers furent très aimables pour nous. Aussitôt, une dizaine d'entre eux vinrent avec nous sur le terrain de la Mission pour chasser tous les pillards qui s'y trouvaient encore. M. Willemen put indiquer encore aux officiers le monstre qui nous avait pendant une demi-heure menacés de sa grenade

et de son couteau. Les officiers le dépouillèrent et l'ont peut-être fait fusiller ensuite.

Le terrain de la Mission étant ainsi nettoyé des pillards, nous pûmes, vers quatre heures, aller prendre quelque chose à la cuisine. Quand nous en sortîmes, il y avait de nouveau des soldats dans la cour intérieure à piller. MM. Willemen et Vonk sautent aussitôt par-dessus le mur et ont le bonheur de rencontrer aussitôt un officier : celui-là même que le général avait nommé pour veiller à ce qu'il n'y eût pas de pillage. Les pillards furent ainsi prestement mis à la rue.

Une garde de trente hommes assura désormais notre sécurité.

En ville, on a pillé jusqu'à jeudi soir, les trois premiers jours ouvertement, ensuite en secret et sous divers prétextes.

Durant presque toute la semaine, nous avons eu la visite d'officiers supérieurs. Ils étaient honteux de ce qui s'était passé.

Maintenant que l'avant-garde de l'armée, composée des brigands de Chirin et de Hei-loung-kiang, est passée, nous commençons à revivre.

Décrire les scènes de pillage, je n'en ai pas le courage, ni de dépeindre l'état des chambres. Surtout celle de M. Ortman, celle de Mgr Geurts, les autres, et principalement celle de M. van Ravesteyn, sont méconnaissables. Tout détruit, ouvert à coups de crosse de fusils, tout répandu sur le parquet, même les papiers les plus secrets de Mgr Geurts (j'ai couru ces papiers emportés par le vent). Les sacristies cathédrale et de la chapelle de Monseigneur dans un état indescriptible. Heureusement, ils ont tenté de plier ou aplatis quelques calices ou des en emporter beaucoup. Malheureusement ont porté les deux lunules d'exposition. Les

dégâts du bombardement et du pillage sont incalculables; presque toutes les vitres cassées, presque toutes les portes brisées. Beaucoup de toits devront être renouvelés, presque toutes les tôles qui servent de couverture étant trouées par les balles.

LE PETIT MESSAGER DE NING-PO.

19 avril 1926.

Monseigneur P.-M. Reynaud. — Il y a un mois et demi environ, un sans-fil de Bordeaux, répété par la station de Koukaza, annonçait à la Chine la mort de S. Gr. Mgr Reynaud, survenue à Paris le 23 février. Ce fut pour tous ses amis et tous ses admirateurs, pour tous les missionnaires qui ont vécu sous sa direction paternelle, pour tous les évêques de Chine qui vénéraient en lui leur doyen, ce fut, dis-je, une douloureuse surprise en même temps qu'un sentiment de profonde tristesse. Quelle peine ce lui dut être, disions-nous, quel sacrifice que de mourir loin de la Chine qu'il aimait si profondément, à laquelle il avait donné avec son cœur la plus grande partie de sa longue et belle existence!

« Vois-tu, écrivait-il à une parente dans les premiers jours de janvier, alors que, déjà épuisé par le terrible mal qui devait bientôt l'emporter, il quittait Rome pour rentrer à Paris, mon seul désir est de me rétablir assez et assez vite pour retourner en Chine et mourir au milieu des miens, dans ma famille d'adoption. »

C'était son droit, ce semble. Le soldat veut tenir le terrain gagné sur l'ennemi; le laboureur s'endort content le soir près des moissons qu'il va bientôt cueillir; le père de famille n'est jamais complètement heureux que lorsqu'il est au milieu des siens. Et quel vaillant que cet évêque! quel travailleur! quel père aussi pour la nombreuse famille des missionnaires, des sœurs,

des chrétiens, des pauvres, des païens même, qui, parce que malheureux, devenaient ses enfants !

C'était son droit donc de venir mourir à Ning-Po ; c'eût été sa récompense : Dieu ne l'a pas voulu. Il est mort au loin, en France, où la confiance de ses confrères l'avait envoyé mettre au service de sa Congrégation les lumières de sa longue expérience, de son jugement si droit et si perspicace, de son zèle prudent et ardent à la fois. Rome même, où il dut se rendre, où il eut à cœur de gagner son jubilé, malgré sa fatigue extrême, et de négocier en faveur de sa chère mission, s'éclaira de ses conseils avisés et de sa connaissance des choses chinoises. Et alors, quand il songeait au retour, il tomba.

Pour nous aussi le sacrifice fut immense ; doublement ressenti, et pour lui dont les derniers jours furent sans doute bien tristes, quoique certainement résignés, et pour nous qui, perdant notre père, n'aurions même pas la consolation de conserver sa dépouille mortelle et de pouvoir prier sur sa tombe.

Le faire revenir, à peine osions-nous y songer. Et cependant, le jour même de la douloureuse nouvelle, un télégramme de Shanghai réclamait à Paris le corps du cher défunt. Des chrétiens, dans leur piété filiale, avaient résolu ce retour et se mettaient en devoir de l'obtenir à leurs frais. Quelques jours durant, ils renouvelèrent leurs instances et finalement reçurent la réponse tant désirée : « Au premier bateau, celui du 12 mars, Mgr Faveau s'embarquera, vous ramenant, précieux dépôt confié à sa sollicitude, les restes mortels de celui que nous pleurons. » Ils furent heureux alors, ces bons chrétiens, et nous, nous sommes fiers et à bon droit de ce geste tout à l'honneur de ceux qui le firent et de celui qui sut l'inspirer. A leur tour, les Messageries Maritimes chargées du transport voulurent

donner au défunt un témoignage de haute estime en accordant non pas seulement une réduction de 15 ou 20 p. 100, mais la remise totale des frais, en raison « des services signalés rendus à l'influence française en Chine durant quarante-sept ans ». C'était le texte même de l'inscription de Monseigneur dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Jeudi dernier 15 avril, *l'Angers* accostait à Shanghai et M. Lepers, provicaire, prenait livraison du précieux dépôt confié à Mgr Faveau. Le dimanche, 18 avril, nous recevions religieusement à Ning-Po le cercueil de notre bien-aimé Père et Pasteur.

Ce fut, dans l'après-midi de ce jour, une cérémonie grandiose, comme Ning-Po n'en vit sans doute jamais, cérémonie dont la majesté religieuse contrastait singulièrement avec ces cortèges funèbres, tapageurs et grotesques que nous voyons si souvent défilier par les rues, sans ordre, sans dignité, sans tenue. Comme autrefois aux jours de fête et de gloire, aux jours des anniversaires religieux de Sa Grandeur, aux jours de ses décorations par la Chine, par la France, c'était son peuple, sa famille entière, qui lui disait, hélas ! de quelle façon différente, avec le même cœur et la même reconnaissance, sa vénération, son amour et pour cette fois ses regrets. Ce fut avant tout, je pourrais dire uniquement, une manifestation religieuse. Il y avait là les enfants de nos orphelinats, ces petits, ces petites que Monseigneur aimait tant, avec qui lui, le grand homme, le Ta Jen, savait se faire si petit ; les élèves de nos écoles, l'école des garçons de la ville, du faubourg, le collège Saint-Joseph, tous en uniforme, avec leurs bannières ; les élèves de nos séminaires, du petit séminaire, un cierge à la main, puis le clergé, c'est-à-dire la croix et les deux acolytes, et, revêtus du blanc surplis, les clercs de notre grand séminaire, tous

les missionnaires en surplis également, précédant l'officiant en chape, M. Lepers, provicaire, qui au ponton du vapeur fit la levée du corps selon les règles liturgiques. C'est la première fois sans doute que sur la voie publique en cette ville de Ning-Po, en pleine foule païenne, se déroulait une procession religieuse et le silence marqué de cette multitude regardant défilier devant elle cette autre multitude de chrétiens recueillis et priant en silence, montrait l'impression profonde produite sur la masse.

Le corbillard à la chrétienne, c'est-à-dire en noir, surmonté de la croix, entouré de symboles et d'inscriptions mortuaires catholiques, était porté par huit hommes robustes et suivi des religieuses, européennes et chinoises, Filles de la Charité de nos trois maisons et Sœurs du Purgatoire avec leurs orphelines, leurs écoles. Fermaient la marche les chrétiens et chrétiennes de la ville et des faubourgs, auxquels s'était jointe la foule des païens amis ou curieux d'un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu. Cependant, en dehors de la croix et des bannières, en plus des drapeaux cravatés de deuil qui servaient à grouper en corps les diverses unités du cortège, rien de ces ornements criards qui visent dans les funérailles chinoises à remplacer la pompe et la solennité si absentes par ailleurs. Une fanfare par exception, mais celle d'un petit orphelinat païen qui vint de lui-même demander une place dans le deuil, démarche spontanée qui souligne d'une façon touchante la reconnaissance du pauvre envers le bienfaiteur du pays. Monseigneur n'aurait pas voulu d'une fanfare quelconque de louage ; celle-là, du petit orphelin, il l'aurait acceptée aussi. Comme insignes, portées sur des brancards et disposées avec art sur des coussins de soie, les décorations du défunt, décorations civiles des ordres chinois du Dragon et de

L'Épi d'Or, de l'ordre français de la Légion d'honneur; elles ne figuraient là, en belle place, que pour rappeler l'action charitable, bienfaisante, chrétiennement civilisatrice de celui qui n'était plus : décorations religieuses ; sa croix pectorale était là aussi, et si l'on eût demandé pourquoi, c'est que, en dehors du symbolisme liturgique, cette croix eut une touchante histoire. Les chrétiens de Hangchow la lui offrirent à l'occasion de sa cinquantaine d'âge. Un jour, elle disparut ; discrètement, pour le profit d'une bonne œuvre, Monseigneur avait fait vendre la chaîne d'or massif. Elle fut rachetée par une pieuse dame chrétienne et renvoyée à son propriétaire charitable. Mais à la suite de cet exploit elle resta longtemps cachée dans les profondeurs d'un coffrefort, Monseigneur n'osant plus la porter, n'en ayant plus le droit, disait-il : sainte pudeur d'une admirable charité qui rougit et se trouble, parce que la généreuse diocésaine a imité son généreux pasteur.

On fit en cet ordre, par le *bund*, le tour de la résidence que Monseigneursi longtemps habita, pour entrer par le grand portail dans l'église de Kangpo, qui sera désormais le lieu de son repos. Le cercueil déposé sous le porche, on chante le *Miserere mei, Deus*, puis le *Subvenite angeli* et après une dernière oraison le clergé se retire en psalmodiant le *De profundis*, tandis que la foule, massée à l'intérieur et au dehors de l'église, vient saluer encore une fois celui que si souvent elle contempla ici dans les splendeurs de la sainte liturgie.

Le temps, sombre et menaçant le matin de ce jour, s'était fait serein et radieux. Durant la cérémonie du soir le soleil brillait au couchant ; puis quand tout fut fini et que la foule se fut dispersée, peu à peu l'ombre du soir envahit l'église, enveloppant d'un même silence et d'une même majesté et le cercueil et les quelques fidèles qui s'attardaient à prier et pleurer encore.

Les étoiles s'allumèrent au ciel pour commencer la veillée des morts.

24 avril.

Mgr Faveau, qui resta fidèle jusqu'au bout au dépôt confié à sa piété filiale, officia pontificalement; les missionnaires étaient nombreux, accourus de leurs postes lointains; il y en avait du vicariat voisin, frère du nôtre, délégués de Hangchow, de Chuchow, de Mapong, de Kashing, de la province de Shanghai; avec les sœurs de Charité, les religieuses indigènes, ils faisaient au défunt une couronne d'honneur. Parmi les invités, M. le Consul de la Grande-Bretagne à Ning-Po, M. le Commissaire des douanes chinoises, nos quelques catholiques français et étrangers, les notables et la foule, la foule des chrétiens, la foule des païens se pressant dans l'enceinte beaucoup trop petite pour prier, pour voir, pour entendre : spectacle impressionnant pour elle et si nouveau que cette église drapée de noir et étincelante de lumières et de guirlandes de feux électriques, retentissant de chants inconnus, au milieu de cérémonies que ne virent jamais les habitués des pagodes bouddhiques; et tout cela en l'honneur de celui que, durant plus de quarante ans, le pays entier connut et vénéra sous le nom de l'évêque Djiao, Djiao Tsu-Kiao, qui maintenant est là, ramené de si loin par l'affection de son peuple. Évidemment la cérémonie n'est pas sans tristesse; la réalité s'impose; il est là sans vie celui qui si longtemps dirigea les destinées de la Mission, animant tout de son zèle d'apôtre, prêchant de parole et d'actes la charité catholique, auréolant de son influence la religion et la France. Mais combien grandiose, combien majestueux ce deuil! N'est-ce pas ainsi qu'aux jours de la Grande Guerre, on entourait de ses regrets, de son admiration, le général tombé à l'ennemi? Ses fidèles

racontaient tout bas ses exploits; et son drapeau, ses décorations, ses armes lui faisaient une parure d'honneur : de la tranchée où il fut ramassé il passait de plain-pied dans la gloire.

C'est bien ainsi que nos chrétiens chinois dans leur grande tristesse avaient voulu ces obsèques : un triomphe. Et ce fut un triomphe. En dehors de l'église dont l'ornementation resta absolument liturgique, nos allées, transformées en passages couverts pour suppléer à l'insuffisance de l'espace, racontaient en mille façons diverses le mérite de cette vie. L'affluence des chrétiens, les rangs serrés des enfants de nos collèges, de nos orphelinats et de nos écoles, la présence des notabilités chinoises et des personnages officiels, l'empressement des invités, les messages de condoléance respectueuse et les regrets de ceux qui n'ont pu venir, les flots pressés de la foule qui, la journée entière, ne cessa de défiler dans l'église et les corridors de la résidence et dans nos avenues factices, tout témoignait d'une façon non équivoque de la reconnaissance et de l'admiration universelles.

Dans la salle d'honneur où, autrefois, il recevait les mandarins, le portrait de Monseigneur avec ses décorations encadrées, dont une inscription chinoise racontait en abrégé la touchante histoire; le long des murs dans le salon, la salle à manger, où tout à l'heure il y aura tant de convives, dans les corridors, des tentures de soie portant en larges caractères d'or des inscriptions louangeuses, pleines de sens profond et de parfait à-propos, comme excelle à les faire la littérature raffinée chinoise. En haut de la bande, la dédicace au défunt; à gauche, vers le bas, la signature du donateur; je lis au hasard : « L'Orient et l'Occident unissent leur douleur; la vraie doctrine est une; sa charité fut large comme le lac (le lac du Si-hou à Hangchow) et

profond comme la mer, etc. ». Ont signé : le gouverneur civil de Hangchow, le gouverneur de Kiangsi, l'ancien pacificateur de Ning-Po, le Tao-ying ou préfet de la ville et les autres. Au fond, c'était, raconté à l'antique, en langage chrétien ou païen, selon l'auteur, la vie, les vertus, les actions, la doctrine du décédé. C'était donc aussi, par le fait même, avec la facilité donnée à tous ce jour-là d'entrer et de pénétrer partout, une prédication littéraire en même temps qu'une oraison funèbre de haut style. Après la cérémonie, qui dura longtemps, les tables se dressèrent à la chinoise et à l'européenne, où s'assirent quelque chose comme six cents convives. Tout se passa pour le mieux, ce qui fait honneur au bon fonctionnement du comité d'organisation, créé dès le début pour faire le nécessaire et couvrir les dépenses inévitables en pareille circonstance.

*
**

Grâce à l'initiative admirable des généreux chrétiens, que nous ne saurons jamais assez remercier, Mgr Reynaud, selon ses désirs, reposera donc au milieu des siens, au milieu de sa grande famille qu'il a tant aimée. La paroisse lui élève un monument dans l'église paroissiale de Kangpo, auprès de la résidence qu'il a si longtemps habitée. *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam.* Monseigneur sera content des siens.

C'est l'éloge du pasteur d'avoir su inspirer à son peuple une vénération si profonde, une affection si sincère; c'est l'éloge aussi de ses fidèles d'avoir si bien apprécié leur évêque, d'avoir tant insisté et travaillé pour posséder son tombeau. Ils ont réussi; que ce soit là leur première récompense!

Mais il en est une autre : elle m'est suggérée par l'Eglise en la fête de la Translation des Reliques de saint Vincent dont Monseigneur fut le si digne fils :

Auprès des restes mortels de celui que Dieu fit si miséricordieux pour secourir tant de misères humaines, nous apprendrons la grande leçon de la divine charité que sa cendre semble respirer encore, pour la pratiquer avec plus de zèle, pour en profiter avec plus d'abondance.

In Memoriam. — Parmi ceux qui ont eu le bonheur de connaître de près S. Gr. Mgr Paul-Marie Reynaud, il en est sans doute plus d'un qui, à l'annonce du décès du vénéré prélat, a secrètement formulé le vœu qu'une plume autorisée écrive un jour la vie de celui qui fut un grand évêque. A qui entreprendrait de nous mettre sous les yeux, de conserver à notre souvenir les faits et gestes du long et fertile épiscopat de celui que nous pleurons, serait assurée la reconnaissance et des missionnaires qui ont travaillé sous sa direction dans ce vicariat de Ning-Po, et celle des nombreux amis et admirateurs que comptait tant en France qu'en Chine feu Mgr de Fussulan. Autant et mieux que ses restes mortels que nous avons la consolation de garder parmi nous, cette biographie nous rappellerait les labeurs et les succès, les épreuves et les joies, et aussi les méthodes de celui qui peut être appelé le fondateur de la mission du Tchekiang. Ce serait en même temps qu'une haute leçon d'apostolat et d'édification un recueil intéressant d'expériences profitables, une contribution pratique à l'histoire et au mouvement des missions de Chine.

A tous il serait doux de connaître le futur apôtre, élève au collège de Saint-Jodard (Loire), novice à Saint-Lazare sous la sainte et suave direction du vénéré M. Chinchon, étudiant en théologie, quand M. Alauzet,

succédant au premier, inaugura des méthodes plus austères et que M. Reynaud mérita du Très Honoré Père, M. A. Fiat, un témoignage officiel de reconnaissance pour le tact, le bon esprit, la prudence avec lesquels, doyen des études, il sut manœuvrer les esprits mécontents et maintenir dans un moment difficile l'esprit d'obéissance et de règle.

Nous aimerions à lire les débuts de son apostolat en Chine, où il arrivait le 27 septembre 1879, tour à tour vicaire, à Ning-Po, d'un vénérable confrère chinois, M. Vincent Fou, qui était pour lors curé de la ville, directeur du séminaire Saint-Vincent aux îles Chusan et chargé de la paroisse Saint-Michel de Tinghai, en même temps que directeur de la maison des sœurs de Charité où il trouvait déjà notre vénérée sœur Gilbert qui lui survit; sa douleur, quand, au lendemain du 8 août 1883, il apprit du même coup et la mort de S. Gr. Mgr Guerry et sa désignation comme provicaire; sa surprise, son épouvante, quand, malgré sa jeunesse, il n'avait que vingt-neuf ans et onze mois, le 7 mars 1884, il était désigné par la confiance de ses supérieurs et le choix du Saint-Siège pour gouverner le vicariat où il n'était que depuis quatre ans et six mois¹. Et ce vicariat c'était une province entière de ving-cinq millions d'habitants et il n'avait pour l'aider dans cette tâche immense qu'une poignée de prêtres, dont plusieurs usés, plus encore par le travail que par les années. Mais en plus d'une jeunesse ardente il avait pour lui l'enthousiasme du zèle, l'amour des âmes, qui lui inspira sa devise : *Da mihi animas!* Des toutes premières années de l'épiscopat de Mgr Reynaud, il

1. Il fut sacré à Ning-Po, dans l'église de l'Assomption de Notre-Dame, le 29 juin 1884, par Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiangsi, assisté de NN. SS. Garnier, vicaire apostolique du Kiangnan, et Devos, vicaire apostolique de la Mongolie Orientale.

existe encore parmi nous des témoins qui pourraient apprendre à ceux venus plus tard et qui savent peu de chose de ces commencements, comment le nouvel élu, ayant organisé les quelques œuvres que ses prédécesseurs avaient créées, bientôt avec la largeur de vues que nous lui avons connue, *ducens in altum*, en fonda de nouvelles et combien nombreuses ! pendant les quarante années que la Providence le conserva à l'affection de son troupeau. Tout cela mériterait d'être raconté et montrerait ce que réalisèrent l'ardent amour des âmes, le zèle pieux pour la maison de Dieu, le talent d'administration qui furent l'apanage de notre pasteur regretté. Ce serait successivement l'histoire de la fondation de la communauté indigène des Vierges du Purgatoire, qui n'a fait que prospérer depuis lors, de l'école des médecins-catéchistes, de la ferme-orphelinat de Chusan, du collège Saint-Joseph, création de postes nouveaux, ouverture de chapelles, transfert sur de vastes terrains d'œuvres qui étouffaient à l'étroit en des espaces limités, le tout entremêlé de luttes, de tribulations, de désastres, d'incendies, de pillages, de massacres, d'inondations, de typhons, de toutes ces tribulations enfin qui donnent à la prédication évangélique sa fécondité merveilleuse, à l'homme apostolique son vrai mérite devant Dieu. Et nous pourrions alors comparer les chiffres aux chiffres, faire des statistiques éloquentes. Car on alla de l'avant toujours ; lentement d'abord, puisqu'en 1894 les chrétiens ne sont encore que 9419, 3800 à peine de plus qu'à la mort de Mgr Guerry où ils n'étaient que 5000 et quelques. Les prêtres étaient 20 au lieu de 15 ; puis le mouvement s'accélère : en 1910, les chrétiens sont devenus 28759, les prêtres sont passés au joli chiffre de 47, dont 22 indigènes, au lieu des 6 indigènes du début. Tout étant mûr pour une division, le Saint-

Siège prélevait, sur le vicariat d'origine, le vicariat de Hangchow, et Monseigneur, qui déjà en 1898 avait donné au Kiangsi un chef de valeur en la personne de son provicaire, Mgr Ferrant, de mémoire toujours vénérée, avait de nouveau la consolation de donner à la jeune église son provicaire encore, l'homme de sa droite, S. Gr. Mgr Faveau, qui continue si heureusement là-bas et développe si largement l'œuvre commencée.

Au dernier relevé de juin 1925, le tableau général des fruits spirituels nous donnait pour Ning-Po, qui en 1910 recommençait avec 19 422 chrétiens et 26 prêtres, le beau chiffre de 47 176 catholiques et 52 prêtres, dont 34 indigènes, tandis que Hangchow de son côté, pour la même période, passait de 10 000 à 26 000 chrétiens, de 21 à 48 prêtres. C'est donc au total un accroissement de 66 000 fidèles et de 85 prêtres sur les éléments du début. Nous voici pour la seconde fois à la veille de divisions importantes. Une mission canadienne de langue anglaise a pris déjà possession de la préfecture de Tsucheou : il n'est bruit que de l'érection prochaine d'une préfecture apostolique indigène dans le Taichow, d'un nouveau vicariat plus au sud. Comme on le voit, bien avant la parole pontificale, Mgr Reynaud avait compris et réalisé le *duc in altum*, soit pour l'évangélisation des masses païennes, soit pour la formation du clergé indigène, soit pour la constitution des églises nouvelles. Qu'il nous soit doux de le constater !

Mais celui qui entreprendrait de dire par le détail tout ce que nous venons seulement d'esquisser, ne se trouverait-il pas confondu devant une tâche immense ? Ne serait-ce pas du même coup l'histoire de notre vicariat ? Cette histoire, le défunt prélat rêvait bien de la composer un jour ; c'est dans cette pensée qu'il

cherchait, compulsait, collationnait des documents. Dans les différents voyages que les intérêts de sa Mission lui firent entreprendre, soit à Paris, soit à Rome, il se rendait dans les grandes bibliothèques pour tâcher de découvrir dans de vieux livres ou d'anciens manuscrits ce qui avait trait au Tchekiang et aux premiers essais d'évangélisation de cette province. Ce qu'eût été l'intérêt de ce récit les lecteurs du *Petit Messager* de Ning-Po peuvent aisément l'augurer, eux qui ont pu lire dans ce modeste bulletin certains articles dus à la plume de Sa Grandeur. Or, ce n'était là que des fragments destinés à entrer dans le cadre plus vaste que leur auteur projetait. Mais d'autres soucis, d'autres travaux plus pressants d'abord, puis dans ces toutes dernières années un état de santé précaire qui lui rendait pénible le travail intellectuel, ont été cause que notre évêque n'a pu mener à terme cet ouvrage qu'il tenait pourtant à cœur. Qui prendra la plume pour utiliser ces réserves ?

Le biographe qui nous aurait parlé dans le sens des réflexions que je viens d'émettre ne nous aurait montré que ce que j'appellerais la personnalité extérieure de Mgr de Fussulan, personnalité marquante, certes, et comme telle méritant de retenir l'attention des missionnaires actuels et futurs de ce vicariat qu'il a tant aimé et aux intérêts duquel il s'est si noblement dévoué.

Toutefois, ce que nous apprécions avant tout dans un homme, ce que nous plaçons au-dessus de sa belle intelligence, de la rectitude de son jugement, de ses rares talents, de ses connaissances étendues, de ses grandes entreprises, ce sont les dons du cœur et entre ceux-ci nous donnons la première place à la bonté. Dans la très haute estime où nous tenons cette qualité chez nos semblables, peut-être entre-t-il bien quel-

que peu d'égoïsme, mais n'est-elle pas aussi un reflet attirant de celui que nous aimons à nommer la Bonté même, le Bon Dieu ?

L'historien attendu de la vie de Mgr Reynaud pourrait sans nul effort d'imagination nous parler de son esprit de foi, de sa grande piété, qui paraissaient dans son recueillement profond, aussi bien que dans la majestueuse gravité avec lesquels il remplissait les fonctions pontificales ; de l'humble opinion qu'il avait de lui-même, de sa déférence aux ordres de l'autorité supérieure, aux avis mêmes de ses subordonnés, de son entière soumission à la divine volonté, et nous citer là-dessus plus d'un trait édifiant. Je me figure néanmoins qu'il donnerait comme note caractéristique de cette grande âme la bonté. C'est qu'en effet notre Monseigneur fut bon, profondément, sincèrement bon et c'est ce qui lui a conquis la sympathie et l'affection de tous ceux qui de loin ou de près l'ont connu.

Cette bonté s'étendait à tout et à tous. Elle se manifestait par une tendre compassion envers ceux qui souffraient ou étaient dans la peine, venant au secours des uns dans la mesure du possible, tendant la main pour eux, quand lui-même n'avait plus rien à donner, consolant les autres d'un de ces mots du cœur dont il avait le secret. Cette bonté était délicate ; elle devinait les misères cachées et n'attendait pas pour les adoucir qu'on les lui eût exposées ; elle prévenait les désirs que la timidité d'aucuns empêchait de manifester ; elle saisissait avec un tact parfait l'occasion d'adresser un éloge, des félicitations, des encouragements. Indulgente, elle excusait les faiblesses humaines, oubliait les torts comme si jamais ils n'avaient été commis, prenait la défense de ceux sur lesquels la légèreté de certains jetait du discrédit, prenait les

hommes du bon côté et les utilisait au mieux de leurs talents et souvent aussi au mieux de leur bonne volonté qui n'arrivait pas à compenser de regrettables lacunes ; de quoi il souffrait sans mot dire. Enfin, et cela est arrivé, s'il fallait par raison de devoir et de maintien du bon ordre, parler ferme, la bonté était là pour tempérer la juste sévérité ; le père plaidait miséricorde et toujours à la fin le mot qui disait l'affection, le chagrin sincère éprouvé de la peine nécessairement, mais involontairement, causée.

Avec cela, comme pour faire valoir sa bonté, pour la rendre accessible à tous, une simplicité extrême, qui n'excluait nullement d'ailleurs une exquise distinction de manières ; elle le rendait facile à tous, aux petits, peut-être plus encore qu'aux grands, ne trouvait jamais personne importun, le mettait toujours à la disposition de quiconque le voulait voir, à tel point que plus d'une fois des personnes de son entourage se permirent de lui représenter respectueusement mais inutilement qu'il se prodiguait trop.

Ce serait peut-être le cas, sinon de raconter en détail, du moins de rappeler certaines dates, certains faits qui illustreraient singulièrement notre thèse. Par exemple, en 1885, il intervient auprès de l'amiral Courbet, qui bloquait les côtes de Chine pour obtenir des passes de riz en faveur du pauvre peuple. En 1898, alors qu'un incendie a réduit à la misère tous les habitants d'un vaste quartier de Ning-Po, il organise des souscriptions, des collectes en faveur des sinistrés. En 1912, durant la famine de Shaohing, il va lui-même présider en personne la distribution des secours ; ce fut une rude période pour lui et ses missionnaires. Il distribua aux affamés plus de 150 000 francs, péniblement quêtés de partout. Il y perdait un missionnaire, M. Louat, qui succombait de fatigue ; un autre allait

à l'hôpital, et Monseigneur lui-même, à bout de forces, dut, sur des ordres formels, se résigner à quitter la place. En 1917, lors des inondations du Nord, Monseigneur prescrivit une quête dans la Mission et envoya les premiers secours. C'est alors que, touché de compassion au récit des infortunes extrêmes dont un témoin oculaire lui fait le récit en le suppliant de faire quelque chose pour ces malheureux qui vont périr, Monseigneur, à bout de ressources, ayant déjà envoyé 700 piastres, offre ce qui lui reste, son manteau ; puis, épouvanté du bruit que l'on fait sur son nom, honteux des honneurs qu'on lui décerne, désireux de justifier, du moins après coup, des louanges imméritées, il prend de l'audace : il écrit au Souverain Pontife, à tous ses collègues, les évêques de Chine dont il est doyen ; et le Père commun des fidèles, dans sa pauvreté, et nos vicaires apostoliques, si éprouvés par la grande guerre, font à Mgr Reynaud la magnifique réponse que l'on sait. Quand, dans le cycle de tribulations qui s'abattent périodiquement sur ce malheureux pays de Chine, c'est notre tour, et que, par deux ans de suite, les typhons sont venus au Chekiang détruire les récoltes sur pied, enfoncer les digues, abattre les chaumières et emporter des milliers de vies humaines, Monseigneur oublie ses pertes (elles étaient lourdes cependant, puisque une première fois nous eûmes pour 28 000 dollars de dégâts, pour 18 000 l'année suivante), et, quêteur infatigable, il se remet en campagne. Mais s'il quête encore, s'il quête toujours, ce n'est pas pour nous ; il n'y aura pas un cent pour la Mission elle-même, ce sera pour les pauvres victimes du fléau, et une fois de plus les missionnaires auront ordre de donner encore leur temps, leurs fatigues, leurs dépenses, même au besoin, de sacrifier le travail des missions pour sauver la vie des malheureux

et assurer par leur présence dans les comités de secours une juste répartition des aumônes.

Cela, c'est ce que l'on sait, ce que l'on a pu lire en maintes relations diverses ; mais, lorsque, au soir du 18 avril, j'ai vu au pied du cercueil dans l'ombre et la solitude de la nuit tombante des formes humaines pour ainsi dire écroulées dans leur douleur, étouffant des sanglots et prolongeant leur triste veillée dans les larmes et la prière ; quand, tous les jours, j'ai pu voir les groupes de nos chrétiens multiplier leur pèlerinage à ces restes vénérés ; quand, de l'un ou de l'autre, j'ai entendu des allusions discrètes, des confidences relatives au cher disparu, alors j'ai mieux compris ce que je devinais déjà, que, en plus de ces faits merveilleux relatés plus haut et qui sont du domaine public, il y eut d'autres charités, et combien ! dont le secret, connu de Dieu seul, a laissé chez beaucoup au plus profond des cœurs un impérissable souvenir.

Si tous ceux qui, à un titre quelconque, ont eu des rapports avec le Vicaire apostolique de Ning-Po peuvent rendre témoignage de ces différents aspects de la bonté de son cœur et en donner maintes preuves, je n'étonnerai personne en affirmant que les premiers à les avoir admirés et à pouvoir parler en toute connaissance de cause, ce sont ses missionnaires. Ah ! combien il fut bon pour eux et combien il les aima ! Quelle intime satisfaction il éprouvait quand, soit à l'occasion des retraites annuelles, soit pour commémorer quelque joyeux anniversaire, il les retrouvait, accourus des quatre coins du Vicariat, réunis autour de sa personne ! Comme il s'intéressait à leur santé, se plaisait à leur parler de leurs œuvres, encourageait leurs efforts, louait leurs succès, les consolait de leurs déboires ! Comme il veillait à ce qu'ils fussent bien traités pendant leur séjour dans la résidence épisco-

pale, voulant compenser les privations qu'ils rencontraient chez eux! Puis, au départ, c'étaient des souhaits de bon voyage, de prompt retour, un conseil, un avis si aimablement donnés; parfois, le don d'un livre, de quelque ornement d'église ou d'objet de piété.

Nous vivions, durant ces quelques jours, une vie de famille; nous nous sentions comme, si j'ose dire, les enfants d'un même père. Quelle saine gaieté pendant ces récréations, que de francs éclats de rire partaient des groupes qui se formaient au hasard et dans lesquels notre chef venait prendre place! Rien d'étriqué, de compassé, de froidement solennel; ce genre ne fut jamais de mise à ces réunions dans la demeure épiscopale, mais un laisser-aller de bon ton qui permettait à chacun de suivre ses goûts du moment. Il est arrivé que des étrangers à la Mission, missionnaires ou séculiers, fussent présents à quelqu'une de ces fêtes de famille; ils n'en revenaient pas de l'entrain qui y régnait, de la respectueuse familiarité qui réglait les relations du vicaire apostolique avec ses collaborateurs, et ils avouaient ingénument n'avoir rencontré cela qu'à Ning-Po.

Or, qui avait réussi à faire de ces quelque cinquante missionnaires de nationalités diverses, de caractères disparates, de tempéraments différents, comme une seule famille dont les membres s'entraimaient comme des frères? Qui maintenait chez eux cet excellent esprit? A ces questions chacun répondrait que c'est à notre évêque qu'on devait ces heureuses dispositions, et que son tact exquis et son inaltérable bonté en furent responsables. Et avec une fierté légitime, nous nous entendions dire : « Vous êtes heureux, vous, d'avoir un tel chef : gardez-le longtemps! » Dois-je ajouter que le même accueil empressé et bien-

veillant était réservé à quiconque, en dehors des susdites circonstances, se rendait à Ning-Po? Peuvent en parler à bon escient tous ceux qui en ont fait l'expérience.

Ce que j'e ne saurais dire cependant, car c'est le secret de chacun, c'est la grande bonté de Sa Grandeur dans ses rapports particuliers avec les membres de son clergé. Si chacun d'eux voulait ou pouvait nous rapporter les conversations privées qu'il eut avec son évêque, nous mettre sous les yeux les lettres qu'il en reçut, nous détailler les marques de bienveillance dont il fut l'objet de sa part, nous révéler les bienfaits dont il lui est redevable, nous posséderions là un dossier qui, plus éloquemment que tout discours, prouverait que la faible esquisse ici tracée de la bonté de Mgr Reynaud, loin d'être exagérée, reste bien au-dessous de la réalité. Tenez, par exemple, ce mot délicieux de Monseigneur à un de ses prêtres qui, ayant eu à passer par les mains des chirurgiens, venait de lui en donner la première nouvelle : « Pardonnez-moi la comparaison, répondait l'évêque, mais je crois qu'une mère qui entend balbutier son enfant pour la première fois n'éprouve pas plus de joie que moi en lisant vos bonnes lignes. Mon anxiété était à son comble quand j'ai appris que l'opération avait été plus longue et plus sérieuse qu'on ne prévoyait d'abord. »

Et ce trait qu'on me cite, et que je cite à mon tour, exemple de ce qui s'est passé si souvent. C'était un Vendredi saint, après l'office; un missionnaire à la hâte préparait ses hardes et bouclait ses valises pour rejoindre son poste. Monseigneur entre dans sa chambre, tenant une bouteille à la main. « Tenez, mon cher, voici une quinquagénnaire; elle est plus vieille que vous; c'est du porto, du porto de cinquante ans

que ma Sœur visitatrice envoya à sœur Gilbert pour fêter ses cinquante ans de vocation. Sœur Gilbert me l'a apportée en disant : « Les sœurs ne peuvent pas boire cela, ce serait un péché; c'est bon pour un évêque. Prenez, Monseigneur, prenez-la; c'est une médecine pour lorsque vous serez fatigué; ça vous fera du bien. Elle a tant insisté, la bonne sœur, que j'ai bien dû accepter. Mais il n'y a pas que les évêques à se fatiguer; les missionnaires se fatiguent aussi. Tenez, cachez-la vite dans votre valise. Mercredi, c'est votre fête : vous la boirez à notre santé. » Et le mercredi suivant, nos missionnaires de Shaohing dégustaient pour la première fois, et sans doute aussi pour la dernière, du vin vieux de cinquante ans; en ont-ils apprécié le bouquet? Mais à dix ans de distance le missionnaire en question savoure encore précieusement dans son cœur qu'il embaume le souvenir de l'exquise et paternelle bonté de son très aimé et regretté Monseigneur.

Et que d'autres traits du même genre! Oh! qu'elle est bien vraie la réflexion que faisait quelqu'un en m'annonçant la mort de notre vicaire apostolique : « Chacun de nous pouvait croire qu'il possédait toute la confiance de Monseigneur. » Et cette autre réflexion surprise sur bien des lèvres : « Ah! sûr! j'étais un de ses privilégiés! » Ce fut son secret : il se donnait tellement tout entier à chacun, sans rien diminuer de ce qu'il réservait aux autres, que, en toute vérité, on pouvait se croire l'objet d'une toute particulière affection. C'est que Monseigneur fut toujours et pour tous les siens, missionnaires et sœurs, plus qu'un ami, un père. Et quel père! et dans ce cœur de père, quelle affection!

Est-il besoin de dire après cela combien les missionnaires vénéraient leur évêque? combien aussi ils

l'aimaient? estime et affection qu'ils se plaisaient à lui exprimer, selon les circonstances, par les souhaits qu'ils lui adressaient pour le nouvel an et sa fête patronale, par l'empressement qu'ils mettaient à prendre part à quelque fête extraordinaire dont il était le héros, par la bonne volonté qu'ils apportaient à lui obéir, par la confiance absolue, l'entier dévouement qu'ils lui témoignaient.

Mais aussi combien profonde a été leur tristesse au reçu du télégramme leur annonçant qu'ils étaient orphelins, quand nous comptions les jours, que par avance nous goûtions les joies du retour si impatiemment désiré!

Toutefois, s'il est une consolation à notre douleur, ce sont les témoignages qui nous sont venus de toutes parts à l'annonce de sa maladie et de son décès : de Rome d'abord où la T. H. Mère Maurice signalait elle-même la docilité, l'aimable gaieté, la patience inaltérable, la douce piété de son auguste malade; de Paris ensuite, où des âmes compatissantes ont recueilli pour nous, avec une pieuse vénération, les souvenirs édifiants des tout derniers jours, la patience encore du cher malade, croissant en proportion des souffrances, son admirable renoncement, sa calme résignation devant la mort, et encore et toujours sa bonté, son affabilité, son sourire persistant au delà du trépas. « Oh! comme on voyait au premier abord qu'il était amaigri! écrivait-on, en revenant de prier auprès de sa dépouille mortelle; mais cette impression disparaissait aussitôt devant une autre qui saisissait et qu'on ne pouvait oublier : c'est la sérénité, bien plus, la joie céleste rayonnant de ce visage et qui laissait deviner la béatitude dans laquelle le serviteur de Dieu s'était endormi. Toutes nous avons ressenti cette impression frappante et malgré le regret qu'emportait

avec lui ce bon Monseigneur, on ne pouvait se lasser d'admirer ce reflet du bonheur éternel qui s'est arrêté sur lui. » Et en revenant des obsèques : « Nous étions là plus en votre nom qu'au nôtre ; aussi les prières étaient-elles pour vous et pour la Chine, car si l'on priait pour le vénéré défunt, instinctivement on se retrouvait à le prier, tant le souvenir de sa vie si sainte et si belle et de ses derniers moments si édifiants nous donne l'intime persuasion qu'il est déjà un puissant intercesseur auprès du bon Dieu. »

A ces lettres si précieuses pour nous, joignons les lettres de sympathique condoléance de Son Excellence Mgr le Délégué apostolique et des évêques de Chine, les associés de sa charité, des missionnaires si nombreux qui tous vénéraient en Mgr Reynaud leur doyen, leur frère aîné, leur modèle. Nos amis nous ont écrit aussi, nos marins surtout, pour nous dire leur douloureuse surprise en évoquant avec un souvenir ému les jours heureux passés à la Mission, le « Foyer du Marin », dont Monseigneur était l'âme et la joie et la vie.

En plus de ces souvenirs qui ravivent notre tristesse en la consolant, il nous reste de notre Père aimé l'affection qu'il nous garde, affection profonde qui survit au trépas, sa protection qu'il nous assure, les traditions qu'il nous lègue de charité, de bon esprit, de zèle. Nous avons sa dépouille mortelle qui reposera dans notre église de Kangpo, dans la chapelle funéraire que lui dédie la piété filiale de ses chrétiens. C'est là que nous irons payer notre dette de reconnaissance et méditer nos devoirs.

Et maintenant qu'il a pris place dans la lignée de ces pontifes illustres qu'il célébra si merveilleusement au concile plénier de Shanghai, comme les fondateurs et les organisateurs de l'Église de Chine, *Laudemus*

viros gloriosos et Parentes nostros in generatione sua,
conservons sa mémoire, exaltons son œuvre, non plus
seulement par le monument élevé à ses restes vénérés,
mais par l'attachement indéfectible aux leçons de
son apostolat parmi nous.

*Mementote Præpositorum vestrorum qui vobis Locuti
sunt verbum Dei!*

*Éloge funèbre de Sa Grandeur Mgr REYNAUD
par Mgr COSTANTINI, délégué apostolique.*

MES TRÈS, CHERS FRÈRES ET MES ENFANTS
BIEN-AIMÉS,

Je désirais ardemment embrasser le vénérable
doyen des évêques de Chine, Mgr Paul Reynaud, dans
son vicariat et le féliciter de l'extension qu'y avaient
prise les intérêts chrétiens. Hélas! c'est sa sortie de
cette vie que nous pleurons. Cependant, ce m'est une
consolation de lui rendre le dernier devoir de la
piété, de déposer sa dépouille mortelle dans cette
église et de m'associer à vos prières. « Nous vous
demandons, Seigneur, de vous montrer favorable à
l'âme de votre serviteur Paul pour qui nous immolons
la victime de louange, suppliant instamment Votre
Majesté que par ces pieux suffrages elle mérite de
parvenir au royaume éternel. »

Ce n'est pas un pompeux éloge que j'ai l'intention
de prononcer, mais plutôt je veux rappeler, pour
servir d'exemple, la figure de cet évêque qui, coura-
geusement, avec prudence et avec succès, s'est acquitté
de ses fonctions de ministre du Christ parmi les
infidèles, afin que, bien que défunt, il parle encore et
vous anime à tout souffrir, pourvu que de toute
manière le Christ soit prêché.

Au concile plénier tenu à Shanghai, Paul Reynaud

a loué dignement les évêques et les missionnaires qui nous ont précédés dans l'apostolat chez les nations païennes et qui ont accompli d'immenses travaux; pour le mieux montrer, il avait emprunté à l'Ecclésiastique ces paroles : « Louons ces hommes pleins de gloire qui sont nos pères et dont nous sommes la race. »

Cet éloge de la sainte Écriture convient en toute vérité à Mgr Reynaud qui, par un long épiscopat, enflammé de zèle apostolique, brûlant d'une charité infatigable, a vécu au milieu de vous comme un père plein d'affection.

« Tout bon arbre produit de bons fruits, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est par leurs fruits que vous les connaîtrez. »

Or, voici que de toutes parts dans le vicariat j'aperçois des monuments remarquables de cette sollicitude pastorale : ce sont les églises, les séminaires, les institutions charitables, les collèges et les écoles pour l'éducation de la jeunesse, etc.

Mais outre ces constructions matérielles, nombreuses et dignes d'attention, apparaît aux regards un autre édifice plus brillant, spirituel celui-ci, de fait plus durable que le bronze, je veux dire l'Église de Dieu qui formée de pierres vivantes s'élève jusqu'aux cieux.

Quand, en 1884, Mgr Reynaud prit la direction du Vicariat, on y comptait six mille chrétiens; actuellement, ils sont cinquante mille; pour lors, toute la province n'avait que six prêtres indigènes; aujourd'hui dans ce seul vicariat ils sont trente-sept, et de nombreux élèves de grande espérance sont formés dans les séminaires. De plus, il a fondé la société des Vierges du Purgatoire qui comprend soixante-dix religieuses, et il a établi diverses confréries pour nourrir la piété des fidèles.

Aussi trouvai-je ici, déjà réalisé heureusement, ce

que le Souverain Pontife Pie XI, dans sa dernière Encyclique *Rerum Ecclesiae* recommande et ordonne. C'est pourquoi ces avis si sages et ces règles ne constituent pas un mince éloge pour Mgr Reynaud.

Il s'est fait tout à tous, il a aimé les Chinois et a été aimé par eux, et il a apporté le plus grand soin dans la formation du clergé indigène; les cinquante-neuf prêtres que lui-même a ordonnés seront sa couronne impérissable.

Le Souverain Pontife dit : « Si chacun d'entre vous doit veiller à ce que le nombre de ses élèves indigènes atteigne son maximum possible, il faut en outre vous efforcer à les bien former et à cultiver en eux la sainteté qui convient à la vie sacerdotale et l'esprit d'apostolat uni au zèle pour le salut de leurs frères, de sorte qu'ils soient prêts jusqu'à sacrifier leur vie pour leurs compatriotes et leurs concitoyens. Il importe toutefois souverainement de leur procurer en même temps l'acquisition des sciences profanes et sacrées, non pas vague et sans ordre, incomplète et pour ainsi dire abrégée, mais ils doivent être munis, pendant la période habituelle consacrée aux études, d'une bonne provision de connaissances. »

C'est à quoi s'est appliqué de toute son énergie Paul Reynaud; il n'a épargné ni les dépenses, ni les travaux pour que le clergé indigène fût à la hauteur de sa tâche : aussi ne doutons-nous pas que ce même clergé réponde à tant d'affection.

Le Souverain Pontife règle : « Qu'entre missionnaires européens et indigènes il n'y ait aucune différence et qu'il n'intervienne aucune ligne de démarcation, mais qu'ils soient unis entre eux par les liens du respect et de la charité. »

Cette concorde fraternelle, c'est avec un bonheur très grand que je la vois resplendir ici.

Enfin, le Pontife dit : « Puisque le divin Pasteur nous demandera compte du troupeau qu'il nous a confié, chaque fois qu'il paraîtra nécessaire, plus opportun ou plus utile pour étendre les limites de la sainte Église, nous n'hésiterons en aucune façon à transférer les territoires des missions d'une société à une autre, à diviser et à subdiviser, à confier de nouveaux vicariats et des préfectures au clergé indigène ou à d'autres sociétés. »

Paul Reynaud, déjà en 1910, avait pris soin de démembrer le vicariat de Ning-Po et d'ériger le nouveau vicariat de Hangchow. Et l'an dernier, comme s'il avait fait le testament de sa sollicitude pastorale, il proposa au Saint-Siège de partager la vigne du Seigneur en cinq missions distinctes, dont l'une serait confiée au clergé lazariste indigène séculier, les autres à d'anciens et à de nouveaux missionnaires.

Il a prévu avec bonheur le résultat des travaux apostoliques lorsqu'il s'est appliqué à implanter l'Église : mais nous espérons que du ciel, par ses prières et ses bénédictions, sans se lasser, il sera favorable à cette enfance spirituelle.

Mgr Reynaud est mort ; mais il a été trouvé plein de jours, et il vit et vivra dans ses œuvres, selon ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. »

Mgr Reynaud avait pris comme devise : « Donnez-moi des âmes. » Il a donné sa vie pour elles. Et voici que déjà les champs blanchissent, prêts pour la moisson.

De ses vertus personnelles, de sa vive intelligence et de ses multiples talents, de la piété et de la charité de ce digne fils de saint Vincent, de son amour et de

sa dévotion envers la chaire de Pierre, de son égalité d'humeur dans la prospérité comme dans l'adversité, vous avez été les témoins pendant de longues années. Qu'il me soit permis de ne rappeler qu'une chose : c'est que la vie de Mgr Reynaud confirme ce principe souverain de l'apostolat chrétien : la conversion des païens se fait avant tout par la sanctification personnelle des missionnaires.

Le dernier mouvement de ce très noble cœur fut une effusion de tendre piété envers la Bienheureuse Vierge Marie; ce fut le désir d'élever un sanctuaire digne d'Elle au bourg de Chen-kia-men, dans l'île Chu-san.

VÉNÉRABLES FRÈRES ET CHERS ENFANTS,

Mgr Reynaud, après avoir fait le jubilé à Rome, et ayant reçu la bénédiction du Souverain Pontife, est décédé en France le 23 février de la présente année. Mais son cœur aspirait ardemment vers sa patrie d'adoption et vers ses enfants chinois qui lui étaient si chers.

Et la piété filiale qui a poussé les chrétiens de Ning-Po à réclamer le corps du Père bien-aimé pour qu'il reposât du sommeil de la paix au milieu de ses enfants, honore l'évêque en même temps que les chrétiens.

Et moi, chers fils de Ning-Po, je vous adresse de tout cœur des éloges mérités pour ce grand et remarquable devoir de piété et de charité.

Mais qu'elle vive dans vos cœurs la très douce figure de votre Père, et que sa voix que vous étiez accoutumés à entendre continue sans cesse à résonner sans bruit à vos oreilles; lui qui vous a dirigés vers la vie éternelle et qui maintenant, bon Pasteur, vous y attend.

S'il faut graver sur la tombe d'un si grand homme une épitaphe spéciale, il est permis de tirer du saint évangile ces paroles :

J'ai connu mes brebis ; et mes brebis m'ont connu.

SYRIE

*Lettre de M. AGUN, prêtre de la Mission, à
M. VERDIER, Supérieur général.*

Tripoli de Syrie, le 12 juillet 1926.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Je viens, par cette lettre, vous donner, mon Très Honoré Père, un petit résumé de notre mission de Tripoli de Syrie, cette année.

Accompagné d'un collaborateur, j'ai donné cette année, depuis août 1925 jusqu'au mois de juin 1926, 14 missions, 7 600 confessions générales.

Durant les mois d'août, septembre, octobre, novembre, mars, avril et mai, nous avons prêché 8 missions très consolantes par la foi, la piété et l'assiduité. Tous les habitants de ces villages assistaient assidûment à tous les exercices. On commençait les messes une heure avant le jour et on finissait les exercices deux heures après le coucher du soleil.

Tous, hommes et femmes et leurs enfants de sept ans et au delà, se sont approchés des sacrements. Il y a eu beaucoup de réconciliations. Le grand ennemi des villageois sont les haines, les rancunes et les restitutions.

Au mois de décembre, nous avons entrepris une nouvelle campagne. Nous sommes allés chez des chrétiens ou plutôt chez des martyrs qui ont souffert les persécutions, l'exil, la nudité, la faim, etc. ; chez des chrétiens chassés de leurs villages, à qui on a brûlé les maisons, la moisson, les églises et tous les objets qui s'y trouvaient : tableaux, bancs, livres, etc., etc. On leur a infligé tout cela, parce qu'ils sont chrétiens. Donc, ces bons chrétiens ont souffert tout cela pour Jésus-Christ.

Dans les montagnes des Alaouïtes ou Aulairies, qui s'étendent depuis Tripoli jusqu'à Antioche et qui forment actuellement un petit État appelé État des Alaouïtes, il y a 30 villages maronites qui comptent 7 000 habitants. Il y a plus de 40 000 schismatiques, 70 000 musulmans et 250 000 Alaouïtes.

Les catholiques sont disséminés dans ces montagnes à une grande distance les uns des autres. Quelques fois, il nous fallait dix à douze heures pour aller d'un village à l'autre et cela par des chemins impossibles.

Il y a six ans, j'ai passé six mois dans ces montagnes, où j'ai prêché 15 missions, et la plupart de ces villages voyaient pour la première fois un missionnaire ; cette année, j'ai pris le littoral commençant par Tartouz jusqu'à Lattaquié.

Tartouz, à une journée de Tripoli : ses habitants sont presque tous musulmans. Il y a parmi eux quelques schismatiques et 50 maronites catholiques. Pas d'église pour les catholiques. On a converti un magasin en église, où j'ai prêché durant une semaine. Le gouvernement a fait bâtir un hôpital desservi par 7 sœurs de Notre-Dame-de-la-Délivrance.

De là, nous sommes allés à Hihoraïbète, village à deux heures de Tartouz. Les habitants de ce village

sont tous maronites. Durant la grande guerre, le gouvernement turc les a exilés tous à l'intérieur, sous prétexte qu'ils donnaient des renseignements aux Français qui étaient établis dans l'île de Rouade, vis-à-vis de leur village. Leur église a été brûlée avec tout ce qu'il y avait dedans. On voit actuellement des murs noircis par la fumée, des ornements déchirés, 2 chandeliers de 70 centimètres de hauteur, noirs comme du charbon, un tableau du prophète Élie coupé par l'épée des infidèles, etc.

Tous les habitants de ce village ont fait leur devoir.

Un second village, Daher Saffra, à quinze heures de Hihoraïbète, a été plus maltraité encore.

Les infidèles chassèrent les chrétiens de ce village au nombre de 3000, s'installèrent dans leurs maisons et s'emparèrent de leurs biens.

Les pauvres chrétiens, dépouillés de tout, erraient à travers les montagnes, se cachaient dans les grottes, supportant la faim et les souffrances pour l'amour de Jésus-Christ. Les Alaouïtes, après deux ans de séjour dans ce village, sentant l'arrivée de l'armée française, brûlèrent le village, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient trouvé chez les chrétiens.

Actuellement, il y a à peine 800 âmes dans ce village, au lieu de 3000.

Un troisième village, à six heures de Daher Saffra, a eu le même sort que les deux autres.

Eh bien! mon Très Honoré Père, ces bons catholiques perdirent les biens temporels, mais non les biens spirituels. Leur foi, leur courage, leur patience sont admirables. Dès que nous arrivions dans un village, les gens quittaient tout, abandonnaient leur travail pour suivre les exercices de la mission. Quelques-uns venaient de bien loin et avec un temps affreux de

pluie et neige. Aussi, nous sommes restés un peu plus de temps chez eux qu'ailleurs, pour les instruire. Ils en avaient bien besoin.

A Baniass comme à Tartouz, les habitants sont presque tous musulmans. Depuis vingt ans, quelques familles maronites sont venues s'établir à Baniass. Elles comptent 100 personnes. Tous profitèrent de la mission.

Lattaquié, capitale du petit État Alaouïte, possède une paroisse latine de 100 âmes, et une paroisse maronite de 500 âmes. Les autres habitants sont musulmans et schismatiques au nombre de 75 000 âmes.

Le grand nombre des musulmans nuit énormément aux jeunes gens catholiques. La honte, le respect humain, le mauvais exemple rend les catholiques tièdes, faibles et insoucians dans la pratique de la religion. Cependant, presque tous profitèrent de la grâce de la mission.

Partout nous avons imposé la Médaille Miraculeuse, le scapulaire du Mont-Carmel, établi l'archiconfrérie du Saint-Rosaire et la Congrégation de l'Immaculée-Conception. Outre l'instruction, l'administration des sacrements, surtout les confessions générales, nous avons aidé un peu ces paroisses en donnant des ornements, du linge d'église, des images, des objets de piété, etc.

Je finis, mon Très Honoré Père, en demandant votre bénédiction pour nos missions et pour toute la province de Syrie, et suis votre très obéissant et dévoué fils.

Aoun JÉRÉMIE.

AFRIQUE

MADAGASCAR

FORT-DAUPHIN, par M. CANITROT (*suite*)

CHAPITRE V. — Les Français fondent Fort-Dauphin (*Suite*)

Sur le navire *Saint-Louis*, Rigault avait fait embarquer, avec le capitaine Cocquet, Pronis, Fouquembourg et 40 hommes, dont quelques-uns étaient huguenots, comme lui. Était-ce avec intention que Rigault avait choisi un si grand nombre de coreligionnaires? Peut-être n'aurait-il pas été fâché de fonder une colonie « réformée » à Madagascar... On lui a prêté ce désir... Il serait plus vraisemblable de penser que, rochelais lui-même, il s'adressa en hâte à des amis et connaissances pour monter ce navire de fortune qu'était le *Saint-Louis*.

Jacques Pronis ou Prony était né à La Rochelle le 6 octobre 1619. Il avait donc neuf ans lorsque Richelieu affama la ville par onze mois de siège. Calviniste et vaincu, il devait garder rancune aux catholiques d'avoir mis, par la main du cardinal, les huguenots sur le même pied que les sujets ordinaires du roi.

Agent de la Compagnie, il est désigné comme chef de la colonie future. Il prend possession, au nom du

roi de France, de l'île Mascareigne ou Bourbon, de Diégo Rois ou Rodrigue, de Sainte-Marie et de la baie d'Antongil, et arrive enfin à Sainte-Luce, aussi glorieux qu'un conquérant, au mois de septembre 1642.

Gouverneur d'une terre nouvelle à l'âge de vingt-trois ans, sans autre contrôle que sa propre volonté, on peut s'attendre à des écarts et des excès de ce jeune homme, et se préparer à les excuser en partie. Il en commettra d'inqualifiables.

Quatre ans auparavant, au mois de juillet 1638, un autre navire de Dieppe avait fait la même route. Après avoir touché l'île Rodrigue, à Mascareigne (nom du Portugais Mascarenhas, qui la découvrit), et à Maurice (ainsi appelée par les Hollandais en 1598, en l'honneur du prince d'Orange, Maurice de Nassau), le *Saint-Alexis* avait, lui aussi, abordé au port de Sainte-Luce.

Alphonse Goubert, qui commandait le *Saint-Alexis*, avait voulu, en passant à Maurice, y couper du bois d'ébène. Il en fut empêché par les Hollandais et dut se contenter de protester auprès du gouverneur Van der Stee.

Outre le capitaine Alphonse Goubert, le maître Jacques Soulas, Robert de Perroie, Salomon Goubert, Guillaume Reade, Jacques l'Amy, Robert de Barne, Sébastien Drouard, Jean Asseline, pilotes, quartiers-maitres ou canotiers, le *Saint-Alexis* comptait 73 hommes et 13 garçons.

Quoique très légère, cette flûte de 300 tonneaux portait 22 canons « pour combattre vaisseaux espagnols ou mahométans », et était renforcée sur les flancs de doublages bien corroyés, c'est-à-dire que les quilles étaient revêtues de planches recouvertes de peaux de bœuf, précaution considérée à cette époque comme indispensable contre les taretts.

On avait entassé dans la dite flûte, outre ce qui était nécessaire pour sa défense, sûreté et vivres, des outils propres à bâtir et à cultiver la terre, et une barque démontée de plus de 100 tonneaux.

« La marchandise était en corail fin et faux, patenôtres (chapelets) en verre, chaînes, bracelets, pendants d'oreilles, ceintures de toutes couleurs de terre, d'émail, de cristal..., cuivre doré et argenté, perles de Venise, agates, couteaux, miroirs, sonnettes, clochettes et autres sortes de quincailleries pour trafiquer. »

C'est François Gauche, de Rouen, embarqué le 15 janvier 1638 à Dieppe, à l'âge de vingt-deux ans, qui nous donne tous ces détails (intéressants pour qui les entend une première fois) :

« A notre arrivée, le roi de cette province nous vint trouver. On l'appelait Andrian-Ramaka, ayant à sa suite plus de 400 hommes, tant blancs que noirs, tête, pieds et jambes nus. Ce roi avait le teint un peu enfumé, mais plus blanc que ne sont les Castillans. Il portait une petite braie ou caleçon de coton rayé de soie du pays. Les épaules étaient couvertes d'un manteau carré de même étoffe qui lui servait de tunique, ceinte par le milieu, descendant plus bas que la ceinture. Il portait une chaîne de corail fin en écharpe. Ses cheveux étaient longs et arrondis par le dessous, au lieu que ceux des nègres qui l'accompagnaient étaient troussés par le dessus avec des filets de coton, en forme d'une bourguignotte. Il était d'une taille fort haute, le visage hardi, sans barbe, la langue et les dents, de même que tous ceux de sa suite, noirs comme jais luisant. Il tenait en main une espèce de pertuisane ayant le fer long d'un pied et demi.

« Ceux qui l'accompagnaient portaient chacun en la main, un paquet de 5 javelots de 5 pieds de long, le

fer desquels long de 4 pouces était dentelé des deux côtés.

« Les noirs étaient armés de 5 javelots ou bien d'une sagaie ayant le fer long d'un pied, étroit et bien tranchant, et, au bras gauche, d'une rondache de bois, ronde, de 2 pieds de large, couverte de cuir de bœuf, peinte de telle couleur qu'il leur plaît.

« Les blancs étaient habillés comme le roi, sinon que celui-ci était couvert de rouge et ceux-là d'étoffe de coton bleue rayée de fils de soie rouge.

« Les noirs étaient affublés dans un manteau bleu, les principaux avec des caleçons, les autres sans caleçons.

« Notre capitaine fut au-devant de ce prince, accompagné de 20 des nôtres armés, jusqu'au village qui est éloigné du port de Sainte-Luce environ de trois portées de fusil... Andrian-Ramaka nous fit délivrer 20 bœufs, 4 chèvres, 4 moutons, 12 chapons et du riz tant que 8 nègres en pouvaient porter. Cela fait, il prit congé de nous en nous invitant à aller le visiter dans Fanjahira où il faisait sa demeure. »

Fanjahira — aujourd'hui Efrantsa, la France, — comptait alors 400 cases. « Le roi avait la sienne sur le bord de la rivière, au milieu de la grande rue... »

Ramaka reçut Goubert et ses seize hommes d'escorte « en son petit logis, parce que le sien ordinaire avait été brûlé ». Les cloisons étaient faites de planches et le toit couvert de raty. « On y entrait par six portes; sur le seuil de la principale qui regardait le levant, Ramaka était assis sur un tabouret (pouf) fait en nattes, ayant sa lance proche de lui. A sa droite était un autre « pouf » pour le capitaine Goubert et à sa gauche un troisième pour son gendre Andrian-Tsiarony, court et gros de taille. »

Ramaka, qui s'exprimait en langue portugaise, fit

faire bonne chère à ses invités, durant dix jours. Ceux-ci, après avoir savouré maintes tasses de « siky » ou « miel cuit avec de l'eau » et admiré les vilany (marmites en terre luisante et noire (argile et graphite), rondes et larges par le dessous et étroites par la bouche), firent en partant « un salut de leurs armes à feu au milieu de la place du village. Cette décharge étonna tellement le menu peuple que la plus grande partie tomba à terre de peur ».

Revenus à Sainte-Luce, et en huit jours ayant monté la barque que portait le *Saint-Alexis*, le capitaine Goubert et le maître Soulas ne tardèrent pas à être en désaccord. Celui-ci maintenait qu'il fallait charger le navire de bois d'ébène et s'en retourner en France. Le capitaine, au contraire, soutenait qu'il fallait passer outre et chercher quelque bonne prise...

Pendant ce débat, « la maladie s'abattit sur eux » ; pour changer d'air, le *Saint-Alexis* descendit à Itapera, au port de Sainte-Claire, où, à demi pourri, il fut abandonné sur le rivage. « Les Tanosy en firent leur profit, emportant tout ce qu'il y avait de fer, bandes, chevilles et clous. » Ils apportèrent de tous côtés du vin de miel à l'équipage, qui, « ainsi ne fit autre chose qu'ivrogner et paillarder ».

Aux premiers mois de 1642, quatre vaisseaux se trouvèrent en rade d'Itapera : le *Saint-Alexis*, couché sur le flanc ; la barque de 100 tonneaux ; la *Marguerite-de-Dieppe*, de 200 tonneaux, commandée par Digart ; et un navire hollandais, l'*Eendracht*.

Van der Stee, le gouverneur de Maurice, était à bord de ce dernier. Il avait acheté 105 esclaves à Antongil et était descendu jusqu'à Lokara pour traiter de la cire, etc... 17 marins du *Saint-Alexis* demandèrent aussitôt à être embarqués sur l'*Eendracht* pour passer au service de la Compagnie des Indes orientales.

Alphonse Goubert prit passage avec une bonne partie des marchandises sur la *Marguerite*, et le maître Jacques Soulas, ayant chargé la barque d'ébène, cuirs, cire et gomme, prit la mer avec 19 compagnons.

Cinq hommes seulement du *Saint-Alexis* restèrent dans l'Anosy : Gauche de Rouen, Sébastien Drouart, Jacques du Val, Abraham le Gaigneur et Isaac Meldron de Dieppe.

Andrian-Masikory, seigneur de Manalo, « fort satisfait de la dépouille du *Saint-Alexis* dont il s'était approprié la plupart des ferrures », fit porter par ses hommes les ballots et outils des cinq Français en son village.

Au bout de six semaines de vie commune, la cordialité menaçant de s'enfuir, pour n'en point rompre les derniers liens, Rouennais et Dieppois partagèrent les marchandises, et Meldron avec Duval passèrent chez Ramaka, à Fanjahira.

Masikoro était un père pour les trois Français qui avaient accepté de vivre en son village de Manalo ; et ceux-ci, pour tant d'amitié, lui rendaient honneur en sa demeure et service à la guerre.

Tout le village accourait à la maison du « Vazaha » (étranger) pour admirer, non seulement la petite fontaine qui par des conduits en bois y versait son eau, mais surtout un petit moulin à vent que Fr. Cauche avait établi en ce « même logis pour tourner la broche devant le feu. Il n'y avait personne, au commencement, qui ne lui apportât de la viande pour la voir cuire devant lui ».

Aux jours de réjouissance publique, Andrian-Ramaka ne dédaignait pas de l'inviter à Fanjahira et le priait d'exercer ses talents de musicien, pour la plus grande joie et satisfaction de son peuple. Toujours serviable,

notre Rouennais ébahissait l'assistance, tantôt par un air de hautbois, tantôt par une ritournelle de la cornemuse à souffloir, ou l'émotionnait par des coups de mousquets, de fusils et pistolets dissimulés sous du feuillage.

En ces jours-là, Ikazy, la femme de Andrian-Masikory, se mourait de langueur et de jalousie parce qu'elle avait appris que son mari avait dessein d'épouser une autre fille d'Andrian-Ramaka, sa sœur Imiza. Masikory manda l'ombiasa. Le guérisseur arriva portant sur la hanche gauche, attaché à la ceinture, un morceau de bois carré percé de trous. Dans l'un de ces trous, « il y avait un morceau de corne, dans un autre une dent de crocodile, en celui-ci du bois jaune, en celui-là de la poudre, de l'huile, du sable, etc. Il versa de l'huile et du sable sur une palette et les mélangea avec le pouce. Puis il étendit cette pâte et traça dessus des lignes jusqu'au nombre de 27. Cela fait, l'ombiasa demeura sur pied, immobile et songeur, pendant près d'un quart d'heure. Il ordonna ensuite aux domestiques de lui aller chercher neuf choses différentes : de la terre prise en tel endroit, un tesson de pot cassé, de l'écorce de tel arbre, de la racine de telle plante, de certaines feuilles, un morceau de bois fiché en terre depuis longtemps, une dent de cochon, des rognures d'ongle et de la corne de bœuf. Il mêla le tout et le posa sur la tête d'Ikazy en disant : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Cela fait, il ordonna d'entasser tous ces ingrédients en un lieu qu'il désigna. Comme la malade ne guérissait point, il fit tuer un bœuf par un roandriana et en reçut le sang dans un grand plat en bois, dans lequel il trempa le doigt du milieu et en toucha en cinq endroits le visage de la malade, qui, pour toutes ces niaiseries, ne se porta pas mieux. Mais l'ombiasa, au contraire, eut sujet d'être satisfait, car

on lui donna en récompense une vache et deux charges de riz en paille.

Malgré une double saignée trop tardive pratiquée par Cauche, Ikazy trépassa. Son corps fut roulé dans une natte fine « sur laquelle fut cousu un drap de coton et de soie, puis on mit le tout dans les deux pièces creuses d'un tronc d'arbre qui furent liées avec des cordes tout autour : cela lui servit de cercueil ».

L'ombiasa de 1640 n'était pas inférieur à celui de 1920 ; il laissait mourir de leur belle mort les malades, lorsqu'il ne les tuait pas, mais il palpaît de plus riches honoraires.

Le cercueil descendit la rivière en pirogue jusqu'à Trano-Vato, en face de « l'islet » où se trouvait le cimetière des grands de l'Anosy, et fut mis en terre dans une petite case devant laquelle, au levant, était dressée une pierre haute de douze pieds et flanquée de « deux figures en bois ainsi que de grandes cornes de bœufs ».

Les « Vazaha » de Manalo avaient pris part aux funérailles et rentraient au village, lorsque Ramaka leur annonça qu'il était arrivé un navire français à Manafiafy.

C'était le *Saint-Louis*. Sébastien Drouard se rendit aussitôt à Sainte-Luce saluer les nouveaux venus et s'enquérir de leurs intentions. La visite reçue, Pronis le suivit avec six hommes à Fanjahira présenter ses hommages à Ramaka et lui demander permission de bâtir un fort au port de Manafiafy. Andrian-Ramaka, qui était renseigné sur le petit nombre des nouveaux venus et sur leurs forces réduites par la maladie, accorda à Pronis ce qu'il demandait. La députation alla ensuite passer cinq jours à Manalo, chez Fr. Cauche. On s'y régala sans doute d'eau fraîche et de vin de miel, mais on y régla aussi les affaires. « Nous

demeurâmes d'accord, dit Cauche, que Pronis me laisserait six mois de temps pour débiter ma marchandise, au bout desquels je ne pourrais plus traiter que pour ma nourriture et mes habits. » Il était bon de faire reconnaître l'autorité de la Compagnie et sa toute-puissance accordée par privilège du roi.

A son retour de Sainte-Luce, Pronis trouva ses compagnons en piteux état ; douze étaient morts et les autres restaient fort découragés.

Le *Saint-Louis* était remonté vers la Matatana pour charger de l'ébène, de la cire, et, le chargement fini, Cocquet le ramenait à Sainte-Luce lorsqu'un coup de vent poussa le navire contre un écueil, sur lequel il s'entr'ouvrit à demi. Le malheureux capitaine, désespérant « de retourner en France sur son navire, mourut de déplaisir ». Les officiers et les matelots, au lieu de gagner le port le plus proche, échouèrent le *Saint-Louis* à Ranofotsy où « ils se huttèrent avec leurs voiles soutenues de fourches en attendant leur barque qui était à Sainte-Luce. A l'exception des canons, cordages et voiles, ils vendirent aux chefs Antatsimo poudre, plomb et ferrements. Ce qui, par après, causa la mort de plusieurs Français, donnant hardiesse aux grands d'Anosy d'entreprendre la guerre contre nous ».

Sur ces entrefaites, le *Saint-Laurent*, conduit par Gilles de Régimont, mouillait à Sainte-Luce le 10 mai 1643. (En achetant ce premier navire, la Compagnie naissante avait voulu lui donner ce nom symbolique et avait fait placer l'image de ce saint derrière la poupe.) Régimont « amenait au sieur Pronis soixante-dix Français de renfort avec toutes sortes d'outils pour bâtir et cultiver la terre ». Il n'était pas homme à perdre du temps.

A peine descendu dans l'« Habitation de Saint-Pierre », — ainsi appelait-on le petit fortin où s'était

logé Pronis — il envoya Sébastien Drouard vers la Matatana à la recherche du bois d'ébène, et Cauche dans l'Androy pour le ravitaillement.

Le « Roi » de l'Anosy faisait volontiers bon visage aux passagers qui relâchaient à Sainte-Luce ; mais, se souvenant trop des Portugais, il n'avait aucune envie, en permettant à d'autres étrangers de s'établir sur ses terres, de se prêter à une seconde expérience douloureuse. Or, les passagers de trois navires, c'était trop d'étrangers de même race à Sainte-Luce, au gré d'Andrian-Ramaka.

« Incités à la sourdine par les « blancs », les indigènes conspirèrent contre les Français, mais le sieur Pronis alla trouver Andrian-Ramaka et l'apaisa par présents, de telle sorte que les Tanosy n'osèrent rien entreprendre. »

Ils laissèrent aux Antavaratra et aux Antaimoro le soin et surtout la responsabilité de les débarrasser de ces hôtes gênants.

Douze Français furent envoyés par Pronis à la Matatana « pour y faire habitation », et à l'instigation de Ramaka, les Zafiraminny Antaimoro, ses parents, en firent massacrer six au passage d'une rivière, comme ils portaient en reconnaissance vers Mananjary.

De son côté, Régimont avait expédié une douzaine d'hommes à la Matatana pour couper du bois d'ébène sous la conduite de son fils et de Drouard. L'un de ces hommes, « un mauvais garnement, Bonvallot, ne pouvant souffrir qu'un nègre eût dérobé quelque chose de peu de valeur dans sa hutte, lui coupa les oreilles et les cloua sur un tronc d'arbre. Ce nègre vint de nuit avec un tison pour mettre le feu à cette hutte. Bonvallot tira un coup de fusil, cassa la cuisse du nègre qui put traverser à la nage la rivière voisine. Retrouvé le lendemain, on lui attacha une boîte de

deux livres de poudre aux pieds, et... il mourut incontinent ».

Le chef du pays, Andrian-Panolahy (la tortue mâle), arma aussitôt ses gens et massacra dix hommes, dont le fils de Régimont, fit ouvrir le ventre à Bonvallot, lui arracha le cœur, etc.

Ainsi commençait-on à reconnaître et apprécier de part et d'autre les bienfaits de la civilisation.

Ramaka, à cette nouvelle, fit paraître qu'il était fort attristé de la perte du fils de Régimont et d'un peintre « qui lui avait naguère promis de le peindre ». De son côté, Fanolahy, de crainte d'être soupçonné d'avoir participé au crime, envoya en cadeau à Fanjahira deux bracelets d'or, quatre d'argent, un gros collier à cinq rangs entremêlés de canons d'or, un habit, etc., présents que Ramaka ne pouvait dédaigner.

De retour au pays des Ampatres ou Antandroy, avec trente bœufs, Cauche s'était arrêté deux jours à Manalo, lorsqu'on vint lui dire qu'un vaisseau était sous voiles à la rade prochaine. Il se rendit à bord. C'était un Danois qui, après avoir rôdé avec sa chaloupe autour des rades voisines, vint jeter l'ancre à Taolanara.

Il revenait des Moluques et de la Chine, et n'avait pu doubler le cap de Bonne-Espérance.

Régimont, en apprenant qu'on avait donné « connaissance aux Danois des ports et de l'état de l'île, se fâcha ». Pourtant, un commis danois était venu le saluer à Sainte-Luce. Cinq jours après, il fit équiper sa barque et, avec Pronis et Cauche, s'en alla vers Taolanara. Le Danois, à la vue de la barque qui doublait Mananjo, croyant avoir affaire à un ennemi, pavoisa de rouge ses bastingages et ses hunes, et se mit en état de combattre. « Il n'était pas fort d'équipage, et, qui plus est, le navire était vieil. » Dès qu'il eut reconnu les

Français, « ce ne furent qu'allégresse, accolades, festins, etc. », et présents réciproques.

Pendant les deux journées que Régimont, Pronis et Cauche avec seize de leurs hommes passèrent à Taolanara, ils visitèrent la presqu'île et la jugèrent « propre pour y faire habitation ». Aussitôt, « une partie de ceux qui étaient en l'habitation de Saint-Pierre emportèrent leurs hardes et vinrent habiter Taolanara ».

Louis XIII venait de mourir, et Louis XIV enfant lui avait succédé. Mais ces événements, importants pour un peuple, on les ignorait en Anosy. J. Pronis ayant à donner un nom à son établissement nouveau, eut le bon goût politique de l'appeler, en témoignage de respect pour celui qu'il croyait être encore dauphin, le *Fort-Dauphin*.

Cela se passait en novembre ou décembre 1643.

Le capitaine Gilles de Régimont quitta la rade Dauphine le 17 janvier 1644. Son vaisseau, le *Saint-Laurent*, avait été le premier à faire flotter le pavillon de France sur des eaux françaises dans les mers des Indes.

Il arriva heureusement à Camaret le 17 juin, ayant à son bord F. Cauche qui, après six ans de tranquille séjour, avait définitivement abandonné l'Anosy.

CANITROT.

ÉTATS-UNIS

THE VINCENTIAN.

La réunion annuelle des Dames de la Charité. — Elles se sont réunies le second dimanche après Pâques au séminaire Marillac, à Normandy, dans le Missouri.

M. Foley leur rappela d'abord l'exemple des saintes femmes qui servaient Jésus de leurs biens pendant sa vie apostolique et il montra que les Dames de la Charité font la même chose, puisque Jésus-Christ considère comme fait à lui-même ce que l'on fait aux pauvres. Il montra qu'à notre époque il y a peu de vraie charité; c'est une époque de progrès, d'accroissement scientifique, de systèmes, d'organisation, de réforme des maux de la société; mais il y a peu d'amour pour les pauvres. La pauvreté, la maladie sont combattues parce qu'elles sont ennemies du bien commun, un obstacle à l'avancement économique, un scandale et un reproche pour les nations civilisées. Mais quelle différence avec la charité qui voit Jésus dans les pauvres! Aussi, comme l'assistance publique, organisée, est froide avec ses bureaux et ses commissions! Vous, au contraire, vous allez au pauvre avec votre cœur.

L'orateur annonça ensuite aux dames qu'il allait leur distribuer le nouveau manuel des Dames de la Charité.

THE NIAGARA INDEX.

M. Abraham Joseph Ryan naquit à Norfolk (Virginie) le 15 août 1838. Il fit ses premières études chez les Frères de Saint-Louis. Il aimait plus les livres que les jeux; dès quatre heures du matin, il étudiait ses leçons dans son lit. Ce fut un génie. Il pouvait en même temps lire et prendre part à ce qui se faisait autour de lui. Il n'était jamais en repos et ne se contentait jamais d'une seule occupation. En 1851, il entendit l'appel de Jésus et entra au collège Saint-Vincent de Cape Girardeau. Après deux années d'étude, il fut reçu dans la Congrégation de la Mission. Il manifesta une activité excessive au séminaire interne. Il était l'activité personnifiée, peut-être un peu extrême dans son zèle; mais c'était sa

caractéristique et Ryan garda ce défaut jusqu'à la mort. Tout ce qu'il faisait, il le faisait avec ardeur. Il y avait de l'ardeur dans son travail, mais pas de régularité. Son ardeur avait besoin d'être tempérée. Il fit les vœux le 1^{er} novembre 1855.

Il fit son scolasticat à Saint-Mary's Seminary, à Perryville; il fut un étudiant sérieux. Il aimait beaucoup le livre du P. Faber: *Le précieux Sang*. Pendant son scolasticat, on l'envoya à l'université Niagara, où il continua ses études et fut nommé professeur de rhétorique. Pendant qu'il résida à Niagara, il fut d'une grande activité pour le travail littéraire de l'université. Il est noté comme doué d'une grande diligence, d'une recherche active de la science, de grands talents; on l'appelle un des meilleurs écrivains. On a de lui des poésies, des travaux littéraires remarquables.

Il fut ordonné prêtre à Saint-Louis, le 12 septembre 1860. On le nomma missionnaire missionnant et il prêcha avec ardeur et activité. Alors éclata la guerre civile entre le sud et le nord des États-Unis. On le nomma professeur de théologie à Cape Girardeau. Il s'engagea comme aumônier dans l'armée du Sud. Il est resté légendaire dans ces contrées pour ses prouesses héroïques et pour ses poésies enthousiastes.

Après la guerre il continua à se dévouer pour l'Église et il mourut en 1886.

L'article suivant est intitulé : Abraham Ryan, poète et mystique. On donne ensuite quelques poésies et discours de lui.

Mai 1926. — *Robert Emmet Vincent Rice*, de la Congrégation de la Mission, naquit à Barrens en 1837, fut ordonné prêtre en 1860 et devint supérieur de Niagara. Son nom est symbole de courage et de force. Il fonda une société littéraire pour perfectionner l'éducation

des étudiants auxquels ce prêtre, saint et savant, s'intéressa toujours activement.

THE GATE KEEPER, 1926.

De belles illustrations ornent ce volume : état-major de Gatekeeper, chapelle de Saint-Vincent, salle de réunion, portraits des professeurs, Saint-Vincent's school. Seniors : portraits des jeunes gens et des jeunes filles comme ils sont maintenant et comme ils étaient il y a vingt ans.

Il y a plusieurs sociétés :

Seton Dramatic Club; Marquette Dramatic Club.

Seton League : School civic League, établie en 1925 par sœur Madeleine, pour faire régner l'ordre dans la maison; Comité of courtesy; School spirit; Chevaliers de Marie : société établie en 1924 pour encourager les jeunes gens à avoir plus de dévotion à la sainte Vierge et pour développer la communion fréquente; Enfants de Marie : il y a réunion le premier vendredi de chaque mois; on récite l'office et sœur Madeleine fait une instruction; Marillac Society, formée pour aider les pauvres et pour donner aux jeunes filles le goût de la charité. C'est un auxiliaire des Dames de la Charité; durant l'année passée, ses membres ont fait des merveilles pour aider les pauvres; réunion chaque lundi. St. Peter's orchestra : The Glee Club, composé des vingt-cinq meilleurs chanteurs et chanteuses de High school; The crusade : croisade missionnaire des étudiants catholiques. On recueille de l'argent pour les Missions : Keokuk cercle.

MEXIQUE

Nous aimons à constater la transformation et la présentation très artistique du « Boletín », organe des associations des Enfants de Marie, qui contient, entre autres choses, une biographie de M. Aladel.

ANTILLES

La Milagrosa, dans son numéro de février, nous entretient principalement de la réception de M. Atienza, commissaire pour les Antilles.

La fête organisée en son honneur au « Centro Gallego » (Havane) réunit plus de 2000 élèves des Filles de la Charité, ainsi que toutes les associations religieuses et sociales dirigées par les Pères Lazaristes.

Le nombre de personnes présentes dépassa 5000. Suit un court exposé historique de l'établissement des Filles de la Charité à Cuba, emprunté à la *Prensa* de la Havane.

Dès leur arrivée, en 1847, les sœurs prirent la direction de la « Maison de maternité et Bienfaisance » et de tous les hôpitaux civils et militaires.

En 1886 fut constituée une vice-province ayant à sa tête la sœur Margarite Batles et dont M. Jerónimo Viladas assumait la direction spirituelle.

La dévotion à la Médaille Miraculeuse se répand chaque jour davantage à Saint-Domingue (Antilles),

bien qu'il n'y ait là aucune maison de la double famille; ce sont les RR. PP. du Cœur de Marie qui s'en font les ardents propagateurs.

A La Havane mourut notre cher frère Denis Abad, très bon et pieux coadjuteur qui demeura plus de quarante ans dans la province.

A noter un article de M. Sainz : « Saint Vincent et le jansénisme. »

CULTURA.

La revue hebdomadaire de nos confrères de La Havane devient de plus en plus intéressante. Elle s'attache à combattre les erreurs et les préjugés, à enseigner et défendre les vérités catholiques.

Notons l'article intitulé « l'Église à Cuba » (emprunt du *Diario de la Marina*), qui a trait aux droits du clergé non indigène et réclame pour les prêtres étrangers qui consacrèrent toute leur vie à l'apostolat à Cuba, tels que le R. P. Fábregas, S. P., et M. J. Alvarez, C. M., le même traitement que pour le clergé natif de l'île.

Il convient de signaler également l'article : « Triomphe féministe », exposant la fondation par les confrères de La Havane d'une œuvre sociale, sous le titre : « Católicas cubanas » (Catholiques cubaines).

Par les souscriptions de 12000 dames et jeunes filles, l'antique palais des Condes de Fernandina fut converti en sanatorium.

Déjà une somme de \$ 263 239,68 y a été consacrée en l'espace de cinq ans. La même œuvre soutient deux écoles du soir qui préparent les jeunes filles. L'œuvre est représentée en diverses villes de la République. Les confrères de Santiago de Cuba ont créé une association semblable.

SAN SALVADOR

ÉCOLE APOSTOLIQUE DES PAULINOS.

Les Lazaristes sont arrivés au Centre Amérique en 1862.

Ils missionnent au Salvador depuis vingt-cinq ans. Ils ont évangélisé 360 villes, entendu 600 000 confessions, légitimé 15 000 familles.

Le 15 janvier 1925, on a ouvert l'école apostolique.

HONDURAS

Mgr Dr Augustin Hombach, archevêque de Tegucigalpa, dans un opusculé intitulé « Étoiles fixes », traite de l'origine du monde et de l'homme.

En vingt-trois chapitres, sans parler du prologue et de l'épilogue, l'auteur expose et réfute avec une égale clarté la doctrine de darwinisme. Le but du livre est d'atteindre le peuple; car, si ces erreurs trouvent de moins en moins crédit chez les savants, elles ont encore une emprise pernicieuse sur les masses.

BRÉSIL

MISSION DONNÉE A L'HÔPITAL DE LA MARINE
A RIO DE JANEIRO

Sachant combien vous vous intéressez aux œuvres

de l'étranger, je viens vous faire le récit d'une petite mission donnée à nos marins, du 4 au 8 mars, pour leur faciliter l'accomplissement du devoir pascal.

Nos malades ne sont pas hostiles à la religion, au contraire, ils en aiment par instinct les cérémonies; mais élevés pour la plupart dans des campagnes très éloignées des églises, ils sont d'une ignorance complète; à notre arrivée dans cet hôpital, il y aura bientôt neuf ans, ils venaient à la chapelle par curiosité, faisant leurs réflexions tout haut sans se gêner, se tournant autant du côté de la porte que de l'autel.

Maintenant leur tenue est irréprochable et édifie ceux qui les ont connus autrefois; néanmoins, la confession les effraie encore, soit par respect humain, soit par la malheureuse influence du protestantisme et du spiritisme qui cherchent toujours à se glisser parmi eux.

L'année dernière, au mois de mai, avec l'assentiment des autorités supérieures, on avait essayé pour la première fois de prêcher une petite mission qui avait donné des résultats assez consolants.

Je crois vous avoir dit que ce sont les RR. PP. Bénédictins, nos plus proches voisins, qui ont la bonté de desservir notre chapelle et de pourvoir de jour et de nuit aux besoins spirituels de l'hôpital. Notre zélé aumônier D. Henrique, ayant obtenu le consentement du ministre de la Marine et de M. le Directeur, invita deux Rédemptoristes hollandais, le P. Pedro et un de Rio, à venir évangéliser nos marins, ce qu'ils firent avec un cœur et un dévouement de véritables missionnaires, ne comptant ni leurs peines ni leurs fatigues.

Notre chapelle étant trop petite pour contenir l'assistance, un autel fut dressé sur une des terrasses, et le bon Dieu nous ayant favorisés d'un temps magnifique, rien ne vint troubler les exercices.

Durant quatre jours, chaque matin, messe à sept heures, durant laquelle on alternait les prières et les chants, accompagnés par un petit harmonium portatif; suivait le sermon que tous écoutaient avec grande attention.

Pendant la journée, les zélés missionnaires parcouraient les salles, causaient avec les malades, ou se tenaient à la chapelle pour entendre les confessions. Le soir, à quatre heures et demie, seconde prédication suivie de la bénédiction du saint Sacrement.

Le lundi, la clôture de la mission fut bien consolante. A six heures, le T. Rme abbé mitré du monastère de Saint-Benoît nous fit l'honneur de venir célébrer la messe de communion générale, entouré des jeunes oblats, en costumes d'enfants de chœur. La terrasse était comble, mais le silence et le recueillement ne laissaient rien à désirer. A l'Évangile, le directeur de la Mission adressa une touchante exhortation aux assistants; continuant pendant la messe à leur suggérer les actes préparatoires à la communion, répétés par les voix mâles de nos jeunes gens avec une foi qui devait toucher le Cœur du Divin Maître. Le moment solennel arrivé, dans un ordre parfait, environ deux cent vingt de nos marins s'approchèrent de la table sainte; les actes et les chants d'actions de grâces continuèrent jusqu'à la fin de la messe, suivie de l'émouvante rénovation des vœux du baptême, tous répondant en chœur aux demandes du catéchisme faites par le missionnaire.

J'oubliais de vous dire que les communicants portaient comme marque distinctive un petit crucifix épinglé sur la poitrine par un ruban rouge qu'ils conservent et auquel ils attachent un très grand prix.

Le T. Rme P. abbé se retira bien consolé et édifié de leurs bonnes dispositions.

L'après-midi, à trois heures et demie, devait avoir lieu la clôture de la mission.

La procession s'organisa sur la terrasse devant la chapelle, d'où allait sortir le très saint Sacrement. La croix en tête, nos marins, formés sur deux rangs, parcoururent la grande avenue de l'hôpital, bordée d'un côté par les salles des malades, de l'autre par la mer, récitant le chapelet ou chantant : « Nous voulons Dieu », avec l'accompagnement de quelques musiciens du régiment naval. MM. les directeur et vice-directeur, tous deux bons catholiques, suivaient le saint Sacrement, en grand uniforme, ce qui causa une excellente impression.

Sur la véranda du dernier pavillon avait été dressé un reposoir bien pieux dans sa simplicité. Orné de bougies et de fleurs, il était dominé par la statue de notre Mère Immaculée, la douce Étoile de la mer. On reprit le même parcours, mais se dirigeant cette fois vers la terrasse où s'étaient donnés tous les exercices de la retraite. Le directeur de la Mission donna alors ses derniers avis, puis le *Tantum ergo* et, après le salut, la bénédiction papale qui clôture chaque mission.

Le célébrant, qui était le Rme P. abbé des Bénédictins de Pernambuco, avait peine à retenir ses larmes ; le directeur et le vice-directeur étaient aussi profondément émus. Le P. Pedro les remercia alors du concours si aimable qu'ils avaient prêté pendant tous ces jours, et notre aumônier remercia à son tour les missionnaires de leur infatigable dévouement.

Puis éclatèrent les vivats à la religion catholique, au Brésil, à la marine, etc., et chacun se sépara au chant du cantique qui leur est spécial : « la Vierge du marin », dans lequel nos fils demandent à l'Étoile de la mer de les protéger au milieu des périls de la traversée et de les conduire heureusement au port.

Voilà un petit aperçu de notre mission; veuillez prier un peu pour que les fruits en soient durables. Depuis neuf ans, nous avons souvent semé dans les larmes; si, dans notre pauvre champ, le Divin Maître a pu glaner quelques épis qui ont donné un peu d'allégresse à son Cœur si miséricordieux, à lui seul en revient la gloire; qu'Il daigne les recueillir dans son grenier du ciel.

N...

CHILI

*Lettre de M. OLIVIER, Prêtre de la Mission,
à M. ROBERT, secrétaire général.*

Caúquenes, 28 avril 1926.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous!

Pour un fils de saint Vincent, il est toujours intéressant de se rendre compte du culte, de la dévotion, de l'amour qu'on a pour son père.

Pour moi, je suis peut-être en meilleure situation que quiconque, ici au Chili, pour une telle constatation. En effet, ma vie de propagandiste m'oblige à visiter la plupart des paroisses et, par conséquent, de voir si saint Vincent y est en honneur. Je dois vous dire que notre saint Fondateur est connu et que, grâce aux conférences de saint Vincent, d'hommes et de dames, il a son culte établi dans bien des paroisses. Voici ce que je viens de remarquer ici dans l'église paroissiale de *Caúquenes* :

Dans le sanctuaire se trouvent deux colonnes surmontées de statues. La première représente saint

Louis de Gonzague, patron des fils de Marie (société d'hommes florissante au Chili, dirigée par les Pères jésuites et sur laquelle reposent beaucoup d'espérances). La seconde représente saint Vincent, patron des conférences de ce nom. J'interrogeais un bon catholique de la ville, un de ses membres les plus actifs, sur l'acquisition de cette statue. Il me répondit que l'un des désirs de la société avait été de mettre en évidence le grand protecteur de toutes les œuvres de charité pour qu'il y eût plus de générosité et que les bourses se déliassent plus facilement. En effet, me dit-il, depuis qu'il est là, il y a un renouveau dans l'œuvre et nos chers pauvres reçoivent des secours plus abondants. « Un de mes fils, ajoutait-il, est très dévot de ce petit vieux saint, comme il l'appelle. Il le regarde, dit-il, toutes les fois qu'il va à l'église et il lui sourit de plus en plus qu'il s'approche de lui. Plaise à Dieu que la constatation naïve de cet enfant soit effective et que dans notre cher Chili, saint Vincent continue à sourire à bien des jeunes gens et jeunes filles pour qu'augmentent les phalanges des deux communautés. »

Fernand OLIVIER.

i. p. d. l. m.

VARIÉTÉS

CORRESPONDANCE DE JEAN LE VACHER

PAR M. GLEIZES (*suite*)

Il y eut d'autres infractions contre lesquelles le consul réclamait en vain. De temps à autre aussi des corsaires arrivaient en France, se sauvant d'Espagne

ou d'Italie, ou échouaient sur les côtes. Sur les réclamations cette fois des Algériens, Jean Le Vacher obtenait des ministres qu'ils fussent rapatriés aux frais de la Chambre de commerce de Marseille qui s'y prêtait avec une admirable bonne volonté. Une fois, cependant, on tarda trop à renvoyer quelques Turcs à Alger, ce qui allait devenir une cause de guerre.

Voici, à ce sujet, la première lettre de Jean Le Vacher à Colbert :

« D'Alger, le 6 décembre 1679.

« MONSEIGNEUR,

« Je me donne l'honneur d'écrire la présente à Votre Grandeur pour lui représenter que sept Turcs ou Maures de cette ville, qui étaient esclaves en Espagne, d'où ils se sont par la fuite procuré la liberté, ont, dans leur passage à la mer, rencontré un vaisseau français qui les a pris et portés à Marseille, où on les a mis sur les galères, à ce qu'ils ont témoigné à leurs parents en cette ville, lesquels ont porté leurs plaintes au Seigneur Dey, qui, à cette considération, et pour une autre prise d'ici que le (mauvais) temps a portée à La Rochelle, où on la retient, a écrit au roi pour supplier Sa Majesté, en considération de la paix qu'il y a depuis tant d'années entre la France et les Turcs de ce pays, laquelle ils désirent conserver inviolablement, qu'il lui plaise vouloir donner les ordres nécessaires tant pour la restitution de ladite prise que pour la liberté de ces sept pauvres Turcs ou Maures injustement détenus à Marseille.

« Ledit Seigneur a pour ce sujet expressément fait passer en France l'agent de la Compagnie du Bastion pour porter les lettres qu'il écrit au roi, en rapporter au plus tôt la réponse, et la réponse à d'autres précédentes que ledit Seigneur a écrites à Sa Majesté.

« Il vous plaira, Monseigneur, procurer et obtenir du roi les ordres nécessaires pour la restitution de la susdite prise et la liberté de ces sept Turcs ou Maures de cette ville injustement détenus à Marseille, à ce que, par la première occasion, ils puissent repasser en ce pays, où je suis avec respect, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« J. LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

(Affaires étrangères. Carton Affaires religieuses et Missions dans les pays barbaresques.)

En France, on fit droit aussitôt à la demande du consul. Les Turcs échoués à La Rochelle furent ramenés à Alger. On retira les sept autres des galères, au retour du voyage où elles étaient. On les aurait aussi renvoyés à Alger; mais on se préoccupait en ce moment de retirer de cette ville les Français qui s'y trouvaient, en les échangeant avec les Algériens qui étaient en France. Cette affaire traîna en longueur. Duquesne, qui avait mission de la traiter, n'alla pas à Alger. Le commissaire de marine Hayet et un député de la chambre de commerce de Marseille s'y rendirent et ils arrivèrent à un accord. Hayet était retourné en France d'où il devait ramener les Algériens. Les sept Turcs en question restaient détenus à Marseille et on crut qu'on pouvait leur faire faire deux ou trois voyages sur les galères, ce qui était un moyen pour eux de gagner leur pain. Les plaintes qu'ils en écrivaient à Alger y excitaient des colères que Jean Le Vacher avait beaucoup de peine à calmer. Aussi, comme Dutault le rappelait plus tard au ministre de la Marine, « ce bon Père écrivait continuellement en France » pour faire connaître la gravité de la situation et supplier d'envoyer les sept Turcs sans tarder.

Le 6 septembre 1681, on était décidé à Alger à déclarer la guerre; le consul obtint un sursis de deux mois.

Les deux mois n'étaient pas écoulés et, le 17 octobre, les Algériens avaient écrit à la Cour une lettre assez conciliante, lorsque, le lendemain 18, Jean Le Vacher fut appelé au Divan. Il va dire aux échevins de Marseille ce qui s'y passa :

« D'Alger, ce 18 octobre 1681.

« MESSIEURS,

« Je joins la présente à celle que je me suis donné l'honneur de vous écrire par cette même commodité, pour vous aviser que les Puissances de ce pays ont, ce matin, fait assembler le Divan extraordinairement, y ayant convoqué, outre les personnes qui s'y trouvent ordinairement, tous les Reis ou Capitaines des vaisseaux corsaires, les officiers et janissaires, m'ayant fait aussi appeler, où il a fallu me porter, à cause de mes indispositions qui ne me permettent pas de cheminer. Les susdites Puissances ayant représenté de nouvelles plaintes que leur ont faites les Turcs et les Maures de ce pays qui sont en France à cause de leur détènement et de ce que, depuis qu'il a plu au roi leur concéder la liberté, on les a contraints de faire trois voyages à la galère, le Divan l'ayant entendu a, avec les susdites Puissances, d'un mutuel consentement, résolu la rupture de la paix avec la France; l'ont tous acclamée et proclamée d'une même voix en ma présence, ce que je n'ai pu empêcher, quelque instance que je leur aie faite, leur représentant de ne vouloir rien précipiter, pour ne pas s'attirer l'indignation d'un puissant roi comme était notre invincible monarque, lequel avait bien voulu jusqu'à présent les honorer de son amitié; outre que j'espérais

que dans peu de temps leurs Turcs et Maures leur seraient envoyés, lesquels étaient possible présentement embarqués pour repasser. J'ai agi suivant l'avis qu'il vous a plu, Messieurs, me donner par votre dernière lettre, à quoi ils n'ont voulu aucunement déférer, ayant persisté à me dire que la paix était de ce moment rompue de leur part avec la France, et que j'en avisasse; et que, nonobstant cette rupture, tous les bâtimens marchands français qui voudraient venir négocier en ce pays y seraient toujours les bien reçus, et que quand il plaira au roi de m'envoyer l'ordre de repasser en France, ils me le permettront sans difficulté.

« Je donne avis de tout ce que dessus à Mgr le marquis de Seignelay, par la lettre ci-jointe qu'il vous plaira lui envoyer en diligence, et le supplier, comme je fais, d'en informer le roi, et obtenir de Sa Majesté les ordres nécessaires pour l'armement de quelques vaisseaux pour courir sur les pirates et empêcher le mal qu'ils peuvent causer au commerce de France et aux Français qu'ils peuvent à l'avenir rencontrer à la mer. Ils arment présentement tous les vaisseaux qui sont au port pour les aller chercher.

« Je ne doute pas, Messieurs, que, la présente reçue, vous n'avisiez de cette rupture de paix en tous les lieux, et notamment tous les commandants des bâtimens marchands qui sortiront dorénavant de Marseille et autres lieux de la Provence, à ce que, en étant avertis, ils se tiennent sur leurs gardes.

« La lettre des Puissances de ce pays que je vous avais adressée par cette présente commodité, jointe à une que je me suis donné l'honneur d'écrire à Mgr le marquis de Seignelay, ne servent présentement l'une et l'autre de rien, à cause de la rupture de la paix intervenue depuis. Néanmoins, si vous trouvez bon

d'envoyer le paquet à Mgr de Seignelay, avec la lettre ci-jointe, vous l'enverrez.

« Je suis très cordialement, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Jean LE VACHER, *vicaire apostolique.* »

(*Chambre de commerce de Marseille, A. A. Article 467.*)

Cette rupture pourrait étonner dans les circonstances où elle se produisit. Elle fut l'œuvre de Baba Hassan, le maître tout-puissant d'Alger, qui, ayant besoin d'argent pour le siège d'Oran qu'il poursuivait, se laissa gagner par l'or du juif Jacob de Paz, un personnage d'ailleurs actif et habile. Les Juifs avaient intérêt à la guerre. Ils achetaient à vil prix en Barbarie les prises qui en provenaient pour aller les revendre en Europe.

(A suivre.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

MANUEL DES ENFANTS DE MARIE, à l'usage des associations établies chez les Filles de la Charité. (Nouvelle édition, 1926.)

Lettre-préface de M. FRANÇOIS VERDIER, Supérieur général des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, Directeur général des Enfants de Marie, à M. EDMOND CRAPEZ, prêtre de la Mission.

MONSIEUR ET BIEN CÔTÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

La dernière édition du *Manuel des Enfants de Marie*

étant épuisée, vous avez la charitable pensée d'en préparer une nouvelle. De cette pensée, je vous remercie au nom des nombreuses associées répandues dans le monde. Vous ne comptez pas moins de cent cinquante mille de ces associées et vous estimez à deux mille cent vingt-deux le nombre des associations qui les groupent. Ceci pour relever l'importance du remerciement que je vous adresse, au nom des deux milliers d'associées.

Votre pensée est charitable, puisque vous préparez aux nouvelles générations qui, aux réceptions des diverses fêtes mariales, viendront combler les vides que la mort ou le choix d'une autre vocation font, au cours des années, dans les rangs des associées, le précieux petit livre qui sera consigné à chaque récipiendaire, avec les traditionnelles paroles : « Recevez, ma chère enfant, ce livre où sont renfermés les règlements et les pieuses pratiques de l'association et soyez toujours fidèle à les bien accomplir. »

Ce livre sera pour elles, nouvelles arrivées et nouvelles reues, le livre de leurs prières, le livre des lumières et des conseils dont elles ont besoin pour leur situation présente comme pour celle de leur avenir, le livre de perfectionnement spirituel par l'ascension dans la piété, ses sources et ses effets ; le livre qui sagement réglera, sanctifiera leur vie de chaque jour, aux diverses époques de l'année chrétienne ; le livre des souvenirs qu'elles aimeront à rappeler plus tard ; le livre qu'on a facilement en main et qu'on peut consulter à tout instant, leur *Manuel*, en un mot, et ce mot explique bien la chose. Soyez remercié de leur avoir préparé et édité ce livre si utile.

A la charité, qui vous a inspiré la réédition présente, vous avez joint une sage intelligence, et de cela encore il convient que vous soyez remercié. Vous avez

pensé qu'une réédition, même d'un livre excellent, ne devait pas toujours être nécessairement la reproduction matérielle pure et simple de l'édition précédente, surtout quand ce livre est destiné, et c'est le cas, à aider et éclairer les âmes, selon la diversité des circonstances et des temps.

Sagement vous conservez ce qui fait et doit faire le fonds invariable du *Manuel*, parce que ce fonds contient et exprime, avec la plénitude de la vérité, ce qui constitue la nature de l'Association des Enfants de Marie, ses règlements fondamentaux et son organisation définitive. Cela nous vient du premier directeur et législateur de l'Association, du vénérable et saint M. Aladel qui écrivait, si l'on peut dire, sous la dictée de la confidente de Marie, c'est-à-dire de la sœur Catherine Labouré.

Non moins sagement, vous conservez certaines mises au point, adaptations ou éclaircissements qui figurent dans les éditions subséquentes à celles faites par M. Aladel lui-même, c'est-à-dire aux trois premières éditions.

Mais, non moins que sage, votre édition, pratiquement intelligente, offrira aux Enfants de Marie une méthode, de nos jours fort appréciée, d'assister avec profit pour leur piété aux offices religieux de leur paroisse. Puisse-t-elle avoir aussi cet autre heureux résultat de les attacher toujours plus fortement à la vie paroissiale ! Elles doivent, en cela comme en tout, être les meilleurs modèles parce qu'elles sont et doivent rester toujours les meilleures paroissiennes.

Vous insistez, et avec raison, sur l'apostolat qui est dévolu aux Enfants de Marie, étant donné les nécessités spirituelles des temps présents. Apôtres, elles l'ont toujours été, parce qu'elles devaient l'être ; mais l'apostolat qui leur était recommandé et qui

paraissait leur être seul possible était l'apostolat au sein de la famille, près des proches et des amis, très limité en somme. Sans négliger, bien entendu, cette première, ancienne et d'ailleurs toute naturelle manière d'apostolat, vous leur suggérez l'idée et les moyens d'un autre mode d'apostolat, à plus grand rayon, plus compréhensif et plus actif, en parfait rapport avec la générosité de leur âge et l'ardeur de leur zèle.

Il n'est pas jusqu'à la présentation matérielle du *Manuel* où vous n'ayez apporté quelque heureuse nouveauté. De nos jours, on aime que le bon livre soit aussi un beau livre. Faut-il s'en plaindre? En tout cas, vous avez désiré et réalisé votre désir que le *Manuel* se présentât bien, car il se présente bien.

Tout ceci m'amène à vous redire mon remerciement, tant en mon nom qu'au nom de toutes celles à qui s'adresse et à qui parviendra le *Manuel*, nouvelle édition.

Je le bénis de tout mon cœur et au nom de saint Vincent. Que la Vierge Marie Immaculée l'agrée et lui obtienne, par la grâce de Dieu, de réaliser son but et sa raison d'être. Que ce *Manuel* soit une aide aux Enfants de Marie pour mieux connaître, comprendre et aimer leur Association; qu'il les aide à devenir les parfaites imitatrices de Marie, comme elles en sont les enfants; qu'il les aide, à cet effet, à mieux acquérir les vertus qu'elles ont promis de pratiquer, à l'imitation de leur sainte et immaculée Mère, c'est-à-dire sa pureté angélique, son humilité profonde, sa parfaite obéissance et son incomparable charité.

L'année qui commence aujourd'hui ramènera le cinquantième anniversaire de la précieuse mort de sœur Catherine Labouré, rappelée à Dieu le 31 décembre 1876. Cet anniversaire m'est une occasion favorable pour recommander à toutes les Enfants de

Marie la cause de cette vénérable servante de Dieu, confidente de Marie. Je leur demande donc de prier beaucoup et avec grande ferveur pour que Dieu manifeste la sainteté de celle qui fut la privilégiée de l'Immaculée Mère de nos associées. Fassent leurs ardentes prières qu'au jour déjà prochain du centenaire des apparitions, et par suite de la naissance de l'Association des Enfants de Marie, nous puissions invoquer et louer, chanter et prier la Vénérable sœur Catherine, devenue, en vertu de l'autorité suprême de l'Église, la bienheureuse Catherine Labouré.

Et maintenant, après avoir remercié, je vous bénis, Monsieur et cher Confrère, comme aussi je bénis toutes les associations du monde entier, me disant dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, de vous comme de toutes les associées,

Le tout dévoué serviteur,

F. VERDIER,

i. p. d. l. M., Sup. gén.

Paris, le 1^{er} janvier 1926.

M. Baeteman nous prie d'annoncer dans les *Annales* les deux livres suivants qui vont paraître à l'occasion de la béatification de notre martyr abyssin :

1° VERS LA LUMIÈRE. — *Abba Ghèbrè-Michaël*, prêtre de la Mission, martyrisé en Abyssinie, par M. COULBEAUX, prêtre de la Mission. Grand in-8 de 362 pages, avec 4 chromos et 6 planches hors texte. Prix : 12 fr. 50;

2° *Abba Ghèbrè-Michaël*, prêtre de la Mission, martyrisé en Abyssinie, par M. J. BAETEMAN. Plaque de 48 pages. 1 fr. 50.

A l'occasion de la Béatification, l'on a fait imprimer quatre images en couleurs, représentant :

1° Le bienheureux A. G.-Michaël (portrait);

2° Le bienheureux A. G.-Michaël, avec sa cangue, en prison;

3° Le bienheureux A. G.-Michaël suivant, enchaîné, les troupes de Théodoros;

4° Le bienheureux A. G.-Michaël mourant, enchaîné.

L'exemplaire : 0 fr. 25; la douzaine : 2 fr. 50.

Le tout, en vente : Procure des Lazaristes, 95, rue de Sèvres.

SUPPLÉMENT

Au moment où s'achève l'impression de ce numéro des *Annales*, nous apprenons que nos deux confrères, MM. François et Gruyer, seront béatifiés le 17 octobre. Nous donnons à cette occasion une petite notice des futurs bienheureux, due à la plume de M. Coste.

LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS

I. — *Le prêtre de la Mission*

Louis-Joseph François naquit, le 3 février 1751, à Busigny, commune du département du Nord, d'une famille de cultivateurs. Joseph François, son père, et Anne Legrand, sa mère, lui inspirèrent, dès l'enfance, des sentiments d'une tendre piété, jointe à une foi profonde. A la fin de ses études classiques, qu'il fit au collège de Cateau-Cambrésis, sous la direction des Pères jésuites, il se sentit attiré vers la famille spirituelle de saint Vincent de Paul.

Il n'avait que quinze ans et demi quand il entra au séminaire interne de Saint-Lazare, le 4 octobre 1766.

Son temps de probation terminé, il attendit le 4 février 1769, lendemain du jour où il achevait ses dix-huit ans, pour prononcer les quatre vœux en usage dans la Compagnie.

Il fut toujours de ceux qui savent goûter les charmes de la vie de communauté. Ses lettres, pleines du bonheur qu'il éprouvait, éveillèrent dans le cœur de ses frères et de ses sœurs un sentiment de noble émulation. Jean-Baptiste vint le premier; il fut reçu dans la Congrégation de la Mission le 25 août 1772¹. Le 15 juin 1775, Marie-Louise était admise chez les Filles de la Charité. Le 26 mai 1779, Jean-Jacques François entra, à son tour, au séminaire interne².

Louis-Joseph n'était plus à Saint-Lazare quand Jean-Jacques s'y présenta. Ses supérieurs lui avaient confié une chaire dans un grand séminaire. Le jeune professeur profitait du peu de temps que ses classes lui laissaient pour s'adonner au ministère de la prédication. « M. François, écrira plus tard M. Boullangier³, avait montré dans ses jeunes années une grande ardeur et des talents rares pour la vraie éloquence. »

Ses succès le signalèrent à l'attention de M. Jacquier, Supérieur général, qui lui donna, le 13 octobre 1781, la direction du grand séminaire de Troyes.

Le nouveau supérieur n'avait que trente ans; mais, pour qui sait voir et comprendre, la jeunesse n'exclut pas l'expérience. M. François justifia pleinement la confiance que ses supérieurs avaient mise en lui, trop

1. Jean-Baptiste François était né le 3 janvier 1753.

2. Jean-Jacques François, né le 25 mai 1760, faisait partie du séminaire Saint-Simon, à Metz, au moment où le gouvernement révolutionnaire ferma les établissements religieux.

3. Relation de M. Boullangier, prêtre de la Mission, écrite à Londres en 1791 ou 1792, à la demande de M. Barruel, longtemps conservée chez les Jésuites de la rue des Postes et publiée à Rome en 1915, dans la *Positio super introductione Causae, Summarium ex officio*, p. 167 et suiv.

pleinement peut-être à son gré, car on l'arracha bientôt à un évêque et à un diocèse auxquels il s'était attaché, pour l'élever aux plus hautes fonctions de la Compagnie.

M. François Bourgeat, alors secrétaire général, comprit, après l'Assemblée générale de juillet 1786, que son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de remplir convenablement ses fonctions. Sa démission fut acceptée et son emploi offert à M. François¹.

Le jeune secrétaire général occupa dignement ce poste élevé. C'était désormais un personnage en vue. Comme on le savait bon prédicateur, il fut recherché par des auditoires d'élite. La maison de Saint-Cyr, fondée en 1686 par Mme de Maintenon pour l'éducation de deux cent cinquante jeunes filles pauvres et nobles, s'app préparait à célébrer par un *triduum* solennel le centenaire de sa fondation. Les religieuses de Saint-Louis, qui dirigeaient l'établissement, invitèrent trois orateurs de talent. M. François parla le second jour. Il fit avec beaucoup de délicatesse l'éloge de Mme de Maintenon et de son œuvre et ne ménagea pas les conseils pratiques à ses jeunes auditrices. Les désordres de la Cour de Louis XV étaient encore présents à toutes les mémoires. M. François en traça un tableau saisissant et courageux pour montrer à quelles conséquences funestes peut conduire le libertinage. « Quand il n'y a plus ni principes ni règles fixes, s'écria-t-il, la corruption assiège les trônes pour trafiquer avec les souverains du sang des peuples; la justice ne connaît plus de droits que ceux de la séduction; les armées frémissantes voient leurs chefs, couronnés de victoires, condamnés à l'oubli et le caprice

1. M. François fut nommé secrétaire général entre le 15 juillet et le 1^{er} octobre 1786.

d'une femme mettre à la tête des hommes sans expérience, des guides insensés, plus redoutables, pour leurs légions, que le fer ennemi. Pour satisfaire les goûts d'une Phryné¹, qui, dans de meilleurs temps, n'eût connu que l'ignominie, on verra le génie de l'impôt à ses ordres accabler les provinces, fouler les peuples, éteindre la source des générations et accélérer la ruine des États. Les dignités du sanctuaire deviendront le prix de l'or ou le fruit de l'intrigue; la liberté du ministre évangélique sera enchaînée; Hérodiad demandera la tête de Jean-Baptiste et elle lui sera accordée; l'éloquence sacrée ne sera plus qu'un trafic scandaleux entre l'adulation et le crédit; l'orateur courageux n'aura plus que l'exil à attendre; et la sainte voix de la vérité, seule ressource des princes et des peuples dans des jours si affreux, n'osera plus se faire entendre. »

Voilà comment parlait M. François, dix ans après la mort de Louis XV, devant un auditoire où se voyaient peut-être des personnes qui avaient souillé, par leur conduite scandaleuse, la Cour du roi défunt. Le discours fut imprimé et dédié par son auteur à M. de Lubersac, évêque de Chartres, dont le diocèse s'étendait jusqu'à Saint-Cyr².

La réputation grandissante de M. François se répandit dans les diocèses. Il était intimement lié à M. de Barral, évêque de Troyes, et à M. de Lubersac, qui lui donna le titre de vicaire général. Il fut un des

1. Phryné, femme de mœurs légères et courtisane célèbre, née à Thespie (Grèce). Elle vivait vers l'année 330 avant Jésus-Christ.

2. *Éloge de Madame de Maintenon*. Discours prononcé à Saint-Cyr, le second jour de la fête séculaire, en 1786, par M. François, prêtre de la Mission. Paris, 1787, in-8, 78 pages. Dans l'approbation placée à la fin de son Oraison funèbre de Louise-Marie de France, nous lisons, au sujet de M. François, qu'il était « déjà connu par l'Année centenaire de Madame de Maintenon, dont le public a paru satisfait ».

prédicateurs les plus recherchés de son temps pour les retraites ecclésiastiques. Les évêques ne le laissaient repartir qu'après avoir obtenu de lui la promesse qu'il reviendrait rendre le même service à leur clergé.

A Saint-Lazare même, M. François avait souvent l'occasion de parler en public, surtout devant les membres de la Conférence des mardis, qui accouraient plus nombreux les jours où il devait prendre la parole.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'on ait encore songé à M. François pour prononcer, le 25 avril 1788, l'oraison funèbre de Mme Louise de France, cette angélique fille de Louis XV qui, après avoir expié dans le Carmel de Saint-Denis, sous le nom de Marie-Thérèse de Saint-Augustin, par une vie toute de pureté et de mortification, les désordres de son père, était morte en odeur de sainteté le 23 décembre 1787. Il n'y eut qu'une voix pour louer l'orateur. M. François publia son discours en l'accompagnant de notes explicatives¹, et, comme ses recherches lui avaient mis en main des matériaux abondants, il conçut le dessein de donner plus tard au public des mémoires sur la vie de la pieuse Carmélite que la France venait de perdre.

Lorsque M. François prononçait cette oraison funèbre, la Congrégation de la Mission n'avait plus de Supérieur général. M. Jacquier était mort le 6 novembre 1787 et l'Assemblée chargée de lui donner un successeur était convoquée. M. Cayla de la Garde fut

1. *Oraison funèbre de très haute, très puissante, très excellente princesse Louise-Marie de France, religieuse carmélite sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin, prononcée dans l'église des Carmélites de la rue de Grenelle, le 25 avril 1788, par M. François, prêtre de la Mission. (Paris, Mérimot, 1788, in-8, 95 pages.)*

élu le 2 juin 1788, au premier tour de scrutin. Quelques jours après mourait au séminaire de Saint-Firmin le supérieur de cette maison, M. Cousin.

Cet établissement, un des plus importants de la Congrégation, reconstruit et considérablement agrandi à la suite d'une décision de l'Assemblée générale tenue en 1774, n'était autre que l'ancien collège des Bons-Enfants, où la Compagnie avait pris naissance. Dans l'intérêt de Saint-Firmin, M. Cayla consentit à se priver du précieux concours que lui apportait, pour l'administration de la Compagnie, son secrétaire général.

Au séminaire, dont on lui confia la direction, M. François trouva trois collaborateurs : Étienne de Langres (34 ans), Joseph-Mansuet Boullangier, procureur (31 ans), et Jean-Louis Desessement, professeur (36 ans), qui eut son changement le 14 novembre 1790 et ne fut pas remplacé dans ses fonctions. Il y avait encore trois frères coadjuteurs. La dépense, la lingerie et la sacristie étaient confiées au frère Louis Danois ; la cuisine, au frère Pierre-Joseph Le Roy ; le frère Jean-Baptiste Ducroux était probablement chargé de la propreté¹.

Les séminaristes étaient nombreux. La maison recevait d'autres pensionnaires, même laïques. L'un d'eux, Jean-Antoine-Joseph de Villette, proche parent de l'ancien supérieur, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine du régiment du Barrois, donnait un tel exemple de vertu qu'on l'appelait « le saint de la maison² ».

1. Arch. nat., S. 6850.

2. M. Émile Villette, ancien Supérieur général de la Congrégation de la Mission, a écrit la vie de ce saint homme dans une brochure intitulée : *Un enfant du Calvaire soldat et martyr, Jean-Antoine-Joseph de Villette, massacré en haine de la religion au séminaire de Saint-Firmin, à Paris, le 3 septembre 1792*. Paris, 1903.

Un prêtre de la maison de Lyon, Philippe-Bernard Adam, venu à Paris pour ses affaires personnelles en juillet 1789, resta jusqu'en 1792 l'hôte de M. François. Peut-être eut-il quelque emploi dans le séminaire; mais c'est peu probable.

M. François prenait la direction de Saint-Firmin à un moment difficile. Les esprits perspicaces croyaient apercevoir les signes avant-coureurs des graves désordres qui devaient révolutionner la France pendant les dernières années du dix-huitième siècle.

Le 13 juillet 1789, alors que Saint-Lazare était envahi, pillé, saccagé pendant une journée entière, le supérieur de Saint Firmin fut heureux de donner l'hospitalité chez lui, jusqu'au lendemain, au Supérieur général, à deux de ses assistants et à quelques étudiants.

L'Assemblée Constituante allait bientôt suivre l'exemple de la populace en pillant, mais sous le couvert de la loi, non plus seulement une maison religieuse, mais tous les biens ecclésiastiques sans exception. La discussion, ouverte le 10 octobre, fut close, le 2 novembre, par le vote d'une loi qui mettait tous les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation, à la charge, pour l'État, de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses ministres et au soulagement des pauvres, sous la surveillance et d'après les instructions des provinces. M. Cayla, Supérieur général et membre de l'Assemblée, prit la parole pour soutenir les droits de l'Église. M. François les défendit à son tour dans un opuscule intitulé : *Opinion sur les biens ecclésiastiques*¹.

1. Cet opuscule est attribué à M. François par d'Auribeau (*Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*, t. I, p. 75), la *Biographie universelle*, t. LXIV, p. 438, et Guillon (*Martyrs de la foi*, 4 vol.

La loi de spoliation votée, l'Assemblée Constituante songea aux moyens de la faire exécuter. Une autre loi, du 12 novembre 1789, obligea tous les bénéficiaires ecclésiastiques et supérieurs d'établissements à faire une déclaration détaillée de leurs biens meubles et immeubles et des charges dont ces biens étaient grevés. M. François s'exécuta le 27 février 1790. Son rapport, déposé d'abord au greffe de la Commune de Paris, a été versé depuis aux Archives nationales¹.

Nous y voyons que la situation financière du séminaire était loin d'être brillante. Avant 1763, Saint-Firmin recevait sa part des biens affectés à l'instruction publique et disposait de quelques bourses. Tout cela supprimé, il fallut vivre avec les 172 livres que donnait, chaque année, le clergé de France, les 7000 livres que rapportaient les loyers de quelques maisons dépendantes de Saint-Firmin et les pensions que l'on demandait aux élèves et aux hôtes du séminaire².

Il y aurait eu là de quoi couvrir les charges ordinaires de l'établissement ; mais aux charges ordinaires s'ajoutaient les dettes, et ces dettes étaient lourdes. M. Cousin avait emprunté 40000 livres, qui n'étaient pas encore remboursées ; on devait, de plus, 18000 livres à des fournisseurs et entrepreneurs de travaux divers³. Les factures restaient en souffrance et les créanciers réclamaient. Le pauvre procureur se tirait d'affaire comme il pouvait. Il demandait à ses fournisseurs de prendre patience et quand ceux-ci, las d'attendre, menaçaient de recourir aux tribunaux, il signait

in-12, Paris, 1821, t. III, p. 123). Sur les écrits de M. François en général, voir la plaquette de M. Émile Villette : *Les Œuvres de M. François*, s. l. n. d.

1. Arch. nat., S. 685o.

2. Déclaration de M. François au directoire du département, du 12 août 1791. (Arch. nat., S. 685o).

3. Arch. nat., S. 685o.

des billets à ordre payables en plusieurs termes peu espacés. Malgré ses efforts et ceux de M. François, il ne put éviter les procès. La boulangère et l'épicière portèrent plainte au Châtelet et les débiteurs furent mis en demeure de ne pas différer plus longtemps¹. Sans les libéralités de Saint-Lazare et des autres maisons de la Congrégation, Saint-Firmin aurait dû fermer ses portes.

II. — *Le défenseur de l'Église*

La Révolution préparait à M. François des embarras autrement graves que les embarras financiers. Le 12 juillet 1790 fut votée la Constitution civile du clergé, qui bouleversait l'organisation ecclésiastique en France dans ce qu'elle avait de plus important, le choix des pasteurs. Aux termes de la Constitution, les membres du clergé exerçant un emploi public étaient tenus de prêter serment « de veiller avec soin sur les fidèles qui leur étaient confiés, d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi et de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi ² ».

L'Assemblée déclara, le 27 novembre, que les serments seraient exigés dans la huitaine du jour où sa décision aurait revêtu, par l'approbation royale, force de loi, sous peine de révocation immédiate, et que toute violation de la parole donnée entraînerait la privation du traitement, de l'emploi et des droits de citoyen actif.

Le faible Louis XVI sanctionna, le 26 décembre, le vote du 27 novembre. La persécution religieuse allait entrer dans une phase nouvelle.

1. Arch. nat., H. 2554 et 3288.

2. Constitution civile du clergé, titre II, art. 21 et 28.

Les membres de l'Assemblée Constituante qui appartenaient au clergé furent appelés les premiers, le 4 janvier 1791, à prêter le serment constitutionnel. Le dimanche suivant 9, le clergé de Paris avait à remplir la même formalité. Les hauts dignitaires du diocèse et les ecclésiastiques attachés aux séminaires, aux collèges, aux hôpitaux et à l'armée furent convoqués à Notre-Dame par ordre de la municipalité. Les curés et les vicaires devaient prêter serment dans leurs paroisses respectives. Le parti des abstentionnistes fut plus nombreux que celui des assermentés. On ne compte pas un seul jureur à Saint-Firmin¹. M. François nous dit lui-même, dans un écrit qu'il donna au public, les motifs de sa conduite : « Jurer sans voir clairement la vérité et la justice dans l'objet de mon serment, c'était m'exposer à jurer de maintenir l'erreur et l'iniquité. Mon serment était au moins téméraire et la religion m'apprend que tout serment téméraire est un crime. »

M. François avait toujours pensé qu'il ne fallait pas prêter le serment, bien qu'il eût au début des doutes sur le sens que comportait la formule. Le doute fit bien vite place au soupçon. Le ton impérieux et menaçant avec lequel le serment était prescrit, l'espèce de violence avec laquelle il était extorqué, le dépouillement et la persécution qui devaient atteindre les prêtres insermentés le mirent en défiance. Quand il vit la presque unanimité des évêques prendre parti contre le serment et la Sorbonne donner son adhésion, il comprit

1. Le serment ne fut pas demandé aux prêtres de la maison de Saint-Lazare. (Voir Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le dix-huitième siècle*, t. VI, p. 65; lettre du Directoire du département au ministre de l'Intérieur, du 10 mars 1792, Arch. Nat., S 6590.) Le *Tableau comparatif exact et impartial contenant les noms des ecclésiastiques de la ville de Paris qui ont prêté le serment civique les dimanches 9 et 16 janvier 1791 et de ceux qui ne l'ont pas prêté*, range les prêtres de Saint-Lazare parmi les non-jureurs.

plus clairement que l'Assemblée Constituante voulait entraîner le clergé dans un schisme. Il approfondit la question, examina les raisons pour et contre et communiqua au public, au mois de juin 1791, les résultats de son enquête.

Telle fut l'origine de *Mon apologie*¹, qui eut un grand et légitime succès. Après avoir montré en termes saisissants que l'Assemblée nationale n'avait pas le droit de modifier les limites des diocèses, de destituer les évêques, de transmettre la juridiction, de choisir les pasteurs au mépris du pouvoir que Dieu a donné au Pape sur son Église, et de supprimer les vœux de religion, il développe la formule du serment, mettant à nu tout ce qu'elle contient d'impie et de sacrilège : « Moi, curé, prêtre ou évêque, je jure de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution civile du clergé. Je jure de maintenir une Constitution qui ne me présente que des nouveautés dangereuses, des usurpations criminelles et des attentats sacrilèges; une Constitution qui, à la place de l'Église qu'elle dépouille de ses droits les plus sacrés, substitue une assemblée profane et séculière; de reconnaître dans cette Assemblée une puissance que Jésus-Christ ne lui a point donnée et qu'elle s'attribue contre la disposition de Jésus-Christ et des apôtres. Je jure de maintenir de tout mon pouvoir des décrets erronés, contraires à la foi et scandaleux, des décrets contraires à la définition des Pères et des conciles; de ne reconnaître dans le Pape qu'une primauté sans juridiction, dans l'Église d'autre puissance de gouvernement que la puissance temporelle, d'autre mission que celle qui vient des hommes, de

¹ Cet opuscule parut en 1791, entre le 14 et le 31 janvier. D'une part, la *Défense de Mon apologie* contre M. Henri Grégoire, p. 35, le dit du mois de janvier; d'autre part, l'allusion au discours prononcé par Mirabeau le 14 janvier ne permet pas de le placer plus tôt.

maintenir le dépouillement des églises, l'anéantissement des fondations, l'abolition des vœux religieux; de révéler les intrus que Jésus-Christ repousse et que l'Assemblée établit et de rejeter les pasteurs canoniquement institués. Je jure de maintenir de toutes mes forces la destitution de tous les évêques de France, quoique prononcée par une Assemblée sans caractère et contre toutes les règles; de regarder comme nulles toutes les fonctions qu'ils prétendent exercer et de ne plus voir que des perturbateurs de l'ordre public dans ces hommes que l'esprit de Dieu a établis pour gouverner l'Église de Jésus-Christ. Je jure enfin de maintenir de toutes mes forces une Constitution qui, des ruines de l'Église fondée par Jésus-Christ, fait sortir une Église nouvelle qui n'a de fondement et d'appui que dans l'opinion des hommes. »

Il faudrait lire les pages admirables dans lesquelles M. François réfute les objections des assermentés; elles sont pleines d'entrain, de verve et d'esprit. L'opuscule se termine sur ces mots : « Vous ne jurez donc pas? Plutôt la mort. Mourir de faim est un mal, mais il y a encore un plus grand malheur à vivre apostat ou infidèle à sa religion. » Nous verrons plus loin que M. François eut le courage de préférer la mort au serment.

Mon apologie eut en quelques mois sept éditions au moins¹. Dans les deux dernières, M. François eut recours à un stratagème pour faire pénétrer son opuscule dans les milieux où il risquait de ne pas être lu. Il l'intitula : *Mon apologie d'après le serment civique dans le vrai sens de la Constitution et revêtu de tous les motifs*

1. *Mon apologie* est anonyme; son auteur nous est connu par M. Boulanger (Relation), d'Auribeau (*op. cit.*, p. LXXV), la *Biographie universelle*, Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, n° 12 068), Quérard (*La France littéraire*, t. III, p. 194). Barruel l'a rééditée dans sa *Collection ecclésiastique*, t. VIII, p. 296 et suiv.

réunis pour en justifier la prestation. A la seule lecture de ce titre, il y avait évidemment de quoi tenter les assermentés en quête d'arguments favorables à leur cause.

Les partisans du serment ne pouvaient laisser sans réponse un écrit de cette nature. Un prêtre qui se disait patriote et ami sincère du clergé, lui opposa une brochure insignifiante¹, qui débute par ces mots : « L'esprit de parti annonce beaucoup de confiance dans l'écrit qui paraît depuis quelques jours, intitulé *Mon apologie*. »

Dans sa lettre pastorale de prise de possession (24 mars 1791), l'abbé Grégoire, évêque intrus du Loir-et-Cher, attaqua violemment la brochure de M. François, « tissée, disait-il, de faux raisonnements et d'injures », et alla jusqu'à mettre en doute la bonne foi de son auteur².

M. François ne voulut pas lui laisser le dernier mot. *La défense de « Mon apologie » contre M. Henri Grégoire*, publiée peu après le 4 avril 1791, eut elle-même, en peu de temps, jusqu'à sept éditions³.

Entre l'apparition de *Mon apologie* et de la *Défense*, M. François avait publié cinq autres tracts.

A la vue du mouvement de résistance qui s'était fait jour sur tous les points du territoire, l'Assemblée Constituante avait tenu, elle aussi, à faire l'apologie de sa Constitution. Mirabeau composa un premier travail qui ne fut pas jugé assez habile. Chassey en proposa un second, plus modéré, qui fut accepté.

1. *Le préservatif adressé aux prêtres de bonne foi par un prêtre patriote, l'ami sincère du clergé*, 1791, in-8, Paris, 28 pages.

2. Dans sa lettre, l'abbé Grégoire reconnaît que *Mon apologie* était répandue à profusion.

3. Paris, 1791, in-8, 45 pages. M. François est donné comme l'auteur de cet écrit par Boullangier, Quérard et la *Biographie universelle*. L'auteur parle d'un décret du 4 avril 1791; la brochure est donc postérieure.

L'Assemblée ordonna qu'il en serait fait lecture dans toutes les paroisses « sans retardement, un jour de dimanche, à l'issue de la messe paroissiale, par le curé ou un vicaire et, à leur défaut, par le maire ou le premier officier municipal¹ ».

Il était bon d'éclairer le peuple sur la valeur d'un document qui devait recevoir une telle publicité. M. François prit la plume et donna l'*Examen de l'Instruction de l'Assemblée nationale sur la Constitution du clergé*². Chassey avait terminé son *Instruction* par ces mots : « Français, vous connaissez maintenant les sentiments et les principes de vos représentants; ne vous laissez donc plus égarer par des assertions mensongères. » Ce fut aussi la conclusion de M. François.

Les partisans du serment répétaient partout que les adversaires de la Constitution créaient dans l'Eglise de France un schisme fâcheux et leurs paroles trouvaient écho chez beaucoup. M. François, qui avait déjà montré l'inanité de cette accusation dans *Mon apologie*, en donna une réfutation plus étendue dans une autre plaquette qui portait pour titre : *Réflexions sur la crainte du schisme par laquelle on essaye de justifier la prestation du serment civique*³. « Cette objection qu'on fait tant valoir, dit-il avec beaucoup de bon sens, se réduit à dire qu'il faut se rendre soi-même coupable du

1. Décret du 21 janvier 1791.

2. Opuscule anonyme, attribué à M. François par la *Biographie universelle*, Barbier (n° 6172) et Quérard (*op. cit.*, t. II, p. 194). Il eut au moins trois éditions. M. Rosset (*Notices bibliographiques sur les écrivains de la Congrégation de la Mission*, p. 113) a cru à tort que l'opuscule édité par Barruel sous ce titre : *Commentaire sur l'Instruction de l'Assemblée nationale sur l'organisation civile du clergé* (*op. cit.*, t. X, p. 183) était celui dont nous parlons ici.

3. M. François est désigné comme l'auteur de cet opuscule par la *Biographie universelle* et la *Littérature française contemporaine* de Louandre et Bourquelot. Barruel l'a édité dans sa collection (t. X, p. 209). L'écrit est postérieur au 5 février 1791, jour où fut votée une loi interdisant la prédication au clergé insermenté.

schisme, de peur d'en faire naître. » Et il développe ce thème avec force.

Pour prévenir les difficultés qu'allait rencontrer dans les diocèses et les paroisses le remplacement des évêques et des curés insermentés par des évêques et des curés soumissionnaires, l'Assemblée constituante aurait bien voulu obtenir la démission volontaire des premiers. Dans ce but, elle vota une pension annuelle aux évêques et aux curés qui se retireraient d'eux-mêmes. M. François vit de suite le piège dans lequel plusieurs membres du clergé étaient prêts à tomber et il le signala dans *Point de démission. Encore un mot du serment*¹.

Les évêques et les curés restés fidèles ne démissionnèrent pas; ils attendirent de pied ferme leur révocation. L'Assemblée constituante fit aussitôt choix de nouveaux évêques et les mit à la tête des diocèses. Le schisme était consommé. M. François crut l'occasion favorable pour inviter les ecclésiastiques égarés à rentrer dans le droit chemin. Il les conjura, dans un écrit de vingt pages, *Il est encore temps*², de ne pas briser les liens qui les unissaient à l'Église catholique en préférant les pasteurs nommés par les assemblées politiques aux pasteurs choisis par le vicaire de Jésus-Christ lui-même.

Contentons-nous de citer cette page prophétique : « Comptez sur la stabilité de votre place et de votre possession et croyez-vous en sûreté dans le poste que vous occupez ! Eh quoi ! vous avez vu plus de cent

1. Paris, 1791, in-8, 43 pages. Boullangier, d'Auribeau, Guillon, Barbier et Quérard sont d'accord pour attribuer à M. François cet opuscule, que Barruel a inséré dans sa collection, t. VIII, p. 425 et suiv. Il parut peu après le 8 février et eut au moins deux éditions.

2. Paris, s. d. Brochure anonyme, composée par M. François, d'après Boullangier et la *Biographie universelle*, éditée au moins quatre fois et insérée dans la collection de Barruel, t. VIII, p. 360.

trente évêques et trente mille curés abattus d'un seul trait de plume, pour ainsi dire, et vous compteriez encore sur la solidité de votre état ! Ah ! cessez de vous faire illusion. Vous aurez eu beau vous prêter à tout. Après avoir passé du serment dans le schisme, après avoir fait tant de sacrifices et employé tant de bassesses pour vous maintenir, ne vous imaginez pas que l'on vous en tienne grand compte et n'espérez plus remonter à votre ancienne indépendance. Au premier sujet de mécontentement, la municipalité ou le district vous dira : Vous êtes à notre solde ; nous vous paierons tant que vous nous conviendrez ; si vous cessez de marcher dans le sens de la Révolution, si vous cessez d'être notre esclave et de porter notre joug, nous vous renverrons. »

Le moment viendra, en effet, où on les renverra, et il n'était pas loin.

Le schisme n'avait recruté qu'un petit nombre d'adhérents parmi les prêtres de la Congrégation de la Mission. Malheureusement, deux hommes de valeur, égarés par les sophismes ou entraînés par l'ambition, eurent la faiblesse de prêter le serment : c'était Philbert, curé de Sedan ; et Gratien, supérieur du grand séminaire de Chartres, que M. François avait bien connu. L'Assemblée constituante en fit deux évêques. Gratien ayant pris la défense de la Constitution civile du clergé, M. François le réfuta¹.

1. Il serait difficile de dire quel fut le titre exact de cet ouvrage. Guillon attribue à M. François *Trois lettres sur la juridiction épiscopale en réfutation de Gratien* ; la *Biographie universelle*, *Trois lettres sur la juridiction épiscopale. Réfutation de Gratien* ; Feller, *Trois lettres contre Gratien* ; Boullangier, *Réfutation de Garcin* ; d'Auribeau, *Trois lettres sur la juridiction contre Grégoire*. M. Emile Villette a cru reconnaître dans les *Observations sur les écrits des nouveaux docteurs et en particulier sur deux ouvrages de M. Gratien* (Paris, in-8, 31 pages) la première des lettres de M. François contre Gratien. Cette hypothèse ne semble pas soutenable. La *Biographie universelle* attribue cet écrit à Jabineau ; d'ail-

Une autre voix, plus autorisée, se fit bientôt entendre, et, à plusieurs reprises : celle du Souverain Pontife. Ce fut d'abord une lettre de blâme au cardinal Loménie de Brienne, archevêque de Sens, qui avait prêté le serment ; puis, le 10 mars, le Bref *Quod aliquantum*, en réponse aux évêques députés à l'Assemblée nationale, qui lui avaient envoyé l'*Exposition des principes* ; enfin, le 15 avril, le Bref *Caritas*, par lequel il prévenait tous les fidèles de France que la Constitution civile du clergé était schismatique et même hérétique et sacrilège en plusieurs articles.

Plusieurs assermentés ouvrirent les yeux à la vérité ; la plupart s'obstinèrent dans l'erreur.

M. Camus combattit les deux Brefs du Pape dans un écrit¹ qui fut lui-même réfuté par plusieurs théologiens. A cette occasion, M. François publia, le 8 juin, sa *Première lettre sur les observations de M. Camus contre les deux Brefs du Pape*².

M. François appréciait beaucoup l'*Antidote contre le schisme ou le pense-y bien des catholiques français*³, dont l'auteur était Pierre-Grégoire Labiche de Reignefort, docteur en Sorbonne. Pour mettre ce livre à la portée des fidèles, il en fit un abrégé, qui parut sous ce titre : *Le peuple enfin éclairé ou Réponses courtes et claires aux objections communes des partisans de la religion constitutionnelle*⁴. M. François y expose et y réfute

leurs, Guillon, Feller et les autres auteurs que nous venons de citer nous laissent entendre que les trois lettres furent réunies sous un seul titre.

1. *Observations sur deux Brefs du Pape en date du 10 mars et du 13 avril 1791.*

2. In-8, 32 pages. L'auteur de cette brochure anonyme s'attribue la paternité de *Mon apologie* et de la *Défense*.

3. L'*Antidote* est de 1791 et compte 154 pages, comme on peut s'en assurer par l'exemplaire déposé à la Bibl. nat. Ld⁴ 3610. Les *Supercherries littéraires* ne lui donnent que 32 pages et le datent, comme le *Dictionnaire des anonymes*, de 1792. Il y a eu certainement confusion.

4. Nous lisons, à la suite de ce titre, dans la quatrième édition : quatrième édition, revue et augmentée par l'auteur de *Mon apologie*. Le

avec beaucoup d'esprit vingt-huit objections populaires, dont voici quelques spécimens :

Pourquoi tous les ecclésiastiques ne s'accordent-ils pas à condamner l'erreur, si elle existe? — La messe des intrus et des jureurs n'est-elle pas aussi bonne que celle des autres prêtres? N'est-ce pas le même sacrifice? — Mais ce n'est pas le prêtre que je prie quand j'assiste au sacrifice de la messe; c'est Jésus-Christ. Or, le bon Dieu n'a pas juré. J'y vais d'ailleurs dans la bonne foi. — Quoi! plus de messe, plus de sacrements, plus de culte public! Comment nous soutenir dans le bien étant privés de ce secours? Nous serons comme des protestants. — Mais qui instruira nos enfants? — Pourquoi se donner tant de mouvement? Pourquoi tant parler et tant écrire? Le mal est sans remède.

Dans sa seconde édition, M. François prend la peine d'exposer et de réfuter cette objection : le ciel semble favoriser la nouvelle religion; nous n'eûmes jamais de plus belles moissons.

L'Assemblée législative, qui prit la place de la Constituante, multiplia les mesures vexatoires contre le clergé resté fidèle. Elle vota, le 29 novembre, une nouvelle formule de serment : « Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution du royaume décrétée par l'Assemblée nationale constituante aux années 1789, 1790, 1791. »

Tout ecclésiastique qui ne prêterait pas ce serment était déclaré suspect; il ne pouvait plus toucher ni

style est, de la première à la dernière page, celui de M. François. Notons que l'auteur de l'*Antidote* a fait lui-même un extrait de son ouvrage sous ce titre : *Le peuple enfin éclairé ou le Pour et le Contre de la nouvelle religion. Dialogue familier entre un catholique et un constitutionnel.* (Paris, 1792, in-8, 24 pages.)

pension ni traitement sur le trésor public, et devait, sous des peines graves, si, pour motif de sûreté générale, le Directoire du département l'ordonnait, s'éloigner du lieu où il avait sa résidence habituelle.

Louis XVI fit savoir à l'Assemblée, le 19 décembre, qu'il refusait de sanctionner ce projet de loi. M. François sentit le besoin de dire tout haut qu'il approuvait l'acte royal. De là son *Apologie du Veto*¹.

Presque tous les écrits de M. François furent réédités, quelques-uns jusqu'à sept fois, ou même davantage. Il est probable que nous ne les connaissons pas tous. Il serait étonnant que, dans les huit premiers mois de l'année 1792, M. François, si fécond jusque-là, n'eût rien produit. On voit que M. Boullangier avait raison de dire de M. François qu'il fut « un des plus ardents et des meilleurs défenseurs de la religion catholique, apostolique et romaine contre le serment et contre les écrits des partisans de ce serment ».

III. — *Le martyr de la foi*

Après avoir poussé au refus du serment, M. François ne pouvait rester indifférent devant les privations de ceux qui, pour avoir suivi ses conseils, avaient sacrifié leur position. Il reçut dans son séminaire, en novembre 1791, le curé de Genevrières (Haute-Marne), Nicolas Colin, qui avait appartenu, de 1747 à 1770, à la Congrégation de la Mission. Le 12 août 1792, dix-huit ecclésiastiques, privés de leur emploi pour refus de serment, se trouvaient réunis à Saint-Firmin².

1. *Apologie du Veto opposé par le roi au décret des 16 et 20 novembre sur le serment exigé des prêtres* (Paris, in-8, 55 pages). D'Auribeau, Guillon, la *Biographie universelle* et M. Boullangier attribuent cet opuscule à M. François.

2. Relation de M. Boullangier.

Nous connaissons la plupart des noms. C'était, outre Nicolas Colin, Jean-Charles Caron, curé de Collégien (Seine-et-Marne), ancien prêtre de la Mission (1750-1770); Pierre Bonzé, curé de Massy (Seine-et-Oise); Pierre Brisse, chanoine et grand pénitencier de l'église de Beauvais; Jean-Pierre le Laisant et son frère Julien; Jean-Joseph de la Vèze, aumônier de l'Hôtel-Dieu; Jacques Dufour, vicaire de Maisons-Alfort (Seine); Marie-François Moufle, vicaire de Saint-Merry; Jacques-Léonard Rabé, vicaire à l'hôpital des Enfants-Trouvés; Georges-Jérôme Giroust, vicaire de Gennevilliers (Seine); Chevillard et Laforestier. Nicolas Gaumer et Jean-Henri Gruyer, prêtres de la Mission, chassés tous deux de Versailles, s'étaient également réfugiés à Saint-Firmin.

Lors du sectionnement de Paris en quarante-huit quartiers, au mois de juillet 1790, Saint-Firmin fut compris dans le territoire de la section dite du Jardin des Plantes¹. M. François était en excellents termes avec les administrateurs. Il leur loua, pour la modique somme de quatre cents livres, une aile et deux galeries. Le corps de garde s'installa dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, le comité civil occupa le second et le comité militaire l'étage supérieur².

Le comité civil se composait de seize commissaires nommés en assemblée générale par les citoyens de l'arrondissement qui prenaient la peine d'apporter leurs suffrages. C'est à lui que revenait le soin d'exécuter les ordres de l'assemblée, à laquelle, d'ailleurs, il avait l'habitude d'imposer ses décisions³.

1. Mortimer-Ternaux, *Histoire de la Terreur*, 7 vol. in-8, Paris, 1862-1866, t. I, p. 331.

2. *État du local* (3 février 1792); *État des personnes composant le séminaire Saint-Firmin* (23 mars 1792), (Arch. nat., S. 6850); Relation de M. Boullangier.

3. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. I, p. 337; Ignace Laurent, *Souvenirs*

Les chefs de la section, que l'on trouvait trop modérés, furent destitués le 10 août et remplacés par des patriotes éprouvés. L'assemblée générale se tenait à Saint-Victor¹. Le président, un petit homme à cheveux noirs, présidait en gilet, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux épaules. Tout le monde était admis, même les femmes et les enfants; tout le monde pouvait présenter des motions. On applaudissait les vœux les plus extravagants.

« L'invention des séances nocturnes et la prétendue permanence des assemblées, écrit Laurent, les réduisaient à un petit nombre de membres dans les moments précieux, dont on savait profiter habilement pour faire passer des mesures désastreuses arrêtées d'avance au comité. De là les variations, les inconséquences, les folies et les crimes de quelques réunions sectionnaires; de là le mot si connu pour lors : tu raisones comme un sectionnaire. »

Si encore les sectionnaires du Jardin des Plantes s'étaient contentés de mal raisonner ! Leurs actes ne valaient pas mieux que leurs raisonnements. Ils décidèrent, le 12 août 1792, que tous les contre-révolutionnaires pris dans l'étendue de la section seraient incarcérés à Saint-Firmin². Le lendemain, on pouvait voir aux portes du séminaire des sentinelles, qui, fidèles à un ordre reçu, laissaient entrer quiconque se présentait et ne laissaient sortir personne³.

Ce même jour, à huit heures du matin, des cris montèrent de la rue. M. Andrieux, supérieur de la

d'un prêtre échappé au massacre de Saint-Firmin en septembre 1792. Le récit de M. Laurent a été publié à Rome en 1915 dans la Positio super Introductione Causae, Summarium ex officio, p. 193 et suiv.

1. Récit de M. Laurent.

2. Notes de M. Boullangier.

3. Arch. nat., T 1458.

communauté de Saint-Nicolas, était emmené, en soutane et nu-tête, au comité de la section. Une heure après, nouvelles clameurs. Douze captifs arrivaient de Saint-Nicolas. De la foule qui les suivait partaient les cris : « A la lanterne ! à la lanterne ! » Un misérable brandissait une hache : « Qu'on me les livre, disait-il, que je les expédie de suite. »

On conduisit les prisonniers à la salle du comité civil, puis à celle du comité militaire, où un domestique leur servit à dîner. Pendant ce temps, M. Boulanger faisait préparer leurs chambres. Comme les draps de lit n'étaient pas en nombre suffisant, un commissaire courut à Saint-Nicolas et en apporta dix-sept paires¹.

A trois heures du soir, Saint-Firmin recevait de nouveaux hôtes ; c'étaient les prêtres de la maison des Nouveaux-Convertis et une partie du personnel de l'hôpital de la Pitié, à savoir des prêtres insermentés, un sacristain, d'anciens maîtres d'école, une sœur et deux servantes. Cinquante hommes, armés de piques et de baïonnettes, accompagnaient les captifs, qu'une foule hostile poursuivait de ses insultes et de ses menaces. En tête marchait Pierre Guérin du Rocher, supérieur des Nouveaux-Convertis. Ce même jour, Charles-François Lhomond, le savant latiniste, Pierre-François Hénocq, professeur au collège du Cardinal-Lemoine, l'abbé Haüy, si connu par ses découvertes en minéralogie, et d'autres ecclésiastiques vinrent grossir le nombre des prisonniers. Les trois femmes prises à la Pitié furent élargies avant la nuit.

Le lendemain, fut enfermé un vieillard de soixante-sept ans, Pierre-Jean Garrigues. Le département ordonna la mise en liberté de l'abbé Haüy. A

1. Arch. nat., T 1458.

Thouin, qui venait le chercher, le savant académicien répondit : « Je suis trop heureux de partager la captivité de mes compagnons. Laissez-moi ici jusqu'à demain. » Le lendemain, jour de l'Assomption, il sortit, après avoir entendu la messe¹.

Le 17, à dix heures du soir, Charles-François Magnelin, l'abbé Philibert Fougères, député constituant de Nevers, et Joseph-Marie Gros, ancien curé de Saint-Nicolas, étaient internés à leur tour². Henri-Jean Millet, vicaire de Saint-Hippolyte, et Nicolas Verron, directeur des religieuses de Saint-Aure, à Paris, venaient les rejoindre le 18. Les collègues de Navarre et de Boncourt fournirent aussi leur contingent de prisonniers. On vit arriver, le 23, Pierre-Jacques de Turményes, grand maître de la maison de Navarre; Yves-André Guillou de Kérenrun, vice-chancelier de l'Université; Jean Rey de Kervisic; Pierre Briquet; Jean-Michel Philippot; Michel Binard; Antoine-Claude-Auguste Beaupoil de Saint-Aulaire; et d'autres encore. La section fit, le 26, chez les Eudistes et les Pères de la Doctrine chrétienne, quatre nouvelles captures; le 27, deux.

Dans la nuit du 20 au 30 août, à la suite de l'ordre, donné le 28, de faire arrêter tous les malveillants dans les quarante-huit heures, de nombreuses visites domiciliaires permirent de mettre la main sur onze suspects³. De ce nombre était Claude-Ignace Laurent, curé de Brétigny, qui nous a laissé un intéressant récit de sa captivité. Conduit devant Hu, qui cumulait les fonctions d'épicier et de juge de paix⁴, il fut condamné à la prison. « Conduisez, dit le juge, con-

1. Notes de M. Boullangier.

2. Arch. nat., T 1456.

3. Récit de Laurent.

4. Ce Hu a tout un dossier aux Arch. nat., F¹4745 et Z³72.

duisez le citoyen fraternellement et sans armes à Saint-Firmin. »

« Au moment où je passais le fatal guichet, écrit M. Laurent, mes compagnons d'infortune sortaient de la salle où l'on faisait en commun la lecture de l'*Éti-Feuillant*, seul journal dont l'entrée fût permise en prison. Je trouvai là une foule d'ecclésiastiques de ma connaissance, qui m'accueillirent avec tendresse. C'étaient mes supérieurs, mes maîtres, mes confrères ou mes amis ; ils étaient ou paraissaient fort gais, à un petit nombre près. L'abbé Gros, curé de Saint-Nicolas du-Chardonnet, qui m'avait servi de père pendant quinze ans¹, observa le premier ma tristesse profonde. — Allons, me dit-il, quand on entre, il faut déposer tous ses chagrins à la porte et se promettre de ne point broyer du noir. — Je ne suis pas triste, lui répondis-je, je suis seulement grave et sérieux comme celui qu'on mène à la mort. — Il m'avoua pour lors, mais en particulier, que la nuit précédente lui avait été terrible et qu'il avait cru franchement toucher à sa dernière heure, tant étaient affreux les cris de ces Marseillais, qui traînaient sans cesse de nouveaux détenus à Saint-Firmin. On conçoit que tout cela ne me rendit pas à la joie. Aussi l'une des premières choses que je demandai en entrant en prison, ce fut l'*Exhortation au martyr* de saint Cyprien. Cependant, il fallut songer à se loger. L'abbé Gros m'offrit un petit cabinet fort propre dans son appartement. Je l'acceptai de grand cœur pour être plus près de lui, quoique ce logement, situé au fond du corridor d'un troisième, fût un dangereux cul-de-sac, qui n'offrait aucune issue praticable en cas de besoin. L'abbé Fauchonnet, supérieur des Trente-Trois, qui venait aussi

1. Aux Trente-Trois, où Laurent avait fait ses études.

d'être arrêté, me fit apporter, par le cuisinier du séminaire, notre berceau commun, un lit de sangie, un traversin, un matelas et des couvertures. J'écrivis ensuite aux dames de Verthamon pour avoir du linge par le même cuisinier, sur le dévouement duquel nous pouvions compter. »

Les prisonniers furent au complet le lendemain avec trois nouveaux venus. Cela faisait un total de quatre-vingt-treize¹. Le bâtiment regorgeait.

Les détenus étaient obligés de s'acheter tout ce dont ils avaient besoin. La section ne leur fournissait rien, pas même la nourriture. Les riches aidaient les pauvres. M. Boullangier se dépensa sans mesure et mit tout son matériel à la disposition de ses hôtes. Les repas se prenaient en commun au rez-de-chaussée, dans un grand corridor voûté. On ne les laissait pas manger tranquilles. Des indiscrets les regardaient par les fenêtres. Un jour, la porte s'ouvrit et ces mots retentirent dans la salle : « Voilà la table de Coblenz². »

On laissait aux prisonniers une certaine latitude pour accomplir leurs exercices de piété. Nous avons vu que l'abbé Haüy entendit la messe au séminaire le

1. *État du nombre des prêtres réfractaires détenus à Saint-Firmin et périés le 3 septembre 1792.* (Arch. de l'Hôtel de Ville de Paris, reg. D 78, pièce 6 et Bibl. nat., fr. 6574.) Cette liste, datée du 12 octobre 1792, reproduit les noms de tous les détenus, même de ceux qui ont pu se sauver. Elle ne comprend que quatre-vingt-douze noms. Un post-scriptum, ajouté après le 16 mars 1793, nous apprend que ceux de M. Gruyer et de M. Grimaldy ont été oubliés. Ce post-scriptum lui-même est quelque peu erroné. Le nom de M. Gruyer se trouve sur la liste du 12 octobre, mais déformé, car « Guillier (Jean-Henri) cinquante-neuf ans » n'est autre que Gruyer (Jean-Henri), cinquante-neuf ans. Il y aurait donc eu quatre-vingt-treize détenus; ce nombre est celui que donnent le procès-verbal de la section des sans-culottes, du 7 septembre 1792 (Arch. de l'Hôtel de Ville de Paris, carton 312), et une lettre du comité de la section des sans-culottes (voir Mortimer-Ternaux. *op. cit.*, t. III, p. 546). Si les scellés ne furent apposés que sur quatre-vingt-neuf chambres, cela tient à ce que plusieurs chambres contenaient deux prisonniers.

2. Notes de M. Boullangier.

15 août. Le chevalier de Villette communia tous les jours pendant les trois dernières semaines de sa vie. M. François confessa beaucoup; il fit lui-même une retraite spirituelle et une confession générale¹.

Le procureur et les domestiques circulaient librement dans la maison et pouvaient ainsi se rendre compte des besoins des prisonniers, auxquels il était interdit de passer d'une galerie à l'autre. A chaque extrémité et au milieu des galeries était postée une sentinelle, armée d'une pique, d'un sabre ou d'une baïonnette. Tout ce qui venait de l'extérieur était soumis au visa des commissaires.

Ces derniers, au nombre de six, avaient pour fonctions « d'introduire tous les gens du dehors qui venaient nous faire visite, écrit Laurent, d'assister aux conversations qu'ils avaient avec nous, de lire toutes les lettres qu'on nous adressait et que nous écrivions nous-mêmes, d'examiner dans le plus grand détail tous les paquets qui entraient et sortaient par le guichet, de nous surveiller personnellement, d'épier tous nos propos, d'observer toutes nos démarches et de rendre en un mot notre position aussi douloureuse qu'il était possible de le faire... Ces messieurs arrivaient souvent assez tard et partaient toujours de bonne heure; ils s'absentaient quelquefois dans le cours de la journée. Or, quand il n'y avait point de commissaire dans l'intérieur de la maison, aucune personne du dehors ne pouvait parvenir jusqu'à nous. La consigne était formelle et sévèrement exécutée ».

Malheur aux domestiques qui servaient d'intermédiaires entre le dedans et le dehors, s'ils étaient surpris! Ils risquaient leur tête.

Les prisonniers trouvaient souvent le moyen de

1. Notes de M. Boullangier.

tromper la vigilance de leurs gardiens. Les visiteurs, qui n'étaient autres parfois que des prêtres déguisés, faisaient passer en cachette aux détenus des lettres, du tabac ou de petits secours. Ah ! si Henriot l'avait su !

Henriot, un ancien commis de barrière devenu commandant du bataillon des sans-culottes, était l'un des six commissaires. « Cet homme, qui paraissait n'avoir guère plus de trente ans, écrit encore Laurent, était bien pris dans sa petite taille et aurait eu naturellement une assez bonne figure ; mais, véritablement convulsionnaire, il avait à coup sûr une fièvre chaude continue avec redoublement, car il criait toujours, il écumait sans cesse et je ne lui ai jamais vu que les yeux étincelants d'un frénétique ou d'un enragé. La moindre apparence d'humeur ou d'impatience de la part des prisonniers le courrouçait au plus haut point. D'un autre côté, leurs politesses lui semblaient inciviques ou suspectes. Si vous lui parliez le chapeau bas, vous étiez un esclave ; si vous parliez la tête couverte, vous étiez un insolent ; si vous l'appeliez *Monsieur*, il jetait les hauts cris ; si vous l'appeliez citoyen, il levait les épaules, grommelait entre ses dents, quelquefois même il s'emportait avec violence. Chacun le redoutait et le fuyait comme une bête féroce qu'il était impossible d'apprivoiser, et tous ceux qui se respectaient un peu aimaient mieux attendre et souffrir que d'avoir recours à lui. Heureusement, ce bouledogue, appelé souvent ailleurs par le devoir de sa charge, ne paraissait guère en prison. Trinquesse et Meunier étaient les plus assidus de tous. »

Trinquesse, sculpteur, était très honnête et plein de bienveillance pour les prisonniers¹. Il avait empêché

1. Récit de M. Laurent et notes de M. Boullangier.

2. Relations de M. Boullangier et de M. Laurent.

l'incarcération de plusieurs prêtres. « C'était sans contredit, dit Laurent, le meilleur de nos geôliers, et il eût été bien meilleur encore s'il eût osé se livrer à la pente naturelle de son cœur. »

Meunier, marchand de vin, était « ignorant, grossier, vain, stupide et révolutionnaire à l'excès ». Il eut l'impudence de dire un jour à l'abbé Gros, qui l'avait sauvé deux fois de la banqueroute : « Je vous ai eu quelques obligations dans le temps, mais, depuis que j'ai senti mon égalité, tout est fini entre nous. »

Thierry, tapissier, n'était pas mauvais au fond, mais sa modération passée l'avait rendu suspect et il sentait le besoin de se faire pardonner.

Faisaient encore partie du groupe des commissaires un perruquier, homme simple et goguenard, qui ne détestait pas les aristocrates et ne paraissait guère à Saint-Firmin, et un gros et grand boucher « singulièrement inégal et grossier, obligeant et bienveillant parfois..., parfois aussi fâcheux; rude et bourru, qui offrait volontiers ses services aux prisonniers, mais se montrait moins empressé à agir qu'à promettre¹ ».

Par sa gaieté, qu'il cherchait à rendre communicative, l'abbé Gros réussissait, à certaines heures, à chasser la tristesse et l'ennui du cœur des prisonniers. Les commissaires leur permettaient de se réunir dans une salle commune pour entendre la lecture de l'*Éti-Feuillant*, le seul journal autorisé². La lecture finie, on échangeait ses impressions. L'*Éti-Feuillant* racon-

1. Récit de Laurent.

2. L'*Éti-Feuillant*, qui avait pour principal rédacteur Étienne Feuillant, était couramment désigné par les contemporains sous le titre de « journal des frères Chaigneau », ou « journal de la rue de Chartres ». Il paraissait le soir en quatre pages. Après les séances de nuit, une édition spéciale de quatre pages se vendait le matin. Le numéro tout entier était consacré le plus souvent à la séance de l'Assemblée législative.

tait brièvement et sans commentaire les séances de l'Assemblée législative. Chaque lecture était, pour les prisonniers, une source de tristesse, car les nouvelles devenaient de jour en jour plus mauvaises.

Le 23 août, la section des sans-culottes émit le vœu que le tribunal chargé d'informer sur les crimes du 10 août se hâtât de punir les coupables, et ce vœu fut porté devant l'Assemblée législative par le Conseil de la Commune.

Le 26, le pouvoir législatif décréta la peine de déportation à la Guyane contre les prêtres qui n'auraient pas quitté le royaume avant quinze jours.

Le 28, les sections de Paris reçurent l'ordre d'incarcérer, dans les vingt-quatre heures, tous les malveillants¹.

Le 31, les prisonniers reprirent espoir en apprenant que, la veille, l'Assemblée législative avait cassé la nouvelle municipalité de Paris et rendu ses pouvoirs à l'ancienne. Le boucher-commissaire les tira d'illusion par ces mots : « Que ce soit l'ancienne, que ce soit la nouvelle municipalité qui triomphe, vous êtes également perdus². » Et il disait vrai. Le Conseil de la Commune délégua aux sections, ce même jour, le pouvoir d'examiner et de juger, sous leur responsabilité, les citoyens arrêtés dans la nuit du 29 au 30³.

Le 31, devant la section du Jardin des Plantes, Félix, professeur de musique, proposa de traiter avec bienveillance les prisonniers de Saint-Firmin qui n'avaient violé aucune loi.

1. Papiers Chaumette (*Arch. nat.*, T 604.)

2. Récit de Laurent. Il est presque inutile de noter que le boucher-commissaire ne prononça pas le mot « perdus », mais un autre, plus grossier, que l'on devine.

3. Registre des délibérations de la section des sans-culottes, séance du 31 octobre au matin. (Voir Granier de Cassagnac, *Histoire des Girondins et des massacres de septembre*, t. II, p. 318, d'après le registre des délibérations, séance du 2 septembre 1792, f. 52 v^o.)

Le lendemain, sur l'ordre de la municipalité, était dressée la liste des détenus.

Dans le but d'exciter la populace, on répandit dans le public les bruits les plus ridicules. Les prêtres incarcérés devaient sortir, disait-on, le poignard à la main, et, avec l'aide des prisonniers de Paris et de Bicêtre, massacrer les amis et les défenseurs de la liberté. Le signe de ralliement était un cœur couronné. Les prêtres en avaient déjà distribué des centaines. Quiconque présenterait cette image en disant *Miséricorde* serait épargné; tous les autres seraient massacrés sans pitié. Voilà ce qu'on répétait et ce que des naïfs — leur nombre était grand — croyaient de bonne foi¹.

Le 2 septembre, de sinistres rumeurs commencèrent à circuler dans Paris : des massacres, assurait-on, auraient lieu dans la journée. Sur le mot d'ordre du comité de surveillance, qui siégeait à l'Hôtel de ville, les sections décidèrent d'employer les moyens violents. Un membre de la section du Luxembourg proposa de purger les prisons en faisant couler le sang de tous les détenus de Paris, et sa motion fut approuvée. La section de la Poissonnière alla plus loin; ses membres adoptèrent le vœu suivant : « Tous les conspirateurs de l'État actuellement détenus dans les prisons d'Orléans et de Paris seront mis à mort avant le départ des citoyens qui volent à la frontière; les prêtres, les femmes et les enfants d'émigrés seront placés sans armes au premier rang de l'armée qui se rend sur les frontières. »

Quand, dans l'après-midi, les horloges de la capitale sonnèrent deux heures, le tocsin se fit entendre, accompagné de roulements de tambour, et les tristes

1. Notes de M. Boullangier.

scènes de carnage qui devaient déshonorer Paris et l'humanité, commencèrent à se dérouler. A deux heures et demie, quelques victimes étaient mises à mort rue Dauphine. A trois heures, les assassins arrivèrent à l'Abbaye; à quatre heures, ils étaient aux Carmes.

Pendant ce temps, un jeune homme au cœur généreux entra à Saint-Firmin, poussé par le désir de sauver quelques prêtres. « Élevé à Navarre, écrit l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire¹, j'avais vingt ans en 1792; j'ai aspiré à sauver mes honorés maîtres, le grand-maître, le proviseur et les professeurs de mon collège et, de plus, les professeurs du collège le Cardinal-Lemoine, où je demeurais avec Haüy et Lhomond. Profitant du désarroi occasionné par le tocsin et d'intelligences acquises à prix d'argent, j'ai pénétré, à deux heures, le 2 septembre, dans la prison de Saint-Firmin. Je m'étais procuré la carte et les insignes d'un commissaire. Si le bon M. Kérenrun et mes autres maîtres n'ont point accepté de sortir, cela a tenu à un excès de délicatesse, à la crainte de compromettre le sort des autres ecclésiastiques. »

A quatre heures, l'Assemblée générale de la section des sans-culottes tenait séance sous la présidence de Darbel, sculpteur statuaire. Dès l'annonce des premiers massacres, elle pensa aux prisonniers de Saint-Firmin et vota la mise en liberté de ceux qui ne s'étaient pas rendus coupables du crime de contre-révolution.

Quelques instants après, arrivaient des délégués du poste Saint-Firmin. Émus, disaient-ils, par le bruit qui se répandait, que des malveillants allaient se porter au séminaire pour délivrer les détenus, ils

1. Fragment d'une lettre de ce savant. (Voir *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Paris, 1847, in-8, p. 17, en note.)

venaient demander ce qu'il fallait faire des canons. « Rentrez dans les jardins les drapeaux et les canons, leur répondit l'Assemblée, et confiez-les à la garde des citoyens armés¹. »

Bientôt, apparut le juge de paix Hu, envoyé par le comité de surveillance pour remettre au chef de légion un message mystérieux. « Je suis chargé, dit-il à l'Assemblée, de la recherche des traîtres et j'ai requis, à cet effet, la force publique aux portes de Saint-Firmin. Je ne puis dévoiler mon secret qu'au président. L'Assemblée le connaîtra quand l'exécution sera commencée. » Et il repartit, après avoir parlé au président, qui lui donna douze citoyens armés pour grossir son escorte.

A partir de ce moment, il fut interdit de sortir de l'Assemblée. Un citoyen demanda qu'à Saint-Firmin les civils fussent séparés des ecclésiastiques. On rejeta sa motion sous prétexte que les civils, ayant fait cause commune avec les prêtres réfractaires, méritaient le même sort².

Revenons à Saint-Firmin. La rentrée des canons dans le jardin était de mauvais augure; les prisonniers, toutefois, ne perdaient pas tout espoir. A huit heures du soir, M. Boullangier allait à la cuisine. Un garçon boucher, qu'il connaissait à peine, l'arrêta, le prit par la main, et lui dit tout en larmes : « Mon cher ami, sauvez-vous, on doit vous égorger tous ce soir. Mon maître pleure chez lui sur votre sort; il n'a osé venir jusqu'ici pour vous en informer. »

Le procureur craignit un piège. « Attendez un peu », répondit-il. Et il courut chez M. François pour

1. *Registre des délibérations*, fol. 57 v^o.

2. *Mortimer-Ternaux, op. cit.*, t. CXI, p. 275, d'après le registre des délibérations, séance du 2 septembre 1792, fol. 52 v^o.

lui rapporter le propos du boucher. « Ce n'est pas possible, observa le supérieur ; il est prudent, toutefois, d'envoyer le domestique aux informations. »

M. Boullangier revint à la cuisine, pria le domestique d'aller en toute hâte se renseigner à la section et entra dans l'office de la dépense, où il trouva le garçon boucher, qui se fit suppliant. « Le massacre a déjà lieu aux Carmes. Les assassins doivent venir ici ; dans un quart d'heure, il ne sera plus temps ; venez, suivez-moi. »

Sur ces entrefaites, arrivèrent deux jeunes gens. L'un d'eux était armé d'un fusil, surmonté de sa baïonnette. Ils unirent leurs instances à celles du garçon boucher. « Et le corps de garde qui est à la porte de la maison, le comptez-vous pour rien ? leur répondit M. Boullangier ; est-ce qu'il ne nous défendra pas ? — Il va venir quatre mille brigands sur vous, lui répliquèrent ses sauveurs, comment voulez-vous que le corps de garde leur résiste ? D'ailleurs, ne comptez pas sur le corps de garde ; plusieurs gardes se joindront sans aucun doute aux massacreurs. »

Le procureur, ému de ce qu'il venait d'entendre, remonta chez M. François, le supplia de faire ses préparatifs de départ, alla porter à un prisonnier du pavillon vieux un chapeau oublié au pavillon neuf et redescendit à la cuisine. Il y retrouva ses trois libérateurs, partit avec eux, traversa, sans rencontrer de résistance, la bande des sans-culottes qui arrivaient au corps de garde pour les patrouilles de la nuit et se trouva enfin dans la rue.

Tout danger était écarté. Le garçon boucher pleurait de bonheur. Il embrassa M. Boullangier et s'apprêtait à disparaître. « Tenez, lui dit le procureur, je ne sais que faire pour vous témoigner ma reconnaissance, prenez ce louis. » Et comme le jeune homme

refusait, il ajouta : « Courez au séminaire et dites à mes confrères que je suis sain et sauf hors de Saint-Firmin¹. »

L'alarme ne tarda pas à se répandre parmi les prisonniers. Ce fut probablement cette nuit-là que M. Gros écrivit son testament, qui est daté du 2 septembre 1792². Comme on lui indiquait une cachette, où les assassins pourraient bien ne pas le trouver, il répondit noblement : « Le peuple sait que je suis ici ; il m'en veut spécialement ; s'il ne me trouve pas, il bouleversera la maison ; ceux qui se seront cachés seront égorgés avec moi ; il vaut mieux que je sois seul sacrifié et que les autres soient épargnés³. »

Tous les prisonniers n'eurent pas les scrupules de M. Gros. Plusieurs d'entre eux réussirent à fuir. « J'ai passé la nuit du 2 au 3 septembre sur une échelle en dehors de Saint-Firmin, écrit Geoffroy Saint-Hilaire⁴, et douze ecclésiastiques, qui m'étaient inconnus, échappèrent le 3, à quatre heures du matin. L'un d'eux se blessa le pied, je le portai dans un chantier voisin, où, pour courir à d'autres infortunés, je fus forcé de le laisser et d'où il réussit à s'évader. » Ce blessé n'était autre qu'Étienne de Langres, prêtre de la Mission. Il fut recueilli par un citoyen compatissant, qui le logea dans sa maison⁵.

Au nombre des ecclésiastiques que Geoffroy Saint-

1. Notes de M. Boullangier. Ce missionnaire passa le temps de la Révolution en Angleterre ; il occupera plus tard dans sa Congrégation restaurée les postes de procureur général et d'assistant général.

2. On trouve une copie de ce testament aux Archives nationales, T 1458. Il n'est pas vrai, comme l'a écrit Barruel (*Histoire du Clergé pendant la Révolution française*, p. 265), que M. Gros ait légué tous ses biens aux pauvres.

3. Notes de M. Boullangier.

4. *Op. cit.*, p. 17.

5. Notes de M. Boullangier.

Hilaire réussit à sauver, se trouvait M. de Ferrières, diacre du collège de Navarre.

Il était cinq heures et demie quand les brigands entrèrent à Saint-Firmin. Ils parcoururent la maison, enfoncèrent les portes à coups de crosse, se saisirent de tous les prisonniers qu'ils rencontrèrent et les amenèrent avec eux. A la vue des bandits, M. Gaumer courut prévenir M. François. On l'aperçut. Il s'enfuit à toutes jambes, franchit une petite cour, monta sur un toit, reçut un coup de feu sur le chapeau, qui tomba et qu'il ramassa, laissa un pan de son habit sur une grille hérissée de pointes très aiguës, pénétra dans le collège du Cardinal-Lemoine, traversa les bâtiments et la cour, où se trouvaient des gens armés, et réussit à s'échapper¹. M. Briquet essaya, lui aussi, de se sauver par les toits ; on le rattrapa².

MM. Lhomond, Étienne Le Doux, de Létang, Lafontaine, Lafontan, Bouchard, des Moulins et Martin furent mis sous la sauvegarde de la loi, par ordre du Département³. Les administrateurs de la section demandèrent que M. François eût le même privilège ; ils ne furent pas écoutés.

Les captifs furent conduits dans la rue Saint-Victor. Comme la foule s'enfuyait pour ne pas assister à cette immolation publique, les bourreaux rentrèrent dans la maison, où ils commencèrent leur triste besogne.

M. François, un vicaire de Saint-Étienne et un prêtre de la paroisse de Saint-Nicolas montèrent dans la salle du comité civil, espérant y trouver un refuge. On les jeta dans la rue et là des femmes les achevèrent au

1. D'Auribeau, *op. cit.*, t. I, p. XXXIII-XXXIV.

2. Guillon, *op. cit.*, t. III, p. 326.

3. Bibl. nat., ms. fr. 6574 et Lb³⁹ 10885 ; Arch. de l'Hôtel de ville, reg. D⁷⁸, pièce G. Il ne faut donc pas croire Barruel, qui attribue à la populace la libération de ces prisonniers (*op. cit.*, p. 458).

moyen de massues dont on se sert pour battre le plâtre¹.

La plupart des victimes furent frappées dans leurs chambres et précipitées par les fenêtres, alors qu'elles respiraient encore. On vit des bourreaux s'amuser à balancer les corps par les pieds dans le vide avant de les laisser tomber sur le sol.

L'abbé de Copenne était couché brûlant de fièvre; on le prit sur son lit et on le jeta sur le pavé². Un des maîtres d'école de la Pitié demanda le temps de réciter un *Pater*; on le lui refusa. Pottier, ancien supérieur des Eudistes de Rouen, exhorta ses bourreaux tant qu'il eut un souffle de vie³. Gros fut frappé d'un coup de bûche par une femme qui avait mérité le surnom de « Tueuse »; il tomba sur ses genoux, joignit les mains, s'inclina, la face contre terre, et reçut un autre coup, qui l'acheva⁴.

On a raconté que, voyant un de ses paroissiens au nombre des assassins qui l'entouraient, il lui dit : « Mon ami, je vous connais »; et qu'il aurait reçu cette réponse : « Et moi aussi je vous connais et je sais les services que vous m'avez rendus; mais ce n'est pas de ma faute; la nation veut que vous périissiez et je suis payé pour vous tuer. » Ce disant, le monstre aurait fait un signe et d'autres bourreaux se seraient joints à lui⁵.

1. Notes de M. Boullangier. Une des salles du second mises à la disposition du comité civil donnait sur la rue (cf. Arch. nat., 6850). C'est de là que furent précipités M. François et ses compagnons.

2. Rapport de M. Guillée, 1818-1819. (Bibl. nat., Lf³² 132.)

3. Notes de M. Boullangier.

4. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 274, note, d'après la déposition du témoin Talin.

5. Incident signalé par l'abbé Bossu, curé de Saint-Eustache (*Éloge funèbre des prêtres victimes de la Révolution*, 1803); Maton de la Varenne (*Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France, 1792*, p. 371); Guillon (*Les Martyrs de la foi*, t. III, p. 237).

Plusieurs prisonniers restés à Saint-Firmin eurent la vie sauve. Un garde national, venu au séminaire avec l'intention d'arracher à la mort le premier prêtre qu'il trouverait, réussit à délivrer M. Imberty.

M. Laurent resta quarante-huit heures assis sur la soupape qui fermait le grenier dans lequel il s'était réfugié. Il sortit de sa cachette tout tremblant, craignant de rencontrer des égorgeurs¹. Il fut remis, par ordre du département, à la section du Panthéon français, qui le réclamait².

M. Adam eut aussi l'heureuse idée de se cacher au grenier. Le département le confia au citoyen Vallé, qui proposait de lui donner asile³.

M. Magnelin, vicaire de Saint-Hippolyte, resta longtemps immobile, accroupi derrière un vieux fauteuil, sous la mansarde d'un grenier, d'où il n'osait sortir. On l'y découvrit le 4 septembre au soir. Il fut mis en liberté le 7⁴.

Un prêtre s'enferma dans les privés. Sommé de sortir, il répondit d'un ton docile : « Je vais à vous, citoyen, je me dépêche. » Le sans-culotte qui l'interpellait n'eut pas la patience d'attendre ; il partit et l'ecclésiastique fut oublié. On ne nous a pas conservé le nom de ce détenu ; c'est vraisemblablement René-Joseph Vivoix, élève au séminaire des Trente-Trois.

La liste officielle porte à seize le nombre des prisonniers échappés au massacre ; il y aurait donc eu soixante-dix-sept victimes⁵.

1. Récit de M. Laurent.

2. Arch. de l'Hôtel de Ville, reg. 78, pièce 6 ; Bibl. nat., ms. fr. 6574, f° 73.

3. *Ibid.*

4. Arch. de l'Hôtel de Ville, reg. 78, pièce 6 ; récit de Laurent.

5. L'*Etat officiel* du 12 octobre mentionne soixante-seize victimes ; mais, comme il a été dit plus haut, le nom de M. Grimaldy a été oublié. Une lettre du secrétaire du comité de la section des sans-culottes parle de soixante-dix-neuf morts. (Voir Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 546.)

La rage des assassins s'exerça jusque sur les cadavres. Barruel prétend que M. Gros eut la tête coupée et qu'on la promena en triomphe, tandis que le reste du corps était traîné dans la boue¹. Les restes des martyrs furent entassés dans des tombereaux. On eut alors le spectacle écœurant d'hommes et de femmes dépouillant les cadavres, montant sur eux, leur coupant les bras, les jambes, la tête, arrachant les yeux avec des ciseaux et montrant ces horribles trophées aux passants, aux cris répétés de : « Vive la nation² ! » La municipalité donna ordre de porter les corps aux catacombes de la Tombe-Issoire.

Leur travail terminé, les assassins se rendirent au comité de la section pour y chercher leur salaire. Le trésorier leur déclara que, pour la régularité des comptes, il devait prendre leurs noms. « Qu'à cela ne tienne ! » répondirent-ils, et ils le lui donnèrent³. L'argent leur fut distribué sur la présentation d'un bon délivré par un des chefs de bataillon⁴. Les uns reçurent vingt-quatre livres, d'autres douze, dix ou seulement cinq⁵. Humbert Henriot s'était blessé durant son travail ; il eut cinquante livres et fut envoyé en traitement à l'hôpital de la Pitié jusqu'à complète guérison. Un membre du comité ayant eu le malheur de faire des observations à l'un des chefs de la bande, celui-ci montra d'un geste farouche la fenêtre d'où, le même jour, M. François était tombé sur le sol. Un

1. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, p. 460.

2. Notes de M. Boullangier.

3. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 275-276.

4. Notes de M. Boullangier.

5. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, p. 275. Cet auteur a consulté, dans le dossier criminel de l'an II, une liste de dix-huit individus, qui est ainsi intitulée : « Nom des personnes qui ont exigé par la violence un salaire, après avoir fait périr les prêtres qui étaient détenus à Saint-Firmin dans la journée du 3 septembre 1792, l'an IV de la liberté et le 1^{er} de la République. »

perruquier, qui réclamait comme les autres, n'était pas de la section des sans-culottes ; on lui refusa son salaire ; il se retira désolé d'avoir assassiné pour rien¹. Une femme vint plaider la cause de son mari, qui, ayant tué, disait-elle, dix réfractaires, méritait une bonne récompense². Le soir même, les assassins s'attablaient aux auberges du voisinage et y dépensaient le peu d'argent qu'ils venaient de toucher³.

Les individus que la section des sans-culottes avait employés à l'enlèvement des cadavres réclamèrent, eux aussi, leur paye. Ils la demandèrent, le 4, à l'Assemblée générale des sans-culottes, qui les renvoya au ministre de l'Intérieur. On lit dans le procès-verbal de la séance : « Quatre citoyens qui ont servi à l'expédition des prêtres de Saint-Firmin sont venus réclamer le paiement de leur salaire, qu'ils estiment douze livres, pour deux jours chacun, savoir Gilbert Petit, Nicolas Guy, Michel Lepage et Pierre-Henri Corcin. L'Assemblée a ordonné qu'il leur serait donné des mandats sur le ministère de l'Intérieur pour leurs douze livres chacun⁴. »

Au ministère, les assassins furent poliment éconduits et renvoyés à la municipalité⁵. « Un matin, dit Louvet, quatre hommes arrivèrent dans la maison du ministre de l'Intérieur et s'adressèrent au citoyen Faypoult, chef de bureau. Ils avaient des piques et une épée de deuil ensanglantée ; ils venaient chercher le prix de leur travail, que le ministre de l'Intérieur devait leur remettre, leur avait-on dit. Le citoyen

1. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, p. 275-276.

2. Notes de M. Boullangier.

3. Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, p. 276.

4. Citation de Granier de Cassagnac, *op. cit.*, t. II, p. 86.

5. Arch. nat., F⁷ 4430, f^o 12 v^o ; Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 526.

Faypoult, malgré les horribles explications qu'on lui donnait, feignit toujours de ne pas comprendre l'espèce d'ouvrage dont le payement lui était demandé. Observez que, pendant l'étrange colloque, un des ouvriers, accablé de la double ivresse du sang et du vin, s'était mis sur un fauteuil, où il était déjà assoupi. — On vous a donné de l'ouvrage, disait toujours Faypoult ; vous dites avoir bien travaillé ; vous demandez qu'on vous paye ; rien n'est plus juste ; mais adressez-vous donc à ceux qui vous ont employés. Enfin les bourreaux, assez mécontents, réveillèrent leur camarade et partirent. »

Ils partirent, munis du mandat que leur avait délivré l'Assemblée des sans-culottes et sur lequel un employé du ministère avait écrit : « Le ministre de l'Intérieur, responsable comme fonctionnaire public, ne peut et ne doit ordonner de payement que d'après les formes commandées par la loi. Il faut que toute dépense de la commune soit arrêtée par la municipalité du lieu ; aussi c'est à la municipalité de Paris que la section des sans-culottes doit s'adresser pour faire régler les dépenses faites dans son sein ; en conséquence, il est forcé de renvoyer ou à leur section même ou à la municipalité les porteurs du mandat ci-joint. »

Repoussés par le ministère, Petit, Guy, Lepage et Corcin s'adressèrent à la municipalité, qui leur remit le même jour les 48 livres demandées pour les travaux manuels auxquels ils s'étaient livrés pendant deux jours en expédiant les prêtres de Saint-Firmin¹.

Les autorités s'efforcèrent d'étouffer l'émotion que commençait à provoquer la nouvelle des massacres des 2 et 3 septembre. Nous possédons le rapport dressé, le 3 septembre, par l'état-major de la garde nationale.

1. Arch. nat., F⁷ 4430, f^o 12-13 ; Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 526.

Rien de plus cynique. « Première légion, rien de nouveau. » Cette légion était chargée d'assurer la tranquillité dans le quartier Saint-Victor, où se trouvait Saint-Firmin. Continuons : « Deuxième légion : rien de nouveau. Quatrième légion : n'a pas envoyé son rapport. Cinquième légion : deux clercs de notaire dans la section du Temple, convaincus d'avoir crié : « Vive le roi ! », etc., ont été arrachés à la garde et immolés. Rien autre. Sixième légion : n'a pas envoyé son rapport. — Une foule de gens armés s'est portée cette nuit dans les prisons et a fait justice des malveillants de la journée du 10. Patrouilles et rondes faites exactement dans les légions ci-dessus ¹. »

Ces horribles calomnies n'ont pu donner le change à la postérité. Il était facile de démasquer l'hypocrisie de pareilles informations ; les historiens n'ont pas eu beaucoup de peine à dégager les responsabilités. Aujourd'hui, la gloire des victimes brille de tout son éclat. Le séminaire Saint-Firmin, autrefois collège des Bons-Enfants, cher de tout temps aux enfants de saint Vincent de Paul, parce qu'il fut le premier berceau de leur Congrégation et le séjour de leur Père, l'est doublement depuis qu'il a été sanctifié par le sang de nombreux martyrs, particulièrement de deux de leurs frères, M. François et M. Gruyer, dont le nom restera toujours synonyme de calme courage et de généreuse abnégation.

JEAN-MARIE GRUYER

Jean-Marie Gruyer naquit à Dôle, le 13 juin 1734, de Denis Gruyer et de Claudine Bruxelle, qui l'élevèrent dans l'amour et la crainte de Dieu.

1. Arch. nat., F7 4426 ; Mortimer-Ternaux, *op. cit.*, t. III, p. 535.

Après son ordination sacerdotale, le futur martyr s'établit dans sa ville natale et prêta son concours au clergé paroissial. Nous ignorons quelles circonstances le déterminèrent, à l'âge de trente-sept ans, à quitter sa famille et son diocèse pour demander son admission dans la Compagnie des prêtres fondée par saint Vincent de Paul. Il y fut reçu le 23 janvier 1771.

Son année de séminaire achevée, il partit pour Angers, où l'Institut avait une maison de missions. C'est là qu'il prononça les saints vœux le 24 janvier 1773:

Ses supérieurs l'en retirèrent, avant la fin de l'année, pour lui confier un poste de vicaire à Notre-Dame de Versailles. Il quitta cette paroisse dans les derniers jours de l'année 1784 pour passer, avec le même titre, dans la paroisse Saint-Louis.

La Révolution l'y trouva. Elle n'eut pas d'abord ce caractère antireligieux qu'elle prit dans la suite. On vit des bandes venues de Paris demander à M. Jacob, curé de Saint-Louis, une messe à leur intention, y assister jusqu'à la fin, crier même *Vive le roi!* sur l'invitation du célébrant, puis, à peine sorties de l'église, se précipiter dans le château de Louis XVI, massacrer les gardes et envahir les appartements.

La nomination de M. Avoine comme curé constitutionnel de Versailles était un premier pas vers le schisme qui devait diviser profondément le clergé du nouveau diocèse. Le jour où l'élu se présenta au presbytère de Saint-Louis, les missionnaires l'accueillirent froidement. Le curé rompit le silence pour lui dire :

— La conduite de cette communauté, Monsieur, ne doit vous laisser aucun doute sur notre façon de penser.

— Je le sais, répondit M. Avoine, et c'est ce qui m'afflige. J'aurais désiré quelques coopérateurs dans une congrégation que j'ai toujours estimée; mais je vois avec douleur que je ne puis pas compter sur elle.

— Vous avez raison, Monsieur, de ne pas vous en flatter. Notre congrégation a toujours fait profession d'obéir au Pape et aux évêques. Ils ont parlé ; ils sont nos maîtres, nos guides et nos pères ; leur doctrine sera toujours la nôtre et leur volonté la règle de notre conduite. Avez-vous lu le nouveau mandement de l'archevêque de Paris ?

— Non, je ne m'en soucie pas ; je sais ce qu'il peut dire. Quant au Pape, il fait son métier.

— Comme vous parlez, Monsieur, du chef de l'Église universelle !

— Bah ! vous verrez que le Pape finira par approuver la nouvelle Constitution ; n'a-t-il pas approuvé la Régale après l'avoir condamnée¹ ?

Les partisans de la nouvelle Église eurent bientôt l'occasion de se déclarer par la prestation du serment auquel la loi obligeait tous les fonctionnaires publics. Il fut décidé que la cérémonie aurait lieu à Notre-Dame, le dimanche 16 janvier, pour tout le clergé de Versailles. L'avant-veille de ce jour, la municipalité n'avait reçu qu'une seule déclaration, celle de Jean Bassal, vicaire de Notre-Dame. Dans l'espoir d'autres défections, la cérémonie fut renvoyée au 23.

Pendant ces huit jours, le clergé de Notre-Dame eut la douleur de voir un autre de ses membres, François Juhel, suivre le triste exemple de Bassal. Le clergé de Saint-Louis donna tout entier l'exemple de la fidélité à l'Église romaine.

En récompense de sa défection, Bassal reçut la cure de Saint-Louis. Le jour de son installation, il prévint le curé par ces mots : « Je vous annonce, mon cher curé, que j'ai pris possession de la cure de Saint-Louis. Vous devez sentir au fond de votre cœur combien le

1. D'Auribeau, *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*, Rome, 1797, in-8, p. 160.

mien doit être déchiré de vous faire une pareille annonce; mais le département exige que dès aujourd'hui je m'empare de mes droits; ainsi je vous prie de dire à nos Messieurs de ne plus se présenter pour aucune fonction; j'y pourvoirai par mes vicaires¹. »

Le clergé de Saint-Louis se dispersa çà et là. Plusieurs vicaires s'établirent dans les quartiers de la ville pour continuer les secours de leur ministère aux fidèles qui refusaient de recourir aux assermentés. M. Gruyer rentra dans son pays natal dans le courant du mois de mai. Après un an de séjour à Dôle, il souffrit de son isolement et vint à Paris pour y mener la vie commune avec ses confrères. Le sauf-conduit qui lui fut délivré à cette occasion porte la date du 18 juin 1792². Cette pièce nous apprend qu'il était de haute taille, qu'il avait les cheveux et les sourcils blancs, le front moyen, les yeux gris-bleu et enfoncés, le nez long, la bouche moyenne, le menton petit et le visage rond.

Le séminaire Saint-Firmin lui fut donné pour demeure. Il le quitta, le 8 août, pour aller à Versailles, où ses affaires l'appelaient, et y revint, le 12 ou le 13, sans savoir qu'il s'enfermait lui-même dans une prison.

Ses derniers jours se confondent avec ceux de M. François, dont il partagea les angoisses et le martyre³.

1. D'Auribeau, *op. cit.*, p. 161.

2. Arch. nat., T 1456.

3. Les deux articles parus dans ce numéro des *Annales* sur abba Ghebra Michaël, M. François et M. Gruyer sont réunis dans un opuscule spécial, que l'on peut se procurer à nos deux maisons-mère.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

40. Gaber (Pierre), prêtre, décédé le 11 juin 1926, à Alitiéna; 59 ans d'âge et 33 de vocation.
41. Portal (Fernand), prêtre, 19 juin 1926, Paris; 70, 51.
42. Bettembourg (Nicolas), prêtre, 8 juillet 1926, Liège; 76, 56.
43. Dean (Valentin), coadjuteur, 12 juillet 1926, Madrid; 24, 7.
44. De Boer (Théodore), prêtre, 18 juillet 1926, Panningen; 38, 16.
45. Diez (Marien), prêtre, 25 juillet 1926, Madrid; 58, 43.
46. Boyle (Antoine), prêtre, 6 août 1926, Blackrock; 81, 52.

NOS CHÈRES SŒURS

- Adèle Sguanci, à Florence (Italie); 73 ans d'âge et 50 de vocation.
- Antonia Pozzati, à Comacchio (Italie); 70, 23.
- Madeleine Alberti, à Potenza (Italie); 74, 49.
- Berthe Grospeter, à Vienne (Autriche); 42, 19.
- Marie Campillo, à Tolède (Espagne); 67, 39.
- Demetria Gonzalez, à Burgos (Espagne); 33, 16.
- Angela Moneo, à Jaen (Espagne); 65, 43.
- Petra Pérez, à Manila; 73, 54.
- Marie Mauricio, à Riquelme de Grenade; 58, 40.
- Agnès Vincent, à Clichy; 23, 4.
- Rosa Meynier, à Constantinople; 81, 57.
- Ismérie Longuemart, à Redon; 82, 60.
- Clémentine Boisil, à Redon; 55, 33.
- Marie Héraud, à Paris; 77, 56.

- Marie Vegais, à Madrid ; 65, 41.
Marie Boyer, à Montluel ; 90, 67.
Régina Khoury, à Bahnes ; 39, 14.
Clotilde Arnal, à Montolieu ; 81, 53.
Josefa Mora, à Madrid ; 64, 39.
Mercedes Parodi, à Vina del Mar (Chili) ; 53, 21.
Ernestine Tavallini, à Turin ; 58, 34.
Jeanne Glorioso, à Galatina (Italie) ; 80, 59.
Françoise Koss, à Dult (Autriche) ; 40, 21.
Maria Bolanos, à Valdemoro (Espagne) ; 30, 10.
Asuncion Manso, à Vigo (Espagne) ; 75, 49.
Felipa Erostarbe, à San Sebastien (Espagne) ; 59, 35.
Thérèse Molnar, à Oradeamare (Roumanie) ; 36, 13.
Jeanne Ring, à Emmitsburg ; 90, 68.
Émilie Baumier, à Rio de Janeiro ; 65, 39.
Cécile Ojardias, à Clichy ; 75, 51.
Marguerite Charpentier, à Nuits ; 85, 63.
Marie Devaux, à Rochefort ; 91, 68.
Françoise Chopelain, à Stains ; 72, 48.
Hermance Galais, à Bordeaux ; 44, 22.
Philomène Masarik, à Margarethen (Autriche) ; 67, 48.
Joséphine Drouelle, à Auch ; 77, 51.
Louise Batt, à Mill-Hill ; 62, 29.
Marie Moylin, à Montolieu ; 78, 56.
Marie Ainard, au Havre ; 77, 55.
Anne Devolve, à Palerme ; 89, 67.
Virginie Michel, à Pouance ; 84, 57.
Barbe Planet, à El Biar (Algérie) ; 85, 63.
Catherine Bacon, à Liverpool ; 55, 31.
Marie Morawska, à Varsovie ; 84, 49.
Anne Chambreuil, à Montmirail ; 76, 53.
Marie Vicaud, à Nivelles (Belgique) ; 83, 58.
Anne Boue, à Tarbes ; 91, 73.
Angélique Houze, à Valenciennes ; 70, 31.
Laure Digeon, à Bordeaux ; 73, 54.
Maria Pavone, à Naples ; 35, 9.
Antoinette Cumino, à Sienne ; 84, 58.
Madeleine Griffa, à Montecassiano (Italie) ; 78, 53.
Agnès Krasovec, à Ljubljana ; 37, 15.
Françoise Hreu, à Menges (Yougo-Slavie) ; 21, 3.
Jeanne Saaars, à Cologne ; 27, 6.
Joséphine Brun, à Saint-Vaast ; 61, 39.

Stéphanie Karasinska, à Varsovie ; 76, 50.
Léocadie Iwaszkiewicz, à Varsovie ; 26, 7.
Angèle Cleaz, à Paris ; 50, 22.
Marguerite Brault, à Rennes ; 49, 26.
Anne-Marie Haigron, à Libourne ; 75, 53.
Catherine Welsh, à la Nouvelle-Orléans ; 75, 54.
Lucie Stradella, à Turin ; 38, 4.
Émilie Landriani, à Turin ; 57, 36.
Eletta Zacchia, à Turin ; 70, 49.
Agnès Muc, à Ljubljana ; 42, 14.
Segunda Iriarte, à Madrid ; 29, 2.
Clara Andrès, à Huete (Espagne) ; 32, 13.
Rosario Velasco, à Jerez (Espagne) ; 34, 15.
Conception Bosch, à Salamanca (Espagne) ; 31, 15.
Zénobie Szeronos, à Varsovie ; 42, 20.
Marie Goyat, à Marmande ; 47, 25.
Eugénie Chodakowska, à Varsovie ; 66, 39.
Symphorose Dujacquier, à Huy (Belgique) ; 87, 54.
Lucie Obein, à Paris ; 56, 36.
Charlotte Quémé, à Limoges ; 43, 17.
Sophie Bednarska, à Plock (Pologne) ; 30, 6.
Wilhelmine Meisenberg, à Wassembourg (Allemagne) ; 42, 22.
Euphrasie Lassale, à Cette ; 88, 66.
Ursule Kiedrowska, à Cracovie ; 43, 21.
Adolphine Rouze, à Paris ; 71, 49.
Marie Ray, à Paris ; 89, 63.
Antoinette Roussel, à Riom ; 66, 43.
Marie Barba, à Alais ; 73, 50.
Pauline Merentier, à Montevideo ; 91, 68.
Josefa Zapiain, à Jerez (Espagne) ; 37, 12.
Maria Navarro, à Alicante (Espagne) ; 31, 11.
Juliana Oses, à Madrid ; 61, 40.
Juana Merino, à Baltanas (Espagne) ; 61, 40.
Cesarea Zamalloa, à Linares (Espagne) ; 80, 54.
Adelaide Arleri, à Alassio (Italie) ; 86, 68.
Claire Kubina, à Vienne (Autriche) ; 61, 40.
Françoise Jokiel, à Dult (Autriche) ; 50, 29.
Élisabeth Mary, à Schermberg (Autriche) ; 73, 46.
Thérèse Hemetsberger, à Schermberg (Autriche) ; 69, 45.
Thérèse Waldner, à Salzburg (Autriche) ; 43, 17.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

INDULGENCE PLÉNIÈRE « TOTIES QUOTIES » LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Nous avons publié dans le dernier numéro des *Annales* (p. 505) le texte de la concession par laquelle S. S. Pie XI accorde à tous les fidèles qui visiteront les églises ou chapelles publiques des Prêtres de la Mission ou des Filles de la Charité, le jour de la fête de saint Vincent de Paul, une indulgence plénière *toties quoties* aux conditions ordinaires.

Les *Éphémérides liturgiques* font remarquer (n° 8, p. 240) que :

- 1° L'oratoire visité doit être un oratoire public ;
- 2° L'indulgence peut se gagner depuis la veille à midi.

LETTRE DE S. S. PIE XI AUX PRÉFETS ET VICAIRES APOSTOLIQUES DE CHINE

Dès le début de Notre Pontificat, Nous avons veillé avec la plus vive sollicitude sur le développement et le progrès des Missions, de celles surtout qui sont établies parmi les peuples encore assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Cette sollicitude Nous a inspiré tout récemment l'encyclique *Rerum Ecclesiae*, par laquelle, invitant les missionnaires à mettre en pratique, avec leur zèle industrieux, des méthodes

nouvelles et plus efficaces, Nous exhortions instamment dans le Seigneur le clergé et les fidèles à aider les ouvriers évangéliques de leurs prières et de leurs ressources.

De toutes les nations auxquelles doit être apportée la lumière de la doctrine évangélique, celles-là surtout Nous tiennent à cœur qui vivent dans les régions lointaines. C'est vers elles tout d'abord que Nous tournons Nos yeux et Notre sollicitude, de jour en jour plus grande. Les populations innombrables qui habitent ces contrées si éloignées et si étendues non seulement sont arrivées à un degré de civilisation plus avancé, mais encore ont montré plus d'une fois avec évidence qu'elles étaient prêtes à se laisser volontiers diriger par les prédicateurs de l'Évangile.

La réalité a pleinement répondu à l'attente d'un si heureux événement, aujourd'hui, en effet, vénérables frères et fils bien-aimés, vous êtes remplis d'une grande joie et d'un bonheur indicible quand, partout, autour de vous, vous voyez de nombreux fidèles, parmi lesquels plusieurs sont fiers d'être nés de parents morts pour le Christ, ou ont été eux-mêmes jugés dignes de souffrir persécution pour le nom de Jésus. (*Act. V, 41.*)

Le travail très saint des missionnaires serait toutefois bien plus fécond si se dissipait cette opinion vaine et fallacieuse, qui s'étend chaque jour de tous côtés et prend de plus en plus racine dans certains esprits, surtout dans les jeunes et dans les esprits simples et ignorants, que l'Église catholique et ses missionnaires doivent, non seulement travailler au bien de la religion, mais se mettre au service des nations du dehors pour les aider à réaliser leurs desseins et en conséquence empêcher les peuples éclairés par la lumière de l'Évangile ou de se diriger

librement ou de revendiquer en toute liberté les droits de leur nation.

Sur ce point, il est indubitable que les changements politiques et un amour ardent et exalté de la patrie, grande ou petite, qui dépasse souvent la mesure, ont contribué à répandre cette erreur si pernicieuse et si funeste à l'Église, comme la raison et l'expérience le démontrent. Cette erreur malheureuse fait que l'Église est soupçonnée par les peuples et les princes de travailler à restreindre leurs droits; d'où cette fâcheuse conséquence que les âmes se détournent de la foi catholique.

En vérité, l'Église est, comme son nom l'indique, catholique, c'est-à-dire universelle; elle appartient à toutes les nations et embrasse tous les peuples; il n'y a pour elle, de par la volonté de son divin fondateur Jésus-Christ, aucune distinction de races ni de peuples. « Où il n'y a ni gentil ni juif, ni circoncis ni incirconcis, ni esclave ni libre, mais où Jésus-Christ est tout en tous. » (*Col.* III, 11.) En effet, tous les hommes sont frères, « vous êtes tous frères »; car ils ont un seul et même père, « car vous n'avez qu'un seul père, qui est dans les cieux » (*Mat.* XXIII, 8-9); et le fruit salutaire de la Rédemption est offert à tous sans exception, leur donnant droit d'acquérir l'éternelle béatitude, « héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ » (*Rom.* VIII, 17). C'est pourquoi il faut prêcher la doctrine évangélique à toutes les nations; c'est le Christ qui l'ordonne : « Prêchez l'Évangile à toute créature. » (*Mat.* XV, 15.)

Les missionnaires sont investis de leur saint emploi, non par ceux qui détiennent l'autorité civile, mais par Dieu lui-même. « Vous ne m'avez pas choisi; c'est moi qui vous ai choisis. » (*Jean* XV, 16.) Ils reçoivent de l'Église leur charge et leur office. Ils sont donc des

messagers divins, non des messagers humains; ils continuent consciencieusement l'œuvre que le Christ a confiée à ses apôtres.

L'Église a toujours été fidèle aux commandements et aux préceptes divins; elle a toujours cherché avec zèle et diligence l'intérêt des peuples auxquels elle a apporté le bienfait de la vérité chrétienne; elle a même défendu plus d'une fois leurs droits contre l'arbitraire et la tyrannie des princes et des gouverneurs, comme l'histoire le démontre amplement. C'est pourquoi elle s'est toujours efforcée d'obtenir en général de ses ministres, spécialement de ceux qui, envoyés par elle-même, se sont dépensés en courses apostoliques, qu'ils laissent de côté toute préoccupation patriotique pour chercher, non leur propre intérêt, mais l'intérêt de Jésus-Christ, et pour porter le nom de Jésus devant les nations et devant les rois, s'appliquant uniquement et assidûment à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Si parfois, ce qui arrive rarement, quelque ouvrier évangélique s'est éloigné de cette règle, enseignée constamment par l'Église, celle-ci a réprouvé sa conduite et appliqué les remèdes propres à guérir le mal. Le soin avec lequel elle forme des prêtres indigènes pour les rendre capables non seulement d'aider, mais encore de remplacer peu à peu les missionnaires étrangers, quand leur nombre se sera accru et que la nécessité le réclamera, ce soin ne montre-t-il pas clairement que l'Église, et par ses paroles et par ses actes, veut absolument écarter de ses ministres cet amour intempestif de la patrie?

Tout le monde sait que la première semence de l'Évangile a été jetée presque partout par des prêtres étrangers, lesquels, selon ce mot du divin Maître : « Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature », ont abandonné leur pays pour porter

à leurs frères la lumière évangélique. C'est ainsi que Pierre de Galilée et Paul de Tarse ont amené cette auguste cité à embrasser et à confesser la foi du Christ; que Tite et Timothée, évêques, ont enseigné les vérités de la foi aux Crétois et aux Éphésiens, bien qu'ils fussent étrangers; que Patrice, né à Dunkeld, est devenu l'apôtre de l'Hibernie; que Boniface, né aux Iles Britanniques, a gagné les Germains au Christ. .

Si l'Église a conservé cette pratique jusqu'à ce jour, suivant les conditions des temps et des lieux, elle a pressé cependant ses missionnaires d'instruire les enfants indigènes qui promettaient et d'en élever quelques-uns au sacerdoce; car sa conviction a toujours été que le règne du Christ ne peut s'établir et s'affermir que par ce moyen.

Sur ce point, il suffit de rappeler les sages avis que Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Benoît XV, a donnés dans l'encyclique *Maximum illud*, avis que Nous-même, vous ne l'ignorez pas, avons plus abondamment et plus fortement renouvelés dans notre récente encyclique *Rerum Ecclesiae*.

Ces exhortations de l'Église ont eu, grâce à Dieu, un si heureux résultat qu'aujourd'hui Nous pouvons regarder l'avenir avec plus de confiance. Vous avez parmi vous des prêtres indigènes qui collaborent avec fruit à vos travaux et à vos fatigues pour l'extension du royaume de Jésus-Christ; plusieurs prêtres chinois vous aident même dans le gouvernement de votre Église. Rendons, par conséquent, de très grandes actions de grâces à Dieu, de qui tout bien procède, de ce que, au cours de Notre pontificat, plusieurs Missions, récemment érigées, ont été confiées au clergé chinois. Ce fait, de même qu'il Nous apporte une cause non médiocre de bonheur et d'allégresse, ainsi

ne pourra-t-il se faire qu'il ne réjouisse vivement les missionnaires étrangers et les missionnaires chinois eux-mêmes. Les uns, en effet, recueillent les fruits de leurs travaux et des travaux de leurs prédécesseurs ; les autres sentent que déjà se lève et brille le jour qui comble leurs vœux et leurs désirs, grâce au puissant secours de tant d'ouvriers évangéliques. Entre temps, pour le monde catholique, quoi de plus beau, ou de plus digne d'intérêt, que l'union dans la charité fraternelle des évêques et prêtres étrangers avec les évêques chinois, associant leurs efforts pour l'accroissement de l'Église et le bien de la Chine !

Il Nous a plu, vénérables frères et fils bien-aimés, de vous communiquer ces vérités si importantes pour que vous en pénétriez vous-mêmes l'âme et l'esprit des prêtres et des fidèles qui dépendent de vous. Il importe qu'aujourd'hui les fidèles surtout soient instruits de ces choses, de peur qu'ils ne soient induits en erreur par ceux qui mettent en avant le nom et la cause de la patrie pour exciter la haine de leurs concitoyens contre l'Église de Dieu. C'est pourquoi, dans vos paroles et dans vos écrits, ayez soin de donner une vraie notion de cette Église à ceux qui errent malheureusement hors de son bercail ; faites qu'ils voient en elle une société poursuivant un but unique : le culte de Dieu et le salut éternel des âmes par l'exercice de la charité parfaite.

L'Église se garde d'intervenir et de s'immiscer dans les affaires et le gouvernement de l'État, et jamais elle n'a toléré que les missionnaires travaillent à seconder les desseins ou à accroître les intérêts des nations étrangères.

Personne n'ignore, en outre, l'histoire de tous les temps est là pour l'attester, que l'Église s'accommode des lois et constitutions de chaque nation et de

chaque royaume ; qu'elle recommande d'obéir à l'autorité civile légitimement constituée et d'enseigner ce devoir d'obéissance ; qu'elle se contente de réclamer, pour les ouvriers évangéliques et les fidèles, le droit commun, la sécurité et la liberté. Si, dans certains pays, les autorités civiles ont reconnu le droit de protection de l'Église, l'Église ne s'en est jamais servie au détriment des indigènes, mais seulement pour se mettre et mettre les siens à l'abri des vexations des persécuteurs. Il est reconnu de tous que toutes les républiques peuvent, en vertu d'un droit propre et naturel, défendre, dans tous les pays du monde, la vie, les droits et les biens de leurs sujets. En vertu de ce principe, l'Église a protégé les missionnaires, surtout quand on les a persécutés. Ce droit de tutelle, le Siège apostolique ne l'exerce que pour soustraire les Missions à l'arbitraire et aux injustices des méchants, non pour favoriser les gouvernements étrangers en protégeant, à l'occasion, leurs concitoyens.

Plaise à Dieu que les paroles que Nous adressons à cette grande nation, si chère à notre cœur, dissipe tous les faux soupçons et mette un terme à l'hostilité contre l'Église et les missionnaires !

Priant Dieu de donner paix et prospérité aux peuples de Chine, Nous vous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique, comme gage des faveurs célestes et en témoignage de Notre affection paternelle, à vous, vénérables frères et fils bien-aimés, aux missionnaires et aux chrétiens que vous dirigez.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 juin de l'année 1926, de Notre pontificat la cinquième.

PIE XI, *Pape.*

DÉCRET
SUR LE MARTYRE DE GHÉBRÉ MICHAËL
ABYSSINIE OU ÉRYTHRÉE

De la Béatification ou Déclaration du martyr du serviteur de Dieu, Abba Ghébré Michaël, prêtre agrégé à la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, mis à mort en haine de la Foi.

SUR LE DOUTE

« Est-ce qu'il conste du martyr et de la cause du martyr, ainsi que des prodiges ou miracles, dans le cas et à l'effet dont il s'agit ? »

Dans le parterre mystique de l'Église, que le Christ notre Maître, éternel jardinier, a établi, qu'il a arrosé de son sang et qu'il réchauffe de sa céleste haleine, les lys de la virginité et les roses du martyr sont dans une perpétuelle floraison et exhalent en tous lieux la suavité de leur parfum. C'est ainsi que la série des hommes très courageux qui, aux dépens de leur vie, rendirent témoignage à la foi catholique, n'a été circonscrite par aucune frontière, ni limitée à aucune époque. Un exemple très remarquable de ce fait nous vient de cette partie de l'Éthiopie supérieure, qu'on appelle Abyssinie; elle a engendré et nourri une fleur splendide de la foi catholique, Michaël Ghébré, digne d'être recensé par l'autorité apostolique parmi les martyrs du Christ. C'est bien la religion chrétienne que celui-ci reçut de ses parents, mais infectée par l'hérésie et séparée de la foi catholique. Ayant grandi et remarqué que dans cette région régnaient trois écoles ou sectes qui professaient des doctrines différentes

sur la nature de Jésus-Christ, il fut enflammé du désir de pénétrer plus avant dans la vérité. Aussi, à l'âge de vingt-cinq ans, il résolut de faire à Dieu le vœu de chasteté et d'entrer dans un couvent de moines, pour se livrer plus complètement à l'étude de la religion et à la recherche de la vérité. Il montra des indices certains d'un esprit supérieur et d'une solide piété, qui lui permirent de parcourir les plus anciens livres ou manuscrits et de soutenir des discussions subtiles avec les maîtres des schismatiques. Entre temps il se lia d'amitié avec le vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, qui était alors préfet apostolique d'Abyssinie, et saisit plusieurs fois l'occasion d'avoir avec lui des entretiens sur la vérité de la doctrine catholique; c'est par lui aussi qu'ayant abjuré l'hérésie, il fut reçu dans le sein de l'Église romaine.

L'annonce de cette conversion déplut à l'évêque schismatique Salama, qui, devant le refus du Serviteur de Dieu d'adhérer à la formule de foi que lui-même patronait, le jeta dans une étroite prison. Rendu à la liberté par l'intervention du vénérable Justin de Jacobis, il fut aussitôt admis au sacerdoce et, agrégé à la Congrégation de la Mission, il se mit à remplir ses fonctions saintes pour le plus grand profit des âmes. Mais, sur l'ordre du roi Théodoros, il fut jeté dans les fers où, à plusieurs reprises et avec cruauté, il fut livré aux tourments, aux flagellations et à divers supplices. Il montra que sa constance dans la foi catholique était inébranlable. C'est pourquoi, condamné à mort, il dut suivre à pied les fantassins de Théodoros. Durant les épreuves et les fatigues du chemin, en proie à la dysenterie, il succomba au cours de l'année mil huit cent cinquante-cinq.

L'ouverture de sa cause de Béatification était vivement désirée de tous les chrétiens, mais les circon-

stances difficiles des lieux imposèrent un délai. Enfin, les pièces juridiques ayant été réunies, ainsi que la législation canonique l'ordonne, on commença l'examen du martyre du Serviteur de Dieu et de la cause de son martyre : d'abord dans la séance anté préparatoire avec le révérendissime cardinal Cajétan Bisleti, Ponent de la Cause; puis dans la séance préparatoire, et tout récemment dans la séance générale, en présence de Notre Très Saint Père le Pape Pie XI, le onzième jour des présents mois et année; alors le révérendissime Narrateur de la cause proposa de discuter la question suivante : « Est-ce qu'il conste du martyre et de la cause du martyre, ainsi que des prodiges ou miracles, dans le cas et à l'effet dont il s'agit ? » Tous les révérendissimes cardinaux et les Vénérables consultants présents exprimèrent leur sentiment, que le Très Saint Père suivit attentivement; mais il ne dévoila pas sa pensée, désirant que le temps permît encore d'implorer dans la prière une plus grande lumière du conseil divin.

Mais, à l'approche des solennités de la Pentecôte, il fit choix de la veille de ce jour. C'est pourquoi, après avoir célébré très religieusement les divins mystères, il donna ordre de mander les révérendissimes cardinaux Antoine Vico, évêque de Porto et Sainte-Rufine, et préfet de la sacrée Congrégation des Rites, et Cajétan Bisleti, Ponent de la cause, ainsi que le Rév. P. Charles Salotti, promoteur général de la Sainte Foi, et moi, secrétaire soussigné; en notre présence, assis au trône Pontifical, (Sa Sainteté) déclara : « Il conste si bien du martyre et de la cause du martyre du Vénérable Serviteur de Dieu Michaël Ghébré que l'on peut procéder aux formalités ultérieures. »

Il ordonna de publier le présent décret et de le consigner dans les actes de la sacrée Congrégation des

Rites, le onzième jour des calendes de juin, l'an mil neuf cent vingt-six.

† A. Card. VICO, *Ev. de Porto et Sainte-Rufine,*
préfet de la S. C. R.

L. † S.

Ange MARIANI, *Secrétaire.*
(Traduction de M. Lucien Bouclet.)

LETTRES APOSTOLIQUES

PAR LESQUELLES

LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU GHÉBRÉ MICHAEL
PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL EST DÉCLARÉ BIENHEUREUX

PIE XI, PAPE

Pour perpétuelle mémoire

L'Évangile, on le sait, a été annoncé à l'Abyssinie dès les premiers siècles de l'Église, mais, avec le temps, les fausses doctrines des hérétiques, celles surtout qui visaient la nature du Verbe divin, ont répandu diverses erreurs parmi les peuples de ces contrées.

Au nombre des prédicateurs de la foi catholique qui ont travaillé en divers temps à déraciner l'hérésie de ce pays, il Nous plaît de mentionner tout particulièrement le Vénérable Justin de Jacobis, lequel, préfet apostolique d'Abyssinie au milieu du dix-neuvième siècle, a fait, par son labeur prodigieux, une très abondante moisson de conversions. Il a reçu, en effet, dans le sein de l'Église, après avoir entendu leur abjuration, des hérétiques considérables par leur naissance et leur science, et a confirmé si bien ses nouveaux convertis dans leur foi par la parole et l'exemple,

que plusieurs n'ont pas hésité à subir un glorieux martyre pour le Christ.

Dans ce groupe privilégié figure en première place le Vénérable Serviteur de Dieu Abba Ghébré Michaël, né à Dibo, près du Nil Bleu, en 1791. Il reçut de ses parents le nom de Michel et fut élevé par eux dans une religion qui, tout en étant chrétienne, différait de la religion catholique par les hérésies qui l'infectaient.

Doué d'une intelligence pénétrante, il fréquenta les écoles tenues par de savants Abyssins, y apprit en peu de temps la grammaire, la poésie, le psautier et les Saintes Écritures, conformément aux usages de son pays; et, poussé par l'amour de la science et un secret instinct de vertu, il embrassa la vie monastique. Il parcourut les monastères les plus célèbres de la région, feuilleta les vieux manuscrits, consulta les maîtres les plus renommés et fit tant de progrès dans les discussions théologiques que, bien qu'à la fleur de l'âge, il acquit la réputation d'un homme très savant et fut jugé digne d'enseigner publiquement.

Il veilla jalousement sur la conservation de sa chasteté et évita de se livrer aux plaisirs de la chair pour s'élever plus facilement à la contemplation des choses divines.

Ayant remarqué qu'il y avait en Abyssinie trois écoles ou sectes, divisées par la doctrine qu'elles professaient concernant la nature du Christ, il brûla d'un ardent désir de connaître la vérité. Qui recherche ainsi avidement le vrai voit venir à lui le messager du vrai. Tandis que Michaël gagnait les rives de la mer Rouge avec l'intention de visiter, en pieux pèlerin, les lieux saints de la Palestine, il rencontra, à Adoua, Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, qui était venu en Éthiopie en 1839 pour enseigner la vraie foi aux égarés et gagner les âmes au Christ.

Rempli d'admiration pour la nature ardente de Michaël, non moins que pour sa forte instruction, ses qualités naturelles et sa piété, il s'unit d'amitié avec lui et, saisissant les occasions de discuter sur la vérité de la doctrine catholique, il libéra complètement l'esprit de Michaël de ses vieilles erreurs et fit si bien que celui-ci, de retour dans sa patrie après un voyage à Rome, centre de la foi catholique, et une visite aux lieux saints, abjura l'hérésie et fut reçu dans le sein de l'Église Romaine. Le Vénérable Serviteur de Dieu Abba Ghébré Michaël accomplissait sa cinquantième année quand, d'un cœur joyeux et courageux tout ensemble, il embrassa cette vérité que, durant tant d'années, il avait recherchée avec ardeur.

Il n'ignorait pas la haine atroce avec laquelle les schismatiques, les moines surtout, au milieu desquels il avait vécu, poursuivaient ceux qui adhéraient à la religion catholique; il savait fort bien quels dangers l'attendaient. Mais avec persévérance il collabora aux travaux de Justin, son maître, enseigna dans les écoles de la préfecture apostolique les dogmes et les préceptes de la foi catholique, combattit les erreurs des hérétiques et condamna leur morale.

A la nouvelle de sa conversion, l'évêque schismatique Salama entra dans une violente colère, envoya des satellites pour se saisir de Michaël, alors absorbé par les soucis du ministère apostolique; et l'amener captif. Comme le serviteur de Dieu refusait d'adhérer à la formule de foi de l'abouna, on le jeta dans une étroite prison.

Délivré trois mois après, il revint auprès de Justin et le préfet apostolique le jugea digne de recevoir le sacerdoce. Ce fut en 1851 que le vénérable serviteur de Dieu, rempli d'une joie céleste, consacra pour la première fois la sainte hostie.

Agrégé bientôt après à la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, il se dirigea vers Gondar, la cité que les schismatiques abyssins considéraient comme le siège principal et la forteresse de leur religion, pour y enseigner publiquement la foi romaine au peuple, réfuter les maîtres schismatiques et attirer à la foi catholique les nobles et les courtisans.

Mais le roi légitime, qui se montrait disposé à recevoir la foi catholique, fut chassé par un cruel ennemi de cette même foi, Théodoros, lequel, devenu injustement empereur d'Abyssinie, persécuta ouvertement tous ceux qui professaient cette foi. Les missionnaires européens furent chassés hors d'Abyssinie, puis, par ordre de l'évêque schismatique, le serviteur de Dieu fut de nouveau saisi, inhumainement immobilisé par les pieds dans un bloc de bois et jeté dans une affreuse prison, où il resta plusieurs mois, souffrant à la fois de la faim et de la malpropreté du local.

L'évêque schismatique tenta plus d'une fois avec perfidie de détourner Michaël de la foi romaine, soit en lui promettant la liberté, soit en le menaçant des tourments ; mais le défenseur de la foi, ferme dans sa croyance, se déclara toujours prêt à subir plutôt les châtimens les plus terribles qu'à offenser Dieu, même légèrement.

Cependant, le vénérable serviteur de Dieu consolait ses compagnons de prison et de souffrances, et les confirmait dans la foi de parole et d'exemple, jusqu'au jour où le roi Théodoros les fit comparaître devant son tribunal. Ayant professé ouvertement la vérité de notre religion, il fut frappé de verges, mais montra dans ses souffrances encore plus d'énergie que les satellites ne montrèrent de cruauté dans leurs coups. Le courageux athlète du Christ souriait aux bourreaux

fatigués de leur barbare travail, tandis que le tyran, plein de rage, envoyait d'autres bourreaux pour briser sa constance.

Après avoir été accablé de coups, il fut condamné à mort, et déjà il était traîné au lieu de son dernier supplice pour y être achevé par les balles des fusils, lorsque, sur les instances du consul anglais, sa peine fut commuée en prison perpétuelle. Il fut de nouveau enfermé en prison. On le sortit de son cachot, on le chargea de chaînes et il fut obligé de suivre à pied l'armée royale. Tandis que des satellites inhumains le traînaient de force sur un chemin difficile, entre les valets d'armée et les équipages, épuisé par les coups, à demi mort de soif et de faim, consumé par la dysenterie, il rendit son âme indomptable à Dieu, après quinze mois d'atroces souffrances, honoré de la palme si désirable des martyrs, en 1855, la soixante-quatrième année de son âge.

Le bruit de ce glorieux martyr se répandit au loin. Tous les fidèles désiraient vivement que le vénérable serviteur de Dieu reçût les honneurs attribués aux bienheureux; mais les circonstances défavorables du lieu retardèrent la réalisation de leurs vœux.

Les procès ordinaires étant terminés et toutes choses mûrement considérées, Benoît XV, d'heureuse mémoire, par décret du 25 janvier 1920, signa la Commission d'Introduction de la Cause.

Aussitôt se posa la question du martyr et de la cause du martyr, et, après qu'il eut apparu avec évidence que le vénérable serviteur de Dieu avait été mis à mort en haine de la foi catholique et pour ce seul motif, Nous avons déclaré, par décret solennel, le 11 des calendes de juin de la présente année, qu'il n'y avait pas lieu de douter du martyr et de la cause du martyr du vénérable serviteur de Dieu, Abba

Ghébré Michaël. Peu après, suivit un autre décret, par lequel, étant donné l'évidence du martyre, les défenseurs de la Cause furent dispensés d'apporter la preuve des signes ou miracles *in specie*, ainsi qu'il est juridiquement requis.

Le martyre une fois admis, il ne restait plus qu'à demander aux cardinaux et aux consultants de la Congrégation des Rites leur opinion sur cette question : étant donné la reconnaissance du martyre et de la cause du martyre et la dispense des signes ou miracles, peut-on procéder sûrement à la béatification solennelle du vénérable serviteur de Dieu? C'est ce que fit notre cher fils Cajétan Bisleti, cardinal diacre de la sainte Église romaine, ponent de la Cause, dans l'assemblée générale de la Sacrée Congrégation des Rites tenue au Vatican en Notre présence, le jour des calendes de juin. Tous les cardinaux et consultants présents répondirent unanimement par l'affirmative.

Toutefois, en chose d'aussi grave importance, Nous avons différé de Nous prononcer, afin de prendre le temps de demander au Père des lumières le secours de la sagesse céleste.

Après l'avoir bien prié, enfin, le jour très heureux où l'Église célèbre annuellement la solennité du très saint corps du Christ, à savoir le troisième jour des nones de juin de la présente année, ayant célébré le sacrifice eucharistique, en présence de Nos Vénérables Frères Antoine Vico, cardinal de la sainte Église romaine, évêque de Porto et Sainte-Rufine, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Cajétan Bisleti, cardinal diacre de la sainte Église romaine, ponent de la Cause, ainsi que de nos chers fils Ange Mariani, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, et Charles Salotti, promoteur général de la sainte foi, Nous avons déclaré solennellement qu'on

pouvait procéder en toute sécurité à la béatification du vénérable serviteur de Dieu.

Cela étant, Nous, pour répondre aux prières de toute la famille religieuse de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, de Notre autorité apostolique, en vertu des présentes, Nous permettons que le vénérable serviteur de Dieu Abba Ghébré Michaël, Prêtre de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, soit dorénavant appelé bienheureux; que son corps ou ses reliques, s'il en reste, soient proposés à la vénération publique des fidèles, avec cette réserve toutefois qu'ils ne soient pas portés dans les supplications solennelles, et que ses images soient ornées de rayons.

En outre, Nous accordons, en vertu de cette même autorité, que soit en son honneur récité l'office et célébrée la messe du commun des martyrs, conformément aux rubriques du missel et du bréviaire romain, mais seulement dans le vicariat apostolique de l'Abyssinie ou de l'Erytrée et dans les églises et chapelles qui appartiennent à la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, en quelque lieu que ce soit; et Nous étendons cette concession à tous les fidèles, séculiers et réguliers, qui sont tenus de réciter les heures canoniques; et, en ce qui regarde la messe, à tous les prêtres qui la diront dans les temples où sera célébrée la fête du bienheureux martyr.

Enfin Nous accordons que les solennités de la béatification aient lieu, avec office et messe du rite double majeur, dans les vicariats apostoliques précités et dans les temples ou chapelles susnommés, au jour que désignera l'Ordinaire, dans le courant de l'année qui suivra la célébration des mêmes solennités dans la basilique patriarcale du Vatican, nonobstant les Constitutions et Ordonnances apostoliques, les

décrets de non-culte et toute autre décision contraire.

Nous voulons que, dans tout débat même judiciaire, les exemplaires, même imprimés, de ces lettres, pourvu qu'ils soient signés de la main du secrétaire de la Congrégation des Rites Sacrés et munis du sceau de son préfet, fassent foi aussi complètement que le feraient ces lettres, pour la manifestation de Notre volonté.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le troisième du mois d'octobre de l'année 1926, de notre pontificat la cinquième.

P. Card. GASPARRI,
Secrétaire d'État.

LETTRES APOSTOLIQUES

PAR LESQUELLES LES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU JEAN-MARIE DU LAU, ARCHEVÊQUE D'ARLES; FRANÇOIS-JOSEPH DE LA ROCHEFOUCAULD, ÉVÊQUE DE BEAUVAIS; PIERRE-LOUIS DE LA ROCHEFOUCAULD, ÉVÊQUE DE SAINTES; ET LEURS COMPAGNONS, TOUS MIS À MORT À PARIS EN HAINE DE LA FOI, SONT DÉCLARÉS BIENHEUREUX.

PIE XI, PAPE

Pour perpétuelle mémoire

La terrible et misérable sédition qui bouleversa la chose publique à la fin du dix-huitième siècle et ravagea la France, en renversant toutes les institutions civiles et religieuses, ne sévit pas seulement contre le roi et la noblesse, mais principalement contre l'Église et ses ministres. Les hommes farouches qui s'emparèrent du gouvernement par des voies coupables, dissimulaient, sous le faux nom de philosophie, une haine

implacable contre l'Église, allant jusqu'à vouloir supprimer le nom chrétien. Leur fureur insensée s'éleva contre les chefs sacrés, évêques et prêtres, qui condamnaient les lois iniques de sécularisation et qui confessaient la foi catholique. Le temps des antiques persécutions parut renaître, et le front de l'Épouse immaculée de Dieu, l'Église, s'orna de nouvelles et glorieuses couronnes de martyrs.

A Paris, cet horrible carnage, exécuté par le commun et perpétuel sentiment des peuples, qui, au début de septembre 1792, souilla d'un sang si noble et si abondant le couvent des Carmes, le séminaire Saint-Firmin et la prison de la Force, peut à bon droit être appelé *le véritable et solennel martyre des héros invincibles du Christ, mis à mort en haine de la foi.*

Dans ce massacre, tombèrent trois évêques. Le premier fut Jean-Marie du Lau, né au diocèse de Périgueux, en 1738. Élevé au siège archiepiscopal d'Arles, il se montra, dans le gouvernement de cette Église, l'émule d'un Charles Borromée, archevêque de Milan. Venu à Paris, il refusa le serment inique de la Constitution civile. Incarcéré au couvent des Carmes, converti en prison, il fut transpercé par le glaive des sicaires impies. Le second, François-Joseph de La Rochefoucauld, naquit, en 1736, au diocèse d'Angoulême. Appelé à l'évêché de Beauvais, et remarquable non moins par sa doctrine que par sa charité, il distribua tous ses biens aux pauvres. Et, comme après avoir, par sa parole et par ses écrits, professé la foi catholique, il avait refusé le serment, lui aussi fut enfermé dans la prison des Carmes; mortellement blessé, il tomba inanimé sur le corps de son frère, qu'on venait de tuer. Le troisième, Pierre-Louis de La Rochefoucauld, né en 1744, fut promu à l'évêché de Saintes. Vengeur très perspicace de la foi, il avait

réprouvé les erreurs jansénistes. Arrêté avec son frère, l'évêque de Beauvais, et persévérant dans son opposition au serment, il fut massacré par les révolutionnaires.

Avec ces trois prélats, furent mis à mort un grand nombre de prêtres, tant séculiers que réguliers, vicaires, curés, chanoines et quelques fidèles honorés de la dignité de diverses fonctions publiques. Il est constant que tous furent massacrés en haine de la foi, car les bourreaux immolaient et ceux qui, appelés devant le tribunal et se montrant inébranlables dans leur opposition au serment, étaient aussitôt livrés aux égorgeurs postés dans la cour voisine, et ceux qui, au mépris même de l'apparence de toute forme juridique, étaient jetés aux piques et aux sabres.

Tout de suite, on commença à désigner du nom de martyrs ces fidèles confesseurs de la foi; la renommée de leur sainteté et de leur martyre croissant de jour en jour, on entreprit l'étude de la cause destinée à leur donner les honneurs des autels.

L'introduction officielle de la cause fut décrétée le 16 janvier 1916. Le 1^{er} octobre dernier, l'affirmation du martyre en haine de la foi fut décernée aux trois évêques et à leurs 188 compagnons; puis fut promulgué le Décret *De tuto*, le 7 du même mois, avec l'assentiment de tous les cardinaux et consultants. (*Suivent les détails de la Cause.*)

Ces faits établis, et personnellement touché des prières de l'archevêque de Paris, de tous les évêques et archevêques de France et du clergé, tant séculier que régulier, de cette nation, de Notre autorité apostolique, par la force des présentes Lettres, Nous accordons la faculté qu'à l'avenir soient appelés Bienheureux les 95 serviteurs de Dieu tués au couvent des Carmes. (*Suivent les noms.*)

Et de même les 72 serviteurs de Dieu massacrés au séminaire Saint-Firmin, alors maison de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul. (*Suivent les noms.*)

Enfin les trois serviteurs de Dieu mis à mort à la prison de la Force. (*Suivent les noms.*)

Nous accordons que leurs corps et reliques, s'il en est conservé, sans cependant être portés dans les cérémonies solennelles, soient exposés à la vénération publique des fidèles, et que leurs images soient décorées de l'auréole des Bienheureux. (*Suivent les dispositions spéciales pour l'office et la messe des martyrs.*)

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 17 octobre de l'an 1926, de Notre Pontificat le cinquième.

P., cardinal GASPARRI,
Secrétaire d'État.

(Traduction empruntée à *la Croix*, 2 octobre 1926.)

BÉATIFICATION D'ABBA GHÉBRÉ MICHAEL

2 OCTOBRE

Le 2 octobre, veille de la béatification de Ghébré Michaël, à 12 h. 40, le Souverain Pontife eut la bonté de recevoir notre très honoré Père, que rejoignaient, vingt minutes après, MM. Mac Hale et Veneziani, assistants, les visiteurs des provinces de Rome, de Provence, d'Allemagne et de Yougo-Slavie, les supérieurs des maisons de Rome (via Pompeo-Magno et maison internationale), Sarzane, Plaisance, Macerata, MM. Ricciardelli, Stienen, Gouault, Frédéric Rosenberg, Scheuffgen, Janiewski, Ciopalski, Abadie, et deux représentants de notre Mission d'Abyssinie, MM. Baeteman et de Wit.

Comme M. le Supérieur général implorait une bénédiction spéciale pour M. de Wit, que son état de santé tient momentanément éloigné de sa Mission d'Abyssinie, le Souverain Pontife répondit : « Bien volontiers ; allons ! vous guérirez. » Et M. de Wit, une fois dehors, répétait tout heureux : « Bien sûr, je guérirai, puisque le Pape est infaillible. »

Sa Sainteté reçut avec plaisir des mains du très honoré Père les six derniers tomes des *Œuvres* de saint Vincent de Paul, magnifiquement reliés aux armes pontificales, et les plaça dans sa bibliothèque près des huit premiers volumes.

Puis ce fut la présentation des suppliques émanées des Enfants de Marie du Mexique, qui exprimaient par écrit leur désir de voir la vénérable Catherine Labouré placée sur les autels en 1930.

3 OCTOBRE

La journée du 3 se leva radieuse. La cérémonie était fixée à neuf heures et demie. Une heure avant, les prudents occupaient déjà leur place. On pouvait voir notre très honoré Père et M. Fugazza au banc des chanoines de Saint-Pierre, M. Gouault dans la tribune réservée à la famille de Sa Sainteté, M. Baeteman et M. de Wit dans la tribune destinée aux parents des nouveaux Bienheureux. La sœur Vollaro, une des rares survivantes de l'ancienne maison des Filles de la Charité en Abyssinie, était venue de Bitonto, spécialement invitée par M. le Supérieur général.

Le temps est long quand on attend; et il fallut attendre jusqu'à dix heures. Enfin, voici les membres du Sacré Collège qui s'avancent. Sept d'entre eux ont bien voulu assister à la cérémonie; ce sont les cardinaux Vico, Frühwirth, Bisleti, Billot, Ehrle, Galli et Verde. Notre honorable confrère Mgr Blessing, vicaire apostolique de Limón, siège au milieu des évêques.

Mgr Pellizzo, archevêque de Damiette et chanoine de Saint-Pierre, vient prendre place au *faldistorium*, revêtu de la chape et mitre en tête; c'est à lui que revient l'honneur de pontifier.

Enfin, le moment le plus solennel est arrivé; de sa voix claire et forte, Mgr Barnabai commence la lecture du bref de béatification. L'émotion est à son comble quand il prononce les mots : « De Notre autorité apostolique, en vertu des présentes, nous permettons que le vénérable serviteur de Dieu Abba Ghébré Michaël, Prêtre de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, soit à l'avenir appelé Bienheureux. »

Aussitôt le voile tombe et l'image du glorieux martyr apparaît radieuse. Le *Te Deum* retentit sous les voûtes

de l'immense basilique, entonné par le célébrant, continué par les chants de la chapelle Julie, qui alternent avec le clergé. Aux mots : « L'armée innocente des martyrs chante tes louanges », les voix se font plus puissantes.

Puis c'est le silence, et ce silence est interrompu par le célébrant, qui invoque le nouveau Bienheureux : « Bienheureux Ghébré Michaël, priez pour nous », et ensuite chante l'oraison des martyrs non pontifes.

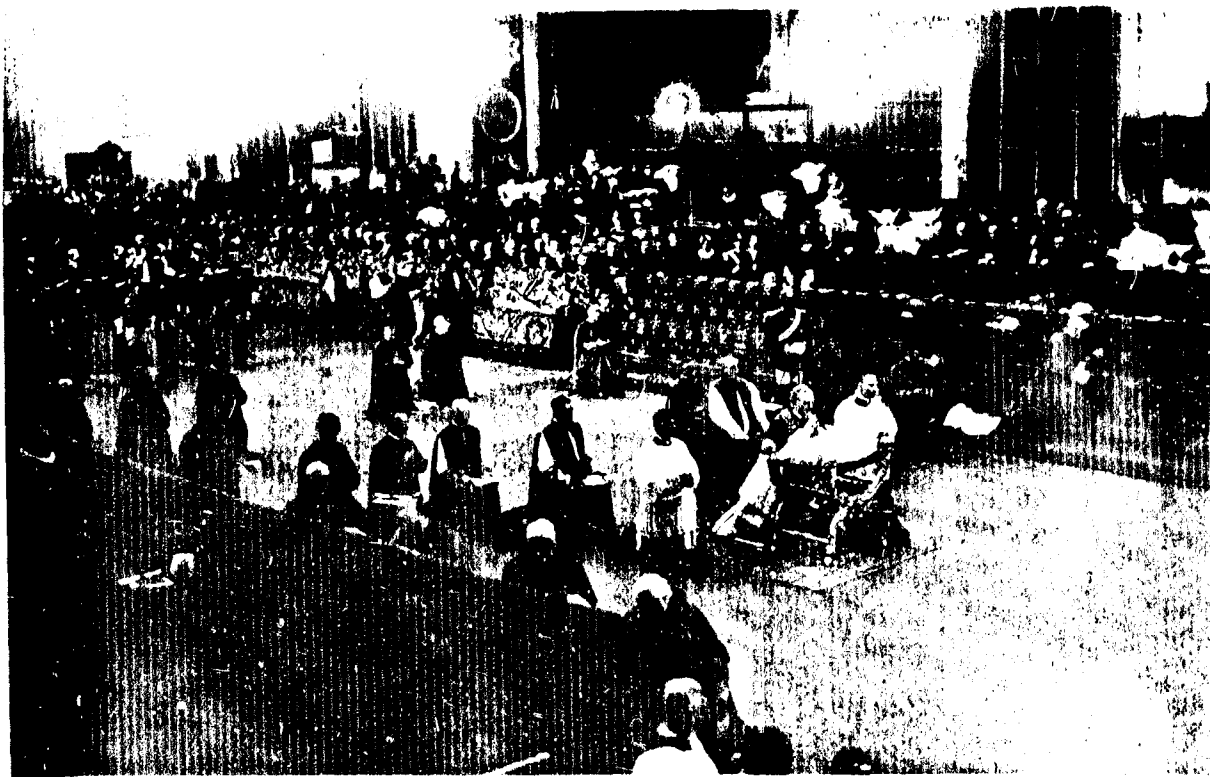
Tandis que se font les préparatifs pour la messe pontificale, on distribue, selon l'usage, la vie du martyr en italien, le bref de béatification, des images.

La messe, pendant laquelle on entendit les chants de la chapelle Julie, finit à midi.

La cérémonie du soir, c'est-à-dire la visite du Souverain Pontife et sa prière devant l'image du Bienheureux est fixée à quatre heures et demie de l'après-midi. A cinq heures sonnant, on annonce l'arrivée du Pape. Les trompettes des gardes nobles font entendre la belle marche triomphale de Silveri. Acclamations, applaudissements, vivats, lointains d'abord, puis rapprochés. Voici le vicaire de Jésus-Christ, en mosette et étole rouges, porté sur la *Sedia Gestatoria*. Il traverse l'immense nef salué par les trompettes d'argent de la coupole. Devant lui marchent les cardinaux Vico, Gasparri, Bisleti, Frühwirth. Boggiani, Tacci, Ehrle, Galli et Verde. Leur nombre aurait été plus grand si le centenaire de saint François n'en avait attiré plusieurs à Assise.

Un prêtre expose le saint Sacrement, le Pape bénit l'encens, quitte son prie-Dieu et, agenouillé devant l'autel, encense le saint Sacrement. Mgr Pellizzo chante l'oraison et donne la bénédiction.

Le salut est court : un motet, l'hymne *Deus tuorum militum* et le *Tantum ergo*.



Pape de 1917, Pie XI devant le tableau du glorieux Michaël le jour de la Béatification.

C'est le moment, pour le très honoré Père, d'aller présenter ses cadeaux au Souverain Pontife; il s'approche et offre la vie du Bienheureux et un bouquet de fleurs artificielles confectionné par la sœur portière de Saint-Joachim au moyen de morceaux de vieilles cornettes. « Très Saint-Père, dit alors M. le Supérieur général, permettez-moi de remettre à Votre Sainteté une belle relique de notre Bienheureux. » — « Que dites-vous? répondit le Pape. Il ne nous reste aucune relique de Ghébré Michaël. » — « Si, Sainteté, reprit notre très honoré Père; il en reste une et d'un genre tout spécial; elle est enfermée dans cet écrin. » On ouvre l'écrin; un livre noir apparaît; c'est un traité d'astronomie écrit de la main du Bienheureux martyr, dont il se servait pour son usage personnel et pour son enseignement. Pie XI l'admire, le feuillette. « C'est une relique insigne, dit-il; vous avez voulu flatter mes goûts de vieux bibliothécaire; il vous en a coûté, je le comprends, de vous priver de ce précieux manuscrit; il sera en bonne place dans la partie éthiopienne de la Vaticane. »

D'ordinaire, la remise des cadeaux demandait moins de temps. Ceux qui n'étaient pas témoins de la scène commençaient à s'impatienter. Le cardinal Gasparri lui-même s'approcha intrigué. A la vue du vieux parchemin, il comprit la joie qu'avait le Pape de se retrouver un moment bibliothécaire et de prolonger cet instant.

Mgr Sant'Elia, qui portait cérémonieusement l'élégant bouquet de fleurs artificielles, trouvait, lui aussi, le temps long. Il n'y tint plus; de ses mains fatiguées le bouquet passa dans celles d'un employé.

Avant de se retirer, le Pape bénit les deux familles de saint Vincent, leurs œuvres et plus particulièrement la mission d'Abyssinie. Il prit place de nouveau sur la

Sedia Gestatoria, traversa la basilique en bénissant et souriant il disparut.

La fête était finie.

8, 9 et 10 OCTOBRE

Triduum en l'honneur du Bienheureux martyr dans notre maison de Rome, via Pompeo Magno.

Le programme est chargé :

A 6 heures du matin, messe de communion : le 8 et le 9, par notre très honoré Père; le 10, par Mgr Blessing, vicaire apostolique de Costa Rica.

A 7 h. 1/2, messe basse par les cardinaux Verde, Galli et Vico.

A 8 h. 1/2, grand'messe basse en ghez devant les clercs du collège éthiopien.

A 10 h. 1/2, grand'messe : le 8, par Mgr Zampini, sacriste du Saint-Père; le 9 et le 10, par Mgr Diebrowski.

L'après-midi, à 4 h. 1/2, vêpres pontificales par le prélat qui a chanté la grand'messe.

Puis panégyrique. Les trois orateurs, Mgr de Sanctis, curé de Saint-Jean-des-Florentins; Mgr Scavizzi, curé de Saint-Eustache; et Mgr Salotti, promoteur de la Foi, louèrent, en termes excellents, le martyr abyssin. Mgr de Sanctis commenta ces paroles de la Sainte Écriture : *Christo igitur passo in carne et vos eadem cogitatione armamini. — In veritate comperi, quia non est personarum acceptor Deus, sed in omni gente qui timet eum et operatur justitiam acceptus est illi.*

Enfin pour clôturer, Bénédiction du saint Sacrement, donnée par les cardinaux Tacci, Laurenti et Bisleti.

L'affluence fut grande pendant ces trois jours. Déjà, dès six heures du matin, de nombreuses Filles de la

Charité étaient là pour assister à la messe de leur Père et communier de sa main. Elles avaient, de plus, la joie de recevoir, à la table même de communion, de la main du clerc qui accompagnait le célébrant, une image du glorieux martyr.

Aux fidèles se joignirent des prêtres du dehors, une cinquantaine chaque jour; ils venaient jouir du privilège de dire la messe du nouveau Bienheureux, messe *In virtute* du Commun des martyrs, avec *Gloria* et *Credo*.

Les clercs du collège éthiopien assistèrent à tous les offices; ils étaient facilement reconnaissables à leur teint et à leur ceinture blanche, qui tranchait sur leur soutane noire.

M. Grassi, assistant du supérieur, dirigea les cérémonies avec la maîtrise qui convient dans la maison où se préparent les *Éphémérides liturgiques*. Ses confrères, les jeunes clercs et même les petits apostoliques, montrèrent, les uns par leur chant, les autres par l'office qu'ils furent appelés à remplir au chœur, que rien n'avait été laissé sans préparation.

Notre très honoré Père eut la délicate pensée de faire participer tout spécialement les sœurs de Sainte-Marthe à la fête. Le soir du 9, il se rendit à l'hospice et y passa la nuit. Le lendemain dimanche, à six heures, il dit la messe du Bienheureux devant des délégations de sœurs de la ville et des environs, dans la chapelle de l'établissement, sur l'autel où Pie X et Benoît XV avaient plusieurs fois célébré. La Mère Marie Maurice, qui s'est tant dévouée pour la Communauté, méritait bien cette attention du second successeur du vénéré Père Fiat.

BÉATIFICATION DES 191 MARTYRS DE SEPTEMBRE

1^{er} OCTOBRE

Lorsque, le vendredi 1^{er} octobre, fête de saint Remi, Mgr Mariani, secrétaire de la Congrégation des Rites, eut lu devant le Saint-Père, dans la salle du Consistoire, les deux décrets *de tuto* concernant la béatification du vénérable Noël Pinot et constatant le martyre du vénérable Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles, François-Joseph et Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêques de Beauvais et de Saintes, et de cent quatre-vingt-huit compagnons, Mgr Hertzog, postulateur des deux causes, s'avança au pied du trône du Saint-Père et lut l'adresse suivante :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Il y a vingt ans, un de vos prédécesseurs, Pie X, de sainte mémoire, daignait élever aux honneurs des Bienheureux la vénérable servante de Dieu, Thérèse de Saint-Augustin, prieure du Carmel de Compiègne, et ses quinze compagnes, victimes innocentes et pures de la haine sectaire qui alors triomphait contre Dieu, la religion et l'Église.

Elles étaient les premières béatifiées parmi les nombreuses victimes de la Révolution, elles inauguraient la phalange des glorieux martyrs qui devaient suivre leurs traces.

Après elles, les quinze religieuses Filles de la Charité et Ursulines de Valenciennes et les trente-deux martyres d'Orange reçurent les mêmes honneurs et, il y a à peine deux mois, Votre Sainteté proclamait la vérité du martyre de Noël Pinot, qui, par le décret *de tuto*, publié aujourd'hui, voit s'approcher les fêtes de sa béatification.

Beaucoup d'autres causes de cette époque si terrible ont été commencées dans les divers diocèses de France et sont en cours auprès de la sacrée Congrégation des Rites.

Mais aujourd'hui se présente le groupe le plus important, soit par la qualité, soit par le nombre des victimes, groupe

qui a attiré l'attention et la sollicitude paternelle de Votre Sainteté.

Voici, unis dans la plus fraternelle charité, les noms les plus grands et les plus humbles de France, représentant les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique : Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles ; deux évêques, François-Joseph et Pierre-Louis de la Rochefoucauld, deux frères, évêques de Beauvais et de Saintes ; des vicaires généraux, des curés, des vicaires, des professeurs, des aumôniers, de simples séminaristes, provenant de plus de soixante-dix diocèses de France, puis des religieux : Bénédictins avec Dom Chevreu, abbé général de la glorieuse Congrégation de Saint-Maur ; des chanoines de l'abbaye de Saint-Victor et de celle de Sainte-Geneviève, des Cordeliers, des Picpuciens, des Capucins, des Minimes, des Jésuites, des Lazaristes, des Sulpiciens, des Eudistes, des Doctrinaires, un prêtre ayant appartenu à la Société des Missions étrangères de Paris, un Frère des Écoles Chrétiennes, et cinq laïques : en tout cent quatre-vingt-onze martyrs ! Voilà le groupe magnifique dont on vient d'affirmer le martyre.

Vraiment, nous ne savons quel est le sentiment qui s'impose le plus à notre esprit et à notre cœur en cette occasion : ou l'admiration pour le courage et la force d'âme de ces martyrs, qui acceptent non seulement dans le calme et la paix, mais avec enthousiasme, les tourments et la mort ; ou la pitié pour la folie du démon, qui s' imagine, par ces persécutions, vaincre et triompher ; ou bien encore l'admiration pour cette merveilleuse fécondité de l'Église, qui manifeste ainsi au monde sa puissance et trouve dans le sang de ses fils un renouveau de vertu et de vie : *Sanguis martyrum semen christianorum*.

Combien consolants et encourageants sont pour nous les exemples donnés par ce clergé de France dans ce moment si grave ! Ah ! beaucoup le méprisaient, ce clergé, l'estimant incapable du moindre acte de fermeté et de résistance ! Et voici que, placé dans l'alternative de renoncer à sa foi catholique, apostolique et romaine, ou de perdre la vie, sans hésitation, presque unanimement, il répond : Plutôt la mort que le déshonneur ! *Potius mori quam fœdari !*

Leçon sublime que nous donnent ces évêques, ces prêtres, ces laïques ! Par leur exemple, ils nous apprennent comment il faut que nous pratiquions notre foi ; ils nous enseignent

que nous devons être prêts à le faire même au péril de notre vie ; mais surtout leur voix vaillante, dont le temps n'a pu affaiblir la force, nous crie de veiller à répandre notre sang goutte à goutte dans l'accomplissement du devoir quotidien et dans l'acceptation humble, courageuse, joyeuse, du sacrifice de chaque instant, ce qui est un continuel martyre.

Devant ces héros de la foi, nous nous inclinons avec respect et avec amour, et, par la pensée, nous nous transportons dans la pieuse église des Carmes de Paris pour y baiser leurs ossements sacrés et la terre qui a été imprégnée de leur sang.

En même temps, Très Saint-Père, nous vous remercions d'avoir daigné accorder à la sainte Église, et surtout à la France, un pareil honneur et une si grande grâce.

Au nom de S. Ém. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, promoteur principal de la cause ; au nom de tous les évêques des diocèses qui y sont intéressés ; au nom des chefs d'Ordres et de Congrégations religieuses qui ont de leurs fils parmi les martyrs, et, il m'est permis de le dire, au nom de la petite famille sulpicienne, qui en reconnaît avec une légitime fierté huit comme ses enfants, je prie Votre Sainteté d'agréer les sentiments de la plus vive et plus filiale gratitude.

Les nouveaux Bienheureux eux-mêmes nous aideront à acquitter notre dette de reconnaissance, et, par leurs prières, vous obtiendront, du Roi des martyrs, toutes les grâces et tous les dons que Votre Sainteté peut désirer.

Très Saint Père, en cette occasion solennelle, prosternés humblement à vos pieds, nous sollicitons pour la France, votre fille aînée, la mère de tant de martyrs ; pour le clergé de France, régulier et séculier ; pour tous les fidèles, et spécialement pour les familles des martyrs ; pour nous tous ici présents, nous sollicitons votre paternelle bénédiction.

S. S. Pie XI prit ensuite la parole. Il salua d'abord la troupe splendide conduite par le glorieux curé et martyr Pinot, qui était monté à l'échafaud comme à l'autel, en prononçant des paroles si héroïques, si magnifiquement dramatiques, prêtre et victime de son propre sacrifice, à l'instar du Prêtre divin. Cette troupe glorieuse, on venait de la voir passer dans le discours ému du méritant et heureux postulateur,

composée de martyrs de toute condition, de tout état, de tout âge, de toute profession religieuse, où étaient représentés un si grand nombre de diocèses de France ; et la pensée religieuse avait recueilli la sublime leçon qui — le postulateur l'avait suggéré — resplendissait en cette vraie *massa purpurea*, en cette multitude-couverte de pourpre, qui s'offrait ainsi au regard pieux du peuple chrétien.

Le Saint-Père ressentait une particulière complaisance à voir élever aux plus grands honneurs ces martyrs, qui devaient être considérés à bon droit comme les martyrs d'une dévotion spéciale à la sainte Église apostolique romaine, au pape. Car, on l'avait justement observé, ils avaient donné leur vie, en sachant bien que, pour la garder, ils auraient dû concéder ce que Rome, le Saint Siège, le pape avaient proscrit et condamné. C'était la France, la vieille France catholique de saint Remi qui, ce jour-là, resplendissait en plein midi, tandis qu'on eût cru que les ténèbres de la nuit s'amassaient sur elle.

Autre sujet de réflexion et de particulière satisfaction : ces glorieux martyrs de toute condition sociale et de tout état donnent une leçon dont nos temps semblent avoir particulièrement besoin. Aujourd'hui, on parle tant de droits ; et qui parle de devoirs ? Ces martyrs nous disent, au contraire, que pour le devoir il faut, au besoin, savoir mourir. Leur enseignement est donc d'une très haute et toute providentielle actualité. Il existe des droits, des droits qui sont sacrés ; mais malheur à nous quand nous nous rappelons seulement les droits ! Quand on oublie les devoirs, quand des devoirs plus sacrés encore et qui s'imposent avec une évidence plus grande encore sont sacrifiés, si facilement, si légèrement, on assiste à des égarements, à des bouleversements qu'on ne peut plus

considérer qu'avec une grande tristesse dans l'âme. Est-ce que nous ne voyons par aujourd'hui tant d'âmes non seulement abandonner silencieusement, mais profaner et fouler aux pieds joyeusement, allègrement, faire profaner et fouler aux pieds par d'autres ce qui devrait, au contraire, être leur gloire la plus chère, et en arriver à rougir de la décence, de la pudeur, de la modestie chrétienne ?

Une autre réflexion venait encore aux lèvres du Saint-Père : elle l'amenait à saluer, avec une vénération redoublée, la splendide théorie empourprée qui venait de défiler devant lui.

Ces martyrs n'ont pas subi une seule lutte, un seul martyre ; ils en ont subi deux. Premièrement, le martyre qui les a conduits à la gloire éternelle et qui fut à peine accompagné d'un simulacre de procédure, si même elle mérite ce nom, procédure sommaire, tumultueuse, vraie expression de la barbarie qui régnait en ces terribles moments. Mais ensuite, ils durent subir le second martyre d'une discussion, toute pleine sans doute de vénération et d'amour, mais rigoureuse pourtant, comme l'exigeait leur grand nombre. Il semblait au Pontife qu'il avait tout droit et tout devoir de féliciter de cette rigueur les martyrs eux-mêmes ; elle avait rendu leur victoire plus splendide encore, elle en avait fait refluer plus de gloire sur l'Église, une plus grande consolation et une édification plus grande sur les fils de l'Église. Tout le monde a pu constater ainsi à quel point cette mère, cette maîtresse et éducatrice des saints, est consciente de son droit comme de ses responsabilités. Rien de plus beau, en conséquence, rien de plus consolant et de plus tranquillisant que de se sentir dans les bras et sur le cœur d'une mère si sainte et si belle, dont l'amour maternel est si chaleureux et la divine sagesse si rayonnante.

En exprimant ces pensées, le Saint-Père avait déjà manifesté les sentiments dans lesquels il donnerait la bénédiction apostolique qu'on venait de lui demander. De tout cœur, il l'accordait à toutes les intentions qu'on lui avait si heureusement indiquées, et que son cœur paternel avait recueillies. Il joignait à cette bénédiction ses félicitations ; il participait à toutes les joies, à toute l'allégresse de chacune des familles religieuses, de chacun des diocèses, de chacune des familles naturelles encore subsistantes de ces bienheureux martyrs, et qui voyaient en ceux-ci leur gloire particulière. Le Pontife formait aussi le vœu que sa bénédiction s'en allât, accompagnée des faveurs divines, partout où les assistants la voulaient porter sur le désir de leur cœur.

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques lignes à ce récit, que nous avons emprunté à *la Croix* (7 octobre).

Deux cent treize noms avaient d'abord été proposés ; à la suite d'une nouvelle enquête ordonnée par le pape lui-même, vingt-deux furent éliminés de la liste. Leur cause reprendra plus tard, espérons-le, après des recherches qui permettront de répondre à toutes les difficultés.

Les martyrs de Saint-Firmin ont un intérêt plus particulier pour les lecteurs des *Annales*, à cause de la prison elle-même, qui n'était autre que l'ancien collège des Bons-Enfants, où saint Vincent a vécu et commencé la congrégation de la Mission, et où, jusqu'en 1791, nos confrères ont dirigé un des principaux séminaires du diocèse de Paris. Sur soixante-dix-sept noms proposés à Rome, cinq ont été provisoirement rejetés pour différents motifs : ceux de Antoine-Claude-Auguste Beaupoil de Saint-Aulaire, Sauveur Costa, Jacques Fangousse de Sartret, Marie-Antoine-

Philippe Fauconnet et Guillaume Violard. Saint-Firmin a donc, pour sa part, soixante-douze martyrs; et parmi ces martyrs signalons deux prêtres de la Mission : Louis-Joseph-François, supérieur du séminaire; Jean-Henri Gruyer, de la maison de Versailles; deux anciens prêtres de la Mission : Nicolas Colin, curé de Genevrières (Haute-Marne), et Jean-Charles Caron, curé de Collégien (Seine-et-Marne); enfin, un grand ami de notre congrégation, qui prenait pension au séminaire longtemps avant les massacres : Jean-Antoine-Joseph de Villette, chevalier de Saint-Louis. La Compagnie aurait eu quelques martyrs de plus au séminaire Saint-Firmin si la connaissance des lieux n'avait permis aux confrères qui formaient le personnel de la maison de s'enfuir plus aisément.

7 OCTOBRE

Lecture du décret *de tuto* dans la salle de la Consistoriale. Le pape, tourné vers Mgr Hertzog, postulateur de la Cause, lui dit, non sans une aimable malice : « Vous pouvez dormir tranquille maintenant. »

Dans cette même séance fut lu le décret *de tuto* pour la béatification des martyrs de Damas.

17 OCTOBRE

Ce dimanche 17 octobre eut lieu, à Saint-Pierre, la béatification si attendue et si désirée des prêtres martyrs de la Révolution...

La cérémonie du matin s'est majestueusement déroulée, suivant l'ordre accoutumé. Dans le chœur de Saint-Pierre avaient pris place, avec l'éminent Chapitre de la basilique vaticane, les membres de la Sacrée Congrégation des Rites. Mgr Hertzog, procureur général de Saint-Sulpice, présenta à S. Ém. le cardinal Vico, préfet des Rites, le Bref de la postu-

lation; après quoi Mgr Mariani sollicita de S. Ém. le cardinal Merry del Val, archiprêtre de Saint-Pierre, l'autorisation d'en faire donner lecture dans la basilique. Mgr Gromier, chanoine, monta dans une chaire, installée au milieu du chœur, et lut à haute voix cet important document de treize pages imprimées, que l'énumération des cent quatre-vingt-onze martyrs rendait nécessairement très long, le rideau de la gloire du Bernin tomba aussitôt, laissant apparaître en pleine lumière, tandis que retentissait le *Te Deum* et que s'ébranlaient les carillons de la Ville Éternelle, un magnifique tableau représentant, aux pieds de la Trinité divine et de la Vierge, *Regina Martyrum*, les trois évêques, témoins héroïques du Christ et de l'Eglise, entourés de leurs glorieux compagnons, prêtres et religieux, tenant en main la palme du martyre. Cette peinture est due au maître Bartolemi, qui exécuta déjà les tableaux des Carmélites de Compiègne, prémices des bienheureux martyrs de la Révolution.

Mgr Valbonesi, chanoine de Saint-Pierre, et vice-gérant du vicariat de Rome, récita pour la première fois l'oraison des martyrs et célébra pontificalement la messe, empruntée encore au *Commune plurimorum martyrum*, la messe spéciale devant être approuvée ultérieurement en Congrégation des Rites.

Dans les tribunes, les parents des Bienheureux assistaient, en très grand nombre, à la glorification de leurs martyrs. Signalons spécialement Mme la comtesse du Lau et ses enfants, et le duc et la duchesse de La Rochefoucauld, en tête de la noble famille des martyrs évêques de Beauvais et de Saintes. Son Excellence l'ambassadeur de France et Mme Doulcet étaient au premier rang de la tribune diplomatique. Une importante délégation de l'épiscopat français

assistait à la cérémonie : S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, et son auxiliaire, Mgr Neveux; NN. SS. Rivière, archevêque d'Aix; de Llobet, archevêque coadjuteur d'Avignon; Baudrillart, auxiliaire de Paris; Duparc, évêque de Quimper; Légasse, de Périgueux; Le Senne, de Beauvais; Arlet, d'Angoulême; Chaillol, de Rodez; Audollent, de Blois; Grummel, de Maurienne; Rémond; Vogt, vicaire apostolique du Cameroun; les évêques missionnaires Oblats de Marie-Immaculée; Mgr d'Herbigny; M. le chanoine Grente, vice-postulateur de la cause; l'archiprêtre de Niort, d'Arles; de nombreux prêtres du pèlerinage de l'Assomption.

La *funzione pomeridiana* fut des plus grandioses et émouvantes. Elle commença vers cinq heures du soir. Le pape, sur la *Sedia gestatoria*, fit son entrée et traversa la basilique, pleine de monde, au son des trompettes d'argent et parmi d'enthousiastes ovations. Il n'y eut pas l'habituelle vénération des reliques, les restes sacrés des martyrs étant confondus et n'ayant pu être identifiés suffisamment; et, à défaut de reliquaire, Mgr Hertzog, au nom de la postulation, offrit à Sa Sainteté, avec le traditionnel bouquet et les Actes des martyrs, un très haut et riche ostensor de style romain.

Ce fut Mgr Rivière, archevêque d'Aix, qui, en qualité de successeur de Mgr du Lau, le chef des martyrs d'aujourd'hui, sur le siège métropolitain de la Provence, donna, devant le Pape Pie XI, la bénédiction du saint Sacrement.

(Extrait de *la Croix*, 19 octobre.)

18 OCTOBRE

Les familles des bienheureux martyrs sont reçues en audience par Sa Sainteté Pie XI, à qui elles sont

présentées par Son Éminence le cardinal Luçon, ayant à ses côtés les évêques français, le postulateur de la Cause et d'autres personnages. Notre très honoré Père est présent, ainsi que l'abbé François, professeur à Valenciennes, arrière-petit-neveu de l'ancien supérieur de Saint-Firmin. Tous ont la joie d'entendre un beau discours du Père commun des fidèles, dont *la Croix* du 24 octobre nous a donné le substantiel résumé que voici :

Le Saint-Père releva d'abord le caractère exceptionnel de cette audience. Toutes les audiences sans doute lui étaient chères, puisqu'elles étaient toutes des rencontres de fils avec leur Père. Mais il n'était jamais arrivé au Saint-Père jusqu'ici de voir réunis autour de lui tant de parents de martyrs, qui avaient bien le droit de redire pour leur compte la grande parole des Saintes Écritures : « *Filii sanctorum sumus* ; nous sommes les fils des saints. » D'autre part, l'évêque, si largement représenté, ajoutait encore à la solennité de cette audience, et le Pape avait dans le cœur et dans les yeux la magnifique vision de la veille, dans la grandiose basilique où cette incomparable foule de martyrs semblait s'être rendue presque sensiblement présente.

Parler du martyre, c'est parler de l'héroïsme au plus haut degré, et cependant le voilà devenu la chose de tous. Ces hauts prélats, archevêques, évêques, grands seigneurs, ont pu anoblir encore leur noblesse, noblesse de la race, du rang, de l'élévation sociale, par le sang qu'ils ont répandu pour la Cause de l'Église. Et, à côté d'eux, des prêtres, des religieux, des laïques, des hommes de modeste origine ont pu brûler toutes les étapes pour s'élever au rang le plus glorieux, par le geste le plus fastueux qui soit consenti à la pauvre nature humaine : le sacrifice de la vie

à la vérité, à la dignité des âmes, à l'honneur de Dieu.

Sa Sainteté s'en réjouissait vivement. D'abord avec l'Église, la grande et sainte Mère qui forme les martyrs. Puis avec la France et avec tous les diocèses sur lesquels leur gloire rejaillissait. Plus particulièrement avec ces familles de religieux qui avaient montré une fois de plus la féconde efficacité de la vie de contemplation et de prière. Encore plus particulièrement, si c'était possible, avec ceux qui avaient la grande joie, le grand honneur de pouvoir se dire les fils des saints, les fils des martyrs.

Mais surtout, pour ce qui le concernait personnellement, le Saint-Père reconnaissait en ces Bienheureux ses martyrs à un titre tout spécial. Ils avaient bien mérité de l'Église romaine en donnant leur vie pour leur fidélité à la Papauté, qu'il représentait aujourd'hui, ou, pour mieux dire, au Pape tout court, car il n'y a qu'un Pape en réalité, depuis saint Pierre jusqu'au dernier Pape. Placés dans cette alternative de mourir ou de désobéir aux ordres venus de Rome, ils avaient préféré mourir.

Le Saint-Père ne voulait pas oublier quelle est la pensée de l'Église : quand elle invite ses fils à se réjouir de la gloire des martyrs, elle entend en recommander l'imitation. Il est bien vrai que le martyre du sang n'est pas la vocation de tous. Mais, parmi les exemples que les martyrs nous donnent, il en est un que tous peuvent et doivent reproduire : tout chrétien doit réaliser une parfaite cohérence entre sa croyance et sa vie, entre ce qu'il professe et ce qu'il fait. Cohérence qui devrait, semble-t-il, se vérifier tout naturellement, tant elle est facile à comprendre. Mais que de difficultés réelles elle présente souvent pour un grand nombre d'âmes ! Elle leur coûte vraiment une sorte de martyre, le martyre de la

patience, de la persévérance, de l'abnégation, de la soumission, de la charité, du pardon des offenses, de la persévérance dans des postes qui semblent trop humbles à la nature. Combien d'âmes ne parviennent pas à la hauteur de ce martyr ! Combien de pauvres chrétiens n'arrivent pas à vaincre la séduction des avantages matériels ! Combien se montrent impuissants à sauvegarder l'honneur du nom chrétien contre des passions dégradantes ! Combien cachent leur dignité uniquement par respect humain, devant un sourire ou une ironie !

Il faut souvent un peu de l'esprit du martyr pour cette intégrité d'obéissance, indispensable à quiconque veut rester toujours et à tout prix un digne fils de Dieu, de l'Église, du Père commun. L'obéissance sans doute est difficile, car, en s'imposant directement à l'intelligence et à la volonté, elle atteint l'homme au point où il a le sentiment le plus ombrageux de sa dignité et de sa force. Aussi n'est-ce pas seulement pour obéir qu'est nécessaire ici l'esprit du martyr ; il l'est encore à ceux qui demandent et qui doivent demander l'obéissance. On a l'impression que l'Apôtre a fait personnellement cette expérience quand on l'entend rappeler aux fidèles que les supérieurs veillent sur leurs âmes et en devront rendre compte, quand on l'entend leur recommander avec insistance de ne point faire gémir leurs pasteurs.

Le Saint-Père rapporta ici une conversation qu'il avait eue avec un des généraux de la grande guerre : celui-ci lui avait dit la peine qu'il avait toujours éprouvée quand il lui avait fallu notifier à de jeunes soldats l'ordre de tenir à tout prix sous la mitraille qui les fauchait. Que de fois le Pontife avait dû agir d'une façon analogue ! Il l'avait fait, il continuait à le faire pour le Mexique. Des nouvelles navrantes lui en

étaient parvenues ce matin même, il y avait quelques heures à peine. Des prêtres, des jeunes gens y sont morts pour la foi ; nombre d'évêques ont été traînés en prison et maltraités. Cependant les catholiques mexicains écrivaient au Pape qu'ils lui restaient soumis plus que jamais. Il est réconfortant de voir résister d'une façon aussi superbe ceux à qui l'on a dit que le devoir est de résister ; mais qu'il est dur de devoir donner des ordres pareils !

Dans un autre ordre d'idées, continua le Pape, il se passait quelque chose de semblable dans le cher et noble pays de France. Le Pape avait dû prononcer certaines paroles graves, qui demandaient, il le savait bien, de grands sacrifices, des sacrifices parmi les plus grands, des sacrifices d'intelligence et de volonté. Il avait été profondément réconforté par les promesses de généreuse obéissance qui lui étaient venues d'une fervente jeunesse. Ce sacrifice était fort beau et sa beauté récompensait bien largement le Pontife de la peine qu'il avait soufferte en l'imposant.

C'était dire combien la joie du Saint-Père était profonde, mais aussi combien il sentait le besoin de présenter à tous le splendide exemple que donnent les martyrs : chacun y trouverait la force de remplir tout son devoir sans se laisser abattre par aucune difficulté.

C'est la pensée toute pleine du martyr et des peines dont le martyr est tissé, c'est le cœur rempli de confiance à la vue des grands Serviteurs de Dieu qui s'avancent dans la pourpre de leur sang, que le Saint-Père donnait à ses auditeurs la bénédiction paternelle qu'ils étaient venu chercher. Il la donnait à tous, aux représentants de l'épiscopat français, du clergé, des laïques ; il voulait qu'elle descendît sur toutes leurs œuvres, sur tous leurs intérêts aussi, sur

leurs familles, sur leurs villages, sur leurs villes, sur toute la France.

Tel fut le premier panégyrique des martyrs de septembre. Pussions-nous tous mettre en pratique les leçons que le Souverain Pontife tire si bien du martyre !

Le soir, à cinq heures, l'ambassadeur de France et Mme Doulcet offrent une brillante réception en l'honneur de Son Éminence le cardinal Cerretti, précédemment nonce à Paris. Y prennent part de nombreuses personnalités du monde romain et de la colonie française, les évêques français, les supérieurs et procureurs des Congrégations françaises de Rome et les principaux membres des familles des martyrs.

19 OCTOBRE

Les fêtes de la Basilique vaticane, où les martyrs de Septembre furent placés sur les autels, eurent un splendide écho en notre sanctuaire national de Saint-Louis-des-Français. Le triduum commença le mardi 19 octobre, par une messe de communion célébrée par le Rme Père abbé de Solesmes, et, à dix heures et demie, Mgr Rémond, évêque des armées, parent du bienheureux Angar, préside le grand pontifical.

Les pèlerins se pressent, nombreux, aux côtés de la colonie française de Rome ; Mgr Boudinhon, le distingué recteur, leur fait magnifiquement les honneurs de son église. Le chœur, à l'instar de la gloire du Bernin, est décoré de guirlandes électriques, au milieu desquelles, comme un astre, rayonne l'image des martyrs. Le déploiement des tentures rouges et or et la richesse des marbres rendent cette atmosphère encore plus chaude. Il n'est pas jusqu'à la façade de Saint-Louis qui ne se revête, à l'heure de l'*Ave Maria*, de diamantines illuminations.

Le mardi soir, dès avant quatre heures, la foule envahit notre église nationale. L'ambassadeur, M. Doulcet, occupe un fauteuil au milieu de l'église; le banc d'œuvre déborde de soutanes violettes. S. Ém. le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, est venu *incognito*.

Mgr Baudrillart monte en chaire. Rome et la France vont écouter, pendant une heure et demie, cette parole si qualifiée, à tant de titres, pour exalter nos martyrs dans ce temple français de la Ville éternelle. L'évêque et le défenseur sagace des grandes causes religieuses, l'historien émérite dont s'honore l'Académie française, l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris — où sont recueillis les tragiques et glorieux souvenirs de septembre 1792 — Mgr Baudrillart, prononce un « magistral discours », selon la propre expression de Mgr Rivière, où une science historique profonde s'unit à d'impétueux mouvements d'éloquence.

Prenant pour texte la parole du premier livre des Macchabées : *Noluerunt infringere legem Dei sanctam et trucidati sunt; et facta est ira magna super populum valde...* « Avec quelle étonnante précision, s'écrie l'orateur, ces paroles de nos Livres saints ne s'appliquent-elles pas aux martyrs dont on célèbre aujourd'hui le triomphe, et au jour de colère, *dies irae, dies illa*, où nos héros scellèrent de leur sang leur indéfectible fidélité à Dieu, à la religion, à la sainte Église catholique, apostolique et romaine ! »

Brossant alors, à longs traits, une fresque historique grandiose, Mgr Baudrillart, dans son exorde, montre, à travers quinze siècles, l'intime connexion entre l'Église et la nation française, et le retentissement universel que propagent toujours ces deux grandes causes. C'est, au cinquième siècle, l'hérésie

arienne, personnifiée par l'invasion des Wisigoths et des Burgondes. Mais la Gaule se redresse dans sa fierté catholique. La Providence suscite un grand docteur, saint Hilaire de Poitiers; un grand évêque, saint Remi de Reims; un grand guerrier, Clovis, auquel l'Église et la religion pourront dire : « Quand tu combats et quand tu triomphes, c'est nous qui remportons la victoire. » Deux siècles plus tard, c'est l'envahissement de la chrétienté par l'Islam, dont les deux branches du croissant enserrant l'Église comme dans un étau. Mais éclate la victoire de Poitiers, qui libère enfin le monde catholique. À l'époque de Luther et de Calvin, quelle menace ! Allemagne, Suisse, Angleterre sont déjà détachées de l'Église. La France a bien des culpabilités aussi, surtout dans ses classes dirigeantes, mais le fond du pays reste fidèle. Ici encore, la France est, pendant trente-deux ans, le champ de bataille du catholicisme et du protestantisme, jusqu'à ce que la Ligue fasse enfin la conquête même de son roi. A la fin du dix-huitième siècle, on assiste à une plus terrible coalition contre la vérité catholique : ce sont les gallicans, les régaliens, les jansénistes, les philosophes, les Voltaire, les Rousseau, les Diderot, qui prennent l'offensive. Sur le sol de France encore se livrera la bataille décisive, le sang va couler à flots, mais sauvera en même temps la cause française et la cause catholique toujours unies, et des couches profondes du pays s'élèvera la parole que Bossuet avait magnifiquement proférée : « O sainte Église romaine ! Église Mère de toutes les Églises et Mère de tous les fidèles... Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par nos entrailles... »

L'orateur se propose alors, pour remplir sa tâche, d'établir la volonté nettement arrêtée chez les révolu-

tionnaires de briser l'unité catholique et de détacher la France de la religion et du pape, et de montrer, chez les victimes, la mort prévue, acceptée et subie, plutôt que de renier leur fidélité catholique et romaine. Ainsi sera pleinement justifié le glorieux verdict de béatification de nos martyrs.

Mais Mgr Baudrillart, au nom des évêques de France, au nom du clergé français, au nom des familles des bienheureux, familles selon la chair ou familles spirituelles, veut d'abord dire merci à tous ceux qui ont préparé cette décision : merci à l'historien consciencieux d'une cause si compliquée; merci au dévoué postulateur, dont le zèle infatigable n'a reculé devant aucun effort pour aboutir triomphalement; merci au promoteur de la foi, qui, tout en remplissant son devoir d'examineur minutieux des difficultés, a été si heureux de les voir résoudre; merci au secrétaire distingué de la Congrégation des Rites; merci aux Éminentissimes cardinaux, au cardinal Vico, si aimé de notre France, où il a accompli d'importantes missions, et au cardinal Vanutelli, qui est venu en personne s'agenouiller dans la crypte des Carmes; merci enfin et surtout au grand pape, dont on écoutait hier l'auguste parole avec respect et reconnaissance, et qui, aux justes exigences de la doctrine et de la vérité, a joint les scrupules de l'historien très averti, afin que la béatification d'aujourd'hui resplendisse d'un éclat encore plus incontesté.

« C'était un bel édifice, que l'Église de France, en 1789, premier corps de l'État, grand propriétaire foncier, investie d'une universelle mission de bienfaisance et d'enseignement! » Après en avoir détaillé et caractérisé l'architecture, dans le premier point de son panégyrique, Mgr Baudrillart nous transporte en pleine assemblée des États-Généraux, où le discours

d'ouverture de l'évêque de Nancy, faisant allusion aux « libertés publiques », déclencha des répercussions inattendues, dans le rang surtout des ennemis de l'Église. Sans doute des réformes étaient devenues nécessaires, et le clergé lui-même en convenait le premier. Mais il ne pouvait être apporté de changement à l'organisation de l'Église que d'accord avec le pape et les évêques. Or, l'Assemblée prétendra se considérer seule souveraine : c'est le postulat révolutionnaire émis par Rousseau. On n'ose pas s'attaquer tout de suite à la constitution de l'Église, mais on la destitue de sa place dans l'État, puis on la dépouille de ses biens, puis on détruit l'union du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Tant qu'il ne s'est agi que d'intérêts politiques et financiers, les évêques ont fait preuve du plus grand désintéressement, mais, dès lors qu'on s'attaque à la doctrine et à l'essence même de l'Église, c'est un *non possumus* universel.

L'orateur fait, à cet endroit, l'histoire de la Constitution civile du clergé, acte unilatéral du pouvoir civil, taillant de son seul gré dans les circonscriptions ecclésiastiques, instaurant l'élection des évêques et abolissant l'institution canonique par le Pape. Quelle ne fut pas alors l'attitude fière et intuitive de l'épiscopat français se dressant d'instinct contre l'hérésie et le schisme et rédigeant son « Exposition des principes de la Constitution civile du clergé », alors que le Pape n'avait pas encore porté sa condamnation solennelle et que le roi l'avait abandonné !

L'Assemblée y voit un défi et invente une pierre de touche, que l'orateur qualifie de « pierre infernale » ; c'est le serment, ce serment qui séparera les bons des mauvais, qui fera deux classes de prêtres : les réfractaires et les jureurs, les héros et les parias, et c'est contre ceux-là que la Bête sévira, les prêtres non

assermentés, selon l'aveu de l'abbé Grégoire lui-même, trouvant des bourreaux dans toutes les municipalités.

Mgr Baudrillart met en relief, dans un exposé saisissant, les prodromes du 2 septembre 1792. Déjà, sous la Constituante, les excitations de la presse, des clubs, des municipalités dépassent toute mesure. On a soif de sang. Mais que ne sera-cè pas sous la Législative ! L'internement aux chefs-lieux des prêtres réfractaires, ou, pour parler leur langage, « des prêtres suspects de sédition ». On voudrait réaliser, on réalisera bientôt l'odieux système des dénonciations, des mesures « spéciales », la déportation de ces pestiférés, « l'exil en masse ». On envisage les « noyades »... Puis voici la journée du 20 juin, avec l'invasion des Tuileries, puis la déchéance du roi, et la souveraineté sans frein de la Commune de Paris, du tribunal révolutionnaire, du Comité de surveillance, dit d'exécution. On va pouvoir organiser le grand massacre tout à l'aise et monter de toutes pièces la sinistre comédie de la mise à mort par le peuple : l'holocauste sacerdotal est prêt.

L'évocation de cette page d'histoire est extraordinairement vivante sur les lèvres de Mgr Baudrillart ; ce n'est plus un discours, c'est un drame.

L'orateur commence la seconde partie de son sermon par un émouvant salut aux victimes. Il les salue très bas, et, dans l'impossibilité de les nommer toutes, il ne peut mieux faire que de se référer aux paroles si délicates et si exactes de Mgr le Postulateur dans son adresse au pape Pie XI, *Massa purpurea*. « Quelle multitude empourprée ! » a répondu le Saint-Père émerveillé.

Comme représentant de la vieille maison des Carmes, qui abrite aujourd'hui l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart rend grâce à Dieu d'être appelé, le

premier, à prononcer le panégyrique de nos martyrs dans la Ville éternelle, et il fait à ce propos la plus fine et artistique description du grand couvent de la rue de Vaugirard. Se tournant vers Mgr Boudinhon : « Vous la revoyez, dit-il, cette maison qui fut vôtre et où vous avez longtemps et bien servi. » Puis, s'adressant au cardinal Gasparri : « Vous aussi, Eminentissime Seigneur, vous l'avez habitée, et à toutes les gloires dont elle se pare, votre enseignement et vos admirables travaux ont ajouté de nouveaux rayons... Et ne vous fut-il pas doux aussi d'y recevoir, au-dessus même du tombeau de nos martyrs, la consécration épiscopale des mains du saint cardinal Richard... » L'orateur montre alors cette oasis de prière, de travail et de paix, transformée en prison et bientôt en champ de massacre. Il s'émerveille devant de pareilles et si nobles victimes, dont le seul crime est d'avoir fait opposition à une Constitution civile du clergé, « hérétique, sacrilège, schismatique ». Et voici toute une galerie de portraits vivants : Mgr du Lau, les frères La Rochefoucauld, le P. Hébert, le P. Burté, en passant par ces prêtres de Saint-Sulpice, martyrs eux-mêmes, à qui est bien due une mention spéciale pour avoir formé un tel clergé... *Noluerunt infringere legem Dei sanctam... et trucidati sunt.*

L'orateur fait voir ensuite comment ils ont droit au titre de martyrs. Car il ne suffit pas d'avoir été massacré, pour cueillir la palme, il faut encore avoir prévu le martyre, y avoir consenti, s'y être préparé. Telle fut, en effet, l'attitude de ces prêtres, et ici les traits héroïques surabondent; Mgr Baudrillart en choisit quelques-uns du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique, et qui sont dignes des premiers temps des persécutions. Que n'a-t-on la possibilité de s'arrêter à cette anthologie inégalable du sacrifice et du

martyre, si souvent marqués au coin d'une élégance chevaleresque et française !

L'heure suprême a sonné, en effet, et c'est alors le récit de l'horrible boucherie du couvent des Carmes, de l'Abbaye et de Saint-Firmin, tandis que, pour amener la population, le canon tonne au Pont-Neuf, le drapeau noir est hissé. Danton veut « faire peur ». Sinistre comédie !

L'orateur laisse entrevoir, comme en un éclair, les faces grimaçantes des massacreurs, derrière les barreaux des fenêtres du couvent des Carmes. Dans un haut-le-cœur, il montre le jardin transformé « en parc aux cerfs », la première tuerie dans l'oratoire de la Sainte Vierge, puis le simulacre de tribunal et la chapelle... Mais il passe vite, car la cruauté des hommes, dit-il, importe moins que la constance des victimes, qui, toutes, subirent le martyre avec ce calme, cette résignation, cette joie surnaturelle, qui faisaient dire à Violette qu'elles semblaient aller à des noces, aux noces éternelles de l'Agneau.

On voudrait citer intégralement la péroraison, tellement tout le discours s'y trouve ramassé avec une émotion qui saisit profondément l'assemblée.

« Saintes victimes ! s'écrie Mgr Baudrillart dans un transport superbe, non, votre sang n'aura pas été versé en vain... Voici qu'il est bientôt la semence et le signal d'un nouvel épanouissement catholique en France au cours du dix-neuvième siècle, et la Papauté elle-même, humiliée, abaissée par les dernières monarchies absolues et dont la Révolution avait cru sonner le glas funèbre, voit peu à peu se dissiper les opinions erronées qui obscurcissaient l'esprit de ses pauvres enfants. Des foules enthousiastes vont venir saluer Pie IX, glorieux et souffrant ; les plus grands esprits s'inclineront devant le génie et la sublime

fonction de Léon XIII. Pie XI, en vous béatifiant, ô saintes victimes, proclamera tout ce que la sainte Église doit à votre fidélité...

« Mais que sera demain ? L'Église est toujours militante ; l'ennemi rôde toujours autour d'elle pour lui arracher les âmes. Il faut combattre. Jusqu'au martyre du sang ? C'est peu probable. Jusqu'à ce vrai martyre quotidien, qu'impose l'accomplissement intégral du devoir ? A coup sûr.

« J'ai dit le martyre du sang peu probable, serais-je fondé à dire impossible ? Écoutez la voix de nos frères du Mexique et de Russie. Qui sait si la grande colère provoquée par de nouvelles fautes ne s'abattra pas sur notre peuple ? *Et facta est ira magna super populum valde*. Qui sait si nos neveux ne diront pas demain des prêtres d'aujourd'hui : *Et trucidati sunt* ? Ce dont je me tiens pour certain — tout le passé de la France nous en est garant — c'est que ceux-là, comme nous-mêmes et comme nos pères, exhaleront jusqu'à la fin le cri sublime de Bossuet : « O sainte Église romaine, que ma droite se paralyse, que ma langue desséchée adhère à mon palais si tu n'es pas toujours la première dans notre souvenir. *Amen ! Amen !* »

Parmi les hymnes d'actions de grâces, le cardinal Billot fit descendre alors sur cette foule émue la bénédiction du Saint Sacrement, qui acheva dans l'adoration cette première journée catholique et française du Triduum en l'honneur de nos bienheureux martyrs.

(Extrait de *la Croix*, 28 octobre 1926.)

20, 21 OCTOBRE

Les 20 et 21, les cérémonies furent les mêmes que le 19 et fixées aux mêmes heures.

M. Verdier, Supérieur du séminaire des Carmes, et

le cardinal Vico dirent la messe de huit heures. Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, et Mgr Legasse, évêque de Périgueux, célébrèrent la messe pontificale. Le P. Lhânde, de la Société de Jésus, et Mgr Salotti, promoteur de la foi, donnèrent le panégyrique, ce dernier en italien.

UN ARTICLE DE M. GEORGES GOYAU
SUR LES MARTYRS DE SEPTEMBRE ¹

Ils sont morts martyrs pour avoir refusé serment à la Constitution civile du clergé.

« Les jugements de Rome, écrivait naguère M. Hanotaux, sont, eux aussi, de l'histoire. » Une page d'histoire de notre Révolution va, dans Saint-Pierre même, achever de se préciser. Cent quatre-vingt-onze prêtres, massacrés en septembre 1792, montent sur les autels, et « bienheureux » on les proclame, parce qu'ils furent des « martyrs ». Car la preuve est faite que, s'ils étaient là, prisonniers, à la merci d'une boucherie, c'est parce qu'ils avaient refusé serment à cette Constitution civile du clergé qui démolissait leur Église, c'est parce qu'ils avaient constaté qu'entre leur Christ et cette « Église constitutionnelle », où de force on voulait les embrigader, la chaîne traditionnelle, qui a son point d'attache à Rome et n'en peut avoir aucun autre, était expressément rompue. À la dernière heure, un certain nombre d'entre eux, lorsqu'un simulacre de tribunal s'installa, pouvaient encore sauver leur vie en jurant ; ils préférèrent formellement la mort.

« Chœur de martyrs », disait d'eux Pie VI, quelques années après, d'un mot qui ne traduisait qu'une impression personnelle. « Martyrs », proclame offi-

1. *Figaro*, 17 octobre 1926.

ciellement Pie XI, martyrs pour le Christ, martyrs comme lui. Cela suffit ; les autels les attendent.

Inutile de rechercher si leurs vies s'étaient illustrées par des vertus spécialement insignes : l'héroïsme de la mort dispense d'interroger l'histoire sur l'« héroïcité » des vertus. Inutile d'étudier longuement comment ces prêtres avaient observé la consigne qui leur demandait qu'ils fussent « d'autres Christ » ; le sacrifice même de leur vie les rendit, en une minute décisive, « conformes » au Christ immolé. L'Église dès lors en sait assez ; des dépotoirs de Vaugirard et de Montrouge, où pêle-mêle ils furent jetés, elle les élève sur les autels, leur gloire est fondée.

Et pourtant, ils étaient soumis au Gouvernement,
charitables et patriotes.

Dans les papiers du « sieur du Lau, ci-devant archevêque d'Arles », les commissaires de la section du Luxembourg avouaient n'avoir trouvé « aucune provocation à la désobéissance ». « Je déclare, écrivait dans son testament François-Joseph de La Rochefoucauld, évêque de Beauvais, que je n'ai rien à me reprocher sur ce qu'on appelle contre-révolution, que je n'ai jamais, directement ni indirectement, rien fait contre le nouveau gouvernement ; que je me flatte d'être meilleur patriote que qui que ce soit. »

« Je n'ai absolument aucune correspondance avec les ennemis de la chose publique, répondait à un interrogatoire l'eudiste Hébert ; je suis même si éloigné de toute déclamation contre la Constitution de l'État que le seul ouvrage périodique auquel j'aie souscrit est le *Journal du Soir*, et qu'il est le seul dont j'aie permis la lecture publique dans ma communauté. » Mais telle n'était pas la question. Oui ou non, cet Hébert, ce La Rochefoucauld, ce du Lau,

admettaient-ils qu'il fût de la compétence des assemblées révolutionnaires de fixer les bases de l'établissement ecclésiastique? Ne pas l'admettre, c'était leur crime.

On savait, au demeurant, que le directoire même du département de l'Oise honorait La Rochefoucauld du nom du Père des Pauvres, que le prêtre « jureur » qui lui avait succédé comme évêque le glorifiait publiquement d'avoir « honoré et consolé l'humanité par sa vertu, par ses largesses ». Il y avait là, aussi, parmi ces prêtres que la mort guettait, un professeur de physique qui, avant de trouver dans une prison parisienne sa dernière étape vers le ciel, avait tenté de s'y élever en mongolfière, s'intéressant beaucoup à l'aéronautique : il avait nom Carnus, et les aviateurs, désormais, auront en lui un patron. Mais qu'importait que cet évêque fût un philanthrope ou ce prêtre un homme de science? Ils n'estimaient pas qu'il fût de la compétence du dix-huitième siècle de donner à l'Eglise des assises populaires en ruinant ses assises divines; donc ils étaient suspects.

Aux suspicions les massacres succédèrent; on alléguait, pour ensanglanter les prisons, que la patrie était en péril. Législative et Commune de Paris, sections et plèbe anonyme, toutes ces forces eurent leur rôle — rôle de lâcheté ou rôle de violence — dans ce mouvement de fureur, « dirigé, disait une voix, sur ceux que le péril des circonstances persuadait au peuple devoir être immolés sans délai ». Le personnage qui, quand cette phrase hypocrite et filandreuse, donnait quittance à la justice du peuple exerçait les fonctions de ministre de la Justice! C'était Roland.

Le triomphe de leur mort
fait ressortir la misère des bourreaux.

Ainsi s'enrichirent ces Actes des Martyrs que l'un des Sulpiciens incarcérés s'était d'avance fait apporter en sa cellule. « Comme homme, je tremble, avait écrit quelques mois plus tôt, par une sorte de prescience de sa destinée, le capucin Apollinaire de Fribourg ; comme chrétien, j'espère ; comme religieux, je me réjouis ; comme pasteur de cinq mille brebis, je jubile, parce que je n'ai point prêté le serment. A tous mes persécuteurs, je leur donne le baiser comme à mes plus grands bienfaiteurs. » — « Donnez-moi la mort et que Dieu vous pardonne », disait le prêtre Gros à un savetier dont il faisait vivre la famille et qui répondait cyniquement : « La Nation me paye pour vous tuer. » — « Je prie mon exécuteur testamentaire, stipulait l'eudiste Hébert, de donner ma montre à celui qui m'aura porté le coup de mort, s'il peut le reconnaître. » — « Mon âme à moi, mon cœur à Dieu et mon corps aux bourreaux », criait Monsaint, le vicaire de Saint-Roch. A la vue des piques et des maillets, leurs âmes étaient déjà comme enivrées de cette autre joie de vivre qu'est la joie de l'au-delà. Et l'histoire, aujourd'hui, par les lèvres de Pie XI, exalte le caractère triomphal de leur mort.

Je me retourne maintenant vers les autres, vers ceux qui firent ou laissèrent faire, vers la mêlée confuse des bourreaux et des Pilates ; et je les vois tous recommencer à s'entre-déchirer, sous nos yeux, comme ils le firent au lendemain de ces massacres, deux ans durant. On avait, il y a quarante ans, autour d'une chaire de Sorbonne, voulu créer une école officielle, orthodoxe, d'histoire de la Révolution, pour riposter à Taine. Elle nous a donné le plus paradoxal des spectacles. On voulait rendre à la Révolution sa majesté,

que Taine avait endommagée; mais dans cette école officielle ont bouillonné, de nouveau, toutes les vieilles passions qui poussaient les grands révolutionnaires à se rapetisser les uns les autres; on dirait qu'ils ressuscitent pour s'entre-tuer une dernière fois; et ce duel nouveau que se livrent leurs avocats d'office — pour Danton, c'est maître Aulard; pour Robespierre, c'est maître Mathiez, — achève de mettre à mal ces inquiétantes renommées. Dans ce bloc, au nom duquel, jadis, était évincé de la scène le *Thermidor* de Sardou, les cassures vont s'élargissant. De même qu'on disait des premiers chrétiens : « Comme ils s'aiment ! » nous serions tentés de nous écrier, en présence des « grands ancêtres », tribuns d'un autre messianisme : « Combien ces hommes se haïssaient les uns les autres ! » Et c'en est fait de l'impression de grandeur dont l'imagination d'un Lamartine ou d'un Michelet pouvait encore se griser : il ne reste qu'une laideur. Efflorescences de sensiblerie, parades de philanthropie, fraternité qu'on affichait sur les murs après l'avoir abolie dans les cœurs, aboutirent à cela.

A cela, oui, et puis à ces reflets d'immortelle gloire dont l'Église illumine la physionomie des victimes. Une d'entre elles, un vicaire de Paris, l'abbé de La Gardette, disait au procureur de la Commune : « Je soutiendrai ma foi aux dépens de ma vie. Faites-moi mourir, je serai encore au-dessus de vous. » Il ne s'était point trompé : Pie XI l'installe au-dessus de nous, lui et les cent quatre-vingt-dix autres, dans cette abside de Saint-Pierre, où les nouveaux bienheureux donnent à la prière des foules leur première audience. Et, parmi ces âmes agenouillées, quelques-unes peut-être, subtiles et tendres complices de l'infâme miséricorde, la prieront pour leurs massacreurs, qui furent à leur insu des sanctificateurs.

LE SACRE DE SIX ÉVÊQUES CHINOIS A ROME

RAISONS DU CHOIX D'ÉVÊQUES CHINOIS

Depuis que la religion est prêchée en Chine un seul Chinois a été sacré évêque, Mgr Lou, et encore n'était-il Chinois que par sa mère; il était Portugais par son père. Cependant il y a actuellement, dans la Céleste République 2 400 000 catholiques et un peu plus de 1 200 prêtres indigènes; et l'on y compte, nés dans le pays et de parents chinois, environ 300 frères, 3 000 religieuses, 2 600 séminaristes (grands et petits).

Il est temps, pense le Saint-Siège, de commencer à donner à la Chine une hiérarchie indigène, et la dernière Encyclique du Souverain Pontife, *Rerum Ecclesiae*, presse les missionnaires de prendre les mesures opportunes pour que cette question soit étudiée partout comme l'aboutissant naturel et le couronnement de tous les efforts faits depuis plusieurs siècles par les prêtres venus de l'étranger.

De tout temps, le but des missions a été de former dans les nations évangélisées des prêtres du pays. Là où ils sont assez nombreux, les missionnaires ont fini leur rôle; une nouvelle église autonome est à constituer, qui doit se suffire en prêtres pour le ministère, en religieux et religieuses pour les œuvres d'enseignement et de charité, en ressources. Le missionnaire va planter sa tente ailleurs; il n'est pas en principe un curé gouvernant une chrétienté définitivement établie; il est un convertisseur, un pionnier, un défricheur de brousses.

Nombreuses sont les causes qui ont empêché jusqu'à présent en Chine la création d'organisations ecclésiastiques qui ne soient plus considérées comme

des missions proprement dites. Les lettres des missionnaires y ont fait souvent allusion. Il est bien loin encore le moment où le pays tout entier pourra être confié à des évêques chinois et n'aura plus besoin des prêtres venus de l'étranger ou des ressources demandées aux nations pour l'apostolat missionnaire. Mais il y a dans les vicariats apostoliques actuels des zones où la chose est possible et vient d'être décidée par le Saint-Siège.

(Extrait des *Missions catholiques*, 3 septembre 1926.)

LES ÉLUS

Philippe Tchao, prêtre séculier, est nommé évêque titulaire de Vaga et vicaire apostolique de Suanhwafou, Vicariat récemment créé par démembrement de la Mission de Pékin.

Né à Pékin le 4 octobre 1880, il a aujourd'hui quarante-six ans. Entré au petit séminaire de la capitale à treize ans, ordonné prêtre en 1904, il fut d'abord professeur au petit séminaire pendant quatre ans, vicaire à Suanhwafou durant deux ans et demi, curé de Sinan pendant dix ans ; puis directeur d'un collège à Pékin pendant quatre ans. C'est de là qu'il fut nommé, en 1923, secrétaire de S. Exc. Mgr Costantini, délégué apostolique en Chine.

Un des frères du nouvel évêque est professeur au séminaire ; un autre, religieux trappiste, est décédé, cette année, au monastère de Yang-kia-ping. Le père de Mgr Tchao fut, en 1900, victime des Boxeurs. Pendant que toute sa famille était réfugiée au Pétang, il gardait seul la maison. Saisi par les Boxeurs, il eut la tête tranchée. La mère du nouvel élu, accablée de chagrin et de privations, en perdit la vue. Elle vit encore. Très pieuse, elle va tous les jours à la messe, où elle se fait conduire par sa belle-fille.

Le nouveau vicariat compte 27.624 chrétiens, la plupart très fervents et très généreux. Deux belles églises attestent leur générosité : celle de Suanhwa-fou et celle de Choang-chouze. La trappe de Yang-kia-ping est dans les limites de la nouvelle mission.

Melchior Souen (ou Soun), lazariste, élu évêque titulaire de Hésébon, est, depuis 1924, préfet apostolique de Lihsien, territoire détaché du vicariat apostolique de Paotingfou (Tchély central). La nouvelle mission compte environ 25 000 chrétiens.

Melchior Souen, né le 19 novembre 1869, sur la paroisse du Sitang (Notre-Dame-du-Mont-Carmel) à Pékin, fut ordonné prêtre, le 24 janvier 1897, par Mgr Sarthou, prédécesseur de Mgr Favier. Après deux années de ministère dans le district de Tientsin, il entra au noviciat des Lazaristes à Pékin et fut employé à l'éducation des séminaristes jusqu'en 1912; depuis cette date, il avait la direction de la paroisse de Niou-fang, au sud de Pékin.

Le R. P. *Simon* (en religion Odoric) *Tch'eng*, élu évêque titulaire de Catenna, est, depuis mars 1924, préfet apostolique de Puchi. Cette nouvelle préfecture apostolique comprend les sous-préfectures civiles de Puchi et de Tsungyang, qui appartenaient antérieurement au Houpe oriental (Hankow).

Le R. P. Odoric, né le 22 juillet 1873, à Laohokow (Houpe Nord-Ouest), fit ses études secondaires au séminaire de sa Mission et suivit les cours de philosophie et de théologie en Italie. En 1894, il entra au noviciat des Frères Mineurs Franciscains du Mont-Alverne, fut ordonné prêtre le 15 juin 1900 au couvent de Sainte-Marguerite de Cortone, et retourna en Chine en janvier 1903. Après quatre années de ministère pastoral, il occupa, pendant quatorze ans, le poste de vice-recteur du séminaire de Tcha-yuen-kow.

Quand il fut chargé de la nouvelle préfecture de Puchi, il était depuis deux ans professeur au séminaire central de Houkouang.

Le territoire qui lui est confié comptait, au moment où il a été érigé en mission autonome, 866 chrétiens et 1 853 catéchumènes. Depuis deux ans, la satisfaction donnée à la population chinoise par sa nomination a suscité un grand nombre de conversions et les séminaristes se sont présentés en telle affluence qu'il a fallu créer un nouveau séminaire.

Le R. P. *Louis Tchen*, franciscain, appartenait au Vicariat apostolique de Taiyuanfou (Shansi septentrional), confié aux Franciscains italiens. Le R. P. Tchen est nommé vicaire apostolique de Fenyang, nouveau vicariat créé par démembrement du Shansi septentrional. Le Shansi septentrional compte 28 missionnaires étrangers, 22 prêtres indigènes, 49 séminaristes (grands et petits), 37 431 catholiques, 4 000 catéchumènes. Le nom de Tchen est très répandu en Chine; on y compte 33 prêtres portant ce nom.

Le R. P. *Simon Tsu*, jésuite, appartenant au Vicariat apostolique de Nankin (province du Kiangsou), qui est évangélisé par les Jésuites français. Dans ce Vicariat se trouve la grande ville cosmopolite de Shanghai. Le R. P. Tsu est nommé vicaire apostolique de Haimen, qui était une section du Vicariat de Nankin. Avant la division, le vicariat de Nankin comptait 102 missionnaires européens, 76 prêtres chinois, 72 séminaristes, 213 687 chrétiens, 25 750 catéchumènes.

M. *Joseph Hou*, lazariste, est du vicariat apostolique de Ningpo (Tchékiang oriental), administré par les Lazaristes, en majorité français. M. Hou est nommé Vicaire apostolique de Taichowfou, nouvelle division ecclésiastique prise sur le vicariat de Ningpo, lequel

comptait 18 missionnaires, 34 prêtres indigènes, 103 séminaristes, 47 176 chrétiens, 749 catéchumènes.

(Extrait des *Missions catholiques*, 3 et 24 septembre 1926.)

Le *Petit Messenger de Ningpo* consacre à Mgr Hou, dans son numéro d'août 1926, un article que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

Le journal anglais *N. C. Daily News*, du 6 août, arrivé le 7 à Ningpo, annonçait dans un *Reuter* que Notre-Saint-Père le Pape Pie XI venait de créer trois nouveaux évêques chinois, qu'il consacrerait lui-même le 24 octobre à Rome. Mgr Joseph Hou était désigné comme un des trois.

Bien qu'il n'y eût pour nous aucun doute, vu que cette nomination était prévue depuis de longs mois, cependant nous attendions une confirmation officielle.

Le samedi 7, au soir, nous recevions de Mgr Costantini, délégué apostolique en Chine, le télégramme suivant : « Lepers, Catholic Mission, Ningpo. — Erigé vicariat Taichow, nommé évêque Joseph Hou ; Saint-Père consacrera six évêques chinois, 24 octobre. Partirons Shanghai 10 septembre, arrivant Naples 16 octobre ; places fixées. Prière communiquer Mgr Hou, présenter mes vœux. Ecrirai. — *Costantini*. »

La première nouvelle reçue le matin par le journal avait porté la joie dans le cœur de tous les missionnaires européens et chinois du vicariat de Ningpo. Ce télégramme confirmait notre bonheur, et le dimanche 8 à midi, tous les missionnaires présents à Ningpo étaient réunis pour offrir leurs vœux à Mgr Joseph Hou, qui se soumit humblement à la volonté de Dieu, manifestée par le délégué de notre Saint-Père le Pape Pie XI. Jusqu'alors, Mgr Hou, qui connaissait les projets en cours, avait fait tout son possible pour échapper à cette éventualité ; on craignait un refus de sa part.

Tous les missionnaires furent charmés et édifiés par son humilité et son acceptation résignée à assumer la charge qui lui était imposée.

Mgr Joseph Hou est de lignée d'anciens chrétiens qui comptent déjà onze générations. La famille Hou est donc chrétienne depuis trois siècles. Originaire de Ningpo, elle a dû être convertie par les premiers Pères jésuites qui vinrent évangéliser cette ville. Nous n'avons pas de détails sur la date et le mode de sa conversion. On sait seulement qu'au commencement du dix-neuvième siècle sa famille habitait près et en dehors de la porte Ien-tsan. Sa maison longeait, d'un côté, le rempart de la ville, et, de l'autre, donnait sur la rivière de Yuyao. Était-ce cette disposition de la maison qui fit que les missionnaires lazaristes indigènes de Pékin, qui venaient, vers 1830, visiter de temps en temps les chrétiens de Ningpo, choisirent cette maison pour la réunion des fidèles, qui alors n'étaient plus qu'une trentaine? Je le pense. Car, dans une lettre de 1836, un missionnaire qui rend compte de ses voyages, écrit : « A Ningpo, les chrétiens se réunissent dans une maison située au pied des remparts et baignée par le fleuve. La situation est tout à fait propice, car, en cas d'alerte, on peut prendre une barque et fuir les recherches des satellites. »

Quand Ningpo fut pris par les Anglais, lors de la guerre de l'opium, ce fut près de la maison de M. Hou qu'ils firent la brèche pour entrer dans la ville, et la maison fut complètement démolie par l'artillerie anglaise.

Quand, en 1842, M. Danicourt, aumônier des troupes irlandaises, qui occupaient la ville de Tinghaï dans l'archipel Chusan, vint pour la première fois à Ningpo, il ne trouva pas d'endroit convenable pour s'y établir; mais les chrétiens lui indiquèrent que la Mission

catholique, désaffectée par l'empereur Yongtchen en 1752, existait encore, et en 1846 il put la réoccuper. M. Danicourt eut-il ces renseignements par les ancêtres de Mgr Hou ? C'est bien à supposer.

N'ayant plus de maison à lui, le grand-père de Mgr Hou suivit M. Danicourt dans l'archipel, où il fut employé comme catéchiste, et depuis ce temps la famille Hou est fixée à Tingshaï, capitale de Chusan, où sa vénérable mère vit encore.

Mgr Hou naquit à Tingshaï en 1881. Il fit ses humanités au petit séminaire qui se trouvait alors en dehors de la porte nord de Tingshaï. Il était en rhétorique en 1902-1903.

Dans cette même année M. Boscat amenait de France une quinzaine de jeunes gens pour jeter les fondements de la Maison provinciale de Chine, maintenant à Kiashing. En 1902, rien n'étant prêt pour recevoir ces jeunes gens, Mgr Reynaud offrit gracieusement à M. Boscat, notre visiteur, son petit séminaire de Tingshaï.

Le noviciat naissant vint donc s'y établir et les petits séminaristes du vicariat, laissant la place aux Européens, s'installèrent dans la ferme contiguë au séminaire, où habitaient déjà quelques garçons de la Sainte-Enfance.

Le directeur du petit séminaire, M. Barberet, avait choisi le jeune rhétoricien, Joseph Hou, pour être agent de liaison auprès des Européens, dont M. Paul Dutilleul était le directeur. Il avait donc ses entrées libres dans le sanctuaire du noviciat, où les jeunes gens venus de France se préparaient à devenir missionnaires. D'ailleurs, la chapelle du séminaire était à l'usage commun des novices étudiants et des latinistes.

Un jour que Joseph Hou était dans le local du noviciat, au moment où les petits séminaristes chinois

faisaient leur adoration dans l'église, M. Dutilleul le rencontra sous la véranda, et pour lui indiquer que la communauté du petit séminaire était à la chapelle, il lui montra du doigt l'église, en lui disant simplement : *Magister adest et vocat te.*

M. Boscat, notre visiteur, se trouvait-il ce jour-là au séminaire, je l'ignore. Toujours est-il que, quand M. Hou, à la fin de sa rhétorique, demande à entrer dans notre Congrégation, M. Boscat lui répondit : « Saint Vincent nous a laissé comme pratique de ne pas chercher les vocations. Vous vous êtes laissé influencer par M. Dutilleul, qui vous a dit : *Magister adest et vocat te*, etc., et l'entrée de Joseph Hou dans la Congrégation fut ajournée. Ce n'est qu'après la mort de M. Boscat et après ses deux ans de philosophie, que, renouvelant sa demande à M. Guilloux, il fut admis à Kiashing, où il retrouva presque tous les jeunes Européens qu'il avait connus à Chusan.

Prêtre en 1909, après de sérieuses études, M. Hou fut placé par Mgr Reynaud au Taichow, à la résidence de Haimen, où il resta dix-huit mois; de là il fut appelé à occuper pendant deux ans le poste de vicaire de la cathédrale à Ningpo; puis, nommé au grand séminaire, il enseigna le dogme et la philosophie, eut la joie de former ses futurs collaborateurs, puisque sur trente et un philosophes et théologiens, seize sont originaires de la portion qui lui est allouée.

En 1922, il fut nommé par Mgr Reynaud pour aller à Hankow à l'assemblée des missionnaires chargée de préparer le concile plénier de Shanghai.

Il y fut dès l'abord remarqué par son Excellence le Délégué Apostolique, qui le choisit comme un des consultants chinois appelés à collaborer au concile national de 1924. On peut dire que, dès lors, il était désigné comme un des futurs évêques des diocèses

chinois en préparation; et sa nomination, en nous réjouissant tous, n'a surpris personne.

Aussi c'est de grand cœur que nous lui adressons le traditionnel souhait :

Ad multos annos!

CÉRÉMONIE DU SACRE A SAINT-PIERRE DE ROME

Ce jeudi matin, 28 octobre, à Saint-Pierre, en la fête des saints apôtres Simon et Jude, anniversaire de sa propre consécration épiscopale à Varsovie, Sa Sainteté Pie XI a écrit une des plus mémorables et plus glorieuses pages d'histoire de l'Église, en sacrant de ses mains les premiers évêques catholiques chinois. Après ces magnifiques leçons que furent l'Exposition missionnaire et l'Encyclique *Rerum Ecclesiae*, concernant surtout la création du clergé et des églises indigènes, le Pape du *Duc in altum* a voulu poser un acte décisif et donner lui-même un grand exemple. Il a ainsi conféré en personne la plénitude du sacerdoce à NN. SS. Philippe Tchao, prêtre séculier, pour le nouveau vicariat de Suanhwafu; Odorio Tcheng, franciscain, pour la préfecture apostolique de Puchi; Melchior Suen, lazariste, pour la préfecture de Lishien; Aloys Tchen, franciscain, pour le nouveau vicariat de Fenyan; Joseph Hou, lazariste, pour le vicariat de Taichou; Simon Tsu, jésuite, pour le nouveau vicariat de Haimen.

A huit heures précises, le Pape, en mozette rouge et étole d'or, arriva à la chapelle du Saint-Sacrement, monta sur la *Sedia gestatoria*, et fit son entrée, au chant palestrinien de la chapelle pontificale. Il était suivi des évêques élus, et la catholicité de l'Église apparaissait plus évidente que jamais, au moment où ces six représentants du monde jaune, à leur tour suc-

cesseurs des apôtres, traversaient Saint-Pierre de Rome, avec le Vicaire de Jésus-Christ.

La cérémonie fut réglée à peu près de la même façon que le sacre historique, par Pie X, des quatorze évêques français de la Séparation, en 1906, mais sans avoir aujourd'hui le caractère privé qu'exigeait alors la tristesse des événements. Au contraire, la consécration des évêques chinois prenait un air triomphant de Pentecôte : le Sacré-Collège, le corps diplomatique, en particulier M. Doulcet, et le patriciat romain, étaient présents ; la foule envahissait les nefs. Il y avait une vingtaine de cardinaux.

Des tentures de damas rouge, comme de longues flammes, se déployaient du haut des piliers de la basilique.

Les rites sacrés s'accomplirent dans l'abside, à l'autel de la *Cathedra*, sous le rayonnement de la gloire du Bernin, et non à la Confession, où ne sont célébrées que les grandes messes papales. Le trône du Souverain Pontife, avec un haut baldaquin de velours grenat, était élevé *in cornu evangelii* ; à gauche du maître-autel, face au trône, avaient été disposés de petits autels pour les évêques élus, qu'assistaient les clercs chinois du collège urbain de la Propagande.

Aux Chinois présents à Rome, des places, spécialement choisies, avaient été réservées dans l'enceinte faisant face à l'autel de la Confession, du côté de l'Épître, et correspondant à celle occupée par les prélats de la Congrégation de la Propagande. On y voyait plusieurs prêtres chinois, deux neveux de Mgr Tsu, jésuite, dont l'un, venu expressément de Chine, est le président de la Jeunesse catholique chinoise en Europe, et plusieurs Chinoises dont quatre franciscaines de Marie et une Petite-Sœur des Pauvres ; deux membres de l'ambassade chinoise près

le Quirinal; M. Tcheng, consul chinois à Trieste. Au premier rang de la même tribune, le P. Lebbe, le missionnaire Lazariste si dévoué aux étudiants chinois en Europe, qui célébrait précisément aujourd'hui le 25^e anniversaire de son ordination.

Mgr Olichon, président de l'œuvre de Saint-Pierre en France, était présent, à côté des prélats de la Propagande.

Pour ne pas allonger la cérémonie vaticane, la profession de foi des élus avait eu lieu préalablement, en présence de Son Ém. le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande. L'interrogatoire liturgique eut lieu en présence du Saint-Père.

Aussitôt revêtus de la chape, les évêques chinois furent présentés au Saint-Père par les deux évêques assistants, Mgr Cremonesi, aumônier secret de sa Sainteté, et Mgr Costantini, délégué apostolique en Chine.

Au bas du maître-autel, le Pape et les nouveaux évêques récitèrent à haute voix l'*Introïbo* et le *Confiteor*. Alors l'auguste consécrateur monta au maître-autel de la Chaire de Saint-Pierre, tandis que les six élus se rendirent à leurs autels respectifs. Là, on les habilla en évêques, on leur passa au cou la croix pectorale, on décroisa leurs étoles pour les laisser pendantes et on les revêtit d'ornements blancs. Chacun dit, en son privé, la messe des apôtres Simon et Jude, et cependant que le Saint-Père se retournait vers l'assemblée pour le souhait pontifical : *Pax vobis*, de leur autel, les élus, simultanément, prononçaient encore le *Dominus vobiscum*.

Après le Graduel, le Pape vint s'asseoir dans un fauteuil liturgique, au milieu du maître-autel, ayant à ses côtés les deux évêques assistants. Les évêques chinois se rangèrent alors devant Sa Sainteté, qui

leur adressa la monition rituelle : *Episcopum oportet judicare, interpretari, consecrare, ordinare, offerre, baptizare et confirmare*. Et tandis que Pie XI s'agenouillait au faldistorium et que les six évêques chinois se prosternaient de tout leur long sur l'immense tapis vert de l'abside, les litanies des saints s'égrenèrent, avec le glorieux défilé des apôtres, saint Simon et saint Jude surtout, dont ceux-là seront bientôt les successeurs, et avec cette nouvelle supplication, qui se fait si pressante aujourd'hui : *Ut infideles universos ad Evangelii lucem perducere digneris, te rogamus, audi nos*.

Alors le Pape, seul debout au milieu des évêques étendus à terre, détailla la triple invocation bénissante sur ces élus du continent asiatique, et, les relevant, il leur imposa les mains, tandis que l'*Accipe Spiritum Sanctum* retentissait dans un silence d'éternité.

Le Saint-Père chanta la Préface, bien que ce fût une messe basse ; puis, se mettant à genoux, il entonna, en l'honneur du Paraclet, un suppliant et solennel *Veni Creator*, continué d'une seule voix par toute l'assemblée. Pie-XI se releva aussitôt, et, coiffé de la mitre, assis devant l'autel, les genoux couverts du grémial, il procéda alors aux onctions sacrées, en répandant le Saint-Chrême sur les nouveaux évêques, qui, la tête entourée d'un bandeau blanc, se présentaient successivement aux pieds de Sa Sainteté. Le Pape conclut la Préface consécratoire, entonna l'antienne *Unguentum in capite*, avec le psaume CXXXII : *Ecce quam bonum*, puis s'acquitta de l'onction des mains, soutenues par une écharpe.

Les crosses ayant été bénites avant la cérémonie, le Souverain Pontife n'eut donc qu'à en faire la tradition aux nouveaux consacrés ; il leur mit l'anneau au doigt, leur fit toucher le livre des Évangiles et leur

donna à chacun le baiser de paix. Quelle ne fut pas l'émotion de la foule, en considérant cette sainte accolade du successeur de Pierre aux premiers pasteurs de l'Église de Chine ! Ceux-ci se prosternèrent alors devant le Pape, et, désormais, en qualité d'évêques, lui baisèrent, non plus les pieds, mais les genoux. Après quoi, les nouveaux consacrés retournèrent à leur propre autel ; et, s'étant fait essuyer à la mie de pain la tête et les mains, humides encore d'huile sainte, ils reprirent la messe au point où ils l'avaient laissée. A l'Offertoire, les évêques chinois procédèrent avec leur suite au rite si original de l'oblation des cierges, des pains dorés et argentés, des tonnelets symboliques aux armes du Saint-Père et à leurs armes personnelles. Ces pontifes, à figures jaunes, semblaient les rois-mages d'un défilé d'Épiphanie offrant des présents au représentant du Christ-Roi.

Dès lors, la consécration eut lieu simultanément au maître-autel, le Pape ayant trois évêques d'un côté et trois de l'autre, tous rangés devant la Table eucharistique que préside le Père commun. Ils récitèrent à haute voix le Canon et la Consécration de la messe. A tour de rôle, ils reçurent de la main du Pape la communion sous les deux espèces, en un parfait renouvellement de la Cène. Après quoi, le Saint-Père attribua la mitre et les gants aux nouveaux pasteurs d'Asie, et les ayant fait asseoir successivement, face au public, leur remit officiellement la crosse, insigne de leur juridiction épiscopale. La *Sedia Gestatoria* ayant été apportée *in cornu Evangelii*, le Pape alla s'y asseoir ; puis, quand les évêques chinois furent placés sur les sièges épiscopaux devant l'autel, le Pape, sur son trône, leur adressa une éloquente homélie latine. Il leur dit la joie d'avoir fait cette consécration, et sa confiance dans les nouveaux élus, qui avaient ainsi reçu

de sa main le caractère épiscopal en cette basilique de Saint-Pierre, à Rome, centre de la catholicité. Ici, au centre de tout apostolat, le Pape était sûr qu'ils répondraient à l'attente de leurs concitoyens en leur immense patrie, où tous ceux qui ont le sentiment religieux ont salué avec joie leur consécration. Le Pape termine en paraphrasant le texte de l'Évangile du jour : « Allez prêcher, je vous ai placés pour que vous produisiez des fruits et que vos fruits demeurent. »

Pie XI parla d'une voix forte et sonore, où se laissait deviner la profonde et douce émotion du Pontife.

Enfin, ce fut du haut de la *Sedia* que le Pape entonna triomphalement le *Te Deum*, tandis que les évêques consacrés, mitre en tête et crosse en main, parcouraient la basilique frémissante et contournaient l'autel de la Confession de Saint-Pierre en donnant leur bénédiction. Après l'oraison, chantée par le Pape, de l'hymne ambrosien, les évêques de Chipe montèrent au maître-autel, chantèrent leur première bénédiction épiscopale, puis, avec les trois génuflexions rituelles, haussant progressivement le ton, souhaitèrent un triple *Ad multos annos* au Saint-Père, qui les embrassa d'une longue étreinte. Ils regagnèrent leurs autels respectifs, et, ayant récité le dernier évangile et déposé leurs ornements pontificaux, ils vêtirent la mantelette et prirent la croix pectorale.

(Extrait de *la Croix*, 30 octobre 1926.)

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES SÉMINAIRES

Les retraites des ordinands n'étaient évidemment qu'un moyen insuffisant pour donner au clergé une solide formation intellectuelle et morale. Que pouvait-on apprendre en dix jours et comment pouvait-on acquérir des habitudes de piété ? Les retraites n'avaient d'ailleurs pas pour but d'aider à discerner les vraies vocations sacerdotales ; c'était là pourtant un point de la plus haute importance. Leur institution ne dispensait pas de poursuivre la réalisation du plan tracé par les Pères du Concile de Trente et si souvent recommandé par les assemblées du clergé de France et les conciles provinciaux.

Saint Vincent de Paul se sentait d'autant plus incité à marcher dans cette voie que l'œuvre des séminaires était le complément de l'œuvre des missions. Il aurait volontiers fait siennes ces paroles de M. Bourdoise : « Les missions que l'on fait de côté et d'autre dans un diocèse sont quelque chose ; mais le séminaire est tout ce qu'il y a de plus nécessaire. Faire une mission, c'est comme donner un repas à un peuple affamé ; mais faire un séminaire, c'est prétendre le nourrir toute sa vie. Faire une mission en un lieu et ne lui pas fournir ensuite des prêtres, tels qu'il serait à désirer pour continuer les biens de cette mission, c'est faire comme un prince qui, ayant pris une ville sur son ennemi, s'en irait en attaquer une autre sans laisser de garnison en la première... Comme il n'y a pas de supérieurs d'ordres qui puissent remplir leurs couvents de bons religieux, s'ils n'ont de bons noviciats, il n'y a pas non plus de prélat qui puisse remplir ses églises de

bons prêtres pour maintenir le bien des missions (qui autrement n'est que passager) sans un excellent séminaire¹. »

Travailler aux séminaires, c'était donc, pour saint Vincent, assurer le fruit des missions. Instituée et approuvée pour les missions, la Compagnie ne sortait pas de sa voie en ajoutant à son œuvre première la formation des curés de campagne.

Vers l'année 1636, le collège des Bons-Enfants ouvrit ses portes à un certain nombre de jeunes enfants qui se sentaient appelés de Dieu au sacerdoce. Ils y furent élevés dans des habitudes de piété et y apprirent le latin et les diverses matières qui constituaient alors les humanités. Nous ne savons rien des premiers commencements de ce séminaire. Saint Vincent en parle, pour la première fois, le 13 mai 1644, et c'est pour dire combien il était peu satisfait des résultats obtenus. « L'ordonnance du concile, écrit-il à M. Codoing², est à respecter comme venant du Saint-Esprit. L'expérience fait voir néanmoins que, de la façon qu'on l'exécute à l'égard de l'âge des séminaristes, la chose ne réussit pas ni en Italie ni en France, les uns se retirant avant le temps, les autres n'ayant pas l'inclination à l'état ecclésiastique, les autres se retirant dans les communautés et d'autres fuyant les lieux auxquels ils sont liés d'obligation par leur élèvement et aimant mieux risquer fortune ailleurs³. Il y en a

1. *La Vie du Vénérable Serviteur de Dieu messire Adrien Bourdois*, par l'abbé Courtin, ms., l. V, chap. II, p. 983.

2. *Saint Vincent de Paul*, éd. Coste, t. II, p. 459.

3. Cet exode quasi général des séminaristes avant la fin de leurs études nous semble étrange à nous qui vivons en un temps où le clergé est formé en grande partie de prêtres entrés jeunes dans les séminaires. Pourquoi ce qui donne aujourd'hui des résultats n'en donnait-il presque aucun autrefois? C'est qu'il y avait deux voies pour arriver au sacerdoce : d'une part, la discipline, la règle et les privations du séminaire ; de l'autre, la vie facile et libre du monde. Quand les séminaristes

quatre dans le royaume : à Bordeaux, à Reims, à Rouen et ci-devant un à Agen. Ni l'un ni l'autre de ces diocèses en reçoivent aucun bon effet, et je crains que, hors Milan et Rome, les choses ne soient de même en Italie. C'est autre chose que de les prendre âgés de vingt jusques à vingt-cinq ou trente ans. Nous en avons vingt-deux dans notre séminaire des écoliers des Bons-Enfants, entre lesquels l'on n'en voit que trois ou quatre qui soient passables, ni qu'on espère qu'ils persévèrent, quelque soin qu'on y apporte, dont j'infère la raison de douter, pour ne pas dire la conséquence vraisemblable, que la chose ne réussira pas comme l'on se le propose. »

D'autres aveux de ce genre échappés à la plume de saint Vincent avant 1644 sur l'infécondité des séminaires d'écoliers montrent bien que, dès les premières années, celui des Bons-Enfants donna peu de satisfaction. Le saint comprit que, sans détruire cet organisme, il serait bon d'en créer un autre pour de jeunes ecclésiastiques déjà liés à l'Église par les ordres, ou sur le point de les recevoir. Entre vingt et trente ans, le jugement est plus mûr, la persévérance plus assurée. Et d'ailleurs, ne convenait-il pas de préparer aux fonctions sacerdotales les membres du clergé déjà prêtres ou plus près du sacerdoce que ne l'étaient des enfants ? Il y avait là une lacune à combler. Il est probable que, depuis longtemps, dans l'esprit de saint Vincent, les retraites des ordinands étaient une première étape vers la création des grands séminaires. Mais, lent à se déterminer et défiant de ses propres impulsions, il attendait que la divine Provi-

arrivaient à l'âge adulte, la nature parlait plus haut que la grâce ; ils quittaient la première voie pour entrer dans la seconde. Si aujourd'hui le grand séminaire n'était pas imposé à tous les clercs, n'aurions-nous pas les même déboires ?

dence lui indiquât le moment d'agir par la voix d'une personne autorisée. Cette personne fut le cardinal de Richelieu lui-même.

Le puissant ministre le consultait volontiers sur les affaires ecclésiastiques et particulièrement sur les mesures à prendre pour mettre le clergé à la hauteur de sa tâche et le rendre digne de sa sainte vocation. Un jour qu'ils causaient ensemble sur ce sujet, saint Vincent lui dit combien serait souhaitable l'établissement de séminaires diocésains, non pas de jeunes enfants, car leurs fruits seraient un peu tardifs, mais des séminaires de sous-diacres, diacres ou prêtres, ou de clercs sur le point d'entrer dans le sous-diaconat, afin de les y former, pendant un ou deux ans, à la vertu, à l'oraison, au service divin, aux cérémonies, au chant, à l'administration des sacrements, au catéchisme, à la prédication et aux autres fonctions ecclésiastiques, de les exercer à la solution des cas de conscience et de leur apprendre les parties les plus nécessaires de la théologie. Après les exercices des ordinands et les conférences spirituelles, déjà en usage dans plusieurs diocèses, c'était, à ses yeux, l'œuvre qui s'imposait. Sans cette préparation, comment les clercs acquerraient-ils les qualités nécessaires pour servir et édifier l'Église? Comment ne seraient-ils pas, comme beaucoup de leurs prédécesseurs, vicieux, ignorants et scandaleux?

Le cardinal, convaincu, pressa saint Vincent de commencer lui-même un séminaire de ce genre et, pour l'y aider, il lui remit mille écus¹. Ainsi, dès le mois de février de l'année 1642, le collège des Bons-Enfants abrita dans ses murs une double institution :

1. Abelly, *Vie du Vénérable Vincent de Paul*. Paris, 1664, l. I, chap. xxxi, p. 145 et suiv.

un séminaire d'écoliers ou petit séminaire et un séminaire d'ecclésiastiques ou grand séminaire¹. Au grand séminaire furent reçus, logés et nourris gratuitement pendant deux ans douze ecclésiastiques. D'autres demandèrent leur admission, moyennant pension. Leur nombre s'accrut tellement qu'en 1645 les écoliers en furent retirés et transférés au petit Saint-Lazare, édifice situé à l'extrémité de l'enclos, dont on changea le nom pour lui donner celui de Saint-Charles, en souvenir du grand évêque de Milan².

1. De ce que les écoliers et les ecclésiastiques étaient réunis dans une maison, certains auteurs ont conclu que le séminaire des Bons-Enfants continuait d'être un séminaire-collège comme par le passé. Non, à partir de 1642, nous n'avons plus une seule institution, mais deux. Les ecclésiastiques vivaient séparés des écoliers, sous un autre règlement et d'autres maîtres; l'enseignement qu'ils recevaient était d'une autre nature. Si, de nos jours, un évêque disposait d'un bâtiment assez vaste pour transférer dans une aile son grand séminaire, dans une autre le petit, en conservant à chaque catégorie son autonomie, le grand séminaire cesserait-il pour cela d'être vrai grand séminaire dans toute la rigueur du terme? Plusieurs évêques, en France et en Algérie, logent leurs séminaristes, grands et petits, dans une même maison; on les étonnerait fort si on leur disait qu'ils n'ont pas de vrai grand séminaire. La distance plus ou moins grande qui sépare les petits des grands séminaristes n'a rien à voir avec les éléments qui constituent la notion de grand séminaire comme tel. De ce que, dans tel établissement, des séminaristes apprennent les humanités, on ne saurait donc conclure qu'il n'y a point là de grand séminaire, proprement dit.

Qu'on nous permette de signaler ici une confusion trop commune. La grande innovation du dix-septième siècle dans l'œuvre des séminaires en France n'a pas été précisément de séparer les uns des autres, en les groupant dans des établissements distincts, les grands et les petits séminaires, mais bien d'ouvrir les portes des séminaires aux ecclésiastiques, alors que précédemment seuls les enfants y entraient. La séparation des séminaires n'a été qu'une conséquence de cette réforme : heureuse conséquence sans doute, mais conséquence tout de même. Chez saint Vincent, la séparation s'imposa le jour où, par suite du grand nombre d'élèves, le collège des Bons-Enfants devint insuffisant. Chez M. Olier, l'isolement des grands séminaristes se trouvait réalisé naturellement du fait qu'il ne reçut pas d'autre catégorie d'élèves. Si, comme saint Vincent, il s'était trouvé, avant 1642, à la tête d'un séminaire d'enfants assez spacieux pour contenir ses premiers jeunes gens, il n'aurait pas fait l'acquisition d'un autre local pour les y placer.

2. On sait par saint Vincent (*Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 225) que les exercices du grand séminaire des Bons-Enfants ont commencé quelques jours après le 9 février; mais évidemment les séminaristes

Le séminaire d'ecclésiastiques établi aux Bons-Enfants au mois de février de l'année 1642 commençait en même temps que celui de Vaugirard, où M. Olier avait reçu ses trois premiers séminaristes le mois précédent. Déjà, depuis quelque temps, un fort courant se dessinait dans l'épiscopat en faveur de ces sortes de séminaires, que le Père de Condren, raconte du Ferrier¹, avait recommandé avant de mourir, et plusieurs évêques songeaient aux prêtres de la Mission pour les diriger. Saint Vincent le remarque dans la lettre qu'il adressait au supérieur de la maison de Rome, le 3 février 1641 : « Nos seigneurs les prélats, dit-il², semblent désirer tous d'avoir des séminaires de prêtres, de jeunes hommes. Mgr l'évêque de Meaux, qui agréé une fondation qu'on fait dans son diocèse, désire cela. Mgr de Saintes nous offre la même chose. »

Et le saint prêtre, à la pensée du bien que ses missionnaires étaient appelés à faire dans l'Eglise, ajoutait tout heureux : « Le bon Dieu se servira de cette Compagnie : à l'égard du peuple, par les missions ; à l'égard du clergé qui commence, par les ordinations ; à l'égard de ceux qui sont déjà prêtres, en n'admettant personne dans les bénéfices ni dans les vicariats qui n'ait fait sa retraite et été instruit dans le séminaire ; et à l'égard des bénéficiers, par les exercices spirituels. »

Juste Guérin, évêque de Genève, songeait, lui aussi, à l'établissement d'un séminaire d'ecclésiastiques dans son diocèse ; mais, à la différence des évêques de

étaient présents avant l'ouverture des exercices. Nous ne savons quand les premiers se présentèrent pour être admis. Dès le mois de janvier peut-être. Ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est qu'un contemporain, M. Durand, prêtre de la Mission, fait remonter le nouveau séminaire au 22 janvier 1642. (Coutumier manuscrit de la paroisse de Fontainebleau ; arch. du presbytère.)

1. *Vie de M. Olier*, par Faillon, 4^e éd. Paris, 1873, 3 vol. in-8, t. I, p. 292.

2. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 153.

Meaux et de Saintes, il n'avait pas l'intention d'exclure les enfants. Les prêtres de la Mission avaient une maison dans la ville d'Annecy; c'est à eux qu'il désirait confier ses séminaristes. Saint Vincent avait donc quelque droit de lui montrer les difficultés que présentait le projet. « Le dessein de M. de Genève, disait-il dans la lettre précédemment citée, me paraît bien en toute son étendue, si ce n'est à l'égard des enfants qu'il veut qui y soient élevés; car jusqu'à présent je n'ai pas ouï dire que pas un de cette sorte ait réussi au bien de l'Église; et l'expérience nous fait voir le contraire à l'égard de ceux de Rouen, de Bordeaux et d'Agen. J'en écrirai mon petit sentiment au saint prélat, ou, quoi que ce soit, à M. Codoing; mais la difficulté ne se fera pas par vous de delà, s'il vous plait. »

M. Codoing était supérieur du séminaire d'Annecy; il partageait la manière de voir du prélat. Saint Vincent lui recommanda de ne recevoir « autre que des prêtres ou des personnes... dans les ordres, non pour leur apprendre les sciences, mais l'usage d'icelles, en la manière qu'on le fait aux ordinands ¹ ».

Quand cette nouvelle lettre partit (15 septembre 1641), l'évêque de Genève avait déjà officiellement érigé son séminaire. Dans le mandement publié à cette occasion (8 septembre), il décidait que les séminaristes suivraient au collège public « les classes de grammaire, de rhétorique et de philosophie ». L'établissement était ouvert en principe, non seulement à des clercs dans les ordres, mais aussi à de simples aspirants à la cléricature non encore tonsurés, c'est-à-dire à des enfants ².

1. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 188.

2. *La vie de Mgr D. Juste Guérin*, par Maurice Arpaud. Annecy, 1678, in-8, p. 247-251.

Autant qu'on peut le conjecturer par les lettres de saint Vincent, les prêtres de la Mission n'eurent pas à s'occuper de cette section de séminaristes, mais seulement des ecclésiastiques, qui formaient certainement, dès 1641, un groupement à part, comme aux Bons-Enfants, c'est-à-dire un vrai grand séminaire. C'est bien ce que laisse entendre cette phrase d'une lettre de saint Vincent à M. Codoing (9 février 1642) : « Vous avez commencé à Annecy ; Mgr d'Alet, qui a de nos prêtres, fait de même ; Mgr de Saintes a ce même dessein ; et nous allons commencer à Paris pour en faire un essai de douze ¹. »

Le séminaire d'Alet recevait les ordinands du diocèse ; il était en pleine activité le 20 octobre 1641, car, ce jour-là, Nicolas Pavillon, qui en était évêque, écrivait à saint Vincent : « L'extrême ignorance de ceux qui prétendent aux saints ordres et le peu d'espérance qu'ils acquièrent plus de suffisance à l'avenir m'a obligé de les appeler dans Alet et les tenir autant de temps qu'il en faudra pour leur enseigner ce qui est requis afin de les admettre. J'y emploie M. Blatiron et quelque autre ecclésiastique que nous avons en main pour contribuer à ce petit dessein, qui n'est, par manière de dire, qu'un simple essai ². »

Après d'autres tentatives, l'évêque d'Alet commença, en 1645, sans l'aide des prêtres de la Mission, un grand séminaire qui groupait ving-cinq élèves le 5 février 1646³, et de dix-huit à vingt le 5 février 1660⁴.

Alain de Solminihac, évêque de Cahors, était trop zélé pour se laisser devancer par ses collègues de l'épiscopat dans l'établissement des séminaires. A

1. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 225.

2. *Ibid.*, t. II, p. 195.

3. *Ibid.*, t. II, p. 563.

4. *Ibid.*, t. VIII, p. 244.

peine arrivé dans son diocèse, il convoqua un synode (avril 1638) et manifesta son intention d'ériger un séminaire pour assurer la formation de son clergé. Cette ouverture fut reçue un peu froidement, car on y voyait l'annonce de sacrifices pécuniaires pour les bénéficiers. Le grand archidiacre osa même dire tout haut ce que tous pensaient en eux-mêmes : « Prenez garde, car le clergé est bien pauvre. »

Le prélat releva cette observation avec indignation. Il parla de l'utilité et de la beauté de l'œuvre, de son devoir d'aboutir, du devoir de tous d'y collaborer avec lui, car elle était, non personnelle, mais diocésaine ; puis montra que beaucoup, dans son diocèse, dissipaient le patrimoine de l'Église et des pauvres en des usages profanes et scandaleux. Cet argent, quel meilleur emploi pourrait-il avoir que de servir à la formation des ecclésiastiques ? Il fut si éloquent que les adversaires du projet se rallièrent à ses vues.

Fort de l'approbation de son synode, Alain de Solminihac loua une maison particulière pour y assembler les ordinands. Il dirigea lui-même les retraites et choisit, pour donner les entretiens, un de ses curés et un religieux de Chancelade. « On vit d'abord dans ces faibles commencements, écrit un de ses biographes¹, une petite communauté bien réglée, où tout se faisait avec ordre ; et ce qui y paraissait de plus beau et de plus édifiant est que notre prélat allumait le feu, garnissait le réfectoire et faisait avec plaisir les offices les plus humbles. »

Malheureusement, l'évêque ne pouvait être toujours présent ; l'administration de son vaste diocèse l'appelait souvent ailleurs. Il lui aurait fallu sur place un homme capable de le suppléer et cet homme lui

1. *Vie de M. Alain de Solminihac*, par le Léonard Chastenot, p. 215.

manquait. « Privé des fruits » qu'il avait espérés (le mot est de lui), il appela les prêtres de la Mission à son aide en 1643 et, à cette occasion, réorganisa complètement son œuvre. Il acheta un enclos dans le quartier le plus beau de la ville, y éleva un bâtiment, annexa au séminaire la cure de Saint-Barthélemy pour permettre aux séminaristes de s'initier aux fonctions paroissiales, le dota par l'union de bénéfices simples, fonda six bourses pour jeunes clercs et statua que nul ne pourrait être ordonné sous-diacre sans un stage de six mois. Ce stage était prolongé pour ceux qui voulaient être dispensés des interstices. Quelques années après, il fut porté à un an pour tous, et six autres mois furent exigés avant l'ordination sacerdotale.

Avec les prêtres de la Mission, le séminaire de Cahors reprit une vie nouvelle. Il comptait déjà trente séminaristes en 1647¹. Ce n'est pas sans une certaine fierté que, deux ans plus tard, Alain de Solminihac écrivait à saint Vincent touchant son séminaire : « Ceux des vôtres qui l'ont vu disent que c'est le plus beau du royaume, et, depuis peu, on m'a dit que l'ordre y est mieux observé même qu'en ceux de Paris². »

Jacques Raoul, évêque de Saintes, était, comme Alain de Solminihac, un ami de saint Vincent. Aussi est-il un des premiers prélats de France qui se soit préoccupé de la formation de son clergé. Déjà, dès 1633 ou 1636, il avait obtenu de son clergé le vote d'une somme de 2 000 livres pour la dotation de l'établissement. Il se demanda longtemps où pourraient loger ses séminaristes. Après bien des hésitations, son choix se fixa sur un édifice ruiné des

1. *Saint Vincent de Paul*, t. III, p. 143.

2. *Ibid.*, p. 167.

faubourgs, le prieuré de Saint-Vivien, qu'il aménagea de son mieux. Il annonça officiellement, le 18 mars 1644, l'ouverture de son séminaire pour jeunes ecclésiastiques et l'unit, la même année, à la Congrégation de la Mission.

Dans ce pays, longtemps gagné à l'hérésie, les vocations étaient rares. L'établissement ne possédait pas un élève en 1656¹; il en avait trois en 1657² et quatre ou cinq en 1658³.

Le nombre des séminaires dirigés par les prêtres de la Mission s'accrut avec les années. En 1645 s'ajoutèrent ceux du Mans et de Saint-Méen, dans la suite ceux de Marseille, Tréguier et Agen (1648), Périgueux (1650), Mautauban (1652), Agde et Troyes (1654), Meaux (1658), Montpellier et Narbonne (1659). A la date du 9 avril 1647, saint Vincent passait ainsi en revue les séminaires confiés à sa congrégation : « Nous avons soixante prêtres au collège des Bons-Enfants, quarante petits séminaristes au séminaire de Saint-Charles, trente ecclésiastiques au séminaire de Cahors... Il y en a huit à Annecy, qui commencent bien aussi, et autant au Mans, douze ou quinze à Saint-Méen⁴. » L'année suivante, il disait, dans une autre lettre, que sa Compagnie tenait des séminaires pour « ceux qui sont en état d'entrer dans les ordres..., d'autres pour les jeunes enfants qui aspirent à l'état ecclésiastique, comme est celui du petit Saint-Lazare, celui de Saint-Méen et du Mans, et les deux ensemble qu'on va commencer à Agen⁵ ».

Le séminaire de Marseille préparait aux ordres.

1. *Saint Vincent de Paul*, t. V, p. 628.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 424.

3. *Ibid.*, t. XII, p. 66.

4. *Ibid.*, t. III, p. 167.

5. *Ibid.*, p. 379.

Privé de ses revenus à la suite des troubles de la Fronde, il fut fermé moins d'un an après son érection. S'il reprit vie en 1656, ce fut seulement pour recevoir quelques novices de l'abbaye de Saint-Victor qui continuaient leurs humanités et qu'on fut obligé de renvoyer en 1658 à cause de leur mauvaise conduite.

Le séminaire de Montpellier dura, lui aussi, très peu de temps.

Saint Vincent rappela ses prêtres de celui de Périgueux quelques mois après les y avoir envoyés, parce que, écrivait-il au vicaire général¹, « il ne plaît pas à Dieu de nous donner grâce pour le service de Monseigneur et celui de son diocèse ».

Ces quelques insuccès ne le découragèrent pas. Ils étaient dans l'ordre de la Providence, comme les succès eux-mêmes. Les yeux fixés sur l'avenir qu'il entrevoyait pour l'Église de France, il s'estimait heureux d'être du nombre de ceux qui le préparaient. « Nos petites fonctions, écrivait-il², ont paru si belles et si utiles qu'elles ont donné de l'émulation à d'autres pour s'y appliquer comme nous et avec plus de grâce que nous, non seulement au fait des missions, mais encore des séminaires, qui se multiplient beaucoup en France. »

Jamais peut-être la France n'avait connu une telle floraison d'hommes apostoliques. Avec une exacte compréhension des besoins de leur temps, tous, ou presque tous, se rendirent compte que leur premier devoir était de consacrer leur activité à la restauration de l'ordre sacerdotal. Leur zèle fut d'autant plus efficace qu'ils avaient sous la main, prêts à marcher au premier commandement, formés à leur école et remplis

1. *Saint Vincent de Paul*, t. IV, p. 163.

2. *Ibid.*, t. VIII, p. 310.

de leur esprit : Bérulle et de Condren, les Oratoriens; Bourdoise, les Nicolaites; Olier, les Sulpiciens; saint Jean Eudes, les prêtres de Jésus et de Marie; Christophe d'Authier de Sisgau, ceux du Très-Saint-Sacrement.

À côté de ces fondateurs de communautés religieuses, plus élevés qu'eux dans la hiérarchie ecclésiastique, mais tenus, par leur dignité même, à renfermer leur action dans des limites plus étroites, de saints évêques, dont la préoccupation dominante était de donner à leurs fidèles un clergé capable de les instruire et de les édifier, comme Sébastien Zamet à Langres, Augustin Potier à Beauvais, Charles de Montchal à Toulouse, Alain de Solminihac à Cahors, Jacques Raoul à Saintes, Juste Guérin à Annecy, Charles de Léberon à Valence, Nicolas Pavillon à Alet, François-Étienne de Caulet à Pamiers, François Perrochel à Boulogne, Antoine Godeau à Grasse.

Taire le nom du cardinal de Richelieu serait une injustice. Premier ministre de Louis XIII, il favorisa de tout son pouvoir les bonnes volontés. Vincent de Paul, on l'a vu plus haut, reçut de lui mille écus pour l'établissement d'un grand séminaire aux Bons-Enfants; le P. Bourgoing, supérieur de l'Oratoire, trois mille pour les grands séminaires de Saint-Magloire à Paris, de Rouen et de Toulouse. Sur son ordre, la duchesse d'Aiguillon, sa nièce, donna quinze cents livres à saint Jean Eudes pour la fondation du séminaire de Caen. Il mit complaisamment son château de Rueil à la disposition de M. Olier, qui n'accepta pas cette offre, pour les séminaristes de Vaugirard. Il encouragea Christophe d'Authier de Sisgau, s'efforça de l'attirer à Paris pour y fonder un séminaire et dota celui que les prêtres du Très-Saint-Sacrement dirigeaient à Valence par l'union de deux cures. M. Bourdoise aurait

eu également une large part à ses bienfaits si, par des procédés un peu trop brusques à l'égard de la duchesse d'Aiguillon, il n'avait blessé les susceptibilités de l'oncle.

C'est à la suite de cette impulsion et de ces largesses du cardinal-ministre que se produisit en France, sous l'effort commun, en 1642, la principale évolution dans l'histoire des séminaires français. C'est en 1642 que M. Olier et le supérieur de l'Oratoire ouvrent leurs premiers séminaires d'ordinands, l'un à Vaugirard, l'autre à Saint-Magloire, à Rouen et à Toulouse. C'est en 1642 que saint Vincent, créant aux Bons-Enfants un séminaire d'ecclésiastiques, à côté d'un séminaire d'écoliers, établit du même coup la distinction entre petit et grand séminaire. L'année 1642 est à l'origine du mouvement qui doit donner naissance à la congrégation de saint Jean Eudes, transformer Saint-Nicolas et, d'une manière générale, amener les séminaires à leur forme définitive.

Le séminaire unique, composé, dans les basses classes, d'enfants qui, de degré en degré, montent, quand ils persévèrent, jusqu'au sacerdoce, tend de plus à se scinder. Ce n'est plus un, mais deux séminaires que l'on aura, tantôt dans le même immeuble, tantôt dans des immeubles différents : le petit séminaire et le grand séminaire. Aux persévérants des petits séminaires seront adjoints, pour former le grand séminaire, les clercs élevés en dehors de tout séminaire qui voudront recevoir les ordres. Ils y viendront ou librement pour acquérir les connaissances nécessaires, ou forcés par l'évêque, qui mettra cette condition à leur ordination. Certains grands séminaires auront même, comme celui des Bons-Enfants, des jeunes prêtres désireux de recevoir une formation qui ne leur a pas été donnée avant le sacerdoce. Cette catégorie de séminaristes

devait évidemment disparaître avec le temps; car le jour viendra où personne ne pourra être élevé à la dignité sacerdotale sans avoir passé par le séminaire; et alors les grands séminaires ne seront plus que des séminaires d'ordinands, où l'ordination sera préparée par un séjour plus ou moins prolongé.

M. Bourdoise avait conçu un type de séminaire spécial : le séminaire paroissial. Le séminaire était une annexe du presbytère; il dépendait du curé et ne préparait qu'à l'exercice des fonctions paroissiales. L'enseignement était exclusivement d'ordre pratique. Ce n'était pas le séminaire diocésain, tel que nous l'avons aujourd'hui.

Les séminaires paroissiaux ou devinrent inutiles par l'érection de séminaires diocésains, ou se transformèrent eux-mêmes en séminaires diocésains par la volonté des évêques, qui les sou mirent directement à leur juridiction.

Le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet appartenait à cette classe de séminaires. Il recevait, à ses débuts, à titre de pensionnaires, des clercs et des prêtres, des enfants et des jeunes gens et même, avant 1641, des personnes qui n'avaient aucune aspiration vers la vie cléricale. On y venait pour faire ses humanités, étudier sa vocation, se retremper dans les exercices d'une retraite, se préparer à la tonsure, aux ordres, au ministère. Il y avait obligation, pour les nouveaux prêtres, d'aller apprendre à Saint-Nicolas les cérémonies de la messe, les rubriques du bréviaire et du missel; pour les prêtres venus d'autres diocèses, d'y passer un examen.

Sur les dix membres dont la communauté se composait en 1627, un était chargé des étudiants, qui allaient suivre les cours de l'Université; trois étaient employés aux petites écoles des garçons; les autres

aidaient le curé dans les fonctions paroissiales.

De 1637 à 1642, l'œuvre de la *Bourse cléricale* permit d'héberger, d'instruire et de former gratuitement, pendant la durée d'un an environ, cent dix-huit ecclésiastiques pauvres; les curés étaient reçus de préférence aux autres prêtres, les prêtres de préférence aux simples clercs. Plus de cinq cents prêtres fréquentèrent Saint-Nicolas de 1631 à 1644. Approuvé verbalement en 1631 par l'archevêque de Paris, ce séminaire fut constitué en séminaire diocésain le 20 avril 1641¹.

M. Olier fut un digne émule de M. Bourdoise. Ce fut en 1642, dans le courant du mois de janvier, que les trois premiers séminaristes vinrent le rejoindre à Vaugirard, où se trouvaient ses collaborateurs de la première heure, Caulet et du Ferrier. Son dessein était de ne recevoir que des ecclésiastiques arrivés à la fin de leurs humanités.

Ce ne fut pas la seule modification qu'il apporta au plan du Concile de Trente. Le séminaire était fermé aux jeunes gens pauvres incapables de payer pension, et, une fois transféré à Saint-Sulpice (août 1642), sur un territoire soumis, pour le spirituel, à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui l'approuva en 1645, il échappait à la juridiction épiscopale. C'est ce qu'ont remarqué Theiner² et Degert³, et ce dernier ajoute avec raison que la situation exceptionnelle du diocèse de Paris dispensait M. Olier de suivre servilement la voie tracée par le Concile. Ce séminaire tenait beaucoup du séminaire paroissial; on sent bien, en lisant les biographies de M. Olier, que ce dernier, tout en fai-

1. *Histoire du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, par P. Schenher. Paris, 1909, 2 vol. in-8, t. I, p. 63 et suiv.

2. *Histoire des institutions ecclésiastiques*, trad. de Pallemant par J. Cohen. Paris, 1840, 2 vol. in-8, t. I, p. 316.

3. *Histoire des séminaires français jusqu'à la Révolution*, par A. Degert. Paris, 1912, 2 vol. in-16, t. I, p. 191.

sant une assez large part à l'enseignement théorique, avait subi l'influence de M. Bourdoise, qui demeura quelque temps à Vaugirard pour indiquer la marche à suivre.

En unissant Saint-Magloire à l'Oratoire en 1620, le cardinal de Retz, évêque de Paris, y mit comme condition qu'un séminaire y serait établi et que douze boursiers du diocèse y seraient nourris et instruits. Il se passera des années avant que cette clause puisse être observée. Saint-Magloire n'ouvrit de cours régulier de théologie que le 10 octobre 1640 et ne fut vraiment constitué en séminaire qu'en 1642, à la suite d'un don fait par le cardinal de Richelieu. De Blois, le supérieur de l'Oratoire écrivait à M. de Chavigny, secrétaire d'État, le 16 avril 1642 : « Je me suis rendu à Lyon le premier dimanche du carême¹... Avant mon premier départ de Paris, j'avais fait commencer en notre maison de Saint-Magloire une institution de jeunes ecclésiastiques selon les commandements et les intentions de Son Éminence. Ils y sont seulement quatorze, bien choisis ; mais plusieurs, qui se présentent, en restant institués un ou deux ans, promettent beaucoup pour le service de l'Église. »

Après l'énumération des matières professées : théologie morale, prédication, méthode catéchistique, rituel, administration des sacrements, chant, cérémonies, le P. Bourgoing ajoute : « Une institution semblable et dans les mêmes exercices est commencée à Rouen... Nous espérons, au premier jour, faire la même institution à Toulouse². »

1. 9 mars.

2. Cette lettre a été publiée en entier par Mgr Prunel dans les *Études des PP. jésuites*, n° du 5 février 1909, p. 349-450. On trouve quelques renseignements sur cette première organisation aux Arch. nat., M 228², février 1642.

Les séminaires de Rouen et de Toulouse n'eurent qu'une existence éphémère; celui de Saint-Magloire lui-même végéta péniblement et cessa, lui aussi, de fonctionner. En 1658, les Oratoriens étaient en instance auprès de l'archevêque de Paris pour que leur fût accordée l'autorisation d'ouvrir leur séminaire le 1^{er} juillet 1660; et, en attendant, ils demandaient d'y recevoir six ecclésiastiques, choisis par eux. Saint-Magloire reprit, en effet, en 1660, par sentence rendue au nom du cardinal de Retz.

Cet établissement était encore bien peu de chose quand saint Vincent, le 18 septembre 1660, une semaine avant sa mort, passant en revue les quatre séminaires de Paris, portait cette curieuse appréciation sur chacun d'eux : « Voilà, en Paris, quatre maisons qui font la même chose : l'Oratoire, Saint-Sulpice, Saint-Nicolas-du-Chardonnet et la gueuserie aux Bons-Enfants. Ceux de Saint-Sulpice tendent et font tout viser à déterrer les esprits, les dégager des affections de la terre, les porter aux grandes lumières, sentiments élevés, et nous voyons que tous ceux qui y ont passé tiennent beaucoup de cela; et en plusieurs cela diminue et augmente, et je ne sais s'ils font de [la] scolastique. Ceux de Saint-Nicolas n'élèvent pas tant, mais tendent au travail de la vigne, à faire des hommes laborieux dans les fonctions ecclésiastiques, et pour cela tiennent : 1^o toujours dans la pratique; 2^o toujours bas : balayer, laver les cuillères, écurer...; bas; et ils en ont le moyen, parce que la plupart y sont gratis... L'Oratoire, laissons-le là et n'en parlons point. De toutes ces quatre maisons, celle qui réussit mieux sans contredit, c'est Saint-Nicolas, où sont autant de petits soleils partout, et onques je n'ai vu s'en plaindre, mais partout édification. Voilà donc la plus utile, et nous y devons tendre et à tout le moins tâcher de les

imiter. Vous savez qu'ils ne firent jamais de scolastique, mais seulement morale et conférence de pratique¹. »

Alors que les Supérieurs des nouvelles communautés inclinaient à former de préférence des séminaires d'ecclésiastiques, Christophe d'Authier de Sisgau, fondateur des prêtres du Très-Saint-Sacrement, restait fidèle à l'ancienne conception du séminaire conciliaire. On a de lui un plan de séminaire qui contient les lignes suivantes : « Les clercs admis au séminaire apprendront l'hébreu, le grec et le latin ; puis ils se livreront à l'étude des belles-lettres et de la philosophie ; après quoi ils étudieront la théologie positive, scolastique et morale, ainsi que le droit canonique ; ensuite ils seront formés à la controverse. En même temps ils s'exerceront à la musique sacrée ou chant usité dans l'Église, aux saintes cérémonies et à la digne administration des sacrements. Mais leur application aura surtout pour objet de conformer leurs mœurs aux lois de la discipline ecclésiastique, d'élever leur esprit à la hauteur de leur sublime vocation. C'est pourquoi on leur adressera souvent des conférences sur le sacrement de l'ordre, ainsi que sur l'excellence et la dignité du sacerdoce. Les pauvres en qui on reconnaîtra de bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique seront reçus au séminaire. L'institut pourvoira, à ses frais, à leur nourriture et à leur entretien ; il les instruira et les formera jusqu'à ce que, par leur âge, leur vertu et leur instruction, ils puissent être élevés aux saints ordres². »

Dans l'idée de M. d'Authier, le séminaire n'excluait pas les exercices des ordinands ; ces deux œuvres se

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 185.

2. *Histoire des Séminaires du diocèse de Valence* (par le chanoine Nadal), 1895. In-8, p. 20.

complétaient. Ses prêtres, appelés à diriger le séminaire de Valence, y recevaient les ordinands vingt jours avant l'ordination, pour les y préparer.

Charles de Liberon, évêque de Valence, entretenait dans son séminaire douze jeunes clercs, à ses frais, pendant toute la durée de son épiscopat. Pendant les premières années, ce séminaire marchait si bien que M. d'Authier ne doutait pas du succès. Saint Vincent, mieux instruit par l'expérience, ne partageait pas son optimisme. « M. d'Authier et M. le Bègue, écrit-il¹, assurent que cela leur réussit. Or, je ne doute pas que cela ne soit vrai à leur égard dans ce commencement ; mais certes... il est bien à craindre qu'avant que les fruits ne soient venus à leur maturité, les divers accidents que j'ai dits ne les gâtent. »

En voyant que les séminaires se multipliaient, saint Vincent remerciait Dieu de ce qu'enfin l'Église de France allait entrer dans une ère nouvelle. Nul ne comprenait mieux que lui la nécessité de la formation des clercs. Aussi en fit-il une des fins principales de sa congrégation, d'abord instituée uniquement pour les missions. Il attribuait aux deux œuvres une égale importance. Vouloir s'appliquer à l'une et refuser l'autre, c'était, selon son langage, n'être « missionnaire qu'à demi² ».

Il avait du rôle du directeur de séminaire l'idée la plus haute. « Oh ! que vous êtes heureux, écrivait-il à l'un d'eux³, de servir à Notre-Seigneur d'instrument pour faire de bons prêtres, et d'un instrument tel que vous êtes, qui les éclairez et les échauffez en même temps ! En quoi vous faites l'office du Saint-Esprit, à qui seul appartient d'illuminer et d'enflammer les

1. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 460.

2. *Ibid.*, t. VII, p. 561.

3. *Ibid.*, t. VI, p. 393.

cœurs ; ou plutôt c'est cet Esprit, saint et sanctifiant, qui le fait par vous ; car il est résidant et opérant en vous non seulement pour vous faire vivre de sa vie divine, mais encore pour établir sa même vie et ses opérations en ces messieurs, appelés au plus haut ministère qui soit sur la terre, par lequel ils doivent exercer les deux grandes vertus de Jésus-Christ, c'est à savoir la religion vers son Père et la charité vers les hommes. Voyez donc s'il n'y a aucun emploi au monde plus nécessaire et plus désirable que le vôtre ; pour moi, je n'en connais point. »

Si cet emploi est des plus nobles, il faut de grandes qualités pour s'en acquitter dignement. Un bon directeur est pieux et intérieur, défiant de lui-même et confiant en Dieu, humble et modeste, ferme sans rudesse et doux sans fadeur. Il est au séminaire principalement pour former les séminaristes à la vertu ; et quelle influence auraient ses paroles s'il ne les accompagnait de l'exemple ! « Ce n'est pas assez, écrivait saint Vincent à un Supérieur de séminaire¹, de leur montrer le chant, les cérémonies et un peu de morale ; le principal est de les former à la solide piété et dévotion. Et pour cela, Monsieur, nous en devons être les premiers remplis, car il serait presque inutile de leur en donner l'instruction et non pas l'exemple. Nous devons être des bassins remplis pour faire écouler nos eaux sans nous épuiser, et nous devons posséder cet esprit dont nous voulons qu'ils soient animés ; car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. » Évitions d' « agir en maîtres envers ceux qui sont sous notre charge » ; nous les malédifierions « si nous voulions trop nous polir et nous ajuster, nous bien traiter, nous faire considérer et honorer, nous di-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. IV, p. 597.

vertir, nous épargner et nous communiquer par trop au dehors. Il faut être ferme et non pas rude dans la conduite et éviter une douceur fade qui ne sert à rien.»

A la vertu le directeur doit unir la connaissance des matières qu'il professe. Bien que saint Vincent eût l'esprit orienté vers la pratique, il avait en haute estime la science et les savants. Ses diplômes de bachelier en théologie et de licencié en droit canon, ses relations avec des docteurs de Sorbonne et de Navarre tels que André Duval, Jean Coqueret et Nicolas Cornet, et, mieux encore, ses écrits contre les nouveautés du temps en sont une preuve évidente, contre laquelle les calomnies jansénistes viendront toujours se briser.

Ce qu'il y a de vrai, et on ne saurait lui en faire un reproche, c'est que, pour lui, la vertu prime la science, la vertu a plus de part à la conversion des hérétiques que la science, la science sans la vertu est pratiquement stérile et même dangereuse. « Il faut de la science, disait-il aux siens¹, et malheur à ceux qui n'emploient pas bien leur temps! Mais craignons, craignons et, si j'ose dire, tremblons et tremblons mille fois plus que je ne saurais dire; car ceux qui ont de l'esprit ont bien à craindre : *scientia inflat*; et ceux qui n'en ont point, c'est encore pis, s'ils ne s'humilient. »

A Saint-Lazare, saint Vincent préparait ses jeunes gens à l'enseignement dans les séminaires par plusieurs années d'études. Les prêtres eux-mêmes, anciens et nouveaux, se réunissaient pour écouter des leçons sur la théologie morale, l'Écriture Sainte, la prédication, le catéchisme, l'administration des sacrements et pour résoudre des cas de conscience.

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XI, p. 128.

En ce temps, la durée du séminaire diocésain se bornait à quelques mois, à un an, à deux tout au plus. L'instruction que les séminaristes venaient y chercher était une instruction pratique : on leur apprenait la manière de dire la messe, d'administrer les sacrements, de réciter l'office divin, de prêcher, de chanter, de catéchiser, de résoudre les cas de conscience. Ceux qui désiraient approfondir la philosophie, la théologie dogmatique, l'Écriture Sainte, le droit et les autres branches des sciences ecclésiastiques fréquentaient les cours des Universités. Le séminaire était surtout une école professionnelle ; le temps manquait pour les études spéculatives ; il fallait aller au plus pressé ; et le plus pressé, c'était la pratique.

Saint Vincent admirait la méthode suivie au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il la conseillait aux siens. « Parce qu'il n'y a pas de meilleur moyen d'apprendre que de voir faire, disait-il dans une de ses conférences¹, ils ont cette coutume, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, qu'ils ne permettent à aucun prêtre de baptiser, qu'ils ne lui aient proposé un enfant pour faire les mêmes cérémonies qui sont observées au baptême. Ils en font de même pour la confession : un clerc du séminaire fait comme s'il se confessait et dit tout haut les péchés qui se peuvent commettre ; et le prêtre qui l'entend, s'il ne s'accuse pas bien, interroge son pénitent. Le même se fait pour la communion. »

Les séminaristes de Saint-Nicolas avaient l'avantage de pouvoir s'exercer aux fonctions curiales dans l'église paroissiale à laquelle eux et leurs directeurs étaient attachés. A cette école de la pratique, ils faisaient des progrès plus grands et plus rapides que

1. *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 625.

les séminaristes instruits seulement entre les quatre murs de leur classe. Saint Vincent l'avait remarqué; aussi, après avoir refusé longtemps des cures dans les villes épiscopales, en vint-il à souhaiter que, partout où un séminaire était établi, une cure lui fût unie pour permettre aux élèves de s'initier au ministère¹.

Il allait plus loin. Il n'hésitait pas à éloigner momentanément du séminaire les séminaristes avancés pour les envoyer en mission; c'est pourquoi il désirait que, dans chaque séminaire, il y eût mélange de professeurs et de missionnaires².

En vertu du même principe, le saint prêtre recommandait les exercices de controverses qui mettaient aux prises deux séminaristes, l'un partisan, l'autre adversaire apparent de la bonne cause. A Saint-Lazare, ces réunions revêtaient une certaine solennité par la présence des personnages invités. On y entendit plusieurs controversistes fameux, tels que François Véron, Girodon et Beaumais, donner aux élèves d'utiles conseils.

Donc enseignement pratique avant tout, mais non exclusivement; l'enseignement théorique ne peut être éliminé des séminaires. Sur ce point aussi saint Vincent avait sa méthode. La classe, telle qu'il la concevait, passait par trois phases : au début, le maître expliquait quelques pages d'un bon manuel; puis l'élève récitait la leçon expliquée la veille ou le matin; enfin, on lui accordait quelques instants pour demander des éclaircissements sur ce qu'il n'avait pas bien compris³.

S'en tenir au manuel, telle était la consigne. Le professeur qui cédait à la tentation de dicter son

1. *Saint Vincent de Paul*, t. VII, p. 253.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 43.

3. *Ibid.*, t. II, p. 212.

cours, ou même de simples notes, recevait une sévère réprimande quand la chose était connue à Saint-Lazare. Pourquoi dicter ? Pour l'interdire, les bonnes raisons ne manquaient pas. « Il y a tant d'auteurs... et qui ont des tables de matières si bien faites que l'on n'a qu'à avoir un bon casuiste pour y recourir au besoin. » La doctrine « sera plus sûre, étant celle d'un auteur approuvé, que celle des écrits d'un particulier ». Les séminaristes « aimeront bien mieux un auteur approuvé que les écrits d'un jeune homme qui n'a pas fait preuve de sa science sur les bancs ». On trouvera dans la Compagnie bon nombre de sujets capables d'expliquer un auteur ; fort peu seraient aptes à composer des cours. Pour préparer des écrits, il faut approfondir les matières et lire divers ouvrages. Ceux-là le peuvent qui sont uniquement appliqués à étudier et à composer. Mais, dans les séminaires, les professeurs ont des fonctions multiples qui ne leur en laissent pas le temps. S'ils sont trop absorbés par leurs propres écrits, ils négligeront le reste. « Qui instruira les séminaristes des choses intérieures ? Qui leur apprendra les cérémonies ? Qui leur enseignera à catéchiser et à prêcher et qui fera observer la régularité ? Il faudra bien du monde dans chaque séminaire. Et qui les entretiendra et que deviendront les missions¹ ? » Donc pas de dictées, mais de bons manuels, comme Binsfeld ou le petit Bécane.

Telles étaient les instructions que saint Vincent donnait à ses professeurs. Les grands séminaires ne sont pas, de nos jours, ce qu'ils étaient de son temps. Les clercs y séjournent plusieurs années ; les professeurs sont plus nombreux et plus spécialisés dans la matière qu'ils enseignent ; les programmes font une

1. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 231 et seq.

place beaucoup plus large à l'enseignement théorique. Malgré la différence des temps, il y a quand même beaucoup à retenir dans les sages recommandations que le saint prêtre adressait aux siens.

Il eut la consolation de voir l'Église de France renouvelée grâce à la diffusion des séminaires. La discipline refleurit, le niveau de la vertu et de la science ecclésiastique se releva, les bénéficiers renoncèrent aux bénéfices que les conciles ne leur permettaient pas de garder, les petites écoles se multiplièrent, le zèle des ecclésiastiques s'accrut. Ils revêtirent la soutane, coupèrent leurs longs cheveux, renoncèrent aux plaisirs de la chasse, désertèrent les cabarets, se réunirent périodiquement pour conférer ensemble sur la morale et la liturgie ; çà et là même on les vit habiter sous un même toit pour s'entretenir dans le bien par la vie commune ; les curés se montrèrent plus assidus à instruire leurs ouailles par la prédication et le catéchisme.

Par une conséquence inévitable, les fidèles, mieux instruits et entraînés par l'exemple de leurs pasteurs, pratiquèrent plus fidèlement leurs devoirs religieux. « O messieurs, s'écriait un jour saint Vincent¹, qu'un bon prêtre est une bonne chose ! Que ne peut pas faire un bon ecclésiastique ! Quelles conversions ne peut-il pas procurer ! Des prêtres dépend le bonheur du christianisme ; car les bons paroissiens voient-ils un bon ecclésiastique, un charitable pasteur, ils l'honorent et suivent sa voix, ils tâchent de l'imiter. » « Oh ! concluait-il, que nous devons tâcher de les rendre tous bons, puisque c'est là notre emploi et que le sacerdoce est une chose si relevée ! »

P. COSTE.

1. Abelly, *Vie du Vénérable Vincent de Paul*, 1^{re} édit., liv. II, chap. V, p. 298.

JOURNAL DE VOYAGE DE M. EUGÈNE BORÉ
EN ASIE MINEURE (*suite*)

Départ de Bertan. — Bourg d'Olos. — Rencontre d'Osmân Ibrahim, chasseur de l'armée française d'Afrique. — Vallée de l'Ova. — Sa mosquée. — Beys d'Iflami, de Kiras, de Qualem-Keui. — Arrivée à Castemouni.

Le voyageur qui voit un horizon illimité s'ouvrir à ses recherches est tourmenté par la double crainte, ou de passer trop rapidement et d'effleurer, pour ainsi dire, des lieux dignes de son attention, ou d'être retardé par des observations secondaires, qui absorbent un temps aussi rapide que précieux, qu'il espère toujours employer plus fructueusement. Cette préoccupation lui fait calculer avec soin les distances et le nombre de ses stations; il compte les jours donnés à une marche fatigante et stérile et ceux qu'il passera dans des recherches attrayantes. A peine arrivé, il doit songer à l'heure du départ : sa tente s'ouvre et se replie plus souvent que celle des tribus nomades, dispersées sur son passage.

C'est ainsi qu'à peine retournés à Bartan, nous repartions le 28 mai, prenant la direction du sud-est, pour gagner Castemouni. Nous arrivâmes d'abord, par de longues et vertes prairies, à l'Olos, rivière qui, trois lieues avant de se jeter dans le Parthénus, est un torrent tumultueux et vagabond. Sur ses bords, Ali, raide et fier dans son uniforme constantinopolitain, qui attirait les regards respectueux des paysans, nous fournit un nouveau trait de son amour pour l'autorité. Nous le citons comme un ridicule choquant du caractère turc. Un charretier, harassé par les fatigues d'un voyage nocturne, dormait sur le chemin, près de son *araba*, tandis que les chevaux dételés paissaient près

Notre Ali s'arrête alors, et se prend à crier à tue-tête : *Arabadji! arabadji!* (charretier ! charretier !). L'homme, réveillé en sursaut, regarde autour de lui, en se relevant, avec la surprise d'un homme cruellement arraché aux illusions d'un songe heureux et revenant d'un autre monde. Puis la vue des boutons ciselés et des pistolets du questionneur imprime sur sa figure un air de soumission. « Que fais-tu donc ? lui dit l'autre ; coupe-moi vite une baguette pour mon cheval. » Et le charretier de se précipiter au milieu d'un hallier épineux, afin de satisfaire à l'ordre du supérieur. Que l'on place le lieu de la scène en France, et l'on devine quel eût été le premier usage que l'homme éveillé eût fait de sa baguette. Mais le Turc, non content de rendre cet office à Ali, crut encore être obligé de se mettre à l'eau, pour guider la caravane à travers le gué. Arrivé sur l'autre rive, il souhaitait encore avec reconnaissance l'adieu à celui qui l'avait troublé, tandis qu'il recevait avec indifférence, et sans nous remercier, la petite offrande que nous, infidèles et étrangers, déposions dans sa main, comme compensation de sa peine.

Au sortir de la plaine, nous entrâmes dans une vallée d'un aspect riant, semblable à certains cantons de la Styrie et du Tyrol. Les montagnes étaient ombragées jusqu'au sommet d'arbres divers, gracieusement mêlés et étagés sur leurs flancs. Des vallées secondaires aboutissaient à celle que nous suivions, et offraient dans leurs enfoncements des retraites silencieuses. Quelquefois le bruit de la roue d'un moulin ou d'une scierie se faisait entendre et donnait à ces solitudes un air de vie industrielle. Des muletiers portaient au marché de Bartan des vases en bois et d'autres ustensiles de ménage, travaillés avec art par le peuple des montagnes. Ils nous parlèrent de deux

châteaux en ruines, situés dans les environs, mais nous ne pouvions préciser leurs renseignements. Ils nous apprirent encore que la petite ville de Safranboli, éloignée de six heures vers le sud, était assez commerçante, et que quelques centaines de familles grecques et arméniennes l'habitaient. L'hiver, la route est inondée; et toute communication cesse avec ce pays.

Après six heures de marche, nous fîmes halte à un hameau composé de quelques cabanes et dépendant du bourg d'Olos, plus élevé dans la montagne. La rivière porte son nom, parce que sa source principale l'avoisine.

Pendant qu'on déchargeait les bagages, je fus fort surpris d'être salué de loin, en français, par un Turc coiffé d'un turban vert et qui accourait à nous avec empressement. « Bonjour, Messieurs, criait-il, bonjour. » Lorsque nous lui demandâmes qui il était, il répondit : « Morbleu ! moi chasseur d'Afrique, moi Français aussi ! » Et il continuait à nous faire les saluts et les compliments que sa mémoire et la joie de notre arrivée lui inspiraient. Son langage était un jargon mêlé de français, d'italien, d'espagnol, d'arabe et surtout des locutions les plus usitées parmi nos soldats. Tout singulier qu'était cet amalgame, nous trouvâmes un charme extrême à entretenir ce frère d'armes de nos frères; et toute la soirée nous ne cessâmes de le questionner. Voici comme il nous conta son histoire :

« Je m'appelle Osman Ibrahim, dit-il, et, au régiment, j'étais connu sous le nom de Quaradenislu, ou l'habitant de la mer Noire, en mémoire de ce pays peu distant de la côte. Et il nous montrait la feuille de congé qu'il gardait avec respect dans son étui de fer blanc. A l'âge de vingt ans, je fus incorporé aux troupes turques que le sultan envoyait à Alger; et,

depuis huit ans, j'étais au service du bey, quand votre armée parut devant la ville, la prit et chassa mon premier maître. Je pensai alors à quitter l'Afrique; mais, en voyant que les Français, au lieu de tuer tous les musulmans et de saccager la ville, épargnaient les vaincus, relevaient les murailles et appelaient dans leurs rangs tous ceux d'entre nous qui voulaient loyalement porter les armes, je restai et je devins un volontaire des zouaves. L'engagement que je contractai était de sept années; et, lorsqu'il a été rempli, j'ai songé à revenir à ma cabane et à revoir mon vieux père. Mais Dieu ne m'a pas accordé cette seconde faveur : je trouvais la maison vide; et, devant la porte, la tombe que vous voyez. » Ici il essuya une larme qui ruisselait de ses yeux, et il reprit : « J'étais heureux en Afrique, bien vêtu, bien nourri, payé régulièrement : ici, je manque de tout, même de pain quelquefois; et cependant le désir du retour me tourmentait sans cesse. Je ne pouvais oublier Oïqs. Arrivé depuis quelques mois, je n'ai pu encore mettre en pratique ce que j'ai appris sur le labourage et la culture des terres; mais, à l'automne, je commencerai, et j'espère qu'un travail plus industriel améliorera mon sort et celui des miens. Mes épargnes, je les destine à la dot de la fiancée que je dois épouser dans deux semaines. Comme je voudrais qu'alors votre présence complétât la joie de la famille ! »

Lorsque nous lui demandâmes s'il traiterait sa femme à la façon des Turcs : « Oh ! non, dit-il ; ce que j'ai vu chez vous me fait abhorrer la barbarie de nos usages. Je n'aurai qu'une épouse, je l'aimerai et je la respecterai. Elle ne sera pas toujours emprisonnée dans son voile. Je veux qu'elle soit avec moi la maîtresse et non l'esclave de la maison. J'apprendrai aux musulmans que le mariage est indissoluble ; et que la pas-

sion ou le caprice ne peuvent porter un homme raisonnable à changer ou renvoyer sa compagne, et surtout à lui en associer une ou plusieurs autres. » Alors il parla avec feu des abus de ce genre ; et il avoua que la condition de la femme était tellement avilie parmi eux, que les parents vendaient à vil prix leurs filles, comme une brebis ou une chèvre.

Le soir, nous l'invitâmes à notre souper, pour lequel il avait mis à contribution le lait de sa vache, les œufs de ses poules et la salade de son jardin. Il était fier de montrer à ses parents, qui nous entouraient, qu'il savait faire usage du couteau, de la cuiller et de la fourchette, et qu'il ne mangeait pas, comme eux, seulement avec les doigts. Il voulut nettoyer nos armes, cirer nos bottes, brider notre cheval : service qui lui rappelait, disait-il, celui dont l'avait chargé son lieutenant.

Osman Ibrahim avait, tout au plus, trente-six ans ; néanmoins sa constitution robuste paraissait profondément altérée. Des rides précoces sillonnaient son front ; ses joues étaient creuses et pâles. Comme je lui demandais s'il était souffrant, il répondit : « Mon air maladif vient des fatigues endurées ces années dernières pour la défense de la colonie. Notre vie était rude, Monsieur ; toujours aux avant-postes, bivouaquant dans le désert ou dans les montagnes, ayant à résister aux attaques des Kabyles et à éviter les embûches des Arabes, nous n'avions de repos ni jour, ni nuit. Plusieurs fois, j'ai passé une semaine sans sommeil. La selle ne quittait pas le dos du cheval ; et, au premier signal, nous volions à la charge. Si nous repoussions presque continuellement l'ennemi, ce n'était point sans peine, ni danger. » Et pour preuve, il leva son turban et nous montra une large entaille qui lui avait fendu le crâne. De plus, un coup

de lance lui avait percé le flanc ; et deux balles lui avaient traversé la jambe droite. « Quelques jours d'hôpital, ajoutait-il, me remettraient sur pied ; et je recommençais le métier de plus belle. »

Ce qui me plaisait surtout dans ce Turc-Français, c'était l'influence de la civilisation, à laquelle il avait obéi, à son insu. Ses idées religieuses étaient complètement réformées ; et, sans être devenu chrétien, il n'était plus mahométan : son extérieur et ses manières avaient perdu la gravité flegmatique des Turcs ; ses gestes et son maintien, autant que sa gaité et ses termes de régiment, tout me rappelait le conscrit rieur et malin.

Alors j'étais porté à penser aux destinées de l'Algérie, et je me disais : « La France est visiblement appelée à implanter la civilisation sur la côte de la Barbarie. La nature a placé comme à dessein celle-ci en face de nos ports méridionaux ; et, aujourd'hui que l'accroissement indéfini de la population est un fardeau pour la société, et que la surabondance de vie et d'activité dans la jeunesse cause au gouvernement des inquiétudes et des secousses continuelles, quel avantage opportun que celui d'un monde nouveau, ouvert à toutes les capacités et à toutes les ambitions ! Le plus saint de nos rois prit autrefois possession de ce rivage ; et son martyre a consacré nos premiers droits à sa conquête. Si les hommes élevés à la tête des affaires avaient le bonheur d'être pénétrés de l'esprit catholique, ils comprendraient toute la gloire qui doit en rejaillir sur l'Église ; et si, sous la conviction de cette sainte idée, ils jetaient les fondements de la colonisation, sans aucun doute le ciel la bénirait et multiplierait au centuple les avantages matériels qui lui seront accordés par surcroît. La nouvelle que le Souverain Pontife, accédant aux vœux de la nation,

a érigé Alger en métropole, nous réjouit, comme un gage certain de son avenir fortuné. La croix va donc reparaitre plus brillante sur ce sol, livré, depuis des siècles, aux erreurs de l'Islamisme ; et pourquoi ne pas espérer qu'il redeviendra, comme aux jours des Augustin et des Eugène, un foyer radieux de science et de vertu ! Mais il faut que cette régénération s'opère sans recourir au prosélytisme intolérant et sans violer les droits imprescriptibles de la liberté de conscience. Il suffit d'élever la lumière sur le chandelier et de la faire briller aux yeux, pour qu'elle dissipe toutes ténèbres, comme l'évidence bannit les doutes de la raison. Devant un dogme plein de toutes les vérités, comment subsisterait un symbole vide, que l'ignorance seule a conservé avec ces monstruosité ! Pour celui qui vit au sein de la société mahométane et qui perçoit sa décomposition interne, il ne reste aucun doute sur la facilité et la promptitude de la victoire ; et, sans être prophète, il peut annoncer qu'elle périra entre les bras de la France et de la Russie, qui l'étreignent et l'étouffent déjà au couchant et à l'Orient. »

Osman Ibrahim nous avait inspiré un intérêt véritable ; et nous le quittâmes avec regret, comme un ami, en l'encourageant à effectuer, selon ses moyens, les améliorations dont il a conçu l'idée dans la France africaine. Sa connaissance de la discipline militaire, son expérience acquise, l'influence que lui concilie sa force de caractère, l'appelleront prochainement à remplir la première place civile de son village ; et alors il deviendra, dans son étroite sphère, un propagateur de la réforme qui travaille secrètement la nation ottomane.

Le 29 mai, la route que nous primes était le lit de l'Ova, autre torrent qui s'unit à l'Olos, et dont les

eaux, grossies par un orage, menaçaient d'entraîner les chevaux et les bagages, toutes les fois que nous le traversions. Or, la sinuosité de son cours multiplia jusqu'à dix-huit fois les difficultés du passage ; et il fallut ensuite gravir une montagne, dont le sentier n'était pas moins dangereux. Comme dans quelques parties des Alpes, il était pavé avec des troncs de sapin, couchés transversalement, mais tellement usés par le temps, l'humidité et le fer des chevaux, qu'ils étaient disjoints et percés de trous, où le moindre faux pas eût été fatal.

La maison de l'aïan fut notre gîte pour la nuit. C'était un logis vaste et neuf, séparé du harem par sa terrasse, orné d'une fontaine, d'un kiosque et d'un oratoire. Ahmed, qu'ennoblit le titre vénéré de hadji ou de pèlerin de la Mecque, en était le maître ; mais son grade d'officier supérieur l'obligeait d'assister, à Safranboli, aux manœuvres annuelles de la garde nationale, instituée depuis quelques années, sous le nom de Rédif. Chaque homme qui en fait partie doit aller plusieurs mois s'exercer, dans le chef-lieu du sandjak, ou département, au maniement des armes et aux évolutions militaires. Son frère le remplaça dans l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité. Simple bûcheron, dont le vêtement et l'extérieur modeste annonçaient la modicité de ses ressources, il nous offrait un exemple de l'inégalité sociale, qu'entretient, chez les Turcs, le droit accordé à l'aîné dans la succession paternelle. Celui que sa naissance constitue le chef de la famille est l'héritier favorisé ; et, lorsque les autres membres ne peuvent atteindre à une position aisée, c'est lui qui les nourrit et les entretient : dette fraternelle, dont il s'acquitte communément avec générosité.

Le 30, nous remontâmes, pendant cinq heures, la

même vallée, coupée de bois et de prairies, jusqu'au caravansérail qui porte son nom. Ce bâtiment est une fondation pieuse du sultan Mahmoud, qui a ménagé une halte aux voyageurs dans ce lieu solitaire. Une mosquée blanche, bâtie nouvellement, élève son minaret effilé au-dessus des tilleuls touffus qui l'ombragent ; et une fontaine verse les flots de son eau claire dans l'abreuvoir destiné aux caravanes. Des vers, inscrits en lettres d'or sur la porte de l'édifice, célèbrent les vertus de celui dont la sollicitude s'étend jusqu'au pèlerin et à l'étranger : acte de charité fort méritoire, selon les Musulmans, et réversible sur l'autre vie. Un Turc en est le gardien ; et il a pour compagnon un Grec, qui, chaque semaine, allume son four et cuit le pain, la veille de djuma ou de vendredi, pour les gens qui viennent au marché ; car, dans la religion mahométane, le jour consacré au Seigneur est aussi communément celui des affaires. Les fidèles viennent le matin à la mosquée réciter les prières avec l'iman et entendre son sermon ; puis, après la cérémonie, ils vendent, achètent, causent de leurs intérêts et s'enquièreent des nouvelles politiques. Ainsi, nous retrouvons la preuve de ce fait important, que, dans l'antiquité, les foires, les marchés et toutes les réunions convoquées dans un but social se formaient au nom et sous les auspices de la religion. Le lieu de l'assemblée était le portique d'un temple ou le voisinage d'un tombeau miraculeux ; et cela, depuis les Phéniciens, premier peuple marchand, jusqu'à nous, chrétiens, chez qui la foi de nos pères a fixé pareillement les époques de ces rassemblements à la fête d'un saint ou à quelque solennité de l'Église.

Au moment où nous arrivions, le soleil atteignait le point vertical de l'hémisphère : heure fixée pour la prière de Zohour, la première qui soit recommandée

aux fidèles, parce qu'elle commence le jour civil, à la manière des anciens. Un jeune enfant remplissait les fonctions de muezzin ou de crieur sacré. Il parut au balcon du minaret, que les Persans appellent, à cause de sa forme, guldesté ou bouquet de roses; et là, tourné vers le midi, il chantait d'une voix pure et lente : « Je confesse qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète. » Après une pause, il reprenait : « Levez-vous tous ; faites vos prières ; occupez-vous de l'action la plus parfaite qu'ait faite Mahomet, le plus parfait d'entre les créatures. » En s'inclinant vers les autres points du monde, il répétait successivement les mêmes paroles. Mon oreille écoutait avec recueillement chaque mot de cet appel à glorifier Dieu ; et il n'y avait que le nom profane de Mahomet, proclamé avec celui du Très-Haut, qui m'empêchât de m'unir d'intention aux soi-disant fidèles épars sur la pelouse. Après s'être purifiés par les ablutions préalables et agenouillés dévotement sur leur tapis, ils se levaient, puis s'inclinaient et se prosternaient de nouveau en murmurant l'oraison. Les yeux qui, avec tous les autres sens, doivent se détourner des choses terrestres capables de les distraire, afin de laisser à l'âme l'énergie intime, nécessaire à la contemplation de la Divinité, fuyaient soigneusement ma personne, comme un objet impur à leurs yeux. Je m'en aperçus ; et tout mon être régénéré dans le baptême et sanctifié tant de fois par le sang eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se révolta intérieurement contre leur ignorance intolérante. Je les fixai, de mon côté, avec l'orgueil légitime que la foi inspire au catholique ; et je me disais : « Pauvres gens, je vous admire et je vous loue, parce que vous foulez aux pieds le respect humain qui glace chez nous tant d'âmes faibles et les porte à rougir de

rendre publiquement hommage à leur Dieu. » Quel est, en effet, le rude chrétien qui ose, dans nos grandes villes, à l'heure de l'*Angelus*, s'agenouiller sur le pavé des places publiques et prier ? Il faut venir en Orient pour comprendre toute la niaiserie de cette mauvaise honte, le plus fort obstacle, parmi des chrétiens, à la sanctification d'autres chrétiens. Du reste, vous qui attachez tant d'importance à la pureté extérieure du corps et qui vous souciez généralement peu de celle de l'âme, parce qu'elle échappe aux regards humains ; vous qui êtes privés de la vertu purificative des sacrements, qui ne concevez pas l'excellence de la charité, en ayant la foi du prophète et l'espérance ; vous qui, aveuglés par les ténèbres palpables de votre Alcoran, ne devinez pas le premier mot de l'énigme de tous nos mystères et ne pouvez descendre dans les profondeurs de la méditation chrétienne, telle que la développe l'amour fervent, uni à la simplicité d'intention, ne soyez pas si fiers de vos génuflexions faites en public et de vos formules répétées à haute voix. Notre Maître, qui sera aussi le vôtre un jour, nous apprend dans son Évangile le cas que nous devons faire des prières ferventes et ostensibles des pharisiens : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » La religion chrétienne, fondée sur le roc inébranlable de l'humilité, comme la vôtre est étayée sur les fragiles supports de l'orgueil, est dans son essence un culte intérieur. Voilà sans doute pourquoi la parade de la dévotion est condamnée par le catholicisme.

On changea les chevaux, et nous repartimes, vers les quatre heures du soir, laissant Safranboli à droite et passant dans la montagne située au nord-est. Tout ce versant était cultivé avec soin, jusqu'à la cime couronnée de bois, au niveau de laquelle s'élevait une

contrée nouvelle. Là, mieux qu'aux bords du Parthénus, devraient être fixées les limites de la Bithynie. Ce n'était plus la douce atmosphère des vallées ombragées et des collines, qui courent dans toutes les directions, égayaient le paysage et le diversifient. Un plateau immense et uniforme, semé çà et là de quelques massifs de pins et aéré par une brise froide, s'étendait entre les pics encore neigeux du bord de la mer Noire et la chaîne lointaine du Taurus, qui se déroule parallèlement au Midi. A une telle hauteur, les moissons tardives sortaient à peine la tête des sillons, et l'herbe des prairies ressemblait à un gazon naissant.

Nous étions dans la Paphlagonie, terre sur laquelle les historiens et les géographes nous laissent sans renseignements complets. Strabon, en excusant Apollodore de ne pas nous donner de détails sur ses villes et ses habitants, paraît plaider sa propre cause; car, quoique né à Amasis, cité voisine, il énumère seulement les divisions de la race paphlagonienne, qui, dit-il, parlait une langue différente; voilà pourquoi, sans doute, elle lui demeure étrangère. Jusqu'à la guerre de Troie, le pays aurait été occupé par les Henetis, que quelques auteurs osent faire passer en Italie sous le nom de Venetis. Le peuple était brave, mais superstitieux, selon Lucien. Mithridate III annexa cette province conquise à son royaume de Pont; et lorsque Pompée l'eut subjuguée, elle fut réunie au gouvernement des Bithyniens. Le dernier des princes indigènes, Déjotar, fils de Castor, surnommé Philadelphé, résidait à Gangra. Quant au district limitrophe de la Bithynie, il était désigné sous le nom de Timonitis.

Depuis deux heures nous errions à la lumière incertaine de la lune, lorsqu'au sortir d'un ravin nous

entrâmes dans la cour du bey, aïan d'Iflani. Les Turcs ne connaissent point l'usage de la veillée, et tout le monde reposait déjà dans la maison. A la nouvelle de l'arrivée d'hôtes étrangers, les serviteurs se lèvent avec diligence, le foyer s'allume et l'on prépare le repas. Le maître était un Osmanli de vieille roche. Chef d'un corps de janissaires, il en avait conservé la barbe, le costume et les opinions politiques, auxquels se mêlait un ascétisme fervent, comme nous le reconnûmes aux nombreuses sentences religieuses appendues, en guise de tableaux, à la muraille de son oratoire. Nous en eûmes d'ailleurs d'autres preuves plus convaincantes. Parmi les gens attachés à son service, j'en avais remarqué deux, qui nous considéraient avec une attention particulière. L'un, d'un air timide et embarrassé, se tenait debout près de la porte, et ses yeux bleus, sa barbe blonde contrastant avec le teint brun de ceux qui l'entouraient, annonçaient un homme d'une autre race. En effet, lorsqu'on nous eut laissés seuls dans la chambre, il s'approcha, ôta son turban, posa, en riant, notre chapeau sur sa tête, et prenant nos armes, il faisait signe qu'autrefois il en avait manié de semblables. L'autre, qui fut son interprète, était un jeune homme, dont les grands yeux noirs, les traits allongés, la vivacité des mouvements et la loquacité nous prouvaient aussi qu'il n'était pas d'origine tartare. C'est lui qui nous apprit que son compagnon était un Polonais, arrêté par les Lesghis, lorsqu'il tentait de se sauver des provinces caucasiennes, où la politique russe a exilé les soldats de sa nation martyre. Il ajouta qu'il avait été vendu comme esclave à un marchand de Trébizonde, qui l'avait revendu au bey d'Iflani. Il a le cœur triste, ajoutait-il, l'amour de la patrie le tourmente et je surprends souvent des larmes sur ses joues. Le bey l'a coiffé d'un turban et il espère le convertir à

sa religion; mais il aura bien de la peine. Son esclave semble fermement chrétien et, lorsqu'on lit l'Alcoran, il ne cesse, lui, de faire le signe de la croix.

Celui qui prononçait ces paroles condamnait involontairement sa propre apostasie, car il avait aussi à la tête un turban, et nous comprimes, d'après ses aveux, que, né à Constantinople de parents arméniens, il s'était livré à la personne du bey et avait renié sa foi, par l'appât des prospérités terrestres. Mais les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine et le désir ouvertement manifesté de rompre ses chaînes témoignaient assez que son espoir avait été déçu. Dans tous ses discours perçait un amour extrême de l'argent et du gain; passion dominante de toute la race arménienne.

Le matin, je vis une espèce de cour tenue par le bey, à laquelle assistaient deux de ses hôtes, hauts fonctionnaires de Safranboli, et des paysans du bourg d'Iflani, éloigné d'une petite heure. Du harem contigu à son quonaq sortaient plusieurs voix de femmes, et les mets envoyés pour le déjeuner passaient par un tour semblable à celui d'un couvent. Autour de la maison s'étendait, à perte de vue, le domaine ensemencé de froment, comme une plaine de la Beauce. A quelque distance, dit-on, sont des ruines, qui pourraient être celles de Virasia, citée dans les itinéraires romains.

Nous partîmes au milieu du jour, montés sur les beaux chevaux du bey, qui ne cessa de nous traiter avec une louable prévenance. Le chemin, pendant deux heures, serpentait à travers une contrée plate et maigre, qui, au-delà des villages d'Akreu-Keui et d'Iflani, se couvrit de bois de sapins et redevint montagneuse. Ali nous laissait déjà cheminer seuls; il s'était glissé dans une maison pour faire, à la manière des Turcs, qui mangent peu, mais souvent, son troisième et quatrième repas de la journée. En posant le pied sur le seuil, il

proférait la formule *Salam alei koum* (que la paix soit sur vous !), salut que les musulmans de l'Anatolie se donnent exclusivement entre eux, sans l'accorder jamais à un chrétien. Aussitôt tous s'empressaient de le servir, et on lui apportait le plat de jogourt, espèce de lait caillé, mets favori des riches et des pauvres, ou bien l'aïran, qui n'est que le jogourt même, détrempe dans l'eau et servant de breuvage. Il mangeait, buvait, fumait et annonçait les nouvelles politiques de la capitale, comme un homme initié à tous leurs secrets ; puis, quand il se levait, le paysan, honoré de cette visite, ne sollicitait d'autre grâce de sa reconnaissance que celle de tenir la bride ou l'étrier de son cheval. Cette hospitalité, que sanctifie une idée religieuse chez le vrai croyant, paraît incompréhensible, même à notre charité chrétienne. La civilisation l'a rayée de la liste des vertus sociales ; et, aux yeux d'un Turc parcourant l'Europe, elle paraîtrait y avoir substitué la loi d'un froid égoïsme.

Nous nous enfoncions dans une forêt de pins, dont chaque tronc, trop épais pour être embrassé par nos bras, s'élevait droit et sans nœuds, en s'amincissant jusqu'à sa tête, que couronnait un panache de verdure. Le vent rendait en l'agitant un murmure mélodieux, comme celui des vagues de la mer bruissant sur le rivage. Quels beaux mâts de frégate pourraient sortir de ces bois semés et entretenus par la nature, s'ils étaient possédés par une nation active et intelligente ! Mais entre les mains des Turcs, un tel trésor est inutile ; le manque de routes empêche de les exploiter ; ils sont livrés à la discrétion de quiconque veut y prendre et couper ce dont il a besoin. Ici gisaient comme des cadavres des arbres abattus par le temps et la foudre. Leurs restes en putréfaction servent à nourrir et vivifier les rejetons nés de leurs semences. Là, le feu

en avait dévoré quelques-uns et noirci l'intérieur de leurs troncs comme un âtre. C'est l'œuvre des voyageurs et des bergers qui, pour se défendre du froid de la nuit ou cuire leurs repas, brûlent un pin entier et causent souvent un incendie qui porte au loin ses ravages.

La nation turque n'est nullement, par sa nature ou par ses goûts, une nation maritime. Elle ne profite point de la position qui lui assure la domination de la mer Noire et d'une partie de la Méditerranée. Les termes de marine, empruntés généralement de l'italien et du grec, montrent quels ont été ses maîtres dans l'art de la navigation. Les Vénitiens lui ont donné à ses dépens les premières leçons, et si ses matelots n'avaient été pris parmi les Grecs, elle n'aurait jamais acquis le degré de puissance où Soliman II l'éleva, alors que ses escadres croisaient dans les golfes d'Arabie, de Perse et dans les mers des Indes, et qu'il faisait trembler les premiers monarques de l'Europe. Il fallut les flottes combinées de la chrétienté pour remporter en 1571 la victoire de Lépante, signal de la décadence de la marine ottomane. Vers la fin du dix-huitième siècle, elle reprit une vie nouvelle par la capacité et le zèle du capitain pacha, ou grand amiral, Gazi Hassan, et surtout grâce aux officiers français que Kutchuk Hussein avait attachés à son service. La défaite de Navarin lui a porté le coup mortel, en décidant de l'indépendance de la Grèce. Aujourd'hui, les Turcs ont encore sur le canal du Bosphore et dans l'arsenal une flotte magnifique, mais ces navires sont sans matelots et le petit nombre qu'on y renferme n'est point suffisamment exercé ou manque de discipline. C'était dans les trente-trois petites îles de l'archipel, formant l'apanage du grand amiral, qui les affermaient à des voïvodes, qu'on levait les meilleurs gens de mer, tous de race grecque. La presse s'effectuait à l'époque de la

promenade annuelle de la flotte, et lorsque le capitain pacha venait recueillir en personne les contributions. Les habitants, pour éviter l'enrôlement qui les menaçait, s'enfuyaient précipitamment dans les montagnes, dès qu'ils apercevaient l'escadre; ce qui leur avait fait donner par les Turcs le nom de lapins.

Sur les bords du ruisseau coulant près du village de Gorun, je remarquai les débris d'un monument analogue à celui que me montra le lendemain le bey de Kiras, qui nous accueillait le soir dans sa maison. Le caractère particulier de sa forme brute et massive me le ferait classer dans un ordre nouveau, que j'appellerai paphlagonien. Celui de Kiras, conservé à peu près dans son entier, formait un cercle parfait, dont le diamètre, de 30 pieds, avait pour centre l'ouverture d'un caveau voûté, de la hauteur d'un homme, mais comblé en partie par des éboulements. Cette construction, dont les blocs de granit, énormes comme des dolmens druidiques, mais mieux polis et superposés avec plus d'art et sans ciment, révèlent une haute antiquité, n'était exhaussée que de 3 pieds au dessus du sol. Son ornement unique était une ciselure, creusée en forme d'anneau près du rebord supérieur. A quelque distance, je vis étendu et brisé par la moitié un monolithe, taillé comme un obélisque triangulaire et ayant 10 mètres de longueur.

La position du monument était admirable. Il occupe le centre d'une vallée, qu'un ruisseau entretient dans une fraîcheur perpétuelle et qu'une ceinture de sapins ferme au souffle impétueux des vents. Vers le sud apparaissent les têtes bleuâtres des montagnes, dont la chaîne s'allonge de l'ouest à l'orient. Autrefois, des habitations s'étaient groupées dans ce lieu; maintenant leurs ruines entourent ces ruines, que les Turcs appellent *Quai-divan*.

Le bey, qui nous accompagna obligeamment à cet endroit, voisin de son habitation, parla encore de deux châteaux de giaours, situés, l'un dans la montagne, à une hauteur qui le rend inaccessible au cavalier, l'autre dans une direction contraire, perdu au milieu des forêts. Les tours, les portes et les souterrains subsisteraient en entier, comme modèles, d'une architecture puissante. Sur des pierres seraient tracés des caractères, sans qu'on ait pu nous en préciser la forme; la crainte inspirée par le récit de vieilles légendes en aurait éloigné tout habitant. C'était par hasard que le bey les avait découverts dans ses chasses. Il ne faut pas moins d'une journée de marche à travers les sentiers les plus impraticables pour y parvenir. Le temps ne nous permit pas d'accéder aux invitations qu'il fit pour nous retenir, invitations que rendait plus séduisante la promesse de nous montrer l'habileté de ses lévriers et de ses faucons de tout âge et de toute espèce, élevés et dressés par lui-même. Il passe pour le chasseur le plus adroit de ces cantons.

Mehmed-Pacha Oglou, doué d'une vigueur virile, malgré la barbe blanche qui ornait sa noble figure, était plus pétulant dans sa démarche, ses mouvements et sa parole que les jeunes gens de sa nation. Il a laissé dans notre mémoire l'empreinte d'un souvenir qui le distingue entre tous les beys et les aïans dont nous avons admiré la vertu hospitalière. Aucun préjugé religieux ne comprimait l'élan de sa générosité. Il commença par nous dire que, n'ayant jamais eu l'honneur de recevoir sous son toit des voyageurs francs, il regardait notre visite comme d'un heureux augure. Aimé de ses nombreux serviteurs, qu'il traite avec indulgence, il est vénéré comme un scheik de tribu par les gens du village qu'il ne pressure point dans son administration. Malgré la distinction de sa

naissance, il ne s'abaissait point aux petitesesses d'un amour-propre aristocratique. C'est ainsi que nous vîmes notre guide, ou *Surud-ju*, simple paysan en guenilles, monter à la salle où l'on nous avait reçus, après avoir pansé ses chevaux à l'écurie, se placer auprès du bey, allumer sa pipe, boire le café que lui présentait un des serviteurs, et se mêler ensuite à la conversation ; il se croyait autorisé à prendre ces libertés devant le bey, par le double titre de musulman comme lui, et de voyageur comme nous.

Mais ce qui nous fit surtout aimer Mehmed, c'est la tendresse de son cœur paternel. Il nous parla longuement de son fils, appelé et retenu à Castemouni par le grade qu'il occupe dans l'armée. « O mon pauvre fils ! disait-il, que fait-il actuellement ? Pense-t-il à son vieux père ? C'est mon fils unique ; et je l'aime beaucoup. » A ces paroles, ses yeux se mouillaient de larmes, et il ajoutait : « Heureusement le ciel m'a accordé la consolation d'avoir un petit-fils, qui est le portrait de son vieux père, et qui en a toute la douceur. Allez quérir Moustafa... » Et l'un des serviteurs courut au harem, d'où il ramena un jeune et bel enfant de six à sept ans, que Mehmed nous présenta avec orgueil et qu'il couvrit de ses baisers. Au moment du départ, lorsque nous nous donnions à regret le mutuel adieu, le vieillard s'approcha de M. Scafî, que son caractère sacerdotal recommandait à ses yeux, et lui dit à l'oreille en le saisissant par la main : « Dans peu de jours, vous verrez mon cher fils ; recommandez-lui de m'aimer et donnez-lui des conseils afin qu'il se rende digne de mon amour par la droiture de sa conduite. »

Mehmed-Pacha Oglou a donné en mariage une de ses filles au jeune bey de Kydros ; et, bien qu'il ne soit qu'à trois journées de la résidence de son gendre, les

difficultés du trajet à travers un pays marécageux et fourré rendent les communications rares et les visites presque impossibles. Les bois de construction, qui abondent dans ces forêts, ne peuvent être transportés au port, faute de routes ; et, comme il n'en tire aucun revenu, il nous avoua qu'il allait en brûler une partie pour y semer de l'orge. Ce que nous lui disions de l'état de nos chemins lui semblait fabuleux. Il était surtout émerveillé de l'idée d'une commune s'ouvrant elle-même des voies de communication, qui donnent à son commerce une vie nouvelle, accroissent la prospérité publique et dédommagent bientôt les habitants des sacrifices qu'ils se sont imposés. « Mais, disait-il, rien de semblable n'est possible ici ; le pays n'est pas peuplé, et nous ne concevons point l'esprit d'association ; chacun songe exclusivement à soi : le Turc qui peut fumer sa pipe et donner à sa famille un morceau de pain se croit l'homme le plus heureux du monde. Il n'a pas d'autres besoins à satisfaire ; il se complait dans son indolence. »

Il nous fit conduire avec ses meilleurs chevaux par le chef de ses serviteurs, paré de son costume de cérémonie, dont l'ornement principal était une veste cramoisie, qu'un galon jaune ornait de la variété de ses dessins. La contrée que nous traversâmes était sauvage et couverte d'une forêt où, pendant cinq heures, nous errâmes sous les voûtes silencieuses de son ombrage. Quelquefois s'offrait un ruisseau descendant d'un vallon supérieur, dont le tapis mousseux se détachait agréablement à l'œil au milieu du vert uniforme des pins. Ailleurs s'étendaient indéfiniment des clairières illuminées d'un rayon de soleil, d'où s'enfuyait souvent un lièvre timide. Le bey de Kiras s'enfonçait seul dans ces profondeurs, lorsqu'il poursuit les loups ou les sangliers qui les habitent. En Europe,

avouons-le à notre honte, ces solitudes seraient un repaire de brigands. Ici, la nature probe et douce des Turcs les rend plus sûres que nos grandes routes ; il est inouï que jamais voyageur y ait été détroussé ; au contraire, la rencontre de deux hommes devient réciproquement pour eux une occasion de lier conversation et connaissance. Après s'être salués du nom touchant de *Quardach*, ou de frère, ils se disent leur point de départ, le but de leur route, puis s'entre-tiennent de leurs affaires avec un abandon et une cordialité qui les feraient prendre pour de vieux amis. C'est de cette façon que plusieurs passants nous abordèrent et s'empressèrent de nous rendre service, soit en nous enseignant les meilleurs gués, soit en rétablissant l'équilibre des malles fréquemment dérangées par les accidents du terrain. La pauvreté de ce peuple le préserve de la cupidité, que développent ailleurs le luxe et l'industrie. Il est ignorant, mais droit ; et cette droiture, je le demande, n'est-elle pas mille fois préférable à une corruption éclairée, sans la vertu morale, ou mieux, sans religion, qui seule donne et dirige ce sens interne ? La civilisation, telle que le vulgaire l'entend, c'est-à-dire un accroissement du bien-être matériel uni à une demi-instruction, est le pire des fléaux.

La forêt finissait à la rivière du Tabair, dont les sources sont à quatre lieues vers le sud, et qui, aux approches du printemps, se précipite avec fracas dans la vallée, où elle est reçue par celle de Castemouni. Le terrain, qui se trouve là de niveau avec la partie basse de la Bithynie, est plus chaud et plus fécond. Les blés s'élevaient au-dessus du genou ; et l'herbe des prairies allait bientôt tomber sous la faux. Outre le bourg de Boiallar, que nous apercevions à droite, le pied de la montagne abritait une multitude de petits

villages ; et, dans la plaine, des maisons blanches et neuves ressemblaient, à nos villas bourgeoises, au milieu des touffes de mûriers et d'arbres fruitiers qui les ombrageaient. Un air de vie et de prospérité était répandu sur tout le paysage ; et, comme il arrive surtout plus avant dans l'intérieur de l'Asie, nous étions passés du désert à une oasis fortunée.

Bientôt nous arrivâmes à Qualem-Keui, où résidait Solaiman-bey, cousin germain du bey de Kydros, gendre de Mehmed-Pacha Oglou. Notre bonne étoile nous destinait à visiter successivement tous les membres de cette noble famille, qui tient sous son patronage toute la contrée. Les mêmes honneurs et les mêmes attentions nous accueillirent encore ici.

Le fils de Soleiman nous mena à l'école du village, située près de la maison. C'était un jeune enfant de quatorze ans ; il avait une instruction et un goût pour l'étude malheureusement trop rares à son âge. Il savait déjà par cœur l'*Alcoran* et l'*Inchu*, espèce de formulaire de lettres qui fait toujours partie essentielle de la première éducation, et lisait la *Moallaka d'Amrou'lkaïs*. Il nous parlait avec une affection respectueuse de son vieux maître, qui savait bien l'arabe et à qui la commune allouait annuellement la modique somme de quatre cents piastres (cent francs), pour faire lire et écrire les enfants.

A ce sujet nous dirons qu'une distinction logique est nécessaire dans le reproche d'ignorance fait aux Turcs, sous peine d'ignorer soi-même leur véritable état intellectuel. Jugés du point de vue de notre instruction la plus élémentaire, il est bien vrai qu'ils ne savent pas ce que nos enfants connaissent sur les bancs de l'école et qu'ils sont étrangers aux notions de l'histoire générale, de la géographie et des sciences naturelles ; mais ils ne laissent pas d'avoir leur ins-

truction propre, laquelle exige du temps et une application soutenue de l'esprit. Si ce cercle de connaissances est faux et borné, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais à leur religion, qui les y inscrit pour ainsi dire, en transformant en article de foi la nécessité d'y demeurer. Mahomet n'a pas seulement formulé à ses disciples un code religieux, il leur a posé encore les jalons et les limites du domaine de la science ; et, depuis onze siècles, que de génies, après s'être mus avec éclat dans cette sphère, y ont péri, étouffés, faute d'air et d'espace ! L'esprit le plus hardi d'entre les fidèles n'ose penser à la possibilité d'un ordre de connaissances existant en dehors du livre écrit de toute éternité sur les tablettes typiques de Dieu, apporté du ciel au prophète par l'angé Gabriel.

Du reste, plutôt au ciel que les chrétiens fussent généralement, surtout en Asie, plus instruits de leur religion que les mahométans ne le sont de leur symbole ! Tous connaissent d'ordinaire les dogmes nécessaires de l'Alcoran, les traditions mystiques, les gestes du révélateur, les pratiques imposées pour les devoirs de la prière, de la purification corporelle, de l'aumône et du pèlerinage de la Mecque. Plusieurs de nos savants, au contraire, interrogés sur les premières vérités du catéchisme, rougiraient de les avoir oubliées ou de ne pas les connaître. Il ne faut donc point regarder avec mépris, des hauteurs de notre science incertaine, qui, après quelques générations, sera mise au rebut comme insuffisante, ces gens bornés à la connaissance de ce qu'ils croient être l'unique et essentielle vérité. Initiions-les plutôt à nos lumières ; et que leur éclat les guide vers la voie où doivent entrer et se confondre tous les peuples et tous les hommes, pour atteindre le but suprême et normal de l'humanité.

Ajoutons ensuite, comme réparation d'un honneur

calomnié, que l'instruction est tout au moins aussi répandue dans cette partie de l'Anatolie que dans certaines provinces retardataires de la France. Et certes, en remontant un peu vers le passé, nous serions humiliés de l'infériorité de nos pères. Dans chaque paroisse il y a une école que les enfants fréquentent plus ou moins longtemps, selon les ressources de leurs familles. Le nombre de ceux qui savent lire est considérable; néanmoins, les difficultés qui accompagnent les éléments de la lecture, dans le turc, l'arabe et le persan, sont incomparablement plus rebutantes que dans le français et dans toutes les langues européennes. La raison en est que le système graphique de ces idiomes orientaux procède synthétiquement et supprime la voyelle, que le lecteur doit placer ensuite lui-même sur la consonne : travail compliqué, et qui suppose, sinon l'intelligence du mot, du moins la connaissance des règles grammaticales. Nous autres, nous lisons pour comprendre; ici il faut avoir compris déjà comme intuitivement pour lire. L'écriture est une autre espèce de science, divisée en autant de branches qu'elle renferme de genres différents, relatifs à la transcription de l'*Alcoran*, des actes judiciaires, des lettres, des poètes et des registres de commerce. Chaque division est un art particulier; et un très long exercice peut seul communiquer à la main la souplesse et la légèreté pour tracer, ou plutôt dessiner chaque caractère; car l'écriture peut être assimilée ici à la peinture même. Nous concevrons maintenant pourquoi le titre d'*Ouqoumouch*, décerné à quiconque lit et écrit habilement, l'élève au grade de lettré et de savant dans la société turque, arabe et persane.

Le 3 juin, nous descendîmes dans la même vallée, dans la direction nord-est, accompagnés d'un jeune

Turc, employé dans les bureaux du gouverneur de Castemouni. A la distance de deux lieues et demie, il nous indiqua, sur la droite, les ruines d'un château nommé Sourgan. « A quatre heures, sur la gauche ajouta-t-il, est la forteresse d'Ahvaï, qui porte ce nom sinistre, à cause d'une anecdote conservée traditionnellement dans le pays et qui remonte à l'époque de la conquête des fils d'Osman. Bâtie sur un roc escarpé et de difficile accès, elle avait défié les efforts de nos plus valeureux capitaines ; tous avaient été contraints de lever le siège, lorsqu'un de nos chefs, nommé Ilderim Oglou, ou le fils du tonnerre, parce que, comme la foudre, il avait ravagé toutes ces contrées, vint investir la place. Il serra de si près les ennemis qu'il les empêcha d'aller puiser de l'eau à la rivière qui arrose le pied de la citadelle ; ils furent réduits à boire celle de la citerne. Ilderim Oglou avait dans son camp une jeune captive grecque, fille du prince de Castemouni, qui était devenue amoureuse d'un jeune Grec, dont la beauté et surtout l'insigne bravoure le faisaient distinguer dans les sorties entre tous les soldats. Quand la jeune fille vit que les assiégés ne pouvaient plus descendre à la rivière, elle craignit pour la vie de celui qu'elle aimait ; car elle savait que les eaux de la citerne étaient empoisonnées. Elle l'en prévint ; et en même temps elle prit les moyens de lui procurer d'autre eau. Le jeune Grec échappa au malheureux sort de tous ses compagnons, mourant les uns après les autres. Lorsqu'il fut resté seul, il ouvrit les portes du château et se présenta à Ilderim Oglou, qui, tout étonné de ce fait, voulut savoir comment il avait conservé la vie. Le guerrier lui avoua qu'il était redevable du salut à sa jeune captive. Le vainqueur admira l'acte généreux de celle-ci ; et, touché de leur amour, il les unit par les liens du mariage, toutefois

après les avoir convertis l'un et l'autre à la foi musulmane, me dit, en insistant sur cette circonstance, mon romantique narrateur, qui, de plus, m'assura que les eaux de la citerne sont toujours aussi pernicieuses et que c'est la raison pour laquelle le château d'Ahvaï est vide et désert.

Au delà des villages de Kousoulou et de Djildel, plus éloignés d'une ou deux lieues, nous quittâmes cette plaine fertile pour suivre, à l'est, un chemin qui coupait des collines arides et rocailleuses. Puis, après avoir tourné dans un défilé, excellente position militaire digne d'être choisie par les Romains comme l'avant-poste d'une ville, nous découvrîmes tout à coup à nos pieds, dans un étroit vallon, la cité de Castemouni ou de Castemboli, derrière laquelle apparaissait, à la distance de cinq lieues, l'Olgassus ou Ulguz-Tag, que blanchissent des neiges éternelles.

(A suivre.)

EUROPE

FRANCE

PARIS ET LA MAISON-MÈRE

2 août. — Des prêtres du diocèse de Meaux viennent en grand nombre pour prendre part à la retraite que doit leur prêcher un Père dominicain.

16 août. — Les chambres laissées vides par le départ des prêtres de Meaux sont mises à la disposition de quatre-vingt-onze prêtres du diocèse de Chartres. Un enfant de saint Vincent, M. Misermont, remplace, pour les prédications, un enfant de saint Dominique.

18 août. — La communauté est douloureusement surprise en entendant M. l'assistant annoncer, au début de la prière du soir, la mort de notre cher frère Loudenot, emporté par une crise d'asthme. A le voir causer tranquillement dans la cour entre dix-sept et dix-huit heures, personne n'aurait supposé que, moins de trois heures après, Dieu l'appellerait à lui. Le frère Loudenot gardait consciencieusement la porte du 93. Il avait soixante-douze ans d'âge, dont quarante-six de vocation, passés principalement au Berceau, à la Maison-Mère et en Orient.

23 août. — Le diocèse de Soissons nous envoie soixante-seize prêtres pour la retraite ecclésiastique. La longueur du temps consacré à la prédication n'effraie pas M. Courdent, qui prolongerait bien

encore ses conférences, s'il le pouvait ; et ses auditeurs ne demanderaient pas mieux ; mais le règlement a ses exigences.

30 août. — Service annuel pour les sœurs défunes. Les missionnaires qui l'ont pu se sont fait un devoir d'assister à la messe chantée à cette occasion dans la chapelle de la rue du Bac. Ce service annuel avait lieu autrefois, le 3 septembre, dans l'église de Saint-Lazare. « Les Filles de la Charité, lisons-nous dans l'ancien coutumier, fournissent le luminaire et donnent six livres à la sacristie. »

1^{er} septembre. — Fête de saint Vincent de Xaintes, martyr, premier évêque de Dax et patron du diocèse. Ce jour-là, chaque année avant la grande Révolution, Dax fêtait pompeusement son illustre protecteur. On y venait de tous les villages environnants et même de plus loin. Une magnifique procession se déroulait dans la ville, et les rues retentissaient de louanges à la gloire de l'illustre évêque, dont la fête, dans la liturgie locale, prenait rang parmi les fêtes de première classe avec octave. Les parents de saint Vincent de Paul avaient pour saint Vincent de Xaintes la même vénération que leurs compatriotes. Qui donc ont-ils prétendu donner comme patron à leur fils, le jour du baptême, sinon celui qui passait à leurs yeux pour le plus grand de tous les Vincent canonisés ?

L'Espagne a revendiqué depuis longtemps ce saint Vincent comme sien et le martyrologe romain lui-même lui donne raison ; car on lit à la date du 1^{er} septembre : « En Espagne, la fête des saints martyrs Vincent et Laetus. » Saint Vincent de Paul, qui n'ignorait ni la tradition de l'Église de Dax ni le témoignage contradictoire du martyrologe, aurait bien voulu connaître toute la vérité sur la vie de son patron.

« Ayant un jour appris, écrit Abelly¹, qu'une personne de mérite et de piété avait des connaissances en Espagne, il la pria d'employer son crédit pour avoir, touchant la vie et le martyre de ce bienheureux saint, des mémoires de la tradition de ce royaume, plus amples que ne sont ceux qui se trouvent dans l'abrégé de son histoire. »

La preuve est faite aujourd'hui que les saints Vincent et Laetus ont été martyrisés à Dax, non en Espagne².

2 septembre. — Le jour même où Dax fêtait son glorieux patron, la Maison-Mère célébrait solennellement les premières vêpres du sien et psalmodiait les matines. Les *Annales* ont raconté en 1918 (p. 12) comment la Maison-Mère fêtait jadis, avant 1792, le grand saint Lazare. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit. Ajoutons seulement ce détail que le sacristain avait ordre de préparer pour ce jour-là « six chandeliers d'argent, six chappes du plus bel ornement rouge, six flambeaux, le canon de la messe à bordure d'argent, les burettes de M. de Monaco et la buire ».

3 septembre. — Ce jour nous rappelle les odieux massacres qui ensanglantèrent, en 1792, les murs du séminaire Saint-Firmin ; il nous le rappelle encore plus que les années précédentes à cause de la prochaine glorification des martyrs.

4 septembre. — Le 4 septembre 1626, il y a donc exactement trois cents ans, saint Vincent se donna plus particulièrement à Dieu pour le servir toute sa vie dans la congrégation de la Mission ; et cette oblation fut marquée par deux contrats passés devant

1. *La Vie de saint Vincent de Paul*, éd. de 1891, t. III, p. 133.

2. *Histoire des évêques de Dax*, par l'abbé Degert, Paris, 1903, p. 26.

notaires : l'acte d'association et la donation de ses biens patrimoniaux à sa famille. Rappelons les termes du premier contrat : « Nous, Vincent de Paul... après avoir fait preuve, un temps assez notable, de la vertu et suffisance de François du Coudray, prêtre du diocèse... Antoine Portail... et Jean de la Salle... avons iceux choisis, élus, agrégés et associés, choisissons, élisons, agréons et associons à nous et audit œuvre pour ensemblement vivre en manière de congrégation, compagnie ou confrérie, et nous employer au salut dudit pauvre peuple des champs, conformément à ladite fondation, le tout selon la prière que lesdits du Coudray, Portail et la Salle nous en ont faite, avec promesse d'observer ladite fondation et le règlement particulier qui selon icelui sera dressé, et d'obéir tant à nous qu'à nos successeurs supérieurs, comme étant sous notre direction, conduite et juridiction. »

8 septembre. — Vingt et un pèlerins du diocèse de Strasbourg, religieux, prêtres et laïques, sont nos hôtes pendant deux jours. Lisieux, Lourdes, Paray-le-Monial seront des étapes de leur pieux pèlerinage.

10 septembre. — Après la visite d'une phalange de pieux Alsaciens, voici celle d'un grand Lorrain, S. G. Mgr Pelt, que nous sommes heureux de recevoir quand ses affaires l'attirent à Paris.

13 septembre. — *L'Écho de Paris* nous apprend que M. Kamerbeek, ancien missionnaire en Abyssinie, a reçu une distinction honorifique du gouvernement abyssin. Nos félicitations à notre cher confrère, qui travaille encore de loin pour l'Abyssinie, car il remplit, dans la chapelle des étrangers de Paris, les fonctions de confesseur pour la langue éthiopienne.

16 septembre. — Un mouvement inaccoutumé règne

dans la maison, surtout du côté du séminaire. Qu'y a-t-il donc ? Renseignements pris, on apprend qu'un premier groupe de clercs est revenu de Beaucamps-le-Jeune. Tout finit, hélas ! même les vacances ; et elles finissent avant le beau temps, qui les a favorisés et qui maintenant semble les narguer.

17 septembre. — Retour d'un second groupe de clercs.

19 septembre. — M. Hubert Meuffels, qui vient de donner une retraite aux filles de la Charité à L'Hay, est chargé de prêcher celle des séminaristes et des étudiants, qui commence aujourd'hui. Sa santé ne peut tenir à tant de fatigue. Il est obligé d'interrompre le troisième jour.

24 septembre. — MM. Estampes, Chalbot, Dulois, Pachier et deux jeunes prêtres de la province de Hollande nous quittent pour aller en Chine.

27 septembre. — Jour anniversaire de la mort de saint Vincent. C'est aujourd'hui que, par anticipation, la communauté va fêter à Gentilly le septième anniversaire de l'élection de notre très honoré Père. Nous prions Dieu de tout cœur qu'il nous le conserve et lui donne l'abondance des grâces nécessaires pour conduire la barque ou plutôt les barques confiées à ses soins.

Le soir, M. le Supérieur général ouvre la retraite de la communauté par une exhortation sur la nécessité de pratiquer plus spécialement la règle dans les maisons de formation.

Puis ce sont des départs : départ pour Madagascar de MM. Robert, Garric, Devisse et Mollex ; départ pour Rome de notre très honoré Père, qu'accom-

pagnent M. Veneziani et M. Gouault et qu'ont précédé M. Mac Hale et le frère Bernier. Que le Dieu des voyageurs écarte les dangers de leur route et nous ramène sains et saufs ceux qui doivent revenir !

M. Meuffels, quelque peu remis, rassemble ses forces pour aider les frères coadjuteurs à bien faire leur retraite.

3 octobre. — Béatification de l'héroïque Ghébré-Michaël. A cette occasion, une légère brèche est faite à la retraite, qui se continue : on nous permet de causer après le repas de midi. Personne n'ose protester contre cette permission, qui est une manière d'honorer le glorieux martyr et par conséquent un moyen de mieux faire sa retraite. Pendant le salut qui suit les vêpres, chant du *Te Deum*. A quatre heures sonnant, après une heure et demie de présence, la communauté est encore à la chapelle ; et pourtant il n'y a eu ni sermon, ni procession, ni vénération des reliques. Le maître de chapelle doit être un grand dévot de Ghébré-Michaël.

7 octobre. — La retraite s'achève à la fin de l'oraison. Chacun a pris de bonnes résolutions et s'apprête à les tenir fidèlement, avec la grâce de Dieu. Huit jours de recueillement et de silence méritent bien un délassement extraordinaire ; on va le prendre à Gentilly.

17 octobre. — Unis de cœur aux pèlerins de Rome, nous chantons avec eux le *Te Deum* pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous fait en nous accordant deux nouveaux Bienheureux. En ce mois d'octobre, le nombre des noms inscrits sur le martyrologe de la petite Compagnie a doublé. Aux noms de saint Vincent de Paul, du Bienheureux Clet et du Bienheureux

Perboyre s'ajoutent ceux des Bienheureux Ghébré-Michaël, François et Gruyer. Nous avons atteint les filles de la Charité, qui ont, elles, saint Vincent de Paul, leur fondateur et le nôtre, la Bienheureuse Louise de Marillac et les quatre martyres d'Arras. Quand la Cause des martyrs de Tientsin aura abouti, ce que nous souhaitons, elles nous dépasseront, et de beaucoup; il nous faudra huit autres Bienheureux pour parvenir à leur niveau. En ces matières, la jalousie n'est pas un défaut. Nous nous efforcerons alors de les rejoindre, comme nous les rejoignons aujourd'hui.

Les victimes des Carmes sont honorées sur le lieu même où s'est accompli leur sacrifice. Il est regrettable que l'ancienne chapelle de Saint-Firmin n'existe plus; en ce jour, nous serions allés volontiers nous agenouiller sur les dalles de ce vénérable sanctuaire, si cher au cœur des enfants de saint Vincent.

28 octobre. — A onze heures, première réunion de l'année pour le cas de conscience. Pendant la guerre, un soldat s'est si bien approvisionné de linge, d'habits et de chaussures dans les magasins de l'armée que sa famille et lui sont fournis pour dix ans. Il ne s'en accuse pas, parce qu'il ne croit pas avoir mal fait, mais découvre ce vol au confesseur incidemment au cours de la confession. Le confesseur doit-il l'obliger à restituer? Comment pourrait s'accomplir cette restitution?

Tel est le problème. On se sépare sans avoir pu se mettre d'accord sur une solution.

29 octobre. — M. Baeteman, de retour de Rome, raconte à la communauté réunie dans la salle d'oraison, à l'heure habituelle de la conférence, ce que furent les fêtes de béatification de Ghébré-Michaël dans la

Ville éternelle, et nous parle de sa chère Mission d'Abyssinie, des résultats obtenus et des difficultés qu'y rencontre la prédication de la foi. Sa parole chaude et communicative intéresse vivement les jeunes et les anciens. A-t-elle éveillé quelque vocation pour l'Abyssinie pendant cette trop courte demi-heure? C'est le secret de Dieu.

31 octobre. — La communauté célèbre pour la première fois la fête du Christ-Roi, dont l'autorité souveraine s'étend sur le ciel et sur la terre, sur les anges et sur les hommes. Comme le disait un jour Bossuet devant Louis XIV : « Il est roi par naissance, il est roi par conquête, il est roi par élection. » Laissons-le régner en nous et, par notre apostolat, contribuons à étendre son règne en dehors de nous.

La fête du Christ-Roi a revêtu un éclat tout particulier dans la basilique de Montmartre. « Une veillée d'adoration avait créé une attente mystique. Rien n'avait été négligé par M. Flaus, supérieur des chapelains, pour que la basilique offrît son cadre le plus rayonnant; et le cardinal-archevêque de Paris avait tenu à le rehausser encore de l'éclat de sa pourpre. Sous sa présidence, le matin, l'un de ses auxiliaires, S. G. Mgr Crépin, célébra la grand'messe pontificale. L'après-midi, pontificalement encore, furent chantées les vêpres, au cours desquelles le peuple écouta un sermon du P. Dieux, qui développa, avec la richesse et la personnalité qui en font un des prédicateurs les plus appréciés de l'Oratoire, le beau thème de la royauté sociale du Christ. Enfin, le cardinal-archevêque bénit et plaça au-dessus de l'hostie la couronne qui symbolise cette royauté. Cet attribut de la puissance universelle, qui fut offert par les Enfants de Marie et réalisé par l'un des premiers joailliers de la

capitale, est une couronne d'or fermée, de style byzantin (comme le Sacré-Cœur), enrichie de brillants et de pierres de couleur. Elle est fort belle dans cette splendeur, mais combien plus belle encore est la foi humble et fervente dont elle semble rayonner! » (*Écho de Paris*, 1^{er} nov. 1926.)

2 novembre. — Notre très honoré Père rentre de Rome après une absence d'un mois passé. C'est avec une joie filiale que nous le revoyons au milieu de nous. Il gardera longtemps le souvenir des fêtes de Rome et de la bonté du Souverain Pontife.

UNE FÊTE A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Le 17 juillet 1926, deux jours avant l'Église universelle, les sœurs de l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye fêtaient saint Vincent de Paul; elles fêtaient aussi le transfert d'une antique et vénérable chaire de l'oratoire privé de la communauté dans la chapelle de l'établissement. Sur ce précieux monument du passé, du haut duquel ont dû parler d'illustres orateurs, si, comme on l'assure, sa place était autrefois dans la chapelle du château, est fixée une plaque métallique, sur laquelle on lit l'inscription :

*Saint Vincent de Paul a prêché dans cette chaire
devant Louis XIII et Anne d'Autriche.*

Missions à Saint-Germain-en-Laye :

1638-1641.

Les invités étaient nombreux. L'évêque de Versailles avait envoyé son coadjuteur Mgr Roland-Gosselin et l'un de ses vicaires généraux, M. Millot. La Congrégation de la Mission était représentée par le vénéré successeur de saint Vincent; la ville de Saint-Ger-

main, par son premier magistrat; la garnison, par le général; la paroisse, par le curé; l'hôpital, par ses administrateurs.

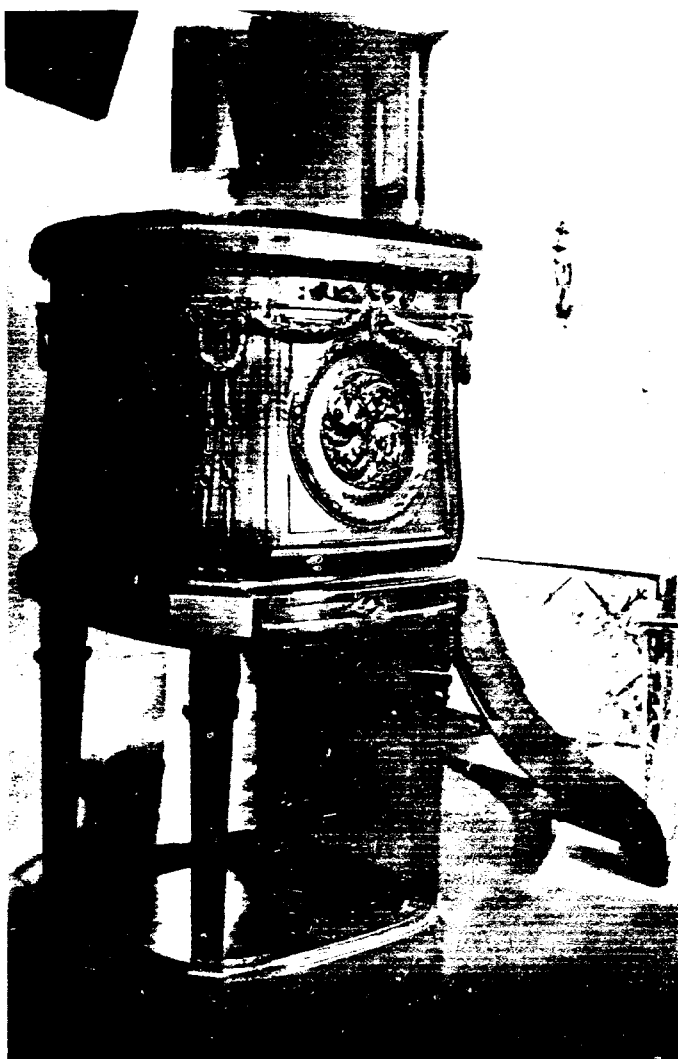
Avant midi eut lieu la présentation de l'école d'infirmières, une œuvre qui commence et qui promet, une de ces œuvres qu'on voudrait voir dans tous les grands hôpitaux de France. Celle de Saint-Germain a cela de spécial qu'elle semble apprendre à la fois l'art de bien soigner les malades et de bien tourner les compliments. Ce fut, du moins, l'impression des invités quand, dans le jardin de la communauté, avant midi et après la confirmation de cinq personnes, Mgr Roland-Gosselin et notre très honoré Père entendirent l'une d'elles leur souhaiter la bienvenue. L'école d'infirmières fait honneur au docteur Larget, qui la dirige, et à Mme Moreau, qui lui consacre son activité avec un admirable dévouement.

La chaire fut inaugurée l'après-midi par un discours de M. le Supérieur général. Il rappela tout ce qui, dans la vie de saint Vincent, avait quelque intérêt pour la ville de Saint-Germain-en-Laye.

La bénédiction du très saint Sacrement suivit. La cérémonie fut belle; rien n'y manquait : ni la majesté du célébrant, qu'entourait, dans un chœur trop étroit, une belle couronne de prêtres et d'enfants de chœur; ni le nombre et la qualité des assistants. Tout Saint-Germain était là en la personne de ses représentants les plus qualifiés.

Les malades n'avaient pu venir; mais, pour les faire participer quelque peu à la fête, Mgr Roland-Gosselin avait eu la délicate pensée de passer de salle en salle, et là, tout près de leur lit de souffrances, de leur dire une parole d'encouragement et de consolation.

Quand, à la fin de la bénédiction du Saint Sacrement, l'éminent prélat, que tout le monde aime dans



Chaire du haut de laquelle saint Vincent de Paul aurait prêché.

les diocèses de Paris et de Versailles, dit au prédicateur sa joie de l'avoir entendu parler si bien de saint Vincent et de Saint-Germain, tous les assistants s'associèrent de cœur à ses remerciements et à ses éloges.

Ce fut une belle journée. Mais pourquoi les échos du sermon n'iraient-ils pas se faire entendre au loin, bien loin de Saint-Germain, par le moyen de cette Revue? Pourquoi même n'ajouterions-nous pas ce que le prédicateur a dû omettre, faute de temps?

Parmi les missions données à Saint-Germain pendant le dix-septième siècle, deux sont restées célèbres dans les annales de la Congrégation de la Mission, celles de 1638 et de 1641, prêchées, à la demande de Louis XIII, par des prêtres de Saint-Lazare, la première sous la direction de Nicolas Pavillon, membre de la Conférence des mardis, évêque nommé d'Alet; la seconde, sous celle de M. Louistre, un des meilleurs ouvriers de saint Vincent.

En 1638, Pavillon était aidé par Jean de la Salle, directeur du séminaire interne, que le saint Fondateur appelle un « grand missionnaire¹ ». L'exemple de Louis XIII fut pour beaucoup dans le succès des prédicateurs. Il alla plusieurs fois à l'église de la paroisse pour les entendre; et les courtisans comprirent que, s'il cherchait en cela le bien de son âme, il voulait aussi les engager à profiter de la mission.

Les robes décolletées du temps laissaient à découvert une partie des épaules et des seins; la reine elle-même en portait, comme ses dames et demoiselles d'honneur, sans voir dans cet usage la moindre inconvenance. Et cette mode était si tyrannique que, l'hiver même, les morsures du froid n'empêchaient pas de la subir. Pavillon montra le danger moral que présen-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XII, p. 293.



CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

même, les morsures du froid n'empêchaient pas de la
subir. Pavillon montra le danger moral que présen-

les diocèses de Paris et de Versailles, dit au prédicateur sa joie de l'avoir entendu parler si bien de saint Vincent et de Saint-Germain, tous les assistants s'associèrent de cœur à ses remerciements et à ses éloges.

Ce fut une belle journée. Mais pourquoi les échos du sermon n'iraient-ils pas se faire entendre au loin, bien loin de Saint-Germain, par le moyen de cette Revue? Pourquoi même n'ajouterions-nous pas ce que le prédicateur a dû omettre, faute de temps?

Parmi les missions données à Saint-Germain pendant le dix-septième siècle, deux sont restées célèbres dans les annales de la Congrégation de la Mission, celles de 1638 et de 1641, prêchées, à la demande de Louis XIII, par des prêtres de Saint-Lazare, la première sous la direction de Nicolas Pavillon, membre de la Conférence des mardis, évêque nommé d'Alet; la seconde, sous celle de M. Louistre, un des meilleurs ouvriers de saint Vincent.

En 1638, Pavillon était aidé par Jean de la Salle, directeur du séminaire interne, que le saint Fondateur appelle un « grand missionnaire¹ ». L'exemple de Louis XIII fut pour beaucoup dans le succès des prédicateurs. Il alla plusieurs fois à l'église de la paroisse pour les entendre; et les courtisans comprirent que, s'il cherchait en cela le bien de son âme, il voulait aussi les engager à profiter de la mission.

Les robes décolletées du temps laissaient à découvert une partie des épaules et des seins; la reine elle-même en portait, comme ses dames et demoiselles d'honneur, sans voir dans cet usage la moindre inconvenance. Et cette mode était si tyrannique que, l'hiver même, les morsures du froid n'empêchaient pas de la subir. Pavillon montra le danger moral que présen-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XII, p. 293.

taient ces nudités et supplia ses auditrices de se vêtir avec plus de décence. Ses conseils furent écoutés. Au sortir du sermon, Anne d'Autriche se procura une ample provision de mouchoirs de cou; elle les distribua autour d'elle; et, dès le lendemain, le prédicateur pouvait constater dans l'église qu'il n'avait pas parlé vainement¹.

Un autre défaut sévissait à la cour : la paresse. N'était-elle pas, en effet, toute d'oisiveté cette vie prise tout entière par les plaisirs, les jeux, les bavardages, le soin de la toilette? Dans un saisissant parallèle entre les personnes qui menaient une existence joyeuse, mais inutile, et celles qui employaient leur temps aux œuvres de charité, Pavillon n'eut pas de peine à établir que, si la noblesse du sang était du côté des premières, la noblesse de la vertu, mille fois supérieure, était du côté des autres.

Sur son conseil, une confrérie de la Charité fut érigée. Les suivantes de la reine donnèrent leur nom et Mme de Chaumont en fut élue présidente. Saint Vincent s'intéressa vivement à cette nouvelle institution, dont il attendait beaucoup de bien. Il envoya Mlle Le Gras à Saint-Germain pour l'organiser et prêta deux filles de la Charité, l'une pour la visite des malades, l'autre pour les petites écoles. Pour remplir l'emploi de supérieure, il nomma celle qu'il appelait familièrement « la grande Barbe », sœur Barbe Angiboust, la fille de la Charité la plus complète que Mlle Le Gras eût alors sous ses ordres.

A l'école de l'humble sœur Barbe, qui avait l'expérience des pauvres et des malades, les dames et les filles d'honneur de la reine commencèrent la visite des malheureux; elles trouvèrent, dans ces nouvelles occupations, des plaisirs qu'elles ne soupçonnaient pas.

1. Notice manuscrite de M. Martin. (*Arch. de la Mission.*)

Tout cela se passait durant la mission de 1638. Pavillon était heureux du succès de ses prédications. Mais l'heure de l'épreuve allait sonner. Certains courtisans étaient mécontents ; leur esprit de libertinage souffrait des réformes accomplies par les missionnaires. Des critiques et des murmures se firent entendre.

Ils commencèrent à craindre pour la santé de la reine. En revenant des taudis des pauvres malades, les dames apportaient avec elles des miasmes morbides et risquaient de contaminer la cour. Anne d'Autriche était la première exposée à cause de ses rapports de chaque instant avec elles. Où donc les lois de l'hygiène devaient-elles être plus respectées qu'à la cour, en raison de l'importance qu'avait pour l'État la conservation de Leurs Majestés ?

Louis XIII, ému par leurs observations, partagea leurs craintes et s'en ouvrit à son auguste épouse. La reine vit facilement d'où partait le coup. Elle rassura le roi en lui certifiant que toutes les précautions étaient prises pour prévenir les dangers possibles de contagion. Peut-être lui fit-elle remarquer que le zèle des courtisans pour la santé des dames était bien récent, puisque, quand, par leur décolletage, elles s'exposaient à prendre froid, ils n'avaient rien dit contre cette coutume.

Battus de ce côté, les courtisans cherchèrent autre chose. Chaque phrase des sermons était épluchée, discutée, critiquée. On venait écouter les prédicateurs pour surprendre quelque parole imprudente ou équivoque. S'il leur arrivait de s'oublier une fois ou autre, quel beau tapage ! Toute la cour retentissait de protestations indignées, et les plaintes montaient jusqu'au roi.

Un jour, Pavillon montra des rapprochements qui n'avaient rien de blessant, au contraire, entre Louis XIII

et la bête de l'Apocalypse. On ne regarda pas à la manière dont les analogies étaient présentées; tout ce que l'on retint, c'est que l'évêque d'Alet avait comparé le roi à une bête.

Le scandale n'était pas encore apaisé qu'un autre incident survenait. Les mousquetaires, payés sur la cassette du roi, avaient pris l'habitude d'exiger de leurs hôtes un second salaire. Le prédicateur s'éleva contre cette injustice, sans savoir que le salaire royal ne leur donnait même pas le moyen de vivre. Ses paroles contenaient, sans qu'il s'en aperçût, une critique contre la gestion du roi; on s'en plaignit à ce dernier. Il manda Pavillon. La question fut portée devant la Sorbonne, qui l'étudia et déclara la doctrine incriminée parfaitement orthodoxe.

Le diable se remuait pour empêcher le bien; le bien se fit malgré lui. Le sermon sur la nécessité de penser sérieusement à son salut et sur le petit nombre des élus remua profondément l'auditoire; jamais peut-être Pavillon ne fut plus émouvant¹.

Saint Vincent de Paul écrivait le 21 février, trois jours avant la clôture : « La mission de Saint-Germain va s'achever avec bénédiction, quoique au commencement l'on ait eu sujet d'exercer la sainte vertu de patience. Il en est peu de la maison du roi qui n'ait fait son devoir avec le peuple et avec une dévotion digne d'édification. La fermeté contre les gorges découvertes a donné lieu à cet exercice de patience. Le roi dit à Pavillon qu'il était fort satisfait de tous les exercices de la mission, que c'est ainsi qu'il fallait travailler et qu'il rendrait ce témoignage partout. J'avais grande difficulté d'envoyer en ce lieu-là tandis que la cour y était; mais Sa Majesté

1. *Un prélat indépendant au XVII^e siècle, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet*, par Étienne Dejean. Paris, 1909, in-8, p. 15, note 1.

m'ayant mandé qu'il le désirait ainsi, il fallut passer par-dessus nos difficultés. Celles qui en ont eu le plus au commencement sont maintenant si ferventes qu'elles se sont mises de la Charité, servant les pauvres en leur jour, et ont fait la quête par le bourg en quatre bandes¹. »

De son côté, M. de la Salle disait dans une lettre adressée à M. Dehorgny, qui le remplaçait provisoirement dans la direction du séminaire interne : « Dites au séminaire que, sans la mission de Saint-Germain, des milliers d'âmes auraient été perdues². »

Le vœu de Louis XIII serait-il l'effet d'une suggestion de Pavillon, ou le résultat d'un mouvement de ferveur provoqué par les exhortations des missionnaires ? Ce fut au cours de cette mission que Louis XIII, par un édit daté du 10 février 1638 et envoyé de Saint-Germain, plaça son royaume sous la protection de la sainte Vierge Marie, lui consacra sa personne, sa couronne, ses sujets et institua chaque année, le 15 août, une procession solennelle en son honneur.

La confrérie de la Charité de la cour, née de la mission de 1638, se maintint longtemps après elle. Saint Vincent songea un moment à supplier la reine d'en prendre la présidence et à élargir le cercle de ses attributions en lui donnant la haute main sur les Charités de l'Hôtel-Dieu, des Enfants trouvés, des forçats, sur les filles de la Charité, les pénitentes de la Madeleine et sur les communautés de Mlle de Pollalion et de Mme de Lestang. Un règlement fut dressé. Il ne semble pas que le saint soit allé plus loin ; le projet présentait tant d'inconvénients qu'il y renonça.

La Charité de la cour se déplaçait elle-même. Saint

1. *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 450.

2. *Arch. de la Mission*.

Vincent prit certainement ses dispositions pour que Saint-Germain eût une Charité permanente. A côté de la Charité de la cour fonda-t-il une Charité locale, ou bien la Charité de la cour comprenait-elle dans son sein un certain nombre de dames du bourg qui continuaient la visite des pauvres quand la cour n'était plus là? Cette seconde hypothèse semble plus vraisemblable que la première.

Il nous reste encore un beau souvenir de la Charité de Saint-Germain; c'est un « Seigneur de la Charité », grand et beau tableau, placé autrefois dans la chapelle de la confrérie. En bas, au-dessous des pieds du Sauveur, se lit la devise si chère aux filles de la Charité : *La charité de Jésus-Christ nous presse*. A gauche, un prêtre donne la communion à un malade. A droite, des dames de la Charité secourent des malheureux. En haut, de chaque côté, un ange tient une grande banderole. Sur celle de gauche figurent les mots : « Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Sur celle de droite est écrit : « Pour ce que j'ay eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ay eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ay été malade et vous m'avez visité. »

Jusqu'ici on ne connaissait que trois tableaux de ce genre, plus petits et moins ornés : un à la Maison-Mère de la rue du Bac, le second à Boulages (Aube), le troisième à Mailly (Aube). La sœur supérieure de Saint-Germain a eu l'heureuse idée de placer le sien dans la salle de communauté. La vue du « Seigneur de la Charité » ne peut que donner aux sœurs une haute idée de leur vocation en leur rappelant qu'elle ressemble à celle de Jésus-Christ.

Sœur Barbe Angiboüst, première supérieure des filles de la Charité de Saint-Germain, quitta la maison



Le Seigneur de la Charité.
(Tableau de Saint-Germain-en-Laye.)

en 1639 pour aller fonder l'établissement de Riche-lieu ; elle fut remplacée par celle que saint Vincent se plaisait à nommer « la petite Jeanne », sœur Jeanne Lepeintre. Les sœurs Perrette Chefdeville et Henriette Gessemaume firent également partie du personnel de la maison dans les premières années. Sœur Jeanne Dalmagne, dont saint Vincent fait un vif éloge dans une conférence nécrologique, sentit à Saint-Germain ses premiers attraits pour la communauté. Ce fut vraisemblablement une conquête de la sœur Barbe Angiboust, qui, par ses seuls exemples, savait inspirer autour d'elle l'amour des malheureux.

La conférence du 17 novembre 1658 nous apprend un détail intéressant de la vie des sœurs. Une sœur de Saint-Germain y assistait ; saint Vincent l'aperçut et l'interrogea : « Ma sœur, faites-vous l'oraison ? » Avec une franchise louable la sœur répondit : « Mon Père, non pas toujours, mais nous n'y manquons guère. » Et avec sa bonté habituelle, qui savait rendre doux les reproches, le saint repartit : « Au nom de Dieu, n'y manquez plus, ma fille, et concevez bien l'importance de bien faire oraison¹. »

Les sœurs de Saint-Germain suivirent ce conseil ; elles le suivent encore ; et certainement, si saint Vincent revenait sur terre pour poser la même question, elles pourraient lui répondre sans altérer la vérité : « Mon Père, nous n'y manquons jamais. »

La mission de 1638 fut féconde, on le voit, puisque la confrérie de la Charité, l'établissement des filles de la Charité et probablement le vœu de Louis XIII en furent la conséquence.

Il y eut une seconde mission en 1641, et cette fois ce fut un prêtre de la Mission qui la dirigea. Les

1. *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 604.

oppositions de la première ne se renouvelèrent pas. Les missionnaires parlèrent comme ils parlaient à la campagne, avec la même simplicité. Au souvenir de cette mission, saint Vincent s'écriait plus tard, encore tout ému : « La petite méthode y triompha; on y vit des fruits merveilleux. A la cour, à la cour la petite méthode! Et puis ce n'est, dites-vous, que pour les gens grossiers et pour le village! Dans Paris, dans Paris et à la cour, partout, il n'y a point de meilleure méthode, ni plus efficace¹. »

Un jeune clerc accompagna M. Louistre à Saint-Germain; c'était M. Martin, qui deviendra plus tard l'apôtre du Piémont. On le chargea du catéchisme. « Il le faisait de si bonne grâce, raconte son biographe², que la reine voulut absolument qu'il vint le faire dans le Louvre. Mgr le Dauphin, qui est aujourd'hui Louis le Grand, et plusieurs seigneurs et dames de première qualité y assistaient. Sa Majesté ne se contenta pas de cette familière instruction, qui se faisait en présence de la cour; elle souhaita aussi que ce jeune catéchiste, dont les manières avaient tant d'agrément, donnât en particulier à Mgr le Dauphin les premiers principes de religion et de piété. »

Nous n'avons pas la preuve que saint Vincent soit allé à Saint-Germain à l'occasion des missions de 1638 et 1641. Il est fort probable que la confrérie de la Charité et la petite maison des Filles de la Charité l'y attirèrent plus d'une fois, surtout dans les commencements. Il s'y rendit encore, et ceci on peut l'affirmer

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XI, p. 282.

2. Vie manuscrite de M. Martin. (*Arch. de la Mission*.) Ce ne fut certainement pas à la mission de janvier-février 1638 que collabora M. Martin, comme semble l'insinuer son biographe; car il entra dans la Congrégation le 9 octobre 1638 et Louis XIV naquit le 5 septembre 1638; ce ne pourrait donc être qu'à la mission de 1641. Le dauphin n'avait alors que trois ans; il ne put guère profiter des leçons du jeune catéchiste, qui fut envoyé en Italie au début de l'année 1642.

avec plus de certitude, quand, pendant les villégiatures de la cour, les réunions du Conseil de conscience, dont il fut membre de 1643 à 1652, se tinrent en cette localité.

Il nous fait part, dans une de ses conférences, de la tristesse qu'il éprouva un jour dans l'église de Saint-Germain en voyant sept ou huit prêtres dire la messe chacun à sa manière. « C'était, nous dit-il¹, une variété digne de larmes. »

Il entreprit encore ce voyage dans deux circonstances mémorables : en 1643, pour assister le roi mourant ; et en 1649, pour supplier la reine de donner la paix à la France.

La mort édifiante de Louis XIII fit sur saint Vincent une impression qui ne s'effaça jamais de son esprit. Il aimait à raconter les derniers moments du pieux monarque. Appelé près de lui une première fois dans les derniers jours du mois d'avril, il dit au roi en l'abordant : « Sire, *timenti Deum bene erit in extremis*. » Et le malade acheva le verset : *Et in die defunctionis suae benedicetur*². Ce n'était pas encore la crise finale. Le saint prêtre, voyant le lendemain que le danger n'était plus imminent, repartit pour Paris³.

Le 12 mai, sur un nouvel ordre, il reprenait la route de Saint-Germain et se présentait de nouveau au chevet du roi, qu'il ne quitta presque plus pendant deux jours. « Jamais, écrit-il⁴, je n'ai vu plus d'élévation, plus de tranquillité, plus d'appréhension des moindres atomes qui paraissaient péché, plus de bonté ni plus de jugement en une personne en cet état. »

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XII, p. 259.

2. Abelly, *la Vie du Vénérable Vincent de Paul*, l. I, chap. XXXVI, p. 171.

3. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 393.

4. *Ibid.*

Quelques échos des paroles échangées entre le saint prêtre et l'illustre mourant sont venus jusqu'à nous.

Après une petite exhortation du premier sur le bon usage des grâces de Dieu, le roi, touché, répondit : « O monsieur Vincent, si je retournais en santé, les évêques seraient trois ans chez vous¹. »

Le mourant ne pouvait supporter aucun aliment; aussi répugnait-il à prendre les œufs et le bouillon que le médecin lui conseillait. Il voulut avoir l'avis de saint Vincent. « Monsieur Vincent, le médecin me presse de prendre de la nourriture et je l'ai refusée, car aussi bien faut-il que je meure. Que me conseillez-vous de faire? » — « Sire, répondit l'humble prêtre, les médecins vous ont conseillé de prendre de la nourriture, parce qu'ils ont entre eux cette maxime d'en faire toujours prendre aux malades. Tandis qu'il leur reste quelque soupir de vie, ils espèrent pouvoir trouver toujours quelque moment auquel ils peuvent recouvrer la santé. Voilà pourquoi, s'il plaît à Votre Majesté, vous ferez bien de prendre ce que le médecin vous a ordonné². »

Le roi, docile, se rendit à ce conseil et demanda du bouillon³.

La manière de bien mourir le préoccupait plus que les moyens à prendre pour prolonger sa vie. « Quelle est, demanda-t-il, la meilleure préparation à la mort? » Et saint Vincent de répondre : « Sire, je ne puis vous proposer rien de mieux que l'exemple de Notre-Seigneur : l'entière et parfaite soumission de sa volonté à celle de son Père céleste, soumission qu'il témoigna par ces mots : *non mea voluntas, sed tua fiat*. » — « O Jésus! reprit le roi, je le veux aussi de tout mon cœur; oui, mon Dieu, je le dis et le veux dire jusqu'au

1. Abelly, *op. cit.*, l. I, chap. xxxvi, p. 171.

2. *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 341.

3. *Ibid.*

dernier soupir de ma vie : *fiat voluntas tua*, qu'il soit fait comme vous le voulez¹ ! »

Il y eut, le 13 mai, un moment de vive inquiétude. En voyant le malade assoupi et les yeux tournés, les médecins crurent que la fin était proche et, sur leur conseil, le P. Dinet se mit en devoir de réciter les prières de la recommandation de l'âme. Louis XIII, aussitôt prévenu, accueillit cette nouvelle avec joie. Il embrassa son confesseur, qui la lui annonçait, et aussitôt après, levant les bras et les yeux au ciel, il dit le *Te Deum* avec une ferveur admirable².

Ce fut le lendemain, 14 mai, que le pieux roi rendit le dernier soupir, en présence de saint Vincent, qui écrivait le 15 : « Depuis que je suis sur la terre, je n'ai vu mourir personne plus chrétiennement³. »

La mort de Louis XIII, on le sait, fut suivie de la régence d'Anne d'Autriche, qui prit comme premier ministre le cardinal Mazarin, dont les procédés mécontentèrent les princes et le Parlement. En 1648, des troubles éclatèrent dans la capitale. Tandis que la reine et la cour se réfugiaient à Saint-Germain, Mazarin envoyait une armée pour investir Paris. Le siège amena la disette. Saint Vincent, le cœur ému de pitié à la vue des innombrables malheureux qui mendiaient leur pain dans les rues, résolut de mettre à profit l'ascendant qu'il avait sur le cœur de la reine.

Mais quitter la capitale en ce moment n'allait pas sans de sérieux inconvénients : s'il entreprenait le voyage de Saint-Germain sans en parler à personne, on le croirait, à Paris, de connivence avec la cour ; s'il allait voir le premier président avant son départ, la cour en prendrait ombrage et pourrait le soupçonner

1. Abelly, *op. cit.*, t. III, chap. VIII, sect. II, p. 88.

2. *Saint Vincent de Paul* t. II, p. 394.

3. *Ibid.*, p. 393.

d'être envoyé par le parlement. Réflexion faite, il décida de partir quand même, après avoir laissé une lettre pour instruire M. Molé du but de sa démarche.

Il quitta Saint-Lazare le 14 janvier 1649, avant le jour, en compagnie du frère Ducournau, son secrétaire. Les habitants de Clichy, pillés la veille par des cavaliers allemands, avaient posté des gardes aux principaux carrefours pour se prémunir contre le retour des brigands. Dès que le pas des deux chevaux se fit entendre dans la nuit, les gardes se précipitèrent et, de leurs armes : piques et fusils, menacèrent les voyageurs. L'incident aurait peut-être tourné mal si l'un des agresseurs n'avait reconnu son ancien curé.

A Neuilly, un autre danger attendait saint Vincent et son compagnon. La Seine, débordée, couvrait une partie du pont. On leur conseillait de ne pas passer. Ils s'élancèrent résolument dans l'eau et parvinrent sans accident sur l'autre bord. Ils arrivèrent à Saint-Germain entre neuf et dix heures.

Ce que fut l'entrevue du saint avec la reine, on le devine. Il l'entretint pendant une heure de la misère effroyable qui régnait dans Paris et la supplia d'appliquer le seul remède efficace : le renvoi de Mazarin.

Des appartements d'Anne d'Autriche, il passa chez le ministre. Son discours fut le même, mais plus modéré de ton. « Cédez au malheur des temps, conclut-il, jetez-vous à la mer pour calmer l'orage. » Mazarin semblait l'écouter avec intérêt. « Eh bien ! notre père, lui répondit-il, je m'en irai si M. le Tellier est de votre avis. »

Il y eut conseil le jour même. On discuta la question. Le Tellier ne fut pas de l'avis de M. Vincent et Mazarin resta.

Le saint prêtre attribua cet échec à la vivacité avec laquelle il avait parlé devant la reine. « Jamais, disait-il

le surlendemain, jamais discours qui sentit la rudesse ne m'a réussi; j'ai toujours remarqué que, pour ébranler l'esprit, il faut ne pas aigrir le cœur¹. »

Il quittait Saint-Germain trois jours après, muni d'un passeport et protégé par une escorte; mais ce n'était pas pour rentrer à Paris; la prudence lui commandait d'en rester éloigné pendant quelque temps. Il n'y revint qu'au mois de juin, après une absence de cinq mois, la plus longue qu'il eût faite depuis une trentaine d'années ou davantage.

Plus heureux que saint Vincent, notre très honoré Père put rentrer directement à la Maison-Mère après un agréable séjour de quelques heures à Saint-Germain; l'auto, qui le ramenait, plus raisonnable qu'à aller, mit moitié moins de temps à refaire le trajet du matin. Elle traversa le pont de la Seine à Neuilly sans se mouiller et n'eut rien à redouter des paisibles habitants de Clichy, qui, d'ailleurs, ne se trouvaient pas sur le passage.

P. COSTE.

M. LOUIS TAILLADE

PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE NICE

Pour la deuxième fois, en moins de cinq mois, Mgr Ricard présidait lundi, dans la chapelle du Séminaire, un service funèbre. Après l'anniversaire de la mort de M. le chanoine Nicolas, c'était, ce jour-là, la messe des funérailles d'un directeur, M. Louis Taillade, décédé à Monaco, le vendredi précédent. La dépouille mortelle n'était pas là. Dès le samedi, elle avait été inhumée à Monaco même. Mgr Clément, dont le geste toucha vivement M. le supérieur et ses

1. Abelly, *op. cit.*, l. I, chap. XXXIX, p. 180; l. II, chap. XIII, sect. X, p. 471; Coilet, *La Vie de saint Vincent de Paul*, t. I, l. V, p. 468.

confrères, avait tenu à présider ces obsèques, auxquelles le mauvais temps, l'heure tardive et l'éloignement de Nice avaient forcément donné un caractère d'intimité. Lundi matin, par contre, nombreux furent les membres du clergé qui vinrent s'unir au deuil du séminaire. La nouvelle en avait surpris plus d'un; aucun, cependant, n'en fut étonné, car, tous, depuis les vacances dernières en particulier, savaient M. Taillade souffrant, presque au repos.

Originaire du Lot, M. Taillade avait reçu, de cette race fine et forte de Guyenne, un tempérament résistant. De bonne heure même, il avait senti l'attrait des grandes entreprises, chevaleresques et lointaines; et s'il n'y avait pas eu dans cette âme d'autres harmonies, ce compatriote de Murat et de Canrobert se fût fait soldat, marin ou colonial : toute sa vie, l'armée, la flotte, la « plus grande France » l'intéresseront. Mais à un foyer profondément chrétien il puisa la vocation sacerdotale. Tout jeune, il fut placé à l'école apostolique du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul, ainsi nommée parce qu'elle s'élève à l'endroit même où naquit le grand saint. Quelle grâce pour cette âme qui ne demandait qu'à s'ouvrir ! Épanouir sa vocation entre ce vieux chêne et cette vieille maison, dans l'atmosphère même où le jeune Vincent de Paul avait senti éclore la sienne ! Toute sa vie, M. Taillade devait être marqué du sceau du fondateur de la Mission. Dès cette époque, les Landes aux immenses « pignadas », tristes pour ceux-là seuls qui se dérobent à leur charme, allaient devenir pour lui une patrie de choix. Ce qui l'y retiendra et l'y ramènera, ce sera autant cet instinct des âmes bien nées qui s'attachent aux lieux où on leur a fait du bien, que la longueur des séjours qu'il va y prolonger : près de vingt années de sa vie !

En effet, après le baccalauréat, c'est à Dax — à peine à 7 kilomètres de distance — qu'il va continuer sa philosophie et aborder sa théologie. Au cours des années 1902-1908, qui ouvrirent dans plus d'un séminaire de France une période de crise, M. Taillade donna à ses professeurs l'impression d'une intelligence lucide et d'un bon sens toujours avisé, qui s'appuyait, d'instinct, aux doctrines traditionnelles. Un esprit aussi sûr avait sa place marquée dans l'enseignement des séminaires. Ses supérieurs le comprirent et le désignèrent pour Rome. Mais, à 7 kilomètres de là, un supérieur veillait, celui du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul. Après sept ans, il gardait encore le souvenir de son ancien élève ; il le demanda et l'obtint. M. Taillade versa bien un pleur sur ce voyage de Rome décommandé, ces grands séminaires entrevus..., mais le geste de son ancien supérieur le consola, car, toute sa vie, il fut extrêmement sensible à la sympathie.

Au milieu de cette jeunesse, où il connut les meilleures années de sa vie (1908-1913), il n'eut pas de peine à se dire bien vite qu'on lui avait taillé là sa meilleure part. Professeur de septième, puis de troisième, puis, en même temps, d'instruction religieuse et d'anglais dans les hautes classes, il côtoyait tous les âges ; il les aima tous, mais il comprit davantage encore les tout petits, auxquels il s'attacha, du reste, avec plus de tendresse. Il n'est que juste de le reconnaître, « ces chers petits » le lui rendaient. Il était bien un tantinet sévère, il faisait bien, parfois, les gros yeux, mais le sourire revenait si vite, souligné parfois d'un geste si caressant ! L'enfant va d'instinct à ceux qui l'aiment avec cette intelligence. Au demeurant, de réelles qualités professionnelles, et les vertus de l'homme du devoir.

Mais on eût dit qu'il était dans cette destinée d'être brisée dans ses meilleurs élans ! Quand le supérieur du grand séminaire revoyait le jeune prêtre, il lui rappelait, quoi qu'il en eût, qu'il n'était que prêté à l'enseignement secondaire. Il le lui fit bien voir en 1913, où il finit par l'obtenir comme professeur de philosophie. M. Taillade inaugurait, cette année-là, la carrière dont il ne devait plus sortir qu'une fois, pour une année (1917).

Cette deuxième phase de sa vie ouvrait surtout une carrière : celle de la souffrance. Jusque-là, il n'avait peut-être pas assez douté de ses forces, qui, du reste, ne l'avaient jamais trahi. Avec son allant coutumier, il entreprenait chaque année, aux environs des grandes fêtes, de véritables « missions » dans les paroisses avoisinantes. Partout sa parole, faite de conviction et toute vibrante, le faisait redemander ; aux sermons succédaient les longues séances du confessionnal, et quand le jeune professeur rentrait de ces « vacances », il lui fallait reprendre, sans relâche, ses trois ou quatre heures de classes par jour. Il arriva ce qui devait arriver : sur une de ces fatigues, une pleurésie, en 1914. Un long repos dans sa famille l'avait à peine remis que les obligations militaires en 1916 vinrent aggraver son mal. Réformé, il dut prendre un an de repos, puis, apparemment rétabli, il était envoyé au séminaire de Périgueux. Il y professa la philosophie dix-huit mois, et quand Mgr Chapon enleva au grand séminaire M. le chanoine Giraud pour l'archiprêtré d'Antibes (1919), M. Taillade fut désigné, entre les deux semestres de l'année scolaire, pour venir assurer la succession. Il y joignit, plus tard, l'économet. C'est à ce double poste que nous l'avons tous connu.

Cette deuxième partie de son ministère (1914-1926) fut, en somme, une souffrance qui se prolongeait. Et

si cette souffrance a, malheureusement, arrêté l'épanouissement d'une intelligence qui promettait beaucoup, elle a, par contre, achevé les qualités du cœur, et c'est surtout par le cœur qu'a vécu M. Taillade. Ses toutes premières années d'enseignement lui avaient laissé une empreinte : de ces enfants, auxquels il s'était attaché, il avait gardé la candeur et la spontanéité : il le reconnaissait volontiers lui-même... On le sentait tout proche du : *Nisi efficiamini sicut parvuli...* ; pour le vivre, il paraissait y trouver moins d'obstacle que d'autres... Et qui de nous ne gardera longtemps le souvenir de cette physionomie douce, où il semblait que le sourire eût élu domicile, mais que les dernières années avaient, peu à peu, comme voilée de mélancolie ? « On dirait un saint Louis de Gonzague », avouaient parfois les personnes qui l'avaient approché : c'était son patron et ce rapprochement ne lui eût pas déplu, car il y entrait autant d'affinités morales que de ressemblance physique.

Ce que fit de cette âme la maladie, sur la fin surtout, ce fut un modèle de délicatesse surnaturelle. A quarante-trois ans, se voir mourir quand on voudrait encore travailler et qu'on se souvient qu'on a été fort, ce doit être une bien rude épreuve. Un moment, il crut, lui aussi, que le calice passerait, mais quand il se rendit compte de la marche inexorable de la maladie, il n'hésita plus. « En cas de mort, avait-il écrit un jour, tout ce que le bon Dieu voudra et comme il le voudra. » La veille de l'Ascension, à son confesseur : « Oh ! que je voudrais monter au ciel, demain, avec Jésus ! » Puis, se ravisant : « Non, il vaut mieux s'abandonner complètement à la volonté de Dieu !... » La volonté de Dieu ne fut que pour le vendredi. Mais cette délicatesse, à ce moment-là ! Du reste, l'édification qu'il inspira à tous, en ces derniers jours où les

souffrances redoublèrent, nous dit à quels sommets Dieu avait mené cette âme !

... Samedi dernier, dans le cimetière de Monaco, sous un ciel pluvieux et devant cette tombe qui allait se refermer sur un prêtre de quarante-trois ans, une parole me revint en mémoire : « Dieu n'a pas besoin de nos services, et il peut avoir besoin de nos sacrifices. » Des services, ce prêtre comptait en rendre encore et beaucoup ; ils eussent été excellents. Dieu a préféré pour lui le sacrifice. Chrétiens, nous savons la fécondité de la croix, et dès maintenant nous sommes sûrs qu'un sacrifice si douloureux exigé d'une aussi belle âme, offert par elle avec une telle générosité au milieu de tant de souffrances physiques et d'épreuves morales, a été le prix des grâces qu'il obtiendra du Ciel à ceux qu'il aimait, à ce séminaire de Nice en particulier, auquel il a donné les dernières forces d'une santé déjà ébranlée et au service duquel il vient de mourir.

(Extrait de la *Semaine religieuse de Nice*.)

UNE MISSION A METZ

*Lettre de M. CANDAU, curé de la paroisse Saint-Simon,
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.*

Metz, le 5 mai 1926.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Depuis longtemps, je rêvais de procurer à la paroisse le bienfait d'une mission. Il me semblait que c'était un excellent moyen d'avoir l'esprit chrétien et de grouper autour de notre église les diverses portions de la population assez distantes. En son temps, l'ardent M. Krémer avait aussi caressé ce projet. Et la grande

mission, annoncée depuis plus d'un an à nos paroissiens, a été donnée du 11 au 25 avril dernier, avec un succès qu'on n'aurait osé espérer.

A Metz, et dans une paroisse plus particulièrement chère aux prêtres de la Mission, il convenait qu'en nos saints exercices, saint Vincent de Paul eût sa part ; et MM. Collard et Lampe, de la maison de Liège, surent la lui donner très large. Ce fut sans doute la protection de notre Bienheureux Père qui obtint à nos deux zélés missionnaires les magnifiques résultats acquis.

L'église des saints Simon et Jude fut bâtie l'année de la canonisation de saint Vincent. Aussi, en souvenir de cette coïncidence, elle est ornée d'un grand vitrail qui représente le saint offrant aux paysans de la Lorraine dévastée charrues, hoyaux et autres instruments de travail. De toutes les églises de Metz, c'est d'ailleurs la seule qui garde ainsi le souvenir de saint Vincent.

Le 5 juillet dernier avait lieu la bénédiction de nouvelles cloches. L'une fut dédiée au Sacré-Cœur de Jésus ; l'autre, vous le savez, Monsieur et très honoré Père, puisque vous avez bien voulu m'aider généreusement à l'acquérir, a été bénite en l'honneur de notre saint Fondateur. Elle porte l'inscription suivante : « L'an du Seigneur 1925, trois centième de la fondation de la Congrégation de la Mission... j'ai été fondue.

« De saint Vincent de Paul, dont je porte le nom, je rappelle la charité et les nombreux bienfaits à la cité de Metz.

« Mes parrains furent : François Verdier, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, et Léon Fox, époux de Anne Spouler.

« Mes marraines : Élisabeth Raugé-Hulo, et Louise Dorvaux, épouse de Gaston Glad.

« J. B. Pelt, évêque de Metz; Paul Vautrin, maire de la ville de Metz; Jules Candau, curé; Georges Briou, général de l'armée; Marie Schvertler, épouse Heister.

« Je loue Dieu et j'appelle la population catholique de Fort-Moselle et de Ban-Saint-Martin. »

Il manquait encore dans notre église une statue de saint Vincent; elle devait être le souvenir de la mission, et c'est la très honorée Mère Inchelin qui eut la bonté de l'offrir.

Le dimanche de la solennité de la Translation des Reliques de saint Vincent tombait au milieu de la mission. Je passe sur les offices solennels de la journée et sur la délicieuse fête d'enfants de l'après-midi, le tout présidé par M. Bettembourg, visiteur de la province franco-belge et supérieur des deux missionnaires, qui avait voulu manifester, par sa présence, l'intérêt qu'il porte à nos œuvres dans son cher pays d'origine. A la grand'messe, M. Lampe compare saint Vincent au bon Pasteur et exhorte les fidèles à ne pas différer leur conversion. Il raconte, pour les encourager, l'histoire de la confession du paysan de Gamme et les origines de la Congrégation. Le soir, à huit heures, l'église était comble de nouveau et toute cette foule était réunie uniquement pour célébrer saint Vincent. Au son des cloches, Mgr l'évêque fait son entrée et adore le Saint Sacrement, tandis que tous chantent avec entrain un cantique de circonstance, composé par M. Collard sur un air populaire. Quelques vers vous en donneront le thème :

Nos cœurs et nos voix te proclament
De la Lorraine le Sauveur...
Ainsi qu'autrefois sur nos pères,
Sur nous déverse ta bonté;
Conserve les vertus austères

Que fit fleurir ta charité.
De nos pays tu fus l'Apôtre
Par tes enfants si généreux
Que ta foi devienne la nôtre !
Ton nom rayonne dans l'histoire
De notre peuple, en traits de feu ;
Toujours survivra ta mémoire...

Et c'est avec enthousiasme qu'éclate le refrain :

Vincent de Paul, incline
Du séjour éternel,
Sur la Cité Messine
Un regard paternel.

Puis on écoute avec attention le panégyrique, M. Collard annonce qu'il va se borner à feuilleter rapidement quelques pages de la vie de saint Vincent de Paul et de l'histoire de sa famille spirituelle et exposer ce que cet Apôtre de la Charité a fait pour la Lorraine, pour Metz en particulier ; et comment Metz et la Lorraine le lui ont rendu. Collet fait précéder sa vie de saint Vincent, imprimée à Nancy en 1748, par une épître dédicatoire à Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. On y trouve cette phrase : « Pour ce qui est de la Lorraine, j'ose avancer, Sire, qu'il n'y a chez elle ni ville, ni village, où sa mémoire ne doive vivre éternellement. » Et l'orateur s'attache à le démontrer en esquissant un émouvant tableau des misères de cette province et en faisant ressortir le dévouement de saint Vincent et de ses missionnaires, soit pour recueillir des ressources, soit pour les distribuer. Il rappelle les secours donnés aux prêtres devenus indigents, aux religieuses exposées, la protection efficace accordée aux jeunes filles en péril que le saint confia à la bienheureuse Louise de Marillac, aux jeunes gens qu'il hébergea à Saint-

Lazare, à la noblesse qu'il soutint avec la collaboration de M. de Renty, etc.

Mais en Vincent brûlait une âme d'apôtre. Et c'est l'évocation des prédications des héroïques missionnaires, dont plusieurs succombèrent à la besogne. Metz, plus malheureuse, avait, de ce fait, acquis un droit spécial aux libéralités de saint Vincent. Au témoignage des échevins de la ville, le saint ne faillit pas à la tâche, et elle eut une large part des sommes énormes qui furent trouvées par son bienfaiteur, pendant dix-huit ans.

Elle fut privilégiée au point de vue spirituel. Elle eut sa mission générale, préparée par saint Vincent, qui choisit lui-même les prédicateurs et dirigea les préparatifs. Bossuet, dans sa lettre postulatoire à Clément XI en vue de la béatification du serviteur de Dieu, disait qu'à lui en revenait le principal mérite; car il obtint ce merveilleux résultat, « et par ses prières et par ses conseils et par ses soins d'animer ceux qui y travaillaient ». Entre autres fruits de cette mission, on doit mettre au premier rang la fondation d'une conférence ecclésiastique sur le modèle de celle de Saint-Lazare, et Bossuet fut chargé par ces messieurs de prier saint Vincent de vouloir bien en être le supérieur, et, ajoute-t-il, « je le fais de tout mon cœur ». Cette mission fut encore l'occasion de la fondation (1662), par la reine Anne d'Autriche, d'un établissement, à Metz, de prêtres de la Mission « qui feraient dans les campagnes ce que les prêtres des conférences avaient si bien fait dans la ville ». Bien plus, quelque temps après, les prêtres de la Mission étaient chargés du grand séminaire Sainte-Anne, et, vers le milieu du dix-huitième siècle, ils acceptaient la direction du petit séminaire Saint-Simon. Jusqu'à la grande Révolution, les enfants de saint Vincent de

Paul travaillèrent au salut des pauvres gens des champs et à la sanctification du clergé dans le diocèse de Metz.

En cette description du bien opéré par Vincent et ses enfants en Lorraine, on ne saurait omettre les Filles de la Charité, qui y furent très tôt établies et y possèdent toujours de florissantes œuvres; non plus que les Dames de la Charité et les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Et que rendit la Lorraine à son bienfaiteur? Verdun lui érigea autrefois un autel en sa cathédrale; Nancy lui dédia naguère une église; mais, somme toute, cette province ne lui a guère élevé de monuments. Elle a mieux fait. Elle lui a donné le Restaurateur de ses œuvres en la personne de M. J.-B. Étienne, né à Longeville-lès-Metz. Sans doute, Dieu aurait pu susciter un autre homme et se servir d'autres moyens: mais il est historiquement vrai de dire que « si saint Vincent de Paul a sauvé la Lorraine, par le P. Étienne la Lorraine a sauvé l'œuvre de saint Vincent ». Elle a placé aussi à la couronne du saint d'incomparables joyaux d'héroïsme et de sainteté. L'une des bienheureuses Filles de la Charité d'Arras est née à Cumières, près de Verdun; M. Jean Gallois, prêtre de la Mission, massacré à Versailles en 1793, était du diocèse de Toul; l'économe du séminaire Sainte-Anne, M. Parisot Nicolas, fut emprisonné à Metz, y refusa tous les serments et mourut à Rochefort; Sœur Odile Baumgarten, l'une des deux martyres d'Angers, était originaire de Gondrexange (Moselle), et sœur Marguerite Rutan, l'héroïne de Dax, fut baptisée en l'église Saint-Étienne, actuellement cathédrale de Metz. Plusieurs supérieures des Filles de la Charité n'étaient-elles pas Lorraines? Les Mères Juhel, Kieffer, Maurice, et la très honorée Mère Inchelin.

Ces deux noms font manquer le prédicateur à l'en-

gagement qu'il a pris de ne pas citer les vivants. Il cède et mentionne M. Bettembourg, que Mgr Pelt daigne honorer de sa haute amitié. Et l'actuel directeur général des Filles de la Charité et premier assistant de la Congrégation, M. Cazot, n'est-il pas né dans le département de la Meuse?

L'orateur s'excuse de ne pouvoir tout dire et engage les auditeurs à demeurer dignes de leur passé, de la France, qui leur a donné Vincent de Paul, de l'Église et du Ciel.

Après le salut solennel, chanté par tous les fidèles, et le départ de Mgr l'évêque, M. Bettembourg fit vénérer la relique du sauveur de la Lorraine.

Mais nous avons dû, ce jour-là, nous abstenir d'inviter les Filles de la Charité de la ville; elles n'eussent pas trouvé place dans notre église plus que remplie. Elles furent convoquées pour le jeudi suivant. C'est ainsi que, les premières, elles purent admirer et honorer la statue de notre bienheureux Père, arrivée dans l'intervalle. Elles vinrent de Metz et des environs avec leurs orphelines et leurs orphelins, le jeudi étant jour de congé. La respectable sœur Esseiva, visitatrice de la province, était entourée d'une couronne de cornettes venant des maisons de Sainte-Constance, de Saint-Joseph, de Paixhans, des Récollets, de Saint-Nicolas, de Bon-Secours, de Belletanche, de Moulins et de Thionville. Les chants furent exécutés alternativement par les orphelins de Paixhans, à la tribune, et par les Enfants de Saint-Joseph, des Récollets et de Saint-Nicolas, dans la nef. La grand'messe fut chantée aux intentions des supérieurs majeurs par le supérieur de l'École de Cuvry, assisté de deux de ses collaborateurs. Il aurait bien voulu amener ses élèves chanter saint Vincent et entendre proclamer ses louanges; mais le programme d'études le leur interdit. C'était donc la famille tout entière, réunie pour un unique

hommage au saint Fondateur, et je rêvais de voir, chaque année, dans l'octave d'une des fêtes de saint Vincent, semblable pèlerinage se renouveler. Cela me rappelait ceux qu'autrefois faisaient à Buglose les deux maisons de N.-D.-du-Pouy et du Berceau.

A la grand'messe, j'adressai un mot d'accueil, de remerciement et d'espérance à cet auditoire nouveau, qui laissait à peine une petite place aux paroissiens libres de leur temps qui avaient tenu à venir assister à cette fête. L'après-midi, aux vêpres, M. Collard dit à ces enfants ce que saint Vincent fit pour les orphelins de Lorraine et que les filles de la Charité continuent à accomplir à leur égard. Il les exhorte à la reconnaissance envers leur glorieux Père et les mères selon la grâce qu'il leur a données.

Le jour de la clôture, les offices furent célébrés par M. le vicaire général Siebert, délégué de Mgr l'évêque, empêché par la cérémonie de la remise du diplôme de citoyen de Metz au maréchal Foch. Vous connaissez d'ailleurs la sympathie de Sa Grandeur à l'égard de notre paroisse ; il l'avait manifestée quelques jours auparavant à M. Bettembourg, et lui avait fait part de la satisfaction qu'il éprouvait en constatant le succès de la mission et le plaisir qu'il avait ressenti en entendant rappeler le rôle exercé dans la Lorraine, et dans sa ville épiscopale en particulier, par notre saint fondateur.

La clôture correspondit au reste de la mission ; il y avait foule, et c'est avec émotion que M. le vicaire général remercia et félicita missionnaires et fidèles. Il bénit ensuite solennellement la belle statue de saint Vincent qui restera dans notre église comme mémorial de ces jours de grâces, et, par son attitude apostolique, rappellera aux paroissiens les enseignements qui leur ont été si abondamment et si

ardemment prodigués. Distribution fut faite ensuite des souvenirs de la mission : images représentant la Vierge Immaculée, les bienheureux Perboyre et Clet, au verso desquelles on pouvait lire, à la suite de quelques pensées appropriées, cette invocation particulière : « Saint Vincent de Paul, protecteur de la Lorraine, priez pour nous. »

Je ne dois pas omettre de vous dire que la Vierge de la Médaille a été, elle aussi, aux honneurs, le jour de la fête traditionnelle de la Consécration de la très sainte Vierge. Des médailles furent distribuées ; offertes par les Enfants de Marie de Paris, elles étaient les fruits de leurs sacrifices et avaient été adressées aux missionnaires par M. Crapez. Des notices sur la médaille, aimablement envoyées par la sœur Dutilleul, ne purent que contribuer à aider à la porter avec plus de dévotion.

Je crois que rien n'a été négligé pour que la mission fût fructueuse. Les deux missionnaires, M. Collard et M. Lampe, me disaient être surpris de ce que les assistances et les communions fussent proportionnellement bien plus nombreuses que dans les meilleures localités où ils ont prêché jusqu'ici. Quant aux miracles de grâce dont ils ont été les confidents, s'ils en ont gardé le secret, j'ai pu cependant en remarquer quelques-uns et l'avenir m'en révélera d'autres. J'espère que cette belle mission aura donné un nouvel et puissant élan de ferveur à cette paroisse, à laquelle mes prédécesseurs, M. Hallinger et M. Krémer, avaient déjà imprimé un mouvement inconnu jusqu'à notre arrivée.

En l'amour de N.-S. et de Marie, son Immaculée Mère, veuillez me croire toujours, Monsieur et très honoré Père, votre bien humble et tout dévoué,

J. CANDAU, *curé de Saint-Simon.*

BELGIQUE

M. NICOLAS BETTEMBOURG

Le dernier numéro des *Annales* a publié un article du *Lorrain* sur M. Bettembourg. La mémoire de ce regretté confrère mérite quelque chose de plus. M. Bouclet a bien voulu recueillir les renseignements nécessaires.

M. Nicolas Bettembourg naquit le 16 mars 1850, à Maison-Rouge, près de Manon, canton de Thionville, au diocèse de Metz. Il fut régénéré dans les eaux du saint baptême quatre jours après, le 20 mars. Ses parents, Pierre Bettembourg et Marguerite Watry, vivaient de leurs rentes ; mais il eut la douleur de les perdre très jeune et son tuteur le confia aux Filles de la Charité de Metz.

Quelque temps après, sœur Ouin, qui peut-être avait ici une pieuse arrière-pensée, conseilla de l'envoyer faire ses études secondaires au collège de Montdidier. C'est là sans doute que la divine Providence attendait le petit orphelin pour lui indiquer son chemin du Ciel. En effet, le jeune collégien, à sa sortie, demanda d'entrer à Saint-Lazare, où il fut admis le 22 avril 1870. Bientôt la guerre franco-allemande et la menace du siège de Paris l'obligèrent à quitter la capitale, en compagnie des autres séminaristes, et à se réfugier au Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul. Il devait y demeurer près d'une année (août 1870-juin 1871). De retour à Paris, il reçut successivement la tonsure et les ordres mineurs le 7 juin 1873, le sous-diaconat le 7 juin 1874, le diaconat le 19 décembre de la même année, la prêtrise le 22 mai 1875.

Mais déjà, avant le sous-diaconat, en janvier 1874, le P. Étienne, qui était de Longeville-lès-Metz, frappé par les qualités de son jeune compatriote, l'avait pris pour secrétaire particulier et le chargeait de différentes missions. Les études du jeune théologien avaient souffert, on le comprend, de ce surcroît d'occupations. C'est pourquoi M. Boré, qui succéda au P. Étienne le 11 septembre 1874, rendit M. Bettembourg à ses études théologiques, même après l'ordination sacerdotale. Celui-ci avait projeté d'agréables vacances à Angers : il fallut en faire le sacrifice.

Puis, ce fut pour lui la vie des œuvres. Pendant trente années, il devait se dévouer à la procure, soit en Chine (1^{er} juillet 1878), soit à Paris (avril 1881), d'abord en sous-ordre, puis en qualité de procureur général (5 mai 1885). Il fut aussi mis à la tête de l'Œuvre des Dames de la Charité. En dehors de ces absorbantes occupations, nous le voyons rédiger de longs rapports sur nos missions d'Orient et d'Extrême-Orient, rapports qu'on peut lire dans les tomes LIX et LX des *Annales*.

Il fut à la fois, durant sa longue carrière, comblé d'honneurs (n'est-on pas allé jusqu'à dire qu'il avait été question de le nommer cardinal de Curie?) et assailli d'épreuves, dont plusieurs lui furent particulièrement sensibles. Tout le monde connaît les attaques injustifiées dont il fut l'objet, de la part de certains publicistes, lors du vote de la loi d'accroissement.

Il visita l'Amérique du Sud en 1899 et 1900, en qualité de commissaire extraordinaire. Il représenta la Congrégation au triduum célébré à Grenoble en l'honneur du bienheureux Clet. Il prit la défense de Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin, alors en proie à d'injustes campagnes de presse.

La rancune d'un politicien puissant l'obligeait à quitter la France le 6 juillet 1904. Il fut alors placé à la tête de la province d'Argentine. L'Assemblée de 1914 lui donna l'occasion de revoir Paris. En 1915 il avait le plaisir de recevoir, à Buenos-Ayres, M. Verdier, alors assistant et commissaire extraordinaire, auquel il fit, le mot est dans les *Annales*, un « accueil charmant ». Avant de quitter l'Argentine, il eut une dernière consolation : celle de fêter le cinquantième anniversaire de l'Association des Enfants de Marie. Lui-même a publié dans les *Annales* un compte rendu des fêtes célébrées à cette occasion.

Bien que M. Bettembourg se fût attaché à la province d'Argentine, ce fut une grande joie pour lui, quand, en 1916, M. Villette le rappela à Paris où il lui donna le poste de visiteur de la province de France, laissé vacant par la démission de M. Louwyck, devenu assistant.

M. Bettembourg représenta la Congrégation aux funérailles de M. Hamel, à Paris, le 25 octobre 1916. Il se rendit au Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul pour assister aux obsèques de M. Villette.

L'Assemblée générale de 1919 lui donna une marque de sa confiance en le nommant président de la Commission des biens temporels.

Aux fonctions de visiteur de la province de France, il ajoutait, quelques jours après l'Assemblée, les fonctions plus absorbantes d'assistant de la Maison-Mère, qu'il conserva pendant près d'un an.

M. Bettembourg comptait terminer ses jours à Paris. Quand M. le Supérieur général lui demanda, en 1921, d'accepter, à Liège, la très importante charge de directeur des maisons de sœurs établies en Belgique et en Hollande, il donna l'exemple de la soumission la plus filiale. Il avait soixante et onze ans ; le nombre

des maisons placées sous son autorité approchait de la centaine ; sa tâche était donc écrasante ; il ajouta néanmoins à cet office celui de visiteur de la province des missionnaires et, en 1923, celui de Supérieur de la maison de Liège.

Au printemps de l'année 1926, on le vit accepter de notre très honoré Père une mission de confiance en Portugal. Il était à peine de retour de ce long voyage que la maladie l'immobilisait dans sa chambre. Bientôt, toute lueur d'espoir fut perdue. On craignait de lui annoncer que le moment de paraître devant Dieu approchait, car, s'il parlait volontiers de sa vieillesse, pour entendre la protestation qui inmanquablement s'élevait, il n'aimait pas à ce que d'autres lui disent qu'il était vieux. Mais il accepta avec une étonnante facilité la mort qui approchait. Et au confrère qui avait eu la charité de l'avertir de se préparer, il dit : « Eh bien ! confessez-moi tout de suite. »

Il mourut le 8 juillet 1926, assis dans son fauteuil, comme saint Vincent, entouré de ses confrères en prières. Sa mort fut pleurée par tous ceux qui l'ont connu, surtout par les confrères et les sœurs de Belgique, auxquels il a consacré l'activité de ses dernières années.

Nous venons de retracer à grands traits les événements principaux qui ont marqué la vie de M. Bettembourg. Laissons la plume à l'un de ses confrères de Liège, qui va nous parler de ses vertus :

« M. Bettembourg nous édifia par une profonde piété, une régularité exemplaire et un amour très vif pour les deux Communautés. Il répétait très souvent dans les répétitions d'oraison qu'il fallait s'efforcer de dire toujours la messe comme on avait dit la première de ses messes. Et ce fut encore une des recommandations qu'il fit à ses confrères, après qu'il eut

reçu les derniers sacrements. Il célébrait lui-même avec une particulière dévotion : pas de hâte, une grande attention aux rubriques et à l'exacte prononciation des mots. On ne saurait trop insister sur ce point : il disait bien la messe. Sa dévotion à l'oraison dominicale était extraordinaire. Il récitait le *Pater* lentement, savourant chaque parole. On ne pouvait s'empêcher d'en être édifié. Sa foi se manifestait encore d'une manière visible, lorsque se retournant avec le ciboire, pour donner la communion, il disait ces mots : *Ecce Agnus Dei*, etc. Il y mettait l'accent d'une affirmation qu'il voulait faire pénétrer dans le cœur du communiant.

« Il n'omettait jamais sa visite au Saint-Sacrement : chaque soir, à sept heures moins vingt, il était à la chapelle. Il y demeurait à genoux.

« Il servait la messe simplement comme le dernier des confrères ; et je crois que la chose vaut la peine d'être notée. Toute sa vie, en effet, il avait été aux honneurs, et j'avoue avoir été édifié et presque gêné de voir ce vénérable vieillard me servir d'enfant de chœur.

« Jusqu'à la fin il fut régulier. D'ordinaire le premier, le matin, à la chapelle pour l'oraison. Il était toujours, sans exception à la partie du bréviaire que nous récitons en commun.

« Quant à la double famille, il l'aima de tout son cœur et jusqu'à la fin. Il souffrit beaucoup en diverses circonstances, mais son attachement à sa vocation fut inébranlable. Lorsqu'il était préoccupé, absorbé par quelque souci, il suffisait d'évoquer quelque fait de l'histoire de la Congrégation pour l'arracher à ses absorbantes réflexions ; il se mêlait alors à la conversation et citait une foule de détails intéressants ou piquants que lui avaient appris la part qu'il avait eue

à l'administration durant de longues années, ou auxquels il avait été mêlé. Il affectait parfois, ou avait en réalité, pour certaines choses ou certains événements, de l'indifférence ; mais, quand il s'agissait de la Congrégation, jamais.

« Il fut bon, très bon. Il disait parfois qu'il fallait être bon jusqu'à en être bête ; pour être exact, il convient de dire qu'il n'allait pas jusque-là. Il était trop frotté de diplomatie pour s'abandonner ainsi. Mais cependant il savait, à l'occasion, avoir le geste grand de celui qui pardonne, et le prouver en faisant du bien à l'offenseur.

« Il était très charitable et faisait beaucoup d'aumônes. Plus d'un malheureux secouru par lui déplore sa perte. »

Écoutons maintenant une sœur, qui a bien connu M. Bettembourg, nous dire comment il s'est acquitté de ses fonctions de directeur de la province belge :

« M. Bettembourg arrivait à Liège le 17 septembre 1921, le cœur brisé par le sacrifice de la Maison-Mère, où il espérait terminer sa vie. Malgré sa peine, que l'on sentait très profonde, il sut se donner à sa nouvelle tâche avec une toute juvénile ardeur. Après avoir dit au soir de son installation : « Je vous apporte les restes de mon vieux cœur », il a prouvé, pendant les cinq années passées en Belgique, que ces restes étaient bien *le tout entier*. Il s'est donné avec une préoccupation constante d'atteindre les âmes, de les grandir, de les surnaturaliser ; il consacrait la plus grande partie de ses journées à la préparation des conférences qu'il donnait régulièrement à la maison centrale.

« Toujours soucieux du bonheur de la province, c'est avec une vraie joie qu'il partait pour les visites canoniques. Partout il laissait le rayonnement de son

inlassable bonté, de sa piété si communicative, de son amour des âmes et de la double famille, et le désir de suivre ses conseils si pratiques et si pleins de cœur.

« Les sœurs de la maison centrale garderont toujours l'ineffaçable souvenir des saints avis qu'il leur laissa en février 1926, véritable testament spirituel, résumé de tous ses enseignements.

« La dernière preuve de son amour des âmes et de la Communauté a bien été la fondation de la Mission du Congo belge : suscitant les énergies, les saints désirs et les ressources, il a vaincu toutes les difficultés du début avec une patience et une persévérance admirables. Il a jeté le bon grain sans avoir ici-bas la consolation de jouir de l'épanouissement complet de son œuvre. Le Maître lui réservait la joie céleste d'en être là-haut le protecteur et le gardien.

« Du ciel il veillera non seulement sur cette chère Mission du Congo, mais aussi sur la province belge, à laquelle il a consacré si généreusement les dernières années de sa féconde vie. »

JUBILÉ SACERDOTAL DE M. CAPART

A INGELMUNSTER

Ad multos annos! Le vénéré M. Capart remet avec soin une lettre dans son enveloppe au cachet bleu et bougonne en souriant dans sa barbe blanche : « *Ad multos annos! Ad multos annos!* Je suis très heureux de recevoir la bénédiction du très honoré Père, mais quant au souhait : *Ad multos annos*, c'est de trop. Il y a longtemps déjà que j'attends le Paradis. »

Ad multos annos! c'est un souhait que l'on fait aux jubilaires et nous avons, en effet, l'honneur et le bonheur de posséder, à l'école apostolique d'Ingel-

munster, le doyen, sinon d'âge, du moins de vocation, des provinces de France et de Belgique.

Le bon M. Capart est né en 1841, et il est entré dans la Congrégation en 1861, du temps de l'Empire!

Cette année-ci, notre vénéré doyen célébrait le soixantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Soixante ans de prêtrise! C'est chose si rare, c'est de la part de Dieu une faveur si étonnante, surtout pour nos enfants, que cela ne devait ni ne pouvait passer inaperçu, malgré la modestie du jubilaire.

Une petite fête tout intime fut donc organisée le 3 juin. Le bon M. Bettembourg, notre visiteur, ancien élève du P. Capart à Montdidier, — Dieu, depuis, l'a rappelé à Lui et cette fête devait être pour nous sa dernière visite, — M. Bettembourg donc voulut bien célébrer la sainte messe dans notre grande et belle chapelle, toute de fleurs ornée, toute de chants remplie. Ce fut pour remercier, avec le bon P. Capart, le Dieu qui a réjoui sa jeunesse, *qui laetificat juventutem meam*, et qui maintenant réjouit sa vieillesse, *qui laetificat senectutem suam*.

Autour de l'autel, il y avait, outre notre jeunesse écolière, ses confrères et ses amis; ses anciens condisciples et élèves de Montdidier étaient représentés par le président des anciens du collège, M. Raynal, avocat à la cour d'appel de Paris.

De simples, mais fraternelles agapes nous réunirent encore. Elles devaient être suivies d'une petite séance en l'honneur du jubilaire, qui l'ignorait.

« Père, lui dit un confrère, les enfants voudraient vous dire un petit compliment. » Il était deux heures et demie. « Je n'ai pas le temps, il faut que je dise mes vêpres », répondit le bon P. Capart.

Tant pis pour sa modestie! Cette réponse, c'est

tout notre bon vieillard avec sa vie réglée de prière et d'oraison, et aussi son horreur de tout ce qui sort de la simplicité. Mais comme il est aussi toute charité, il sourit de sa boutade et vint écouter patiemment non pas un compliment, mais neuf : français, latin, grec, chinois, anglais, polonais, hongrois, flamand et même un compliment mathématique ; et puis des chants et puis une petite prière : l'enfance de saint Vincent.

A la fin de la prière, dans les coulisses, on chuchote que M^e Raynal va prendre la parole. Et aussitôt, ils brûlent du désir d'entendre la parole de l'avocat, ceux qui déjà rêvent de porter bien haut la parole de Dieu.

Encore embarrassés dans leur accoutrement, derrière les rideaux fermés, ils écoutent. Et voici qu'une voix, rendue, il est vrai, un peu rauque par les fatigues du barreau, mais cependant bonne et sympathique, évoque avec émotion une petite scène, passée, il y a plus de quarante ans, dans la cour du collège de Montdidier : c'est l'orateur, encore tout jeune enfant, au lendemain de son entrée au collège, qui se décourage, s'ennuie et pleure, et puis c'est la rencontre du bon P. Capart qui emmène l'enfant chez lui, le console, le réconforte. Ce ministère de bonté et de soutien, il le continuera de nombreuses années, et ce qu'il a fait à cet enfant, il le fera pour beaucoup d'autres, durant les quarante années de son professorat. La récompense ici-bas c'est l'exil, mais plus tard, plus tard — *ad multos annos* — ce sera le ciel.

Les enfants sont encore sous l'impression des paroles de M^e Raynal, que M. Capart se lève à son tour. Ceux qui connaissent l'extrême sensibilité de son cœur disent tout bas : « Il va pleurer. » Le P. Capart est debout, bien droit, il remercie de tout ce qui a été dit et fait ; il rapporte tout à Dieu ; puis il se courbe vers les enfants comme pour leur faire mieux

comprendre les paroles qu'il leur dit avec force, mais que l'émotion brise dans sa gorge : son merci consistera surtout dans la sainte messe ; il la dira le lendemain à leur intention ; il demandera surtout pour eux la fermeté de caractère, l'esprit de travail et de sacrifice, l'esprit de prière.

Le chant du Salut et la bénédiction du saint Sacrement clôturent cette fête. Il nous en reste, avec les grâces reçues, l'impression très vive du bonheur que nous avons de posséder M. Capart, impression qui nous fait prier le bon Dieu de laisser longtemps encore parmi nous, *ad multos annos*, ce vénérable vieillard. Il est dans notre petite famille ce qu'est l'aïeul au foyer, un modèle et, plus que cela, l'exemple des temps passés.

ASIE

CHINE

*Lettre de M. VAN OYEN, prêtre de la Mission,
à M. LEPERS, sur l'organisation des écoles*

Vous me demandez quelques réflexions sur nos écoles. Je le fais dans le doux espoir que d'autres plus compétents reprendront quelques-uns des problèmes que je ne toucherai qu'en passant.

En parlant d'écoles, je ne veux pas parler de ce qu'on appelle écoles de prières, mais d'écoles, où, en dehors des prières, catéchisme, etc., on apprend tout ce qu'on apprend dans une école d'État.

Ces écoles, au point de vue « Apostolat », sont-elles nécessaires ou utiles ? Variées sont les réponses.

En Chine, comme en Europe, il est vrai que celui qui est maître de l'enfant est maître de l'avenir. S'il est vrai qu'en général il est difficile de faire d'un adulte païen un parfait chrétien et que ce ne seront que ses fils et petits-fils qui auront le christianisme dans le sang, pourquoi un missionnaire hésiterait-il à se lancer de ce côté, c'est-à-dire à ouvrir des écoles pour l'instruction de l'enfance ? Si nous voyons que les méchants, par leur écoles athées, corrompent partout l'intelligence et le cœur de l'enfant et du jeune homme, pourquoi encore hésiter à leur disputer ces âmes, ces trésors immortels ?

Si nous voyons que les protestants ont formé une société mondiale pour aider les missionnaires à ouvrir et soutenir les écoles et que le Comité anglais à lui seul fournit actuellement 25 000 livres sterling à cet effet, pourquoi donc ne pas faire tous nos efforts pour avoir, nous aussi, des écoles autant que possible ?

J'ai lu une circulaire de cette Société protestante, dans laquelle on dit que l'espoir du monde et de l'Église est dans l'enfance et que l'école est un moyen donné par Dieu, adoptable parmi toutes les nations et langues, pour gagner la jeunesse à la foi et au service de N.-S. Jésus-Christ. Cette parole de nos frères séparés n'est-elle pas gravée au fond de tous nos cœurs comme au fond de toutes nos intelligences ?

Sans doute, on pourra objecter que les protestants n'ont pas tout à fait réussi avec leurs écoles et collèges ; que même beaucoup de misères parmi les étudiants actuels proviennent de cette éducation reçue dans les écoles ou collèges protestants. Je réponds : *Concedo*. Cependant, à côté des défauts, ne nions pas le progrès accompli. Et quant aux défauts mêmes, je n'en vois aucun que nous ne puissions éviter.

Quant à l'abondance des fruits, il faut d'abord s'entendre sur ce qu'on peut comprendre par fruits d'une école au point de vue apostolat. Encore ces fruits, selon qu'il s'agit d'une école dans la résidence ou d'une école en dehors, seront différents.

Dans la résidence même, une école pareille est nécessaire d'abord pour les enfants des chrétiens de l'endroit, ensuite également pour les enfants chrétiens des endroits où il n'y a pas d'école catholique. A ceux qui riposteront : « Pour cela, il suffit d'une petite école de prières », je réponds : « Peut-être autrefois ; actuellement non ! absolument non ! Car vous garderez les ignorants ou ceux dont les parents négligent la

formation, tandis que ceux qui valent mieux et sur qui votre chrétienté future devra se baser plus tard vous échapperont. » En effet, actuellement, la plupart des parents veulent ici que leurs enfants étudient. Or, s'ils ne trouvent pas cet enseignement auprès du missionnaire, ils le chercheront ailleurs. D'où, pour mieux arriver au but, il faudrait même que l'enseignement profane de nos écoles soit supérieur ou au moins égal à celui des écoles païennes. Car n'importe quel motif qui vaut en Europe pour prouver la nécessité des écoles paroissiales, vaut *a fortiori* ici. En effet, ici, les parents de nos jeunes chrétiens et chrétiennes conservent encore quelque chose du paganisme environnant, qui empêche l'éducation profondément chrétienne. En restant pendant quelque temps à l'école de la résidence, leurs enfants vivront d'une vie purement chrétienne et, retournés dans leur famille, ils pourront, sans s'en rendre compte, christianiser davantage leurs parents chrétiens. Par ces quelques réflexions, il est clair que l'école à la résidence me semble surtout nécessaire pour l'éducation des enfants des soi-disant vieux chrétiens. C'est un devoir et même le premier devoir du missionnaire de garder, de préserver et de consolider son petit troupeau avant de penser à de nouvelles conquêtes. Baptiser un millier de personnes est une œuvre très faisable, même facile, mais les conserver, les éduquer, les former peu à peu, voilà une autre question bien plus difficile à résoudre et cependant qui importe, car, faute de cela, on fera plus de bruit que de fruits et peut-être même plus de dégâts que de fruit.

Mais ces écoles en dehors de la résidence, sont-elles aussi utiles ? Au risque de paraître me contredire, j'ose répondre par l'affirmative. D'ailleurs, la contradiction n'existera pas pour ceux qui sont dans la

brousse et c'est surtout avec eux que je parle et ce sont ceux que je désirerais consulter et exciter à exposer leurs vues.

Donc, il me semble qu'il nous faut des écoles en dehors de la résidence, disons : des écoles de village. Qu'entends-je par écoles de village ? Pour créer des écoles de village, nous n'avons pas un système uniforme, mais nous nous adaptons autant que possible aux circonstances.

Avoir un système uniforme a bien des avantages et est en théorie plus joli ; mais pratiquement, nous avons constaté qu'au point de vue de nos finances ainsi qu'au point de vue des fruits, s'adapter aux circonstances est de beaucoup préférable ; c'est une force capitale.

Nous avons :

1° Des écoles avec des maîtres très habiles, mais sans diplômes ;

2° Des écoles où les maîtres ont leurs diplômes ;

3° Des écoles où les élèves payent beaucoup et d'autres où ils payent moins, etc. ;

4° Des écoles avec instruction aussi bien ou mieux que les écoles de l'État et celles avec instruction plus élémentaire.

Mais dans toutes ces écoles, nous tenons uniformément à trois règles :

a) Le maître est chrétien baptisé ;

b) L'élève est chrétien ou catéchumène ;

c) Le maître a du cœur pour son métier.

a) Le maître est chrétien baptisé. J'y tiens ; puisque j'ai mes écoles pour en tirer du bien pour la religion, il faut que le maître donne la religion à l'enfant. Or, personne ne donne ce qu'il n'a pas.

On m'a objecté : « Mais si un maître est bon catéchumène ? »

J'ai répondu presque toujours : « S'il est bon catéchumène, il sera assez vite bon chrétien. Attendons jusque-là. » Si je permets quelquefois, pour des raisons tout à fait spéciales, qu'un maître catéchumène fasse l'école, c'est parce qu'il se trouve directement sous notre propre direction ou sous la direction immédiate d'un des meilleurs catéchistes et, dans ce cas, il sera baptisé dans quelques mois. Mais jamais je n'accepte un païen.

De plus, toutes nos écoles qui ne sont pas près d'une chapelle se transforment le dimanche en chapelle, et le maître prêche ou enseigne le catéchisme.

b) L'élève est chrétien ou catéchumène. Presque toutes les fois que j'ai été ému et parfois ému jusqu'aux larmes, c'est en écoutant mes chers élèves réciter leurs prières. En effet, quel magnifique spectacle, dans un village où une ou deux années auparavant on n'avait jamais entendu une prière, de voir vingt à quarante enfants agenouillés très pieusement, récitant avec ensemble, une piété et une ferveur exemplaires, toutes les prières de notre sainte religion !

Quelle douce émotion quand, au moment de l'Angelus, tous ces enfants se lèvent et récitent en chœur : « L'Ange a annoncé à Marie : *Ave Maria* ! »

N. B. — L'enseignement et la pratique de notre sainte religion est absolument obligatoire pour tous les élèves. Quant aux parents, nous les excitons à se convertir et nous nous faisons aider par le catéchiste, le maître et surtout par les enfants.

c) Le maître doit avoir du cœur pour son métier. Un maître sans amour pour l'enseignement, quoique bon chrétien, n'aura pas de discipline dans son école ; d'où l'élève périlitera et les meilleurs parents, c'est-à-dire ceux qui tiennent à l'éducation de leurs enfants, chercheront ailleurs une meilleure école.

Le contraire est également vrai : un maître qui tient bien son école attirera les enfants de tous ceux qui tiennent à l'éducation de leurs enfants. Or, des parents pareils sont évidemment la meilleure étoffe pour en faire des chrétiens ; car, ordinairement, ceux qui tiennent à la discipline pour leurs enfants vivent bien eux-mêmes. Par ce moyen, j'ai pénétré dans plus d'un village, et ainsi j'arrive tout naturellement à répondre à la question : comment ouvrir les écoles ?

Quelquefois, des villages les demandent directement ; quelquefois, les catéchistes provoquent ces demandes ; quelquefois, des maîtres nous les proposent, etc. ; en un mot, là-dedans aussi, nous nous arrangeons selon les circonstances. Les principales raisons sont ordinairement, que le village, ne pouvant avoir un maître plus capable sans augmenter le salaire, entre en pourparlers avec nous. Nous disons ouvertement que notre but n'est pas de soutenir n'importe quelle école, même si le maître est envoyé par nous, mais que nous soutenons seulement les écoles qui nous donnent des fruits pour la religion : c'est-à-dire que les enfants apprendront les prières, participeront à tous les exercices de piété, observeront le dimanche, etc., et que les parents également voudront faire connaissance avec notre sainte religion. Là viennent alors souvent des discussions ou des conversations très intéressantes sur la religion. Si ce sont des gens de bonne foi, on s'arrange toujours, car l'école sera au milieu d'eux : ils pourront la surveiller tant qu'ils veulent ; ils peuvent examiner les livres de leurs enfants ; il n'y a pas de secret, etc., etc. C'est alors que nous allons encore plus loin : nous invitons le chef de village à bien surveiller l'école, à bien nous tenir au courant, si le maître fait son office comme il faut, à nous aider à augmenter le nombre des élèves,

etc., etc.; c'est-à-dire, nous faisons que nos intérêts deviennent les intérêts du village. Quelquefois, ils nous demandent tel maître, mais ordinairement, nous sommes libres dans notre choix et toujours nous avons le droit de le changer, comme bon nous semble. Du moment que nous avons décidé d'y envoyer tel ou tel maître, nous l'appelons, lui disant de combien nous l'aiderons et nous le laissons libre d'arranger, soit directement avec le village, soit par le catéchiste de ce district, l'argent qu'il recevra des élèves.

Par ce système, les élèves payent moins, le maître reçoit plus, l'école est meilleure, et nous payons très peu. Pas besoin de dire que, par ce moyen, nous avons en main l'éducation de tout le village, si le village n'a qu'une seule école. Dans des villages où il y a plusieurs écoles, plus d'une fois ces autres écoles ont disparu dès la première année de la nôtre, puisque tous les élèves sont venus chez nous. Même les efforts des protestants pour nous nuire, ou supprimer nos écoles par les leurs, n'ont souvent que l'effet contraire, malgré l'argent qu'ils y mettent. C'est que maintenir des écoles et en profiter pour la religion n'est pas tant (après la grâce de Dieu) une affaire d'argent qu'une affaire d'organisation et de discipline. Et même ces dehors de la discipline commencent à disparaître chez eux par suite des divisions intérieures.

Il y a encore d'autres façons pour ouvrir des écoles : quelquefois, un maître catholique ou catéchumène offre son école pour en faire une école de religion et gagne à ce projet élèves et parents. Quelquefois, un maître catholique est appelé par un village et n'accepte que sous condition que ce soit une école de religion.

En somme, là aussi nous nous arrangeons et cher-

chons selon les circonstances ; et les grandes questions que nous posons se résument à ces deux points :

1° Cette école est-elle utile pour la religion ?

2° Est-elle peu chère ?

Mais il ne suffit pas d'ouvrir une école ; il faut la maintenir, la diriger toujours vers le but à atteindre : être utile à la religion. Pour cela, il faut une bonne organisation, mais surtout il faut une bonne discipline. Maintenir une bonne discipline me semble ce qu'il y a de plus difficile. Organiser, on y arrive à force d'écouter, de suivre, de tâtonner, de réfléchir ; mais maintenir la discipline dans son personnel, on n'y arrive que par un travail très suivi et très difficile, et en payant plus de sa personne que de sa bourse. Pourquoi cela ?

1° Parce que ce n'est qu'en payant de sa personne qu'on peut obtenir et demander du zèle dans les autres (prenez « les autres » dans le sens le plus général) ;

2° Parce que cela permet d'arriver dans les écoles à n'importe quel moment et à n'importe quel endroit ;

3° Parce que c'est le meilleur système de se renseigner : j'ai appris toujours beaucoup plus en route que dans le village même.

Comment avons-nous recruté un bon personnel pour ces écoles ? D'abord nous tâchons de former aussi solidement que possible les jeunes gens catholiques qui veulent devenir maîtres d'école et nous croyons que la vraie formation commence quand ils sont mis comme maîtres dans une école. Souvent aussi j'avertis nos catéchistes les plus fidèles de se renseigner dans n'importe quel village à propos des maîtres connus pour la discipline de leur école. S'ils trouvent que tel maître tient très bien son école et que, par sa conduite, il est estimé dans son village, qui tâche d'entrer

en relation avec ce maître, soit directement, soit par un de nos autres maîtres, qui est ami avec lui. Ils voient sa tournure d'esprit, etc. S'il leur semble qu'il peut devenir un bon chrétien, ils en font quelquefois un catéchumène, la grâce de Dieu aidant. Une fois chrétien, on trouvera l'occasion, s'il le désire, de lui confier une de nos écoles. Ce moyen nous a donné plusieurs maîtres, qui, au point de vue disciplinaire et religieux, tiennent une très bonne place.

Maintenant, voici en quelques mots les avantages de ces écoles :

1° Entretenir toute cette école ne coûtant pas plus cher qu'entretenir un seul enfant à la résidence, j'instruis tout un village pour le même prix ;

2° Par l'enfant vivant chaque jour dans sa famille, j'atteins la famille même, comme par l'école j'atteins tout le village ;

3° Cette école devient, le dimanche, une chapelle sans la moindre dépense ;

4° Cette école montre aux païens que notre religion cherche le bien, et leur donne un moyen facile de s'instruire ;

5° Les chrétiens se forment et se font dans l'endroit même où ils doivent pratiquer leur religion ;

6° Par les écoles, j'attire les meilleurs maîtres et les meilleurs parents. Or c'est, me semble-t-il, un point capital dans l'évangélisation d'attirer, autant que possible, non pas les plus favorisés de la fortune, mais les mieux doués par la nature. En effet, plus le fondement est solide, plus facile sera-t-il de construire une bonne maison. Or, notre nature est le fondement sur lequel le divin Architecte bâtit l'édifice de sa grâce. Donc, plus la nature sera parfaite, plus facile et plus utile sera l'œuvre de la grâce, plus fructueuse aussi sera l'œuvre du missionnaire, qui n'a d'autre désir que de

gagner le plus grand nombre d'âmes pour Dieu et pour l'Église.

De cette façon, nous avons eu ici plus de 50 écoles avec plus de 1 000 élèves. J'ai dû faire machine en arrière, puisque le nerf de la guerre (l'argent) me manquait. Ainsi, cette année, nous n'avons que la moitié de nos écoles avec 600 élèves.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de mon ancienne Mission du Taichow. Dans l'autre moitié (la mission de Haimen) nous avons fait quelques essais au dehors, couronnés de succès. Quant à la résidence, l'école des garçons seule a dépassé le nombre de 130 élèves.

Aux sceptiques qui me demanderaient en riant si j'ai baptisé tous les enfants des écoles du dehors, je réponds très humblement : « Hélas ! non, sauf dans quelques villages, où j'ai baptisé la plupart avec leurs parents, car nous ne baptisons les enfants qu'avec leurs parents ; dans d'autres villages nous glanons peu à peu ; dans d'autres nous ne faisons que préparer, que semer. Il me semble qu'il faut semer par les écoles ; semons la bonne semence avec confiance, avec hardiesse même, mais aussi avec méthode. Sans doute il y a des fruits du jour au lendemain, des fruits quelquefois très beaux, et cependant ce ne sont pas ces fruits-là que j'ai en vue avec nos écoles de village. »

Le but que je voudrais atteindre, j'hésite un peu à le manifester, Monsieur le provicaire. Je sais cependant que j'aurai votre approbation et c'est le principal. Ce but, qui n'est pas dépourvu de difficulté, le voici : Là où nos écoles ont le mieux réussi, c'est sans doute le Tien-tai, où nous avons obtenu, surtout grâce à nos écoles, 1 500 chrétiens. Là, dans plusieurs villages, toute la jeunesse, jusqu'aux jeunes gens de vingt ans, ont appris le catéchisme, les prières, etc., sans cependant avoir été baptisés pour la plupart ; car nos écoles n'ont

atteint que les garçons et non pas les jeunes filles, auxquelles ils se sont mariés ou se marieront. Maintenant le coup que je voudrais faire serait (ne fût-ce que pour une ou deux années) d'ouvrir un ou deux ouvroirs dans ces villages mêmes, où, sous deux directrices chrétiennes, ces jeunes femmes de nos anciens élèves seraient attirées pour apprendre, à côté du travail, ce que leurs jeunes maris ont appris dans nos écoles. Et ces jeunes ménages bien instruits formeraient de belles souches de familles chrétiennes et même de villages chrétiens.

Mais voilà que peut-être nous avons perdu le fil de notre article sur les écoles ? Non pas ! ce n'est que pour montrer que les écoles ne doivent pas être pour nous un but, mais un moyen. Dans ce même ordre d'idées, il faut ajouter que je laisse la direction de nos écoles complètement à mes confrères chinois, soit pour l'enseignement, soit pour la discipline, soit pour le fonctionnement matériel.

Ils le font avec cœur et ils s'en tirent avec gloire, mais évidemment pas sans travail ni difficultés. C'est dans les difficultés que je tâche de mon mieux de les consoler, de les éclairer parfois, ou de les aider.

Voilà, Monsieur le provicaire, ce que je puis vous dire par rapport à nos écoles. Toutefois, j'espère que d'autres plus compétents reprendront quelques-unes des questions à peine touchées dans cet article.

Theo VAN OYEN.

(Extrait du *Petit Messager de Ningpo*, août 1926, p. 82 et suiv.)

AFRIQUE

ILE DE MADAGASCAR

Lettre de la sœur MARGUERITE

Vohipeno, 26 juillet 1926.

..... Vous comprenez que c'est un souci d'occuper et d'intéresser au travail des enfants si nombreux, surtout lorsque soi-même on n'est pas bien calé dans ses affaires. Enfin, il faut se faire tout à tous.

Tantôt on fait le catéchiste, tantôt le juge de paix, tantôt l'infirmière, la sœur des pauvres. Depuis que nous avons appris que nous aurons le bonheur d'avoir une visite comme on n'en a jamais eue : un représentant de nos vénérés Supérieurs de Paris, M. Robert, sous peu, j'ai demandé à ma sœur de ramasser les petits négrillons qui n'ont pas encore le droit d'aller à l'école, garçons et filles, et alors là je fais tout ce qu'on veut : on chante, on saute, on fait la gymnastique, on fait le guignol en un mot !

Avez-vous vu M. Garric ? Nous espérons qu'il se remettra bientôt en route. Ces braves gens d'Ivoto, de Vohipeno et des environs l'attendent avec impatience. On fait, en attendant, ce qu'on peut. Si vous le voyez, dites-lui d'apporter beaucoup de coton à broder à ses grandes filles, s'il veut leur faire plaisir.

Nos pauvres gens sont en ce moment en souci pour leur riz encore. La pluie ne cesse de tomber et la semence est emportée par l'eau. Nous gémissons avec eux, car, lorsqu'ils n'ont plus rien, on a recours aux sœurs. Heureusement que la bonne Providence veille sur les siens; car que ferions-nous?

Nous nous demandons aussi si c'est le changement de temps, ou autre chose, qui nous attire des bêtes; mais on en trouve partout. L'autre soir, ma sœur, tâtonnant sur sa table de nuit pour trouver les allumettes, toucha quelque chose qui bougeait, c'était un gros serpent, qui allait se désaltérer dans sa cuvette. Un autre soir, j'étais déjà plongée dans un profond sommeil quand nos sœurs m'appellent encore au secours (car il faut vous dire que c'est ma spécialité à moi de mettre les serpents à mort), il y en avait encore un autre, très gros, qui faisait, dans la chambre, des bonds à faire peur. On a encore enterré celui-là. Mais ma sœur en a un dans son cabinet qui sort de temps en temps d'entre les deux murs en falafa et qu'on ne peut pas prendre. Il paraît qu'il va à la poursuite des rats la nuit, mais notre pauvre sœur Thérèse, qui dort là, n'est pas toujours fière; cela se comprend!

L'autre matin, pendant que nous faisons notre oraison à la chapelle, un quadrupède étrange, qu'aucune de nous n'a jamais vu ici, est entré d'un bond par la porte entr'ouverte. Vous comprenez si nous étions vite dehors toutes les six; heureusement qu'il est parti d'où il est venu et n'a plus reparu.

Et nos chères sœurs de Pologne, ne m'ont-elles rien rapporté de chez nous? Thècle avait l'intention de m'envoyer des images; si vous en achetez, faites un peu attention aux points cardinaux, s'il vous plaît, ma très chère Sœur.

Imaginez-vous qu'un brave chrétien est venu me

demander des images pour orner sa case. Je lui avais donné le Sacré-Cœur de Jésus et Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, les deux de profil. Arrivée l'autre jour chez lui, j'aperçois ces images à la place d'honneur, mais se tournant le dos absolument. « Changez-les de place, dis-je ; ce n'est pas joli comme cela. » Mais, tout le monde s'est récrié : « Comment ! mettre Notre-Seigneur au sud et la sainte Vierge au nord, c'est impossible ; c'est l'abaisser ! » Car il faut vous dire qu'ici chacun a sa place d'après la dignité qui lui est due : le maître de la maison toujours au nord-est de la porte de l'est, la femme au sud-est à côté du feu, les étrangers hommes au nord, les enfants au nord-est et les vieilles, qui n'ont plus de raison d'être, au sud-ouest. Il est donc juste que Notre-Seigneur soit au nord de la sainte Vierge !

SUPPLÉMENT

TRIDUUMS EN L'HONNEUR DE GHÉBRÉ MICHAEL

Sacrae Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributarum, attentis expositis peculiaribus adiunctis, triduana solemnia Beatificationis intra annum peragenda in Ecclesiis seu Oratoriis publicis aut semipublicis tum Congregationis Missionis tum Instituti Puellarum a Caritate in honorem novensilis Beati Ghebre Michaelis benigne concessit, cum privilegiis tum Missae de Communi Unius Martyris, tum Indulgentiae Plenariae et Partialis in forma Ecclesia consueta lucrandae, servata tamen Instructione S. R. C.

quae huic Rescripto adiicitur. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 7 octobris 1926.

Angelus MARIANI, S. R. C. *Secretarius*.

Philippus di FAVA, *subsecretarius*.

INSTRUCTIO

SACRORUM RITUUM CONGREGATIONIS SUPER PRIVILEGIIS
QUAE IN TRIDUO VEL OCTIDUO SOLEMNITER CELEBRANDO
INTRA ANNUM A BEATIFICATIONE VEL CANONIZATIONE
PER RESCRIPTUM SACRAE IPSIUS CONGREGATIONIS
A SUMMO PONTIFICE CONCEDI SOLENT

I. — In solemnibus, sive triduanis sive octiduanis, quae in honorem alicuius Sancti vel Beati celebrari permittuntur, Missae omnes ob peculiarem celebritatem dicantur cum *Gloria* et *Credo*, et cum Evangelio S. Ioannis in fine, nisi legendum sit aliud Evangelium iuxta rubricas.

II. — Missa sollemnis seu cantata, ubi altera Missa de Officio currenti celebretur, dicatur cum unica Oratione; secus, fiant tantummodo commemorationes de duplici secundae classis et omnes aliae quae in duplicibus primae classis permittuntur. Missae vero lectae dicantur cum omnibus commemorationibus occurrentibus, sed orationibus de tempore et collectis exclusis. Quoad Praefationem, servantur Rubricae Missalis ac Decreta.

III. — Missam cantatam impediunt tantum Duplicitia primae classis, eiusdemque classis Dominicae, nec non Feriae, Vigiliae et Octavae privilegiatae, quae praefata Duplicitia excludant. Missas vero lectas impediunt etiam Duplicitia secundae classis, et eiusdem classis Dominicae, nec non Feriae, Vigiliae atque Octavae

quae eiusmodi Duplicia primae et secundae classis item excludant. In his autem casibus impediementi, Missae dicendae sunt de occurrente Festo, vel Dominica, aliisve diebus ut supra privilegiatis, prouti ritus diei postulat, cum commemoratione de Sancto vel Beato et quidem sub unica conclusione cum prima Oratione. Haec tamen commemoratio omittatur, si occurrat Duplex primae classis Domini primum universalis Ecclesiae, praeterquam Feria II et III Paschatis et Pentecostes, in quibus ea permittitur.

IV. — In Ecclesiis ubi adest onus celebrandi Missam quamlibet Conventualem, eiusmodi Missa nunquam omittenda erit.

V. — Si Pontificalia Missarum de Sancto vel Beato ad thronum fiant, haud Tertia canenda erit, Episcopo paramenta sumente, sed Hora Nona : quae tamen Hora de ipso Sancto vel Beato semper erit, eaque, ad implendam divini Officii obligationem, substitui non poterit Horae Nonae de die currentis.

VI. — Quamvis Missae omnes, vel privatae tantum, impediri possint, semper nihilominus secundas Vesperas de Sancto vel Beato solemniores facere licebit absque ulla commemoratione, quae Vesperae tamen de novo Sancto vel Beato pro satisfactione inservire non poterunt.

VII. — Aliae functiones ecclesiasticae, praeter recensitas, de Ordinarii consensu, semper habere locum poterunt, uti Homilia inter Missarum solemnias, vel vespere Oratio panegyrica, analogae in honorem Sancti vel Beati fundendae preces, et maxime sollemnis cum Venerabili Benedictio. Postremo vero tridui vel octidui die Hymnus *Te Deum* cum versiculis *Benedicamus Patri...*, *Benedictus es...*, *Domine, exaudi...*, *Dominus vobiscum...* et oratione *Deus, cuius misericordiae...* cum sua conclusione nunquam omittetur ante

Tantum ergo... et orationem de Ssmo Sacramento.

VIII. — Ad venerationem autem et pietatem in novensiles Sanctos vel Beatos impensius fovendam, Sanctitas Sua, thesauros Ecclesia aperiens, omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus qui, vere poenitentes, confessi ac Sacra Synaxi refecti, ecclesias, vel oratoria publica, in quibus praedicta triduana vel octiduana solemnia peragentur, visitaverint, ibique iuxta mentem eiusdem Sanctitatis Suae per aliquod temporis spatium pias ad Deum preces fuderint, indulgentiam plenariam in forma Ecclesiae consueta, semel lucrandam, applicabilem quoque animabus igne piaculari detentis benigne concedit : iis vero qui, corde saltem contrito, durante tempore enunciatum, ipsas ecclesias vel oratoria publica inviserint, atque in eis uti supra oraverint, indulgentiam partialem centum dierum semel unoquoque die acquirendam, applicabilem pari modo animabus in purgatorio existentibus, indulget.

FACULTÉ DE DIRE LA MESSE SUR MER

BEATISSIME PATER,

Procurator generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humiliter pro-rogationem implorat Rescripti n° 5370/23, quo ad triennium omnibus dictae Congregationis Presbyteris, qui ad exterarum Missiones mittuntur vel ab eis ex rite obtenta licentia recedunt, facultas facta est S. Missae sacrificium celebrandi in mari, iisdem perdurantibus rerum adjunctis.

Et Deus, etc.

Vigore facultatum a SSmo Domino Nostro concessarum, Sac. Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium praeposita, attentis expositis, benigne commisit

Revmo P. Superiori Genli ut petitam facultatem ad aliud quinquennium pro suo arbitrio et conscientia concedat, juxta preces, ita ut dictus Superior permittat in singulis casibus, sive per se sive per alios a se delegandos, Sacerdotibus suis subditis ut Sacrosantum Missae Sacrificium celebrent in mari, ea tamen lege ut locus ad Missae celebrationem in navi selectus, decens omnino sit, mare sit tranquillum et nullum adsit periculum effusionis Sacrarum Specierum e calice, et, si fieri potest, alter sacerdos superpelliceo indutus celebranti adsistat.

Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romae, die 4 novembris 1926.

C. Card. LAURENTI, *praefectus*.

Vinc. LA PUMA, *Secret.*

BIBLIOGRAPHIE

REVUES

Acta Apostolicae Sedis. — 1^{er} octobre. — Texte de la lettre apostolique démembrant le vicariat de Pékin au profit du nouveau vicariat de Suanhwafu, qui doit s'étendre sur la préfecture civile du Suanhwafu et sur ses sous-préfectures de Suanhwafu, Wanchiian, Lungmen, Hwailai, Sining, Paoan, Suchow et Hwaian.

L'Écho de la Maison-Mère des filles de la Charité. — Septembre. — Le Vénérable Abba Ghébré-Michaël (*suite*).

Octobre. — Le chapelet. — Le Vénérable Abba Ghébré-Michaël (*suite*).

Novembre. — Les journées sociales de Gentilly. — Les Enfants de Marie.

Bulletin des Missions des Lazaristes français. — Septembre-octobre. — Visite de S. E. Mgr le Délégué apostolique à Ningpo et au Taichow; éloge funèbre de Mgr Reynaud. (Lettre de M. Lepers.) — Notes et souvenirs sur la Mission d'Abyssinie, par M. Baeteman (*suite*). — Les Lazaristes et le clergé indigène en Perse, par M. Chatelet. — Les filles de la Charité en Syrie (*suite*). — Les filles de la Charité de Belgique au Congo.

Les Missions catholiques. — 6 août. — Les Missions des Lazaristes en Chine. — Pourquoi la Chine n'a pas encore une hiérarchie ecclésiastique chinoise. (Lettre du P. Garelli.)

3 septembre. — Sacre d'évêques chinois. — Un naufrage. (Lettre de M. Cherpin.)

23 septembre. — Visite de Mgr Costantini à Ningpo

et Taichow; éloge funèbre de Mgr Reynaud. (Lettre de M. Lepers.) — Sacre d'évêques chinois.

22 octobre. — *Per crucem ad lucem*, par Baeteman.

Au sujet de la béatification de Ghébré-Michael.

Les Rayons. — *Septembre-octobre.* — Sœur Joséphine Verrière, fille de la Charité. — Journée mariale de Vitry-le-François. — L'éducation de la modestie. — Une fête à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin de la Sainte-Agonie. — *Septembre-octobre.* — L'image de Jean Le Vacher (*suite*).

Correspondance d'Orient. — *Septembre.* — Les chrétiens d'Orient et la protection française, par Jean Mélia.

L'auteur fait un grand éloge du collègue d'Antoura.

Revue des Études historiques. — *Juillet-septembre.* — Les détenus de Saint-Lazare aux dix-septième et dix-huitième siècles, par M. Coste, prêtre de la Mission.

Anales de la Congregacion de la Mision y de las Hijas de la Caridad. — 1^{er} *septembre.* — Notes biographiques sur Sauveur Barrera, prêtre de la Mission, par M. Paradela.

1^{er} *octobre.* — La seconde année de la maison de Saragosse. — Notes biographiques sur la sœur Petra Gonzalez.

La Inmaculada de la Medalla Milagrosa. — 1^{er} *septembre.* — Symbolisme de la couronne d'étoiles de la Médaille miraculeuse (*suite*), par M. Moso.

1^{er} *octobre.* — Suite du même sujet.

La Milagrosa. — *Août.* — Saint Vincent de Paul dans la littérature, par M. Sainz.

Septembre. — Sœur Julia Pardo, fille de la Charité, par M. Sainz.

Octobre. — Le martyrologe de la Mission; les nouveaux Bienheureux, par M. Chaurrondo.

Annali della Missione. — 31 *octobre.* — Béatification solennelle du Bienheureux Ghébré-Michaël. — Bref de béatification (texte latin et traduction italienne). — Inauguration d'un nouveau corps de bâtiment au collège de Sarzane.

Le Missioni Estere Vincenziane. — 1^{er} *septembre.* — Sœur Andreoni, une des martyres de Tientsin (*suite*). — Le journalisme en Chine. — De Sinfong à Scarnafgi, par M. Bonanate. — Lettres édifiantes de M. Canduglia, martyr, à sa sœur, fille de la Charité.

1^{er} *octobre.* — M. Durando, premier introducteur de l'œuvre de la Propagation de la Foi en Italie. — Suite des articles précédents sur sœur Andreoni et M. Canduglia.

Le Bulletin catholique de Pékin. — *Août.* — Lettre de S. S. Pie XI aux vicaires et préfets apostoliques de Chine (en latin). — Lettre de Mgr de Guébriant aux évêques et missionnaires de la Société des missions étrangères de Paris. — Un article de l'*Osservatore romano*, à propos de l'Université catholique de Pékin. — L'œuvre des tracts. — Une visite à un hôpital protestant. — Les étudiants chinois à l'étranger.

Septembre. — Lettre de S. E. le Délégué apostolique de Chine aux vicaires et préfets apostoliques de Chine, accompagnant l'envoi de la lettre de Sa Sainteté. — Lettre du même à M. Lepers. — Mgr Joseph Hou, vicaire apostolique de Taichow. — Meurtre de deux missionnaires et d'un séminariste. — Préfecture apostolique de Lyhsien — L'œuvre des tracts (*suite*). — Les étudiants chinois à l'étranger (*suite*). — Une visite à un hôpital protestant.

Octobre. — Cinquantenaire de vocation religieuse du frère Maes. — Vicariat apostolique du Suen-Hoafou : état actuel. — Le sacre des évêques chinois. — L'œuvre des tracts (*suite*), — Les étudiants chinois à l'étranger (*suite*).

Le Petit Messager de Ningpo. — *Août.* — Mgr Joseph Hou, vicaire apostolique de Taïchow. — A propos d'écoles, par M. van Oyen. — Notes historiques sur la Mission de Youngkiachang, par Cyprien Aroud.

LIVRES

WAGENAAR, prêtre de la Mission. — *L'impôt personnel*, Noordwijk, 1926. In-8, XVI-218 pages.

M. Wagenaar a l'intention d'examiner la situation juridique vis-à-vis du droit hollandais, en matière d'impôt, de toutes les institutions fondées en conformité avec le droit canon (par exemple, églises, cures, séminaires, écoles, couvents et maisons religieuses, hôpitaux, orphelinats, etc.). Ce premier volume, qui sera suivi de quatre autres, est consacré à l'impôt personnel. C'est un travail sérieux, neuf dans son genre, à base théorique solide et bien documentée, et néanmoins riche en applications pratiques. Il fournit aux hommes d'œuvres des principes sûrs pour conserver à leur institution charitable l'argent que trop souvent leur peu de pratique du droit civil et, d'autre part, l'incompétence en matière canonique (plutôt que le mauvais vouloir) des agents du fisc ferait aller indûment dans les caisses de l'État.

Le style, quoique sobre et technique, comme il sied à un livre de droit, est néanmoins très accessible, souvent même attrayant, pour tout lecteur tant soit peu cultivé. Nous ne sommes pas étonné que l'ouvrage de M. Wagenaar ait reçu l'accueil le plus flatteur dans les milieux tant civils qu'ecclésiastiques de Hollande et qu'il commence déjà à faire autorité dans la matière.

H. MEUFFELS.

Georges PRÉVOST, prêtre de la Mission. — *Les inscriptions sémitiques de Loyang*, conservées au musée gouvernemental de Pékin. Pékin, 1926. In-8, 31 pages.

L'auteur se pose une triple question au sujet de ces inscriptions, qui sont au nombre de trois : Quelle est leur nature ? Quelle en pourrait être la signification ? Quelle est leur antiquité et comment expliquer leur présence en Chine ? L'auteur fait preuve, dans cette brochure, d'une grande connaissance des langues sémitiques, anciennes et nouvelles,

principalement des langue hébraïque, syriaque et chinoise. Ceux qui sont mieux préparés pour apprécier la valeur de ses argumentations admireront encore sans doute son sens critique.

J.-M. PLANCHET, prêtre de la Mission. — *Traité de la Mortification*, traduit en chinois par J. Ma, du vicariat de Pékin. In-8, 98 feuillets, 27 illustrations.

Cet ouvrage, conçu sur un plan spécial, sera lu avec intérêt par toutes les personnes qui s'intéressent à la pratique de la vertu. Dans le but de rendre plus sensible et plus intelligible la pratique de la mortification, l'auteur s'est servi de l'image. Ainsi nous voyons le mauvais riche et Lazare appuyer la nécessité de la mortification ; Jésus couronné d'épines, enseignant à ses fidèles le non-culte de « la face » ; le même dépouillé de ses vêtements, enseignant la fuite du luxe dans les habits, etc. Même les instruments de pénitence, haire, discipline, cilice, les tourments des martyrs, le lit de fagots du P. Marie-Antoine y sont représentés, rendant ainsi plus vivante la doctrine enseignée dans le corps du travail. Le livre est divisé en deux parties : la première est un petit traité de la Mortification en seize chapitres. La seconde, qui contient huit chapitres, donne les exemples de mortifications de huit saints, qui sont : saint Jean-Chrysostome, saint Charles Borromée, saint Dominique, saint Gaétan, saint Jean de la Croix, saint Liguori, le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre et le saint curé d'Ars, qui méritait bien de figurer en bonne place dans cet aréopage. La vie de saint Vincent de Paul aurait, me semble-t-il, donné assez de matière pour un neuvième chapitre. Malgré cette omission, que nous regrettons, l'ouvrage est appelé à faire beaucoup de bien aux Chinois qui le liront.

Maurice COLLARD. — *Les Martyrs de Tien-Tsin*. Paris, 1926. In-8, 167 pages.

Histoire détaillée des deux missionnaires et des dix filles de la Charité martyrisés à Tien-Tsin le 21 juin 1870. De nombreux renseignements inédits augmentent encore l'intérêt de la biographie des sœurs martyres, où l'on rencontre divers traits rappelant les épisodes relatés dans les légendes des héroïnes chrétiennes des premiers siècles. La physionomie originale de M. Chevrier et la silhouette humble et sainte de M. Ou, toutes deux fort peu connues, y sont mises dans un relief qui fait ressortir leur surnaturelle beauté. Le récit du massacre, de ses préliminaires et de ses suites est singulièrement émouvant. On retrouve dans cet ouvrage les qualités ordinaires de l'auteur : un style fleuri et une imagination vive, qui, sans nuire à l'exactitude du récit, le rend plus agréable.

Maurice COLLARD. — *L'image qui guérit*.

Il s'agit de l'image de Jean Le Vacher. Cette brochure contient, outre un intéressant précis biographique de la vie du martyr, la relation d'un assez grand nombre d'interventions extraordinaires qui lui sont attribuées.

Almanach des Missions des Lazaristes français, 1927.

Excellente idée que celle de publier un almanach de nos Missions. Notice sur notre Congrégation en deux pages, portrait de notre très honoré Père, calendrier, articles courts, vifs et alertes sur nos Missions et nos plus glorieux missionnaires du passé, maximes de saint Vincent de Paul, petites fables abyssines, anecdotes variées et amusantes, poésies, proverbes, images et croquis, rien n'y manque.

Le nouveau-né parle déjà et parle bien. Toutefois, sa première parole est un petit mensonge. « Je suis un peu timide », nous dit-il. A vrai dire, on ne s'en apercevrait pas beaucoup. Lui-même, au reste, comme pris de remords, se rétracte aussitôt; il ajoute, en effet : « Empruntant l'allant de ceux qui m'ont donné le jour, je vous salue tout simplement comme de vieilles connaissances et, sans broncher, j'emboîte le pas. » Au nouveau-né nous souhaitons un petit frère chaque année, aussi gracieux et aussi intéressant que lui.

Pierre COSTE. — *Nos trois nouveaux Bienheureux : Ghebra Michaël, Louis-Joseph François, Jean-Marie Gruyér.* In-8. Imprimerie Dumoulin, Paris, 84 pages.

L'auteur des articles publiés sous ce titre dans les *Annales* a cru faire oeuvre utile en les réunissant dans une plaquette. Des triduums seront célébrés çà et là; les fidèles désireront connaître les martyrs qui seront l'objet de ces fêtes; cet opuscule permettra de satisfaire leur pieuse curiosité.

J.-B. COULBEAUX. — *Vers la Lumière. Le Bienheureux Abba Ghébré-Michael*, 2^e éd., Paris, lib. René Haton. In-8, XVII-364 pages.

Cet ouvrage sur le célèbre martyr abyssin n'est pas une pure réédition du livre de M. Coulbeaux, mort depuis cinq ans; l'éditeur l'avoue dans la préface : « Je me suis permis seulement, dit-il, de supprimer ou de résumer certains passages où l'histoire entrait dans des détails peu intéressants, semble-t-il, pour la majorité des lecteurs. Il en a été de même pour d'autres pages, où le vieux jouteur, qui a étudié et vécu les querelles théologiques, s'attardait à pulvériser des objections cent fois réfutées. »

Ce faisant, l'éditeur a usé d'un droit incontestable; mais ces modifications le rendent quelque peu auteur de l'ouvrage, et nous aurions préféré que, suivant l'usage courant, il ajoutât sur la couverture : « 2^e édition, révisée par... »

Cette remarque s'impose d'autant plus que la part de l'éditeur est plus importante qu'il ne l'indique. Il a remanié le style, ajouté des gravures et même corrigé certains détails.

A la suite de Mgr de Jacobis et des contemporains du martyr, M. Coulbeaux, qui était très versé dans les langues du pays, écrit constamment Ghébra Michael: le nouvel éditeur préfère Ghébré Michaël. Quel est la raison de ce choix?

Le portrait que l'éditeur nous donne de Ghébré Michaël diffère complètement de celui qu'ont répandu M. Coulbeaux et M. Baeteman dans son *Abouna Jacob*. Pourquoi ce changement?

M. Coulbeaux fixe la mort de Ghébré Michaël au 29 août. Pourquoi son éditeur préfère-t-il le 28 août?

Quelques notes critiques au bas des pages pour éclaircir ces points et d'autres encore n'auraient rien enlevé à ce livre de son charme et de son intérêt.

La date de la mort en particulier méritait d'être discutée, car l'accord est loin d'exister. Mgr de Jacobis opte pour le 13 juillet (Lettre du 30 novembre 1856 à un cardinal; cf. *Annales*, t. XXIII, p. 351); M. Coulbeaux, pour le 29 août; le premier témoin du procès de béatification, pour le 29 juillet; le dixième, pour le 28 juillet. Le troisième témoin hésite entre le 23 juillet, le 24 juillet, le 23 août et le 24 août; le douzième, entre le 23 et le 24 août; Téklé Haimanot, un des compagnons de prison de Ghébré Michaël, entre le 28 et le 29 août (Vie manuscrite de Mgr. de Jacobis); le promoteur de la Foi, entre le 2 juillet et le 28 août. Devant la divergence de ces témoignages, le postulateur a préféré s'abstenir d'indiquer le jour. A lire *Vers la Lumière*, on croirait que la date du 28 août est universellement reçue et ne soulève aucune difficulté.

Ces quelques réserves faites, nous ne pouvons que nous associer aux éloges décernés à l'ouvrage. Rien n'a été écrit de plus complet, de plus sérieux et de plus attrayant sur l'héroïque martyr abyssin.

J. BAETEMAN. — *Un martyr abyssin. Abba Ghébré Michaël*. Lib. René Haton, Paris. In-12, 47 pages.

Brochure de vulgarisation qui résume fort bien l'ouvrage *Vers la Lumière*. L'auteur s'y retrouve avec toutes ses qualités : l'entrain, la vie, l'imagination, l'art de savoir intéresser et captiver.

ERNESTO CASSINARI. — *Il beato Ghebre-Michael*. Roma, Casa della Missione, In-8, x-188 pages.

Cet ouvrage, répandu à Rome à de très nombreux exemplaires pendant les fêtes de béatification, a fait connaître à des milliers de lecteurs la vie admirable de l'héroïque Serviteur de Dieu.

Cenni biografici sul beato Ghebre-Michael, Prete della Missione, martire abissino. Roma, Casa della Missione. In-8, 62 pages.

Excellent résumé, recommandé à ceux qui n'ont pas le temps de lire de gros livres.

N. HAMANT, supérieur du petit séminaire de Montigny. — *Histoire du Séminaire Sainte-Anne*, premier

grand séminaire de Metz (1661-1791). In-8, 177 pages.

Ce volume contient l'histoire d'un de nos plus anciens établissements, dont la fondation, préparée par saint Vincent et par Bossuet et accomplie par M. Alméras, n'a été possible que grâce aux libéralités de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Le chanoine Hamant a eu, semble-t-il, un double souci : celui d'épuiser son sujet et de ne laisser échapper aucune inexactitude. Il serait à souhaiter que chacun de nos établissements eût sa monographie sur le modèle de celle que vient de nous donner le supérieur du séminaire de Montigny.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

47. Héтуin (Prosper), prêtre, décédé le 13 août 1926, à Lujan ; 56 ans d'âge et 35 de vocation.
48. Prévôt (Xavier), prêtre, 14 août 1926, Bahia ; 78, 48.
49. Loudenot (François), coadjuteur, 18 août 1926, Maison-Mère ; 72, 46.
50. Matha (Philippe), prêtre, 10 septembre 1926, Bahia ; 53, 35.
51. Legerer (Jean), prêtre, 26 septembre 1926, Vienne ; 72, 55.
52. Sieben (Alphonse), prêtre, 28 septembre 1926, Averbode ; 52, 34.
53. Morino (Joseph), prêtre, 1^{er} octobre 1926, Ozieri ; 63, 45.
54. Mac Hugh (Térence), coadjuteur, 28 août 1926, Dublin ; 66, 26.
55. Rossmann (Jean), prêtre, 20 octobre 1926, Léopol ; 61, 41.
56. Bousquet (Jean-Baptiste), prêtre, 21 octobre 1926, Vichy ; 58, 39.
57. Hegarty (Jean), prêtre, 25 octobre 1926, Ashfield ; 70, 48.

NOS CHÈRES SŒURS

- Louise Kajos, à Szeged (Hongrie) ; 61, 40.
Marguerite Feclhar, à Marianoztra (Hongrie) ; 54, 35.
Léocadie Piernik, à Cracovie ; 41, 14.
Anna Kresnik, à Ljubljana ; 56, 37.
Catherine Merse, à Ljubljana ; 62, 31.
Maria Dermota, à Ljubljana ; 44, 18.

- Florencia Leguizamon, à Buenos-Ayres ; 77, 47.
Catherine Shoolbred, à Londres ; 56, 33.
Augustine Jullien, à Châtillon-sous-Bagneux ; 74, 52.
Élisabeth Muller, à Metz ; 83, 60.
Maria Diez, à Valdemoro (Espagne) ; 81, 54.
Josepha Arellano, à Alicante (Espagne) ; 54, 33.
Eleonore Ruggiero, à Sant'Omero (Italie) ; 74, 53.
Maria Nicolini, à Sienne ; 29, 12.
Marianna Nunziati, à Sienne ; 80, 56.
Leovigilda Espinosa, à Guayaquil (Équateur) ; 59, 38.
Maria Vicuna, à Ambato (Équateur) ; 30, 8.
Rose Menany, à Dallas (États-Unis) ; 49, 19.
Bridget Dougherty, à Emmitsburg (États-Unis) ; 40, 13.
Juana Toledo, à Flores (Argentine) ; 27, 6.
Hélène Constantinova, à Constantinople ; 29, 9.
Valentine D'Almeida, à Monaco ; 29, 6.
Marie Pillet, à Paris ; 82, 39.
Marie Fapler, à Dult (Autriche) ; 38, 15.
Antonia Lombardi, à Sienne ; 74, 47.
Catherine Giannoni, à Grugliasco (Italie) ; 66, 42.
Maria Civit, à Teruel (Espagne) ; 77, 56.
Vicenta Ayerve, à Oviedo (Espagne) ; 55, 33.
Cécile Calvez, à Vannes ; 61, 43.
Célestine Romero, à Ans (Belgique) ; 81, 56.
Sophie Daniel, à Anzin ; 73, 54.
Joséphine Seroux, à Saint-Gilles ; 38, 19.
Julie Delnaud, à Pau ; 68, 47.
Caroline Beck, à Nouvelle-Orléans ; 68, 44.
Ana Oriol, à Mayaguez (Porto-Rico) ; 63, 40.
Maria Sapina, à Mayaguez (Porto-Rico) ; 43, 22.
Saturnina Escos, à Gorliz (Espagne) ; 61, 40.
Maria Mazzoni, à Cordoba (Espagne) ; 51, 32.
Léonie Debergh, à Anvers (Belgique) ; 48, 24.
Petronella Vandenbrekel, à Huy (Belgique) ; 27, 9 mois.
Martha Ramsbottom, à Cork (Irlande) ; 70, 41.
Ida Schlicht, à Graz (Autriche) ; 27, 3.
Thérèse Marbler, à Ehrnau (Autriche) ; 60, 38.
Jeanne Gollner, à Graz (Autriche) ; 57, 38.
Marguerite Braga, à Graz (Autriche) ; 25, 1.
Gertrude Brande, à Schwarzach (Autriche) ; 88, 62.
Marie Bardi, à Gentilly ; 91, 70.
Marie Bourge, à Clichy ; 77, 56.

- Catherine O'Keeffe, à Mill-Hill ; 79, 50.
Marie Richen, à Ans (Belgique) ; 74, 48.
Marie Catrin, à Tarbes ; 66, 40.
Maria Ortiz, à Santurge ; 74, 48.
Celestina Pina, à Aranjuez (Espagne) ; 43, 19.
Maria Ugarte, à Bejucal (Espagne) ; 56, 37.
Élisabeth Robbio, à Turin ; 40, 13.
Maria Salmoiraghi, à Chieri (Italie) ; 75, 47.
Catherine Sosko, à Ljubljana ; 45, 19.
Caroline Sdanowicz, à Cracovie ; 84, 68.
Nephtalina Campos, à Campanha (Brésil) ; 36, 15.
Carmen Sanchez, à Lima ; 85, 45.
Marie Oliva, à Malaga ; 45, 25.
Louise Brun, à Montolieu ; 78, 56.
Léonide Lamy, à Paris ; 75, 53.
Jeanne Bouscatier, à Montolieu ; 39, 9.
Maria Kuchyna, à Kremnica (Tchéco-Slovaquie) ; 46, 28.
Maria Canovai, à Sienne ; 59, 37.
Françoise Quaglia, à Fossano (Italie) ; 76, 54.
Mary Laurent, à Philadelphie ; 86, 68.
Julie Ballo, à Gyongyos (Hongrie) ; 36, 14.
Maria Orozco, à Popayan (Colombie) ; 75, 42.
Marie Mosshammer, à Salzbourg ; 62, 33.
Marie Neuschmid, à Salzbourg ; 46, 10.
Juana Arbonies, à Cadix (Espagne) ; 77, 54.
Maria Aranda, à Alcala de Henares (Espagne) ; 75, 52.
Teresa Carrascosa, à Séville (Espagne) ; 45, 22.
Josefa Arregui, à Almeria (Espagne) ; 64, 42.
Amancia Pedraza, à Valdemoro (Espagne) ; 41, 9.
Anne Bretaudeau, décédée à Rethel ; 76, 56.
Louise Quemat, à Bagnères ; 76, 51.
Victorine Duraud, à Clichy ; 90, 70.
Marie Guennegan, à Hennebont ; 48, 28.
Marie Wegmann, à Dusseldorf ; 46, 24.
Anne Searson, à Philadelphie ; 81, 56.
Julie Pader, à Pecs (Hongrie) ; 68, 33.
Angelina Troisi, à Bisceglie (Italie) ; 33, 8.
Maria Horta, à Victoria (Brésil) ; 50, 32.
Marguerite Pointurier, à Toulouse ; 75, 57.
Catherine Viguie, à Lille ; 89, 68.
Marie Launay, à Alise Sainte-Reine ; 46, 28.
Félicité Dugres, à Clichy ; 65, 43.

- Elise Larrius, à Auch ; 87, 63.
Angélique Carroy, à Paris ; 82, 61.
Jeanne Albessard, à Montolieu ; 70, 49.
Mary Cleary, à Londres ; 52, 32.
Rosina Lai, à Turin ; 20, 11 mois.
Rita Rangel, à Santiago ; 70, 53.
Léontine Barry, à Flores (Argentine) ; 60, 48.
Juana Labiano, à Valdemoro (Espagne) ; 61, 44.
Josefa Mier, à Hernani (Espagne) ; 64, 38.
Julia Pardo, à Julio-en-Leganés (Espagne) ; 48, 30.
Visitacion Lopez, à Jerez (Espagne) ; 67, 42.
Maria Garay, à de Dieu-Ruzafa ; 78, 57.
Maria Balcells, à Madrid ; 74, 46.
Louise Makee, à Auberchicourt ; 73, 53.
Rosalie Karoly, à Piliscsaba (Hongrie) ; 33, 2.
Raphaël Usepi, à Rome ; 72, 51.
Madeleine Coli, à Rome ; 58, 36.
Rosalie Bekaert, à Gand (Belgique) ; 82, 60.
Clémentine Merle, à Montolieu ; 26, 5.
Marie Blateyron, à Grex ; 83, 64.
Marie Walcher, à Welolingan (Autriche) ; 70, 49.
Anna Vrecko, à Graz (Autriche) ; 28, 9.
Hedwige Madl, à Dult (Autriche) ; 36, 16.
Antonia Sivilis, à Cuenca (Espagne) ; 76, 48.
Angela Ardaiz, à Puerto-de-Santa-Maria (Espagne) ; 70, 47.
Lucie Kania, à Byalykamien (Pologne) ; 55, 29.
Marie Ayel, à Paris ; 76, 53.
Mélanie Rocher, à Cette ; 84, 60.
Victoire Barroy, à Cali (Colombie) ; 84, 61.
Joséphine Lacire, à Chevresis-Monceau ; 72, 47.
Pauline Gillt, à Lyon ; 92, 74.
Marie Bellon, à Malaga (Espagne) ; 27, 7.
Ramona Echaniz, à Sangüesa (Espagne) ; 81, 59.
Eulalia Duño, à Barcelone (Espagne) ; 58, 29.
Juana Azpilcueta, à Luear (Espagne) ; 67, 47.
Josefa Janer, à Lérida (Espagne) ; 57, 37.
Camila Buitrago, à Chita (Colombie) ; 34, 18.
Ultimina Borchio, à Rome ; 40, 15.
Thérèse Rottander, à Cologne ; 47, 18.
Marguerite Oleff, à Cologne ; 51, 28.
Vincentia Ochocka, à Cologne ; 59, 38.
Séphora Bachelier, à Alexandrie (Égypte) ; 81, 58.

- Hélène Moro, à Aritzo (Italie); 35, 3.
Enriqueta Garcia, à Santa-Cruz (Espagne); 44, 11.
Sofia Herrero, à Viana (Espagne); 29, 12.
Maria Garcia, à Gijon (Espagne); 55, 36.
Anaïse Picquet, à Versailles; 83, 62.
Virginie Demeure, à Saint-Germain-en-Laye; 65, 38.
Marie Rage, à Corbeil; 81, 61.
Marie Caby, à Lille-Moulins; 26, 4.
Augustine Salgues, à Montereau; 85, 66.
Marie Barry, à Paris; 64, 40.
Marie Froger, à Lyon; 68, 40.
Honorine Wroblewska, à Cracovie; 62, 43.
Ceslas Kildysz, à Varsovie; 55, 34.
Maria Unda, à Bilbao (Espagne); 69, 39.
Catalina Goicolea, à Porto-Rico; 47, 27.
Maria Cobar, à Sainte-Ana (Amérique centrale); 58, 35.
Maria Malatto, à Sienne; 81, 60.
Jeanne Guiot, à Montolieu; 80, 58.
Marie Prangere, à Avize; 71, 49.
Joséphine Laglaine, à L'Hay; 80, 55.
Boja Pilitchova, à Bucarest (Roumanie); 38, 15.
Marguerite Bonnardel, à Paris; 68, 38.
Marie Migeon, à Bône (Algérie); 83, 61.
Augustine Becat, à Clichy; 79, 57.
Concepcion De Dolasa, à Cadix (Espagne); 26, 6.
Maria Yurramendi, à Rabe; 26, 4.
Isabel Curet, à Manille; 74, 51.
Sophie Wessler, à Seckan (Autriche); 65, 46.
Gertrude Krizak, à Kosice (Tchéco-Slovaquie); 20, 2.
Anna Tchang, Kiukiang (Chine); 49, 29.
Marie Ossedat, à Souppes; 84, 65.
Cordelia Cleveland, à Clichy; 69, 23.
Louise Brunelle, à Saint-Pol-en-Artois; 79, 61.
Maria Rodriguez, à Barcelone; 86, 53.
Clémentine Tranchant, Le Treport; 87, 62.
Victorine Bayle, à Royan, 59, 33.
Gertrude Schwellenbach, à Cologne, 50, 27.
Zénobie Siles, à Lima (Pérou); 33, 12.
Florentine Buls, à Baltimore; 86, 64.
Apolline Bujna, à Budapest (Hongrie); 47, 29.
Marie Foris, à Nagykanizsa (Hongrie); 49, 24;
Marguerite Velasco, Bujalance (Espagne); 68, 51.

- Benedicta de Achabal, à Valdemoro (Espagne); 19, 1.
Benita Tobar, à Valdemoro (Espagne); 26, 4.
Maria Melero, à Valdemoro (Espagne); 76, 57.
Felisa Nunez, à Séville (Espagne); 73, 54.
Marie Lantoin, à Chaumont; 59, 30.
Luisa Ghezze, à Florence; 48, 28.
Antonina Andaloro, à Carbonara (Italie); 50, 19.
Christine Guglberger, à Schermberg (Autriche); 88, 58.
Maria Uranga, à Lequeitio (Espagne); 60, 35.
Teresa Eizmendi, à Albacete (Espagne); 74, 49.
Facunda Urdiain, à Madrid (Espagne); 69, 45.
Fructuosa Navarro, à Caceres (Philippines); 50, 28.
Mary Roy, à Pernambuco; 58, 33.
Alix Merceret, à Paris; 94, 69.
Clémentine Gislais, à Agde; 55, 31.
Marie Piau, à Clichy; 45, 14.
Elisabeth Meerkatz, à Dult (Autriche); 81, 45.
Inés Minon, à Gerone (Espagne); 36, 17.
Hélène Ernst, à Aix-la-Chapelle; 41, 21.
Thècle Antonios, à Beyrouth; 67, 38.
Antoinette Daram, à Moatolieu; 56, 34.
Lucie Rhoner, à Clarens; 37, 14.
Marguerite Sowa, à Graz; 57, 37.
Filomena Sguanci, à Sienne; 85, 61.
Cesira Rossi, à Fermo (Italie); 76, 55

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 91 (1926)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Encyclique de S. S. Pie XI sur les Missions.	265
Lettre de S. S. Pie XI aux préfets et vicaires apostoliques de Chine	849
Lettre de S. S. Pie XI déclarant bienheureux Abba Ghébré Michaël	859
Lettre de S. S. Pie XI déclarant bienheureux les martyrs de septembre	866
Indulgence plénière <i>toutes les fois</i> le jour de saint Vincent de Paul. 505,	849
Décret de <i>Martyrio</i> pour Abba Ghébré Michaël	859
Décret de <i>tuto</i> pour Abba Ghébré Michaël.	508
Facultés de la Sacrée Pénitencerie.	288
Instructions concernant les triduum en l'honneur de Ghébré-Michaël	1028
Faculté de dire la messe sur mer	1031

LES NOUVEAUX BIENHEUREUX

ABBA GHÉBRÉ MICHAËL.

Sa vie	512
Sa béatification	870
Triduum en son honneur au collège léonien de Rome.	874

LES MARTYRS DE SEPTEMBRE.

Vie de MM. François et Gruyer.	802
Séance de la Congrégation des Rites pour la lecture du décret de <i>Martyrio</i>	876
Séance de la Congrégation des Rites pour la lecture du décret de <i>tuto</i>	882
Leur béatification	882
Audience accordée par Sa S. Pie XI aux parents des martyrs; discours du Saint-Père.	884
Triduum à Saint-Louis-des-Français en l'honneur des martyrs; discours de Mgr Baudrillart.	889
Article de M. Goyau sur les martyrs de septembre.	898

LE SACRE DE SIX ÉVÊQUES CHINOIS A ROME

Raisons qu'a eues le Saint-Père de choisir des évêques chinois.	911
Les élus.	904
Cérémonie du sacre à Saint-Pierre.	903

SAINT VINCENT DE PAUL

Hymne en l'honneur de saint Vincent de Paul, par Verghetti. . .	5
Saint Vincent de Paul et les séminaires par M. Coste.	917
Patron de saint Vincent de Paul.	970
Deux lettres inédites de saint Vincent.	231
Panegyrique de saint Vincent, par Mgr Bollon.	650
Saint Vincent de Paul à Saint-Germain-en-Laye.	977

ANCIENNES ANNALES (*suite*)

1625. — Contrat de fondation du 17 avril ; mort de Mme de Gondi, 23 juin ; saint Vincent se retire au collège des Bons-Enfants ; état des bâtiments ; mort de M. Le Gras.	7
1626. — Approbation de la Congrégation de la Mission par l'archevêque de Paris ; Jean-François de Gondi ; acte d'association des premiers compagnons de saint Vincent ; M. du Coudray ; M. Portail ; M. de la Salle ; donation de saint Vincent à ses parents ; missions données par saint Vincent ; correspondance avec la bienheureuse Louise de Marillac ; règlement de cette dernière ; correspondance avec Mlle du Fay.	292
1627. — Approbation de la Congrégation de la Mission par Louis XIII ; union du collège des Bons-Enfants ; confirmation de cette union par le roi ; missions données par saint Vincent en 1627 ; fondation de confréries de la Charité ; règlement de la Charité de Montreuil ; correspondance de saint Vincent avec Mlle du Fay, Louise de Marillac et sainte Jeanne de Chantal.	549

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (*suite*)

LIVRE IV. (*De 1874 à 1918*)

CHAPITRE I. — M. Mellier, vicaire général (1874). — Son éducation ; M. Mellier, vicaire à Montargis, ses prédications ; vicaire à Sainte-Croix d'Orléans, ses catéchismes ; archiprêtre de Pithiviers ; sa vocation, son séminaire ; supérieur à Angers ; chartreux à la maison, ses missions, ses retraites pastorales, son ministère auprès des filles de la Charité ; substitut-assistant et directeur des sœurs en 1873 ; vicaire général en 1874 ; éloge du P. Étienne ; préparation de l'Assemblée ; régularité et fermeté ; assemblée générale le 8 septembre ; intervention de l'archevêque de Paris ; élection de M. Boré.	25
CHAPITRE II. — M. Boré, supérieur général. — Son éducation à Angers, à Paris ; premier prix au concours général ; étude des langues ; ses rapports avec Lamennais ; il se sépare de lui ; il est envoyé en mission scientifique en Asie ; séjour à Constantinople ; voyage en Asie-Mineure ; fondation d'écoles à Tauris, à Ourmiah ; ambassade française en Perse ; décorations ; retour en France ; séjour à Rome, à Constantinople ; mission dans le Levant, en Syrie, à Jérusalem ; rapports avec les Lazaristes ; sa vocation.	313
CHAPITRE III. — M. Boré, supérieur général (<i>suite</i>). — Son admission dans la Congrégation ; retraite d'entrée ; il fait son sé-	

minaire à Constantinople tout en dirigeant son collège; retraite annuelle avec les confrères de Constantinople; il reçoit les ordres mineurs et majeurs; lettre de M. Étienne, ordination sacerdotale, sa première et sa seconde messes; continuation du séminaire interne à Paris; tentations diverses; vœux; il accompagne M. Étienne en Algérie et y fonde un catéchuménat; il prêche une mission; il est nommé supérieur de Bébek; ce qu'il est pour les élèves, pour les études; fête de la circoncision du fils du sultan; la Fête-Dieu à Bébek; vie intérieure de M. Boré; son humilité, sa régularité. 584

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ (M. MILON)

Préface. 241

PREMIÈRE PARTIE. (*L'origine et les œuvres*)

CHAPITRE I. — Les origines. — Le temps et le milieu où furent fondées les filles de la Charité; les fondateurs; un essai d'organisation par les confréries de la Charité; un dernier pas vers l'institution des Filles de la Charité par l'organisation des Dames de la Charité; utilité de créer une communauté de sœurs de la Charité. 243

CHAPITRE II. — Institution de la Compagnie. — Louise de Marillac à Paris se met à la disposition de saint Vincent de Paul pour organiser une association de Filles de la Charité; institution des Filles de la Charité (1633); statuts et but de la Compagnie; approbation; séance d'établissement; caractère spécial de l'Institut; les vœux. 483

CHAPITRE III. — Organisation de la Compagnie. — Les règles; conférence de saint Vincent sur les règles; le costume des filles de la Charité; ascétisme. 568

JOURNAL DE VOYAGE DE M. EUGÈNE BORÉ

1838. — Départ de Constantinople; la caravane; la Bithynie; terre sans chemins; attaqués par les chiens; hospitalité turque; comment on se venge, le Pont-Euxin; un curé schismatique, marchand de vin; l'ancienne ville de Calmé; un chapitre de l'Imitation commenté dans un café; réception par le bey d'Hodja; le Sangarius chanté par Homère; ascension périlleuse du Kourtroun; à la recherche de l'ancienne Prusias; la mer des arbres; le château d'Ibrahim-Bey et ruines génoises; restes d'un amphithéâtre; naufrage en allant à Héraclée; orage dans la montagne. 333
Héraclée; la caverne d'Achéruse, entrée des enfers; le clergé grec schismatique; pèlerinage antique de Belin-Keui; la vallée de Lycus; le village de Tcharchembé; la conscription; Claudiopolis; traversée du Falios; la messe dans le quonaq; trois heures à cheval sous la pluie; une assemblée turque des notables du canton; ruines de Tium; remparts, aqueduc, temples; hospitalité des habitants; la ville de Bartan; ignorance et prudence

des femmes; incendie des maisons voisines; le derviche Scheik Ahmed; la fête de l'Ascension: en route vers Amassérah, l'ancienne Amastris; figure d'un oiseau sculptée dans un rocher; antiques fontaines; l'ancienne Sésame; les jardins suspendus d'Amastris; temple élevé par la légion gauloise; chantiers de navires; architecture quasi cyclopéenne; symboles religieux; écussons et armoiries de familles génoises; pays des Eritriniens et de Cytore; corvées; arrivée à Cytore; le bey Ahmed Hassan Tchelebi Oglou; voyage sur mer, situation critique; l'aïan de Tchakaraz, âme perfide; retour à Bartan	611
Départ de Bartan; bourg d'Olos; rencontre d'Osman Ibrahim, chasseur de l'armée française d'Afrique; vallée de l'Ova; sa mosquée; beys d'Iflami, de Kiras, de Qualem-Keui; arrivée à Castemouni	943

FÊTES DU TRICENTENAIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Dax	86
Tardajoz	131
Palma de Mallorca	135
Udine	144
Catane	144
Cagliari	713
Rome	145
Sassari	149, 713
Sienné	418
Plaisance	419
Gênes	420
Sainte-Marie-de-Barrens	215
La Havane	219
Nueva Caceres	229

EUROPE

FRANCE

Paris et les deux Maisons-Mères	40, 359, 651
Circulaire du 1 ^{er} janvier 1926	60
Catalogue du personnel de la Congrégation de la Mission	63
Diplôme de <i>benemerenda</i> décerné à la Congrégation de la Mission (et aux autres)	67
Trois futurs bienheureux Lazaristes	388
Fêtes de béatification et de canonisation	55
Les retraits à Saint-Lazare	54, 676, 969
Centenaire de l'acquisition du n° 93 de la rue de Sèvres	55
Les tableaux du frère François	57
Adoration perpétuelle	70

Mort et funérailles de Mgr Reynaud	75
— M. Milon	79
— M. Meugniot.	358
— M. Portal	651
— du frère Loudenot.	
Conférence sur M. Milon.	359
M. Milon et les syndicats professionnels de l'Abbaye	378
Fête de la Translation des reliques de saint Vincent.	390
Fête du 19 juillet.	655
La Sainte-Marthe.	676
La fête de saint Lazare dans l'ancien Saint-Lazare.	971
Pèlerins du diocèse de Strasbourg.	972
Distinction honorifique décernée à M. Kamerbeek.	972
La fin des vacances.	972
L'anniversaire de l'élection de notre très honoré Père	973
Les retraites de la Communauté	973
Les départs.	673
Les béatifications.	974
Conférence de M. Baeteman	975
Cas de conscience.	975
La fête du Christ-Roi; la couronne des Enfants de Marie	976
Chasse de la Bienheureuse Louise de Marillac.	43
Écho de la Maison-Mère des filles de la Charité.	53
Service annuel pour les sœurs défuntés.	970
Une maison de couture rue de la Ville-l'Évêque.	40
Assemblée générale des Dames de la Charité	48
Réunion des Dames de la Charité.	64, 359, 655
Leur statistique dans les différents pays.	64
<i>Rapport sur l'œuvre des Dames de la Charité</i> (les archevêques de Paris et l'Œuvre des Dames).	390
Réunion de l'Œuvre de Louise de Marillac	385
Œuvre du prêt des couvertures	46
Visite des pauvres dans une paroisse de la banlieue	80
Congrès des syndicats professionnels féminins de l'Abbaye.	382
Prix de vertu à différentes œuvres.	48
Cinquantenaire de l'Institut catholique de Paris.	43
Centenaire du cardinal Lavigerie	45
Service pour le cardinal Mercier	71
Seizième centenaire du concile de Nicée.	51
Le nonce apostolique	52

DÉPARTEMENTS

Une fête à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye	977
Noces d'or de l'hospice Saint-Georges de Lisle	96
Patronage Louise-de-Marillac de Nilvange.	123
Visite du Bey de Tunis à la Maison du missionnaire à Vichy	683
Une mission à Metz (M. Candau).	996

ALLEMAGNE

<i>Sanct Vincenz.</i>	123
Mission à Berlin; soixante-quinzième anniversaire de la province.	700

AUTRICHE

Histoire de la Congrégation de la Mission, par Rudolf Koza . . . 124

BELGIQUE

Les inondations à Liège et à Tilleur 124
Jubilé sacerdotal de M. Capart à Ingelmunster 1011

ESPAGNE

Anales : Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; fête de saint Vincent ; retraite sacerdotale à Cuenca ; missions de Las Palmas ; apparition de Notre-Seigneur à sœur Manuela Lucina ; hôpitaux militaires ; missions de Madrid ; les Filles de la Charité en Afrique ; pèlerinage à la *Virgen de los Milagros* ; les associations établies dans la basilique de la Vierge Miraculeuse à Madrid ; Mission des Indes ; *La Inmaculada de la Medalla Milagrosa* ; *La Milagrosa y los Niños* ; *Germanor* : les étudiants, les missions au Pérou ; *Caridad*, nouvelle revue 127
Le roi et la reine reçoivent la Médaille miraculeuse ; le P. Claret et les confrères ; mort de M. Juan Marti 766

HOLLANDE

Sint Vincentius a Paulo : Missions d'Abyssinie, de Chine, de Perse, de Java, de San Salvador 136
— Saint Vincent et ses œuvres en Hollande, écho des montagnes de Java 416

ITALIE

Annali della Missione : Un document concernant l'approbation de la Congrégation de la Mission ; missions données par Cagliari . 139
— La Congrégation de la Mission en Italie de 1642 à 1924 ; le crucifix du Bienheureux Perboyre ; pèlerinage italien des Dames de la Charité 418
Vita fraterna : pèlerinage du collège Alberoni de Plaisance à Rome 146
Le Missioni Estere Vincenziane : associations missionnaires dans les maisons de sœurs 148
— Adresse aux Enfants de Marie d'Italie, etc. 422
Pastor bonus : séminaire de Sassari 149
— Éloge de M. Borgna 423
Ephemerides liturgicae : la génuflexion, le chapelet 147
— Saint Vincent, patron de l'Académie liturgique ; le drap mortuaire ; les chapelets en verre 422
Divus Thomas : Tables des matières 423, 714
L'arrivée des Filles de la Charité à Rome 424

POLOGNE

Messes pour les âmes du Purgatoire	151
--	-----

GRÈCE

Le Volcan de Santorin (M. Saliba)	152
---	-----

ASIE

CHINE

Une ordination sacerdotale à Yung-ping-fou; inondations en Chine; jubilé épiscopal de Mgr Geurts	137
Tableau général de l'état de nos Missions; acte de piraterie à bord du <i>Tung-chou</i> ; pillage à Kwan-poo-teou; état du vicariat apostolique de Pékin	154
Noces d'or sacerdotales de M. Grégoire Lou; nomination de trois évêques chinois; lettre de Mgr Costantini à Mgr Jarlin; journal de M. Meys sur les événements de Yung-ping-fu	715
Funérailles de Mgr Reynaud à Ning-po.	739
Éloge funèbre de Mgr Reynaud, par Mgr Costantini	761
Lettre de M. van Oyen à M. Lepers sur l'organisation des écoles.	1015
<i>Le Bulletin catholique de Pékin</i> : lettre de Mgr Costantini à M. Verdier; ouvrages du P. Huc.	161
<i>La Mission de Pékin</i> : lettre de notre très honoré Père à Mgr Fabrègues.	433
<i>Le Petit Écho de Saint-Michel</i> : une statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	164
<i>Le Petit Messenger de Ning-Po</i> : Où sommes-nous? La crèche de Ning-Po	166
— Mgr Reynaud.	436
<i>L'Ami des missionnaires du Kiang-si</i> : lettre de la Chambre de commerce de Tsin-shien à Mgr Fatiguet	164
— M. Yeou	438

INDES NÉERLANDAISES

La Mission de Soerabaia	137
-----------------------------------	-----

PERSE

Conversion d'un collège nestorien.	138
--	-----

SYRIE

Les troubles de Damas (M. Heudre)	175
Mission dans les montagnes des Alaouites (M. Aqun)	766

AFRIQUE

ABYSSINIE

Les sacrements chez les schismatiques ; églises schismatiques. . .	137
Arrivée de M. Bringer à Alitiéna	180

ALGÉRIE

Voyage de M. le Supérieur général (M. Bouclet).	181, 448
---	----------

CONGO BELGE

Lettre de M. Dekempeneer.	195
-----------------------------------	-----

MADAGASCAR

Histoire de Fort-Dauphin, par M. Canitrot (<i>suite</i>).	
Chapitre IV. — Essai de colonisation et d'évangélisation par les Portugais au dix-septième siècle.	198
Chapitre V. — Les Français s'établissent sur la côte orientale à Sainte-Luce et fondent Fort-Dauphin.	461
Fondation de Fort-Dauphin.	770
Lettre de sœur Marguerite	1026

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

Œuvres de charité à Richmond, à Syracuse ; hôpital de la Charité de la Nouvelle-Orléans.	212
<i>The Vincentian</i> : Visite de Mgr Clerc-Renaud à Perryville. . . .	215
<i>Niagara Index</i> : La croisade missionnaire.	216
Réunion des Dames de la Charité au séminaire Marillac. . . .	781

MEXIQUE

Missions de Lagos.	217
Le Bulletin des Enfants de Marie et des Dames de la Charité .	785
<i>Boletín de las Hijas Inmaculada</i> : confrérie de la Charité. . .	216, 472

ANTILLES

Réception de M. Atienza.	785
<i>Las Catolicas cubanas</i>	786
<i>Cultura</i> : histoire de la Congrégation de la Mission.	218
<i>La Milagrosa</i> : fêtes en l'honneur de saint Vincent	219

SAN SALVADOR

Ecole apostolique.	787
----------------------------	-----

HONDURAS

Etoiles fixes (<i>Mgr Hombach</i>).	787
---	-----

BRÉSIL

Œuvres de Charité à Recife ; l'œuvre des vocations sacerdotales à Bahia	223
---	-----

CHILI

Annales de la Propagation de la Foi.	224
Dévotion à saint Vincent (<i>M. Olivier</i>).	791

COLOMBIE

Congrès et exposition missionnaire à Bogota ; la préfecture apostolique de l'Arauca.	224
--	-----

ÉQUATEUR

Les Dames de la Charité.	227
----------------------------------	-----

OCÉANIE

ILES PHILIPPINES

Séminaire Saint-Charles de Manille.	230
---	-----

NOTICES SUR LES CONFRÈRES DÉFUNTS :

M. Jules Blanchet.	46
M. Alphonse Delanghe (<i>suite</i>).	87
M. Louis Dillies (<i>suite</i>).	113, 417, 686
M. Cecilio Nuño.	128
M. Florencio Jaso.	129
M. Alfred Milon.	359
M. Alexandre Raffy.	386
M. Jean-Baptiste Debruyne.	399
Mgr Paul Reynaud.	436, 739
M. Louis Taillade.	991
M. André Yéou.	438
M. Fernand Portal.	651
M. Nicolas Bettembourg.	702
M. François Wynhoven.	707
M. Alfred Ducoûlombier.	720

M. Abraham-Joseph Ryan	782,	1005
M. Robert-Emmanuel-Vincent Rice		783

VARIÉTÉS :

Madame de Gondi		9
Correspondance de M. Le Vacher (<i>suite</i>)	235, 474,	792
L'image de M. Le Vacher		677

NOS DÉFUNTS :

Missionnaires	259, 499, 846,	1041
Filles de la Charité	261, 500, 846,	1041

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :

<i>L'apostolat missionnaire de la France</i>		80
<i>Manualino de pietà</i> , par Landi		150
<i>La médiation universelle de Marie</i> , par Campanale		150
<i>Los Padres Paules en las Antillas</i> , par Chaurrondo		220
<i>Le Dies irae</i> , traduit en vers italiens, avec introduction et commentaire, par Filippo Truceo		426
<i>Une carrière: le Missionnaire</i> , par le P. Hugon		481
<i>El ordinario de la Misa</i> , par Ballester		707
<i>Etoiles fixes</i> , par Mgr Gumbach		787
<i>Manuel des Enfants de Marie</i>		797
<i>L'impôt personnel</i> , par Wagenaar		1036
<i>Les inscriptions sémitiques de Loyang</i> , par G. Prévost		1036
<i>Traité de la Mortification</i> , par J.-M. Planchet		1037
<i>Les martyrs de Tien-tsin</i> , par M. Collard		1037
<i>L'image qui guérit</i>		1037
<i>Almanach des Missions des Lazaristes français, 1927</i>		1038
<i>Vers la lumière. Le Bienheureux Abba Ghèbré-Michaël</i> , par J.-B. Coulbeaux, 2 ^e édit		1038
<i>Un martyr abyssin. Abba Ghèbré-Michaël</i> , par J. Baeteman		1039
<i>Nos trois nouveaux Bienheureux: Ghèbra-Michaël, Louis-Joseph François, Jean-Marie Gruyer</i> , par Pierre Coste		1038
<i>Il beato Ghebre-Michael</i> , par M. Cassinari		1039
<i>Cenni biografici sul beato Ghebre-Michael</i>		1039
<i>Histoire du Séminaire Sainte-Anne, premier grand séminaire de Metz</i> , par le chanoine Hamant		1039
<i>Revue des revues</i>		1033

GRAVURES :

Madame de Gondi		9
Philippe-Emmanuel de Gondi		20
Collège des Bons-Enfants		21
M. Eugène Boré		315
La chaire de la chapelle de l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye		978
Nouveau tableau du <i>Seigneur de la Charité</i>		984
Prêre de S. S. Pie XI, le soir de la béatification, devant l'image du Bienheureux Ghèbré-Michaël		872